This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

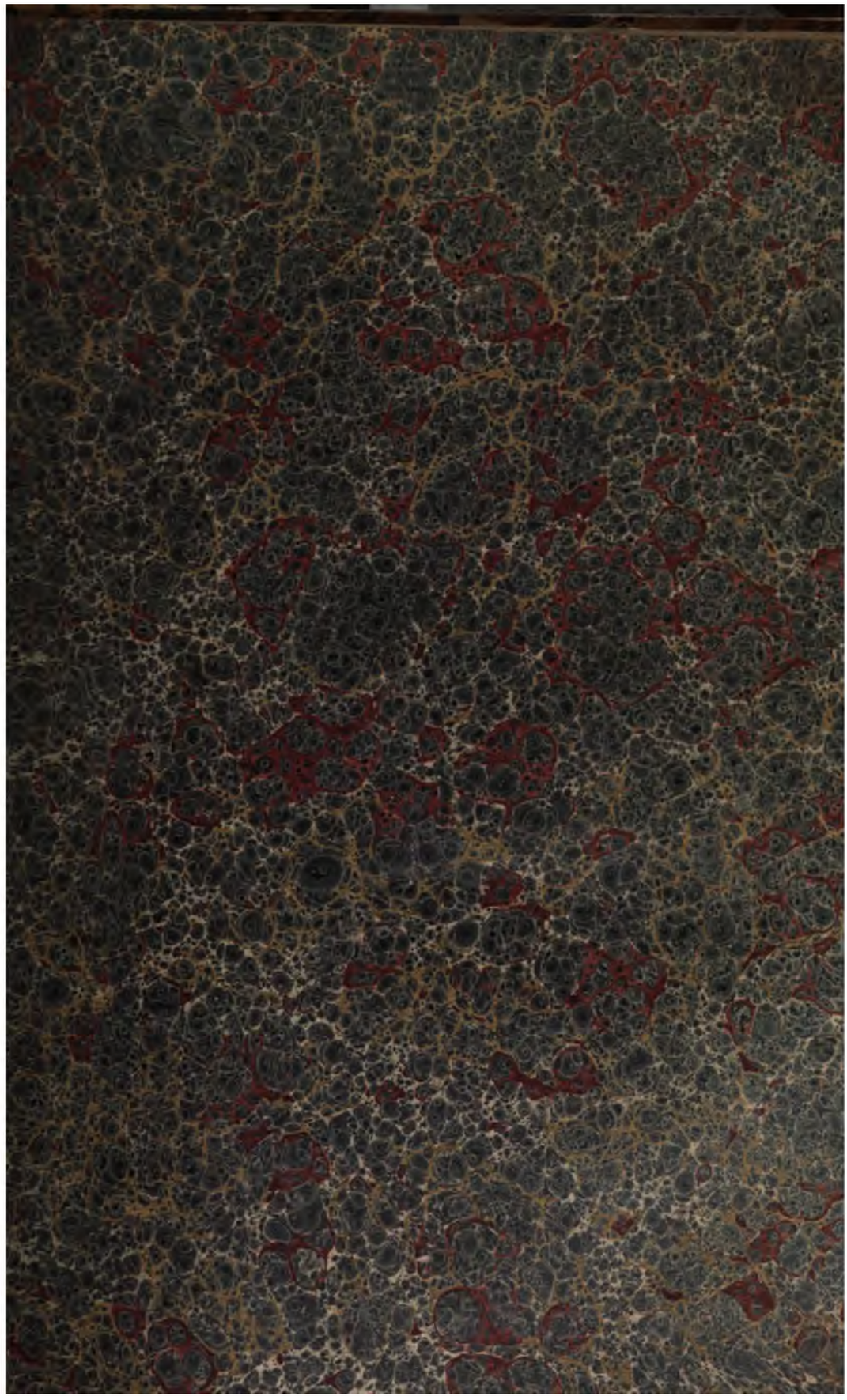
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries
3 6105 118 983 282

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

Gift of

J. W. Mailliard, Esq.



SEMAINE LITTÉRAIRE

DU

COURRIER DES ÉTATS-UNIS

Recueil Choisi

DE ROMANS, FEUILLETONS, OUVRAGES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES, EN PROSE ET EN VERS, DES AUTEURS MODERNES LES PLUS RENOMMES.

XVI SERIE.—VOL. II.

RYANI CHI LIBRARY

New-York.
F. GAILLARDET, ÉDITEUR
Bureau du Courrier des Etats-Unis,
12 PARK PLACE.

1847.

840.5
S471
V.7

605553

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

La *Semaine Littéraire* paraît tous les samedis, par livraison de 32 pages contenant 64 colonnes de texte. Elle formera par année 4 volumes de 13 livraisons ou 416 pages chacun, renfermant la matière de près de 40 volumes de romans parisiens.

PRIX PAR AN, FRAIS DE PORT NON COMPRIS.

Pour les abonnés du *Courrier des Etats-Unis*.....$4 00
Pour les personnes non abonnées au *Courrier des Etats-Unis*.... 6 00

On ne peut souscrire pour moins de six mois et tous les abonnements datent du commencement d'un volume.

STANFORD LIBRARY

LES AVENTURES

DE

SATURNIN FICHET,

OU LA

CONSPIRATION DE LA ROUARIE.

Prologue.

UNE HISTOIRE MYSTERIEUSE.

Dans une petite rue qui va du cours Saint-Pierre au collège de Nantes, bien au delà du collège et à peu de distance du cimetière, s'élevait en 1787 une maison d'une médiocre apparence. Aucune des croisées de cette maison ne s'ouvrait sur la ruelle où elle était située ; seulement une petite porte bâtarde peinte en vert donnait entrée sur le jardin qui l'entourait. Ce jardin, clos de murs couverts entièrement de riches espaliers, se trouvait enclavé au milieu des champs, de façon que cette habitation était complètement à l'abri des regards des passans.

L'intérieur en était remarquablement soigné. Le jardin, dessiné en parterre, renfermait les fleurs les plus à la mode à cette époque. La maison, couverte de treillages, sur lesquels couraient des jasmins, des clématites, des rosiers, était enveloppée de verdure, de fleurs et de parfums. On entrait au rez-de-chaussée par une porte vitrée à deux battans, qui éclairait jusqu'au fond un assez large couloir. A la droite du couloir se trouvait un petit salon parqueté et élégamment meublé. Après le salon se trouvait l'escalier, qui conduisait au premier étage et à un second en mansardes.

La gauche du couloir était divisée en une cuisine et une salle à manger : la cuisine en face de l'escalier, la salle à manger en face du salon.

Le premier était divisé en deux chambres à coucher et en cabinets de toilette ; les mansardes avaient aussi trois pièces qui servaient au logement des domestiques de cette maison.

Tout cela était petit, mais tenu avec un soin excessif ; partout les meubles étaient revêtus de leurs housses blanches : les fenêtres tendues de toiles peintes en bergeries.

Sur le petit escalier en perron, qui descendait de la porte d'entrée de la maison dans le jardin, on voyait à chaque marche des pots de faïence ventrus, tous remplis de fleurs. Les compartimens des parterres étaient exactement dessinés avec des bordures de buis, taillées avec une précision parfaite. Les allées, couvertes de sable de rivière, étaient irréprochablement ratissées. Les arbres fruitiers des espaliers correctement noués à leur feuillage semblaient ne laisser dépasser ni une branche inutile ni une feuille vagabonde.

Tout cet ensemble semblait annoncer la présence d'un habitant à l'esprit froid, précis, mathématique, que devait blesser également la moindre déviation à la ligne droite et à une vie régulière, un homme d'un âge avancé, à la figure glaciale, aux manchettes soigneusement plissées ; bien brossé, bien coiffé, bien poudré, et aussi correctement vêtu que sa demeure était sévèrement alignée.

Cependant si on eût pu, par une faveur spéciale, pénétrer souvent dans cette maison, on

n'y eût jamais vu qu'une grande et belle jeune fille, d'une taille libre et hardie, au regard ferme et assuré, aux mouvemens brusques et emportés, et à laquelle on n'eût pu supposer le goût d'un arrangement aussi symétrique que celui au milieu du quel elle vivait.

Le jour où commence cette histoire, elle était assise sous un berceau de vignes et paraissait plongée dans une triste préoccupation. En suivant ce berceau de vignes on arrivait à une autre petite maison, enclavée dans le jardin, et qui n'avait qu'un rez-de-chaussée divisé en deux pièces.

C'était là que demeurait le jardinier, l'homme aux lignes droites.

La première pièce de ce petit pavillon était à peu près complètement entourée de petites tablettes, toutes d'une égale largeur. Sur ces tablettes étaient disposées des sébiles en bois, renfermant des graines et arrangées avec une parfaite symétrie. Sur le tranchant de ces planches, des clous, tous plantés à la même distance les uns des autres, tenaient suspendus par des ficelles de la même longueur des petits sacs de la même taille.

L'homme qui avait arrangé un pareil jardin et une pareille pièce devait être un homme implacable. L'excès de la régularité est un mauvais signe. Ce sont les esprits ainsi faits qui, comme Tarquin abattent la tête des plus magnifiques fleurs, parce qu'elles dépassent un certain niveau. Que ces hommes aient jamais un pouvoir redoutable dans les mains, et ils abattront tout ce qui s'élève, que ce soient des fleurs ou des têtes.

Toutefois, à l'époque dont nous parlons, il n'était pas probable que Guillaume Poiré, c'était le nom du jardinier de cette maison, mît en pratique autrement que dans son jardin la manie d'alignement dont il était possédé.

Guillaume était retiré dans la seconde pièce de son petit pavillon, qui lui servait de chambre à coucher. Il était assis devant une table carrément posée devant lui, et causait avec une femme d'un âge mûr, d'une tenue et d'une propreté analogues à tout le reste de la maison.

— Non, non, lui disait-il en balançant la tête avec un mouvement aussi régulier que celui de la pendule de son coucou, non Marianne, je ne suis pas content.

— Cependant, répliqua celle ci, vous n'avez plus à vous plaindre de rien ; Mlle Marguerite ne cueille plus vos chères fleurs, ne marche plus sur vos plates-bandes, ne ravage plus vos corbeilles, ne prend plus vos fruits avant leur maturité.

— C'est juste, c'est juste, repartit Guillaume, mais le désordre qui n'est plus d'un côté s'est glissé d'un autre ; il y a, voyez-vous, nombre de gens qui ne peuvent jamais marcher comme il faut dans toutes les choses de la vie ; ainsi Mlle Marguerite se promène maintenant au milieu des allées ; mais elle ne va pas droit dans sa conduite.

— Etes-vous bien sûr de cela, monsieur Guillaume ?

— Oui, oui, reprit-il encore, elle a l'esprit tourné au mal, et puisqu'elle ne s'occupe pas de mon jardin pour le dévaliser, elle doit s'occuper d'autre chose.

— A vous entendre, fit Marianne, elle n'aurait donc pas pu se corriger de cette pétulance que vous lui avez tant reprochée et qui lui faisait détruire en un quart d'heure l'ouvrage que vous aviez tant de peine à faire en huit jours.

— On ne se corrige de ses fautes que pour deux sortes de personnes, repartit doctoralement le jardinier, pour ceux qu'on aime et pour ceux qu'on craint... Or, mademoiselle me déteste et ne me craint pas, elle ne s'est donc pas corrigée pour moi ; j'en conclus que si elle ne ravage plus le jardin, c'est qu'elle a autre chose à faire.

— Et que voulez-vous qu'elle ait à faire dans cette maison d'où elle ne sort jamais et où son père ne vient la voir qu'une ou deux fois par semaine, et toujours le soir, à la nuit close ? Quand elle a lu, quand elle a brodé, quand elle s'est habillée et déshabillée deux ou trois fois dans la journée, à quoi voulez-vous que s'occupe la pauvre demoiselle ?

— C'est ce dont son père s'informera, s'il le juge convenable. Seulement, il m'a donné l'ordre formel de l'avertir de tout ce qui se passerait de nouveau ici, et je le ferai.

— Et que s'est-il passé de nouveau ?

— Vous l'apprendrez, Marianne, ou vous ne l'apprendrez pas, selon que monsieur le jugera convenable, mais je dirai ce que j'ai vu...

— Faites attention, monsieur Guillaume, dit la servante d'un ton aigre-doux, que je suis plus spécialement chargée de la surveillance de Mlle Marguerite, et que l'accuser ce serait m'accuser aussi, et dire que je permets qu'on fasse dans la maison des choses qui ne devraient pas être.

— Je ne réponds que du jardin, je ne parlerai que du jardin. Je ne suis pas allé inspecter vos parquets, examiner vos serrures, pour voir si on a marché deux au lieu d'un dans votre salon, pour m'assurer qu'on a ouvert des portes à l'heure où elles devaient être fermées...

— Prétendriez-vous dire, fit vivement la servante, que quelqu'un s'est introduit ici ?

— Je n'ai vu personne, reprit Guillaume, par conséquent je ne dirai pas que j'ai vu quelqu'un, mais j'ai trouvé la porte qui donne sur les champs fermée au pêne, quand elle devait être fermée à double tour.

— C'est que vous avez oublié de tourner la clef.

— Je n'oublie jamais ce que je fais tous les soirs exactement. Je n'ai vu personne, reprit-il,

mais j'ai reconnu dans mes allées le pied d'un homme posé à côté de celui de mademoiselle.

— C'était probablement celui de son père, qui est venu il y a trois jours.

— Par conséquent, il ne pouvait pas y être hier et avant-hier, puisque je ratisse mes allées tous les matins ; d'ailleurs, il n'y avait pas à s'y tromper : le pied de mademoiselle a sept pouces trois lignes de long; le pied de M. Lemaître, le père de mademoiselle a dix pouces un quart de long sur trois pouces neuf lignes de large, et le pied en question n'a que huit pouces sur trois.

— Eh ! bien, dit la servante, c'est probablement le mien, car je me suis promenée avec mademoiselle dans le jardin.

Le jardinier laissa échapper un petit rire âcre et dédaigneux en jetant un ample regard sur le pied de la servante, puis il reprit :

— Je n'ai pas mesuré votre pied, Marianne, seulement je sais qu'il est aussi large que long, et celui que j'ai découvert était mince, étroit et cambré, car il n'y avait que la pointe et le talon du soulier qui avaient marqué par terre.

— C'est donc à dire que vous accusez mademoiselle de recevoir des visites secrètes ..

— Eh ! eh ! fit Guillaume.

— Des visites d'amoureux, peut-être ?

— Eh ! eh ! reprit le jardinier.

— Et vous ajouterez sans doute que c'est moi qui les protège ?...

— J'ai suivi les pas jusqu'au pied du perron de la maison. Sont-ils entrés, ne sont-ils pas entrés, je n'en sais rien, ça ne me regarde pas.

— Vous êtes un visionnaire, dit Marianne, et par dessus le marché un méchant homme. Vous connaissez M. Lemaître, jamais il ne gronde, jamais il ne se fâche pour tout ce qui concerne l'intérieur de la maison; mais vous vous rappelez dans quelle fureur il est entré le jour où je lui ai dit que j'avais cru apercevoir la figure d'un homme par dessus le mur du jardin. Il ne se connaissait plus et ne parlait rien moins que de tirer des coups de fusil aux curieux. Il voulait abandonner la maison, et je ne parvins à le calmer qu'en lui disant que la figure que j'avais vue n'était que celle d'un petit polisson de dix à douze ans.

— Et vous avez menti, Marianne, car c'était la figure d'un beau jeune homme de vingt-cinq ans avec de beaux yeux bleus, des sourcils noirs et des cheveux blonds sans poudre... Je le connais... et...

— Vous l'avez donc vu ? fit vivement Marianne, qui ne remarqua pas l'air de menace avec lequel Guillaume avait dit ce mot : Je le connais.

— Cinq ou six fois, répondit Poiré.

— Et vous n'en avez rien dit à monsieur ?...

— Je ne réponds que de ce qui se fait dans le jardin, le dehors ne me regarde pas, et le beau jeune homme était de l'autre côté du mur...

— Eh bien... avant d'avertir monsieur, laissez-moi parler de cela à Mlle Marguerite.

— Comme vous voudrez ; mais je dirai à monsieur que vous en avez prévenu sa fille.

— Vous voulez donc me faire chasser ?

— Pas du tout. Mais je dirai ce qui est, ni plus ni moins.

— Eh bien ! dit Marianne, je n'en parlerai pas à mademoiselle. Seulement, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites avoir vu ? Ces pas que vous avez suivis jusqu'au perron de la porte de la maison, d'où venaient-ils ?

— De la petite porte qui ouvre sur les champs.

Les deux interlocuteurs furent tout à coup interrompus par la voix de Marguerite qui appelait Marianne.

La servante quitta précipitamment le pavillon du jardinier et rencontra sa jeune maîtresse qui venait à elle et qui lui dit :

— Dépêchez-vous, Marianne, mon père soupe ce soir avec moi.

M. Lemaître, qui accompagnait sa fille, répondit par un signe imperceptible à la révérence que lui fit Marianne et continua à marcher en s'appuyant sur le bras de Marguerite.

M. Lemaître était un homme de cinquante ans, d'une pâleur et d'une maigreur excessives ; ses sourcils noirs et crépus dominaient des yeux gris et profondément enfoncés dans leur orbite ; son nez busqué et son menton proéminent lui donnaient l'aspect d'un oiseau de proie ; ses lèvres minces et blanches ajoutaient à l'air de froide cruauté répandu sur son visage. M. Lemaître était chauve, et, contre l'habitude de l'époque, il ne portait point de perruque ; il était d'une taille élevée et paraissait d'une force athlétique. Son costume était exactement noir.

Marguerite, sa fille, avait tous les traits de son père : le nez busqué, le front élevé, l'œil gris, les sourcils proéminens, la taille haute, l'allure dégagée et puissante ; seulement elle avait ce qu'on pourrait appeler les qualités des défauts de son père. Ce qui chez lui arrivait à la caricature et à la laideur, s'arrêtait chez elle à la correction et à la beauté.

Le père était laid et avait la mine féroce ; la fille était belle et avait l'air résolu.

A peine Marianne les eut-elles quittés qu'ils s'assirent sur un banc de pierre placé sous la tonnelle où aboutissait le berceau dont nous avons parlé.

— Encore quelques jours de patience, dit M. Lemaître à sa fille, et tu quitteras cette maison... Nous quitterons la France...

— Quitter la France, mon père ! et pourquoi ? dit vivement Marguerite.

— Ma fille, je n'aime pas les questions. Tout ce que je puis dire, je le dis, vous le savez ; ce

n'est donc pas la peine de m'interroger lorsque je ne veux pas ou ne puis pas vous répondre... Nous quitterons la France, il le faut!

— Pour vivre comme vous me faites vivre, dit amèrement Marguerite, j'aime autant rester dans mon pays que d'aller mourir ailleurs.

— C'est qu'ailleurs, dit M. Lemaître, ce ne sera plus pour vous la solitude; nous aurons une riche maison; vous aurez des amies, des compagnes, et s'il se présente quelqu'un qui vous convienne, je suis assez riche pour en faire votre mari, soit qu'il ait une grande fortune, soit qu'il en manque absolument.

— Mais, dit doucement Marguerite, tout cela ne peut-il se faire en France?

M. Lemaître regarda sa fille d'un air sévère; elle baissa les yeux; il l'examina quelque temps avec curiosité, et reprit enfin:

— Voilà trois mois que je vous ai fait sortir du couvent des carmélites d'Evron, où vous avez été élevée. En vous conduisant ici, je vous ai dit que nous quitterions bientôt la France; cela n'a pas paru vous contrarier alors; et, durant tout le premier mois de votre séjour dans cette maison, il ne s'est pas passé un seul des jours où je suis venu vous voir, sans que vous disiez vingt fois: « Quand partons-nous? »

Marguerite ne répondit pas.

— Comment se fait-il, continua M. Lemaître en observant sa fille, que, depuis ce temps, vous vous soyez éprise d'un si grand amour pour votre pays? Ce ne sont ni les plaisirs ni les distractions que vous avez trouvés dans cette maison qui vous en font chérir le séjour... Il y a donc une autre cause à cette passion subite pour la France.

Marguerite ne répondit pas encore. Son père ne la quittait pas des yeux, et reprit plus sévèrement:

— Qu'y a-t-il?... Pourriez-vous me le dire?

— Rien, mon père, reprit Marguerite d'un ton résolu. On s'habitue à tout, même à l'ennui. J'étais habituée à celui de cette maison, et j'ai peur de le changer pour un autre.

— Est-ce ainsi que vous répondez à la tendresse de votre père? fit M. Lemaître; est-ce ainsi que vous récompensez dix-huit ans de tendresse, d'inquiétudes, de travaux et de privations... et pourquoi, mon Dieu! pour vous rendre heureuse. pour vous assurer un riche et brillant avenir?

— Pardonnez-moi, mon père, dit Marguerite avec effusion, mais ce que je sais de mon existence est si étrange et ressemble si peu à la vie des autres jeunes filles que j'ai toujours peur de l'avenir que vous me promettez. Lorsque j'avais six ans, je vivais chez une pauvre paysanne de Guérande qui m'appelait sa fille et que je croyais ma mère. J'étais heureuse: j'avais la liberté de courir et de jouer. Un jour, vous êtes venu; vous m'avez dit: « Tu es ma fille. » Vous avez payé la pauvre paysanne, qui m'a avoué en pleurant qu'elle n'était que ma nourrice, et vous m'avez emmenée dans une belle voiture. Alors vous m'avez dit que je n'étais pas une pauvre paysanne, que j'allais entrer dans un couvent, où je serais élevée comme une demoiselle destinée à une grande fortune...

— Ne vous ai-je pas tenu parole?

— Oui, sans doute. Mais les jeunes filles élevées avec moi voyaient souvent leurs mères ou leurs frères; leurs parens, leurs amis même, venaient les visiter. Les jours de fête, elles allaient dans leurs familles et rapportaient au couvent de charmans souvenirs de leur sortie. Durant douze ans que je suis restée chez les dames d'Evron, je vous ai vu quatre fois, mon père, et encore n'était-ce pas aux jours où l'on ne manquait jamais de venir voir mes compagnes; jamais au jour de ma fête, jamais au premier jour de l'an, jamais aux jours où on distribuait les prix aux élèves studieuses. Enfin, mon père, dit Marguerite en pleurant, j'ai été deux fois malade à la mort, et vous n'êtes pas venu.

— C'est juste, fit M. Lemaître, à qui les reproches de sa fille semblaient percer le cœur; c'est juste; mais il n'en sera plus ainsi à l'avenir.

— Le sais je? dit vivement Marguerite, je voulais me faire religieuse, j'étais décidée à ne jamais connaître ce monde d'où je me sentais exilée; vous n'avez pas voulu, vous êtes venu me chercher; vous m'avez arrachée à des habitudes auxquelles je m'étais enfin pliée, à une vie dont j'avais accepté la monotonie, à des amitiés dont quelques-unes étaient sincères... Vous m'avez dit alors: « A ton tour tu connaîtras le monde et tu y seras heureuse, » et après cette promesse, vous m'avez amenée dans cette maison, où vous m'avez laissée seule entre un domestique et une servante, et dont vous ne m'avez pas encore permis de franchir l'enceinte.

Le père souffrait horriblement des reproches de sa fille; mais il sut se contenir encore et répondit d'un ton presque suppliant:

— Quelques jours de patience, Marguerite, quelques jours seulement... Une semaine ne se passera pas sans que tu quittes cette maison, et quand tu l'auras quittée, je le jure, mon enfant, il n'est demoiselle, si noble et si riche qu'elle soit, qui puisse envier l'existence que je te donnerai.

— Eh bien mon père, celle que je mène me convient, dit Marguerite avec instance; laissez-moi m'y arrêter... laissez-moi vivre et mourir ici, je ne veux pas aller plus loin...

— Marguerite! fit M. Lemaître d'une voix si menaçante que la jeune fille tressaillit.

— Mais pourquoi, reprit-elle avec une impatience mal contrainte, ne pas me dire vos projets; ne pas me dire qui je suis, qui vous êtes?

car enfin, vous dites que vous êtes mon père... mais jamais personne...

La jeune fille s'interrompit elle-même en rencontrant le regard terrible et désespéré que son père attachait sur elle.

— Le jour où vous serez coupable ou infâme, Marguerite, lui dit il, le jour où, après avoir manqué au respect, à l'obéissance, à l'amour que vous devez à votre père, vous aurez manqué aux plus saintes lois de l'honneur; ce jour-là je répondrai à vos questions, et ce sera votre châtiment... Entrez dans la maison, je ne souperai pas ce soir avec vous; dans trois jours je viendrai vous chercher, dans trois jours nous partirons...

Marguerite se leva, salua son père et s'éloigna. Ah! si elle avait pu le voir lorsqu'il fut seul, la froide répulsion qu'elle éprouvait pour lui se fût sans doute changée en tendresse ou du moins en pitié. A peine avait elle disparu, que M. Lemaître, appuyant ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains, se laissa aller à pleurer avec de profonds gémissemens.

— Oh! murmura-t-il avec désespoir; rien, rien, pas même la tendresse de ma fille!

Et ses doigts, crispés par la douleur, semblaient vouloir briser sa tête. Il resta ainsi près d'une demi-heure, pleurant, gémissant, se tordant les mains.

La nuit vint enfin; il se calma et se leva en disant tout haut:

— Encore trois jours, et je serai libre!

En ce moment son regard était triomphant, car il semblait voir dans cette liberté prochaine la réalisation d'espérances depuis longtemps contenues, et parmi lesquelles il comprenait sans doute l'affection de Marguerite, car il se tourna vers la chambre où elle s'était retirée, et dit encore tout haut:

— Elle m'aimera alors.

Puis il s'éloigna et gagna rapidement la petite porte du jardin qui ouvrait sur la campagne. Arrivé là, il trouva Guillaume Poiré qui se tenait devant la porte, et qui, au lieu de se ranger pour le laisser passer, resta immobile en face de lui.

— Qu'y a-t-il, Guillaume? lui demanda M. Lemaître.

— Il y a du nouveau, reprit le jardinier.

Tout aussitôt il gagna d'un pas mesuré son petit pavillon; M. Lemaître l'y suivit, et tous deux s'y enfermèrent.

II.

La nuit était profonde; onze heures venaient de sonner à la chapelle du couvent des Oratoriens, situé à peu de distance de la maison de Marguerite. Une clé tourna dans la serrure de la petite porte, qui s'ouvrit, et un jeune homme, enveloppé d'un long manteau, pénétra furtivement dans le jardin. Il s'avança en homme qui connaît parfaitement l'endroit où il se trouve, et marcha vers la petite tonnelle où M. Lemaître et sa fille avaient eu l'entretien que nous avons rapporté plus haut.

Marguerite s'y trouvait.

Elle était sur le banc de pierre, et ne bougea pas au moment où le jeune homme s'approcha; il appela doucement: Marguerite lui tendit la main en lui faisant signe de s'asseoir près d'elle, mais elle ne lui répondit pas. Elle pleurait.

— Qu'avez-vous donc, ma belle Marguerite? lui dit le jeune homme, et pourquoi ces larmes? Suis-je donc venu trop tard, comme j'ai fait il y a quelques jours, et me faudra-t-il encore implorer mon pardon pendant près d'une heure?

— Vous n'êtes pas venu trop tard, Césaire, et peut-être eût-il mieux valu que vous ne vinssiez pas du tout.

— La supposition est peu flatteuse, ma belle Marguerite; il n'y a guère que l'homme qui ennuie qui fait bien de ne pas venir auprès de la femme qu'il aime.

— Vous ai-je dit cela, Césaire? et ne comprenez-vous pas que c'est peut-être parce que votre présence me plaît trop que j'y trouve le motif d'un chagrin?

— Expliquez-moi cela, Marguerite, dit le jeune homme d'un ton légèrement fat; ma présence vous plaît et ma présence vous fait du chagrin.

— Césaire, reprit la jeune fille, éclatant en larmes, je pars dans trois jours, mon père m'emmène, nous quittons la France.

— Ah ça, dit le jeune homme, qu'est-ce que c'est donc que ce père-là? ne peut-on le voir, ne peut-on lui parler, ne peut-on lui faire entendre raison?

— Ne parlez pas ainsi, fit Marguerite avec épouvante et comme si elle eût craint que le bruit des paroles de son amant n'arrivât jusqu'à son père, ne parlez pas ainsi! Le jour où pour la première fois je vous aperçus regardant par dessus le mur du jardin, que qu'un dit à mon père qu'on avait vu un homme dont le regard aurait pu pénétrer jusqu'à moi, et ce furent alors des menaces qui me firent frémir. Mon père vous tuerait, Césaire!

— D'abord, mon enfant, dit l'amant, on ne tue pas un gentilhomme qui s'appelle le comte de Perbruck, sans y regarder à deux fois. Et puis, qu'on soit gentilhomme ou manant, quand on a vingt-trois ans, quelque beauté, beaucoup de fortune, assez d'adresse pour avoir tiré l'épée avec Saint-Georges, assez de force pour avoir disputé le prix de la lutte à des paysans bretons à la fête de Pornick, on n'a aucune envie de mourir, on ne se laisse pas tuer comme un poulet, à moins qu'on ne m'assassine à bout portant, au coin d'un bois!... Et nous sommes en rase campagne.

— Vous riez toujours, Césaire.

— C'est que vos craintes sont ridicules, ma belle Marguerite.

— Mais, dit la jeune fille d'un ton désolé, je pars dans trois jours.

— C'est juste mon affaire ; vous partez dans trois jours, mais point avec monsieur votre père ; vous partez avec moi.

— Avec vous ! fit Marguerite avec terreur, quitter mon père !...

— D'abord, ma chère, fit le comte en l'interrompant, avant d'écouter toutes les choses raisonnables et justes que toute autre jeune fille pourrait me dire à votre place, je voudrais bien savoir si ce monsieur est véritablement votre père. Vous avez dit qu'il s'appelait M. Lemaître ; j'ai fait chercher dans toute la ville de Nantes tous les Lemaître existans, je les ai tous vus, et pas un ne répond au signalement que vous m'avez donné de votre prétendu père. Les uns sont trop vieux, les autres sont trop jeunes : quant à ceux dont l'âge roulerait aux abords de cinquante ans, en deçà et au delà, ce sont pour la plupart de bons petits bourgeois, enfoncés jusqu'au menton derrière leur comptoir, et que j'ai fait espionner d'assez près, pour être assuré qu'ils n'ont ni petite maison inconnue ni fille mystérieusement cachée.

— C'est étrange, murmura tout bas Marguerite.

— J'ai fait plus, reprit le comte, j'ai fait écrire par une de mes tantes, qui a des rapports de béguinerie avec toute la France, à la supérieure d'Evron, avec qui elle a été fort liée d'amitié dans sa jeunesse, et où vous avez dû connaître Mlle de Paradèze ; elle a demandé ce que l'on savait et ce que l'on pensait au couvent de Mlle Lemaître et de son père. Voici ce qui nous a été répondu :

« Mademoiselle Lemaître a été amenée à Evron en janvier 1775 par un homme à figure patibulaire qui la présenta comme sa fille. Cet homme dit s'appeler Lemaître, négociant à Hambourg, et voyageant la plupart du temps pour les affaires de son commerce. Il désirait, nous dit-il, que sa fille reçut la meilleure éducation, et pour preuve de ses intentions, il nous a déposé entre les mains une somme de quinze mille livres. Depuis lors, nous ne l'avons revu qu'à de très rares intervalles et pour de très courts instans. Il y a trois mois, il est venu chercher sa fille, sans demander compte de l'emploi de la somme qu'il avait déposée. On lui a rendu sa fille, et au bout d'une heure il a quitté le couvent, après avoir fait donation à la communauté d'un très beau christ en argent et d'un travail achevé. »

Voilà tout ce que j'ai pu savoir d'Evron.

— A ce compte, dit Marguerite, mon père serait étranger, et nous partirions pour l'Allemagne.

— Attendez un peu, reprit le comte de Perbruck, ce n'est pas tout ; je suis allé à Guérande ; j'ai fini par découvrir la pauvre femme qui vous a nourrie, et voici ce qu'elle m'a raconté :

« Un soir que j'étais seule dans ma chaumière, pleurant près du cadavre de mon enfant mort le matin, un homme entra portant un petit berceau sous son manteau. D'où savait-il que je cherchais un nourrisson ? Je ne le sais pas davantage ; mais je me rappelle qu'il posa son berceau sur mes genoux en me disant :

« — Voici une fille que Dieu vous envoie pour vous consoler ; nourrissez-la, élevez-la et vous serez richement récompensée de vos soins.

« Et en même temps il posa sur le bahut un gros sac d'écus, il y en avait pour deux mille livres.

« Je n'avais pas eu le temps de me reconnaître et de répondre à cet étranger, qu'il avait décroché du mur une petite image représentant la sainte Vierge et qu'il m'avait dit :

« — Je m'appelle Dumont, et le jour où je reviendrai vous redemander cette enfant, je vous rapporterai cette image.

« Six ans après, monsieur, jour pour jour, il m'a rapporté l'image et il a emmené Marguerite ; et comme je disais à ce monsieur que je voulais savoir ce que deviendrait la pauvre petite, il me répondit :

« — Dès que je serai arrivé à Savenay, où je demeure, je vous écrirai pour vous donner de ses nouvelles. »

— Mon père, reprit Marguerite, ne peut-il avoir été forcé de changer de résidence et de nom ?

— Pardon, dit Césaire, c'est qu'à Savenay, où je suis allé aussi, il n'y a jamais eu de Dumont, et qu'à Hambourg, où j'ai fait écrire, il n'y a jamais eu de Lemaître. Il faut bien vous y résigner, ma belle Marguerite, mais vous avez le père le plus suspect du monde.

Marguerite fit un long soupir ; elle était forcée de convenir que M. de Perbruck avait raison. Ce n'était pas à vrai dire la tendresse qu'elle avait pour son père qui lui donnait la tristesse, elle était surtout chagrine de comprendre que l'appui sur lequel elle comptait contre elle même lui manquait absolument. Si M. de Perbruck eût découvert que M. Lemaître était un riche négociant qui se cachait, mais qui, une fois de retour dans son pays, assurerait à sa fille une existence honorable, il est probable qu'elle eût mieux résisté aux pressantes sollicitations de Césaire. Mais non seulement Marguerite n'éprouvait pas pour son père cette affection qui naît des soins assidus donnés à notre enfance, elle avait de plus contre lui une secrète défiance.

Certaines paroles échappées aux colères de Lemaître avaient paru inexplicables à Marguerite. Ce jour-là même elle avait longuement réfléchi à la menace qu'il lui avait faite, et dans laquelle il avait si formellement déclaré que la

révélation de son secret serait le plus cruel châtiment qu'il pût infliger à sa fille coupable. La conséquence naturelle de ces paroles était que son père était sans doute quelque grand criminel, et ce que venait de lui dire Perbruck confirmait pleinement ce soupçon.

Il ne faut donc pas s'étonner si Marguerite se décida, trop légèrement peut-être, à confier sa vie et son honneur à l'homme qu'elle aimait, plutôt qu'à celui qui se disait son père; elle n'avait pas la conscience de cet honneur de la famille qu'un cœur élevé respecte encore, lorsqu'il est prêt à sacrifier le sien propre. Cependant elle reprit :

— Je ne sais quel motif a pu forcer mon père à agir comme il l'a fait, mais le soin qu'il prend de me donner tout ce qui peut me plaire...

— Excepté la liberté...

— La crainte qu'il m'a cent fois montrée de me voir découverte, sa colère à la seule pensée que je pourrais trahir mes devoirs, tout cela me montre...

— Que c'est un jaloux.

— Que voulez-vous dire ? fit Marguerite avec surprise.

— Ma chère belle, dit Césaire en se penchant vers Marguerite, il y a des choses que votre innocence devrait ignorer encore longtemps, mais qu'il faut bien vous apprendre dans votre intérêt et peut être pour votre salut. Il y a des hommes qui pensent que l'argent est la puissance avec laquelle on se passe de toutes les autres (et ces hommes-là n'ont pas toujours tort); ils n'ont ni jeunesse, ni beauté, ni rang, et veulent avoir tous les plaisirs que donnent ces brillans avantages. Supposez, par exemple, que M. Lemaître ne soit pas votre père, qu'il vous ait enlevée à votre famille; supposez encore qu'après vous avoir fait élever comme une duchesse, il vous emmène en pays étranger, et que là, une fois qu'il vous tiendra hors de toute protection, il vous dise : Ma belle enfant, il faut changer de titre: vous n'êtes pas ma fille, mais vous serez ma femme...

— Impossible ! dit Marguerite avec épouvante.

— Allons plus loin : supposez que ce monsieur ne veuille même pas vous honorer du titre de son épouse légitime, et qu'il vous force...

— Horreur ! fit Marguerite.

— A qui en appellerez-vous en pays étranger, seule, abandonnée, sans famille ?...

— Mais en France même, dit Marguerite, à qui pourrais-je en appeler ?

— A qui, Marguerite ?... Vous m'oubliez donc, ma belle ?

— Mais vous êtes noble, riche.

— Sont-ce là des défauts ?

— Vous ne voudrez pas, vous, épouser une pauvre fille inconnue.

— Est-ce que cela se demande, Marguerite ? Nous autres gens bien élevés, nous épousons toujours d'une façon ou d'une autre.

— Me le jurez-vous, Césaire ? fit Marguerite, à qui son désespoir parlait trop haut pour qu'elle comprît l'impertinence de la réponse de Césaire.

— Je vous en fais le serment, repartit celui-ci.

— Sauvez-moi donc, protégez-moi, fit Marguerite.

— Je suis tout à vous : votre père vous a dit que dans trois jours vous quitteriez cette maison. Eh bien ! pendant la seconde nuit, à partir de celle-ci, tenez-vous prête. Une chaise nous attendra sur la route qui est au bout du champ sur lequel ouvre la petite porte du jardin. En cinq minutes nous y serons, et deux heures après je vous aurai conduite dans mon château de Vinchon.

— Près de votre mère ?

— Près de ma mère, assurément.

— Je serai donc comtesse de Perbruck.

— Vous serez tout ce qu'il vous plaira : quand on est belle comme vous, on peut aspirer à tout, même à un trône.

A quoi bon raconter ce que se dirent les deux amans, après avoir ainsi arrêté le plan de leur fuite ?

Voyons seulement comment le comte de Perbruck s'en expliquait le matin de cette nuit.

Il était chez lui, dans un de ces riches hôtels qui longent le cours Saint-Pierre. Le marquis de Perbruck, son père, lui avait réservé une aîle de cette vaste habitation, dont il occupait le principal corps de logis. L'autre aîle venait d'être disposée d'une façon magnifique et attendait de nouveaux hôtes.

Césaire de Perbruck était entre les mains de son valet de chambre, et devant lui se tenait debout un homme de piètre mine dont nous aurons plus tard l'occasion de faire le portrait.

— Eh bien ! monsieur Fichet, disait le jeune comte, quand m'apporterez-vous les cinq cents louis que je vous ai fait demander par mon valet de chambre ?

— Cinq cents louis et moi, monsieur le comte, répondit le maigre personnage, nous n'avons jamais passé par la même porte.

— Vous oubliez que vous êtes passé par celle-ci avec mille louis que je vous ai rendus pour quinze mille livres que vous m'aviez prêtées un an avant.

— Cet argent n'était pas à moi, monsieur le comte.

— C'est ce que vous dites tous : l'argent vous vient toujours d'un ami de l'ami d'un de vos amis, qui vous le prête, de façon qu'en laissant à chacune des mains l'intérêt légal au denier vingt, l'argent arrive au malheureux emprunteur tellement écorné qu'il ne le reçoit guère qu'au denier six. Vous savez que je connais

vos façons de procéder : j'y suis fait. Je me laisse écorcher sans crier, mais je ne veux pas qu'on m'ennuie.

Fichet ne répondit pas ; il tourna son chapeau huileux entre ses mains et reprit :

— Monsieur le comte a donc fait quelque grosse perte au jeu ?

— Si ce malheur me fût arrivé, monsieur Fichet, je ne me serais pas exposé aux délais de vos pareils, j'aurais dit la chose à mon père, qui se serait mis fort en colère, mais qui m'eût donné un bon sur monsieur votre frère, son intendant.

— Que ne vous adressez-vous à lui ? Il a des fonds.

— Pardon, monsieur Fichet ; mais monsieur votre frère est un fort honnête homme, du moins passe-t-il pour tel, et il n'est pas homme à me prêter l'argent de mon père à gros intérêts ; d'ailleurs il est à Paris.

— Mon frère est riche, dit Fichet d'un ton âcre et mécontent.

— Votre frère possède avec vous de moitié une ferme que vous faites valoir à grand profit, je le sais. Tenez, monsieur Fichet, ne vous imaginez pas, je vous prie, que je ne sache pas parfaitement que cinq cents louis à vous empruntés m'en coûteront sept cents ; que si je ne vous les rembourse dans trois mois, ils m'en coûteront mille, et trois mois après quinze cents, et ainsi de suite, de façon qu'en dix ans, si je vous laissais faire, je vous devrais quelque vingt mille louis ou plus. Vous êtes un fripon.

— Monsieur le comte... dit Fichet en se levant.

— Mais j'ai besoin de vous, j'accepte votre façon d'être. Finissons-en ; jamais je ne vous ai trouvé si récalcitrant.

Fichet avait probablement quelque motif pour faire tant de façons, car il reprit son air le plus patelin :

— Et moi, monsieur le comte, je ne vous ai jamais vu si peu confiant. La personne qui me donne son argent à placer est une personne pieuse et qui veut connaître l'emploi qu'on veut faire de ses fonds.

— Eh bien ! dit le comte en tendant son pied à son valet de chambre pour se faire chausser, vous lui direz que c'est pour faire une fondation pieuse.

— En faveur de quelque vierge immaculée.

— Voyez le drôle ! dit le comte en riant. Tu as deviné juste.

— Comment ! dit Fichet, une maîtresse la veille de vous marier !

— Il est adorable avec son mariage ! fit le comte en essuyant avec le coin d'un mouchoir de batiste quelques grains de poudre envolés sur son sourcil... On me fait épouser dans trois jours une petite fille de douze ans, fort riche, c'est vrai, qui promet d'être fort belle, on me l'a dit, et qu'on va loger en face de ce pavillon, en attendant que je puisse l'aimer. Je respecte beaucoup Mlle Paradèze, je respecterai beaucoup madame la comtesse de Perbruck, mais je ne me soucie pas d'être en fait de mariage comme ces fils de famille qui meurent de faim en attendant l'héritage de leur père. Je veux vivre et j'emprunte. Mais du côté de l'amour, ce n'est pas à usure. Marguerite est bien la plus belle fille, et la plus amoureuse, et la plus charmante, et la plus naïve... Imagine-toi une Andalouse qui sort du couvent... et quel couvent !... Ah ! fit le comte, en riant aux éclats... c'est à crever de rire... la rencontre est des plus plaisantes.

— Ah ! vraiment, fit Fichet en riant aussi de la façon la plus laide.

— Eh oui, ma future a été élevée au couvent d'Evron precisément avec celle...

— Celle que... dit Fichet.

— Mais je crois, dit Césaire en s'arrêtant, je crois, Dieu me damne, que tu me fais parler.

— Je vous écoute, monsieur le comte.

— Et qui vous l'a permis, monsieur Fichet ? Vous devez avoir des oreilles pour ne pas entendre.

— Je suis sourd.

— Finissons. Mes cinq cents louis demain matin, j'en'ève demain soir.

— C'est impossible, monsieur le comte, il me faut le temps de chercher cet argent. La personne qui m'en donne d'ordinaire part dans quelques jours.

— Bah ! fit le comte avec une extrême stupéfaction... Il part... Est-ce que par hazard ?... Ah ! ce serait merveilleux.

Et il se mit à rire aux éclats.

— Ton prêteur est sans doute quelque juif, n'est-ce pas ?

— Je vous ai dit qu'il était pieux.

— Eh ! butor, on peut être pieux en fêtant le sabbat comme en fêtant le dimanche.

— C'est un excellent chrétien.

— Un père de famille ?

— Lui, dit Fichet avec un mouvement trop naturel pour qu'il cachât un mensonge, non. Je ne puis vous dire combien de dangers il a couru plutôt que de se marier.

— Vraiment ! et il n'a pas quelque enfant inconnu ?

— Oh ! pour cela, je vous assure que non.

— Allons, voilà tout mon roman à l'eau. C'eût été pourtant bizarre... emprunter au père de quoi enlever la fille... Et à propos, tu n'as pas découvert dans la ville quelque autre Lemaître que ceux que tu m'as nommés ?

— Aucun autre.

— Oh ! tout cela se découvrira bientôt.

— Oui, monsieur le comte, tout cela se découvrira, et dans la position où vous allez être dans quelques jours, ce ne sera peut-être pas pour les cinq cents louis dépensés, mais pour

la raison qui vous les aura fait dépenser que votre père ne vous pardonnera pas, et qu'il cherchera peut-être à punir ceux qui vous auront aidé.

— Ah! vraiment! je voudrais bien entendre cette morale sortir de la bouche de monsieur mon père. Ce serait, pardieu! aussi curieux que de voir le diable chanter matines. Je crois qu'en fait de fredaines je serai toujours le fils indigne qui laisse dégénérer le nom de ses aïeux.

— Ah! ah! dit Fichet, monsieur le marquis vivait dans le bon temps... la cour était joyeuse sous le feu roi.

— Mon père n'y arrêtait pas ses exploits, monsieur Fichet, et il y a de par le monde un certain petit Saturnin...

— Mon neveu? dit Fichet avec un sourire de joie méchante.

— Non, non, j'oubliais que cela regarde votre famille... J'ai tort, monsieur Fichet; non, mon père n'est pas homme à se commettre avec la femme de son intendant; ce n'est point de votre neveu Saturnin qu'il s'agit, c'est d'un autre...

— J'ai pourtant entendu dire qu'il avait avec monsieur le comte une ressemblance telle que l'on pourrait le prendre pour lui, si...

— Pour moi?.. fi donc! Ce n'est pas qu'il n'ait assez bon air; mais c'est une calomnie. Voyons, quand aurai-je mes cinq cents louis? Je vais vous signer une obligation de sept cents à trois mois.

— Je le repète à monsieur le comte, il faut absolument que je voie la personne, et puis il me faudrait encore un renseignement...

— Lequel?

— Monsieur le comte épousera certainement Mlle de Paradèze?

— A moins que le ciel ne tombe et ne m'écrase, ou à moins qu'elle ne meure d'ici à huit jours, je ne vois point d'obstacle qui puisse empêcher ce mariage.

— Pas même la jeune fille enlevée?

— Allons donc, monsieur Fichet, est-ce que cela compte pour quelque chose dans les affaires graves? Je vous donne une heure; je rabats ensuite deux louis par minute de retard sur l'usure que vous me prenez.

— Je dirai cela à la personne.

Fichet se retira et le comte resta seul.

III.

Un moment après le départ de Fichet, le comte sortit pour aller au jeu de paume, qui était alors situé aux environs de la place Royale et tout près du quartier que M. Graslin avait fait construire et qui a conservé son nom.

Césaire descendit le cours Saint-Pierre, longea les fossés du château, prit la rue qui se trouvait presque en face; il allait atteindre la petite place qui conduit au Change, lorsqu'il entendit des cris tumultueux. Tout désœuvré qu'il était, il s'informa d'où venait ce tapage. Le passant qu'il interrogea lui en dit la cause. On devait exposer et marquer sur la place de Bouffay un paysan convaincu de braconnage et qui avait été condamné aux galères.

L'heure de l'exécution était passée et le public s'impatientait.

— Il faut que j'aille voir ça, dit le comte, le drôle fera sans doute une laide grimace, en sentant sa peau griller. Quand on est privé des plus simples distractions, il faut bien accepter toutes sortes de divertissemens.

Il prit une petite rue latérale et après plusieurs détours arriva sur la place de Bouffay par la rue où se trouvait l'ancienne monnaie et qui fait face au vieux palais. La place était encombrée, et ce fut à grand'peine qu'il put pénétrer jusqu'à quelque distance de l'échafaud. Une agitation violente régnait dans la foule.

— Marquer un homme et le condamner aux galères pour un lièvre!... c'est infâme! disait l'un.

— C'est juste... c'est juste, disait un autre, dont le visage maigre et les lèvres minces avaient une expression de méchanceté patiente et implacable; encore celui-ci et quelques autres encore, et tout cela portera son fruit.

— Et quel fruit ça portera-t-il, l'ami? dit le comte en poussant insolemment du pied l'homme qui venait de parler ainsi.

— Ce fruit-là, répondit tranquillement Guillaume Poiré, car c'était le jardinier de M. Lemaître en personne; ce fruit-là mûrira peut-être sur cette place-ci.

— Et vous comptez l'y cueillir?

— Non pas... non pas... Quand ce fruit-là pendra à la potence, on l'y laissera pour réjouir les yeux du pauvre monde.

— On aurait beau te pendre, l'ami, fit le comte, tu es trop laid pour que ça réjouisse jamais personne.

Le comte allait continuer, lorsqu'il s'aperçut qu'il était l'objet de l'attention de quelques personnes qui le montraient du doigt, et qui, en le désignant ainsi, parlaient entre elles avec vivacité.

— Qu'avez-vous donc à me regarder, mes drôles? fit le comte.

— Hé! hé! fit Guillaume Poiré.

— Te charges-tu de répondre pour eux?

— Pourquoi non? Quand on marche droit, on peut parler droit.

— Et que me diras-tu?

— Que ces braves gens s'étonnent peut-être de voir le fils du marquis de Perbruck venir assister à l'exécution d'un pauvre diable que son père a fait condamner.

Le jeune comte fut vivement surpris et ne put dissimuler le dépit et le chagrin que lui causait cette rencontre. Mais il eût été désolé

d'en laisser voir quelque chose à toute cette canaille, et il répondit dédaigneusement :

— Si mon père a fait condamner ce manant, c'est qu'il le méritait.

— Aussi vrai, dit Guillaume, que le pauvre Jérôme a menacé monsieur le marquis de son fusil.

— C'est donc Jérôme Robertin qui va être marqué ? dit le comte avec un vif sentiment de chagrin.

— Eh ! oui, reprit Poiré en ricanant ; votre frère de lait, le fils de votre nourrice, un gars qui, je crois, vous a sauvé la vie.

Césaire resta confondu. Il y avait sur son visage autant de tristesse que de mécontentement. Il avait entendu parler de cette affaire à Paris, où il se trouvait quelques mois auparavant. Il en avait écrit à son père pour le prier de n'y pas donner suite, ou tout au moins de ne demander qu'une punition fort légère. Son père lui avait promis d'être indulgent, et toute cette indulgence consistait à envoyer le frère de lait de son fils aux galères. Le jeune comte eût donné beaucoup pour ne pas être dans la position fâcheuse où il se trouvait ; mais pour rien au monde il n'eût voulu paraître céder aux murmures qui couraient autour de lui.

— Voulez-vous ma place pour mieux voir ? lui dit Guillaume ; c'est si régalant de voir griller l'épaule d'un pauvre diable.

— Tu y viens bien, drôle...

— Eh bien, dit Guillaume Poiré en ricanant, ça nous prouve que nous ne sommes pas si bestiaux qu'on le dit chez monsieur votre père, puisque vous vous amusez aux mêmes divertissemens que nous.

— Ce sont les drôles comme toi qui rendent quelquefois les juges si sévères.

— Que nenni ! repartit Guillaume ; ce sont les hommes comme votre père qui font les hommes comme moi.

— Te tairas-tu ! fit le comte pâle de colère.

Guillaume allait répliquer, mais deux ou trois ouvriers l'entourèrent et l'entraînèrent en lui disant :

— Prends garde, le fils ne vaut peut-être pas mieux que le père, et il pourrait t'en arriver mal.

— Hé ! hé ! fit Guillaume en s'éloignant, je n'aurais pas été fâché de recevoir une giffle de la main de ce gentilhomme... On se souvient de ça dans l'occasion.

— Pardieu ! tu auras ce que tu désires, s'écria le comte, qui avait entendu Guillaume et qui s'avança vers lui.

Mais au moment où il allait atteindre Guillaume Poiré, ses camarades l'entraînèrent plus vivement, et Césaire ne put entendre cette dernière menace de Poiré :

— Venez-y donc, monsieur le comte, et je ne vous donne pas deux fois vingt-quatre heures pour que vous désiriez n'avoir jamais eu au bout du bras la main qui m'aurait frappé.

Guillaume était déjà loin, et presque en même temps un immense cri s'éleva sur la place. La foule qui encombrait la rue de la Monnaie se précipita en avant et força Césaire à reculer, tandis que Guillaume Poiré se trouvait déjà hors de vue.

— Le voilà !... le voilà ! cria la foule.

Par un mouvement involontaire, le jeune comte tourna les yeux du côté que tout le monde désignait du doigt.

La tour de Bouffay avait à cette époque un escalier extérieur qui, du premier étage, descendait sur la place. Sur le large palier qui se trouvait au haut de cet escalier, Césaire vit le jeune Jérôme Robertin nu jusqu'à la ceinture. A côté de lui se trouvait un homme d'une stature élevée qui donna un ordre à un autre homme, lequel posa par terre un réchaud de charbon où rougissaient les instrumens de supplice. Césaire n'en put voir davantage, et profitant de l'attention que la foule portait à ce spectacle, il se fit jour à travers la masse compacte des spectateurs. Cependant, par un de ces mouvemens involontaires qui ramènent malgré lui l'homme à regarder le spectacle qui lui fait le plus d'horreur, au moment où il gagnait l'angle d'une rue, Césaire jeta un coup d'œil en arrière. Le bourreau levait alors le bras et montrait au public le fer rougi à blanc qu'il allait imprimer sur l'épaule du coupable. Le comte se détourna, mais avant qu'il eût pu s'éloigner, il entendit, au milieu du silence farouche de la foule, un bruit pareil à celui d'une goutte d'eau jetée sur un fer rouge, puis un grand cri isolé, puis un profond mugissement de la foule.

C'était une affaire faite.

Césaire s'enfuit avec un cruel effroi dans le cœur. S'il eût été en compagnie de quelques-uns de ses pareils, il eût été honteux de laisser voir le sentiment qu'il éprouvait, et il l'eût caché sous des airs de mépris et de cruauté ; mais il n'avait de comédie à jouer devant personne, et au lieu d'aller au jeu de paume, où il devait rencontrer ses amis de plaisir et de vanité, il regagna tristement l'hôtel de son père. En arrivant, il apprit de son valet de chambre que M. Fichet était de retour depuis longtemps et l'attendait avec les cinq cents louis demandés et l'obligation toute prête à signer.

A cette nouvelle, Césaire parut frappé d'une idée soudaine.

— Ah ! tant mieux, tant mieux ! murmura-t-il.

Il monta rapidement chez lui. Les cinq cents louis étaient comptés sur une table, l'obligation était à côté de l'or. Le comte fit signe à son valet de chambre de compter la somme et de la mettre dans un meuble ; puis il prit une plume pour signer l'obligation, bien certain

qu'elle était en tout semblable à celles qu'il avait déjà remises à Fichet. Cependant il s'arrêta tout à coup, et regardant Fichet, il lui dit d'un air courroucé :

— Qu'est-ce ceci, monsieur ? Que signifie cette manière de m'engager ? Pourquoi ne pas prendre un terme fixe comme à l'ordinaire ?

— Je ne suis que le mandataire d'un autre, monsieur le comte, répondit Fichet, et cet autre a voulu que l'obligation fût ainsi rédigée. J'ai dû suivre sa volonté.

Le comte se mit à lire toute l'obligation : « Je reconnais avoir emprunté à M. Fichet la somme de six cents louis, que je m'engage à lui rendre dans les deux mois qui suivront mon mariage avec Mlle de Paradèze. »

— Pense-t-on, fit le comte avec hauteur, que j'aie besoin de ce mariage et de la fortune qu'il m'assure pour faire honneur à mes dettes ?

— Non, monsieur le comte, assurément non, dit Fichet, mais que voulez-vous, les prêteurs ont de si drôles d'idées !...

— Quelles idées, s'il vous plaît ?

— Est-ce qu'on sait ? celui-là surtout. Je l'ai vu prêter cent louis à un pauvre diable sur sa mauvaise mine, et demander des sûretés aux plus riches négocians, qui se trouvaient avoir besoin de recourir à nous.

— Peste ! dit le comte, ces messieurs du quartier Graslin et de l'île Feydeau sont donc quelquefois obligés de subir vos rapacités ; ceci nous excuse, nous autres pauvres nobles qui mangeons, disent-ils, notre fortune en emprunts usuraires. Mais je ne suis pas fait comme eux. Je n'aime pas qu'on me fasse la loi ; remportez vos cinq cents louis ou faites-moi une obligation ordinaire.

— Quel inconvénient voyez-vous à signer celle-ci.

— Aucun, car elle me donne plus de temps que je n'en aurais demandé... mais elle me déplaît, voilà tout.

— Je ne suis pas le maître, monsieur le comte, dit Fichet, je ne puis que me retirer.

— Allez.

Le valet de chambre remit les cinq cents louis à Fichet, qui les recompta et qui dit :

— Vous renoncez donc à l'enlèvement ?

— Je verrai ailleurs... Que me reste-t-il dans ma caisse ? dit Césaire à son valet de chambre.

— Quatre-vingts louis.

Le jeune comte fit un geste d'impatience, puis il prit brusquement la plume et dit à son domestique :

— Vous trouverez moyen de faire remettre cent louis à Jérôme Robertin. Si ce n'était cela, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Fichet, je ne signerais pas. Car je ne sais pourquoi cette obligation me déplaît... Mais je ne veux pas laisser ce malheureux à l'abandon, et si j'ai quelque crédit, il aura subi aujourd'hui même toute sa peine.

Il signa, jeta l'obligation à Fichet, et se fit immédiatement annoncer chez sa mère.

La marquise de Perbruck était une femme de quarante-cinq ans qui avait été d'une beauté renommée, d'une grâce parfaite, et qui maintenant était une sorte de fantôme, d'une pâleur mortelle et d'une tristesse glacée. Son fils lui baisa respectueusement la main, et après quelques paroles il lui dit :

— Permettez-moi de vous adresser une supplique.

— Je vous écoute, mon fils.

— Ce matin, madame, j'ai été témoin, bien par hasard et bien malgré moi, d'un spectacle affreux. Je me suis trouvé sur la place de Bouffay au moment où on marquait ce pauvre Jérôme Robertin.

— Ah ! fit madame de Perbruck avec un accent de triomphe qui étonna Césaire.

— Oui, madame, dit le comte, et je vous avoue qu'en pensant au crime, j'ai trouvé le châtiment bien sévère.

La marquise regarda son fils d'un air bienveillant, mais elle ne répondit pas.

— Mais, dit Césaire, ne serait-il pas possible de borner ce châtiment à l'exécution de ce matin ?

— Le roi seul peut accorder une commutation de peine.

— Je le sais, ma mère, et si j'avais quelques titres à la bienveillance de Sa Majesté, je lui adresserais une supplique, mais en vérité je ne suis rien ; tandis que vous, ma mère, que le roi connaît et estime, il vous serait facile d'obtenir cette grâce.

— Je ne puis la demander, dit Mme de Perbruck d'un ton glacé et triste.

— Vous ne pouvez ?...

— Non, mon fils, je ne le puis pas. Vous-même, ajouta-t-elle plus doucement en voyant la surprise de Césaire, oseriez-vous demander cette grâce, alors même que vous auriez des titres pour réussir ?

— Moi ? sans doute je l'oserais... Et en l'absence de tout droit, je l'oserais encore... C'est déjà un titre, ma mère, que d'implorer la clémence d'un roi juste et bon en faveur d'un malheureux indignement condamné.

Mme de Perbruck tressaillit d'aise à cette parole de son fils ; son regard parut le caresser, mais son ton resta aussi glacial qu'à l'ordinaire quand elle répondit :

— Prenez garde, monsieur le comte, il faudrait donc dire à Sa Majesté que votre père est un homme dur, impitoyable... plus encore... car, ajouta-t-elle en baissant la voix, ou il est vrai que Jérôme l'a menacé de son fusil, et il a été justement condamné et même avec indulgence ; ou bien c'est...

Césaire regarda attentivement sa mère et répéta lentement ces mots :

— Ou bien c'est... c'est donc douteux ?

— Cela ne peut pas l'être... Votre père l'a affirmé devant les juges.

— Il l'a affirmé sur l'honneur ?

— Il l'a juré devant Dieu.

Césaire avait compris sa mère. Il garda le silence.

— Si j'en parlais à mon père ? reprit-il après un moment de silence.

—Essayez...

—N'est-ce pas l'heure où il vient d'ordinaire chez vous ?

—Il devrait y être.

— Me permettez-vous de lui en parler devant vous ?

Un moment après, le marquis de Perbruck parut. C'était un homme carré, à front bas, à tournure vulgaire, et d'un visage désobligeant. Cependant il avait en lui cet air de supériorité que donnent à la fois l'habitude du pouvoir et l'inflexibilité du caractère.

Il salua sa femme avec respect et reçut froidement les hommages de son fils.

— Monsieur, lui dit celui-ci, au moment où vous êtes entré, je causais avec ma mère d'une affaire que j'ai fort à cœur.

— De votre mariage sans doute ?

— Non, Monsieur. Je lui racontais que le hasard m'avait rendu témoin du supplice de Jérôme Robertin...

— Quoi ! vous allez à de pareilles saletés !...

— Et je disais à Mme la marquise que j'avais envie de vous supplier de vouloir bien arrêter le cours de la punition...

— Et que pensait Mme la marquise de ce désir ?

La façon dont le marquis l'interrompit fit craindre à Césaire d'avoir abordé une question plus dangereuse qu'il ne pensait, et il répondit, pour attirer tout le danger sur lui :

— Ma mère me disait, monsieur, que Jérôme avait été justement condamné, et que vous seul pouviez vous montrer indulgent à son égard.

— Ah ! dit M. de Perbruck, votre mère vous disait cela. D'où vient donc, monsieur, que vous prétendiez que je fasse réformer des arrêts dont on reconnaît la justice ?

— Jérôme est mon frère de lait...

— Si cela est un titre à votre bienveillance, ce devait en être un pour moi à son respect et à son obéissance.

— L'indulgence est d'autant plus noble qu'elle s'adresse à un plus coupable.

— Et en vous disant que je pouvais seul pratiquer cette vertu, fit le marquis en jetant sur sa femme un regard ironique, on a voulu vous montrer sans doute qu'elle me manquait ?

— Ah ! monsieur ! dit le comte.

— On a eu raison, monsieur, car je n'entends pas que ce misérable échappe à la peine qu'il a encourue.

— Pardon, monsieur le marquis, dit Césaire avec insistance ; mais si vous aviez entendu comme moi les malédictions du peuple...

— Et vous les avez souffertes ? s'écria le marquis. Ah ! monsieur, ils ont raison, manans et bourgeois, d'insulter la noblesse et de la traiter avec mépris. Quel respect peuvent-ils avoir pour ses droits, lorsqu'elle-même les abandonne lâchement ?

— Monsieur le marquis, reprit Césaire avec dignité, je ne permets à personne de manquer au nom que vous m'avez donné, mais je puis déplorer qu'une trop grande rigueur et qui n'est plus dans les opinions de notre époque, m'expose à entendre de justes plaintes.

— Est-ce donc à hanter MM. les philosophes que vous avez passé votre temps à Paris, monsieur ? reprit brusquement M. de Perbruck. Vous parlez des murmures du peuple et des opinions de notre époque. Ces murmures, il faut qu'ils se taisent ; ces opinions, il faut les anéantir. Je suis trop peu de chose dans l'État pour y arriver comme je l'entendrais ; mais dans le cercle de mon pouvoir, je poursuivrai sans relâche, je ferai châtier sans pitié toute atteinte à mes droits. C'est mon opinion à moi, monsieur, et, bien plus, c'est ma volonté.

La marquise n'avait pas prononcé une parole, son fils la regarda, elle était impassible. Il la salua ; elle lui tendit sa main, qu'il baisa respectueusement, mais, contre l'ordinaire, il sentit que la main tremblante de sa mère pressait légèrement la sienne. C'est comme si elle lui avait dit ;

— Eh bien ! mon fils, pensez-vous que j'aie été heureuse ?

Le comte quitta l'appartement de sa mère et monta rapidement dans le sien. Il trouva son valet de chambre qui comptait les cent louis qu'on lui avait ordonné de porter à Jérôme.

— Ce n'est plus de cela qu'il s'agit, lui dit rapidement Césaire... Il faut sauver Jérôme, il faut que ce soir il soit libre.

Le valet de chambre parut fort embarrassé.

— Ne comptais-tu pas lui remettre les cent louis dont je t'avais chargé pour lui ?

— Assurément.

— Par quel moyen prétendais-tu donc y parvenir ?

— Mais en demandant à le voir de la part de monsieur le comte, et en lui remettant cet argent devant le concierge, au besoin.

— Tu aurais fait là de belles affaires ! il ne faut pas que l'on sache le nom de ceux qui auront sauvé Jérôme. Trouve quelque chose... invente...

Les Scapins ne sont pas communs dans la société ; le valet de chambre de Perbruck resta coi devant la proposition de son maître, qui lui dit en sortant ;

— Tu es un âne; tâche seulement de te taire, ou je te brise les os. Maintenant, dis-moi où demeure ce Fichet qui était ici ce matin.

— En allant du côté de Barbins, vous trouverez une petite maison...

— Je me rappelle, à présent... J'y vais.

Le jeune comte sortit.

IV.

Comme on a pu le voir, le comte Césaire de Perbruck était un jeune homme très sûr de lui-même; du reste, fier et brave, quoique gâté par les nombreux succès que lui avaient valus sa fortune et son nom. D'un esprit assez éclairé, il avait cependant sa bonne part des préjugés de la noblesse. Dans une discussion politique, il eût volontiers reconnu les droits de la bourgeoisie; mais la plus mauvaise fortune n'eût pu le décider à se mésallier en épousant une fille de rien, si riche qu'elle eût été. Humain parce qu'il n'avait encore eu à se défendre contre rien qui l'eût blessé, il fût devenu impitoyable si son orgueil eût été mis en jeu.

Ainsi, Césaire, qui allait délivrer Jérôme parce qu'il le considérait comme une victime de la vengeance de son père, eût passé son épée au travers du corps de Guillaume Poiré, si celui-ci se fût permis quelque insolence trop manifeste. Léger et d'une morale plus que relâchée au sujet des femmes qui n'étaient pas de son rang, il avait, pour les liens de famille, un saint respect, et dans les choses où il eût cru son honneur et celui de son nom engagés, rien ne l'eût fait transiger avec ce qu'il reconnaissait son devoir; mais ce devoir, il le restreignait aux gens de sa sorte.

Il y avait enfin dans ce jeune homme quelques-uns des vices qui avaient rendu la noblesse odieuse à la classe moyenne, et beaucoup de bonnes qualités appartenant à un naturel généreux.

Comme beaucoup d'autres, il affichait plus de défauts qu'il n'en avait réellement. L'insouciance qu'il affectait lui semblait une nécessité de son âge; mais elle n'était pas dans son caractère. Capable d'un amour sincère et puissant, il s'était étudié jusqu'à ce jour à tourner toutes ses passions en galanteries sans conséquence. Il faisait même des dettes sans besoin de les faire, et ne marchait pas en aveugle dans cette voie de ruine; seulement Césaire pensait qu'un jeune gentilhomme doit connaître les usuriers; mais, comme on a pu le voir, il se rendait un compte fort exact de leur façon de procéder, et il n'était pas homme à se laisser dépasser par eux.

Quelquefois, mais bien rarement, il avait trouvé que le rôle de gentilhomme de cette époque était contraint à de misérables occupations. Il avait envié le sort de ceux qui avaient suivi M. de Lafayette en Amérique, ou de leurs rivaux qui combattaient dans l'Inde la puissance des Anglais. Il parla de son désir de les rejoindre, mais son père s'y opposa formellement. Alors Césaire pensa un moment à se tourner du côté des meneurs de salon qui patronaient la philosophie; mais toutes ces idées n'eurent que quelques jours de durée; les plaisirs faciles, les gaies aventures lui firent bientôt oublier ces velléités d'ambition. Toutefois elles eussent suffi à prouver à un observateur attentif qu'il ne fallait peut-être qu'une circonstance sérieuse pour faire un homme sérieux de ce jeune et bel étourdi qui toisait si cavalièrement les hommes, et qui lorgnait si amoureusement les femmes sur son passage.

Il arriva bientôt chez Fichet, qui habitait une petite maison qu'il occupait seul; elle ouvrait d'un côté sur la promenade qui borde l'Erdre et de l'autre sur les champs. Le comte frappa vainement deux ou trois fois. Enfin il aperçut l'œil de Fichet, qui regardait par un judas quel était l'importun qui venait le troubler dans sa demeure. Fichet se retira vivement, mais le comte l'avait aperçu et lui cria :

— Eh! monsieur Fichet, j'ai cent louis à vous faire gagner.

Cependant la porte ne s'ouvrit pas sur-le-champ. Césaire crut entendre le bruit de pas qui se croisaient, de voix qui murmuraient, et il allait se décider à frapper plus rudement lorsque la porte s'ouvrit enfin.

Fichet introduisit le jeune comte dans la salle basse de la maison. Il était seul.

— Monsieur Fichet, lui dit le comte, j'ai à vous dire des choses qu'il est inutile que personne entende. Donc, si vous avez quelqu'un chez vous, priez-le de se retirer, et si par hasard c'était votre mystérieux confrère en usure, vous pouvez lui donner ma parole que je fermerai les yeux pour ne pas le voir passer.

— Je n'ai absolument personne, monsieur le comte, dit Fichet, et vous pouvez parler sans crainte.

— Fort bien, dit Césaire avec son insouciance habituelle; écoutez-moi donc. Vous êtes né à Nantes, vous n'avez jamais quitté cette ville, vous y avez votre famille, vos habitudes; vous devez donc y connaître beaucoup de monde.

— Je vis fort retiré, dit Fichet, qui en toute chose posait au préalable, entre lui-même et celui qui lui parlait, une difficulté à vaincre; c'était un moyen de s'y retrancher complètement, si l'affaire qu'on venait lui proposer ne lui convenait pas, ou bien de se faire payer fort cher la peine qu'il aurait à vaincre cette difficulté, si l'affaire proposée lui convenait; je vis fort retiré, dit-il, cependant j'ai quelques amis qui ont des relations fort étendues.

— Eh bien! monsieur Fichet, entre tous vos amis, en avez-vous quelqu'un qui ressemble à

quelque chose comme un espion de police, un geôlier, un porte-clef?

Fichet tressaillit et devint pâle à cette question. Le comte, qui s'en aperçut, se hâta de dire :

— Je ne prétends point ravaler vos amitiés, mon cher monsieur; vous avez fort bien pu avoir besoin de pareilles gens, puisque moi-même je suis forcé d'y avoir recours.

— Je suis désolé, tout à fait désolé, reprit Fichet, dont le regard épouvanté se promenait tout autour de la salle basse où il était avec le comte de Perbruck ; mais je ne connais personne, absolument personne de l'espèce de ceux dont vous me parlez... Je ne puis...

A ces mots, et au moment où ses yeux s'étaient attachés sur un vieux tableau appendu à l'un des coins de la salle basse, il s'arrêta et dit vivement :

— Pardon, je me rappelle, à présent, que je puis trouver... quelqu'un.

Césaire, qui l'observait attentivement, se prit à rire.

— Gageons, fit le comte en se retournant vers le tableau, que ce quelqu'un doit être le parent ou l'ami de cette vénérable figure pendue à un clou rouillé, car il me semble que c'est elle qui vous a remis ce quelqu'un en mémoire. Eh bien! reprit le comte en haussant la voix, puisque vos souvenirs vous viennent de ce côté, demandez à cette vieille peinture si, moyennant cent louis, que je vais vous compter tout de suite, elle ne vous nommerait pas un autre quelqu'un qui pût, ce soir même, ouvrir les portes de la prison de Bouffay.

— A qui donc? dit Fichet, tout étonné de voir tourner ainsi la question qui l'avait si prodigieusement alarmé.

— A Jérôme Robertin, répondit le comte.

Cette fois Fichet ne se fit point scrupule de consulter ouvertement le visage du vieux tableau, et il paraît que celui-ci trouva la proposition de M. de Perbruck acceptable, car Fichet se hâta de répondre :

— Cela se peut, monsieur le comte, cela se peut.

— Ce soir? dit Césaire.

Fichet hésita un instant, puis, après un regard furtivement jeté du côté de la toile, il répondit :

— Pas ce soir, mais demain.

— Oh! demain, fit le comte, j'ai autre chose à faire.

— C'est cependant tout à fait impossible avant demain soir, huit heures.

Le comte réfléchit.

— Eh bien! soit, dit-il, à huit heures; j'attendrai moi-même Jérôme au coin de la rue de la Monnaie, et je remettrai les cent louis à la personne qui me l'amènera, quelle qu'elle soit.

— C'est convenu, dit Fichet.

— Vous savez que je suis homme de parole, dit Césaire à haute voix, et comme s'il eût voulu être entendu par l'auditeur invisible qui avait assisté à l'entretien qui venait d'avoir lieu. Je tiens mes promesses aussi exactement que je paie mes obligations. Je compte sur vous et sur votre ami.

Le comte se retira, puis ayant poussé sa promenade du côté de Barbins, il trouva une petite ruelle qui montait dans les champs ; il la prit pour éviter d'être rencontré encore une fois dans ce faubourg assez mal habité.

Arrivé à une certaine hauteur, il reconnut le derrière de la maison de Fichet. Comme il s'était arrêté pour l'examiner, il en vit sortir un homme d'une taille élevée, vêtu comme le sont les habitants les plus pauvres du Bocage.

— Voilà sans doute mon complice, se dit le comte; puis il continua sa marche sans y penser autrement.

Le lendemain soir, au moment où le jour commençait à baisser, mais où la nuit n'est pas tout à fait close, une voiture conduite par un cocher enveloppé dans une vaste houppelande, s'arrêta au coin de la rue de la Monnaie; elle était vide, et à la façon dont le cocher regardait de tous côtés avec une visible impatience, il eût été facile de deviner qu'il attendait quelqu'un, et qu'il n'était pas habitué à attendre.

D'un autre côté, si quelque passant eût aperçu la montre enrichie de diamants que le cocher interrogeait à chaque instant, il eût deviné que ce n'était pas là un laquais ordinaire. Heureusement que le hasard n'amena là aucun de ces curieux observateurs qui examinent de trop près tout ce qui se trouve sur leur chemin, et à huit heures un quart le comte de Perbruck put recevoir Jérôme des mains d'un inconnu qui se retira sans prendre le temps de recevoir les cent louis promis. Il dit seulement d'une voix brève et impérative :

— Vous donnerez cela à Fichet.

Et il s'éloigna.

Quant à Jérôme Robertin, il tremblait de tous ses membres. Il ne pouvait détacher ses yeux de l'homme qui l'avait amené, et qui venait de le quitter si brusquement.

— Lui! disait-il en le montrant du doigt pendant que ses dents claquaient de terreur.

— Mais c'est moi, lui dit le comte en le jetant, pour ainsi dire, dans la voiture, me reconnais-tu?

Jérôme ne parut pas l'entendre, et Césaire put refermer la portière et remonter sur le siège, que le pauvre Robertin n'était pas encore revenu de la terreur incroyable qu'il éprouvait.

Le comte conduisit rapidement la voiture hors de la ville, assez mécontent de l'expédition qu'il venait de faire, et se demandant si un homme dont la joie troublait si aisément la raison pourrait le servir utilement dans l'expédition qu'il allait entreprendre. Une fois hors de

la ville, le comte arrêta la voiture, quitta le siège, ouvrit la portière et dit à Jérôme :

— Allons, descends maintenant.

— Oui, c'est vous, c'est bien vous ! reprit le pauvre paysan en tombant à genoux devant son maître, vous qui aviez demandé ma grâce à votre père, vous qui venez me délivrer.

— Ne m'as-tu donc pas reconnu lorsque je t'ai fait monter dans ma voiture ?

— Pas tout de suite, dit Jérôme, qui ne pouvait pas plus dominer sa joie qu'il n'avait pu dominer son épouvante. Ce n'a été que tout à l'heure, lorsque j'ai vu qu'on ne me conduisait pas à un cachot pour me mettre les fers et me tenailler, ce n'est que tout à l'heure, lorsque j'ai vu que j'étais dans une voiture, que je me suis rappelé que quelqu'un m'y avait poussé en me disant : C'est moi ! et c'est alors que j'ai cru me rappeler que j'avais vu votre figure, que j'avais entendu votre voix, et que j'ai eu moins peur.

— Poltron ! lui dit le comte en riant.

— C'est que vous m'avez fait sauver par quelqu'un de si extraordinaire ! fit Jérôme, que sa terreur sembla reprendre à ce souvenir.

— Tu me diras cela plus tard, fit vivement le comte ; écoute-moi bien maintenant : Je puis compter sur ta fidélité, n'est-ce pas, sur ta discrétion ?

Jérôme ne répondit pas.

— Es-tu prêt à me rendre le service que je te demanderai ? reprit le comte. J'ai besoin d'un serviteur dévoué et discret.

Jérôme baissa la tête et repartit d'un ton sombre et désespéré :

— Si vous avez besoin d'un chien, qui aille, qui vienne, qui tourne et qui, au besoin, morde à votre volonté, prenez-moi. Quant à être votre serviteur, ajouta-t-il en pleurant, je l'aurais été encore ce matin de tout mon sang et de toute ma vie, car ce matin j'étais encore un homme ; mais ce soir, ajouta-t-il en posant sa main sur l'épaule où le bourreau avait écrit sa condamnation avec un fer rouge, ce soir je ne suis plus rien, pas même un chien, car on donne du pain à un pauvre animal qui gémit et qui a faim ; tandis que moi, maintenant, on me traiterait comme une bête enragée, si j'osais paraître quelque part.

— Allons, allons, ne pense pas à cela. Jérôme, lui dit le comte ; c'est un grand malheur, je le sais, mais qu'importe une cicatrice sur l'épaule quand on a la conscience nette ?

— Qu'importe, monsieur le comte, fit Jérôme, d'être marqué comme un voleur, comme un galérien ? Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai senti là quand j'ai entendu crier ma chair sous le feu ! Ce n'est pas la brûlure, j'en ai bien eu d'autres, quand, à Guérande, j'ai sauvé une petite fille du feu ! c'est qu'alors je me suis dit : Tu n'es plus Jérôme Robertin, tu n'es plus un homme, tu n'es plus rien, tu n'es plus qu'un galérien ! Oh ! votre père a été bien cruel !

— Silence ! silence ! dit Césaire ; ce qui est fait est fait, Je t'ai sauvé et je le ferais encore ; mais ne parlons pas de mon père ; réponds-moi seulement : Puis-je compter sur toi ?

— Comme sur votre épée lorsque vous la tenez à la main et que vous la poussez en avant.

— Eh bien ! tu vas prendre cette houppelande, cette perruque, ce chapeau, et tu vas me conduire dans le petit chemin qui longe le cimetière.

— Ce n'est pas difficile, dit Jérôme en se revêtant du déguisement du comte, pendant que celui-ci prenait d'autres habits qu'il avait fait placer dans sa voiture.

— Tu m'attendras alors, lui dit M. de Perbruck, jusqu'à ce que je revienne.

— J'attendrai, fit Jérôme.

— Nous reviendrons probablement deux, reprit le comte : une femme et moi. Nous monterons en voiture et tu nous conduiras au Vinchon, dans le petit château que ma tante m'a laissé, et où je suppose que tu n'es pas connu. Toi et la femme que je vais chercher, vous y resterez cachés jusqu'au moment où je pourrai vous emmener tous deux à Paris. Là, je pense que personne ne viendra vous reconnaître, ni elle ni toi.

— Il s'agit d'un enlèvement, à ce qu'il paraît, dit Jérôme ; et... est-ce que vous n'avez pas peur ?

— De quoi ? fit le comte avec dédain.

— Dame ! repartit Robertin, les lois sont si dures.

Le comte se tut ; il ne voulut point répondre au malheureux qu'il venait de sauver que les lois n'étaient dures que pour les misérables comme lui, et il lui dit en souriant :

— Tu vois qu'on peut leur échapper quelquefois. Tu m'as bien compris ? ajouta-t-il.

— Oui, monsieur le comte. En tout cas, reprit le paysan, s'il y a quelque danger, appelez-moi, je n'ai plus peur de rien, maintenant.

Le comte remonta en voiture, et après un assez long détour que Jérôme fut obligé de prendre pour regagner le chemin du cimetière sans rentrer dans la ville, on arriva à l'endroit désigné par Césaire. Neuf heures sonnaient au couvent des Oratoriens. La nuit était obscure et la campagne déserte.

— Nous arrivons avant l'heure, dit le comte. La lumière de Marguerite est encore allumée. Tout le monde n'est pas couché dans la maison, attendons un moment.

Le comte était resté dans la voiture, tandis que Jérôme était debout à côté de la portière ouverte.

— Ah ça ! dit le comte, qui cherchait probablement un moyen d'occuper l'attente qu'il avait à subir, maintenant que tu es libre et que

tu n'as plus besoin de mentir pour te sauver, dis-moi ce qui s'est passé véritablement entre mon père et toi.

—Voulez-vous la vérité, vraie, devant Dieu ? dit Jérôme d'un ton sournois.

—Je veux l'exacte vérité, dit le comte.

— Alors ce sera dur à vous dire.

—N'importe, reprit le comte, parle, parle.

Avant d'aller plus loin, nous croyons qu'il est nécessaire de dire en quelques mots ce qu'était la famille à laquelle appartenait Jérôme. Elle occupe une trop grande place dans cette histoire et dans les souvenirs de ceux qui ont vécu au milieu de la Bretagne, pour que nous ne cherchions pas, dès à présent, à prévenir la confusion qui pourrait résulter du grand nombre d'individus portant le nom de Robertin, dont nous serons obligés de parler.

A l'époque où commence ce récit, il existait trois frères Robertin. L'aîné, fermier de M. de Perbruck, habitait près de Machecoul : c'était le père de Jérôme, d'un autre fils nommé Paul, et d'une fille appelée Mariole, qui fut la cause du malheur de Jérôme. Le second Robertin, également fermier de M. de Perbruck, demeurait à Blain; il avait alors six fils que nous retrouverons dans le cours de ce récit, au moment où ils se mêlèrent à la destinée de ceux dont nous racontons l'histoire. Ces deux frères étaient demeurés les fidèles serviteurs de la vieille famille des Perbruck. Attachés à la terre qu'ils cultivaient depuis des siècles, ils étaient le type de ces loyaux et durs paysans dont la guerre fit plus tard des héros. Il n'en était pas de même du troisième Robertin. Celui-ci avait depuis long-temps abandonné la vie paisible et routinière du cultivateur breton pour se livrer à des spéculations sur la vente des blés. Peu à peu ses habitudes s'étaient transformées au contact des citadins, et il avait fini par s'établir à Nantes. Il était veuf et avait une fille nommée Rose, dont j'ai souvent entendu raconter le dévouement et le courage dans mon enfance. Nous avons donc trois Robertin : celui de Machecoul avec ses deux fils Jérome et Paul, et sa fille Mariole; celui de Blain avec ses six gars, comme on disait dans le pays, et celui de Nantes avec sa fille Rose. Ceci dit, laissons parler Jérome, l'aîné des fils de Robertin de Machecoul.

— Eh bien ! dit le paysan, c'était voilà trois mois, ma sœur Mariole devait se marier le lendemain.

« — Gars, me dit mon père, qu'est-ce que tu nous donneras pour le repas de noces de ta sœur ? »

— Je n'avais point d'argent pour acheter une oie ou une rouelle de veau, ou bien autre chose. Une mauvaise pensée me vint, et je me dis : « Je leur donnerai quelque chose de meilleur que tout cela. — Bast ! me dis-je encore, M. le marquis est à Nantes et s'occupe si peu de ses bois que les lapins en mangent toutes les jeunes pousses, et descendent même jusque dans la plaine pour y dévaster les moissons; M. le comte est à Versailles, où il chasse en compagnie de Sa Majesté. Quelques lapins de plus ou de moins ne le ruineront pas et régaleront la noce. Allons un peu voir si j'en verrai se promener. » Je pris mon fusil.

Sur mon âme et sur mon Dieu, si tant est que j'aie encore une âme et que j'aie encore le droit de croire en Dieu, c'était la première fois que j'allais braconner. Tout en filant le long des haies pour gagner de la ferme au bois, je me suis arrêté deux fois pour revenir. Mais j'avais dit la veille à ma sœur : « Tu auras quelque chose de bon, » et je ne voulais pas qu'on se gaussât de moi si je n'apportais rien. Me voilà donc dans les bois. Je vois passer un, deux, trois lapins... Je vous ai quelquefois suivi à la chasse, monsieur Césaire, et vous savez que, quand vous m'avez permis de tirer, les bêtes ne venaient guère à ma portée sans y rester sur le coup. Eh bien, ce jour-là je tremblais comme la feuille, je n'osais pas ajuster. Je vois tout à coup passer un superbe lièvre de l'autre côté du chemin de la Croix, que je suivais au dedans du fossé ; je le tire, je le vois tomber, je m'élance à travers la route pour aller le ramasser, lorsque je suis arrêté tout à coup par un grand coup de fouet qui me sangle le visage. J'en fus si ébaubi que je reculai de trois pas, et j'eus le temps de reconnaître M. le marquis avant de lui sauter à la gorge ou de lui casser la tête avec la crosse de mon fusil, comme j'aurais fait pour tout autre.

— Mon père t'a donc frappé avant que tu eusses pu le reconnaître ?

— Oui, vrai, et je le jure devant Dieu, fit Jérôme avec colère, puis il se calma et reprit : Enfin c'était lui qui était arrivé au château pendant la nuit, et qui venait doucement à la ferme par le sentier du bois, en menant en laisse son chien Ravineau. La pauvre bête vous le dirait si elle pouvait parler, monsieur. A peine eus-je reconnu votre père, que je me jetai à ses pieds en lui racontant les choses comme elles étaient. Il ne me répondit pas d'abord et me laissa parler tout au long; puis, quand j'eus fini, au lieu de me répondre au sujet de ce que je venais de lui dire, il me fit comme ça :

— Ah ! ta sœur se marie donc décidément ?

— Oui, monsieur le marquis.

— Eh bien, marche devant moi, et viens avec moi à la ferme.

Je le suivis, imaginant qu'il allait charger mon père de me gauler un peu au sujet de ce que j'avais fait, et je me trouvais, ma foi, bien heureux d'en être quitte à si bon marché. Nous allions arriver à la saulaye de la mare, lorsque nous rencontrons Bertrand le garde-chasse, qui

était en quête du coup de fusil qu'il venait d'entendre.

— Prends moi ce gars, lui dit M. le marquis, et emmène le au château, où je viendrai moi-même te dire ce qu'il faut que tu en fasses.

Je suivis Bertrand. Je ne revis point M. le marquis de la journée; mais le lendemain matin Bertrand me remit à deux gardes de la maréchaussée, qui m'emmenèrent à Nantes.

Le comte, qui savait qu'il avait au moins une heure avant de pouvoir pénétrer chez Marguerite, écoutait Jérôme avec une attention marquée.

— Ainsi, lui dit-il, tu n'as pas menacé mon père.

— Bonté du ciel! dit Jérôme, le menacer quand j'étais fautif et que je lui demandais pardon!

— Ainsi, tu n'as pas voulu tirer sur lui?

— Moi, tirer sur mon seigneur! est-ce que c'est possible? Un paysan ne tire point sur un gentilhomme.

— Mon père l'a dit cependant, murmura le comte comme s'il se parlait à lui-même.

— Eh! oui, il l'a dit, fit Jérôme, c'est que...

Mais il s'arrêta tout à coup, et Césaire, répétant ce dernier mot, lui dit d'un ton interrotif:

— C'est que?...

— Oh! reprit Robertin, vous ne devez pas entendre cela de votre père, et je ne dois pas vous le dire.

Le comte respecta cette délicatesse du pauvre paysan, mais après un moment de silence il reprit:

— Et ta sœur Mariole s'est mariée le lendemain?

— Oui-da! monsieur le comte, fit Jérôme avec fierté, elle s'est mariée le lendemain tout de même avec la fleur d'oranger à sa coiffe... Et c'est mon père qui l'a voulu, pour qu'on ne dise pas...

Jérôme s'arrêta encore une fois, et se contenta de répéter vivement:

— Oui, oui, elle s'est mariée.

— Et pendant ces trois mois que tu as passés en prison, t'a-t-on permis de la voir?

— Elle est venue une fois avec Sylvestre Landais, son mari... La pauvre Mariole, dit Jérôme d'une voix pleine de larmes, elle m'a presque demandé pardon de n'avoir pu obtenir ma grâce. Ils la lui avaient pourtant tous demandée, à votre père: mon père à moi, mon frère Paul, et mon oncle Robertin de Nantes, et celui de Blain avec ses six gars; car toute la famille vous appartient; ils sont tous venus, elle aussi, Mariole, tous les Robertin, tous; ils étaient tous à genoux dans la grande chambre, pleurant et se lamentant, lui prenant les mains, lui baisant les pieds, jusqu'à Ravineau qui hurlait doucement. Mais rien n'y a fait, ni homme ni chien. Votre père avait dit à Mariole ce qu'il voulait, et elle ne voulait pas le faire... J'ai supporté la colère de votre père, ne m'en faites pas dire davantage.

L'horloge sonna neuf heures et demie, et le comte se pencha vivement du côté de la voiture qui était restée fermée.

— N'as-tu rien entendu passer? dit-il vivement à Jérôme.

— Oh! mon Dieu! fit celui-ci, c'est la maréchaussée qui est à nos trousses.

— Allons, dit le comte, la peur va-t-elle te reprendre? je te croyais plus brave que cela.

— Monsieur le comte, dit Jérôme en tremblant encore, vous ne pourriez savoir ce que c'est que de se trouver en face de certaines figures.

— Comme, par exemple, dit le comte en riant, celle de l'homme qui t'a amené à moi.

— Ne me parlez pas de celui-là, monsieur le comte, fit Jérôme, dont les dents se mirent à claquer et le corps à trembler.

— Mais qui donc était-ce?

— C'était... fit Jérôme... c'était...

— Silence! fit vivement le comte. La lumière vient de s'éteindre, il est temps que je parte. Allons, attends-moi et n'aie pas peur.

Le comte était déjà descendu de voiture et n'avait fait que quelques pas, quand Jérôme le rappela en lui disant:

— Monsieur le comte, vous oubliez votre épée.

Césaire hésita à la prendre des mains de Jérôme qui la lui tendait; enfin il se décida à la refuser en disant:

— Je n'ai personne à tuer, et j'ai dans ma poche quelque chose qui me servira mieux que cette épée, s'il me faut faire taire les cris d'une servante endormie.

Aussitôt il s'éloigna, traversa une assez vaste prairie, puis quelques champs en friche séparés les uns des autres par des haies épaisses, et arriva à la petite porte par laquelle il avait l'habitude de communiquer chez Marguerite.

V.

Césaire ne fut pas étonné de voir la porte ouverte, car il comptait y trouver Marguerite l'attendant et prête à partir. Cependant il ne l'aperçut point. Il alla jusqu'au banc où ils avaient coutume de s'asseoir durant leurs entretiens d'amour. Marguerite n'y était pas. Le comte en fut troublé; il lui vint la pensée qu'il eût mieux fait de prendre son épée; mais il eut honte de sa terreur et marcha vivement jusqu'au perron, le monta, vit la porte de la maison entr'ouverte, la poussa doucement et entra sur la pointe des pieds.

A peine avait-il fait quelques pas dans le corridor qui divisait la petite maison en deux, que la porte se ferma brusquement derrière lui.

Le comte était dans la plus profonde obscu-

rité, et ne put savoir si une main invisible avait poussé la porte, ou si elle s'était fermée par son propre poids, lorsqu'il l'avait laissé retomber. Il eut à ce moment un véritable mouvement de frayeur; il s'arrêta pour écouter: un profond silence régnait dans la maison. Marguerite, qui avait sans doute entendu ce bruit, ne parut point et ne l'appela point. Etait-elle restée dans le jardin? Ne l'avait-elle ni aperçu ni entendu? Il se décida à retourner dans le jardin; il était près d'atteindre la porte, lorsqu'il entendit la clef grincer dans la serrure et la fermer à double tour.

Le doute ne lui était plus permis, il était tombé dans un guet-apens.

Ce qui rendait la position du comte plus alarmante et plus terrible, c'était l'obscurité dans laquelle il était plongé; enfin, il se décida à parler et dit d'une voix ferme:

— Si quelqu'un ici en veut à ma bourse, qu'il ne se donne pas tant de peine pour la voler, je la lui donne... S'il en veut à ma vie, qu'il prenne garde à lui, je n'ai qu'un cri à pousser pour que l'on vienne à mon aide... D'ailleurs, je suis armé, ajouta le comte à tout hasard.

— Pardon, lui répondit une voix grave, je suis armé aussi, et nous pourrions nous blesser dans l'obscurité sans le vouloir. Marguerite, cria cette voix, apportez de la lumière.

A cet appel, la jeune fille parut au haut de l'escalier; elle était pâle, tremblante, échevelée; sa main pouvait à peine soutenir le flambeau qui l'éclairait. Elle descendit, et sur un signe de son père, car c'était lui qui avait parlé, elle entra dans la petite salle à manger qui faisait face au salon, et qui, par une petite porte, communiquait avec la cuisine.

— Veuillez vous donner la peine d'entrer, monsieur le comte, dit M. Lemaître.

— Très volontiers, lui dit celui-ci d'un ton dégagé, et en examinant la taille élevée et le visage sinistre de M. Lemaître.

Césaire eut peur de cet homme, comme on a peur de quelqu'un qu'on a vu dans un mauvais jour ou dans un mauvais rêve.

Cependant il entra dans la salle à manger, où Marguerite se tenait debout, plus pâle et plus tremblante que jamais.

Il fut évident pour Césaire qu'elle n'était point la complice de son père, et qu'elle et lui étaient tombés tous deux dans un piège habilement tendu sous leurs pas.

Toutefois, la première émotion passée, Césaire reprit quelque assurance.

« C'est quelques mille louis que cela va me coûter; c'est affaire à M. Fichet de me les trouver, pensa-t-il en lui même. »

M. Lemaître fit signe au comte de prendre un siège; lui-même s'assit en face de Césaire et dit à Marguerite:

— Ma fille, dites à monsieur qui je suis.

— C'est mon père, dit Marguerite d'une voix mourante.

— M. Lemaître de Hambourg, n'est-ce pas? dit le comte avec dédain, à moins que ce ne soit M. Dumont de Savenay... ajouta-t-il ironiquement, ou tout autre nom.

M. Lemaître regarda sa fille, qui tomba à son tour sur un siège, tant elle fut épouvantée de l'affreux regard que lui jeta son père.

Cependant celui-ci reprit:

— Que je sois ou non M. Lemaître, M. Dumont ou tout autre, je suis le père de cette jeune fille, et c'est à ce titre que je vous interroge.

— Je ne veux point m'excuser sur les mots, dit le comte, sans cela je vous répondrais que rien ne me prouve que vous soyez le père de mademoiselle, pas même ce qu'elle vient de dire, attendu que je ne la crois pas plus sûre que moi de la validité de vos prétentions. Cependant, je veux bien, pour le moment, vous accepter comme père, ce qui vous autorise à m'interroger, mais ce qui ne me force pas à vous répondre, à moins cependant que cela me convienne.

— Nous viendrons à bout de votre résistance, monsieur le comte, dit M. Lemaître avec un sourire cruel. J'en ai fait parler de plus résolus que vous.

M. Lemaître était sans armes, et ne paraissait point vouloir en appeler à la force pour obtenir ce qu'il désirait. Cependant le comte fut pris d'un frisson glacé à cette menace, et son œil courut de tous côtés comme pour surveiller des mains invisibles prêtes à s'emparer de lui et disposées à l'enchaîner.

— Pourriez-vous me dire, reprit M. Lemaître, comment vous vous êtes introduit dans cette maison?

— Est-ce que mademoiselle votre fille ne vous l'a pas conté? D'après l'état où je la vois, je dois croire que vous avez employé vis-à-vis d'elle ce puissant moyen d'interrogation dont vous paraissez si sûr...

Une contraction violente altéra les traits de M. Lemaître.

— Prenez garde de railler avec l'homme qui est devant vous, dit-il à Césaire, prenez garde d'en être bientôt réduit à me demander grâce à genoux.

— Si vous êtes un assassin, répliqua le comte avec hauteur, faites votre métier; j'ai là dans ma poche cinq cents louis qui vous sont peut-être nécessaires.

Lemaître tira un papier de sa poche et le tendit au comte.

— Ce sont probablement les cinq cents louis que Fichet vous a prêtés et dont cent louis ont été promis par vous à celui qui délivrerait Jérôme Robertin.

Césaire resta stupéfait. Lemaître continua:

— Celui qui a délivré votre frère de lait est

payé ; voici votre obligation et vous pouvez la déchirer. Je n'ai pas besoin de votre argent, monsieur le comte de Perbruck.

Césaire crut rêver ; la folle supposition qu'il avait faite au sujet de ces cinq cents louis, prêtés par un père pour enlever sa fille, cette supposition était devenue une réalité. Mais le tour n'était pas si plaisant qu'il se l'était imaginé. Césaire se mordit les lèvres, et après un assez long silence :

— Et moi, je n'ai pas besoin de vos générosités, monsieur Lemaître, dit-il en pâlissant.

— Déchirez ce billet, croyez moi, fit Lemaître avec violence ; aucune des obligations que vous vous êtes imposées dans cet écrit ne peut plus exister.

— Vous êtes fou, monsieur, dit Césaire, qui ne pensait pas aux termes de son engagement.

— Eh bien, reprit Lemaître en ouvrant le papier et en le mettant sous les yeux du comte, est-ce bien là ce que vous avez signé ce matin ?

— C'est cela, dit Césaire, qui comprit enfin de quel côté le danger lui allait venir.

— Et cette obligation, reprit M. Lemaître, vous comptez la tenir telle qu'elle a été rédigée et signée par vous ?

Le comte réfléchit un moment. Il comprenait le but des interrogations du père de Marguerite. Un subterfuge pouvait le sauver, peut-être ; mais il eut honte d'avoir recours à un mensonge, et bien plus encore, de paraître céder à la peur... Il répondit donc, après un moment de silence :

— Je remplirai cette obligation telle que je l'ai souscrite.

— Eh bien, Marguerite, dit M. Lemaître en se tournant vers sa fille, vous ne vouliez pas me croire tout à l'heure, lisez ce que M. le comte a écrit et signé et ce qu'il jure tout haut d'accomplir.

La jeune fille prit le papier, le parcourut du regard et le laissa échapper en s'écriant :

— C'est donc vrai !

— Oui, Marguerite, dit M. Lemaître d'un ton plein de sarcasme, oui, M. le comte de Perbruck rendra au père l'argent qui lui aurait servi à enlever la fille deux mois après qu'il se sera marié avec une autre.

— Est ce que c'est vrai ? s'écria Marguerite avec un accent désespéré et en se tournant vers le comte.

Ce qui avait paru une joyeuse plaisanterie au comte devenait une tragédie douloureuse. Il ne répondit pas. Lemaître se posa alors devant Césaire et lui dit d'une voix dont la résolution calme était plus menaçante que les cris les plus violens de la colère :

— Monsieur le comte, un jour en passant à cheval devant le mur de cette maison, vous avez aperçu à l'une de ses fenêtres une jeune fille qui vous a paru assez jolie... Depuis huit jours que vous étiez arrivé à Nantes, vous n'aviez pas encore pu remplacer par des conquêtes nouvelles les conquêtes abandonnées à Versailles et à Paris ; cependant, vous étiez menacé d'un prochain mariage ; une liaison publique avec une femme connue vous eût, sinon compromis, du moins attiré des remontrances ennuyeuses. Qu'aviez-vous donc de mieux à faire que de vous adresser à cette femme inconnue, qu'un mari jaloux ou un père ridicule cachait si bien à tous les yeux ? Vous êtes revenu, vous avez épié, vous avez jugé que l'ennui vous serait un puissant auxiliaire auprès de cette femme, et partant de cette idée parfaitement juste, vous lui avez donné tous les jours l'occupation de voir un élégant cavalier passer et repasser sous ses fenêtres.

Le comte, qui se sentait traiter en petit garçon, ne voulut pas accepter plus longtemps le rôle d'écolier qu'on lui faisait jouer, et ne pouvant répondre sérieusement, il essaya de soutenir son rôle par de l'impertinence.

— En vérité, dit-il en secouant ses manchettes, vous faites à merveille des contes moraux, et à ce jeu, vous rendriez des points à M. de Marmontel.

— Fort bien, monsieur, dit Lemaître d'un ton railleur, je continuerai donc. Ces préparatifs de siège amoureux étant achevés, vous avez jeté dans la place des déclarations brûlantes, des billets incendiaires ; enfin, et pour vous parler dans le style de votre auteur, vous avez pénétré dans la forteresse, et vous y avez usé de tous les droits que donne la victoire.

— Monsieur, dit le comte avec fermeté, vous poussez vos suppositions...

— Regardez la coupable, lui dit M. Lemaître.

Marguerite tenait sa tête cachée dans ses mains, et Perbruck ne put retenir un mouvement de dépit.

— Foin de la petite sotte, se dit-il, elle a tout avoué !

— Voilà, reprit Lemaître, la part que vous lui avez gardée dans cette aventure ; je vais vous dire maintenant la mienne. Le père, averti de vos visites, vous a fait suivre, vous a surveillé, vous a entendu, et le père dit : Monsieur le comte Césaire de Perbruck, vous êtes un misérable !

— Monsieur !... s'écria le comte en fureur.

— Vous avez séduit une pauvre jeune fille, isolée, sans conseil, sans protection, sans mère. Vous l'avez séduite, non pas par votre amour seulement, mais par des mensonges, par des sermens que vous ne vouliez pas tenir... Elle ne s'est pas donnée à vous comme maîtresse ; elle s'est donnée à vous comme épouse, car elle avait pour garantie de ce lien votre honneur de gentilhomme, et elle ignorait qu'un des privilèges de la noblesse était de mentir à sa parole. Elle vous croyait, la pauvre fille, et le jour même où vous lui disiez cela, vous écriviez là,

sur ce papier, vos projets de mariage avec une autre... Monsieur le comte de Perbruck, si vous n'êtes pas un misérable, voulez-vous me dire ce que vous êtes ?

— Mon Dieu ! monsieur, dit le comte, finissons-en. Je sais tout ce que vous pouvez me dire... Que voulez-vous ?

— Je veux que vous preniez ici... là... l'engagement d'épouser ma fille.

— Devant une menace, jamais ! D'ailleurs, qui êtes-vous, monsieur, pour prétendre à une pareille réparation ?...

— Qui je suis ?... dit Lemaître avec un rire effroyable.

Il se calma et reprit :

— Si je suis un honnête homme, si personne ne peut me reprocher une action coupable, si le malheur a pesé sur ma vie... eh bien ! épouserez-vous Marguerite ?...

Le comte était dans une position affreuse. La présence de Marguerite l'empêchait de prononcer le refus absolu et hautain qui était dans son cœur. Il lui était horriblement pénible, non pas tant de mentir aux sermens qu'il avait faits, que de frapper sans pitié la pauvre fille qui avait cru en lui.

Selon les idées de Césaire, il avait agi vis à-vis de Marguerite comme il eût agi la veille vis-à-vis d'une autre, comme il agirait peut être le lendemain pour une troisième : il avait fait ce que tout le monde avait fait avant lui et ferait après lui. Promettre le mariage, c'était à son sens une des armes avouées de la séduction, et celle qui se laisse prendre à ce leurre avait, selon sa morale, trop de sottise, ou pas assez de vertu, pour qu'elle méritât d'être épousée ; mais voir ses souffrances et son désespoir en face, et lui dire insolemment qu'il s'était joué de sa crédulité, cela lui semblait un acte de cruauté indigne d'un gentilhomme.

Il fallait cependant choisir. Il fallait paraître accepter ce qu'il ne voulait pas, et par conséquent mentir, ce qui était une lâcheté ; ou bien il fallait refuser nettement, ce qui était d'une brutalité révoltante. Le comte crut sortir de ces embarras en disant à M. Lemaître.

— Faites retirer votre fille, et je vous répondrai.

Avant que le père eût exprimé sa volonté, la jeune fille s'écria avec une résolution désespérée :

— Je reste, car il faut que je sache tout.

— Eh bien, s'écria Césaire emporté à son tour par la violence de sa situation, je refuse.

VI.

Un cri de rage de Lemaître et un cri de désespoir de Marguerite répondirent à cette parole de Césaire : Je refuse ! Puis ce fut un long silence. Marguerite, pâle, immobile, l'œil ouvert, mais sans regard, ressemblait à une figure de cire dont on a essuyé le carmin, image de la vie plus hideuse que la mort. Quant à Lemaître, il parcourait la chambre à grands pas. Au bout de quelques minutes, il s'arrêta.

— Vous êtes bien décidé ? reprit-il en regardant le comte.

— Oui, dit celui-ci.

— Eh bien ! fit Lemaître, nous allons en finir.

Césaire venait de s'aliéner le seul auxiliaire qu'il eût pu trouver dans cette terrible conjoncture ; il ne pouvait plus compter sur les larmes de Marguerite. Il se résigna donc à attendre le danger inconnu qui le menaçait.

A peine Lemaître eut-il prononcé ces dernières paroles, qu'il dépouilla rapidement son habit comme un homme qui se prépare à la lutte. Le comte surpris lui dit dédaigneusement :

— Est-ce un combat à coups de poings que vous prétendez avoir avec moi, monsieur ?... En ce cas, prenez garde... Je suis jeune et je passe pour être doué d'une force peu commune.

— Je ne me bats pas à coups de poings, s'écria dédaigneusement Lemaître en fouillant dans la poche de l'habit qu'il venait de quitter.

— Si c'est pour un plus noble combat, fit le comte, je suis prêt à suivre votre exemple.

— Otez toujours votre habit, dit Lemaître, c'est nécessaire, je vous en préviens.

Césaire dut aussi se dépouiller ; mais au moment où ses bras à moitié tirés des manches de son habit lui rendaient toute défense impossible, Lemaître se précipita sur lui, et avant qu'il eût pu crier à la lâcheté, Cesaire était abattu par terre et avait les mains liées derrière le dos.

Malgré les efforts inouïs de résistance qu'il fit, Perbruck fut entraîné par Lemaître jusqu'auprès d'un meuble où celui-ci le lia fortement, après lui avoir attaché les pieds. Réduit à cet état d'impuissance, le comte poussait des cris furieux. Marguerite restait toujours immobile et muette. Son père la secoua violemment, et lui montrant Césaire garrotté, il dit en ricanant :

— Dis-lui donc de t'épouser.

Marguerite regarda son père, puis le comte, et se détourna sans répondre.

Césaire comprit qu'il n'avait d'espoir à attendre que d'un arrangement quelconque avec le père.

— Prétendez-vous m'assassiner ? lui dit-il enfin.

— Non, lui dit Lemaître. Je ne me vengerais pas assez et je ne vengerais pas assez la malheureuse que tu as trompée. Il faut que tu vives comme je vis, moi, sans amis, sans parens, exilé, insulté, méprisé par tous ; alors devenu aussi misérable que moi, peut-être consentiras-tu à donner ton nom déshonoré à celle dont tu as volé l'honneur !

— Mais qui êtes-vous donc ? dit Césaire, que l'obscurité des menaces de Lemaitre épouvantait bien plus que ne l'eût fait un danger connu.

— Qui je suis, moi!... dit Lemaître. Je suis un être maudit, que son père a maudit parce qu'il est né, que son enfant maudit parce qu'il lui a donné le jour; je suis un homme à qui les autres hommes peuvent cracher à la face; non pas seulement vous, les nobles et les gentilshommes, mais les bourgeois, mais le peuple, mais la populace!... Qui je suis!...

Lemaître s'arrêta et reprit:

— Veux-tu épouser ma fille, et demain je suis un homme inconnu, un étranger, qui t'aura laissé en partant une immense fortune. Si tu veux que j'aie un nom, j'en achèterai un... Je serai le seigneur de quelque bourg d'Allemagne, de quelque village d'Italie... Toi seul m'auras vu un moment... Je disparaîtrai pour ne jamais revenir... Le veux-tu ?

— Tu m'en as trop dit pour que j'accepte, répondit Césaire. Je mourrai s'il le faut, mais je ne commettrai jamais l'honneur de mon nom par une indigne alliance.

— Est-ce là le seul obstacle qui t'arrête? reprit Lemaître en fureur.

— Le seul, dit le comte.

— Eh bien! je puis si bien le faire disparaître que tu n'auras plus à t'en occuper.

— Mais qui êtes-vous ? demanda encore une fois Césaire en pâlissant.

— Tu m'as cependant vu une fois en ta vie, lui répondit Lemaître. Quoi! tu ne me reconnais pas, comte de Perbruck?... Toi, le libérateur de Jérôme Robertin, tu ne me reconnais pas?

Pendant que Césaire le regardait avec des yeux effarés, cherchant à se rappeler où ses traits sinistres et livides avaient pu se montrer à lui, Lemaitre disparut un moment, il passa dans la pièce voisine, mais presque aussitôt il rentra, le bras levé et tenant un fer rouge à la main. Son visage était blanc comme un linceul, ses yeux gris luisaient comme ceux du tigre; la mémoire revint tout à coup au malheureux jeune homme... il se rappela l'escalier de Bouffay.

— Le bourreau! le bourreau! s'écria Césaire, qui demeura anéanti, les yeux fixes, la bouche béante, le visage contracté par une épouvante indicible.

— Le bourreau! répéta Marguerite en se retournant. Il y eut dans tout son corps une sorte de frémissement convulsif, l'œil s'ouvrit d'une façon effrayante et se referma soudainement; un cri commencé s'arrêta à la gorge, qui se contracta avec effort... La malheureuse chancela un moment, et puis enfin elle s'abattit sur le parquet, comme si ce mot l'eût foudroyée.

Lemaître les regarda tous les deux, Césaire anéanti et incapable de pousser un cri, Marguerite étendue sur le sol et à moitié morte.

Il sortit encore, rapporta un fourneau allumé et y remit l'instrument fatal qu'il en avait tiré, plaça le fourneau près d'une chaise, s'assit en face de Césaire, et s'armant d'un soufflet, il se mit tranquillement à animer l'ardeur du feu.

Césaire ne pouvait croire à ce qu'il voyait: l'idée que ce supplice lui était destiné lui semblait si folle, qu'il craignait, en la montrant, de la faire naître dans l'esprit de cet homme, qui, de lui-même, n'eût jamais sans doute osé la concevoir.

Le jeune comte promena autour de lui un regard égaré, et aperçut Marguerite étendue sans mouvement.

— Mais ta fille se meurt, misérable!... cria-t-il à Lemaître.

— Tout est mort pour elle maintenant, répondit-il, car tu dois commencer à comprendre le mal que tu as fait. Elle ne savait pas qui j'étais, la malheureuse, et elle ne l'aurait jamais su... Devines-tu à présent pourquoi j'étais à Evron le négociant de Francfort que tu n'as pas découvert; pourquoi j'étais à Guérande l'habitant de Savenay dont tu n'as pu retrouver la trace ? c'est que j'avais voulu sauver à ma fille l'horreur d'être née de moi, c'est que j'avais espéré un bonheur que la société a toujours refusé à mes pareils. Sans toi je partais demain, je quittais la France, je fuyais dans quelque pays lointain... L'infortunée qui râle et meurt à côté de toi, née dans le mystère, se serait accoutumée à croire que son père était un homme bizarre, un proscrit, un grand coupable peut-être; mais en me voyant indulgent, bon, vertueux, comme je l'eusse été, elle eût cru à un malheur plus fort que moi, ou à un repentir plus grand que ma faute; et elle m'eût aimé, elle m'eût respecté, elle eût été heureuse, car l'amour et le respect des enfans pour leur père sont le commencement de leur bonheur... Eh bien! toi, reprit Lemaître avec une nouvelle fureur, tu es venu tuer cet avenir si laborieusement préparé. Quinze ans d'efforts inouïs, de ténébreuses prudences, de tendresse refoulée dans le fond de mon âme; quinze ans d'attente au milieu d'effroyables appréhensions, et après ces quinze ans, une fortune réalisée, ma fille parvenue à toute sa beauté; ma fuite assurée, mon bonheur qui commençait demain, tu as tout anéanti, tout brisé, tout tué, et cela parce que tu avais huit jours d'ennui qui te pesaient!... Et je ne te punirais pas, comte de Perbruck! ne l'espère pas...

— Veux-tu de l'or? s'écria Césaire, plutôt pour parler que dans l'espoir de voir accepter sa proposition.

Lemaître ramassa l'obligation du comte qui était restée par terre et la jeta dans le brasier allumé en lui disant:

— Le fer sera plus rouge et la marque plus ineffaçable.

La réponse était terrible.

— Mais que veux-tu donc? dit Césaire, qui sentait tout son courage près de l'abandonner.

— Je veux ton nom pour ma fille...

— Jamais! jamais! jamais!... s'écria Césaire, comme s'il avait besoin de répéter ce mot pour s'affermir dans sa volonté.

— Eh bien! donc, dit Lemaître en se relevant et en s'armant de l'instrument fatal, toi, comte de Perbruck, tu seras marqué de la main du bourreau, et tu vaudras moins que le bourreau lui-même!

Césaire, par un mouvement instinctif, jeta, pour ainsi dire, sa tête sur son épaule comme pour la protéger contre le contact de l'infâme instrument. Lemaître la saisit par une poignée de cheveux, redressa lentement la tête du malheureux, la rejeta sur l'autre épaule, puis, ayant arraché sa chemise par un mouvement brusque, il appuya le fer rouge sur l'épaule nue du comte de Perbruck, et celui-ci put entendre, à quelques pouces de son oreille, ce bruit étrange et sifflant qui l'avait si fort épouvanté la veille, entendu d'un bout à l'autre de la place de Bouffay. Aussitôt, et sans lui adresser une parole, Lemaître se pencha vers sa fille, la prit dans ses bras vigoureux et l'emporta, après avoir éteint la bougie et en laissant derrière lui toutes les portes de la maison ouvertes.

Le brasier allumé éclairait seul d'une lueur rougeâtre l'obscurité où était resté Césaire. Oh! qu'il eût voulu mourir à ce moment, et qu'il trouva Marguerite plus heureuse que lui, d'avoir été pour ainsi dire tuée par le nom de son père, lorsque lui, le comte de Perbruck, n'était pas mort de la flétrissure qu'il venait de recevoir. Et il était enchaîné, et il ne pouvait ramasser le couteau laissé à quelques pas de lui, et qu'il eût voulu se plonger dans le cœur. et il ne pouvait fuir et aller chercher ailleurs la mort, qui était maintenant son seul refuge! Et personne sans doute ne viendrait le délivrer, ou si quelqu'un venait, ce serait pour le voir, là, garrotté, flétri, marqué! Et il ne pouvait mourir, il ne pouvait se tuer!... Fut-ce un bonheur ou un malheur pour lui que cette impuissance? toujours est-il qu'elle usa ses premiers excès de colère, et qu'après une heure d'attente le comte passa du désir de la mort au désir de la vengeance. Mais se venger de qui? du bourreau!... C'est alors que les pensées sérieuses et repentantes se firent jour à travers les mouvemens désordonnés de cet affreux désespoir. Les larmes vinrent avec le repentir, et le jeune homme de vingt-trois ans pleurait amèrement sa vie perdue, lorsqu'il entendit un léger bruit. L'orgueil lui revint aussitôt au cœur, les larmes se séchèrent, et il écouta.

On entrait avec précaution dans la maison.

— Monsieur le comte?... dit une voix qu'il reconnut aussitôt pour celle de Jérôme Robertin.

Cette voix fit tressaillir Césaire. Cette voix était celle du malheureux que la cruauté du marquis de Perbruck avait livré au bourreau pour subir la même flétrissure que le même bourreau devait infliger à son fils.

N'étaient-ce pas là les représailles de Dieu?

— Monsieur le comte, êtes-vous là? répéta Jérôme.

— Ici, ici... lui dit le comte à voix basse.

Jérôme parut à la porte. Quelques charbons à moitié éteints le firent apercevoir à Césaire, mais Jérôme ne le voyait pas.

— Par ici, par ici... dit encore le comte.

Jérôme arriva près de son maître, guidé par sa voix et par la lueur plus vive des charbons, sur lesquels il avait soufflé.

— Ah! s'écria-t-il en le voyant ainsi dépouillé... je me doutais bien que vous étiez tombé dans quelque guet-apens; mais je suis armé, et je trouverai bien les brigands!...

— Délie mes pieds, lui dit le comte.

Jérôme s'agenouilla et tenta d'abord de vains efforts pour dénouer les cordes qui attachaient les jambes de Césaire.

— Par tous les diables! dit-il en parvenant enfin à défaire le premier tour, je ne connais qu'un homme qui sache faire des nœuds si bien serrés que ceux-là...

Jérôme n'avait pas besoin de le nommer. Césaire avait deviné quel était cet homme dont parlait le supplicié de la veille... Un froid mortel pénétra dans tout son corps.

— Et les mains aussi!... ajouta Jérôme; ils vous ont attaché les mains.

Il les délia, et Césaire fut libre; mais lorsqu'il voulut se relever, ses bras engourdis par la pression de la corde ne purent le supporter, et il retomba sur ses genoux.

— Qu'avez-vous donc? dit Jérôme, vous trouvez-vous mal? Ma foi, à tous risques je vais allumer une bougie, et s'il y a encore des assassins dans cette maison, du moins nous les verrons en face.

A cette parole, Césaire, par un mouvement brusque et involontaire, ramena sur son épaule le lambeau de sa chemise déchirée.

— Non, dit-il, sortons d'ici...

— Soit, fit Jérôme, dont les pieds s'embarrassèrent alors dans un vêtement jeté à terre... Qu'est-ce cela? ajouta-t-il... Il approcha cet objet de la lueur mourante du réchaud et reconnut l'habit de son maître.

— Donne-le-moi, dit celui-ci d'une voix tremblante.

Jérôme le lui apporta, et Césaire s'en revêtit avec un empressement qui eût paru extraordinaire au serviteur, s'il eût pu le remarquer.

— Et maintenant, lui dit son maître, partons, partons...

Césaire fit de nouveaux efforts, mais c'est à peine s'il pouvait se soutenir...

— Appuyez-vous sur moi, lui dit Jérôme.

Mais à peine Césaire avait-il mis la main sur l'épaule du pauvre paysan que celui-ci la retira brusquement en disant :

— Pas de ce côté-là, je vous en prie, ça me fait encore mal...

Le comte de Perbruck souffrait aussi d'une blessure pareille, et Jérôme, en l'aidant à marcher, la heurta plus d'une fois, mais le comte fut plus fort que le paysan, il ne se plaignit pas...

— Et comment es-tu venu? dit Césaire, qui voulait s'assurer que Jérôme n'avait aucun soupçon de l'horrible malheur qu'il avait éprouvé.

— Je vous attendais impatiemment, dit Jérôme, calculant que le soleil allait paraître dans quelques heures, et que les paysans ne l'attendent pas pour se rendre aux champs, me disant que le jour n'était bon ni pour vous ni pour moi, lorsqu'il y a une heure, à peu près, il me sembla voir passer à travers la prairie qui borde la route un homme emportant entre ses bras quelque chose de blanc. Je m'approchai, m'imaginant que c'était vous; mais celui-là était bien plus grand, et je vis que c'était une femme qu'il emportait ainsi... Ça ne me parut pas naturel, et j'allais sauter dessus à tous risques, lorsque cet homme me dit, en passant vivement à côté de moi :

— Dans une heure, va trouver ton maître, il aura besoin de toi...

— Et cet homme, dit le comte, l'as-tu reconnu?

— Oui... Non... Ça n'est pas possible!... dit Jérôme en tremblant. Cependant, ajouta-t-il sur une nouvelle question de Césaire, j'oserais jurer que c'est le même qui m'est venu tirer de ma prison et qui m'a amené à votre voiture...

— Et celui-là, l'as-tu reconnu? fit Césaire de plus en plus inquiet.

— Je ne puis pas le croire, répondit Jérôme, je me suis trompé, ça ne peut pas être lui qui est venu me délivrer.

— Qui crois-tu donc que ce peut être? fit Césaire.

— Le bourreau! dit Jérôme à voix basse.

Le comte ne répondit pas. Jérôme se tut, et tous deux gagnèrent enfin la voiture qui les attendait. Césaire y monta et tomba presque évanoui sur les coussins.

— Où faut-il conduire monsieur le comte? dit Jérôme, qui, en voyant son maître revenir seul, supposa qu'il avait dû changer d'itinéraire. Où faut-il conduire monsieur le comte? répéta-t-il.

— A la trappe de la Mailleraie! répondit le comte.

Quelques jours après, tout Nantes s'entretenait de l'étrange disparition de trois hommes dont chacun commentait la fuite à sa manière. De tous les propos que fit naître cette disparition, un seul acquit la valeur d'une certitude. Il fut décidé que le comte de Perbruck, indigné de la condamnation de Jérôme Robertin, avait corrompu maître Marchand, le bourreau de Nantes (c'était le vrai nom de Lemaître,) pour que celui-ci délivrât le condamné. Tous deux (Jérôme et Marchand) étaient passés en pays étranger, et probablement le comte les avait accompagnés, autant pour protéger leur fuite que pour se soustraire aux reproches et aux violences de son père. Quant à Marguerite, personne ne soupçonna jamais qu'elle eût existé.

Le marquis de Perbruck avait si formellement déclaré qu'il ne pardonnerait jamais à son fils d'avoir protégé Jérôme Robertin, qu'on ne s'étonna point, pendant quelques mois, de ne plus entendre parler du jeune comte.

Cependant, lorsqu'on apprit que le marquis lui même faisait faire des recherches actives pour savoir ce qu'était devenu son fils Césaire, on commença à douter des suppositions qu'on avait faites tout d'abord, et les commentaires reprirent leur cours.

Mais déjà des évènemens trop graves occupaient les esprits pour que cette disparition prît dans l'attention publique la place qu'elle y aurait eue dans toute autre circonstance. Ce qui contribua à en faire perdre complètement le souvenir à ceux qui s'en étaient le plus occupés, fut le départ de M. de Perbruck pour l'étranger. En effet, le marquis donna l'un des premiers l'exemple de cette désertion qui laissa Louis XVI luttant seul contre une révolution. M. de Perbruck émigra dès les premiers jours de 1790, et l'on supposa que le jeune comte était allé le rejoindre en Flandre, où il se trouvait avec Monsieur, vers le 1er juillet 1791.

FIN DU PROLOGUE.

INTRODUCTION.

I.

L'aventure que nous venons de raconter se lie à des événements d'une telle importance historique que nous demanderons à nos lecteurs la permission de faire précéder la suite de ce récit de la peinture des lieux où se passent ces événements et de quelques détails sur les personnages qui en furent les premiers héros.

En effet, le Poitou, la Basse Bretagne, le Maine, qui furent le théâtre de la lutte terrible connue sous le nom de guerre de la Vendée, sont des provinces d'un caractère trop particulier pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en donner une idée à nos lecteurs. Au reste, les noms des diverses parties de la première de de ces provinces disent parfaitement les aspects qu'elle prend. C'est, d'une part, le *Bocage*, d'une autre part, c'est la *Plaine*, et enfin, c'est le *Marais*.

Le Bocage, ainsi que son nom l'indique, est une vaste étendue de forêts jetées, tantôt sur des côteaux ardus, tantôt dans de profonds ravins. De nombreuses rivières descendent de ces côteaux en cascades bruyantes, ou serpentent au fond de ces ravins, entre des bords tellement escarpés que les rives en sont le plus souvent inaccessibles. Les propriétés éparses dans ces forêts sont toutes entourées de haies vives, au milieu desquelles s'élèvent encore de grands arbres ; mais nous nous trompons en disant que chaque propriété est enclose de haies, c'est chaque champ, chaque lambeau de terre qu'il faut dire. Si bien, qu'il est fort rare de trouver dans les fermes de ce pays des bergers chargés de la conduite du nombreux bétail qu'élèvent les paysans. Le matin, on conduit bœufs, vaches ou moutons dans un de ces nombreux enclos ; on ferme la barrière en bois, appelée *échalier*, par laquelle on y pénètre, et l'on revient les chercher le soir, sans qu'aucun de ces animaux puisse forcer la haie d'épine qui les enferme. Des chemins boueux, encaissés quelquefois de douze à quinze pieds de profondeur, toujours bordés de talus élevés, couronnés eux-mêmes de haies impénétrables, conduisent d'une ferme à l'autre, ou de ces fermes au prochain village, et de ce village au village voisin.

A part les bois, la Plaine est en tout semblable au Bocage, c'est-à-dire à chaque pas, des haies, des talus élevés au sommet de chemins profonds, servant souvent de lit à un ruisseau ; à chaque instant des carrefours laissant quelquefois dans l'incertitude les habitants même du pays. Nulle part une position assez élevée pour reconnaître une grande étendue de pays, et alors même qu'on la trouverait, l'aspect uniforme d'un réseau de buissons abritant des sentiers au fond desquels des milliers d'hommes peuvent circuler sans qu'on puisse en apercevoir un seul.

Quant au Marais, c'est encore le Bocage et c'est encore la Plaine, c'est-à-dire toujours et de tous côtés des haies impénétrables ; mais au lieu de ce réseau de sentiers bourbeux, ce sont autant de canaux courant sous ces verts ombrages, contrée encore plus inabordable que les deux premières et qui, mieux défendue qu'elles, a été moins attaquée et s'est beaucoup moins mêlée à la guerre de la Vendée.

A l'époque où commence ce récit, les grandes voies de communication se réduisaient à quatre : par conséquent nul commerce, nulle fréquentation avec les autres provinces, nulle participation à leurs progrès industriels, nulle communion d'idées. Aussi les habitants de ce pays sont-ils en général ignorans, crédules, et en même temps, par un contraste fort commun, pleins de défiance.

Routiniers et entêtés, ils aimaient le gouvernement monarchique parce que c'était celui sous lequel ils étaient nés, celui sous lequel ils avaient vécu. Mais on se tromperait grossièrement si l'on s'imaginait que ce fut un véritable sentiment d'obéissance à leurs seigneurs ou un dévoûment purement chevaleresque qui détermina le soulèvement de la Vendée. Peut-être dans aucun pays les idées ou plutôt les habitudes d'indépendance n'étaient aussi profondément enracinées que dans ce pays. Le paysan vendéen se sent maître chez lui et n'a jamais compris qu'une volonté étrangère, fût-ce celle du roi ou de la mère patrie, pût régler les intérêts de sa contrée.

Cet esprit, né de la constitution matérielle du pays, venait aussi des rapports du paysan avec son seigneur. Nulle part, dans la France, la noblesse ne touchait de si près au peuple des campagnes, nulle part l'une et l'autre n'avaient des intérêts si complètement unis.

La Vendée comptait peu ou point de grandes exploitations agricoles ; les plus riches fermes ne dépassaient guère mille à douze cents livres de revenu. Chaque gentilhomme riche en possédait donc une assez grande quantité et se trouvait, par conséquent, en relation avec

un assez grand nombre de familles qu'il connaissait personnellement et sur lesquelles il avait une action directe.

Ces relations prenaient en outre un caractère de communauté d'intérêts et d'habitudes par la manière dont les fermages étaient concédés et dont les propriétaires vivaient dans leurs terres. En général, le prix des baux n'était point réglé en argent; le fermier était un colon partiaire donnant à son seigneur la moitié de la récolte, gardant l'autre pour lui même. Il en résultait que le propriétaire, dont la fortune dépendait de la bonne ou mauvaise administration de ses terres, s'en mêlait le plus souvent; et de là cette communauté d'intérêts et de relations habituelles.

D'une autre part, les seigneurs de ce pays, bien différens en cela des nobles du reste de la France, n'avaient point apporté dans leurs modestes châteaux le luxe qu'ils avaient appris à Paris ou à Versailles; la demeure du maître n'insultait point par son faste à la demeure du paysan. La chasse et la danse étaient les plaisirs de l'un et de l'autre. Quand le seigneur chassait, il appelait ses fermiers à partager ce plaisir avec lui, quand les jeunes gens venaient, le dimanche, danser dans la cour du château, les dames se mettaient de la partie. Aussi, faut-il le dire pour ceux qui chercheraient dans ce livre autre chose que le récit d'une aventure liée aux premiers évènemens de la Vendée, le marquis de Perbruck n'est point une personnification de la noblesse de ce pays et de cette époque. M. de Perbruck, auquel nous pourrions trouver des milliers de modèles dans le reste de la France, était une exception en Vendée.

Si nous avons donné à nos lecteurs un aperçu suffisant de ces provinces et de leurs habitudes, on doit comprendre facilement le caractère des habitans. Le Vendéen, toujours en lutte avec une nature rebelle, enfermé dans sa métairie, isolé du reste de la France, était, comme nous l'avons dit, ignorant, crédule et défiant. Ignorant, parce qu'aucune idée germée en dehors de lui ne lui était apportée; crédule, parce que rien n'exalte la foi et ne conduit à la superstition et à la crédulité comme l'isolement dans la famille, comme les contes dont on endort l'ennui des longues soirées d'hiver. Aussi, après le curé, la personne la plus sacrée pour un paysan du Bocage, c'est le sorcier. Enfin, il était défiant parce que, fort et heureux de cet isolement, il redoutait tout ce qui lui venait du dehors.

Ce défaut, le paysan vendéen le portait si loin que dans la guerre où il a déployé tant de courage et d'obstination, il croyait à la trahison dès qu'il ne voyait pas clair dans la conduite de ses chefs. Bonchamp, blessé, fut obligé de se faire porter au milieu de ses soldats pour prévenir la désertion. Dans la bataille même, jamais ils ne précédaient leurs chefs; ce n'était que lorsque ceux-ci étaient engagés dans le péril comme de simples soldats que les paysans se décidaient à les suivre. On ne les envoyait pas à la victoire, on les y menait; on avait mille peines à les garder réunis: chacun étant le maître chez soi, brûlait d'y retourner.

Ce caractère d'indépendance, cette assurance en sa propre force, se faisaient également remarquer chez les gentilshommes de ce pays; aussi la plupart ne suivirent-ils pas l'impulsion donnée par la noblesse des autres provinces, et il y en eut un très petit nombre qui émigrèrent.

Il en advint que ce pays se trouva admirablement disposé pour une guerre civile. Un terrain mieux fortifié par ses plantations qu'il n'eût jamais pu l'être par les travaux d'art les plus immenses; une population pauvre mais vigoureuse, habituée au maniement des armes, aux fatigues de la chasse, à celles d'une culture rebelle, et maîtresse de ce labyrinthe de fortifications dont elle avait seule le secret; en outre, la présence de nobles et de riches capables de la conduire, indépendamment des hommes supérieurs que les grandes commotions ont toujours fait naître (hommes qui se sont appelés Cathelineau et Stoflet,) tout cela se trouvait en Vendée. Elle fut donc choisie pour être le théâtre de la lutte que la noblesse voulait établir entre ses droits anéantis et le nouvel ordre de choses.

Ce n'est pas sans motif que nous avons dit que la Vendée fut *choisie* pour théâtre de cette lutte, malgré ce qu'en disent les historiens qui l'ont racontée. En effet, une prétention inexplicable des royalistes, prétention du reste avouée ou plutôt prônée par celui de leurs écrivains que le parti a appelé l'Homère de cette guerre, cette prétention, disons-nous, est de vouloir persuader à la France que le mouvement vendéen fut une explosion imprévue, soudaine, et qui n'eut d'autre cause déterminante que l'indignation que causèrent aux braves paysans de la Vendée les excès de la Convention. Nous disons que cette prétention est inexplicable, en ce sens qu'elle réduit les nobles à un rôle secondaire indigne de l'esprit chevaleresque dont ils se sont tant enorgueillis depuis. Heureusement pour eux les faits démentent complètement cette flatterie aux paysans, flatterie qui, même de nos jours, a peut-être encore son but et ses espérances.

Bien long-temps avant que le mouvement vendéen éclatât, tout était prévu, arrangé, calculé. Un esprit ambitieux, entreprenant, actif, énergique, avait tracé le plan, arrêté les combinaisons, calculé les chances, et si ce plan ne fut exécuté qu'après sa mort, c'est qu'elle le frappa avant qu'éclatât la grande circonstance qui, seule, devait mettre en mouvement ces populations si exaltées au dire des royalistes, mais si dures à émouvoir au dire de la Rouarie.

La Rouarie!

C'est le nom de l'homme qui conçut la guerre de la Vendée, qui prévit et organisa ses succès, et qui les aurait peut-être poussés jusqu'au renversement de la Convention, s'il avait mis lui-même à exécution les projets que suivirent ses successeurs.

Disons quel fut cet homme extraordinaire.

Armand Tuffin de la Rouarie, dont il doit être longuement question dans ce livre, avait embrassé la carrière des armes dès sa plus tendre jeunesse. C'était un homme à passions ardentes et d'un esprit naturellement porté à l'opposition. Officier aux gardes-françaises, il s'y était fait connaître par ses sanglantes railleries contre le gouvernement monarchique et contre les mœurs de la cour. Ce n'est pas que les siennes fussent irréprochables. Connu déjà parmi les hommes de table, de jeu, de plaisir, d'aventures galantes, il y devint célèbre par son duel avec le duc de Bourbon-Busset et par son amour extravagant pour la Beauménil. Tombé dans la disgrâce du roi à cause de son duel, refusé par l'actrice, qu'il voulut épouser et qui préféra la liberté de ses amours au titre de marquise de la Rouarie, Armand, désespéré et cédant aux violentes inspirations d'un caractère ardent, Armand s'empoisonna.

Le suicide ne lui réussit pas mieux que l'amour; il fut secouru à temps au milieu de ses souffrances. Alors, désespéré de vivre, il se condamna à un autre suicide: il alla s'enfermer à la Trappe. Ses amis l'y suivirent; leurs sollicitations, et plus encore l'inactivité de cette vie régulière et contemplative, l'arrachèrent à cet asile. Mais la France ne pouvait donner une occupation suffisante à cette énergie remuante et ambitieuse. La lutte des Etats-Unis d'Amérique avec la mère-patrie était un champ ouvert à toutes les ambitions généreuses comme aux activités sans but. Armand, poussé à la fois par ses idées de liberté et par un impérieux besoin d'action, y courut. Bientôt le colonel Armand (il ne prit point d'autre nom) acquit une renommée de courage, d'activité et de promptitude, qui traversa les mers et précéda son retour en France.

En effet, la Rouarie venait d'entrevoir la possibilité de prendre position dans la résistance que les parlemens et la noblesse faisaient à la cour. Vers 1785 il reparut dans son pays et fut nommé l'un des douze députés qui vinrent au nom de la Bretagne réclamer la conservation des privilèges de cette province. La rudesse de ces réclamations fut telle, que la Rouarie, qui en était l'organe, fut envoyé à la Bastille. Après avoir été le soldat de la liberté démocratique au nouveau monde, il devint la victime de son dévoûment à la cause aristocratique dans sa patrie. La Rouarie fut l'idole de la Bretagne. Toujours épris de mouvemens et de révolutions, il accueillit bientôt avec des transports menaçans les grandes circonstances de 89. Délivré de sa prison, il quitta Paris en révolutionnaire ardent; mais à peine de retour en Bretagne, il se trouva en présence de la bourgeoisie. Celle-ci, forte de la double représentation qui lui avait été accordée, ne cachait point ses espérances: elle parlait de réformes, elle attaquait ces mêmes privilèges défendus naguère par la Rouarie au péril de sa liberté. Armand, qui n'avait point voulu de l'absolutisme de la cour, ne voulut pas de la toute-puissance plébéienne. La Rouarie était le gentilhomme d'un autre siècle, tout prêt à lever au besoin l'étendard de son castel contre son roi, tout prêt à écraser à sa voix la moindre prétention populaire.

Il avait quitté Paris pour faire de l'opposition contre la cour; arrivé en Bretagne, il en fit encore, mais dans un tout autre sens. Il conseilla aux nobles de sa province de ne point envoyer leurs députés aux états généraux, et obtint d'eux cette fameuse protestation contre les premières délibérations de l'assemblée nationale, protestation que les gentilshommes bretons signèrent individuellement de leur sang.

Mais la révolution écrasait en avançant toutes les résistances partielles qui naissaient dans son sein. La Rouarie, fatigué de ses inutiles tentatives, comprit enfin que c'était en dehors du mouvement qu'il fallait se placer pour l'arrêter. A la fin de 1791, il était à Coblentz, expliquant aux princes émigrés le plan de la vaste association conçue par lui, et, le 2 mars 1792, il recevait d'eux la commission qui l'investissait des pouvoirs les plus étendus.

Mais déjà depuis longtemps la Rouarie n'était plus le seul meneur de cette vaste conspiration; une femme, une héroïne, s'était attachée à sa fortune avec quelques gentilshommes qui lui étaient plus particulièrement dévoués. Cette héroïne était Mlle Thérèse de Moëllien. Ces braves complices de la Rouarie, toujours à ses côtés ou en mission par ses ordres, étaient le chevalier de Tinteniac, M. de Fontevieux et le jeune Tuffin, neveu de la Rouarie.

Disons tout de suite ce qu'était Thérèse de Moëllien.

Elle appartenait à une famille noble de Fougères et était cousine de la Rouarie. Restée de bonne heure orpheline, elle avait appris de la nécessité à se protéger elle-même. Fière et hautaine, elle n'avait pas caché sa haine pour la révolution; aussi avait-elle écouté avec enthousiasme la confidence des projets du marquis. Amoureuse de luttes, d'émotions, de combats, elle avait prêté sa maison aux conciliabules secrets des nobles bretons et secondé de tout son pouvoir les menées de son cousin; puis, lorsque le danger était venu, lorsque l'heure de l'explosion avait été plus proche, elle n'avait pu se résoudre au rôle, presque devenu inutile, d'hôtesse des associés; elle avait

voulu suivre la Rouarie dans ses courses. Là, elle l'avait vu infatigable, toujours ardent contre les difficultés, toujours calme en face du péril, opiniâtre, rusé, prudent, emporté selon la circonstance, et elle s'était vouée tout entière à l'homme qui incarnait en lui le héros le plus complet qu'elle eût rêvé.

Cependant la Rouarie, dont les passions ne s'étaient pas plus éteintes dans cette nouvelle activité que dans les combats du nouveau monde et dans les austérités de la Trappe, la Rouarie demandait vainement des preuves de cet amour qui exaltait la tête de Mlle Moëllien, sans qu'il parût agiter son cœur ou troubler ses sens. Irrité des refus de Thérèse, qui ne répondait à ses ardentes sollicitations qu'en lui disant que le but de leur tendresse n'était pas d'aimer, mais de sauver ensemble la France, Armand mit en doute ce dévoûment aux intérêts royalistes, parce qu'il la trouvait rebelle à ses désirs.

Thérèse en fut cruellement blessée, et, si quelque autre homme que la Rouarie lui eût paru capable de soutenir le poids de cette colossale entreprise, peut-être eût-elle usé de l'influence personnelle qu'elle avait acquise pour le présenter à l'élection des associés. Mais la Rouarie dépassait de si loin en courage, en énergie, en ressources, tous ceux qu'on aurait pu lui opposer, que Thérèse n'y pensa point. Enfin, Armand sembla vouloir garder vis-à-vis d'elle le secret de ses démarches, et un jour qu'il avait reçu des communications du comte d'Artois et du ministre Calonne, et qu'il ne les avait pas montrées à Thérèse, elle prévit qu'il voulait s'éloigner. Elle s'indigna ; il resta calme et ne se départit plus de son silence. Bientôt la Rouarie convoqua les principaux de ses complices au château dont il portait le nom, et leur annonça qu'il partait pour sonder les dispositions de certaines compagnies du Morbihan. Ses affidés, Tuffin son neveu, Tinteniac et Limoëlan l'accompagnaient ; mais Thérèse ne fut pas désignée comme d'habitude pour être du voyage et du danger. Comme nous l'avons dit, cette résolution avait été annoncée au château de la Rouarie devant une réunion nombreuse. A l'heure où la plupart des conjurés étaient retirés, Thérèse s'approcha d'Armand et lui dit :

— Vous partez sans moi ?

— Je pars avec les gens qui m'aiment, dit la Rouarie.

— Je ne suis donc pas de ceux-là ?

— Ils me sont dévoués corps et âme, dit Armand avec une expression de tristesse sardonique.

Thérèse le comprit et rougit.

— D'ailleurs, Thérèse, reprit plus doucement la Rouarie, nous partons à quatre heures du matin, vous ne pourriez être assez tôt prête... Il vous faut retourner à Fougères... Il est déjà dix heures du soir...

— Je passerai la nuit chez vous, reprit brusquement Mlle de Moëllien.

C'était en dire assez à la Rouarie, chez qui elle n'avait jamais voulu demeurer, tant elle craignait l'audace de ses entreprises.

Thérèse se donna à l'homme qu'elle admirait, elle se donna à lui par passion politique ; mais l'amour, dans son sens absolu, fut, pour ainsi dire, étranger à cette liaison. Thérèse le comprit lorsque plus tard elle rencontra le beau Fontevieux, âme chaste, dévouée, intrépide ; jeune apôtre d'une religion d'abnégations et de sacrifices toujours héroïquement et modestement accomplis. Il n'y avait pour Fontevieux, ni dangers, ni fatigues, ni obstacles. On lui disait :

« Il faut traverser la France et aller en Allemagne chercher les ordres des princes ; il faut aller en Angleterre recevoir les millions de faux assignats qu'y fait fabriquer Calonne. »

Fontevieux partait, et comme si la France n'eût pas été hérissée de surveillants, d'ennemis, de bourreaux ; comme si les portes n'eussent pas été fermées à tous ceux qui voulaient en sortir, Fontevieux arrivait en Allemagne ou en Angleterre, et revenait au jour dit avec la célérité et l'exactitude d'un courrier muni de pleins pouvoirs pour faire obéir sur sa route magistrats, gendarmes et postillons.

Et cependant, durant ces voyages si audacieusement et si habilement accomplis, Fontevieux avait dix fois changé de costume, et échappé par la force ou par la ruse à l'imminent danger d'une arrestation. Le plus souvent il n'en disait rien, si ce n'est à Thérèse, qui lui demandait avec tant d'instances l'emploi de chacune de ses heures d'absence, qu'il finissait par tout avouer. Alors elle l'écoutait avec une attention extrême, avec une joie et des craintes qu'elle n'avait jamais éprouvées pour la Rouarie. Aux jours où celui-ci avait été le plus menacé, Thérèse avait dit : « Quel désespoir et quelle perte pour notre parti si la Rouarie était arrêté !... » Le cœur royaliste parlait seul ; mais quand elle écoutait le récit des dangers passés de Fontevieux, il prenait à Thérèse des terreurs d'enfant ; elle pleurait et frémissait ; c'était le cœur de la femme qui parlait alors.

Cependant cet amour était resté muet de la part de Thérèse comme de la part de Fontevieux. Jamais Mlle de Moëllien n'eût pensé à trahir la Rouarie comme maîtresse, pas plus qu'elle ne l'eût trahi comme complice. De son côté Fontevieux eût reculé à la seule pensée de montrer un désir à celle qu'aimait le héros dont il avait fait son chef, son idole, presque son Dieu.

Thérèse et Edouard savaient seuls qu'ils s'aimaient sans se l'être jamais dit, et sans jamais avoir donné à leur amour d'autre espé-

rance que de vivre ou de mourir pour la même cause et l'un près de l'autre. Quant à la Rouarie, il soupçonnait l'existence de cet amour, et souvent il avait contre Fontevieux des mouvements d'humeur dictés par sa jalousie instinctive, et cependant, au milieu de cette jalousie même, la Rouarie ne doutait ni de Thérèse ni d'Edouard: il les estimait trop tous deux pour avoir aucune crainte.

Déjà toute la rive droite de la Loire était organisée. La Rouarie avait reçu la signature de la plupart des nobles de la haute Bretagne. Mais il avait jugé depuis longtemps que ce pays était beaucoup moins favorable à une lutte que la partie qui s'étend depuis Nantes jusqu'aux environs de la Rochelle. Il se résolut donc à faire entrer la noblesse nantaise et celle de la Vendée dans sa vaste conjuration, et ce fut pour arriver à ce but qu'il entreprit le voyage auquel ce récit va se rattacher.

Mais tandis que la Rouarie poursuivait ses projets avec l'ardente obstination de son caractère, la trahison le suivait pas à pas. Ce fut elle qui mêla à ses menées quelques-uns des personnages dont il a été question dans le commencement de ce livre. Nous devons donc en raconter à nos lecteurs les plus minutieuses circonstances; elle serviront à leur faire mieux comprendre les bizarres quiproquos qui résultèrent d'une ressemblance que nous avons déjà signalée plusieurs fois, celle de Césaire de Perbruck et de Saturnin Fichet, fils ou prétendu fils de l'intendant de cette noble maison.

II.

Latouche Shevetel était de Rennes, mais il avait fait ses études de médecine à Paris, où il s'était établi. Quoique bien jeune encore en 1785, il avait été le médecin de la Rouarie, qui avait toujours cherché à gagner les gens de sa province, alors même qu'il ne pensait pas qu'un jour il eût à l'organiser tout entière pour une immense conjuration. La Rouarie amena bientôt une nombreuse clientèle à son médecin, car il savait comment on recommande et comment on protège, et il mettait à tout ce qu'il voulait faire réussir la volonté et l'ardeur de son caractère. Latouche, bien posé et tout à fait en voie de fortune, grâce au marquis, se fit son serviteur dévoué.

La révolution arriva; Latouche demeura l'ami de la Rouarie et lui rendit sans hésitation tous les services que le marquis lui demanda. Ainsi, dans deux ou trois circonstances, il avait, au risque de se compromettre, changé des billets de caisse contre de l'or, sans demander à son bienfaiteur ni l'origine de sommes aussi considérables, ni l'emploi qu'il comptait en faire.

La Rouarie ne doutait point de la fidélité de Latouche, mais il redoutait son étrange poltronnerie; aussi ne lui avait-il rien confié. Cependant un jour arriva où le marquis, pressé d'avoir des fonds, envoya son neveu, le jeune Tuffin, à Latouche. Tuffin, que son oncle n'avait point averti de l'ignorance où il avait laissé le docteur, laissa échapper quelques mots de la conspiration. Latouche les recueillit avec soin, mais il ne savait rien, sinon que la Rouarie s'occupait d'organiser la Bretagne et le Poitou.

Le médecin se tut.

Deux mois ne s'étaient pas passés que Fontevieux, qui partait pour Coblentz, s'adressa encore à Latouche, sur la recommandation de la Rouarie. Celui-ci tâta le chevalier sur ses projets, sur la cause qui l'obligeait à emporter de l'or. Il parla de Tuffin le neveu, il mêla à ses questions le nom de la Rouarie, dont il se dit l'âme damnée; enfin il fit si bien que Fontevieux voyant que le docteur savait la plus grosse part du secret, le crut de la conspiration et lui en dit toutes les espérances, sinon tous les détails. Puis il partit pour Coblentz; c'était vers la fin de juillet 1792.

A peine Latouche a-t-il appris l'existence de cette immense association qu'il tremble et fléchit sous le poids d'un pareil secret. Il se voit arrêté, condamné, exécuté, et n'écoutant que ses terreurs, il court dénoncer la conspiration à Danton. Le croira-t-on? cette révélation, portée par Danton au comité de sûreté générale de l'assemblée législative, l'émut à peine. Quelques ordres de surveillance furent à grand'peine obtenus par Danton et expédiés aux administrations départementales des Côtes-du-Nord et d'Ille-et-Vilaine. On était déjà aux premiers jours d'août 1792, et la terrible importance des évènemens qui se préparaient absorbait trop entièrement la pensée des hommes qui révolutionnaient la France pour qu'ils s'appesantissent sur une conspiration qu'ils supposaient toujours en permanence sans en connaître les chefs. On avait même répondu à Danton, qui s'était écrié au comité: « Je viens vous prouver que les nobles conspirent! » — « C'est leur métier, nous le savons. »

Le 10 août arriva, et dans cet immense bouleversement la dénonciation de Latouche fut oubliée; mais celui-ci veillait.

La Rouarie, averti de l'imprudence de son neveu et de la confiance de Fontevieux, n'avait pas cru pouvoir mieux réparer cette indiscrétion qu'en associant franchement Latouche à ses projets. Celui-ci accepta, et bientôt il parut devenir l'agent le plus actif de la Rouarie, qui admirait l'habileté avec laquelle il échappait à tous les espions. Enfin, quelque temps avant l'époque où nous aurons à reprendre ce récit, Latouche reçut du marquis la mission d'aller à Londres pour y presser les envois de fonds promis par Calonne, et déterminer avec lui le jour de la levée de boucliers et de la des-

cente que les émigrés rassemblés à Jersey devaient faire sur la côte de Bretagne.

Danton était alors ministre de la justice. Latouche court l'avertir. Danton prend sur lui de diriger cette affaire, et Latouche part pour l'Angleterre avec une mission de la Rouarie dans une poche et une mission de Danton dans l'autre.

En ce moment l'association bretonne était dans la consternation, la retraite des Prussiens avait découragé les plus intrépides. La Rouarie seul restait inébranlable, et pendant que son perfide agent excitait la lenteur de Calonne, pendant que Fontevieux déterminait le comte d'Artois, qui s'était avancé jusqu'à Liège, à se tourner du côté de la Bretagne, la Rouarie reprenait ses courses aventureuses, et comme nous l'avons vu, il faisait franchir la Loire à son association.

Cependant Latouche entretenait une correspondance active avec Danton. Il écrivait aussi à la Rouarie, mais il fallait trouver des émissaires dévoués pour lui faire parvenir les nouvelles, car de ce côté Latouche gardait toujours le masque d'un conspirateur prudent.

On venait de décider à Londres qu'il était temps d'agir et qu'il ne fallait pas attendre que l'infortuné Louis XVI fût assassiné. Danton, averti par Latouche, avait répondu : « Laissez aller. » Le docteur, sur l'ordre du ministre républicain, dut avertir la Rouarie de la décision prise à Londres.

Cependant Danton avait ordonné à Latouche d'aller lui-même en Bretagne pour surveiller la conspiration; mais le lâche espion, sentant bien que c'en était fait de lui si l'on soupçonnait sa trahison, préféra charger un émissaire des instructions dont il était porteur. Il écrivit, d'un côté à Danton, qu'il restait en Angleterre pour surveiller Calonne, et de l'autre, à la Rouarie, qu'il y restait pour exciter l'ex-ministre Calonne. Toutefois, Latouche ne savait comment faire parvenir ses lettres à la Rouarie. Voici ce qui arriva de cet embarras, voici comment quelques-uns de nos personnages, longtemps étrangers à cet évènement, s'y trouvèrent mêlés tout à coup.

Latouche avait souvent rencontré chez Calonne l'abbé Bernier, et chez l'abbé Bernier, à qui il avait été faire visite, un trappiste qui se faisait appeler le frère Césaire. Bernier, qui se mêla plus tard avec tant d'activité à la guerre vendéenne, paraissait alors ne vouloir prendre part à aucun des projets fomentés à Londres. Cependant Latouche lui confia son embarras. Contre son attente, Bernier lui promit de s'occuper de son affaire et lui demanda vingt-quatre heures pour lui trouver un émissaire. Le lendemain, il lui présentait le trappiste Césaire. Latouche se défiait des moines et le refusa. Alors Bernier lui raconta que celui-là n'avait du moine que l'habit, que c'était un gentilhomme qui ne demandait pas mieux que de s'associer à une grande entreprise; enfin il le lui nomma, et Latouche, à son grand étonnement, apprit l'existence du comte de Perbruck, dont la disparition avait fait assez de bruit dans le monde de Latouche pour arriver jusqu'à lui.

Huit jours après, Césaire se mettait en route pour la France avec les lettres de Latouche et une lettre particulière de l'abbé Bernier pour la Rouarie. Dans cette lettre, l'ancien curé apprenait à la Rouarie que le prétendu trappiste n'était autre que le jeune comte de Perbruck, disparu depuis près de cinq ans, et qui, chassé de son couvent comme tous les religieux, s'était réfugié en Angleterre. Du reste, la cause de la disparition de Césaire n'était pas relatée dans la lettre de l'abbé Bernier, soit qu'il l'ignorât, soit qu'il voulût la cacher; cette lettre contenait seulement cette phrase mystérieuse :

« Donnez votre confiance entière au jeune comte. Il croyait n'avoir plus qu'à mourir dans l'austérité et le repentir, je lui ai montré que la gloire qu'on peut conquérir en combattant pour son Dieu et pour son roi relève un gentilhomme de l'abaissement où il est tombé, mieux encore que la pénitence. Comptez donc sur M. de Perbruck : il sera au besoin un héros et un martyr. »

Perbruck, selon les instructions qu'il avait reçues de Latouche et de Bernier, se rendit d'abord à Guernesey et à Jersey, et de là, déguisé en paysan, il aborda sur les côtes de St-Malo. Ce fut dans la maison d'un habitant de cette ville qu'il rencontra la Rouarie et qu'il lui remit à la fois les lettres de Latouche et celles de l'abbé Bernier. Mais ce qui étonna singulièrement Perbruck, ce fut d'apprendre de la Rouarie qu'il était arrivé pour lui une lettre de ce même Latouche qu'il venait de quitter.

Césaire se demanda comment il avait pu être devancé en France, lorsque avec toute l'activité possible il ne faisait que d'arriver. Du reste, cette lettre avait peu d'importance, elle lui recommandait un jeune homme emmené par ses maîtres en Angleterre et tombé dans la misère. Latouche priait Perbruck de le prendre à son service. Le jeune homme était arrivé le matin même à Saint-Malo. Il avait trouvé la Rouarie dans la maison où il se réfugiait d'ordinaire. Là, il lui avait parlé de l'arrivée de Perbruck et lui avait montré la lettre de Latouche qui le recommandait lui-même au jeune comte.

Après que le marquis et Césaire eurent réglé les mesures qu'ils avaient à prendre, on fit venir le jeune homme. Ses traits et sa tournure parurent vivement frapper Perbruck. Il l'interrogea, mais Jacques Pélerin (ce fut le nom que se donna le jeune paysan) fit un récit

assez vraisemblable de son enfance et de tout ce qu'il avait vu et fait durant sa vie pour que Césaire fût honteux du trouble que lui avait fait éprouver l'étrange ressemblance de ce garçon avec une femme dont l'amour lui avait coûté bien cher.

En effet, Jacques Pélerin avait tous les traits de Marguerite Lemaître. L'une des raisons, et c'est en cela que le hasard est un maître merveilleux dans l'art d'arranger les circonstances, l'une des raisons, disons-nous, qui firent que Césaire eut honte de l'effroi que lui avait donné cette ressemblance, c'est qu'il savait que lui-même avait en Saturnin Fichet un sosie qui eût trompé les plus clairvoyans. Du reste, voici le secret de cette singulière rencontre de Césaire et de Marguerite; il se trouve tout entier dans une lettre écrite par Latouche à Danton, lettre dans laquelle le médecin espion apprenait au farouche ministre qu'il avait confié à Césaire de Perbruck les dépêches adressées à la Rouarie, dépêches qui devaient faire éclater la révolte, selon le désir de Danton.

Cette lettre se terminait ainsi : « Mais j'aurais bien mal rempli ma mission, citoyen ministre, si je n'avais pas gardé près des rebelles un agent sûr et dévoué qui nous tiendra au courant de tout ce qui pourra se tramer contre la France. Cet agent n'est autre qu'une femme réfugiée à Londres. Il est nécessaire, pour que vous ne me taxiez pas d'imprudence, que je vous raconte en détail comment cette femme est arrivée jusqu'à moi et comment je lui ai confié cette mission importante. Je vous ai dit plus haut que Bernier m'avait trouvé un émissaire sûr auprès du marquis en la personne du sieur Césaire de Perbruck, il faut que je vous dise comment lui-même a rencontré Perbruck et la femme dont je vous parle.

» Un jour que l'ex-curé errait sur la grève de Saint-Malo, attendant une barque de pêcheur qui devait le conduire à Jersey, il rencontra, couché sur le sable, un pauvre trappiste qui semblait près de rendre le dernier soupir; il lui parla, l'encouragea; mais celui-ci, résolu à se laisser mourir, se confessa à l'abbé. Ce fut alors sans doute que Perbruck, car c'était lui, confia à Bernier qui il était. Celui-ci lui persuada qu'il ferait mieux de vivre. Cependant le pauvre diable était si faible qu'il ne paraissait pas possible de le conduire plus loin, lorsqu'un de ses camarades, religieux comme lui et qui avait été chercher du secours, revint avec du pain et du vin; le malade consentit à se laisser soigner, et la barque qu'attendait Bernier étant arrivée, ils s'y embarquèrent tous deux. Quant à l'autre religieux, il n'avait suivi son camarade que par amitié, et il annonça que son intention était de jeter le froc aux orties. Voilà comment Bernier a trouvé ce Perbruck; mais ce qui dut bien surprendre le pauvre abbé, c'est qu'au moment où il abordait à Jersey, au moment où on descendait à terre le trappiste que le mal de mer avait failli achever, une femme, habillée en carmélite, poussa un grand cri, et voyant que l'abbé lui donnait des soins, elle l'aborda et lui dit :

» — Vous êtes l'ami du comte de Perbruck?

» Bernier, voyant qu'elle savait le nom du comte, lui avoua la vérité. Cette femme lui remit une somme d'argent pour faire soigner Perbruck; mais elle exigea le secret sur sa générosité. Depuis cette époque, Bernier n'avait plus entendu parler de la religieuse, lorsque le jour même où je résolus de donner mes dépêches au comte pour les porter à la Rouarie, je reçus la visite de cette femme, qui m'était amenée par l'abbé lui-même. Elle voulait me voir, me dit l'abbé, afin de me remettre des secours pour l'association. Nous restâmes seuls; alors elle parla un autre langage, elle me dit qu'elle avait aimé Perbruck, qu'il l'avait abandonnée et qu'elle voulait le suivre dans l'espoir de le ramener.

» — Et s'il ne revient pas? lui dis-je.

» — Oh! alors, s'écria-t-elle avec un accent terrible qui me charma, alors, malheur à lui!

» Je jugeai qu'elle était femme à le dénoncer au besoin, et je fis mon plan. Le sien était tout tracé. Elle devait retourner en France, se déguiser en paysan et se mettre au service de Perbruck; mais pour cela il lui fallait une lettre de moi. Cette lettre, je la lui ai remise. Ceci n'est rien; mais ce dont vous me louerez, je l'espère, c'est qu'en même temps je lui ai remis une seconde lettre pour Morillon, qui devra, d'après vos ordres, se trouver à Saint-Malo, où elle s'abouchera avec lui. Si Morillon, que vous considérez comme un homme supérieur, et qui à mon sens n'est qu'un histrion, mérite la confiance que vous avez en lui, il doit, au moyen de cette femme, se rendre maître de la Rouarie et de tous les secrets dont moi, comme tous les autres associés, je ne connais qu'une faible partie. Il pourra arriver à s'emparer de la fameuse liste des associés, qui est rentrée entre les mains de la Rouarie ou de Thérèse Moëllien, etc., etc. »

Latouche continuait ainsi pendant quelques pages, traçant un plan de conduite à l'usage de ce Morillon et insistant sur le parti qu'on pouvait tirer de l'esprit de vengeance qui devait animer une maîtresse abandonnée. Danton, sans s'occuper de la valeur de ce plan, envoya tout simplement la lettre de Latouche à Morillon. Du reste, voilà seulement en quoi Latouche Shevetel prit part aux évènemens de ce récit. Il n'en est pas de même de Morillon, qui y joua un rôle très important. Il est donc nécessaire de le faire connaître plus particulièrement à nos lecteurs. Ceci fait, nous en aurons fini avec cette longue digression ou plutôt avec ces préliminaires indispensables.

Morillon était un Dauphinois qui s'était engagé de bonne heure comme soldat. Admis dans la grande-gendarmerie à cause de sa belle taille, de son activité et de son intelligence, il était devenu sous-officier, mais il s'était bientôt fait chasser de ce corps d'élite pour certains comptes de fourrages où il avait présenté des reçus d'argent imitant si parfaitement la signature des fournisseurs qu'on n'avait osé les taxer de faux. Morillon se trouvant sur le pavé y resta, et Paris admira pendant quelque temps un superbe chanteur qui faisait frémir les vitres des rues de sa voix de Stentor. La police le reconnut et se l'attacha. Morillon, fort de sa commission de mouchard, en tira parti. Le numéraire devenait de plus en plus rare ; il fabriqua des louis d'or qu'il vendait aux nobles qui voulaient émigrer, sans oublier de leur faire payer le prix du change, qui était énorme à cette époque. Mais ce qui fut tout à fait plaisant dans cette affaire, c'est que ce fut Morillon lui-même qui fut chargé par la police de découvrir les faux monnayeurs qui émettaient tant de louis d'or. Il persuada au comité qu'on les fabriquait à Coblentz, et se fit donner un passeport et des frais de route pour y aller.

Arrivé près du comte d'Artois, le chevalier de Morillon, riche de bons et loyaux louis, nés de sa fausse monnaie, prit une belle position, s'insinua dans l'esprit des gentilshommes qui approchaient les princes ; il devint là l'intime ami du vieux marquis de Perbruck, le père de Césaire. Celui-ci, comme nous l'avons dit, avait émigré des premiers et était alors à Coblentz. Morillon fut bientôt initié aux plans de l'émigration.

A cette époque (c'était au moment de l'invasion en Champagne dont la Prusse menaçait la France), à cette époque, on s'occupait fort peu à Coblentz des grands projets de la Rouarie et de l'association bretonne. Les gentilshommes émigrés, convaincus qu'ils allaient écraser la révolution et arriver à Paris en quarante-huit heures, se moquaient des gentilshommes bretons et raillaient leurs castels, leurs fossés et leurs haies. Ils allaient plus loin, ils élevaient des doutes sur leur fidélité, et l'on sait qu'il fallut à Larochejacquelein et à Lescure des ordres précis de Louis XVI pour ne pas céder aux propos des hommes de Coblentz qui leur faisaient dire chaque jour qu'ils compromettaient leur honneur en demeurant en France. Toutes les espérances de Coblentz s'appuyaient sur l'armée prussienne et sur une conspiration qui embrassait le Dauphiné, la Provence et le Languedoc.

Morillon fut bientôt dans le secret de ces espérances. Cependant ses fastueuses dépenses eurent bientôt épuisé les ressources qu'il devait à ses friponneries. Barthe, son domestique et son associé, l'en avertit. Morillon lui répondit froidement : « J'amasse des capitaux pour rentrer en France. »

Ces capitaux n'étaient autre chose que les secrets surpris au marquis de Perbruck, et la liste des conjurés de la Provence et du Languedoc qui devaient seconder l'invasion. Muni de ces renseignemens, Morillon rentre audacieusement en France, arrive à Paris, se présente au comité de sûreté générale, livre plus de cent noms de gentilhommes, qui presque tous furent arrêtés, et reçoit cent mille livres et les éloges du comité pour son dévouement à la chose publique.

L'invasion prussienne échoua, les conspirateurs furent fusillés et les princes se tournèrent enfin du côté de la Bretagne. Ce fut alors que le gouvernement s'occupa plus sérieusement d'une association qu'il avait dédaignée jusque-là.

Ce fut Morillon qui, sur la recommandation de Barrère, fut choisi par le comité pour découvrir les secrets de la conspiration de la Rouarie signalée par Latouche, mais dont les fils lui avaient échappé.

Morillon était donc arrivé à Rennes muni de pouvoirs suffisans pour se faire reconnaître, et il agissait vivement ; mais toute son audace, toute son astuce, n'avaient abouti à rien. La Rouarie restait insaisissable. La liste des conjurés, les pouvoirs en blanc que Fontevieux avait rapportés de Liège, toutes les preuves enfin étaient dans les mains du marquis ou dans celles de Thérèse Moëllien et lui échappaient.

Comment les atteindre l'un et l'autre ?

Toujours errans dans les forêts, ne suivant jamais les sentiers battus, couchant tantôt dans une chaumière, le plus souvent au pied d'un arbre, dans un ravin, ou au fond de quelque grotte inaccessible, la Rouarie et Thérèse échappaient depuis plus d'un an à la poursuite ardente d'un certain lieutenant de gendarmerie nommé Delenne, qui s'était fait un point d'honneur de les atteindre ; Morillon se vanta de les surprendre en huit jours. Trois mois s'écoulèrent sans qu'il pût seulement trouver leurs traces.

Cependant Morillon venait d'apprendre par Barthe, son affidé, qu'une réunion prochaine devait avoir lieu au château de la Rouarie, lorsqu'il reçut de Danton la lettre de Latouche qui lui donnait les moyens de surprendre la Rouarie à Saint-Malo. Mais Morillon ne voulut pas devoir à Latouche la prise qu'il s'était vanté de faire tout seul. Il répondit dédaigneusement à Danton que Latouche était un sot, bon tout au plus à écouter ce qu'on voulait bien lui dire, et par vanité il négligea ce moyen de s'emparer de la Rouarie. Le lendemain il n'était plus temps. La Rouarie avait quitté Saint-Malo, et Césaire de Perbruck était parti de son côté avec Jacques Pélerin, en qui nos lecteurs ont probablement reconnu Marguerite Lemaître.

III.

Le projet de Césaire en rentrant en France, c'était de racheter par des actes d'héroïsme et de fidélité la tache infamante dont il était flétri. Pour cela il avait offert à la Rouarie l'appui de son nom et des nombreuses relations de sa famille, pour amener les nobles du pays nantais à se joindre à l'association bretonne. En conséquence Césaire, selon les instructions qu'il avait reçues, s'était dirigé du côté de Nantes. Déguisé en colporteur, il avait couru de bourg en bourg, de château en château.

Repoussé dans certains endroits, accueilli avec défiance dans d'autres lieux, regardé le plus souvent comme un espion, il avait enfin pris le parti de s'adresser directement à l'homme qui pouvait le mieux lui acquérir la confiance de ses voisins. Cet homme, c'était M. de Paradèze, dont Perbruck avait dû épouser la fille à l'époque où la terrible rencontre avec Lemaître l'avait forcé à se retirer à la Trappe. Il y avait entre M. de Perbruck et M. de Paradèze des relations telles, que celui-ci ne devait pas hésiter à le reconnaître. Césaire lui fit demander un rendez-vous par Jacques Pélerin. M. de Paradèze, qui était à Nantes, indiqua les bords de l'Erdre, et dès que la nuit fut venue, il s'y rendit.

Il y rencontra Césaire. M. de Paradèze s'attendait à des excuses sur la manière dont Césaire avait disparu, et voyant que celui ci n'y arrivait pas, il allait rompre l'entretien, lorsque Césaire lui dit enfin :

— Je comprends votre froideur, monsieur le baron, vous vous étonnez de ce que je ne vous parle pas de nos projets d'alliance ; plus tard, peut être, je vous dirai pourquoi j'ai dû les rompre. Mais ce sera lorsque je me serai rendu digne de vous faire agréer mes excuses. Ce sera lorsque en combattant pour mon roi, j'aurai acquis le droit de dire tout haut le désastre qui m'a frappé. J'ai déjà expié ma faute dans la pénitence, il faut maintenant que je l'efface pour la gloire de mon nom.

— Je vous crois, monsieur, lui dit M. de Paradèze, et je ne vous demande d'autre réparation de l'injure que vous m'avez faite que de tenir, le jour où je la réclamerai, la parole que votre père m'avait donnée.

— Monsieur le comte, lui avait dit Perbruck, je ne puis vous faire une pareille promesse ; vous ne savez pas sous quel affreux malheur il m'a fallu plier.

— Monsieur de Perbruck, reprit M. de Paradèze, M. Bernier m'a appris votre rentrée en France. Je vous attendais. Les expressions de sa lettre, monsieur, vous absolvent à mes yeux pour le passé.

— Que vous dit-il donc ? s'écria Césaire avec effroi.

— Rien qui puisse alarmer votre susceptibilité, monsieur. Je ne dois point, me dit l'abbé dans sa lettre, m'enquérir de la cause qui vous a fait disparaître il y a six ans. Seulement, il ajoute qu'une conscience moins susceptible, une fierté moins délicate, ne se seraient point imposé la retraite où vous vous êtes caché. Il me dit encore votre nouvelle résolution de combattre pour le rétablissement du trône, et il m'affirme que rien ne doit plus désormais vous faire renoncer aux espérances que nous avions conçues pour vous.

— Ah ! dit Césaire, grâces soient rendues à M. Bernier ! lui seul a ramené l'espérance dans mon âme : lui seul a rouvert l'avenir que je croyais fermé pour moi. Monsieur de Paradèze, sur mon honneur de gentilhomme, je mériterai la confiance du père Bernier ; je mériterai le prix que vous m'offrez.

— Eh bien ! reprit le comte, à mon tour je vous aiderai dans vos projets. Je sais toutes vos démarches. Tous ceux à qui vous vous êtes mystérieusement adressé sont venus à moi ; car ils avaient le droit de se défier de vous, après votre conduite envers moi. Ils sont tous disposés à répondre à l'appel que vous venez leur apporter. Que je dise un mot et ils sont à vous. Ce mot, je le dirai, monsieur de Perbruck ; mais je veux cependant qu'aux yeux de ceux qui vous envoient, vous gardiez le mérite d'avoir amené notre adhésion aux plans de la Rouarie. Venez dans trois jours à Arches, vous y trouverez mes amis ; tous ceux de votre père y seront.

— C'est trop, monsieur, dit Césaire.

— Je me dois à la réputation de celui qui doit être mon gendre, reprit le baron, car vous savez que c'est toujours le vœu de votre père.

— De mon père ! dites-vous. Sait-il donc que j'existe ?

— Bernier l'en a averti depuis longtemps. Votre père, ravi de cette nouvelle inattendue, a quitté tout aussitôt l'Allemagne, mais il ne regrettera pas, j'en suis sûr, de ne pas vous retrouver en Angleterre, lorsqu'il apprendra pour quel noble motif vous vous êtes éloigné.

Le reste de l'entretien roula sur les espérances du parti royaliste.

Césaire, relevé d'abord de l'abattement profond où il était tombé par les exhortations de l'abbé Bernier, encouragé par la confiance de la Rouarie, ravi de l'accueil de M. Paradèze, jura de mourir pour la cause qu'il venait d'embrasser, ou de mériter la réhabilitation qui lui était offerte de tous côtés.

Perbruck avait passé une partie de la nuit avec M. de Paradèze. Il venait de le quitter pour rejoindre Jacques Pélerin, qui devait l'attendre du côté de Barbins, lorsqu'il fut attiré par le bruit d'une dispute violente. Il s'approcha et vit un jeune paysan qui se débattait au milieu d'un groupe de gardes nationaux.

Ceux-ci, menaçant le paysan de leurs baïon-

nettes, lui disaient avec fureur de crier « A bas les aristocrates ! » et comme le paysan refusait d'obéir, peut-être les gardes nationaux se fussent ils laissé emporter à le frapper, lorsque Césaire, oubliant toute prudence, cédant à cette impétuosité qui se réveillait d'autant plus vivement qu'elle avait plus longtemps dormi, s'élança le pistolet au poing au milieu des gardes nationaux, les étonna par cette attaque imprévue, et profitant de l'obscurité de la nuit, entraîna rapidement le paysan récalcitrant.

Ils entendirent en fuyant quelques balles siffler à leurs oreilles, et se sentant poursuivis. Césaire et son nouveau compagnon furent sur le point de pénétrer dans une maison, dont ils virent la porte entr'ouverte.

Mais au moment où ils allaient en franchir le seuil, le paysan retint vivement Césaire en lui disant :

— Mieux vaut encore risquer de tomber dans les mains de ces brigands de gardes nationaux que d'entrer chez le scélérat à qui appartient cette maison.

— Cette maison, dit Césaire en la regardant un moment, n'appartenait-elle pas autrefois à un nommé Fichet ?

— Elle lui appartient encore, repartit le paysan.

— N'est-ce donc pas le frère de celui qui était au service du marquis de Perbruck ? dit Césaire, curieux de s'informer de cet homme dont le souvenir se rattachait à une circonstance si terrible pour lui... car on doit se rappeler que Fichet avait été l'intermédiaire de l'emprunt qui devait servir au comte pour enlever Marguerite.

— Oui-dà, repartit le jeune homme, c'est le frère de Pierre Fichet, qui est toujours au service de M. de Perbruck... Mais vous connaissez donc ce monde-là, vous ?

— Et, dit Perbruck sans répondre, pourrait-on compter sur ce Fichet ?

— Sur lequel ? dit le paysan. Sur l'intendant... oui, comme sur de l'or. Sur celui de cette maison ? comme sur le bourreau.

Césaire tressaillit à ce mot.

Le paysan qui était en train de parler continua en disant :

— Aussi, une chose que je ne comprends pas, c'est comment le père Fichet, l'honnête homme, a pu recommander à son fils Saturnin, qui doit arriver ces jours-ci à Nantes, d'aller voir son gredin d'oncle.

— D'où savez-vous cela ? dit Césaire tout étonné d'entendre prononcer des noms qui lui étaient si connus.

— Parce que le père Fichet a écrit à mon père de bailler quelques écus à Saturnin si son oncle lui en refuse.

— Votre père ! fit Césaire ; il connaît donc l'intendant de M. de Perbruck ?

— Tiens, dit le paysan, ça n'est pas étonnant que le fermier et l'intendant du même maître se connaissent.

— Qui êtes-vous donc ? s'écria vivement Césaire, qui espéra se trouver en pays de connaissance.

— Ma fine, dit le paysan, d'après le service que vous m'avez rendu, je ne vois pas pourquoi je vous le cacherais : je suis le fils du vieux Robertin, le fermier du marquis de Perbruck.

— De quel Robertin ? fit le comte, est-ce de celui de Machecoul ?

— Juste.

— Vous êtes donc le frère de Jérôme ? s'écria vivement Césaire.

— Oh ! fit le paysan d'un ton sombre, vous connaissez Jérôme ?

— Sans doute.

— Et, reprit le paysan, vous savez aussi sans doute son malheur !... Ah ! ce n'est pas là ce que M. le marquis a fait de mieux, ajouta-t-il en montrant son poing, et sans son fils, qu'on dit être vivant, nous aurions fait comme Jérôme et comme mon oncle Louis Robertin, nous nous serions mis du côté des révolutionnaires. Mais qui êtes-vous donc, vous, qui savez si bien toutes ces histoires-là ?

— Ces histoires, j'ai quelque droit de les connaître, et je pense que Paul Robertin, le frère de Jérôme, est incapable de trahir le comte de Perbruck, qui vient de lui sauver la vie.

Paul resta la bouche béante devant Césaire.

— Vous, monsieur le comte, lui dit-il, vous !... Ah ! ajouta-t-il en tombant à ses genoux, c'était notre sort d'être sauvés par vous, et vous comprenez, ça n'a pas besoin de se dire... Moi, mon frère, mon père, la famille, les amis, nous sommes à vous. Que voulez-vous que je fasse ?

Le comte le releva. C'était un agent dévoué et brave que Perbruck venait d'acquérir.

Cependant ils avaient rejoint Jacques Pélerin, qui attendait son maître près de Barbins. Tous trois s'éloignèrent.

— Eh bien ! monsieur le comte, dit Jacques Pélerin, quelles nouvelles dois-je apporter au marquis de la Rouarie ?

Césaire réfléchit longtemps. Il se dit que ce serait un coup de maître que d'appeler la Rouarie à l'assemblée qui devait avoir lieu au château d'Arches.

— Paul, dit-il au paysan, peux-tu conduire ce garçon à la Roche-Bernard d'ici à vingt-quatre heures ?

— S'il peut me suivre, je puis le conduire.

— C'est bien. Vous irez tous deux porter au marquis une lettre que je vais vous remettre dans quelques heures. Et maintenant, peux-tu me procurer pour mardi un guide qui me conduise au château d'Arches ?

— Vous ! monsieur le comte, dit Paul en hésitant, ce sera difficile. Je répondrais de

vous sur ma tête si je m'en chargeais, mais il n'est pas bon de dire au premier venu qu'il a dans les mains un homme dont on lui paierait la tête à prix d'argent. Ah ça ! ajouta-t-il tout à coup, sous quel nom voyagez-vous ?

— Je voyage de façon à ne pas en porter d'autre que le mien, car je n'entre que chez des amis dévoués.

— Ah ! bonnes gens ! s'écria Paul, et si vous étiez rencontrés dans quelque battue ? car les gredins de gardes nationaux sont toujours en campagne. Ils vont et viennent à travers les communes... Et dame ! il ne leur en faut pas beaucoup... un air un peu étranger, un instant d'hésitation quand ils vous demandent votre nom, et tout de suite en prison, sauf à vous ouvrir la porte après.

— Tu as peut-être raison. Mais quel nom veux-tu que je prenne ?

— Eh ! fit Paul ravi de son idée... voilà votre affaire ! Comme je vous l'ai dit, Saturnin Fichet arrive dans quelques jours. Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'il a été question de mariage entre lui et ma cousine Rose... la fille de mon oncle Louis, le marchand de blé, qui demeure à Nantes... Si on vous arrête, dites que vous êtes Saturnin Fichet... Si ce qu'on m'a dit est vrai, vous lui ressemblez comme une goutte d'eau à une autre. Dites que vous êtes Saturnin Fichet en cas de malheur, et réclamez-vous de Louis Robertin... citoyen patriote... et le bonhomme vous croira, vous sauvera, car il a les bras longs, le père Louis... Il y a un certain Guillaume Poiré qui est amoureux de ma cousine Rose...' et qui obtient tout ce qu'il veut... C'est ça... c'est ça.

— Tu as raison, Paul ; mais sous ce nom peux-tu me trouver un guide fidèle ?

— J'ai mon idée, j'ai mon idée... mais il ne faudrait pas me démentir. La cousine Rose a la tête tournée de la pensée d'épouser un beau Parisien. Je vais lui dire notre rencontre... que vous m'avez sauvé, que vous êtes des bons... Alors elle se chargera de l'affaire.

— Dire mon secret à une jeune fille ? dit le comte.

— Mais non : c'est Saturnin Fichet qui aura tout fait... Vous comprenez ?... son futur, son Parisien à qui elle rêve toujours... Laissez faire, j'arrangerai tout ça. Seulement, il faudrait que je pusse la voir. Nous ne partirons avec ce jeune gars-là que demain, ou dans la journée si c'est possible.

— Mais avant tout il me faut un guide pour aller au château d'Arches.

— Eh bien ! c'est pour ça que j'ai pensé à Rose. Vous ne comprenez pas... Voici la chose : Il y a mon beau-frère Silvestre Landais, celui qui a épousé Mariolle... la cause de tout le malheur de Jérôme, ma pauvre sœur qui est morte. Il est amoureux de Rose. Je lui ai dit de vous conduire où vous voudrez, il ira sur les mains plutôt que de ne pas obéir. Allez, soyez tranquille, ce sera lui qui vous conduira au château d'Arches.

— Mais prends garde, ne s'étonnera-t-on pas que Saturnin désire aller au château d'Arches ?

— Pourquoi le fils de votre intendant n'irait-il pas chez le beau-père futur du fils de son maître ? car maintenant que la demoiselle est grande et belle... vous ne vous sauverez plus de peur de l'épouser... Saturnin sera censé lui apporter des nouvelles de vous... et ce sera vous-même... Oh ! la bonne idée ! reprit Paul en se frottant les mains.

Pélerin, qui jusque là avait à peine écouté cette conversation, tressaillit à ces mots, et attendit les paroles du comte avec anxiété. Mais Césaire ne répondit que par un profond soupir. Paul continua de développer son plan. Césaire le laissa maître d'agir à sa guise.

Cependant Paul, après l'avoir conduit avec Jacques Pélerin dans une petite maison, où il les recommanda comme des parens, rentra immédiatement en ville. Il se rendit chez son oncle Robertin. On doit se souvenir que c'est celui des trois frères dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, et qui avait quitté la charrue pour se faire marchand de blé. Comme nous l'avons dit, il avait une fille du nom de Rose. Ce fut à elle que Paul, son cousin, débita l'histoire qu'il avait arrangée avec Césaire. Il lui dit que Saturnin Fichet était arrivé et qu'il se présenterait le surlendemain chez son père.

— Tu comprends, ajouta-il, arrange-toi pour que Silvestre, mon beau-frère, puisse le conduire le soir même où il voudra.

— Et tu dis qu'il m'aime ? fit Rose, à qui l'idée d'épouser un Parisien avait tourné la tête.

— Oui dà.

— Et qu'il veut m'épouser ?

— Pardine !

— Et qu'il me débarrassera de Guillaume Poiré ?

Ainsi se retrouvait mêlé à la vie de Césaire ce jardinier qui, en le dénonçant à Lemaître avait amené le premier malheur du jeune comte. Paul avait répondu à sa cousine :

— Certes, il te débarrassera de Guillaume Poiré et de bien d'autres s'il le faut.

— Alors, je te jure qu'il n'a rien à craindre.

Cela bien convenu, Paul retourna près de Césaire et lui dit de se rendre le surlendemain chez son oncle Robertin, et que Rose le ferait conduire où il désirait aller.

— Pars donc, lui dit Césaire, et si le marquis de la Rouarie consent à te suivre, dis-moi où je pourrai le retrouver assez près du château d'Arches pour qu'il puisse s'y rendre si c'était nécessaire.

— Je ne connais pas de meilleur endroit que la maison de mon père, répondit Paul. De Machecoul à Arches, il n'y a qu'une bonne hu-

chée, et nous y serons à l'heure convenue si le marquis est aussi bon marcheur qu'on le dit.

Paul partit avec Jacques Pélerin, et Césaire resta seul, fort impatient de voir le jour où il devait conquérir de nouveaux partisans à la cause qu'il servait.

Et maintenant que nous avons posé ces préliminaires indispensables, nous allons reprendre le récit des évènements, qui naquirent de la rencontre de ces divers personnages et de la collision de certains intérêts privés avec ce que la noblesse considérait comme l'intérêt public.

PREMIERE PARTIE.

I.

Le 2 janvier 1793, le jour même où Césaire devait se rendre au château d'Arches, la scène suivante se passait dans une petite maison située sur l'espace du quai qui s'étend du bas du cours Saint-Pierre jusqu'à Barbins. C'était un logis de pauvre apparence, ouvert au rez-de-chaussée par une porte vitrée, doublée de forts volets, et par une fenêtre garnie d'épais barreaux de fer.

Ce rez-de-chaussée se composait d'une première pièce dallée en pierre. Au fond et à droite se trouvait une alcôve fermée par un misérable rideau de serge, de l'autre côté, et à gauche, un cabinet, et dans ce cabinet, l'escalier qui montait au premier étage de la maison. A cet étage, ainsi qu'au rez-de-chaussée, il n'y avait aussi qu'une vaste chambre avec son alcôve. Au-dessus se trouvait un grenier, auquel on arrivait par une échelle mobile et une trappe.

C'était, comme on le voit, une misérable demeure, et l'aspect du maître de cette bicoque était encore plus misérable si c'est possible. Il paraissait avoir de cinquante à soixante ans; jamais figure plus maigre, plus jaune, plus avide ne surmonta un corps plus grêle, plus efflanqué On eût pu croire que cet homme n'avait pas deux jours à vivre, si l'éclat de ses yeux, ombragés de longs sourcils noirs, n'eût attesté une vigueur et une ardeur extraordinaires, toutes les fois que la discussion l'emportait hors de la prudente comédie qu'il jouait, en geignant sans cesse comme un homme qui va mourir.

Cet homme, que quelques années avaient vieilli d'une façon extraordinaire, était Mathurin Fichet, celui que nous avons vu servir d'intermédiaire entre Césaire de Perbruck et son étrange prêteur.

Il portait un costume qui ne cachait aucun des défauts de sa personne. Ce costume se composait d'un piètre pantalon de drap, étroit pour des membres si menus, et d'une veste sans basques, vulgairement appelée carmagnole.

Il était assis, dans la chambre du premier étage, sur une chaise à fond de bois, devant une table couverte de paperasses et d'assignats. De l'autre côté et en face de lui se trouvait un jeune homme assez élégamment vêtu, qui, les deux coudes appuyés sur la table, écoutait Mathurin, pendant que celui-ci disait :

— Tu comprends, Saturnin, c'est notre ruine à tous deux que ton père a consommée en s'attachant à suivre le marquis de Perbruck en émigration. La petite ferme de Marjolaine que nous possédions à nous deux a été considérée comme bien d'émigré. On l'a vendue... J'ai eu beau protester et dire que je voulais qu'on fît un partage, le procureur syndic de la commune m'a répondu, en me regardant de travers, que c'était un bien d'émigré. J'ai compris à demi-mot, et j'ai laissé saisir ma part et celle de ton père. La ferme s'est vendue cent vingt mille francs, il m'en revenait la moitié, la voici.

Et le bon Mathurin montra au jeune homme un volumineux paquet d'assignats.

— Et maintenant voici la tienne, ajouta-t-il en lui montrant une autre masse de cette monnaie imprimée.

— Soixante mille francs en assignats, fit dédaigneusement le jeune homme en les repoussant de la main, cela vaut bien encore un millier d'écus!

— Ou à peu près, c'est-à-dire deux mille sept cent soixante livres onze sols.

— Eh bien! reprit celui que le vieillard avait appelé Saturnin, changez-moi ça en argent, et je vous donne quittance.

— Volontiers, quand nous aurons réglé ton compte avec moi; d'abord, mille livres à toi envoyées sur une lettre que voici.

Saturnin ne bougea pas et fit la grimace.

— Plus, seize sols pour le port de ladite lettre.

— Ah! fit Saturnin, je comprends!

— Plus...

— Très bien, mon oncle, dit le jeune homme en se mordant les lèvres, vous êtes incapable de fournir un compte sans avoir la pièce justificative à côté. Dites-moi le reliquat exact de ce que vous me devez.

L'oncle fut pris d'une quinte de toux qui l'empêcha de parler. Pendant quelques instans il fit de vains efforts pour calmer cette crise, et

voyant qu'il n'y pouvait parvenir, il tendit un papier à Saturnin.

Ce papier mentionnait une longue liste de dépenses faites par Saturnin, les unes d'une somme de douze ou quinze livres, d'autres de un à dix sous. Le jeune homme ne s'amusa pas à les examiner, il courut à la balance du compte, et se trouva créancier d'une somme de quarante-huit livres.

Il regarda son oncle en face; la toux de celui-ci redoubla. Saturnin se gratta un moment le front, regarda encore son oncle. et se demanda s'il ne ferait pas bien de le jeter par la fenêtre. Mais un moment de réflexion l'arrêta, il prit une plume, écrivit une quittance, et dit à Mathurin:

— Donnez-moi quarante-huit livres, nous serons quittes.

L'oncle regarda son neveu avec un air d'inquiétude: il ne s'attendait pas à voir accepter ses comptes avec tant de facilité, et il craignait que cette indifférence ne cachât quelque arrière-pensée.

— Nous serons quittes! dit-il; quittes et bons amis, n'est-ce pas?

Saturnin mesura son oncle d'un air dédaigneux et lui dit:

— Ecoutez, mon oncle Mathurin, je vous connaissais pour un vieux ladre, un grigou sans pareil, mais je ne savais pas que vous fussiez un fripon! Vous m'obligez à vous le dire.

— Un fripon! s'écria Mathurin, ah! misérable, tu te permets...

— Silence! dit Saturnin en frappant du poing sur la table de façon à faire sauter tout ce qu'elle portait. Silence! je suis arrivé hier soir, vous m'avez donné asile cette nuit. Comme je serais indubitablement guillotiné si on me découvrait, je veux bien estimer le service que vous m'avez rendu 2,800 livres ou soixante mille livres, à votre convenance; ceci dit, vous me redevez à votre compte quarante-huit livres. Payez, nous serons quittes.

Mathurin s'était remis de la colère que le mot de fripon avait excité en lui; il se leva, alla à une vieille armoire, parut chercher longtemps parmi toutes sortes de vieux linges, puis il tira un bas, le déroula, y fouilla, et amena une douzaine d'écus de six livres et une pièce d'or de quarante-huit francs.

— Voilà... voilà tout ce que la conduite de ton père nous a laissé, fit le vieux Mathurin d'un ton larmoyant et en s'essuyant les yeux avec le coin du bas qui recélait son trésor.

— Silence! encore une fois, reprit le jeune homme, mon père a agi comme il a cru devoir le faire, et quoique je trouve qu'il eût tout aussi bien fait de rester en France que d'émigrer, je ne le blâme pas, et j'entends que personne ne le blâme!

— Je n'en dis pas de mal... je dis...

— Je dis que voilà le jour qui baisse, qu'il faut que je sois en route dans une heure, et que je n'ai pas le temps de discourir.

Mathurin considéra les écus, en prit trois et les avança vers Saturnin, puis tout à coup il les retira en lui tendant la pièce de quarante-huit francs et lui dit:

— Tiens, Saturnin, malgré tes injures, je veux te prouver que je suis un bon parent... Prends cet or, c'est plus aisé à porter en voyage.

Saturnin resta la bouche béante devant la générosité de son oncle.

— Et surtout, dit celui-ci, ne parlons pas du change, quoique dans le temps où nous vivons l'or soit bien rare et se paie fort cher.

Le jeune homme parut prêt à sauter au collet de son oncle; mais une réflexion soudaine l'arrêta; il se laissa aller sur sa chaise et se mit à rire à gorge déployée. L'oncle ne savait s'il devait se fâcher de cette gaîté exorbitante, et restait debout devant Saturnin l'œil en feu et les poings fermés.

Enfin le neveu put prononcer quelques paroles et s'écria:

— Donnez, mon oncle, je veux la garder, la faire encadrer, la porter en guise d'amulette... Car jamais je n'aurai occasion de recevoir une plus excellente leçon de désintéressement.

En parlant ainsi, il prit la pièce de quarante-huit francs. Cependant, Mathurin n'eût peut-être pas accepté cette façon d'être avec lui, et la colère qui se peignait sur son visage allait sans doute éclater, lorsque le rire de Saturnin s'interrompit tout à coup; le jeune homme courut à la fenêtre, l'ouvrit; un long coup de sifflet se fit entendre.

— Adieu, mon oncle, s'écria-t-il; dans une heure vous serez débarrassé de tous vos comptes avec moi.

Mathurin avait eu le temps de se remettre, il reprit sa mine hypocrite et dolente; il leva les mains et dit d'un ton plein d'affliction:

— Que la bénédiction du ciel et celle de ton oncle t'accompagnent!...

— Bien! lui dit Saturnin, mais ne levez pas si haut votre bénédiction; vous déchirerez votre carmagnole, et vous me porterez le racommodage sur mon compte.

Aussitôt, et sans attendre la réponse de Mathurin, le jeune homme s'élança hors de la maison et prit rapidement le chemin qui devait le mener au cours Saint-Pierre. Cet empressement à s'éloigner l'empêcha de s'apercevoir que la fenêtre se rouvrit derrière lui, et qu'un signe de son oncle avertit un homme à figure sinistre et qui se tenait aux aguets.

Cependant Saturnin arriva au cours au moment où quelques personnes, profitant d'un beau soleil d'hiver, venaient s'asseoir sur les bancs de pierre espacés sous les grands arbres. Il parcourut la promenade dans toute sa longueur d'un pas précipité, et en regardant at-

tentivement de tous côtés. Probablement il cherchait quelqu'un, mais il ne le trouva pas, car après s'être arrêté pendant quelques instans au bout du cours, et avoir regardé au loin sur cette partie de la Loire qui borde *la Prée des Mauves*, il remonta plus lentement et en examinant mieux les rares promeneurs.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'il aperçut près de lui un homme en blouse, à la barbe longue, et d'un aspect misérable.

Saturnin ne put retenir un mouvement de surprise; un cri étouffé sortit de la poitrine du mendiant. Saturnin fit un pas vers lui, mais presque aussitôt il vit apparaître des gens qui l'examinaient avec une attention suspecte. Fichet allait reprendre sa marche, lorsque quatre ou cinq de ces hommes se serrèrent de manière à l'enfermer dans un cercle, ainsi que le pauvre.

Saturnin fut vivement alarmé ; mais le mendiant, s'approchant tranquillement, lui dit d'une voix piteuse, mais qui ne décélait aucune frayeur :

— La charité, s'il vous plaît, pour un pauvre homme qui n'a pas mangé depuis trois jours.

Saturnin hésita, mais le mendiant lui dit tout bas :

— Fais-moi l'aumône, ou je suis pris!

Saturnin mit la main dans sa poche, y trouva la pièce d'or de 48 fr. de son oncle, et la jeta au mendiant...

Celui-ci la prit, et il allait s'éloigner, lorsque l'un des hommes qui les entouraient lui dit :

— Ah ! voyons ce qu'on t'a donné ?

Le mendiant ouvrit la main et montra le double louis.

— Quarante-huit livres! s'écria l'homme qui lui avait parlé. C'est bien! va t'en et profite de l'aubaine; elle ne se renouvellera pas, je te le jure.

Le mendiant salua humblement et s'éloigna.

Saturnin était demeuré immobile à sa place, plongé dans une profonde rêverie. Enfin il reprit sa marche, mais il s'aperçut que les hommes qui l'avaient entouré le suivaient pas à pas.

Au mois de janvier 1793, on n'était pas à une époque où l'on pût demander compte à cette espèce de curieux de la façon dont ils vous observaient, surtout quand on était le fils de l'intendant d'un émigré, que cet intendant avait suivi à l'étranger; surtout quand on avait quitté Paris pour venir à Nantes et profiter d'un navire neutre pour émigrer à son tour.

Saturnin se promena donc le plus indifféremment qu'il put, en cherchant toutefois à reconnaître les gens qu'il était sans doute venu chercher à la promenade; mais, soit qu'ils lui manquassent de parole, soit qu'à le voir si bien accompagné, ceux qui devaient le sauver se fussent retirés, il fit encore deux tours sans avoir rencontré aucun de ceux qu'il cherchait.

Saturnin commença à se trouver embarrassé du parti qu'il devait prendre. Il mit la main à sa poche et en tira une douzaine de sous.

— Pas même de quoi payer une nuit à l'auberge, dit-il entre ses dents.

Puis il pensa à sa pièce de quarante-huit francs et poussa un gros soupir.

— O vertu! murmura-t-il tout bas.

Et sur cette réflexion il s'assit sur un banc de pierre pour réfléchir à son aise à la position où il se trouvait.

« Mon père a émigré il y a quinze mois, se dit-il; il m'a laissé avec ma mère à Paris, dans l'hôtel du marquis de Perbruck. Nous devions aller le rejoindre le plus tôt possible. Huit jours après son départ ma mère est morte et j'ai été arrêté. Je suis resté quatorze mois en prison; on m'a relâché comme un imbécile inoffensif. Je n'ai point appelé de la sentence. J'ai beaucoup trop de sens pour prétendre avoir de l'esprit par le temps qui court. Je suis parti pour Nantes sur une lettre de mon père, lettre datée de Jersey et qui me disait que je trouverais mon passage payé sur un navire américain qui devait en passant envoyer une chaloupe à Guernesey.

» Hier, je suis arrivé; j'ai rencontré le patron de la barque qui devait m'emmener jusqu'à Paimbœuf. Il m'a donné rendez-vous ici. En attendant, je suis allé demander des comptes à mon oncle; selon les intentions de mon père, je les ai approuvés, attendu qu'il parait certain que dans six mois tout cet infâme gouvernement de bourreaux sera renversé. Les évènemens ont marché à merveille jusqu'à présent; mais voilà que pour m'être promené trop vite, j'ai manqué les gens qui m'attendaient, à moins que je n'aie été trahi et que l'on ne m'ait envoyé ces quatre ou cinq gredins à la place de mes libérateurs. Cependant je ne suis point connu ici... Jamais je ne suis venu à Nantes... Hé! n'ai-je pas mon bon oncle, qui m'a peut-être fait l'honneur d'estimer ma tête dix écus et qui l'a vendue ce prix-là? Cependant la tête du fils d'un intendant de grand seigneur ne vaut pas grand'chose à une époque où on en a de plus célèbres à *guillotine que veux-tu*. Mais c'est beaucoup trop réfléchir au passé; il faut s'occuper de l'avenir ou tout au moins du présent; car Dieu sait si j'ai un avenir!... Me voilà examiné, cerné et bientôt prisonnier. Et ce qui m'a probablement trahi, c'est cette malheureuse pièce de quarante-huit livres. Aussi, qui diable donne quarante-huit livres à un pauvre ? car c'est un pauvre!... Et cependant... oui... quoiqu'il y ait cinq ans que je ne l'ai vu... quoiqu'on le dise mort... je le parierais, c'est lui!... c'est le comte de Perbruck, le fils du maître de mon père! Mais si c'est lui, que diable fait-il dans ce pays? Comment, lorsqu'il

était parfaitement tranquille... quelque part... car jamais le marquis n'a pu parvenir à le découvrir, comment est il venu se fourrer dans la gueule du tigre ? Est-ce que le mouvement décisif dont me parle mon père et qui doit sauver Louis XVI serait sur le point d'éclater ? Diable ! ceci changerait grandement la question...»

Saturnin fut interrompu dans le cours de ses réflexions par un coup qui lui fut légèrement frappé sur l'épaule ; il se retourna et reconnut une des lugubres figures qui l'observaient. Saturnin la regarda, mais sans prononcer une parole.

— Est-ce que vous ne pensez pas qu'il soit l'heure de souper ? lui dit le personnage mystérieux qui l'avait interrompu dans ses réflexions.

Saturnin lui répondit sans se déconcerter :

— Où soupe-t-on ?

— Suivez-moi, je vais vous montrer le chemin.

Saturnin se leva et suivit l'homme qui lui avait parlé. Les trois autres le suivirent à son tour, de façon à lui couper la retraite s'il lui prenait fantaisie de retourner sur ses pas.

Cette précaution était inutile. Notre jeune Parisien était décidé à tenter jusqu'au bout l'aventure dans laquelle il se trouvait engagé.

Saturnin Fichet, fils de Pierre Fichet, intendant de M. le marquis de Perbruck, était un beau jeune homme de vingt-huit ans, grand, bien fait, d'une figure distinguée, d'un profil charmant, et qui rappelait tellement certains traits du vieux marquis et le beau visage de son fils Césaire, que les mauvaises langues prétendaient que Mme Fichet avait oublié que les devoirs d'un intendant s'arrêtent à la porte de la chambre de son maître.

D'autres, qui avaient remarqué la tendresse de Mme de Perbruck pour ce jeune homme et qui avaient surpris des larmes dans ses yeux lorsqu'elle le rencontrait dans son hôtel, donnaient une autre origine à cette ressemblance inouïe. Cependant la révolution et ses horribles boucheries avaient fait taire ces propos, mais elles n'avaient point effacé l'étonnante ressemblance qui existait entre le fils de l'intendant et le fils du maître.

Cette ressemblance s'augmentait de certains hochemens de tête, de certaines allures de jambe qui donnaient à Saturnin la mine d'un gentilhomme. Ces airs dégagés eussent fort étonné ceux à qui on eût dit que Saturnin avait été destiné à être procureur. En effet, son père, c'est-à-dire M. Fichet, n'avait pas voulu que son fils lui succédât dans un emploi qui, malgré ses produit excellens, tenait à la domesticité.

On disait bien encore que le père Fichet n'avait suivi en cela que les ordres du marquis, qui voulait pousser son bâtard dans la robe. Que tout cela fût ou ne fût pas vrai, il est du moins certain que Saturnin avait beaucoup plus fréquenté les coulisses du théâtre Audinot que l'étude de son patron.

On citait de lui des aventures très hardies avec les plus gracieuses princesses du lieu, et l'on disait même que s'étant trouvé en tête à tête dans une de ces petites loges obscures où les belles dames du temps venaient cacher leurs galans rendez-vous, il y avait si bien parlé, qu'il leur avait fait croire complètement qu'il était une parfait gentilhomme.

A ce métier, Saturnin avait gagné une assurance que soutenait un courage insouciant, et qui lui eût permis de faire de la fatuité, s'il n'eût été de sa nature le garçon le plus amoureux de bien rire, de bien vivre, le cœur sur la main, la main ouverte, le sourire aux lèvres avec de gais propos, point curieux et sans ambition.

Ce jovial garçon marchait donc silencieusement entre ses quatre gardiens, essayant de se faire un plan de conduite et n'y pouvant arriver, attendu que pour savoir comment se conduire, il faut à peu près savoir où l'on veut aller, ou bien où l'on vous mène. Mais Saturnin ne savait pas ce qui se passait à son sujet.

— Si l'on m'arrêtait, se disait-il, pour me conduire en face de messieurs de la commune, on n'y mettrait ni tant de mystère ni tant de façon... si on voulait me sauver, on ne s'exposerait pas à me voir prendre mes jambes à mon cou de manière à faire manquer les bonnes intentions de mes libérateurs ; si... etc...

Saturnin marchait donc de suppositions en suppositions pendant qu'il suivait son conducteur, sans pouvoir trouver une explication à ce qui lui arrivait, lorsque l'homme qui marchait devant lui s'arrêta devant une petite maison dont il poussa la porte et lui fit signe d'entrer. Saturnin était décidé à se confier au hasard, et il entra.

II.

A peine notre aventurier avait-il dépassé le seuil de la porte, qu'elle se referma derrière lui sans qu'aucun de ceux qui l'avaient suivi ni celui que l'avait précédé entrassent avec lui.

Saturnin se trouva dans un couloir étroit, au bout duquel il vit une cuisine ouverte, et dans laquelle il y avait grand feu. Une servante accorte et jolie s'avança et lui cria de toute sa voix :

— Est ce que c'est vous, monsieur Saturnin Fichet ?

Le jeune homme, fort étonné de se voir ainsi connu, hésita à répondre, lorsqu'une porte s'ouvrit, et une jeune fille s'élança dans le couloir en disant d'une voix très émue, mais joyeuse :

— Mon père, c'est M. Saturnin Fichet...

Une voix de contre-basse repartit :

— Fais entrer le citoyen Fichet.

Saturnin cette fois obéit encore. Pendant qu'il gagnait la porte d'un petit salon, ces mots mystérieux « Entrez et ne craignez rien » furent doucement prononcés par la jeune fille.

Saturnin passa galamment devant elle en la saluant de sa révérence la plus élégante et de son sourire le plus gracieux, et il entra immédiatement dans un petit salon où il trouva trois ou quatre hommes, en carmagnole, le bonnet rouge en tête. Il reconnut aisément le maître de la maison, attendu qu'il était en pantoufles, les deux jambes étendues sur un coussin.

Saturnin avança pour le saluer d'une façon tout civile.

— Salut et fraternité ! lui dit celui-ci de la même voix de contre-basse qu'il avait déjà entendue.

— Ou la mort ! continua Saturnin du même ton.

— Très bien ! firent les trois autres gaillards qui se trouvaient dans la chambre.

Saturnin se tourna de leur côté et fut obligé de leur donner la main.

— Faut-il servir, mon père ? dit la jeune fille.

— Oui, oui... nous causerons au dessert.

— Eh bien ! citoyen Fichet, les affaires vont-elles bien à Paris ? dit à Saturnin un petit homme maigre, aux yeux flamboyans, à face d'usurier, le teint huileux et jaune, les cheveux plats et gras, les mains longues et crochues, le regard inquisiteur et louche.

— Mais ça ne va pas mal, dit Saturnin, que l'aspect de ce vieux oncle et l'attention avec laquelle il l'examinait alarmèrent tout d'abord.

— Hum ! fit le bonnet rouge avec colère, Robespierre devient modéré... Il aime les lenteurs de la justice... On envoie les prisonniers devant le jury... Il n'y a que Marat qui comprît la révolution en vrai patriote !...

— Le souper est servi ! s'écria vivement la jeune fille, comme pour couper court aux atroces propos de ce sans-culotte.

Deux des autres convives aidèrent le goutteux à se traîner dans la salle à manger, et la jeune fille profita du mouvement général pour glisser à l'oreille de Saturnin la recommandation d'être prudent.

Celui-ci eût bien voulu questionner cette charmante enfant qui semblait l'avoir pris sous sa protection, mais il aperçut les yeux du convive maratiste fixés sur lui, et il se contenta de lui offrir la main ; elle lui tendit la sienne en rougissant, et Saturnin la pressa doucement ; ce signe d'intelligence lui fut rendu.

Si l'on n'eût pas appelé Saturnin Fichet par son nom, il n'eût pas hésité à croire que l'on le prenait pour un autre ; mais comment se persuader qu'il y ait eu quiproquo, lorsqu'on savait si bien son nom et sa récente arrivée de Paris ? Saturnin se décida à se laisser dire et à faire tout ce que l'on voudrait.

On se mit à table, et la jeune fille, qui tenait la place de la maîtresse de la maison, fit asseoir Saturnin auprès d'elle. Le maratiste fit une affreuse grimace ; elle le vit, l'appela et le plaça à sa gauche.

— Ah ! fit le père d'un ton de mauvaise humeur... M. Saturnin auprès de toi !...

— Ne faut-il pas faire honneur aux étrangers ?...

— On ne fait plus honneur à personne, dit le maratiste... Liberté, égalité ou la mort !...

— En ce cas, mon père, puisque tout le monde est égal, pourquoi ne mettrais-je pas le citoyen Fichet à côté de moi aussi bien que le citoyen Guillaume Poiré (c'était l'ex-jardinier de Lemaître, celui qui avait si rudement parlé au comte de Perbruck, quelques années avant, sur la place de Bouffay. Il annoncait à cette époque ce qu'il deviendrait un jour.)

Le père se tut. Le raisonnement de sa fille dépassait tout ce qu'il avait d'intelligence ; mais le citoyen Poiré reprit d'un ton aigre-doux :

— On ne rend plus d'honneur à personne, c'est vrai... mais on honore la vertu, et le citoyen Fichet est bien jeune pour être...

— Pour être vertueux, dit celui-ci... Je te jure, citoyen Poiré, puisque c'est ton nom, que je suis très vertueux !...

— As tu été éprouvé ? dit Guillaume d'une voix âcre ; as-tu dénoncé ton frère et l'as-tu envoyé à la guillotine ? As-tu arrosé du sang des aristocrates les racines de l'arbre de la liberté ?

— Vous savez bien, dit la jeune fille, qu'il n'a pu se montrer aussi patriote que vous, puisqu'il sort de prison.

— Et d'ailleurs... dit Saturnin indigné, jamais je ne...

Le pied de sa jolie voisine posé sur le sien l'avertit de se taire.

— C'est bon ! c'est bon !... fit le maître de la maison ; nous causerons de cela plus tard.

— Oui, oui, dit Poiré ; l'occasion est belle de montrer s'il a du sang de patriote dans les veines.

— Voulez-vous un morceau de ce filet ? dit la jeune fille ; vous oubliez que le citoyen Fichet n'a peut-être pas dîné.

— Précisément... dit celui-ci, je meurs de faim...

— Allons, Rose, dit Poiré, donne-moi de ce filet... Si tes mains l'ont préparé, il me paraîtra délicieux !...

La galanterie de cet horrible gredin, passant par une bouche à dents d'ébène, et accompagnée d'un regard en fourche qu'il lançait amoureusement sur celle qui méritait si bien le nom de Rose, parut abominable à Saturnin. Le franc jeune homme éprouva même une

sorte de dépit en entendant la jolie fille répondre avec une coquetterie gracieuse :

— Tout le souper est de ma façon, citoyen, et si tu n'y fais pas honneur, tu m'insulteras !...

— En ce cas, je n'ouvre plus la bouche que pour manger, dit Poiré.

Saturnin se demanda comment une si jolie fille pouvait coquetter avec un pareil monstre; mais presque aussitôt Rose lui dit, si bas qu'il entendit à peine :

— Voyez ce que je fais pour vous... aidez-moi donc...

Saturnin n'y comprit plus rien, et se mit à manger avec une voracité qui le dispensait de parler et lui donnait le loisir d'examiner. Il apercut alors que Rose, suivant son système de protection, versait à boire à Guillaume et à ses compagnons, de façon à leur ôter la faculté de voir et d'entendre.

Le père n'avait pas besoin d'être excité, car il buvait à lui seul autant que les autres ensemble. Les deux convives qui étaient près de lui, l'imitaient autant qu'il pouvaient, et bientôt Saturnin s'aperçut qu'ils étaient arrivés à ne plus s'entendre. Mais le farouche Poiré résistait mieux, et malgré toutes les agaceries de Rose, il s'était assez bien ménagé pour qu'à la fin du repas il eût encore tout son bon sens.

— Ah! mon Dieu! s'écria Rose; neuf heures et demie! C'est l'heure où le médecin a ordonné à mon père de se coucher.

— Ah! fit Poiré d'un ton équivoque; le médecin a ordonné à ton père de se coucher de bonne heure; mais il lui a aussi ordonné de ne pas boire de vin, et tu n'as pas jugé à propos de te le rappeler, et maintenant qu'on va parler d'affaires, tu dis qu'il est l'heure d'aller se coucher.

Rose ne répondit pas, mais elle poussa un profond soupir et parut essuyer une larme.

— De quel ton vous me parlez! fit-elle désolée; ah! si c'est comme ça que vous me devez traiter lorsque...

— Eh! bien non... j'ai tort ma Rose, dit Poiré, j'ai tort. Mais, ajouta-t-il avec cette grimace affreuse que fait l'amour sur un visage laid, je te connais, petite aristocrate... Tu voudrais sauver ce coquin de marquis de Perbruck, que le citoyen Fichet s'est engagé à nous livrer.

Saturnin crut comprendre le rôle qu'il jouait et qu'on voulait lui faire jouer; mais fut très surpris d'entendre Rose lui dire d'un air tout à fait dégagé :

— Allons, citoyen, donnez à ces messieurs les renseignemens que vous avez promis à mon cousin Paul Robertin.

Le nom de Robertin allié à celui de Rose fut un trait de lumière pour Saturnin. Sans les connaitre précisément, il savait l'histoire des trois frères. Il comprit qu'il était chez le Robertin de Nantes, et il se rappela qu'il avait été un moment question de son propre mariage avec Rose, la fille du riche marchand de blés, et que dans la dernière lettre qu'il avait reçue de Jersey, son père lui disait de se servir de ce projet pour se faire au besoin un protecteur de Robertin le patriote. Mais cela ne lui disait pas comment il avait pu se rencontrer avec le cousin Paul. Aussi s'écria-t-il d'un air ébahi :

— Ah! j'ai promis des renseignemens à votre cousin ?

— Eh bien, oui, dit Rose, stupéfaite de l'air étonné du jeune homme.

A ce moment Poiré se leva, et d'une voix menaçante :

— Est-ce que tu ne saurais rien par hasard ? dit-il à Saturnin.

— Moi! fit Saturnin. Mais je sais tout.

— Eh bien! dit Poiré, où doit avoir lieu le rassemblement des traitres et des conjurés ? Comment, à quelle heure, par quel chemin doivent ils se rendre à cet union liberticide ?

Rose jeta un coup d'œil d'intelligence à Saturnin en lui disant :

— Voilà ce que vous pouvez dire le plus aisément du monde.

— Certainement, fit Saturnin en prenant des airs assurés.

— Eh bien, où est le rendez-vous ? dit Poiré en fixant ses regards sur le pauvre Fichet.

Saturnin, qui marchait en aveugle dans la route où le hasard l'avait lancé, ne s'arrêta pas à se demander pour quel Saturnin Fichet supposé il allait répondre, lui, le véritable Saturnin. Il chercha un moment dans ses souvenirs, et se rappela avoir entendu parler au marquis de Perbruck de l'un de ses amis qui habitait les environs de Nantes. Cet ami s'appelait le baron de Paradèze, on le disait émigré, il n'y avait donc aucun danger à le désigner, Saturnin répondit donc :

— La réunion doit avoir lieu chez M. de Paradèze.

— Au château d'Arches ? s'écria vivement Guillaume.

— Précisément, dit Saturnin.

— J'en étais sûr! s'écria Poiré. Tous ces infâmes aristocrates sont rentrés, Paradèze comme Perbruck; et tout cela doit se réunir dans le château d'Arches, chez la sœur de ce damné Paradèze... Ah! pardieu! Paul n'avait pas besoin de nous donner tant de peine pour avoir de vous ces renseignemens... je les avais devinés.

Saturnin ne savait pas trop s'il devait rire de voir le farouche républicain croire si saintement au mensonge qu'il venait de faire ou s'il n'avait pas à s'alarmer d'avoir peut-être rencontré juste en croyant ne faire qu'une supposition.

Quant à Rose, elle paraissait ravie de la manière dont Poiré prenait la chose.

— Et, continua celle-ci, par quels chemins doivent-ils donc arriver ?

— Ah! fit Saturnin assez embarrassé, ils sont tous cachés dans les environs... les uns d'un côté, les autres d'un autre... et chacun fera comme il pourra...

— C'est juste ! dit Poiré en réfléchissant... mais l'heure du rendez-vous général ?

— Demain à minuit, répondit résolument Saturnin.

— Très bien, dit Poiré en se versant à boire.

Saturnin brûlait d'être débarrassé de son interrogatoire, et il fut très surpris quand Rose lui dit tout bas de s'informer du parti que l'on devait prendre.

Cependant il répéta la question qui lui avait été soufflée et Poiré répondit :

— Demain à minuit le château sera entouré, et à minuit un quart, quand la réunion sera au grand complet... nous serons là... mais, dites-moi... n'y a-t-il pas un signal auquel on reconnaîtra que le moment sera bon pour entourer le château ?...

— Oui, certes, dit Saturnin, qui ne voulait pas rester coi, nous tirerons trois coups de fusil...

— Bien... bien... dit Poiré, nos hommes se mettront en marche demain ; les uns prendront par la ferme de Ligné et garderont le chemin de Rennes ; les autres suivront par le château de Malvenu ; un troisième détachement tournera par le haut de Gigan... Nous les diviserons ensuite par petites bandes, de manière à cerner complètement le repaire des ex-tyrans.

Le républicain se traçait un plan d'expédition bien plus encore qu'il ne répondit à Saturnin. Il le combina ainsi pendant quelques instans en s'applaudissant de l'excellence des mesures qu'il allait prendre. Enfin il jeta un regard satisfait sur ses compagnons à peu près endormis dans leur ivresse et murmura :

— Enfin voilà une prise dont personne ne partagera la gloire avec moi !

— Je ne vous propose pas de venir chez Billaud-Varennes, dit-il à Saturnin ; il est trop tard, et je lui dirai quel service vous avez rendu à la patrie.

Puis il se leva, et comme indigné de s'être servi de *vous* en parlant à Fichet, il reprit avec emphase :

— Tu es un loyal citoyen, Saturnin Fichet, et je bois avec toi à la mort de tous ces exécrables aristocrates, aussi lâches que pervers, et qui viennent pour boire le sang des vrais patriotes...

Ce toast, proposé d'une voix éclatante, éveilla les autres convives de leur torpeur ; ils se levèrent tous à l'exception du père de Rose, et ils burent à la mort des aristocrates, en agitant en l'air leurs bonnets rouges. Rose profita de ce mouvement pour enlever les lumières de la table, et se dirigea vers la porte de manière à faire comprendre à ses invités que l'heure de se retirer était venue.

Poiré leur montra le chemin, et bientôt après la maison était dans le plus profond silence. Rose et la petite servante avaient établi le père Robertin dans un vaste fauteuil où il s'était endormi.

A peine le père eut-il fait entendre les assurances ronflantes d'un profond sommeil, que Rose, s'affublant d'une mante et d'un bonnet, dit à Saturnin :

— Allons, il est temps d'aller au rendez-vous.

Cette fois Saturnin voulut savoir où on allait le conduire ; il fit une question ou deux, mais Rose lui répondit avec une sorte d'alarme :

— Songez qu'il faut au moins une demi-heure d'ici au haut de Barbins, qu'il m'en faudra autant pour revenir, et que si mon père s'éveillait d'ici là, je serais perdue.

Saturnin se dit qu'il aurait le temps d'apprendre en route ce qu'il était et ce qu'on voulait faire de lui, et il se résigna enfin à partir.

La jeune fille le précéda, et bientôt après, elle lui dit :

— Donnez-moi votre bras et tâchons d'avoir l'air de deux amoureux. On n'est pas suspect comme ça...

Saturnin offrit son bras à Rose. A vrai dire, c'était la plus gracieuse fille qu'il eût rencontrée de sa vie ; une fille pleine de générosité et qui le sauvait, avec des yeux pleins de feu, une taille charmante, des dents perlées, des mains effilées et douces, des pieds coquets ; aussi poussa-t-il un soupir en disant :

— Ma foi, mademoiselle Rose, vous me conseillez là une comédie que je jouerais aussi sérieusement que vous le voudriez...

— Ah ! monsieur Saturnin, dit Rose, nous parlerons de cela plus tard !...

Cette réponse causa à Fichet une surprise plus grande que toutes celles qu'il avait éprouvées jusque-là. Décidément, on le prenait pour lui-même.

— Ah ça, dit-il, mademoiselle Rose, veuillez m'expliquer tout ce qui se passe.

— Mais il me semble que puisque vous êtes convenu de tout avec mon cousin Paul, vous devez le savoir mieux que moi.

— Peste ! se dit Saturnin, j'ai fait beaucoup de choses dont je n'ai pas d'idées, mais probablement ce cousin doit savoir qui je suis et me l'apprendra. Est-ce que nous allons rejoindre votre cousin Paul ? dit Fichet.

— Mais non ! Vous savez bien que c'est son beau-frère que nous allons chercher, Silvestre Landais qui me fait la cour. Ah ça, reprit Rose avec un peu d'humeur, est-ce que l'aspect de ce méchant homme de Poiré vous a troublé la tête ? Paul m'avait dit que vous étiez brave comme tout et qu'au moment où vous lui avez sauvé la vie et où vous l'avez tiré des griffes des

cinq ou six gardes nationaux qui voulaient l'arrêter, vous étiez aussi tranquille que si vous aviez été au bal, quoique deux de ces misérables vous eussent posé le canon de leur fusil sur la poitrine.

— Diable ! fit encore Saturnin en riant, et je n'ai pas pâli ?...

— Ah ! ce n'est pas bien de vous moquer de moi, dit Rose.

Cependant Saturnin se voyait engagé à soutenir un personnage un peu trop héroïque selon ses penchans personnels; mais après un instant de réflexion il se dit :

— Bah ! il en sera ce qu'il plaira au ciel !... Ma foi, j'irai jusques au bout.

Puis il se mit à parler à Rose et à s'informer de ses projets, de son passé.

— Mais Paul m'a dit qu'il vous avait donné tous ces détails, fit Rose d'un ton piqué. Ou bien il s'est vanté, comme cela lui arrive d'ordinaire, ou bien, ajouta-t-elle avec dépit, vous oubliez vite ce que l'on vous dit.

Puis elle ajouta avec un soupir :

— Et peut-être aussi ce que vous dites...

Saturnin se tourna du côté par lequel on arrive à se faire toujours écouter, quoiqu'on ne parle pas toujours juste.

Il se mit à essayer de la flatterie.

— Votre cousin m'a dit mille choses ; mais il me les a si mal dites, que j'ai besoin de les entendre de nouveau. D'ailleurs, j'ai cru remarquer qu'il n'était pas très exact dans ses renseignemens.

— Vraiment ?

— Certes. Il m'a dit, en effet, qu'il avait un cousine qui s'appelait Rose, qui était jeune et très bonne ; mais il ne m'a pas dit que c'était la plus jolie personne de Nantes, la plus spirituelle, la plus courageuse, la plus charmante.

En parlant ainsi, Saturnin pressa doucement le bras de la jeune fille, qui repartit d'une voix troublée :

— C'est drôle ! il m'avait dit qu'il vous en avait parlé, et que c'est pour ça que vous lui aviez dit... que... enfin...

— Quoi donc ? fit Saturnin.

— Ah ! mon Dieu ! fit la jeune fille ; est-ce que vous ne le lui avez pas dit ? M'aurait-il menti ? Ce serait mal, car alors je ne serais pas ici.

— Assurément, dit Saturnin : je lui en ai parlé, j'ai dû lui en parler... Mais pardonnez-moi si j'ai oublié ce à quoi vous faites allusion. Je suis dans une si étrange position...

— Oh ! fit la jeune fille, ces choses-là ne s'oublient pas, Paul m'a trompé. Pauvre folle que j'étais !... Hélas ! mon Dieu, je suis perdue !

Ces dernières paroles avaient été prononcées avec une véritable terreur.

— Ne dites pas cela, Rose, tant que je serai près de vous, vous ne courrez aucun danger si je puis vous en préserver.

— Mais certainement vous le pouvez ; mais soyez franc, que lui avez-vous dit à mon cousin... relativement... à des idées de votre père... et du mien... sur...

Et elle s'arrêta toute tremblante.

Saturnin ne put pas douter plus longtemps qu'on n'eût parlé à Rose des projets d'alliance jadis caressés par les deux pères. Il se hasarda dans cette voie.

— Ecoutez, mademoiselle Rose, lui dit-il, je ne sais ce que votre cousin a pu vous dire ; mais s'il vous a parlé de l'amour que vous êtes faite pour inspirer à tout homme qui a le bonheur de vous connaître, il ne vous a point trompée ; si c'est sur mon amour que vous comptez pour vous arracher à un danger quelconque, vous n'êtes point perdue...

— Vrai ! s'écria Rose... Oh ! merci, merci... monsieur Saturnin. Allez donc remplir votre mission ; finissez-en, mettez-vous en mesure de pouvoir contre-balancer l'influence de cet odieux Poiré, et alors notre bonheur est assuré ; le mien du moins, ajouta-t-elle avec un regard agaçant. Je vous parle bien librement, reprit-elle bientôt ; mais vous savez ma position ; si d'ici à deux mois je n'ai pas épousé Poiré, mon père et moi nous sommes perdus. Hier encore il me l'a dit : « Il faut que tu m'épouses, ou je te montrerai comment on fait danser les amis des émigrés ! »

Rose était donc du parti royaliste, et cela sans doute à l'insu de son père.

Cependant tout cela ne disait pas à Saturnin comment un autre avait sans doute pris sa place, et comment en ce moment il prenait sans doute la place de cet autre. Il eût bien voulu savoir où on le conduisait, mais il ne pouvait le demander, puisque lui-même avait sans doute arrêté le lieu du rendez-vous ; il n'osait pas plus se taire que parler, et ne sachant quelle conversation engager, il se mit sur le chapitre de l'amour et dit à Rose :

— Ainsi vous m'aimez ?...

— Si je vous aime !... Mais ne sais-je pas tout ce que vous êtes !... Qui ne vous aimerait pas, Saturnin ; vous, si brave, si généreux, vous qui avez secouru tant de pauvres de votre bourse ; qui avez si loyalement soutenu la cause de vos bienfaiteurs ; vous qui avez sauvé toute une famille de l'incendie à Machecoul !

— Sacrebleu ! se dit Saturnin, mais je suis tout à fait un héros !...

Paul Robertin, pour mieux intéresser Rose au salut de Césaire, qu'il avait annoncé à la jeune fille sous le nom de Saturnin Fichet, avait doré son héros de toutes les belles histoires qu'il avait entendu raconter. La pauvre enfant était dans l'enthousiasme.

— Oh oui, dit-elle, je vous aimerai ! et je vous le dis... Oui, je vous le dis, parce que ce senti-

ment-là me remplit le cœur; oui, je serai fière de m'appeler un jour madame Saturnin Fichet.

— Un homme si brave doit avoir des droits que n'ont pas tous les autres, se dit le jeune homme. Et il embrassa Rose.

Elle s'arrêta tout émue.

— Saturnin, lui dit-elle, c'est notre baiser de fiançailles... comptez sur moi, je mourrai plutôt que d'être à un autre qu'à vous... Me faites-vous le même serment ?

Trop souvent les mots répondent aux mots, plus vite que la pensée à la pensée...

— Oui, je vous le jure, dit Saturnin, sans songer à la gravité du serment qu'il prononçait.

— Eh bien, attendez moi un moment. . Nous sommes arrivés.

Rose serra la main à Saturnin et l'appuya sur son cœur en disant :

— Celui-ci ne vous trompera jamais !

Saturnin voulut prendre un second baiser, mais Rose s'échappa lestement et alla frapper à la porte d'une petite chaumière perdue dans les arbres à une vingtaine de pas de la route. Un moment après, Saturnin vit arriver un homme seul avec deux chevaux.

— Et Rose ? lui dit notre jeune aventurier.

— Rose va retourner à Nantes par le chemin d'en bas. Quant à nous, dépêchons ; vite à cheval et filons. Il y a deux bonnes heures d'ici au château d'Arches, et il est sept heures.

— Est-ce que nous allons au château d'Arches ?

— Eh bien, est ce que ce n'est pas là le lieu de la réunion ? dit le paysan.

— Parbleu, ce serait plaisant si j'avais deviné juste ! se dit Saturnin en montant à cheval.

Puis il réfléchit que cela pouvait ne pas être plaisant du tout, et il commença à s'inquiéter sérieusement. Les chevaux furent mis au trot, et les voyageurs allèrent ainsi sans échanger une parole durant près d'une heure ; le guide marchant en avant, Saturnin le suivant comme un homme à moitié ivre, qui se sent entraîné dans un chemin semé de dangers, mais qui n'a pas la force de résister.

III.

Avant d'aller plus loin, il faut expliquer à nos lecteurs d'où venait cet étrange quiproquo.

La veille même de ce jour deux hommes que nous connaissons déjà étaient attablés devant un pot de cidre dans un cabaret de la place de Viarmes.

— Tu dis donc, disait Guillaume Poiré, l'ex-jardinier du terrible Lemaître, le farouche convive de Robertin de Nantes, à Mathurin Fichet, l'oncle de Saturnin, que ton neveu est arrivé ce soir...

— Oui, répondit Fichet d'un ton chagrin.

— Et où est-il logé, ton neveu ?

— Chez moi, dit Mathurin Fichet avec un profond soupir.

— Ah ! fit Guillaume Poiré, c'est fâcheux, parce que lorsqu'un homme est entré dans la maison d'un autre... on ne peut pas aller dire à la commune : J'ai un brigand de royaliste chez moi...

— Bah ! dit Fichet.

Guillaume Poiré le regarda avec attention.

— Au fait, reprit l'ex-jardinier, si c'est un esclave des aristocrates, comme tant d'autres, et que je le trouve quelque part... pas chez moi... ou chez un ami... je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas arrêter...

— Dame, reprit l'oncle Fichet d'un air piteux, il faudra bien qu'il quitte ma maison pour s'embarquer ; et alors, le pauvre garçon, il courra grand risque si tu le trouves...

— Fichet, tu es un méchant gredin...Qu'est-ce que t'a fait ce jeune homme ?

— A moi, rien... Mais tu sais qu'il y a eu autrefois des projets de mariage entre lui et Rose Robertin.

— Louis Robertin, un vrai patriote, ne voudrait pas donner sa fille au fils de l'intendant d'un émigré.

— Es-tu bien sûr de Louis ?

— De Louis Robertin ? Comme de moi, dit Poiré en examinant Fichet.

— C'est qu'on dit, reprit celui-ci, que tout son dévoûment à la révolution n'est qu'un masque pour cacher ses accaparemens.

— Tu es fou ; lui, Louis Robertin, un accapareur !

— Et, ajouta Fichet, il y en a qui prétendent qu'il a des associés en dessous qui lui donnent de l'argent, et l'on dit aussi qu'il y a des employés de la commune qui lui font des laissez-passer.

— De qui veux-tu parler ? dit Guillaume Poiré avec trop de colère pour que ce mouvement violent ne cachât pas une crainte sérieuse.

— De personne, de personne, dit Fichet ; chacun ses affaires d'ailleurs... J'ai assez de m'occuper des miennes.

— Elles te tourmentent donc bien? dit Poiré d'un ton confidentiel.

— Dame ! dit Fichet, le gars vient me demander compte de la vente qui a été faite de son bien.

— Ah !... fit Poiré ; je comprends... et est-il fort sur les chiffres ?

— Je ne crois pas. Tu sais bien que c'est un monsieur de Paris qui n'est jamais venu à Nantes.

— Est-il exigeant ? dit Poiré avec une grimace d'assassin à gages.

— J'espère que non, repartit Fichet d'un air bonhomme.

— Mais si par hasard il voyait clair, et qu'il voulût se fâcher ?... fit Poiré.

— Dame ! repartit Mathurin, dont le visage s'anima d'une affreuse expression de scélératesse, dame, je lui rendrai mes comptes demain. Puis vers la nuit il doit sortir de chez moi et trouver sur la cour Saint-Pierre l'homme que son père a envoyé d'Angleterre pour le faire embarquer.

— Et cet homme ?

— Je crois que c'est le patron du chaland la *Belle-Sœur*.

— Bon, dit Poiré en prenant cette note sur un carnet. Et le signal ?

— Un coup de sifflet donné sous mes fenêtres par un des matelots du chaland.

— Très bien, dit Poiré en écrivant encore quelques lignes ; ceux-là sont des traîtres, et leur compte est fait. Et quant à ton neveu, une fois sorti de chez toi...

— Je n'en réponds plus, n'est-ce pas ? dit Fichet en souriant. Dame, je ne commande pas à la police de Nantes.

— C'est juste ; et s'il a été difficile sur les comptes...

— Ah ! dame, dit Fichet, si c'est un aristocrate, s'il a toujours idée d'épouser ta Rose, s'il fait le méchant, je me connais... je...

— Que feras-tu ?

— Fichet s'arrêta. Il regarda Poiré dans le blanc des yeux et ajouta :

— S'il fait le méchant, je me mettrai à la fenêtre quand il sortira.

— C'est dit, fit Poiré ; et ce soir au club tu parleras des subsistances...

— Pardieu !... Je dirai qu'il n'y a pas moyen d'arracher le blé aux paysans, et que les magasins de Louis Robertin sont vides.

Poiré tendit son verre à Fichet, et ils trinquèrent.

— Ah çà, reprit Poiré après un moment de silence, crois-tu qu'il soit affolé de la petite Rose ?

— Bon ! dit Fichet, il ne la connaît pas.

— Est-il dans le secret des émigrés ?

— Peut-être oui, peut-être non. Je sais seulement que voilà dix-huit mois qu'il est en prison à Paris.

— Est-ce qu'il s'est sauvé ? dit Poiré avec colère.

— Non, non, dit Fichet ; il est trop bête pour ça ; et c'est peut-être aussi pour cela qu'on l'a mis à la porte.

— Et où compte-t-il aller ?

— Dame, son père lui a écrit d'Angleterre, où il vient d'arriver de Coblentz avec le ci-devant marquis. Probablement Saturnin va les rejoindre.

— Ainsi, selon toi, il n'est ni amoureux ni conspirateur.

— Je ne sais pas.

— Eh bien ! moi, je le saurai.

Le soir même, Guillaume Poiré était chez Louis Robertin. Jamais il n'avait été si amical pour le père Louis ; jamais il n'avait adressé un regard d'une tendresse plus calme à Rose. La belle fille eut peur et attendit avec anxiété le résultat de cette amabilité.

— Eh bien ! dit enfin Guillaume au vieux Louis, j'espère que Fichet a été bon enfant, ce soir, au club des vrais patriotes.

— Oui-dà, oui... reprit Robertin d'un ton bourru, il a dit que nous n'avions point de blés... Qu'est-ce que tu lui as baillé pour ça ?

— Pas grand'chose... Je lui ai promis que tu donnerais à souper demain soir à son neveu Saturnin.

— Tiens, il est donc ici !

— Oui, il est arrivé.

— Vous le savez ! s'écria Rose imprudemment.

Déjà Paul, selon les conventions qu'il avait faites avec Césaire, lui avait annoncé l'arrivée de celui-ci sous le nom de Saturnin Fichet.

— Et vous aussi, à ce qu'il paraît, fit Guillaume d'un ton atrocement doucereux.

— C'est mon cousin Paul qui l'a dit hier à mon père, dit Rose très résolûment...

— A moi... fit le vieux Robertin, je n'ai pas entendu ça...

— C'est possible, dit Rose avec une intention marquée, car Paul vous l'a dit au moment où vous étiez occupé à calculer le prix des deux cents setiers de blé que vous avez reçus avant-hier.

— Robertin regarda sa fille d'un œil mécontent. Elle ne voulait point s'en apercevoir et reprit :

— Au fait, est-ce deux cents sacs.. ou bien..

— Oui... oui, je me rappelle, dit Robertin, qui avait reçu quatre cents sacs de blé et qui n'en avait mis que deux cents dans le magasin commun où étaient ses blés et ceux de son associé Guillaume Poiré... C'est vrai, le gars m'a parlé de ça...

— Il ne vous a pas dit autre chose ? dit Poiré.

— Il vous a dit, vous vous rappelez, mon père, dit Rose d'un ton ferme, il vous a dit qu'il repartait le soir même.

— Rose, qui avait promis un guide au faux Saturnin de Paul, ne voulait pas le voir tomber dans les mains de Guillaume Poiré. Elle eût été encore bien plus épouvantée si elle avait su que ce prétendu Saturnin n'était autre que le comte de Perbruck.

— En ce cas, dit Guillaume Poiré, qui parlait, lui, du véritable Saturnin, il vous a trompé, le jeune homme ne part que demain et même à la nuit tombante.

— Je vous dit qu'il est parti, fit Rose.

— Que non. Il sait bien que la personne qui est chargée de le faire émigrer ne sera que demain au cours Saint-Pierre.

Rose se prit à trembler et se détourna.

— Mais qui vous a dit, reprit-elle, qu'il voulût émigrer ?

— C'est ce qu'il nous dira lui-même, car, comme je vous l'ai dit, il viendra souper demain avec nous.

— Vous en êtes sûr ?...

— C'est arrangé avec son oncle.

Rose, avertie par Paul que Saturnin Fichet devait se présenter chez son père le lendemain soir, eût voulu le faire prévenir de s'éloigner, mais elle ne savait où le trouver. Elle attendit donc l'évènement pour savoir comment elle pourrait tenir la promesse qu'elle avait faite à Paul, et conduire Fichet jusqu'à Barbins, où devait se trouver le guide promis par Paul.

Le lendemain venu, le patron du chaland la *Belle-Sœur* était suivi au moment où il mettait le pied sur le cours Saint-Pierre, et il était arrêté à l'instant où son matelot donnait le signal convenu sous la fenêtre de l'oncle de Fichet. On sait ce qui en arriva pour Saturnin. Mais il nous faut dire ce qui en arriva pour Césaire.

Il traversait le cours Saint-Pierre pour se rendre chez Louis Robertin au moment de l'arrestation du patron de la *Belle-Sœur*. Pendant que cet homme se débattait entre les mains des agens commandés par Guillaume Poiré, le comte avait entendu celui-ci reprocher au patron d'avoir voulu aider à la fuite de Saturnin Fichet.

Epouvanté d'entendre prononcer ce nom qu'il avait accepté pour se cacher, Césaire s'était éloigné rapidement, craignant quelque maladresse ou quelque trahison de la part de Paul. Il allait quitter la promenade, lorsqu'il rencontra Saturnin. Le jeune comte le reconnut au premier coup d'œil. Il comprit alors que c'était à Saturnin qu'on en voulait véritablement, et il s'approchait de lui pour l'avertir du danger qu'il courait, lorsqu'il se trouva cerné par les quatre hommes que Poiré avait mis en observation auprès de Saturnin, et qui étaient chargés de l'amener de gré ou de force au souper auquel il était invité et attendu sans s'en douter. Cependant, le jeune comte avait observé de loin le malheureux Saturnin Fichet, il avait vu l'un des agens lui parler et le conduire jusqu'à la maison de Louis Robertin, et il avait compris que l'aide qu'il croyait trouver dans cette maison sous le nom de Saturnin Fichet lui était complètement enlevée par l'arrivée du véritable possesseur de ce nom. Il fallut donc que Césaire renonçât au guide que Paul lui avait promis, et cherchât d'un autre côté par quel moyen il pourrait se rendre au château d'Arches.

Si la description que nous avons faite du pays breton a été suffisante, nos lecteurs ne s'étonneront pas que Césaire de Perbruck fût très cruellement embarrassé pour trouver un château situé à peine à quatre lieues de la ville.

En effet, lorsqu'on n'a pas vécu de longues années dans chaque localité, il est presque impossible de se reconnaître, même en plein jour, dans ce dédale de chemins creux. Partout un horizon borné à quelques pieds, nulle part une élévation d'où l'on puisse dominer d'assez haut les environs pour prendre une direction, et même, si on y parvenait, arriverait-il souvent qu'après avoir aperçu de loin le lieu qu'on veut gagner, on dévierait vingt fois de la ligne qu'on se serait tracée en suivant ces mille chemins se coupant, se croisant à tous les angles possibles. Ce qui est si difficile le jour devient donc presque impossible la nuit. Il n'y a que des habitans mêmes de l'endroit qui puissent se retrouver dans cet inextricable labyrinthe. Ceux-là connaissent les points de section de tous ces chemins, l'un à une pierre qui se dresse le long du talus, un autre à la forme de l'arbre qui domine la haie, celui-ci à la profondeur de l'ornière éternelle qui le sillone, celui-là à la forme seule du buisson qui l'ombrage. Puis enfin ils acquièrent cette mémoire qui passe pour ainsi dire de l'esprit dans le corps, cette mémoire de la distance qui appartient aux jambes plus qu'à la réflexion et qui guide les aveugles dans les détours les plus compliqués des rues de Paris.

Il y avait certainement à Nantes mille personnes qui savaient le chemin du château d'Arches ; mais ce n'était pas assez pour Césaire d'une indication précise et qu'il n'eût pu suivre, il lui fallait un guide, et comment le trouver, comment surtout se fier à lui et le conduire à une demeure où il rencontrerait une assemblée nocturne. C'était livrer peut-être les destinées de vingt familles à un inconnu, peut-être les destinées de la France. Dans l'incertitude où il se trouvait, Césaire s'était cependant dirigé du côté de la ville qui devait le mettre sur la route du château de M. de Paradèze.

La nuit était sombre, froide, humide, et Césaire commençait à éprouver la plus cruelle inquiétude. Le rendez-vous était à dix heures, et six heures venaient de sonner à une des horloges voisines. Manquerait-il au rendez-vous après l'avoir provoqué ? Paraîtrait-il encore avoir fui lorsque M. de Paradèze lui ouvrait si généreusement la voie à une justification ? La situation était affreuse.

Debout à l'angle de la route qu'il devait prendre et dans laquelle il n'osait s'engager, Césaire avait interpellé déjà quelques passans attardés, mais les uns lui avaient répondu brutalement qu'il n'était plus l'heure où l'on demande l'aumône, d'autres s'étaient éloignés avec épouvante, croyant avoir affaire à quelque malfaiteur ou à quelque espion. A cette époque, tout était suspect.

L'heure avançait cependant et l'inquiétude de Césaire devenait un véritable désespoir. Il manquait à sa parole, lui qui n'avait encore

donné à personne le droit de dire que s'il ne tenait pas la promesse qu'il avait faite, c'est qu'il était prisonnier ou mort.

Sept heures sonnèrent, et il se décida à s'avancer à tout hasard sur la route qui menait à Arches.

— Quelques-uns de ceux qui vont à ce rendez-vous, se dit-il, y passeront peut-être ; je m'adresserai à eux, je leur dirai mon nom, et ils me serviront de guide. Si je ne réussis point, j'errerai jusqu'à ce que le froid et la fatigue me forcent à me coucher dans quelque fossé où l'on me trouvera mort ; cela me justifiera du moins.

Césaire en était arrivé à ce point de misère, lorsqu'il entendit les pas mesurés d'un certain nombre d'hommes. Il tira un pistolet de sa poche, bien résolu à obtenir par la violence ce qu'on refuserait peut-être à ses sollicitations ; mais lorsque dans l'obscurité il put reconnaitre le nombre de ceux qui s'avançaient, il vit, à leur ordre, à leur marche, au scintillement de leurs armes, qu'il était en face d'une de ces patrouilles que les Nantais promenaient incessamment aux environs de la ville.

Césaire s'élança immédiatement sur le côté de la route pour se dérober aux regards des gardes nationaux ; mais il avait été déjà aperçu par ces hommes, plus habitués qu'il ne pensait à saisir le moindre mouvement dans l'ombre, le plus léger bruit dans le silence. Il n'était pas au bord de la route qu'il entendit siffler deux ou trois balles à ses oreilles.

— Eh bien ! s'écria-t-il en lui-même, on me trouvera mort ici, et du moins on ne m'accusera pas de lâcheté ou de trahison.

Aussitôt Césaire se retourna et s'élança le pistolet au poing sur la patrouille, qui, de son côté, s'était mise à sa poursuite.

Il tira, mais la balle de son arme n'atteignit personne. Acculé tout aussitôt sur le bord de la route où il combattait le sabre au poing, plutôt pour vendre chèrement sa vie que pour la sauver, il allait succomber sous les coups de baïonnettes dont on le menaçait, lorsque la voix du chef de la patrouille se fit entendre.

—Emparez-vous de lui et qu'on le garrotte ; c'est quelque conspirateur, et il nous fera des révélations.

Le sabre de Césaire s'était brisé sur les fusils des gardes nationaux. Ils purent donc l'approcher et s'emparer de lui. Ils lui lièrent les mains derrière le dos. Césaire, qui s'était défendu avec les efforts désespérés d'un homme qui veut mourir, se refusa à marcher lorsque les soldats lui ordonnèrent de se relever et de les suivre.

— Allons, allons, dit le chef de la petite troupe en se penchant vers lui, marchez, mon garçon ; mes soldats ne sont pas patiens, nous n'avons pas le temps de vous attendre, et comme ils n'ont pas envie de se donner la peine de vous emporter, ils vous cloueront à terre pour que vous n'alliez pas vous promener si tard.... Allons donc, debout, ajouta le sergent en aidant Césaire à se relever, nous avons à causer ensemble.

A ce moment, et comme s'il eût soudainement changé de résolution, Césaire se remit sur les jambes.

— Je ne peux pas vous suivre, répondit-il, j'ai affaire ailleurs.

Les gardes nationaux se mirent à rire d'une façon si menaçante que le sergent reprit la parole :

— Attendez, je vais lui faire entendre raison.

— Oui, oui, dirent les soldats en riant, poussez-lui votre argument ordinaire.

Ceci avait sans doute rapport avec quelque habitude connue du sergent, car celui-ci repartit en levant son briquet :

— Vous allez voir...

Et tout aussitôt il l'appuya sur la poitrine de Césaire en lui disant tout bas :

— Marchez, ou vous êtes perdu.

Puis il ajouta tout haut :

— Allons, mon homme : Une fois... deux fois...

— Soit, dit Césaire, je vous suis.

— Ah çà ! dis donc, sergent, fit un des soldats, tu ne l'as pas seulement piqué !...

— Dame, il a consenti à la seconde...

— Eh bien ! on chatouille à la première, on pique à la seconde, et à la troisième...

— On tue ? dit Césaire.

— Comme tu dis, fit le sergent ; et maintenant que tu es averti, en avant, marche !

Césaire obéit. Ils n'avaient pas fait vingt pas, qu'ils entendirent au loin le trot précipité de deux chevaux.

— Attention, dit le sergent, il faut voir ce que c'est que ces gars-là.

Il cacha ses hommes de distance en distance le long de la route, puis il revint près de Césaire. En une seconde il eut délié les mains du comte, puis il lui dit :

— Maintenant profitez de la bagarre qui va avoir lieu pour vous sauver.

— Ce n'est pas seulement ce que je veux de toi, Jérôme, lui répondit Césaire, qui avait reconnu le pauvre paysan qu'il avait sauvé autrefois et qui l'avait suivi à la Trappe, je veux encore...

— Je vous dis que vous êtes mort si vous rentrez en ville, dit vivement Jérôme.

— Peu m'importe, si je ne dois pas arriver ce soir à...

Il fut interrompu par le cri de :

— Halte-là ! que fit entendre le premier soldat devant lequel les cavaliers étaient arrivés.

— Au galop ! répondit une voix.

Le sergent poussa un léger cri de surprise et ajouta :

— Arrêtez-les !

Mais avant que les gardes nationaux eussent pu sauter à la bride des chevaux, les cavaliers passèrent comme la foudre. Les fusils tirés sur Césaire n'avaient point été rechargés.

— Coupez-les, s'écria le sergent, vous par le champ la *Murière*, vous autres par le sentier de la Châtaignerie. Je vais par le bas pré. Il faut les prendre. Sus! sus!

» Les soldats s'éloignèrent, et le comte resta seul avec Jérôme Robertin.

— Comment! vous dans le pays, monsieur le comte, et pour de mauvais motifs, je le vois bien, dit avec humeur le frère de lait de Césaire.

— Jérôme, je n'ai point le temps de discuter avec toi; seulement souviens-toi que le jour où je t'arrachai de la prison de Bouffay, tu me juras de m'appartenir.

— Je vous l'ai juré, c'est vrai, monsieur le comte; mais il y a eu bien des changemens depuis ce temps-là.

— Tu me le disais encore le jour où nous nous sommes séparés sur la grève de Saint-Malo.

— C'est encore vrai; mais, voyez-vous, il y a encore eu bien des changemens.

— Je le vois, Jérôme, tu as oublié que sans moi tu serais aux galères.

— Non, monsieur le comte, non, répondit Jérôme, je ne l'ai point oublié, seulement je n'ai plus les mêmes idées. Je vous ai suivi à la Trappe, où vous êtes allé, je ne sais pourquoi; j'y suis resté cinq ans, avec vous, bien persuadé que parce que le fer du bourreau m'avait écorché la peau, je n'étais plus un homme. Quand on nous a chassés du couvent, je ne vous ai pas quitté que vous n'ayez été en sûreté entre les mains de cet abbé qui vous a emmené en Angleterre... Et à l'heure qu'il est je risque ma vie, plus que ça, mon honneur pour vous sauver.

— Ton honneur! dit Césaire avec dédain.

— Oui-dà, reprit Jérôme d'un ton fier, mon honneur. Quand je n'ai pas voulu émigrer, c'était pour revoir le pays, pour revoir mon pauvre père. Eh bien! lui et les autres, ils m'ont reçu comme un Lazare, et ils m'ont dit: « Reste si tu veux avec nous, nous te cacherons... Ç'a été un malheur, mais nous n'y pouvons rien. » Et dame, moi pauvre bête, voyant que les miens me reniaient, car ne valait-il pas autant me chasser que de me cacher comme un voleur... j'étais décidé à me jeter dans l'Erdre la tête la première, lorsqu'un jour, à Nantes, je rencontrai chez mon oncle Louis Robertin un gars qui avait été jardinier, mais qui a laissé la bêche pour faire de la révolution. Quand il a su qui j'étais, il ne m'a point dit, comme les autres, que j'étais un gueux qu'il fallait cacher... Ah! bien au contraire.

« Vois-tu, citoyen, me disait-il, c'est une marque d'honneur que tu as sur l'épaule; ne la cache point, mon gars; montre-la aux citoyens; dis-leur que tu as été victime des aristocrates. Jure de te venger et de combattre pour leur extermination. »

— Voilà ce qu'il m'a dit, et ce qui a été dit a été fait. J'ai été avec lui et mon oncle Robertin au club; j'ai montré mon épaule nue aux citoyens; Guillaume Poiré leur a fait un discours, après quoi j'ai juré guerre à mort aux nobles: et les patriotes ne m'ont point repoussé; ils ne m'ont pas dit: Cache-toi et nous te nourrirons par pitié; ils m'ont porté en triomphe autour de la salle et ils m'ont fait sergent dans la compagnie du citoyen Poiré. Vous voyez qu'il y a eu du changement.

Césaire avait patiemment écouté Jérôme. Les paroles du sergent lui avaient rappelé la scène dont il avait été témoin sur la place de Bouffay, son altercation avec le paysan qui lui avait prédit la vengeance populaire, et Césaire avait reconnu que Jérôme avait raison.

— Eh bien! lui dit-il, tiens ton serment, livre-moi à tes amis les patriotes.

— Non, non; je vous ai juré d'être à vous avant de leur avoir juré d'être à eux... Que voulez-vous de moi?

— Que tu me conduises sur l'heure au château d'Arches.

On entendit les voix des gardes nationaux qui revenaient en jurant contre les cavaliers qu'ils n'avaient pu atteindre.

— Suivez-moi donc, lui dit brusquement Jérôme; je m'en tirerai comme je pourrai.

Et tout aussitôt il s'élança dans un champ voisin, où Césaire le suivit.

IV.

Au moment même où Jérôme et Césaire prenaient le chemin du château de M. de Paradèze, Saturnin Fichet et son guide les devançaient, sur cette route, de toute la vitesse de leurs chevaux.

En effet, les deux cavaliers que les gardes nationaux avaient voulu arrêter n'étaient autres que l'infortuné sosie du comte de Perbruck et le guide que lui avait donné Rose. Ils furent bientôt assez loin pour pouvoir ralentir leur course.

— Pardieu! fit Saturnin, nous venons de l'échapper belle!

— Allons, allons vivement, reprit le guide, ou les oreilles m'ont corné, ou j'ai cru reconnaître la voix de celui qui commandait la patrouille... et le gars ne plaisante pas.

— C'est un de tes amis?

— Mieux que ça; c'est mon beau-frère.

— Peste! Et comment l'appelles-tu?

— Jérôme Robertin donc... Mais vous devez le connaître, vous?

— Certainement. C'est celui a disparu avec le jeune comte de Perbruck.

— C'est ça.

— Et vous avez épousé sa sœur ?

— Oui-da. Je suis Sylvestre Landais, vous savez bien ; c'est moi qui ai épousé Mariole.

— Je comprends... celle dont on disait que le vieux marquis voulait faire sa maîtresse.

— Et qui ne l'a pas été, entendez-vous !

— Je le crois parfaitement, puisqu'on dit que c'est à cause des refus de la jeune fille que le pauvre Jérôme Robertin a été faussement accusé par le marquis d'avoir voulu tirer sur lui.

— C'est la vérité, et Jérôme ne l'a pardonné ni à lui ni aux nobles ; aussi a-t-il tourné du côté des patriotes.

— Mais vous-même, n'êtes vous pas des leurs ?

— Il me semble que puisque je suis ici, je ne suis guère de leur parti.

— Cependant vous êtes de la garde nationale ?

— Il a bien fallu. Après la mort de cette pauvre Mariole, car elle est morte, ma pauvre femme ! j'avais été m'établir chez l'oncle Robertin, vous savez, le vieux qui a une si jolie fille.

— Oui, la charmante Rose, dit Fichet d'un ton suffisant.

— Celle qui vous a amené près du corps de garde, où j'étais de service avec mon cousin le sergent Jérôme que nous venons de rencontrer en patrouille. Rose n'est point pour les patriotes comme lui. Je le sais, quoi qu'elle n'en dise rien de peur de notre capitaine, le citoyen Guillaume Poiré.

— Celui avec qui j'ai soupé ?

— C'est vrai, il soupait chez l'oncle. Et était-il dedans ? Vous m'entendez, était-il un brin pris de vin ?

Pas trop... dit Saturnin...

— Ah ! bonnes gens, fit Sylvestre, elle m'avait si bien promis de le griser. Il va revenir au corps de garde, il ne va point me trouver... Je m'en retourne...

— Oubliez-vous, dit Saturnin, qui s'épouvanta à l'idée de rester seul au milieu de la campagne, par la nuit et le froid qu'il faisait ; oubliez-vous que vous lui avez promis de me conduire...

— Ah ! si ce n'était pas pour elle, dit Sylvestre en grondant...

— Il parait, dit Saturnin, que nous en sommes amoureux.

— Vous aussi, dit le paysan qui se trompa à la tournure un peu cavalière de la phrase... Je m'en doutais... Je l'ai dit à Paul, qui a manigancé votre fuite... Mais il m'a répondu que vous n'y aviez jamais pensé, que c'était votre père... Ah çà, est-ce que par hasard je vous sauverais, pour que plus tard vous vinssiez sur mes brisées...

— Je n'en ai nulle envie.

— C'est que si je m'en doutais, fit Sylvestre en retenant son cheval, je n'irais point vous donner à garder ni aux patriotes ni aux blancs, je vous laisserais en jachère sous quelque arbre du chemin avec la tête fendue en deux, dites donc, l'ami ?

— Je quitte la France dans quelques jours... repartit Fichet rapidement.

— A la bonne heure, reprit Sylvestre... C'est bien assez de Guillaume Poiré, qui court après Rose et qu'elle n'aime pas sans un freluquet de Paris qu'elle aimerait... Ah ! bon Dieu du ciel, on dirait que je suis marqué pour ne point me marier à mon aise.

— Vous voulez donc épouser Rose, dit Saturnin, la cousine de votre première femme ?...

— Ah ! dame, je n'aime pas à changer de famille.

— Avec ça, ajouta Saturnin, que l'oncle Robertin a des écus.

— S'il en a, tant mieux pour lui et pour celui qui sera son gendre.

— Il y a longtemps que vous êtes veuf ?

— Voilà trois grands mois, et ça m'ennuie ; d'ailleurs ça n'avance point. Pourtant, pour plaire au père Louis Robertin, je me suis fait du parti des patriotes comme lui... mais au fond, moi, voyez vous, les nobles et les patriotes je m'en soucie comme des avoines de mon grand'père, et pourvu que j'épouse Rose...

— Et les écus de Robertin...

— Il vous tiennent bien au cœur les écus du père Louis, dit Sylvestre d'un ton sombre...

— Pas plus que sa fille, mon cher ami, et je vous souhaite de les obtenir l'un et l'autre.

— A la bonne heure, voilà qui est parler. Nous nous quitterons bons amis, monsieur Fichet... car nous allons bientôt nous quitter. Dans quelques minutes, nous serons à Arches, filons vivement.

Fichet et son guide continuèrent leur route, et Sylvestre s'étant arrêté à l'entrée d'un chemin creux, dit à Saturnin :

— Maintenant, suivez tout droit... encore deux cents pas, et vous serez à la porte du château.

— Hé, la ! la ! doucement, cousin Sylvestre, fit une voix qui partait d'un buisson.

— Tiens, dit Sylvestre, c'est le cousin Paul.

— Diable ! pensa Saturnin, qui se sentit près de défaillir ; c'est celui à qui j'ai sauvé la vie... Tenons-nous sur nos gardes. A la façon de parler de M. Sylvestre, il est très probable que celui-ci, pas plus que l'autre, n'hésiterait à me mettre en jachère, s'il découvrait que je ne suis pas le sauveur pour lequel il se donne tant de peine.

Paul sortit du buisson derrière lequel il était caché et dit à Sylvestre :

— Merci, Sylvestre, tu as tenu ta parole, je ne manquerai pas de le dire à la cousine Rose.

— Vous n'avez plus besoin de moi, dit Sylvestre, en ce cas je m'en retourne.

— Va donc! mais laisse nous les chevaux.

— Vous laisser les chevaux... Nenni da... Et qu'en voulez-vous faire? ton monsieur n'est-il pas arrivé?

— Oui, mais il est possible qu'il lui plaise de repartir tout à l'heure.

Il s'approcha de Saturnin, et il lui dit:

— M. Gosselin est arrivé. (Gosselin était le nom sous lequel la Rouarie était généralement désigné par ses associés lorsqu'ils en parlaient devant des personnes qui ne devaient pas le connaître.) Il vous attend où vous savez.

Saturnin resta confondu et ne répondit pas. La situation se compliquait.

— Dis donc, dis donc, Paul, fit Sylvestre, ça ne me fait pas l'effet que ton M. Saturnin Fichet vienne ici, comme tu me l'as conté, pour donner à M. de Paradèze des nouvelles de son maître.

La vanité de Fichet se révolta à cette parole, et il s'écria:

— De quel maître parle ce drôle?...

— Silence, monsieur le comte, dit tout bas Paul.

A ce nom de M. le comte, Saturnin poussa un léger cri de surprise, et Paul reprit tout haut, comme pour donner le change à Sylvestre:

— Eh! oui, pardi, de votre maître le marquis de Perbruck; votre père n'est-il pas à son service, et ne venez-vous pas dire à M. de Paradèze que M. le marquis se porte bien?

Saturnin, qui s'était entendu nommer M. le comte, commença à comprendre que Paul le prenait pour le comte de Perbruck, lequel devait sans doute s'être emparé de son nom de Fichet pour quelque projet dangereux. Saturnin fut encore plus alarmé, car d'après ce qu'il croyait deviner, Césaire devait être l'émissaire de quelque grave conspiration; et quoique lui-même, Saturnin, y eût été mêlé à son insu, il devait craindre que s'il était reconnu, on ne s'assurât trop certainement de son silence. Jamais homme ne fut dans une position plus cruelle. Dire la vérité, c'était s'exposer à une mort certaine de la part des paysans. Continuer le rôle qu'on lui avait fait prendre malgré lui, c'était vouloir la mériter. Saturnin ne savait que résoudre, quand Paul lui dit vivement:

— Dépêchez-vous donc, monsieur Fichet, il est dix heures et on vous attendait à neuf.

Et tout aussitôt il prit la bride du cheval de Saturnin comme pour lui montrer qu'il fallait descendre.

— Mais, fit Saturnin, qui cherchait à dire quelque chose qui eût l'air de circonstance, vous savez que nous avons besoin des chevaux.

— Soyez tranquille, nous allons nous arranger de ça avec le frère Sylvestre. Et il ajouta plus bas: Songez que quelqu'un peut venir et vous appeler de votre vrai nom.

— Allons, dit Saturnin avec un soupir désolé, je vais... oui... je... allons...

— Et n'oubliez pas que je vous attends ici, reprit Paul à voix basse, et que le marquis de la Rouarie vous attend chez mon père à Machecoul.

— Je ne l'oublierai pas, dit Saturnin, qui répondait comme on lui parlait, qui marchait comme on le poussait; ah! c'est la Rouarie, bien... je vais... je... oui...

— Prenez là tout droit, vous y êtes dans deux minutes, fit Paul en le poussant.

— Tout droit, n'est ce pas? dit Saturnin; bien... je vais... je...

— Mais oui, dit Paul d'une voix qui montrait l'étonnement que lui causaient ces hésitations.

— Allons, fit Saturnin avec un soupir désespéré, tout droit... allons tout droit.

Et il prit le chemin du château.

« Ma foi, pensa le malheureux Fichet en suivant tristement la route où on l'avait poussé, si le comte de Perbruck est au château, je lui dirai la vérité, il comprendra ce qui m'est arrivé; s'il n'y est pas et qu'il n'y ait que M. de Paradèze, un vieux Breton qui ne plaisante pas, à ce que me disait mon père, je verrai, j'essaierai... »

Il s'arrêta à cette pensée et regarda autour de lui en disant:

— Si je pouvais fuir!...

Mais il était dans un de ces profonds sentiers encaissés par des haies qui couronnent des talus de six pieds. Impossible d'en sortir autrement qu'en retournant sur ses pas, et ses deux aimables guides en gardaient l'extrémité.

« Avançons, se dit Fichet, peut-être trouverai-je quelque issue. »

Dans cet espoir, il fit rapidement quelques pas et fut tout surpris de se trouver en face d'une petite porte qui s'ouvrit tout à coup.

— Entrez! lui dit une voix.

Saturnin entra comme il était venu, obéissant à toute injonction qu'il entendait; il marchait comme un homme ivre, qui ne voit plus où il pose le pied et qu'il serait facile de mener droit à un précipice.

— Vous arrivez tard, monsieur le comte, dit cette voix, mais enfin je comprends combien d'obstacles vous avez eu à vaincre. Donnez-moi votre main. Je vais vous conduire. Ces messieurs vous attendent.

— C'est que je ne suis guère dans un état présentable, dit Fichet en tremblant; vous comprenez, après une si longue route...

— Il y en a qui sont venus de plus loin que vous, et je doute que votre costume soit en plus mauvais état que celui de quelques uns d'entre eux.

— Très bien, très bien, dit Fichet en suivant

la main qui le tenait. Je comprends que dans cette réunion on s'occupe peu de toilette.

Les deux interlocuteurs avaient traversé une pièce non éclairée et gravi un escalier tout aussi sombre. Tout à coup ils entrèrent dans une petite pièce où brûlait une seule bougie, et Saturnin se trouva en face d'un homme d'une cinquantaine d'années au visage sévère, d'une taille élevée, et qui attacha sur lui un regard perçant.

— Avez-vous donc peur, comte ? lui dit-il après l'avoir regardé, vous êtes pâle.

Saturnin sentit qu'il était perdu s'il ne payait d'audace. « Ma foi, se dit-il, on ne me tuera pas deux fois, et puisque le monsieur qui est là se trompe si complètement à ma figure, d'autres pourront bien s'y tromper.

— C'est la fatigue, car nous avons été attaqués en sortant de Nantes, et il nous a fallu faire un énorme détour.

— Je m'en suis douté, et je l'ai dit à ces messieurs. Du reste, il n'y a pas de temps perdu... Tout est fait... l'acte est signé.

— Vraiment, fit Saturnin, l'acte est signé ?

— Ils acceptent tous le rendez-vous que la Rouarie leur donne à son château, et déjà nous nous serions séparés si quelques uns ne désiraient vous connaître personnellement, et si d'autres ne voulaient vous faire leurs excuses de l'accueil défiant qu'ils vous ont fait lors de vos premières démarches.

— Je les en dispense, dit Saturnin.

— Entrons, fit M. de Paradèze sans s'arrêter à ces mots.

M. de Paradèze, car c'était lui qui venait de parler ainsi, ouvrit une porte et entra dans une vaste salle où se trouvaient une vingtaine de personnes divisées en plusieurs groupes. Au bruit de la porte tout le monde se retourna, et M. de Paradèze, tenant Saturnin par la main, annonça à haute voix et du ton d'un homme qui triomphe :

— M. le comte Césaire de Perbruck.

Un salut silencieux répondit seul à cette présentation.

— Parlez-leur, dit tout bas M. de Paradèze.

A ce moment Saturnin jeta son bonnet par dessus les moulins.

« Ils veulent que je sois le comte de Perbruck, se dit-il ; eh bien ! je le serai ; ils veulent que je conspire ; eh bien, je conspire : mon père, j'en suis sûr, ne me faisait pas venir pour autre chose en Angleterre. Allons et faisons honneur au nom que je porte. »

Saturnin se rappela alors les meilleures poses de Monvel, qu'il avait si souvent applaudi au Théâtre-Français ; il se rappela le ton vif et pressé de Molé ; il s'avança jusqu'au bord d'une grande table, sur laquelle était déployé un papier couvert de signatures, et après un léger salut, il prit ainsi la parole :

— Messieurs, dit-il, je n'ai pas besoin de vous rappeler le but pour lequel vous êtes assemblés. Pour vous, comme pour moi, comme pour tout gentilhomme qui a le sentiment de son devoir, il s'agit de délivrer la France des tyrans sanguinaires qui la déciment, ou de mourir en combattant.

— Oui ! dirent quelques voix, nous mourrons pour le roi et l'autel !

— Oui, messieurs, reprit Saturnin en prenant une pose encore plus fière, nous mourrons s'il le faut pour le roi et pour l'autel. Je suis heureux, messieurs, que vous ayez accepté les plans que je vous ai fait proposer ; je suis heureux, ajouta-t-il en montrant le papier signé qui était sur la table, que vous ayez signé cet acte, qui vous lie tous à la cause sacrée à laquelle j'ai voué jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

— Vive le roi ! cria une voix derrière Saturnin.

— Vive le roi ! répéta la salle entière.

— Et maintenant, messieurs, dit M. de Paradèze, n'oublions pas que le marquis de la Rouarie attend M. de Perbruck.

— Vous avez raison, dirent quelques-uns, il est temps de nous retirer.

La glace était rompue, on s'approcha de Saturnin.

— Eh bien ! Perbruck, lui dit l'un, vous ne m'en voulez plus de vous avoir fait mettre à la porte il y a quinze jours. C'est qu'en vérité vous aviez l'air d'un vrai coupe-jarret avec votre barbe sale, votre blouse...

— L'entreprise que j'ai tentée, monsieur, ne permet guère de s'occuper de soins frivoles, répondit Saturnin sans savoir qui lui parlait.

— Ainsi vous êtes comme la Rouarie, toujours errant.

— Toujours.

— Changeant à chaque instant de déguisement.

— A chaque instant.

— Celui-ci est parfait, dit un très jeune homme dont l'habit de chasseur était d'une élégance achevée ; il vous donne un air de courtaud de boutique endimanché capable de tromper les plus rusés coquins de la police.

La vanité de Saturnin rougit de colère sous la peau d'emprunt du comte de Perbruck, et il répondit avec hauteur :

— Quel que soit l'habit que je porte, monsieur, il y a dessous un homme qui ne permet à aucun autre de le trouver ridicule.

— Très bien, comte, fit M. de Paradèze en s'avançant. La Châtaigneraie, dit-il au jeune homme, vous aviez promis d'être sage.

— Et je le suis, mon oncle ; je faisais compliment à M. de Perbruck sur l'art qu'il a de prendre toutes sortes de déguisemens.

Puis il ajouta à voix basse en s'adressant à l'un de ses voisins :

— Ma cousine ne peut pas aimer ça.

Pendant ce temps Saturnin s'était emparé de l'acte et en parcourait les signatures pour savoir à qui il avait affaire.

— Etes-vous content, Perbruck? lui dit M. de Paradèze.

— Oui, oui, dit celui-ci en continuant son rôle; les plus nobles noms, les meilleurs gentilshommes du pays.

— Mais, lui dit M. de Paradèze en lui montrant un jeune homme déguisé en paysan; ne reconnaissez-vous pas Arthur de Limoëlan, un ancien condisciple?

— Si pardieu! Mais vous savez, après une si longue absence...

— C'est mal, Césaire, dit le jeune homme, je vous ai reconnu sur-le-champ.

— J'ai de si mauvais yeux.

— Vous qui eussiez deviné jadis la trace d'un lièvre sur la mousse.

— J'ai tant souffert! dit sentencieusement Saturnin.

— Et que fait la Rouarie? dit l'un.

— Il m'attend pour continuer sa marche.

— Est-il sûr de tout le Morbihan? disait un second.

— Parfaitement sûr.

— Et du Poitou? fit un autre.

— Il est à nous.

— Ah! s'écria avec fureur un homme à cheveux blancs, quand se lèvera donc le jour de la vengeance?

— Nous nous lèverons avec lui, s'écria aussitôt Saturnin.

— Monsieur de Perbruck, dit M. de Paradèze en montrant à Saturnin celui qui venait de parler, et en prenant un ton triste et solennel, voici monsieur de Champagnolles.

— Ah! fit Saturnin d'un air contrit et en s'inclinant; et puis à tout hasard, il murmura tout bas: « Infortuné vieillard! »

— Oui, bien infortuné, reprit M. de Champagnolles; mes deux fils lâchement égorgés!

— Nous les vengerons! dit Saturnin.

M. de Champagnolles lui prit la main et la serra convulsivement, puis il s'éloigna pour cacher les larmes qui coulaient de ses yeux. Quelques gentilshommes suivirent son exemple, et l'assemblée se réduisit à quelques personnes. Saturnin reprit la lecture de l'acte d'association plus encore pour se donner une contenance que pour surprendre les secrets de la conspiration. Tout à coup il entendit une voix dans son oreille... il se détourna et vit le jeune chasseur qui l'avait si singulièrement complimenté sur son costume.

— Ne vous dérangez pas, lui dit la Châtaigneraie, on nous observe, je lis par dessus votre épaule.

— Et que lisez-vous? dit Saturnin.

— Que mon oncle n'a pas abandonné ses projets de mariage pour ma belle cousine, je lis que son intention est de vous sommer de tenir la parole à laquelle vous avez jadis manqué, et je lis encore que cela déplaît *peut-être* à ma cousine et *certainement* à moi.

— En vérité? dit Saturnin.

— Et que lisez-vous sur ce papier, vous, monsieur de Perbruck?

— Que le déplaisir que cela peut causer à mademoiselle de Paradèze peut beaucoup sur la détermination de M. de Perbruck, mais que celui que vous pouvez en éprouver lui est parfaitement indifférent.

— En ce cas, monsieur le comte, si vous voulez en venir causer avec moi...

Saturnin, qui voulait bien faire des mots pour le compte de Césaire, mais qui n'avait nulle envie de se couper la gorge à sa place, Saturnin, disons-nous, eut un éclair de génie. Il se retourna vers la Châtaigneraie et lui dit d'un ton solennel:

— Votre sang ni le mien ne nous appartiennent plus, ils sont au roi et à Dieu.

— Très bien, s'écria M de Paradèze qui les observait. C'était une provocation... La Châtaigneraie, comment pouvons-nous compter sur votre parole de gentilhomme dans l'entreprise à laquelle nous engageons notre existence, lorsque vous manquez à celle que nous nous sommes donnée ici, d'oublier toute querelle jusqu'à l'heure où nous aurons délivré la France?

— Vous avez raison, mon oncle, dit la Châtaigneraie, personne ne doit penser à lui-même dans ces graves circonstances. M. de Perbruck remettra donc le bonheur qui l'attend à une époque plus heureuse; je dois le croire, il appartient tout entier au roi et à Dieu et vous-même...

— Moi, monsieur, dit M. de Paradèze, je déciderai du jour où le comte devra me tenir la parole que j'ai reçue de lui.

La Châtaigneraie s'inclina et dit avec la plus suprême impertinence:

— Je ne demande qu'à être averti de cet heureux jour.

Il se retira; tous ceux qui ne s'étaient pas encore éloignés quittèrent à leur tour la réunion, et Saturnin resta seul avec M. de Paradèze.

V.

Saturnin, malgré le succès qu'il venait d'obtenir, comprenait que la position devenait d'autant plus embarrassante, qu'il se trouvait seul avec M. de Paradèze. En effet, il était impossible qu'il n'ait point été dit entre lui et Césaire de Perbruck de ces choses dont il ne pouvait avoir aucune idée et auxquelles il ne saurait que répondre si on y faisait allusion.

Quoique Saturnin fût un garçon d'un esprit fort léger, il comprenait la gravité des circon-

stances au milieu desquelles il se trouvait jeté. Il savait aussi, pour l'avoir souvent entendu dire à son père, que le caractère des gentilshommes bretons n'avait rien de plaisant et que M. de Paradèze en particulier n'était pas homme à rire du quiproquo dont Saturnin s'était si heureusement tiré. Comment avouer, en effet, à un homme : Qu'il avait, au risque de sa vie, assemblé dans sa maison les représentans les plus considérables de la noblesse du pays pour leur faire confier leur destinée à un inconnu qui s'était moqué d'eux. Cela était horriblement embarrassant, le danger était grave, mais ce danger devenait bien plus terrible si Saturnin s'obstinait à continuer son rôle de Perbruck. En effet, il était certain qu'il finirait par être découvert, et s'il ne prévenait pas ce moment, il lui devenait impossible alors de compter sur une indulgence qu'un aveu spontané pouvait mériter. Saturnin fit toutes ces réflexions en une minute. Sa résolution fut prise ; il s'avança vers M. de Paradèze et lui dit :

— Pardon, monsieur le baron, mais je vous dois un aveu...

— Un aveu ? dit M. de Paradèze d'un ton sévère. Je n'en veux pas. Vous-même avez fixé le jour où vous deviez me révéler le motif de votre conduite passée, ce jour ne doit venir que lorsque vous aurez mérité par vos exploits le pardon de l'injure que vous m'avez faite ; jusque-là tout aveu de votre part serait un nouvel outrage... J'y verrais un nouveau subterfuge pour échapper à la dette que vous m'avez promis de payer.

— Pardon, fit Saturnin, mais l'aveu que j'ai à vous faire est d'un genre tout particulier... Il n'a aucun rapport avec ce que vous pensez... J'ai besoin de toute votre indulgence.

— Monsieur de Perbruck, dit le baron, je vous avoue que votre façon d'être ce soir ressemble peu à celle que vous aviez le jour de notre première entrevue... Ce n'est plus ce feu... cet enthousiasme qui m'avait fait oublier vos torts... M'auriez-vous joué ?

Le ton dont cette dernière question fut faite donna le frisson à Saturnin... « Que le diable emporte les conspirations et les conspirateurs ! » se dit-il tout bas.

M. de Paradèze continua :

— Aurais-je présenté à tous mes amis un homme indigne de la position que j'ai voulu lui faire ? démentirait-t-il un jour les éloges que j'ai donnés à son courage, à son dévoûment ?... Si je le savais, monsieur !...

Saturnin pensa que s'il s'avisait de persister dans son aveu, M. de Paradèze était homme à le punir sur l'heure du rôle ridicule qu'il lui avait fait jouer. En conséquence, il se tourna du côté de la chance meilleure que pouvait lui donner un peu d'audace, et il répondit :

— Quand vous me connaîtrez mieux, monsieur, vous verrez que je suis homme à tenir toutes les promesses que j'ai faites.

— J'y compte.

— Mais parmi ces promesses, il en est une qu'il faut que j'accomplisse.

— Laquelle ? dit M. de Paradèze.

Saturnin avait profité de tout ce qu'il avait entendu. Il eût voulu être à cent lieues du maudit château d'Arches, et il se hâta de répondre :

— Ne faut-il pas que j'aille rejoindre le marquis de la Rouarie ? il m'attend...

— Je pense que voudrez bien m'accorder quelques instans...

— Impossible, dit Saturnin, qui préférait encore le danger de retomber dans les mains de Paul ou de Sylvestre à celui de rester dans les mains de M. de Paradèze.

— M. de Perbruck, ne devinez-vous pas pourquoi je vous prie de ne pas partir sur l'heure ? fit M. de Paradèze avec hauteur. Ne devinez-vous pas que ma fille est ici, et que vous éloigner sans l'avoir saluée, ce serait renouveler l'injure...

— Je ne me croyais pas digne de tant de bonheur, fit Saturnin avec un empressement que lui dicta le ton menaçant du baron ; c'est pour cela que je n'avais pas osé vous prier...

— Très bien, fit M. de Paradèze. Veuillez me suivre... ma fille vous attend...

— Pardon, dit Saturnin, mais après la fugue peu convenable que je me suis permise, je ne sais ce que je dois dire, et vous seriez bien aimable... si...

— C'est à votre honneur et à votre cœur à vous inspirer, dit M. de Paradèze.

Saturnin le suivit tout en jurant et sacrant *in petto* contre les phrases sentencieuses du futur beau-père de Perbruck. Il était sur des charbons ardens. Cette demoiselle, se dit-il, doit être abominablement laide et bossue, sans cela on ne s'accrocherait pas si vigoureusement à l'ombre d'un gendre.

Ils arrivèrent bientôt dans un petit salon où Saturnin vit une jeune personne assise. Elle se leva en entendant entrer et vint au devant de son père, qui la baisa au front.

— M. de Perbruck, dit-il.

Louise de Paradèze fit une révérence glaciale sans lever les yeux sur celui qu'on lui présentait ; c'était une ravissante personne.

« On m'en veut, ou plutôt on en veut au comte, se dit Saturnin. Tant pis, car la jeune fille est belle et vaut la peine qu'on l'épouse. »

M. de Paradèze regarda Saturnin, qui examinait attentivement sa future qui ne devait pas lui appartenir.

— Pardonnez à monsieur de Perbruck, dit le baron, qui crut venir en aide à son futur gendre, il succombe sous le poids de sa faute. Il hésite à vous demander un pardon qu'il veut mériter.

Mlle de Paradèze fit une seconde révérence glaciale et alla se rasseoir.

— Parlez-lui donc, dit tout bas le baron.

— Eh ! sacredieu, repartit de même Saturnin, je lui parlerais bien si... si... si j'osais.

— Je ne vous croyais pas tant de timidité.

Encore un fois Saturnin mit (moralement s'entend) son chapeau sur l'oreille, et se décida à jouer franchement son rôle.

— Mademoiselle, dit-il, en s'approchant de son air le plus séducteur, l'homme est un aveugle que les circonstances mènent à leur guise, jusqu'au jour où le hasard lui rend la lumière du jour. Excusable jusque-là des fautes qu'il commettait sans les comprendre, il deviendrait bien coupable s'il y persévérait quand ses yeux ont vu le soleil. Je l'ai vu maintenant, et son éblouissante clarté me montre désormais la route que je dois suivre, elle me montre le but où je dois tendre.

Louise leva les yeux, regarda Saturnin et regarda ensuite son père.

— Monsieur de Perbruck a raison, dit M. de Paradèze ; il y voit clair maintenant.

Louise baissa les yeux de nouveau.

—N'encouragerez-vous point mes efforts, mademoiselle, dit Saturnin piqué de son peu de succès, et dois-je exposer ma vie pour mon Dieu et mon roi sans espoir d'obtenir un jour une récompense qui... une récompense.. plus..

Toute l'assurance de Saturnin se brisait contre cette figure de marbre qui l'écoutait sans le regarder.

— Ne comprenez-vous pas monsieur le comte, ma fille, et n'avez-vous rien à lui répondre ?

— Mon père, reprit alors la jeune fille d'une voix grave et en attachant sur Saturnin un regard assuré... vous avez disposé de moi et vous m'avez accoutumée à l'obéissance... Mais peut-être, monsieur...

— Ah! s'écria Saturnin, ce n'est pas à un pareil sentiment que je veux devoir le bonheur qui m'est promis ; et si vous ne pouvez oublier mon indigne conduite. je préfère renoncer...

— Monsieur le comte de Perbruck, fit M. de Paradèze d'un ton menaçant... la froideur de ma fille est juste... Mais ne cherchez pas un prétexte à un nouvel outrage...

Saturnin resta muet, Louise reprit sa contenance glaciale.

— Mettez votre main dans celle de M. de Perbruck, Louise, fit M. de Paradèze, et n'oubliez ni l'un ni l'autre qu'elles doivent être unies à jamais.

A ce moment on vint prévenir M. de Paradèze que l'un de ses hôtes dont le cheval s'était blessé en sortant du château en demandait un autre. Sans doute le baron ne cherchait qu'un prétexte pour sortir, car il s'éloigna aussitôt laissant Saturnin de plus en plus embarrassé : à peine le père fut-il éloigné, que Mlle de Paradèze se tournant vivement du côté de Saturnin lui dit :

— Monsieur, je sais tout.

— Bah ! fit Saturnin avec épouvante.

— Marguerite Lemaître est rentrée au couvent où nous avions été élevées ensemble.

— Hein ! reprit Fichet, Marguerite Lemaître...

— Ne faites pas l'étonné, monsieur le comte. Elle m'a tout dit, car elle avait appris que c'était moi que vous deviez épouser lorsque son père vous punit si cruellement de votre infamie. Je sais tout, vous dis-je ; et vous comprenez, ajouta-t-elle avec le plus souverain mépris, que je ne veux pas, moi, être la femme d'un homme qui...

Elle s'arrêta au moment où Fichet ouvrait de grands yeux. Elle reprit bientôt d'un ton moins vif :

— Ainsi donc, monsieur, renoncez à moi ; faites si bien que mon père renonce à ses projets, et, je vous le jure devant Dieu, votre secret mourra dans mon sein.

Les idées les plus bizarres passèrent dans la tête de Saturnin relativement à la punition qu'un père irrité avait pu infliger à un séducteur, et après avoir été fort embarrassé de la bonne réputation de M. Césaire de Perbruck devant l'assemblée des gentilshommes, il se trouva encore plus embarrassé de sa mauvaise réputation vis-à-vis de Mlle de Paradèze.

— En vérité, mademoiselle, je ne comprends pas, dit-il en hésitant.

— Monsieur le comte, dit vivement Mlle de Paradèze, donnez-moi votre parole de gentilhomme que vous ferez tout pour rompre ce mariage, ou bien je dis la vérité à mon père à l'instant même ; et vous savez, ajouta-t-elle en le toisant du regard le plus dédaigneux, qu'elle ne serait pas difficile à vérifier.

Saturnin chercha ce qui pouvait mériter à M. de Perbruck un regard si méprisant, et reprit :

— Vous me demandez ma parole... de quoi ?

— De rompre ce mariage... et en retour je vous fais le serment de taire votre secret comme je l'ai fait jusqu'à ce jour. J'entends mon père qui revient, prenez garde, monsieur le comte.

Saturnin eut peur et répondit :

— Eh bien ! mademoiselle, je vous donne ma parole de n'être jamais votre mari.

— Je vous remercie, monsieur, dit Louise de Paradèze. et croyez maintenant que personne plus que moi ne désire vous voir réussir dans vos nobles entreprises, que personne plus que moi ne souhaite que vous trouviez enfin le bonheur.

M. de Paradèze rentra et dit à Saturnin :

— Eh bien ! monsieur le comte ?

— Nous nous sommes parfaitement entendus

avec mademoiselle, fit Saturnin pour prévenir toute explication.

— En ce cas, dit le baron, il faut songer à remplir votre mission. Partez, et dites à la Rouarie qu'aucun de nous ne manquera au rendez-vous qu'il nous a donné.

Saturnin salua Mlle de Paradèze et suivit encore une fois le baron qui lui fit rapidement traverser quelques pièces, descendre l'escalier qu'il avait monté en entrant, et le congédia après lui avoir dit :

— Et maintenant, que Dieu vous conduise.

La porte se referma, et Saturnin se trouva seul, ayant dans sa poche les plans de conspiration et la signature des principaux conjurés. Il lui prit envie de jeter le papier dans un buisson et de se sauver à toutes jambes. Mais c'était peut-être livrer aux bourreaux la tête de tous ceux dont on reconnaîtrait la signature, et quelque peu d'intérêt que Saturnin portât à la cause des royalistes. il ne crut pas pouvoir jouer si lestement la vie de tant de gentilshommes et voulut du moins anéantir toute trace de cet acte.

Il allait le tirer de sa poche pour le déchirer lorsqu'il vit tout à coup trois ou quatre ombres surgir à côté de lui. En un clin d'œil il fut saisi, renversé. Une voix qu'il crut reconnaître lui dit :

— Tais-toi, Saturnin Fichet, ou tu es mort.

Il se laissa emporter à une centaine de pas du château. On le déposa sur l'herbe, et les quatre hommes qui l'avaient enlevé se rangèrent autour de lui.

— Est-ce toi qui m'as sauvé la vie ? lui dit un de ces hommes, que Saturnin avait reconnu pour le paysan qu'il avait entendu nommer Paul.

— Ma foi, répondit-il, c'est vous qui avez dit à votre cousine Rose que je vous avais sauvé la vie. Je n'en sais pas plus à ce sujet.

— Alors dit Sylvestre en s'adressant à Paul, s'il ne t'a pas sauvé la vie, ce n'est pas là Saturnin Fichet, que tu m'avais dit de conduire ici.

— Je suis Saturnin Fichet si vous voulez.... ou si vous ne voulez pas, je ne le serai pas.

— Ne te promenais-tu pas, dit une voix inconnue à Saturnin, mais qui était celle de Jérôme, ne te promenais-tu pas à la nuit tombante au cours de Saint-Pierre ?

— Oui, si vous le voulez.

— N'y as-tu pas rencontré...

— Quatre hommes de mauvaise mine.

— Avant eux, n'as tu pas trouvé quelqu'un ?

— Un pauvre diable, à qui j'ai donné quarante-huit livres.

— Et ce pauvre diable l'as-tu reconnu.

— Peut-être, si ça vous fait plaisir ; non, si ça vous déplaît.

— Son nom ?

Saturnin réfléchit. Au milieu des terreurs qu'il avait éprouvées, Saturnin n'avait jamais perdu de vue le côté plaisant de son rôle. Mais lorsqu'en prononçant un nom il pouvait perdre peut-être le fils du maître de son père, il prit sa position au sérieux et répondit d'un ton ferme :

— Son nom, il ne m'a pas chargé de vous le dire, et, quoique je fasse sa besogne depuis deux heures, sans le vouloir, je ne vous répondrai pas là-dessus.

— Songe qu'il y va de ta vie, dit Jérôme.

— Ma foi, dit Saturnin, pourvu que vous ne m'assassiniez pas pour un autre, c'est ce que je veux. Je suis Saturnin Fichet, ni plus ni moins, et vous ne tuerez pas autre chose, je vous en préviens.

— Tu te refuses donc absolument à nommer l'homme à qui tu as fait l'aumône sur le cours Saint-Pierre ?

— Absolument.

— C'est bien, dit celui des quatre qui n'avait pas encore parlé, mais dont la voix ressemblait tellement à celle de Fichet, qu'il crut s'entendre parler. Laissez-moi seul un moment avec lui.

Les paysans s'éloignèrent.

— Me reconnais-tu, Saturnin ? ajouta cet homme.

— Oui, monsieur le comte, s'écria Fichet avec joie.

— Dis-moi donc ce qui s'est passé.

— Je vas vous conter ça, dit Saturnin.

Pendant qu'il faisait à Césaire le récit de son aventure, les trois paysans s'entretenaient à l'écart.

— Ainsi donc, Paul, disait Jérôme à son frère, tu t'es mis à la suite des royalistes, toi, mon frère !

— Ah ça, dis-moi donc, Jérôme, qu'est-ce que tu fais donc, toi, qui sers de guide au comte de Perbruck ?

— Je paie une vieille dette, moi.

— Et moi j'en paie une nouvelle. Il t'a tiré de prison, et moi il m'a sauvé des mains de ces gueux de gardes nationaux.

— Oublies-tu que j'en porte l'uniforme ?

— Alors tu as l'uniforme de fameux lâches, car il y a trois jours ils se sont mis dix contre moi pour me faire crier : A bas les aristocrates ! et sans M. Césaire...

— Comment, dit Sylvestre, c'était toi qui te débattais si rudement et c'était lui qui m'a allongé un si rude coup de pommeau de pistolet ?

—Comment ! toi, Sylvestre, tu étais de ce ramassis de gueux...

— Dame, dit Sylvestre, je montais la garde pour l'oncle Robertin, qui était malade, et j'ai fait comme il eût fait...

— Mais tu la montais cette nuit pour ton propre compte et tu as déserté le poste pour servir de guide à ce freluquet de Paris ! dit Jérôme d'un ton menaçant.

— Ma foi, dit Sylvestre, si je suis incarceré pour ça, nous courons risque d'habiter le Bouffay ensemble, car il me semble que tu n'es pas plus au poste que moi.

— Il a raison, dit Paul, on vous punira tous deux. L'occasion est bonne! allons, mon frère, et toi aussi, Sylvestre, laissez là les patriotes. Reviens à la maison, Jérôme... ça va aller, on se battra.

— Que Dieu t'entende! dit Jérôme avec fureur, que je puisse exterminer quelqu'un de ces nobles... et je mourrai content. Je me vengerai à moi tout seul, puisque les miens sont du parti de ceux qui m'ont fait marquer et condamner aux galères.

— Pense que ton absence de cette nuit peut te compromettre, dit Paul.

— C'est possible, et si les patriotes me font fusiller, repartit Jérôme, je l'aurai mérité..... Je leur pardonne d'avance, c'est justice... Mais les autres, oh! non, j'en abattrai quelques-uns avant de mourir.

Paul n'insista pas; mais, se tournant vers Sylvestre, il lui dit :

— Mais toi, pourquoi es-tu avec les patriotes? les nobles ne t'ont pas fait de mal...

— Ni les patriotes non plus...

— Mais les patriotes ne t'ont pas fait de bien.

— Ni les nobles non plus...

— Alors pourquoi es-tu contre eux?

— Moi, je ne suis contre personne, dit Sylvestre.

— Ni pour personne non plus, reprit Jérôme avec colère.

— Ecoute, frère, dit Sylvestre d'un ton bourru, je vis comme je peux en attendant que je vive comme je veux. Quand j'ai vu que ton père et ton frère se mettaient à crier contre la révolution, j'ai quitté la maison de Machecoul, parce que je ne voulais pas me faire suspecter pour les paroles des autres. Je suis allé chez l'oncle Robertin.

— Et tu as crié comme lui : A bas les aristocrates! dit Paul.

— Et je le crierai encore.

— Méchant gredin, brigand! fit Paul avec fureur.

— Vous avez votre but, j'ai le mien, reprit Sylvestre avec brutalité. Toi, Paul, tu es pour le roi et tu risques ton cou pour lui. Tant mieux pour toi. Toi, Jérôme, tu es pour la révolution, et tu te feras tuer pour elle. Je ne te blâme point; c'est ta passion. Allez, allez, mes gars, mais je n'en suis point. Moi, voyez-vous, moi, je suis pour Rose. Voilà la mienne. Son père crie A bas les nobles! je crie A bas les nobles! ça me rend le père favorable. Quelques fois Rose dit tout bas Vive le roi! je dis Vive le roi! ça lui plait. Mais quant à ce que j'en pense dans mon âme, bast! du roi ou de la révolution, je m'en soucie comme des neiges de l'an dernier. Je veux Rose, moi, et je vous le jure, le jour où quelqu'un voudra me la prendre, c'est alors que je demanderai s'il a une cocarde tricolore ou une cocarde blanche pour prendre celle qu'il n'aura pas. Si c'est un patriote, tu me verras arriver, Paul, et tu sais si je connais la portée d'une bonne carabine anglaise; si c'est un royaliste, au contraire, tu n'auras pas besoin de me dire d'aller à la chasse des blancs, Jérôme, et je crois que je t'ai prouvé que je sais manier un fusil de munition.

— Ne sais-tu donc pas que Guillaume Poiré, le patriote, en veut à Rose? dit Paul.

— Je sais ça, je sais ça, fit Sylvestre.

— Mais tu as donc oublié que l'oncle Robertin a autrefois promis sa fille à ce Saturnin Fichet, qui est royaliste comme son père? reprit Jérôme.

— Je sais encore ça, dit Sylvestre, et c'est pour ça que j'attends. Rose ne veut point de Guillaume Poiré.

— Et si pendant ce temps le freluquet de Paris la séduit? fit Jérôme.

— Ça ne me fera rien, dit Sylvestre d'un ton sinistre, je les tuerai tous deux. Voilà mon opinion.

Pendant que les trois paysans causaient ainsi, Césaire apprenait de Saturnin tout ce qui lui était arrivé; seulement le sosie du comte parut hésiter lorsqu'il en arriva à son entrevue avec Mlle de Paradèze.

— On t'a mal reçu? dit Césaire.

— On m'a voulu faire promettre de rompre ce mariage.

— Je m'en doutais, reprit Perbruck. J'ai entendu parler de l'amour de Mlle de Paradèze pour son cousin la Châtaigneraie. Je ne traverserai pas leurs desseins.

Saturnin, voyant que Perbruck prenait le refus de Mlle de Paradèze d'une façon si commode, ne jugea pas à propos de lui raconter les grands airs de mépris qu'elle avait affectés à son sujet. Il pensa que Perbruck savait aussi bien que la demoiselle ce qu'on pouvait lui reprocher, et il ne poussa pas ses révélations plus loin.

— Et maintenant, lui dit Perbruck, il faut que je t'apprenne une nouvelle importante : mon père a pu arriver à Nantes cette nuit même; il doit se cacher sous le nom de ton père dans une maison de la rue du Collège appartenant à un homme appelé *Marchand*. Tu l'y trouveras.

— Je retourne donc à Nantes?

— Où veux-tu aller?

— Où vous voudrez.

— Va donc près de mon père. Tu lui diras pourquoi je n'ai pu être à son arrivée.

— Mais où pourrai-je vous retrouver?

— Dans trois jours au château de la Rouarie.

— Soit. Mais comment vais-je rentrer dans la ville?

— L'un des frères Robertin t'y conduira. Mais c'est bien convenu, Saturnin, c'est moi qui suis entré chez M. de Paradèze.

— C'est vous qui avez tout fait, monsieur le comte ; je suis trop heureux de ne vous avoir pas fait déroger.

Le comte appela les trois paysans.

— Paul, dit-il, tu vas me conduire chez ton père, le vieux Robertin, où l'on nous attend.

— A l'instant.

— Quant à toi, Jérôme, tu reconduiras ce garçon à Nantes.

— Non pas, monsieur le comte, fit Jérôme en secouant la tête... Pour vous et pour vous seul tout ce que vous voudrez... mais pour un agent des royalistes jamais.

— Ce sera donc vous, Sylvestre ?

— Je ne reconduis personne, moi ; Rose m'a dit de venir jusqu'ici, je l'ai fait, c'est peut-être trop... en tout cas c'est assez. Bonsoir la compagnie.

Et il s'éloigna sans attendre la réponse de ses frères.

— Eh bien ! dit Fichet, je resterai là, car du diable si je suis capable de me tirer de ces affreux chemins.

— Non, dit le comte, il faut que tu sois à Nantes demain. Paul va te conduire.

— Sur l'heure, dit Paul.

— Et toi, Jérôme, tu vas me mener chez ton père.

— Vous, dit Jérôme, c'est vous qu'il faut conduire ! c'est différent, à la bonne heure, pour vous, j'irai.

Saturnin partit d'un côté sous la conduite de Paul Robertin, tandis que Césaire guidé par Jérôme se rendait près de la Rouarie.

VI.

Ce même jour (on était au 2 janvier 1793), dans la grande chambre d'une ferme perdue au milieu des terres boisées qui enveloppent Machecoul, quelques hommes étaient assemblés ; un feu de genêts brûlait dans une vaste cheminée, et un paysan y faisait cuire sur une plaque de fonte des galettes de sarrasin, que ces hommes dévoraient avidement à mesure qu'elles étaient faites. L'un d'eux, assis sur un escabeau, la tête dans ses mains, semblait ou dormir ou réfléchir profondément. A quelques pas plus loin, une femme, vêtue en amazone et enveloppée d'un long manteau, dormait sur quelques sacs de pois de rame. Un jeune homme d'une rare beauté la regardait dormir. Il ne prenait point part au festin que se disputaient quatre ou cinq paysans et deux autres jeunes gens, dont le costume dénotait un rang plus élevé. Ils étaient tous armés, et la belle dormeuse elle-même avait mal caché dans les poches de son amazone de forts pistolets, dont les pommeaux d'acier reluisaient sur le fond brun de sa robe de drap.

Tout à coup le personnage qui était assis se leva en frappant du pied avec colère. Ce mouvement fut si brusque et si violent que tout le monde tressaillit et que la dormeuse s'éveilla.

— Une heure ! murmura cet homme avec colère, après avoir consulté sa montre.

— Une heure ! répéta la dame, et personne encore sans doute... Je vous l'avais dit, Armand, vous avez eu tort de vous fier au jeune Perbruck.

— Je ne regrette point la confiance que nous avons eue en lui. Quand vous le connaîtrez, et lorsque vous le pratiquerez...

— Et il la mérite, monsieur le marquis, dit le paysan en interrompant la cuisson des galettes. Celui qui a sauvé mon fils Jérôme des galères est incapable de trahir personne. Ce n'est pas sa faute si le gars a mal tourné.

Cette demeure était celle de l'aîné des Robertin, le père de Jérôme et de Paul, demeure que celui-ci avait choisie pour le rendez-vous de Césaire de Perbruck et de la Rouarie.

— Je ne parle pas de trahison, bonhomme, reprit la dame dédaigneusement, mais d'incapacité. M. Césaire de Perbruck peut être un très bon et très loyal royaliste ; mais il nous faut autre chose que de la bonne volonté et de l'honneur, il nous faut du sang-froid, de l'activité, de la persuasion, de l'autorité, de l'enthousiasme, et depuis quatre ans que le comte de Perbruck a disparu sans que personne sache ce qu'il est devenu, je doute qu'il ait donné des preuves des qualités qui nous sont nécessaires.

Le vieux Robertin secoua la tête avec humeur. Il était royaliste sans doute, mais il était surtout le serviteur de la famille des Perbruck. Un doute sur le compte de Césaire lui paraissait une injure, et il allait répliquer lorsqu'il fut interrompu.

— Toutes ces qualités, M. de Perbruck les possède, j'en suis sûr, repartit la Rouarie ; le curé Bernier, en me l'adressant, me l'a recommandé comme le seul homme sur lequel on peut entièrement compter, pour le moment du moins.

— Il valait mieux, reprit la dame en regardant le beau jeune homme, confier cette mission à Fontevieux ; nous saurions à quoi nous en tenir.

— Il nous fallait un homme du pays ! répliqua Armand avec humeur ; d'ailleurs Fontevieux devrait être déjà en route pour l'Allemagne ; les puissances se décident enfin à s'armer contre la révolution, elles comprennent que le monstre qui a déjà aux trois quarts dévoré la monarchie française aura faim de leurs trônes, quand elle en aura fini avec le roi de France ; il faut que l'insurrection éclate le jour où la guerre éclatera sur nos frais.

Fontevieux partira dès que je me serai assuré de la coopération du Bocage.

— Vous ne l'obtiendrez pas, reprit Thérèse Moëllien, et Fontevieux, s'il part, n'aura à porter aux princes et à la coalition que des nouvelles de la couardise et de l'apathie de ce pays.

— Silence, Thérèse, dit tout bas la Rouarie en montrant les paysans. Le premier et le plus brave des rois de la famille que nous servons, Henri IV, avait coutume de dire qu'on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre.

— On s'en passe, repartit Thérèse avec dédain.

— J'ai bien peur d'y être forcé, dit la Rouarie. Tinteniac, ajouta-t-il avec impatience, vous êtes parfaitement sûr, n'est-ce pas, que c'est ici que Perbruck vous a donné rendez-vous?

— Ici même, chez Robertin de Machecoul.

— Vous y êtes, dit le vieux paysan. Mon fils Paul, le seul qui me soit resté, et qui vous a apporté le message de M. de Perbruck, n'est reparti qu'à huit heures pour aller avertir M. le comte, qui est à Arches, et lui dire que vous êtes venus, et dame! il y a trois lieues d'ici chez M. de Paradèze.

— Une heure et demie! s'écria la Rouarie avec impatience; toute une journée perdue dans l'attente. Et la nuit se passe, et pas de nouvelles... C'est affreux!... Dites-moi, bonhomme, peut-on arriver jusqu'à Arches?

— On arrive partout où on veut, dit le paysan, mais, par le temps et les chemins qu'il fait, c'est une rude entreprise, à moins de gagner Machecoul, de remonter le bon chemin jusqu'à Saint-Philibert de Grandlieu, et de rabattre jusqu'au bourg de la Vieillevigne, après quoi...

— Mais il fera grand jour quand nous arriverons, dit Thérèse Moëllien, et vous nous proposez de traverser un bourg qui appartient corps et âme à la république.

— Les sentiers ne sont donc pas libres? dit la Rouarie.

— Si vous voulez avoir de la boue jusqu'au poitrail de vos chevaux, ou si vous voulez essayer à pied, à travers champs, je vas vous y conduire.

— J'irai, s'il le faut, dit une voix qui partit du milieu du groupe des paysans.

Celui qui venait de parler était un très jeune homme d'une beauté distinguée et presque féminine; ses cheveux, coupés très ras au sommet de la tête, laissés plus longs sur les côtés et sur le derrière, tombaient à flots soyeux sur ses épaules; ses vêtements étaient ceux d'un paysan; mais une petite main, quoique brune, sortit de l'ample bouillon de sa chemise écrue, et ses pieds mignons paraissaient peu habitués à leur épaisse chaussure.

Thérèse le regarda. Le jeune homme supporta sans embarras cet examen fait par la femme qui depuis deux ans prêtait sa complicité aux plans de la Rouarie.

Thérèse appela la Rouarie par un signe.

— Armand, lui dit-elle à voix basse, depuis votre voyage à Saint-Malo, vous avez admis dans le secret de nos marches nocturnes des gens que je ne connais pas. Je ne veux pas discuter votre confiance en M. de Perbruck, mais dites-moi quel est ce jeune homme qui vient de parler?

— Je croyais vous l'avoir déjà dit: c'est celui qui est venu d'Angleterre avec une lettre de Latouche et qui s'est attaché au comte de Perbruck.

— Avez-vous jamais examiné ce jeune homme avec attention?

— Je sais qu'il a pour son maître un dévouement sans bornes.

— Oui, dit Thérèse tristement, cela doit être. Dans les circonstances où nous vivons, une fois qu'on a commencé à faillir, ce n'est qu'en élevant la faute jusqu'à l'échafaud qu'on peut se la faire pardonner. Elle fera comme moi.

— Que voulez-vous dire? fit Armand.

— Que ce prétendu jeune homme est une femme, dit tout bas Thérèse.

— S'il en est ainsi, dit la Rouarie, cela doit vous rassurer, ce n'est pas d'ordinaire la lâcheté et les passions viles qui inspirent de si purs dévouements et de si hautes abnégations.

— C'est vrai, dit Thérèse; mais, je l'avoue, au moment de voir enfin nos projets s'accomplir, je deviens plus défiante et plus soupçonneuse. Savez-vous qu'un mot peut nous perdre et qu'une dénonciation peut amener votre arrestation et l'anéantissement de cette association si laborieusement créée.

— Non, non, dit la Rouarie avec force, on peut me prendre, on peut me condamner et me faire fusiller, mais peu m'importe! mon œuvre est faite, et elle s'accomplira nécessairement. Tous ceux qui y ont pris part sont condamnés à la poursuivre ou à se déshonorer. Ce n'est pas seulement envers moi, mais envers toute la noblesse, que chaque gentilhomme s'est engagé à donner sa fortune et sa vie pour le triomphe de notre cause; ce ne serait pas à moi seulement qu'ils mentiraient s'ils l'abandonnaient parce que je serais captif ou mort; ce serait à eux tous, ce serait à eux-mêmes; ils n'oseraient plus se regarder face à face. Mon œuvre est faite, vous dis-je, il ne s'agit plus que de sonner l'heure où la Bretagne doit se lever. Que je meure demain, et que vous ou Fontevieux, ou tout autre, s'écrie après moi: « Levez-vous, il est temps! » et aucun n'osera se montrer assez lâche pour ne pas répondre: « Me voici! » Oh! voilà ce qui fait ma force et ma tranquillité, c'est que je puis mourir maintenant.

Thérèse serra avec enthousiasme la main de la Rouarie. Elle l'aimait en ce moment. Ce-

pendant la conversation, détournée de son sujet, y revint par Fontevieux, qui dit d'un ton doux :

— Je suis prêt à aller à Arches, si cela vous semble nécessaire.

— Vous ne connaissez pas le pays, lui dit le marquis.

— N'importe, je trouverai.

— Nous ne pourrions attendre ici votre réponse.

— J'irai vous la porter où vous serez...

— Mais, dit la Rouarie avec intention, voyons ce paysan qui s'est offert d'aller à Arches.

— C'est moi, dit le jeune homme en s'avançant.

— Ton nom ?

— Jacques Pélerin.

— Tu es de ce canton ?

— Je suis de partout, dit fièrement le jeune homme, de partout où il y a un danger à courir, et je trouverai le château d'Arches les yeux fermés, puisqu'il s'agit de défendre l'honneur du comte de Perbruck.

— Vraiment, dit la Rouarie en souriant et en regardant Thérèse Moëllien.

Il allait continuer lorsqu'on entendit au dehors un appel lointain.

— C'est la voix de Jérôme, s'écria le vieux Robertin.

— Qu'est cela, Jérôme ?...

— Mon fils aîné, monsieur le marquis, celui qui a été délivré de la prison de Bouffay par le jeune comte. Ils sont ensemble, j'en suis sûr.

Le vieux Robertin poussa un cri auquel une voix lointaine répondit encore, et un moment après Césaire et Jérôme entrèrent dans la cabane.

A l'aspect de Césaire, Mlle de Moëllien tressaillit et devint préoccupée, comme si la présence du comte eût éveillé en elle un souvenir dont elle cherchait à se rendre un compte plus exact.

— Eh bien ! monsieur, fit la Rouarie en apercevant Perbruck, qu'est-il donc arrivé ?

— De sottes choses, monsieur le marquis, mais qui se sont plus heureusement terminées que je ne l'aurais cru.

En parlant ainsi, Césaire tomba presque à terre, tant sa fatigue était grande.

— Remettez-vous, dit Armand, vous nous raconterez cela tout à l'heure.

On approcha Césaire du feu, il but un verre de cidre et se reposa.

— Et toi, mon gars, dit le vieux Robertin à Jérôme, ne prends-tu rien ?

— Jetez-moi quelque chose, dit brutalement Jérôme, j'irai le manger dehors. J'ai accompagné M. le comte jusqu'ici, mais je ne suis pas des vôtres, vous le savez.

— Quoi, dit la Rouarie, ce garçon, votre fils, un paysan, il n'est pas des nôtres.

— Non, monsieur le marquis de la Rouarie, dit Jérôme. J'ai trouvé aujourd'hui M. le comte qui m'a dit... Mais il vous expliquera ça mieux que moi.

— Perbruck, reprit Armand, n'êtes-vous pas sûr de ce paysan ? Voudrait-il nous trahir ?

— Vous trahir ! moi ! fit Jérôme, oh ! non... M. de Perbruck s'en est mêlé, et ça suffit pour que je me taise. Mais cette fois passée et le jour où M. de Perbruck ne sera pas avec vous, veillez bien à votre sûreté, car si je peux vous prendre, vous et tous les marquis et tous les nobles, sur ma tête vous y passerez, car je n'aurai de joie que lorsque j'en aurai mené quelques-uns sur la place de Bouffay.

— Qu'on s'empare de ce misérable ! s'écria Thérèse.

On se leva en tumulte.

— Qu'on le laisse sortir librement, dit Césaire en se levant. Il a ma parole, et je réponds de lui sur ma tête.

— Merci, monsieur le comte, fit le vieux Robertin. Vous pouvez en répondre, vous, car vous le connaissez mieux que moi à présent. Ah ! bon Dieu du ciel ! voilà pourtant ce qu'en a fait votre père.

Sur un signe de la Rouarie, tout le monde se remit en place.

— Adieu, monsieur le comte, dit Jérôme. Je vais à Nantes. Je logerai chez mon oncle le patriote, Louis Robertin. Si vous avez besoin de moi, venez me trouver ou faites-moi appeler. Si c'est pour vous sauver de la prison, je vous en tirerai, dussé-je assassiner les juges et le geôlier. Si c'est pour vous débarrasser d'un ennemi, je l'attendrai nuit et jour jusqu'à ce que je le rencontre et que je le tue, et ça, sans vous demander son nom. Mais si c'est pour me faire servir les nobles et me battre de leur côté, ne pensez pas à moi, je vous désobéïrais.

— Ah ! pauvre gars ! fit Robertin en essuyant une larme, ça lui tient toujours là.

— Nenni, mon père, fit Jérôme en montrant son épaule, ça me brûle toujours là.

— Va, Jérôme, dit Césaire avec un mouvement convulsif ; va, nous ne devons plus nous revoir.

Jérôme voulut embrasser son père, qui se détourna ; il baisa la main du comte et s'éloigna.

Cette scène singulière avait distrait l'attention du but principal de la réunion. La Rouarie, à qui un pareil incident ne pouvait longtemps faire oublier de plus graves intérêts, y revint et dit aussitôt :

— Et maintenant pouvez-vous nous apprendre ce qui s'est passé au château d'Arches ?

Césaire déboutonna sa veste de paysan pour y chercher quelques papiers. Pendant ce temps, Thérèse s'approcha de Fontevieux, de Limoëlan et de Tinteniac, qui causaient de ce qui venait de se passer, et leur dit :

— Je me défie de ce comte de Perbruck; sa figure ne m'est pas inconnue... et si je ne me trompe...

— Nous y veillerons, madame, dit Tinteniac.

Presque aussitôt Césaire tira un papier de sa poche et le remit à la Rouarie en lui disant :

— Voici d'abord l'essentiel.

— Enfin ! s'écria la Rouarie avec transport. Voyez, Thérèse, voyez ! les signatures de tous les gentilshommes du pays. Palierne et Laberillais prendront le commandement. Tout ce que j'avais demandé est accepté, et grâce à vous, Perbruck, grâce à vous ! C'est bien, comte, vous avez doublé nos forces en un jour, c'est bien !

— Ce succès ne m'appartient pas, monsieur le marquis, mais il n'en est pas moins réel.

— Est-ce donc M. de Paradèze qui l'a obtenu ?

— Non, fit le comte en souriant tristement, et si nous étions dans des circonstances moins sérieuses, ce serait, je vous jure, un plaisant récit.

— Nous ne haïssons pas la joie, monsieur le comte, dit Thérèse en s'approchant.

— Ma cousine Mlle de Moëllien, dit la Rouarie en la présentant à Césaire.

Perbruck s'inclina avec une grâce qui sentait son homme d'autrefois et répondit :

— J'ai l'honneur de connaître madame.

— Moi, monsieur le comte, je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu.

— Vous oubliez vos bienfaits, cela ne m'étonne pas.

— Mes bienfaits ? Je ne vous comprends pas...

— Ne vous souvient-il plus qu'un soir à Fougères deux malheureux religieux qu'on venait de chasser de leur couvent étaient menacés et poursuivis par la populace ?

— En effet, dit Thérèse d'un air étonné, et comme si cette circonstance eût éclairé d'un jour éclatant le souvenir douteux qu'elle cherchait depuis l'arrivée de Césaire.

— La porte d'une maison s'ouvrit, continua Perbruck, une femme se jeta entre la foule et les malheureux proscrits ; elle les défendit, elle les sauva, elle les fit entrer dans sa maison. Cette femme, c'était vous, madame.

— Et les deux trappistes ?

— C'était moi et le malheureux qui sort d'ici.

— Vous ! s'écria Thérèse en reculant.

On entendit un bruit lointain.

— C'est le signal du départ, dit la Rouarie.

— Qu'on s'empare de cet homme, qu'on le lie, qu'on le bâillonne, dit Thérèse en désignant Perbruck, et qu'il nous suive.

Cet ordre avait été aussitôt exécuté que donné.

Le vieux Robertin voulut défendre Césaire; il fut terrassé et garrotté de même.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ? dit la Rouarie.

— Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer. Il faut partir, car assurément nous sommes trahis. Mais nous connaîtrons les traîtres... Cet homme nous les nommera. Partons.

On monta à cheval. Césaire fut attaché sur le sien, et Thérèse dit en se mettant en marche :

— Au moindre mouvement de cet homme, ou bien si, malgré son bâillon, il essaie de pousser un cri, qu'on lui loge une balle dans la tête.

— Je m'en charge, dit Fontevieux, qui se plaça derrière Césaire.

La marche commença. Pendant quelque temps les conjurés, engagés dans un sentier étroit, furent obligés de marcher un à un. Au bout d'une heure, ils arrivèrent sur un chemin assez large pour que la Rouarie pût s'approcher de Thérèse.

— Mais que signifie tout cela ? lui dit Armand, et que vous a fait le comte de Perbruck?

— Ce n'est point là le comte de Perbruck, repartit vivement Thérèse.

— Y pensez-vous ?

— Ecoutez-moi bien, et jugez vous-même si j'ai raison. Lorsque cet homme et celui qui l'accompagnait (tous deux vêtus de robes de trappistes) furent entrés chez moi à Fougères, on les coucha dans une grange, où, brisés de fatigue, ils s'endormirent sur la paille. Quand il fallut les éveiller pour les faire partir, Gervais, le plus fidèle de mes domestiques, alla les appeler ; mais ils dormaient si profondément, qu'ils ne répondirent pas. Alors il tira l'un d'eux par le collet de sa robe ; en tirant ainsi, il découvrit l'épaule ; jugez de sa surprise : cet homme était marqué !

— Je comprends, dit la Rouarie, ce devait être ce Jérôme qui nous a quittés d'une façon si menaçante. Avez-vous donc oublié, ou plutôt n'avez-vous jamais su l'histoire de la disparition de M. de Perbruck, qui gagna le bourreau de Nantes et délivra ce Jérome qui avait été marqué la veille et qu'on disait avoir été injustement condamné ?

— Je sais cette histoire, et je ne l'ai point oubliée, mais ce que vous ignorez et ce que je n'avais point pensé à vous dire, c'est que mon laquais, fort alarmé de ce qu'il venait de découvrir, vint me l'apprendre. J'allai avec lui à la grange. Ces deux hommes dormaient encore. Je voulus voir s'il ne s'était pas trompé, et je vis les traces de cette flétrissure infamante, non seulement sur l'épaule de Jérome Robertin, mais encore sur l'épaule de cet homme qui se dit être le comte de Perbruck.

— En vérité ? fit Armand.

— Je vous l'affirme.

— C'est étrange, fit la Rouarie. Êtes-vous seule à connaître ce secret ?

— Seule, car Gervais, le laquais qui m'

compagnait à la grange, est mort il y a trois mois.

— Eh bien! dit la Rouarie, ne parlez de ceci à personne, ni à Tinteniac ni même à Fontevieux. J'emmènerai cet homme au château de la Rouarie, et là...

— Là, dit Thérèse d'un ton menaçant, nous le ferons parler. Car, vous n'en doutez pas, ce doit être un émissaire de la Convention; c'est au bagne qu'elle choisit ses agens.

— Ne faudrait-il pas aussi s'assurer de ce Jacques Pélerin? Cette femme déguisée doit être la complice de ce misérable.

— Vous avez raison, dit la Rouarie.

Il appela près de lui Tinteniac, et lui désigna le jeune paysan. Au bout de quelques minutes, le chevalier revint. Le paysan avait disparu.

— Nous sommes trahis! dit Thérèse.

— Peut-être, reprit tout bas Armand. Mais n'alarmons personne.

Puis il ajouta à haute voix:

— Allons, enfants, hâtons-nous. Les gentilshommes ont accepté l'entrevue que je leur ai proposée à la Rouarie, et c'est dans trois jours qu'il faut que nous soyons arrivés. Nous n'avons plus que trois nuits pour faire près de quarante lieues.

— Heureusement que les nuits sont longues en janvier, dit Fontevieux.

Et la petite troupe continua sa route silencieusement.

VII.

Pendant que l'on arrêtait Césaire du côté de Machecoul, Saturnin, conduit par Paul Robertin, rentrait à Nantes. Suivant l'ordre qu'il avait reçu du comte, le jeune Fichet frappait dès le lendemain matin à la porte d'une petite maison basse. C'est là que se cachait le marquis de Perbruck, sous le nom de Pierre Fichet, son intendant et le père putatif de notre Saturnin. Un homme d'une taille élevée ouvrit la porte. Cet homme en apercevant Saturnin se recula vivement et sembla hésiter sur ce qu'il devait faire.

— Monsieur Marchand? lui dit Saturnin.

— Monsieur Marchand, répéta cet homme comme s'il eût été étonné d'entendre ce nom dans la bouche de Saturnin, dont la voix le fit tressaillir.

— Oui, monsieur, dit Fichet, je demande monsieur Marchand.

— C'est moi, entrez, repartit cet homme en refermant la porte derrière Saturnin.

— Je désirerais parler à monsieur Pierre Fichet, dit Saturnin.

— De quelle part, je vous prie?

— De la part de son fils, dit Saturnin, qui avait bien pensé à donner au marquis de Perbruck le nom de Pierre Fichet, mais qui, tout *à du message de Césaire*, ne s'aperçut pas qu'en disant qu'il venait de la part du fils de Pierre Fichet, il parlait de lui-même et venait par conséquent de sa propre part.

— Je vais l'en prévenir, répondit M. Marchand, suivez-moi.

Saturnin obéit, quoiqu'il eût été fort surpris des regards curieux et courroucés que l'hôte du marquis avait attachés sur lui. Cet homme ouvrit une porte et appela d'une voix de Stentor:

— Hé! père Fichet, voilà quelqu'un qui vous arrive de la part de votre fils.

Saturnin vit le marquis se retourner et le saluer humblement.

A l'aspect de Saturnin le marquis recula tout étonné et le reconnut, mais se remettant tout aussitôt dans son rôle de Pierre Fichet, il s'écria en lui tendant les bras:

— Eh bien, mon fils! mon cher Saturnin, tu n'embrasses pas ton père?

— Mon père?... dit Saturnin tout surpris. Ah! oui, pardon, mon père! ajouta-t-il en se précipitant au cou du marquis, mon bon père... c'est vrai.

Cette hésitation n'avait pas échappé à M. Marchand, qui les examina attentivement l'un et l'autre et qui se retira en leur disant:

— Vous êtes ici comme chez vous, ne vous gênez pas, causez tant que vous voudrez.

Saturnin et le marquis demeurèrent seuls.

— Monsieur le marquis, dit Saturnin, je vous prie de m'excuser si...

— Monsieur Saturnin Fichet, dit sèchement le marquis, vous êtes un maladroit; comment! vous venez voir votre père et vous ne l'embrassez pas?

— Vous avez raison, monsieur le marquis, mais comme je venais réellement de la part de votre fils... j'avais dit à monsieur Marchand...

— Une bêtise, je l'ai entendue. Puisque je suis ici sous le nom de votre père, vous devez y venir comme mon fils, à moins que vous n'ayez aussi changé de nom.

— Ça m'est déjà arrivé, dit Saturnin en souriant, mais j'aime autant garder le mien. Dans tous les cas je viens de la part de monsieur le comte vous dire que s'il ne s'est pas trouvé à votre arrivée....

— J'en sais le motif, et je l'excuse, j'ai vu M. de Champagnolles.

— Ah! oui, dit Saturnin, un beau vieillard, ma foi, qui était...

— Où cela, monsieur? dit le marquis avec sévérité.

— Je veux dire que M. le comte l'a rencontré cette nuit...

— Mais où donc, monsieur?

— Ma foi, dit Saturnin, puisque je viens de la part de M. Césaire, il est assez simple que je sache l'endroit où il a passé la nuit.

— Et il vous a dit y avoir rencontré M. de Champagnolles?

— A ce qu'il paraît.

— L'indiscret! murmura le marquis.

Saturnin fut pris d'une envie de rire, mais il se contint et reprit:

— Monsieur le marquis, vos secrets et ceux de monsieur votre fils sont en sûreté dans mon sein, et vous pourrez juger de la confiance qu'il a en moi lorsque je vous aurai dit que sous trois jours il doit être chez le marquis de la Rouarie.

— Très bien, mais je suppose que vous lui avez donné des gages de dévoûment qui vous ont mérité l'honneur qu'il vous a fait.

— Je puis dire, monsieur le marquis, que je me suis trouvé dans des positions assez difficiles, et que je ne m'en suis pas trop mal tiré.

— Puisque vous êtes si avant dans la confidence du comte, vous a-t-il dit qu'il eût vu Mlle de Paradèze ?

L'envie de rire reprit à Saturnin. Cependant il la domina encore et répondit:

— Oui, oui, monsieur le comte, il l'a vue.

— Et il a été satisfait de cette entrevue ?

— Couci... couci, monsieur le comte, Mlle Louise m'a paru...

— Vous a paru, dites-vous ?

— Oui, reprit Saturnin en se reprenant, oui, d'après ce que m'a dit monsieur votre fils, il paraît que la jeune personne a un autre amour en tête.

— Ce n'est pas possible!

— Ah! je vous atteste que cela est, dit résolument Saturnin. Je le sais, pardieu, bien.

— Vous savez beaucoup trop de choses, monsieur Saturnin, dit le marquis; mais parlez-moi de mon fils. Est-il bien changé ?

— Ah! dame, M. le marquis, il a un peu vieilli, il est maigre, pâle.

— C'est singulier! M. de Champagnolles m'a qu'il avait fort bonne mine.

— C'est que je l'aurai mal vu, dit Saturnin en se reprenant. D'ailleurs, aux lumières, tous les chats sont gris.

— Il paraît que mon fils n'est pas plus raisonnable qu'autrefois, reprit le marquis avec dédain.

— Oh! pardonnez-moi, monsieur le marquis, c'est maintenant un homme plein de calme, de raison.

— Il n'en a pas fait preuve en vous prenant pour confident; vous ne dites pas deux paroles de suite qui aient du bon sens; mais enfin, puisque vous êtes dans nos secrets, vous allez vous charger de porter la lettre que je vais vous remettre.

— A l'instant, monsieur le marquis, dit Saturnin, charmé de se débarrasser de l'entrevue.

— Tenez, dit le marquis, c'est pour M. de Paradèze.

— M. de Paradèze! fit Saturnin en tressaillant à ce nom, je... je... crois qu'il est dans son château d'Arches.

— Il est revenu ce matin à Nantes.

— C'est que je ne sais pas où il demeure, reprit Fichet, qui redoutait encore plus de se trouver en face du baron que de rester avec M. de Perbruck.

— A deux pas d'ici, cours Saint-Pierre, fit le marquis.

— Je ne connais pas la ville, repartit Saturnin.

— Vous vous ferez indiquer, répondit sèchement le marquis, à qui ces hésitations déplaisaient.

— Pardon, monsieur le marquis, mais permettez moi de vous faire observer que M. de Paradèze est signalé comme royaliste, et que si on me voyait entrer chez lui... on pourrait croire...

— Ah! vous avez peur! lui dit le marquis.

— Eh! non, je n'ai pas peur, mais...

— Et mon fils s'est fié à un homme comme vous.. Ah! le malheureux! Mais nous sommes perdus...

— Non, monsieur le marquis, vous n'êtes pas perdus, dit vivement Saturnin, mais... ajouta-t-il avec un nouvel embarras, mais pour des raisons particulières, je ne me soucie pas d'aller chez M. de Paradèze.

— Vous le connaissez donc?...

— Un peu... pas beaucoup... mais assez pour ne pas me soucier de le revoir.

— Comment! arrivé à Nantes depuis deux jours, vous avez vu M. de Paradèze, qui n'y est revenu que de ce matin? dit M. de Perbruck en examinant Saturnin.

— C'est ce matin que je l'ai vu, dit Saturnin, qui cherchait vainement une issue à ce nouvel embarras.

— Mais que s'est-il passé? qu'y a-t-il? dit M. Perbruck avec fureur.

— Je ne peux pas vous le dire, monsieur le marquis; mais... cependant, si vous voulez... fit Saturnin, poussé à bout, je porterai votre lettre.

— C'est inutile, monsieur, dit le marquis en prenant son chapeau; j'irai la porter moi-même.

— Pensez-vous, monsieur le marquis, au danger que vous pouvez courir, connu comme vous l'êtes, si vous étiez rencontré ?

— Je crains moins les ennemis, dit M. de Perbruck près de sortir, que les confidens de votre espèce.

— Prenez garde à ce que vous dites, monsieur le marquis! s'écria Saturnin indigné.

— Prenez garde à ce que vous avez fait et à ce que vous prétendez faire! reprit M. de Perbruck; nous aurons l'œil sur vous, monsieur Saturnin Fichet. Adieu.

Le marquis venait d'ouvrir la porte pour sortir; mais il recula. Marchand apparut sur le seuil.

Avait-il entendu ce qui venait de se dire? Ce n'était pas probable, car la porte était épaisse. Le marquis devint pâle. Saturnin attendit. Marchand se prit à les considérer tous deux d'un regard curieux et plein d'une jovialité cruelle.

— Eh! eh! dit-il; qu'est-ce donc et qu'y a-t-il? Après des années de séparation, une dispute entre le père et le fils à leur première entrevue!

— Ce misérable n'est point mon fils, repartit vivement le marquis.

— Ce n'est pas là votre fils! s'écria vivement M. Marchand en attachant un regard presque féroce sur Saturnin; ce n'est pas là votre fils, Fichet? reprit-il avec un sourire cruel. Ah! je m'en doutais!

Le marquis et Saturnin commencèrent à croire que leur hôte n'avait rien entendu de leur querelle.

— Eh bien, non! dit Fichet, encore irrité de la manière dont le marquis l'avait traité; je ne suis pas le fils de monsieur.

— Eh bien! si vous n'êtes pas le fils de ce brave homme, dit M. Marchand, je sais, moi, qui vous êtes...

M. Marchand se posa devant Saturnin, se croisa les bras, se campa fièrement sur la hanche, la tête haute, et lui dit d'une voix pleine de sarcasme:

— Monsieur le comte de Perbruck, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

Le marquis, tout à fait sûr qu'il n'était pas reconnu, se résolut à laisser Saturnin se tirer comme il pourrait de la méprise.

— Bon! s'écria celui-ci avec colère, encore un. Eh non! monsieur, dit-il à Marchand, je ne vous reconnais pas, et la meilleure raison pour que je ne vous reconnaisse pas, c'est que vous me prenez pour un autre, c'est que je ne suis pas le comte de Perbruck.

— En vérité, reprit Marchand en ricanant, vous n'êtes pas le comte Césaire de Perbruck? Nous ne nous sommes vus qu'une fois à la vérité, reprit Marchand avec une expression menaçante, mais il s'est passé entre nous une chose que vous n'avez pas dû oublier.

— Il s'est passé tout ce que vous voudrez, dit Saturnin, je vous dis encore que je ne suis pas le comte de Perbruck. D'ailleurs, ajouta-t-il, demandez à ce bon monsieur Fichet si je suis le comte de Perbruck.

— Il me dira que non, le brave homme, répondit Marchand. En entrant ici, vous l'avez sans doute prévenu du danger que vous pouviez y courir, et il est assez dévoué à votre famille pour jurer que vous êtes le Grand-Turc, si cela doit vous tirer de ma main.

— Vous en voulez donc beaucoup à monsieur Césaire de Perbruck? dit le marquis, qui commençait à s'alarmer de la tournure que prenait cette affaire.

— Ecoutez, mon brave homme, lui répondit brusquement son hôte, je vous ai caché chez moi à la recommandation de votre frère Mathurin, avec qui j'ai fait jadis quelques affaires. Monsieur le comte, ajouta-t-il en montrant Saturnin, peut vous en dire des nouvelles. Mais je vous prie de ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. Il s'agit de vie et de mort, entendez-vous? entre le comte de Perbruck et moi.

— Hein! fit Saturnin, en voilà assez sur ce chapitre. Mon cher monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers le marquis, j'attends que vous veuilliez bien expliquer à monsieur sa méprise.

— Il n'y en a pas, il ne peut y en avoir, s'écria violemment Marchand; et à mon tour, j'attends de vous un mot, et celui-là peut seul vous sauver.

— Je ne demande pas mieux que de le dire, reprit Fichet.

Marchand, ou plutôt Lemaître, s'approcha de lui, et d'un ton qui faisait présager quelque fatale résolution si Saturnin ne répondait pas favorablement à la question qui lui était faite, il lui dit:

— Pour la dernière fois, monsieur le comte, voulez-vous épouser ma fille?

C'était le troisième mariage dans lequel Saturnin se trouvait engagé depuis son arrivée à Nantes, Rose, Mlle de Paradèze et la fille inconnue de M. Marchand; aussi ne put-il s'empêcher de s'écrier en riant:

— Encore une!

Puis il reprit, pendant que Marchand le considérait avec des yeux où la colère s'enflammait peu à peu:

— Oui, il y a un mot que je peux vous dire et qui finira tout ceci, c'est qu'il existe entre le comte Césaire et moi une telle ressemblance. que vous n'êtes pas le premier qui m'ayez pris pour lui.

— C'est vrai, fit le marquis, cette ressemblance existe, mais j'avoue, ajouta-t-il avec un sourire dédaigneux, que je ne la trouve pas bien frappante et qu'on ne m'y prendrait pas.

A ce moment, disons-nous, Lemaître, que l'assurance et la tranquillité de Fichet avaient déjà surpris, promena un regard soupçonneux de Saturnin au marquis et du marquis à Saturnin. Il garda un moment le silence comme un homme qui met de l'ordre dans la foule d'idées qui se présentent soudainement à son esprit, et finit par répondre, en pesant ses paroles et en observant l'effet qu'elles produiraient:

— On m'avait parlé de cela. Oui, oui, j'ai entendu dire, en effet, qu'il y avait un homme qui avait une ressemblance inouïe avec le comte Césaire de Perbruck; Mathurin Fichet me l'a raconté, il m'a dit que cet homme était son neveu, et Mathurin ne s'est pas gêné pour me donner à entendre que le vieux marquis de

Perbruck n'était pas tout à fait étranger au hasard de cette ressemblance.

— Monsieur, s'écria Saturnin, emporté par une vive indignation, si mon oncle a dit cela, il en a menti ; je le ferai repentir de ses impudentes calomnies.

— Ah ! reprit Marchand, vous êtes donc Saturnin Fichet ! Oui, oui, ajouta-t-il, cela peut être, cela doit être, cela est : vous êtes Saturnin Fichet.

— Eh ! oui, reprit celui-ci, je suis Saturnin Fichet.

— Mais, s'écria tout à coup Lemaître, si vous êtes Saturnin Fichet, quel est donc cet homme qui est ici sous le nom de votre père et qui prétend que vous n'êtes pas son fils ?

Saturnin et le marquis restèrent confondus de cette question. Saturnin balbutia quelques mots. Mais le marquis l'interrompit aussitôt en s'écriant résolument :

— Assez, messieurs, je rougirais de devoir la vie à un nouveau mensonge, je suis le marquis de Perbruck.

— Le marquis de Perbruck ! s'écria Lemaître ; le père du misérable qui... Oh ! reprit-il avec une joie farouche, à nous deux, en ce cas, monsieur le marquis. J'aurais mieux aimé avoir affaire à votre fils qu'à vous, mais n'importe, nous pourrons peut-être nous entendre. Quant à vous, monsieur Saturnin Fichet, dit-il en le poussant vers la porte, je suis fâché de vous avoir retenu plus longtemps que vous ne l'auriez voulu peut-être ; vous pouvez donc aller où bon vous semblera.

— Quoi que vous ayez pu dire et penser de moi, monsieur le marquis, fit Saturnin, je n'aurais jamais trahi votre secret, si vous ne l'aviez trahi vous même ; et quant à vous, monsieur Marchand, souvenez-vous bien de ceci, c'est que si vous avez le malheur d'abuser de la confiance que monsieur le marquis vient d'avoir en vous, il y a un homme qui vous en punira, et cet homme, c'est moi.

— Je n'ai besoin ni de vos leçons ni de vos menaces, monsieur Fichet, pour savoir ce que j'ai à faire, repartit Lemaître brutalement ; la porte de la maison est ouverte et je vous conseille d'en profiter plus tôt que plus tard.

— C'est ce que je vais faire à l'instant, repartit Saturnin, et cela pour me mettre en mesure de vous faire payer cher toute violence ou toute trahison contre monsieur de Perbruck.

Saturnin sortit.

VIII.

Cependant, dès que Lemaître et M. de Perbruck furent seuls, celui-ci prit la parole.

— Maintenant que vous savez qui je suis, dit-il à Lemaître, maintenant que personne ne peut écouter vos paroles, je pense que vous allez m'expliquer les menaces que vous avez faites contre mon fils. Et, ajouta M. de Perbruck d'un ton protecteur, s'il vous a porté préjudice de quelque façon que ce soit, je donne ma parole de gentilhomme de vous dédommager complètement.

—Je prends cette parole pour ce qu'elle vaut, monsieur le marquis, dit durement Lemaître ; je la prends pour celle d'un homme qui est en mon pouvoir, et qui, prêt à faire aujourd'hui toutes les promesses qui peuvent le sauver, n'hésitera pas demain à y manquer lorsqu'il se croira à l'abri de ma vengeance.

— Mettez-vous bien dans l'esprit, monsieur, reprit le marquis de Perbruck avec hauteur, que, dussiez-vous me livrer aux misérables qui gouvernent, vous n'obtiendrez de moi d'autres promesses que celles que je voudrai tenir, et qu'une fois cette promesse faite, je la tiendrai quel que soit le danger auquel elle m'expose.

— En ce cas, vous valez mieux que votre fils, quoiqu'on ait prétendu le contraire, dit M. Lemaître amèrement ; car, lui, il a séduit une jeune fille en lui promettant de l'épouser, et il a manqué à sa parole.

— J'avais compris qu'il y avait quelque chose comme cela, fit M. de Perbruck d'un ton dont l'indifférence était le comble du dédain, et c'est pour cela que je vous ai dit mon nom pour pouvoir en causer avec vous seul.

— Eh bien ! dit Lemaître avec colère, si vous avez compris qu'il y avait quelque chose comme ça (et Lemaître appuya sur ces mots), vous devez savoir, ajouta-t-il, quel dédommagement vous comptez m'offrir.

— C'est à vous de le fixer, monsieur.

— Je n'en connais qu'un, dit Lemaître en regardant fixement le marquis, c'est le mariage.

— Avez-vous fait cette proposition à mon fils ? fit M. de Perbruck en toisant Lemaître de haut en bas.

— Oui, répondit Lemaître avec une expression cruelle.

— Et comment l'a-t-il accueillie ?

— Par un refus, dit Lemaître en serrant les dents avec rage.

— Eh bien ! monsieur, dit le marquis de Perbruck, les dispositions du fils ont dû vous faire comprendre les intentions du père.

— Mais, reprit Lemaître d'un ton qui annonçait que sa fureur était près de déborder, mais de votre côté, monsieur le marquis, la retraite de votre fils à la Trappe a dû vous faire comprendre aussi comment je sais punir ceux qui m'outragent et qui ne m'en donnent pas réparation.

— Sa retraite à la Trappe, reprit le marquis, se rattachait-elle donc à sa sotte intrigue avec votre fille ?

Ce mot de sotte intrigue alluma dans les yeux de Lemaître une colère si terrible que M. de Perbruck en fut effrayé, si intrépide

qu'il fût. Cependant Lemaître se contint et reprit d'une voix sourde :

— Parlez-moi d'une autre façon, monsieur le marquis ; ne vous servez donc pas de ces mots dédaigneux ; ne tentez pas ma vengeance ; n'oubliez pas que vous êtes dans mes mains.

— Vous pouvez me tuer, monsieur, dit le marquis, et faire ainsi l'office du bourreau, à qui l'on me livrerait sans doute, si vous alliez me dénoncer ; mais je parle comme je dois...

Lemaître devint livide à cette parole ; il tremblait de tout son corps. Cependant il parvint à se contenir, et après un moment de silence, il répondit avec un rire amer et une voix âcre et sifflante :

— Cet office, je l'ai rempli pour votre fils, monsieur le marquis, et je ne l'ai pas tellement oublié que je ne puisse le remplir pour vous.

— Que voulez-vous dire ? s'écria M. de Perbruck, qui ne put dominer sa terreur.

— Ce que je veux dire ! reprit Lemaître, eh bien sachez donc...

Il allait commencer le terrible récit de sa rencontre avec Césaire, lorsqu'on frappa vivement à la porte. Lemaître hésita à ouvrir ; mais la manière précipitée dont on se reprit à frapper, la violence des coups, lui annoncèrent qu'il avait affaire à des gens qui étaient décidés à obtenir une réponse. Il referma rapidement et soigneusement la chambre dans laquelle il cachait M. de Perbruck, et alla ouvrir la porte de la rue, qu'ébranlaient des coups précipités. Il ouvrit et fut très étonné de voir entrer un jeune paysan, qui s'élança rapidement dans l'intérieur, en refermant violemment la porte derrière lui.

— Marguerite ! s'écria Lemaître en la reconnaissant ; ma fille ! toi ! toi qui m'as fui depuis si longtemps ! te voilà enfin ! Oh ! viens-tu pour me pardonner, pour m'aimer ? Marguerite ! Marguerite ! s'écria-t-il en lui tendant les bras.

— Mon père, dit celle-ci haletante et comme épuisée de fatigue, mon père, ajouta-t-elle sans prendre garde à l'émotion de Lemaître, vous tenez caché dans votre maison un homme qu'on appelle Pierre Fichet ?

— Sans doute ; mais toi, d'où viens-tu ? qu'es-tu devenue ? pourquoi ce déguisement ?

— Pour être avec lui, pour le suivre, pour le sauver ! dit Marguerite avec exaltation, sans donner de nom à celui dont elle voulait parler, tant sa pensée remplissait son âme.

Lemaître la comprit, car il attacha sur elle un regard désolé et furieux, et reprit d'une voix brève et sifflante :

— Ah ! tu veux le sauver... Il est donc en danger ?

— Oui, dit Marguerite toujours haletante.

— Tu sais donc où il est ? fit Lemaître l'œil enflammé de curiosité.

— Oui, repartit Marguerite en tombant assise.

— Oh ! dis-le-moi, s'écria Lemaître avec éclat, et si je l'atteins encore une fois...

— Mon père, dit Marguerite tristement, il est dans des mains plus puissantes et peut-être plus implacables que les vôtres, et je veux l'en arracher, car il m'appartient.

— Il nous appartient, veux-tu dire ?

— Eh bien ! reprit Marguerite sans répondre à son père, un seul homme au monde peut le sauver, c'est celui qui est caché dans votre maison.

— Mais cet homme, sais-tu qui il est ?

L'expression de Marchand ou de Lemaître épouvanta sa fille.

— Oui, répliqua-t-elle en hésitant, c'est Pierre Fichet, l'intendant de M. de Perbruck.

— C'est le marquis de Perbruck lui-même ! dit Lemaître avec une joie terrible.

— Ah ! miséricorde du ciel ! s'écria Marguerite avec terreur, vous le savez... Alors je suis arrivée trop tard... vous l'avez tué.

— Non, dit Lemaître d'un ton sombre en baissant la tête devant cette accusation de sa fille ; non, je ne l'ai pas tué.

— Alors, vous l'avez dénoncé.

— Non, te dis-je, ajouta-t-il en montrant du doigt le corridor qui conduisait à la chambre où était enfermé le vieux marquis, il est là.

Marguerite regarda son père qui baissait toujours la tête en reconnaissant que sa fille avait deviné, sinon la vérité de ses actions, du moins celle de ses sentimens.

— Vous ne l'avez ni tué ni dénoncé, lui dit-elle lentement, et vous saviez que c'était lui ? Alors, ajouta-t-elle en observant son père, vous l'avez sans doute torturé ?

— Marguerite ! s'écria Marchand avec fureur.

— Oh ! reprit-elle sans s'émouvoir de cette menace, vous n'avez pas pris pour cela les cordes, les chevalets et les fers brûlans comme autrefois, mais vous l'avez torturé en lui racontant le supplice infâme que vous avez fait subir à son fils.

Lemaître ne répondit pas. Il s'assit sur une chaise, cacha sa tête dans ses mains et se prit à murmurer d'un ton où le désespoir et la colère parlaient à la fois :

— Oh ! malheureux, maudit et lâche que je suis ! Quoi toujours ! toujours cet opprobre me sera jeté à la face ! Durant trente ans, j'ai vécu pour voir les derniers de la populace me montrer au doigt avec horreur et mépris. Quand je passais furtivement dans les rues, les mères écartaient leurs enfans, comme si mon regard les eût souillés ; les hommes m'éloignaient d'eux par un geste insolent, et si je n'obéissais pas assez vite, c'étaient des injures et des cris, et l'on me poursuivait de huées et de pierres comme un bête fauve ! Et lorsque

après trente ans de douleur et de désespoir j'ai pu me cacher à tous les yeux, il faut que mon enfant pénètre dans ma solitude pour me cracher l'injure au visage, à défaut de la populace, qui ne me connaît plus. Et tu ne sais donc pas, s'écria Lemaître en se relevant, le visage égaré par la colère, tu ne sais donc pas qu'il peut venir une heure où, puisque personne ne m'aime dans ce monde, je puis vouloir y rester seul ; tu ne sais donc pas qu'après avoir fait taire toutes les malédictions qui me poursuivaient jadis, je puis faire taire aussi celles dont tu m'accables aujourd'hui.

— En me tuant, n'est-ce pas, mon père ? reprit Marguerite. Faites-le donc.

Les mains de Lemaître, levées sur sa fille, se baissèrent sans force. Il retomba sur son siège, cacha encore sa tête dans ses mains, et surmontant la douleur qui le faisait sangloter, il reprit d'une voix désolée :

— Va, Marguerite, va, tu peux m'injurier, tu peux m'insulter, tu es la fille de celle qui m'a un peu aimé, la fille de celle qui a eu pitié de moi, je ne te tuerai pas. Mais, dis-moi, toi qui méprises ton père, que prétends-tu ? qu'espères-tu ?

— Je ne sais, reprit Marguerite avec exaltation, mais il me semble que Dieu n'a pas dû condamner à un malheur éternel le cœur qui porte en soi le dévoûment, la patience, l'amour.

— Tu crois ? reprit Lemaître d'un ton plein d'amertume ; ah ! tu crois ? Et de quel droit comptes-tu sur la clémence du ciel, lorsqu'il me l'a refusée, à moi ? Marguerite, la vie t'a été douce d'abord, aucuns soins n'ont manqué à ton enfance. Proscrite par ta naissance, je t'avais arrachée à la proscription. Après t'avoir protégée sans que tu m'aies connu, je t'ai demandé seulement quelques mois de patience pour te donner le bonheur que tu rêvais ; et toi... toi, pour quelques heures d'ennui passées dans ta maison solitaire, tu as manqué aux saintes lois de l'honneur, tu as trahi ton père, que tu n'avais pas le droit de maudire alors, tu t'es livrée, comme une fille perdue, au premier qui t'a demandé ton amour : et tu comptes sur la clémence de Dieu ! Mais moi, Marguerite, moi, instrument fatalement marqué pour infliger aux coupables la justice des hommes, j'ai passé mon enfance, j'ai passé ma jeunesse, j'ai passé ma vie tout entière dans le désespoir ! La clémence de Dieu m'a-t-elle tenu compte de toutes mes douleurs ? Et, cependant, j'en jure par Dieu, qui nous entend l'un et l'autre, ces mains si souvent teintes du sang des coupables, étaient restées pures, jusqu'au jour où tu m'as entraîné, toi qui me méprises, à commettre un premier crime, si toutefois c'est un crime d'avoir puni celui qui avait déshonoré ma fille.

— Il fallait le tuer, mon père, dit Marguerite avec exaltation, je vous l'aurais pardonné.

— Et maintenant, reprit Lemaître, tu veux le sauver ; et tu espères que sa reconnaissance t'absoudra du crime de me devoir le jour.

— Je n'espère rien, mon père, Dieu décidera.

— Va donc, Marguerite, va ; depuis le jour où je t'ai arrachée à ton amant, tu as séparé ta vie de la mienne ; marche à ton but et laisse moi aller au mien. Achève de te perdre pour l'homme qui t'a perdue, moi je poursuivrai ma vengeance. Retourne près du fils puisque tu sais où il est ; moi, je garde le père, puisqu'il est en mon pouvoir.

— Mon père, dit Marguerite en se levant, vous allez rendre la liberté à M. le marquis de Perbruck ; vous allez la lui rendre, à l'instant même, ou bien, dans une heure, à la minute, j'ameute contre votre maison cette haine et ce mépris qui vous ont poursuivi si longtemps.

A cette menace, Lemaître recula. Marguerite continua sans s'émouvoir de l'épouvante de son père.

— On me croira quand je dirai que c'est ici que se cache le bourreau qui a déserté sa fatale mission ; on me croira, car je dirai : Je le sais bien, moi... puisque je suis sa fille !

— Tu le dirais ! s'écria Lemaître l'œil effaré, le visage pâle.

— Oui, car M. de Perbruck peut seul sauver son fils, et si Césaire meurt, j'aime mieux mourir à l'instant sous les malédictions du peuple que mourir demain du désespoir de l'avoir perdu.

Lemaître contemplait sa fille. C'était à la fois, dans le cœur et sur le visage de ce misérable, une rage inouïe et un désespoir indicible. Son regard éperdu semblait vouloir percer le mystère de cette âme, capable de tant d'amour pour un autre et de tant d'horreur pour lui. Cette pensée lui venait, et, en la regardant, il retrouvait en elle l'image de la femme qu'il avait aimée, et il se mit à pleurer. Alors il se rappela que lui-même n'avait cru au bonheur possible de sa fille qu'en cachant sa naissance ; alors il la plaignit d'être née de lui, et il se demanda si, au moment où il avait puni Césaire d'une façon si cruelle, il n'avait pas satisfait à la haine envenimée que le bourreau avait dans le cœur contre la société tout entière, plutôt qu'à la vengeance du père dont on a déshonoré la fille. A ce moment, Lemaître, n'espérant plus arriver par la prière et ne voulant plus recourir à des menaces, qu'il se sentait incapable d'accomplir et qui n'eussent pas épouvanté Marguerite, Lemaître, disons-nous, essaya de lui démontrer qu'elle se dévouait à une œuvre qui ne lui amènerait que le désespoir.

— Tu t'es trompée, Marguerite, lui dit-il tristement, tu t'es trompée quand tu as supposé que j'avais révélé à M. de Perbruck la punition que j'avais infligée à son fils.

— Béni soit Dieu ! fit Marguerite, qui re-

mercia pour ainsi dire le hasard plutôt que son père de cette discrétion.

Lemaître la comprit et cependant il continua d'un ton plus calme :

— M. de Perbruck sait pourtant une chose c'est que son fils a déshonoré une jeune fille, c'est que cette fille est la mienne; il le sait... et quand je lui ai demandé de forcer son fils à donner son nom à la victime...

— Il vous a refusé, n'est-ce pas ? dit Marguerite avec dédain.

— Oui, reprit Marchand. Il m'a refusé sans savoir qui je suis ni qui tu es. Il m'a refusé parce que moi, qui lui ai donné un asile au péril de ma vie, je suis à ses yeux un obscur bourgeois, ou un pauvre homme du peuple. C'est assez ! Les gens de sa sorte ne s'allient pas avec des hommes de si peu. Il m'a refusé ! et sans doute en partant il me jettera quelques écus, et nous devrons nous tenir pour payés de la honte qu'il nous a infligée. Voilà l'homme que tu veux sauver, pauvre folle, espérant sans doute que la reconnaissance...

— Je vous ai dit que je n'espérais rien, dit brusquement Marguerite, qui comprenait trop bien que son père avait raison, mais qui, ne voulant pas céder à cette raison, se refusait à l'entendre. Je vous ai dit que je n'espérais plus rien ; ma vie est perdue, ajouta-t-elle en levant au ciel ses yeux remplis de larmes, et je n'attends la récompense de mes efforts ni de lui, ni de son père, ni de personne. Je la trouverai en moi. Son salut, sa vie, sa gloire, seront ma consolation. Son bonheur, son amour, pour une autre même, j'accepterai tout, pourvu qu'il me les doive.

— Et que t'importe, Marguerite, s'il doit toujours l'ignorer ?

— Oh ! reprit la malheureuse fille, quelqu'un lui dira un jour... une voix envoyée du ciel le lui révèlera, et s'il doit toujours l'ignorer, qu'importe, après tout ? je le saurai, moi, et je serai heureuse.

Lemaître laissa échapper un cri sourd et déchirant, puis il se leva et se mit à marcher dans l'appartement jusqu'à ce que sa poitrine fût dégagée de la douleur qui le déchirait, l'étouffait. Il s'approcha de Marguerite.

— Va donc, lui dit-il d'un ton sinistre et pendant que ses lèvres pâles frémissaient encore, va, Marguerite, emmène cet homme, mais n'oublie pas que je ne dois plus rien à qui ne me donne rien. Sauve ton Césaire si tu veux, sauve son père aussi. Epuise ta jeunesse, ta force, ta vie, à leur salut, ils me reviendront un jour !

— A vous ?

— Oui, à moi ! dit Marchand avec un sourire terrible. Hâte-toi, rends-les l'un et l'autre à la liberté, J'ai hâte qu'ils en usent pour te maudire, te chasser, te fouler sous leurs pieds. Va, va, et quand tu voudras te venger, reviens, tu les retrouveras près de moi.

— Où donc ? fit Marguerite épouvantée.

— Sur l'échafaud ! dit Lemaître avec un éclat sauvage.

— Quoi ! mon père, s'écria Marguerite avec un cri horrible, vous voulez...

— Qui m'appelle son père ? dit Lemaître en se levant d'un air égaré ; je n'ai pas d'enfans ! les bourreaux n'en ont pas !

Et avant que Marguerite fût revenue de la stupéfaction où l'avait jetée la terrible résolution de son père, Lemaître courait ouvrir la porte de la chambre de M. de Perbruck et lui disait d'une voix retentissante :

— Sortez, monsieur, sortez ! et demandez à Dieu qu'il ne nous remette jamais en face l'un de l'autre.

— Eh bien ! soit ! dit Marguerite en se relevant soudainement. Venez, monsieur le marquis, venez, votre fils vous attend.

Le marquis de Perbruck et Marguerite, toujours déguisée en paysan, sortirent de la maison.

IX.

Nous avons laissé Saturnin au moment où il avait quitté la maison de Lemaître. L'entretien que notre jeune Parisien avait eu avec le marquis avait été si rapide et si incohérent, l'intervention de Lemaître avait été si soudaine et si violente, que Saturnin n'avait pas eu le temps de s'informer de son véritable père. Il se trouvait donc sur le pavé de Nantes, sans argent, sans ressources, sans amis, et engagé cependant, à ses propres yeux, à sauver le marquis.

Saturnin hésita longtemps, mais enfin, après s'être consulté avec lui-même, il pensa que dans le complet isolement où il se trouvait, la seule personne à laquelle il pût encore s'adresser à Nantes était son oncle Mathurin. C'était lui qui avait recommandé son prétendu père à M. Marchand, et il devait avoir sur cet homme assez d'empire pour lui arracher le marquis. Ce n'est pas que Saturnin eût une grande confiance dans la générosité et l'humanité de son oncle, mais si on peut hésiter entre deux moyens, il n'en est pas de même quand on n'en a absolument qu'un seul, et le mieux est de le prendre en toute hâte.

D'ailleurs, à défaut de bons sentimens, Saturnin comptait sur les mauvaises qualités de son oncle. Il espérait d'une part lui donner le courage de sauver le marquis en se servant de sa poltronnerie ; d'une autre part, il se disait : « Il doit y avoir une question d'argent dans tout ceci ; on a dû payer mon oncle pour qu'il procure un asile au marquis. S'il n'a pas reçu la somme promise, il fera tout pour la gagner ; s'il l'a reçue, il fera tout pour la garder : or i

je le menace de le dénoncer, ce n'est pas seulement l'argent gagné, c'est sa liberté, sa vie peut-être qui seront en danger, et il y tient presque autant qu'à son argent. »

Saturnin se faisait tous ces beaux raisonnemens en se dirigeant rapidement du côté de Barbins ; il approchait déjà de la maison de son oncle, lorsqu'il remarqua qu'il était observé par deux hommes en costume de Saulniers.

Les Saulniers sont les habitans d'une partie du département de la Loire-Inférieure où existent d'immenses marais salans aussi inaccessibles, grâces à leurs eaux, que les parties les plus inaccessibles du Bocage. De tous les paysans de ces contrées, ce sont ceux qui vivent le plus isolés. Rien de ce qui se passe en dehors d'eux ne leur arrive; de nos jours même, ils sont ce qu'ils étaient avant la révolution. Elle n'a pas pénétré chez eux; l'empire ne leur a apporté aucune idée nouvelle; la restauration les a pris comme les lui ont laissés la révolution et l'empire, pour les léguer au temps actuel tels qu'ils étaient il y a trois cents ans. Leur costume est resté ce que l'ont fait les siècles passés. De larges brayes, un leste justaucorps, un vaste chapeau relevé à la Henri IV, une peau de chèvre en surtout, tels ils sont encore, tels ils étaient à l'époque où se passe cette histoire.

Saturnin, que le costume des Saulniers avait d'abord frappé, s'aperçut, comme nous l'avons dit, que ces hommes l'observaient et parlaient en le désignant. Il lui sembla que ces figures ne lui étaient pas inconnues, mais Saturnin n'avait pas été assez heureux dans ses rencontres pour vouloir en tenter de nouvelles. Il hâta donc le pas, et arriva bientôt chez son oncle Fichet. Il frappa à la porte, et comme à l'ordinaire, on fut très longtemps à lui ouvrir. Il frappa plus vivement, et il entendit bientôt descendre de l'escalier du premier.

— Eh ! pas si fort, pas si fort ! dit une voix qui n'était point celle de Fichet...

Tout aussitôt la porte s'ouvrit, et Saturnin se trouva en face de M. Guillaume Poiré.

— Eh! s'écria celui-ci en s'adressant à l'étage supérieur, où était resté Mathurin Fichet... c'est Saturnin, ton neveu...

— Que le diable l'emporte! dit Mathurin... Est-ce qu'il n'a pas eu son compte?... Je n'ai pas besoin de sa présence...

— Mais moi, j'ai besoin de la vôtre, dit Saturnin, désolé de la rencontre qu'il venait de faire ; voulez-vous descendre ? je n'ai qu'un petit mot à vous dire.

— C'est bon, c'est bon, dit Fichet en paraissant au haut de l'escalier.

Il ferma à double tour la porte de la chambre supérieure et mit prudemment la clef dans sa poche. Guillaume, qui n'avait pas vu cette précaution, dit à Mathurin dès que celui-ci fut dans la salle basse :

— Cause avec ton neveu, je remonte là-haut.

— C'est inutile, lui dit Mathurin, la chambre est fermée.

— As-tu peur que je te vole ? lui dit Guillaume avec hauteur, quoiqu'il fût peut-être plus désappointé que blessé de cette précaution.

— Me voler... quoi ?... dit Mathurin ; trois ou quatre mauvais sacs de sous que nous étions en train de compter ensemble. Ce ne serait pas la peine.

Un coup d'œil dirigé du côté de Saturnin avertit Guillaume Poiré de l'imprudence qu'il avait faite en ayant l'air de dire qu'il avait en haut quelque chose à voler. Cet avertissement ne calma point la mauvaise humeur de Guillaume Poiré, qui reprit d'un air sournois :

— Qu'il y ait là-haut des sous ou des écus, ça m'est égal ; mais comme je n'ai pas de temps à perdre, demande à ton neveu la permission de nous laisser finir notre petite affaire ; et puis à mon tour je serai complaisant, et je te laisserai causer avec lui de vos petits intérêts.

Ces paroles de Poiré cachaient sans doute un sens fort intelligible pour Mathurin, car il se hâta de répondre :

— Eh bien ! eh bien ! c'est bon.

Puis il ajouta en s'adressant à Saturnin :

— Va te promener un moment, mon garçon, et tu reviendras dans une heure.

— Dans une heure il sera peut-être trop tard, mon oncle, fit résolument Saturnin.

— Eh ! reprit Poiré ; nous n'avons pas besoin d'une heure pour en finir ; ce garçon a raison.

— Comme tu voudras, dit Fichet avec colère, qu'il revienne dans une demi-heure.

— Pardon, mon oncle, fit Saturnin avec impatience, je vais vous attendre ici.

— Pas de ça ! pas de ça ! dit Mathurin avec emportement. Non, monsieur mon neveu... non, vous ne resterez pas ici pendant que nous serons là-haut... les cloisons sont minces...

— Eh ! mon Dieu ! je ne m'occupe pas de ce que vous avez à faire avec monsieur, dit Saturnin ; hâtez-vous seulement, car le temps presse.

— Eh bien ! dit Mathurin, si tu veux que je me dépêche, commence par sortir.

— Comment, mon oncle, vous ne voulez même pas me permettre de me reposer ici?...

— Non ! fit brutalement Mathurin ; non !...

— Ah ! c'en est trop ! fit Saturnin exaspéré.

— Revenez dans un quart d'heure, dit Poiré ; j'aurai fini... Je te veux du bien, mon gars. Si j'avais trouvé tous mes hommes au corps de garde, hier soir, nous pincions la nichée du château d'Arches. Tu étais bien informé, mon gars ; mais Jérôme était parti, Sylvestre Landais aussi, et nous ne sommes arrivés qu'à deux heures du matin... tout était fini. C'est égal, tu as fait ton devoir ; tu as bien dénoncé, et... Je ne veux pas te gêner, reviens dans un quart d'heure.

Mathurin poussa un profond soupir, et montra silencieusement la porte à son neveu Saturnin, qui ne fut pas fâché de n'avoir pas à répondre aux éloges de Poiré. Il sortit et alla se poster à quelques pas de la maison.

L'ex-jardinier et l'usurier restèrent seuls.

— Ah çà! dit Guillaume Poiré à Mathurin, qui levait les bras au ciel d'un air désolé, veux-tu en finir?...

— Je t'ai dit que je n'aimais pas les spéculations, répondit Mathurin, qui reprit ainsi la conversation interrompue sans doute par l'arrivée de Saturnin.

— Et je te dis, moi, que celle-là est magnifique... L'oncle Robertin n'a pas le sou, et ce n'est qu'avec du bon argent, et mieux encore avec de l'or, qu'on peut faire une rafle. Les Anglais ne veulent pas d'assignats... Je te le dis, il y a deux corvettes anglaises en vue de Saint-Nazaire, toutes deux chargées de blé... J'en ai été avisé le premier; mais si nous ne nous pressons pas, d'autres en profiteront... ou bien il faudra que je dénonce le fait à la commune, et alors... il n'y aura rien pour personne.

— Je n'aime pas le commerce, dit Mathurin d'un ton pleureur; je ne tiens pas à faire travailler mes pauvres petits capitaux.

— Je ne te demande pas d'où ils te viennent, dit Poiré d'un ton menaçant, mais le fait est que tu as fait escompter hier à la bourse des effets tirés par ton frère Fichet à ton ordre, et cela pour une somme de vingt mille francs.

— C'est de l'argent qu'il me redevait...

— Pourquoi? dit Poiré méchamment, pour lui avoir volé tout son bien, car c'est toi qui nous a priés de faire considérer votre ferme comme bien d'émigré, et qui l'as rachetée avec de bons assignats, de façon que la moitié de ton frère t'est revenue à... à bien peu de chose, quoique tu aies ouvert la fenêtre comme si ton neveu avait été difficile sur les comptes.

— Tais-toi donc, fit Mathurin pâle de colère et de terreur; si Saturnin rôdait aux environs, il pourrait entendre.

— C'est vrai, dit Poiré en soulevant le coin d'un rideau en cotonnade; le voilà en face qui cause avec deux paysans. C'est drôle, mais il connaît bien du monde, ton neveu, pour un gars qui n'est arrivé à Nantes que depuis huit jours.

— Tu m'y fais penser, reprit Mathurin, qui espéra détourner de ce côté l'attention de Poiré; il a peut-être des secrets qui pourraient te rapporter plus que toutes les spéculations.

Poiré laissa retomber le rideau et se retourna vers Fichet.

— Tu as peut-être raison, dit-il; et, ma foi, s'il veut dire ce qu'il sait, il rendra un tel service à la nation, que je suis persuadé qu'il obtiendrait l'annulation de la vente que tu as fait faire. J'ai bien envie d'aller lui proposer le marché.

Mathurin poussa une sorte de grognement désespéré, et gagnant le petit escalier, il dit à Poiré :

— Viens donc; viens, puisque tu le veux.

Ils montèrent, Guillaume Poiré le premier, qui franchit l'escalier avec rapidité; Mathurin ensuite, qui, après avoir lentement gravi quelques marches, s'arrêta tout à coup en s'écriant d'un ton désolé :

— Mais cet argent n'est pas à moi.

— Il n'est pas à toi, s'écria Guillaume Poiré, que ce nouveau retard mit hors de lui; il n'est pas à toi, de l'argent venu d'Angleterre! A qui donc est-il? A quelque émigré peut-être? dit Poiré en s'apprêtant à redescendre. Ah! tu es donc en correspondance avec l'étranger? C'est de l'argent que l'Angleterre envoie en France pour soudoyer les rebelles. A la bonne heure! comme ça je n'en veux pas. Ah! cet argent n'est pas à toi... Alors tu nous diras au club à qui il est.

— Il est à moi, Guillaume... Je te dis qu'il est à moi, reprit Fichet en arrêtant Poiré qui voulait descendre; mais remonte donc... ce sont mes économies, mes pauvres économies; je vais tout te donner, tout... viens donc.

Et à son tour Mathurin précéda Guillaume, qui riait silencieusement en voyant l'infortuné Fichet chercher vainement le trou de la serrure. Il tremblait si fort que sa main laissa échapper la clef. Guillaume la ramassa et ouvrit rapidement. Il entra dans la chambre, et Fichet, qui un moment avant pouvait à peine se soutenir sur ses jambes, s'y précipita vivement en arrêtant Guillaume par les basques de son habit et en lui disant :

— Où vas-tu donc si vite?

Poiré se retourna, et il comprit en voyant le visage décomposé du pauvre Mathurin qu'il lui serait impossible de vaincre cette nature obstinée de l'avare, s'il ne le menaçait à chaque parole.

— Allons, lui dit-il, compte-moi vingt mille francs, ou j'appelle Saturnin pour lui dire ce qui s'est passé pour la ferme.

Et il se tourna du côté de l'escalier.

— Mais je ne refuse pas l'argent, dit Mathurin : seulement nous pourrions réduire l'opération... au quart...

— Hum! fit Poiré en marchant vers le palier.

— Ou à moitié...

Guillaume descendit une marche.

— Mais je n'ai pas vingt mille livres, fit Mathurin en s'arrachant les cheveux.

— Tu les as reçues hier, dit Guillaume en rentrant dans la chambre de façon à tourner le dos à la porte d'entrée pendant que Mathurin l'avait en face de lui.

— J'en ai prêté...

— Tu ne prêtes jamais...

— Ah çà mais, s'écria tout à coup Mathurin, le club est fait pour tout le monde... tu veux y parler de mes vingt mille livres? bien, moi, je parlerai de ton magasin de blé dans la vaste corderie de Gigan... je dirai... je...

La voix de Fichet s'éteignit graduellement en voyant apparaître derrière Guillaume de nouveaux personnages, dont la présence parut faire sur lui l'effet de fantômes sortis de la tombe. Ces personnages étaient Marguerite et le marquis de Perbruck.

X.

Voici la cause de cette apparition.

En sortant de chez Lemaître, le marquis avait interrogé Marguerite ou si l'on veut Jacques Pélerin.

— Qui es-tu donc ?... lui avait-il dit.

— Un serviteur dévoué qui donnerait sa vie pour votre fils.

— Mais quel danger court-il donc ?

— Ce danger est terrible. Cette nuit, après avoir été au château d'Arches et être revenu chez Robertin, où il a apporté l'acte d'adhésion des nobles bretons au plan du marquis de la Rouarie, presque aussitôt il a été arrêté et enchaîné sur l'ordre de Thérèse Moëllien, et bâillonné. Je savais que vous étiez ici. Je me suis échappée au moment où l'on se mettait en marche et je viens vous dire qu'il faut partir sur-le-champ si vous voulez sauver votre fils.

— Mais quel crime lui reproche-t-on ?

— On a parlé de trahison .. Voilà tout ce que je sais... Partons, partons, monsieur le marquis.

— Mais il faut nous procurer des chevaux, il faut de l'argent... En as-tu ?

— Non.

— Eh bien! suis-moi, il y a un homme à qui mon intendant a dû faire remettre des valeurs sur la France et qui devait m'en envoyer aujourd'hui le montant en or.

— Allons donc chez cet homme.

Le marquis et Marguerite se dirigèrent rapidement du côté de Barbins. Le marquis s'arrêta tout-à-coup.

— Mais j'y pense, s'écria-t-il avec inquiétude, c'est lui qui m'a fait cacher dans la maison de ce misérable qui m'a si audacieusement menacé... Cet homme est peut-être un traître.

— Comment le nommez-vous ?

— Mathurin Fichet...

— Ah! dit Marguerite en souriant... ils se connaissent toujours... Rassurez-vous, monsieur le marquis, ni Mathurin Fichet ni personne au monde ne sait le motif de la haine que M. Marchand porte à votre fils et à vous par contre-coup... Il n'a pas voulu vous trahir... En tout cas, je vous réponds de lui...

— Mais qui es-tu donc ? dit le marquis...

— Un pauvre diable qui vous a sauvé la vie aujourd'hui, dit Marguerite, qui vous aidera à sauver celle de votre fils et qui ne vous demande pour toute récompense que de vous en souvenir un peu quand il vous en priera.

Le marquis était fort peu sentimental, mais il avait une si haute idée de ce que valaient les gens de son espèce qu'il acceptait facilement le dévouement de ses inférieurs comme un culte dû à sa noblesse. Il ne s'étonna donc point de la réponse touchante du jeune paysan, et tous deux continuèrent leur route.

Cependant Saturnin, en sortant de chez son oncle, avait simplement tiré la porte derrière lui; c'est ce qui fit que Marguerite et M. de Perbruck purent entrer librement chez le vieux Fichet. Mais pendant que ceux-ci s'acheminaient vers la maison de l'usurier, une autre scène avait lieu en face de la maison.

A peine Saturnin s'était-il assis sur une des bornes du quai qu'il remarqua les deux Saulniers qui passèrent et repassèrent devant lui.

— Cette attention commençait à inquiéter gravement Saturnin, lorsqu'il crut s'apercevoir que l'un d'eux lui faisait un signe. Il eût été peut-être dangereux de le comprendre, peut-être encore plus dangereux de n'y point faire attention. Le jeune homme se résolut à aller vers les deux paysans.

— Monsieur le comte de Perbruck, lui dit le plus âgé, vous ne reconnaissez donc pas vos amis ?

— Quand je vous le disais, mon oncle, dit son compagnon en riant, qu'avec cette perruque à longs cheveux plats et ce costume, nous pourrions nous promener l'un et l'autre dans tout le pays sans que personne se doute que ces haillons cachent le baron de Paradèze.

— Et monsieur de la Châtaigneraie, dit Saturnin, qui reconnut tout aussitôt le jeune et élégant amoureux de mademoiselle de Paradèze

— Je vous croyais avec la Rouarie, dit rapidement le baron.

— Il est parti sans moi, fit Saturnin, qui malgré lui se trouvait forcé de reprendre son rôle de comte de Perbruck, qu'il croyait avoir dépouillé pour toujours. Mais pourquoi ces déguisemens, messieurs ?

— Nous avons été trahis, dit tout bas M. de Paradèze. Nous n'étions pas sortis de chez moi depuis une heure qu'il se faisait au château une descente de gardes nationaux conduits par le plus infâme de tous ces misérables, par un certain Guillaume Poiré.

— Ah ! dit Saturnin, à qui ce nom donna le frisson en pensant que cet homme était dans la maison en face d'eux, et que c'était lui, Saturnin, qui lui avait donné ce renseignement.

— Oh ! dit M. de la Châtaigneraie, ils avaient été bien informés, à ce qu'il paraît; seulement, on les avait trompés sur l'heure.

— Et ils n'ont rien trouvé, rien soupçonné ?

— Rien, dit M. de Paradèze; mais puisqu'ils ont été si bien avertis de cette réunion, nous devons craindre qu'ils n'apprennent par le même traître, car il doit y avoir un traître dans tout ceci; nous craignons, dis-je, qu'ils n'apprennent la réunion projetée à la Rouarie, et il faudrait peut-être prévenir le marquis.

— Nous étions déguisés pour cela, dit la Châtaigneraie, et nous allions partir lorsque nous vous avons aperçu.

— Et nous avons alors pensé, reprit M. de Paradèze, que vous verriez la Rouarie avant nous, que vous saviez où le trouver et que vous pourriez l'avertir.

— De quoi? fit Saturnin, qui était sur des charbons ardens et qui maudissait en lui-même la fatale ressemblance qui l'enchaînait à des évènemens qui lui étaient étrangers.

— Mais, dit vivement M. de Paradèze, de cette réunion.

— Vous avez parfaitement raison, reprit Saturnin, qui ne voulait pas prendre sur lui la responsabilité d'une pareille décision, et qui brûlait de l'envie de se débarrasser de la conversation de ces messieurs.

—Quoi! monsieur le comte, dit la Châtaigneraie avec dédain, nous renoncerons à nos projets, nous aurons l'air de fuir devant le plus petit danger! Oubliez-vous que nous sommes entrés les derniers dans cette noble association et que, pour y prendre le rang qui nous appartient, nous devons nous montrer les plus ardens?

— Vous voulez dire les plus téméraires, la Châtaigneraie, reprit M. de Paradèze.

— Eh bien! soit! dit la Châtaigneraie; les plus téméraires si vous voulez.... N'est-ce pas votre avis, monsieur de Perbruck?

Ceci avait donné le temps à Saturnin de réfléchir. Du moment qu'il avait à répondre encore une fois pour Césaire de Perbruck, il se dit qu'il devait le faire comme l'eût fait sans doute le jeune comte, et il repartit:

— Vous devez aller à cette réunion, messieurs. Si je m'en rapporte à quelques renseignemens que je crois exacts, ajouta-t-il à voix basse, ce n'est que le hasard qui a conduit les gardes nationaux à votre château d'Arches.

Saturnin, en effet, savait à quoi s'en tenir à ce sujet.

— Et vous y serez? dit la Châtaigneraie.

— N'en doutez pas, monsieur.

— Et à ce propos, dit M. de Paradèze, avez-vous vu monsieur votre père?

— Mon père? dit Saturnin, que cette question jeta sur un terrain où il pouvait s'égarer et se perdre à chaque pas.

— N'est-ce pas pour le voir que vous avez quitté la Rouarie? fit M. de Paradèze, étonné de l'hésitation de Saturnin.

Celui-ci allait répondre à tout hasard et au risque de quelque grosse niaiserie, lorsqu'il fut tout à coup vivement coudoyé par un passant. Il se retourna et reconnut, sous son uniforme de garde national, Jérôme Robertin, qui lui dit brusquement:

— Eh! l'ami! il ne fait pas bon se promener dans les rues de Nantes pour ceux qui ont été cette nuit se promener aux environs du château d'Arches.

Ces paroles, quoique dites à voix basse, arrivèrent jusqu'à M. de Paradèze et à la Châtaigneraie.

Ils se détournèrent vivement, car ils avaient aussi reconnu Jérôme Robertin, que toute la ville de Nantes connaissait. Jérôme avait, en effet, une certaine célébrité. Il la devait d'abord à sa condamnation, ensuite à sa disparition avec le comte de Perbruck, et plus tard, enfin, à la manière dont il avait reparu dans le pays. Depuis son retour, Jérôme s'était posé en patriote furieux; il avait fait étalage de sa haîne pour les nobles. Toutes les fois qu'il s'agissait d'une expédition contre eux, soit pour visiter leurs châteaux, soit pour une arrestation, il s'inscrivait le premier pour y participer. En même temps, il se vantait de son dévouement au comte de Perbruck, et ne craignait pas de dire aux plus furieux jacobins qu'il sauverait le comte, fût-il sur l'échafaud; et comme ses frères et amis trouvaient que sa reconnaissance ressemblait à une trahison, Jérôme leur répondait tranquillement:

« Nous ferons notre compte, et je vous livrerai tant de nobles que vous pourrez bien m'en passer un.»

Ceci expliquait l'avis prudent donné par Jérôme à celui que les deux conjurés prenaient pour Césaire, mais en même temps cela les menaçait d'un pressant danger. Ils s'éloignèrent, en faisant signe à Saturnin de les suivre.

L'infortuné Saturnin, interpellé à droite, interpellé à gauche, obligé de répondre comme Césaire de Perbruck aux deux gentilshommes, et comme Saturnin Fichet à Jérôme, car il se doutait bien que le paysan, lui, ne s'était pas trompé sur son compte, l'infortuné Saturnin allait peut-être prendre le parti de se tirer d'embarras en s'éloignant, lorsqu'il vit Jérôme tressaillir, en montrant du doigt la porte de la maison de Mathurin Fichet.

— Ah! s'écria le paysan, l'œil étincelant d'une joie cruelle, c'est lui!

— Qui donc? fit Saturnin, qui regarda du côté désigné, et qui vit seulement un jeune paysan entrer chez Mathurin et refermer la porte derrière lui... Bon, reprit-il avec impatience... je ne pourrai pas encore parler à mon oncle.

C'étaient Marguerite et M. de Perbruck qui venaient d'entrer.

Saturnin oublia Jérôme, M. de Paradèze, la Châtaigneraie, et il allait s'élancer vers la maison de Mathurin, quand Jérôme l'arrêta brusquement en lui disant à voix basse:

— N'entrez pas dans cette maison, Saturnin.. il va s'y passer un malheur... Tant pis pour vous si vous vous trouvez dans la bagarre.

A peine Jérôme eût-il prononcé ces paroles qu'il s'éloigna à grands pas.

Saturnin, abasourdi, stupéfait, regarda autour de lui. Le baron de Paradèze et la Châtaigneraie l'observaient du coin de l'œil.

— Quoi! lui dit M. de Paradèze, en se rapprochant vivement, ce misérable sait votre visite au château d'Arches?

— A ce qu'il paraît, dit Saturnin, qui se balançait sur ses pieds comme un homme qui ressent les plus étranges inquiétudes dans tout son corps. Mais vous savez que pour moi...

— Je comprends, dit la Châtaigneraie avec dédain, que vous comptiez personnellement sur le dévouement de ce malheureux; mais il eût été prudent, ce me semble, de ne pas lui confier l'existence d'hommes qui n'ont pas les mêmes titres que vous à sa discrétion.

Saturnin, mis hors de lui par tous ces tiraillemens sans interruption, qui le harcelaient de tous côtés, répondit de façon à couper court à la discussion, en disant sèchement à la Châtaigneraie :

— Avez-vous peur, monsieur?

— Monsieur le comte, reprit la Châtaigneraie, voilà une question à laquelle je désirerais répondre sur-le-champ.

— Eh bien! soit, monsieur, dit Saturnin, qui préférait encore un duel à tous ces embarras inextricables qui se croisaient autour de lui.

— Je ne le veux pas, messieurs, dit sévèrement M. de Paradèze.

Et aussitôt il dit quelques mots à voix basse à la Châtaigneraie, qui regarda Saturnin d'un air étonné, pendant que M. de Paradèze prenant à part notre aventurier, lui disait :

— Un mot, monsieur le comte... Où avez-vous laissé votre père?

— Où je l'ai laissé?

— Oui, monsieur, quand vous l'avez vu ce matin, où l'avez-vous laissé?...

— Ma foi, repartit vivement Saturnin, je l'ai laissé chez un monsieur Marchand... qui m'a tout l'air de lui en vouloir cruellement... et qui pourrait bien le dénoncer.

— Et vous, son fils, dit de la Châtaigneraie, vous l'avez abandonné... vous...

— Ah! fit Saturnin avec colère, moi son fils.. je..je... je fais ce qui me convient, voilà tout... Au diable.. les donneurs d'avis et les faiseurs de conspiration!

La Châtaigneraie devînt pâle de colère....

M. de Paradèze l'arrêta encore en lui disant :

— Vous voyez.

Puis il reprit en s'adressant à Saturnin :

— C'est chez M. Marchand que vous avez laissé votre père? En effet, c'est là que l'a vu ce matin M. de Champagnolles... Adieu, monsieur comte.

— Nous nous reverrons, dit la Châtaigneraie.

— Comme vous voudrez, repartit Saturnin, heureux d'être débarrassé de ses deux interlocuteurs.

Les deux gentilshommes s'éloignèrent.

— Ah! dit M. de Paradèze à la Châtaigneraie, dès qu'ils furent à quelque distance de Saturnin, je crains bien que nous n'ayons à faire à pis qu'à un traître ou un lâche.

— Le mystère de sa disparition, cette retraite de plusieurs années... Ah! tenez, la Châtaigneraie, il n'y a plus à en douter, le comte a été fou, je le comprends maintenant, et le malheureux l'est encore.

— Vous avez peut-être raison, dit la Châtaigneraie, et je commence à être de votre avis; il y a chez lui quelque chose de décousu, d'irrégulier, qui m'a déjà étonné. Ce qui lui reste de son esprit de gentilhomme lui inspire de temps à autre des réponses nettes et fermes, et puis il a des airs incroyables de pasquin.

— Il faut voir son père, il faut le voir sur l'heure, dit vivement le baron; savez-vous que ce serait là un affreux malheur pour nous tous?

— Mais, dit la Châtaigneraie, si vous avez sérieusement cette crainte, ne faudrait-il pas le surveiller, nous assurer du comte?

— C'est juste, reprit le baron; restez de ce côté, ne le perdez pas de vue, je vais trouver son père.

La Châtaigneraie retourna sur ses pas et vit Saturnin s'avancer du côté de la maison de Fichet.

XI.

Cependant voici ce qui se passait dans la maison de Mathurin.

Au moment où l'apparition soudaine de M. de Perbruck avait interrompu le commencement de révolte du malheureux Fichet, Guillaume Poiré s'était retourné du côté des nouveaux venus, et, soit qu'il ne reconnût pas le marquis, soit qu'il fût assez maître de lui-même pour dissimuler la surprise qu'il éprouva à son aspect, il se recula et dit à Mathurin d'une voix hypocrite :

— Sans doute ces messieurs ont affaire à vous, je vous laisse causer avec eux.

Mathurin devina probablement l'intention de Guillaume, ou bien il ne se soucia point d'avoir à causer seul avec M. de Perbruck, et il répondit avec le plus aimable empressement :

— Restez donc, compère, restez donc, je n'ai qu'un mot à dire à ces messieurs; nous pourrons reprendre aussitôt après notre conversation.

— Très bien, très bien, très bien, fit Guillaume Poiré en s'asseyant dans un coin de la salle et en tirant de sa poche quelques papiers

qu'il fit semblant de lire, pour ne pas paraître écouter ce qui allait se dire devant lui.

— Il me semble, monsieur, dit M. de Perbruck à demi-voix et en s'adressant à Mathurin, que l'affaire que nous avons à traiter ensemble demandait plus de discrétion.

— L'affaire que nous avons à traiter ensemble, répondit Mathurin d'un ton sec, n'est pas de celles qui se font en vingt-quatre heures ; il me faut au moins trois ou quatre jours, huit peut-être... peut-être quinze pour la finir.

— Quinze jours! s'écria le marquis, ce n'est pas possible, monsieur ; votre frère ne m'aurait pas trompé à ce point ; il m'a dit que vous pouviez me remettre à l'intant même les fonds dont j'ai besoin.

Guillaume ne bougea pas, mais son regard bondit de Fichet au marquis, il y avait une joie de tigre dans ce regard.

— Mon frère dit ce qu'il veut, reprit Fichet d'une voix aigre ; moi, je fais ce que je peux.

Le marquis, ne sachant devant qui il parlait, jeta un coup d'œil à la dérobée du côté de Guillaume, mais celui-ci resta profondément absorbé dans la lecture de ses papiers. M. de Perbruck dit donc vivement à Fichet :

— Ne pouvez-vous au moins me donner un millier d'écus, sur les vingt mille livres de valeurs qui vous ont été remises pour moi?

A cette parole Poiré ne put contenir un imperceptible sourire ; le marquis ne s'aperçut de rien, mais ni sourire ni regard n'avaient échappé à Jacques Pélerin, qui observait Poiré depuis quelque temps, et il lui sembla que ce regard et ce sourire avaient fait cesser l'incertitude qu'éprouvait le jeune paysan, car il s'avança à son tour dans la chambre et dit tout haut :

— Allons, monsieur Mathurin Fichet, dépêchez-vous, vous voyez bien que monsieur le marquis de Perbruck est pressé.

Les trois autres acteurs de cette scène restèrent immobiles en entendant Jacques Pélerin parler avec cette liberté, puis chacun cédant au sentiment qui l'agitait, Mathurin courut pousser la porte, comme s'il voulait enfermer dans l'enceinte de cette chambre ces mots imprudens, Guillaume Poiré prit son chapeau, se coiffa magistralement et dit d'une voix courroucée :

— Eh quoi ! le marquis de Perbruck ? un émigré dans ta maison, citoyen Fichet !

Et de son côté le marquis se tourna vers Pélerin en lui disant :

— Misérable ! est-ce donc pour me dénoncer que tu m'as accompagné ici ?

— Laissez faire, laissez faire, dit Pélerin en s'appuyant nonchalamment sur l'huis de la porte comme pour en barrer le passage ; laissez faire, monsieur le marquis, monsieur Mathurin Fichet sera beaucoup plus coulant quand il saura à qui il a affaire.

— Mais je ne connais pas monsieur le marquis de Perbruck, reprit Mathurin d'un air effaré ; mon frère m'a envoyé des traites à mon ordre pour en remettre le montant à... à... à un inconnu... Ces traites je ne les ai pas négociées.

— Alors rendez-les, dit Pélerin.

Poiré, qui avait cru devoir à sa dignité de capitaine de la garde nationale de se montrer révolté de la présence d'un émigré, Poiré pensa qu'il pourrait peut-être tirer parti de cette circonstance et reprit sa place, en couvrant Mathurin d'un regard avide.

Cependant celui-ci, fort embarrassé de la demande que Jacques venait de lui adresser, avait répondu assez brutalement :

— De quoi se mêle ce malôtru ? Je ne puis donner l'argent, puisque je ne l'ai pas reçu ; je ne puis pas rendre les traites, puisque je les ai remises à un tiers pour me procurer cet argent.

— Peste ! fit Jacques d'un ton railleur, vous êtes donc bien ruiné que vous n'ayez pu donner ces vingt mille livres-là vous-même, avec votre propre argent et sans vous adresser à des tiers ?

— Vingt mille livres ! Est-ce que j'ai jamais eu vingt mille livres ! s'écria Fichet hors de lui.

— Oh ! dit Jacques Pélerin d'un ton encore plus railleur, vous aviez mieux que cela lorsque vous faisiez l'usure de compte à demi avec...

— Avec qui ? dit Fichet, qui devint livide à cette parole.

— Voulez-vous que je le nomme ? dit Jacques Pélerin. Voulez-vous que j'apprenne, à monsieur le marquis de Perbruck et à monsieur que voilà, l'origine de votre fortune ?

— Monsieur ! monsieur ! se mit à crier Mathurin avec éclat pour couvrir de ses clameurs la voix de Jacques Pélerin, mes affaires ne regardent personne.

— Excepté M. le marquis de Perbruck, dit Jacques, à qui vous devez vingt mille livres, et à qui vous allez les compter sur-le-champ.

— Je suis ruiné ! je suis ruiné ! dit Mathurin d'un ton lamentable.

— Allons, allons, dépêchons, reprit Jacques Pélerin, nous sommes pressés.

— Il me faudra mourir à l'hôpital, s'écria Mathurin en allant vers le coin de la chambre où était assis Guillaume, et en tirant de sa poche une clef destinée à ouvrir une armoire qui se trouvait derrière celui-ci.

— Sois bon enfant, dit tout bas Guillaume à Mathurin ; promets-moi tes fonds pour ma spéculation, et je vais te débarrasser de ces gueux-là.

— Ah ! fit celui-ci à voix basse, tu m'en débarrasseras ?

— Dans une heure je les envoie dans un cul de basse-fosse d'où ils ne sortiront que pour...

Et un geste affreux acheva la phrase.

Fichet l'arrêta, jeta un regard éperdu sur le marquis et sur l'armoire, puis il remit tout à coup la clef dans sa poche et dit d'un ton farouche à Poiré :

— Va donc pour la spéculation.

— Eh bien ! est-ce fini ? dit Pélerin.

— Un moment, s'écria tout aussitôt Guillaume Poiré en se redressant fièrement, je ne voulais pas en croire ce que j'avais entendu, je ne pouvais pas m'imaginer qu'un rebelle, qu'un ennemi de la nation, qu'un suppôt de l'étranger osât pénétrer insolemment dans la ville la plus patriote de la Bretagne pour y fomenter et y soudoyer la rébellion. Ex-marquis de Perbruck, reprit-il en se tournant du côté du vieux gentilhomme, ex-marquis de Perbruck, car vous ne méritez pas le nom de citoyen, vous vous êtes introduit furtivement en France, vous avez trompé le citoyen Fichet en vous adressant à lui sous un faux nom, vous êtes coupable de trahison, et je vous somme de me suivre à la maison commune pour y être mis en état d'arrestation.

La harangue de M. Guillaume Poiré, toute ridicule qu'elle fût, n'en épouvanta pas moins M. le marquis de Perbruck ; mais elle ne fit aucun effet sur Jacques Pélerin, à qui le rude patriote adressa aussitôt l'apostrophe suivante :

— Et toi, son digne acolyte, tu vas le suivre immédiatement et nous montrer tes papiers.

— Mes papiers, dit Pélerin sans quitter sa posture nonchalante, mes papiers sont écrits de la même main qu'un certain acte de vente confié à un certain jardinier, acte où l'on avait laissé les noms en blanc. Ledit jardinier chargé de la vente a tout simplement mis son nom dans l'acte, de façon à devenir, sans payer, le propriétaire d'une petite maison abandonnée par son maître. Le jardinier de cette maison s'appelait...

— Que voulez-vous dire ? s'écria Guillaume, qui, à son tour, pâlit et devint tout tremblant.

— Il est inutile de le nommer, à ce que je vois, reprit Jacques, et il paraît que vous le connaissez aussi bien que moi, n'est-ce pas, monsieur Guillaume Poiré ?

Jacques Pélerin, ou plutôt Marguerite, s'approcha de Guillaume, qui la reconnut et qui, cédant au souvenir de son ancienne domesticité, ôta humblement son bonnet. Marguerite reprit :

— Eh bien ? mes papiers et ceux de monsieur le marquis de Perbruck ont été visés par cet honnête patriote, et lorsqu'il nous permet de voyager en France, il me semble que vous ne devez rien avoir à y redire.

A son tour, Mathurin regardait Poiré avec un profond étonnement.

— Eh bien ? lui dit-il tout bas.

— Paie, misérable, paie, repartit de même Guillaume.

En ce moment, Saturnin commençait à frapper à la porte, et Pélerin dit aussitôt :

— Allons, dépêchez-vous, nous ne serons pas difficiles sur le compte.

Saturnin recommença à frapper plus fort.

— Vois donc ce que c'est, fit vivement Mathurin qui voulait détourner l'attention de Guillaume de l'endroit où il cachait son argent.

— Eh ! pardieu, repartit celui-ci, qui guignait l'armoire de l'œil, il n'y a pas besoin de regarder, il me semble que tu l'entends aussi bien que moi, c'est Saturnin Fichet, ton neveu.

— Que le diable l'emporte ! dit Mathurin en tirant un gros sac de cuir de l'armoire et en la refermant, mais pas assez vite pour que le regard de Guillaume ne pût en sonder les profondeurs.

— Ne le laissez pas monter, ne le laissez pas monter ! s'écria le marquis de Perbruck, c'est un traître et un espion.

— C'est-à-dire, fit Poiré, que c'est un bon patriote et il ne nous a pas trompés en nous disant que les aristocrates devaient se réunir cette nuit au château d'Arches.

— Il vous a dit cela ? dit le marquis en ramassant sans les compter des piles d'or que Mathurin Fichet posait devant lui. Allons, prends le reste, dit-il à voix basse à Jacques Pélerin, qui, à son tour, remplit rapidement ses poches, et puisque tu as tant d'autorité sur ces hommes, obtiens qu'ils nous fassent sortir de cette maison par une porte dérobée.

— Vous entendez ce que désire le marquis, fit Jacques.

— Oui, oui, répondit rapidement Mathurin.

Puis, sous prétexte de se hâter, il rejeta dans la sacoche trois ou quatre des piles de louis d'or qu'il avait comptées sur la table.

Saturnin continuait à frapper avec violence, mais au moment où le marquis descendait avec Mathurin et Jacques, pour gagner la porte qui s'ouvrait du côté des champs, les coups de marteau s'arrêtèrent soudainement, et dans le silence qui succéda à ces coups redoutables on entendit résonner sur le pavé de la rue la crosse des fusils d'un détachement de soldats.

Tous ceux qui se trouvaient dans la maison s'arrêtèrent à ce bruit de fâcheux augure, et ils se regardèrent épouvantés en entendant une voix qui dit à travers la porte du quai :

— Ouvrez, au nom de la loi !

— Par là ! par là ! dit Guillaume Poiré en montrant au marquis et à Jacques la porte particulière qui ouvrait du côté de la campagne. Arrête un moment les soldats, dit-il tout bas à Mathurin Fichet.

Ainsi le farouche patriote allait servir à l'évasion de l'émigré rebelle lorsqu'une autre voix se fit entendre à l'autre porte, disant aussi :

— Ouvrez au nom de la loi !

— Nous sommes pris ! dit Mathurin en tom-

bant presqu'en défaillance sur les marches de son escalier.

— Remontez et cachez-vous quelque part, dit Jacques Pélerin au marquis ; si j'ai bien reconnu la voix de celui qui a parlé d'abord, nous ne sommes pas encore perdus.

— Oh ! c'est un gaillard qui n'est pas facile à effrayer, dit Guillaume Poiré, qui, malgré son grade de capitaine de la garde nationale et sa réputation de chaud patriote, ne paraissait pas moins effrayé que Mathurin; vous ne connaissez pas Jérôme Robertin.

— C'est bien cela, dit Jacques ; remontez, monsieur le marquis ; allez ouvrir, monsieur Fichet; et vous, monsieur Guillaume Poiré, n'ayez pas peur, ne tremblez pas comme ça ; souvenez-vous que vous êtes capitaine et laissez-moi faire.

Ces trois hommes, dont aucun ne manquait d'un véritable courage, obéirent sans réplique à la volonté de ce frêle jeune homme; car Marguerite, dont le visage fatigué par les larmes eût dit l'âge véritable sous ses habits de femme, paraissait un enfant sous son déguisement de paysan.

Le marquis remonta dans la chambre supérieure ; Fichet alla ouvrir, et Guillaume Poiré resta debout en face de Jacques, qui se mit à crier dès que les soldats eurent dépassé le seuil de la porte :

— Je vous dis que c'est vrai, capitaine, je vous dis qu'il y a trahison, je vous dis que c'est Jérôme Robertin qui est un traître.

Celui-ci entrait au même instant à la tête de quelques soldats parmi lesquels se trouvait Sylvestre ; il s'arrêta au moment où il entendit prononcer son nom et l'accusation portée contre lui.

— Qui dit que je suis un traître ? s'écria-t-il d'une voix tonnante.

— Eh ! pardieu, c'est moi, dit Jacques.

— Toi ? fit Jérôme en le toisant avec mépris.

— Oui, moi...

— Allons, paix, petit drôle ! et laissez-nous visiter cette maison...

— A toi, s'écria Jacques avec colère... à toi... qui es vendu aux nobles... Capitaine, ajouta-il résolument en s'adressant à Guillaume Poiré, demandez-lui, je vous prie, où il a passé la nuit dernière.

Jérôme pâlit, et son trouble montra à Poiré que ce n'était pas sans raison que Jacques prétendait réduire ce nouvel ennemi... Charmé, pour son propre compte, de ne pas avoir à s'expliquer sur sa présence dans une maison où se trouvait un émigré, Guillaume prit la balle au bond, et se tournant vers Jérôme, il lui dit d'un ton de commandement que les amis de l'égalité savent seuls prendre vis-à-vis de leurs inférieurs :

— C'est vrai, sergent, qu'es-tu devenu cette nuit ? la patrouille que tu commandais est rentrée au poste sans toi ; qu'as-tu fait de l'homme que tu avais arrêté ?

— Eh bien ! dit Jérôme en hésitant et avec humeur, il m'est échappé, pendant que je poursuivais deux cavaliers qui sont passés près de nous, au grand galop de leurs chevaux.

Sylvestre, qui était au nombre des gardes nationaux ; Saturnin Fichet, qui était au nombre des spectateurs de cette scène, échangèrent un regard plein de terreur. Cependant Poiré continua :

— A supposer, ce qui n'est pas prouvé, que cet homme se soit échappé, pourquoi n'es-tu pas revenu sur-le-champ au corps de garde ?

— Parce que, dit Jérôme avec colère, j'ai voulu le rattraper, et que je me suis égaré dans les bas chemins. Mais il ne s'agit pas de tout cela, reprit-il en élevant la voix, il s'agit que dans cette maison il y a un émigré.

— Il ment, il ment, dit Jacques en criant plus fort que Jérôme, il ne s'est pas égaré du tout, il a conduit son prisonnier jusqu'au château d'Arches, et de là il l'a amené dans la cabane de son père, le vieux Robertin.

Jérôme, confondu, regarda le petit paysan qui savait si bien les démarches qu'il croyait cachées dans le plus profond secret.

— Quel est donc ce damné démon qui m'accuse ?

— Ça ne te regarde pas, reprit vivement Jacques Pélerin ; je suis venu pour te dénoncer au capitaine, et si le capitaine ne te fait pas arrêter sur-le-champ, je m'en vais, moi, aller le dénoncer à la commune.

Guillaume Poiré avait, comme on sait, ses raisons pour craindre Pélerin ; en voyant son assurance, il se demandait s'il n'avait pas affaire à quelque agent supérieur de l'autorité, et il n'eut pas plutôt entendu la menace que lui adressait le jeune paysan, qu'il s'empressa de dire :

— Soldats, qu'on s'empare de Jérôme Robertin et qu'on le conduise à la prison du château jusqu'à ce qu'il ait justifié de l'emploi de sa nuit.

— Oui, oui, dit Jacques, c'est un traître ; emmenez-le ! emmenez-le !

Sylvestre s'approcha de Jérôme, et lui mettant la main sur le collet, il lui dit :

— Allons, arrive, toi. En prison.

Jérôme repoussa rudement Sylvestre, en disant :

— Ah ! pardieu, ce serait assez drôle que je fusse arrêté par toi pour m'être promené cette nuit dans les champs ; tu ferais bien mieux de dire aux autres ce que tu as été y faire toi-même.

— C'est vrai, c'est vrai, reprirent quelques gardes nationaux ; lui aussi il a quitté le poste hier soir et n'a pas reparu de la nuit. C'est un gendre du père Robertin, c'est le beau-frère de

Jérôme et de Paul ; il est de toute cette clique de royalistes ; c'est encore un traître, bien sûr.

— En prison aussi celui-là, s'écria Guillaume Poiré, qui ne demandait pas mieux que de voir s'accroître le tumulte.

Les voix se mêlaient, les accusations et les récriminations partaient de toutes parts. Les gardes nationaux restés du côté de la campagne, entendant du bruit dans l'intérieur de la maison, frappaient à la porte à coups redoublés. Enfin, voyant qu'on ne répondait pas à leurs cris, ils finirent par enfoncer la porte, et se précipitèrent dans la salle basse où se passait cette scène de confusion, en s'écriant :

— Où sont les traîtres, où sont-ils ?

— Les voilà, dit Poiré en désignant Jérôme et son beau-frère Sylvestre.

Cependant ceux-ci, Jérôme surtout, cherchaient à s'expliquer avec leurs camarades, et Jérôme finit par se faire entendre au milieu de ce tumulte en criant à tue-tête :

— Eh bien ! oui, c'est vrai, je suis coupable, j'ai déserté le poste. Qu'on me fasse fusiller si je l'ai mérité, qu'on me guillotine si je suis un traître, mais je vous dis, moi, que j'ai vu entrer M. de Perbruck dans cette maison.

— Monsieur de Perbruck, dit Jacques Pélerin, qui vit les gardes nationaux hésiter devant cette déclaration, mais tu sais mieux que personne qu'il n'est pas ici, toi qui lui as servi de guide toute la nuit.

Cette réponse de Jacques jeta une nouvelle perturbation dans les esprits. Guillaume Poiré continuait à donner des ordres pour qu'on emmenât Jérôme et Sylvestre, mais on ne se pressait pas de lui obéir.

A ce moment Saturnin Fichet, indigné de voir dénoncer Jérôme avec tant de fureur par ce paysan inconnu, et craignant qu'il ne révélât publiquement le secret de la réunion du château d'Arches, se glissa près de Jacques, et le saisissant violemment par le bras, lui dit tout bas :

— Te tairas-tu, malheureux ?

La ressemblance de Saturnin produisit son effet, et Jacques, ou plutôt Marguerite, demeura un moment comme foudroyée à l'aspect de celui qu'elle prit un instant pour Césaire. Mais Marguerite ou Jacques avait souvent entendu parler au comte de Perbruck du hasard qui lui avait donné un Sosie si extraordinaire ; elle se douta que c'était Saturnin qui était devant elle, et pour mieux s'en assurer, elle lui dit tout bas :

— Qui êtes-vous pour me parler ainsi ?

— Je suis le neveu de cet homme qui est là, et je vous avertis que si vous dites un mot contre le marquis de Perbruck, c'est à moi que vous aurez affaire.

Cependant Jérôme continuait à pérorer au milieu des cris, et répétait avec plus de fureur que jamais :

— Je vous dis que M. de Perbruck est ici.

— Par ma foi, il a raison, s'écria Jacques, en poussant rudement Saturnin au milieu des gardes nationaux, voilà M. le comte de Perbruck lui-même, il a raison.

Depuis cinq ans que Césaire avait disparu de Nantes, peu de personnes eussent été capables de le reconnaître, si on ne le leur eût désigné. Mais lorsqu'on appliqua le nom de comte de Perbruck à la personne de Saturnin Fichet, trois ou quatre gardes nationaux se rappelèrent parfaitement la figure de Césaire, et la reconnurent dans celle de Saturnin. C'était un noble, un émigré ; on disait qu'il était rentré dans le pays pour y organiser la révolte des paysans, c'était là pour les patriotes une excellente capture. On n'écouta plus Jérôme Robertin, on se rua sur Saturnin, on le prit au collet, on l'entraîna malgré ses cris et sa résistance ; on le poussa dans la rue à coups de crosse de fusil ; la foule ameutée par cette scène de confusion l'accueillit avec des huées et des vociférations, et pendant qu'on l'entraînait du côté de l'hôtel d'O, dans lequel siégeait alors la commune, Mathurin et Guillaume demeurèrent seuls à se regarder, la bouche béante, et Jacques Pélerin entraîna rapidement le marquis de Perbruck hors de la maison de Fichet.

Une fois sortis dans la campagne, ils eurent bientôt gagné les bois de châtaigniers qui bordent le faubourg de Barbins, et tous deux étaient à l'abri des poursuites des patriotes au moment où Saturnin entrait dans la salle, où siégeaient d'une manière permanente les administrateurs de la commune chargés de la sûreté publique.

Quelques moments après, M. de Paradèze et la Châtaigneraie se trouvaient près du pont de Rennes.

— Je n'y comprends rien, dit le baron à son neveu, je suis allé dans la maison où le marquis s'était réfugié, et j'ai appris qu'il n'y était plus. Supposant que l'homme qui lui avait donné asile craignait d'avoir affaire à un espion, j'ai essayé de lui faire comprendre que j'avais un puissant intérêt de famille à traiter avec le père Fichet, car vous savez que c'est sous ce nom que le marquis était caché chez cet homme. Alors il m'a répondu d'un ton qui m'a épouvanté :

— Monsieur le baron de Paradèze, vous avez à vous entendre avec M. le marquis de Perbruck pour le mariage de son fils avec votre fille ; cherchez-le ailleurs qu'ici, je vous dis qu'il n'y est plus.

— En vérité, dit la Châtaigneraie, fort étonné à son tour de voir tant de gens dans le secret de leurs relations, en vérité, ceci devient très alarmant, et, pour comble de malheur, son

imbécile de fils vient de se faire arrêter, et je viens de le voir traîner à la commune au milieu d'un groupe de gardes nationaux.

— En ce cas, dit le baron, il n'y a plus à balancer, il faut aller sur-le-champ chez la Rouarie. L'assemblée convenue ne peut avoir lieu. Partez, je préviendrai de mon côté tous nos amis que la réunion est remise.

Cela convenu, les deux gentilshommes se séparèrent.

DEUXIEME PARTIE.

I.

Quinze jours à peu près s'étaient passés depuis les évènements que nous avons racontés dans le volume précédent, lorsqu'un homme d'une haute taille et d'une figure remarquable, suivi d'un domestique en carmagnole, tous deux le sabre au côté et le pistolet à la ceinture, entrèrent à Nantes par la route de Rennes. Ils se dirigèrent immédiatement vers la maison commune. Arrivé là, celui qui paraissait le maître descendit de cheval et demanda d'un ton d'autorité à être introduit près des administrateurs de la commune, qui étaient en séance permanente, vu la gravité des circonstances.

L'audience qu'il obtint fut longue, et déjà la nuit était venue lorsqu'il sortit de la municipalité. Aussitôt il remonta à cheval, et prit le chemin du château où l'on avait conduit Saturnin Fichet, Jérôme et le traître Landais lorsqu'ils avaient été arrêtés.

En effet, déjà depuis quelques temps la tour du Bouffay ne suffisait plus aux nombreux prisonniers qu'on y entassait, et l'ancienne forteresse qui commande l'entrée de la Loire à l'est de Nantes avait été changée en prison.

Par une de ces bizarreries qui se rencontrent souvent dans les temps de révolution, le commandement en avait été confié à Guillaume Poiré le lendemain du jour où, en faisant arrêter Jérôme Robertin et Sylvestre Landais, il avait ainsi favorisé l'évasion du marquis de Perbruck et de Jacques Pélerin. Guillaume Poiré occupait en conséquence un logement dans le château, et, à l'heure dont nous parlons, il était en train de souper avec son intime ami, M. Mathurin Fichet.

Soit modestie patriotique, soit prudence, ils s'étaient retirés dans une petite pièce écartée, et n'avaient point de serviteur auprès d'eux. Ils étaient accoudés sur la table, en face l'un de l'autre, et se parlaient si bas, que c'est à peine si leur voix franchissait l'espace qui les séparait.

— Je te dis, Mathurin, disait Guillaume, que c'est demain qu'il faut faire l'affaire, ou nous sommes perdus et ruinés. Cet infâme Louis Robertin m'a trompé. Tandis qu'il laissait notre magasin commun chômer de blés, il en remplissait la vieille chapelle des Célestins, et pendant que nous attendions une nouvelle hausse, il débitait tranquillement son grain, et en munissait la plupart des boulangers de la ville.

— Eh bien ! répartit Mathurin, puisque le mal est fait, ce n'est pas la peine de me faire exposer à être écharpé par le peuple.

— Imbécile, reprit Guillaume, le mal est fait pour trois jours, peut-être pour huit, mais il n'est pas fait pour plus longtemps. Il faut que les blés de Louis Robertin disparaissent demain, et je te dis, moi, que dans trois semaines nous aurons gagné cent mille francs chacun avec les quarante mille livres que tu t'es enfin décidé à mettre dans mes opérations.

— Mais, repartit Mathurin, qui tremblait rien que d'entendre les propositions de Guillaume, si je vais dénoncer Louis à la commune ou au club, on s'emparera des blés, on les confisquera, on les vendra au maximum, et on dépréciera d'autant la marchandise.

— Et qu'est-ce qui te parle d'aller dénoncer Louis au club ou à la commune ? Ne sais-tu pas que dès demain matin il y aura plus de trois ou quatre mille personnes rassemblées devant l'hôtel de la poste pour y attendre le courrier de Paris ?

— Je sais ça. C'était hier la même chose, et ce sera probablement de même après-demain et tant que ne sera pas fini le procès du roi, du tyran, veux-je dire.

— Eh bien ! tu ne comprends pas qu'il y a là une chance que nous n'aurons plus peut-être dans trois jours, la chance d'avoir un rassemblement tout fait ?

— Je ne dis pas non, mais vois-tu.... je ne suis pas homme à monter sur une borne et à faire des discours comme toi, dit Mathurin d'un ton pleurard.

— Est-ce qu'on fait des discours, imbécile ! reprit Guillaume en souriant à son projet : on s'en va doucement de groupe en groupe, on dit comme ça aux uns : « On prétend que si le roi est condamné, les campagnes se soulèveront, et si les campagnes se soulèvent, la vie sera dure, le pain manquera bientôt. » On dit ça à dix, à vingt, à trente, et puis, quand ça commence à courir à droite et à gauche, on lâche un mot en riant : « Eh ! eh ! heureuse-

ment qu'il y a des gens plus clairvoyants que les syndics et les administrateurs de la commune ; ceux-là ont fait leur petite provision d'avance. — C'est impossible ! te dira-t-on. — Bon, répondras-tu, quand on a un frère et des neveux qui ramassent pour vous des grains dans tous les marchés de la campagne, et qu'on peut les faire venir de nuit dans une petite église en dehors des murs de la ville, on fait aisément de l'accaparement. — De qui parles-tu ? — De personne en particulier. — Où est donc cette église ? — Dame, la chapelle des Célestins serait un bon magasin. — Et non. — Et oui. — Et si. — Et ça. » Comment, dit Poiré en s'animant, tu ne comprends pas ? On chauffe, on amasse du monde autour de soi ; on risque par hasard le nom de Louis Robertin ; on offre de parier ; on propose d'aller voir ; on dit que ce sont les aristocrates qui font faire les accaparements et pour peu qu'on puisse décider quarante personnes à vous suivre, on a cause gagnée. Car, vois-tu, Mathurin, à mesure qu'on avance dans les rues, on parle à droite et à gauche : on dit que le bruit court que le peuple a découvert les greniers d'un accapareur. Tu le diras, et vingt autres le diront, et puis mille, et puis dix mille ! Et tous marcheront, quand vous passerez à travers le faubourg, en criant : Mort aux aristocrates et aux accapareurs ! et en chantant le *Ca ira ! ça ira !....* Et quand vous arriverez devant la chapelle des Célestins, ne t'inquiète pas alors : il y aura dans le nombre des gars qui savent comment on ouvre des portes ou comment on les casse, et vous serez bientôt entrés dans les magasins.

— Eh bien ! dit Mathurin, qui frissonnait rien qu'à écouter Poiré ; eh bien ! on y trouvera du blé, on le prendra pour rien, ce sera encore meilleur marché que le prix auquel le vend Louis Robertin.

— Laisse faire, laisse faire, dit Poiré l'œil en feu, ne t'inquiète pas de ce qu'on emportera ; ayez quelques-uns des couteaux dans vos poches, éventrez les sacs et répandez le blé par terre, et puis, ne vous en mêlez plus, l'exemple portera ses fruits ; laissez les s'arracher la marchandise, rouler les sacs dans la boue, les fouler aux pieds, les crever, et je te réponds qu'il n'y aura pas le demi-quart du demi-quart de ce qui est dans les magasins qui sera mangé en bon pain.

— C'est possible, c'est possible, ça, dit Mathurin en souriant à travers sa peur ; ça peut avoir un bon effet ; mais, reprit-il en examinant attentivement Poiré, Louis Robertin a été ton associé, et maintenant voilà que tu veux le faire piller, aujourd'hui que tu m'as forcé de m'associer à toi ; qui sait si dans quelques jours tu ne me feras pas piller comme lui ?

— Est-ce que tu aurais des magasins particuliers comme lui ? dit Poiré en ricanant.

— Ah ! pour ça, non, répartit Fichet du ton le plus naturel ; j'ai bien assez du commerce que tu me fais faire de compte à demi avec toi, sans en faire pour mon propre compte.

— Eh bien, alors, crois-tu que je sois assez bête pour m'aller faire piller moi-même ? Et puis, ajouta Poiré en pinçant les lèvres, ce n'est pas seulement pour cela que j'en veux à Louis Robertin : il m'avait promis sa fille en mariage, et parce que la petite sotte a l'air de faire des façons, il me remet de jour en jour.

— Ah ! ah ! dit Fichet, ravi au fond de l'âme d'apprendre le mauvais succès de l'ami intime qui le faisait marcher comme un petit garçon. Ah ! ah ! la demoiselle Rose n'est pas amoureuse de toi ; elle a bien mauvais goût, car tu es encore très bien, Guillaume, et tu n'es pas trop vieux, tu n'as guère que deux ou trois ans de plus que moi, qui en ai cinquante passés, et puis quand on est capitaine de la garde nationale, commandant du château de Nantes, on est un homme important.

— Ça te fait rire, reprit Guillaume avec aigreur ; ce ne sont pas mes cinquante-trois ans ni ma personne qui empêchent ce mariage, c'est que mademoiselle Rose s'est amourachée, je ne sais comment, d'un gars qu'elle a vu tout au plus une heure ou deux, et qu'elle ne rêve qu'à lui et ne veut que lui.

— Il est donc bien beau, bien jeune et bien aimable ? dit Mathurin en énumérant toutes les qualités qui manquaient à Poiré.

— Tu le connais, reprit Guillaume sèchement, c'est ton neveu, M. Saturnin Fichet.

— C'est donc ça, reprit Mathurin, que depuis trois semaines qu'il est en prison, tu as toujours renvoyé à la commune l'ordre de sa mise en liberté, disant qu'il y manquait, tantôt une formalité, tantôt une autre.

— Eh ! eh ! dit Poiré en riant, il y a peut-être bien un peu de ça, et comme j'espère bien qu'après avoir été pillé, Louis Robertin et sa fille seront arrêtés et confiés à ma garde, je les tiendrai tous trois sous ma main et j'agirai envers l'amoureux selon la conduite du père et de la fille, et envers le père selon la conduite de la fille et de l'amoureux.

— Et tu crois, dit Fichet, vieux libertin que tu es, que je m'en vais t'aider à mettre la ville sans dessus dessous pour que tu épouses Mlle Rose Robertin ?

— Imbécile ! reprit Guillaume en haussant les épaules, mon mariage n'est que l'accessoire de la chose, mais le vrai but c'est de sauver ton argent et le mien, et quand je te procure plus de cent mille francs de bénéfice par un moyen patriotique et légal, tu refuses de te sauver et de m'aider ! Tu mériterais que j'aille demain te dénoncer au lieu de Louis Robertin.

— Mais ça serait te dénoncer toi-même.

— Allons donc, dit Guillaume, est-ce que

j'ai fait des achats, moi ? est-ce que la corderie du Gigan n'est pas louée en ton nom, et pas au mien ? est-ce que ce n'est pas toi qui as acheté l'hôtel Perbruck, où tous nos grains sont entassés ? est-ce que tu es mon ami ? est-ce que je te connais ? est-ce que je te vois jamais, et si tu es entré ce soir au château, n'est-ce pas pour venir me demander la permission de voir ton neveu ? Allons donc, vieil usurier, va comme je te dis, marche, obéis, ou je te ne laisserai que les yeux pour pleurer le jour où tu ne m'auras pas exactement obéi.

— Oui, oui, marche, marche! répéta Mathurin en grinçant des dents : je te connais aussi, toi, vieux Guillaume Poiré, je vois où tu veux en venir avec tous tes conseils de sédition : je m'en vais aller ameuter le peuple et pendant que nous serons en train de piller les magasins de Louis, pour faire notre fortune à nous deux, on battra la générale derrière nos talons, tu te mettras à la tête de ta compagnie, vous arriverez tambour battant, mèche allumée, pour dissiper l'émeute, et tu feras si bien que dans la bagarre j'attraperai une balle ou un coup de baïonnette, et que tu héritefas de toute l'affaire.

— Pardieu, dit Poiré en riant, voilà une idée qui ne m'était pas venue, mais, sois tranquille, Mathurin, si je t'ai conseillé d'agir demain, c'est que demain vous n'aurez rien à craindre de la garde nationale. On s'attend à la nouvelle de la condamnation du roi, et l'on craint un mouvement. D'abord, moi j'ai fait demander un bataillon pour le château, en disant à la commune que j'avais peur d'une tentative de rébellion de la part des prisonniers. D'un autre côté, on se précautionne contre les campagnes, il y aura donc un autre bataillon au pont Rousseau, un autre sur la route de Rennes, un autre au bord de la Fosse, un autre à Barbins, Faites votre affaire, la place est libre, rien ne vous troublera, et, quant à moi, je te réponds d'une chose, c'est que je ne quitte pas le château.

— Si c'est comme ça, répondit Fichet, il est certain qu'on peut réussir, et dame, je verrai, j'essaierai...

Les deux excellents amis en étaient là de leur conversation, lorsqu'on ouvrit brusquement la porte de la petite chambre où ils étaient tous les deux.

— Qui ose venir m'interrompre ? cria vivement Poiré, lorsque j'ai dit que j'étais occupé à causer d'affaires qui intéressent la nation ?

— C'est un citoyen qui l'a voulu absolument dit le porte-clefs qui avait ouvert la porte.

— C'est moi, cria brusquement un homme qui repoussa le porte-clefs et se campa insolemment devant la table.

C'était le cavalier qui, arrivé à Nantes depuis quelques heures, avait été d'abord à la commune et qui s'était rendu au château.

— Qui, toi? dit Poiré en mesurant des yeux le superbe sans-culotte.

— Hors d'ici, dit le nouveau venu en parlant au porte-clefs et en le poussant dehors d'un coup de poing ; et toi, dit-il en s'adressant à Guillaume et en lui tendant un papier, lis, si tu sais lire.

Ce n'était pas le côté fort de l'ex-jardinier, et le sans-culotte le reconnut aisément à son hésitation.

— En tout cas, fais-le lire par ton camarade, reprit celui-ci en montrant Mathurin Fichet et en se débarrassant de son manteau.

Mathurin prit les papiers et, après avoir considéré le nouveau venu, il lut d'une voix tremblante :

« Arrêté du comité de salut public qui donne au citoyen Lalligant Morillon plein pouvoir dans les départements d'Ile-et-Vilaine, du Morbihan et de la Loire-Inférieure pour y poursuivre les rebelles qui cherchent à soulever ces fidèles départements. »

Par cet arrêté, il était enjoint à toutes les autorités constituées de prêter main-forte à Morillon, de mettre à sa disposition la gendarmerie, la troupe de ligne et au besoin la garde nationale, et de lui obéir dans toutes les choses qu'il croirait nécessaires à la découverte des complots tramés par les ennemis de la nation.

Quoique Poiré comprît qu'il était en présence d'un personnage considérable, il ne parut pas s'en étonner, et voulant se montrer à la hauteur de ses devoirs, il repartit :

— Il faut que chaque chose arrive comme elle doit arriver. Je n'ai pas à m'occuper de cet arrêté du comité de salut public, je ne suis pas sous ses ordres ; je dois obéissance à ceux de la commune, c'est à la commune qu'il fallait d'abord vous adresser.

— Vous êtes bien scrupuleux, commandant, dit Morillon, mais n'ayez pas peur, je ne veux vous compromettre vis-à-vis de personne. Voilà, ajouta-t-il, en présentant un second papier, voilà qui vous concerne. La commune a obéi, obéissez à la commune.

Guillaume suivit des yeux le papier que prit Mathurin, et il écouta pendant que celui-ci lisait à haute voix :

« Arrêté des administrateurs de la commune de Nantes, par lequel il est enjoint au commandant du château de remettre au citoyen Lalligant Morillon tels prisonniers que celui-ci lui désignera, et cela sans égard aux mandats d'arrêt ou écrous, de quelque espèce qu'ils soient, qui ont consigné ces prisonniers dans les mains de Guillaume Poiré. »

A cet ordre précis était joint un paragraphe supplémentaire qui ordonnait au commandant Poiré de satisfaire aux désirs du citoyen Moril-

lon en tout ce qui pourrait convenir à celui-ci.

— Cette clause, citoyen commandant, dit Morillon, en s'asseyant d'un air d'empereur romain, et après que Fichet en eut achevé la lecture, je l'ai fait insérer par précaution et dans le cas où je n'aurais pas trouvé ici un homme doux et complaisant comme vous me paraissez être.

Les pouvoirs illimités de Morillon, l'assurance et l'autorité avec laquelle il parlait, changèrent la raideur de Poiré en une obséquieuse prévenance, et il s'empressa de dire, avec un sourire faux qui l'enlaidissait encore :

— Je suis tout à fait à vos ordres, citoyen, et prêt à satisfaire à tous vos désirs.

— Eh bien ! reprit Morillon, je désire que vous envoyiez un de vos hommes auprès de mon camarade qui est en bas, dans la cour ; je désire, reprit-il d'un ton moqueur, qu'on mène l'homme à la cuisine et qu'il y soit bien nourri.

— Cela va être fait sur-le-champ, dit Guillaume.

— Un moment, reprit Morillon ; je désire encore que vous me fassiez apporter à souper le plus tôt possible, attendu qu'on a l'appétit ouvert quand on a fait vingt lieues d'une traite, sans boire ni manger ; puis, reprit-il, en remarquant la mine préoccupée et tristement souriante de Poiré, puis quand vous aurez contenté tous ces désirs, nous causerons d'affaires.

— Désirez-vous aussi que nous restions seuls ? dit Guillaume en montrant Mathurin du coin de l'œil.

— Pourquoi ça ? dit Morillon, je ne hais pas la compagnie, et voilà un monsieur, ajouta-t-il en se débarrassant de ses gants et de son chapeau, à qui deux ou trois verres de vin ne feront pas de mal, car il est pâle comme un vieux parchemin.

— Je vous suis fort obligé, dit Fichet, j'ai soupé.

— Avec quoi ? dit Morillon, en jetant un regard de mépris sur les débris d'un jambon et les restes d'un morceau de fromage ; avec ça ?... Allons donc ! vous ressouperez, mon cher monsieur, et tâchez, dit-il à Poiré, de m'avoir une poularde, du gibier, si cela est possible, quelques côtelettes, du poisson et du bon vin surtout, du bon vin. Vous en recevez beaucoup de Bordeaux, je le sais. Puis, nous finirons par une tasse de café et un verre de rhum ; les Anglais vous en fournissent, mes gaillards. Allons, dépêchons : il faut que dans trois heures je remonte à cheval ; il faut que demain matin, au point du jour, j'aie fait mes quinze lieues.

Cette dernière partie de la phrase de Morillon, en marquant le terme de la présence d'un hôte si incommode et si exigeant, arracha Guillaume Poiré à son immobilité, et il sortit pour donner les ordres nécessaires aux nombreux désirs de son hôte.

II.

Mathurin Fichet et Morillon étaient demeurés seuls.

— Eh bien, monsieur, dit celui-ci en se jetant sur un canapé de jonc et en s'adressant à Fichet, vous êtes, à ce qu'il me paraît, un ami du commandant Poiré.

— Nous... nous... nous nous connaissons, dit en bégayant Mathurin, qui n'était pas bien sûr que l'amitié de Poiré fût une bonne recommandation.

— Vous êtes sans doute, fit Morillon en se renversant sur le canapé, un chaud patriote comme lui ?

— Oui, oui, dit Mathurin avec empressement ; un patriote très chaud, très chaud.

— Et l'on vous nomme ? dit Morillon, qui semblait parler plutôt pour se donner de l'importance que pour écouter les réponses qu'on lui faisait ; vous vous nommez ?

— Ma... Ma... Mathurin Fichet, dit celui-ci, en examinant si son nom ne ferait pas un mauvais effet sur le terrible envoyé du comité de salut public.

Le pauvre diable ne s'était pas trompé : à peine avait-il prononcé son nom, que Morillon bondit de son siège, et se frappant le front d'un air inspiré, il s'écria :

— Il n'y a qu'à moi que ces choses-là arrivent.

Puis il se leva en se frottant les mains, parcourut la chambre rapidement et se mit à fredonner d'une voix de stentor un air d'opéra-comique commençant par ces vers :

La fortune me seconde,
Le ciel sourit à mes vœux.

Et presque aussitôt, prenant une chaise, il s'assit en face de Mathurin Fichet, et si près de lui, qu'il tenait captifs entre ses genoux les genoux tremblans du vieil usurier.

— Ah ! lui dit-il d'un air joyeux, vous êtes Mathurin Fichet, le frère de Pierre Fichet, l'intendant de monsieur de Perbruck ?

— Oui... oui... oui, répondit Mathurin Fichet en tremblant, mais ce n'est pas ma faute si...

— Et par conséquent, reprit Morillon, qui ne l'écoutait pas, vous êtes l'oncle de Saturnin Fichet, détenu dans cette prison ?

— Puisque je... suis le frère du... du père, reprit Mathurin, dont les dents claquaient, il faut bien... que je... sois l'oncle... du... du fils ; mais ce n'est pas ma faute si...

— Ah çà, dites-moi un peu, mon vieux brave, fit Morillon, qui, dans l'accès de joie dont il paraissait saisi, ne remarquait pas le trouble de Mathurin, ah çà, dites-moi, est-ce bien vrai que votre neveu a, avec le comte de Perbruck, une ressemblance telle qu'on peut facilement les prendre l'un pour l'autre ?

— Dame, dit Fichet, que le ton amical de Morillon commençait à rassurer, tout ce que je puis vous dire, c'est que mon neveu Saturnin a été arrêté comme étant le comte de Perbruck.

— Êtes-vous bien sûr que ce n'est pas le comte lui-même ? dit Morillon.

— Ma foi, dit Fichet, voilà tout à l'heure cinq ou six ans que je n'ai vu le comte, et il se pourrait bien... mais bah ! fit-il en s'arrêtant tout net, que diable le comte serait-il venu faire chez moi ? C'est bien mon neveu, je vous en réponds.

— C'est ce dont je m'assurerai à des signes certains, dit Morillon en se parlant à lui-même; mais, dites-moi, qu'est-ce que c'est que votre neveu ?

— Mais dame, c'est... c'est mon neveu.

— Ce n'est pas ça que je vous demande. Est-il brave ?

— Ma foi, il ne me l'a jamais dit.

— Ce qui doit faire présumer qu'il l'est, fit Morillon. A-t-il de l'esprit ?

— Peuh ! peuh ! dit Fichet, il a vécu avec des gens plus huppés que lui, et cela lui en fait accroire. Si ça lui était encore permis, il ferait le gentilhomme.

— Ça me va ! ça me va ! fit Morillon de plus en plus joyeux. Et a-t-il envie de faire sa fortune ?

— Je ne sais pas s'il en a envie, reprit Fichet brusquement, mais je sais qu'il en a grand besoin. Un malheureux qui n'a rien, absolument rien, qui m'est à charge, et à qui je suis obligé de donner six sous par jour de supplément de nourriture dans sa prison pour qu'il ne meure pas de faim.

— Et il a bon appétit, dit Morillon en riant.

— Il dévore, mon cher monsieur, il dévore ! dit Fichet.

— Bravo, mon vieux, bravo ! s'écria Morillon. Et il est un peu entaché de royalisme, n'est-ce pas ?

La question troubla Fichet, qui, malgré son égoïsme, ne se souciait pas d'envoyer son neveu à l'échafaud.

— Il ne sait pas, monsieur, il ne sait pas, il est et sera ce qu'on voudra.

— Tant pis, tant pis, fit Morillon, je le croyais tout à fait du côté des nobles, mais c'est encore quelque chose que je me charge de découvrir. Une dernière question, s'il vous plaît : Est-ce qu'il n'y a pas aussi dans cette prison un certain Jérôme Robertin que le comte de Perbruck a jadis fait évader de la prison de Bouffay ?

— Oui, monsieur ; il y est, ainsi que son beau-frère Sylvestre Landais.

— Peut-on compter sur ce Jérôme ?

— Le commandant Poiré vous instruira à ce sujet, dit Fichet en voyant rentrer Guillaume. Il connaît cette famille beaucoup mieux que moi.

— Ah ! fit Morillon, voilà le souper. Avez-vous pensé, commandant, à faire servir mon brave camarade ?

—Il est à la cuisine, répondit Guillaume d'un ton courroucé qui annonçait que le domestique n'avait pas dû être moins exigeant que le maître.

— Faites-le avertir par un de vos hommes qu'il se dépêche et qu'il se tienne prêt pour ce qu'il sait bien. Et maintenant nous allons rester seuls, nous nous servirons nous-mêmes.

Le souper commença, et Morillon se mit à manger tout en disant tantôt à Poiré, tantôt à Fichet :

— Passez-moi ce couteau, donnez-moi cette assiette, versez moi à boire, approchez-moi ce plat.

De façon que le mot « Nous nous servirons nous-mêmes » se traduisit insensiblement par celui-ci : vous me servirez tous les deux.

Enfin le souper s'acheva. Morillon fit appeler son domestique, et celui-ci parut bientôt. On le nommait Barthe. C'était un homme de quarante ans, petit, trapu, chauve, à l'œil glauque et terne. Il se campa devant Morillon d'un air de mauvaise humeur et en léchant ses lèvres ruisselantes de jus.

— Tu sais, lui dit son maître, ce que je t'ai chargé d'examiner ?

— Oui, citoyen.

— Tu t'y connais ?

— Oui, citoyen.

— On va t'amener les deux gaillards. Je ne peux pas faire l'inspection moi-même, car ils ne doivent pas me connaître, mais je me tiendrai dans la pièce voisine, et de là je vous surveillerai.

— Soyez tranquille, citoyen, dit Barthe, s'il y a la plus légère trace, le plus léger signe, je le découvrirai. Il m'en est assez passé par les mains quand j'étais... à...

— C'est bon ! dit Morillon brutalement, prends garde de me forcer à te renvoyer d'où tu es venu.

Barthe baissa la tête comme un chien grondeur à qui son maître vient de faire sentir le fouet, et il se rangea dans un coin obscur de la chambre.

— Maintenant, reprit Morillon en s'adressant à Guillaume Poiré, envoyez chercher les prisonniers Saturnin Fichet et Jérôme Robertin.

Malgré les ordres qui lui avaient été exhibés, Guillaume parut hésiter.

— M'as-tu entendu ? s'écria Morillon avec colère, voilà plus d'une heure que j'ai perdue à manger ton exécrable souper, et j'ai encore bien des choses à faire. Allons ! allons ! qu'on amène immédiatement ces deux prisonniers ici. Où donne cette porte ? ajouta-t-il en ouvrant celle qu'il désignait ainsi.

— Dans ma chambre, répondit Guillaume Poiré.

— Bien, dit Morillon en laissant la porte entr'ouverte, je pourrai tout voir sans être vu. Qu'on amène les prisonniers.

Guillaume Poiré donna l'ordre qu'on lui demandait, et pendant qu'on allait l'exécuter, Morillon dit à son acolyte :

— T'a-t-on donné du café ?

— Non.

— T'a-t-on donné du rhum ?

— Non.

— Tonnerre du ciel ! commandant Poiré, dit Morillon en riant, vous n'êtes guère adroit; vous ne savez donc pas à qui vous allez avoir affaire tout à l'heure ? Tiens, prends-moi ça, ajouta-t-il en versant à Barthe du café et du rhum. Vous allez avoir affaire, reprit-il, à un commissaire de la convention. Il a l'air bien bête et bien lourd, mon ami Barthe; eh bien ! vous allez voir comment il va vous jouer ça.

On entendit presque aussitôt les pas des porte-clefs et des prisonniers, et Morillon se glissa rapidement dans la chambre voisine après avoir dit tout bas à Barthe :

— Attention !

— Sois tranquille, repartit celui-ci en s'asseyant à la place que Morillon venait de quitter; et vous, commandant, ajouta-t-il en s'adressant à Poiré, prenez un autre air que ça devant moi. Otez votre chapeau.

En ce moment on amena Saturnin Fichet et Jérôme Robertin.

Pour ceux qui avaient pu voir Césaire avec sa mine hâve et ses lambeaux, la ressemblance de Saturnin paraissait être devenue encore plus extraordinaire. L'abstinence, le chagrin, le manque de soins, avaient creusé les joues de Saturnin comme celles du comte de Perbruck, et alors même qu'on les eût mis à côté l'un de l'autre, l'œil le plus clairvoyant eût hésité à les distinguer.

A peine furent-ils entrés que Barthe, s'adressant directement à Guillaume, lui dit d'un ton brusque et comme un homme qui continue une conversation commencée :

— Oui, citoyen commandant, nous avons été sûrement informés qu'on a fait passer aux prisonniers des moyens d'évasion, et parmi ceux à qui l'on a procuré des limes, des scies et tout ce qui est nécessaire pour se débarrasser de leurs fers et couper les barreaux de leurs fenêtres, on nous a signalé les deux prisonniers ici présens.

— Je puis vous assurer, reprit Guillaume Poiré, que...

— Si votre surveillance n'a pas été trompée, dit Barthe en l'interrompant, nous allons le savoir immédiatement ; qu'on dépouille ces deux misérables et qu'on les fouille exactement.

— Ah ! pardieu, vous pouvez me fouiller tant que vous voudrez, dit Saturnin, vous ne trouverez dans toutes mes poches que deux liards qui me restent de l'honnête pension que me fait mon oncle.

— Vous pouvez me fouiller aussi, dit Jérôme, je n'ai pas envie de m'en aller, et puisqu'on ne fait pas la guerre aux royalistes, je suis tout aussi bien ici que dans la rue.

Les geôliers se mirent en devoir d'exécuter les ordres de Barthe, qui dit un moment après :

— Qu'on leur ôte leurs habits.

Cela fut exécuté.

— Enlevez la chemise.

Les gardiens obéirent.

— Eh bien, après ? dit Barthe ; est-ce que c'est tout ? Puis il ajouta en s'adressant à Poiré : Pardieu ! commandant, vous avez là des surbordonnés qui ne sont pas des plus habiles dans leur métier. Si j'avais eu des cheveux comme ces gaillards-là, j'y aurais caché assez de ressorts de montre pour couper tous les fers du bagne de Brest

Une petite toux partie de la pièce voisine avertit Barthe que son zèle l'entraînait à des révélations peu convenables.

— C'est bon, c'est bon, fit Barthe, je vais vérifier cela moi-même.

Il s'approcha des deux prisonniers, et passant la main dans leurs cheveux, il parut chercher à y découvrir quelque chose, pendant qu'il examinait attentivement leurs épaules nues.

— Ah ! ah ! dit-il en frappant sur celles de Jérôme et en montrant la trace qu'y avait laissée le fer du bourreau, il paraît que nous avons déjà fait connaissance avec papa Louizon ?

— Et je m'en vante, dit Jérôme brusquement.

Barthe passa ensuite à Saturnin, qu'il examina avec plus d'attention, et il reprit presque aussitôt :

— Nous nous sommes trompés, commandant Poiré ; faites rhabiller ces gaillards-là et qu'ils attendent dans la pièce voisine.

On emmena immédiatement Jérôme et Saturnin, et Morillon reparut aussitôt.

— Eh bien ? dit-il tout bas à Barthe en le prenant à part.

— Pas la moindre trace, dit Barthe ; la peau est blanche et intacte comme celle d'un enfant.

— Ce n'est donc pas le comte de Perbruck ? tu en es sûr ?

— Je suis sûr que celui-là n'a rien de grillé.

— C'est donc Saturnin Fichet, fit Morillon. N'importe, celui-là nous servira à retrouver l'autre, et cet autre retrouvé, nous arriverons au marquis de la Rouarie.

En parlant ainsi, Morillon changea tout à fait de ton et d'expression ; il était pensif, sérieux et animé en même temps ; il appela Guillaume Poiré dans un coin, et lui dit en pesant sur chaque mot :

— Maintenant, commandant, comprenez-moi bien, il faut que dans deux heures ces deux hommes soient évadés du château.

— Mais, citoyen, dit Poiré étonné de cette injonction, je ne sais...

— Il le faut, dit Morillon ; je le veux.

— Mais c'est impossible, reprit Poiré. La surveillance est si bien organisée, grâce à mes soins, qu'il me serait difficile à moi-même de favoriser cette évasion.

— Arrangez, combinez, faites ce que vous voudrez, dit Morillon en martelant ses mots comme s'il eût voulu les bien faire entrer dans l'esprit de Guillaume. Mais, je vous le répète encore une fois, il faut que ces deux hommes soient libres et qu'ils aient paru s'évader grâce aux secours des royalistes. Si vous êtes embarrassé, consultez M. Mathurin Fichet, c'est un oncle plein de tendresse qui doit désirer la liberté de son neveu. Arrangez-vous avec lui. Mais souvenez-vous bien de ceci, c'est que si dans deux heures je ne les rencontre pas l'un et l'autre à un rendez-vous que je leur ferai donner, ce ne sera plus le capitaine Poiré qui commandera demain le château de Nantes. Peut-être quand il y sera prisonnier, trouvera-t-il qu'il en a si bien organisé la surveillance, qu'il ne pourra plus en sortir. Allons, Barthe, à cheval, laissons agir ces messieurs en liberté.

Les deux agens du comité de sûreté générale sortirent de la chambre et quittèrent immédiatement la maison. Une heure après, Saturnin Fichet et Jérôme étaient libres, et rencontraient à la porte de la poterne par où on les avait fait échapper un homme qui leur remit un billet et qui s'éloigna rapidement.

Saturnin lut le billet à la clarté d'un réverbère de la rue Basse ; il portait ces mots :

« Si Saturnin Fichet veut voir finir toutes les tribulations dont il est victime, qu'il se rende la nuit prochaine à la ferme d'un nommé Lefort, près de Blain. Jérôme Robertin peut l'y conduire. Il y va de la vie pour tous les deux. »

— Eh bien ! dit Saturnin à Jérôme, voulez-vous y venir ?

— Nenni-dà ! fit le paysan, j'ai autre chose à faire ; j'ai appris que le lieutenant Delbenne était à Nantes, et je veux aller lui demander du service ; mais pour ça vous ne manquerez pas de guide.

Comme il disait ces mots, un homme sortit encore de la poterne.

— Est-ce toi, Sylvestre ? dit Jérôme.

— C'est moi... j'ai profité de l'avis que tu m'as donné ; j'ai suivi ta trace et me voilà. Mais du diable si je sais où me cacher maintenant.

— Voici ton affaire : le citoyen Fichet a besoin d'aller la nuit prochaine chez Lefort, de Blain. Veux-tu l'y mener ?

— Pourquoi pas ? dit Sylvestre.

— Ça vous va-t-il ? reprit Jérôme.

— Volontiers, dit Saturnin.

III.

La nuit suivante, une scène d'un caractère bien différent se passait dans le bois qui avoisine le petit village de Blain.

Il était deux heures. Une pluie glacée tombait sur le seuil tout couvert de feuilles mortes. Un vent d'ouest hurlait à travers les branchages dépouillés. Pas une étoile ne brillait au ciel, pas un cri ne se faisait entendre ; c'était une solitude triste, désolée, froide et ténébreuse.

Au plus épais du bois se trouvait un vaste chêne qui dépassait de beaucoup tous les autres arbres dont il était entouré ; son large feuillage avait résisté aux atteintes de l'hiver, et l'enveloppait encore de son épaisse et rousse fourrure. Des houx buissonneux croissaient au pied du chêne et entouraient son tronc énorme d'une ceinture verte et redoutable. C'était là que, dans la nuit du 27 au 28 janvier 1793 se tenaient accroupis derrière le rempart de houx et au pied du chêne un homme et une femme. Tous deux étaient silencieux, et tous deux semblaient plongés dans de profondes réflexions.

Cependant, si quelques feuilles emportées par le vent passaient devant leurs yeux, si quelque bruit étranger se mêlait au mugissement de l'ouragan, tous deux relevaient tristement la tête, tous deux écoutaient et regardaient, tous deux paraissaient se mettre sur leurs gardes contre un danger qui les menaçait.

Tout à coup le vent devint plus furieux ; il sembla vouloir tordre dans sa course violente le chêne sous lequel étaient assis cet homme et cette femme ! une troupe de corbeaux perchés aux environs passa en croassant pour chercher un meilleur abri contre la fureur de la tempête.

— Ecoutez, Georges, dit Thérèse Moëllien, car c'était elle, ils vont nous attendre.

— Du courage, Thérèse, repartit Fontevieux, à qui elle venait de donner le nom familier qu'il avait reçu au baptême. Souffrez-vous donc beaucoup ?

— Non, dit Thérèse d'une voix triste, je ne souffre pas, mais je désespère. Voilà cinq jours que la Rouarie est parti en nous laissant dans le bois de Blain. Il devait venir le lendemain et nous ne l'avons pas revu. Tuffin nous a quittés pour aller à la recherche de son oncle, et Tuffin n'est pas revenu. Tinteniac est parti ce matin, et Tinteniac n'est pas revenu. Partez aussi, Fontevieux, laissez-moi seule mourir au pied de cet arbre puisque je n'ai plus la force de marcher.

— Mettez vos pieds sur mes genoux, madame, dit Fontevieux ; l'humidité et le froid de la terre pénètreront moins votre blessure.

— Merci, monsieur de Fontevieux, dit Thérèse avec un accent douloureux ; le froid m'a

fait du bien, je ne sens plus mes pieds, ils sont comme morts, et je ne voudrais pas sentir davantage ma tête qui brûle et mon cœur qui m'étouffe.

Fontevieux prit la main de Thérèse et lui tâta le pouls.

—Vous avez la fièvre, lui dit-il.

— Oui, reprit-elle d'une voix brève. j'ai soif.

Fontevieux se leva, jeta autour de lui un regard désolé. A quelques pas du buisson, l'eau de la pluie s'était réunie dans un pli plus étroit du terrain, et Fontevieux fit un pas pour aller y puiser quelques gouttes d'eau.

— Ah ! vous partez aussi, lui dit Thérèse ; bien.

— Non, non ! s'écria Georges ; mais ne m'aviez-vous pas dit que vous aviez soif ? J'allais vous chercher quelques gouttes d'eau.

— C'est inutile, dit Thérèse d'une voix saccadée.

Elle prit un coin du long manteau qui l'enveloppait et que la pluie avait traversé. Elle le pressa sur ses lèvres et en suça l'humidité.

— Remettez-vous là près de moi, dit-elle à Fontevieux ; là, bien près.

Georges s'assit à côté de Thérèse, qui, prise d'une soudaine faiblesse, se laissa aller dans les bras de Fontevieux en s'écriant avec des larmes :

— O mon Dieu ! mon Dieu ! si je meurs, jurez-le-moi, Georges, vous ne me laisserez pas exposée à la voracité des bêtes fauves et des oiseaux de proie.

—Oh ! taisez-vous, taisez-vous, Thérèse, dit Fontevieux en l'enveloppant avec lui dans son manteau et en appuyant sa tête sur sa poitrine, vous ne mourrez pas. Nos amis viendront à notre secours, et si Tuffin et Tinteniac ne se sentent plus la force de supporter nos souffrances de tous les jours, la Rouarie ne nous manquera pas.

— Non, Georges, il ne viendra pas, répondit Thérèse d'une voix triste, mais où semblait se glisser une expression de bonheur, non, Armand ne viendra pas, il ne m'aime plus.

— Cela n'est pas possible, dit Fontevieux d'un ton bref.

— Le croyez-vous, Georges ? croyez-vous qu'on puisse jamais oublier l'amour qu'on a eu dans le cœur ?

En parlant ainsi, Thérèse releva doucement sa tête appuyée sur la poitrine de Fontevieux, et leurs regards se rencontrèrent si près l'un de l'autre, que tous deux restèrent un moment muets et comme plongés dans une extase de félicités indicibles.

— Oh ! je voudrais mourir maintenant, dit Thérèse, mourir ainsi, mourir là !

— Mais, reprit Fontevieux, dont le cœur bondissait sous le doux fardeau qui pesait sur sa poitrine, mais je ne veux pas mourir, moi ; et vous comprenez bien, Thérèse, que si je vous voyais mourir...

— Eh bien ? dit Thérèse d'une voix presque éteinte.

— Je mourrais aussi, moi.

— Oh ! Georges ! murmura Thérèse, je ne souffre plus.

Elle prit la main de Fontevieux, la posa sur son cœur, appuya ses deux mains sur cette main, ferma les yeux et parut s'endormir.

Fontevieux la regardait, et ses yeux accoutumés à l'obscurité voyaient, malgré la nuit, un sourire heureux errer sur les lèvres de Thérèse ; un doux murmure s'échappait de sa bouche, et un moment après elle dit d'une voix si douce qu'elle parut lointaine à l'oreille de Fontevieux, quoiqu'il sentît sur son front le souffle de cette voix, elle dit comme si elle parlait dans un songe :

— Quel âge avez-vous, mon Georges ?

— Vingt-sept ans le jour de votre fête, Thérèse, répondit Fontevieux, qui respectait ce doux vertige de la fièvre où s'égarait l'esprit de Thérèse.

— Et moi, Georges, reprit Mlle de Moëllien, je n'ai pas vingt ans, et je suis déjà bien vieille, et j'ai déjà bien souffert. Oh ! j'ai été bien plus belle que je ne suis maintenant, et si vous m'aviez connue quand ma mère me conduisait à Sainte-Gudule de Fougères, le dimanche, à la messe, avec ma fraîche robe blanche et mes grands rubans bleus, j'étais si timide que vous n'auriez jamais pu croire que je courrais un jour les campagnes et les bois comme une fille dévergondée.

— Comme une héroïne ! comme une héroïne ! reprit Fontevieux.

— Qu'importe le nom ? dit Thérèse, toujours perdue dans cette vague rêverie qui tenait à la fois de la fièvre et du sommeil ; qu'importe le nom ? je ne suis plus la jeune fille pure et sans tache dont un beau et loyal gentilhomme vient demander la main à sa mère ; je ne pourrais plus voir à mes pieds un fiancé me demander timidement mon premier amour. Voyez, Georges, voyez, reprit-elle en étendant la main devant elle, voyez comme c'est charmant : cette jeune fille et ce jeune homme qui vont à l'église, elle avec sa couronne blanche, lui tout rayonnant d'amour ; comme on les salue sur leur passage, comme chacun fait des vœux pour eux, comme tout le monde semble fier de les voir si beaux, si honnêtes et si heureux ! N'est-ce pas, Georges, que c'est un charmant spectacle ? n'est-ce pas que c'eût été ainsi, mon Georges, si vous m'aviez connue avant que je fusse perdue pour tous ?

Oui, perdue ! continua Thérèse en s'arrachant brusquement à ce rêve qui avait endormi un moment la douleur de son âme et celle de son corps.

— Oh ! restez là, Thérèse, dit Fontevieux

en ramenant Thérèse dans ses bras; n'étiez-vous pas bien ainsi ?

Thérèse ne répondit pas, mais après un assez long silence elle reprit d'une voix si basse, si basse qu'à peine Fontevieux put l'entendre :

— Nous nous aimons, n'est-ce pas, Georges?

— Oh! oui, oui, dit le jeune homme avec ardeur, je t'aime, Thérèse.

— Je le sais bien, répondit-elle doucement, et il y a long-temps que je le sais.

— Et jamais, jamais, dit Fontevieux, un mot de vous n'est venu enhardir ce cœur qui n'osait parler.

Thérèse prit doucement la tête de Georges dans ses bras, et lui dit avec un long soupir :

— Oh! Georges, Georges, si j'étais sûre de mourir cette nuit!

Leurs lèvres s'effleurèrent, mais à l'instant même Thérèse se recula violemment et dit à Fontevieux d'un ton sévère et plein d'amertume :

— Monsieur, monsieur, il y a un homme qui depuis deux ans n'a pas passé deux nuits sous le toit de sa maison, un homme qui depuis deux ans n'a pas passé une journée sans braver la mort, un homme que nulle fatigue n'a abattu, que nulle trahison n'a pu désespérer, nulle ingratitude rebuter, un homme qui a donné son âme, son corps, sa vie, sa fortune à la cause de Dieu et du roi, qui est la nôtre ; et à cette heure, cet homme, traqué comme une bête fauve, meurt peut-être de faim dans quelque antre ténébreux ; peut-être, prisonnier de ses ennemis, meurt-il dans les prisons ou sur un échafaud, et cet homme, à qui nous nous sommes donnés tous deux, et qui nous a emportés dans sa course pour nous associer à sa gloire, cet homme qui n'a jamais pleuré, et qui pleure peut-être à cette heure de ne pas pouvoir nous sauver, cet homme nous le trahissons tous deux. C'est infâme, monsieur de Fontevieux.

— Oh! Thérèse, reprit Georges, en qui l'amour parlait alors plus haut que le dévouement et l'amitié, quels dangers a-t-il donc courus que vous ne les ayez partagés? quelle constance si patiente a-t il montrée que vous n'ayez été là pour le soutenir ? A quelle gloire peut-il arriver qu'il ne vous en appartienne la plus belle part ? et s'il souffre maintenant, s'il pleure, s'il meurt, ne souffrez-vous pas, ne mourez-vous pas aussi ? Seulement tu ne pleures pas, toi, Thérèse, car tu es plus courageuse que lui.

— Et c'est là ma faute, dit vivement Thérèse. Je ne pleure pas, moi, parce que je suis près de vous, et il pleure parce qu'il est seul. Je veux mourir, moi, parce que je suis heureuse, et il a peur de la mort, lui, parce qu'il sait que je souffre. Oh! dit-elle en versant des larmes, j'aurais dû mourir tout à l'heure.

— Non, non, vous ne mourrez pas, et je vous aimerai, dit Fontevieux, et personne au monde ne le saura que vous.

—Est-ce vrai ? dit Thérèse, et vous ne m'en parlerez jamais ?

— Jamais !

— Seulement, n'est-ce pas, dit Thérèse, quelquefois en passant votre regard me le dira, un geste viendra m'avertir que cet amour muet ne s'est pas éteint dans votre cœur.

— Et vous aussi, Thérèse, reprit Fontevieux, vous ne me laisserez pas seul avec mon amour, vous me direz que vous m'aimez.

— Tiens, reprit Thérèse, prends cette croix que portait ma mère, et quand tu me verras triste...

— J'appuierai ma main sur mon cœur où sera cette croix, et tu comprendras que je voudrais pleurer avec toi.

— Et moi, dit Thérèse, n'aurai-je rien ?

— Et toi, Thérèse, dit Fontevieux, prends cet anneau d'argent, qui fut le gage des fiançailles entre mon père et ma mère.

— Et toutes les fois que vous souffrirez, Georges, je le porterai à mes lèvres, et vous serez consolé, n'est-ce pas ?

Et tous deux, après cet échange, restèrent plongés dans une muette extase, et c'est à peine s'ils entendirent passer et tourner sur leurs têtes la troupe croassante des corbeaux qui venaient de s'envoler des arbres voisins, en entendant au loin le trot rapide de plusieurs chevaux.

Fontevieux entendit le premier l'approche des nouveaux arrivants. Il se leva soudainement, détacha les pistolets de sa ceinture et il dit tout bas à Thérèse.

— Silence, madame, on approche.

Thérèse fit un vain effort pour se relever de son côté ; mais ses pieds, engourdis par le froid et endoloris par une cruelle blessure, ne purent la soutenir. Elle retomba sur le sol, mais se relevant aussitôt sur les genoux, elle tira aussi des armes des poches de son amazone, et dit tout bas à Fontevieux :

—Attendez mes ordres, monsieur.

L'héroïne reprenait son rang.

Cependant les pas des chevaux s'approchaient rapidement, et nul cri, nul signe ne venait avertir Fontevieux ni Thérèse que ce fussent des amis qui se dirigeaient de leur côté.

Enfin les cavaliers arrivèrent jusqu'en face de l'arbre. Ils étaient quatre. Celui qui marchait en tête, et dont Thérèse et Fontevieux purent voir reluire l'épaulette d'or, arrêta brusquement son cheval. Les autres l'imitèrent : c'était le fameux Delbenne, celui qui s'était fait avant Morillon le persécuteur acharné de la Rouarie.

— Tenez, citoyen Morillon, dit le lieutenant de gendarmerie, c'est là que la Rouarie était, il y a cinq jours.

— Et peut-être, y est-il encore, dit Barthe, qui poussa son cheval vers l'enceinte de houx qui entourait le chêne; mais l'animal, effrayé

aux naseaux par les feuilles piquantes du buisson, recula, se cabra et faillit renverser son cavalier.

— Je vous dis que je l'ai vu hier soir à Nantes, répliqua Jérôme, qui était le quatrième de cette petite troupe, et je vous dis qu'il a donné rendez-vous à ses complices au château de la Rouarie. Il a eu une entrevue avec le marquis de Perbruck, le baron de Paradèze et le jeune la Châtaigneraie, dans la maison de mon père. C'est mon frère Paul qui les a amenés, et ils sont repartis, accompagnés de lui et du petit Jacques Pélerin, qui n'a pas quitté M. de Perbruck depuis plus d'un mois qu'il est malade.

— Et son fils, que diable est-il devenu ? dit Morillon en remettant son cheval au pas.

—On n'en a plus entendu parler, dit Jérôme.

— Heureusement, repartit Morillon, que nous en avons un second exemplaire. Allons, et n'oublions pas que j'ai donné rendez-vous au citoyen Saturnin à la ferme de Lefort et de sa sœur Marie-Jeanne.

— Il y viendra, n'est-ce pas ? dit-il à Jérôme.

— Sylvestre l'y amènera, dit sourdement Jérôme. Ah ! maintenant le gars est tout aux nobles, et il risquera sa peau pour faire réussir tout ce qu'il croira leur être favorable.

— Ah ! dit Morillon, si j'arrive à mon but de cette façon, ce sera une histoire admirable.

Tout aussitôt les cavaliers s'éloignèrent, d'abord lentement ; bientôt on les entendit mettre leurs chevaux à une allure plus rapide, puis enfin le bruit se perdit dans le bruyant murmure de la tempête qui continuait à gronder.

— En marche, en marche, Fontevieux, dit aussitôt Thérèse ; il faut arriver avant ces gens-là à la montagne d'Hédée ; la Rouarie y passera avant de rentrer chez lui. Il faut qu'il soit prévenu.

— Mais vous ne pouvez pas marcher, madame, reprit Georges.

— C'est à vous et de vous que je parle, monsieur, partez à l'instant, à l'instant même.

— Et je vous laisserais seule ici, Thérèse ! reprit Georges avec désespoir.

—Vous me laisserez ici parce que je le veux, parce que je vous l'ordonne, parce qu'il y va de la vie de la Rouarie, et bien plus que de sa vie et de la mienne, il y va du salut de notre cause.

Fontevieux ne répondit pas, mais il replaça les pistolets à sa ceinture, s'enveloppa de son manteau et tendit la main à Thérèse.

— Adieu, mademoiselle, dit-il alors, je serai avant le jour dans la montagne d'Hédée, et le marquis de la Rouarie sera averti de son danger et de votre mort ; et avant la nuit qui suivra le jour, je serai de retour au pied de cet arbre... pour y mourir aussi.

— C'est bien, Georges, dit Thérèse, allez, je vous attends.

Au moment où tous deux allaient se séparer, on entendit passer dans l'air un son doux et lointain comme le cri nocturne d'une fée aérienne.

— C'est la Rouarie ! s'écria Fontevieux.

— C'est lui, répéta Thérèse.

Et ils attendirent qu'un nouveau signal vînt leur confirmer cette heureuse arrivée.

Un moment après, l'imperceptible signal se rapprocha, et Fontevieux se hasarda à répondre en imitant le cri d'un chat-huant.

— Combien sont-ils ? et comment viennent-ils ? dit Thérèse.

Fontevieux se pencha vers le sol et écouta quelque temps.

— Il y a au moins huit ou dix chevaux, dit Fontevieux ; quelques-uns doivent être montés par des paysans, car ils marquent le pas d'amble ; les autres sont de vigoureux animaux, car ils martellent puissamment la terre. Cependant ils marchent lentement et avec prudence.

—Ils ne vous ont pas entendu ? dit Thérèse.

A son tour, elle poussa un long cri qui traversa les airs et sembla dominer l'orage.

— Ils vous ont entendue, s'écria Fontevieux. Ils précipitent l'allure de leurs chevaux ; les voilà au galop. La Rouarie les devance tous ; je reconnais le bruit de sa course. Le voilà ! le voilà ! fit-il en se relevant.

Tout aussitot Thérèse retrouva toute sa force dans la présence de son amant. Elle s'élança près de Fontevieux ; tous deux se découvrirent au moment où la Rouarie arrêta son cheval, et ils saluèrent sa bienvenue en agitant en l'air leurs chapeaux et en criant :

— Vive le roi !

— Le roi est mort, répondit la Rouarie d'une voix sombre.

A l'instant même un groupe de cavaliers, composé du marquis de Perbruck, du baron de Paradèze, de la Châtaigneraie, de Tinteniac, de Tuffin, de Paul Robertin et de Jacques Pélerin, s'arrêta derrière la Rouarie et se découvrit silencieusement devant Mlle de Moëllien.

La Rouarie descendit de cheval, et les autres imitèrent son exemple.

— Le roi est mort ! reprit Thérèse d'une voix éperdue.

—Oui, répliqua la Rouarie, mort jugé par ses sujets.

—Mort assassiné, crièrent messieurs de Perbruck et de Paradèze.

— Mort sur l'échafaud ! dit la Châtaigneraie avec un mouvement de rage indicible.

— Il est mort, s'écria Thérèse, et vous voilà six, six gentilshommes errant dans la nuit. Où est donc l'armée qu'on vous avait promise ? Où sont donc ces soldats qui devaient sortir de terre à la menace seule d'un pareil crime ? Où sont vos soldats, messieurs ? et à défaut de vos soldats, où sont les blessures que vous avez reçues en combattant ?

—Vous l'entendez, la Rouarie, s'écria vive-

ment la Châtaigneraie; il est temps d'agir ou nous sommes déshonorés, et nous le sommes déjà d'avoir trop tardé.

—Silence, silence, dit gravement la Rouarie, l'heure n'est pas encore venue.

— Et quand comptez-vous qu'elle vienne? dit Thérèse; que peuvent faire de plus les bourreaux de la Convention? quelle tête plus élevée peuvent-ils faire tomber, et dont la chute ébranle plus profondément la France jusque dans ses entrailles? attendez-vous que le fer de la guillotine n'ait plus qu'à frapper les derniers du peuple?

— Oh! qu'ils y viennent, qu'ils y viennent, s'écria la Rouarie avec exaltation, et ils n'auront pas besoin de le frapper jusqu'au sang; le peuple! oh! qu'ils y touchent seulement du bout du doigt, et alors nous pourrons nous lever, messieurs, car il se lèvera avec nous.

— Il sera trop tard, dit M. de Perbruck; quelle foi voulez-vous qu'aient en nous les populations des campagnes, lorsqu'elles nous verront insensibles à de pareils crimes?

— Ce n'est pas sur la confiance de nos vassaux, dit sévèrement la Rouarie, que nous pouvons fonder nos espérances, c'est sur leurs intérêts; voyez ce que sont devenues les entreprises des Mulotins, celle de Lezardière, celle d'Alain Nedellec, celle de du Saillant, pour avoir été trop précipitées. Ils n'ont trouvé aucun appui dans le peuple de la campagne, parce que le peuple de la campagne n'a pas encore souffert.

— Ne comptez-vous pour rien son dévouement et son obéissance?

— Je compte à peine sur son dévouement dans les lieux mêmes où il a trouvé des maîtres généreux et bienfaisants, et quant à son obéissance, il y a longtemps qu'elle lui pesait, et il s'en est affranchi avec joie.

— A quoi bon, alors, dit M. de Paradèze, cette vaste association qui donne un comité à chaque district, un chef à chaque paroisse, si nous ne pouvons compter sur les hommes qui doivent nous servir de soldats? Ils ne doivent pas venir à nous.

—Ils y viendront, vous dis-je, dit la Rouarie, ils sont tout prêts à éclater. Oui, la cruauté de la Convention les révolte, le procès du roi les a exaspérés, son assassinat va les pousser aux dernières limites de la colère; mais quelque chose les retient encore : c'est que pour combattre nos ennemis il faut quitter leurs maisons, leurs femmes, leurs enfants, et cet amour du pays est plus fort que toute leur haine. Mais vienne un décret, et il viendra, qui les arrache de leurs foyers; alors, forcés d'en sortir pour eux ou pour nous, c'est pour nous qu'ils en sortiront. Croyez-moi, messieurs, s'écria la Rouarie en se frappant le front, c'est écrit et je l'ai lu dans l'avenir.

A ce moment, Thérèse, à qui son exaltation avait donné la force de se relever et de se tenir debout devant la Rouarie, sentit ses jambes se dérober sous elle, et avant qu'elle pût s'appuyer sur Fontevieux, qui était resté à ses côtés, la force lui manqua tout à fait, et elle retomba sur ses genoux.

— Grand Dieu! s'écria la Rouarie en courant vers elle pour la relever, j'avais oublié vos souffrances, Thérèse; la douleur a été plus forte que vous, et vous êtes tombée.

— Non marquis, répondit d'une voix ferme Thérèse, qui ne voulait pas se montrer faible devant son amant; je me suis mise à genoux pour prier sur l'âme de notre roi que nous n'avons pu défendre et que nous ne pourrons peut-être pas venger.

Et tout aussitôt elle se mit à chanter au milieu du fracas de l'ouragan:

De profundis clamavi ad te, Domine, Domine, exaudi vocem meam.

Tous ceux qui étaient présents se mirent à genoux, et leurs voix s'unirent à celle de Thérèse. Comme si la tempête eût voulu porter jusqu'à Dieu cette prière de mort, le vent redoubla de furie, les longs mugissements de la forêt se mêlèrent aux chants des suppliants, et au moment où finissait le psaume, un craquement furieux se fit entendre, et le chêne antique qui avait abrité cet hommage solennel s'abattit tout à coup, déraciné comme le trône que voulaient restaurer ces intrépides serviteurs, emporté dans la tempête comme le roi sur lequel ils venaient de prier.

Un moment après, la Rouarie avait placé Thérèse sur son cheval. Il prenait celui de Paul Robertin Fontevieux montait sur celui de Jacques Pélerin, et la petite troupe reprenait sa route après avoir dit aux paysans qu'ils étaient maîtres de retourner chacun chez soi, ou de venir les trouver à la caverne d'Hédée.

IV.

Dès qu'ils furent seuls, Jacques Pélerin, ou plutôt Marguerite, se tourna vers Paul et lui dit:

— Dans dix minutes, j'aurai perdu la trace de ceux qui marchent devant nous; quel chemin dois-je prendre pour sortir de la forêt et gagner le prochain village, où je pourrai acheter un cheval, afin de continuer ma route?

— Le prochain village, répondit Paul, c'est Guéménée, si vous voulez aller du côté de Rennes. Si vous voulez aller à Nantes ou à Machecoul, vous n'avez qu'à suivre du côté de Blain.

— Vous retournez donc chez vous? dit Marguerite.

— Moi! dit Paul avec un profond soupir, retourner à la maison? pourquoi faire? elle est vide. Pauvre père Robertin, ajouta-t-il d'une

voix triste ; il est mort de chagrin. Hélas! mon Dieu! il n'y avait guère plus que moi pour le soigner, et les trois quarts et demi du temps (vous le savez, puisque vous étiez caché à la maison avec le marquis), les trois quarts du temps, j'étais en course, afin de porter des lettres chez les uns et chez les autres, pour faire remettre à demain la réunion qui devait avoir lieu à la Rouarie il y a une quinzaine. Jérôme était en prison, et puis d'ailleurs, lui, il avait dit qu'il ne remettrait plus les pieds dans la maison de son père. Quant au gars Sylvestre, il nous a lâchés le lendemain de la mort de ma pauvre sœur. Oh! dame, dame, je ne sais pas trop ce que j'irais faire à la maison... Pauvre père! ajouta-t-il en s'asseyant machinalement sur l'arbre renversé. C'est le premier qui commence la marche... et je ne sais pas pourquoi m'est avis que nous y passerons tous...

— Ne vous ai-je pas entendu dire, dit Marguerite, qui désirait garder avec elle un guide qui connût parfaitement le pays; ne vous ai-je pas entendu dire que vous aviez un oncle et une cousine ?

— Ah oui, dit Paul, mon oncle Louis, un gredin, un républicain, mais ça lui a bien servi; on l'a volé, pillé, ruiné, et maintenant il est en prison avec notre pauvre petite cousine Rose, une bonne fille. Je ne puis pas y aller, nous ne sommes pas du même côté. J'ai bien encore un oncle, le vieux François Robertin de Blain... vous devez en avoir entendu parler. Robertin et ses six gars, tout le monde les connaît dans le pays; je vais aller voir s'ils ont un coin à me donner, à moins qu'ils n'aient tourné aussi du côté de la république, car ils sont aussi les fermiers de monsieur de Perbruck, et celui-là n'est pas comme les autres nobles... et ne peut pas compter sur ses paysans. Ne vient-il pas de nous planter là tous les deux, lui et les autres ?

— Ne nous ont-ils pas payé nos chevaux? dit Marguerite, qui sentait la justice des plaintes de Paul.

— Eh bien! dit celui-ci, il fallait donc nous les voler... Ah! je ne suis pas content... je ne...

Au moment où il allait continuer ses lamentations, le paysan s'arrêta tout à coup, et posa sa main sur le bras de Marguerite.

— Chut, dit-il tout bas. il y a du monde dans le bois.

— Je croyais, dit de même Marguerite, que nous avions pris une route peu fréquentée.

— Certes, dit Paul, mais quand tant de gens ont besoin de se cacher, les chemins de traverse deviennent des grandes routes.

— Eh bien! dit Marguerite, dites-moi de quel côte je dois me diriger pour gagner le prochain village; là, j'achèterai un cheval pour continuer ma route... à moins que je n'en puisse trouver un chez votre oncle Robertin de Blain... car il faut que je sois demain à la Rouarie. M. Césaire est en danger... et je veux...

— Le jeune comte est en danger! s'écria Paul. Ah! alors, je suis des vôtres. Celui-là est bon du moins... Mais il est inutile de vous écarter de la route pour trouver des chevaux... Il y a tout près de Guéménée la ferme du gars Lefort, et de sa sœur Marie-Jeanne... Et c'est un bon, lui. S'il a des chevaux, il vous en baillera...

Tout aussitôt Paul et Marguerite reprirent leur route. Après avoir marché plus d'une heure, ils arrivèrent enfin à la lisière du bois et se trouvèrent près d'une ferme composée d'une agglomération de petits bâtimens.

— Voilà la ferme, dit Paul ; dépêchons, car on dirait que les chevaux que nous avons entendus tout à l'heure viennent de ce côté. Je ne sais pas qui ça peut être, mais nous allons les voir tout à l'heure sur nos talons. Il y a un poste de gendarmes à Guéménée; ceux-là en sont peut-être.

Paul se trompait : ces chevaux étaient ceux qui amenaient Saturnin Fichet, conduit par Sylvestre, au rendez-vous mystérieux que lui avait donné le billet anonyme reçu à sa sortie du château de Nantes.

Cependant Paul et Marguerite franchirent un échalier, traversèrent un champ, et se trouvèrent bientôt à la porte de la cour intérieure de la ferme. Quand nous disons la porte, c'est pour faire comprendre à nos lecteurs qu'il y avait une clôture. Elle consistait simplement en deux cadres de bois brut remplis de branches refendues clouées sur ces cadres. Ces deux battans étaient portés chacun sur un poteau et tournaient sur de fortes attaches d'osier qui leur servaient de gonds. Cette espèce de barrière n'avait guère plus de trois pieds de haut, et son principal usage était d'empêcher le gros bétail de sortir de la cour; c'était aussi une véritable protection pour les passans. En effet, les chiens de ferme lâchés dans cette enceinte n'y laissaient pénétrer personne, mais permettaient à ceux qui voulaient pénétrer dans la maison d'en approcher assez pour se faire entendre sans courir risque d'être dévorés.

Lorsque Marguerite et Paul y arrivèrent, ils crurent voir de la lumière à travers les fentes des volets délabrés.

— On est levé dans cette maison, et peut-être le marquis s'est-il arrêté ici, dit Marguerite.

— Nenni, dit Paul tout bas ; il y a trop de risques pour un homme comme lui à se tenir si près d'une brigade de gendarmerie. Ou je suis un imbécile, ou m'est avis qu'il a tourné à gauche une demi-heure après nous avoir quittés.

— Il a donc pris un chemin plus sûr?

— Oui-dà, mais le nôtre est plus court; il a bien fait et nous faisons bien. Nous ne sommes

que deux et deux pauvres gars, nous passerons où il n'aurait pas passé ; d'ailleurs, vous voulez des chevaux, et on n'en trouve pas dans les buissons ; si Lefort en a, il nous en cèdera, laissez-moi faire.

Aussitôt il appela avec un cri particulier ; on fut longtemps à lui répondre.

Voici quelle en était la cause.

On doit se rappeler que cette ferme de Lefort était le lieu du rendez-vous anonyme donné à Fichet. Ce rendez-vous, c'était Morillon qui l'avait donné à notre jeune Parisien. Mais avant de dire ce qui en arriva, il nous faut raconter ce qui s'était passé cette nuit même à cette ferme : scène sanglante qui précéda des scènes plus horribles encore, et qui mérita à cette demeure le nom resté fameux en Bretagne de la *Maison de sang*.

Lorsque Morillon et ceux de sa suite eurent dépassé le grand chêne sous lequel étaient cachés Thérèse Moëllien et Fontevieux, ils poursuivirent silencieusement leur course, et arrivèrent bientôt à la ferme de Lefort. Sans doute Delbenne y était connu, ou du moins il connaissait à merveille cette demeure, car il ne s'arrêta pas à la barrière et alla droit à la maison, dont la porte était seulement fermée au loquet malgré l'heure avancée de la nuit. Delbenne entra le premier ; surpris de ne pas voir de la lumière, il dit à haute voix :

— Est-ce qu'il n'y a personne ici ? Eh ! Lefort. Eh ! Marie-Jeanne.

Rien ne répondit. Delbenne se dirigea en tâtonnant du côté du foyer où luisaient quelques charbons, les remua du bout de sa botte et y jeta quelques brins de bois, restes d'un fagot qui avait été récemment brûlé. La flamme jaillit et éclaira l'immense salle basse. Tout était sens dessus dessous, la table qui en occupait le milieu était renversée, les bancs et les chaises étaient jetés çà et là.

— Ah ! s'écria Delbenne avec un accent d'anxiété, il est arrivé un malheur.

— Vous croyez ? dit Morillon, qui était resté sur la porte.

Delbenne alluma une chandelle, regarda autour de lui, et ce ne fut qu'après avoir fait plusieurs fois le tour de la chambre, qu'il s'arrêta tout à coup, en s'apercevant que le sol était humide sous ses pieds ; il se pencha et vit une large mare de sang. Delbenne resta immobile et pâle. Morillon, qui s'était hasardé à entrer pendant que Jérôme et Barthe tenaient les chevaux en dehors, Morillon s'arrêta à son tour en disant :

— Il y a ici des gaillards bien peu soigneux.

— Mais on a assassiné quelqu'un dans cette maison, s'écria Delbenne en jetant autour de lui un regard épouvanté.

— Ou peut-être on a saigné un porc, dit Morillon en examinant le trouble de Delbenne.

— Hé ! dit Barthe du dehors, où sont les écuries ?

— Répondez donc, lieutenant, fit Morillon à Delbenne, qui avait ouvert une porte intérieure et avait pénétré dans une pièce voisine.

Le lieutenant, qui suivait la trace du sang, ne répondit pas et continua à marcher.

Il traversa ainsi un vaste cellier en suivant toujours la trace ensanglantée et arriva à une autre porte, qu'il ouvrit aussi, et se trouva dans l'écurie. Barthe, qui du dehors avait accompagné la marche de la lumière qu'il voyait à travers les carreaux, ouvrit de son côté la porte qui donnait dans la cour, et après avoir jeté un coup d'œil sur l'endroit où Delbenne venait d'entrer, il cria à Jérôme :

— Par ici, par ici, voilà l'écurie.

Delbenne s'était arrêté sur le seuil de la porte qui conduisait du cellier à l'écurie, car la trace sanglante s'interrompait à cet endroit. De la paille fraîche était répandue sur le sol, le foin était au râtelier, une large mesure d'avoine était posée au bord de la mangeoire.

— Pardon, mon lieutenant, ne vous donnez pas la peine, dit Barthe en s'approchant de Delbenne et en prenant la chandelle de sa main. Voilà de braves gens, de braves amis, de bons patriotes... Ils ont tenu les logemens prêts. Le souper doit être de même... Allons, Jérôme, dépêchons, débridons les bêtes, lâchons les sangles et allons nous mettre à table.

Delbenne, qui portait autour de lui un regard plein d'anxiété, allait sans doute continuer son inspection, lorsqu'il s'entendit appeler par Morillon, qui était resté dans la grande salle basse... Il y retourna rapidement et vit Morillon qui jetait tranquillement du bois dans le feu et qui lui dit :

— Eh ! lieutenant, est ce que vous vous nommez Henri ?

— C'est mon nom, en effet.

— Eh bien ! il me semble que j'ai entendu par là haut une voix de femme qui vous appelait.

Delbenne s'empara d'une seconde lumière qu'avait allumée Morillon, et gagna un escalier en échelle, mais au moment où il allait le gravir, Morillon vit descendre du grenier situé au-dessus de la salle basse une femme à peine vêtue, les cheveux défaits, les yeux hagards et tenant à la main une hache.

— Marie-Jeanne ! Marie-Jeanne ! s'écria Delbenne, c'est toi... mais que s'est-il donc passé ?... Réponds.

— Le souper est prêt, répondit la femme d'une voix égarée ; allez, allez, vous pouvez vous mettre à table, rire et chanter, personne ne vous troublera.

Elle était tout à fait descendue, Delbenne la considérait avec une horrible anxiété, et Morillon, qui s'occupait avec une indifférence

affectée à rétablir l'ordre dans la maison, lui dit d'un ton moqueur :

— Hé! lieutenant, voilà une bien belle hôtesse.

A ce moment on entendit un grand bruit dans l'écurie, produit par la révolte des chevaux et les juremens de Barthe et de Jérôme.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? dit Morillon en allant à la porte du cellier.

— Je ne sais pas ce qu'ont ces maudites bêtes, mais elles ne veulent pas entrer, cria Barthe.

— Causez avec votre belle, lieutenant, dit Morillon, je vais aider ces maladroits.

Morillon entra dans le cellier, et Henri Delbenne resta avec Marie-Jeanne.

— Réponds-moi donc, dit Delbenne, réponds-moi, Marie-Jeanne ; pourquoi cette hache ensanglantée ? Que s'est-il passé?...

— Eh bien! lui dit-elle sourdement, mon frère ne voulait pas que je te revoie jamais ; il ne voulait pas que tu revinsses ici ; je lui ai dit alors que la maison était à moi comme à lui, et que tu viendrais tant que je voudrais ; n'est-ce pas que j'ai bien fait?... Mais lui, il s'est mis en fureur... il t'a appelé espion, bourreau, scélérat ; il m'a dit qu'on allait en finir bientôt avec toi et tous les patriotes ; là-dessus je lui ai répondu qu'il n'était pas un homme, qu'il était le valet des nobles, qu'il se vendait aux aristocrates ; il m'a dit que j'étais une fille perdue, et qu'il me reniait pour sa sœur. Eh bien ! lui ai-je dit, soit ; il n'y a plus de frère ni de sœur au monde...

Marie-Jeanne tremblait, en parlant ainsi, son regard était fixe, et ses lèvres crispées d'un sourire hébété, frémissaient convulsivement.

— Et puis ? lui dit Delbenne, haletant de terreur.

— Et puis, reprit Marie-Jeanne en serrant les dents avec rage, il m'a dit : Va-t-en, coquine, tu déshonores la maison de ton père.

Elle s'arrêta ; son visage devint livide et menaçant.

— Et puis ? s'écria Delbenne, d'une voix éperdue.

— Dame ! fit-elle en ricanant, je n'ai pas voulu... alors il s'est avancé sur moi avec son bâton, oui, avec un bâton... moi, j'étais assise là... tiens, à l'endroit où était pendue la hache... J'ai cherché quelque chose pour me défendre, et...

Un rire affreux prit Marie-Jeanne.

— Eh ! pardieu, s'écria Morillon en entrant violemment, je crois bien que les chevaux ne voulaient pas entrer dans l'écurie, il y a un cadavre.

V.

Au mot que venait de prononcer Morillon, le lieutenant se recula de Marie-Jeanne, puis il se mit à la regarder fixément sans prononcer une parole ; il n'osait l'interroger, mais son œil égaré semblait vouloir lire la vérité sur le visage contracté de la malheureuse paysanne.

— Un cadavre ! s'écria-t-il enfin avec un indicible effroi.

— Je l'avais pourtant bien caché, dit Marie-Jeanne en baissant la tête.

A cet aveu, Morillon, qui venait d'entrer, Jérôme et Barthe, qui l'avaient suivi, s'arrêtèrent tout à coup, tandis que Delbenne demeurait comme anéanti devant le crime qui venait de lui être révélé.

— Oh ! oh ! dit Morillon en examinant le lieutenant d'un air méchant, voici quelque chose de votre compétence, citoyen Delbenne ; cela ressemble beaucoup à un assassinat.

— Oh ! c'est affreux ! c'est affreux ! s'écria Delbenne avec désespoir ; ton frère est mort!

— Oui, répondit Marie-Jeanne d'une voix brève, il m'a battue, il a voulu me chasser après m'avoir appelée des noms les plus horribles.

— Eh ! eh ! dit Morillon en observant toujours Delbenne, ceci donne à l'affaire une autre tournure. Il y a eu des injures et des coups ; ce serait alors un acte de légitime défense.

— Contre un frère ! s'écria Delbenne en détournant la tête avec horreur, jamais ! jamais !

Morillon, qui, en arrivant en Bretagne, avait commencé par vouloir se passer de l'aide de Delbenne pour atteindre la Rouarie, avait été obligé de se rendre à lui après plusieurs tentatives inutiles. Nul homme, en effet, ne connaissait mieux que Delbenne les inextricables sentiers du Bocage et de la Bretagne ; nul autre n'était si infatigable, si persévérant, si audacieux ; mais il ne montrait pas à l'égard de Morillon l'obéissance absolue que celui-ci voulait dans ses subordonnés, et le commissaire de la convention le détestait de toute la haine qu'ont les misérables pour les honnêtes gens. Voici donc quel fut le calcul de Morillon en cette circonstance : il avait compris, à la façon dont le lieutenant lui avait parlé de la maison où il se rendait, que Delbenne avait dans cette maison des relations plus intimes et plus dévouées que celles d'un voyageur à un hôte ; Delbenne avait aussi laissé échapper quelques mots de la mésintelligence qui existait entre Marie-Jeanne Lefort et son frère, et il avait dit à Morillon : « Ne vous occupez pas de la mine que vous fera Lefort ; Marie-Jeanne, sa sœur, aura soin de nous. »

Aussi, lorsqu'en entrant, Morillon avait aperçu les traces d'un désordre récent, il avait pensé qu'il y avait eu quelque querelle entre Lefort et sa sœur ; puis, lorsqu'il avait découvert le sang répandu sur le sol, il avait compris que cette querelle avait dû aller plus loin. L'épouvante de Delbenne l'avait confirmé dans ses soupçons, et Morillon avait joué l'indifférence afin d'apprendre la vérité et d'en faire au besoin son profit.

Aussi, quand il eut découvert le cadavre dans l'écurie, avait-il dit à Jérôme et à Barthe :

— Taisez-vous, et laissez-moi faire.

Et puis après, quand il sut que Marie-Jeanne était l'auteur de ce meurtre, il essaya de pousser Delbenne à excuser le crime de sa maîtresse, afin de mettre le lieutenant dans sa dépendance. C'est pour cela qu'il reprit d'un ton patelin :

— Il n'y a plus de frère, quand le frère est notre ennemi, n'est-ce pas Marie-Jeanne ?

— Non, répondit-elle, comme une idiote, il n'y a plus de frère.

— Car, reprit Morillon, il a voulu vous battre, n'est-ce pas, ma fille ?

Elle montra son bras meurtri, et dit :

— Vous voyez !

— Et je suis sûr, dit Morillon, que si elle ne s'était pas défendue, il l'aurait achevée.

— N'importe, n'importe, dit Delbenne avec désespoir, c'est affreux ! Ah ! s'écria-t-il en levant les mains au ciel, les frères armés contre les sœurs, les sœurs tuant les frères, et pourquoi, mon Dieu ?

— Au fait, dit Morillon en s'adressant à Marie-Jeanne, pourquoi vous a-t il battue, et pourquoi voulait-il vous chasser ?

— Parce qu'il disait, répondit Marie-Jeanne, qu'Henri était un scélérat, un républicain, et qu'il ne voulait pas qu'il vînt ce soir dans la maison, avec des gueux et des scélérats comme lui.

— Et pour cela, dit Morillon les yeux brillans de joie, il t'a battue et voulait te chasser ?

— Oui, dit Marie-Jeanne, oui.

— Et c'est pour cela que tu l'as tué ? dit Morillon en élevant la voix, pendant que Delbenne le regardait sans comprendre le but de ses questions.

— Oui, c'est pour cela, répéta la malheureuse fille.

— Brave fille ! ! s'écria Morillon, en ajoutant à cette exclamation les plus affreux juremens ; elle l'a tué pour cela, et toi, lieutenant, tu baisses la tête, et tu fais la petite bouche ! Ah ! mille tonnerres, vive Marie-Jeanne et mort aux aristocrates et à leurs valets ! Embrasse-la, Delbenne, voilà une chaude patriote, voilà une femme digne d'un vrai républicain, et toi tu seras un gredin si tu ne l'épouses pas, sur l'autel de la patrie. Vive Marie-Jeanne ! et si quelqu'un voulait la tourmenter pour cette action héroïque, nous rendrons témoignage en sa faveur, n'est-ce pas, vous autres ? Allons, à table, et vive Marie-Jeanne !

— Oui, dit Barthe avec un rire féroce, vive Marie-Jeanne, qui a tué son frère !

— Ah ! c'est bien... c'est bien, dit la malheureuse, il n'y a plus de frère, n'est-ce pas ? il n'y a que la république...

— Et Marie-Jeanne, fit Morillon. Vive Marie-Jeanne ! cria-t-il à tue-tête.

Barthe répéta ce mot, mais ni Jérôme ni Delbenne ne répondirent à cette horrible imprécation. Le lieutenant se retira dans un coin, sans oser interroger la malheureuse, qui était dans cet horrible état qui n'est ni la raison ni la folie, où l'on garde le souvenir des faits sans en avoir la conscience. Jérôme était abasourdi et sentait s'élever en lui des doutes sur l'ardeur de ses propres résolutions, en voyant à quoi elles pouvaient aboutir. Quant à Marie-Jeanne, elle ne comprenait pas l'horreur qu'elle inspirait à son amant, et restait assise au pied de l'escalier, tenant toujours à la main sa hache ensanglantée.

Cependant la table fut bientôt mise, les verres et les assiettes rangés, les bancs relevés, et Morillon alla vers Marie-Jeanne, et lui dit :

— Allons, citoyenne, viens à table, viens présider à notre festin, nous boirons à ta santé et à la mort des ennemis du peuple ; et vous, lieutenant, venez donc prendre votre place près d'elle ; on dirait que vous n'êtes pas fier de l'héroïsme de votre belle.

Morillon fit asseoir Marie-Jeanne près de lui, et désigna à Delbenne une place de l'autre côté de la malheureuse.

Delbenne éperdu, doutant du sentiment qu'il éprouvait, se demandait si, comme Morillon, il ne devait pas admirer ce meurtre. Incertain s'il était en face d'une coupable ou d'une héroïne, tant les horribles principes d'un faux patriotisme avaient ébranlé dans les meilleurs esprits les plus simples idées de la morale, Delbenne, disons-nous, s'approcha pour s'asseoir près de Marie-Jeanne ; mais au moment de prendre sa place, il se recula avec horreur, en s'écriant :

— Il y a du sang sur ce banc !

— C'est le sang d'un traître, dit Morillon ; est-ce qu'il te fait peur ?

— Non, dit Delbenne d'une voix sourde, mais je ne veux pas m'asseoir là.

Et il se plaça à l'autre côté de la table, près de Jérôme et de Barthe, et laissa Marie-Jeanne près de Morillon.

— Tiens, dit celui-ci en versant à boire à la malheureuse, bois-moi ça, ma fille, et vive la république !

Marie-Jeanne prit le verre et le vida d'un trait ; ses yeux brillaient d'un éclat plus fauve, et elle sourit.

— Ah ! va, va, reprit Morillon en distribuant le souper à ses camarades et en remplissant de nouveau le verre de la malheureuse fille, nous te ferons une entrée triomphante à Rennes, et nous t'offrirons en modèle à toutes les femmes du département. Eh bien ! citoyen Jérôme, tu ne lui dis rien à cette fille ; n'as-tu pas été marqué de la main du bourreau, et ça ne t'a-t-il pas valu d'être proclamé bon patriote ?

— Mais moi, dit Jérôme, je n'avais tué personne.

— C'est-à-dire, dit Barthe grossièrement, que tu n'es qu'un poltron, tandis que voilà une brave fille. A votre future épouse! lieutenant Delbenne.

Morillon versa encore une fois à tout le monde, et les verres se choquèrent. Celui de Delbenne tremblait dans sa main, il le retira avec effroi lorsqu'il vint à toucher à celui de Marie, qui but encore le sien sans partager toutefois l'exaltation de Morillon, mais aussi sans s'apercevoir de la froideur de son amant. Accablée et comme abrutie par son crime, elle obéissait à la voix qui lui parlait, sans la comprendre; seulement ses traits prenaient peu à peu cette sauvage expression de l'ivresse, quand le sang s'est, pour ainsi dire, mêlé au vin.

— Eh bien! dit Morillon à Delbenne en ricanant, est-ce que tu renies ta bien-aimée?

— Citoyen Morillon, dit celui-ci, cédant enfin à l'horreur qu'il éprouvait, ne parlez pas ainsi et n'exaltez pas la tête de cette malheureuse; elle a fait un crime, un crime horrible...

— Bah! dit astucieusement Morillon, elle a donc menti; son frère était donc un bon patriote, qui ne l'a point battue? En ce cas, fais donc ton devoir, lieutenant: arrête-la, mène-la à Rennes... et nous la livrerons à l'accusateur public... son affaire sera bientôt faite... et nous irons la voir guillotiner; pas vrai, vous autres?

Barthe rit à gorge déployée à cette affreuse plaisanterie. Jérôme devint plus sombre.

— Elle! s'écria Delbenne, Marie-Jeanne sur l'échafaud!

— Et si tu es de service, tu l'escorteras... Dame! il faut venger la mort des bons patriotes.

— Très bien, dit Barthe, qui semblait ravi.

— Lefort était du parti des nobles, dit Delbenne, d'un ton bref et en cachant sa tête dans ses mains...

— Vrai? fit Morillon; eh bien! alors Marie-Jeanne a eu raison de le tuer.

Delbenne secoua la tête avec désespoir. Morillon reprit alors d'une voix menaçante:

— Ah çà mais! dites donc, lieutenant, pour qui êtes-vous en définitif? Il faut s'entendre: Si la fille est coupable, c'est votre devoir de l'arrêter; si elle ne l'est pas, pourquoi lui faites-vous la mine?

Le malheureux Delbenne ne répondit pas. Tout son être se révoltait à la pensée du crime que venait de commettre Marie-Jeanne, et cependant il savait très bien que c'était l'amour funeste qu'il avait inspiré à la malheureuse qui avait d'abord jeté la discorde entre le frère et la sœur, et qui l'avait enfin poussée au meurtre dont elle s'était rendue coupable... Morillon attendit un moment et reprit:

— Vous vous taisez, je vous comprends; ceci est tout bêtement un assassinat par amour, la patrie n'y est pour rien; en ce cas, c'est un crime révoltant... Hé! Barthe, tire tes jambes de dessous la table, et va jusqu'à Guéménée chercher les gendarmes.

— On y va, dit Barthe.

— Arrêtez! s'écria Delbenne hors de lui; Marie-Jeanne n'est pas coupable, son frère était un affidé des aristocrates; il a voulu la chasser, la battre, et elle s'est défendue.

— Eh bien! donc, fit Morillon, si c'est comme ça, bois donc comme nous, joyeusement et patriotiquement. Allons, trinque avec elle.

Delbenne éperdu, à moitié fou, obéit enfin; son verre choqua celui de la malheureuse fille, qui, après avoir vidé le sien, se mit à frapper sur la table en riant aux éclats. C'était une ivresse hideuse.

— Et vive Marie-Jeanne! fit Morillon.

— Vive Marie-Jeanne! répéta Delbenne d'une voix éteinte.

— Vive Marie-Jeanne, qui a tué son frère! reprit Barthe avec un sourire de bête fauve.

Un affreux silence succéda à cet horrible toast. Ce fut à ce moment qu'on entendit la voix de Paul, qui appelait de l'autre côté de la barrière qui fermait la cour.

— Qui est là? dit Morillon.

— Probablement, reprit Barthe, ce sont nos deux hommes, monsieur Saturnin Fichet et le beau-frère de Jérôme, maître Sylvestre Landais.

— Non, dit Jérôme, qui s'était levé tout tremblant, ce n'est pas la voix de Sylvestre.

— Seraient-ce des ennemis? dit Morillon, et serions-nous surpris?

— C'est ce que je vais voir, dit Barthe en quittant la table et en se glissant dans le cellier.

— Ne les laissez pas entrer, ne répondez pas, dit Jérôme d'une voix troublée; il ne faut pas qu'ils entrent. Oh! ajouta t-il tout bas en parlant à Delbenne, c'est mon frère Paul le royaliste. Non... non... qu'il n'entre pas!

Le lieutenant regarda Jérôme dont les yeux étaient fixés sur Marie-Jeanne, et il lui répondit d'une voix égarée:

— Et toi, tu ne veux pas tuer ton frère, n'est-ce pas?

— Combien sont-ils? dit Morillon, qui s'était levé aussi et qui s'adressait à Barthe.

Celui-ci, qui s'était glissé jusqu'à une lucarne d'où il pouvait voir dans l'intérieur de la cour, répondit de même:

— Ce ne sont que deux méchans paysans.

— Laisse-les passer, dit Morillon, ils nous gêneraient.

— Le citoyen Morillon a raison, reprit Jérôme, en essayant de parler gaîment, ils nous gêneraient. Allons, à table, et continuons à boire.

Il avait à peine fini de parler, que la voix de Paul se fit entendre de nouveau dans le silence de la nuit.

— Hé! Lefort! Lefort! cria-t-il, est-ce que tu dors, mon gars?

A ce nom, Marie-Jeanne se leva tout à coup, et avant que Delbenne et Jérôme, qui étaient restés seuls à table avec elle, eussent pu l'arrêter, elle alla ouvrir la porte et cria :

— Tu peux entrer, Paul Robertin, n'aie pas peur des chiens, ils sont morts ! Tu sais bien, dit-elle en se tournant du côté de Delbenne, que je les ai empoisonnés afin qu'ils ne pussent plus aboyer quand tu venais me voir pendant la nuit.

— Ah ! s'écria Morillon avec une affreuse gaîté, est-ce qu'ils étaient du parti des aristocrates, dites-donc, lieutenant ?

Delbenne baissa la tête, tandis que Barthe aussi disait à Jérôme :

— Eh ! sergent, est-ce que c'est ton frère Paul, l'aristocrate, à qui Jeanne vient de dire d'entrer ? Elle a du bon. Ah ! voilà une occasion de te montrer.

Jérôme se sentit devenir froid, il ne put parler ; mais Morillon reprit rapidement :

— C'est celui qui a quitté Nantes avec la Rouarie, m'as-tu dit, Jérôme ? De par tous les diables ! laissez-le entrer ; peut-être ne précède-t-il les conspirateurs que de quelques pas. Oh ! qu'ils viennent, fussent-ils dix contre un, et j'arrêterai le marquis cette fois.

— Oui ! oui ! dit Delbenne en s'arrachant avec exaltation à son désespoir ; qu'ils viennent, qu'ils nous livrent la Rouarie et sa suite, et nous nous battrons enfin, face à face ; je n'aurai pas peur de leur sang.

Les quatre hommes tirèrent leur sabre, et s'armèrent chacun d'un pistolet ; puis, sur l'ordre de Morillon, ils se retirèrent dans le cellier, pour voir à quels ennemis ils allaient avoir affaire.

Marie-Jeanne, toujours plongée dans son hideux hébêtement, avait repris sa place à table. Elle était seule dans la chambre, quand Paul et Marguerite y entrèrent.

— Eh ! bonsoir, la maison, dit Paul en paraissant ; vous voilà, Marie-Jeanne. Où est donc Lefort ?

— Mon frère est là, dit celle-ci en montrant du doigt la porte qui menait du cellier à l'écurie.

Est-ce qu'il dort déjà, le gars ? dit Paul.

Marie-Jeanne répondit avec un sourire d'idiote :

— Oui, il dort, et il dort bien.

Paul, surpris de cette réception, examina la table, et reprit enfin d'un ton soupçonneux et alarmé :

Et pendant qu'il dort, vous faisiez ripaille, à ce que je vois ?

— Oui, oui, dit-elle, nous buvions, et ils criaient vive Marie-Jeanne !

— Et que sont-ils devenus, ceux qui étaient assis avec vous ?

A l'instant où Marie-Jeanne allait répondre, Morillon rentra seul.

VI.

Quand le commissaire de la Convention parut devant Paul et Marguerite, ce n'était plus le rude compagnon qui cheminait si vigoureusement dans la forêt, et qui buvait si joyeusement un instant avant ; il paraissait brisé de fatigue et semblait pouvoir à peine se traîner.

Un mot avait suffi à Morillon pour préparer cette entrée.

— C'est ton frère, avait-il dit tout bas à Jérôme, c'est un agent des aristocrates. Eh bien ! si tu ne veux pas que nous te forcions à faire de ton frère ce que Marie-Jeanne a fait du sien, laisse-moi agir et tais-toi. D'ailleurs, avait-il ajouté en se tournant vers Delbenne, il est temps de commencer notre comédie.

Morillon, nous l'avons dit, avait une belle figure et quelque chose de théâtral, qui, aux yeux d'un paysan comme Paul Robertin, pouvait passer pour de la distinction.

— Pardon, mes amis, dit-il en entrant, pardon si nous nous sommes enfuis à votre approche, mais quand la proscription pèse sur la tête de pauvres malheureux, il leur est permis de craindre tous ceux qu'ils ne connaissent pas.

Cependant Paul l'examina et lui dit d'un ton prudent :

— Vous nous connaissez donc maintenant, monsieur ?

— Marie-Jeanne ne vous a-t elle pas nommé ? n'êtes-vous pas le fils du vieux Robertin, le fermier du marquis de Perbruck ? N'avez-vous pas quitté la ferme de votre père avec le marquis de la Rouarie et d'autres gentilshommes ? Sans doute vous les précédez ici, et ils vont arriver ?

Toutes ces circonstances, adroitement rappelées, rassurèrent Paul, et il répondit avec plus de confiance :

— Le marquis marche à sa guise, et s'il devait venir ici, il y a longtemps qu'il y serait. On nous a laissés en route avec l'ordre d'aller le rejoindre, et nous étions entrés ici pour voir si nous pourrions y trouver des chevaux à acheter.

L'œil de Morillon brilla d'une joie singulière, et il reprit avec une certaine indifférence, pendant que Marguerite l'observait attentivement :

— Oui, mon ami, oui, vous trouverez ici des chevaux, et peut-être pourrons-nous faire route ensemble.

— Tiens, dit Paul, est ce que vous allez aussi à...

Marguerite le tira brusquement par sa veste, et l'interrompit au moment où il allait dire le nom de l'endroit où la Rouarie comptait se rendre.

— Il est dangereux, dit Marguerite, de voyager en troupes nombreuses par le temps qui court, et comme, d'après le nombre des

couverts qui est sur cette table, vous devez être au moins quatre, nous ferons bien de voyager chacun de notre côté.

— A votre aise, mon garçon, dit Morillon, qui ne voulait pas montrer le dépit que lui donnait l'observation de Marguerite, et qui, prompt à tirer parti des obstacles comme des circonstances favorables, pensa qu'il vaudrait peut être mieux suivre la trace de ces deux paysans que de voyager en compagnie avec eux.

— Mais où sont donc vos compagnons? dit Marguerite, est-ce que la venue de deux voyageurs les a épouvantés ?

— Ils préparent les chevaux pour notre départ, répondit Morillon.

Marguerite continua à l'examiner, et reprit:

— Partez-vous donc à l'instant même?...

Morillon parut écouter un bruit extérieur et répliqua aussitôt:

— Nous attendons encore quelques amis, les voici précisément qui arrivent; dès qu'ils se seront reposés, nous reprendrons notre route et vous serez libres de continuer la vôtre de votre côté.

Aussitôt il alla vers le cellier et donna à Jérôme et à Delbenne, qui y étaient demeurés, l'ordre d'aller préparer les chevaux. Dès qu'ils furent dans l'écurie, Morillon revint à la porte de la chambre basse et après avoir reconnu que deux cavaliers venaient de s'arrêter en face de la maison, il cria à haute voix:

— Eh! là-bas, venez-vous de Nantes?

— Nous venons de Nantes et de son château, répondit l'un des voyageurs.

— C'est bien, dit Morillon, qui avait fait donner par Jérôme ce mot de reconnaissance à son beau-frère Sylvestre, entrez...

Les cavaliers entrèrent dans la cour, et s'arrêtèrent à la porte de la chambre basse.

— Laissez là vos bêtes, dit Morillon à ceux qui venaient de descendre de cheval, attachez-les aux barreaux de la fenêtre, et buvez un coup, nous allons repartir tout à l'heure.

Aussitôt deux nouveaux personnages parurent dans la cabane: c'étaient Sylvestre Landais et Saturnin Fichet; Marguerite, ou Jacques Pélerin, les reconnut et se recula vivement dans le coin le plus sombre de la salle basse. Paul les reconnut de même, et se retira près d'elle.

— Asseyez-vous là, monsieur dit Morillon à Fichet, je n'ai que quelques mots à vous dire... ici, du moins. Quant à vous autres, ajouta-t-il en se tournant vers Paul et Marguerite, faites vos affaires avec Marie-Jeanne si vous pouvez; vous devez comprendre que nous n'avons aucune envie de confier les nôtres à des gens qui se montrent si soupçonneux.

Saturnin, comme on doit le croire, était fort curieux d'apprendre la cause du rendez-vous qui lui avait été donné, et probablement Morillon avait hâte d'accomplir le dessein qui l'avait amené dans cette maison, lorsque la recommandation qu'il venait de faire amena un nouvel incident, en attirant l'attention de Sylvestre et de Fichet du côté de Paul et de Marguerite. Sylvestre les reconnut et s'écria vivement en apercevant le prétendu Jacques Pélerin:

— Eh! voilà le gars qui m'a fait arrêter ainsi que Jérôme, et qui vous a fait arrêter aussi, monsieur Saturnin Fichet.

— En effet, dit Saturnin, c'est lui. Pardon, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Morillon, mais qui que vous soyez, méfiez vous de ce misérable, c'est lui qui m'a livré comme étant le comte de Perbruck.

— Quoi! c'est lui! s'écria Morillon stupéfait; c'est vous! reprit-il en courant vers Marguerite, et la ramenant vers la table pour mieux la considérer à la lueur des chandelles allumées; c'est donc vous qui avez sauvé le marquis de Perbruck?

Marguerite, étonnée à son tour de voir cet étranger instruit de cette circonstance, répondit résolument:

— Qui vous a dit cela?

— Allons, allons, ma belle... non, reprit-il, je me trompe, mon garçon, reprit Morillon d'un air ravi, ne vous cachez pas avec nous, je sais l'histoire qui vous est arrivée chez le vieux Mathurin Fichet; je sais comment vous avez fait arrêter Jérôme, qui voulait faire pendre le marquis, je sais tout cela.

Morillon avait appris cette histoire de Jérôme lui-même, et il s'en était servi avec cette présence d'esprit qui le rendait si prompt à se tirer des pas embarrassans. Mais comment savait-il le véritable sexe de Marguerite? Cela s'éclaircira plus tard. Cependant, il s'arrêta, et regarda tour à tour Fichet et Marguerite, comme un homme qui, arrivé à l'embranchement de deux routes, cherche à deviner quelle est la meilleure; mais Morillon n'hésitait jamais longtemps: il se résolut à suivre celle qu'il s'était tracée d'abord, et à faire suivre par un autre celle qui se présentait alors. Il reprit donc:

— Nous savons tout cela, et comme nous ne voulions pas que ce brave Saturnin Fichet fût la victime de votre supercherie, nous l'avons fait sortir du château pour qu'il se joigne à nous, et nous aide à renverser ces infâmes gredins, ces infâmes gueux de républicains.

— A la bonne heure! dit Paul, tout émerveillé de cette rencontre, si vous êtes décidément pour les bons, vive le roi! et gare à ceux qui nous tomberont sous la main. Quant à toi, Sylvestre, ajouta-t-il, je pense que la prison t'a guéri de ta manie de faire le républicain, comme l'oncle Robertin.

— Ah! dit Sylvestre en montrant le poing... Non, ce n'est pas la prison qui m'a guéri, c'est ce gueux de Poiré... Il a fait arrêter l'oncle et la fille, et maintenant il dit à Rose: Epouse-moi, ou je fais couper la tête à ton père.

— Vous étiez donc aussi en prison? dit Morillon.

— Oui, et le vieux scélérat m'a mis à la porte, parce qu'il savait bien que si je l'avais rencontré dans quelque corridor, dans la cour, je l'aurais étranglé sur place, au risque d'être guillotiné... pour ça je n'en aurais pas eu de regrets. Pour la république ou pour le roi... c'est autre chose.

— C'est bien, dit Morillon, causez de tout ça avec votre beau-frère, mais nous avons à parler d'affaires plus importantes avec monsieur.

Il fit signe à Saturnin de s'asseoir près de lui. Marguerite s'était placée sur une huche assez près d'eux pour pouvoir bien les entendre; mais soit que Morillon ne s'en inquiétât point, soit qu'il ne s'en fût pas aperçu, il s'adressa presque aussitôt à Saturnin.

Pendant ce temps Marie-Jeanne avait quitté la table, et attirée sans doute par un instinct secret, elle vint s'asseoir près de Marguerite, comme si elle avait deviné qu'elle ne trouverait de pitié que dans ce cœur qui souffrait comme le sien.

— Dites-moi donc, lui dit-elle tout bas, dites-moi donc pourquoi Henri s'est en allé.

— Silence! lui dit de même Marguerite, ne troublez pas la conversation de ces messieurs. Et elle se coucha comme pour dormir.

De son côté Morillon disait à Saturnin:

— Monsieur Fichet, je suis chargé de vous faire, de la part du marquis de la Rouarie, une proposition bien étrange.

— Faites, lui dit Saturnin, mais je vous préviens qu'il est peu probable que je l'accepte...

— On ne vous demande qu'une chose, c'est de donner votre parole d'honneur de ne pas la révéler, si par hasard elle ne vous convient pas.

— C'est un engagement que je puis prendre, dit Saturnin, mais je désirerais cependant savoir à qui j'ai l'honneur de parler.

— Je m'appelle le marquis de Venanceaux, dit Morillon, et ce nom que je vous confie sans crainte, doit suffisamment vous dire qui je suis.

A ce nom parfaitement connu parmi les royalistes, Saturnin s'inclina: c'était celui d'un gentilhomme breton qui, établi depuis vingt ans en Amérique, avait annoncé, par toutes les gazettes du Nouveau-Monde, qu'il rentrait en France pour y combattre l'anarchie. Venanceaux, arrêté à Saint-Malo, pourrissait dans un cachot, et Morillon pouvait prendre son nom en toute sûreté. Fichet, avons-nous dit, le salua avec le respect qu'on doit aux grands dévoûmens, et Marguerite écouta plus attentivement, mais elle ne put entendre que ces paroles que Marie-Jeanne lui glissa dans l'oreille en ricanant:

— Pourquoi donc le citoyen Morillon ne boit-il plus et ne crie-t-il plus Vive Marie-Jeanne!

Marguerite tressaillit au nom de Morillon. Celui-ci, qui vit ce mouvement, et qui craignait une indiscrétion de la folle, lui dit brusquement:

— Allons, Marie-Jeanne, laissez donc dormir ce garçon, et allez voir dans le cellier si Henri prépare nos chevaux.

Marie-Jeanne obéit. Mais à peine fut-elle à la porte, qu'elle se recula avec horreur, en disant:

— Je ne veux pas réveiller mon frère.

Elle s'assit sur ses talons au pied de l'escalier, qui montait au grenier, et ayant retrouvé là la hache qu'elle y avait laissée, elle se mit à la regarder comme fait un enfant d'un jouet. Pendant ce temps Paul et Sylvestre, retirés dans un coin, s'étonnaient entre eux de l'absence de Lefort et de l'air égaré de sa sœur. Fichet, de son côté, disait à Morillon:

— Votre nom, monsieur le marquis, me dit suffisamment la confiance que je puis avoir en vous, mais il m'apprend aussi que la proposition que vous avez à me faire se rattache aux intérêts politiques de ce pays, et je vous préviens que sous aucun prétexte je ne veux m'en occuper.

Morillon examina Saturnin, pour s'assurer si cette détermination était sincère. Le ton dont avait parlé Fichet était parfaitement décidé, mais probablement Morillon comptait sur les propositions qu'il avait à faire à Fichet, car il reprit immédiatement:

— Refuseriez-vous encore si vous saviez qu'il s'agit pour vous d'un grand nom, d'un rang élevé, d'un beau titre et d'une immense fortune?

Saturnin ouvrit de grands yeux, et, malgré sa prétendue décision, il fut curieux de savoir comment on pourrait lui procurer de pareils avantages et quels services on lui demanderait pour les lui assurer.

— Je ne comprends pas, monsieur le marquis, dit-il à Morillon, que l'on puisse faire de pareilles propositions à un homme comme moi, qui ne suis rien et qui ne peux rien.

— On vous fera quelque chose, et vous pourrez beaucoup. Ecoutez-moi bien.

Avant de continuer, Morillon regarda autour de lui, pour voir s'il ne pourrait pas être entendu; surpris des regards de Marguerite furtivement attachés sur lui, il parut hésiter.

— Pardon, dit-il à Saturnin Fichet, nous ne sommes pas ici en lieu sûr pour parler de si graves affaires; je n'aime pas les gens qui dorment les yeux ouverts; suivez-moi, monsieur Fichet, et je vais tout vous dire.

Aussitôt Morillon entraîna Saturnin dans la cour, et comme il fermait la porte, qui ouvrait de l'intérieur de la chaumière sur le dehors,

celle qui faisait communiquer la salle basse avec le cellier se referma aussi.

Sylvestre et Paul, qui se trouvèrent ainsi enfermés avec Marguerite et Marie-Jeanne, se regardèrent entre eux, en se demandant ce que cela signifiait.

— Cela signifie, dit Marguerite à voix basse, que nous sommes tombés dans les mains de ce féroce Morillon, qui a promis aux bourreaux de Louis XVI de leur livrer le marquis de la Rouarie.

— Nous sommes trois, dit Paul, et ce n'est pas un homme, quel qu'il soit, qui me fera peur.

— Il y a aussi du monde là, dit Marguerite, en montrant la porte du cellier.

— Il y mon ami, dit Marie-Jeanne d'une voix chancelante, il y a mon bel Henri.

— Henri Delbenne? dit Marguerite, en se penchant vers la folle.

— Oui! oui! répondit-elle, c'est lui qui est là, et d'autres aussi.

— Nous sommes perdus, dit Paul.

— Parle pour toi, repartit Sylvestre en se reculant de son frère; moi je suis pour les patriotes, ajouta-t-il en élevant la voix comme pour se faire entendre du dehors, et, ma foi, vive la république, et mort aux aristocrates!

— Ah! dit Marie-Jeanne en riant, c'est bien, ça! c'est bien!

— Te tairas-tu, misérable! dit Paul à Sylvestre; et lorsque nous sommes en danger, ne nous viendras-tu pas en aide?

— Vous vous y êtes mis, tirez-vous-en, dit Sylvestre.

— Oublies-tu, reprit Paul, que tu as été le mari de ma sœur et que je t'ai appelé du nom de frère?

— Il n'y a plus de frère, repartit Sylvestre brutalement.

— C'est vrai! c'est vrai! dit Marie-Jeanne joyeusement et brandissant sa hache, il n'y a plus de frère!

C'était le commencement de la scène horrible qui fit donner à cette demeure le nom de maison de sang.

Pendant que cela se passait dans l'intérieur de la cabane, Morillon recevait son cheval des mains de Jérôme, et Saturnin, sur l'invitation pressante du prétendu marquis de Venanceaux, était remonté sur le sien et gagnait la barrière par laquelle on sortait de la cour. Pendant que Morillon, resté en arrière, paraissait ramasser les rênes de son cheval, il disait tout bas à Delbenne, qui s'était approché de lui:

— Il faut que ces trois paysans soient arrêtés immédiatement. Vous renverrez à Nantes Paul et Sylvestre; quant à celui qui est couché sur la huche, et qui ressemble plutôt à une femme qu'à un garçon, vous le laisserez s'échapper dans une heure, de façon à ce qu'il croie avoir trompé votre surveillance, mais que quelqu'un le suive pas à pas et qu'on me donne avis de ce qu'il sera devenu.

— Je m'en charge, dit Barthe.

A l'instant Morillon monta à cheval, rejoignit rapidement Saturnin Fichet, et tous deux quittèrent la ferme.

Delbenne resta donc avec Barthe et Jérôme; ils entendirent alors les voix tumultueuses de ceux qui étaient enfermés dans la salle basse. Ils s'approchèrent de la fenêtre pour examiner à travers les carreaux ce qui se passait dans l'intérieur. Paul menaçait Sylvestre, et celui-ci lui répondait par les plus grossières injures. Vainement Marguerite voulait s'interposer entre eux. Elle tâchait de persuader à Sylvestre qu'il ne se sauverait pas en se mettant du côté de leurs ennemis, et qu'il ferait bien mieux de se joindre à eux et d'essayer de s'échapper tous ensemble.

Mais Sylvestre répondit avec fureur qu'il lui importait peu que Paul s'échappât, pourvu que lui-même se tirât sain et sauf du danger.

— Ainsi, disait Paul, si nous étions les plus forts, tu crierais donc Vive le roi!

— Je crierais Vive le roi! répliqua Sylvestre.

— Et parce que tu crois que les républicains sont nombreux, tu cries Vive la république!

— Eh bien! oui, je crie Vive la république!

— Ah! par tous les diables, dit Paul en s'élancant sur Sylvestre, tu ne crieras pas longtemps, misérable renégat!

Les deux frères se prirent au collet, et une lutte terrible commença entre eux, Marguerite les suppliait vivement, et Marie-Jeanne, riant et se balançant dans un coin, répétait toujours d'une voix sinistre:

— C'est bien, c'est bien, il n'y a plus de frères!

Jérôme, qui était au dehors, et qui voyait cet horrible combat à travers les vitres de la croisée, dit alors à Delbenne d'un ton suppliant:

— Ne serait-il pas temps de les arrêter, lieutenant?

Mais celui-ci, les yeux fixés sur Marie-Jeanne, qui s'était levée et qui tournait autour des lutteurs en riant et en chantant, ne l'entendit pas, et ce fut Barthe qui lui répondit:

— Laissons-les faire: s'il y en a un qui tue l'autre, notre tâche sera plus facile, et s'ils nous font le plaisir de se tuer tous les deux, nous n'aurons plus rien à faire ici, et l'autre petit pourra s'échapper à son aise, sans qu'il soit besoin d'arrêter personne.

Jérôme ne respirait plus, c'est à peine s'il voyait à travers les larmes qui lui venaient aux yeux! c'est à peine s'il entendait à travers le bourdonnement qui bruissait dans sa tête.

Cependant la lutte devenait de plus en plus terrible, de sourds gémissemens annonçaient des

efforts de la part des deux combattans pour se terrasser l'un et l'autre. Tout à coup ils se séparèrent, le visage meurtri, les vêtemens en lambeaux, les cheveux en désordre, ils se mesurèrent du regard, et profitèrent ensemble de cet instant de repos pour tirer chacun de sa poche leur long couteau de paysan. Chaque frère ouvrit le sien, et tous deux poussant à la fois un cri furieux et sauvage, se précipitèrent de nouveau l'un sur l'autre.

— Oh! s'écria Jérôme en s'élançant vers la fenêtre, je ne puis pourtant pas laisser mes frères s'égorger ainsi.

Comme si Marie-Jeanne l'eût entendu, elle se mit à crier d'une voix plus terrible et plus sinistre :

— C'est bien ! c'est bien ! il n'y a plus de frères !

Delbenne semblait avoir perdu tout sentiment de force et de volonté, mais Barthe arrêta Jérôme en lui disant :

— Pourquoi les empêcher de s'égorger ? ne vois-tu pas qu'ils font ta besogne ?

A ce moment les deux paysans se séparèrent de nouveau, mais au lieu de prendre du champ, comme ils avaient fait la première fois, pour s'attaquer avec plus de fureur, ils s'arrêtèrent tous les deux et tombèrent presque en même temps.

Cette fois Jérôme s'élança dans la salle basse en brisant la fenêtre par laquelle il avait assisté à cette horrible spectacle : ses deux frères le reconnurent à la fois; Sylvestre se souleva par un mouvement convulsif, et dit à Jérôme :

— Tiens, tiens, voilà Paul, le brigand royaliste, qui m'a assassiné parce que je criais : Vive la république !

A ces paroles Paul se souleva aussi tout ensanglanté, et voyant Jérôme devant lui, il s'écria dans un dernier effort de rage :

— Ah ! toi aussi tu veux m'assassiner !

Jérôme voulut le soutenir. Paul se recula ivre de colère et de douleur : il se tourna de tous côtés d'un air égaré, et apercevant Marie-Jeanne, qui continuait à crier avec une joie furieuse et en agitant sa hache :

— C'est bien ! c'est bien ! il n'y plus de frères !

Il lui arracha l'arme fatale, et se précipitant sur Jérôme, il lui en déchargea un coup terrible sur la tête.

Jérôme tomba, et Paul, resté seul debout, brandit la hache en l'air et cria : Vive le roi :

Un coup de pistolet parti de la main de Jérôme suivit immédiatement ce cri, et Paul, tué par ses deux frères, tomba à son tour sur le cadavre de ses deux frères tués par lui.

A ce moment, Marie-Jeanne, prise d'un délire frénétique, se mit à courir et à danser à travers la chambre en criant toujours :

— C'est bien, c'est bien, il n'y a plus de frères! Eh ! les gars, les gars ! levez-vous; venez voir Lefort, il est comme vous; il dort, il dort !

Pendant ce temps, Delbenne, resté près de la croisée, était tombé sur ses genoux, et sa tête cachée dans ses mains, il murmurait sourdement :

— O mon Dieu, mon Dieu ! prenez-nous en pitié !

Quant à Barthe, appuyé sur le bord de la croisée, il regardait tranquillement cet affreux spectacle en disant :

— C'est drôle !

Mais presque aussitôt, il quitta son poste, en voyant Marguerite qui semblait vouloir se diriger du côté de cette croisée ouverte. Il poussa rudement le lieutenant, qui, revenu enfin de sa stupeur, entra dans la salle basse et chercha à s'emparer de Marie-Jeanne.

Pendant ce temps, Marguerite voyant qu'on ne s'occupait pas d'elle, gagna la croisée, et apercevant le cheval de Sylvestre, qui était resté attaché près de la porte, elle s'en empara et s'éloigna rapidement. Mais déjà Barthe avait repris aussi son cheval : il se mit à la poursuite de Marguerite, qu'il put voir fuir du côté de Guéménée, car déjà le jour s'était levé.

Le malheureux lieutenant était resté seul avec Marie-Jeanne; le délire de la jeune fille ne se calma point...Cependant, Delbenne, grâce à ses supplications, parvint à lui faire quitter cette chambre pleine de cadavres. Mais à peine avaient-ils mis l'un et l'autre le pied dans la cour, qu'une demi-douzaine de gendarmes y parurent aussitôt, et reconnaissant le lieutenant ils s'arrêtèrent, et le brigadier lui dit :

— Savez-vous la nouvelle, lieutenant? Le marquis de la Rouarie, accompagné de cinq ou six de ses partisans, a passé la nuit dans la grange qui est là bas au bout du champ de luzerne.

— D'où savez-vous cela? s'écria Delbenne stupéfait.

— Je le sais de moi-même, répondit le brigadier, car il n'y pas dix minutes que je l'en ai vu sortir.

— Et vous ne l'avez pas attaqué ? s'écria le lieutenant.

— Je vous fais observer, dit le brigadier, que j'étais seul dans ce moment là, et qu'ils étaient au moins huit, parfaitement montés et armés ; j'ai poussé jusqu'à Guéménée pour aller chercher la brigade, et je venais ici arrêter Lefort et tâcher de savoir de lui quel chemin ils avaient pris.

— Mon frère dort ! toujours ! toujours ! dit Marie-Jeanne.

— Eh bien ! qu'est-ce quelle a donc ? dit le brigadier en remarquant l'air égaré de la pauvre fille.

— Entrez là-dedans, dit Delbenne, et vous le verrez... J'y étais tout à l'heure avec le com-

missaire de la Convention ; nous avons eu ici même une escarmouche avec des royalistes.

— Oh ! oh ! dit le brigadier en passant la tête par la croisée et en regardant dans la chambre, trois humains de tués, c'est gentil ; et Lefort, où est-il ?

— Il a été tué aussi, dit Delbenne rapidement, et ce malheur a tellement frappé Marie-Jeanne qu'elle en est devenue folle.

— Bon, dit le brigadier, ils ne s'aimaient pourtant pas trop.

Puis il ajouta en se tournant vers Marie-Jeanne :

— C'est triste ; une belle fille comme ça, et qui, maintenant qu'elle va hériter de son frère, est un parti qui n'est à dédaigner par personne.

— Hériter de mon frère ! s'écria Marie-Jeanne en regardant fixément le brigadier ; ah ! c'est vrai, reprit-elle en poussant un horrible éclat de rire, c'est moi qui hériterai de son bien !

— C'est l'usage maintenant, dit le brigadier.

— Oui, oui, répliqua-t-elle en s'asseyant par terre, et avec l'horrible accent de la joie des idiots, c'est bon, c'est bon, la république ! les sœurs qui tuent leurs frères héritent de leurs biens !

— Elle est folle ! s'écria vivement Delbenne.

— Ça se voit bien, fit le brigadier ; ah ! dame, maintenant, lieutenant vous ne pouvez plus l'épouser.

— L'épouser ! dit Delbenne avec horreur, jamais, jamais !

A ce mot il prit la bride de son cheval, pendant que Marie, réveillée de son délire par ce mot terrible : jamais ! se relevait et fixait un régard ardent sur Delbenne.

— Où allons nous, lieutenant ? dit le brigadier.

— Où vas-tu, Henri ? s'écria Marie-Jeanne.

— A la poursuite de la Rouarie, répondit Delbenne en s'adressant à ses hommes et sans regarder Marie-Jeanne.

Aussitôt il lança son cheval hors de la cour de la ferme, et les gendarmes le suivirent au galop.

Marie-Jeanne restée seule le regarda s'éloigner, puis se passant la main sur le front, elle murmura tout bas :

— Jamais, jamais, a t-il dit ? et c'est pour lui que je l'ai tué. Oh ! misérable, misérable que je suis !

L'ivresse du sang et du vin était dissipée, la raison lui était revenue, et avec la raison le remords et le désespoir.

Ainsi périrent trois hommes de cette nombreuse famille des Robertin, fameuse par la force et le nombre de ses enfans. Nous retrouverons plus tard le Robertin de Blain, et l'on jugera quelle singulière fatalité pesa sur ces malheureux. Revenons maintenant à Saturnin Fichet.

VII.

Morillon, après avoir donné ses ordres à Delbenne et à Barthe, avait rejoint Fichet. Celui-ci, malgré sa résolution de rester étranger à tous les évènemens qui se préparaient alors dans l'ouest de la France, tournait et retournait dans sa tête la dernière phrase du marquis de Venanceaux.

« Savez vous, lui avait-il dit, qu'il s'agit pour vous d'un grand nom, d'un rang élevé et d'une immense fortune ? »

Ce sont là des choses qu'on n'ose rêver, et auxquelles on peut ne pas croire quand elles vous sont offertes. Aussi veut-on en avoir l'explication (par pure curiosité, se dit-on), mais à la vérité parce que de pareilles propositions allument dans le cœur une soif ardente. Toutefois ce qui embarrassait Saturnin c'était la condition qu'on devait vouloir lui imposer. Fichet n'était pas, à proprement parler, un ambitieux, mais il avait l'ardeur de la jeunesse, et il n'avait pu se soustraire à cette fièvre universelle qui brûlait alors la nation tout entière, et la jetait, selon les partis qui la divisaient, dans ces aventureuses entreprises qui menaient à la fortune et à la gloire, ou à la mort du champ de bataille, voire même alors à celle de l'échafaud.

— Nous pouvons maintenant parler librement, avait dit Morillon en rangeant son cheval à côté de celui de Saturnin.

— Je vous écoute, monsieur le marquis.

Morillon prit un air confidentiel et dit d'un ton plein de tristesse :

— Apprenez donc une grande nouvelle, le comte Césaire de Perbruck est mort.

— Lui ! s'écria Saturnin ; mais comment, et depuis quand ?

— Il y a à peine trois jours, et le plus misérablement du monde. Une chute de cheval dans le bois de Blain. La Rouarie, M. de Perbruck, M. de Paradèze et moi, nous étions avec lui.

— C'est un affreux malheur, dit Fichet, mourir au moment où, revenu de cet étrange exil qu'il s'était imposé, il allait reprendre son rang.

— Le malheur est plus grave que vous ne pensez, et cependant il n'est pas irréparable.

— Comment cela ?

— D'abord le malheur est plus grave que vous ne pensez, en ce sens que c'est le comte qui a reçu l'assentiment de la plupart des gentilhommes du pays nantais à l'association de la Rouarie.

— Je le sais, dit imprudemment Saturnin, qui malgré lui riait tout bas au souvenir de la scène qu'il avait jouée au château d'Arches.

— Ah ! fit Morillon, vous le saviez ? Très

bien ! reprit-il aussitôt, mais ce que vous ignorez sans doute, c'est que tous ceux qui se sont engagés sur les incitations du comte de Perbruck, ne l'ont fait qu'à la condition que le comte serait leur chef. Ils n'ont foi qu'en lui, et s'il disparaît, tous disparaîtront avec lui.

— Ah ! dit Saturnin, je ne les croyais pas dans de pareilles dispositions, et je ne m'imaginais pas que M. Césaire de Perbruck eût une pareille importance.

Morillon s'aperçut qu'il s'adressait à un homme qui en savait plus qu'il ne pensait, et il en prit note en lui-même, soit pour le présent, soit pour l'avenir.

— Vous ignorez donc, reprit-il en examinant l'effet de ses paroles, vous ignorez combien les choses ont changé depuis près d'un mois que vous êtes en prison.

— C'est possible, dit Saturnin d'un air qui rassura Morillon.

— Le comte de Perbruck, continua celui ci, est devenu l'espérance et le drapeau de tous les gentilshommes de la basse Bretagne ; et c'est au moment où la mort du roi va déterminer un soulèvement général, qu'un misérable accident nous prive d'un chef important et de tous ceux qui devaient le suivre. « Ah ! s'il vivait encore ? » s'est écrié la Rouarie. C'est alors qu'une pensée étrange, extravagante même est venue à M. de Paradèze : « Ne peut-on le faire revivre ? » a-t-il dit. Jugez de notre étonnement à tous. Alors il a rappelé au marquis de Perbruck que celui-ci lui avait parlé quelquefois d'un jeune homme dont la ressemblance avec le comte pouvait tromper les plus clairvoyans. A cette parole, je ne dois pas vous le cacher, le marquis, ayant deviné le projet de M. de Paradèze, s'est récrié violemment ; sa tendresse, son orgueil, tous ses sentimens se sont révoltés à la pensée de vous faire passer pour son fils.

Saturnin écoutait Morillon les yeux ouverts, la bouche béante, comme un enfant à qui l'on dit un conte de fées.

— Moi, dit-il enfin, passer pour le comte de Perbruck ? C'est impossible... et puis ce serait un ignoble mensonge !

— C'est ce que le marquis a dit longtemps. Mais quand la Rouarie, pour qui le succès de notre cause est le seul but qu'il cherche, quand la Rouarie, dis-je, a fait parler ses grandes idées sur le salut de la France, sur le renversement des tyrans sanguinaires qui l'oppriment, quand il a dit à Perbruck : « Ce n'est pas un mensonge, car ce fils vous l'adopterez, la reconnaissance lui donnera les sentimens d'amour que le sang donne aux enfans de notre lit ; vous ne déshéritez personne, et votre nom près de s'éteindre se perpétuera, grâce à ce nouvel héritier ; » quand la Rouarie lui a dit cela, le marquis a été ébranlé, et M. de Paradèze a triomphé de sa résistance en ajoutant : « Et cet héritier à qui vous transmettrez tous les droits qui appartenaient à l'infortuné qui a succombé, cet héritier les gardera tous auprès de moi. Ma fille était promise au comte de Perbruck, et ma fille appartiendra à celui que vous appellerez le comte Césaire de Perbruck. » Cet héroisme de M. de Paradèze a déterminé le marquis.

— Et il a accepté ? dit Saturnin avec stupéfaction.

— Il vous attend.

— Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ! reprit Fichet avec vivacité, et une pareille supposition...

— Est-elle donc si nouvelle dans l'histoire, et sans remonter aux temps anciens, n'avons-nous pas vu en Russie le malheureux Pierre III, si affreusement étranglé et si solennellement enterré, ressusciter cinq fois ? Et si Pugatscheff avait eu autant de courage que d'intrigue, s'il avait osé en appeler aux cent mille serfs qui l'attendaient autour de Moscou, peut-être ce Cosaque serait-il, à l'heure qu'il est, czar du plus grand empire de l'Europe sous le nom de Pierre III, depuis longtemps dévoré par la tombe.

Les grandes phrases, les grands noms, les grands exemples, ont une puissance incroyable sur les jeunes imaginations. D'ailleurs, le projet de M. de Paradèze était de ceux qui ne manquaient pas dans les temps de révolution. Saturnin était suffoqué, étourdi, et ne savait que croire et que résoudre. D'un côté il se voyait comte, il se voyait riche, chef d'un parti, et par conséquent en position de prouver qu'il n'était pas indigne du rang, du nom et de la position qu'on lui offrait ; d'un autre côté, il pensait... A qui pensait il ? Ah ! c'était un honnête garçon, car il s'écria : — Et mon père ?

— Votre père, dit Morillon avec un feint embarras. Eh quoi ! monsieur, votre étrange ressemblance avec le comte ne vous a-t-elle jamais étonné ? Quelques propos que vous avez jugés calomnieux alors ne vous sont-ils jamais revenus aux oreilles ?

— Monsieur... dit Saturnin, prenez garde....

— Faut-il tout vous dire ? reprit Morillon ; M. de Paradèze a, non-seulement parlé au marquis de ses devoirs de gentilhomme, il lui a rappelé ses devoirs de père : il lui a dit que lorsque le fils légitime et avoué n'était plus.... il fallait que ce fut l'enfant trop longtemps méconnu qui prit sa place...

— Est-ce vrai ce que vous me dites là ? dit Saturnin avec douleur.

— Et d'où voulez vous que je sache de pareils détails ? Oui, monsieur, cela est vrai, et le marquis de Perbruck s'est attendri, et.... et.... c'est maintenant un père, un véritable père qui vous attend.

Saturnin baissa la tête et de grosses larmes sortirent de ses yeux. Morillon, qui l'observait, le laissa à ses réflexions, et tous deux continuèrent leur route silencieusement.

Peut-être nos lecteurs peusent-ils à ce moment qu'ils sont en droit de nous adresser la question que Morillon avait faite à Saturnin en qualité de marquis de Venanceaux : « D'où voulez-vous que je sache de pareils détails ? avait-il dit. En effet, d'où Morillon savait-il ces détails ? nous dira-t-on. Nos lecteurs veulent-ils bien se rappeler la menace faite à Marguerite par son père ; cette menace, il l'avait réalisée : et cet homme, tantôt caché sous le nom de Lemaître, tantôt sous celui de Marchand avait repris ses fonctions de bourreau sous son vrai nom de Joseph Normant. Pour cela, il lui avait fallu se faire pardonner sa fuite ; il avait donc cherché des protecteurs,

C'était un temps bizarre que celui où se passe cette histoire : l'ancien bourreau de Nantes trouva des protecteurs parmi ceux qui jadis avaient crié grâce sous l'horrible étreinte de ses instrumens de torture. Marchand, ou plutôt Lemaître, avait jadis envoyé Barthe au bagne. Ce fut à ce misérable qu'il s'adressa pour rentrer dans ses anciennes fonctions. Mais celui-ci ne lui accorda sa protection qu'à la condition que Normant lui donnerait tous les renseignemens possibles sur les nobles conjurés, et particulièrement sur les Perbruck. Ceci étant admis, on comprend aisément que Barthe, et par suite Morillon, eussent été initiés à tous les mystères que nous avons racontés. Nos lecteurs doivent comprendre maintenant l'étrange inspection faite par Barthe au château de Nantes, la joie de Morillon en reconnaissant dans le jeune paysan qu'il avait rencontré chez Lefort cette Marguerite si attachée à Perbruck ; ils comprendront l'ordre qu'il avait donné à Barthe de la suivre partout où la guiderait son affection, et enfin ils ne s'étonneront plus que Morillon, après avoir inventé la fable grâce à laquelle il voulait faire de Saturnin le complice aveugle de ses projets, fût parvenu à rendre cette fable probable par toutes les circonstances qu'il y avait ajoutées.

Cependant le silence de Saturnin continuait, et Morillon attendait patiemment que la lutte qui s'établissait dans l'esprit du jeune homme fût arrivée à sa fin. Pendant ce temps il avait remarqué un groupe de cavaliers qui les précédait, et qui s'arrêtait à l'angle de chaque chemin, comme pour observer ceux qui les suivaient.

— Eh bien ! monsieur ?... dit enfin Morillon à Fichet.

— Eh bien ! s'écria Saturnin, le sort en est jeté, j'accepte.

— A la bonne heure ! dit Morillon avec joie.

— J'accepte, dit Saturnin, mais avant de prendre le nom du noble et brave frère que j'ai perdu, je veux voir M. de Perbruck, je veux voir M. de Paradèze, je veux voir le marquis de la Rouarie.

— Ce serait tout perdre, dit vivement Morillon, qui touchait enfin au but de tous ses désirs ; nous allons infailliblement rencontrer, d'ici à quelques heures, bon nombre de gentilshommes qui connaissent le comte, et qui vous parleront comme ils lui eussent parlé... Que direz-vous, que répondrez-vous, qu'ils ne vous surprennent étrangement, si vous ne commencez dès à présent le rôle que vous êtes destiné à jouer jusqu'à votre mort ? Vous ne pouvez vous cacher comme moi qui, absent de France depuis plus de trente ans, suis inconnu à la plupart de mes compatriotes.

— Vous avez raison, et cependant j'hésite.

A ce moment, les hommes que Morillon avait aperçus de loin se montrèrent de nouveau à l'angle d'un chemin : ils s'arrêtèrent et semblèrent se concerter entre eux. L'un d'eux se détachant, vint droit à la rencontre de Saturnin et de Morillon, c'était un vieillard.

— Pardon, messieurs, leur dit-il, mais nous désirerions savoir si c'est avec intention ou seulement par hasard que vous suivez la même route que nous.

— Nous allons où il nous plaît et comme il nous plaît, dit Saturnin. Mais il me semble, monsieur, que ce n'est pas la première fois que j'ai l'honneur de vous voir.

— En effet, repartit le vieillard... Attendez ! attendez ! cria-t-il à ceux qui l'accompagnaient, c'est un ami !

Les autres cavaliers revinrent ; pendant ce temps le vieillard dit à Saturnin :

— Eh bien ! comte de Perbruck, c'est donc après-demain soir que nous nous réunissons tous ?

Puis il ajouta plus bas :

— Peut-on parler devant votre compagnon ?

— Le marquis de Venanceaux, dit Saturnin.

— Soyez le bienvenu, fit joyeusement le vieillard, nous vous attendions, et des bruits fâcheux nous avaient fait craindre que vous ne fussiez arrêté.

— Oui, dit Morillon avec une audace imperturbable, ils ont cru me prendre à Saint-Malo, et peut-être croient-ils me tenir encore, car je leur ai laissé entre les mains un valet de chambre dévoué, qui montera sur l'échafaud plutôt que de désabuser ses bourreaux. Mais dites-moi, comte, en s'adressant à Saturnin, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— M. de Champagnolles, dit Saturnin, qui, comme on le voit, avait tout à fait accepté son rôle.

— Et, ajouta M. de Champagnolles, à mesure que les cavaliers arrivaient, voici M. Picot de Limoëlan, MM. de Grenville, Grout de la Motte, le baron de Laguyamarais.

Et chacun saluait, tandis que Morillon gravait dans sa mémoire ces noms qu'il devait proscrire, et regardait avec un joyeux sourire se courber devant lui ces têtes qu'il devait faire tomber quelques mois après.

La conversation s'engagea alors, et Morillon admira le talent avec lequel Saturnin jouait son rôle de Perbruck, tout en devinant qu'il devait être plus avant qu'il ne l'avait pensé jusque-là, dans les projets des royalistes. Mais ce n'était pas assez pour Morillon que d'avoir surpris les noms de quelques-uns des conjurés ; c'était la Rouarie qu'il voulait avoir, et avec lui la liste de tous ceux qui étaient engagés dans cette vaste association. Sa première expédition en ce genre dans le Dauphiné lui avait donné quatre-vingts victimes, il en voulait au moins le double dans celle qu'il tentait.

— Messieurs, dit-il au bout de quelques minutes, nous commettons une grave imprudence ; ce n'est qu'en voyageant, et deux à deux tout au plus, que nous pourrons tromper l'infatigable surveillance de ceux qui nous poursuivent sans nous connaître personnellement, mais qui savent quels sentimens animent en secret tous les nobles de la Bretagne. Il serait temps de nous séparer...

— C'est juste, dit M. de Champagnolles; bonne chance pour chacun de nous, et à après-demain.

— Quel chemin comptez-vous suivre ? dit Morillon ; il faut éviter de nous rencontrer.

— Mais, dit M. de Champagnolles, je prendrai par Derval, Fougeray ; je retournerai à Rennes par Châteaugiron et Châteaubourg, et j'arriverai à la forêt d'Hédée par Saint-Aubin-d'Aubigné.

— Moi, reprit Lemoëlan, je vais passer par Lohéac, Plélan, Montfort, et j'atteindrai rapidement Hédée.

Chacun dit ainsi la route qu'il devait suivre. Tous ces itinéraires aboutissaient au même but. Mais ce n'était pas encore assez, les montagnes et les bois qui entouraient Hédée pouvaient offrir mille asiles aux conjurés, sans que la plus active poursuite pût les découvrir. Morillon ne savait encore que la moitié de ce qu'il voulait.

— Et vous, monsieur ? lui dit M. de Champagnolles.

— Moi, reprit Morillon, qui voulut se donner l'avantage de pouvoir agir sans qu'on le soupçonnât, je voyagerai avec le comte jusqu'à Rennes. Là nous nous séparerons, car il faut que j'entre dans cette ville. J'y dois trouver des nouvelles et y joindre quelques amis. Quant à M. de Perbruck, il serait imprudent à lui de traverser cette ville comme moi, qui suis incon-
[illegible] d'ailleurs on me croit en prison. C'est
[illegible] que la Rouarie m'a confié cette mis-
[illegible] doute dire, à ceux qui ne le
[illegible] la réunion ?
[illegible] orillon, je vais leur dire
[illegible] mais je m'y rendrai seul.
[illegible] absence, reprit M. de Champagnolles. êtes vous sûr de trouver la caverne Saint-André ?

Morillon fut sur le point de laisser échapper sa joie à cette parole.

— Peut être, répondit-il avec un sourire qu'il ne put maitriser, peut-être me ferai-je accompagner...

— Prenez garde, dit Champagnolles ; il vaudrait mieux entrer tout simplement par le château que par le souterrain.

— J'agirai selon les circonstances, dit Morillon. Adieu, messieurs, et à après-demain.

— A minuit, dit un des cavaliers.

— A minuit, reprit Morillon pendant qu'ils s'éloignaient.

Enfin il avait atteint le but de tant d'efforts, de tant de persévérance. Malgré lui, sa joie perçait dans son regard, dans son geste, dans l'agitation qui lui faisait tourmenter les rênes de son cheval.

Saturnin était trop préoccupé de l'immense responsabilité qui pesait sur lui pour prendre garde aux étranges hilarités de Morillon. Cependant celui-ci, ravi de son succès, se demanda si le complice qui l'avait si bien servi ne viendrait pas tout déranger. Le véritable comte de Perbruck pouvait être vivant; d'autres pouvaient le rencontrer et se demander comment on l'avait vu en même temps à des distances très éloignées. Il y avait alors de quoi s'étonner; on voudrait s'expliquer cette ubiquité et peut-être remettrait-on à un autre jour ou dans un autre lieu la réunion où Morillon comptait prendre d'un seul coup de filet tous les chefs de cette redoutable conspiration.

Le danger existait déjà, mais chaque moment pouvait l'accroître, le décupler. Fichet avait donné à Morillon tout ce que celui-ci pouvait en attendre. La résolution du terrible agent de la Convention fut bientôt prise; et tandis que Saturnin marchait devant lui, tandis qu'il se voyait à la tête d'une division d'armée, combattant, triomphant, couvert de gloire et au plus haut point de la fortune, un coup de pistolet l'atteignit à la tête et le renversa de son cheval. A l'instant même Morillon s'échappa de toute la vitesse du sien, car il venait d'entendre derrière lui le galop pressé d'un cavalier. Il avait à peine tourné trois ou quatre angles des sentiers qu'il parcourait, qu'il se trouva en face de Barthe, qui lui dit :

— Par là, par là, la fille du bourreau a pris ce chemin.

— Laisse là cette malheureuse, s'écria Morillon, nous les tenons... A Rennes ! à Rennes !.. Va... parcours tout le département, crève dix chevaux, mais fais arriver pour demain toutes les brigades disponibles.

— Où se réuniront-elles ? dit Barthe.

— A Rennes ! à Rennes !... demain je vous donnerai mes ordres.

— Et le coup sera bon ?

—Oui, dit Morillon, des têtes pour la guillotine. et de l'or pour nous!

— Vivat, s'écria Barthe.

— Et les deux paysans? dit Morillon.

— Ils ont épargné la besogne au bourreau, ils se sont entre-égorgés; mais vous, ajouta Barthe, qu'avez-vous fait de votre faux Perbruck?

— Il a goûté de mon plomb.

Tous deux se mirent à rire, et tous deux piquèrent leurs chevaux et s'éloignèrent chacun de son côté après de sauvages adieux.

Pendant que ces deux misérables allaient ainsi préparer la ruine et la mort des meilleurs et des plus nobles gentilshommes de la Bretagne, le cavalier qu'avait entendu Morillon, et qui n'était autre que Marguerite, était arrivé près de l'infortuné Fichet, qui, bien que blessé, cherchait à se relever. Marguerite, à l'aspect de cet homme chancelant, arrêta son cheval; elle reconnut Saturnin, mais peut-être ne se fût-elle pas décidée à lui venir en aide si elle ne l'avait entendu murmurer sourdement, en essayant d'atteindre une arme :

— Ah! traître! assassin!... traître!

Elle comprit sur le champ que Fichet avait dû être la victime du guet-apens dans lequel elle l'avait vu s'engager. D'ailleurs la poursuite ardente dont elle était l'objet depuis sa sortie de la maison de Lefort semblait se ralentir. Elle n'entendait plus derrière elle l'espion qui n'avait pas quitté sa trace.

Elle descendit et s'approcha de Saturnin Fichet.

— Monsieur Fichet, lui dit-elle, monsieur Fichet, quel misérable vous a donc frappé?

Saturnin, le visage tout couvert de sang, se tourna vers Marguerite et la reconnut pour le paysan qui l'avait livré chez son oncle Fichet, comme étant le comte de Perbruck.

— Toi aussi, dit-il en s'emparant d'un pistolet, tu viens pour m'assassiner!...

Heureusement pour Marguerite que la force manqua à Saturnin, et qu'il ne put armer son pistolet avant qu'elle le lui eût arraché des mains.

— Achève-moi donc tout de suite; fais comme ce marquis de Venanceaux.

— Quoi! lui dit Marguerite, c'est l'homme qui vous a dit être le marquis de Venanceaux qui vous a frappé?

— Oui.

— Oh! mais quel projet avait donc ce misérable rebut des galères?

— Que dites-vous là? dit Fichet.

— Asseyez-vous sur ce tertre, reprit Marguerite en l'aidant à se relever et en le conduisant sur le bord du chemin: calmez-vous et écoutez moi.

— Vous, dit Saturnin en cédant à la volonté de Marguerite; vous... qui m'avez fait arrêter!

— Eh! lui dit-elle en étanchant le sang de sa blessure, ne fallait-il pas sauver le marquis de Perbruck? Je l'avais arraché des mains de l'homme chez qui on l'avait caché, et il fallait encore le sauver de la fureur de Jérôme, qui l'avait vu entrer chez votre oncle Fichet.

Saturnin, dont la blessure était légère, mais à qui la commotion violente qu'il avait reçue à la tête n'avait pas encore permis de reprendre ses idées, Saturnin se lava le visage avec l'eau que Marguerite avait recueillie dans une de ces profondes ornières que creusent dans les chemins boueux les charrettes des paysans. Marguerite lui ceignit la tête d'un mouchoir, et Saturnin, un peu remis de la terrible atteinte qu'il avait reçue, reprit enfin :

— Vous disiez?

Marguerite lui répéta ce qu'elle venait de lui dire.

— C'est vrai, dit Saturnin en retrouvant ses souvenirs, il y a un moment où Jérôme m'a dit: « N'entrez pas là-dedans, il va arriver un malheur!

Il s'arrêta et examina Marguerite.

— Mais, lui dit-il, vous êtes donc au service du marquis?

— Non, dit Marguerite, je suis attaché à son fils...

— Au comte Césaire? mais il est mort!

— Mort! s'écria Marguerite en pâlissant; lui mort!.. est-ce possible? mon Dieu... Mort! lui.. lui!...

Et elle tomba à genoux à côté de Fichet en fondant en larmes.

Cette douleur était si vraie, si profondément sentie, qu'elle effaça tous les soupçons que Saturnin pouvait avoir conservés contre ce jeune paysan.

— Mort!... continua Marguerite; ah! malheureuse que je suis!...

— Malheureuse! reprit Fichet en la considérant; ainsi donc vous n'êtes pas un pauvre paysan?

— Je suis une pauvre fille perdue, déshonorée, s'écria Marguerite, et je n'ai plus qu'à mourir!

Le dévoûment de Thérèse Moëllien pour la Rouarie rendait parfaitement concevable, à tous ceux qui le connaissaient, le déguisement et le dévoûment de Marguerite, qui continuait à dire avec des sanglots et des larmes:

— Oui, je veux mourir, maintenant, je veux mourir!

— Peut-être, dit vivement Saturnin, peut-être cet homme qui a voulu m'assassiner m'a trompé d'abord.

— Quoi! lui dit Marguerite avec un accent où l'espérance semblait renaître, c'est cet homme qui vous l'a dit?

— Oui, reprit Saturnin en combinant ensemble tous ses souvenirs, oui, et maintenant je comprends; M. de Champagnolles, ni les autres, n'ont été étonnés de me voir vivant quand je me suis présenté à eux sous le nom du comte.

— Que voulez-vous dire ? reprit Marguerite dans la plus horrible anxiété.

— A votre tour, écoutez-moi... Mais, reprit Saturnin en s'arrêtant, vous ne me trompez pas, vous êtes une femme, vous êtes la...

— Il hésita à prononcer le mot.

— La maîtresse du comte, voulez-vous dire, fit Marguerite avec un amer sourire. Je l'ai été, ajouta-t-elle avec un accent désespéré, et maintenant...

Ses larmes l'interrompirent.

— Après tout, fit Saturnin, qui crut la comprendre, je ne vous en apprendrai pas plus que n'en sait le misérable qui m'a fait jouer un rôle indigne...

— Mais que sait-il ? dit Marguerite d'un air si alarmé que Saturnin reprit :

— Le connaissez-vous cet homme ?

— Vous n'avez donc rien entendu ? La malheureuse fille qui était dans la cabane où nous nous sommes trouvés m'a dit son nom, et ce nom répond à tous les vices ; cet homme c'est Laligant-Morillon.

— Le commissaire de la Convention ?

— Lui-même !

— Ah ! misérable et niais que je suis, dit Saturnin, ils sont perdus !

— Mais qui ? dit Marguerite.

—La Rouarie, M. de Perbruck, M. de Champagnolles... tous... tous.

— Oh ! parlez donc ! s'écria Marguerite, qui frémissait d'impatience et de désespoir.

— Eh bien ! dit Saturnin, voici ce qu'il m'a dit et ce qui est arrivé.

Alors, haletant lui-même d'épouvante et de colère, arrêté vingt fois dans son récit par les cuisantes douleurs que lui faisait éprouver sa blessure, il raconta à Marguerite comment Morillon lui avait proposé de se faire passer pour le comte de Perbruck ; il lui avoua comment il avait accepté ; il lui dit leur rencontre avec les gentilshommes qui se rendaient à la montagne d'Hédée et à la caverne Saint-André.

— Ah ! fit Marguerite, j'y serai avant eux, avant tous...

— Et moi aussi, dit Fichet ; car lorsque je vous ai confié ce secret, je me suis bien promis de ne pas vous quitter jusqu'à ce que nous ayons enfin retrouvé les conjurés, jusqu'à ce que j'aie pu les avertir moi-même du danger où je les ai mis.

— A cheval donc, dit Marguerite.

— A cheval, répéta Fichet.

Et tous deux s'éloignèrent de toute la vitesse de leurs chevaux, dans l'espoir de sauver ceux que Morillon et Barthe se préparaient à perdre.

VIII.

Au flanc d'une côte boisée, était appuyé un château d'une étrange structure ; on y arrivait par un sentier étroit et tortueux, à moitié taillé dans le roc, difficile à gravir, plus difficile encore à descendre. Une porte, fermée par une herse assez haute et assez large pour le passage d'une voiture, était percée dans un mur d'enceinte d'une grande hauteur. Lorsqu'on avait traversé cette porte, on trouvait un immense préau bordé à droite et à gauche d'écuries, d'étables, de chenils, de granges, de pressoirs, de tout ce qui constitue, enfin, un vaste établissement agricole. Après ce préau qui gravissait le penchant de la colline, on arrivait à une construction colossale, élevée sur cette façade de dix étages au moins.

Le rez-de-chaussée, qui s'étendait au pied de cette partie du côteau, présentait immédiatement un large vestibule auquel aboutissaient trois escaliers principaux dont les degrés étaient appuyés sur le rocher qui montait avec eux. Comme les murs de cette seconde construction s'élevaient perpendiculairement tandis que la colline faisait avec elle un angle de quarante-cinq à cinquante degrés, il en résultait que le premier étage avait déjà cinq à six vastes salles, parmi lesquelles les cuisines et les celliers ; si l'on continuait à monter, le château s'élargissait de toute la distance qu'il y avait entre la ligne perpendiculaire des murs extérieurs et la ligne penchée de la montagne. De cette façon les appartemens devenaient plus vastes et plus nombreux à mesure que le château s'élevait, si bien qu'on avait trouvé moyen de pratiquer sur le flanc de la colline de petites cours intérieures aux étages les plus élevés et qu'on voyait des chênes séculaires ombrager les fenêtres d'appartemens qui se trouvaient au rez-de-chaussée d'un côté, et au cinquième étage de l'autre. Enfin le redoutable manoir, comme un vainqueur qui a gravi pierre à pierre la montagne, arrivait à son sommet, et pour marquer sa victoire, il y avait assis une tour énorme et qui le dominait encore.

L'autre versant était un véritable précipice, hérissé de houx, de bruyères, de chênes rabougris liés par des ronces immenses, des lierres séculaires, fourré impénétrable même aux plus intrépides chasseurs du pays.

Ce château était celui de la Rouarie ; forteresse véritable, même à une époque où l'artillerie a bientôt fait raison de ces remparts féodaux, construits pour se défendre contre des ennemis armés de lances et d'arbalètes.

En effet, la Rouarie avait pour première défense les bois épais qui l'entouraient et les chemins presque impraticables où se seraient embourbés les canons qu'on eût voulu faire approcher. C'était donc un asile parfaitement choisi pour une conspiration. Mais ce que peu de personnes savaient, c'est qu'à la plupart de ces étages étaient adjointes des caves qui se prolongeaient dans les flancs de la colline et allaient sortir sur le versant opposé. On comptait ainsi trois rangs de souterrains superposés, dédales

dont le maître du château connaissait seul, dit-on, les détours et les issues.

Qu'on veuille bien s'imaginer que nous ne faisons pas ici une description de fantaisie et que nous n'inventons pas un de ces châteaux impossibles dont la génération de l'empire, qui ne les connaissait que par les romans d'Anne Racliffe, se moquait si bêtement.

La Rouarie n'existe plus, mais l'Allemagne garde encore quelques-uns de ces châteaux, et les environs de Bade en possèdent encore un où l'on trouve un souterrain qui le faisait communiquer à un autre château, situé à près d'une lieue.

On était au 30 janvier 1795. C'était le jour marqué par la Rouarie pour l'assemblée de tous ceux qui s'étaient associés à sa vaste entreprise; l'heure de la réunion était encore éloignée, mais déjà le marquis, et tous ceux que nous avons vus avec lui au bois de Blain, étaient arrivés. Par les soins de la Rouarie, un repas substantiel leur avait été servi, car pour ces gentilshommes tous riches et habitués au luxe d'une grande fortune, la faim était devenue une souffrance familière, ils la bravaient comme ils bravaient les balles des ennemis, ils la supportaient comme ils supportaient le supplice. C'était là un véritable dévoûment. Un noble qui donne sa vie à ses opinions est chose commune, mais l'homme de plaisir qui accepte les misères du pauvre pour le triomphe de sa cause est animé d'un esprit mille fois plus décidé.

Cependant au lieu de s'asseoir avec ses hôtes, Armand, comme si son corps était aussi infatigable que son esprit, Armand, disons-nous, avait demandé la permission de se retirer un moment pour se préparer à une explication qui devait précéder la réunion générale. Il s'agissait de l'arrestation de Césaire, dont il lui fallait rendre compte à M. de Paradèze, au marquis de Perbruck et à la Châtaigneraie. La Rouarie avait donc laissé ces trois représentans des villes du pays nantais, à table avec Tinteniac, le jeune Tuffin et Georges de Fontevieux, et il était allé rejoindre Thérèse Moëllien, qui après les cruelles souffrances qu'elle avait essuyées, n'avait point pensé au repos et n'avait pris que le temps nécessaire aux soins de sa personne.

A la voir alors, presque parée, les cheveux retenus par des rubans blancs, pâle encore, mais belle, gracieuse, élégante et modeste sous ses vêtemens de femme, on eût douté que ce fût là la même personne qui, deux jours avant, gisait au pied d'un arbre, avec des vêtemens en lambeaux, le visage souillé par la boue, les mains noircies par le froid, les cheveux en désordre sous un chapeau d'homme. Au moment où la Rouarie entra dans le petit salon où elle l'attendait, Thérèse prenait d'une main d'une chambrière un petit miroir à manche dans lequel elle se regardait pour réparer dans sa coiffure ces infiniment petites imperfections que l'œil seul d'une femme peut apercevoir.

Armand la regarda un moment et poussa un profond soupir.

— Ah! c'est vous, Armand, lui dit-elle; mais qu'avez-vous donc à m'examiner, et pourquoi cet air triste?

La chambrière s'était retirée, la Rouarie s'approcha de Thérèse et lui déposa un baiser sur le front.

— Oh! que vous êtes belle, Thérèse, lui dit-il en s'asseyant en face d'elle, et que vous êtes jeune!

— Ce n'est pas pour me faire de pareils complimens que vous êtes venu ici, je suppose? dit Thérèse avec embarras.

— Non, dit la Rouarie sans quitter sa tristesse, je suis entré ici pour vous parler d'affaires sérieuses, d'affaires où le sang coulera, où toute une province va s'engager dans une lutte qui attirera sur elle l'incendie, la guerre et les échafauds permanens. Depuis de longs mois que nous avons quitté cette retraite, pour vivre tous deux à l'aventure, tantôt en marche dans des sentiers fangeux, tantôt blottis dans des antres humides, abrités par quelques misérables chaumes, ou dormant sous les branchages des arbres, l'habitude de vous voir sans cesse à mes côtés, plus infatigable que moi, plus intrépide qu'aucun de nous, revêtue de grossiers vêtemens, oubliant toutes les délicatesses de votre sexe; cette habitude, dis-je, m'avait fait presque oublier que ce vaillant et noble compagnon de mes peines était une femme.

— Oubliez-le tout à fait et pour toujours, dit Thérèse d'un ton mélancolique, cela vaudra mieux pour vos projets.

— Il y a à peine une heure que je vous ai quittée, Thérèse, dit doucement la Rouarie, et quand je vous ai laissée à la porte de cet appartement, vêtue de vos nobles haillons, la ceinture armée, je vous ai dit: « Hâtez-vous, car nous avons une grave affaire à traiter ensemble. » Je vous ai quittée avec brusquerie, comme on quitte son frère ou son complice, j'étais impatient de vous retrouver, et je maudissais ce soin de vous-même qui ajournait cette explication.

— Je suis fâchée de vous avoir fait attendre, Armand, dit tristement Thérèse.

— Puis je suis rentré, reprit la Rouarie, comme on revient près de son frère d'armes. Mais quand je vous ai vue là, ainsi vêtue, ainsi parée, balançant dans vos mains frêles et blanches ce miroir où vous regardiez votre jeune et beau visage, une pensée de désespoir m'est venue, et je me suis dit:

« C'est moi qui ai condamné cette enfant si si belle à des fatigues que le dernier du peuple n'oserait imposer à sa femme ni à sa fille; j'ai traîné ces pieds délicats dans la boue des chemins et dans les ronces des forêts; ces lèvres où ne devrait sourire que l'amour se sont noir-

cies à déchirer les cartouches de ses pistolets; ce corps si charmant, dont le lit le plus doux offenserait le satin, je l'ai laissé coucher sur la terre, coucher sous la pluie. Et pourquoi... »

— Pourquoi! s'écria Thérèse, qu'effrayait et que gagnait l'émotion de la Rouarie, pourquoi? mais pour l'honneur, pour le triomphe de notre cause.

— Oui, dit la Rouarie, pour cela peut-être! mais peut-être aussi pour que, dans la lutte sanglante qui va s'ouvrir, une balle vienne frapper ce sein de femme, ou peut-être encore, ajouta-t-il d'une voix si altérée qu'il semblait prêt à pleurer, peut-être pour que cette jeune tête se courbe sur l'échafaud et que le couteau du bourreau la fasse rouler sur le pavé.

En disant cela la Rouarie poussa une sourde exclamation et cacha son visage dans ses mains, comme s'il voulait se voiler l'horrible image qui s'était présentée à lui. C'était peut-être aussi pour dérober au regard de Thérèse les larmes qui lui étaient venues aux yeux.

— Eh bien! lui dit Thérèse, pourquoi cette faiblesse, Armand, pourquoi ces sinistres pressentimens?

— Je ne sais, dit-il avec une expression douloureuse, mais je souffre, ma poitrine brûle... Il y a des heures où, si j'étais seul, je me coucherais au pied d'un arbre et je m'y endormirais... pour dormir... C'est affreux, Thérèse, mais le but auquel je tends, et que j'ai toujours poursuivi jusqu'à présent, en le voyant sans cesse devant mes yeux, ce but glorieux, éclatant, magnifique, me semble disparaitre quelquefois, et à sa place je vois devant moi un fantôme, pâle, glacé, qui me montre du doigt une couche étroite et me dit tout bas: Allons, repose-toi. » Je me sens près de succomber, j'approche; le spectre se dévoile... C'est la mort! la couche se découvre, c'est une tombe. Alors je m'excite; je m'éperonne, je reprends ma course, je vais, je marche, je cours... Mais ma force s'épuise... et je revois encore devant moi la couche et le fantôme... Oh! Thérèse, si je mourais avant d'avoir accompli mon dessein!

— Non, reprit Thérèse avec un sublime élan, non, tu ne mourras pas! mais si tu mourais, c'est donc que Dieu serait du parti des bourreaux!

— Et toi, lui dit la Rouarie en lui tendant les mains, que deviendrais-tu, pauvre enfant? Ne t'ai-je pas séparée de toutes les affections qui protègent une femme ici-bas? Quel héritage te laisserais-je?

Thérèse, confuse, baissa la tête, et reprit d'une voix sévère:

— Qu'est-ce à dire, Armand? A l'heure où va se serrer le nœud de cette trame où tu as enveloppé quatre provinces, que s'est-il passé pour que tu doutes et que tu aies peur?

Armand ne répondit pas. Thérèse reprit:

— Oubliez-vous, la Rouarie, quels hôtes vous allez recevoir? oubliez-vous que ceux qui sont déjà dans cette demeure attendent de vous une justification?

A ce mot de justification, la Rouarie releva la tête; il oublia les pensées de pitié et de crainte qui l'avaient un moment agité. Un triste et dédaigneux sourire glissa sur ses lèvres.

— Oui, dit-il, une justification, je dois une justification! et cependant moi seul jusqu'à présent ai risqué ma vie et ma fortune pour le salut de tous, et lorsque pour ce salut commun je prends une précaution, lorsque je fais arrêter et enfermer dans ce château un homme que je crois un traître, on me demande ma justification, et M. de Perbruck, dont tout le dévoûment s'est borné jusqu'à présent à débarquer à Nantes et à rester malade pendant un mois dans une cabane de paysan; M. de Paradèze, qui a fait le grand effort d'ouvrir le salon de son château à une réunion nocturne, ces deux héros enfin me menacent de détacher de l'association tous les nobles du pays nantais si je ne leur donne pas une raison suffisante de l'arrestation du comte Césaire de Perbruck.

— Cet homme, dit Thérèse, n'est point le comte de Perbruck; je vous dis que je l'ai parfaitement reconnu pour un des deux misérables qui portaient sur l'épaule l'empreinte ineffaçable d'une flétrissure infamante.

— Ceci est plus grave que vous ne pensez, Thérèse, reprit vivement la Rouarie; une erreur pourrait nous être funeste. Le soir même où cet homme nous a apporté l'adhésion des gentilshommes nantais, le comte de Perbruck avait assisté à la réunion qui avait eu lieu chez le baron de Paradèze. Vous l'avez fait arrêter, cet homme, quelques instans après qu'il nous eut remis cet acte, que j'ai représenté depuis à dix de ceux qui l'ont signé, et tous l'ont parfaitement reconnu pour être celui qu'ils avaient confié au comte de Perbruck. Vous savez que, forcés de marcher séparément, j'ai remis cet homme à Tinteniac et à Tuffin, qui l'ont conduit ici, où il est prisonnier depuis un mois. Emportés et dominés par les circonstances, ni vous ni moi n'avons pu revenir dans ce château depuis qu'il y est captif; ni vous ni moi n'avons pu vérifier l'existence du fait que vous m'avez dénoncé. Aujourd'hui, il faut le prouver. Si vous vous étiez trompée?

— J'y engagerais ma tête, Armand; et si je me suis trompée, je prendrai toute la responsabilité de la faute. Faites appeler ces messieurs.

— Un moment, dit Armand; ne vaudrait-il pas mieux voir le prisonnier avant de dire à son père, au baron de Paradèze, à la Châtaigneraie, cet horrible secret?

— Ce n'est pas le comte de Perbruck, vous dis-je.

— C'est lui, Thérèse, on lui a parlé; envoyé par moi aux nobles nantais, il a été reconnu pour être le comte de Perbruck.

— Mais si c'est lui, dit Thérèse, comment se fait-il que le comte de Perbruck ait subi l'ignominieux supplice dont notre prisonnier est flétri ?

— Je m'y perds, dit la Rouarie. Mais ce qui m'épouvante surtout, c'est que le danger est égal, soit que vous vous soyez trompée, soit que vous ayez raison. Car si les gentilshommes reconnaissent que j'ai envoyé près d'eux un agent qui n'est pas le comte de Perbruck, un misérable échappé des galères, ils auront peu de confiance dans les mesures de sûreté que je puis prendre. Et si on le reconnaît pour le comte de Perbruck, ils trouveront que j'ai agi très légèrement en faisant arrêter un homme sur un indice qui, s'il existe, vient peut-être d'un accident, peut-être d'un jeu de la nature.

— A la garde de Dieu, marquis, dit Thérèse en se levant. Si nos amis ne comprennent pas que dans une entreprise comme la nôtre on peut sacrifier un homme à un soupçon, ils ne sont pas dignes d'y prendre part.

— Voulez-vous donc leur dire la vérité ?

— C'est moi qui ai fait arrêter cet homme, c'est moi qui en dois dire les raisons à ceux qui viennent nous les demander. Veuillez faire avertir ces messieurs que le moment est venu de leur expliquer notre conduite.

La Rouarie appela un domestique et fit prier MM. de Paradèze, de Perbruck et de la Châtaigneraie de vouloir bien venir le joindre. Un moment après, ces messieurs entrèrent. Il était facile de voir que l'absence de la Rouarie les avait vivement blessés. Ils saluèrent froidement le marquis et Thérèse, et prirent silencieusement les sièges qui leur furent offerts.

IX.

— Monsieur de la Rouarie, dit alors solennellement M. de Perbruck, lorsque, instruit de l'arrestation de mon fils, je vous ai demandé compte du motif de cette arrestation, vous m'avez répondu que vous me l'apprendriez dès que nous serions arrivés dans votre château.

— Pardon, dit Thérèse, mais avant de vous dire la cause de cette mesure rigoureuse, permettez-moi de vous demander comment vous en avez été instruit.

Le marquis de Perbruck fit une inclination à Thérèse Moëllien, puis il se tourna vers la Rouarie en lui disant :

— Je me croyais en droit d'interroger, monsieur, je ne suis pas venu ici pour répondre.

Le regard de Thérèse brilla d'une colère superbe à cette dédaigneuse observation qu'on ne lui adressait même pas.

— Monsieur le marquis, reprit-elle avec hauteur, quand je vous demandais qui vous a informé de l'arrestation de votre fils, si toutefois c'est votre fils qui a été arrêté, c'est que je désirais savoir si vous connaissiez toutes les circonstances de cette arrestation ; je désirerais également savoir si on vous avait dit que c'était moi qui avais affirmé que l'homme qui se présentait à nous sous votre nom, n'était pas votre fils, mais quelque misérable échappé des prisons.

— On me l'avait appris, mademoiselle, dit M. de Perbruck sèchement. Je sais que c'est vous qui avez fait enchaîner le comte de Perbruck, qui l'avez fait garrotter et bâillonner comme un misérable échappé des prisons. C'est là, madame, un acte de violence qui, s'il n'est pas excusé par des motifs bien puissans, me forcera d'en demander compte à quelqu'un qui puisse en prendre la responsabilité vis-à-vis d'un gentilhomme. C'est pour cela, mademoiselle, que j'adressais la parole à M. le marquis de la Rouarie.

— Monsieur, dit la Rouarie d'une voix irritée, prenez garde qu'avant de vous répondre au sujet de votre fils, je ne vous demande compte, moi, du ton avec lequel vous parlez à Mlle de Moëllien.

— Vous êtes dans votre château, monsieur, dit le marquis de Perbruck, et il me semble assez vaste pour contenir quatre prisonniers au lieu d'un. Ces deux messieurs et moi nous sommes venus sur votre parole.

— Et elle ne vous manquera pas, messieurs, dit la Rouarie en souriant amèrement... Continuez.

— Monsieur de Perbruck, dit M. de Paradèze, qui se hâta d'intervenir, il était convenu que ce serait moi qui porterais la parole... vos sentimens de père ne vous laissent pas le calme suffisant pour traiter une pareille question.

— Parlez donc, mais hâtons-nous, dit brusquement M. de Perbruck, car nos amis, vous le savez, ne franchiront le seuil de cette maison qu'autant que l'un de nous ira leur dire qu'ils ne viennent pas se soumettre aux caprices d'un homme qui n'est pas encore l'égal de quelques uns d'entre eux et qui agit déjà comme s'il était leur maître à tous.

— Vous avez entendu, dit M. de Paradèze en s'adressant à la fois à la Rouarie et à Thérèse, et maintenant pourriez-vous nous dire quelle raison si puissante vous a déterminés à arrêter et à retenir prisonnier le comte de Perbruck ?

Thérèse hésita à repondre, la révélation qu'elle allait faire était si étrange, et l'assurance du marquis de Perbruck était telle qu'elle comprit qu'elle serait démentie. Elle réfléchit et dit aussitôt :

— Avant d'aller plus loin, messieurs, ne pensez-vous pas qu'il serait nécessaire que l'homme qui est l'objet de cette discussion y fût présent ?

— Voilà ce que je pensais, dit la Châtaigneraie, et ce que j'aurais dit tout d'abord, si, ajouta-t-il en souriant gaiement, ma jeunesse

ne m'avait interdit de donner mon avis avant celui de personne.

La Rouarie fit appeler Tinteniac et lui donna l'ordre d'amener le prisonnier. Tinteniac parut fort embarrassé.

— Se serait-il évadé ? fit Armand avec anxiété...

— Il y a une heure que je l'ai vu dans sa prison, et cependant M. de Champagnolles, qui vient d'arriver, affirme l'avoir rencontré avant-hier en compagnie de M. de Venanceaux.

— J'en étais sûre, dit Thérèse ; cet homme n'est pas le comte de Perbruck.

— Le marquis de Venanceaux !... c'est impossible ! s'écria vivement la Rouarie ; allez cherchez le prisonnier... allez, allez !

Tinteniac sortit, et la Rouarie reprit aussitôt :

— Il y a dans tout ceci quelque mystère dont je crains de lever le voile, non pas pour vous, monsieur de Perbruck, mais pour nous tous. Le marquis de Venanceaux est prisonnier à Saint-Malo, j'en suis sûr ; votre fils, ou tout autre, qui nous a dit s'appeler le comte de Perbruck, est certainement captif dans ce château, et voilà M. de Champagnolles qui les rencontre tous les deux ensemble avant-hier ; et il s'agit de deux hommes dont l'un a disparu depuis cinq ans, tandis que l'autre est absent de la France depuis plus de vingt ans. Messieurs, reprit la Rouarie d'un ton alarmé, si l'astuce de nos ennemis avait introduit parmi nous des agens qui sous de faux noms eussent surpris nos secrets ?...

— Je crains que M. de la Rouarie n'ait raison, dit le marquis de Perbruck, car vous savez qu'il y a de par le monde un malheureux nommé Saturnin Fichet, dont la ressemblance avec mon fils est véritablement extraordinaire.

— Tout s'explique, reprit Thérèse : il y a un homme, dites-vous, qui ressemble à ce point à votre fils ? C'est donc à celui-là que j'aurai donné asile, celui-là que j'ai examiné dans son sommeil et qui porte sur son épaule la marque des galériens.

Cette déclaration jeta une étrange surprise parmi tous ceux qui l'entendirent. La Châtaigneraie seul laissa échapper un sourire.

— Oui, messieurs, dit la Rouarie, voilà ce que m'avait déclaré Mlle de Moëllien.

Il raconta alors l'histoire des deux trappistes, et reprit avec un grand soulagement :

— Mademoiselle de Moëllien a raison, tout s'explique : c'est ce misérable que j'ai fait arrêter.

— Rien ne s'explique au contraire, dit la Châtaigneraie avec une intention qui devait avoir un motif secret. Si M. de la Rouarie a arrêté le faux comte de Perbruck, comment ce misérable était-il porteur de notre adhésion ?

— En effet, dit la Rouarie, l'homme que j'ai arrêté était porteur de cet acte.

— C'est donc lui qui était chez M. le baron de Paradèze, dit la Châtaigneraie.

— Non, ce doit être mon fils, reprit le marquis de Perbruck, puisque le lendemain même de cette arrestation j'ai vu ce M. Saturnin Fichet parfaitement libre.

— Mais nous aussi, nous l'avons vu, répliqua la Châtaigneraie, et il nous a parlé de notre rencontre de la veille chez le baron. Et puis, reprit-il, mademoiselle de Moëllien est sûre que celui qui a été arrêté est flétri d'une marque infamante. Ce ne serait donc pas ce Saturnin, libre le lendemain de cette arrestation, qui serait marqué ?...

— Monsieur de la Châtaigneraie ! s'écria le marquis avec hauteur, cette supposition est une insulte.

— Ma foi ! reprit la Châtaigneraie, comprenez-y quelque chose si vous pouvez ; moi, je m'y perds.

Ils en étaient là lorsque Fontevieux entra, le visage tout effaré.

— Il arrive en ce moment une chose étrange, dit-il aussitôt, un homme que je jurerais être le comte Césaire, accompagné du jeune paysan qui nous a sauvé la vie, monsieur le marquis de Perbruck, et que nous avons retrouvé près de vous chez votre fermier Robertin, cet homme et ce paysan demandent absolument à être introduits près de vous. Il y va, disent-ils, de notre salut à tous.

— Qu'on les fasse venir, dit vivement la Rouarie plus alarmé qu'il ne le voulait paraître. Tout va s'expliquer sans doute.

Fontevieux sortit. L'anxiété était grande. La Châtaigneraie lui seul paraissait fort peu tourmenté de ce mystère inextricable. On entendit bientôt des pas rapides s'approcher, et par une bizarre circonstance, au moment où Marguerite et Saturnin entraient par une porte, Césaire de Perbruck paraissait d'un autre côté.

Tous, à l'aspect de ces deux hommes dont la ressemblance était si extraordinaire, restèrent frappés d'épouvante et de surprise. Aucun n'eût osé dire auquel des deux il avait eu affaire, quoiqu'en les voyant l'un près de l'autre on pût remarquer des dissemblances qu'on se fût rappelées difficilement lorsqu'ils étaient séparés.

M. de Perbruck seul n'hésita pas, et s'élançant vers Césaire, il s'écria :

— Mon fils !... voilà mon fils, messieurs !

— Oui, reprit Marguerite, qui avait remarqué l'étonnement de la Rouarie et de Thérèse à cette double apparition, voilà le comte Césaire de Perbruck ! Qui en doute ici ?

— Et qui le conteste ? dit Saturnin.

— En ce cas, reprit Thérèse en s'adressant à Fichet, tu es donc le misérable imposteur qui a voulu prendre sa place ? Tu es celui qui a

pénétré dans ma maison et qui a été flétri par le bourreau ?

— Moi ! s'écria Fichet en se reculant, j'ai été flétri par le bourreau ! qui ose dire cela ? reprit-il avec une telle hauteur et une expression si résolue, qu'il étonna Thérèse.

Cependant à cette parole de Saturnin, Marguerite avait poussé un cri étouffé et Césaire s'était brusquement dégagé des bras de son père. La Châtaigneraie l'observait avec une attention obstinée.

C'était une position extraordinaire que celle de ces deux hommes en face l'un de l'autre : Césaire, pâle, amaigri par la captivité, muet, confus, et Saturnin Fichet, le front haut et couronné pour ainsi dire des lambeaux sanglans qui cachaient sa blessure. Thérèse, la Rouarie et tous les autres spectateurs de cette rencontre promenaient un regard incertain de l'un à l'autre, et à voir leur attitude à tous les deux, ils eussent pu croire que le gentilhomme était celui qui se révoltait si fièrement contre une accusation, et que le misérable était celui qui restait immobile, la tête basse et l'œil fixe.

Cependant M. de Perbruck fut le premier à répondre à Saturnin Fichet.

— C'est Mlle de Moëllien qui le dit.

— Je dis que l'un de ces deux hommes est un échappé du bagne, reprit Thérèse, qui remarquait le tremblement convulsif qui s'était emparé de Césaire ; maintenant, je ne pourrais dire lequel des deux.

— Ni l'un ni l'autre, s'écria Saturnin, et la preuve est facile à donner.

A ces mots, il se dépouilla rapidement de son habit, déchira sa chemise et montra à tous son épaule nue et intacte.

— Il a raison, dit la Rouarie, et voilà, ajouta-t-il en montrant Césaire, dont la pâleur était effrayante... voilà celui qui nous a trompés ; voilà le misérable galérien !

— Lui ! reprit son père, à qui l'indignation prêta une véritable hauteur ; lui ! mais c'est mon fils... messieurs, c'est le comte de Perbruck ! et l'accusation portée contre lui est un prétexte infâme dont s'est servi M. de la Rouarie pour excuser un acte de déloyauté... Répondez, Césaire ! confondez cette basse calomnie !

Le jeune comte resta immobile.

— Il y a un moyen bien simple de savoir la vérité, dit la Châtaigneraie, qui observait plus attentivement qu'un autre le trouble de Césaire ; voyons l'épaule de cet homme.

Et lui-même, il porta la main sur le comte. Mais Césaire sortant enfin de l'horrible anéantissement où il était plongé se releva fièrement, et jeta un regard tranquille sur l'assemblée.

— C'est inutile, messieurs, dit-il, je ne suis pas le comte de Perbruck !

Cette déclaration frappa toute l'assemblée d'une surprise inouïe : la Châtaigneraie sourit avec satisfaction, comme s'il eût compris et approuvé l'action de Césaire.

— Quoi ! s'écria son père... Césaire... ce n'est pas toi...

Le comte s'éloigna froidement du marquis.

— Je ne suis pas le comte de Perbruck, répéta-t-il.

— Mon fils !... mon fils !... dit le marquis en l'implorant.

Césaire arracha avec un mouvement convulsif les baillons qui le couvraient, et ajouta d'une voix sourde :

— Est-ce que votre fils a été marqué par le bourreau ?

— Vous voyez ! dit Thérèse Moëllien, je ne m'étais pas trompée.

Le marquis de Perbruck, éperdu, anéanti, resta immobile.

— Mais qui êtes-vous, malheureux ? fit la Rouarie.

— C'est sans doute le véritable Saturnin Fichet, s'écria M. de Paradèze ; et voilà le comte qui veut se cacher, ajouta-t-il en montrant Saturnin.

— Non pas, non pas, reprit Saturnin avec éclat ; le véritable Saturnin Fichet, c'est moi. Non, de par mon père, qui est bien mon père, je ne suis pas le comte de Perbruck. Qu'il garde son nom, son titre et son rang, moi je garde mon nom... et surtout je garde ma peau, ajouta-t-il en frappant fièrement sur son épaule nue...

— Il a raison, dit Césaire avec calme ; je ne suis pas Saturnin Fichet et je ne suis pas le comte de Perbruck ; il n'y a et il n'y aura de flétrissure ni sur votre nom, monsieur le marquis, dit-il en s'adressant à son père, ni sur le vôtre, brave jeune homme, ajouta-t-il en parlant à Saturnin.

— Mais, mon fils, s'écria le marquis avec désespoir ; où est-il ? Qu'est-il devenu ?

— Votre fils est mort, marquis de Perbruck, dit Césaire d'une voix sinistre : et puisque vous m'avez découvert, je suppose que vous ferez disparaître sa vivante image, comme lui-même est disparu depuis longtemps.

— C'est la loi de notre association, dit Thérèse, et la mort te punira de ta traîtrise.

— Ne me la faites pas attendre, dit le comte ; si parmi tous les gentilshommes ici présens, aucun ne se sent la force de se souiller de ma mort, qu'on me prête une arme, et justice sera bientôt faite.

— Ne jugez-vous pas à propos d'interroger cet homme ? dit M. de Paradèze, peut-être nous apprendra-t-il les menées de nos ennemis.

Ces mots rappelèrent à Fichet pourquoi il était venu au château, et il dit tout bas à la Rouarie :

— Pardon, monsieur le marquis, mais je suis

ici, moi, pour vous avertir d'un immense danger.

— C'est bien ! dit le marquis de même.

Puis il reprit tout haut en montrant Césaire :

— Quant à cet homme, emmenez-le, Tinteniac, et qu'il en soit comme s'il n'avait jamais été.

— Mais c'est impossible, s'écria alors Marguerite, qui haletante, et pleine d'une horrible anxiété, suivait le mouvement de cette scène étrange ; c'est impossible, vous ne pouvez pas le tuer, lui... lui qui est le comte de Perbruck, entendez-vous, lui qui est innocent malgré ce signe infâme de flétrissure.

— Ce jeune homme vous ment, reprit Césaire, je ne suis pas le comte de Perbruck.

— Ne le croyez pas, reprit Marguerite avec désespoir, mais je le sais bien, moi... moi... moi, dit-elle en se frappant la poitrine, moi qui lui ai valu cet affreux supplice.

— Vous... fit Césaire, vous...

— Ah ! tu ne m'as pas reconnue, Césaire, tu n'as pas reconnu Marguerite, s'écria celle-ci, en se mettant à ses pieds les mains jointes et le visage éploré. Jamais je ne t'eusse dit mon nom, mais... je parlerai, je dirai tout.

Césaire eut un mouvement convulsif; il attacha sur Marguerite un regard fixe et ardent. Il y eut dans son esprit un moment d'incertitude en retrouvant le témoin qui devait le justifier, mais l'orgueil l'emporta encore une fois ; la pensée d'avouer que d'une façon quelconque la main d'un bourreau avait imprimé une marque infamante sur l'épaule d'un gentilhomme le révolta à ce point qu'après un moment de silence il reprit d'une voix calme.

— Cette fille ment : le comte de Perbruck est mort.

Puis, comme si sa force était à bout, il porta autour de lui un regard désespéré en s'écriant :

—Personne n'aura-t-il pitié de moi ! personne ne me donnera-t-il un couteau, un pistolet !

Tout le monde le regardait avec stupéfaction, car déjà le doute avait pénétré dans tous les esprits. On commençait à supposer que ce pouvait être là le véritable comte de Perbruck : on se rappelait sa bizarre disparition, on avait remarqué son incertitude d'un moment. Puis en voyant cette froide résolution de mourir, ce désespoir de ne pas trouver une mort assez prompte, on comprenait que peut-être il avait hâte d'ensevelir dans la mort l'horrible secret qu'il avait essayé d'ensevelir dans le cloître.

M. de Perbruck était tombé sur un siège, la tête dans ses mains; M. de Paradèze s'était approché de Thérèse; Marguerite était restée à genoux. La Châtaigneraie seul continuait à observer le désespoir de Césaire. Tout à coup il prit un pistolet à sa ceinture et s'approcha du malheureux.

— Cette arme, lui dit-il tout bas, je puis la donner au comte de Perbruck.

— Merci, la Châtaigneraie, repartit de même Césaire en tendant la main pour prendre le pistolet.

— Je puis la donner, mais à une condition, dit la Châtaigneraie ; c'est que vous me permettrez d'interroger cette jeune fille. Si après cela, et dans une heure, je ne vais pas moi-même vous dire : « Revenez, comte, et soyez notre chef, » vous serez libre de vous tuer ; donnez-moi votre parole de gentilhomme de m'attendre une heure.

— Eh bien ! je vous la donne.

La Châtaigneraie lui remit le pistolet.

— Marquis, dit la Châtaigneraie, veuillez faire conduire cet homme en lieu sûr.

— Je vous l'abandonne, dit la Rouarie, qui, alarmé des nouvelles que venait de lui donner rapidement Saturnin, ne prenait déjà plus aucun intérêt à cette scène inexplicable. Messieurs, messieurs, reprit-il d'une voix éclatante et impérative, veuillez me suivre, les circonstances sont graves, et j'apprends à l'instant des nouvelles qui nous forceront peut-être à prendre des mesures rapides et décisives.

Le marquis de Perbruck voulut encore s'approcher de Césaire. La Châtaigneraie l'arrêta et lui dit :

— Veuillez suivre M. de la Rouarie ; il faut que j'interroge cette jeune fille.

— Mais mon fils ! fit avec désespoir M. de Perbruck.

— Je crois pouvoir vous affirmer, monsieur le marquis, lui dit gravement la Châtaigneraie, que si votre fils est mort, il est mort honorablement, et que s'il vit, il vivra avec honneur.

M. de Paradèze entraîna le marquis de Perbruck, qui ne savait plus ce qu'il faisait, et ils suivirent la Rouarie. Tinteniac et Fontevieux, qui s'éloignèrent précipitamment avec Saturnin Fichet, tandis que le jeune Tuffin reconduisait Césaire dans la prison dont on venait de le faire sortir.

Thérèse Moëllien, la Châtaigneraie et Marguerite demeurèrent seuls.

X.

— Quel est donc votre projet, monsieur ? dit Thérèse à la Châtaigneraie.

— Madame, reprit celui-ci, l'homme qu'on vient de reconduire en prison, celui que vous avez fait justement arrêter, est le comte de Perbruck, je n'en doute pas.

— Oui, c'est lui, dit Marguerite, c'est lui qui veut mourir.

— Si c'est le comte de Perbruck, reprit Thérèse, quel crime a pu le marquer d'une si horrible flétrissure ?

— Voilà ce que cette femme peut nous dire, repartit la Châtaigneraie, et si ce n'est pas un

crime, mais un malheur, comme je le suppose, ni vous ni moi, madame, ne laisserons un brave gentilhomme se punir par la mort de la fatalité qui l'a frappé. Parlez, mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers Marguerite, et hâtez-vous, car dans une heure monsieur de Perbruck doit sortir de sa prison pour être notre chef, ou y rester pour que son secret s'y ensevelisse dans la mort, avec lui.

— Je comprends votre générosité, dit Thérèse, mais je ne comprends pas que la justification de M. de Perbruck soit possible.

— Eh bien! écoutez-moi donc, reprit Marguerite avec effort, et vous jugerez si tout autre à sa place, eût-il été le roi de France lui-même eût pu échapper à l'exécrable vengeance qui l'a frappé.

Alors Marguerite commença le récit de ses amours avec Césaire. Elle avoua sa faiblesse et ses folles espérances; elle dit comment elle avait consenti à suivre celui qu'elle aimait et à quitter, pour lui, cette solitude de la vie et du cœur où l'avait laissée, pendant près de seize ans, l'homme qui se disait son père.

Tant qu'elle parla de son passé où tout son crime avait été d'aimer, sa voix resta calme au milieu de la honte même qu'elle éprouvait, mais lorsqu'elle arriva à cette nuit fatale où son amant et elle furent frappés, lui à l'épaule, elle au cœur; lui, d'un fer rouge, elle du nom de son père; lorsqu'il lui fallut avouer l'infamie de sa naissance et les refus hautains de Perbruck, ce fut à genoux qu'elle parla, ce fut d'une voix haletante, ce fut avec des sanglots, des larmes et des cris déchirans. Alors, voyant la Châtaigneraie et Thérèse Moëllien qui la considéraient avec le douloureux étonnement que devait leur inspirer cette bizarre et terrible aventure, elle se traîna jusqu'à leurs pieds en s'écriant:

— Oh! sauvez-le! sauvez-le! Je ne veux pas que mon amour le tue... Vous seuls au monde saurez ce secret, et s'il ne le croit pas en sûreté dans mon sein, je me tuerai à ses pieds.

— Non, pauvre fille, dit Thérèse Moëllien en lui tendant la main, tu ne mourras pas; et vous sauverez M. de Perbruck, dit-elle vivement à la Châtaigneraie.

— Oui, madame, dit le jeune gentilhomme avec enthousiasme; je le sauverai de la mort, mais vous seule pouvez le sauver de son désespoir.

— Que faut-il faire? dit Thérèse.

— Il faut le présenter, tout à l'heure, à la noblesse de Nantes, comme un des meilleurs gentilshommes de notre pays: et quand vous, madame, vous le génie de la Rouarie, l'âme de ses desseins, l'héroïne de nos projets à tous, quand vous et moi, dont l'honneur est assez haut pour pouvoir couvrir tous ceux qui se mettront à son abri, quand tous deux, dis-je, nous répondrons de lui, aucun de ceux qui ont pu voir la marque qui ne le flétrit point à nos yeux ne doutera de son honneur.

— Allez donc le sauver, dit Thérèse avec enthousiasme, je vous attends tous deux.

Aussitôt elle appela, et dit au serviteur qui se présenta:

— Conduisez M. de la Châtaigneraie dans la prison de l'homme qui vous a été remis il y a un mois, et laissez cet homme sortir librement avec monsieur.

Thérèse resta donc seule avec Marguerite. C'étaient deux cœurs dévoués, mais le sentiment qui les animait l'une et l'autre n'était pas le même: l'exaltation politique avait poussé Thérèse Moëllien dans la voie pénible et glorieuse qu'elle parcourait; l'amour seul avait jeté Marguerite dans le chemin obscur et désespéré où elle se traînait à la suite de Césaire.

— Tu l'aimais donc bien, dit Thérèse à Marguerite pour lui avoir ainsi donné ton âme et ton honneur?

— Oh oui! je l'aimais, repartit Marguerite d'une voix pleine de larmes. La première fois que je l'ai vu, son aspect m'a troublée et réjouie, il m'a semblé que je l'attendais. Et puis quand il m'a écrit, quand il m'a parlé, une force invincible, inouïe, m'a jetée à lui. Il me demandait mon amour, et il l'avait déjà; il m'a demandé mon honneur, je lui ai donné mon honneur, comme je lui aurais donné ma vie, comme je lui avais donné la veille le ruban qui nouait mes cheveux. Y a-t-il une différence, dans l'amour, entre le premier et le dernier des gages? Oh! non, madame, non! Et, ajouta-t-elle en baissant les yeux, vous devez me comprendre, vous, vous qui aimez aussi ce grand et noble marquis de la Rouarie, à qui vous avez voué votre existence.

En toute autre circonstance, la fierté de Thérèse Moëllien se fût révoltée de voir placer son amour à côté de celui de la misérable fille qui était restée à genoux devant elle, mais à ce moment sa pensée était bien loin d'une pareille susceptibilité. Thérèse se disait que ce n'était point ainsi qu'elle aimait la Rouarie. En effet, elle lui avait donné volontairement son existence, pour rester la compagne d'héroïques projets, mais celui auquel elle avait donné son âme, et qui ne l'eût pas vainement priée s'il avait osé la prier, ce n'était pas la Rouarie, c'était un autre.

Elle regarda Marguerite, et les yeux mouillés de larmes qui coulaient sur elle-même, elle lui dit doucement:

— Et qu'espères tu maintenant, malheureuse?

— Moi, dit naïvement Marguerite, rien, rien que le servir et le sauver si la mort le menace encore. J'ai vécu pendant de longues années à la porte de son couvent, rien que pour le voir quelquefois du sommet des hautes murailles qui

l'enfermaient et que je gravissais au péril de ma vie ; je l'ai suivi quand il a quitté cet asile. Un seul jour j'ai cru l'avoir perdu, ce fut celui où il trouva l'hospitalité dans votre maison, mais j'appris bientôt qu'il avait gagné la grève de Saint-Malo pour aller à Guernesey ; c'est là que je l'ai retrouvé mourant. Et depuis ce temps, tout l'or que mon père me prodiguait je l'ai employé à le suivre, à le surveiller...

— Quoi ! dit Thérèse, qui écoutait Marguerite avec un triste étonnement, pendant tout ce temps vous ne l'avez point approché ?

— Jamais ! jamais ! dit Marguerite ; seulement je le voyais quelquefois à la dérobée. Mais quand il est venu se mêler à vos héroïques et dangereux projets, j'ai voulu être près de lui, alors il m'a fallu prendre ce déguisement.

— Et il ne savait pas qui vous étiez ?

— Non.

— Et vous ne le lui avez jamais dit ?

— Jamais.

— Et il l'eût peut-être toujours ignoré, fit Thérèse profondément émue, sans la fatale explication d'aujourd'hui ?

— Toujours, reprit Marguerite en baissant la tête.

— Mais pourquoi donc le suivre, alors ? reprit Thérèse.

— Pourquoi ? dit Marguerite avec exaltation, parce que je sentais là, qu'un jour viendrait où il aurait besoin de quelqu'un pour le secourir, s'il était blessé sur un champ de bataille, pour lui venir en aide, s'il succombait à la fatigue, pour le protéger devant un danger inconnu... et vous voyez que j'ai bien fait, madame, car sans moi il mourait.

— Et maintenant que vous l'avez sauvé, vous êtes heureuse, n'est-ce pas ? reprit Thérèse, qui semblait étudier cet amour pour le comparer au sien ; maintenant vous pouvez lui demander la récompense de tant de tendresse ?

— Moi ! dit Marguerite, qui parut ne pas comprendre cette question, pourquoi lui demander une récompense ? Il avait emporté avec lui mon âme, ma vie, ma pensée ; en le suivant, j'ai sauvé sa vie ; en le suivant, c'est moi que j'ai sauvée.

Thérèse écoutait avec une douloureuse surprise l'exaltation résignée de cet amour si peu semblable au sien, et comme si elle eût voulu connaître tout le mystère de cette âme si complètement dévouée, elle lui dit avec quelque hésitation :

— Mais cette réparation que votre père avait demandée, ce nom qu'il voulait obtenir pour vous, ne l'espérez-vous pas ?

— Moi, madame ? dit Marguerite en se levant ; moi, la femme du comte de Perbruck ? jamais, madame, jamais ! Celle qui doit porter ce nom doit être pure devant Dieu et devant les hommes de toutes fautes et de toute souillure : je suis la fille du bourreau de Nantes, madame !

Cette réponse fit tressaillir Thérèse Moëllien et lui rappela à qui elle parlait. La fin de cette conversation devenait embarrassante, et déjà Thérèse s'étonnait qu'on l'eût laissée si longtemps seule avec cette jeune fille, lorsque l'arrivée soudaine de Fontevieux vint rompre à temps cet entretien.

— Il faut nous préparer à quitter le château, dit rapidement Georges ; le secret de notre réunion a été surpris par l'infâme Morillon, et avant deux heures, toutes les forces dont ce misérable peut disposer seront à la porte de ce château.

— Et cette fois encore, s'écria Thérèse avec colère, la réunion générale qui devait sanctionner nos projets et en arrêter l'exécution, cette réunion sera ajournée.

— Non, madame, non, reprit Fontevieux, il faut que tout soit conclu aujourd'hui. La séance va s'ouvrir ; le marquis et quelques-uns de nos amis sont seuls instruits du danger qui nous menace. S'il s'abat sur nous assez rapidement pour que nous ne puissions l'éviter, nous le combattrons ; si, au contraire, il nous laisse le temps de mettre le dernier sceau à notre entreprise, avant de frapper à la porte de cette demeure, toutes les mesures sont prises pour que chacun puisse se retirer en sûreté. Venez, madame, on vous attend, et quant à cette jeune fille, il faut qu'elle nous accompagne, et il faut qu'elle aille s'asseoir auprès de ce jeune homme qu'on appelle Saturnin Fichet et qui assistera à la séance sous le nom du comte de Perbruck.

Cette étrange résolution surprit également Thérèse et Marguerite. Celle-ci voulait une explication, mais le temps pressait et il leur fallait suivre Fontevieux.

Avant de raconter cette fameuse séance, où les gentilshommes de quatre provinces jurèrent de combattre et de mourir pour la monarchie, il faut que nous disions quelle nouvelle circonstance avait forcé notre aventurier à accepter encore une fois le rôle de Césaire.

Comme nous l'avons dit, Saturnin avait averti la Rouarie qu'un grave danger le menaçait. Pour le lui faire comprendre, il avait dû lui raconter comment il avait été mêlé au secret de la conspiration. Il lui dit aussi comment il avait été arrêté le lendemain comme étant le comte de Perbruck, et enfin il lui raconta sa délivrance, qui devait être sans doute l'ouvrage de Morillon. Mais malgré toute sa résolution, Saturnin éprouva quelque embarras lorsqu'il fallut avouer l'étrange proposition que lui avait faite le commissaire de la Convention, et surtout lorsqu'il fallut dire qu'il l'avait acceptée.

MM. de Paradèze et de Perbruck voulurent pousser les hauts cris ; mais la Rouarie, à qui un pareil moyen n'eût pas répugné s'il eût pu

le servir, et qui en trouvait au fond l'invention ingénieuse, la Rouarie leur fit observer que ce n'était pas le moment de discuter le plus ou moins de convenance des actions de Saturnin Fichet, et qu'il fallait s'informer avant tout de ce qui en était arrivé.

Saturnin en vint alors à sa rencontre avec MM. de Champagnolles, Limoëlan, le baron de la Guyomarais et ceux qui les accompagnaient, et il apprit à la Rouarie les renseignemens que Morillon avait recueillis dans cet entretien, renseignemens qui devaient le conduire au château.

A cette nouvelle MM. de Perbruck et de Paradèze voulurent encore prendre Saturnin à partie comme étant la cause de ce danger; ils ne parlaient de rien moins que de le traiter comme un espion, quand la Rouarie reprit:

— Eh! messieurs, trouvez-moi parmi nous tous un garçon qui ait plus d'honneur que celui-ci, et je vous le livre. Certes il lui était permis à lui, qui n'est pas des nôtres, de nous laisser dans le danger sans nous prévenir. Il est cependant venu, blessé, et presque mourant, lorsque tant d'autres se seraient cachés. N'en parlons donc plus et songeons aux mesures que nous devons prendre.

— Il n'y en a point d'autres que de nous disperser, dit M. de Paradèze.

— Impossible, dit la Rouarie, les routes qui mènent au château doivent être, à l'heure qu'il est, battues de tous côtés par la gendarmerie et les gardes nationaux, et nous séparer, ce serait aller un à un au-devant du danger pour y succomber. Non, messieurs, il faut que nous nous enfermions tous ici, il faut hâter la venue de tous nos amis. Où sont les vôtres, monsieur de Paradèze?

— A la grotte de Saint-André, et ils attendent ma réponse relativement au comte de Perbruck.

— C'est vrai, dit la Rouarie avec impatience, mais après ce qui s'est passé, quelle réponse comptez-vous leur faire?

— En vérité, dit M. de Perbruck avec un cruel embarras, je ne le sais, et...

— Cependant, reprit la Rouarie, ils ont considéré l'arrestation du comte comme une insulte à tous ceux du pays nantais, ils n'entreront pas tant qu'ils n'auront pas obtenu de satisfaction à ce sujet, ils vont donc rester à la caverne de Saint-André... D'après... ce que vous a dit ce jeune homme, les émissaires de Morillon vont y arriver... C'est livrer vos amis à un danger effroyable... Messieurs, ceci serait une trahison...

— Mais que faire, mon Dieu! s'écria M. de Paradèze.

— Eh bien! reprit la Rouarie, allez les rejoindre sur-le-champ, et vous, monsieur de Paradèze, vous, monsieur de Perbruck, dites-leur que le comte Césaire est mort, car je ne pense pas que vous vouliez faire assister à notre séance le misérable que vous avez reconnu pour votre fils et qui a dit ne pas l'être.

— Non, certes, dit M. de Perbruck en baissant la tête.

On en était à ce point de la discussion lorsque M. de Champagnolles arriva tout à coup. Il venait avertir la Rouarie que les gentilshommes nantais avaient envoyé un émissaire pour s'informer de la réponse qu'on avait faite relativement au prisonnier. La Rouarie regarda M. de Perbruck et M. de Paradèze, et sans doute il allait faire entrer M. de Champagnolles dans le secret de leur embarras, lorsque celui-ci, apercevant Saturnin Fichet, reprit vivement:

— Eh! pardieu, la réponse me semble facile, puisque voilà le comte lui-même. J'ai beau leur affirmer que je l'ai vu, il y a deux jours, et que cette prétendue arrestation est sans doute le résultat d'une méprise, ils s'obstinent à ne pas me croire et veulent absolument que ce soit le comte lui-même qui vienne les dégager de la parole qu'ils se sont donnée entre eux de se séparer de l'association, si par hasard ils n'obtenaient point raison du procédé de M. le marquis de la Rouarie.

A ce moment la Rouarie comprit qu'il jouait tout l'avenir de ses projets et pensa au danger auquel étaient exposés les gentilshommes nantais. Il adressa un regard rapide et significatif à tous ceux qui l'entouraient et dit d'une voix haute en s'adressant à Saturnin Fichet:

— Allez donc, monsieur le comte, et hâtez l'arrivée de ces messieurs: vous savez mieux que personne combien il est urgent qu'ils soient dans l'enceinte de ces murs. Allez, reprit la Rouarie d'un ton bref et impérieux, en voyant le regard stupéfait que Saturnin attachait sur lui.

Ainsi, pour la quatrième fois, celui-ci fut appelé à jouer le rôle du comte de Perbruck. D'abord, c'avait été par l'erreur de quelques paysans; plus tard, par la dénonciation de Marguerite. L'avant-veille, ce rôle lui avait été donné par Morillon, l'agent de la Convention; et, à ce moment, il lui était imposé par la Rouarie, par le chef de l'association qui voulait renverser ce terrible pouvoir.

Saturnin eût peut-être hésité à accepter. Mais la dernière partie de la phrase de la Rouarie le décida. Il s'agissait, en effet, d'arracher les gentilshommes nantais à un danger auquel il les avait exposés lui même. Il suivit donc M. de Champagnolles. Cette considération, qui avait déterminé Saturnin, arrêta aussi les observations de M. de Perbruck et de M. de Paradèze. D'ailleurs, il n'y avait plus à discuter cette résolution... Saturnin était sorti.

— Cette fois seulement, et pour le salut de tous, dit la Rouarie, ce jeune homme passera pour votre fils, et puis nous aviserons.

Cependant, si la décision de la Rouarie sauvait une partie des conjurés du danger immédiat d'être surpris à la caverne Saint-André, elle ne prévenait pas le danger bien plus grave de voir toute la conspiration enveloppée et surprise dans l'enceinte du château.

C'est alors que ceux qui ne connaissaient pas encore la Rouarie dans toute sa supériorité purent juger de la prévoyance, de l'activité, des ressources et des combinaisons de cet homme prodigieux. Il fit appeler quelques-uns de ses serviteurs, et à l'instant chacun reçut l'ordre qui le concernait. Il s'agissait de savoir quels pouvaient être les mouvemens de Morillon. Aussitôt, de tous les angles du château, partirent successivement de longs cris qui s'en allèrent se répétant de loin en loin dans le silence de la nuit jusqu'à ce qu'ils se perdissent tout à fait dans l'espace. Ces cris portaient de toutes parts une question. La Rouarie tira sa montre.

— Nous avons dix minutes à attendre, répondit-il, il faut en profiter.

Aussitôt il appela de nouveaux domestiques.

— On s'assemblera dans le grand cellier, dit-il, que tout y soit prêt dans une demi-heure.

Il pouvait être à ce moment onze heures du soir. Aussitôt dans ce château, immobile en apparence quelques instans avant, tout s'anima comme par enchantement: les lumières coururent de toutes parts. On voyait à la lueur des torches passer dans les galeries une multitude de paysans tout armés et s'il le fallait prêts à combattre.

— Veuillez me suivre, messieurs, dit la Rouarie; il faut nous assurer que l'entrée principale du château est libre pour tous ceux qui voudront le visiter.

Le marquis descendit dans les étages inférieurs, et il arriva avec ceux qui le suivaient au vaste préau qui précédait le premier mur d'enceinte et la herse qui ouvrait sur la campagne. Quelques paysans y stationnaient tenant des torches, et éclairaient de nombreux serviteurs dont les ombres s'allongeant et se perdant dans l'obscurité, donnaient un aspect fantastique à cette scène nocturne.

— Tinteniac, dit la Rouarie, qu'aucun de nos hôtes ne s'arrête dans les appartemens et que tous, de quelque côté qu'ils arrivent, soient conduits au lieu de la réunion.

Un cri de Tinteniac répéta cet ordre, et il courut de la base au sommet du château.

La Rouarie arriva bientôt à la porte principale, et les conjurés s'étonnèrent en la voyant gardée par un seul serviteur à cheveux blancs qui habitait la petite chambre pratiquée à côté de cette porte.

— Lambert, lui dit le marquis, les républicains vont venir attaquer le château cette nuit.

— Qu'ils viennent! dit le vieillard en montrant une carabine pendue au mur.

— D'abord, reprit la Rouarie, tu vas cacher ceci.

Le vieillard regarda son maître avec une stupéfaction douloureuse.

— Ou plutôt, ajouta la Rouarie, emportez cette arme, Georges; mon vieux Lambert ne résisterait pas à la tentation de s'en servir.

— Monsieur le marquis me désarme? dit Lambert avec douleur.

— Ne m'as-tu pas dit cent fois qu'il ne faut jamais laisser la bouteille à portée de la main de l'ivrogne... Ceci, dit-il en prenant lui-même la carabine des mains du vieillard, c'est ta bouteille. La poudre te grise... mon vieux camarade.

— Mais que dirai-je donc quand viendront les républicains? fit Lambert d'un air suffoqué.

— Tu leur demanderas poliment ce qu'ils veulent.

— Poliment! fit Lambert... Hum!

— Comme tu pourras... dit la Rouarie. Mais comprends moi bien, ils viendront au nom de la loi pour visiter le château.

— Et je les enverrai paître.

— Tu leur ouvriras, et tu les conduiras partout.

— Partout?

— Partout où ils voudront aller. Si même ils parlaient de visiter les caves et les souterrains, tu te laisseras intimider ou séduire, et tu les conduiras... tu sais... à cette cave secrète où je cache... mon vieux vin.

— Ah! ah! dit le vieillard, qui paraissait comprendre très bien.

— Et s'il y en a quelques-uns qui aient soif, tu ne te feras pas de mauvaise affaire en défendant contre eux quelques vieilles futailles qu'ils videront.

— Ils boiront tout leur saoul, reprit le vieux Lambert en riant, mais avant d'arriver là, monseigneur, s'ils pénètrent dans tous les appartemens?

— Qu'importe! dans vingt minutes tu seras seul dans le château. Ouvre-leur les portes s'ils le veulent... Laisse-toi voler les clefs s'ils en ont envie... Ne les empêche pas de briser les serrures si cela leur va mieux. Je ne veux aucune résistance.

— Il suffit, dit Lambert. Et fermerai-je la porte derrière eux?

— Quand il en sera temps, je viendrai la fermer moi-même; jusque-là qu'elle reste ouverte.

— Bien! dit Lambert en se frottant les mains. Et où retrouverai-je ma carabine?

— Je te la rapporterai, dit la Rouarie.

— Merci, monseigneur, et Vive le roi! dit le vieillard en prenant les mains de la Rouarie et en les baisant. Puis il reprit, en s'adressant aux spectateurs de cette scène: « Je vous en prie, messieurs, faites que je sois au moins du com-

mencement de la danse ; à mon âge on est pressé de s'amuser. »

A ce moment, la Rouarie imposa silence du geste à tous ceux qui l'entouraient. Un cri lointain et presque imperceptible avait frappé son oreille. Ce cri se répéta en se rapprochant et vola en un instant du fond de la vallée jusqu'au sommet du château. Ce premier cri venait du couchant. Un autre arriva bientôt du midi, et successivement de tous les points de l'horizon vint la réponse à la question qui avait été ainsi envoyée dix minutes avant.

— Messieurs, dit la Rouarie après avoir recueilli tous ces cris, les républicains viennent d'abord par Saint-Aubin-d'Aubigné ; de ce côté ils sont encore à plus d'un lieue. Ce sont cinq brigades de gendarmerie. Ceux de Rennes ont pris la route de Redon et ne sont pas encore arrivés à la ferme du Clélan. Ce détachement est composé de deux à trois cents gardes nationaux. La troupe la plus nombreuse doit marcher sur Hedée. Elle a un canon. Tant pis, car s'ils comptent le traîner jusqu'ici à travers les chemins défoncés, cela les retardera d'une heure au moins, et je voudrais les voir arriver tous à la fois. On me signale un chef déterminé à la tête de cette troupe. On m'en signale aussi un autre qui passe par Montfort, et qui, sans doute, veut s'emparer de la caverne Saint-André. Allons, tout va bien, ils arriveront assez à temps pour surprendre le château pendant que nous y serons encore. Fontevieux, allez avertir Mlle de Moëllien que nous allons entrer en séance.

— Mais nos amis de Nantes, dit M. de Paradèze, ne sont peut-être pas encore arrivés.

— Ils nous attendent, messieurs, dit la Rouarie en montrant une fenêtre à laquelle parurent deux flambeaux ; chacun a trouvé le guide qui devait l'introduire ici.

Ils reprirent tous ensemble le chemin du château. En traversant le préau, la Rouarie s'arrêta et poussa un long cri. A l'instant même toutes les torches qui éclairaient les nombreuses fenêtres de l'immense bâtiment s'éteignirent. La transition fut si soudaine que ceux qui accompagnaient la Rouarie eussent pu croire que le château, qui, tout à l'heure, brillait dans l'ombre par mille bouches enflammées, s'était tout à coup abimé dans l'obscurité. Le mouvement et le bruit s'étaient éteints comme la lumière. Tinteniac marchait le premier tenant un flambeau. Ce fut seulement après quelques minutes d'incertitude que l'œil des gentilshommes qui suivaient la Rouarie put apercevoir la masse silencieuse et sombre du château qui avait pour ainsi dire disparu à leurs regards. Ils entrèrent, et à mesure qu'ils avançaient, les portes se fermaient derrière eux. L'aspect de l'intérieur avait changé aussi rapidement que celui du dehors : partout des chambres nues, abandonnées, nulle trace d'habitation. Il n'y avait pas un quart d'heure qu'ils avaient quitté le château ; on eût dit qu'il y avait passé vingt ans de solitude et d'abandon.

— C'est merveilleux, dit tout bas M. de Paradèze à M. de Perbruck.

— On fait beaucoup avec une fortune pareille à celle de la Rouarie, dit de même M. de Perbruck.

— On fait encore plus avec l'amour et le dévoûment de ses serviteurs, fit sévèrement la Rouarie, quand on l'a acheté par la justice et l'humanité.

Ceci était à l'adresse de M. de Perbruck. Mais il ne releva point la leçon... A ce moment, ceux qui étaient venus si hautainement demander compte de sa conduite à la Rouarie, se sentirent enfin ses inférieurs.

Arrivés à la hauteur du troisième étage, le marquis s'arrêta un moment, ouvrit une croisée et se pencha en dehors. Il poussa un bouton de fer perdu dans les ciselures d'un macaron qui servait d'ornement extérieur à l'appui de cette croisée. Aussitôt la voûte d'une large porte située en face de cette croisée se leva lentement dans la boiserie qui l'encadrait des deux côtés du mur et laissa descendre une petite échelle en fer.

La Rouarie referma la croisée. Tinteniac monta le premier et éclaira les gentilshommes, qui le suivirent. Le marquis passa le dernier, l'échelle se releva et la voûte redescendit et se reposa doucement sur l'épais pilastre qui la supportait.

— Et maintenant, ils peuvent arriver et ils peuvent interroger ce château, dit la Rouarie, rien ne leur répondra.

En effet, la voûte était de pierre, et frappée du dehors, elle n'eût pas rendu ce son creux qui annonce un espace vide au delà de la paroi qu'on heurte.

Une fois arrivés dans ce dédale mystérieux, la Rouarie et ses compagnons montèrent un petit escalier pratiqué dans l'énorme épaisseur des murs. Au sommet de cet escalier une herse en fer défendait un couloir bas, étroit, tortueux, et dont la construction annonçait qu'il faisait encore partie des bâtimens, car il était carrelé. Mais bientôt et après de nombreux détours, ils arrivèrent sous des voûtes taillées en plein roc, et marchèrent sur la pierre vive : ils avaient pénétré dans les flancs même de la colline. De distance en distance des herses coupaient cette voûte ténébreuse, et en même temps on rencontrait à droite et à gauche des portes libres qui aboutissaient à des galeries qui fuyaient dans tous les sens. Enfin, après dix minutes, ils arrivèrent à une salle assez considérable et dans laquelle brûlaient quelques torches.

— Nous voici arrivés, messieurs, dit la Rouarie, voici l'heure où les hommes sages et prudens doivent s'armer contre ceux dont la fou-

gue voudrait précipiter les évènemens. Puis-je compter sur vous ?

MM. de Paradèze et de Perbruck promirent de faire ce que désirerait la Rouarie.

— Allez donc, dit-il, prendre votre place parmi vos amis.

Tinteniac emmena M. de Perbruck. Le jeune Tuffin servit de guide à M. de Paradèze.

XI.

Au bout de quelques minutes de marche, MM. de Paradèze et de Perbruck entrèrent chacun d'un côté dans une vaste salle magnifiquement éclairée et autour de laquelle s'élevaient de nombreux gradins. Plus de deux cents gentilshommes y avaient déjà pris place et s'entretenaient vivement entre eux. M. de Paradèze se trouva à côté de Saturnin, qui se trouvait au milieu de ceux du pays nantais ; tout le monde le saluait du nom de comte de Perbruck et le traitait avec considération. D'ailleurs la blessure qu'il avait au front le rendait mille fois plus intéressant que ne l'eût été Césaire avec sa figure de prisonnier.

Quant au marquis de Perbruck, il était placé à quelque distance, de façon à ce que tous les gentilshommes du pays nantais fussent pour ainsi dire contenus par leurs anciens. Chaque province avait ainsi son groupe particulier : ceux de la Bretagne proprement dite, ceux du Maine, ceux de l'Anjou.

M. de Perbruck et le baron Paradèze remarquèrent cependant l'absence de la Chataigneraie.

Au moment où ils allaient se rejoindre pour s'interroger à ce sujet, Thérèse arriva, accompagnée de Fontevieux et de Marguerite. Tous les regards se tournèrent vers Mlle de Moëllien, dont les blancs vêtements de femme tranchaient au milieu de cette assemblée d'hommes. Un cri unanime et enthousiaste l'accueillit. Elle salua en rougissant. Presque aussitôt la Rouarie entra. Les gentilshommes bretons l'accueillirent avec transport. Ceux de l'Anjou furent plus froids ; ceux du Maine et du pays Nantais restèrent silencieux.

La Rouarie sentit qu'il avait de nombreuses préventions à vaincre, de profonds dissentiments à combler, avant de donner à tous ceux qui avaient répondu à son appel l'esprit qui l'animait et l'obéissance dont il avait besoin. La Rouarie était placé sur une espèce d'estrade plus élevée que les gradins sur lesquels étaient assis les autres gentilshommes. A quelques gestes échappés à divers assistants, il devina qu'on avait trouvé qu'il se faisait trop vite une place plus haute que celle des autres. Il avait vu le danger, il se hâta de le combattre. Un profond silence avait succédé au long murmure qu'avait causé son apparition.

— Messieurs, dit la Rouarie en élevant la voix, ceci est la place de ceux qui ont à proposer un moyen de sauver la patrie. Nous sommes prêts à les entendre.

Il descendit aussitôt de l'estrade et alla s'asseoir près de Thérèse, qui était devenue pâle d'indignation à cette déclaration, qu'elle considéra comme un acte de faiblesse.

— Parlez ! parlez ! dirent les gentilshommes bretons.

Les autres groupes restèrent immobiles, quoiqu'on y chuchotât vivement à voix basse. Thérèse, penchée vers la Rouarie, l'excitait à reprendre sa place, mais le marquis immobile et patient, laissait aller le tumulte qui bourdonnait déjà dans toutes les parties de l'assemblée. Aucun n'osait prendre la parole pour faire une proposition quelconque. Saturnin, qui examinait tout cela avec plus de curiosité et de sang-froid que tous ceux qui étaient venus là avec une véritable passion politique dans le cœur, se prit à dire assez haut pour que tous ceux qui l'entouraient l'entendissent :

— L'assemblée est impossible, si on ne lui nomme un président.

— C'est juste ! dit-on autour de lui.

— C'est juste ! répéta-t on de tous côtés.

— Il faut nommer un président ! fut le cri général.

— Qui désignera-t-on, reprirent les gentilshommes bretons.

— Votons ! dirent quelques voix.

— Ce sera perdre un temps précieux, répondit Fichet.

Chacun attendait un avis pour prendre une décision.

— Ecoutez ! écoutez ! reprit-on de tous côtés.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est le comte de Perbruck qui veut parler, dirent quelques gentilshommes nantais.

— Qu'il parle, nous écoutons.

— Parlez, parlez, comte, lui cria-t-on de toute la salle.

Saturnin, se voyant ainsi mis en avant, fut sur le point de se troubler. Le marquis de Perbruck et M. de Paradèze tremblaient de le voir interpellé de tous côtés. La Rouarie lui-même craignait quelque maladresse de la part du malheureux Saturnin.

Sa surprise fut grande et sa terreur redoubla en voyant Saturnin quitter sa place, traverser toute l'enceinte et monter fièrement et résolument sur l'estrade que la Rouarie venait de quitter.

— Ce malheureux va nous perdre, dit Thérèse.

— Attendons, reprit la Rouarie.

Un murmure flatteur salua Saturnin de la part des groupes qui avaient si froidement accueilli la Rouarie.

— Messieurs, dit Saturnin, à qui son émotion donnait une pâleur qui intéressa vivement

l'assemblée, le marquis de la Rouarie a dit que cette place était destinée à celui qui voudrait proposer un moyen de sauver la France des infâmes bourreaux qui l'égorgent et la dévastent. (Le coup de pistolet de Morillon retentissait dans cette phrase de Saturnin.)

— Oui, oui, cria-t-on de toutes parts, parlez, parlez.

— Eh bien, dit Saturnin, le premier moyen de salut pour la patrie, c'est notre union, c'est l'oubli de toute prétention rivale, c'est le sacrifice de toutes les haines, c'est la reconnaissance et le respect pour les services rendus.

— Oui, oui, dit-on de tous côtés.

Et une voix parmi les gentilshommes s'écria:

— Le nom de Champagnolles rappelle plus de services que dix autres noms de cette assemblée.

— Vous oubliez celui de la Fauchais, répondit-on d'un autre côté.

— Et celui de Desilles, répliquèrent quelques voix.

— Je n'oublie rien, dit Saturnin en s'assurant dans la route où on l'avait lancé, c'est vous au contraire qui oubliez qu'il y a ici un homme qui depuis trois ans, toujours debout, toujours prêt, toujours infatigable, aidé de sa seule fortune et de son seul génie, a conçu le plan de cette vaste association et l'a exécuté. Vous oubliez que c'est lui qui vous a tous appelés ici, que c'est lui à qui les princes exilés ont confié le salut de la cause royale ; vous oubliez que sans lui chacun de nous irait à l'aventure tentant des efforts infructueux, divisant les forces de la noblesse, perdant notre cause par des tentatives précipitées... Vous oubliez enfin que tandis que la plupart de nous s'abritaient dans l'exil et dans leurs châteaux contre les sicaires et les bourreaux de la Convention, cet homme les bravait à toute heure, en tout lieu, toujours prêt pour le combat et pour la mort. C'est parce que vous oubliez tout cela que vous demandez qui doit occuper la place où je suis, et qui doit présider cette assemblée. Qui donc entre nous peut répondre à tous et de tous ?... Gentilshommes du Poitou, êtes-vous venus à l'appel de ceux du pays nantais ? Non ; c'est le marquis de la Rouarie qui vous a appelés. Qui a été vers vous, messieurs de l'Anjou ? Est-ce ceux du Maine ? Non ! Celui qui vous a mandés ici tous à la fois et chacun en particulier pour le salut de tous et de chacun, c'est le marquis de la Rouarie. Sa place est donc ici, et si je l'ai prise un moment, c'est qu'en effet, je pense que le premier et le plus sûr moyen de servir notre cause, c'est de nous soumettre unanimement au chef intrépide et infatigable qui tient le succès de notre cause dans ses mains.

Alors se tournant avec une résolution enthousiaste vers Armand, Saturnin s'écria :

— Venez, venez, marquis de la Rouarie... Voici votre place.

Des acclamations unanimes accueillirent ce discours, qui, tout médiocre qu'il était, emprunta une véritable puissance à la déclamation dramatique que Saturnin avait apprise dans l'étude des grands acteurs de Paris et à l'importance que la prétendue persécution d'Armand avait donnée à Césaire de Perbruck.

— La Rouarie ! la Rouarie ! disait-on de tous côtés.

Il monta sur l'estrade, tandis que Saturnin allait reprendre sa place.

— Pardieu ! dit Georges à Thérèse, il serait fort heureux que ce fût là le véritable comte de Perbruck.

— Oui, dit Mlle de Moëllien, mais c'est une triste comédie dans une aussi solennelle assemblée.

A ce moment la Rouarie prit la parole.

— Messieurs, dit-il, avant de nous occuper de l'avenir, il est nécessaire que vous sachiez d'abord quel a été le plan de conduite que je me suis tracé.

Il fit signe à Fontevieux, qui vint prendre place près de lui, et qui lut d'une voix ferme et assurée le plan de l'association bretonne. Ce plan avait été soumis par la Rouarie à l'approbation des princes exilés. Il ne contenait que onze articles et cependant il ne laissait rien d'imprévu, rien dont l'auteur eût négligé de tirer parti. C'est là qu'étaient établies les divisions des évêchés en un nombre déterminé de commissariats. Là étaient expliquées les relations des commissaires entre eux et avec le chef suprême, les moyens de correspondance et l'active surveillance dont ils étaient chargés. Puis venaient les moyens à prendre pour gagner à l'association le plus de bras possible. La Rouarie n'entendait plus borner son action à celle des nobles sur les paysans. Il s'adressait aux milices nationales, aux hommes populaires, à tous ceux dont la révolution avait attaqué la fortune ou brisé les espérances. Il en appelait aux mécontents, aux proscrits, aux ambitieux, si bien qu'en comptant ce que chacun des membres présents pouvait de cette façon entraîner à sa suite, ils étaient en mesure de lever une armée en vingt quatre heures.

En effet, à la suite de ce projet d'association, venait le dénombrement de tous ceux qui s'étaient engagés, ceux-ci à un chef, ceux-là à un autre. Ils étaient deux cents présents ; ils pouvaient, le lendemain, commander à trente mille hommes. Ce résultat inouï électrisa l'assemblée. Déjà la Rouarie n'avait plus de préventions à vaincre. Cependant il voulut pour ainsi dire légaliser son audace et son activité. Après cette lecture, il reprit la parole pour dire :

— Maintenant, messieurs, il est nécessaire

que je vous fasse connaître en vertu de quels pouvoirs j'ai agi et j'agirai à l'avenir.

Fontevieux lut alors la fameuse commission donnée à Coblentz le 2 mars 1792, et signée par Louis-Stanislas-Xavier et Charles-Philippe, les deux frères de Louis XVI, commission qui faisait le marquis de la Rouarie chef de l'association bretonne et qui l'autorisait à l'étendre à toutes les provinces environnantes. Il lut encore la lettre par laquelle on le laissait maître de juger de l'opportunité du soulèvement général. Cette commission nouvelle était de beaucoup postérieure à la première et datée du 15 juin 1792. La Rouarie l'avait sollicitée des princes, par l'entremise de Fontevieux, pour maintenir les gentilshommes du Morbihan, dont quelques-uns avaient essayé de lever l'étendard, et qui, isolés entre eux, n'étaient arrivés qu'à faire égorger quelques malheureux paysans qui les avaient suivis dans leurs entreprises insensées.

Après que ces diverses pièces furent lues, la Rouarie se leva.

— Braves compagnons d'armes, s'écria-t-il, le roi, pour lequel nous voulions nous armer, est mort. Les bourreaux ont été plus vite que nous. C'est que les bourreaux sont unis et que nous sommes divisés. Mais la destinée d'un royaume ne périt pas avec un homme. Qu'il meure dans son lit royal ou sur un échafaud infâme, le cri de la royauté doit retentir sur sa tombe, soit qu'il parte de Saint-Denis, soit qu'il s'élève des gémonies. Le roi est mort, messieurs, vive le roi !

Et toute la salle répéta avec enthousiasme :

— Vive le roi !

— Celui-là, messieurs, reprit la Rouarie, est aussi en danger ; mais ce danger nous laisse le temps d'organiser le coup terrible que nous devons frapper et d'attendre le jour prochain où nous nous lèverons tous à la fois. A l'heure où je vous parle, les tyrans de la France tremblent devant les menaces de guerre que leur envoie le monde entier, indigné de leurs attentats. Epouvantés dans leurs conseils secrets, ils répondront le front haut aux provocations de l'Europe. Une mesure se prépare qui doit appeler incessamment trois cent mille Français sous les drapeaux de la république.

Un long murmure d'étonnement et d'intérêt accueillit cette révélation. La manière dont la Rouarie avait organisé l'association ne permit à personne de douter qu'il eût des espions jusque dans les comités les plus secrets de la Convention. On écouta avec plus d'attention.

— Vingt jours ne se passeront pas, reprit-il, avant que ce décret soit rendu, et vingt jours ne seront point passés après ce décret que tous les habitants de la France seront appelés à venir tirer au sort le nom de ceux qui doivent aller combattre pour la république. Eh bien ! ce ne seront point les soldats de la république qui répondront à cet appel, ce seront les nôtres. Ecoutez-moi bien, messieurs, car c'est ici tout le mystère de ce soulèvement que vous appelez à grands cris. Et d'abord, chacun de vous dans sa ville ou son bourg, chacun de vos affidés dans sa paroisse ou son hameau, visitera et préparera d'avance à la résistance tous ces jeunes gens qu'on veut arracher à leur famille et à leur foyer. Cependant il faut que tous se rendent au chef-lieu du canton ou doit avoir lieu le tirage. Qu'aucun n'y manque, surtout les plus résolus à désobéir à cette loi. Nous formerons ainsi, à l'abri de la loi républicaine, mille rassemblements que tous nos efforts combinés n'eussent pu obtenir. Alors, et au moment où s'ouvrira dans chaque chef-lieu de canton l'appel des prétendus soldats de la république, que l'un d'entre nous soit présent à chaque réunion, et que le premier il crie au nom de ses concitoyens : « Mort à la Convention ! A bas les tyrans ! » Quelle que soit la chance d'une pareille démonstration, jurez de la faire. Que la lutte s'engage immédiatement et à la même heure sur huit cents points différents de nos provinces et la victoire est à nous. Les autorités, surprises partout, enverront chercher des secours près d'autres autorités déjà renversées. Les troupes incertaines, ne sauront à quelle insurrection faire face au milieu de la vaste insurrection qui les enveloppera. Alors nous arborerons le drapeau blanc. La Bretagne entière sera debout partout et à la même heure, et nous aurons anéanti dans nos provinces le gouvernement infâme qui pèse sur nous, en moins de temps que je n'en mets à prononcer ces paroles.

Un tonnerre d'applaudissements, de cris d'approbation, répondit à la Rouarie.

— Est-ce ainsi que vous voulez agir ? dit-il d'une voix éclatante.

— Oui ! répondit-on de tous côtés.

— Eh bien ! alors, dit la Rouarie en déployant un drapeau blanc, jurez-moi sur ce drapeau, qui est celui de vos rois, qu'au jour dit aucun de vous ne manquera à l'appel.

— Nous le jurons.

— Ce jour-là, messieurs, ne peut être incertain pour aucun de nous, nos ennemis nous le marqueront eux-mêmes. Point d'ordres à vous donner, point de correspondances dangereuses, point de messagers surpris, point d'excuses alors pour les lâches... nous y serons tous.

— Tous, répétèrent les deux cents gentilshommes.

— Pour Dieu et pour le roi ! s'écria Thérèse Moëllien.

Et ces mots retentirent dans toute la salle avec un enthousiasme héroïque.

A ce moment, Fontevieux donnait un secret à la Rouarie. Le marquis réclam moment de silence. Le transport de l'

blée s'apaisait, mais elle vibrait encore d'émotion, lorsque Armand, dont la gaîté contrastait aussi singulièrement avec la solennité de la réunion qu'avec la nouvelle qu'il annonçait, leur dit tout à coup :

— Messieurs, je vous préviens que les républicains viennent d'entrer dans le château.

Comme si la foudre eût éclaté, l'assemblée resta muette pendant un instant presque insaisissable. Mais aussitôt, d'un mouvement unanime, et plus enthousiaste encore que ceux qui l'avaient précédé, ces deux cents voix s'écrièrent :

— Aux armes !

— Non ! dit la Rouarie, nous ne devons pas nous exposer à une lutte où tout vaincus qu'ils seraient, nos ennemis emporteraient contre nous ce terrible avantage, de savoir notre réunion et d'enlever à nos projets, par la mort de quelques-uns d'entre nous, l'ensemble qui fait leur force. Que ces misérables parcourent ce château, qu'ils le fouillent, l'incendient s'ils veulent. Nous sommes ici à l'abri de leurs recherches. Je savais qu'ils venaient. Quelques-uns d'entre-vous le savaient aussi, et ils ont pensé comme moi qu'il fallait continuer paisiblement notre œuvre. A l'heure qu'il est, les républicains envahissent le château ; ils sondent les planchers, interrogent les murs... et ils ne trouvent partout que silence et solitude. Dans une heure, irrités de leur mauvais succès, ils se laisseront aller à la fureur aveugle du pillage et de l'ivresse, et nous sortirons tous d'ici, sans crainte de les rencontrer dans les chemins perdus par où je vous ferai conduire. Cette heure, messieurs, nous devons en profiter pour être prêts au jour désigné pour affranchir d'abord nos provinces, et après elles la France tout entière. Car après que nous serons tous levés, il faudra tous nous réunir. Il faudra que chaque paroisse envoie sa compagnie au bataillon auquel elle appartient. Chaque bataillon se réunira ensuite au régiment dont il fait partie. Les régiments aux divisions, et les divisions à l'armée.

— A l'armée dont vous serez le chef ! s'écria Saturnin, que l'enthousiasme général avait tellement gagné qu'il jouait au naturel son rôle de gentilhomme conspirateur.

— Vive la Rouarie ! répondit-on de tous côtés.

Alors l'assemblée se leva, et le marquis commença la distribution des brevets et des commandements. Le prince de Talmont eut la Mayenne ; Duboisgay. Angers ; Labourdonnaie et Selz, le Morbihan ; Palerne, Laberillais et de Perbruck, Nantes et les environs ; Boishardy, Saint-Malo, et ainsi de suite pour les commandements. Puis vinrent les brevets, et de nom en nom on arriva à celui du comte Césaire de Perbruck. Saturnin oubliait de répondre.

— Allez donc, lui dirent quelques gentilshommes qui se trouvaient près de lui.

Il lui fallait continuer à jouer son rôle. Il arriva près de la Rouarie, qui, assis devant une grande table, distribuait les brevets et donnait à chacun ses instructions particulières. Saturnin lui dit :

— Vous avez appelé le comte de Perbruck ?

— Ah ! c'est vous, dit la Rouarie en l'examinant.

— Donnez-lui un passeport, dit tout bas Thérèse à la Rouarie.

— Il n'est plus temps, dit Fichet tout bas. Vous m'avez fait des vôtres, monsieur le marquis ; je serai ce qu'il vous plaira.

— Merci, monsieur, dit la Rouarie ; vous êtes un brave jeune homme ; mieux que cela, vous êtes un homme de ressources. Voici votre brevet.

— Mais c'est celui du comte de Perbruck, un brevet de colonel, dit Fichet à voix basse.

— Ma foi, dit la Rouarie, je n'en connais pas d'autre que vous. Prenez et gardez.

Décidément, Fichet devenait sérieusement le comte de Perbruck.

— Pauvre Césaire ! murmura-t-il.

En effet, que devenait ce malheureux jeune homme pendant que son heureux Sosie prenait sa place partout ?

XII.

Pendant qu'on s'assemblait dans les souterrains du château, la Châtaigneraie avait suivi le domestique que Thérèse avait chargé de le conduire près de Césaire. Après une longue marche à travers de vastes appartements, il était arrivé à une petite prison basse où il trouva le jeune comte assis sur un grabat et tenant à la main le pistolet qu'il lui avait donné.

A son aspect Césaire se leva ; la Châtaigneraie lui tendit la main en lui disant :

— Suivez-moi, monsieur le comte, et venez parmi nous prendre la place honorable qui vous attend.

Césaire serra avec transport la main de son libérateur.

— La Châtaigneraie, dit-il, je sais tout ce qu'il y a de générosité dans votre protection ; vous aimez Mlle de Paradèze, vous en êtes aimé, et vous savez que la volonté du baron est toujours que je l'épouse.

— Et la vôtre, comte ?

— Vous m'avez rendu le droit de reprendre mon rang dans le monde, dit Césaire ; la liberté que vous venez de m'apporter, je l'emploierai à acquérir assez de gloire pour avoir quelque influence sur les déterminations de M. de Paradèze, et il ne tiendra pas à moi que vous soyez heureux.

— J'étais sûr de vous, Césaire, et l'entretien que vous avez eu avec Mlle de Paradèze...

Malgré la tristesse fatale de sa position, Césaire ne put s'empêcher de sourire.

— Ah! dit-il, voici encore un de ces innombrables quiproquos dans lesquels je finirai par me perdre moi-même.

Alors il raconta à la Châtaigneraie comment Saturnin avait pris sa place chez le baron de Paradèze ?

La Châtaigneraie ne put s'empêcher d'en rire de tout son cœur, surtout en se rappelant la figure sévère de M. de Paradèze et les solennelles douleurs de M. de Champagnolles.

— Mais il allait très bien, votre représentant, et c'est lui qui a été, par conséquent, présenté à Mlle de Paradèze.

— C'est lui qui m'a appris qu'elle paraissait se soucier fort peu de ma personne.

— Pardieu, fit la Châtaigneraie en éclatant de rire, il devait faire une bien singulière figure quand Mlle de Paradèze lui disait avec une profonde indignation qu'elle espérait bien qu'il ne pensait plus à ce mariage après ce qui lui était arrivé.

—Après ce qui m'était arrivé! s'écria Césaire : le savait-elle donc ?

— Oui, reprit la Châtaigneraie, elle le savait.

— Elle ! et comment ? par qui ?

— Il faut que je vous dise tout, reprit la Châtaigneraie. Lorsque vous fûtes abandonné par ce misérable qui se cachait sous le nom de Lemaître, il emporta sa fille et voulut immédiatement quitter la France avec elle, mais elle tomba malade, et il lui fallut se cacher aux environs d'Evron. Soit qu'il craignit d'être reconnu, soit toute autre cause, il se sépara de Marguerite. et il la ramena au couvent où elle avait été élevée. La pauvre enfant faillit y succomber. Vous savez qu'à cette époque Mlle de Paradèze se trouvait aussi dans ce couvent. Or, il paraît que durant les nuits fiévreuses de sa maladie Marguerite avait souvent laissé échapper votre nom. Cette circonstance, rapprochée du souvenir de certains renseignements que vous aviez fait demander. peu de temps avant, sur un certain Lemaître, cette circonstance, dis-je, frappa la supérieure, qui fit séparer Marguerite des autres malades. Mais ce nom avait aussi frappé votre jeune fiancée, qui, ravie de sortir du couvent pour vous épouser, se retrouva cloîtrée, grâce à votre fuite. Vous n'ignorez pas jusqu'où peut aller la curiosité d'une petite fille. Marguerite était si malade qu'elle demanda un confesseur. Eh bien ! à l'heure même où un prêtre recevait les confidences de Marguerite, Mlle de Paradèze, cachée derrière un des rideaux de la cellule, écoutait et apprenait votre secret et celui de Marguerite.

—Et, dit Perbruck avec amertume, elle vous l'a confié, et vous le saviez lorsque j'étais, par représentant au moins, présent à l'assemblée du château d'Arches ?

— Sur mon honneur, dit la Châtaigneraie, il y a trois jours, je l'ignorais encore. Si je l'avais su alors, j'aurais été plus embarrassé des projets de M. de Paradèze que je ne l'ai été... car je n'aurais pas osé me déclarer votre rival; votre malheur vous eût rendu respectable à mes yeux.....

—Mais à quel propos Mlle de Paradèze vous a-t elle confié ce secret ?

— Le voici, dit la Châtaigneraie. Lorsque Marguerite, qui, vous le savez, a sauvé votre père, lui eut appris votre arrestation, et que la Rouarie, interrogé par nous sur les motifs qui avaient pu lui dicter une pareille démarche, hésita, se troubla, et voulut que l'explication eût lieu en votre présence, Mlle de Paradèze, informée par moi de tous ces détails, s'écria que vous seriez peut-être la victime d'une affreuse erreur. Je l'interrogeai ; alors elle m'avoua tout, alors elle exigea que je vinsse ici, non pas pour écarter un rival, mais pour sauver un homme d'honneur, qui s'est fait un crime de l'attentat qu'on a commis sur sa personne.

— Vous êtes deux nobles cœurs, reprit Césaire. et sur mon âme je regrette de ne pas aimer Mlle de Paradèze pour n'avoir pas de plus grands sacrifices à vous faire.

—Vous n'aimez pas Mlle de Paradèze ? dit la Châtaigneraie d'un ton piqué ; vous êtes difficile.

— Ignorez-vous que je ne la connais pas ?

— C'est vrai, reprit la Châtaigneraie avec gaîté ; ce n'est pas vous qui l'avez vue, c'est l'autre ; le diable m'emporte, c'est bien là l'histoire la plus bizarre et la plus embrouillée.

Cette conversation avait eu lieu entre les deux jeunes gens pendant qu'ils retournaient vers l'appartement de Thérèse Moëllien. Arrivés à la porte, le domestique qui les avait précédés s'arrêta et leur dit :

— Voici la chambre où madame vous attend.

Ils entrèrent dans cette chambre, mais ils n'y trouvèrent personne. Thérèse et Marguerite venaient de suivre Fontevieux. Ils attendirent un moment, puis ils passèrent dans une autre pièce ; elle était également déserte. Ils ouvrirent une croisée et entendirent parler dans le préau. C'était la Rouarie qui revenait de la maison de Lambert. Au moment où les deux amis se décidaient à aller le rejoindre, le marquis donna l'ordre dont nous avons parlé. Tout s'éteignit dans le château, et ils se trouvèrent plongés dans la plus complète obscurité.

— Que signifie ceci ? dit la Châtaigneraie alarmé ?

—Un flambeau marche encore dans le préau en éclairant cinq ou six personnes qui se dirigent vers ce corps de bâtiment, dit Césaire, qui n'avait pas quitté la croisée.

— Allons au devant d'eux, dit la Châtaigneraie.

Alors tous deux s'engagèrent dans un dédale de chambres, de couloirs, d'escaliers. Ce-

pendant ils avaient assez bien calculé leur marche, car ils entraient dans le salon par lequel la Rouarie et ceux qui l'accompagnaient avaient pénétré dans les souterrains, au moment même où se refermait la voûte mobile si habilement pratiquée dans l'épaisseur du mur; ils aperçurent les derniers rayons de la torche que tenait Fontevieux glisser par l'interstice qui n'était pas encore tout à fait scellé. Ils appelèrent; mais le bruit des chaînes de la bascule qui soutenait cette masse de pierres couvrit leur voix, la voûte s'affaissa tout à fait, et ils se retrouvèrent dans la plus complète obscurité.

— De par tous les diables! s'écria la Châtaigneraie, on nous a tout à fait oubliés. Qu'allons-nous devenir ici?

— Mlle de Moëllien se rappellera qu'elle nous a laissés en arrière, et nous enverra sans doute chercher.

— Ce la Rouarie, dit la Châtaigneraie, les a donc conduits en enfer? Ecoutez, pas un murmure, pas un bruit, pas une lumière.

— Et pardieu! en voilà une tout à fait là-bas au bout du préau, dit Perbruck.

— Allons-y, peut-être trouverons-nous à qui parler.

Ils essayèrent alors de sortir du château pour gagner la maisonnette de Lambert. Mais, comme nous l'avons dit, les portes s'étaient refermées derrière la Rouarie. Nos deux jeunes gens perdirent plus d'une heure à essayer de les ébranler, ainsi qu'à découvrir une issue qui fût libre. Enfin la Châtaigneraie ouvrit l'avis de monter à un étage élevé et de tâcher de se faire entendre du gardien de la porte.

Ils remontèrent, ouvrirent une fenêtre, et ils allaient appeler lorsqu'ils furent arrêtés par le bruit pesant et monotone d'une troupe nombreuse.

— Ecoutons, dit la Châtaigneraie.

Ils entendirent la marche s'approcher peu à peu; ils reconnurent le résonnement des fusils que les hommes changeaient d'épaule de temps à autre.

— Ce sont des soldats, dit Perbruck.

— Viendrait-on attaquer le château? dit la Châtaigneraie.

— Et impossible d'avertir la Rouarie!

— Et certainement ces brigands mettront tout sens dessus dessous pour découvrir la retraite où il peut être caché.

— Si elle n'a pas d'autre issue que celle que nous avons vue, fit Césaire, je leur en donne pour deux mois.

A ce moment la troupe s'arrêta à la porte du château, et la crosse des fusils posant sur le sol rendit un bruit tel que la Châtaigneraie s'écria:

— Mais ils sont une armée!

— Pourvu que ce gardien n'ouvre pas la porte, dit Perbruck. Il leur faudra du canon pour la forcer, et le marquis entendra le tapage.

— Voilà qu'ils frappent, écoutons.

— Qui vive? cria la voix courroucée de Lambert, qui considérait comme une insulte au château de son noble maître que la crosse d'un fusil républicain osât en battre la porte.

— La république, répondirent des voix en tumulte.

Une voix impérieuse, celle de Morillon, cria aussitôt:

— Silence dans les rangs, ou je casse la tête au premier qui parle.

Puis cette voix continua:

— Au nom de la loi! ouvrez.

— Il n'ouvrira pas sans doute, dit Perbruck.

— Ouvrirez-vous? s'écria du dehors Morillon.

— Hé! répondit Lambert, il faut le temps de se lever.

Les deux jeunes gens virent un homme sortir de la petite maison et gagner la grande porte de l'enceinte. Un moment après, la herse se leva. Quelques soldats se précipitèrent dans le préau.

— Eh bien! où allez-vous? leur dit Lambert.

— Nous venons, repartit Morillon, visiter le château.

— Pourquoi faire? pour vous promener dans des chambres à moitié ruinées? Vous voyez bien qu'il n'y a personne.

Morillon examina un moment cette masse noire et silencieuse, et dit à Barthe qui se trouvait près de lui:

— Le tour est bien joué, et avec un peu de bonne volonté il serait facile de croire qu'il n'y a personne dans cette maison.

— Pour ça, je vous jure que c'est vrai, dit Lambert.

— Nous en serons plus sûrs quand nous l'aurons visitée nous-mêmes, dit Morillon. Allons, donne nous les clefs.

— Je ne les ai pas, repartit Lambert, qui vit que les républicains n'étaient pas dupes de la facilité avec laquelle on les avait laissés entrer.

— Fouillez la maison de ce vieux drôle, reprit Morillon; on les trouvera cachées quelque part. Entrez, vous autres, dit-il aux soldats.

Une troupe nombreuse, commandée par un homme qui depuis acquit une grande renommée dans les guerres de la Vendée (Beysser), pénétra dans le préau. Sur un nouvel ordre de Morillon, la plupart allumèrent des torches dont ils s'étaient munis, de façon que les deux jeunes gens purent voir ce qui se passait dans le préau aussi bien qu'ils entendaient ce qui s'y disait.

Barthe était entré dans la maison de Lambert, et à la façon dont il la retourna en un clin d'œil, il était facile de reconnaître que l'ex-galérien savait toutes les façons dont on peut pratiquer des cachettes introuvables. Il fit sauter la pierre du foyer avec une pince dont il

était armé, visita l'intérieur du manteau de la cheminée, sonda le sol pour voir s'il ne rendait pas un son douteux, força une armoire qu'il vida en un instant, mesura la profondeur des tiroirs, démonta la corniche, et finit enfin par découvrir un énorme trousseau de clefs très insolemment et très visiblement appendu à la muraille.

— Ce ne peut être cela, dit-il en les jetant à terre, je vais continuer ma recherche.

Tout aussitôt Lambert les ramassa et s'écria douloureusement :

— Puisque vous les avez, venez, que je vous ouvre, ce n'est pas la peine de gâter les serrures.

— Au diable le butor! s'écria Barthe en poussant rudement le vieillard, tu me donnes la peine de chercher ces clefs lorsqu'elles étaient suspendues à la muraille.

Lambert avait promis au marquis de la Rouarie d'être patient envers les exigences des républicains, mais il n'avait pas entendu se soumettre à leur brutalité. Au moment où Barthe le poussa avec violence, Lambert se retourna soudainement, et levant sur lui l'énorme clef dont il était armé, il étendit Barthe à ses pieds. Quelques gardes nationaux se précipitèrent sur Lambert, et déjà ils le menaçaient de leurs baïonnettes, lorsque Morillon s'écria d'une voix tonnante :

— Pillards et voleurs, laissez cet homme. Pourquoi l'as tu frappé, Barthe? dit-il à celui-ci, qui se relevait tout étourdi et grinçant des dents; il t'aurait tué, que ce serait bien fait.

— Pourquoi, reprit Barthe en fureur, nous dit-il qu'il n'a pas les clefs?

— C'est son état de le dire, reprit Morillon, et c'est le tien de les trouver. Ecoute-moi bien, toi, et vous faites bien attention à ce que je vais vous dire, capitaine Beysser, ajouta-t-il en s'adressant à celui qui commandait le détachement. Si l'un de vos hommes se permet le moindre pillage, le moindre excès, je lui fais sauter la cervelle de ma propre main. J'en répondrai devant qui de droit. Nous ne sommes pas ici dans une ferme de paysans peureux, ou dans une maison de la place Viarmes, qu'on peut piller à l'aise : chaque pierre peut cacher un ennemi, et nous devons rester sur nos gardes. Et maintenant marchons au château.

— Diable, diable, se disait tout bas Lambert, ce n'est pas là notre affaire.

Et pendant ce temps la Châtaigneraie et Perbruck, qui avaient entendu cette scène, cherchaient un moyen de se soustraire à la perquisition qui allait avoir lieu.

— Que diable allons-nous leur dire, lorsqu'ils nous trouveront ici? fit la Châtaigneraie.

— Ma foi, je n'en sais trop rien. Sans compter, dit Perbruck, que ce pauvre homme qui leur sert de guide ne sait peut-être pas notre présence dans le château, et qu'il s'imagine probablement que tous ceux qui s'y trouvaient il y a deux heures, ont disparu avec le maître de la maison.

— Pardieu, dit la Châtaigneraie, ce serait une glorieuse chose que de mettre en fuite toute cette troupe de manants déguisés en soldats. Voulez-vous tenter l'aventure?

— Pour cela, dit Perbruck, il nous faudrait des armes, et ce n'est pas avec une paire de pistolets, et quand nous connaissons à peine les mille détours de ce château, que nous pouvons espérer y réussir.

— Ce n'est pardieu pas comme cela que je l'entends, dit la Châtaigneraie; laissons-les d'abord entrer.

Pendant ce temps, Morillon et les siens étaient arrivés à la principale entrée. Lambert leur ouvrit la porte de l'immense vestibule où aboutissaient les trois grands escaliers qui conduisaient aux différentes parties de ce vaste bâtiment. Arrivé là, Morillon s'arrêta un moment, et procéda avec un soin et une prudence qui montraient l'importance qu'il attachait à son expédition.

Déjà il avait laissé quelques hommes pour garder la première porte du préau; il ordonna à quelques autres d'occuper le vestibule, puis il divisa sa troupe en trois sections : l'une d'elles, sous les ordres de Barthe, prit l'escalier de gauche; une autre, commandée par Beysser, prit celui de droite, et Morillon, à la tête de la troisième, commença à gravir l'escalier du milieu. Chacune de ces divisions continua sa marche séparément dans un ordre parfait et avec un silence profond. Chaque soldat portait sa torche, de façon que, vues de dehors, ces trois files d'hommes, éclairant successivement les nombreuses croisées de l'édifice, se croisant en tous sens, ressemblaient à trois serpents monstrueux dont une lumière souterraine éclairait de loin en loin les écailles rouges et cuivrées.

Cependant les deux jeunes gens s'étaient retirés d'étage en étage, à mesure qu'avançaient les trois détachements de la troupe de Morillon. Ces détachements, arrivés à la hauteur du troisième étage, s'arrêtèrent et marchèrent chacun de son côté vers le centre. Ils arrivèrent presque en même temps au grand salon par lequel le marquis avait disparu. Cette marche avait été silencieuse et pleine d'anxiété. Les soldats traversaient avec crainte ces salles élevées et muettes, ils voyaient avec effroi ces longs corridors qui se multipliaient à mesure qu'ils montaient, ces centaines de portes béantes par lesquelles on pouvait leur envoyer la mort. Quand les trois chefs se trouvèrent ensemble, ils étaient tous trois inquiets et préoccupés.

— Qu'avez-vous remarqué? dit Morillon à Beysser.

— Rien; des chambres désertes.

— Et toi? dit-il à Barthe.

— Rien, des pièces abandonnées.

Morillon frappa la terre du pied, examina l'attitude des soldats, qui regardaient avec terreur autour d'eux.

— Sacrebleu ! s'écria-t-il avec colère, nous avons l'air de rats pris dans une souricière.

— Je crois, dit tout bas Beysser, qu'il nous vaudrait mieux avoir rencontré à qui parler que de nous trouver dans cette solitude.

— Mais tous vos gardes nationaux auraient lâché pied à la première parole, reprit Morillon. Voyez la mine qu'ils font quand il n'y a rien qui puisse les effrayer. J'aurais mieux fait de prendre Delbenne et ses gendarmes.

— Il n'y avait que lui qui pût découvrir la caverne Saint-André, reprit Beysser. Je me crois aussi brave que Delbenne, mais il faut lui rendre justice, il connaît le pays mieux qu'aucun de nous.

— Je le sais, je le sais, dit Morillon.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? reprit Barthe.

— Envoyez quelques hommes dans les étages supérieurs, évidemment le château est désert. Il faut découvrir le passage secret des souterrains.

On détacha de chaque côté une vingtaine d'hommes sous la conduite de sergents, et le reste de la troupe se dispersa dans le troisième étage et en occupa presque toutes les pièces.

Morillon, Beysser et Barthe restèrent dans le grand salon avec une demi-douzaine d'hommes.

— Approche, dit Morillon à Lambert, et dis-moi où sont les conjurés qui se sont assemblés ici cette nuit ?

— Dans ce château, dit Lambert, vous voyez bien qu'il n'y a personne.

— Écoute-moi bien, vieux drôle, reprit Morillon, je n'ai pas le temps de discuter avec toi. Je sais qu'il y a eu une réunion dans ce château. On a vu plus de cent cinquante brigands s'y rendre par divers sentiers... on les a laissés passer, mais j'ai fait occuper tout le pays, et ils ne sortiront pas. Dis-moi donc tout de suite où ils sont, ou bien nous serons obligés de te faire parler, et voilà, ajouta-t-il en montrant Barthe, un gaillard qui s'entend à tirer des paroles de la bouche des muets.

— Je parlerai tant que vous voudrez, dit Lambert ; mais quant à vous dire qu'il y a quelqu'un dans le château, ça ne m'est pas possible, vu qu'il n'est pas habité, à moins que ce ne soit par les âmes des seigneurs de la Rouarie.

Le vieillard n'avait pas achevé ces paroles, qu'un bruit effroyable se fit entendre à l'une des ailes du bâtiment. C'était, au milieu de cris épouvantés, un bruit d'hommes roulant les uns sur les autres avec leurs fusils et leurs sabres. Aussitôt les gardes nationaux dispersés dans les pièces voisines se précipitèrent dans le grand salon. Ceux qui y étaient demeurés sautèrent sur leurs armes : il y eut un moment plaisant de terreur et de confusion.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Morillon.

— Nous ne savons, dirent ceux qui s'étaient réfugiés les premiers dans le salon, mais nous avons entendu du bruit au bout de la galerie.

— Vous y étiez, vous, dit Morillon à d'autres qui arrivaient, que s'est-il passé ?

— Rien, mais nous avons entendu dégringoler toute la division sur l'escalier qui mène à l'étage supérieur.

Les derniers arrivèrent enfin, les uns avaient perdu leurs fusils, les autres leurs chapeaux.

— Lâches ! s'écria Morillon en fureur, qu'avez-vous ?

— Ma foi, dit le sergent en baissant la tête, je ne sais pas, j'étais en queue du détachement.

— Diable, fit Morillon, la place était bien choisie.

— Nous montions un à un, continua le sergent, car l'escalier se rétrécit... Tout à coup j'entends Laron, qui était en tête et qui pousse un cri ; il tombe sur celui qui le suivait, celui-ci tombe sur le troisième, les autres reculent, marchent sur les pieds de ceux qui venaient après. On jure, Laron se met à hurler, tout le monde se trouble. On crie, on se bouscule, on se sauve, et nous voilà. Quant à la place que j'avais choisie, je m'y étais mis pour les empêcher de reculer.

— Tu as bien réussi ! fit Beysser.

— Mais qu'avez-vous donc ? fit Morillon.

— Demandez à Laron ; le voilà.

— Eh bien ! qu'as-tu vu ? dit Morillon au soldat qu'on lui désignait.

C'était un savetier de Rennes qui se vantait de faire des semelles de souliers de bal avec la peau des aristocrates. Le misérable était incapable de répondre.

— Qu'as-tu vu ? lui demanda encore une fois Morillon.

— Je n'ai rien vu, dit-il en tremblant.

— Alors, tu as entendu quelque chose ? reprit Morillon furieux.

— Oui !... oui !... j'ai entendu une voix.

— Et qu'est-ce qu'elle t'a dit, cette voix ?

— Elle a dit... elle a dit, repartit Laron en hésitant.

— Malheur aux assassins ! s'écria une voix sépulcrale partie de l'une des portes du salon.

Il y eut un moment d'effroi universel.

— Ah ça ! est-ce qu'on se moque de moi ? s'écria Morillon en s'élançant du côté où il avait entendu la voix.

— Malheur aux assassins ! dit une autre voix avec éclat.

Tout le monde s'arrêta, Morillon lui-même. Lambert, qui croyait le château désert, tomba à genoux en se signant, et ajouta à la singularité de cette scène en s'écriant :

— Béni soit Dieu ! il fait sortir les morts de

leur tombe pour défendre la demeure d'un de ses serviteurs.

Après un instant d'hésitation, Morillon revint vers le vieillard. Il était pâle de rage. Il sentait son impuissance contre des ennemis qui se cachaient, lorsqu'il n'avait près de lui que des hommes frappés d'une terreur superstitieuse.

— Ecoute, dit-il à Lambert, si tu ne nous dis pas qui a parlé tout à l'heure, je te brise le crâne.

— A votre aise, car je ne puis pas vous dire ce que je ne sais pas.

— Qu'on attache ce misérable, dit Morillon, et continuons notre recherche.

On attacha Lambert, et Morillon, levant son sabre, se mit à crier:

— Allons, en avant !

Il s'avança le premier, mais excepté Beysser, personne ne bougea. Barthe avait disparu.

— Je vous l'ai dit, citoyen Morillon, dit tout bas le capitaine, vous n'en ferez rien si vous ne les faites pas boire.

— Où est la cave ? dit Morillon à Lambert.

— La cave... je ne sais pas.

— Serrez un peu ces cordes, dit Morillon.

Lambert fit semblant d'être vaincu par la douleur et répondit :

— En brisant ce panneau, vous trouverez la porte.

— Et peut-être aussi celle des souterrains? dit Morillon.

— Malheur aux traîtres! dit une voix à la porte du salon.

— Vous pouvez causer à votre aise, dit Morillon en ricanant, nous allons trouver de quoi conjurer les esprits.

— Et moi, je vous les amène en personne, dit Barthe en poussant rudement au milieu de la pièce la Châtaigneraie et Perbruck.

XIII.

Il paraît que Barthe avait deviné l'audacieuse plaisanterie des deux jeunes gens. Il s'était donc glissé hors du salon par la porte opposée à celle où ils avaient parlé. Bientôt il avait rencontré quelques soldats qui arrivaient d'une autre partie du château. Il était monté avec eux à l'étage supérieur ; puis, ayant redescendu du côté par où les deux jeunes gens croyaient pouvoir s'esquiver, il les avait surpris par derrière.

La Châtaigneraie et Perbruck se trouvèrent donc tout à coup au milieu des républicains.

— Ah ! ah! dit Morillon en les voyant, c'est vous qui faisiez les revenans ?

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? s'écria Lambert d'un ton si naturel, que Morillon fut convaincu que le vieux concierge ignorait leur présence dans le château.

— Eh ! pardieu ! dit Morillon en regardant Césaire, qu'il reconnut à sa ressemblance avec Saturnin, c'est le comte de Perbruck... et quant à celui-ci...

— Je m'appelle Henri de la Châtaigneraie.

— Peste ! dit Morillon; voilà déjà un joli petit commencement, surtout grâce à celui-ci, ajouta-t-il en montrant Césaire.

Mais déjà le panneau désigné par Lambert était brisé, la porte qu'il cachait l'était de même, et l'on voyait s'ouvrir une longue et étroite voûte.

— Allons, vieux singe, dit Morillon à Lambert, conduis ces braves gens à la cave, et qu'ils soient contens.

Lambert qui ne savait pas si la Rouarie n'avait pas chargé ces deux inconnus de se laisser arrêter, sortit du salon avec les soldats qui envahirent la cave.

— Qu'on fasse rouler les pièces ici, dit Morillon à Beysser, il faut surveiller l'ivresse de nos gens.

Beysser entra dans la cave avec les autres.

La présence des deux prisonniers avait singulièrement rassuré la troupe. C'étaient là des ennemis qu'ils comprenaient.

— A toi, d'abord, citoyen de la Châtaigneraie, dit Morillon Que fais-tu dans ce château ?

— Vous m'ennuyez, mon cher monsieur, reprit Henri en se détournant.

— Très bien, dit Morillon, sans paraître étonné de la réponse ni du ton impertinent dont elle avait été faite. A vous, monsieur de Perbruck. Qu'êtes-vous venu faire dans ce château ?

— Il est inutile de pousser vos questions plus loin, je ne vous répondrai pas.

— Un mot, lui dit tout bas Morillon. Connaissez-vous Lemaître ?

Malgré lui Perbruck tressaillit à ce nom.

— Seriez-vous charmé que le secret d'une explication qui a eu lieu entre vous et lui fût connu ?

Césaire ne répondit pas, et Morillon reprit :

— Eh bien ! répondez franchement à mes questions, et ce secret, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de Perbruck, je ne le dirai à personne.

— Que voulez-vous savoir? dit Perbruck pendant que la Châtaigneraie l'observait.

— La Rouarie est ici avec les conjurés, ils se sont cachés à notre approche dans quelque caverne de ce vaste château.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Tous les environs sont gardés, et ils n'ont pu s'éloigner. Dites-moi comment je puis les surprendre, et sur mon honneur je vous promets que votre secret restera enseveli dans le plus profond silence. Et si au besoin, ajouta-t-il en parlant plus bas, vous de-

mandiez le châtiment et la mort de celui qui vous a si ignominieusement traité, je puis vous les promettre.

— Sur votre honneur ?

— Sur mon honneur.

— Eh bien, sur mon honneur, répondit Césaire en lui tournant le dos, si je le savais, je ne vous le dirais pas.

— Misérable ! s'écria Morillon furieux, car il avait compté sur la terreur qu'il pouvait inspirer à Perbruck, penses-tu que je puis te déshonorer ?

— Je le sais, parbleu, bien : vous venez de me le proposer.

— Mais je dirai à tous que tu es marqué, que tu...

— Monsieur le républicain, dit la Châtaigneraie avec le plus profond dédain, vous n'êtes qu'un sot.

— Hein ! s'écria Morillon.

— Tout le monde sait ça. Mais c'est un des titres d'honneur du comte de Perbruck.

— Ah! reprit Morillon, que le ton de la Châtaigneraie exaspéra, tu trouves cela un titre d'honneur? Eh bien ! si toi ou lui vous ne me dites pas à l'instant les secrets des issues infernales de cette maison, je te fais marquer comme lui.

— Pardieu ! dit la Châtaigneraie, cela vous obligera à avoir du feu, et je vous déclare que je suis gelé.

— Barthe ! Barthe ! s'ecria Morillon d'une voix furieuse.

Le digne serviteur de ce noble maître parut bientôt. Il tenait une bouteille qu'il vidait. Des gardes nationaux le suivaient roulant deux ou trois pièces de vin.

— Laisse cela, misérable, dit Morillon en arrachant violemment la bouteille à Barthe ; sois bon à quelque chose, et tâche, toi qui sais le métier de bourreau, de faire parler ces deux messieurs.

— Oh ! oh ! dit Barthe en ricanant, ça ne doit pas être bien dur, c'est jeune, c'est sensible, ça doit avoir la peau douce.

Une grande exclamation s'éleva. Une barrique avait été redressée et défoncée. Les soldats y plongèrent les uns un verre, d'autres une cuvette, ceux-là des carafes.

— Voyons, voyons, cria-t-on de tous côtés.

— Allons, dépêche-toi, dit Morillon.

— Oui, reprirent les gardes nationaux, il faut un peu leur faire souffrir ce qu'on faisait autrefois endurer aux manants.

— Eh bien ! dit Barthe avec une joie sauvage, nous allons les faire jouer à la besace. C'est un jeu qu'avait inventé le baron de Braguiche quand il était commandant général des galères. Donnez-moi un bout de corde.

On se rua sur les deux malheureux jeunes gens, et Barthe leur lia les bras au-dessus des poignets avec la corde, mais en laissant un bout de dix-huit pouces entre eux.

— Maintenant, dit Barthe, ouvrez-moi une fenêtre.

On obéit.

Alors, on fit asseoir la Châtaigneraie sur le parquet, le dos contre l'appui de la fenêtre, la face du côté de la pièce. On éleva ses mains au-dessus de sa tête de façon à ce qu'elles arrivaient juste à la hauteur de cet appui ; et tout aussitôt on s'empara de Césaire et on le fit passer en dehors. Attaché par les poignets, il pendait de tout son poids sur les poignets de la Châtaigneraie et les appuyait à l'angle de la boiserie de façon à les lui briser. Quant à lui, il flottait dans l'espace.

— Laissez-les là un petit moment, dit Barthe en allant du côté des buveurs, ils vont tout à l'heure nous prier de les écouter.

Beysser venait de rentrer et racontait à Morillon qu'il avait visité la cave dans tous les sens et n'avait rien découvert ; les autres trinquaient autour d'une nouvelle barrique défoncée.

Tout à coup la Châtaigneraie poussa un cri sourd.

— Ah ! ah ! voilà que ça commence, dit Barthe sans se déranger.

Beysser et Morillon exploraient le plancher pour découvrir quelque trappe.

— Vous souffrez plus que moi, la Châtaigneraie, dit Perbruck.

— Césaire, dit Henri à voix basse, ils sont perdus.

— Qu'y a-t-il ? fit de même Perbruck.

— Le passage de la voûte est ouvert. Comment cela se peut-il faire ?

En effet, Césaire était suspendu à la croisée au-dessous de laquelle était caché le ressort qu'avait pressé la Rouarie pour ouvrir la voûte.

— Oui, dit Perbruck, je comprends, mon épaule porte sur quelque chose de mobile.

Il fit un violent effort pour se déranger. La Châtaigneraie vit la voûte se baisser d'abord un peu et remonter ensuite. Ses poignets craquèrent, il poussa un cri de douleur.

— Eh bien ! mes gars, dit Barthe en approchant, ça vous va-t-il, de rester comme ça ?

La Châtaigneraie voyait toujours le passage fatal ouvert devant lui et au-dessus de la tête des républicains. Un regard jeté de ce côté, et la Rouarie était perdu.

— Vous ne répondez pas encore... Bon, fit Barthe, ça va venir.

Il retourna boire. Beysser et Morillon inspectèrent l'intérieur de la cheminée.

— Changez de place, dit tout bas la Châtaigneraie quand Barthe fut éloigné.

— Je ne le puis... Coupez la corde, dit Perbruck.

— Ce serait vous tuer.

— Faites-le donc, et que ma mort serve du moins à quelque chose.

— Je ne puis pas, dit la Châtaigneraie en essayant de se soulever sur les reins, mais je vous comprends.

A ce moment Lambert revenait de la cave. Barthe et quelques soldats s'étaient approchés et riaient des efforts impuissants de la Châtaigneraie. Lambert, en rentrant, parcourut le salon d'un regard furtif et vit la voûte ouverte. Il crut tout perdu, il crut que les jeunes gens avaient indiqué le passage, et, ne pouvant retenir son indignation, il s'écria :

— Oh ! les lâches ! les lâches !

Au moment où il prononçait ces mots, la Châtaigneraie était parvenu à se replier sur lui-même.

— Qu'est-ce donc ? fit Morillon en entendant le cri de Lambert.

Il s'élança vers lui ; mais aussitôt un cri terrible appela son attention du côté de la fenêtre.

— Vive le roi ! s'était écrié la Châtaigneraie avec un accent de triomphe.

— Vive le roi ! avait répondu avec éclat une voix partie de la fenêtre.

Et la Châtaigneraie s'étant presque redressé entièrement par un effort inouï, aida au poids de Perbruck, qui le tirait en dehors, s'élança en se précipitant en arrière, et ils disparurent en même temps en criant Vive le roi ! et allèrent se briser sur le pavé de la cour, tandis que la voûte abandonnée à son propre poids, retombait rapidement et faisait retentir le salon, d'un bruit pareil à celui de la foudre.

— Oh ! s'écria Lambert qui comprit enfin ce sublime dévoûment ; oh !... pauvres enfants !

Et il cacha sa tête dans ses mains.

Cette terrible disparition, ce bruit retentissant, avaient frappé tous les soldats d'une horrible stupeur. Barthe était resté immobile, la bouche béante, devant cet acte de désespoir. Morillon et Beysser eux-mêmes étaient troublés.

— Infernal château ! s'écria Morillon. Pourquoi pleures-tu, misérable ? reprit-il en s'adressant à Lambert.

— Parce que, s'écria le vieillard exaspéré, voilà deux braves jeunes gens... ils ont bien vu que... oui, ils l'ont vu, continua-t-il avec un désordre inexprimable ; ils avaient le secret... alors... ils ont mieux aimé mourir que de rester et de...

— Et de... fit Morillon, qui épiait d'un regard anxieux les paroles du vieillard désolé.

— Et de parler... dit Lambert en se remettant.

— Vous voyez que mon moyen était bon ! s'écria Barthe ; ils n'y auraient pas tenu trois minutes de plus. Je suis solide... et je le sais bien...

— Tais-toi, brute ! dit Morillon, que le mauvais succès de cette cruauté exaspérait. Eh bien ! ajouta-t-il en s'adressant aux gardes nationaux, vous ne buvez plus. Vous voilà épouvantés comme des renards pris au piège parce que ces deux chiens n'ont pas eu le courage de souffrir une minute.

La recommandation de Morillon fut inutile. Les soldats déposèrent leurs pots, chacun prit son fusil, se remit de lui-même à son rang et attendit avec effroi quelque nouveau prodige ; car nul ne s'expliquait le bruit extraordinaire et l'ébranlement profond qui avaient accompagné la chûte des deux généreuses victimes.

— Nous ne ferons rien avec ces hommes-là, il faut aller chercher Delbenne et ses gendarmes ; amenez-moi aussi du monde, il faut fouiller ce château jusque dans ses entrailles.

— C'est bien, fit Beysser ; allons, toi, dit-il à Lambert, montre-moi le chemin pour sortir de ce repaire de brigands.

Lambert obéit.

— Brisez tous les panneaux de ce salon, dit Morillon, je vais visiter les caves... Allons, viens, Barthe.

Tous deux entrèrent dans les caves pendant que Beysser sortait avec Lambert. Tous deux, une torche et une pince à la main, interrogèrent les murs, et déjà ils désespéraient de rien trouver, lorsqu'ils crurent entendre un bruit sourd de l'autre côté de la muraille de la cave ; tous deux y appliquèrent leur oreille. On parlait, on discutait de l'autre côté.

— Nous les tenons, dit Morillon, appelle tout le monde, et du silence.

Les soldats accoururent. On dérangea quelques tonneaux et l'on reconnut un bruit pareil à celui de gens qui essaient de briser un obstacle.

— Ils veulent passer par ici, ils doivent sans doute étouffer là-dedans, dit Morillon ; aidons-les.

Lui-même se mit à l'ouvrage. Soit qu'ils eussent rencontré le secret qui faisait tourner sur un pivot un pan de mur de près de quatre pieds de large, soit que ceux qui voulaient s'échapper les y eussent aidés, un double passage s'ouvrit aussitôt.

— Vive la république ! s'écria Morillon en tirant un coup de pistolet sur le premier qui parut devant lui.

— Vive la république ! répondit un individu qui passa de l'autre côté et s'élança dans la cave le sabre au poing.

C'était Delbenne, qui, du premier coup, renversa un des gardes nationaux qui se trouvaient là, tandis que Morillon avait cassé la tête à un gendarme qui voulait entrer. Il y eut un moment de tumulte furieux, mais les cris : « C'est Delbenne ! » poussés d'un côté ; « C'est Morillon, » poussés de l'autre, arrêtèrent la lutte.

— Mais d'où venez-vous donc, lieutenant? dit Morillon.

— J'ai pénétré dans la caverne Saint-André. A force de la visiter, j'ai découvert une fissure dans le roc. J'ai si bien fait que j'ai trouvé le secret. Alors j'ai découvert ce passage. Tout à l'heure j'ai entendu ici un bruit de voix... Je croyais les tenir, mais je n'ai attrappé que ce pauvre diable, fit-il en montrant le garde national qu'il venait de blesser.

— Et moi celui-ci, dit Morillon en poussant du pied le gendarme tué par lui. Ah ! mais nous les aurons... nous les aurons !

— Où est donc Beysser ? dit Delbenne.

— Je l'ai envoyé vous chercher ; car, ajouta-t-il avec mépris, tous ces bourgeois, ce n'est bon qu'à hurler... N'importe, il nous ramènera Dubain et sa bande.

— S'il les trouve encore.

— Ils sont partis ?

— Je ne sais ; mais je pense qu'ils ont envie de faire comme le détachement de Larmont et celui de Guyot, qui m'ont dit qu'ils voulaient venir se réchauffer un peu ici, où vous étiez sans doute à vous goberger pendant qu'ils se gelaient, les pieds dans la boue.

— Et qui gardera les environs? fit Morillon avec fureur. Allez les arrêter... mais non, j'y cours moi-même. Allons-y ensemble.

Tous deux s'élancèrent du caveau dans le salon et descendirent rapidement vers le préau. Mais au moment où ils allaient sortir du vestibule, ils virent que le préau était occupé par les détachements au-devant desquels ils allaient.

— A votre poste ! hurla Morillon. Que faites vous ici ?

— Qu'y avez-vous fait vous-même ? lui cria-t-on des rangs.

— Obéissez ; à votre poste !

— Eh! tonnerre! cria le commandant de l'une des troupes qui avaient abandonné leur poste pour venir au château, voilà le lieutenant Delbenne... On se chauffe, on boit, on mange ici, chacun son tour... Allez au dehors si vous voulez... Nous resterons ici.

L'insubordination était flagrante. Morillon tira son sabre et s'avança vers une compagnie.

— Peloton ! cria-t-il d'une voix stridente, par le flanc droit, à droite !

Le peloton resta immobile, et le premier homme du premier rang tomba frappé par le sabre de Morillon.

Un cri d'indignation et d'horreur retentit.

— Peloton ! s'écria Morillon d'une voix tonnante qui pouvait couvrir le murmure de dix mille voix, par le flanc droit, à droite !

Le peloton hésita. Morillon leva son sabre. Le soldat qui était en face de lui obéit au commandement et tout le peloton le suivit.

— Delbenne, je vais reprendre nos postes autour du château, dit Morillon, fouillez-le, et si vous ne trouvez rien, enfumez les terriers, chassez les renards : nous les tirerons au sortir des trous. Beysser, suivez-moi.

Le farouche commissaire se mit à la tête des troupes et s'avança vers la porte du mur d'enceinte. Il n'en était plus qu'à quelques pas, lorsqu'un bruit de chaînes et de fers se fit entendre, suivi d'un coup terrible et retentissant. La herse de fer s'abaissa et ferma l'issue par laquelle ils voulaient passer.

Il est impossible de peindre la rage de Morillon en rencontrant ce nouvel obstacle ; il se précipita comme un forcené sur la herse et brisa son sabre en frappant avec fureur cette masse de bois et de fer.

— Enfoncez cette porte, s'écria-t-il, mettez le feu à cet exécrable château, brûlez tout... allez, allez !

Un long cri de joie répondit à ces ordres forcenés.

Morillon trépignait... s'arrachait les cheveux. Tout à coup il s'arrête et prend sa course vers le château.

— Peut-être ne sont-ils pas morts, s'écria-t-il.

Alors, il va le long du mur en cherchant à terre. Tout à coup il se heurte à une masse noire, il s'arrête et s'écrie :

— Les voilà ! de la lumière !

On apporte des torches, il se penche, et au lieu des deux cadavres qu'il cherchait, il ne voit qu'une statue renversée. Il regarde en haut, et reconnaît la fenêtre restée ouverte par laquelle Perbruck et la Châtaigneraie s'étaient précipités. Alors, une sorte de vertige s'empare de lui. Il la foule aux pieds, cette statue inerte, lui crache au visage avec des blasphèmes.

— Eh bien !... le feu !... le feu partout !.... dit-il.

Et lui-même, donnant l'exemple, court attacher la flamme aux boiseries, aux tentures des appartements. Tous l'imitent et bientôt le vaste édifice s'éclaire. Les vitres se brisent avec éclat, une lourde et sombre fumée sort d'abord des fenêtres, puis quelques jets de flamme viennent rougir les immenses volutes de ces nuages brûlans ! Bientôt l'incendie s'allume plus ardent ; chaque fenêtre vomit son volcan. Peu à peu commencent les écroulements intérieurs. Les planchers s'abîment, en lançant au ciel des gerbes monstrueuses de débris étincelans ; la flamme gravit l'édifice et arrive à l'immense tour qui le domine ; d'abord elle semble ne pouvoir rien sur cette masse de pierre fermée de portes de fer, mais, comme si elle eût obéi à l'ordre de destruction de Morillon, elle assiège sans cesse sa base, l'attaque et la calcine jusqu'à ce que cette masse noire qui ressemblait à une nef énorme portée sur une mer de feu, s'ébranle enfin sur ses fondemens,

chancelle et sombre au milieu de l'édifice, entraînant avec elle ce qui reste de plafonds, de murs intermédiaires, et écrasant l'incendie lui-même, qui semble s'éteindre tout à coup.

Pendant ce temps, les deux cents gentilshommes enfermés avec la Rouarie avaient reçu ses ordres. Puis, après avoir disparu un moment, Armand était revenu bientôt leur annoncer que le moment de partir était venu. Alors il les avait guidés à travers de nouveaux détours, et tous étaient restés stupéfaits en se trouvant tout à coup dans un vaste hangar, à deux pas de la grande route. Leurs chevaux étaient prêts.

— Voyez, dit la Rouarie en leur montrant la sinistre lueur que l'incendie répandait au loin, les républicains éclairent notre retraite. C'est le commencement de notre triomphe.

Chacun s'éloigna, et tous étaient déjà bien loin de la portée des républicains que ceux-ci quittaient à peine les ruines du château de la Rouarie. Quant à la Rouarie, à peine le dernier de ses complices fut-il éloigné qu'il tomba évanoui. La force enthousiaste qui l'avait soutenu jusque-là s'affaissa tout à coup, et il fallut l'attacher sur un cheval pour qu'il pût à son tour chercher un asile.

XVI.

Quelques jours s'étaient passés; Morillon avait profité de ce temps pour avertir les autorités de Rennes, de Vannes, de Laval. Partout il dénonçait une vaste conspiration; mais nulle part il ne pouvait en apporter la preuve. Cependant Danton avait quitté le ministère et avait été remplacé par Lebrun, qui n'était pas aussi facile que son prédécesseur sur le choix de ses agens et qui répondait très froidement (quand il répondait) aux appels emportés que lui faisait le commissaire extraordinaire de la Convention.

Lebrun demandait à Morillon des noms et des preuves; mais à l'exception de ceux qu'il avait appris, lorsque, caché lui-même sous le nom de M. de Venanceaux, il avait rencontré Champagnolles, la Guyomarais et quelques autres, il n'eût pu en dénoncer aucun au ministère. Ce n'était pas assez pour ce qu'il avait promis. Aussi les gardait-il pour lui. Quant aux preuves, il n'en avait aucune. Cependant, en février, il écrivait à Lebrun:

« Ils en sont tous; je ne le sais pas, mais j'en suis sûr. Dans quelques semaines, demain peut-être, le volcan éclatera; je sens la terre de ce pays trembler sous mes pas. Son calme m'épouvante. Ce calme est un mensonge! La façon dont s'éteignent les quelques révoltes partielles, qui éclatent çà et là, prouve qu'il y a une organisation puissante qui les fait rentrer dans l'ordre comme des désobéissances imprudentes. Si vous n'êtes pas persuadés à tous ces signes que la tempête approche, c'est que vous êtes aveugles. »

Lebrun, comme nous l'avons dit, ne répondait pas à ces lettres. Alors Morillon s'adressa à Beurnonville. Celui-ci ne lui répondit pas davantage.

En effet, la Convention et ses ministres avaient alors à s'occuper d'affaires beaucoup plus graves qu'une conspiration dont on ne pouvait leur fournir la preuve.

Les Girondins avaient laissé condamner Louis XVI de peur d'être accusés de royalisme, et la Montagne avait enfin jeté entre le passé et la révolution un abîme qui ne permettait plus à la France de reculer dans la voie révolutionnaire où elle s'était engagée. La guerre était imminente de toutes parts, et ce n'était plus seulement avec la Prusse et quelques Etats de second ordre, c'était avec l'Europe tout entière. L'Espagne, qui avait fait proposer son alliance en échange du salut de Louis XVI, l'Espagne venait de rappeler son ambassadeur; et Pitt, qui jusque-là s'était tenu dans un système adroit de neutralité, venait de faire signifier à M. de Chauvelin, notre ambassadeur à Londres, d'avoir à quitter l'Angleterre en quarante-huit heures.

L'indifférence du ministère français donnait à Morillon des transports de rage, et vingt fois peut-être il eût abandonné la partie, s'il n'avait mis une sorte d'orgueil personnel à triompher de la Rouarie. Cet homme qui lui échappait sans cesse, cet homme qui complotait à côté de lui, autour de lui, et dont il ne pouvait découvrir la trace, cet homme, disons-nous, était devenu pour Morillon un ennemi insupportable.

Le républicain se croyait déshonoré, si la Rouarie ne tombait pas en son pouvoir. Ce n'était plus, de la part de Morillon, l'ardeur d'un agent avide qui veut gagner la magnifique récompense qui sera due à son succès, c'était le besoin du triomphe: et peut-être si Morillon avait eu à choisir entre sa fortune et la défaite de la Rouarie, son orgueil l'eût emporté sur son avidité, et il eût sacrifié le prix dont on devait lui payer sa capture à la vanité de la traîner à sa suite.

Cependant Beurnonville, fatigué des demandes incessantes de Morillon, avait fini par lui promettre sept mille hommes et six cent mille francs d'assignats; mais rien n'arrivait, ni troupes ni l'argent. Alors Morillon se résolut à user des seules ressources que lui présentaient le pays et les hommes avec lesquels il s'était lié d'intérêt.

Comme nous l'avons dit, à la suite de l'incendie de la Rouarie, il avait parcouru les principales villes de la Bretagne, et partout il avait laissé les autorités bien averties d'un danger imminent. Espérant trouver dans Beysser un

serviteur plus soumis et plus exalté que Delbenne, il l'avait fait nommer général.

Les précautions une fois prises pour résister au complot s'il éclatait, Morillon pensa à recommencer, sur nouveaux frais, les menées souterraines, qui pouvaient le lui faire découvrir.

Morillon s'était bien gardé de dénoncer au pouvoir exécutif les noms qu'il avait surpris. Le ministère n'eût pas manqué d'ordonner l'arrestation des conspirateurs et d'avertir ainsi l'association de l'acharnement qu'on mettait à la poursuivre. C'était en laissant libres ceux qu'il connaissait, et en attachant ses espions à leurs pas, que Morillon comptait arriver à ceux qu'il ne connaissait pas. Ainsi la Guyomarais était rentré paisiblement à Rennes, tandis que Barthe, déguisé en portefaix, ne quittait pas les abords de son hôtel. Mais Morillon ne pouvait se passer de Barthe. Ce misérable était le seul qui comprit ce que le commissaire de la Convention appelait son génie. Singulière destinée des plus puissantes entreprises! ce fut à l'ennui que Morillon éprouvait d'être privé de la société de Barthe, qu'il dut un renseignement, en apparence bien insignifiant, mais qui le mit sur la voie qu'il cherchait avec tant d'ardeur.

Un matin, Barthe, couché sur le vaste banc de pierre qui bordait la grande porte de l'hôtel la Guyomarais, vit arriver un paysan qui entra dans la maison et en ressortit presque immédiatement. Tout ce qui semblait annoncer un message venant de la campagne était suspect à Barthe.

Par conséquent il voulut savoir ce que cet homme était venu faire chez la Guyomarais. Il le suivit, l'aborda et lui proposa d'entrer au cabaret. Ce qu'il apprit ne valait pas le verre de vin qu'il paya au paysan. Celui-ci s'appelait Périn. Il était le jardinier du château de la Guyomarais et venait de perdre le garçon jardinier qui l'aidait dans ses travaux. Le malheureux était mort, et Périn était venu tout simplement en avertir son maître.

Barthe en était là des renseignemens qu'il comptait tirer de ce paysan, lorsque Morillon, qui avait été chercher Barthe à son poste, se mit à battre les cabarets voisins, et finit par découvrir son digne associé attablé avec Périn. Il entra dans le cabaret.

— Eh! que fais-tu là? dit-il à Barthe.

— Pas grand'chose, répondit celui-ci d'un ton significatif; je gelais à la porte de l'hôtel la Guyomarais, lorsque j'ai vu ce brave homme en sortir. Il ne m'avait pas l'air beaucoup plus réchauffé que moi, ce qui fait que je lui ai proposé de venir boire un verre de vin. Il a accepté, et nous causions en attendant que la bouteille soit finie.

— Et de quoi causiez-vous? dit Morillon, en s'asseyant à table et en achevant la bouteille.

Barthe lui raconta ce que lui avait dit Périn, et il allait se lever afin de quitter une partie où il ne croyait avoir rien à gagner, lorsque Morillon l'arrêta en disant:

— Je crois, Dieu me damne! que j'ai vidé votre bouteille sans vous en demander la permission; il faut que vous me laissiez vous en offrir une seconde.

Barthe accepta avec empressement pour plusieurs raisons: la première parce qu'il aimait à boire, la seconde parce qu'il supposa immédiatement que Morillon voulait tirer parti de la rencontre qu'il venait de faire.

En effet, à peine la seconde bouteille fut-elle apportée, que Morillon remplit le verre du jardinier en lui disant.

— Eh bien, mon pauvre homme, vous voilà probablement chargé tout seul maintenant de l'ouvrage que vous faisiez à deux autrefois.

— Oui, dame, fit Périn, et nous voilà au temps du labour et des semences, et deux bons bras de plus ne feraient pas mal au château.

— Voilà comme c'est, dit Morillon, en affectant une rusticité grossière, il y a des places sans occupans, et il y a de pauvres diables sans place. Tiens, par exemple, ton cousin de Nantes, dit-il à Barthe, je suis sûr que le pauvre malheureux entrerait pour pas grand'chose dans une bonne maison, comme doit être celle de M. la Guyomarais.

— Il voudrait y entrer pour rien, dit Périn, que cela ne lui ouvrirait pas la porte. Mon maître et moi, nous voulons des hommes sûrs qui ne fréquentent pas de mauvais sujets.

— Alors, alors, dit Morillon, ce n'est pas là votre affaire. Un bon gars, au fond, mais qui est toujours fourré avec ces gredins de royalistes, un imbécile qui se ferait pendre pour les nobles, et à qui on aurait déjà coupé le cou, s'il n'était pas si bête, car je suis sûr qu'il a protégé la fuite de trois ou quatre émigrés.

Barthe écoutait Morillon pour tâcher de le comprendre, tandis que le paysan tremblait de tous ses membres à cette violente sortie.

— Tu as beau me regarder de cet air tout ahuri, dit Morillon à Barthe, ton cousin Guillaume Poiré est un agent vendu aux aristocrates, et toi-même, tu pourrais bien tourner de ce côté-là, si on te laissait faire. Allons, buvons, et vive la république! dit Morillon, en vidant la seconde bouteille, puis il se retourna vers Périn, et lui secoua la main en lui disant:

— Au revoir, mon brave homme, et, quant à toi, dit-il en se tournant vers Barthe, chien de royaliste, tu es bien averti, tâche de ne pas te faire répéter deux fois ce que je viens de te dire.

— C'est bon, c'est bon! fit Barthe d'un ton de mauvaise humeur et en entrant enfin dans le rôle que Morillon venait de lui tracer. Morillon avait raison de dire que Barthe comprenait admirablement son génie.

En effet, à peine Morillon fut-il éloigné que

Barthe se mit à jurer contre lui et à se lamenter sur le sort de son cousin Poiré.

— Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur? lui dit Périn.

— Ça? dit Barthe, c'est un riche bourgeois de Nantes qui a une maison de campagne du côté de la Houssinière. Guillaume Poiré, mon cousin, était son jardinier. Un soir, de pauvres nobles, poursuivis par des gendarmes, sont venus demander un asile dans cette maison. Guillaume les reçut et les cacha. C'est tout de même vrai, ajouta-t-il en baissant la voix, il les a sauvés. Mais ce n'était pas une raison de le mettre à la porte et de le dénoncer à la commune. Heureusement on n'a pas pu lui prouver la chose. On l'a acquitté, mais il n'en est pas moins sur le pavé.

— Pauvre diable! dit Périn, que cette histoire parut intéresser vivement.

— Voilà un brave homme, dit Barthe, pour qui une place serait un bienfait du bon Dieu. S'il n'était pas si loin, je vous en aurais bien parlé, mais vous ne pourriez pas attendre, n'est-ce pas?

— Et, reprit Périn, il n'a pas quelques petits défauts?

— Ah! pour ça, le bourgeois a raison, dit Barthe, le gars est enragé de royalisme; il se ferait plutôt hacher comme chair à pâté que de crier: Vive la république!

— Eh bien, eh bien, dit Périn, si vous pouviez l'amener à la Guyomarais, nous pourrions peut-être bien lui trouver un petit coin dans la maison.

Le rendez-vous fut pris, l'heure convenue, et Barthe alla annoncer à Morillon le succès de leur ruse.

— Bien, bien, dit Morillon; j'ai besoin de toi, et je voulais cependant laisser dans la maison de la Guyomarais quelqu'un sur qui je pusse compter; tu vas m'accompagner à Nantes, car il faut que tu ramènes ici l'honorable jardinier que je destine à M. la Guyomarais.

Barthe et Morillon partirent ensemble pour Nantes.

A peine furent ils arrivés que Morillon se rendit au château. Il pénétra, après s'être fait reconnaître, jusque dans l'appartement de Guillaume Poiré, mais il ne trouva point le commandant. On le fit chercher de tous côtés. Personne ne put dire ce qu'il était devenu, quoique les gardiens de la porte fussent certains de ne l'avoir pas vu sortir. Enfin un porte clefs ayant entendu les menaces de Morillon, lui apprit que Guillaume devait être en visite du côté des femmes. Morillon jeta un sourire d'intelligence à Barthe; il se fit remettre un trousseau de clefs, et bientôt après les deux espions étaient dans l'intérieur du bâtiment qu'on leur avait désigné. Ils traversèrent plusieurs dortoirs où se trouvaient de nombreuses prisonnières, et sur leur indication ils se dirigèrent vers une tour particulière où Poiré, dirent-elles, venait tous les jours.

Morillon et son acolyte continuèrent leur marche, et arrivèrent au pied d'un petit escalier en spirale dont la porte était soigneusement fermée. Barthe eut bientôt trouvé dans le trousseau qu'il tenait la clef qui s'adaptait à la serrure de cette porte, et, avec la savante expérience qu'il avait acquise dans son métier de voleur, il ouvrit sans bruit. A peine Morillon eut-il monté une demi-douzaine de marches, qu'il put entendre un bruit de voix. Il se glissa jusqu'à une chambre dont Guillaume Poiré avait laissé la porte entr'ouverte, tant il se croyait sûr d'être bien gardé par la porte qui fermait l'escalier. Voici la première phrase qui frappa l'oreille de Morillon:

— Je te l'ai dit, Rose, il faut que tu te décides aujourd'hui même, ou bien ton père est dénoncé demain au tribunal révolutionnaire, et c'est toi qui l'auras envoyé à la guillotine.

C'était Guillaume Poiré qui parlait ainsi.

— Si mon père était un noble et un aristocrate, répondit celle qu'on avait appelé Rose, vous pourriez me faire peur avec toutes vos menaces. Je sais qu'il n'en faudrait pas beaucoup pour le faire condamner, mais Louis Robertin est un aussi bon patriote que vous.

C'était Rose Robertin qui avait répondu.

— Un bon patriote qui a fait de l'accaparement, dit Guillaume en ricanant.

— Vous mentez, reprit vivement Rose, mon père vous prêtait de l'argent, et c'est vous qui achetiez les blés pour réduire le peuple à la famine. C'est vous qui êtes un traître.

— Ah çà! ah çà! dit Guillaume Poiré avec fureur, qu'est-ce qui lui a donc fourré cela dans la tête, à cette petite?

— Pardine, fit Rose, c'est la vérité, je le sais, et vous avez beau faire, je la dirai au tribunal, et s'il faut que mon père soit condamné, vous le serez aussi.

— Tu n'es qu'une folle, Rose, et tu ne sais ce que tu dis. Tu ne comparaîtras pas et tu ne diras rien. Ton père sera condamné, et alors...

— Alors, dit Rose, je vous exècrerai comme un bourreau, voilà tout ce que vous y gagnerez.

— Tu n'aimes donc pas ton père, malheureuse? dit Poiré avec fureur.

— J'aime mon père, repartit Rose, et si vous voulez m'envoyer à la guillotine à sa place, je suis toute prête à y marcher, j'aime mieux cela que de le sauver en épousant un scélérat comme vous.

— Tu aimes donc toujours ton Parisien? reprit Guillaume avec fureur. Ah! que ce Saturnin Fichet me tombe dans les mains, et son compte sera bientôt réglé. Alors tu me prieras pour le sauver, et à mon tour je te refuserai.

— Oui je l'aime, dit Rose, parce qu'il est

jeune, parce qu'il est brave, parce qu'il est bon, mais sur mon âme, je ne le sauverais pas au prix que vous me proposez.

— Tu ne fais donc pas attention, dit Guillaume en grinçant des dents, que tu es en ma puissance, et que si je voulais...

— Laissez donc, laissez donc, dit Rose avec mépris, je n'ai pas peur de vous.

Guillaume exaspéré se précipita vers Rose, mais la vigoureuse jeune fille le repoussa si vivement qu'il trébucha, et alla tomber le long de la porte entr'ouverte, qui se referma sous le poids de son corps.

— Il me semble que nous en savons assez, dit Morillon à Barthe! et que nous pouvons opérer officiellement.

Ils s'éloignèrent, et, à mesure qu'ils traversaient les dortoirs, Morillon ordonna le silence à toutes les prisonnières qui les avaient vus passer. Un guichetier fut chargé d'aller avertir Guillaume de l'arrivée du citoyen Morillon. Celui-ci fit également à cet homme la défense expresse de dire qu'il fût entré dans le bâtiment où se trouvait Guillaume Poiré.

Celui-ci parut bientôt. Il était sombre, mécontent, et c'est à peine s'il rendit à Morillon les salutations empressées que celui-ci lui prodiguait ironiquement.

— Allons, vite au fait, dit-il en faisant entrer le commissaire de la Convention dans une petite salle de la geôle; s'agit-il encore de faire sortir quelques prisonniers du château?

— Peut-être, fit Morillon d'un air sournois.

— En ce cas, reprit Guillaume Poiré, nous n'avons pas besoin de causer plus longtemps ensemble, car je ne délivrerai qui que ce soit.

— A moins qu'on ne vous remette un ordre précis de la commune ou de l'accusateur public?

— C'est selon, dit Poiré, les patriotes surveillent les autorités, et il y a tel prisonnier qui ne sortirait pas d'ici, même sur un ordre de la commune.

— Diable! diable! fit Morillon, on disait à la Constituante qu'il y avait des gens plus royalistes que le roi; est-ce que vous seriez par hasard plus révolutionnaire que la révolution?

— Je suis de ceux qui pensent, avec Marat et Robespierre, que les modérés sont des traîtres.

— Vous avez peut-être raison, dit Morillon. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit entre nous, il s'agit de quelqu'un que je suis venu chercher ici.

— Son nom? fit Guillaume brusquement.

— Vous le savez mieux que personne, reprit Morillon, il s'appelle Guillaume Poiré.

— Moi?

— Oui, je vous ai trouvé une place qui vous conviendra mieux que celle de commandant du château de Nantes.

— Je n'en veux pas.

— Je crois que vous en voudrez quand je vous aurai dit les raisons que j'ai pour que vous la preniez. D'abord la garde du château est trop lourde pour vous. Vous avez laissé s'échapper d'ici un certain Saturnin Fichet, et un certain Jérôme Robertin.

— Est-ce que vous vous moquez de moi? reprit Guillaume Poiré; c'est vous qui m'avez ordonné de les laisser s'échapper.

— Voulez-vous me montrer l'ordre écrit que je vous ai donné.

— Est-ce que vous oseriez prétendre, dit Guillaume avec fureur, que ce n'est pas vous...

— J'ose prétendre que vous êtes un sot et un insolent, dit Morillon en jetant à terre le chapeau de Guillaume Poiré. Qu'il me plaise de nier demain que je vous ai donné cet ordre, et je vous fais condamner comme vous étant laissé gagner par vos prisonniers.

— Mais ce serait une infamie! dit Guillaume.

— Infamie que je n'ai pas besoin de faire, reprit Morillon, attendu que l'ordre que je vous ai véritablement donné ne comprenait pas un certain Sylvestre Landais que vous avez trouvé bon de mettre à la porte de votre propre autorité, parce que son amour pour Rose Robertin vous gênait.

— Ce n'est pas ma faute, dit Guillaume d'un ton bourru, si ce gars s'est échappé.

— Ou vous avez manqué de surveillance, ou vous avez abusé de votre pouvoir; c'est assez pour que vous compreniez que vous n'êtes pas bien à la place où vous êtes.

Guillaume commença à comprendre qu'il était entre les mains de plus fort que lui, et il repartit en grommelant:

— Et quelle est celle que vous venez m'offrir?

— C'est une charmante place et qui va tout à fait à vos goûts et à vos habitudes, c'est une place de garçon jardinier.

Tout l'orgueil du républicain parvenu se révolta à cette proposition, et il s'écria:

— Moi, garçon jardinier! vous me prenez pour qui je ne suis pas.

— Je vous prends parfaitement pour qui vous êtes, monsieur Guillaume, repartit Morillon, et je trouve que celui qui a été jardinier du bourreau peut bien sans honte devenir jardinier d'un gentilhomme.

— Moi, jamais, dit Guillaume.

— Allons, allons, fit Morillon, ne faites donc pas le cachotier avec moi; vous ne voulez pas que je vous ennuie à vous raconter votre propre histoire; ce ne serait pas amusant pour vous, de vous entendre dire ce que vous savez si bien; par exemple, que vous avez fait de l'accaparement avec l'argent du vieux Louis Robertin, et que vous l'avez ensuite dénoncé comme accapareur, pour avoir à vous seul tous les bénéfices de l'opération; que, d'un autre côté,

vous menacez tous les jours la fille de votre ancien associé de faire raccourcir son père si elle ne veut pas devenir votre femme. Je n'ai pas besoin de vous dire tout cela, et bien d'autres petites choses, pour que vous compreniez que la place que j'ai à vous offrir est excellente et qu'il faut que vous l'acceptiez.

La façon dont parlait Morillon acheva de prouver à Guillaume que ce qu'il avait de mieux à faire, pour son salut, c'était d'obéir; et soupçonnant qu'on réclamait de lui quelques services importans, il dit à Morillon:

— Et au service de qui faut-il que j'entre?

— Au service de monsieur de la Guyomarais.

— A quel endroit?

— Aux environs de Rennes.

— Qu'y a-t-il à faire?

— Ah! ah! dit Morillon, l'intelligence vous pousse, maître Guillaume Poiré. Il y aura beaucoup à faire, surtout beaucoup à regarder et à écouter.

— Et quels sont les gages? dit Guillaume.

— Le jardinier maître vous le dira; seulement, si nous sommes contens de la récolte, il y aura de ma part dix mille livres de pourboire.

— C'est donc une place de confiance? dit Poiré, les yeux brillans comme des écus neufs.

— Et de défiance aussi, reprit Morillon, ne l'oubliez pas. Vous comprenez que nous aurons l'œil sur vous, et qu'à la moindre escapade, le commandant du château de Nantes nous répondra du peu de zèle du garçon jardinier.

Celui-ci baissa la tête. Morillon donna ses ordres au malheureux Poiré, qui ne comprenait pas comment le commissaire de la Convention pouvait être si bien instruit de ses actions.

— Du reste, lui dit Morillon, je puis vous apprendre une excellente nouvelle, c'est que votre rival, M. Saturnin Fichet, ne vous causera plus de soucis.

— Est-ce qu'il a émigré, comme il en avait l'intention?

— Oui, dit Morillon, mais pour l'autre monde.

— Il a été tué?...

— Je l'ai vu tomber de cheval... Allez... réussissez... et après le succès, nous viendrons bien à bout d'une petite fille qui se permet de ne vous trouver ni beau, ni aimable.

Morillon confia Guillaume Poiré à Barthe son complice, et celui-ci se chargea de le conduire à Rennes et de le présenter au jardinier Périn.

Le commissaire de la Convention leur recommanda surtout de se hâter et ne les quitta point que tous deux ne fussent en route. Il devait les retrouver la nuit suivante à Rennes.

— Pourquoi ne partez-vous pas avec nous? dit Barthe.

Morillon lui répondit alors cette phrase historique:

« Annibal va se reposer dans les délices de Capoue. Mais il ne s'y endormira pas. »

Voici ce que voulait dire cette poétique allusion.

XV.

Dès que Barthe et Poiré furent partis, Morillon écrivit un mot au procureur de la commune pour l'avertir qu'il venait de disposer du commandant du château de Nantes pour le service de la république, et qu'il proposait aux administrateurs de le remplacer par un certain Louis Robertin, indûment retenu dans la prison, sous une fausse accusation, et dont lui, Morillon, répondait sur sa tête. L'exprès qu'il avait envoyé à la commune revint bientôt avec la commission signée. Morillon avait employé tout le temps pendant lequel son émissaire avait été absent, à se raser, à se friser et à se faire le plus beau possible.

Dès qu'il eut la nomination de Louis Robertin, il se dirigea vers la prison de Rose en se rappelant ce mot divin, selon lui: « Annibal va se délasser dans les délices de Capoue. »

Morillon se fit précéder par un geôlier et se fit annoncer chez Rose sous son titre de commissaire extraordinaire de la Convention.

Lorsqu'il entra dans la prison de la jeune fille, elle était en larmes et priait dans un coin de l'étroite chambre où elle était enfermée.

Morillon ordonna au geôlier de se retirer et regarda Rose d'un œil de convoitise.

— Eh bien, mon enfant, lui dit-il, j'ai appris qu'on vous menaçait, qu'on vous tourmentait.

Rose, à l'aspect de Morillon, s'était imaginé que Poiré avait enfin accompli ses menaces, et que non content de livrer son père au tribunal révolutionnaire, il voulait aussi la punir de ses refus. Elle fut donc très surprise de voir un homme qui lui parlait d'un ton doux et protecteur et elle le salua en rougissant.

— Que se passe-t-il donc, ma belle enfant, et que vous a-t-on fait pour que vous pleuriez ainsi?

Rose examina Morillon. Sa douceur ne lui inspira point une confiance complète: cependant, et pour s'assurer des projets de son protecteur inattendu, elle lui raconta les persécutions de Guillaume Poiré.

— On m'avait parlé de tout cela, dit Morillon en s'asseyant et en appelant Rose près de lui, mais je voulais entendre confirmer ces détails par votre jolie bouche.

Morillon était beau et savait donner à sa physionomie une expression hypocrite qui pouvait passer pour de la bonté. Cependant Rose se tint sur ses gardes tout en se laissant attirer près de lui.

— Votre père est innocent, n'est-ce pas ? lui dit Morillon.

— Ah ! pour cela, je vous le jure.

— Et je suis assuré que vous seriez reconnaissante à celui qui non-seulement vous rendrait la liberté, mais qui le mettrait à l'abri de toute persécution...

— Oh ! oui, bien reconnaissante, dit Rose, qui commença à avoir quelque espoir.

— Et vous aimeriez un peu celui qui vous ferait sortir de cette prison ?

— Oh ! celui-là, oui, je l'aimerais...

— Eh bien ! mon enfant, vous êtes libre, et votre père aussi.

— Ah ! monsieur... monsieur, s'écria Rose en tombant à genoux, vous êtes un saint...

Morillon ne put s'empêcher de rire.

— Pas tout à fait, dit-il ; mais je veux être bon pour vous et votre père. Il est libre... et voici qui est mieux : voici le brevet qui le nomme commandant du château de Nantes.

— Mon père... dit Rose stupéfaite.

— Oui, votre père...

— Hélas ! vous le connaissez : il est impotent, malade, incapable de remplir une pareille place.

— Il aura en vous un aide de camp actif, jeune, et vous le remplacerez...

— Moi ?

— Oui, vous... Est-ce que vous refusez ?

— Si c'est le seul moyen de le sauver...

— Le seul.

— Eh bien ! j'accepte, dit Rose, qui observait attentivement Morillon, et qui en le voyant s'emparer de ses mains et la contempler avec des regards enflammés, avait deviné que cet homme voulait arriver par la douceur au même but que Poiré avait voulu atteindre par la menace.

— Et vous ne me donnerez rien pour tout cela ?... dit Morillon.

— Chut !... fit Rose, on entend tout ce qui se dit ici, du cachot qui est au-dessous... D'ailleurs, dit-elle avec une mignardise qui attestait une grande force d'âme...de pareilles idées dans une prison...

— Vous en ferez un paradis, dit Morillon.

— Mais si vous me trompiez, fit Rose en l'arrêtant... Je ne suis pas libre... Vous avez entre vos mains la commission de mon père....

— Elle est signée de la commune...

— Si c'est vous qui l'avez obtenue, vous pouvez bien l'anéantir...

— Il paraît que vous aimez à prendre vos garanties, ma belle enfant.

— Dame ! dit Rose d'un ton d'une niaiserie ravissante ou d'un coquinisme supérieur, ça en vaut la peine.

— Quelles garanties voulez-vous donc ?

— Je veux voir mon père, reprit Rose.

— Eh bien ! venez... suivez-moi, dit Morillon.

— Je veux lui voir remettre sa commission... dit Rose en suivant Morillon.

— Ce sera fait dans un quart d'heure.

— Je veux le voir installé.

— Vous n'attendrez pas longtemps..... et alors....

— Ah ! dame alors, dit Rose en baissant les yeux, je ne sais pas... Vous me direz... ce que..

— On vous dira tout, la belle, dit Morillon en cueillant triomphalement un baiser qui fit frissonner la pauvre fille.

Ils sortirent de la petite chambre et traversèrent les dortoirs. Morillon avait un air vainqueur qui fit chuchoter plus d'une prisonnière. Il se félicitait tout bas, et s'il avait osé dire tout ce qu'il pensait, il se fût écrié :

« Dieu me damne ! il fallait être ce rustre de Poiré pour ne pas réussir. Il est vrai qu'indépendamment de sa maladresse et de sa brutalité, le drôle est abominablement laid, tandis que moi... »

A ce retour sur lui-même, Morillon trouvait qu'il avait été peut-être un peu loin pour obtenir les faveurs de Rose, et qu'il eût pu se dispenser de lui accorder la liberté de son père et une place importante ; mais le républicain voulait faire les choses en gentilhomme.

Ils arrivèrent ensemble jusqu'au logement du commandant, et Morillon fit appeler le geôlier en chef et lui ordonna d'amener sur-le-champ Louis Robertin.

Le geôlier l'envoya chercher, et quelques minutes après Louis Robertin parut.

Au commencement de ce récit on a vu que c'était déjà un homme impotent et dont l'intempérance avait encore aggravé les infirmités. Depuis qu'il était en prison, il n'avait trouvé d'autre consolation à l'ennui de sa captivité que dans l'abus de l'ivresse. Il entra soutenu par deux porte-clefs, et alla tomber sur une chaise vers laquelle on le poussa. Sa fille s'approcha de lui. Ce fut à peine s'il la reconnut ; il la regarda comme s'il l'avait vue de la veille.

— Hélas ! dit Rose tout bas à Morillon, je m'en doutais.

Elle lui fit un signe, et il renvoya encore tout le monde.

— Vous voyez, monsieur, lui dit-elle, vous ne pouvez donner à mon père la place de commandant de cette prison.

— Ce me paraît difficile, dit le commissaire.

— Puisque vous voulez être bon pour nous, reprit Rose, laissez-nous sortir.

— Tout beau, ma belle, dit Morillon ; ce ne sera pas cette fois avant d'avoir, moi aussi, reçu quelque gage pour prix de mes bienfaits.

— Est-ce qu'un homme comme vous a besoin de parler de ça ? dit Rose, qui tremblait ; et puis, faites donc attention, mon père est là.

— Au diable le vieil ivrogne !

— Et puis c'est toujours ici une prison, reprit Rose.

— Dont vous pourriez être le commandant, dit Morillon.

— Ne dites pas ça, fit Rose en minaudant; je vous y garderais prisonnier.

— Ah ! sacrebleu ! dit Morillon en l'embrassant; voilà un mot délicieux, voilà une brave fille ! Comment, ce cuistre de Poiré prétendait être aimé de toi! Je te l'enverrai prisonnier quand je n'aurai plus besoin de lui. Car décidément je ne sais que faire de cette commission, et il faut que le père Robertin occupe la place. Est-ce qu'il est toujours comme ça ?

— Le soir seulement.

— Il a donc quelques heures de bonnes ?

— Dix sur douze.

— Il y en a neuf de trop pour être bon fonctionnaire public. D'ailleurs, ne seras-tu pas là ?

— Sans doute, mais il faudrait avertir les geôliers, leur dire de m'obéir, fit Rose en se laissant prendre la taille.

— Tout ce que tu voudras, mon adorée, et alors tu m'aimerais ?

— Attendez donc, chaque chose à son tour.

Rose sortit suivie de Morillon. On attendait les ordres extraordinaires du commissaire dans la salle voisine. Morillon prit une pose théâtrale et s'écria :

— Citoyens, la commune de Nantes nous a délivrés d'un traître. L'infâme Guillaume Poiré faisait servir son autorité à l'assouvissement de ses passions criminelles, mais le jour de la justice a lui. La commune a voulu que cette justice fût éclatante, et dans ce but elle a choisi la victime pour la mettre à la place du persécuteur. Le brave et infortuné citoyen Louis Robertin, victime des calomnies de Guillaume Poiré, remplace désormais ce misérable.

Les geôliers et les portes clefs à qui s'adressait cette allocution en style 93, se regardèrent d'abord d'un air stupéfait; mais aussitôt, réfléchissant à tout ce qu'ils allaient gagner avec un chef ivrogne et à moitié imbécile, ils se mirent à crier d'un commun accord :

— Vive le citoyen Robertin !

— Si sa santé altérée par ses souffrances, reprit Morillon, qui était en veine de se moquer de ses auditeurs, ne lui permet pas de vous transmettre toujours directement ses ordres, voici sa fille à qui vous pourrez vous adresser et à laquelle le citoyen Louis Robertin, par mon ordre, a délégué une grande part de son autorité.

— Vive Rose Robertin ! dit la valetaille geôlière.

Rose remercia et sourit.

— Maintenant, dit Morillon, vous êtes instruits ; allez et obéissez.

Chacun se retira avec de profonds saluts.

— Eh bien! la belle, dit Morillon, es-tu contente ?

— Mais, oui, fit Rose dont le cœur battait avec violence.

— Et tu m'aimes un peu ?

— Qui ne vous aimerait pas ? reprit Rose en gagnant doucement une porte de côté.

Morillon voulut prendre quelques libertés.

— Ah ça ! lui dit Rose, vous ne voulez donc pas que je connaisse le nouvel appartement que je vais habiter ?

— A quoi bon ?

— Allons, allons, venez par ici, dit Rose, qui se défendait assez mal pour que Morillon se crût au terme de ses vœux.

Elle lui échappa, et entra dans une petite chambre obscure et dans laquelle veillait une lumière, quoique l'on fût en plein jour. Cette pièce était meublée à merveille.

— Dieu me damne ! fit Morillon tout étonné, un boudoir.

— Oui, c'est ici que m'a amenée une fois ce misérable Guillaume Poiré, dit Rose en baissant les yeux, et pendant que Morillon examinait la chambre en vainqueur. Plutôt la mort ! reprit-elle, avec éclat, que d'acheter la liberté ou la vie au prix de mon honneur !

Et comme Morillon allait s'élancer vers elle, Rose s'échappa tout à coup, et la porte de ce délicieux boudoir se referma sur Morillon avec un bruit de fer qui lui apprit qu'il tenterait de vains efforts pour l'ouvrir. Le vainqueur pris au piège se mit à hurler, mais déjà Rose était bien loin et avait fermé derrière elle les portes de quatre ou cinq chambres. Elle regagna celle où était resté son père.

— Allons, allons, lui dit-elle avec une énergie qui remua les sens engourdis de l'ivrogne, qui depuis longues années était habitué à obéir à la voix de sa fille, levez-vous, mon père, et suivez-moi.

— Où allons-nous ? dit le vieux Robertin en chancelant.

Rose hésita ; mais elle savait qu'il n'y avait qu'un mot qui fût tout-puissant sur cette nature dégradée et inerte.

— Nous allons dîner chez le compère Mathurin Fichet; vous savez, celui qui a de si bon vin.

— A la bonne heure, dit l'ivrogne.

Robertin suivit sa fille. Quelques minutes après, ils étaient dans la grande cour du château. Tout le monde s'entretenait de la nouvelle nomination. Rose s'avança résolument vers les geôliers et leur dit :

— Mon père a reçu ordre de se rendre à la commune pour y prêter serment, nous serons ici à la nuit tombante.

— Et le commissaire de la Convention ? dit l'un des geôliers.

— Il est couché, repartit Rose; voilà trois nuits qu'il voyage à cheval. Ne le troublez pas dans son sommeil... il nous l'a bien recommandé.

On la salua avec respect, et la brave fille sortit avec son père. En longeant les murs du château, elle se débarrassa des clefs qui fermaient toutes les portes par où il fallait passer avant d'arriver jusqu'à la chambre obscure où elle avait laissé Morillon. La nuit était venue, et l'intrépide jeune fille ayant loué une petite charrette, y plaça son père et sortit bientôt de la ville de Nantes.

Nous avons raconté cet incident de la vie de Morillon tel qu'il est reproduit dans les documens de l'époque, parce que cette séquestration, qui ne paraît au premier abord qu'une plaisanterie burlesque, eut sur les évènemens de cette histoire et sur les évènemens qui ébranlèrent la Bretagne une influence qui en a peut être complètement changé la face.

XVI.

Pendant que Morillon jouait son rôle de Céladon près de Rose Robertin, Barthe et Poiré s'étaient mis en route pour Rennes, et ils y étaient arrivés le lendemain, que Morillon hurlait encore dans sa cage. Une fois à Rennes, Guillaume échangea son uniforme contre ses anciens habits de paysan, et reçut les dernières instructions de Barthe. Celui-ci lui apprit alors que la Guyomarais était certainement l'un des associés de la Rouarie, et qu'il était impossible qu'il ne se passât pas dans son château quelques menées, grâces auxquelles on serait enfin sur la trace de la conspiration.

— Tu comprends, dit Barthe à Poiré, tu es annoncé comme un furieux royaliste ; joue ton rôle en conscience, gagne la confiance du jardinier et puis celle du maître. Aide-nous à découvrir cet enragé marquis et tu ne regretteras pas d'avoir été destitué de tes fonctions de commandant du château de Nantes.

Les deux espions prirent immédiatement la route du château de la Guyomarais. Ils y arrivèrent à la nuit tombante.

Le château était situé au bout d'une longue avenue d'ormes traversant des terres labourables. Le jardin qui entourait les bâtimens avait tout au plus sept ou huit arpens et se trouvait au milieu de ces terres. Il était défendu par une simple haie vive. La maisonnette qu'habitait Périn était située au bout de l'avenue et à l'entrée de cet enclos naturel, comme serait la loge d'un concierge à l'angle d'une grille. Elle était cependant en dehors de la haie, et se perdait dans l'ombre des arbres séculaires de l'avenue.

Lorsque Barthe et Poiré arrivèrent à la porte du jardinier de la Guyomarais, Périn répondit à leur premier appel. Il était seul dans sa maison et ne parut nullement étonné de voir arriver nos deux espions. Barthe comprit qu'on avait compté sur sa promesse et qu'ils étaient attendus, et à la façon amicale dont Périn l'accueillit, il vit qu'il avait cause gagnée.

Après les avoir fait asseoir et les avoir invités à se reposer, Périn demanda à Poiré où il avait servi, et celui-ci ne manqua pas de noms à citer.

Il n'y avait pas assez longtemps qu'il avait abandonné son état de jardinier pour n'avoir pas d'excellens renseignemens à fournir sur son propre compte. Périn passa ensuite à l'examen de la science horticole de Guillaume, et reconnut avec plaisir qu'il avait affaire à un habile jardinier.

Le marché fut bientôt conclu, car Guillaume ne se montra difficile sur les gages, qu'autant qu'il le fallait pour n'avoir pas l'air d'avoir envie de la place à tout prix. Barthe, à qui Morillon avait donné rendez-vous à Rennes, n'accepta pas l'offre que lui fit Périn de passer la nuit dans la cabane, et repartit sur-le-champ pour la ville. Il avait été convenu entre lui et Guillaume qu'à la première découverte celui-ci en enverrait avis à Morillon en expédiant à Rennes un des gendarmes de la brigade, qui se trouvait à une lieue à peu près de la Guyomarais.

Le soir même, Guillaume fut installé dans un petit grenier situé au-dessus de la chambre de Périn, qui occupait le rez-de-chaussée. Ce grenier avait une lucarne qui, ouvrant du côté du château, dominait par conséquent toute la partie du jardin qui séparait la demeure du maître de la petite maison du jardinier. Guillaume, qui avait le désir de voir finir bientôt l'espèce de pénitence qui lui était imposée, se mit en embuscade dès qu'il fut retiré dans sa petite chambre, et examina le château. Il était exactement fermé, et nul bruit ne s'y faisait entendre.

Guillaume, après une heure d'attente, supposant qu'on lui avait confié une mission tout à fait inutile, allait se décider à se coucher, lorsqu'il entendit le pas d'un cheval qui entrait dans l'avenue. Bientôt après le cheval s'arrêta à la porte de Périn ; le cavalier mit pied à terre, et Guillaume put entendre une voix qui disait au jardinier :

— Eh bien ! comment va ce pauvre M. Gosselin ?

— La fièvre ne l'a pas quitté de la journée, monsieur le docteur, du moins à ce que m'a dit ma femme, qui aide la sienne à le veiller.

— C'est bien, reprit le docteur, je vais près de lui. Seulement, dites-moi, quelqu'un est-il venu le voir aujourd'hui ?

— Ceux qui viennent d'habitude.

— C'est tant pis, dit le médecin, les conversations l'animent et lui font du mal.

— Il est encore plus agité quand il ne voit personne, répliqua Périn. Sa femme ne peut le calmer ; et aujourd'hui même, comme M. Fontevieux est arrivé plus tard qu'à l'ordinaire,

M. Gosselin a voulu partir, il a demandé son cheval.

— Le malheureux se tuera, dit le médecin avec un soupir.

Aussitôt, et sans attendre la réponse de Périn, il entra dans le jardin et se dirigea vers le château.

Quoique la porte principale fît face à la maisonnette où se trouvait Guillaume Poiré, le médecin n'y alla point frapper ; il fit le tour du château et entra sans doute par quelque porte de service.

Guillaume ne quitta point sa lucarne. Au bout de deux heures, il vit ressortir le médecin, accompagné d'une femme. Ils causaient avec action ; mais à la distance où ils se trouvaient, Guillaume ne put d'abord entendre les paroles ; cependant ils s'approchèrent peu à peu, et cette femme accompagna le docteur jusqu'à la porte du jardinier.

— Demain soir, lui disait le médecin, je serai ici à pareille heure, et je ne le quitterai plus.

— Je vous remercie de vos bons soins, monsieur Thaburel, repartit la dame ; je n'ai pas besoin de vous dire combien nous vous serons tous reconnaissans de votre dévoûment.

— Je n'aurais pas hésité à rester ce soir, repartit Thaburel, si je n'étais obligé de donner un prétexte à mon absence de Rennes. Puis il reprit : D'ailleurs, il faut que je passe à la Prémontrée pour voir le malheureux comte de Perbruck.

— Comment va-t-il ? dit la dame.

— C'est une visite d'adieu que je vais lui faire. Il n'y a plus aucun espoir.

— Et son père est-il informé de l'état de son fils ?

— Je lui ai envoyé deux messagers, mais aucun n'a pu l'atteindre. Vous comprenez qu'il ne dit pas où il se cache.

La dame ne répondit pas, et Thaburel reprit aussitôt :

— Adieu et à demain. Je ne quitterai plus notre malade.

— Vous le trouvez donc bien mal ? repartit la dame.

— Si monsieur Gosselin, répondit le médecin, voulait avoir pour lui-même la patience qu'il impose aux autres, il serait bientôt guéri, mais sa pensée le dévore. Il faut tout faire pour le calmer.

Le médecin appela Périn et remonta à cheval ; la dame retourna lentement vers le château. Dans cette première soirée, Guillaume Poiré avait recueilli trois noms. Celui de Gosselin, celui du médecin Thaburel et celui de Fontevieux, qui tous les trois lui étaient parfaitement inconnus. Mais on avait parlé de Perbruck, et c'était là un indice suffisant pour lui faire croire qu'il était sur la bonne piste.

Le lendemain, Périn désigna à Poiré ce qu'il avait à faire, et celui-ci fut obligé de bêcher un carré de jardin.

Il y était à peine depuis quelques minutes qu'il se mit à chanter à tue-tête. Périn accourut aussitôt et lui dit de la façon la plus naïve du monde :

— Eh ! mon gars, j'avais oublié de te dire que nous avons un malade dans le château. Ce n'est pas la peine de lui rompre la cervelle avec tes chansons.

— Ah ! ah ! dit Poiré en reprenant son ouvrage d'un air d'indifférence, c'est donc un de nos maîtres ?

— Non, répondit Périn, c'est un des amis de M. la Guyomarais.

— C'est drôle qu'il vienne se faire soigner dans une campagne ; il me semble qu'à la ville, il serait bien plus à portée des médecins.

— Bah ! dit Périn, il paraît que c'est un pauvre diable à qui on a donné asile par pitié. Tiens, ajouta-t-il, voilà ma femme qui vient de ce côté-ci, elle va nous en donner des nouvelles. Eh bien ! Mariolle, lui dit-il en l'abordant, comment va ton malade ?

— Il a eu la fièvre toute la nuit, dit la femme Périn, et il a parlé à tort et à travers. Je crois qu'il est fou, et, ma foi, je pense qu'il n'ira pas loin.

Puis elle se retourna vers Poiré et dit à son mari :

— Voilà donc le gars que tu as arrêté ? Il me semble que tu aurais pu en choisir un plus jeune.

— Il me va comme ça, repartit le mari d'un ton aigre et jaloux.

La jardinière était jolie. Elle regagna sa maisonnette, et Périn alla se remettre à l'ouvrage de l'autre côté du jardin.

Tout cela avait été dit si naturellement, que Poiré dut penser qu'il n'y avait aucun mystère dans la présence de ce malade au château de la Guyomarais, ou du moins que les jardiniers n'en avaient pas d'idée.

La plus grande partie de la journée se passa sans qu'il remarquât rien d'extraordinaire. Vers les quatre heures, Poiré vit seulement arriver un jeune homme qui entra dans le château. Il supposa que c'était celui dont il avait été parlé la veille, et qu'on avait nommé Fontevieux.

Un moment après le jeune homme ressortit et vint droit à Poiré, qui était penché sur un carré dont il arrachait les mauvaises herbes, et lui dit :

— Eh ! père Périn !

Guillaume se redressa et répondit :

— Je ne suis pas monsieur Périn.

Le jeune homme parut stupéfait de rencontrer devant lui un visage étranger.

— Ah ! lui dit-il en l'examinant, qui donc êtes-vous ?

Guillaume lui raconta comme quoi il était

garçon jardinier et comme quoi il était arrivé de la veille. Le jeune homme ne fit pas d'observation et lui dit sans le quitter des yeux :

— Eh bien ! va dire à la mère Périn que j'ai besoin de lui parler.

Guillaume fit sa commission.

Il paraît que la demande déplut à la jardinière, car elle répondit d'un ton d'humeur :

— Je comprends : maintenant que monsieur de Fontevieux est arrivé, il faut que j'aille veiller le malade pendant que madame va aller causer dans un coin avec le jeune homme.

Aussitôt elle se dirigea vers le château ; Guillaume Poiré la suivit.

Mais ce qu'avait prédit la paysanne n'arriva pas. Fontevieux, car c'était bien lui, resta dans le jardin et se promena dans l'allée qui faisait face à la grande avenue.

Toutes les fois qu'il arrivait près de la barrière, il s'arrêtait, tirait sa montre comme quelqu'un qui attend avec impatience des gens qui n'arrivent pas.

Guillaume observa ce manège, qui dura jusqu'au moment où il vit venir plusieurs cavaliers bride abattue.

Le premier que Guillaume put apercevoir était le marquis de Perbruck ; Poiré le reconnut pour l'avoir vu chez Fichet. Il était en compagnie d'un gentilhomme aussi âgé que lui, mais que Poiré ne connaissait pas, c'était M. de Paradèze. Fontevieux les introduisit dans le château. D'autres arrivèrent successivement : c'était Tinteniac, Tuffin, M. de Champagnolles, que Poiré ne connaissait pas. Fontevieux les introduisit de même dans l'intérieur du château.

Ceci ressemblait volontiers à une réunion de conspirateurs, et la présence de M. de Perbruck était pour Poiré une preuve suffisante du caractère politique de cette assemblée. Guillaume vit briller dans un prochain avenir les dix mille livres promises par Morillon.

Cependant la nuit était arrivée, et il fallut que Guillaume se retirât dans la maison de Périn. Ainsi une conférence avait lieu dans le château, et Poiré se désespérait en voyant qu'il lui serait sans doute impossible de savoir quel en était le but.

Il essaya d'en découvrir quelque chose en faisant causer le jardinier, tout en mangeant l'énorme morceau de pain qui lui servait de souper. Poiré lui dit du ton le plus niais qu'il put prendre :

— Il me semble que tout ce monde-là va bien fatiguer votre pauvre malade.

— Ma foi, dit le jardinier, qui paraissait toujours de fort mauvaise humeur, un peu plus, un peu moins, au point où il en est, cela ne lui fera pas grand'chose. Il paraît qu'il veut faire son testament, et c'est pour cela qu'on a fait venir le notaire et les témoins.

— C'est donc un homme riche ce M. Gosselin ? dit Poiré.

— Je ne le croyais pas, répondit le jardinier, mais il paraît qu'il a de quoi.

— Et de quel pays est-il ?

— Je n'en sais rien, et je ne m'en occupe pas, repartit la femme Périn avec un tel air d'indifférence que Poiré jugea que décidément elle ne savait rien.

— Allons, dit-elle un moment après, voilà l'heure d'aller se coucher.

— Oui, fit Périn, pour vous autres ; mais moi il faut que j'attende l'arrivée du docteur, qu'est pas encore venu.

— Oh ! si vous voulez, dit Guillaume, je l'attendrai, moi, je n'ai pas envie de dormir.

— Tu ne sais pas où sont les écuries, dit le jardinier.

— Que si, dit Guillaume, je les ai vues là-bas, derrière le château, au coin du clos.

— Ah ! fit la femme, vous savez déjà les êtres...

Guillaume eut peur d'avoir été trop loin ; mais Périn reprit aussitôt, et sans montrer aucune défiance :

— C'est égal, le docteur est habitué à moi, et je l'attendrai. Monte dans ta chambre, mon gars, chacun son ouvrage.

Guillaume obéit et gagna le petit escalier extérieur qui montait à son grenier. Une fois chez lui, Guillaume se mit à marcher pesamment pendant quelques minutes jusqu'au moment où la paysanne impatiente lui cria à travers les planches :

— Eh ! dis donc ! toi, là-haut, vas-tu bientôt me laisser dormir ?

Guillaume s'arrêta, et bientôt après, au silence absolu qui régnait au rez-de-chaussée, il jugea que le sommeil avait gagné la jardinière. Bientôt après il entendit le bruit d'un cavalier qui arriva en quelques instans près de la maison. Périn alla recevoir son cheval en lui disant :

— Bonsoir, monsieur le docteur.

Celui ci ne s'informa pas, comme il avait fait la veille, de la santé de son malade et dit seulement à Périn :

— Tu peux te coucher, je ne partirai pas cette nuit.

Périn lui répondit :

— Mme Gosselin m'en avait averti, et je vais conduire votre cheval à l'écurie.

Thaburel entra dans le clos et le traversa rapidement pendant que Périn longeait la haie pour arriver aux écuries par un petit sentier qui la bordait en dehors. Un moment après il revint, et Guillaume l'entendit se coucher. Alors notre espion se décida à tenter un grand coup.

Il quitta son grenier, tourna le clos par le sentier qu'avait suivi Périn, afin de découvrir quelque passage par où il pût pénétrer sans

être vu du château. Quelques instans après il arriva à une petite porte basse et qui ouvrait sur une grange déserte. Cette grange communiquait à l'écurie, qui ouvrait elle même sur une basse-cour qui n'était close que par des treillages mal joints.

Bientôt Guillaume se trouva dans le jardin, et quelques instans après il était à la porte du château.

Malgré l'épaisseur des volets, tant intérieurs qu'extérieurs, qui fermaient chaque fenêtre, Poiré reconnut que l'on parlait avec action dans une des salles basses du château, mais il ne put entendre ce qui s'y disait. Il écouta longtemps et finit par se décider à entrer. Il se glissa le long d'une allée et arriva à la petite porte par laquelle il avait vu pénétrer tous ceux qui étaient arrivés dans la journée ; mais ce fut en vain qu'il essaya de l'ouvrir, elle était fermée intérieurement. Guillaume, désespéré, allait se retirer, lorsqu'il entendit tourner la clef dans la serrure et tirer les verrous avec précaution. Il se jeta derrière une charmille, tremblant d'avoir été découvert, et s'attendant à voir sortir les personnages qu'il avait vus entrer.

Sa stupéfaction fut grande, en apercevant sur le seuil ouvert une espèce de fantôme blanc, qui ferma lentement la porte derrière lui, et qui s'avança silencieusement vers la basse-cour. Guillaume le suivit. Cet étrange fantôme entra dans l'écurie, et malgré l'obscurité de la nuit, il détacha un cheval qu'il fit sortir, puis il dit d'une voix que l'animal obéissant sembla reconnaître :

— Allons, César, tiens-toi tranquille, nous allons nous remettre en campagne.

Puis, il alla chercher la selle, puis la bride, harnacha complètement le cheval et l'enfourcha.

A peine ce singulier personnage enveloppé d'un long drap blanc fut-il en selle, qu'il fit entendre une sorte de rire satisfait, et qu'il s'écria :

— A moi, maintenant, mes fidèles Bretons. Guerre à la république, et vive le roi !

Aussitôt il lança son cheval à travers le jardin en continuant ses cris. Mais déjà un tumulte extraordinaire s'était fait entendre dans le château. On criait, on appelait de tous côtés, et parmi ces voix confuses Poiré put entendre une voix de femme qui disait plus haut que tous les autres :

— Armand ! Armand ! où es-tu ?

— Ah ! les voilà ! répondit le cavalier en poussant un cri sauvage.

Il se précipita du côté du château au moment où en sortaient cinq ou six personnes parmi lesquelles était une femme.

— Le voilà ! le voilà ! s'écrièrent-ils tous à la fois, en s'élançant vers le cavalier, qui lui-même se jeta au milieu de ceux qui venaient pour l'arrêter.

— Saisissez-le, arrêtez-le ! criait la femme que Poiré reconnut pour celle qui avait causé la nuit précédente avec le docteur.

Mais le cheval, lancé à toute bride, et animé par les cris de ceux qui le poursuivaient, se mit à courir à travers le jardin, emportant avec lui son cavalier enveloppé dans son blanc linceul. Ce malheureux semblait s'exciter dans cette course furieuse par des rires et des cris extravagants. Enfin, Fontevieux se décida à s'élancer à sa rencontre, mais ce fut en vain, le cavalier lui asséna un coup du bâton qu'il tenait à la main et le renversa par terre tout étourdi. Ce fut alors que celle qui devait, selon Poiré, être Mme Gosselin, rentra dans le château. Elle reparut presque aussitôt tenant une paire de pistolets. Elle se plaça au milieu d'une allée par laquelle arrivait le cheval de toute sa vitesse, et lorsqu'il fut à quelques pas d'elle, elle l'ajusta, tira, et le cheval, frappé à l'épaule, trébucha, se releva, et s'abattit tout à fait aux pieds de Thérèse Moëllien, car c'était elle.

— Ah ! misérable ! fit le cavalier en se relevant et en marchant sur elle.

— Tais-toi, Armand, lui dit Thérèse d'une voix éclatante... tais-toi, le roi dort.

A ce mot, le terrible insensé laissa tomber le bâton qu'il tenait à la main et resta immobile. Les autres personnes qui s'étaient répandues dans le jardin pour l'arrêter arrivèrent près de lui, et Poiré entendit la voix de M. de Perbruck dire à l'un de ceux qui l'accompagnaient et qui n'était autre que M. de Paradèze :

— Décidément il est fou ! Nous ne pouvons marcher avec un chef tel que celui-là.

— Mais qui mettre à sa place ? répondit le baron.

— Il ne manque pas de gentilshommes qui le valent... répondit hardiment M. de Perbruck.

— Je ne dis pas le contraire, reprit le baron de Paradèze, mais si la Rouarie nous manque, tout est perdu.

Guillaume tressaillit de joie à ce nom ; un éclair aux reflets d'or l'éblouit. Il y avait dix mille francs dans ce nom.

— Que disiez-vous de M. Gosselin ? dit Thérèse en s'approchant de ces messieurs et en appuyant sur ce nom... de Gosselin.

— Il est inutile de nous rappeler ce nom d'emprunt, répartit M. de Perbruck ; ne connaissons-nous pas tous le vrai nom de celui qui le porte ?

— Les murs ont des oreilles, et les arbres aussi peut-être. Tenez, voyez, on est levé dans la maison du jardinier.

Le médecin, aidé de Fontevieux, avait ramené la Rouarie dans le château. Thérèse et les

deux vieux gentilshommes y rentrèrent immédiatement.

Guillaume poussa un soupir de tigre ; il tenait enfin la Rouarie. Sa seconde pensée fut de se dire :

— Que ferai-je de mes dix mille livres ?

Aussitôt, Guillaume reprit en toute hâte le chemin par où il avait pénétré dans le clos, et regagna son grenier. Il y était à peine qu'il entendit Périn sortir de sa maison et monter doucement.

— Eh ! lui dit le jardinier, est-ce que tu dors ?

— Nenni ! fit Poiré, j'ai entendu un bacchanal d'enfer, et je n'ai pas osé bouger.... J'ai cru qu'il y avait une légion de diables dans le jardin.

— Tu ne t'es donc pas couché, que te voilà habillé ?

— C'est qu'au contraire je me suis relevé tout à fait, parce que je ne veux pas rester une heure de plus dans une maison où il revient des morts.

Le paysan se signa et dit à Guillaume :

— Tu attendras bien le jour ; mais puisque tu es levé, descends un peu en bas. Ma femme se meurt d'effroi, et moi-même... Ah ! que le diable emporte ce M. Gosselin !

— C'est peut-être ce que le diable a voulu faire, dit Poiré en suivant le jardinier.

Ils rentrèrent dans la chambre basse et trouvèrent la femme de Périn à genoux et récitant ses prières pendant que ses dents claquaient d'épouvante.

On ralluma le feu, on se blottit autour du foyer et l'on causa sur l'évènement de la nuit.

— M'est avis, dit le jardinier, que je devrais avertir M. la Guyomarais de ce qui se passe.

— Vous ne feriez pas mal, dit Poiré, qui cherchait un prétexte pour s'éloigner immédiatement, et si vous vouliez lui écrire un mot, je lui porterais la lettre. Ce serait le meilleur.

— Le meilleur dit le jardinier, est que je parte tout droit pour Rennes, et que j'aille prévenir monsieur.

— Tiens, dit la femme, le meilleur encore en y pensant bien, c'est de nous tenir tranquilles. Quand notre maître a amené ici ce monsieur Gosselin, il nous a dit ce me semble : « Quoi qu'il arrive, quoique vous entendiez ne vous mêlez de rien. » Tu connais M. la Guyomarais, ajouta-t-elle en s'adressant à son mari, il veut-être obéi dans tout ce qu'il dit ; s'il nous a recommandé de ne nous mêler de rien, c'est que ça lui va qu'on fasse la course à travers ses carrés et ses plates-bandes. Ainsi, restons chez nous.

— C'est possible, dit Poiré, que ça vous aille. Mais ça ne me va pas de rester dans une maison pareille. Au revoir, la compagnie, dit-il en se levant et en se dirigeant vers la porte.

— Attends au moins que je te paie ta journée, lui dit Périn.

— Je vous en fais cadeau, dit Guillaume.

— Mais tu ne peux pas t'en aller comme ça, reprit le jardinier en voulant l'arrêter.

— Laisse-le partir, dit la jardinière à son mari. Qui sait si monsieur ne nous aurait pas mis à la porte pour avoir pris un garçon jardinier sans le lui avoir présenté ?

Guillaume Poiré s'éloigna. La passion qui animait les hommes de cette époque était extraordinaire. Ce misérable Poiré frémissait de joie à la pensée d'avoir découvert le terrible conspirateur, et si l'idée des dix mille livres entrait pour quelque chose dans son bonheur, l'idée d'envoyer le marquis de la Rouarie à l'échafaud, le flattait peut-être plus. Dès qu'il eut quitté la maison de Périn, Guillaume courut en toute hâte vers la brigade où il devait trouver un homme qu'il pût expédier à Morillon, qu'il croyait à Rennes. Pendant que le misérable espion allait dénoncer le chef de tant de nobles conjurés, une bien triste scène se passait dans l'intérieur du château.

XVII

On avait recouché la Rouaire ; le médecin l'avait saigné, et le transport furieux qui s'était emparé du malheureux Armand s'était subitement calmé. Pendant ce temps on s'était assemblé dans la chambre contiguë à celle où la Rouarie était couché.

Taburel ne le quitta que lorsqu'il le vit assoupi ; alors il entra dans la chambre où s'étaient formés plusieurs groupes : Thérèse et Fontevieux d'un côté, Tinteniac et Tuffin de l'autre, MM. de Paradèze et de Perbruck dans l'embrasure d'une croisée ; on parlait bas, mais on discutait avec chaleur.

L'arrivée de Taburel fit cesser tous ces entretiens.

— Eh bien ! lui dit-on lorsqu'il parut, êtes-vous plus rassuré ?

— La maladie est terrible, répliqua-t-il ; mais la constitution de la Rouarie est si puissante qu'il est possible qu'il triomphe de son mal. Si la journée de demain et la nuit prochaine n'amènent pas de nouveaux accidens, je crois pouvoir répondre de lui ; mais il faut que cette journée et cette nuit se passent dans le plus absolu repos.

— N'oubliez pas, reprit M. de Perbruck, que ni moi, ni M. de Paradèze ne pouvons rester longtemps dans ce château, et qu'il faut que nous sachions à quoi nous en tenir.

— Je ne vous demande que vingt-quatre heures, répondit Taburel ; dans vingt-quatre heures M. de la Rouarie sera mort ou sauvé.

— C'est bien ! fit M. de Perbruck en saluant.

— Messieurs, reprit Thérèse Moëllien en s'adressant à Tinteniac et à Tuffin, veuillez montrer à ces messieurs les chambres qu'on leur a préparées.

Tous sortirent,et Thérèse resta avec Taburel et Fontevieux. Elle se retourna vers le docteur, et sans lui adresser la parole, elle attacha sur lui un regard plein de tristesse. Taburel détourna les yeux.

— Quoi ! dit alors Thérèse à voix basse, il n'y a donc plus d'espoir ?

— Il n'y en a plus, dit Taburel.

Thérèse cacha sa tête dans ses mains et se mit à fondre en larmes, en disant d'une voix étouffée :

— Nous sommes perdus !

— Mais pourquoi, dit Fontevieux, pourquoi avoir donné à nos amis l'espoir que d'ici à vingt-quatre heures le marquis pourrait être sauvé ?

— C'est, répondit Taburel, parce que demain doivent arriver ici la Châtaigneae, Granville, Champagnolles et quelques autres, qui ne se croiront pas déliés de leur serment parce que la Rouarie sera mort. Il faut que son œuvre lui survive. C'est lui qui l'aura créée, ce sera nous qui l'accomplirons. N'attendez-vous pas, d'ailleurs, le jeune homme que vous avez envoyé à Desilles, sous le nom du comte de Perbruck ?

Thérèse et Fontevieux ne répondirent que par un signe affirmatif. Tous deux étaient trop cruellement frappés dans leur affection et dans leur dévoûment pour avoir une autre pensée que celle de la perte immense qu'ils allaient faire.

— Et maintenant allez vous reposer tous deux, reprit Taburel, je resterai près de lui.

— Non, dit Thérèse, si sa fin est prochaine, je ne le veux point quitter, c'est moi qui veillerai à son chevet.

— Mais, dit Georges, voilà bien des nuits que vous passez sans sommeil ; si le dévoûment et le courage ne se lassent pas, les forces humaines se brisent. Allez, Thérèse, nous avons besoin que vous soyez forte. Je resterai près du marquis.

— Vous, dit Thérèse avec un amer sourire, vous ? Non, pas vous ; oh ! s'il doit mourir, et qu'une lueur de raison lui revienne, il faut qu'il me voie près de lui, il faut qu'il ne puisse pas croire que je l'ai abandonné un seul moment.

Fontevieux baissa les yeux et s'inclina. Thérèse lui tendit la main, et rentra tout aussitôt dans la chambre de la Rouarie. Taburel resta avec Fontevieux dans la pièce contiguë ; ils se jetèrent sur des fauteuils, où la fatigue ne tarda pas à les endormir l'un et l'autre.

Cependant, Thérèse était debout devant le lit sur lequel gissait le marquis. Dormait-il, ou bien le repos dans lequel il paraissait plongé n'était-il que le résultat de l'anéantissement de toutes ses forces ? Elle se pencha vers lui.

— Armand... Armand, dit-elle de cette voix qui avait coutume de l'éveiller au milieu du plus profond sommeil.

La Rouarie demeura immobile. Thérèse poussa un profond soupir ; la Rouarie devait être bien mal pour ne pas avoir répondu à cette voix aimée... Alors, Thérèse alla sur la pointe du pied jusqu'à la porte de l'antichambre où étaient restés Taburel et Fontevieux. Dès qu'elle fut assurée qu'ils dormaient, elle ferma cette porte, poussa le verrou et revint près du marquis.

Elle se mit à genoux au chevet du lit ; mais ce n'était pas pour prier. A l'endroit du traversin et des oreillers elle glissa la main entre les deux matelas et attira doucement une petite valise qui s'y trouvait cachée. Malgré l'extrême précaution que Thérèse mit à ce mouvement, il éveilla la Rouarie ; il se releva brusquement, se retourna et chercha à arrêter la main qui s'emparait de son trésor. Il reconnut Thérèse et lui dit d'une voix presque éteinte :

— Pourquoi veux-tu me prendre ces papiers ?

— Je voulais les consulter pendant que je suis seule, dit Thérèse d'une voix tremblante, je voulais calculer les forces sur lesquelles nous pouvons compter.

— Non, dit la Rouarie avec un sourire amer, je vois bien ce que c'est, tu veux les prendre, parce que... je... vais...

Il ne put en dire davantage, et il retomba dans le lourd assoupissement qui l'accablait. Thérèse leva au ciel ses yeux mouillés de larmes. Cependant elle reprit courage et s'éloigna du lit avec la valise. Elle l'ouvrit et chercha rapidement parmi les nombreux papiers qu'elle renfermait. Enfin, elle trouva un cahier composé de cinq ou six feuilles de papier écolier cousues ensemble : c'était l'acte d'association de tous les gentilshommes de la Bretagne, du Maine et de l'Anjou ; cet acte portait deux cent vingt signatures, et pouvait devenir l'acte d'accusation avec lequel on pouvait envoyer deux cent vingt têtes à l'échafaud. Thérèse remit dans la valise tous les autres papiers qui s'y trouvaient, tels que les pouvoirs en blanc signés par les princes, les diverses commissions qu'ils avaient données à la Rouarie, les brevets dont il pouvait disposer, enfin tout ce qui ne portait que son nom. Elle replaça la valise à l'endroit où elle l'avait prise, sans que cette fois la Rouarie s'aperçût de ce mouvement.

Cela fait, Thérèse feuilleta pendant quelques momens la liste des conjurés à la clarté d'une bougie qui brûlait dans un angle de la chambre, puis après l'avoir parcourue d'un bout à l'autre, comme pour se remettre en mémoire les noms qu'elle contenait, elle s'approcha de la bougie. Après une longue hésitation, elle se préparait à brûler cette liste terrible lorsqu'une nouvelle

pensée la retint tout-à-coup, son œil s'illumina d'une espérance triomphante... elle murmura quelques paroles et prit une autre décision.

Aussitôt elle ôta sa robe, et se mit à en découdre patiemment la doublure. Après cela, elle défit le cahier et l'étendit feuille à feuille sur le drap de sa robe, elle rabattit par dessus la doublure de soie, et cette main, depuis si longtemps accoutumée à ne manier que des armes, reprit patiemment l'aiguille. Thérèse piqua soigneusement chaque feuille, de manière à ce qu'elle ne pût point glisser entre la soie et le drap. Il lui fallut ensuite recoudre la doublure, et refaire tout ce qu'elle avait défait, et le jour commencait à se lever au moment où Thérèse finissait ce patient travail. Pendant ce temps, pendant que Thérèse, après dix nuits de veille, trouvait encore la force de veiller pour le salut de tous, Fontevieux, Taburel, MM. de Paradèze et de Perbruck dormaient à quelques pas d'elle. Quelle victoire remportée au milieu des cris des combattans et de l'ivresse de la lutte, sera plus méritante devant Dieu que ce dévoûment infatigable, et qui domptait jusqu'à la nature ?

Le jour venu, Thérèse s'habilla rapidement et rouvrit la porte de la chambre où elle avait laissé Fontevieux et Taburel.

Fontevieux était seul et vint à elle en lui disant :

— J'ai pensé que vous dormiez, j'ai respecté votre sommeil.

— Oui, dit Thérèse Moëllien avec douceur, j'ai dormi, et maintenant je me sens plus forte contre les dangers qui peuvent nous menacer.

J'ai dormi, avait-elle répondu à Fontevieux; il y avait donc entre elle et la Rouarie des secrets qu'elle cachait même à Georges: à moins qu'elle n'eût pour l'avenir des desseins qu'elle ne voulait confier à personne, pas même à celui qu'elle aimait. La femme n'avait pas absorbé l'héroïne.

Fontevieux lui annonça l'arrivée de M. de Champagnolles et de M. de Grandville, qui venaient d'arriver à la Guyomarais.

Les gentilshommes présens au château, avertis que Thérèse était visible, vinrent aussitôt pour la saluer. Taburel entra dans la chambre de la Rouarie et le trouva éveillé. Le médecin resta tout surpris, sinon satisfait, de voir l'homme qu'il avait condamné la veille, se lever sur son séant, lui tendre la main et lui parler d'une voix forte et libre. Le lourd sommeil de la nuit avait donné au malade ce repos de l'esprit que le médecin jugeait indispensable à son salut. La Rouarie demanda à voir les personnes présentes dans le chêteau. Thérèse les introduisit près de lui. Le marquis causa avec calme de leurs projets et du prochain avenir qui allait s'ouvrir pour leur noble cause.

L'impatience fiévreuse qui le faisait s'irriter de sa maladie avait disparu. Il semblait qu'averti du mal qu'il se faisait à lui-même, il se fût résigné à sa maladie et eût ajourné ses espérance.

Tous ceux qui l'entendaient étaient dans la joie la plus vive. Taburel lui seul remarquait avec une sorte de terreur profonde ce changement dont se réjouissaient tous les amis de la Rouarie et de la royauté.

Cependant le marquis remercia MM. de Perbruck, de Paradèze, Champagnolles et Grandville de l'empressement qu'ils avaient mis à venir s'informer de ses nouvelles, puis il les engagea à retourner chacun chez soi, non-seulement pour être prêts au moment de l'insurrection, mais encore pour que leur présence dans le pays n'excitât aucun soupçon, si par hasard les gendarmes qui battaient sans cesse les routes rencontraient tant d'étrangers aux abords du château de la Guyomarais.

— J'ai supplié les maîtres de la maison de ne point venir ici, leur dit-il, car ils sont surveillés, j'en suis sûr. Je n'ai besoin que des soins de Thérèse, et dans quelques jours je serai debout, n'est-ce pas, docteur ?

Thérèse et Fontevieux, pour qui la Rouarie était à la fois un héros et un ami, l'écoutaient avec un double désespoir, car d'une part ils savaient que ses espérances ne se réaliseraient pas, et d'une autre part ils étaient assurés que ce n'était pas le dévoûment qui avait amené près du marquis les nombreux visiteurs qui l'entouraient.

Cependant ceux-ci paraissaient embarrassés du conseil que venait de leur donner la Rouarie; lui-même commençait à s'étonner de leur silence, lorsqu'on entendit des voix nombreuses à la barrière qui fermait le clos de la maison du jardinier.

— Qu'est-ce que cela ? dit la Rouarie avec un trouble qu'il n'avait jamais montré en présence d'aucun danger.

Thérèse, qui avait regardé par le trou d'un volet, répondit :

— Ce sont MM. de la Châtaigneraie et le comte de Perbruck.

— Mon fils ! s'écria le marquis en s'élançant vers la fenêtre de façon à se trouver près de Mlle de Moëllien.

— Non, reprit Thérèse en parlant à M. de Perbruck seul, de manière à n'être entendue que de lui, ce ne peut être votre fils... mais c'est le brave jeune homme qui lui ressemble si exactement.

— Mais je trouverai donc partout ce misérable ! fit M. de Perbruck à voix basse.

— Silence, dit Thérèse, les voici qui entrent. N'oubliez pas que MM. de Champagnolles et de Grandville ne savent rien de cette étrange substitution.

Presque aussitôt parurent la Châtaigneraie et Saturnin Fichet.

Malgré lui et sous le regard de M. de Champagnolles et des autres gentilshommes présens, M. de Perbruck fut obligé de recevoir Saturnin

comme son fils. M. de Paradèze fit de même.

La Rouarie sa'ua Saturnin en lui donnant seulement le titre de colonel, dont il lui avait remis le brevet.

Après les premières informations sur la santé de la Rouarie et lorsqu'il appelait Saturnin près de lui, la Châtaigneraie fit un signe à M. de Perbruck, et l'entraîna dans un angle du salon.

— Monsieur le marquis, lui dit-il tout bas, je désirerais avoir un entretien particulier avec vous.

— A quel sujet ? lui dit le marquis.

— Au sujet de votre fils.

— Pourquoi parlez-vous tout bas ? dit la Rouarie, que toute conversation particulière alarmait.

— Il s'agit d'une affaire de famille, repartit la Châtaigneraie.

— Bien ! Je me doute de ce que ce peut être, dit la Rouarie en souriant, et si cela ne vous déplaît pas, je désire être présent à l'explication.

— Cela ne le fatiguera-t-il pas beaucoup ? dit Thérèse au médecin.

— Laissez-le faire, répondit Taburel. cela le distraira de la pensée dominante qui le poursuit.

Sur un signe de Thérèse, Tinteniac invita MM. de Champagnolles et M. de Grandville, arrivés dans la nuit, à prendre quelques rafraîchissemens. Ceux-ci se retirèrent, mais au regard qu'ils échangèrent entre eux, on eût deviné aisément qu'ils s'opposaient à cette réunion par un autre motif qu'un intérêt de famille. Déjà les soupçons et la division s'étaient glissés entre les principaux chefs de la conspiration. La Rouarie contenait encore ces germes de division, mais sa mort devait les faire éclater.

Cependant MM. de Perbruck et de Paradèze, la Rouarie, Thérèse, Fontevieux, la Châtaigneraie et Saturnin, tous ceux qui savaient la double existence du comte Césaire, étaient demeurés ensemble.

— Monsieur le marquis, dit aussitôt la Châtaigneraie à M. de Perbruck, j'ai une fatale nouvelle à vous annoncer. Votre fils est en danger de mort.

— Mon fils, s'écria le marquis... mais... où l'avez-vous donc vu ?... il est donc retrouvé ?

— Vous ignorez donc, reprit la Châtaigneraie, que j'étais resté dans le château de la Rouarie avec lui pendant l'assemblée des gentilshommes bretons ?

— C'est-à-dire, reprit avec dédain M. de Perbruck, que vous êtes resté avec le misérable qu'avait flétri la main du bourreau.

— C'était votre fils, dit la Châtaigneraie.

— Non, s'écria le marquis, c'était impossible ! Ce n'est pas mon fils.

— C'est lui, je vous le jure, dit Thérèse Moëllien.

— Ecoutez, monsieur le marquis, reprit la Châtaigneraie avec une gravité qui lui était peu habituelle, il faut enfin que vous sachiez toute la vérité... Veuillez la raconter à M. de Perbruck, dit-il à Thérèse.

Celle-ci répéta au marquis ce qu'elle-même avait appris de Marguerite. M. de Perbruck resta anéanti.

— Ce secret, ajouta la Châtaigneraie, je le savais, et pour que vous ne puissiez en douter, monsieur que voici, ajouta-t-il en montrant Fichet, vous remettra une lettre écrite par le comte à son lit de mort.

— A son lit de mort ! s'écria M. de P bruck... Mais il n'est qu'en danger, m'avez- s dit.

— On ne joue point avec la douleur d'un père, fit brusquement Taburel, on ne le trompe point avec des espérances qu'il faut lui arracher un instant après. Votre fils est perdu, monsieur le marquis. La gravité de ses blessures ne permet aucun espoir.

— La gravité de ses blessures ne permet aucun espoir ? répéta M. de Perbruck, mais où... et comment les a-t-il reçues, ou bien est-ce un assassinat ?

— Il les a reçues, dit alors la Rouarie d'une voix solennelle, dans le plus héroïque sacrifice que personne ait jamais pu accomplir, pour notre salut à tous. Je sais ce qui s'est passé, la Châtaigneraie, reprit la Rouarie, Lambert m'a tout dit. Mais apprenez-nous comment vous avez été sauvés de cette horrible chute.

— Quelle chute, et qu'est-ce que cela veut dire ? reprit le marquis de Perbruck, qui ne savait rien de ce qui s'était passé entre Morillon et les deux héroïques jeunes gens.

La Rouarie reprit la parole, et il raconta ce dont Lambert avait été le témoin, jusqu'au moment où les deux jeunes gens avaient disparu par la fenêtre.

XVIII.

Le récit de la Rouarie avait ému tous ceux qui l'écoutaient. M. de Perbruck était anéanti. Mais si l'on eût interrogé cette douleur accablée, on y eût trouvé peut-être qu'il pensait moins au courage et à la mort de son fils qu'à la perte des espérances ambitieuses qu'il avait fondées sur la vie de Césaire.

Cependant la Rouarie reprit bientôt en s'adressant à la Châtaigneraie :

— Et maintenant que j'ai dit par quel sublime héroïsme vous nous avez sauvés, dites-nous comment s'est accompli votre salut.

— Par un dévouement non moins grand, reprit la Châtaigneraie.

— Oh ! s'écria la Rouarie, noble pays où tout malheur a son dévouement près de lui.

— Vous devez comprendre, dit la Châtaigneraie, que dans la position où nous étions, le comte a dû atteindre la terre avant moi. Je tombai donc sur lui. Après le premier étourdissement causé par la violence de cette chute,

j'essayai de me relever. Je pus d'abord me remettre sur les genoux, je me penchai sur Césaire, il respirait encore, je l'appelai doucement.

— Pourrez-vous marcher ? me dit-il.

— Je l'espère, lui répondis-je.

— Eh bien ! fit-il, si vous avez les mains libres comme moi, dénouez la corde qui nous tient et tâchez de vous sauver ; j'ai les deux jambes brisées, ne pensez pas à moi.

— En effet, reprit la Châtaigneraie, on nous avait lié les poignets, mais je pouvais remuer les mains. Je parvins à défaire le nœud qui tenait liés les bras de Césaire. A son tour, et malgré les affreuses douleurs que lui causaient ses blessures, il parvint à me rendre le même service.

« — Maintenant, dit-il, partez, et dites à mon père que je meurs content d'avoir pu montrer en mourant que je n'étais pas indigne du nom que je porte. »

M. de Perbruck murmura quelques mots, et la Châtaigneraie reprit :

— Comme vous devez le croire, je ne voulus point abandonner celui qui avait tant souffert ; je parvins à le relever, et je le chargeai sur mes épaules. Je ne savais de quel côté me diriger, lorsque des coups de feu partis dans l'intérieur du château jetèrent une telle alarme parmi les quelques gardes nationaux restés à la grande porte, que je pus la franchir avec mon précieux fardeau.

— Je comprends, dit la Rouarie ; ce fut sans doute au moment où Delbenne et Morillon s'attaquèrent en croyant nous aborder. Continuez.

— Hélas ! reprit la Châtaigneraie, ma bonne volonté était plus grande que mes forces. Je fus obligé de m'arrêter avec Césaire à peu de distance du château. Nous y restâmes toute la nuit. C'est de là, reprit-il d'une voix triste, que j'ai vu l'incendie de votre noble demeure, monsieur de la Rouarie ; c'est de là que j'ai vu la retraite de ces brigands qui s'appellent entre eux citoyens. Ils passaient à quelques pas de nous, furieux de n'avoir trouvé ni femmes, ni vieillards, ni enfans à égorger pour pouvoir se vanter d'une victoire ; dix fois je voulus élever la voix pour les insulter. Mais Césaire avait raison : c'était appeler la mort sans que notre sang versé profitât à notre sainte cause. Nous les laissâmes passer.

Cependant ce repos, au lieu de ranimer nos forces, n'avait fait que rendre plus lourds nos membres endoloris. C'est à peine si je pouvais me relever ; comment aurais-je pu sauver mon malheureux ami ? Je prévoyais qu'il nous faudrait l'un et l'autre mourir de faim dans le champ de genêts où nous étions couchés, lorsque vers le soir même de ce jour épouvantable je crus entendre marcher à quelques pas de nous. Au risque de m'adresser à des ennemis, j'appelai, et je vis paraître la jeune fille qui nous avait appris le matin même le malheur de Césaire.

— Quoi ! Marguerite ? dit Thérèse Moëllien.

— Elle-même ! dit la Châtaigneraie.

— Pauvre et noble fille ! reprit Thérèse avec des larmes, elle nous avait suivis, moi et Armand ; elle était présente au récit que nous fit Lambert de votre noble dévouement. — « Ils doivent être morts, nous disait ce brave vieillard. — Mort ou vivant, s'écria Marguerite, je veux le revoir ; je trouverai son corps sous les ruines du château, et du moins il ne restera pas exposé aux injures de l'air ; il me semble qu'il doit avoir froid ! » Et aussitôt elle nous quitta.

— Marguerite nous a dit tout cela, fit la Châtaigneraie, lorsqu'elle nous eut retrouvés. Mais ce n'était pas assez pour elle, il fallait nous sauver. Mais que faire ? Comment emporter Césaire ? C'est tout au plus si je pouvais me traîner moi-même. Eh bien ! messieurs, dit la Châtaigneraie d'une voix altérée par les larmes, cette héroïque fille courut, alla, chercha, et au bout d'une heure elle ramena du château une misérable brouette qu'elle avait découverte dans les bâtimens intérieurs que l'incendie n'avait pas atteints. Nous y assîmes l'infortuné Césaire. Oh ! quel courage d'un côté et quel dévouement de l'autre ! Lui, Césaire, dont les jambes brisées pendaient en dehors de la brouette, dévorait ses douleurs, ne poussait pas un cri et plaisantait même, pour nous donner du courage, sur l'étrange équipage avec lequel il voyageait ; elle, Marguerite, poussait péniblement la brouette, évitant les ornières, les cailloux de la route pour épargner un cahot à son amant, haletante épuisée, tombant quelquefois sous la fatigue, mais se relevant aussitôt pour reprendre sa route et ses efforts... Noble fille !

La Châtaigneraie s'arrêta et essuya une larme.

— Et vous ? lui dit la Rouarie, vous ?

— Moi, dit la Châtaigneraie en baissant les yeux, j'ai fait une lieue sur mes genoux et sur mes mains, car mes pieds ne pouvaient plus me porter.

Tous ceux qui écoutaient ce récit avaient déjà beaucoup souffert, et cependant leur cœur se serra.

— Et cela a duré ?... dit Thérèse.

— Une nuit et un jour, fit la Châtaigneraie ! Enfin nous nous étions retirés dans un bouquet de bois, et nous avions perdu tout espoir, lorsque nous rencontrâmes ce brave jeune homme.

— M. Saturnin Fichet, dit M. de Perbruck, en qui la douleur ne pouvait éteindre la haine qu'il portait à notre aventurier.

— Ah ! je comprends, dit la Rouarie... vous

aviez gagné le bois du Vire et il allait à la Fosse-Ingant.

— En quelle qualité? dit M. de Perbruck avec insolence.

— Comme votre fils, répartit la Rouarie avec le plus parfait dédain.

— Mais il est temps que cette comédie finisse, dit avec violence M. de Perbruck, et je m'étonne que M. de la Rouarie ait osé...

— Il me fallait envoyer quelqu'un de sûr à Désilles, dit sèchement la Rouarie. J'étais déjà malade et je n'avais près de moi que ce brave jeune homme à qui je pusse me fier. Désilles l'avait vu à notre grande assemblée. Je ne pouvais lui raconter la longue histoire de cet éternel quiproquo. Ce jeune homme est parti, il le fallait pour nous tous, et je l'attendais, car... Mais, reprit il en faisant signe à Saturnin qui voulait parler, il nous dira tout à l'heure le résultat de son voyage. Continuez, la Châtaigneraie.

— Notre sauveur peut parler, dit la Châtaigneraie, car j'étais évanoui au moment où il nous a rencontrés.

— Eh bien! dit Saturnin d'un ton dont la froideur et l'amertume contrastaient avec le caractère insouciant qu'il avait montré jusqu'à ce jour, j'allais à la Fosse-Ingant, fort embarrassé du rôle que je joue, désirant trouver quelque part le comte Césaire pour lui remettre le brevet qui lui appartient, lorsque je fus appelé vers un petit bois par des gémissemens. J'y pénétrai, et je ne fus pas peu surpris de me trouver en face de celui que je cherchais. J'appris de Marguerite, qui seule avait conservé la force de parler, l'héroïsme de M. de la Châtaigneraie et du jeune comte. La nature m'a heureusement doué de membres vigoureux; je chargeai M. de la Châtaigneraie sur mes épaules, je pris la brouette, et je parvins à conduire les deux blessés dans une assez pauvre cabane, où je les ai déposés.

— Et après? dit la Rouarie.

Le docteur s'avança.

— Le lendemain, dit Taburel, un petit paysan venait me chercher à Rennes .. C'était l'infatigable Marguerite... Toujours forte, toujours prête au salut des autres, elle me conduisit près de ces messieurs... La Châtaigneraie n'avait besoin que de repos, mais le comte était incapable de supporter la seule opération qui eût pu le sauver.

— Ainsi donc?... dit le marquis de Perbruck avec angoisse.

— Veuillez lire la lettre qu'il vous écrit, reprit Saturnin.

M. de Perbruck la prit et lut à haute voix l'écrit suivant:

« Mon père, je vais mourir. Si j'avais pu être sauvé, je l'aurais été par le dévouement d'une femme que j'ai perdue, par le courage d'un ami qui a voulu me rendre l'honneur, par la générosité d'un frère, qui, chargé par le hasard de soutenir la dignité de votre nom et du mien, l'a fait respecter mieux que je ne l'eusse fait moi-même.

» Ce nom qu'on lui avait imposé malgré lui, il a voulu s'en dépouiller dès qu'il m'a eu retrouvé, mais il avait encore une mission importante à remplir sous ce nom, je l'ai supplié de le garder. Il s'y refusait, mais la Châtaigneraie lui a dit que cette mission était périlleuse. Alors il n'a pas hésité, il est parti... ce matin il est revenu, espérant que mon salut était possible, et tout prêt à se dépouiller encore pour moi, non seulement de ce nom d'emprunt, mais de tout ce qu'il avait fait en qualité de comte de Perbruck. Noble cœur! Si j'avais pu vivre, il m'eût légué ses droits à la confiance des nobles Bretons... Mais je meurs et je ne puis lui rien léguer, moi, à moins qu'il ne garde ce nom qu'il a si bien porté et qui a servi dans ses mains au succès de notre association. Mon père, je ne veux pas vous parler des bruits étranges qui ont couru sur la naissance de Saturnin. Je ne veux pas surtout approfondir le mystère de la tendresse de ma mère pour ce jeune homme, qui, ainsi que moi, a tous ses traits... Mais dans la position où se trouve notre association, il y aurait peut-être un noble parti à prendre. Consultez le marquis de la Rouarie, mon père, il se peut qu'il trouve utile ce que moi je trouve juste, il se peut qu'il trouve nécessaire que ce noble jeune homme conserve... »

La lettre s'arrêtait là.

— Il a bien fait, dit le marquis, il n'a pas osé écrire toute sa pensée...

— Il ne l'a pas pu, dit la Châtaigneraie, la force lui a manqué. Saturnin avait appris à la Fosse-Ingant que vous deviez vous rendre ici près de M. de la Rouarie, malade à la Guyomarais... J'ai voulu l'accompagner... J'ai voulu qu'il vous remît lui-même la lettre du comte Césaire.

— Et pourquoi? fit dédaigneusement M. de Perbruck.

— Le voici, dit Saturnin.

Il s'avança vers la Rouarie.

— Voilà, dit-il, ce que j'ai reçu à la Fosse-Ingant.

— Vingt mille livres en or, n'est-ce pas? fit la Rouarie.

— Il y manque deux livres six sous, dit Saturnin froidement. Je suis pauvre et il m'a fallu manger.

La Rouarie fit un mouvement comme pour lui tendre une poignée d'or, mais il s'arrêta.

— Non, dit-il, ce n'est pas ainsi qu'on paie les braves gens comme vous.

— Merci, reprit Saturnin, ce mot là me paie suffisamment; nous sommes quittes, et je ne vous demande maintenant que la permission de quitter ce pays.

— Vous? dit Thérèse, vous qui savez tous nos secrets?

— Quel rôle voulez-vous donc que j'y joue? reprit dédaigneusement Saturnin. Celui du comte de Perbruck... je ne le puis pas... je ne le veux pas. Seulement, je désire qu'il soit bien constaté parmi vous, que le hasard seul m'a imposé ce rôle; que je l'ai quitté dès que cela m'a été possible, et qu'admis sans le vouloir à des complots que je ne cherchais pas, j'ai fait aussi bien que ceux dont ils sont l'espérance.

— C'est un témoignage que nous sommes tous prêts à vous rendre, dit la Châtaigneraie.

— Mais où voulez-vous aller? dit la Rouarie.

— Je quitterai la France, dit Saturnin.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, fit le marquis de Perbruck, et vous, messieurs, ajouta-t-il, permettez que je vous quitte, permettez que j'aille près de mon fils.

Comme le marquis allait sortir, ils entendirent des voix nombreuses s'approcher de la chambre. Fontevieux alla vivement ouvrir la porte et aperçut une demi-douzaine de gentilshommes conduits par M. de Champagnolles, qui leur disait:

— Monsieur de la Rouarie va beaucoup mieux, je vous le certifie, je viens de le laisser avec MM. de Paradèze, Perbruck, le jeune comte et Fontevieux.

C'était une fatalité. Il était impossible à Saturnin de se débarrasser de son titre d'emprunt. Cependant le marquis de Perbruck voulait en finir à tout prix et il allait sans doute faire un éclat, quand M. de Paradèze l'arrêta en lui disant tout bas:

— Songez à ce qui peut se passer tout à l'heure. Vous voyez que chacun accourt pour s'emparer de l'héritage de la Rouarie.

— Vous avez raison, dit Perbruck, je ne leur donnerai pas l'avantage et la joie de mon absence.

Les nouveau-venus entrèrent dans la chambre de la Rouarie; cependant Armand les reçut avec froideur, car il commençait à comprendre d'où venait l'empressement de ces visites.

— On nous a appris votre maladie, lui dirent les nouveau-venus, et nous désirions avoir par nous-mêmes de vos nouvelles.

— Je vous remercie, dit sèchement la Rouarie, mais trop d'empressement est souvent une imprudence. A moins que ce ne soit un acte de dévouement à notre cause, ajouta-t-il amèrement.

On ne lui répondit pas. Il haussa les épaules et ajouta:

— Allez, messieurs, allez, je ne veux point gêner vos conférences.

— Que voulez-vous dire? reprit la Berillais, l'un de ceux qui venaient d'arriver.

— Je veux dire qu'il est juste, dit dédaigneusement la Rouarie, quand le chef est malade, que les soldats prennent un parti. Allez, messieurs, allez... vous aussi, Fontevieux... et vous, Tinteniac, allez; ils vous oublieraient peut-être...

On parut hésiter.

— Allez! reprit la Rouarie d'une voix impérieuse, mais altérée, je désire rester seul avec Mlle de Moëllien.

Tous les gentilshommes sortirent et se réunirent aussitôt dans une salle assez éloignée de la chambre de la Rouarie. Saturnin les y suivit; M. de Paradèze s'en était emparé.

— Eh bien! Taburel, dit la Berillais, vous vous êtes trompé. A la façon dont parle la Rouarie, il semble qu'il ait repris toute sa force et que bientôt...

— Occupez-vous de vos affaires, dit vivement Taburel. Cette liberté d'esprit, cette force apparente, sont le dernier pronostic de la mort prochaine du marquis. L'excitation qui égarait le cerveau est tombée, grâce à l'abondante saignée que j'ai pratiquée; mais ce n'a été qu'aux dépens de la force qui pouvait le sauver que j'ai obtenu ce repos. Ce matin, j'espérais le trouver encore agité et fiévreux: j'ai trop présumé de lui. La Rouarie ne s'en doute pas, mais il ne vit déjà plus que dans la moitié de lui-même. J'ai tâté ses pieds, en feignant d'arranger son lit... le froid et l'enflure les ont déjà gagnés... la mort a commencé son œuvre; elle peut l'achever plus ou moins lentement, mais elle ne reculera pas.

— C'est un affreux malheur, dit M. de Perbruck, mais nous ne devons pas le considérer comme irréparable. La devise de notre monarchie est: Le roi est mort, vive le roi! La nôtre, à nous qui sommes ses défenseurs, c'est de dire: Un chef périt, qu'un autre le remplace.

— C'est juste, dit la Berillais, mais quel est celui qui va prendre la place de la Rouarie?

— Demandez, dit le marquis de Perbruck, quel est celui qui oserait la refuser si elle lui était offerte; et, ajouta-t-il en s'inclinant, voici M. de Champagnolles...

— Moi, dit le vieux gentilhomme, je la refuserais, non point à cause des dangers qui l'accompagnent, mais à cause de la faiblesse de mon âge. Quant à celui qui me l'offre, il y met trop de générosité... En effet, messieurs, ce que nous devons demander au nouveau chef que nous voulons élire, c'est un dévouement inébranlable à notre cause, et aucun de nous n'en a donné des preuves plus éclatantes que M. de Perbruck. Le premier il était près de nos princes exilés. Sa fortune n'a pas été épargnée, et notre trésorier, M. Désilles, vous a appris quels nombreux sacrifices il s'est imposés. Son expérience militaire vous est connue, son influence dans le pays est immense, et s'il faut tout vous dire, il est devenu, grâce à

son fils, le nœud nécessaire de notre association.

Saturnin se trouvait donc encore mis en cause malgré lui. Il fit un mouvement d'impatience, et il allait réclamer, lorsque la Châtaigneraie et M. de Paradèze lui imposèrent silence par un signe furtif. M. de Champagnolles continua :

— Vous ne l'ignorez pas, messieurs, la plupart des gentilshommes du pays nantais et de l'Anjou ne se sont joints à l'association bretonne que sur la garantie de M. de Perbruck le père, et sur les actives démarches de son fils. C'est même à celui-ci, vous devez vous le rappeler, que le marquis de la Rouarie a dû d'être confirmé dans la place qu'il s'était choisie parmi nous. Ainsi donc, les nobles Nantais se sont soumis au chef que reconnaissaient MM. de Perbruck, mais ils ne se soumettraient peut-être plus à celui que vous choisiriez en dehors de leurs provinces. La Bretagne a donné son premier chef à l'association, les autres provinces l'ont accepté, c'est à notre tour d'en choisir un.

— C'est juste, dit la Berillais avec sécheresse, mais M. de Perbruck ne représente pas ici l'Anjou.

— Mais je l'y représente, moi, dit M. de Paradèze avec hauteur, et je déclare que j'ai mission de donner les voix de nos provinces à M. de Perbruck le père, ou à son défaut... à...

M. de Paradèze s'arrêta, et la Berillais reprit :

— A son fils, nous le savons.

M. de Perbruck tressaillit, et la Châtaigneraie ne put s'empêcher de sourire. Saturnin était sur les épines.

— Ceci, messieurs, dit M. de Champagnolles, tranche toutes les difficultés. En élisant M. le marquis de Perbruck, vous mettez à la fois à la tête de l'association un homme qui possède toute la confiance de la famille royale, un homme dont l'expérience et la sagesse modèreront les imprudens, et un jeune et brave gentilhomme dont l'ardeur les mènera à tous les dangers. Elire M. de Perbruck, messieurs, c'est récompenser à la fois les services du père à l'étranger, les services du fils en France...

— Oui, sans doute, dit la Berillais avec affectation. Mais nous avons passé à la Fosse-Ingant avant de venir ici, et nous y avons appris de Désilles que le jeune comte, soit qu'il désespérât de notre cause, soit qu'il ne fût pas content de la place qui lui avait été faite, lui avait laissé entrevoir que peut-être il quitterait bientôt la France, et en ce cas...

M. de Perbruck tourna un regard désespéré du côté de Saturnin qui se taisait et semblait plus que fatigué du rôle qu'il lui fallait jouer.

— Est-ce vrai, comte, lui dit M. de Champagnolles, voulez-vous nous abandonner ? sont-ce là vos intentions ?

Saturnin ne répondit pas.

— Parlez, lui dirent à la fois tous ceux pour qui il était le comte de Perbruck.

Saturnin hésita encore.

— Parlez donc, mon fils, dit M. de Perbruck d'une voix presque éteinte.

Saturnin le regarda d'un air stupéfait. M. de Paradèze prévit le danger de la moindre exclamation, et lui dit avec intention :

— M. de la Berillais avait-il raison ? N'êtes-vous pas content de la position qu'on vous a faite ?... En effet, héritier d'une grande fortune et d'un grand nom, vous avez peut-être trouvé que vous n'étiez pas suffisamment récompensé des efforts que vous aviez faits... Mais aujourd'hui tout a changé de face, celui qui vous reléguait dans une position subalterne n'est plus, ou est bien près de mourir. Rien ne peut plus faire obstacle à votre juste ambition... Ne voulez-vous pas aider votre père dans sa glorieuse et périlleuse mission ? Il y va de l'honneur de son nom, du vôtre...

— Voulez-vous m'abandonner ? dit le marquis de Perbruck d'une voix défaillante.

La Châtaigneraie dit tout bas à Saturnin :

— Acceptez.

— Non, monsieur, je ne vous abandonnerai pas, dit gravement Saturnin. Jusqu'au jour où la mort me frappera, ou bien jusqu'au jour où votre cause aura triomphé, je serai avec vous... Après cela...

— Vous retournerez, si vous voulez, dans la retraite où vous êtes resté si longtemps, dit le marquis de Perbruck.

Saturnin répondit par un sourire dédaigneux. La Châtaigneraie, indigné de l'implacable ingratitude du marquis, s'écria :

— Non, en paix comme en guerre, triomphans ou vaincus, la place du comte de Perbruck est à côté de nous. S'il veut nous quitter, qu'il nous quitte à l'instant même ; s'il se consacre à notre cause, il faut que ceux qui peuvent l'en récompenser lui assurent qu'il n'aura pas seulement travaillé pour l'ambition des autres.

En parlant ainsi, la Châtaigneraie regardait M. de Perbruck le père.

— S'il en est ainsi, dit Saturnin, je dois me retirer.

Cette réponse jeta un trouble étrange dans l'assemblée... M. de Paradèze parlait bas à M. de Perbruck, pendant que la Berillais et les autres gentilshommes bretons se disaient entre eux que si le comte se retirait, chacun restait le maître d'agir à sa guise.

— Mais c'est dissoudre l'association, dit tout bas Fontevieux à la Châtaigneraie.

— Prenez-vous-en à M. de Perbruck, repartit de même la Châtaigneraie ; il veut absolu-

ment que ce garçon fasse sa fortune et il prétend ensuite le chasser comme un laquais.

Au milieu de ce tumulte, on entendit une voix qui appelait dans le jardin.

Fontevieux courut à la fenêtre.

— C'est Marguerite, dit-il tout bas à la Châtaigneraie.

— Eh bien, reprit celui-ci, faites-la entrer, il faut que tout cela finisse puisque M. de Perbruck ne se décide à rien.

Fontevieux alla ouvrir une porte qui de la salle basse ouvrait sur le jardin. Marguerite entra rapidement... Elle vit le marquis de Perbruck et courut à lui...

— Monsieur le marquis, lui dit-elle sans prendre garde à ceux qui l'entouraient, votre fils...

— Eh bien? dit le marquis.

— Votre fils est mort, dit Marguerite en tombant, épuisée qu'elle était par la fatigue.

— Mort! s'écrièrent la plupart des gentilshommes.

M. de Perbruk était pâle.

— Mort! répéta la Berillais en s'approchant du marquis; mais quel est donc ce jeune homme?

— Cette fille est folle! s'écria violemment M. de Perbruck, voilà mon fils, ajouta-t-il en montrant Saturnin.

— Ah! fit Marguerite en regardant Saturnin.

— Taisez-vous, lui dit tout bas M. de Paradèze.

— C'est juste! murmura-t-elle en baissant la tête, c'était là la dernière volonté de Césaire.

Aussitôt, M. de Perbruck s'avança vers Saturnin.

— Eh bien, mon fils, lui dit-il... eh bien, monsieur le comte, êtes-vous toujours dans l'intention de quitter notre cause?... Voyez ce que vos hésitations ont déjà produit de troubles.

— Votre père a raison, dit M. de Paradèze, voulez-vous rester avec nous?

— Eh bien! soit, messieurs, dit Saturnin avec éclat. Mais je vous demande à tous, de vous rappeler un jour, chacun des mots qui a été prononcé dans cette enceinte. Je réclamerai ce souvenir de vous, si jamais j'en ai besoin; puis-je compter sur votre témoignage?

— Assurément, lui répondit-on de tous côtés.

— Eh bien! donc, maintenant, reprit Saturnin, le comte de Perbruck est avec vous jusqu'à la mort.

— Nous y comptons...

Décidément Saturnin était tout à fait devenu le comte de Perbruck.

— Ceci lève toutes les difficultés, dit M. de Paradèze, et nous pouvons déclarer que M. de Perbruck est notre chef.

— Pas encore, dit une voix sépulcrale.

C'était la Rouarie qui paraissait appuyé sur Thérèse.

XIX.

La Rouarie, chancelant, mais l'œil encore brûlant de vie et de résolution, s'avança jusqu'au milieu de la réunion et continua d'une voix vibrante:

— Vous vous hâtez trop, messieurs, je ne suis pas encore dans la tombe.

Chacun se recula devant cette apparition terrible, mais déjà tous les sinistres symptômes de la mort étaient répandus sur les traits de la Rouarie.

— Dans une entreprise comme la nôtre, dit M. de Perbruck avec assurance, la prévoyance est une nécessité impérieuse.

— Suis-je donc au pouvoir de mes ennemis? suis-je donc sur les marches de l'échafaud, que cette nécessité soit si impérieuse? s'écria le marquis.

Malgré tous ses efforts, la Rouarie, que Thérèse portait plutôt qu'elle ne le soutenait, sentit ses genoux fléchir et il tomba sur un siège.

A ce moment, Marguerite prit la parole et dit:

— Non, vous n'êtes pas encore au pouvoir de vos ennemis, mais je crains qu'ils ne soient sur votre trace, car en route j'ai rencontré un homme que je connais pour un républicain forcené. Il était déguisé en paysan. Vous le connaissez aussi, marquis de Perbruck: c'est cet homme qui était dans la maison de Mathurin Fichet le jour où je vous ai sauvé.

— D'où savez-vous qu'il est venu ici?

— En sortant de la chaumière où j'ai laissé... (elle s'arrêta, essuya quelques larmes, et reprit:) où j'ai laissé celui qui n'est plus, j'ai passé près de la brigade de gendarmerie qui est à Liffré. Un gendarme était à cheval. Le paysan lui disait:

« — Il faut que Morillon soit ici aujourd'hui même.

» — La Rouarie est donc à la Guyomarais? a répondu le gendarme.

» — Oui, a répondu Guillaume Poiré il y est, et bon nombre de ses complices avec lui. »

Le gendarme est parti, et moi je suis accouru pour vous prévenir.

Cette nouvelle jeta un moment de stupeur dans l'assemblée.

— Mais qui peut nous avoir trahis? dit Thérèse.

— Ah! s'écria Fontevieux, c'est sans doute ce misérable jardinier que j'ai vu hier ici; il faut que je le sache.

Fontevieux courut chez Périn.

— Le nom de l'homme que tu avais pris à ton service?

— Guillaume Poiré.

— Il est ici ?

— Dame ! non, repartit niaisement le paysan. Après la course qu'il a vue cette nuit, il a prétendu comme ça qu'il ne pouvait rester dans une maison où il revient...

— Et il est parti ?

— De la nuit passée.

Fontevieux jeta une exclamation de fureur et rentra dans la salle.

— Messieurs, il n'en faut plus douter, notre retraite est découverte ; il faut en chercher une autre.

Pendant tout ce temps, la Rouarie, enveloppé d'une longue robe de chambre, était resté sur le fauteuil où il était tombé. Tuffin son neveu, Tinteniac, Thérèse, lui faisaient respirer des vinaigres puissans, mais c'est à peine s'ils obtenaient quelques tressaillemens de ce corps inerte.

Ce que n'avaient pu les astringens les plus puissans, la nouvelle apportée par Fontevieux l'opéra. La Rouarie se leva tout à coup.

— Eh bien, messieurs, puisqu'il faut fuir encore, dit-il, suivez-moi. Je sais des retraites inaccessibles. Allons, mon cheval... partons.

Il fit quelques pas et chancela. On le regardait dans une sombre stupeur.

— Mais suivez-moi donc ! dit il en faisant un nouvel effort.

Mais il ne put avancer, et il fût tombé, si Thérèse et Fontevieux ne l'eussent soutenu. Le malheureux porta autour de lui un regard désespéré. L'attitude morne de tous ceux qui l'entouraient sembla le frapper pour la première fois.

— Taburel ! Taburel ! s'écria-t-il tout à coup, sois vrai, dis-moi, faut-il mourir ?... suis je perdu ?...

— Eh bien ! dit Taburel d'un ton résolu, si vous avez encore quelques ordres à donner, hâtez-vous, car la mort vient.

— La mort ! quoi ! la mort ! la mort !.. s'écria la Rouarie avec une rage indicible. Mourir ! mourir !... répéta-t-il avec des sanglots déchirans. Pas encore... non... pas avant d'avoir vu le triomphe de notre cause... Fou que j'étais, d'attendre !... un autre sauvera la France, un autre aura ma gloire !... Non, non, cela ne sera pas. Sonnez le tocsin, reprit-il d'une voix haletante et en se débattant entre les bras de Thérèse... battez le tambour... Commençons... commençons... Aux armes !... aux armes !... je ne suis point mort, je ne mourrai pas !

Il s'échappa des mains qui le tenaient et parvint à se tenir debout ; il parcourait la chambre et avait la tête haute, l'œil étincelant d'un feu vitreux, la voix rauque mais puissante.

— Vous, la Berillais, dit-il, vous guiderez vos soldats par Vannes et la Roche-Bernard. Vous, Perbruck, prenez d'abord Machecoul, c'est la tête de Nantes. Vous, Paradèze, vous irez... vous irez...

Tout à coup il trébucha et tomba à genoux. A ce moment un sourire convulsif erra sur ses lèvres livides ; il leva au ciel ses yeux, d'où coulèrent quelques larmes de rage, et il s'écria :

— Mon Dieu ! en me tuant vous désertez votre cause et celle des rois, vos représentans sur la terre.

— Oh !... ne blasphème pas, lui dit Thérèse.

— Et maintenant, reprit la Rouarie avec un râle affreux... que les bourreaux triomphent ! que prêtres et nobles périssent tous ! que la France soit effacée du livre des nations !... Voilà mon dernier vœu... Malédiction sur vous... Seigneur !...

— Silence ! s'écria Thérèse en voulant l'arrêter.

Il la repousse.

— Et vous, lui dit la Rouarie, soyez heureuse, vous attendiez cet heureux évènement. Où est donc votre Georges adoré ?... Ah ! le voilà... Je te la laisse, Fontevieux... Tiens !... tiens !... prends-la !

Tout le monde restait silencieux et désespéré.

— Il est fou, dit la Châtaigneraie.

Ce mot fut comme un coup de foudre dans ce transport frénétique. Le malheureux tressaillit : il porta autour de lui un regard sombre. Il y eut un moment de silence solennel. La Rouarie appela d'un geste Tinteniac près de lui et se releva une fois encore. Il alla droit à la Châtaigneraie, qui resta immobile devant lui.

— Donnez-moi votre main, la Châtaigneraie. Oui, je viens d'être fou... mais... je ne le suis plus... Or, venez tous là et écoutez-moi bien. Ne vous hâtez pas... l'instant favorable viendra. Je vous le dis... attendez-le, mais alors, levez-vous tous à la fois... et point de mollesse, point de désaccord. Emparez-vous des principales villes... marchez à la fois sur Rennes, sur Nantes, sur Angers. Mais pour en arriver là, n'oubliez pas que vous n'avez pas affaire à des soldats qui savent que leur devoir est de couvrir leurs officiers... Soyez toujours les premiers à l'attaque... marchez au feu en avant de vos braves paysans, mais une fois vainqueurs, laissez-les à leur colère : point de merci, point de pitié pour les vaincus... frappez ! frappez sans cesse !... habituez vos hommes des champs à l'ivresse de la poudre et du sang ! faites qu'ils ne puissent jamais compter sur une réconciliation avec nos ennemis, et bientôt la France entière se lèvera à notre exemple... La sainte cause de la royauté triomphera... et... et...

Une suffocation horrible arrêta les paroles de la Rouarie.

— Alors, s'écria-t-il en reprenant soudaine-

ment sa rage et son désespoir... alors je serai mort...! Oh! malédiction sur Dieu!

Ce fut son dernier mot; tout aussitôt il tomba dans d'affreuses convulsions, écumant, râlant, poussant d'affreux gémissemens.

Thérèse à genoux près de lui tenta de le relever.

— C'est inutile, dit Taburel, c'est le dernier effort de cette nature de fer.

— Du moins, dit la Châtaigneraie, nos ennemis ne le prendront pas vivant.

— La Châtaigneraie nous rappelle, dit M. de Paradèze, que ce château peut être envahi à chaque instant.

— Tout secours est donc inutile? fit la Berillais.

— Inutile, repartit Taburel.

— En ce cas, reprit M. de Perbruck, notre présence n'est plus utile ici. A Nantes, messieurs, dit-il à Paradèze et à la Châtaigneraie.

— Ne voulez-vous pas aller voir au moins le cadavre de celui que vous appeliez votre fils? lui dit tout bas Marguerite.

Le marquis détourna la tête et dit à Saturnin:

— Suivez-moi, Césaire.

— Jusqu'à ce que le marquis de la Rouarie soit mort, dit Saturnin, c'est mon chef; j'attendrai qu'il ait rendu le dernier soupir.

La plupart sortirent. M. de Perbruck, qui avait obtenu de Saturnin tout ce qu'il en voulait, ne le pressa pas davantage. Marguerite s'échappa de son côté.

— Ne venez-vous point, madame? dit la Châtaigneraie à Thérèse.

— Il mourrait donc là, seul?

— Vous avez raison, reprit la Châtaigneraie, je reste aussi.

Taburel s'était trompé, les convulsions de la Rouarie se calmèrent, il jeta autour de lui un regard désespéré.

— Ah! dit-il, ils sont partis... toi seule es restée... Et ceux-là, ajouta-t-il d'une voix éteinte, qui sont-ils?

— La Châtaigneraie... le comte de Perbruck.

— Oui, oui, deux nobles cœurs; et Fontevieux?

— Me voilà, dit le jeune homme en s'approchant.

La Rouarie prit la main de Thérèse et celle de Georges, et dit à travers les dernières expirations d'un souffle haletant:

— A bientôt!... à bientôt!

Ses lèvres tressaillirent, une écume sanglante sortit de sa bouche et il tomba mort.

Il y eut un moment de morne silence dans la maison, pendant qu'on entendait s'éteindre au loin le galop des cavaliers qui fuyaient le danger dont Marguerite les avait avertis.

On releva la Rouarie et on le transporta sur son lit.

— Monsieur de Perbruck et vous, monsieur de la Châtaigneraie, dit Thérèse, il vous reste une importante mission à remplir.

Elle tira la valise qu'elle avait replacée entre les matelas.

— Vous irez porter ces papiers à la Fosse-Ingant, leur dit elle; vous remettrez aussi cet argent à Desilles... Il sait ce qu'il doit faire des uns et de l'autre.

— Ne voulez-vous pas nous suivre?

— Non, dit Thérèse, il me reste un dernier devoir à remplir.

— Ne pourrions-nous vous y aider? dit Saturnin.

— J'y suffirai seule.

— Me refusez-vous aussi? dit Fontevieux.

Thérèse parut ne pas l'avoir entendu.

— La nuit qui vient, dit-elle à Saturnin, protègera votre marche. Songez que vous portez avec vous tous les secrets de notre association. La Rouarie est mort; mais son œuvre s'élèvera sur sa tombe comme un laurier. Hâtez-vous, on peut surprendre cette maison.

— Pourquoi donc y restez-vous?

— Ce n'est qu'une tête qu'ils prendraient; ce serait notre vengeance à tous dont ils s'empareraient avec ces papiers. Partez... partez.

Il fallut obéir.

— Où nous reverrons-nous? dit la Châtaigneraie.

— A la Fosse-Ingant... après-demain, j'y serai, si je suis libre.

La Châtaigneraie et Saturnin, devenu tout à fait le comte de Perbruck, s'éloignèrent aussitôt. Fontevieux et Thérèse restèrent seuls en présence du cadavre de la Rouarie.

— L'as-tu entendu, Georges? dit Thérèse.

— Oui, reprit Fontevieux, il nous a dit: A bientôt.

— L'esprit des mourans voit dans l'avenir, reprit Thérèse d'une voix triste. Oui, la Rouarie, à bientôt! et lorsque nous reparaîtrons devant toi... tu sauras que nous étions innocens tous deux, malgré l'amour fatal que tu avais deviné. Tu sauras que ni l'un ni l'autre nous ne t'avons trahi et que nous n'avons manqué à aucun des sermens que nous t'avions faits.

— Ni à aucun des devoirs qu'un ami doit à son ami, dit Fontevieux. Ensevelissez ce corps, Thérèse, dit Georges; je vais préparer sa tombe.

Un moment après, Fontevieux, seul et armé d'une bêche, creusait une fosse sous un chêne du bois voisin.

Dans l'ombre de cette forêt, un homme suivait avec attention tous les mouvemens de Fontevieux: c'était Guillaume Poiré.

Le travail fut long et pénible pour le jeune gentilhomme, l'attente pleine de terreur pour le misérable espion. Enfin, et lorsque la nuit était déjà très avancée, Fontevieux quitta la fosse qu'il avait achevé de creuser et retourna

vers la maison. Il arriva jusqu'à la chambre où gisait la Rouarie, et trouva Thérèse à genoux et priant au pied du lit.

— Est-ce fait? lui dit-elle après un moment de silence.

— C'est fait, répondit Fontevieux.

— Allons, dit-elle.

Ils prirent le corps sur le lit, mais à peine l'avaient-ils transporté hors de la chambre, que les forces de Thérèse succombèrent sous le fardeau. Le corps de la Rouarie lui échappa et fit un bruit froid et flasque en tombant sur le carreau de la salle basse. Thérèse tressaillit comme si elle venait de commettre une profanation.

— Mon Dieu! murmurait-t-elle avec effort, me refuserez-vous la force que vous accordez à d'autres?

Elle se rappelait Marguerite traînant l'infortuné Césaire.

— Je vais aller chercher le jardinier, lui dit Fontevieux, car l'endroit que j'ai choisi pour déposer le corps de la Rouarie est encore loin d'ici.

— Non, dit Thérèse; personne ne doit être dans le secret de la tombe de celui qui n'est plus; ses ennemis insulteraient à sa dépouille s'ils pouvaient s'en emparer. Nous lui devons ce dernier effort.

Ils prirent ensemble l'inerte cadavre; ils parvinrent à grand'peine à le sortir de la maison, et cette fois encore Thérèse ne put suffire à ce pesant fardeau, et le cadavre retomba sur la terre humide du jardin.

— Vous avez entendu le récit de Marguerite, dit alors Thérèse: il faut faire, pour la Rouarie mort, ce qu'elle a fait pour son amant vivant.

Fontevieux obéit; il se rendit du côté des écuries et parvint à découvrir une de ces brouettes à civière sur lesquelles on roule le fourrage; il la ramena. Ils voulurent y asseoir le corps de la Rouarie; mais comme cette espèce de brouette n'avait pas de côtés, le corps de la Rouarie s'inclina au premier mouvement et fut sur le point de tomber. Il fallut alors se décider à le coucher en travers de la civière. Cela fait, Fontevieux prit la brouette et commença à la pousser dans la direction du bois. Les jambes pendaient d'un côté, la tête de l'autre; le linceul dont Thérèse avait enveloppé le cadavre se déchirait aux ronces du chemin. C'était quelque chose de lugubre et d'effrayant que cette marche silencieuse à travers la nuit. Ils arrivèrent ainsi au bord de la fosse.

Ce respect que l'on doit aux morts, et qui semble supposer qu'ils sentent encore la manière dont on les traite, fait que dans les cérémonies funèbres on descend avec précaution les cercueils dans la tombe à laquelle on les confie. S'il arrive quelquefois qu'une corde s'échappe et que la bière aille se heurter avec un bruit sourd aux angles de la fosse, ce bruit retentit dans les cœurs et les serre d'un effroi et d'une douleur pénibles.

Quand Fontevieux et Thérèse furent arrivés au bord du trou profond préparé pour la Rouarie, ils s'arrêtèrent et restèrent un moment à se contempler tristement; en effet, ils ne pouvaient à eux deux descendre le corps dans cette fosse profonde; il fallait pour ainsi dire l'y jeter. Ils le comprirent tous les deux sans s'être parlé, car Thérèse dit à Georges:

— Non, non, pas ainsi.

Alors ils couchèrent le corps sur le bord de la fosse, et Fontevieux y descendit. Thérèse poussa doucement le corps du côté de la tête, et Georges le soutint sur ses bras; puis Thérèse essaya de faire glisser les pieds; mais à peine eurent-ils perdu le point d'appui qu'ils avaient sur la terre, que le corps roula tout à coup, s'abattit avec un bruit sourd et entraîna Fontevieux, qui tomba à genoux sous ce poids inattendu.

— Georges! Georges! s'écria Thérèse d'une voix épouvantée.

Il lui avait semblé que la Rouarie avait entraîné Fontevieux dans sa tombe, comme la statue du commandeur précipite dans la sienne don Juan, le terrible impénitent.

— Ce n'est rien, répondit Georges d'une voix presque éteinte; car lui-même avait éprouvé la terreur qui avait glacé le cœur de Thérèse, car la même pensée lui était venue.

Il sortit rapidement de la fosse, et, comme si l'aspect de ce cadavre l'eût épouvanté, il rejeta avec précipitation la terre déposée sur le bord de la tombe.

Pendant tout ce temps, Guillaume Poiré était à deux pas, couché parmi les ronces, regardant d'un œil de tigre, écoutant d'une oreille avide.

Le labeur fut encore long et l'attente fut encore plus épouvantée, car déjà le jour commençait à poindre, triste et lugubre, et l'on pouvait apercevoir peut-être l'espion.

— Et maintenant, dit Fontevieux quand il eut répandu la dernière pelletée de terre, où allons-nous?

— Maintenant, dit Thérèse, à la Fosse-Ingant, ils doivent être arrivés, et les papiers sont sans doute en sûreté.

— Leur avez-vous donc confié, dit Fontevieux, la liste de tous les conjurés?

Thérèse regarda Fontevieux, mais après un moment de silence elle répondit:

— S'ils ont suivi les conventions faites entre nous, les papiers doivent être enterrés dans un endroit secret, jusqu'au jour où ils pourront nous être nécessaires.

— Partons donc, reprit Georges; n'oublions

pas que cette maison a été dénoncée aux républicains et qu'elle sera bientôt envahie.

— Eh bien! dit Thérèse, allez préparer les chevaux, je suis à vous dans quelques minutes.

Elle se mit à genoux et commença une prière. Fontevieux resta un instant immobile de l'autre côté de la tombe, et dit enfin d'une voix pleine de larmes:

— Adieu, la Rouarie, ma vie entière a été à toi; elle appartient maintenant à ta mémoire et à ceux que tu as aimés.

Thérèse continua de prier pendant que Fontevieux s'éloignait; lorsqu'il eut complètement disparu, elle se releva, et tendant la main au-dessus de la tombe fermée, elle dit à haute voix :

— Je te jure de n'être à lui que le jour où la cause pour laquelle tu es mort aura triomphé.

A son tour elle quitta ce bois où venait d'être déposé furtivement le corps d'un homme que Dieu avait fait à la taille de ceux qui remuent le monde.

Quelques minutes après, tous deux prenaient rapidement le chemin de la Fosse-Ingant, et Guillaume Poiré s'écriait :

— Mais que fait donc ce fameux Morillon? Il y a dix heures qu'il pourrait être ici.

TROISIEME PARTIE.

I.

On se rappelle que Morillon avait promis à Barthe de venir le rejoindre à Rennes dès que (selon ses propres paroles) Annibal se serait délassé dans les délices de Capoue. Mais on se rappelle aussi sans doute à quelle mystification s'étaientréduites les voluptueuses espérances de Morillon, et l'on n'a pas oublié qu'il était resté enfermé, hurlant et jurant dans ce même boudoirqui devait être pour lui le temple de Vénus.

D'après les ordres de Rose Robertin, on avait respecté le prétendu sommeil du commissaire de la Convention; en conséquence, le reste du jour et toute la nuit s'étaient passés sans qu'on songeât à s'informer ni du nouveau commandant du château, ni de son hôte. Mais le lendemain on commença à s'étonner de ne les voir reparaître ni l'un ni l'autre. Le geôlier, le concierge et le porte-clefs s'assemblèrent; il fut constaté que Robertin et sa fille n'étaient pas rentrés dans le château, et que Morillon n'en était pas sorti. Alors on trembla pour le salut de la patrie; à cette époque deux polissons qui se battaient dans la rue étaient arrêtés au nom du salut de la patrie; bientôt on parla de pénétrer dans l'appartement du commandant, mais personne n'osa s'aventurer à ouvrir les portes d'autorité, et il fut décidé qu'on en référerait à la commune.

Il fallut envoyer un émissaire, il fallut que la commune prît une délibération, il fallut nommer un commissaire chargé de faire briser les portes. Enfin tout cela prit une partie de la journée du lendemain, et la nuit était presque venue quand on trouva Morillon dans un état de rage inexprimable.

Cependant, s'il fût parti à l'instant même pour Rennes, il y serait arrivé assez tôt pour recevoir l'avis que Guillaume Poiré lui avait envoyé et qui avait été reçu par Barthe. Mais Morillon perdit un long temps à jurer, à accuser le geôlier, la commune, tous ceux qui étaient innocens, enfin, de la faute que lui seul avait commise; il demandait qu'on lui amenât Rose Robertin; il voulait la faire juger, la faire condamner, la faire exécuter, séance tenante. Il envoya dans toutes les directions pour découvrir sa trace, et il passa encore presque toute cette nuit à donner des ordres inutiles et à épouvanter les plus féroces par la férocité de ses menaces.

La colère fatigue, surtout lorsqu'elle est impuissante. Après tous ces furieux transports, Morillon se jeta sur un lit, et il s'endormit si bien, que ce fut Barthe qui l'éveilla en lui apportant la nouvelle qui lui avait été transmise par Guillaume Poiré. Morillon bondit de fureur et de désespoir. Mais il ne se tint pas pour battu; des chevaux furent amenés, et tous deux, Barthe et son maître, quittèrent Nantes, précisément au moment où la Rouarie expirait. Telle fut cependant la rapidité de leur course, qu'ils arrivaient à Rennes au moment où Thérèse et Fontevieux quittaient la Guyomarais.

Là, et sans se donner le moindre repos, le commissaire de la Convention assemble quelques volontaires républicains, il expédie Barthe à Saint-Malo, pour amener tous ceux qui voudraient le suivre, et ignorant encore la mort de la Rouarie, ne sachant s'il le trouverait seul ou entouré d'amis prêts à le défendre, Morillon part à la tête d'une vingtaine de volontaires et de quelques gendarmes sous les ordres de Delbenne.

Arrivé à la Guyomarais, il y trouve Guillaume Poiré qui lui raconte la scène dont il a été témoin dans la nuit. Aussitôt Morillon se fait conduire à la fosse où reposait la Rouarie. La terre est enlevée; le cadavre est retiré; Morillon déchire lui-même le linceul et cherche avec anxiété s'il ne découvrira pas quelques papiers enfouis avec le malheureux Armand. Trompé dans son espérance, Morillon repousse insolemment le cadavre du pied en s'écriant:

— Rien ! rien !

Qu'était-ce, en effet, qu'un cadavre qu'il ne pouvait envoyer au bourreau ?

Ce fut alors que Guillaume Poiré s'approcha de lui.

— Citoyen Morillon, fit-il de la voix la plus obséquieuse, j'ai rempli parfaitement la mission que vous m'aviez donnée, j'attends la récompense que vous m'avez promise.

— Une récompense, à toi ! répondit brutalement le commissaire de la convention ; qu'as-tu fait pour l'obtenir ?

— J'ai découvert l'homme que vous m'aviez dit de découvrir, et je vous en ai donné avis assez à temps pour que vous eussiez pu vous en emparer avant sa mort, ainsi que de tous ceux qui l'accompagnaient, et qui ont mis en sûreté les papiers que vous cherchez, si vous vous étiez un peu plus pressé.

Morillon frémissait de rage ; dupe d'une petite fille, il voyait le succès qu'il avait poursuivi si longtemps lui échapper, grâce à une ruse à laquelle on n'eût pas pris un enfant.

— Oh ! ces papiers ! ces papiers ! s'écria-t-il en levant les poings au ciel.

— Il ne serait peut-être pas impossible de se les procurer, reprit Guillaume Poiré, mais pour cela il faudrait beaucoup d'argent.

— Tu sais où ils sont ? dit Morillon en regardant fixement Guillaume.

— En donnant d'abord vingt mille livres, repartit celui-ci, on pourrait peut-être forcer à parler celui qui sait où sont ces papiers.

— Ah ! c'est comme ça, fit Morillon, tu veux imposer des conditions ; oublies-tu que j'ai eu les moyens de te faire venir ici, et que ces moyens je puis m'en servir pour te forcer à parler ?

— Ne parlez pas si haut vous-même, dit Guillaume Poiré, voyez tous ces paysans qui viennent et qui semblent sortir un à un de derrière les arbres de ce bois, je n'aurais qu'à leur dire qui vous êtes, je n'aurais qu'à leur dire le nom de celui de qui vous venez de déterrer le cadavre, et je crois qu'ils vous feraient taire de façon à ce que vous ne puissiez répéter à personne ce que vous voulez que je vous apprenne.

En effet, Morillon, que Poiré attendait au bord de la route, était arrivé jusqu'à la tombe de la Rouarie, avec les hommes qui l'escortaient, sans que le jardinier Périn lui-même eût été averti de l'apparition d'un magistrat républicain. Il avait donc pu commencer et achever l'exhumation, sans autres témoins que ceux qu'il avait amenés. Mais Périn les avait aperçus. Epouvanté de voir une troupe d'hommes armés qui venaient fouiller le bois attenant au château, il s'était réfugié chez un voisin. De là, le bruit de cette arrivée s'était répandu de proche en proche, de champ en champ, de cabane en cabane ; bientôt les plus intrépides, armés de fléaux, de fourches et de faux, s'étaient glissés dans le bois pour connaître les intentions de ces nouveau-venus. En les voyant si peu nombreux, les plus braves s'étaient avancés, les plus timides s'étaient enhardis, et au moment où Guillaume Poiré parlait à Morillon du danger qui le menaçait, plus de cinquante paysans faisaient un cercle curieux et indigné autour du cercle plus resserré que les républicains faisaient eux-mêmes autour de la fosse ouverte.

Parmi ces paysans, il s'en trouvait un qui observait plus attentivement que les autres l'opération à laquelle Morillon venait de procéder. C'était Jacques Pélerin, ou plutôt Marguerite.

Après être venue apprendre à M. de Perbruck la mort de son fils, et avertir la Rouarie de l'espionnage dont sa retraite était l'objet, elle était retournée à la cabane où elle avait laissé le corps du malheureux Césaire. Elle aussi avait voulu accompagner son amant, jusqu'à sa dernière demeure, mais d'autres mains que les siennes avaient pris le terrible soin de creuser sa tombe. C'était pendant qu'elle priait avec ceux qui l'avaient suivie dans cette cérémonie funèbre, que la nouvelle s'était répandue de l'arrivée d'un corps de républicains. Tous les paysans avaient quitté le cimetière, et Marguerite, à qui aucune espérance pour elle-même ne restait en ce monde, les avait suivis pour s'assurer si une fois encore elle ne pourrait pas se dévouer au salut de quelqu'un. Elle était parmi les assistans, qui se demandaient avec terreur et avec colère quels étaient ces hommes qui venaient arracher les morts à la terre ; mais Marguerite seule le savait, car elle avait à la fois reconnu Guillaume et Morillon. Elle avait compris aussi que c'était la Rouarie, qui devait être sous ce linceul boueux et déchiré. Alors elle dit tout bas aux hommes qui l'entouraient, que c'étaient là les agens de la république, que ces violateurs des tombeaux étaient des hommes qui avaient juré d'anéantir toute la noblesse de la Bretagne, et ceux qui lui étaient restés fidèles.

Ces révélations circulèrent rapidement, et les murmures commencèrent à se faire entendre,

— Ecoutez, dit Guillaume Poiré à Morillon, voilà les gars qui commencent à se fâcher ; n'oubliez pas que je suis des leurs, et que je sais le langage qu'il faut leur parler, et à votre tour, comprenez que si vous avez eu les moyens de m'amener ici, j'en ai, moi, de vous empêcher d'en sortir.

Morillon resta calme, et après avoir examiné l'attitude menaçante des paysans, il s'écarta de quelques pas de Guillaume Poiré, et lui dit d'une voix assez haute pour que tout le monde l'entendît, quoiqu'il ne parût s'adresser qu'à lui seul :

— Crois-moi, mon gars, les quinze cents hommes que j'ai laissés à un quart de lieue d'ici auront bientôt mis à sac toutes les fermes des environs, si je leur en donne l'ordre.

Il prit un pistolet à sa ceinture et l'arma.

— Et je n'ai qu'à tirer un coup en l'air, ajouta-t-il en levant l'arme à la hauteur de Guillaume Poiré, pour que cinq cents d'entre eux cernent ce bois et fassent main-basse sur tout ce qui s'y trouve.

Il n'en fallut pas davantage. A l'instant même, de gauche, de droite, quelques hommes se détachèrent de ce groupe menaçant, chacun gagnant peu à peu les arbres plus lointains, si bien qu'au bout de quelques minutes les paysans avaient disparu dans diverses directions.

— Eh bien! dit Morillon à Guillaume Poiré, ne penses tu pas que je ferais bien maintenant de t'attacher à la queue de mon cheval et de te traîner à ma suite comme un voleur de grand chemin?

— La place serait mal choisie pour que je puisse vous montrer votre route, reprit Guillaume Poiré résolument, et sans avertir Morillon qu'un paysan était resté caché derrière le feuillage d'un houx.

— Tu sais donc la route qu'il faut prendre? dit Morillon.

— Je sais cela, et je sais autre chose encore.

— Eh bien! reprit le commissaire de la Convention, tu le diras, ou, par tous les diables! je te fais sauter le crâne.

— Ce ne sera pas le moyen de me faire parler, reprit Guillaume.

Morillon n'eût pas hésité à payer les renseignemens qu'il voulait obtenir de Guillaume Poiré, mais sa vanité se refusait à se laisser imposer un marché, dont il voulait dicter lui-même les conditions.

Cependant il jugea prudent de céder, et il dit à Poiré:

— Mais je ne puis pas te compter ici les dix mille francs que je t'ai promis, ni les dix mille francs qui te reviendront quand j'aurai découvert les papiers que je cherche.

— Où faut-il que nous allions pour cela? repartit Guillaume Poiré.

— Il nous faudrait retourner à Rennes, dit Morillon.

— Il n'y a pas si loin d'ici à la Fosse Ingant, reprit Poiré, et je suis sûr que là nous trouverons de l'argant.

— A la Fosse Ingant? répéta celui ci, mais il n'y a pas de payeur public.

— N'importe, dit tout bas Poiré, promettez une gratification de vingt mille livres devant tous les témoins ici présens, et je vous promets de vous mettre à même de me les payer aujourd'hui à la Fosse Ingant.

Guillaume n'avait pas achevé cette phrase que déjà Marguerite s'était glissée hors de sa cachette; elle était déjà loin de toute atteinte lorsque Morillon finissait de signer un des bons en blanc que le comité de sûreté générale lui avait confiés.

A peine Poiré eut-il ce bon entre les mains qu'il s'écria, en se tournant du côté de l'arbre où il avait vu Marguerite:

— Et d'abord arrêtez ce...

Mais il se tut soudainement en reconnaissant qu'elle n'y était déjà plus, et dit à Morillon:

— Les papiers de la Rouarie sont à la Fosse Ingant; ils ont été remis au nommé Desilles, par ordre de ceux qui ont enterré ici le marquis de la Rouarie.

— A la Fosse Ingant! s'écria Morillon avec éclat.

— Prenez garde, dit Poiré; vous trouverez là une population plus nombreuse que celle qui entoure le château.

— Est-ce que je n'ai pas avec moi, dit Morillon d'un ton de fanfaronnade superbe, les quinze cents hommes qui devaient saccager cette campagne, et les cinq cents qui devaient entourer le bois: cela fait deux mille hommes; j'ai encore le courage et le sang-froid, j'ai l'audace et la rapidité, cela peut compter encore pour deux mille; donc, à mon compte, cela vaut quatre mille hommes, et c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour réduire la nombreuse population dont tu me parles. En route, en route! reprit-il vivement; et quant à toi, dit-il en s'adressant à Guillaume Poiré, souviens-toi que si je ne trouve pas les papiers où tu me dis qu'ils sont, tu pourras allumer ta pipe avec le bon de vingt mille livres que je viens de te donner. Il est au porteur, mais il n'est payable que sur une lettre d'avis que je pourrais oublier d'écrire si par hasard je ne trouvais pas à la Fosse Ingant ce que je vais y chercher.

Guillaume, inquiet de ce qu'allait devenir sa fortune, suivit Morillon qui se dirigea en toute hâte vers la Fosse Ingant.

II.

Pendant que cela se passait à la Guyomarais, des scènes non moins agitées se succédaient à la Fosse-Ingant. C'était là qu'était, à vrai dire, le quartier général de la conspiration; c'était là qu'aboutissait la correspondance des principaux chefs, lorsqu'ils voulaient faire parvenir des renseignements à la Rouarie, et qu'ils ignoraient où il pouvait se trouver. C'était de là que lui-même leur expédiait ses ordres. En effet, aucun d'eux ne changeait de résidence sans envoyer à Desilles l'itinéraire du voyage qu'il allait faire et l'indication des lieux où on pourrait le retrouver. C'était là aussi que Calonne expédiait d'Angleterre des instructions secrètes. C'était encore entre les mains de Desilles qu'étaient versées les cotisations de tous les associés, et les millions de faux assignats que l'ex-ministre de Louis XVI faisait fabriquer à Londres. Ce fut là aussi que se rendirent les quelques gentilshommes qui avaient assisté à la mort de la Rouarie, et d'autres

qui, avertis de la maladie de leur chef, y venaient chaque jour savoir de ses nouvelles.

Quand la Châtaigneraie et Saturnin arrivèrent, rapportant les papiers de la Rouarie et les vingt mille francs que Thérèse Moëllien leur avait remis, une tumultueuse assemblée avait lieu chez Desilles. La Rouarie était mort, on avait fait choix d'un nouveau chef, et ceux qui avaient pris cette initiative, et par dessus tous celui qui en profitait, avaient hâte de proclamer cette grande mesure.

Mais ceux qui n'étaient point présents à la délibération ne ratifiaient point ce choix, et n'entendaient point qu'on imposât aussi légèrement un chef, quel qu'il fût, à une association de gentilshommes dont cinquante étaient plus renommés, plus riches et plus puissants que M. de Perbruck. La mort de la Rouarie portait ses fruits ; déjà la division se glissait entre tous ces hommes qu'il avait réunis par sa puissante volonté. D'un autre côté, une grande nouvelle donnait une importance et une agitation extrêmes aux délibérations de cette assemblée. Le matin même, le *Moniteur* avait apporté le décret de la levée de trois cents mille hommes prédit par la Rouarie. Le 10 mars avait été fixé pour le tirage des soldats que devait atteindre cette mesure extraordinaire. Le 10 mars était donc le terme où devait éclater l'insurrection.

« Le jour est prochain, disaient les uns ; ne se peut-il pas qu'il faille cacher jusque là la mort de la Rouarie, et ne se peut-il pas qu'on oblige ainsi les tièdes à tenir un serment dont ils pourraient se croire dégagés parce qu'ils supposeraient que la preuve de leur serment a disparu avec le chef à qui ils l'ont confié. »

Ce fut sur ces entrefaites qu'arrivèrent la Châtaigneraie et Saturnin apportant les papiers que leur avait confiés Thérèse.

Ils les remirent à Desilles, qui, sommé de les montrer, ouvrit la valise et en fit un inventaire exact. Comme nous l'avons dit, on y trouva les pouvoirs donnés à la Rouarie, sa correspondance avec Calonne et les princes exilés, de nombreux brevets en blanc signés par eux et et par lui ; mais la pièce indispensable, celle qui faisait pour ainsi dire toute la force de l'association, la liste autographe des conjurés, liste signée par chacun d'eux, cette liste ne se trouva point.

Ce fut un grand effroi parmi tous ceux qui étaient présens; et quelques-uns se demandaient déjà si cette liste n'avait pas été perdue, si peut-être elle n'avait pas été soustraite, si même elle n'était pas tombée entre les mains des agens de la république.

C'eût été là un effroyable malheur, et les inquiétudes les plus sérieuses tenaient l'assemblée dans une horrible incertitude, lorsque Fontevieux et Thérèse Moëllien arrivèrent à leur tour.

Mille questions leur furent adressées au sujet de cette pièce importante, et Thérèse put reconnaître à la terreur qui perçait dans ces questions que peut-être les conjurés eussent anéanti cette liste si elle avait été en leur possession. Elle les laissa donc parler, et lorsqu'ils eurent épuisé toutes les suppositions, elle leur répondit enfin :

— L'acte de votre association, messieurs, est entre des mains trop prudentes et trop dévouées pour que jamais vos ennemis puissent s'en emparer. Tant que le secret devra être gardé, il le sera fidèlement et sûrement, mais je vous en préviens, messieurs, ajouta-t-elle d'une voix haute et ferme, quand le jour sera venu où chacun de nous sera appelé à tenir le serment qu'il a signé de son nom, cette liste sera affichée aux carrefours de tous les villages, aux arbres de tous les chemins ; chacun saura les hommes qui se sont engagés à sauver la France. Ne vous inquiétez donc plus de ce qu'est devenue cette liste, inquiétez-vous de ce que vous avez promis. Si vous avez besoin d'un chef pour guider vos opérations militaires, choisissez-le, mais celui qui vous appellera au combat et qui vous forcera à y marcher, ce sera la Rouarie. Du fond de sa tombe il criera l'un après l'autre les noms de ceux qui ont juré de combattre pour Dieu et le roi, et la France pourra compter les braves qui répondront à l'appel et les lâches qui y manqueront.

La Châtaigneraie et Fontevieux applaudirent, mais ils furent à peu près les seuls. Le marquis de Perbruck se fit l'organe du mécontentement général en prenant la parole.

— C'est nous dire, madame, reprit-il avec un respect glacé, que vous possédez cette liste, c'est nous autoriser à vous la demander personnellement, car malgré les services que vous avez rendus à notre cause, services que nous nous plaisons tous à reconnaître, c'est par d'autres conseils que ceux que vous pouviez donner au vaillant marquis de la Rouarie que nous devons nous diriger maintenant.

— Quoi ! déjà ! dit Thérèse avec un suprême dédain. Ainsi, le malheureux la Rouarie n'avait pas rendu le dernier soupir, que vous l'abandonniez sur le pavé où se débattait son agonie, et son corps est encore chaud dans la tombe, où il a fallu qu'une pauvre femme et un ami fidèle le conduisissent seuls, que déjà on me parle comme à une étrangère.

— Vous vous trompez, madame, reprit gracieusement M. de Paradèze, vous vous trompez sur les sentiments que vous nous supposez. Mais chacun de nous, en engageant sa fortune et sa vie dans l'entreprise dont M. de la Rouarie fut le chef, chacun de nous, madame, se confiait à un homme dont il connaissait la prudence, le courage, le génie. Cet homme n'est plus. Avec lui sont tombées toutes les garanties

que nous donnait sa vie. Ces garanties, nous les trouvons dans un autre, et c'est à lui que doit être remis l'acte de notre association.

— Cet acte, dit Thérèse d'une voix brève et impérieuse, vous ne l'aurez pas.

— Nous l'aurons! reprit Perbruck avec violence.

— Vous ne l'aurez pas, dit Thérèse d'une voix encore plus résolue.

— Prenez garde, madame! reprit M. de Paradèze, vous seule avez assisté le marquis dans sa cruelle maladie, c'est vous qui avez donné à M. de la Châtaigneraie et à M. le comte de Perbruck les papiers qu'ils viennent de nous remettre : l'acte d'association faisait partie de ces papiers, c'est donc vous qui vous en êtes emparée, c'est donc vous qui les possédez encore. Vous ne voudrez pas sans doute nous forcer à nous en assurer.

A cette menace, Fontevieux, la Châtaigneraie et Saturnin s'avancèrent vivement vers MM. de Paradèze, Perbruck et quelques autres qui avaient approuvé ces paroles. Mais avant qu'ils eussent exprimé leur indignation, Thérèse les contint d'un geste et reprit la parole avec une hauteur qui étonna les plus insolents.

— Messieurs, dit-elle, l'entreprise à laquelle le noble marquis de la Rouarie s'était voué, n'était pas une entreprise sans danger. Un soir que nous parcourions les landes de la Bretagne, lui déguisé en colporteur, moi habillée comme une femme du peuple, nous fûmes arrêtés par une brigade de gendarmerie, qui voulut savoir qui nous étions. Cette brigade était commandée par un homme qui a acquis parmi vous la réputation d'être impitoyable ; c'était ce Delbenne dont le nom vous a fait souvent trembler au fond de vos châteaux. Il se montra digne de la réputation qu'il avait déjà. La Rouarie fut fouillé, dépouillé. La valise qu'il portait fut déchirée en lambeaux pour s'assurer qu'elle n'enfermait aucun secret. Le panier où je portais le pain que nous mangions durant ces pénibles marches me fut enlevé et fut brisé comme la valise de la Rouarie. On ne trouva rien. Alors un des soldats de ce Delbenne s'écria en s'approchant de moi : « Nous n'avons pas encore visité les habits de cette femme », et il allait porter la main sur moi lorsque ce farouche républicain, ce féroce Delbenne l'étendit à ses pieds en s'écriant : « Quel est le lâche qui ose toucher à une femme ? »

M. de Perbruck pâlit, M. de Paradèze se mordit les lèvres.

— Eh bien! messieurs, continua Thérèse, ce que n'ont pas fait ces brigands dont vous parlez avec tant de mépris, plus encore pour leur brutalité que pour leur férocité, ce que n'ont pas fait ces buveurs de sang sortis de la boue du peuple, voulez-vous le faire, messieurs les gentilshommes de la Bretagne? Me voilà, je suis prête, je ne me défendrai pas, personne ne me défendra, car je ne permets à personne de me défendre.

En disant ces paroles, elle se posa fièrement en face de M. de Paradèze et de ses amis; mais personne ne bougea, pas un n'osa répondre à ce hautain défi.

A ce moment la Châtaigneraie s'avança.

— Messieurs, dit-il dédaigneusement, ce qui se passe ici, entre les chefs les plus dévoués de l'association, doit nous apprendre ce qui se passerait bientôt parmi ceux qui y occupent une place moins élevée, s'ils apprenaient la mort du marquis de la Rouarie. Le marquis de la Rouarie n'est point mort, ajouta-t-il avec éclat, il vit encore pour nous commander à tous, pour nous imposer à tous sa volonté et nos serments. Le jour où chacun de nous aura accompli l'engagement sacré qu'il a pris, le jour où nous serons tous debout les armes à la main, le jour où nous aurons pu compter les fidèles et les traîtres, les braves et les lâches, le jour où nous serons forts enfin, nous pourrons dire à la France que la Rouarie est mort. Alors ce sera un grand homme de moins dans notre entreprise ; mais elle sera debout, elle vivra.

Les conjurés se regardèrent entre eux ; la Châtaigneraie reprit avec plus de vivacité :

— Croyez-moi, messieurs, si nous avouons que la Rouarie est mort, toutes nos espérances descendront dans la tombe où il est enfermé. Imitons les nobles espagnols, messieurs, qui au moment de se disputer le commandement des armées castillannes, tirèrent le cadavre du Cid de son cercueil, le revêtirent de ses armes, l'attachèrent sur son cheval de bataille et le firent marcher devant eux au combat. Les soldats, qui hésitaient à suivre de nouveaux chefs, se précipitèrent à la suite d'une ombre, et l'Espagne dut à cette noble ruse la plus belle des victoires qui servirent à la délivrer de ses tyrans. La Rouarie n'est pas mort, messieurs, nous devons à son ombre l'honneur de nous conduire à notre premier combat.

Cette vive allocution du jeune et brave gentilhomme électrisa les âmes ardentes et généreuses qui se trouvaient dans l'assemblée; elle dispensa les ambitieux de reconnaître l'élection du comte de Perbruck et sauva à celui-ci et à ses amis l'humiliation d'avoir à rétracter les menaces qu'ils avaient faites à Thérèse, et l'humiliation bien plus grande encore d'avoir à les exécuter.

Ce fut alors que fut prise la résolution de cacher la mort de la Rouarie. Tout devait rester dans le même état ; chacun s'engagea à retourner dans son canton pour y préparer les esprits au grand mouvement insurrectionnel, dont le jour était maintenant fixé au 10 mars par le décret de la Convention.

Des brevets en blanc et signés la Rouarie furent remis aux gentilshommes présents; ils devaient être distribués de semaine en semaine et avec toutes les lenteurs qui pouvaient faire croire à l'existence du marquis. Ainsi, on devait compter tant de jours pour envoyer la demande d'un brevet à la Rouarie, tant de jours pour avoir sa réponse, de façon que celui qui recevait le brevet pût croire qu'il avait été signé sur sa demande seulement. Cette manœuvre, habilement distancée et habilement répétée, devait faire croire à l'existence du marquis, dont personne ne savait jamais la résidence. Il fut également décidé que les papiers remis à Desilles seraient enfermés dans un bocal de verre et enterrés dans le jardin de la maison.

Au pied d'un saule situé à l'angle d'un carré, un trou perpendiculaire de plus de six pieds de profondeur avait été creusé depuis longtemps. A deux pieds du sol une pierre fermait ce trou; une énorme masse de gazon recouvrait la pierre. Les longs filamens d'un lierre couché avec précaution étaient ramenés sur le gazon, des feuilles sèches y étaient répandues. C'était là que Desilles cachait l'argent des conjurés, c'est là qu'on cacha les papiers.

Après quelques autres mesures, l'assemblée se sépara, et Thérèse resta seule avec Fontevieux dans la maison de Desilles. Quant à la Châtaigneraie et à Saturnin, ils se réunirent à M. de Perbruck et à M. de Paradèze et se dirigèrent du côté de Nantes. Ils avaient choisi pour y passer la nuit la maison de l'un des fermiers de M. de Perbruck, c'était celle du troisième de ces Robertin dont nous avons déjà parlé, et qu'on appelait le Robertin aux six gars ou le Robertin de Blain.

Arrivé à ce point de notre récit, nous abandonnerons pendant quelque temps Saturnin, devenu pour tous le comte de Perbruck, et nous raconterons ce qui arriva de ceux qui s'étaient plus intimement attachés à la fortune de la Rouarie.

Maintenant et pour quelques instants seulement, nous sommes obligés de faire apparaître un nouveau personnage. Pareil à ces météores lumineux qui traversent l'espace en quelques secondes, et qui l'illuminent d'un éclat qui s'éteint presque aussitôt, ce personnage n'occupera que quelques lignes de cette longue histoire, mais nous voudrions que ces lignes pussent faire briller de tout leur éclat le calme courage, le saint dévoûment, l'héroïque sacrifice d'une chaste enfant de seize ans.

Elle s'appelait Angélique Desilles, et malgré son âge elle était si faible, si frêle, si chétive, que c'est à peine si on lui eût donné douze ans, et cependant jamais âme plus résolue, esprit plus présent n'anima aucune des héroïnes de cette époque, qui en enfanta presque autant que de bourreaux.

Cependant, tous les gentilshommes qui avaient assisté à l'assemblée dont nous venons de parler étaient partis, la famille Desilles avait offert alors à Thérèse ces soins que réclame sans cesse la faiblesse d'une femme, et dont la noble fille était privée depuis si longtemps. Un bain lui avait été préparé, elle avait pu y reposer ses membres endoloris par l'insomnie et la fatigue. Louise Desilles, la fille aînée de la maison, avait apporté à Thérèse sa plus belle robe ; mais ce fut en vain qu'elle s'étonna de la voir préférer l'amazone de drap qu'elle avait quittée et qui était tout humide encore de la pluie glacée qu'elle avait soufferte. Thérèse refusa obstinément. Cette amazone ne portait-elle pas son trésor !

De son côté, Fontevieux avait réparé le désordre de sa toilette. Toute la famille était réunie.

Il y avait une grande douleur au milieu de ces honnêtes gens ; mais telle avait été la misère de Thérèse et de Fontevieux, que tous deux éprouvaient une sorte de bien-être indicible à se trouver assis dans une chambre close, autour d'une table servie, vêtus de linge blanc avec une heure de calme et de sécurité devant eux. Ils avaient passé tant de nuits et tant de jours dans la marche et l'insomnie, sous la pluie, sous le froid, avec la soif et la terreur pour compagnes, qu'ils semblaient s'oublier dans le bonheur de se sentir vivre comme ils avaient vécu autrefois. Mais c'était trop pour ces victimes consacrées à toutes les souffrances. Tout à coup on frappe vivement à la porte de la maison, et déjà la terreur recommence. On ouvre avec précaution, un jeune paysan se précipite tout haletant au milieu du salon, et s'écrie aussitôt :

— Fuyez! fuyez ! les républicains sont sur vos pas, Morillon les commande, Morillon sait que les papiers de la Rouarie ont été transportés à la Fosse-Ingant.

III.

Cependant Thérèse et Fontevieux avaient reconnu Marguerite ; on l'interroge, et alors elle apprend à la famille Desilles l'arrivée de Morillon à la Guyomarais, l'exhumation de la Rouarie et l'avis important donné par Guillaume Poiré.

Le danger était imminent, il fallait fuir. Fontevieux et Thérèse, comme les plus compromis, prennent d'abord les chevaux les plus vigoureux et s'éloignent à toute bride dans la direction de Saint-Malo ; Desilles le père les suit, son fils va se cacher dans un bois voisin, et les demoiselles Desilles, Louise, âgée de vingt ans, et Angélique, sa sœur, restent seules dans la maison avec l'infortunée Marguerite, dont la force se refuse à faire un pas de plus. On lui donne des habits de femme, elle va se coucher dans une étable; si elle est décou-

verte, elle passera pour une fille de basse-cour attachée depuis long-temps à la maison.

A peine étaient-ils partis, que Picot Limoëlan, le beau-frère de M. Desilles, arrive auprès de ses nièces; il avait appris de quelques paysans l'expédition qui avait eu lieu à la Guyomarais, et il venait en prévenir la famille Desilles qu'il ne savait pas avertie. A peine Louise l'a-t-elle aperçu, qu'elle se précipite vers lui en lui disant de fuir. Elle lui apprend que Morillon et les républicains vont arriver, mais Picot Limoëlan pense qu'il ne doit rien avoir à craindre, et s'obstine à demeurer pour être témoin de ce qui va se passer. Il ordonne à ses nièces d'affecter le plus grand calme, s'asseoit à la table qu'on vient de quitter avec tant d'empressement, se fait servir, et force les deux jeunes filles à se placer à ses côtés et à continuer le repas interrompu. Vingt minutes n'étaient pas passées, que Morillon, à la tête seulement de douze gendarmes commandés par Delbenne, arrive à la Fosse-Ingant, toujours accompagné de Guillaume Poiré. A ce moment, il eût suffi d'un signe à Picot Limoëlan pour assembler en une demi-heure plus de deux cents paysans armés, et pour exterminer Morillon et ceux qui l'avaient accompagné. Mais celui-ci, avec l'audace qui en faisait un homme si redoutable, commence par descendre à une auberge du village. Cinq minutes après, il avait fait appeler près de lui le maire de la Fosse-Ingant; c'était un de ces magistrats enfantés par la république, un ancien maître d'école nommé Denis, qui avait trouvé moyen d'établir autour de lui la terreur de son petit pouvoir.

— Citoyen, lui dit Morillon dès qu'il fut entré, vous allez prendre immédiatement les mesures nécessaires pour le logement de deux mille hommes qui vont arriver d'un moment à l'autre. Faites avertir les habitans du pays à son de tambour qu'ils aient à se tenir prêts à loger et à héberger les soldats de la république. Il nous faut aussi des écuries pour cent chevaux. Les deux pièces de canon qui me suivent, ajouta-t-il en s'adressant à Delbenne, resteront dans la cour de cette auberge, et les artilleurs qui les servent demeureront avec moi.

Quelques minutes après, tous les habitants de la Fosse-Ingant assemblés autour du tambour communal apprenaient que leur village allait être envahi par deux mille fantassins, cent hommes de cavalerie et deux pièces de canon.

A quoi pouvait tendre un pareil développement de forces dans un pays demeuré jusque là fort tranquille? Tout le monde l'ignorait, mais tout le monde fut frappé de stupeur. Chacun rentra chez soi et ferma soigneusement portes et fenêtres. Ceux qui n'habitaient pas le village, se retirèrent en toute hâte et portèrent aux environs la nouvelle de ce grand évènement. Ce fut ainsi que se répandit à plus d'une lieue à la ronde la terreur qui protégea Morillon dans l'expédition qu'il osait tenter presque seul au milieu d'un pays ennemi, et qui appartenait tout entier à l'association qu'il venait y frapper au cœur.

Lorsque le commissaire de la Convention eut jugé que l'effroi qu'il voulait inspirer avait suffisamment agi, il sortit, accompagné de ses douze gendarmes, du maire Perrin, de Delbenne qui ne l'avait point quitté, et il se rendit directement à la maison Desilles.

Picot Limoëlan, qui savait tout ce qui s'était passé dans le village, l'attendait à table, entre ses deux nièces. Morillon frappa :

— Qui est là? avait dit Picot sans se déranger et en entendant parler à la porte de la rue.

— Ouvrez, au nom de la loi, répondit Morillon.

— Ouvrez, cria Limoëlan à un domestique.

Morillon entra, ceint d'une écharpe tricolore et portant à son chapeau les plumes aux trois couleurs qui n'appartenaient qu'aux membres de la Convention nationale.

— Qui êtes-vous? monsieur. dit Limoëlan sans se déranger plus qu'il n'avait fait.

— Je suis un magistrat de la république, repartit brusquement Morillon, et je viens pour découvrir et arrêter les traîtres qui habitent cette maison.

— De qui voulez-vous parler, monsieur? dit froidement Limoëlan.

— N'es-tu pas le citoyen Desilles, reprit Morillon, affectant de tutoyer celui qu'il prenait pour le maître de la maison.

— Non, monsieur, répondit Limoëlan du même ton calme, je ne suis pas M. Desilles? mon beau-frère est parti pour la chasse ce matin, de très bonne heure, et comme il est fort amoureux de ce plaisir, il est possible qu'il reste avec ses amis et qu'il ne revienne pas d'ici à quelques jours.

— Est-ce là véritablement le beau-frère de M. Desilles? dit Morillon au maire qui l'avait suivi.

— Oui, c'est bien M. Picot Limoëlan, répondit Denis.

— Je venais de vous le dire, monsieur, reprit Picot. Vous pensez donc, ajouta-t-il d'un air tout étonné, que je voulais vous tromper?

Morillon examinait avec soin l'oncle et les nièces; l'aisance des réponses de M. Limoëlan, le calme des jeunes filles commençaient à lui faire penser que Poiré avait peut-être voulu le tromper. Il lui lança un regard terrible. Poiré sourit d'un air narquois.

Mais Morillon était de ces hommes auxquels il ne faut qu'un soupçon pour accuser, et qui ont besoin d'avoir vingt fois la certitude de l'innocence d'un homme avant de le laisser aller en liberté.

— Ainsi, reprit-il, M. Desilles est à la chasse ? Son fils l'y a suivi, sans doute ?

— Oui, monsieur.

— Je suis heureux que vous ne les ayez pas accompagnés, et que je trouve ici quelqu'un avec qui je puisse m'expliquer.

— Ma foi, dit Limoëlan d'un ton fort dégagé, il fait froid, j'ai paressé ce matin, et j'ai préféré le coin du feu.

Ce mot, ce seul mot suffit à perdre bien des victimes, car ce fut ce mot qui apprit à Morillon qu'on lui mentait.

— Ah ! vous êtes bien heureux, dit Morillon d'un ton indifférent, d'avoir pu paresser toute la matinée au coin du feu ?

— C'est vrai, dit Limoëlan ; les chemins doivent être exécrables.

— Vous avez raison, dit Morillon, et il y paraît à vos bottes, qui sont encore couvertes de boue toute fraîche.

Puis il s'écria aussitôt avec éclat, pendant que Limoëlan se troublait :

— Vous n'étiez pas ici ce matin ; vous n'êtes point resté ici pour y paresser au coin du feu ; vous venez d'arriver dans cette maison, car vos bottes fument encore de la boue des chemins. Vous avez menti : Desilles n'est pas à la chasse ; il est caché ou en fuite. Vous saviez mon arrivée, et vous l'en avez averti. Delbenne, ajouta-t-il avec colère, qu'on s'assure de cet homme et de ces deux filles. Nous allons procéder à une perquisition.

A cet ordre, les gendarmes s'emparèrent de Picot Limoëlan, de Louise et d'Angélique.

— Citoyen maire, reprit Morillon, as-tu amené les hommes que je t'ai demandés ?

— Ils attendent tes ordres, répondit Denis, qui se mit à tutoyer Morillon pour se conformer à la mode républicaine.

— Eh bien ! qu'ils me suivent, répliqua celui-ci.

— Pardon, monsieur, dit Picot Limoëlan, mais la loi ne vous autorise à faire aucune perquisition dans le domicile d'un homme absent qu'autant que vous seriez assisté de témoins qui puissent attester de quelle manière ces perquisitions sont faites.

— Eh bien ! lui dit Morillon d'un ton moqueur, vous serez l'un de ces témoins, Mlles Desilles seront les autres ; et puisque vous invoquez la loi, je suppose que vous devez être satisfait de la façon dont je l'applique. Il me semble que M. Desilles n'eût pas choisi de meilleurs représentants que ceux que je lui donne.

— Des prisonniers ne peuvent pas être témoins, dit Limoëlan.

— Relâchez ce monsieur et ces demoiselles, dit Morillon aux gendarmes. Et maintenant, parlez, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Picot, faites les réserves que vous croirez convenables, elles seront consignées au procès-verbal que va rédiger M. le maire. Parlez aussi, mesdemoiselles, faites vos plaintes, dites vos protestations, je veux que tout se passe légalement, et que si j'ai outrepassé mes pouvoirs, ce procès-verbal puisse vous servir à me faire condamner.

Picot Limoëlan se tut et ses nièces firent comme lui.

A ce moment, le maire rentra avec sept ou huit hommes armés de pioches et de pelles, Morillon les conduisit dans le jardin, où tout le monde le suivit.

— Allons, mes gars, dit-il, retournez-moi cette terre-là, et à la première résistance que vous trouverez, que ce soit une pierre ou quelque chose qui ressemble à du bois, à du plâtre ou à du verre, je vous promets un bon pourboire.

A cet ordre, Angélique Desilles et Limoëlan restèrent impassibles, mais Louise ne put avoir sur elle-même un empire assez grand pour cacher son émotion ; une pâleur glacée se répandit sur son visage.

— Prends garde ! prends garde ! lui dit tout bas Angélique.

— Laissez, laissez, ma belle enfant, dit Morillon en ricanant, la pâleur de mademoiselle votre sœur ne m'apprend rien ; je sais que les papiers du marquis de la Rouarie sont enfouis dans ce jardin.

— Cherchez, lui dit Angélique, froidement.

— Tenez, vous feriez bien mieux, fit Morillon d'un ton patelin, de me dire tout de suite où ils sont que de me forcer à gâter vos jolis arbustes, vos belles bordures de buis, et vos allées si soigneusement ratissées.

— Ah bien ! si c'est comme ça, dit Angélique en affectant un air ingénu, vous n'avez pas besoin de les chercher, papa les a emportés.

Morillon ne doutait pas que Desilles n'eût été averti de sa venue, il lui était donc facile de croire que sa fille disait vrai, et que Desilles avait emporté avec lui des papiers d'une telle importance. Mais la soudaine pâleur de Louise lui laissa croire que le jardin renfermait quelque chose.

Le travail des terrassiers commença. Pourtant, et quoique le jardin ne fût pas d'une grande étendue, c'était une rude et longue besogne que de fouiller partout.

Morillon ne voulut pas seulement employer son temps à examiner les ouvriers. Il ordonna à Picot Limoëlan d'appeler et de faire comparaître tous les domestiques de la maison. Limoëlan, qui les connaissait tous, les appela par leur nom. Malheureusement, dans le désordre de cette journée, on avait oublié de le prévenir de l'arrivée de Marguerite, et de sa présence dans l'étable.

Lorsque tous ceux que Limoëlan avait mandés furent dans le jardin, Morillon les examina attentivement, leur adressa quelques questions,

et s'assura rapidement qu'il ne pouvait rien apprendre d'eux et qu'ils n'étaient pour rien dans les secrets de leur maître. Il allait leur ordonner de se retirer, lorsqu'il dit à deux de ses gendarmes :

— Avant cela, parcourez un peu la maison, les granges, les écuries, et voyez s'il n'y reste pas encore quelqu'un.

Angélique Desilles pensa alors à Marguerite et dit :

— Il y a encore dans l'étable à vaches une pauvre fille de basse-cour; elle est malade et couchée, et vous seriez bien bon d'aller jusqu'auprès d'elle pour l'interroger, au lieu de la faire venir ici.

— J'en suis désolé, ma belle enfant, dit Morillon; mais je tiens à examiner les progrès de mes ouvriers. Delbenne, ajouta-t-il, allez me chercher cette servante; je reste avec ces gaillards-là.

Les terrassiers avaient déjà retourné un carré du jardin, mais inutilement. Poiré, qui les suivait de l'œil, haussait les épaules à tout moment.

— Qu'y a-t-il donc, citoyen Poiré? dit Morillon, et que désapprouvez-vous dans notre manière de procéder?

— Rien, absolument rien, dit Poiré, si ce n'est que je vous défie de trouver dans ce jardin rien de ce qui peut y être enterré.

— Je vous remercie de vos leçons, maître Poiré; mais je veux que le diable m'emporte si je ne finis par découvrir ce qu'il y a, dussé-je retourner la terre jusqu'à vingt pieds de profondeur.

— Allez donc! dit Poiré en ricanant.

Delbenne revint; il était seul.

— Ah! ah! dit Morillon, est-ce que notre pauvre malade se serait enfuie?

— Non, répliqua le lieutenant de gendarmerie, mais elle dort, et elle est si pâle, elle a l'air d'être si faible, qu'en vérité c'est pitié d'éveiller cette pauvre jeune fille. On ne dort pas si bien quand on est coupable.

— Je ne crois pas au sommeil du juste, dit brutalement Morillon. Amenez-la moi.

A ce moment les terrassiers attaquèrent le carré où se trouvait le vieux saule au pied duquel on avait enterré le bocal renfermant les papiers de la Rouarie. Guillaume se promenait dans les petits sentiers ménagés à travers les plates-bandes. Louise Desilles le suivait d'un regard plein d'anxiété, Guillaume s'arrêta un moment devant le saule. Louise faillit tomber. Heureusement que Morillon, qui ne la quittait pas des yeux, venait de voir arriver Marguerite, qu'il avait reconnue au premier coup d'œil.

Il ne put dissimuler la joie que lui causait cette découverte, et il courut à elle d'un air railleur et galant.

— Comment! s'était-il écrié en s'avançant gracieusement vers elle, mademoiselle Marguerite Lemaître, ou Marchand, ou tout autre nom, car monsieur votre père en a, je crois, une demi-douzaine; comment! la fille d'un fonctionnaire public, ajouta-t-il avec le geste horrible d'un homme qui abat une tête; comment! une jeune personne bien élevée en est réduite à être servante de basse-cour!

— J'aime mieux faire ce métier que celui que vous faites, lui dit Marguerite en le regardant avec un souverain mépris.

— Mon métier est celui d'un bon patriote, ma belle citoyenne.

— Tant pis pour les patriotes si, pour leur ressembler, il faut être comme vous espion, délateur et assassin!

— Prends garde à ce que tu dis, misérable! s'écria Morillon furieux.

— Je dis la vérité, repartit Marguerite. Vous avez pris d'ignobles déguisements pour voler les secrets de vos ennemis, et après avoir réussi, vous qui êtes, à ce qu'on dit, envoyé ici pour faire respecter la loi, vous avez assassiné un homme dans un chemin...

— Tu mens, misérable!

— Cet homme vit, et il le dira.

— Tu mens!

— C'est moi qui l'ai sauvé.

— Toi!

— Oui, moi, et c'est moi qui ai été avertir le marquis de la Rouarie de ta ruse infâme.

— Malheureuse! fit Morillon exaspéré.

— Et c'est moi, dit Marguerite avec une farouche persistance, qui ai encore averti les gens de cette maison de ton arrivée...

— Toi! fit Morillon au comble de la fureur. Arrêtez cette malheureuse... cette...

Morillon, à qui l'injure manquait, s'élança sur Marguerite, le poing levé.

— Obéissez donc, dit Marguerite aux gendarmes, sans cela cet homme va me traiter comme on le traitait au bagne.

Cette scène violente, imprévue, avait appelé l'attention de tout le monde. Les travailleurs eux-mêmes s'étaient arrêtés et considéraient avec effroi et stupeur cette jeune fille qui bravait si courageusement l'agent suprême d'une autorité qui basait son pouvoir sur l'échafaud. Morillon s'en aperçut et s'écria avec violence :

— Eh bien! que faites-vous là, malheureux, qu'avez-vous à me regarder?

Puis il se retourna et reprit :

— Oui, oui... arrêtez cette fille.

Elle était déjà entre deux gendarmes.

— Liez-la, attachez-la.

— C'est inutile, fit Delbenne, elle ne nous échappera pas.

Morillon regarda Delbenne comme s'il ne pouvait comprendre qu'on pût résister à l'un de ses ordres.

— M'avez-vous entendu? reprit-il.

Delbenne fit un signe à l'un des gendarmes, qui attacha les mains de Marguerite.

— Serrez les cordes, dit Morillon.

— La torture est supprimée, monsieur, fit Limoëlan.

— Attachez aussi ce conspirateur, ce traître, cet aristocrate!

A cet ordre, les ouvriers, qui étaient des paysans que le maire avait requis dans le village, s'arrêtèrent encore, et deux ou trois levèrent leurs bêches d'un air menaçant.

— Gendarmes, reprit Morillon, préparez vos armes... en joue... et tuez le premier qui bouge.

Les paysans restèrent immobiles, mais ils ne reprirent point leur travail.

— A l'ouvrage! fit Morillon exaspéré, à l'ouvrage! fit-il en s'armant d'un pistolet.

Que Limoëlan eût fait un signe, et ces paysans se fussent élancés sur les gendarmes avant que ceux-ci eussent pu faire usage de leurs armes. La lutte se fut engagée, et si Morillon et les siens eussent triomphé dans la maison de Desilles, ils ne seraient pas sortis du village, qui se fût levé au bruit de cette scène. Mais Limoëlan se crut sauvé, car on avait dépassé le saule au pied duquel se trouvaient les papiers; la bêche négligemment enfoncée n'avait pu atteindre la pierre placée à deux pieds de profondeur, et le terrain, d'abord si soigneusement recouvert par Desilles, mais maintenant bouleversé par ordre de Morillon, ne gardait plus aucune trace qui pût désigner l'endroit fatal.

— Allons, mes enfans, obéissez et travaillez, dit Limoëlan, c'est à nous à supporter le malheur des injustes soupçons qu'on a contre nous.

Les terrassiers reprirent leur travail. Poiré s'était assis sur la mardelle du puits et sifflotait un petit air moqueur. Les deux demoiselles Desilles se tenaient droites et les yeux baissés pour cacher la joie qu'elles épouvaient aussi, car elles se croyaient sauvées. Quant à Marguerite, elle regardait Morillon d'un air de triomphe. Limoëlan se demandait ce qui pouvait pousser cette jeune fille à braver ainsi la colère de Morillon. Celui-ci contenait mal sa rage, se promenait activement et pressait les ouvriers avec des injures et des menaces. Tout à coup, Mlle Louise Desilles pousse un cri.

— Qu'est-ce que c'est? dit Morillon en suivant le regard de la jeune fille.

— C'est le platane qu'on a planté le jour de la naissance d'Angélique, dit Louise, ne l'abattez pas.

— Brisez-le, arrachez-le, fouillez-le à six pieds! cria le farouche commissaire, supposant que cette pieuse religion d'un souvenir de famille n'était que l'effroi qu'avait éprouvé Louise en voyant les ouvriers approcher de l'endroit fatal.

Et Morillon lui même se met à l'ouvrage. On creuse, on creuse encore. On trouve un banc de pierres qui évidemment n'avait pas été dérangé depuis la formation de ces terrains. Morillon, de plus en plus irrité, y brise la bêche qu'il avait prise et sort du trou profond comme une bête fauve qui cherche une victime.

Il aperçoit Marguerite qui, rompue de fatigue, s'était appuyée contre un arbre.

Il va vers elle et la pousse brutalement en lui disant:

— Allons, debout!

Un cri d'horreur s'échappe de la bouche des spectateurs à cet acte de férocité.

— Qui ose parler? dit Morillon.

— Moi! s'écrie Delbenne, et je vous préviens d'une chose, que si vous recommencez des brutalités pareilles, je me retire à l'instant même.

— Gendarmes, arrêtez ce rebelle! s'écrie Morillon.

— Gendarmes, à vos rangs! reprend Delbenne avec autorité.

Les gendarmes obéissent, et Delbenne s'avance alors vers Morillon, que la colère suffoque. Le lieutenant, après lui avoir fait le salut militaire, lui dit alors d'un ton froid et sévère:

— Citoyen commissaire, je suis le chef immédiat de ces hommes, ils ne peuvent et ne doivent recevoir d'ordres que de moi. Je suis prêt à prendre les vôtres; je les leur transmettrai.

— Nous aurons à compter ensemble, citoyen lieutenant, répondit Morillon, et je vous ferai voir...

Delbenne resta immobile, et Morillon, voyant que c'était un parti pris, se contint et reprit:

— Vous me répondez de ces prisonniers, lieutenant, faites-y bien attention.

Aussitôt Delbenne lui tourna le dos. Guillaume Poiré continuait à siffler d'un air railleur. La moitié du jardin était retournée, et les ouvriers n'avaient rien trouvé.

Morillon consulta sa montre, la fin du jour approchait, et s'il laissait venir la nuit sans que les habitans de la Fosse-Ingant vissent arriver les troupes qu'on leur avait annoncées, il se pourrait qu'ils découvrissent la ruse. Mille autres circonstances pouvaient trahir Morillon, ne fût-ce que l'arrivée de quelques autres habitans qui déclareraient n'avoir rencontré aucune force armée. Dans ce cas, le danger de Morillon devenait imminent.

Plus d'un exemple lui faisait craindre d'être attaqué et massacré sans pitié. Les paysans de la Bretagne n'avaient pas encore appris à jouer avec le sang, mais déjà ils avaient tué quelques employés du pouvoir qui s'étaient présentés pour lever les impôts. Morillon avait beau presser les ouvriers, ils n'avançaient que lentement, ou bien, s'il voulaient se hâter, ils ne faisaient qu'effleurer la terre de quelques pouces seulement. Morillon commençait à se désespérer. Tous les visages étaient mornes et immobiles

devant lui ; personne à qui demander conseil. Il aperçut alors Guillaume Poiré toujours assis sur la mardelle du puits, toujours sifflotant et balançant ses jambes d'un air distrait. Morillon alla à lui.

— Tu m'as dit que les papiers avaient dû être enterrés dans le jardin...

— Je vous ai dit ce que j'avais entendu.

— Mais penses-tu qu'ils y soient?

— Je le parierais.

— Comment faire pour les trouver?

— Vous avez votre manière, qui vaut mieux que la mienne, dit Poiré insolemment, faites retourner le jardin à vingt pieds de profondeur et vous arriverez. Seulement, il vous faudra quarante hommes et quinze jours de travail.

— Comment t'y serais-tu pris, toi?... fit Morillon qui joua le tigre faisant patte de velours.

— Ah! dame, je ne sais pas trop... mais d'abord je n'aurais pas fait toucher à un brin d'herbe... regardez, les voilà qui vont retourner ce carré de carottes... à quoi bon?...

— Mais pour le visiter...

— M'est avis que si on y avait fait un trou... les carottes manqueraient, ou que si on en avait repiqué d'autres, les fanes ne seraient ni si vertes ni si droites...

— C'est possible ; mais ce qui est fait... Voyons, y a-t-il moyen de procéder autrement?...

— Dame, fit Poiré, m'est avis que si vous écriviez la lettre d'avis au payeur de Nantes, pour les vingt mille francs *en argent*, ça m'ouvrirait l'esprit et les yeux.

Morillon réfléchit;... il reconnut enfin qu'il fallait céder.

— Eh bien! dit-il, je l'écrirai ce soir.

— Tout de suite ; il doit y avoir de l'encre et des plumes dans la maison.

— Laisser ces gens-là seuls...

— Il n'y a pas de danger, dit Poiré, ils se croient sauvés.

Morillon demanda de quoi écrire ; Louise l'accompagna dans la maison, et lui donna tout ce qu'il fallait.

Morillon écrivit; il lut tout haut à mesure qu'il écrivait. Poiré suivait le mouvement de la plume et de la voix pour s'assurer que Morillon n'écrivait pas autre chose que ce qu'il disait... Celui-ci finit en disant :

— Et maintenant, le salut d'usage... Je te salue, liberté, égalité, fraternité ou la mort... et je signe.

Mais, au lieu de cela, il avait ajouté à sa lettre : « Vous ferez arrêter immédiatement l'homme qui vous remettra cette lettre. »

— Tiens, dit-il en la donnant à Guillaume, lis.

Morillon se souvenait de l'embarras de Poiré, lorsqu'il avait voulu lui faire lire sa commission dans le château de Nantes, et il profitait de son ignorance. Poiré fut pris à cette ruse.

Guillaume fit semblant de lire et rendit à Morillon la lettre, que celui-ci cacheta.

— Et maintenant, dépêchons, fit le commissaire de la Convention.

— Venez donc, dit Guillaume, ce sera bientôt fait.

Morillon avait tellement hâte d'atteindre enfin ce précieux dépôt, qu'il oublia Louise, et rentra dans le jardin. A peine la jeune fille fut-elle libre, qu'elle s'échappa et courut se réfugier dans une maison voisine.

Guillaume rentré dans le jardin alla droit au saule, et s'écria :

— La cachette est là!

Limoëlan tressaillit; Angélique seule resta impassible.

— Mais on y a déjà fouillé, là, dit un paysan.

— Vrai! lui dit Guillaume, et c'est toi qui as fouillé là...

— Oui, c'est moi.

— Et tu n'as pas été étonné de la facilité avec laquelle la bêche entrait dans la terre?

— Quand il a plu, toutes les terres sont molles.

— Vrai! reprit Guillaume, et la pluie détache le lierre du sol, n'est-ce pas? et la pluie amasse au pied d'un saule des feuilles de charme et de platane plus épais qu'il n'y a de feuilles de saule... Va, va, mon gars, j'ai remué la terre, et je vais t'apprendre que je n'ai pas oublié mon métier.

Guillaume s'arma sur-le-champ de la bêche, et en trois ou quatre coups, il arriva à la pierre.

— Nous y sommes, s'écria-t-il.

Il dégrada rapidement la pierre, la releva, et montrant le trou qui descendait à une grande profondeur, il dit à Morillon :

— Est-ce qu'il n'y a rien au fond de ça?

— Oui, oui, fit Morillon ravi : je vois quelque chose qui reluit; c'est un coffre de fer.

— Non point, dit Guillaume, qui élargissait le trou pour pouvoir parvenir au fond... ce n'est ni du fer ni du cuivre.

Il se coucha sur le sol, enfonça son bras dans le trou, et retira le précieux bocal, qu'il remit à Morillon.

— Ce sont des papiers, s'écria celui-ci avec une sorte de délire et embrassant le bocal. Nous tenons enfin les preuves... Monsieur de Limoëlan, ajouta-t-il avec un sourire insultant, vous convient-il d'assister à l'inventaire que nous allons faire?

— Je le demande, monsieur.

Morillon, Delbenne, le maire et les gendarmes rentrèrent dans le salon avec les prisonniers. Morillon ouvrit le bocal, retira une liasse et se mit à la feuilleter. Il éclatait en transports joyeux à chaque papier qu'il consultait. D'a-

bord, il trouva le plan de l'association écrit de la main de Thérèse Moëllien, puis la commission donnée par les princes à la Rouarie, les lettres de Calonne, les brevets signés en blanc... des lettres écrites par Louise Desilles à la Rouarie, et qui lui apprenaient les démarches faites par son père, le compte rendu des dépenses et des recettes de l'association.

Morillon prenait chacun de ces papiers les uns après les autres, les numérotait, les classait; il ne tenait pas sur son siège, il parlait et gesticulait; arrivé aux lettres de Louise, il s'écria :

— Ah ! ah ! où est-elle donc cette demoiselle qui tient les livres de la conspiration ? Assurez-vous de Mlle Louise Desilles.

— Où est-elle ? dit Delbenne.

Limoëlan la chercha des yeux.

— Oh ! s'écria Morillon... elles étaient deux... où est l'autre ? où est cette Louise ?

— C'est moi ! dit Angélique en se présentant froidement.

— Je m'en doutais, la belle, dit Morillon, l'autre n'était pas de force... mais ne vous alarmez pas, vous serez en bonne compagnie, je l'espère.

Et en disant cela, il se mit à feuilleter, à ouvrir, à parcourir rapidement les papiers qu'il n'avait pas encore classés. Cependant, au bout de quelques minutes, son visage s'assombrit, il reprit tous les papiers, il les examina de nouveau, les retourna, les déplia l'un après l'autre. Ce qu'il cherchait avant toutes choses manquait à sa découverte... La liste des conjurés n'était pas dans le bocal.

L'insatiable cruauté de Morillon fut si frappée d'un tel désappointement, qu'après s'être enfin bien convaincu que ce document précieux lui avait échappé, il tomba accablé sur son siège, comme un homme frappé par un horrible malheur.

— Rien ! s'écria-t-il avec désespoir, rien !

Morillon ne comptait donc pour rien d'avoir découvert les preuves flagrantes de cette conspiration à laquelle à Paris on s'obstinait à ne pas croire. Cependant il avait en mains le plan de cette dangereuse entreprise, les pièces qui montraient que la plupart des nobles de la Bretagne conspiraient avec les princes exilés à l'étranger; il savait que Calonne leur envoyait des fonds; enfin, grâce à lui, la Convention pouvait justifier cette imputation de Danton, que l'Angleterre repoussait comme une calomnie, c'est-à-dire la fabrication permanente de faux assignats; tant de documens importans, une découverte si grave, ne lui semblaient rien, du moment qu'il ne pouvait traîner à sa suite une foule de coupables pour les jeter au tribunal révolutionnaire et de là à l'échafaud.

C'est que Morillon avait rêvé un effroyable triomphe. Il comptait apprendre tous les noms des conjurés et alors les poursuivre, les attaquer, les saisir; puis, lorsqu'il en eût assemblé deux cents, demander à la Convention une armée pour les conduire jusqu'à Paris, et là faire son entrée à la tête des régimens qu'on lui eût donnés, traînant entre deux files de soldats quarante charrettes chargées de prisonniers avec le nom de chacun inscrit sur de larges écriteaux.

Pour cette entrée triomphale, Morillon s'était arrangé un terrible costume, il avait tracé l'ordre de la marche, il avait vu son arrivée à la Convention, il avait préparé son discours. Enfin il se rappelait avoir vu jadis un général rapportant dans une pompeuse cérémonie des drapeaux pris sur l'ennemi et il s'était écrié :

— Je ferai mieux que d'offrir à un roi des chiffons déchirés, je ferai hommage à la patrie de la tête de ses ennemis.

Tel était ce misérable saltimbanque ; monstre de férocité qui épouvanta assez la Bretagne pour qu'elle s'imaginât avoir rencontré le plus terrible persécuteur que la Convention pût lui envoyer. Malheureux pays ! qui devait oublier le nom de Morillon, effacé sous le souvenir sanglant de Carrier !

La consternation de Limoëlan et d'Angélique à la découverte du bocal avait dû faire croire à Morillon qu'il avait trouvé tout ce que cette maison renfermait d'important. Après quelques recherches infructueuses dans diverses parties de la maison, il se résigna à la découverte qu'il avait faite et donna ses ordres pour le départ.

Il était temps; comme il l'avait prévu, les habitans de la Fosse-Ingant, après avoir vainement attendu les troupes annoncées par Morillon, s'étonnèrent de ne point les voir arriver; quelques habitans, plus curieux ou plus intrépides, avaient été dans les environs et en étaient revenus, assurant qu'on ne voyait d'aucun côté la moindre apparence d'une prochaine arrivée de troupes.

Cependant Morillon resta avec Delbenne dans la maison Desilles, tandis que les gendarmes allaient chercher les chevaux à l'auberge où ils les avaient déposés et les ramenaient avec eux.

Quelques groupes observaient déjà de loin la maison. En voyant les chevaux bridés et harnachés, on devina que les gendarmes allaient quitter la Fosse-Ingant. Aussitôt on s'appela, on s'excita, et bientôt une troupe assez nombreuse s'amassa aux abords de la demeure de Desilles. Pendant ce temps, les gendarmes étaient rentrés dans la cour de cette maison, dont on avait fermé les portes.

Picot Limoëlan avait été mis en croupe derrière Delbenne, les mains attachées derrière le dos et lié à lui par une forte sangle. Angélique Desilles, qui continuait à se présenter sous le nom de Louise, avait été également mise en croupe derrière Morillon, liée et enchaînée comme son

oncle. Marguerite, également enchaînée, avait été confiée à Guillaume Poiré.

Lorsque toute la troupe fut à cheval, quatre des gendarmes qui la composaient se mirent en tête; Delbenne, Morillon et Poiré se placèrent au centre avec un gendarme sur chaque flanc; les quatre autres cavaliers formèrent l'arrière-garde de cette escouade.

A un signe de Morillon, le maire ouvrit rapidement et à deux battans la grande porte de la cour, et la cavalcade sortit au grand trot, le sabre au poing. A cette brusque apparition, le groupe assez peu nombreux qui était en face de la maison se dispersa avec épouvante. La troupe s'élança au galop, et Morillon était déjà hors de portée avec ses prisonniers, que les paysans s'informaient encore de ce qui s'était passé dans la maison et du nom de ceux que le commissaire de la Convention emmenait avec lui.

Mais ce ne fut pas là l'atteinte la plus cruelle que reçut la vaste conjuration de la Rouarie.

IV.

Fontevieux et Thérèse, échappés de la Fosse-Ingant, avaient refusé de suivre Desilles qui, après les avoir rejoints, poursuivit son chemin jusqu'à la plage de Saint-Malo et y trouva une barque qui put le transporter jusqu'à Jersey. Fontevieux avait cédé, en cette circonstance, à la volonté de Thérèse Moëllien, qui comptait trouver un asile assuré dans la forêt de Fougères. Pour elle, le moment de l'insurrection approchait, et elle voulait être présente au jour annoncé par la Rouarie; d'ailleurs, elle comptait sur tous les paysans des environs de Fougères, qui la connaissaient parfaitement.

Ils se détournèrent de la route suivie par Desilles, et, après deux heures de marche, ils se crurent hors de toute atteinte. Ils continuèrent paisiblement leur chemin, de façon qu'à la nuit tombante ils se trouvèrent à une petite distance de Fougères. Il était six heures du soir. Fontevieux et Thérèse arrivèrent à l'embranchement d'un chemin qui conduisait d'un côté à la ville, de l'autre à une ferme appartenant à la famille Moëllien.

Il avait été convenu entre eux qu'ils se rendraient à cette ferme; mais avant de s'engager tout à fait dans le chemin qui devait les y mener, Thérèse arrêta son cheval et resta un moment silencieuse.

Fontevieux attendit quelques minutes, et, voyant que la rêverie de Thérèse continuait, il lui dit doucement :

— Eh bien! ne voulez-vous pas poursuivre notre marche?

Thérèse étendit doucement la main vers la ville de Fougères et lui dit :

— Là, Georges, à deux pas de nous, est la maison où ma mère est morte, la maison où je suis née, la maison où j'ai vécu innocente et pleine de douces rêveries; ne la reverrai-je donc pas avant de mourir?

— Vous la reverrez, dit Fontevieux, mais alors vous y rentrerez en maîtresse et non pas en fugitive; vous la reverrez, et alors elle retentira de cris de joie et d'admiration, car ce jour-là les succès auront couronné vos héroïques efforts.

— Je ne le crois pas, Georges; vous avez entendu la Rouarie : « A bientôt; » nous a-t-il dit, en rendant le dernier soupir. Georges, je ne verrai pas le triomphe de notre cause.

— Chassez ces funestes pensées, reprit Fontevieux, je prévoyais qu'elles arriveraient à votre esprit en approchant de ces lieux où la joie a été la compagne de votre jeunesse.

Thérèse n'entendait pas Fontevieux, elle était sous l'empire d'une de ces pensées qui s'emparent douloureusement du cœur, et elle reprit avec une voix pleine de larmes :

— Georges, je veux voir la maison de ma mère.

— C'est une imprudence, Thérèse, une grave imprudence. Entrer dans une ville où il y a une garnison républicaine, c'est aller chercher le péril à plaisir.

— Je n'y resterai qu'une heure et j'irai seule; cette nuit, je vous le jure, je vous aurai rejoint à la ferme.

— Allons donc à Fougères, Thérèse, dit Fontevieux, allons.

— Merci, Georges, reprit Thérèse en s'élançant rapidement dans la direction de la ville, merci.

Au bout d'une heure de marche ils y arrivèrent. La nuit était close, la plupart des boutiques étaient fermées, c'est à peine si on voyait de rares lumières luire à travers les vitres de quelques maisons bourgeoises. Les rues étaient désertes et ils ne rencontrèrent que des passans attardés qui ne purent nullement s'étonner de voir deux cavaliers traverser rapidement la ville.

La maison de Thérèse Moëllien était située à quelques pas de l'église : du côté de la campagne, le vaste jardin qui en dépendait bordait le mur du cimetière et n'en était séparé que par une ruelle étroite; du côté de la ville, la façade de la maison ouvrait sur une espèce de carrefour, à l'angle duquel était un café fréquenté par les officiers de la garnison. Il eût été imprudent de se présenter à la porte principale de la maison; Thérèse et Fontevieux résolurent d'y entrer par la porte qui ouvrait sur la ruelle déserte.

Ils parvinrent aisément à la petite porte du jardin, mais c'est en vain qu'ils frappèrent à plusieurs reprises, les gens de la maison ne les entendirent pas.

Malheureusement pour eux, quelqu'un les avait entendus. Le gardien du cimetière, dont

la maison était à quelque distance et de l'autre côté de la ruelle, fut éveillé par le bruit des coups frappés à la porte du jardin. Il se leva, se plaça à une petite lucarne, et put voir deux personnes qui essayaient de pénétrer dans cette demeure depuis si longtemps inhabitée, et dont la garde était confiée à un vieux domestique et à sa femme.

Sans comprendre le but de ceux qui voulaient entrer dans cette maison, le gardien resta à sa lucarne pour les examiner; et, dans l'ombre de la nuit, il vit un des cavaliers franchir le mur de clôture, ouvrir la porte, et tous deux pénétrer immédiatement dans le jardin. En effet, Fontevieux avait préféré ce moyen au danger de se présenter à la porte principale.

Le gardien du cimetière s'imagina avoir découvert une tentative de vol et se demanda s'il ne devait pas aller prévenir l'autorité, mais la peur de passer dans la ruelle le retint chez lui toute la nuit du moins.

Cependant Thérèse et Fontevieux eurent bientôt traversé le vaste jardin attenant à la maison. Thérèse laissa son cheval aux mains de Fontevieux et s'avança seule du côté d'une petite basse-cour sur laquelle ouvrait la fenêtre du logement des vieux domestiques. Elle put les voir à travers les carreaux, assis au coin d'une cheminée à moitié éteinte et s'entretenant à voix basse. Elle frappa doucement aux carreaux, à travers la grille qui les défendait. Les deux vieillards se levèrent avec épouvante à ce bruit inattendu. Elle frappa de nouveau, et le vieux Fampoux vint ouvrir la fenêtre, en demandant d'une voix menaçante :

— Qui est là ?

— C'est moi, dit Thérèse.

— Mademoiselle !..... s'écrièrent-ils avec éclat.

Et les deux pauvres gens, oubliant que leur maîtresse était dehors et leur avait ordonné de lui ouvrir, tombèrent à genoux en s'écriant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! soyez béni !

— Pas de bruit, leur dit Thérèse, en se penchant à la croisée, et calmez-vous tous deux. Toi, Marthe, va m'ouvrir la porte du salon, du côté du jardin, et toi, Baptiste, va prendre nos chevaux, que tu trouveras sous le grand poirier à côté du puits.

Thérèse éprouvait un singulier bonheur à donner ces ordres, il lui semblait retrouver tout le calme de sa vie passée en parlant du grand poirier qu'elle avait si souvent escaladé dans son enfance, en parlant du vieux puits dont sa mère lui défendait toujours de s'approcher.

La vieille femme se hâta d'entrer dans l'intérieur pour ouvrir à sa maîtresse, et Fampoux suivit Thérèse, qui revint dans le jardin pour gagner la porte du salon.

— Tu trouveras monsieur Fontevieux, dit-elle à Baptiste, qui tient les chevaux, et tu lui diras de venir me trouver.

— Ah ! dit le vieux domestique, c'est ce brave monsieur de Fontevieux ; tenez, je le disais tout à l'heure à ma femme, qu'il ne vous abandonnerait pas, lui.

Thérèse monta les marches du perron, sur lequel le salon de sa maison ouvrait par une vaste porte-fenêtre. Elle entendit bientôt la vieille Marthe détachant à grand'peine la grosse barre de fer qui maintenait les volets intérieurs; puis il fallut ouvrir la porte, puis les volets qui la défendaient extérieurement, et ce fut un travail si difficile, que Fontevieux était déjà près de Thérèse, lorsque Marthe détacha le dernier verrou, et s'élança joyeusement vers sa jeune maîtresse, en lui disant :

— Entrez, entrez.

Marthe avait déposé une misérable chandelle à l'angle de la cheminée de ce vaste salon boisé. L'aspect en était triste et sombre, il glaça Fontevieux. Mais Thérèse était toute à la joie de revoir sa maison : elle courut jusqu'au milieu du salon, s'y arrêta, le regarda longtemps, et puis, se dirigeant vers un cadre posé à l'un des côtés de la cheminée, elle tomba à genoux et se mit à fondre en larmes en disant :

— Oh ! ma mère, ma mère !

Marthe cependant s'informait à Fontevieux de ce qu'il fallait à mademoiselle ; elle lui demandait si elle avait faim, si elle avait soif, si elle avait froid, et Georges qui ne voulait pas troubler Thérèse dans le pieux épanchement de son cœur, répondit à Marthe qu'elle préparât tout ce qu'elle voudrait.

Un moment après, la vieille entrait avec un énorme fagot qu'elle jetait dans la cheminée, pendant que Thérèse se relevait calme et heureuse, et tendait la main à Fontevieux en lui disant :

— Merci, Georges, maintenant que j'ai prié et pleuré devant l'image de ma mère, je me sens plus de courage pour souffrir, si je dois souffrir encore; pour mourir, si la mort doit me venir bientôt.

Mais déjà le feu flambait au foyer avec ce joyeux pétillement qui semble saluer l'arrivée du maître. Les bougies allumées éclairaient le salon, et deux fauteuils, approchés de chaque côté du feu, invitaient les voyageurs à réchauffer leurs membres glacés et endoloris.

— Asseyons-nous un moment, dit Thérèse à Georges.

Et tous deux prirent place aux deux côtés de la cheminée éclatante de flamme. Le vieux Baptiste était revenu, et son bonnet à la main, incliné devant Thérèse, il la regardait à travers de grosses larmes.

— Ah ! pauvre mademoiselle, pauvre mademoiselle, lui disait-il, que de fois nous avons pleuré en pensant à vous ! Bonté du ciel ! est-

ce une vie que celle que vous menez ? toujours en route, souvent sans toit, sans lit, n'ayant pas toujours du pain à manger, quand moi et ma femme, de pauvres paysans, qui sommes nés pour le travail et la peine, nous nous voyons ici bien à l'aise et faisant bonne chère ! Ah ! je me suis bien souvent reproché notre sommeil et le pain que nous mangeons.

— Eh bien ! mon bon Baptiste, lui dit Thérèse en souriant, puisque vous faites si bonne chère en mon absence, tâchez de me la faire partager, maintenant que me voilà. Monsieur de Fontevieux et moi nous sommes à cheval depuis sept heures, et nous avons besoin de réparer nos forces pour repartir.

— Quoi ! vous voulez nous quitter ? dit la vieille Marthe. Oh ! vous resterez ici, maintenant ; nous vous soignerons, nous vous servirons, et vous verrez qu'on est toujours mieux dans la maison de son père et de sa mère que dans celle des autres, fussent-ils des princes et des rois.

— Ma maison est proscrite, et me cacherait mal, dit Thérèse, je repartirai cette nuit, mais je vous en prie, servez-nous quelque chose.

— Eh ! dit Baptiste en s'adressant à sa femme, que peux-tu donner à mademoiselle ?

— Tout ce qu'elle voudra ; je vais aller chez le boulanger, chez le boucher, partout.

— Ne faites point cela, fit vivement Fontevieux ; ce serait hors de vos habitudes, ce serait avertir tout le monde que quelqu'un est arrivé dans la maison.

— C'est vrai, dit Thérèse ; mais, ajouta-t-elle en souriant, il doit vous rester quelque chose de votre bonne chère.

— Dame, dit la vieille Marthe, un petit brin de lard avec des choux, et un morceau de pain bis, voilà ce qu'il y a dans la huche.

— Nous ne sommes pas accoutumés à de meilleurs repas, dit Thérèse avec un soupir douloureux... allez nous chercher votre pain bis.

Cette misère qui n'avait jamais occupé Mlle de Moëllien au milieu de ses courses errantes, lui fut pénible et douloureuse dans sa propre maison, mais ce sentiment s'effaça bientôt devant les soins empressés des deux vieillards. L'ingénieuse activité de Marthe parvint à organiser un souper presque splendide, comparativement à ce qu'elle avait d'abord annoncé. Une volaille, des œufs, quelques fruits, aussi précieusement conservés que si la maîtresse de la maison avait présidé à leur arrangement, firent de ce repas une sorte de régal pour ceux qui depuis quelque temps ne vivaient que d'un morceau de pain, qu'ils parvenaient à acheter par hasard. Et puis le linge était blanc, la vaisselle resplendissait, le feu continuait à flamber joyeusement dans la vaste cheminée.

Ce sentiment de bien-être fut si puissant sur Thérèse qu'elle s'écria tout à coup et avec un accent heureux :

— Oh ! on est bien ici !

Thérèse avait ordonné à Baptiste et à sa femme de rentrer chez eux et d'attendre ses ordres. Elle et Fontevieux étaient de chaque côté de la table, les pieds tournés vers le feu, et ce mot seul de Thérèse avait troublé le silence qu'ils gardaient depuis quelques instants.

En l'entendant, Georges fut sur le point d'avertir Thérèse qu'il fallait songer à quitter le plus tôt possible cette maison où elle se trouvait si bien, mais un contentement si vif et si mélancolique à la fois rayonnait sur le visage de Thérèse, son regard semblait caresser avec une si douce joie chacun des objets jadis accoutumés et qu'elle retrouvait enfin, qu'il ne se sentit pas le courage de l'arracher à cette charmante contemplation.

Thérèse arrêta tout à coup ses regards sur une tache qui se trouvait au plafond. Elle la regarda longtemps et sembla lui sourire. Puis, elle la montra du doigt à Fontevieux, et lui dit sans la quitter des yeux :

— Vous souvenez-vous de cela, Georges ?

— De quoi donc ? dit-il en regardant à son tour.

— Comment, reprit Thérèse toujours les yeux fixés au plafond et en souriant à ses souvenirs, vous ne vous rappelez pas ? il y a bien longtemps de cela, le jour de la fête de ma mère, les gens de la maison tiraient des coups de fusil dans le jardin pendant que nous étions tous ici dans le salon ; j'étais toute petite fille, la peur me prit, et à vous aussi, et nous allâmes nous cacher tous deux derrière le fauteuil de mon grand père, M. de Moëllien. Vous ne vous rappelez pas, dit-elle en s'animant, que mon grand-père vous fit honte de vos frayeurs pendant que ma mère me grondait doucement pour avoir dérangé le fauteuil de mon grand-père ? Vous ne vous souvenez pas, reprit-elle encore, qu'à ce moment la Rouarie, qui était déjà un homme lorsque nous n'étions que des enfants, prit votre défense et dit à mon père : « Je vous réponds que ce petit gaillard-là sera brave un jour et qu'il n'aura pas plus peur du bruit d'un fusil que de celui de cette bouteille de Champagne. » En parlant ainsi il en fit sauter le bouchon, qui alla frapper le plafond. Oui, oui, je me le rappelle, ajouta-t-elle, car mon père gronda la Rouarie de venir déboucher le vin de Champagne dans le salon, car il se fâcha de la petite tache qu'on venait de faire au plafond, qu'on avait repeint quelques jours auparavant. Cette tache, la voilà,

Thérèse poussa un profond soupir, et perdue dans la vague pensée qui s'était emparée d'elle, elle continua d'une voix douce et plaintive :

— Quelle charmante vie c'était alors, Geor-

ges! quels plaisirs innocents et quels innocens chagrins! quelle joie! quelle sécurité et quelles espérances!

— Oui, dit Georges, que cette mélancolie de Thérèse gagna à son tour; oui, je me rappelle la noble et chaste maison de votre mère, et l'hommage respectueux qui l'entourait, et la joyeuse hospitalité de votre père, et toute votre famille, si nombreuse, si vénérée, si unie; ces longues soirées si gravement occupées par des dissertations sur un coup de tric-trac ou de piquet mal joué la veille, pendant que là-bas, dans le coin de ce salon, vous et moi, et vos belles cousines, et mon pauvre frère, qui est mort en exil, nous écoutions la Rouarie, qui nous racontait des histoires de revenant, et qui s'amusait bien plus de nos rires et de nos jeux que de la conversation qui se tenait au coin du feu.

— Et il est mort ce noble cœur, dit Thérèse avec un accent profond, le beau jeune homme d'alors, si célèbre par ses magnifiques chevaux, ses grandes meutes, sa vie qui avait le luxe de celle d'un prince, il est mort d'avoir supporté trop longtemps la misère et la faim, il est mort dans une maison étrangère, sur le pavé d'une chambre, et il est dans la terre humide et glacée, sans avoir un cercueil pour le défendre de la pluie et du froid.

— Oui, oui, dit Fontevieux, dont la voix s'altéra à ce souvenir, et nous sommes tous deux proscrits, tous deux condamnés à la vie qu'a menée la Rouarie.

— Est-ce qu'elle ne vous épouvante pas, Georges? dit Thérèse.

Fontevieux ne répondit pas; il contempla Thérèse; son œil s'anima à voir sa beauté rayonner d'un sourire de joie. Son cœur se gonfla alors; il se leva brusquement et dit:

— Partons, Thérèse, partons, il est temps.

— Déjà, dit-elle tristement.

— La prudence le veut, reprit Fontevieux.

— Encore un moment, reprit Thérèse d'une voix pleine de prière; je suis si heureuse ici!

— Heureuse! dit Fontevieux en essuyant une larme.

— Mais pourquoi cette tristesse?

— Un jour viendra, repartit Fontevieux amèrement, où je vous dirai ce que je souffre maintenant, ce que j'avais espéré, et ce qui n'était qu'une illusion.

— Parlez tout de suite, Georges, dit Thérèse. Ne sommes-nous pas proscrits tous deux, vous le disiez tout à l'heure, orphelins tous deux, enchaînés aux mêmes devoirs, exposés aux mêmes dangers, poursuivant les mêmes espérances, inséparables, je l'espère du moins, dans notre bonne comme dans notre mauvaise fortune?

— Est-ce tout, Thérèse? dit Fontevieux; et à ces espérances que nous poursuivons depuis si longtemps ensemble, ne s'en est-il mêlé aucune autre depuis ce matin?

— Oh! Georges, dit Thérèse avec épouvante, si près de la tombe de la Rouarie... Ah! c'est mal ce que vous venez de dire là, fit-elle en baissant la tête.

— Eh bien! oui, reprit Fontevieux avec une exaltation fébrile, c'est mal, mais je dois vous le dire, dût ma franchise vous épouvanter, cette espérance m'est venue à l'instant même où la Rouarie rendait le dernier soupir.

— Taisez-vous! taisez-vous! s'écria Thérèse avec un plus terrible effroi.

— Oh! reprit Fontevieux en pleurant, Dieu sait si jusqu'à ce moment la pensée d'être à vous m'est venue une seule fois. La Rouarie est mort, Thérèse; mais s'il eût vécu, il m'eût toujours trouvé prêt à vivre ou à mourir pour lui; sa volonté était la mienne, son esprit s'était enchaîné le mien. J'appartenais à ses projets comme son bras à son corps; il s'était emparé de tout mon être, excepté de mon cœur, qui était allé à vous. S'il eût vécu, le supplice que j'ai supporté si longtemps, je l'aurais supporté encore sans me plaindre et sans chercher à y échapper; mais quand cette barrière infranchissable qui me séparait de vous a été brisée par la main de la mort, je dois vous le dire pour que vous sachiez toute mon âme, je n'ai pu contenir une sorte de joie fatale et coupable, et je n'ai pensé qu'à vous à côté du cadavre de celui pour qui j'aurais donné ma vie si j'avais pu sauver la sienne, pour qui je la donnerais encore, si je pouvais la lui rendre.

Thérèse se taisait, les yeux baissés, le cœur ému, la rougeur au front.

— Vous n'avez point pensé à moi, vous, reprit Georges, et je vous ai excusée dans la première heure de votre désespoir; je vous ai excusée encore lorsque vous défendiez la pensée de la Rouarie contre les esprits étroits qui veulent se partager son héritage; je vous ai encore excusée lorsque la fuite nous a forcés de reprendre nos dangers; mais depuis que vous êtes dans cette maison, depuis que vous ouvrez votre âme aux doux souvenirs de votre passé, j'ai attendu un mot, un regard; mais rien! rien!... Depuis cette heure fatale, où ma vie n'est plus qu'en vous, vous n'avez pas pensé un seul moment à moi.

Thérèse pleurait; mais elle avait trop peur de l'émotion qu'elle éprouvait pour oser se hasarder à parler; elle ne répondit pas encore.

— Non, dit Fontevieux, vous n'avez pas pensé à moi, vous ne vous êtes pas souvenue de cette nuit où nous mourions tous deux, perdus et abandonnés par tous, et où vous me disiez que vous m'aimiez.

— J'y ai si bien pensé, Georges, s'écria Thérèse en laissant éclater ses larmes, que j'ai juré sur la tombe de la Rouarie de n'être à

toi que le jour où notre cause aurait triomphé, tant je me suis sentie faible désormais contre le fol amour que j'éprouve.

— Est-ce vrai ? dit Georges en tombant à genoux devant elle.

— Oui, c'est vrai, répliqua-t-elle, ce que vous avez éprouvé avec effroi, je l'ai éprouvé avec horreur.

— Vous avez raison, Thérèse, reprit Georges, mais l'avenir nous appartient. l'avenir qui apporte avec lui, non pas l'oubli de ceux qu'on a aimés, mais le droit de penser à son propre bonheur. Ce serment que tu as fait à la Rouarie, je le prends pour moi ; tu as juré de ne m'appartenir que le jour où notre cause aurait triomphé, et moi je ne me croirai digne d'être à toi que lorsque j'aurai combattu et vaincu pour elle.

— Oh ! merci, Georges, merci, dit Thérèse en le regardant ainsi prosterné à ses pieds ; ils veulent un chef, reprit-elle avec ardeur, et ils ne l'ont pas choisi, et ils n'ont pas compris que toi seul au monde pouvais achever tout entière l'œuvre dont tu as déjà fait la moitié !

— Cette place, dit Fontevieux, je ne veux pas la devoir à un choix toujours cruellement disputé, cette place, je veux la devoir à mes actions, et si Dieu n'a pas marqué ma tombe au premier pas de ma carrière, cette place je l'aurai bientôt conquise.

— Elle est à toi, et c'est moi qui te la donnerai... reprit Thérèse avec enthousiasme. Ecoute, Georges, écoute : cet acte que se disputaient encore ce matin les chefs de notre entreprise, cette liste de tous les conjurés, qui est la force même de la conjuration, ce levier avec lequel on peut jeter d'un seul coup dans la révolte tous les villages de trois provinces, c'est moi qui l'ai, Fontevieux, et je te le donnerai. Ah ! disais-tu, je n'ai pas pensé à toi depuis que la barrière qui nous séparait est tombée ; oh ! Fontevieux, que je t'aime bien plus que toi, j'y avais pensé avant, moi ! et cette liste, je l'ai volée à la Rouarie, vivant encore, pendant que tu dormais à côté de la chambre où je veillais pour toi, près du lit de celui qui se mourait.

— Oh ! sois bénie, Thérèse, dit Fontevieux, sois bénie, et maintenant demande-moi tout ce que tu voudras ; dis-moi quel péril il faut braver, quels travaux il faut entreprendre ; oh ! que n'ai-je déjà une armée pour délivrer la France de ses bourreaux et t'en faire proclamer la libératrice ; oh ! je te le jure, Thérèse, je te le jure, j'aurai de la gloire, je serai digne de toi !

— Et alors, n'est-ce pas, dit Thérèse, nous reviendrons dans cette maison, car vous qui me reprochez de ne pas avoir pensé à vous, Georges, vous ne savez pas qu'à l'instant où je me replongeais avec tant de bonheur dans les souvenirs du passé, je faisais en moi-même l'histoire de notre avenir. Comprenez-vous le charme d'être ici, à l'abri de toute crainte, de toute séparation, au milieu de la famille dont nous serons à notre tour les anciens, et de pouvoir nous rappeler ces jours funestes d'à-présent ; cet orage sanglant et fatal, arrachant, brisant, détruisant les plus puissans du royaume, et nous poursuivant aussi dans notre obscure existence, prêt à nous anéantir sous sa furie et auquel nous aurons échappé ? Ne trouvez-vous pas que ce sera là un bonheur qui n'est réservé qu'à ceux qui ont souffert, et tremblé, et pleuré comme nous ?

— Oh ! oui, Thérèse, répondit Fontevieux, et ce jour je me rappellerai tout, et je raconterai comment tu fus plus forte et plus aimante que moi, comment je te soupçonnai et comment tu me rassuras. Car je t'aime, entends-tu, comme nulle femme n'a pu être aimée...

— Taisez-vous, Georges, dit Thérèse avec ce bonheur embarrassé que donne l'amour de l'homme que l'on aime.

— Car, reprit Georges, aucune femme ne vous a jamais égalée, Thérèse. Oh ! laissez-moi vous dire tout ce que j'éprouve !... laissez parler ce cœur si longtemps comprimé !... Ne savez-vous pas que le prisonnier qui croit que sa captivité sera éternelle, s'y résigne, et n'éprouve plus qu'un désespoir calme et sans combat ?... Mais vienne le jour où un évènement lui apporte l'assurance de sa liberté, oh ! alors, il éclate et heurte sans cesse la porte de sa prison ; il appelle, et se fait répéter sans cesse qu'il sera bientôt libre, et il demande à chaque minute : « Est-ce dans huit jours ? est-ce demain ? est-ce aujourd'hui ? » Eh bien, moi je suis ainsi ; il faut, après ce silence affreux de trois ans, que je parle, et que je dise sans cesse : « Je t'aime ! je t'aime ! et toi m'aimes-tu ?...

— Oh ! oui, Georges, je vous aime... oui... mais prenez garde, ami... nos vieux serviteurs sont là près de nous... Que diraient-ils s'ils entraient tout à coup, et qu'ils vous trouvassent à mes pieds, mes mains dans les vôtres, mon front incliné vers le tien.... Oh ! tais-toi, Georges ! tais toi !...

— Eh bien !... dis-moi encore que tu m'aimes...

— Oh ! ne le vois-tu pas ! ne le sens-tu pas ! Mets ta main sur mon cœur... il m'étouffe, tant je suis heureuse... Mais écoute-moi, Georges, c'est à mon tour d'être prudente, et il est temps de partir ; vois, déjà la nuit est moins épaisse et le ciel noir s'éclaire de teintes grises ; à peine aurons-nous le temps de quitter cette ville dangereuse.

— Oh ! pas encore, Thérèse, pas encore, reprit à son tour Fontevieux ; mais où serions-nous mieux cachés que dans cette maison, que les maîtres ont désertée depuis si longtemps ? Reste, Thérèse, reste, il te faut du

repos... Un jour, un seul après tant de fatigues, tant de cruels évènements... Oh! restons, je t'en supplie, restons...

— Non, non ! dit Thérèse, il faut partir; je le veux, je vous en prie... N'oubliez pas mon serment, Georges, n'oubliez pas que moi aussi j'ai eu longtemps à me taire, que moi aussi je sens que la vie commence à ce moment pour moi. Oh ! non, non ! reprit-elle en se dégageant vivement, un jour entier dans cette solitude, un jour entier en proie à tes aveux et à tes prières... je ne le veux pas !...

Georges la prit dans ses bras et la ramena doucement.

Elle avait la poitrine haletante, les yeux baissés, les lèvres de Georges effleuraient son front. Elle le repoussa avec tristesse.

— C'est mal, Georges, lui-dit-elle; oh ! laissez-moi garder envers vous la chasteté que je dois à celui qui me donnera son nom. Partons, j'ai honte, j'ai peur; ne me faites pas rougir devant vous !

— Viens donc, Thérèse, viens, dit Fontevieux ; allons, et Dieu nous soit en aide pour le salut de la France et pour notre bonheur !

— C'est bien, Georges, c'est bien... Va, sois-en sûr, Dieu nous protègera !

A ce moment le marteau fit résonner avec violence la porte cochère de la rue.

V.

A ce bruit, Georges et Thérèse tressaillirent, tous deux se regardèrent avec épouvante. Dieu envoyait-il un démenti à leurs douces espérances, leur envoyait-il un châtiment du bonheur imprudent auquel ils venaient de se livrer, quand une si sainte cause était dans leurs mains ?

Ils écoutèrent. Baptiste accourut tout tremblant, et leur dit qu'il avait aperçu une troupe armée qui stationnait à la porte de la maison.

— Va leur ouvrir, lui dit Thérèse, et retiens-les quelques minutes seulement, le temps nécessaire pour que nous puissions gagner la porte du jardin.

Aussitôt Fontevieux et Thérèse coururent rapidement vers la porte par laquelle ils étaient entrés ; mais au moment où ils allaient l'ouvrir, ils entendirent des voix dans la rue et des bruits d'armes qui leur apprirent que la maison était cernée.

— Nous sommes perdus ! dit Thérèse résolûment.

— Oh ! dit Georges, je te défendrai contre une armée !

— Non, dit Thérèse, tu ne leur résisteras pas. Dieu nous délivrera de leurs mains, s'il ne s'est pas détourné de tous ses serviteurs ; mais avant que nos ennemis ne s'emparent de nous, il nous reste un dernier devoir à remplir; suivez-moi.

Ils rentrèrent immédiatement dans le salon, refermèrent les volets extérieurs de la porte-fenêtre, les volets du dedans, les assurèrent par la barre de fer que la vieille Marthe avait détachée.

— Et maintenant, dit-elle à Fontevieux, traînez ces meubles contre la porte qui ouvre sur le vestibule; maintenez-la fermée jusqu'à ce que j'aie accompli le sacrifice.

Pendant que Fontevieux lui obéissait, Thérèse ramassa rapidement les restes du foyer, les ranima et y jeta tout le bois qu'elle trouva sous sa main.

Cependant la flamme se rallumait à peine. Thérèse, éperdue, cherchait de tous côtés des alimens à la flamme.

Pendant ce temps, Fontevieux entassait devant la porte les consoles, les sièges, tout ce qui pouvait opposer une résistance à l'entrée de ceux qui avaient déjà envahi la maison. Pendant ce temps aussi, on les entendait parler bruyamment à la porte du vestibule, dont Baptiste voulait absolument leur défendre l'entrée.

— Le gardien du cimetière, s'écriait-il, est un imbécile ! il n'est point entré de voleur dans la maison cette nuit; tout y est parfaitement en ordre, et je ne demande l'assistance de personne.

— Ce ne sont pas des voleurs qui y sont entrés, répondit une voix qui n'était autre que celle de Barthe, ce sont des ennemis de la république.

— Je vous dis qu'il n'y est entré personne, ni voleurs, ni ennemis de la république, répartit Baptiste.

— Pour ça, vous avez tort, dit le gardien du cimetière qui avait accompagné ceux qui venaient faire cette perquisition, je suis sûr d'avoir vu hier soir, dans la nuit, deux individus pénétrer par la petite porte du jardin de la petite ruelle ; c'est si vrai que je n'en ai pas dormi de la nuit, et comme ce matin au premier point du jour je ne vous ai point vu comme d'ordinaire travailler dans le clos, j'ai craint qu'on ne vous eût surpris dans votre sommeil, qu'il vous fût arrivé malheur, et j'en ai été avertir monsieur le maire.

En effet, c'est dans cette bonne intention que ce malheureux avait été éveiller la sollicitude du magistrat républicain. Si le maire avait été seul chez lui, lorsque le gardien du cimetière lui apporta cet avis, il est probable que ce magistrat n'eût pas mis un très vif empressement à aller s'assurer de l'existence de deux vieillards dont personne ne s'occupait, il est probable encore qu'en les trouvant dans la maison il s'en fût tenu là, et qu'il eût renvoyé le gardien, en lui reprochant de l'avoir dérangé si inutilement. Mais lorsque cet officieux maladroit alla chez le maire, Barthe s'y trouvait, Barthe qui, en vertu des ordres qu'il avait reçus de Morillon,

allait de ville en ville pour ramener toutes les troupes disponibles.

A peine eût-il entendu l'avis qui venait d'être donné au magistrat municipal, que Barthe y vit tout autre chose que ce qu'y avait vu le gardien du cimetière. Il savait, lui, que la Rouarie était sur le point de mourir, il savait que Morillon l'avait été surprendre à la Guyomarais, où il était avec quelques-uns de ses associés et avec Thérèse Moëllien. Il supposa donc que c'étaient des fugitifs et non des voleurs qui avaient pénétré dans cette maison. Aussitôt il prit des mesures rapides pour que la maison fût cernée de tous côtés. C'était lui qui insistait, comme nous l'avons dit, pour entrer dans les appartemens.

— Je vous dis qu'il n'y a personne, répétait sans cesse le vieux Baptiste, et que voilà plus d'un an que cette maison n'a été ouverte.

— Vous mentez! dit un garde national qui entrait dans ce moment dans le vestibule, car il y a au beau milieu du toit une cheminée qui fume, et vous n'avez pas l'habitude de faire votre cuisine dans le salon ou dans la chambre à coucher de la maison.

— En voilà assez comme ça, repartit Barthe, et brisez les portes si cet homme ne veut pas nous en donner les clefs.

— Eh bien, eh bien, dit Baptiste qui, ne sachant pas que la maison était cernée, voulait gagner quelques minutes pour donner à Thérèse et à Fontevieux le temps de sortir par le jardin, je vais vous les chercher.

— Que diable brûle-t-on donc là-dedans, s'écria un garde national du fond de la cour, on dirait qu'ils veulent mettre le feu à la maison.

En effet, le feu s'était enfin animé, grâce à tous les alimens que lui avait fournis Thérèse. Ecrans, corbeilles de femme, petits meubles précieux, elle avait tout jeté dans la cheminée. Enfin, quand elle vit la flamme briller ardente et active dans le foyer :

— Garde la porte! cria-t-elle tout à coup à Fontevieux, et fais-toi tuer s'il le faut, mais qu'ils n'entrent pas d'ici à cinq minutes.

Aussitôt elle se dépouilla de sa robe et la jeta dans les flammes.

A ce moment même Barthe s'écriait de l'autre côté :

— On brûle quelque chose, enfoncez les portes, n'attendez pas les clefs.

Les premiers coups de crosse de fusils se firent entendre.

— Tiens bon, dit Thérèse, qui voyait avec désespoir que la flamme était presque complètement éteinte sous le drap lourd et humide dont elle venait pour ainsi dire de l'envelopper.

Les gardes nationaux commencèrent à frapper avec colère. Fontevieux, les deux mains en avant, maintenait contre la porte les meubles qu'il y avait accumulés, et Thérèse demi-nue courait dans le salon, cherchant d'autres élémens à la flamme qui se mourait. D'une main désespérée elle brisa les chaises, les fauteuils, en jeta les débris dans le feu. Mais une lourde fumée sortait seule de ce foyer étouffé. Alors Thérèse désespérée, s'arrêta devant le portrait de sa mère, le contempla un moment, puis le détacha du mur, et ayant fait le signe de la croix, elle le jeta dans le feu en murmurant :

— C'est pour votre sainte cause, mon Dieu!

Enfin elle poussa un cri de joie en voyant la flamme s'emparer de cette toile et de ces bois desséchés par les années.

La porte pliait cependant, et quelques-uns des meubles entassés par Fontevieux, cédant à l'ébranlement que leur donnaient les coups multipliés des agresseurs, avaient roulé avec fracas par dessus la tête de Georges; Thérèse les avait ramassés et les avait traînés jusqu'au foyer de la vaste cheminée. La flamme pétillait, l'épaisse fumée qu'exhalait le drap commençait à emporter avec elle quelques jets de flamme, qui s'allumaient comme des éclairs dans ce sombre nuage.

— Encore une minute! s'écriait Thérèse, encore une minute!

Mais à cet instant la porte céda aux efforts de ceux qui l'attaquaient; les meubles furent renversés, Georges fut repoussé au loin, et c'est seulement alors qu'il aperçut Thérèse à demi-nue, qui se jeta dans ses bras en lui disant:

— Cache-moi! cache-moi!

Cependant, la porte ouverte, en face de la cheminée, lui livra un courant d'air glacé qui s'engouffra dans les flammes et leur donna une activité dévorante.

— Ils sont sauvés, murmura tout bas Thérèse, pendant que Barthe criait:

— Eteignez le feu! éteignez le feu!

On arracha au foyer les meubles à moitié consumés, dont les cuivres s'étaient tordus dans la flamme, les débris de toiles, et enfin quelques lambeaux de drap, que le feu avait calcinés sans les réduire en cendre.

Barthe avait entendu dire que Thérèse Moëllien portait dans ses habits les papiers de la Rouarie; il s'empara de ces morceaux de draps et put reconnaître la cendre blanche et terne du papier qui les doublait; mais toute trace d'écriture avait disparu, tout nom était effacé.

Alors il se tourna vers Thérèse Moëllien qui se tenait confuse derrière Fontevieux.

Il fallait, au digne agent de l'infâme Morillon, une lâcheté à faire, à défaut d'une cruauté, et comme on venait de lui arracher la preuve grâce à laquelle il eût pu envoyer plus de deux cents victimes à l'échafaud, il eut recours à l'insulte pour se venger de son désappointement.

— Ah! par Dieu! la belle, dit-il en se tour-

nant vers Thérèse, il paraît que nous vous avons dérangée au bon moment, car d'après le costume où nous vous trouvons, je dois vous rendre cette justice de dire que vous n'employez pas tout votre temps à conspirer contre la république.

— Misérable! s'écria Fontevieux en s'élançant sur Barthe.

— Laissez-le dire, Georges, répliqua Thérèse en l'arrêtant, ce n'est plus qu'à Dieu que nous devons compte de nos actions.

— Oh! oh! dit Barthe, Georges, Georges de Fontevieux, sans doute. — Très bien! ajouta-t-il, je vous remercie, la belle, de m'avoir appris le nom de votre amant.

— Puisque vous savez mon nom, dit Fontevieux, il faut que vous sachiez aussi qui je suis: voici des papiers, veuillez en prendre connaissance.

Depuis longtemps Georges de Fontevieux était muni d'une commission du prince des Deux-Ponts, qui l'avait accrédité comme son agent diplomatique auprès de la république française, cette commission l'avait plus d'une fois tiré d'embarras, et il espérait encore y trouver son salut, et surtout celui de Thérèse.

Barthe fut vivement contrarié à la lecture de ces papiers, qui donnaient à l'arrestation de Fontevieux une importance politique qu'il n'avait pas prévue.

— Quoique je ne sache pas trop ce que peut venir faire dans ce pays l'envoyé du prince des Deux-Ponts, dit Barthe, je dois reconnaître que ces papiers sont en règle, mais quant à cette fille...

— Elle voyage avec moi, dit Georges en regardant Thérèse d'un air suppliant.

— En quelle qualité, reprit Barthe, comme votre femme ou comme votre maîtresse?

— Comme ma femme, répondit Georges.

— M. le maire, reprit Barthe, la fille Thérèse Moëllien a-t-elle fait afficher, dans cette commune, les bans de son mariage avec le sieur Fontevieux, comme la loi l'ordonne.

Le maire répondit négativement.

— En ce cas, répondit Barthe, ce prétendu mariage est faux ou nul. vous ne pouvez tout au plus réclamer cette fille que comme votre servante ou comme votre maîtresse, choisissez.

— Ni comme l'une ni comme l'autre! s'écria tout à coup Thérèse avec une indignation exaltée. Oh! Georges, Georges, la vie ne vaut pas qu'on souffre une pareille injure: allez, vous êtes libre, moi je reste, et je le dis tout haut: j'ai conspiré et je conspirais encore à l'instant même, en brûlant ce vêtement où était cachée la preuve de ma conspiration.

— A la bonne heure, dit Barthe, voilà de la franchise, ce n'est pas comme vous, monsieur Georges de Fontevieux, qui vous prétendez un envoyé respectable d'un prince allié; que faisiez-vous ici, monsieur l'ambassadeur, ajouta-t-il avec ironie?

— J'aidais mademoiselle de Moëllien, dit Georges, à vous arracher toutes les traces de cette conspiration qui éclatera sur vous et vous dévorera tous, je conspirais avec elle, et s'il faut mourir pour cela, je mourrai avec elle.

— Ah! s'écria Barthe avec joie, il me semble que nous n'en avons pas besoin de plus pour arrêter ces deux infâmes aristocrates et les conduire à Rennes sous bonne escorte. A cheval, à cheval! et gagnons le chef-lieu du département. Ça vous fera plaisir, ajouta-t-il en se tournant vers Georges et Thérèse; car, si je ne me trompe pas, vous y trouverez des gens de votre connaissance. Allons, dépêchons-nous, nous n'avons pas une minute à perdre.

Immédiatement on attacha la main de Fontevieux à la main de Thérèse, et on les plaça au centre d'une troupe de garde nationale.

— Marthe... dit tout bas Thérèse à la vieille servante.

La pauvre servante s'avança en pleurant.

— N'as-tu pas un vieux manteau à me jeter sur les épaules? dit Thérèse.

— Ah bah! ah bah! fit Barthe en leur montrant la porte de la rue, il n'y a pas de mal à ce que vous régaliez un peu les habitans de Fougères de la vue de vos charmes. Eh! eh! ajouta-t il avec un rire féroce, voilà des épaules blanches comme l'ivoire; ça fait un beau brin de fille, n'est-ce pas, vous autres?

Et l'ignoble agent poursuivant ses plaisanteries obscènes, força la malheureuse Thérèse à traverser ainsi à moitié nue toute la ville de Fougères; elle parcourut ainsi sous le froid toute la distance qui sépare cette ville de Rennes. Et ce ne fut qu'au moment d'arriver qu'un garde national, ému des larmes silencieuses que la pudeur et non pas la souffrance lui faisait verser, lui jeta un manteau dont elle put s'envelopper.

A l'heure où Thérèse et Georges arrivaient à la prison de Rennes, sous l'escorte de Barthe, Picot Limoëlan et Angélique Desilles y avaient été déjà écroués par ordre de Morillon. Quant à Marguerite, elle avait été remise à Guillaume Poiré, avec ordre de la transférer dans les prisons de Nantes, car pour prix des renseignemens que lui avait donnés Lemaître au sujet de Césaire Perbruck, Morillon lui avait promis de lui envoyer sa fille si jamais il parvenait à l'arrêter.

VI.

Cependant Morillon déçu dans ses vastes espérances, Morillon, à qui échappaient les chefs les plus importans de l'association, qu'il avait si ardemment poursuivis, Morillon voulut s'emparer du petit nombre de ceux dont le hasard lui avait livré les noms.

Avant que la Chauvenais et Morin Delaunay, qui habitaient Rennes, eussent pu être avertis de ce qui s'était passé à la Fosse-Ingant, ils étaient arrêtés dans leurs maisons. Malheureusement pour eux, leurs noms se trouvaient dans les papiers dont Morillon s'était emparé. Presque en même temps Loquet de Grandville et Grou de la Mothe étaient surpris dans leur château. Ceux-ci durent leur arrestation au souvenir que Morillon garda de les avoir rencontrés lorsqu'ils se rendaient à la grande assemblée du château de la Rouarie. Plus tard on s'empara de madame Lafauchais, dont Morillon intercepta une lettre adressée à Loquet de Grandville, lettre dans laquelle cette dame l'avertissait de ce qui venait de se passer à la Fosse-Ingant. Mais ce n'était pas assez pour Morillon: il lui fallait d'autres victimes, puisqu'il connaissait d'autres hommes qu'il pouvait accuser. Il connaissait M. de Perbruck et M. de Paradèze, Champagnolles, les deux Desilles, la Châtaigneraie, et il considérait toutes ces têtes comme lui appartenant.

En conséquence, deux jours après l'arrestation de Thérèse Moëllien et de Fontevieux, il reprit ses courses en compagnie de Barthe, qui lui avait triomphalement amené ses deux prisonniers. Mais tout en poursuivant les nobles royalistes, le farouche commissaire pensait à ses vengeances personnelles, et il arriva que ce fut en voulant satisfaire une haine particulière qu'il se retrouva sur la piste de quelques-uns des personnages de ce récit.

En effet, Morillon n'avait pas oublié la résistance de Delbenne, et il avait juré de se venger du mouvement d'humanité qui avait poussé le lieutenant de gendarmerie à protéger Marguerite contre d'odieuses brutalités. Pour y parvenir, Morillon essaya d'abord de faire un rapport défavorable contre cet officier; mais les services de celui-ci parlèrent plus haut que la dénonciation de Morillon, et les membres de la commune de Rennes poussèrent le courage jusqu'à dire à Morillon qu'il était inutile de battre une femme pour l'arrêter.

Cet échec devint un nouveau grief contre Delbenne. Ce fut donc dans le but d'atteindre, d'un autre côté, la vengeance qui lui échappait, que Morillon, accompagné de Barthe, se rendit à la demeure de Marie-Jeanne. Il savait que cette fille avait assassiné son frère pour protéger la venue de Delbenne, son amant; il avait appris, d'une autre part, que la Rouarie se trouvait dans la grange du malheureux Lefort, la nuit où lui-même se rencontrait dans la ferme avec Saturnin Fichet, les frères Robertin et l'infortunée Marguerite; et il espéra faire jaillir de toutes ces circonstances une accusation où il envelopperait Delbenne.

Aussi, trois jours après sa dernière expédition, Morillon, toujours infatigable, arrivait à l'angle du bois de Blain, à quelques pas de Guéménée. Il alla droit à la ferme de Marie-Jeanne. Lorsqu'il y entra, il ne trouva qu'une servante qui s'occupait aux soins de la maison, et il lui demanda à parler à sa maîtresse.

— Elle n'habite plus cette ferme, lui répondit cette fille. Depuis le jour où son frère y a été assassiné avec Sylvestre et les deux gars Robertin, elle l'a abandonnée, et ne veut plus en entendre parler.

— Et à qui appartient-elle maintenant, dit Morillon?

— Dame! reprit la fille d'un air niais, je pourrais dire qu'elle est à moi et à mon frère, car le lendemain de ce terrible jour... lorsque nous sommes revenus de Guéménée, où elle nous avait envoyés passer la nuit, elle nous a dit comme ça: « Prenez la ferme, faites-en ce que vous voudrez, je vous la donne. »

— Elle est donc bien malheureuse, la pauvre fille? reprit Morillon.

— Oh! oui, et sans un voisin qui l'a recueillie et chez qui elle est placée comme servante, je crois bien qu'elle serait morte de froid et de faim dans le bois, où elle passait toute la journée à pleurer et à se lamenter.

— Pardieu! dit Morillon, qui voulait absolument atteindre Marie-Jeanne, voilà qui est d'un brave homme, et je voudrais bien le connaître, car les honnêtes gens sont rares par le temps qui court.

— Puisque vous connaissez Marie-Jeanne, reprit la paysanne, vous connaissez peut-être les Robertin, ceux qui sont morts ici.

— Oui, oui, dit Morillon, c'étaient mes bons amis; je connaissais Jérôme et Paul.

— Eh bien! répliqua la servante, c'est leur oncle, c'est le frère de leur père qui a recueilli Jeanne.

— Ah! je sais, je sais, dit Morillon, celui qui demeure tout près d'ici.

— Eh bien! oui, dit la paysanne, celui qui tient une ferme de M. Perbruck, et dont les terres sont enclavées dans la lisière du bois.

— Je vois cela d'ici, reprit Morillon, dont l'instinct de limier se réveilla à ce nom de Perbruck.

Puis voulant apprendre où était située la ferme, sans avoir l'air de questionner la servante, il reprit:

— N'est-ce pas à gauche, en sortant de la maison et en allant du côté de Nantes.

— C'est ça.

— Puis, au milieu du bois, continua Morillon de l'air d'un homme qui cherche à se rappeler un chemin qu'il a suivi il y a longtemps; puis, au milieu du bois, il me semble qu'on prend à droite.

— Oh! non, non, reprit la servante; c'est pas si loin que ça; c'est au premier chemin de détourne à gauche dans le bois, et plus encore à gauche, comme qui voudrait regagner la route de Niort et d'Ancenis.

— Je me souviens à présent, reprit Morillon, à qui ces renseignemens parurent suffisans pour le diriger dans la recherche qu'il voulait faire. Eh bien! ajouta-t-il, dites à Marie-Jeanne, quand vous la reverrez, que je suis bien fâché de ne l'avoir pas trouvée; mais il faut que ce soir, moi et mon camarade, nous soyons à Nantes, et nous n'avons pas le temps de nous détourner de notre route pour aller rendre visite à la pauvre fille.

— Si elle vient, messieurs, je le lui dirai; mais si elle me demande qui est-ce qui est venu, que faudra-t-il que je lui réponde?

— Ah! diable, dit Morillon; eh bien! répondez-lui que ce sont les amis du lieutenant Delbenne, elle saura ce que cela veut dire.

Morillon et Barthe s'éloignèrent, pendant que la servante grommelait entre ses dents:

— En voilà à qui je n'aurais pas fait si bon accueil, si j'avais su qu'ils fussent les amis de ce gendarme qui a perdu l'esprit de notre pauvre maîtresse.

Lorsque Barthe et Morillon furent à quelque distance de la ferme, le premier, après en avoir reçu l'ordre de Morillon, fit un détour, gagna Guéménée à toute bride, et porta aux gendarmes du pays l'ordre de venir les rejoindre à la ferme de François Robertin. Morillon ralentit le pas de son cheval pour attendre le retour de Barthe, qui reparut bientôt.

— Eh bien! vont-ils venir?

— Ils y seront dans une heure, reprit Barthe.

Puis, mettant son cheval à côté de celui de Morillon, Barthe, lui dit avec une familiarité à laquelle il se croyait des droits authentiques depuis l'arrestation de Thérèse Moëllien:

— Ah çà! que comptez-vous aller faire chez cet homme et près de cette fille?

— Cet homme s'appelle Robertin, lui dit Morillon, d'un ton sentencieux, c'est l'oncle de ces Robertin qui se sont si doucettement entr'égorgés dans cette maison que nous venons de quitter, c'est l'un des fermiers de ce marquis de Carabas que l'on appelait marquis de Perbruck. Crois-moi, Barthe, ceux que nous avons dérangés à la Guyomarais et plus tard à la Fosse-Ingant doivent se promener dans ces parages-ci pour s'y cacher: quelque chose me dit que c'est encore une remise à gibier aristocrate. Et puis, comme je te le disais, c'est un Robertin, et à défaut de celui, ou plutôt de celle qui m'a laissé vingt-quatre heures dans le château de Nantes, je ne serais pas fâché d'en trouver un à qui je puisse faire payer le mauvais tour de la petite Rose. D'ailleurs, j'y trouverai la Marie-Jeanne et j'ai un compte à régler avec son amant: je la chargerai de m'acquitter.

— Elle? dit Barthe, mais elle était pour les républicains.

Morillon jeta un regard de mépris sur son digne ami, et daignant enfin lui dévoiler les profonds calculs de sa politique, il répondit:

— Elle a beau avoir été pour les républicains; elle n'en a pas moins assassiné son frère. Ça a passé inaperçu, au milieu du carnage qui s'est fait dans cette maison, et notre ami Delbenne n'en a rien dit à l'accusateur public, mais il faut que justice se fasse, et elle se fera. Si nous voulons que l'on respecte la république, il ne faut pas y souffrir de fratricides. Les ennemis de la nation ne manqueraient pas de la calomnier à ce sujet.

— Sais-tu bien, dit Barthe en examinant Morillon, que tu es un atroce gredin avec ta justice et la peur que tu as que l'on calomnie la nation! Qu'est-ce qu'elle t'a fait cette malheureuse Marie-Jeanne?

— Elle, dit Morillon, rien du tout, et si la municipalité de Rennes avait fait casser le lieutenant Delbenne, comme je le lui demandais, la pauvre fille aurait vécu tranquille et heureuse tant qu'elle aurait voulu; mais je n'ai pas réussi et j'en suis pour les insolences que cet homme m'a dites. Ah! tonnerre! il faut que je l'en punisse, vois-tu; ça coûtera peut-être la vie à cette fille, mais elle le méritait bien et lui aussi. J'arrangerai cela drôlement, sois tranquille, ajouta-t-il, ça sera comme pour la fille de Marchant, ton bon ami, le bourreau de Nantes.

— Hein! fit Barthe, est-ce que celui-là aussi t'a fait quelque chose?

— Non pas lui, dit Morillon, mais son honorée demoiselle s'est permis de me dire des douceurs dont tu aurais pu avoir ta part si tu avais été avec moi à la Fosse-Ingant.

— Ah çà! est-ce que tu voudrais faire perdre sa place à ce brave Marchant? dit Barthe; n'oublie pas que je lui ai donné ma parole qu'il ne serait pas tourmenté pour le passé, et entre gens d'honneur, tu comprends, une parole c'est sacré.

— N'aie pas peur, n'aie pas peur, répliqua Morillon, qui souriait à quelque idée féroce qui lui passa par l'esprit, je ne le ferai pas destituer.

Les deux amis, causant et plaisantant de cette agréable façon, continuèrent leur route vers la maison qui leur avait été désignée.

Sans doute un mauvais esprit dirigeait Morillon; il avait l'instinct de la bête fauve, car il ne s'était pas trompé en supposant que la ferme où s'était retirée Marie-Jeanne cachait quelques unes des victimes qui lui avaient échappé.

En effet, c'est là, qu'après la réunion de la fosse Ingant, MM. de Perbruck, de Paradèze, la Châtaigneraie et Saturnin Fichet avaient été chercher un asile. Par un hasard encore plus étrange, d'autres proscrits contre lesquels Morillon avait un profond ressentiment, mais qu'il n'eût pas cherchés là, s'étaient aussi réfugiés

dans cette maison. C'étaient le vieux Louis Robertin et sa fille Rose. François Robertin de Blain était en effet le seul parent qui leur demeurât, et ils s'étaient rendus près de lui après leur fuite du château de Nantes.

Rose et son père avaient été reçus à bras ouverts, on avait donné au vieux Louis Robertin un coin de grange d'où il pouvait se traîner jusqu'au cellier où l'on gardait le cidre. Dès le matin, il y allait remplir une sorte de dame-jeanne qui contenait la valeur de trois ou quatre pintes et l'emportait sur sa paille, la buvait en une heure et dormait; puis il s'éveillait et allait chercher à boire, il buvait encore et se rendormait; il est impossible d'avoir un hôte moins gênant. Quant à Rose, elle avait été installée dans ses fonctions de surveillante de la ferme, fonctions qu'elle devait partager avec Marie-Jeanne.

Avant de raconter les évènemens que fit naître l'arrivée de Morillon dans cette famille, il nous faut donner à nos lecteurs quelques détails sur ses antécédens et expliquer comment Marie-Jeanne s'y était retirée.

Depuis longtemps, François Robertin, de Blain, était veuf: six gars, dont le plus âgé avait vingt-six ans, et le plus jeune dix-huit, composaient sa famille. C'étaient de rudes et durs jeunes gens qui avaient été plus d'une fois rôder autour de la ferme de Marie-Jeanne, et dont les plus âgés avaient essayé de lui parler d'amour, avant que la révolution eût mis le désordre dans les familles. Repoussés les uns après les autres, ils ne s'étaient point dépités de n'avoir pas été accueillis, et ils avaient continué à aimer Marie-Jeanne comme une bonne et belle voisine, destinée à devenir la femme d'un fermier plus aimable, plus adroit ou plus riche qu'eux.

Mais lorsqu'ils avaient appris que les refus de la fermière venaient de la préférence qu'elle accordait au maréchal des logis Delbenne, qui commandait alors la brigade de Guéménée, ils s'étaient éloignés avec mépris de Marie-Jeanne et de son frère, qui souffrait, disaient-ils, cette indignité.

Delbenne était devenu lieutenant, et ses relations avec la belle fermière de Blain avaient continué, quoique le changement de résidence du lieutenant les eût rendues moins fréquentes. A cette époque, c'était avant l'horrible épisode que nous avons raconté, Marie-Jeanne avait cru s'apercevoir que le cœur de son amant lui échappait, et elle avait voulu se rapprocher de ses anciens voisins. Elle s'était donc rendue un jour chez eux sous prétexte d'affaire; elle avait trouvé le vieux François au milieu de la cour de sa ferme, dirigeant les travaux de ses fils, occupés à charger des voitures attelées, selon l'usage du pays, de deux paires de bœufs et d'autant de chevaux.

— Bonjour, voisin, avait dit Marie-Jeanne en abordant le vieillard, pendant que les fils étaient tous restés immobiles, en voyant cette belle fille revenir chez eux.

— Continuez votre travail, dit sévèrement François Robertin, Marie-Jeanne n'a rien à vous dire, je suppose.

Puis il se tourna vers la jeune fille et reprit rudement:

— Qu'est-ce que vous me voulez?

— Je venais pour vous dire, répliqua Marie-Jeanne, interdite de l'accueil glacé du vieillard... que mon frère est malade et qu'il ne peut mener ses grains au marché de Guéménée, il m'a chargée de vous prier de venir les prendre en passant, et de les vendre avec les vôtres.

— J'irai les prendre demain.

— Vous ne deviez point aller au marché, dit l'un des fils.

— J'irai prendre les blés; mêlez-vous de vos affaires, répliqua le père.

— Mon frère espère, dit Marie-Jeanne tremblante, que vous entrerez lui dire bonjour et que vous déjeûnerez avec lui.

— J'irai prendre les blés... répéta Robertin d'un ton glacé, faites charger les voitures, de façon à ce que je les trouve sur ma route.

— Vous ne voulez donc pas entrer dans la maison? reprit la pauvre fille en pleurant?

— Ça n'est pas nécessaire.

— Ça fera plaisir à mon frère, et je n'y serai pas, dit Marie-Jeanne.

Le vieillard la regarda un moment et parut ému de la douleur qu'elle éprouvait, mais il se retint et lui dit en la reconduisant du côté de la porte de sortie:

— Allez, Marie-Jeanne... allez... dites à votre frère que je suis à son service, à lui...

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la barrière qui fermait la cour; là, et lorsqu'il fut hors de la vue de ses fils, le vieux Robertin prit la main de Marie-Jeanne et lui dit avec plus de bonté:

— Va, ma fille! va... faut que ce soit comme ça... Si je t'avais parlé doucement, il y en aurait eu un de ces six beaux gars-là qui serait retourné rôder autour de ta ferme, et tu sais bien que ce n'est plus possible maintenant... C'est ta faute, Marie-Jeanne, c'est ta faute... Va, je ne te maudis point, car tu étais une bonne fille; mais dame!... ton frère a fait le vaniteux, il t'a habituée à voir des gens qui n'étaient point des paysans. C'est aussi un peu sa faute. Dieu vous pardonne à tous deux!

Ce petit évènement s'était passé quelques jours avant la funeste rencontre qui avait amené le crime de Marie-Jeanne et la mort des frères Robertin. Il n'avait pas peu contribué à exaspérer l'esprit de la pauvre fille, qui avait compris qu'il n'y avait plus d'espoir pour elle que dans l'amour de Delbenne. Cette insulte faite à sa sœur avait aussi poussé le frère de cette infortunée à se montrer plus sévère envers elle et avait aidé à amener cette collision où Lefort

avait trouvé la mort. Il nous faut expliquer maintenant comment, après avoir été si positivement éconduite par François Robertin, Marie-Jeanne avait trouvé un asile près de lui.

Le lendemain de la nuit sanglante que nous avons racontée, le vieux Robertin, en se rendant au champ, aperçut une femme à genoux sur le bord d'une mare; il reconnut de loin Marie-Jeanne qui priait. Il l'observa et s'approcha doucement. Tout à coup il la vit se lever, tendre ses bras vers le ciel et se précipiter dans la mare. Lorsque le courageux vieillard parvint à l'en arracher, elle était évanouie. Il la fit porter chez lui, où il trouva la servante dont nous avons parlé tout à l'heure et qui courait après sa maîtresse.

En effet, la pauvre fille, en entrant le matin dans la ferme, avait trouvé les cadavres des Robertin, celui de Sylvestre, celui de Lefort, et elle pouvait supposer que Marie-Jeanne avait péri dans cet horrible massacre. Elle raconta tout cela à François Robertin; elle lui apprit aussi que la gendarmerie, avertie par Delbenne, s'était rendue dans la maison. Mais, comme le soupçonnait Morillon, le lieutenant avait déclaré que le frère de Marie-Jeanne avait succombé dans la lutte où avaient péri les trois frères Robertin.

Pendant que la servante racontait tout cela, Marie-Jeanne était revenue à elle; elle avait entendu ce récit, et une seule chose l'avait frappée, c'est que Delbenne ne l'avait pas dénoncée. Il lui pardonnait donc son crime, il pouvait donc l'aimer encore. Avec cet espoir, l'amour de la vie lui revint; elle quitta la maison du vieux Robertin pour aller écouter à la mairie de Guéménée la lecture du procès-verbal. Elle déclara qu'en voyant s'engager cette lutte horrible elle était devenue folle, et qu'elle ne se rappelait plus rien. Sa tentative de suicide donnait un certain poids à cette déclaration, et elle fut acceptée sans opposition.

Mais en quittant Guéménée pour se rendre à la ferme, Marie-Jeanne ne se sentit pas le courage de retourner dans sa maison. Ce fut alors que dans un moment de délire elle dit à sa servante : « Prends cette ferme, fais-en ce que tu voudras, je te la donne. » Alors, ne sachant où aller, elle se mit à errer dans la campagne. Deux des fils Robertin la rencontrèrent assise sur le bord d'un chemin qui menait à leur ferme. C'était l'heure où toute la famille Robertin revenait des champs.

— Ah! lui dit l'un, tu pleures maintenant... Voilà où ça mène de faire la fière. Va, tu es perdue et maudite.

— Maintenant que tu es encore plus riche qu'autrefois, lui dit le second, tu peux épouser ton officier, à moins qu'il ne veuille plus d'une fille pareille à toi.

Elle ne répondit rien et ils s'éloignèrent.

Un autre en rentrant dans la maison de son père la rencontra encore et lui cria :

— Si tu n'avais pas ouvert la porte aux républicains, ton frère n'aurait pas été tué... Va, Marie-Jeanne, tu seras damnée!

Ils passèrent tous les six les uns après les autres, chacun avec une malédiction ou un reproche, si bien que Marie Jeanne se demandait s'il ne valait pas mieux mourir que de vivre désormais maudite et méprisée. Peut-être allait-elle s'abandonner encore à cette funeste pensée, lorsque par cette route passa encore le vieux François Robertin, marchant en avant d'un attelage de six bœufs qui traînaient une charrue. Le vieillard était pensif et triste, il songeait au sort de ses infortunés parens qui s'étaient égorgés les uns les autres pour différences d'opinion; et lui, qui avait déjà vécu soixante-dix ans, qui passait pour un homme d'expérience, se demandait quelles étaient ces opinions nouvelles qui bouleversaient la France. Il se demandait pourquoi le peuple se levait... Il se demandait ce que signifiait cet acte inouï d'un roi jugé par une assemblée... Et en se mettant en face de ces grands évènemens qui lui semblaient impossibles, il se signait avec ferveur, murmurant une prière, et se disant : « La fin du monde est venue, le jugement dernier approche; prions et remplissons nos devoirs de chrétiens. »

Comme il allait passer absorbé dans ces pensées, il aperçut tout à coup Marie-Jeanne; il s'arrêta, et ses bœufs, accoutumés à la main puissante qui les guidait, s'arrêtèrent aussi en voyant s'appuyer à terre le long aiguillon que Robertin tenait à la main.

— Que fais-tu là? Marie-Jeanne, dit-il à la pauvre fille qui pleurait la tête dans ses mains.

— J'attends que le bon Dieu envoie quelqu'un pour me tuer, après avoir envoyé tant de gens pour me maudire.

— Qui donc t'a maudite ainsi?

— Ce sont vos fils qui m'ont dit que j'étais maudite, et que je serais damnée.

— Lequel t'a dit cela?

— Tous les six.

Le vieux Robertin se signa, et pria mentalement.

— Et vous me maudissez aussi au fond de votre âme, dit Marie-Jeanne.

— Viens avec moi, ma fille, repartit le vieux Robertin, car je ne veux pas que la malédiction de mes enfans reste sur toi; peut-être, le jour viendra bientôt où Dieu la leur rejetterait sur leur tête.

Marie-Jeanne obéit à Robertin, elle arriva avec le vieillard dans la ferme au moment où les six fils rangés autour du foyer causaient entre eux et à voix basse. A l'aspect de leur père, tous

se levèrent en ôtant leurs longs bonnets de laine ; à l'aspect de Marie Jeanne, ils se regardèrent entre eux.

Le père commença par le premier de ceux qui avaient rencontré Marie-Jeanne et le força à répéter les paroles qu'il avait dites, puis il reprit d'un ton sévère :

— Pourquoi as-tu insulté cette malheureuse ? T'a-t-elle fait du mal et d'où vient que tu t'es fait son juge ?

Le fils, habitué à l'obéissance et au respect baissa la tête. Le vieillard continua :

— Si Marie-Jeanne a fait une faute, ce n'est point à nous à la juger et à la maudire. Pensez à prier et à vous humilier, les gars. Quant à celui de vous qui insultera jamais une pauvre fille qui se repent et qui pleure, je le chasserai de ma maison.

Les enfans s'inclinèrent.

— Et maintenant retourne dans ta ferme, dit Robertin à Marie-Jeanne ; il ne faut pas que tu abandonnes ceux qui vivent de tes champs et de leur travail.

— Ma ferme, je la donne à qui la veut, dit Marie-Jeanne ; la maison, je n'y rentrerai jamais, il me semble que j'y verrais toujours le cadavre de mon frère... là, dans le milieu de la chambre, la tête fendue.

— Eh bien ! dit Robertin, jusqu'à ce que ta ferme soit vendue et que tu en aies une autre, reste ici. Il y a toujours un coin dans ma maison pour ceux qui se repentent.

Marie-Jeanne était donc restée chez Robertin, mais elle n'avait voulu demeurer qu'à la condition d'être traitée comme une servante ; elle avait choisi sa place dans un coin de l'étable et ne paraissait jamais aux heures des repas ; un morceau de pain qu'elle mangeait dans un coin lui suffisait. Elle était à peine établie dans la maison, lorsque Rose arriva avec son père et vint demander asile au vieux François.

Le soir même, au milieu de ses six cousins qui avaient la bouche béante, admirant, chacun à part soi, cette charmante fille, bien autrement vive, accorte et gracieuse qu'aucune des femmes qu'ils avaient vues jusque-là, Rose racontait comment, deux mois avant, elle avait sauvé le gentil Saturnin Fichet, le fils de l'intendant du marquis de Perbruck, qui, disait-elle, ressemble, à ce qu'il paraît, à M. le comte comme deux gouttes d'eau. Elle racontait aussi la manière dont elle avait échappé à Morillon, et les gars riaient d'une grosse voix en disant que leur cousine était fine comme une mouche.

VII.

Le père Robertin écoutait d'un air mécontent, et observait l'admiration de ses fils, tout en pensant qu'il venait d'introduire dans la maison un germe fatal de discorde. Tout à coup, on appelle de l'autre côté de la cour. Le vieux Robertin se lève et va ouvrir. M. de Perbruck se présente seul d'abord, et après s'être assuré qu'il n'y a dans la ferme personne dont on puisse soupçonner l'indiscrétion, il apprend à son vieux fermier qu'il vient loger chez lui avec son fils, le comte de Perbruck, et deux de ses amis. Le vieillard rentra chez lui et annonça cette importante nouvelle. Au nom de leur maître les six gars se levèrent et attendirent avec une sorte d'effroi l'apparition de leur seigneur. Il leur semblait qu'ils allaient être confondus par l'éclat de sa personne ; une seule voix osa se faire entendre, ce fut celle de Rose, qui s'écria joyeusement :

— Ah ! je ne serais pas fâchée de voir si c'est vrai que le jeune comte ressemble à Saturnin Fichet.

— Taisez-vous donc, taisez vous donc, murmurèrent de tous côtés les jeunes gars, c'est notre seigneur.

L'apparition de Dieu n'aurait pas été attendue avec plus de trouble et de respect.

Cependant M. de Perbruck entra le premier, à sa suite M. de Paradèze, puis ensemble la Châtaigneraie et Saturnin. Les six gars, sur un signe de leur père, se mirent à genoux, tandis que Rose, à l'aspect de Saturnin, s'écriait d'une voix éclatante :

— Ah ! mon Dieu, c'est lui !

Cette exclamation appela l'attention des gentilshommes sur la jeune fille qui l'avait poussée. Saturnin avait reconnu Rose et n'avait pu cacher son trouble. Le vieux Robertin la regardait d'un air courroucé ; quant à M. de Perbruck, il avait froncé le sourcil ; M. de Paradèze, plus maître de lui, s'avança vers Rose et lui dit d'une voix mielleuse :

— De qui parlez vous, ma belle enfant ?

— Pardon... monsieur... dit Rose toute tremblante de l'effet qu'elle avait produit. C'est M. le comte de Perbruck, qui ressemble tant à un jeune homme que j'ai vu chez mon père...

— A M. Saturnin Fichet ? dit M. de Paradèze.

— Oui... oui... à Saturnin Fichet.

— C'est vrai... c'est vrai, reprit M. de Paradèze, et lorsqu'ils étaient l'un près de l'autre, il était même difficile de les reconnaître.... Mais maintenant il est impossible de s'y tromper, car ce pauvre Saturnin Fichet est mort.

— Mort ! s'écria Rose avec désespoir ; mort... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que vais-je devenir ?

Aussitôt elle alla se cacher dans un coin pour pleurer, tandis que, sur l'ordre du père Robertin, les gars prenaient les manteaux des voyageurs, et allaient conduire les chevaux à l'écurie.

La salle basse où l'on se trouvait contenait

trois lits occupés d'ordinaire par le vieux Robertin et quatre de ses fils, qui couchaient deux dans chaque lit. A la voix du père de famille, il fallut que Rose s'arrachât à ses larmes pour préparer les lits des seigneurs. Marie-Jeanne fut appelée, elle arriva la tête basse, et se mit en devoir d'aider Rose.

M. de Perbruck et M. de Paradèze s'étaient assis au coin du feu, tandis que la Châtaigneraie causait dans un coin avec Saturnin.

—C'est une de vos anciennes passions, lui disait la Châtaigneraie; je vous en félicite, la fille est jolie.

Saturnin lui raconta que c'était précisément Rose qui l'avait engagé dans cette intrigue insoluble.

— Et que je voudrais voir finir, ajouta-t-il avec humeur, car si je pèse à M. de Perbruck, je vous déclare que M. de Perbruck m'ennuie étrangement.

De son côté le marquis disait tout bas à M. de Paradèze :

— Vous voyez, c'est une chose impossible, ce misérable sera reconnu à tout instant et nous perdra. Croyez-moi, il faut prendre un parti décisif.

A ce moment, et comme si le hasard eût voulu venir en aide aux paroles de M. de Perbruck, un cri perçant se fit entendre dans la salle basse ; c'était Marie-Jeanne qui venait de se trouver en face de Saturnin ; et qui le montrait du doigt, en s'écriant d'une voix épouvantée :

— Il y était !... il y était !...

Elle avait reconnu Saturnin pour un de ceux qui étaient venus dans sa ferme le soir du meurtre de son frère.

— Encore ! dit M. de Perbruck en frappant la terre du pied ; il faut en finir, ajouta-t-il tout bas, oui, ici même.

Marie-Jeanne était sortie après avoir reconnu Saturnin Fichet. Le vieux Robertin s'approcha humblement de M. de Perbruck, en lui disant :

— Il y a trois lits dans cette chambre. Un sera pour vous, monseigneur, un autre pour M. le comte, le troisième pour M. de Paradèze. Quant à monsieur, ajouta-t-il en montrant la Châtaigneraie, il faudra qu'il couche dans la chambre au dessus.

C'était celle de Rose.

— M. de la Châtaigneraie, dit vivement M. de Perbruck, restera avec nous. Quant à monsieur... mon fils, il prendra la chambre au-dessus.

— Vous voyez, dit Saturnin à la Châtaigneraie, c'est plus fort que lui, il ne peut s'empêde me traiter en manant. Je vous préviens que demain je m'en vais de mon côté.

— A votre aise, lui dit la Châtaigneraie, qui se rapprocha de MM. de Perbruck et de Paradèze.

Pendant ce temps Saturnin examinait Rose, qui ne pouvait s'empêcher de le regarder à travers ses larmes ; elle était jolie à ravir, et il se disait qu'il aimerait mieux vivre à son aise avec une charmante femme comme celle-là, dans une belle petite maison, que de jouer le rôle de comte de Perbruck, pour être molesté à tout propos par son noble père, qu'il n'aimait pas du tout et qu'il respectait fort peu.

On servit un souper improvisé aux nouveaux hôtes qui venaient d'arriver, et chacun fut ensuite engagé à se retirer. Voici les dispositions qui avaient été prises par le vieux François : ses six fils devaient loger dans le cellier où fermentait, ivre du matin au soir, le père Louis, et Rose, pour cette nuit, devait se retirer dans l'étable, à côté de Marie-Jeanne. Quant au vénérable fermier, il avait annoncé qu'il ne se coucherait pas, et qu'il passerait la nuit à veiller aux environs, pour s'assurer que personne n'approcherait de la ferme. Lorsque tous les paysans eurent quitté la salle basse, M. de Perbruck se retourna vers Saturnin, et lui dit brusquement :

— Vous pouvez aussi vous retirer.

— Pas encore, monsieur le marquis, dit Saturnin ; il est bon que nous ayons ensemble une explication. Du reste, ajouta-t-il en voyant le mouvement d'impatience que fit M. de Perbruck, ce sera la dernière.

— Parlez, monsieur, je vous écoute, dit M. de Perbruck avec humeur.

— Monsieur le marquis, dit Saturnin d'un ton très cavalier, vous êtes fort ennuyé de m'avoir pour fils... et moi je ne suis pas moins ennuyé de vous avoir pour père.

— Prenez garde au ton dont vous me parlez, dit le marquis.

— Je vous parle du ton qui me convient, reprit Saturnin. Nous sommes, ce me semble, deux hommes, dont l'un, qui est vous, doit quelque chose à l'autre qui est moi.

— Mais vous, fit M. de Perbruck avec un profond mépris, vous n'êtes rien, et moi je suis le marquis de Perbruck.

— C'est avec ces façons-là que vous avez fait les républicains, monsieur le marquis, dit amèrement Saturnin. Je ne suis pas des leurs, je n'ai aucune envie d'en être : mais je suis un homme, après tout, un homme qui a sa dignité, et qui ne serait pas fâché de la défendre comme il a su défendre la dignité d'emprunt que le hasard lui a imposée. Ne me faites pas des yeux menaçans, je vous prie, parce que je parle librement à un gentilhomme. Ce rôle de noble, je l'ai joué assez bien, ce me semble ; et, en verité, il n'est pas si difficile qu'on voulait nous le faire croire jadis. En tout cas, je m'en suis tiré à votre avantage, vous ne pouvez le nier.

— Ah çà ! dit M. de Perbruck, où voulez-vous en venir ?

— A vous dire ceci : c'est que ce rôle m'en-

nuie, que j'en ai assez, et que demain matin je vous souhaiterai le bonjour à tous les trois, et que je vais de mon côté.

M. de Perbruck regarda Saturnin d'un air stupéfait; il ne pouvait s'imaginer qu'un garçon qui n'était rien pût renoncer si aisément à l'insigne honneur de porter, ne fût-ce qu'un jour de plus, le nom de comte de Perbruck. Cela dépassait de si loin la vaniteuse sottise du marquis, qu'il s'imagina qu'il y avait un motif secret aux paroles de Saturnin, et qu'il lui dit:

— Je vois ce que c'est, vous prétendez me dicter des conditions.

— Moi! dit Saturnin. Et à quel propos? pourquoi! Non, monsieur le marquis, je n'ai point de conditions à vous faire. Je veux m'en aller, et je vous en préviens, non point dans mes intérêts, mais dans les vôtres. A trente pas d'ici, je ne suis plus le comte de Perbruck, je redeviens Saturnin Fichet. Il m'en arrivera ce qu'il plaira à Dieu, mais si je dois être pendu, je veux que ce soit pour mon compte.

— Mais c'est impossible, dit M. de Paradèze, nous ayons dit partout que Saturnin Fichet était mort.

— Il ressuscitera, dit Saturnin.

— Mais on demandera ce qu'est devenu le comte de Perbruck.

— Il aura été tué par accident.

— Mais, dit M. de Perbruck, que comptez-vous faire une fois que vous aurez repris votre vrai nom?

— Voilà ce que je ne sais pas moi-même, monsieur le marquis

— Vous comptez sans doute, dit le marquis, aller vendre les secrets que vous nous avez surpris, et vous enrichir...

Saturnin donna sur la table un tel coup de poing, que les trois gentilshommes restèrent stupéfaits. Aussitôt il se leva, passa ses mains dans ses cheveux, se promena un moment et revint.

— C'est passé encore une fois, dit-il; mais pour votre sûreté, ne recommencez pas à me dire une pareille chose... Vous êtes le marquis de Perbruck, et moi un manant; mais sur mon âme, si cela vous arrive encore, je vous étranglerai sur place.

— On pourrait vous en empêcher, dit la Châtaigneraie.

— Vous savez que deux hommes à porter ne me font pas peur, dit Saturnin, je vous préviens que je ne suis pas plus alarmé d'en avoir deux à battre, et au besoin trois.

— Vous devenez insolent pour tout le monde, dit la Châtaigneraie.

— C'est que tout le monde le devient pour moi, s'écria Saturnin; non-seulement insolent, mais ingrat, entendez-vous, messieurs?

— Allons! allons! fit M. de Paradèze, calmons-nous et expliquons-nous. Ainsi, monsieur Fichet, vous voulez nous quitter?

— Oui

— Et que demandez-vous pour cela?

— Mais rien, monsieur, rien... Mais de quelle pâte êtes-vous donc faits que vous vous imaginez que nous autres, les gens du peuple, nous soyons à vendre au premier sou. Eh! mon Dieu, vous êtes nobles, restez nobles; moi je ne le suis pas et je ne veux pas l'être. Est-ce que vous croyez que je ne vous comprends pas, depuis deux jours que je suis seul avec vous? Si vous n'aviez pas besoin de moi, vous m'auriez laissé crever au coin de la première route. Vous, M. de Perbruck et M. de Paradèze, vous marchiez toujours devant, parlant bas et me chassant de votre conversation; vous, M. de la Châtaigneraie vous restiez quelquefois près de moi, car vous avez un fond de justice, et vous trouviez qu'on agissait mal à mon égard. Mais ç'a été bon une heure ou deux... ça vous a ennuyé... vous étiez gêné. Je ne suis pas de votre peau, vous m'avez planté là, à votre tour, et vous m'avez laissé derrière comme un laquais qui suit ses maîtres.

Personne ne répondit, et Saturnin continua.

— Ce soir encore, ce brave homme de paysan s'est imaginé, qu'après avoir donné les bonnes places aux plus vieux, ce qui est juste, il devait honneur et bon gîte au fils de son seigneur... Vous m'avez exclu sur-le-champ de votre société. Mais vous croyez donc que j'y tiens beaucoup?... Détrompez-vous: je ne demande qu'à vous laisser faire vos affaires vous-mêmes; seulement, je n'ai pas voulu m'en aller sans vous prévenir, sans vous avertir que vous n'avez plus de comte de Perbruck à montrer comme une bête curieuse, qu'on renvoie à son bouge quand la représentation est finie. Sur ce, arrangez-vous en conséquence. Je ne vous demande rien, je ne veux rien de vous, mais laissez-moi partir... voilà... bonsoir... et que Dieu vous garde...

Après ces paroles, Saturnin se retira sans attendre de réponse. M. de Paradèze voulut se lever pour le retenir, mais M. de Perbruck l'arrêta. Les trois gentilshommes restèrent seuls.

— Savez-vous que ceci est grave? dit M. de Paradèze...

— Très grave, dit la Châtaigneraie, d'autant mieux que ce garçon a raison: du moment qu'il prenait le nom de comte de Perbruck, il fallait le traiter comme tel; mais vous l'avez repoussé avec un dédain...

— Il me semble, fit M. de Paradèze, que vous ne l'avez pas beaucoup mieux traité.

— C'est vrai, dit la Châtaigneraie: tant que j'ai rencontré ce garçon au milieu de graves circonstances, son courage, sa présence d'esprit, sa générosité, m'ont fait illusion, et j'ai cru sentir que je pourrais m'imaginer qu'il était mon égal. Mais quand nous avons été seuls, je ne puis pas vous dire pourquoi, mais je ne pouvais me faire à lui parler comme à un ami. Le Saturnin, le bourgeois, l'homme de rien, me revenait

au nez comme une fâcheuse odeur. Ce n'est pas là un des nôtres, il le sait, et comme ces gens-là se croient quelque chose, il ne veut pas être traité comme nous devons le traiter. Qu'y faire? La position est délicate.

— Sans compter tous les inconvéniens qui peuvent résulter pour nous de ce que sait ce malheureux, dit M. de Paradèze. Il peut nous trahir.

— Non, dit la Châtaigneraie, je l'en crois incapable.

— Et si, fit M. de Perbruck d'un ton mystérieux, s'il s'avisait de garder ce nom dont il a l'air de ne pas vouloir; si, armé de ce nom, il se mettait à la tête d'un parti, s'il combattait pour notre cause, s'il y acquérait de la gloire, car il est hardi et aventureux, que deviendrais-je, moi? Comment rendre compte à nos amis de l'existence de ce comte de Perbruck que tout le monde reconnaîtrait, applaudirait, suivrait peut-être, et qui serait séparé de son père? Pourquoi? me dirait-on; comment? où? Et, d'un autre côté, s'il abandonne véritablement ce nom, ne peut-il pas être rencontré par mes amis? Que dira-t-il? Qu'il est Saturnin Fichet. Mais on ne le croira peut-être pas. La Bretagne va se soulever, et quand il s'agira de reconnaître le nouveau chef de l'association, on se rappellera que la présence de mon fils a déterminé le choix, et l'on me demandera pourquoi il n'est pas avec moi à l'heure du danger. Faudra-t-il que je dise: Il a déserté notre cause? Faudra-t-il salir mon nom d'une désertion? Il faudra donc que je dise qu'il est mort? Je le dirai; mais le lendemain il peut plaire à cet homme de venir me donner un démenti. Oh! tenez, tenez, il n'y a qu'un moyen de sortir de cette fâcheuse position: il faut que ce misérable disparaisse!

— C'est grave, dit M. de Paradèze qui observait sur la Châtaigneraie l'effet des paroles de M. de Perbruck.

— C'est un crime infâme! dit la Châtaigneraie, et je ne le permettrai pas.

— Mon fils est mort, reprit M. de Perbruck sans s'occuper de ce que venait de dire M. de la Châtaigneraie; ma fortune, mes titres n'ont plus d'héritier... Tout cela, Paradèze, devait appartenir à l'époux de votre fille et tout cela appartiendra à celui qu'elle épousera et qui me sauvera de la déplorable situation où je me trouve.

— C'est grave, dit Paradèze, en regardant la Châtaigneraie; mais il est bien difficile de se tirer de ce mauvais pas d'une façon ordinaire.

— Dans cette maison dont tous les habitans me sont dévoués, dont le silence m'est assuré, fit le marquis, mon prétendu fils peut expirer sans que jamais un mot soit révélé.

— Et qui l'assassinera, monsieur le marquis? dit la Châtaigneraie d'une voix éclatante; ce sera donc vous?

— Silence!... s'écria M. de Perbruck.

— Silence!... répéta M. de Paradèze.

— En vérité, reprit la Châtaigneraie, c'est à ne pas croire! trois gentilshommes discutant pour assassiner un homme qui s'est dévoué pour eux! M. Saturnin Fichet ne veut pas être des nôtres, je le conçois; il a trop d'honneur dans le cœur pour cela. Messieurs, reprit la Châtaigneraie en se levant, pas une parole de plus à ce sujet, ou je jure Dieu que je ne quitte plus ce garçon, et que je lui dis vos sinistres projets.

— Mais que faire? dit alors M. de Paradèze.

— Eh bien! qu'il parte s'il le veut, dit la Châtaigneraie, il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu.

— La Châtaigneraie a raison, dit M. de Perbruck d'un ton mielleux; seulement il ne faut pas que ce jeune homme puisse nous quitter avant demain. Je pense même que nous ferions bien de partir avant lui; nous pourrions ainsi répandre le bruit de la mort du comte.

— Faites comme il vous plaira, dit la Châtaigneraie en se jetant sur un lit, mais rappelez-vous une chose, c'est que si l'on touche un cheveu de la tête de ce jeune homme, aujourd'hui, ou demain, ou dans quelques jours, ou jamais, je dis tout ce qui s'est passé.

— C'est juste, c'est juste, fit M. de Perbruck; n'en parlons plus.

Saturnin était remonté dans la chambre qui lui avait été désignée; à travers le plancher, il avait entendu le bruit des voix qui causaient avec activité, il avait bien supposé qu'on s'occupait de lui, mais il avait trop de franchise et trop de générosité dans le cœur pour croire qu'on tramât quelque complot contre lui. D'ailleurs il était brave, jeune, et ne connaissait guère ni la crainte ni le soupçon. Il se jeta donc sur son lit, et ne tarda pas à s'y endormir.

Pendant que la scène que nous venons de raconter se passait, une autre avait lieu à l'étable. Rose et Marie-Jeanne y étaient rentrées toutes deux. Marie-Jeanne s'était blottie sur sa paille, Rose était restée assise sur la sienne. Ni l'une ni l'autre ne dormaient. Enfin, Rose, qui avait le cœur gros de douleur, mais qui cependant ne pouvait se persuader qu'elle se trompait et qu'elle n'eût pas reconnu Saturnin Fichet, Rose se décida à parler.

— Marie-Jeanne, dit-elle doucement, dormez-vous?

— Je ne dors plus, lui répondit Marie-Jeanne d'une voix sombre.

— Dites-moi, reprit Rose, est-ce que vous connaissez le comte de Perbruck?

— Qui est-ce ça, le comte de Perbruck? dit Marie-Jeanne.

— Ce beau jeune homme qui est arrivé ce soir.

— Ils étaient deux, jeunes et beaux, répondit Marie-Jeanne d'une voix sombre.

— Je veux parler de celui dont vous avez dit d'un air épouvanté: « Il y était... il y était!... «

— Ai-je dit ça? fit Marie-Jeanne en se soule-

vant sur son lit... Oui, reprit-elle avec un sourire sauvage, je l'ai dit, et c'est vrai : il y était.

— Où cela ? dit Rose.

— A la maison... la nuit où mon frère est mort... où vos cousins les Robertin se sont égorgés en criant : Il n'y a plus de frères.

— Vous êtes sûre que c'est lui ?

— Qui ça, lui ?

— Le jeune homme de ce soir...

— Oui, c'est lui... Oh ! je l'ai bien reconnu.

— Mais qu'allait-il donc faire chez vous ?

— Vous êtes bien curieuse.

— Ah! si vous saviez, Marie-Jeanne, c'est que j'avais un amoureux qui lui ressemblait tant, que je crois encore que c'est lui, quoiqu'on le nomme à présent le comte de Perbruck.

— Et comment s'appelait le vôtre ?

— Il s'appelait Saturnin Fichet.

— Attendez donc... attendez donc, dit Marie-Jeanne. Oh! voyez-vous j'étais folle, mais je me souviens de tout... Attendez... il est arrivé avec un de vos parens... avec Sylvestre...

— Sylvestre, en effet, dit Rose, Sylvestre s'est échappé de prison la même nuit que Saturnin; c'est le lendemain que nous y sommes entrés avec mon père.

— Il y avait un homme qui les attendait et qui leur a demandé d'où ils venaient ; ils ont répondu qu'ils venaient du château de Nantes.

— C'est cela... oui, c'est cela, et après ?...

— Et après, ils se sont mis à causer, et cet homme lui a demandé s'il voulait être riche, avoir un grand nom, un titre...

— Est-ce possible ? dit Rose, et cet homme qui lui proposait cela comment se nommait-il ?

— Il a dit à Saturnin qu'il s'appelait le marquis de Venanceaux. Mais je sais, moi, qu'il ne s'appelait pas comme ça... Nous avons soupé ensemble, et il criait : Vive la république !...

— Mais son nom ?... son nom ? dit Rose toute tremblante.

— Attendez... il s'appelait... ils l'ont pourtant souvent nommé devant moi... Il s'appelait.. Morillon.

— Morillon ! s'écria Rose ; le commissaire de la convention ! qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas, dit Marie-Jeanne ; mais c'était bien celui-là qui y était...

— Et, dit Rose épouvantée, qu'a-t-il répondu quand on lui a proposé d'être un grand seigneur, un noble ?

— A ce moment ils sont sortis, et c'est alors que la querelle a commencé entre les Robertin.

— Oui, dit Rose qui ne l'écoutait plus ; la querelle entre mes cousins et votre frère...

— Mon frère... Ah ! dit Marie-Jeanne en se rejetant sur sa paille ; mon frère ! ne me parlez pas de mon frère !

Rose ne remarqua pas ce cri de désespoir, sa pensée était toute à Saturnin. Elle se demandait si Saturnin n'avait pas accepté le rôle qu'on voulait lui faire jouer, et surtout s'il l'avait accepté de Morillon. Rose avait vu le trouble de Saturnin à son aspect, et le désir de son cœur, aidant aux circonstances qu'elle venait d'apprendre, elle ne doutait plus que ce ne fût là celui qui lui avait parlé d'amour. Seulement elle ne pouvait deviner s'il trompait M. de Perbruck, ou si le marquis était de moitié dans la supercherie.

La tête de Rose se perdait en mille suppositions, lorsqu'elle entendit ouvrir la porte de la maison, elle courut à la lucarne de l'étable et vit un homme sortir de la salle basse de la ferme. Cet homme parcourut toute la cour et fit plusieurs appels à voix basse ; enfin il sortit, et Rose, tourmentée de cette curiosité que les femmes ont dans le cœur autant que dans l'esprit, Rose, disons nous, s'échappa de l'étable et se glissant le long des murs, gagna la grande haie qui fermait la cour et put suivre la marche de l'homme qui était sorti de la maison. Une fois à une certaine distance des bâtimens, il appela d'une voix moins discrète. On lui répondit et bientôt le vieux Robertin parut et dit assez bas :

— Que me voulez-vous, monseigneur ?

— Je vais te le dire...

— Voulez vous entrer dans la grange ?...

— Non... non... en plein air ; personne ne peut nous entendre... Ecoute-moi bien.

Ils étaient deux à l'écouter, car cette recommandation aiguillonna la curiosité de Rose.

VIII.

Rose écoutait de toutes ses oreilles.

— Sais-tu quel est le jour où il faudra que tes fils se rendent à Châteaubriand pour y tirer au sort ? dit le marquis à son vieux fermier.

— On m'a dit que c'était le 10 mars, monsieur le marquis ; mais cela ne m'importe guère.

— Et pourquoi ?

— C'est que pas un d'eux n'ira. J'ai besoin de mes enfants pour travailler la terre qui me nourrit.

— Est-ce donc là tout ce que tu prétends faire pour combattre la tyrannie abominable qui pèse sur nous ?

— Je ferai ce que les circonstances voudront, monseigneur, mon parti est pris, et mes précautions aussi. Que les gendarmes viennent pour arrêter mes fils comme réfractaires, et ils trouveront ici sept hommes résolus, sept fusils et deux mille cartouches. S'ils nous attaquent, nous nous défendrons, et s'ils assiègent la ferme, ils y trouveront des cendres et des ossements brûlés. Voilà tout. Oh ! ce ne sera pas ici comme chez mon frère de Machecoul, les uns ne sont pas d'un côté et les autres d'un autre. Avant ça, je casserais la tête à celui qui oserait me désobéir.

Le marquis de Perbruck laissa échapper

une exclamation de joie que le vieux Robertin traduisit différemment, car il reprit aussitôt.

— N'ayez pas peur, monsieur le marquis, j'ai déposé en lieu sûr le prix des bâtiments, et si je les brûle, vous ne perdrez rien.

— Ce n'est pas cela qui m'occupe, dit le marquis, mais il ne faut pas attendre qu'on vous attaque; il faut attaquer. Le 10 mars, dans tous les chefs-lieux de canton, comme ils disent maintenant, la résistance éclatera. Nous y serons tous, nobles et paysans, car la loi des tyrans de la France nous atteint et nous frappe comme vous ; nous y serons avec des armes cachées. Il y aura un signal donné, les mairies seront envahies et les autorités renversées, et nous planterons le drapeau blanc au cri de Vive le roi !

— Est ce vrai ? dit le vieillard avec une sorte de rugissement joyeux.

— Oui, et ce sera partout ainsi.

— Et les nobles ne nous abandonneront pas ? ils ne se cacheront pas dans leurs châteaux, comme ils font depuis deux ans ?

— Ils se mettront à votre tête.

— Oh ! les gars !... les gars !... la bonne nouvelle, fit le vieux Robertin en se tournant vers le cellier où dormaient ses fils.

— Silence ! dit le marquis, ce n'est pas tout. Ecoute-moi bien et tâche de me comprendre. Tu as vu ce jeune homme qui est arrivé ce soir avec nous ?

— Oui, ce beau blond qui est couché dans la chambre de Rose ?

— Ce n'est pas celui-là... l'autre...

— Votre fils... monsieur le marquis ?

— Ce n'est pas mon fils.

— Bah ! fit Robertin.

Cette exclamation bruyante couvrit heureusement le cri de joie échappé à Rose.

— Tu as peut-être entendu parler de la ressemblance extraordinaire qui existe entre le comte et un certain Saturnin Fichet, le fils de mon intendant ?

— Oui... dà... monsieur le marquis, la petite cousine Robertin nous parlait de ça, il n'y a pas trois heures.

— Eh bien ! ce jeune homme que tu as vu ce soir, c'est ce Saturnin Fichet.

— Vraiment ? fit le vieux paysan. Alors pourquoi dites-vous que c'est monsieur le comte, votre fils ?

— Ceci serait une histoire beaucoup trop longue à te raconter. Seulement, il faut que tu saches que ce misérable, profitant de cette ressemblance extraordinaire, s'est fait passer pour mon fils auprès de quelques-uns des gentilshommes de la Bretagne. Il a pu, grâce à cette perfide adresse, pénétrer dans les secrets de notre conspiration.

— Vous le savez, et vous le souffrez dans votre compagnie ! dit le fermier.

— Mais ce n'est rien, répliqua le marquis, il a déjà dénoncé quelques-uns de ceux qu'il est parvenu à tromper ; ainsi tu as sans doute entendu parler de l'incendie du château de la Rouarie. Eh bien ! c'est lui qui y avait conduit les républicains, ajouta le marquis en baissant la voix, comme s'il eût été épouvanté lui-même du mensonge qu'il faisait.

— Vous savez cela, et vous ne lui avez pas fait sauter la tête ? reprit encore François Robertin.

— Ce n'est pas tout, dit encore le marquis : il était parvenu à tromper M. de Paradèze et la Châtaigneraie, que j'ai rencontrés aujourd'hui même ; nous étions à quelques pas de Guéménée, et si j'avais fait semblant de reconnaître ce Saturnin Fichet pour ce qu'il est, en une minute nous pouvions être entourés par la gendarmerie du bourg, et nous étions tous prisonniers. Tout au contraire, j'ai fait semblant d'être sa dupe comme les autres, j'ai dit que je me rendais à ma ferme, où nous devions rencontrer beaucoup de gentilshommes engagés dans notre conspiration ; l'espoir de les reconnaître, de pouvoir les dénoncer, l'a empêché de deviner ma ruse, tant ce misérable est avide du sang royaliste. Il nous a suivis, il est ici.

— Eh bien ? dit Robertin en baissant aussi la voix.

Le marquis de Perbruck parut hésiter à traduire en paroles les sinistres pensées qui le préoccupaient. Après un moment de silence, il reprit :

— Dans cinq minutes, M. de Paradèze, la Châtaigneraie et moi nous quitterons la ferme ; ce Saturnin Fichet restera. Je l'ai envoyé dans la chambre de ta nièce. Tu dois savoir ce que tu auras à faire pour qu'il ne puisse plus dénoncer personne ni te dénoncer toi-même.

— C'est dit, monsieur le marquis, dit François Robertin, partez le plus tôt possible, car il me tarde de faire justice de ce scélérat, et je comprends que vous n'aimiez pas à voir loger une demi-douzaine de balles dans la tête d'un gueux qui, après tout, a toute la ressemblance de votre fils. Je sais qu'à moi ça me ferait mal.

— Tu as raison, répliqua le marquis en se détournant, car tout en l'accomplissant il avait horreur de l'action qu'il venait de faire. Fais-nous préparer nos chevaux.

— C'est mon affaire, repartit le vieillard.

Il entra dans les écuries pendant que M. de Perbruck rentrait dans la salle basse, où il avait laissé MM. de Paradèze et la Châtaigneraie profondément endormis.

— Messieurs, dit le marquis en les réveillant doucement, hâtons-nous, il faut partir, le vieux Robertin vient de me prévenir qu'il avait entendu au loin du bruit qui lui annonçait que les gendarmes sont sortis de Guéménée ; il est possible qu'ils dirigent leurs recherches de ce côté, et ce n'est pas le moment de nous laisser surprendre, lorsque dans quelques jours il fau-

dra nous mettre à la tête de nos braves paysans.

En quelques instants, MM. de Paradèze et la Châtaigneraie furent debout et habillés.

— Et ce malheureux qui est au-dessus de nous, dit la Châtaigneraie, pouvons-nous l'abandonner ainsi ?

— Ne vous a-t-il pas dit, repartit M. de Perbruck, qu'il voulait se séparer de nous ? Dans les dispositions où nous l'avons laissé, il serait tout au moins imprudent de l'avertir de nos projets de départ.

— Mais, dit la Châtaigneraie d'un ton soupçonneux, il est dans sa chambre, vous en êtes sûr, M. de Perbruck ?

—Il ne tient qu'à vous d'y monter, dit M. de Perbruck.

—C'est ce que je vais faire, dit la Châtaigneraie.

Il sortit de la salle basse et gagna l'escalier extérieur, qui conduisait à l'étage supérieur.

La Châtaigneraie monta, et dans l'obscurité de la nuit il aperçut une porte entr'ouverte.

— Monsieur Saturnin Fichet ?... dit-il à demi-voix.

— Qui est là ? dit Saturnin Fichet en se levant rapidement sur son séant, pendant que la Châtaigneraie croyait voir une ombre légère et rapide se glisser derrière un immense bahut.

— Peste ! fit la Châtaigneraie en souriant.

Mais il s'arrêta aussitôt et reprit :

— C'est moi, la Châtaigneraie.

— Ah ! dit Saturnin. Eh bien ! qu'y a-t-il ? en quoi puis-je vous être utile ?

— A rien désormais, dit la Châtaigneraie, puisque vous avez résolu de quitter le rôle que vous avez si noblement joué jusqu'à ce jour ; mais ce n'est pas une raison pour que j'oublie ce que vous avez fait pour moi et pour nous tous. Nous partons. M. de Perbruck vient de m'apprendre qu'on entend au loin des bruits de mauvais augure. Si c'est un danger pour nous, cela peut en être un aussi pour vous, et il peut vous convenir de chercher votre salut d'un côté pendant que nous allons le chercher de l'autre.

— Je vous remercie, monsieur de la Châtaigneraie, repartit Saturnin, je ne partirai pas de cette maison ; j'y ai retrouvé une jeune fille dont j'ai gardé un bon souvenir. Si j'en crois le cri qu'elle a poussé en me reconnaissant et les larmes qu'elle a versées en apprenant que le pauvre Saturnin Fichet est mort, elle ne m'a pas oublié ; je ne la connais guère, mais c'est un de ces cœurs ouverts au fond desquels on voit tout de suite. Elle n'a rien, ni moi non plus ; eh bien ! si elle n'a pas peur de ma misère, j'accepterai la sienne, et nous tâcherons de faire un bon ménage, tranquille au milieu de tous les orages qui vont agiter ce pays.

— Eh quoi ! vous, jeune, brave, loyal comme vous l'êtes, vous vous séparerez d'une cause à laquelle vous avez déjà rendu de véritables services ! voulez-vous donc vous ranger du côté des républicains ?

— Non, monsieur le comte, non, répondit Saturnin, je me serais laissé aller aux idées généreuses qu'ils proclament, car ce sont celles que doivent aimer les gens de ma race, mais je les ai vus de près dans ce pays-ci, et j'avoue que je ne veux pas d'une bonne cause lorsqu'elle marche à son triomphe par l'espionnage, le meurtre et l'incendie. Je n'ai pas oublié le coup de pistolet de Morillon après qu'il m'eut persuadé de jouer le rôle de Perbruck, rôle que, vous le savez mieux que personne, j'ai gardé bien malgré moi.

— Eh bien, puisque vous êtes décidé à ne pas servir les républicains, pourquoi ne pas venir avec nous avec votre vrai nom de Saturnin Fichet. Le courage, la loyauté et l'esprit sont bien reçus partout.

— Je vous remercie, monsieur de la Châtaigneraie, repartit Saturnin, mais je ne suis pas des vôtres ; vous avez beau faire, je ne suis pour vous qu'un vilain, et j'aurais beau faire, vous serez toujours pour moi des aristocrates qui ne doivent qu'au hasard de leur naissance le droit de se croire plus que nous ; vous ne m'accepteriez pas comme votre égal, et je ne voudrais pas vous servir comme votre inférieur. Je me battrais, et on vous donnerait des grades ; n'en parlons plus, je suis bourgeois, je reste bourgeois, et j'attendrai les évènements.

— Comme il vous plaira, répliqua la Châtaigneraie ; cependant laissez-moi vous dire que vous vous trompez sur nos intentions. Tous les hommes de cœur, quelle que soit leur naissance, sont reçus avec honneur parmi nous.

— Oui, oui, tant que vous en aurez besoin, comme vous avez fait pour moi, comme a fait le marquis de Perbruck, qui m'appelait son fils parce que ça servait son intention, et qui maintenant me tourne le dos parce que je l'embarrasse. Je crois, Dieu me damne ! dit Saturnin, en se recouchant brusquement, que s'il avait osé, il m'aurait traité comme Morillon m'a traité, de façon que j'aurais eu dans la tête une balle républicaine d'un côté et une balle royaliste de l'autre, pour avoir rendu service aux deux partis. Adieu, monsieur de la Châtaigneraie, adieu, et Dieu vous aide, car vous êtes un brave jeune homme. Quant à moi, ajouta-t-il en s'accotant dans ses couvertures, je dis comme la chanson :

J'aime mieux ma mie, ô gué !
J'aime mieux ma mie !

— Eh bien ! cria d'en bas la voix impatiente de M. de Perbruck, venez-vous, la Chataigneraie ?

— Me voilà, répondit celui-ci. Adieu, Saturnin, ajouta-il, et il s'éloigna aussitôt.

A peine eut-il franchi la porte et descendu l'escalier, que Saturnin entendit fermer à double

tour la serrure de sa chambre, et presque aussitôt une voix de femme poussa un cri d'effroi à côté de lui.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a encore ? dit Saturnin ; qui est-ce qui est là ?

— C'est moi, dit Rose d'une voix tremblante, moi qui étais venue pour vous avertir des infâmes projets de ce scélérat de marquis de Perbruck.

— Quoi ! c'est vous, ma petite Rose ; je vous remercie, dit Fichet, qui, s'étant couché tout habillé, fut bientôt debout. Mais que diable me parlez-vous de crime et de marquis de Perbruck ?

A ce moment on entendit les chevaux s'éloigner, et Rose s'écria d'une voix désolée :

— Ah ! mon Dieu ! c'est fini ! vous êtes perdu !

— Comment ! perdu ! dit Saturnin Fichet. Expliquez-vous un peu plus clairement ! expliquez-moi ce qui arrive !

Rose courait par toute la chambre en poussant des gémissements et des sanglots ; enfin, Saturnin finit par l'arrêter et lui dit :

— Le meilleur moyen d'être perdu, c'est de perdre la tête ; je me suis trouvé dans des circonstances probablement plus embarrassées que celles où je suis, et grâce au ciel je m'en suis tiré ; je ne vois pas pourquoi je ne m'en tirerais pas encore.

— Eh bien ! reprit Rose toute haletante, écoutez-moi donc. Ce soir, quand vous êtes entré, je vous ai reconnu tout de suite, moi, et j'ai bien vu que vous me reconnaissiez ; puis, quand on m'a dit que vous étiez mort, vous avez vu comme j'ai pleuré !

— Oui, Rose, je l'ai vu, et ça m'a fait bien plaisir, allez. Tenez, j'en parlais tout à l'heure à M. de la Châtaigneraie.

— Oh ! je vous ai bien entendu, reprit Rose, et ça m'a fait plaisir aussi.

— Comment ! reprit Saturnin, vous étiez là !

— Oui, j'étais venue pour vous prévenir à tous risques, car moi, voyez-vous, je ne pouvais pas vous croire coupable.

— Coupable de quoi ? repartit Saturnin. Mais parlez donc ! parlez donc !

— Eh bien ! voilà ce qui est arrivé, reprit Rose. J'étais dans l'étable avec Marie-Jeanne, qui m'avait raconté vous avoir vu chez elle avec ce gueux de Morillon.

— Oui, oui, dit Saturnin, je me rappelle maintenant le visage de cette folle, que je n'avais pas d'abord reconnue.

— Elle m'avait raconté comme quoi Morillon vous avait proposé de devenir un grand seigneur ; alors, moi, vous comprenez, en vous voyant paraître sous le nom de comte de Perbruck, je ne savais que penser, que croire, lorsque j'ai entendu tout à coup du bruit dans la cour, je me suis glissée dans les haies, et j'ai entendu M. de Perbruck qui disait à mon oncle Robertin que vous étiez un espion, que vous aviez déjà trahi M. le marquis de la Rouarie, que vous vouliez trahir tout le monde, et qu'il fallait se défaire de vous.

— Comment ! s'écria Saturnin en bondissant avec fureur, ce misérable a osé dire cela !

— Mais je ne l'ai pas cru, moi, repartit Rose toute en larmes, et j'étais venue dans votre chambre pour vous en avertir. C'est alors que M. de la Châtaigneraie est entré et que je me suis cachée dans ce grand bahut.

— Et vous ne m'avez pas averti sur-le-champ, pendant que la Châtaigneraie était encore là.

— Je n'ai pas osé, dit Rose en sanglotant amèrement, j'ai eu peur de dire que j'étais entrée la nuit, toute seule, dans votre chambre ; ce gentilhomme eût été capable de croire que c'était pour autre chose que pour vous sauver.

— Vous avez bien fait, Rose, dit Saturnin, oui vous avez bien fait ; mais, quelque danger que je puisse courir, il ne faut pas que personne puisse vous calomnier ; allez-vous-en tout de suite, Rose, allez-vous-en ; je pourvoirai seul à mon salut ou à ma défense, car ils ont beau être nombreux, j'en descendrai plus d'un avant qu'ils me touchent. Partez, Rose, partez, je vous en prie.

— Mais voilà ce qu'il y a d'affreux, s'écria Rose avec le désespoir le plus violent, ils ont fermé la porte à double tour, et si vous êtes perdu, je suis perdue aussi. Ils vous tueront, et Dieu sait ce qu'ils diront de moi en me trouvant ici.

— Eh bien, Rose, dit Saturnin, il faut tâcher de nous sauver ensemble, et je vous jure devant Dieu, ajouta-t-il en la prenant dans ses bras, je vous jure que vous serez ma femme, et que personne ne dira jamais rien contre vous.

— Je le sais bien, je le sais bien, dit Rose en pleurant toujours, vous l'avez dit à M. de la Châtaigneraie, et j'étais si contente au milieu de ma terreur, que j'ai perdu la tête et que je n'ai rien dit.

A ce moment ils entendirent monter.

— Ce sont les pas de mon oncle ! s'écria Rose.

— Eh bien ! cachez-vous là dans ce bahut, et n'en sortez pas que je ne vous appelle.

— Que voulez-vous faire ?

— Je n'en sais rien, fit Saturnin.... mais nous allons voir.

IX.

On s'étonnera peut-être que le vieux François Robertin, qui avait compris si vite et accepté si facilement les ordres de M. de Perbruck, fût si lent à les exécuter ; mais durant cette nuit, il s'était passé dans le cellier de la ferme

une scène qu'il nous faut raconter et qui était la première cause de ce retard.

Comme on le sait déjà, les fils de Robertin avaient été forcés d'aller se coucher dans le cellier où l'on avait logé l'oncle Louis avec la permission de se griser tout à son aise. Les gars le trouvèrent tout accroupi sur la paille et tenant un pot de cidre à la main.

— Ah! ah! lui dit l'un d'eux, toujours le cidre à la main; c'est pas étonnant si, pendant que vous buvez comme ça toute la journée, votre fille est devenue si délurée.

— Ma fille est une brave fille, répondit Louis, et vous êtes six grands imbéciles qu'elle mènerait tous les six par le bout du nez plus facilement que vous ne conduisez un attelage de trois paires de bœufs.

L'ivrogne se mit à rire de sa plaisanterie et ajouta :

— Le fait est que vous êtes plus bêtes que les bœufs que vous menez à la charrue, car ils ne sont pas plus soumis au joug qui pèse sur leurs têtes que vous ne l'êtes au moindre regard et à la moindre parole de votre père; dites-moi donc, mes gars, continua Louis avec le rire hébété de l'ivresse, lui a-t-il pris quelquefois fantaisie de vous appareiller deux à deux et de vous mener aux champs avec une herse ou une charrue pendue après vous, et de vous aiguillonner comme des bêtes de somme.

Les six gars s'étaient assis en demi-cercle devant leur oncle et l'examinaient avec une curiosité étonnée.

— Taisez-vous, mon oncle, lui dit l'un d'eux, vous êtes ivre.

— Je le sais, repartit Louis, et je m'en vante, parce que moi je suis un homme et que vous n'êtes rien. Il n'y en a pas un de vous capable de boire d'un trait un pichet de cidre.

— J'en ai bu un, dit avec orgueil l'aîné des six jeunes gars, à la dernière foire de Guémenée.

— Et ton père ne t'a pas donné le fouet pour cela? reprit Louis.

— Je ne le lui ai pas dit, répliqua le paysan.

L'ivrogne se prit à rire et s'écria en lui tendant le pot de cidre qu'il tenait à la main :

— Je parie que tu ne recommencerais pas?

Le jeune gars hésita.

— Quel âge as-tu? lui dit Louis.

— J'ai vingt-six ans.

— Et tu te crois un homme? reprit Louis, va donc mettre des jupons et traire les vaches, tu n'es bon qu'à cela.

— Je le boirais bien si je voulais, repartit brusquement le paysan.

— Bois-le donc; tu n'oses pas, et je t'en défie.

Le paysan prit un parti désespéré et avala le pot de cidre d'un seul coup.

— Eh bien! eh bien! dit Louis en suivant les mouvemens du buveur, ça va! ça va!

Puis quand il eut fini, il ajouta :

— Comment trouves-tu cela, mon gars?

— Ma foi, dit celui-ci, c'est bon; ça m'a tout échauffé le cœur.

Les cinq frères l'avaient tous regardé avec une profonde anxiété, n'osant croire que leur aîné aurait le courage de boire un pot de cidre sans la permission de son père.

— Il l'a bu, tout de même, se dirent-ils entre eux avec un gros rire satisfait.

— Eh bien, dit le plus jeune, nous autres est-ce que nous n'aurons rien?

— Ma foi, j'ai vidé le pot, dit l'aîné.

— Est-ce que le tonneau n'est pas là? fit Louis en se levant; attendez-moi, je vais vous servir.

Et il alla d'un pas chancelant remplir la dame-jeanne qui était près de lui, et la rapporta au cercle ébahi des jeunes paysans en leur disant :

— Avalez-moi ça, mes gars, avalez-moi cela. N'est-ce pas que c'est bon? Eh bien, maintenant que vous en avez tâté, vous viendrez quelquefois le soir avec moi, et nous boirons une goutte. Il n'y a rien d'ennuyeux comme de boire tout seul.

Une fois le premier pas fait, il était facile en effet à Louis Robertin d'entraîner ces jeunes gens, si sobres jusque-là, à des excès qui devaient leur faire perdre toute raison. Ils continuèrent à boire, poussés à la fois par l'exemple de leur oncle et par la soif même que donne l'excès, si bien qu'au bout d'une heure ils étaient tous couchés sur le sol et endormis dans l'ivresse la plus profonde.

Revenons maintenant à notre récit.

Lorsque François Robertin leur père eut fermé derrière la Châtaigneraie la chambre de Saturnin, il accompagna le marquis de Perbruck et les deux autres gentilshommes jusqu'à la porte de la cour extérieure. Il rentra tout aussitôt, et ferma cette porte au moyen de longs pieux disposés en arcs-boutans. Il ferma aussi la porte de l'étable, où il croyait Rose dormant à côté de Marie-Jeanne, et de là il se rendit au cellier pour y réveiller ses fils.

— Eh! les gars! dit-il en entrant.

Rien ne lui répondit.

Cependant la voix de leur père les éveillait d'ordinaire au milieu du sommeil le plus lourd, tant cette voix était redoutée par eux.

— Eh! les gars! reprit François d'une voix plus haute.

Quelques grognemens sourds répondirent seulement, et tout rentra immédiatement dans le silence. Le père entra dans le cellier, décrocha un long fouet pendu au mur, et se mit à frapper à coups redoublés à l'endroit où il supposait ses fils couchés, mais aucun d'eux n'avait eu la force de se traîner jusqu'au lit qu'ils s'é-

taient préparé, et Robertin s'aperçut qu'il ne frappait que sur la paille. Alors il avança rapidement dans le cellier et se heurta contre un corps étendu à terre. Il le frappa rudement du pied. Celui à qui il s'adressait d'une façon si paternelle se souleva sur son séant en laissant échapper quelques mots inarticulés. Ce fut seulement à ce moment que Robertin comprit dans quel état se trouvaient ses fils, et alors une terrible colère s'empara de lui.

Il se jeta au milieu d'eux frappant à tour de bras avec le long fouet qu'il tenait à la main, et les arracha enfin à leur sommeil. Mais, dans le désordre de ce réveil subit, la voix du père ne fut pas entendue de tous, et l'aîné se sentant frappé par un bras qu'il ne voyait pas, sauta à la gorge de l'ennemi qui l'attaquait, et malgré la résistance du vieillard, il l'eut bientôt renversé à terre, et Dieu sait ce qui allait advenir de cette lutte terrible, si tout à coup un homme n'eût paru à la porte qui conduisait dans l'intérieur de la maison, tenant une chandelle à la main.

C'était Louis Robertin, qui, plus habitué que ses neveux à supporter les fumées du cidre, avait été éveillé par le premier appel de François, et qui, voyant la tournure que prenaient les choses, s'était échappé et revenait pour voir le spectacle du tumulte dont il entendait le bruit. A l'aspect de leur père renversé par terre, tous les fils de Robertin se reculèrent avec épouvante, tandis que le vieillard se relevait. Il s'approcha de celui qui l'avait ainsi maltraité, et le regarda longtemps en silence... Pendant quelques momens, il est certain que cet homme discuta avec lui-même comment il punirait le fils qui avait osé porter la main sur lui, mais à un pareil crime il n'y avait dans la pensée du vieillard qu'un seul châtiment, c'était la mort.

Il recula devant cette extrémité, et ne pouvant pas punir selon la faute, il préféra paraître l'ignorer, et il dit brusquement au jeune gars, qui attendait en tremblant la première parole de son père:

— Tu es un imbécile de t'être ainsi couché par terre: tu m'as fait tomber et tu es aussi tombé sur moi.

Les idées du fils n'étaient pas bien lucides, celles de ses frères non plus: ils crurent ce que leur disait le vieux Robertin, et il n'entra dans la tête d'aucun, pas même dans celle du coupable, que l'un d'eux eût osé lever la main sur son père.

Une grande faute restait encore à punir: c'était l'orgie à laquelle s'étaient livrés les six jeunes gens; mais peut-être le vieux Robertin n'était-il pas fâché de les trouver dans une position douteuse, attendu ce qu'il avait à leur demander. Le vieux Robertin pensa qu'il trouverait une obéissance d'autant plus prompte et d'autant plus aveugle que ses fils avaient une faute à faire oublier, et qu'ils étaient incapables de comprendre la gravité de l'action qu'il allait leur faire commettre.

— Suivez-moi tous, leur dit-il.

Ils sortirent, ravis de ce que l'on ne s'était pas aperçu, à ce qu'ils pensaient, de leur ivresse.

A ce moment le jour commençait à paraître.

Le père Robertin conduisit ses fils dans la grande salle basse.

— Où sont vos fusils? leur dit-il.

Chacun d'eux alla chercher le sien dans la cachette particulière où il le mettait d'ordinaire avec ses provisions de cartouches.

— Chargez-les, leur dit François.

Ils obéirent avec assez de rapidité pour que leur père pût juger que déjà ils se dégageaient de l'alourdissement hébété où l'orgie les avait plongés.

— Maintenant, mes gars, écoutez-moi. Vous avez vu l'homme qui loge dans la chambre d'en haut?...

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme selon vous?

— Dame, on nous a dit que c'était le fils à notre seigneur.

— Eh bien! ce n'est pas vrai... Cet homme est un espion, un scélérat!

— Ça doit être vrai, puisque vous le dites.

— Je vais monter chez lui...

— Bien...

— Mais comme il pourrait tenter de s'échapper, deux de vous se tiendront à la porte du petit escalier, deux autres au pied de la fenêtre, deux autres à la porte de la cour. S'il s'échappait de la chambre, tirez dessus comme sur un chien enragé.

— C'est bon, on le fera, dirent les jeunes gens.

Et sans autre observation chacun d'eux alla se mettre à son poste, et le vieux François, son fusil sous le bras, monta dans la chambre de Saturnin.

En entendant gravir l'escalier, Rose, comme nous l'avons dit, s'était cachée dans le vaste bahut placé à l'angle le plus obscur de la chambre. Saturnin avait couru jusqu'à la fenêtre et avait aperçu les factionnaires posés par le père Robertin. Il reconnut sur-le-champ qu'il n'avait aucun espoir à fonder sur une lutte et qu'il fallait recourir à la ruse. Mais quelle ruse employer contre ces esprits brutes qui avancent dans une pensée qu'on leur a suggérée avec une confiance aveugle, qui ne s'en laissent détourner, ni par les prières, ni par les menaces, ni par le raisonnement.

Malgré son assurance, Saturnin était fort embarrassé, et à tout évènement il avait visité exactement ses pistolets, renouvelé les amorces, épinglé les lumières, bien décidé à faire sauter

le crâne au vénérable François Robertin, si celui-ci voulait aller trop vite en besogne, ou bien à s'emparer du vieillard, à le garder en ôtage et à parlementer ensuite avec les fils.

Cependant il essaya de voir dans quelles dispositions François montait chez lui. Il regarda par une fente de la porte. Il le vit arriver au haut de l'escalier, puis s'arrêter tout à coup; il remarqua le fusil dont le vieillard était armé et s'imagina que François Robertin s'arrêtait parce qu'il hésitait à commettre le crime dont il était chargé. Mais il dut comprendre que tout au contraire le vieillard s'affermissait dans sa résolution. Il avait fait le signe de la croix et murmurait une prière d'une voix sourde et d'un air où il n'y avait ni le moindre doute ni la moindre émotion. Sa prière finie, Robertin fit encore le signe de la croix.

— Ah! c'est comme ça, dit Saturnin.

Il courut vers le bahut et dit tout bas à Rose.

— Faites attention à ce qui va se passer et dites comme moi.

Pendant ce temps Robertin prit son fusil, l'examina avec autant de soin que Saturnin avait fait de ses pistolets, et ouvrit la porte qui se trouvait en face du lit que Saturnin venait de quitter. Celui-ci se rangea derrière le vantail pour laisser passer François Robertin afin de prendre son avantage pendant que le paysan marcherait vers le lit, où il devait croire que son hôte était encore couché. Saturnin s'imaginait que le vieux Breton allait procéder ainsi, afin d'assassiner sans danger et pendant son sommeil la victime qui avait été désignée par monsieur de Perbruck.

Le jour commençait à luire, mais une demi-obscurité régnait encore dans cette chambre, qui n'était éclairée que par une étroite croisée dont le vitrage en plomb laissait difficilement pénétrer la lumière.

Lorsqu'il fut arrivé à peu près au milieu de la chambre, le vieillard posa la crosse de son fusil sur le plancher et cria d'une voix forte :

— Eh! debout, mon gars, nous avons à causer ensemble.

Saturnin, qui était resté derrière la porte dont le battant l'avait caché en se développant sur lui, la referma vivement et poussa l'énorme verrou qui la défendait dans l'intérieur; François se retourna à ce bruit et fut très étonné de se trouver en face de Saturnin, qui lui dit du ton le plus dégagé :

— Eh bien, me voilà, mon vieux bonhomme, qu'avez-vous donc à me dire?

— Ne t'appelles-tu pas Saturnin Fichet? lui dit le vieillard.

— C'est mon nom, repartit celui-ci, et c'est le nom d'un honnête homme de père en fils, car puisque vous êtes le fermier de M. le marquis de Perbruck, vous devez avoir eu quelquefois affaire avec mon père, qui est son intendant.

— Vous avez raison, c'est le nom d'un honnête homme en ce qui concerne votre père, reprit le paysan, mais vous avez fait mentir le proverbe qui dit que bon chien chasse de race.

— Qu'est-ce qui vous a dit cela? reprit Saturnin.

— Ça ne vous regarde pas, repartit François; il suffit que vous sachiez que je le sais, et que vous m'ayez dit que vous êtes Saturnin Fichet, car c'est bien votre nom?

— C'est du moins mon nom d'aujourd'hui, dit Saturnin, car hier, vous avez pu le voir, on m'appelait le comte de Perbruck.

— Ah! vous l'avouez donc, reprit Robertin en soulevant son fusil, comme si cet aveu le dispensait de chercher d'autres preuves du crime de Saturnin.

— L'avouer, dit Fichet, et pourquoi diable voulez-vous que je m'en cache? est-ce que votre maître lui-même ne m'a pas présenté ici sous ce nom?

— Il avait ses raisons pour cela, repartit Robertin d'un ton sombre.

— Le marquis de Perbruck a toujours de bonnes raisons pour faire ce qu'il fait, dit Fichet, qui à la sombre expression du visage de Robertin, jugea qu'il était temps de donner une autre tournure à cette explication. Oui, continua-t-il, hier M. le marquis de Perbruck me laissait porter ce nom comme il me l'a laissé porter, et comme il me l'a donné lui-même tant qu'il a eu besoin de moi.

— M. le marquis de Perbruck a eu besoin de vous? lui dit Robertin d'un air d'étonnement et de dédain.

— Oui, reprit Saturnin, il a eu besoin de moi pour se tirer de plus d'un mauvais pas, comme il a besoin de vous aujourd'hui pour vous faire commettre un crime.

Le vieillard recula à ce mot; mais il reprit aussitôt :

— Il n'y a pas de crime à tuer comme un chien un espion et un traître.

— Ah! ah! dit Saturnin, il vous a parlé comme ça, à ce qu'il paraît. Mais vous ne me dites pas tout; vous ne me dites pas qu'il a fait partir avant le jour messieurs de Paradèze et la Châtaigneraie, qui l'auraient empêché de joindre ce crime à tous ceux qu'il a déjà commis.

— Comment! reprit le vieux Robertin, qui ne comprenait pas qu'on osât parler avec une telle irrévérence de son seigneur; comment tu oses accuser ton maître, malheureux!

— Ah çà, dites-moi donc, reprit Saturnin en élevant la voix, comment vous appelez-vous, vous?

— Je m'appelle François Robertin.

— Ah! reprit Saturnin, vous vous appelez Robertin, et vous demandez quel crime a com-

mis le marquis de Perbruck ? Vous vous appelez Robertin, et vous avez oublié qu'il y a un homme de ce nom qui a été traîné sur la place du Bouffay et qui a été marqué à l'épaule parce que sa sœur n'a pas voulu se donner à son maître. Vous devez bien savoir cependant que Jérôme était innocent, ce qui n'a pas empêché le marquis de jurer la main sur le Christ que Jérôme avait levé le fusil contre lui.

— D'où savez-vous cela ? reprit Robertin troublé de ce souvenir qui avait longtemps grondé au cœur de cette famille, et qui avait fini par s'y endormir sous une longue habitude d'obéissance et de respect aveugle, mais que Saturnin venait de réveiller.

— Qui m'a dit cela ? reprit Saturnin, profitant du trouble du vieillard. C'est la voix qui raconte tous les crimes, quelque cachés qu'ils soient ; le marquis et Jérôme étaient seuls dans le bois, comme nous sommes seuls dans cette chambre, et cependant la vérité en est sortie comme elle sortirait d'ici. Dieu a toujours à côté du crime un témoin caché qui l'entend, qui le voit et qui le révèle.

Le vieillard baissa la tête et réfléchit pendant quelques instans ; mais c'était un travail bien fatigant pour cet esprit plié à l'obéissance que de discuter avec lui-même la valeur de l'action qu'il allait commettre. Il avait reçu un ordre de son seigneur, cet ordre était pour le salut de la cause de Dieu et du roi, et si le meurtre qui lui était ordonné était un crime, c'était son maître qui en serait responsable devant le roi et devant Dieu.

Robertin voulut se débarrasser tout de suite du doute qui était entré dans son esprit et du murmure qui parlait dans sa conscience.

— En voilà assez, dit-il brusquement à Saturnin ; je sais que ceux de ton espèce ont des paroles mielleuses pour mentir et tromper les pauvres gens comme nous : c'est comme ça que tu as trompé le marquis de la Rouarie et que tu as fait brûler son château ; c'est comme ça que tu veux dénoncer M. le marquis de Perbruck et ses amis, et le faire exterminer par les républicains. Allons, dépêche-toi, fais ta prière, et surtout n'espère pas m'ensorceler par tes paroles.

— Ce n'est pas à moi de prier, dit Saturnin, qui, au fond de ces menaces, voyait le trouble du vieillard ; car si tu me tues, Dieu me recevra dans son sein comme une victime ; tandis que toi tu seras damné comme un assassin.

— Moi ! damné ! dit Robertin.

— Oui, répéta dans l'ombre une voix qui n'était pas celle de Saturnin ; oui, tu seras damné comme un assassin !

Rose avait compris enfin la recommandation de Fichet, et celui-ci n'avait pas en vain compté sur ce moyen, emprunté à quelque pièce alors fort en vogue à Paris.

En entendant cette voix, dont le vieillard ne put s'expliquer le mystère, son fusil s'échappa de ses mains, et il s'écria tout tremblant :

— Qui est-ce qui a parlé.

— C'est la voix de Dieu, dit Saturnin, qui observait avec inquiétude les mouvemens de Robertin. C'est la voix de Dieu qui veut t'empêcher de commettre un crime, parce qu'il a pitié de toi, parce qu'il sait que jusqu'à ce jour tu l'as humblement adoré. Demande-lui pardon de ta mauvaise pensée, et il te pardonnera.

Robertin croyait avoir été le jouet d'une illusion ; il se demandait s'il était vrai qu'il eût entendu une autre voix que celle de Fichet, et déjà il cherchait à surmonter l'indicible effroi qu'il éprouvait, lorsque Rose lui cria du fond de sa cachette :

— Demande pardon, et Dieu te pardonnera.

La tête du pauvre paysan breton ne résista point à cette nouvelle preuve d'une admonestation surnaturelle ; il tomba à genoux et se frappa la poitrine en s'écriant :

— Pardon, mon Dieu ! pardon !

Malgré la gravité de sa situation, Saturnin fut sur le point de rire du succès de sa ruse, et il se croyait sauvé lorsqu'il entendit tout à coup un bruit de pas qui gravissaient l'escalier.

A ce moment François se releva et dit aussitôt :

— Monsieur Saturnin Fichet, puisque Dieu vous protège, vous n'avez besoin de l'assistance de personne. La porte de la maison est ouverte, allez où vous voudrez. Je dirai à M. de Perbruck ce qui en est arrivé.

Saturnin profita de la permission : il rouvrit la porte, et déjà il était au haut de l'escalier, lorsqu'il aperçut deux des fils qui se tenaient au bas le fusil à la main. Au même instant il vit près de lui un homme qui le regarda sous le nez et lui secoua joyeusement la main. C'était le père Louis Robertin... le vieil ivrogne.

— Tiens ! c'est vous, monsieur Saturnin Fichet ? dit-il en le ramenant dans la chambre ; nous ne nous sommes pas vus depuis le jour où vous avez soupé chez moi. Ah ! dame, je ne suis pas riche ; on m'a pillé, on m'a emprisonné ; votre père ne penserait plus à vous marier avec ma fille. Tout est bien changé, allez, si ce n'est la pauvre Rose, qui pense toujours à vous et qui m'en parle toujours... Je venais précisément ici pour savoir... où elle est...

— Elle est enfermée dans l'étable avec Marie-Jeanne, dit François.

— Elle n'y est pas, repartit Louis j'en sors. J'ai trouvé la porte fermée, c'est vrai, mais l'oiseau était déniché. Où diable s'est-elle cachée ? Eh ! Rose, Rose ! se mit-il à crier de toutes ses forces. Ah çà, ajouta-t-il en prenant Saturnin au collet, vous n'avez pas été tourner autour d'elle, au moins ; c'est que je vous connais, vous autres gens de Paris, vous êtes capables de tout.

Pendant ce temps François était sorti de la chambre et avait crié du haut de l'escalier :

— Allez à votre ouvrage, mes gars, il n'y a plus rien à faire à la maison. Allez, et dites à Marie-Jeanne de conduire le bétail aux champs.

Les fils s'éloignèrent avec cette impassible obéissance qui ne leur permettait pas de chercher le motif des ordres qu'ils recevaient.

Saturnin, assuré des bonnes dispositions de François, n'était plus inquiet que pour Rose, toujours cachée dans le grand bahut.

Cependant Louis ne sortait pas de la pensée qui l'avait amené dans la chambre de Saturnin et s'écriait avec la persistance que mettent les ivrognes à poursuivre l'idée qui les préoccupe :

— Mais où diable est donc ma fille ?

Aussitôt il se mit à la recherche de Rose comme il se fût mis à la recherche d'un objet perdu, et fureta dans tous les coins de la chambre, regarda sous les rideaux du lit, souleva même les couvertures, en répétant sans cesse :

— Où diable est-elle donc ?

Il arriva jusqu'au bahut dont il ouvrit un des côtés, et aperçut Rose blottie dans un coin, toute pâle et toute tremblante.

Louis arracha brusquement sa fille du fond du bahut et la poussa violemment au milieu de la chambre en criant d'une voix menaçante :

— Qu'est ce que tu faisais là, malheureuse ?

Fichet aurait pu profiter de l'étonnement et du trouble de Louis pour s'échapper, mais il vit que la pauvre fille, qui avait voulu le sauver, allait être en butte aux accusations de son père et de son oncle et peut-être à leurs mauvais traitemens, et quelque danger qu'il y eût pour lui à rester dans cette maison, il s'écria en se plaçant entre Rose et son père :

— Votre fille était ici pour empêcher cet homme de m'assassiner.

François Robertin se passa la main sur le front et s'écria tout à coup avec un sourd rugissement de colère :

— Ah ! c'est donc ça que tout à l'heure j'entendais une voix qui me criait de pardonner à cet espion, à ce traître ; ah ! c'est comme ça !

Et furieux d'avoir été pris pour dupe, il se baissa pour ramasser son fusil qu'il avait laissé sur le plancher, mais avant qu'il eût eu le temps de l'atteindre, Saturnin, profitant du moment où le paysan était baissé vers la terre, l'y renversa tout à fait, et lui appuyant la gueule d'un de ses pistolets sur la tête, il s'écria :

— Au premier effort que tu fais, au premier cri que tu pousses, je te fais sauter le crâne.

Mais Saturnin avait oublié l'ivrogne ; Louis n'entendit pas la menace de Fichet, qui eût peut-être arrêté un homme de sang-froid, et il se précipita sur lui.

Cela donna le temps à François de se relever, et une lutte terrible allait sans doute s'engager, lorsque des cris perçans partis du milieu de la cour détournèrent l'attention de tout le monde. Presque aussitôt on vit se précipiter dans la chambre Marie-Jeanne, pâle, éperdue, tremblante.

X.

A peine entrée dans la chambre, Marie-Jeanne se mit à crier d'une voix mourante :

— Les voilà, les voilà ! Cachez-moi, cachez-moi !

Robertin courut à la fenêtre, et aperçut deux hommes à cheval au milieu de la cour.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? s'écria le fermier.

— N'êtes-vous pas le vieux François Robertin, répondit une voix, et n'avez-vous pas dans votre ferme une fille qui s'appelle Marie-Jeanne Lefort ?

— Oui-dà, répondit Robertin, et elle est ici.

Rose s'était glissée jusqu'auprès de la croisée, car elle avait cru reconnaître la voix qui parlait, et tout aussitôt elle se retira avec terreur, en disant d'une voix épouvantée :

— C'est Morillon. Le voilà qui monte.

— Oh ! dit Saturnin, c'est ce misérable. De par tous les diables, il me paiera le coup de pistolet qu'il m'a tiré.

Aussitôt il se plaça derrière la porte.

— Peste, dit François en regardant Rose et Saturnin, vous connaissez cet homme, et toi aussi, à ce qu'il paraît, Marie-Jeanne ?

Avant que celle-ci eût pu répondre, Morillon et Barthe parurent à la porte de la chambre. Le commissaire de la Convention s'arrêta sur le seuil et dit, après avoir parcouru la chambre d'un regard rapide :

— Diable ! je ne croyais pas rencontrer ici tant de gens de connaissance. Ah ! ah ! c'est toi, vieux Robertin, dit-il à Louis, c'est toi que j'ai nommé commandant du château de Nantes et qui as si vivement déserté son poste, et c'est vous aussi, belle Rose, qui changez si lestement en prison les boudoirs où vous vous laissez conduire !

Louis était resté abasourdi, et Rose avait perdu toute sa présence d'esprit.

— Vous m'oubliez, monsieur Lalligant Morillon, dit Saturnin en frappant rudement sur l'épaule du commissaire.

Celui-ci se retourna avec colère, et à son tour il resta stupéfait en reconnaissant Saturnin.

Mais presque aussitôt il repartit :

— Le comte de Perbruck...

— Non pas, non pas ! Je suis Saturnin Fichet ; et tenez, ajouta-t-il en frappant son front du bout de son pistolet, vous m'avez marqué à la tête de façon à ce qu'on ne puisse plus nous confondre l'un avec l'autre.

— Ah çà, dit Morillon, est-ce que nous voulons jouer avec des balles ?... A votre aise, mes

braves, nous sommes en mesure de vous répondre.

Aussitôt il s'arma à son tour d'une paire de pistolets, et Barthe se rangea près de lui.

— Bas les armes ! cria François d'une voix tonnante ; bas les armes ! ou j'appelle des gars qui vous feront obéir. Et d'abord, dit-il à Morillon, qui êtes-vous, et que voulez-vous ?

— C'est un scélérat, mon oncle ! s'écria Rose ; c'est lui qui poursuit partout les royalistes, c'est lui qui a voulu persuader à Saturnin de se faire passer pour le comte de Perbruck... N'est-ce pas vrai, Marie-Jeanne ?

— Je ne sais pas, dit celle-ci qui se tenait tremblante et cachée dans un coin.

— Qui je suis ? dit Morillon qui comprenait que sa position pouvait devenir très dangereuse s'il ne jetait l'attention d'une autre côté, je suis délégué par la république pour arrêter Marie-Jeanne Lefort, accusée d'avoir assassiné son frère.

Morillon avait espéré beaucoup de cette diversion et il avait eu raison.

— Assassiné son frère ! répétèrent à la fois les deux Robertin, Saturnin et Rose.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Marie-Jeanne, ce n'est pas vrai !

— Quoi ! lui dit Morillon, oublies-tu que tu t'en es vantée devant nous ?

— Oublies tu, dit Barthe, que pendant que les frères Robertin s'égorgeaient entre eux, tu criais comme une forcenée : Allez, allez, il n'y a plus de frères ! Oublies-tu que tu avais caché son cadavre dans l'écurie où nos chevaux ne voulaient pas entrer ?

Marie-Jeanne, accablée par ces paroles, la tête courbée et le corps tremblant, répondit alors d'une voix sourde :

— Eh bien donc, tuez-moi tout de suite, tuez-moi !

— François Robertin, dit Morillon, je vous somme de me livrer cette femme !

— Prenez-la, dit Robertin, emmenez-la. Et toi, sois maudite, Marie Jeanne, sois maudite !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria celle-ci en se tordant les mains, il y a donc toujours quelqu'un qui veille pour punir le crime !

— Nos hommes arrivent ils ? dit tout bas Morillon à Barthe qui jetait un regard furtif par la fenêtre.

— Les voilà ! dit de même Barthe.

— Allons, dit Morillon à Marie-Jeanne, marche, malheureuse !

Au même instant, un cri lointain se fit entendre.

— Gare aux gendarmes ! disait ce cri.

Tout aussitôt les fils de Robertin, qui avaient aperçu de loin les gendarmes que Morillon avait envoyés chercher par Barthe, rentrèrent dans la cour et se jetèrent vivement dans la haie qui lui servait d'enceinte.

A ce cri : Gare aux gendarmes ! le vieux François Robertin oublie le crime de Marie et se rappelle seulement qu'il a juré que jamais les soldats de la république ne mettraient le pied dans la ferme. Il ne doute plus que ce ne soit Saturnin qui les y a appelés, et veut à la fois tenir le serment qu'il a fait à son maître et celui qu'il s'est fait à lui-même ; il arme son fusil et crie d'une voix tonnante :

— Eh ! les gars, sus aux gendarmes !... et vive le roi !

Aussitôt il ajuste Saturnin ; mais celui-ci, rapide comme la pensée, se jette de côté, le coup part et va blesser Marie-Jeanne, qui tombe en s'écriant :

— Merci, mon Dieu ! merci.

— Bas les armes ! crie Morillon aussitôt en s'élançant sur le vieux Robertin, pendant que Rose se précipite sur le corps de la pauvre blessée et que l'ivrogne se secoue dans son ivresse.

La scène menaçait de devenir aussi affreuse que celle qui s'était passée chez Marie-Jeanne, et même elle était déjà plus meurtrière. Au moment où le coup de fusil du père Robertin retentissait dans la chambre, six coups de fusil partaient dans la cour, et trois gendarmes tombaient. Ceux qui étaient restés debout tiraient dans la direction d'où étaient partis les coups de feu, mais leurs balles s'égaraient dans les buissons où s'étaient réfugiés les jeunes gars.

Cependant Morillon avait saisi Robertin ; une lutte terrible s'engagea entre eux.

Barthe, voulant mettre les autres gendarmes à l'abri des attaques des gars de la ferme, courut aussitôt vers la fenêtre et leur cria :

— Montez ici ! montez, l'escalier est à droite...

Mais à l'instant même Saturnin ferme la porte, y met le verrou, et, s'élançant sur Barthe qui, penché à la croisée, montrait aux gendarmes l'escalier qu'ils devaient prendre, il le saisit par les jambes, le soulève et le lance par la fenêtre ; puis se retournant vers Morillon, qui luttait toujours avec le vieux François, il le renverse, et, lui appuyant un pistolet sur la tête, il lui dit :

— Maintenant, parlementons.

L'aspect de la scène changeait à chaque instant.

Cependant les gendarmes, qui ne savaient pas ce qui se passait dans l'intérieur de la chambre, avaient escaladé l'escalier et s'apprêtaient à briser la porte.

— Arrêtez... arrêtez... s'écria Morillon.

— Vous autres, dit Saturnin à François et à Louis, tenez-moi ce gaillard-là en respect et nous allons voir.

Les deux paysans lui obéirent. Saturnin s'approcha aussitôt de la porte à laquelle on frappait avec violence.

— Ecoutez, dit-il aux gendarmes qui étaient de l'autre côté ; nous tenons ici votre chef en notre pouvoir, le premier coup que vous frapperez à cette porte sera le signal de sa mort.

— Enfoncez la porte, enfoncez la porte, s'écria une voix furieuse du bas de l'escalier.

C'était Barthe qui, relevé de la chute cruelle qu'il venait de faire, gravissait, clopin clopant, jusqu'à la chambre où Morillon était enfermé avec ses ennemis.

Dès qu'il fut arrivé près de la porte, il la heurta avec fureur, en excitant les gendarmes qui, obéissant à Barthe, se mirent en devoir de la faire sauter. Saturnin prit un pistolet, l'arma et le dirigea sur Morillon.

— Allons, dit-il, ce sera un scélérat de moins dans le monde.

— Arrêtez, arrêtez, s'écria Morillon d'une voix de stentor; gendarmes, arrêtez.

— Ne l'écoutez pas, dit Barthe de l'autre côté de la porte; faites votre devoir.

— Mais, misérable, tu vas me faire tuer, cria Morillon, qui trouvait que le zèle de Barthe l'emportait trop loin.

— Vive la république! répondit Barthe; et tout aussitôt, frappant à la porte avec plus de fureur, il se mit à entonner le refrain :

Mourir pour sa patrie,
Est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

— Te tairas-tu, infernale canaille, dit Morillon avec un tel éclat, qu'il couvrit le chant de Barthe; gendarmes, saisissez ce misérable, emparez-vous de lui.

Les gendarmes, reconnaissant enfin la voix de Morillon, obéirent, et bientôt les coups cessèrent; Barthe jurait, hurlait, mais on s'était emparé de lui.

Morillon, échappé au danger que lui avait fait courir son digne acolyte, demanda alors à Saturnin ce qu'il exigeait.

— Vous êtes maître de moi, lui dit-il; vous pouvez me tuer ici, mais vous comprenez trop bien que vous y passerez tous si vous forcez mes gendarmes à venger ma mort. Demandez-moi donc des choses que je puisse vous accorder, car s'il en était autrement, s'il me fallait faire des concessions injurieuses à mon honneur, je préfèrerais mourir ici.

— Et d'abord, dit Saturnin, monsieur l'homme d'honneur, vous allez déclarer à ce brave homme que voilà que je ne suis pas un agent des républicains...

Morillon haussa les épaules et repartit :

— Il me semble que vous ne nous traitez pas en amis. Allons, ferme, dépêchons-nous, reprit-il avec fureur. Ne me faites pas rappeler que sans vous j'aurais peut-être surpris la Rouarie dans son château avec tous ceux qui s'y trouvaient réunis.

— Vous l'entendez, dit Saturnin à François Robertin.

Celui-ci ne répondit pas, et Saturnin continua :

— Et maintenant vous allez me donner deux passeports. Vous en avez de tout prêts dans vos poches, je le sais, et vous avez aussi tout ce qu'il faut pour écrire. Je veux le premier au nom de Louis Robertin et de sa fille, le second en mon nom.

— Pour quelle destination les voulez-vous? dit Morillon en tirant son portefeuille.

— Laissez la destination en blanc, reprit Fichet; je me chargerai de l'écrire, moi, quand je serai assez loin pour que vous ne sachiez pas de quel côté nous faire poursuivre.

— Soit, dit Morillon en remettant les passeports à Saturnin.

— Et maintenant, ajouta ce dernier, veuillez ordonner à vos gendarmes de descendre, de déposer leurs armes dans la cour et de se tenir enfermés dans la salle basse pendant que nous sortirons avec cette jeune fille et Louis Robertin.

— Et qui m'assure, dit Morillon, qu'une fois mes gendarmes désarmés, les fils de cet homme ne les attaqueront pas et moi aussi. Voici tout ce que je peux accepter : mes gendarmes se rangeront d'un côté de la cour et les gars de la ferme de l'autre, nous descendrons tous ensemble, nous sortirons de la maison, tous ensemble, et alors chacun sera libre de s'en aller de son côté.

— Eh bien! soit, dit Saturnin; ordonnez à vos hommes de descendre.

Morillon leur répéta l'ordre convenu; cet ordre fut exécuté, les gendarmes se portèrent d'un côté de la cour.

— Faites venir vos gars, dit Saturnin à François.

Celui-ci, qui semblait rester étranger à tous ces arrangemens, mais dont le regard annonçait quelque sinistre projet, s'empressa de faire ce qu'on lui demandait; il se mit à la fenêtre, appela ses fils, et les six jeunes gens, armés, se rangèrent de l'autre côté de la cour.

— Maintenant, dit Morillon, nous pouvons sortir.

— Pas encore, dit Saturnin. Rose, et vous, Louis, prenez ce passeport.

Il écrivit sur le passeport le nom de Nantes et le passa à Rose.

— Ne vous inquiétez pas de moi, leur dit-il, demain je vous aurai rejoint où vous serez, ou bien on m'aura tué.

Puis il se tourna vers Morillon et lui dit :

— Nous allons commencer par laisser sortir ces deux-là.

Rose ne voulait point partir, mais Fichet l'en supplia vivement et lui dit tout bas :

— Attendez-moi à Guéménée.

Rose et son père quittèrent la chambre, descendirent dans la cour, la traversèrent entre les deux lignes armées des gars et des gendarmes, et s'éloignèrent rapidement.

— A votre tour maintenant, dit Saturnin en s'adressant à François et à Morillon; descen-

dez tous deux, et que chacun de vous aille se mettre du côté des siens.

— Et vous, dirent-ils à Saturnin, ne venez-vous pas ?

— Un moment, fit celui-ci, je prends ma valise et je pars.

Le paysan et Morillon descendirent et allèrent se mettre chacun d'un côté de la cour.

Mais Saturnin avait compté sans la passion féroce du républicain et du royaliste. En effet, à peine Morillon fut-il rangé près des siens, qu'il leur dit tout bas :

— Gendarmes, quand ce misérable passera tout à l'heure, tirez dessus, et sus aux paysans.

Et en même temps le vieux François disait de même à ses fils :

— Mes gars, quand l'espion se sauvera, tirez dessus, et sus aux gendarmes.

Ils s'apprêtèrent ainsi de part et d'autre, et Saturnin allait périr victime du fanatisme et de la férocité qui animaient alors victimes et bourreaux, lorsque Marie-Jeanne, qui s'était traînée jusqu'au pied du lit, l'appela doucement.

— N'allez pas là, lui dit-elle, ils vous tueront. Tenez, levez cette trappe-là, dans le coin de la chambre ; il y a une issue... vous descendrez, et vous trouverez une porte qui ouvre sur les champs, derrière la ferme.

— Merci, ma fille, lui dit Saturnin, mais après le service que vous venez de me rendre, faut-il donc que je vous abandonne ?

— Laissez-moi, dit Marie-Jeanne, j'aime mieux mourir ici que de vivre comme j'ai fait depuis que j'ai tué mon frère ; seulement, si vous voulez me récompenser du bon avis que je vous donne, prêtez-moi un de vos pistolets, ça me sauvera de la honte de mourir sur l'échafaud, car, je le sens, le vieux François ne m'a pas tuée.

— C'est donc vrai, lui dit Saturnin, vous avez tué votre frère ?

— Je l'ai tué, dit Marie-Jeanne, et je vais m'en punir.

Saturnin se détourna et laissa tomber un pistolet près de la pauvre fille ; il souleva la trappe, vit l'échelle et descendit. A peine avait-il ouvert la porte, à peine l'avait-il franchie, qu'il entendit de violentes interpellations.

— Eh bien ! descendrez-vous ? avait crié Morillon, impatient de ne pas voir Saturnin.

— Dépêchez-vous donc ! avait crié François.

Un coup de feu leur répondit ; c'était Marie-Jeanne qui venait d'essayer de se frapper au cœur, mais dont la main mourante n'avait ajouté qu'une blessure légère à celle que lui avait faite Robertin.

— Il s'est tué ! s'écria Morillon.

— Eh bien ! alors, dit François, tirez, les gars.

Mais l'ordre de François n'était pas achevé, que les gendarmes, irrités de la perte qu'ils venaient de faire, firent une décharge générale. Trois des fils Robertin tombèrent ; le père et les trois autres se précipitèrent sur leurs ennemis, et un combat corps à corps s'engagea entre les survivants. Morillon s'était précipité dans la chambre, où il ne trouva plus que Marie-Jeanne, qui s'était levée pour en finir avec la vie en essayant de se jeter par la fenêtre.

— J'aurai du moins celle-là ! s'écria Morillon.

Cependant les gendarmes se défendaient difficilement avec leurs sabres contre des hommes armés de longues fourches. Plusieurs étaient déjà blessés, et c'en était fait peut-être de la troupe de Morillon et de lui-même, lorsqu'un nouveau renfort parut tout à coup. Les paysans, surpris à l'improviste, furent frappés avant d'avoir pu faire face à ces nouveaux ennemis, et le père Robertin et ses six fils étaient gisants dans la cour, lorsque Delbenne, qui commandait cette troupe, monta dans la chambre où était Morillon.

— Ah ! c'est vous, lieutenant, lui dit Morillon. C'est bien.

— J'ai appris à Guéménée que vous étiez ici, dit Delbenne. Je me suis hâté de venir, car je savais que M. de Perbruck, son fils et d'autres nobles s'y étaient cachés. En avez-vous arrêté quelques-uns ?

— Non, dit Morillon, nous n'avons arrêté que cette malheureuse.

— Marie-Jeanne ! s'écria Delbenne.

— Accusée d'avoir assassiné son frère, et qui en a fait l'aveu.

— Marie-Jeanne ! répéta Delbenne.

— Je vous charge de la conduire à Nantes, où elle doit être jugée, reprit Morillon, qui avait enfin atteint la plus chère de ses vengeances. Puis, comme il craignait la désobéissance de Delbenne, il ajouta :

— Barthe vous accompagnera. Quant à moi, je retourne à Paris.

— Seul ?

— Je comptais augmenter mon cortège, dit Morillon avec un accent d'affreuse vanité, mais il faut se contenter de ce qu'on a. Je pars avec mes prisonniers ?

— Ne seront-ils pas jugés à Rennes ? dit Delbenne.

— Un tribunal de département, une guillotine de département !... fit Morillon avec un dédain féroce, c'est bon pour des criminels comme Marie-Jeanne. Mais moi, j'ai Thérèse Moëllien, j'ai Fontevieux, j'ai Louise Desilles, j'ai Picot de Limoëlan et bien d'autres. Je veux montrer les miens à Paris. Je leur ferai voir la capitale, ajouta-t-il avec un rire féroce. C'est là seulement qu'on fait bien les choses. Adieu, lieutenant. Vous répondez de votre prisonnière sur votre tête.

Une heure après Morillon retournait à Ren-

nes pour préparer son départ, et Delbenne, accompagné de Barthe, escortait la charrette sur laquelle on avait jeté Marie-Jeanne.

XI.

Après le récit que nous venons de faire et en considérant ce qui nous reste encore à raconter à nos lecteurs, nous sommes saisi d'une crainte sur laquelle nous demandons la permission de nous expliquer.

Lorsqu'un écrivain fait ce qu'on appelle un roman d'imagination, il peut arriver qu'on l'accuse de pauvreté, mais on l'accuse rarement d'invraisemblance. Ceci peut paraître un paradoxe; c'est cependant là qu'est la vérité. En effet, l'imagination la plus hardie se soustrait difficilement aux règles de la logique vulgaire et n'admet comme présentables que les faits que la commune raison lui démontre possibles. Par un contraste bizarre, l'écrivain qui prétend encadrer des faits historiques dans un récit ayant les allures d'un roman, se trouve à chaque pas arrêté par l'extravagance de la vérité.

Ainsi (et sans que personne cependant nous en ait averti) nous sommes certain que le massacre de la famille des Robertin a paru à beaucoup de nos lecteurs une invention sanglante et impossible ; ainsi les scènes qui nous restent à raconter sembleraient être les rêves d'un cerveau malade (*ægri somnia*) si elles n'avaient pour elles l'authenticité de l'histoire. Qu'on veuille donc bien continuer la lecture de ce livre avec cette pensée que partout et toujours nous avons été au-dessous de la réalité, qu'on veuille bien se rappeler aussi l'époque dont nous racontons quelques épisodes, et peut-être nous blâmera-t-on d'avoir choisi un pareil sujet, mais du moins ne nous accusera-t-on pas d'invention extravagante.

Revenons à notre récit.

Nous avons laissé Saturnin Fichet s'échappant de la ferme de Robertin de Blain et bien résolu à ne plus se mêler en rien des affaires des royalistes. Mais le pauvre garçon avait compté sans les circonstances, il avait compté surtout sans ses ennemis. Cependant on ne saurait l'accuser d'imprévoyance, car assurément personne au monde n'eût pu prévenir l'épouvantable scène à laquelle il fut mêlé, et qui fit, pour lui, du jour où il croyait enfin arriver au bonheur et au repos, un jour de deuil qui poussa sa vie dans une voie toute contraire à celle qu'il voulait suivre.

On était au 10 mars, il était huit heures du matin. Dans une petite maison sise à l'île Rousseau, on faisait les modestes préparatifs d'une noce. Les deux futurs étaient assis l'un près de l'autre dans une petite chambre toute blanche et toute neuve.

— Eh bien, Rose, dit Saturnin Fichet, c'est donc aujourd'hui que vous devenez ma femme.

— Qui sait? répondit Rose avec un profond soupir, qui sait?...

— Eh! qui diable voulez-vous qui vous en empêche? dit gaiement Fichet.

— Ne savez-vous donc pas, reprit Rose, qu'on s'est battu à Bressuire?

— Rose, s'écria Saturnin, je ne le sais pas et je ne veux pas le savoir... Qu'on se batte, qu'on se tue, pourvu que ce ne soit pas dans notre maison, peu m'importe. Je ne mettrais pas le nez à la fenêtre pour voir ce qui se passe dans la rue, quand on dirait qu'on s'y égorge au nom de la république ou au nom du roi. J'en ai tâté et j'en ai assez. Donc, si vous ne voulez pas troubler la joie de cette journée, ne me parlez de rien.

— Vous savez bien pourquoi j'ai peur, dit Rose d'un ton caressant, si je ne tenais pas tant à vous, je ne m'occuperais guère de ce qui peut se passer et de ce qui peut troubler notre mariage. Vous avez été dans tous ces complots royalistes.

— C'est pour cela que je me suis procuré pour témoins des patriotes qui répondent de moi.

— Etes-vous bien sûr de votre oncle Fichet?

— N'ayez pas peur, Rose; ce n'est pas pour rien que maintenant que mon père est mort en me laissant une assez jolie fortune, je lui ai promis, en ma qualité d'héritier, d'accepter les comptes qu'il m'avait fait signer, il y a quelque temps, comme mandataire de mon père.

— Mais pourquoi, reprit Rose, avoir choisi aussi pour témoin ce misérable Poiré?

— Parce que je ne puis pas avoir de meilleur répondant près de la municipalité de Nantes. Jugez de son crédit! Dénoncé par Morillon, il s'est fait réclamer par le club breton et a été mis en liberté.

— Mais qu'a-t-il dit, quand vous avez été lui proposer cela... à lui... qui voulait m'épouser?..

— Ah dame! il est devenu vert. Mais mon oncle Fichet, qui le déteste de toute la peur qu'il en a, m'a mis dans le secret de certain commerce de blés dont j'ai les preuves. Je les lui ai montrées, et alors il est devenu doux comme un agneau.

— Il sera donc à la mairie? reprit Rose.

— Le maire ne vous l'a donc pas dit?

— A quelle heure la cérémonie?

— Elle dépend des deux autres témoins.

— Qui sont?

— Le capitaine Delbenne; il a un service extraordinaire ce matin; brave homme, quoique enragé républicain. Il était avec moi à la ferme de Marie-Jeanne, dans la nuit où les Robertin s'y sont égorgés et il sait mieux que personne comment Morillon m'a fait prendre le rôle de comte de Perbruck... C'est lui qui m'a procuré mon quatrième témoin, l'adjudant général Beysser, celui qui commandait la garde na-

tionale à la Rouarie, et qui a vu le comte de Perbruck se précipiter par la fenêtre et se tuer. J'ai bien pris mes précautions, et j'espère que personne ne me jettera ma malencontreuse figure au visage pour dire que je suis un autre que moi. Mais voulez-vous que votre père m'accompagne à la mairie?

Rose secoua tristement la tête.

— Hélas! rien n'y fait, répondit-elle : il est encore comme tous les jours.

— Eh bien, nous nous servirons du consentement dont je me suis précautionné. A tout à l'heure, ma jolie fiancée, dit joyeusement Saturnin. Je cours et je reviens... Je ne sais, mais tout me sourit aujourd'hui... Voyez comme le ciel est pur et le soleil brillant... Non... non... un jour si joyeux là-haut ne peut être un jour de deuil ici-bas.

— Dieu le veuille! dit Rose avec un soupir. Allez, allez, et souvenez-vous que je vous attends.

Saturnin partit aussitôt et suivit cette longue suite de ponts qui forme un des faubourgs les plus bizarres qui existent. Jusqu'aux environs de l'hôtel de ville, Saturnin ne vit rien de particulier; les rues étaient tranquilles et chacun allait ou venait comme à l'ordinaire; mais dès qu'il approcha du temple municipal, il remarqua une certaine animation. Saturnin se rappela alors que le 10 mars était le jour marqué pour le tirage des soldats de la levée de 300,000 hommes décrétés par la Convention.

« Ah! se dit-il mentalement, si quelqu'un que je sais bien n'était point mort, c'eût été un bien grand jour que celui-ci; et pourtant, ajouta-t-il en regardant des groupes animés répandus çà et là aux environs de l'hôtel, tous ces gens-là ont l'air ravi d'aller à l'armée. La Rouarie se trompait! »

Saturnin traversa la vaste cour de l'hôtel au milieu d'une foule immense et arriva à la salle destinée aux mariages. Un garçon de bureau s'y trouvait seul, ce fonctionnaire regarda notre aventurier d'un air fort étonné et lui dit:

— Que diable venez-vous faire ici?

Eh parbleu! répondit Saturnin, vous devez bien le savoir, c'est à vous que j'ai donné mes noms et prénoms, ceux de ma future, ceux de mes témoins qui vont arriver, enfin tous les papiers nécessaires à mon mariage et par dessus le marché deux belles pièces de 3 fr. pour que l'acte fût tout prêt, et que le maire ou un de ses adjoints nous expédiât à l'heure qui devait être décidée par le capitaine Delbenne lui-même; c'est cette heure que je vous prie de me dire.

— Ah! ma foi, dit le garçon de bureau, il s'agit bien de mariage aujourd'hui; la municipalité a bien d'autres choses à faire que d'unir des amoureux. Cependant vous pouvez attendre là, il est possible que le capitaine en ait parlé au maire, et nous le saurons tout à l'heure; les municipaux sont en séance, et dès qu'ils auront fini, je tâcherai d'arrêter quelqu'un de ces messieurs au passage, et il vous aura bientôt expédiés.

— Reste à savoir, dit Saturnin, si ça ne sera pas trop tard.

— Ça vous regarde, dit le garçon de bureau en lui tournant le dos; la patrie est en danger, et il s'agit de la sauver avant tout.

Ces mots: *la patrie est en danger!* étaient la formule proposée par la Législative et décrétée plus tard par la Convention, formule en vertu de laquelle les directoires et les municipalités s'établissaient en permanence, et en vertu de laquelle aussi, tout citoyen prenait les armes et avait le droit de pourvoir au salut public. C'était toujours un signal de désordre.

A peine Saturnin avait-il fait cette réflexion, qu'un violent tumulte éclata dans la cour de l'hôtel. Poussé par la curiosité autant que par l'inquiétude, il courut vers la fenêtre qui donnait sur la cour et fut très surpris en voyant entrer presqu'en même temps Delbenne désarmé et entouré de gardes nationaux commandés par l'adjudant général Beysser.

A quelques pas marchait Guillaume Poiré en uniforme; il donnait le bras au vieux Mathurin Fichet. Enfin venait une charrette sur laquelle se trouvaient deux femmes et un homme, tous trois garrottés. Dans ces deux femmes, Saturnin reconnut tout d'abord Marie-Jeanne et Marguerite, et dans cet homme enchaîné comme elles, l'homme chez lequel il avait vu M. de Perbruck, le terrible Marchand, le farouche Lemaitre, en un mot le bourreau de Nantes. On l'accablait des plus indignes outrages, on lui jetait la boue au visage, et sans l'intervention de la force armée, qui le protégeait, la tourbe populaire, ameutée autour de la charrette, l'eût dix fois mis en pièces. D'ignobles huées, parmi lesquelles s'élevaient de féroces vociférations, accompagnèrent l'entrée de ce cortège dans la cour de la maison commune. La foule s'y rua avec lui, de façon que la charrette se trouva au milieu d'une enceinte armée, entourée de toutes parts par une multitude en fureur.

Delbenne, Beysser, Mathurin Fichet et Guillaume Poiré entrèrent immédiatement dans l'hôtel, accompagnés de quelques soldats, et suivis d'une trentaine de furieux qui parvinrent à forcer les portes et qui montèrent tumultueusement jusqu'au premier étage, où se trouvaient à la fois la salle des mariages et la grande salle où la municipalité était en séance. Ces deux salles étaient contiguës, et il fallait traverser celle où se trouvait Saturnin pour arriver à la seconde. Il vit donc passer devant lui ses quatre témoins, dont l'un, le capitaine Delbenne, paraissait être prisonnier des trois autres.

Avant que Saturnin fût revenu de sa surprise et eût pu en aborder un seul, ces quatre per-

sonnages furent introduits dans la salle des séances, et on allait fermer les portes de communication, lorsque la foule, qui s'était ruée dans l'hôtel, exigea impérieusement qu'elles restassent ouvertes. Bientôt, quelques uns des plus audacieux de cette foule irritée pénétrèrent jusqu'à la salle des séances malgré la résistance des gardes nationaux. Ils y entraînèrent Saturnin, qui d'ailleurs désirait savoir s'il n'allait pas perdre dans cette bagarre quelqu'un des témoins nécessaires à l'expédition de son bonheur.

Cependant le magistrat qui présidait la séance s'était couvert et avait déclaré qu'il ne pouvait délibérer en présence d'une multitude insurgée. Des vociférations nouvelles, des menaces, éclatèrent de toutes parts, et Guillaume Poiré, qui paraissait commander ce mouvement, répondit insolemment que la municipalité de Nantes pouvait bien faire ce que faisait la Convention, qui admettait les sections de Paris durant ses séances, et qui écoutait les députations qui venaient lui apporter leurs réclamations.

Des applaudissemens furieux accueillirent ces paroles de Guillaume Poiré, et le magistrat qui présidait la séance, ne se voyant pas soutenu par ses collègues, se décida à écouter les accusations de la populace.

— Eh bien, dit-il à Guillaume Poiré, qu'avez-vous à demander à la municipalité, et pourquoi le capitaine Delbenne est-il amené ici comme un prisonnier?

Guillaume Poiré fit un geste, et les murmures s'apaisèrent comme par enchantement. C'était un pouvoir terrible qu'avait ce misérable, et Saturnin eut un moment la pensée de s'échapper. Mais au milieu de l'attention solennelle qu'avait obtenue le farouche républicain, le moindre mouvement eût été une imprudence. Saturnin se fit le plus petit qu'il put, pendant que Guillaume Poiré répondait, avec une insolence qui montrait combien la commune était à la merci des passions populaires.

— Ce matin, dit Guillaume, on est venu m'apporter au château l'ordre d'exécution de deux femmes condamnées à mort il y a quelques jours; l'une était Marie-Jeanne Lefort, l'autre Marguerite Marchand. Les voici toutes deux. La charrette est entrée, comme à l'ordinaire, dans la cour du château, accompagnée par un piquet de gendarmerie commandé par le capitaine Delbenne: comme à l'ordinaire aussi, quelques patriotes dévoués avaient été admis dans la cour, car je veux que tous les actes de ma vie se passent au grand jour, fit Guillaume Poiré d'un ton sentencieux, afin que personne ne puisse les calomnier; comme d'ordinaire encore, reprit-il après cette espèce de déclaration, l'exécuteur des hautes œuvres et les aides étaient au pied de la charrette. L'ordre était formel, et j'obéis comme tout bon patriote doit le faire. J'allai donc chercher moi-même les condamnées dans leur cachot, je les amenai moi-même jusqu'au pied de l'escalier de la tour, c'était là tout mon devoir et je l'ai rempli. Mais vous devez penser quelle a dû être ma surprise en entendant aussitôt le capitaine Delbenne s'écrier à l'aspect de l'une des deux coupables:

« Non, non, je n'assisterai pas à cette horrible exécution! »

A cette révélation de Poiré, la rumeur populaire gronda sourdement.

— Mais ce n'est pas tout, cria Poiré d'une voix retentissante. Au moment où le capitaine Delbenne s'insurgeait contre la loi et refusait d'accomplir son devoir, l'exécuteur des hautes œuvres, imitant ce funeste exemple, cherchait à s'échapper en s'écriant:

« Jamais! jamais! jamais! »

Un mugissement profond des patriotes entassés dans les salles de la maison commune vint glacer Saturnin, car il savait, lui, d'où venaient le refus de Delbenne et celui de Marchand.

Les magistrats se regardèrent entre eux, et le président reprit, en s'adressant à Guillaume Poiré:

— Quelles mesures avez-vous prises pour remplacer le capitaine Delbenne et assurer l'exécution de la loi?

Cette question avait pour but de rejeter sur Guillaume Poiré la responsabilité de ce qui s'était passé. En effet, il eût pu remettre les condamnées à un officier inférieur, et le refus de Delbenne eût été ensuite porté devant l'autorité chargée spécialement de juger ce manque d'obéissance; mais Guillaume Poiré repartit avec insolence.

— Je n'ai pas de mesures à prendre au delà des pouvoirs qui me sont conférés; j'ai représenté au capitaine Delbenne que j'avais reçu l'ordre de lui remettre les deux condamnées, et que je ne pouvais les remettre à nul autre... mais il m'a répondu par un refus constant; il a même voulu s'éloigner.

— Et vous l'avez arrêté? dit le président.

— Il a été arrêté par les patriotes, dont j'ai eu beaucoup de peine à maintenir l'indignation, répliqua dédaigneusement Poiré.

— Oui! oui! crièrent quelques voix furieuses, c'est nous.

— C'est un acte illégal, dit le président en se levant; nul n'a le droit de faire justice en dehors des autorités constituées. Il vous fallait envoyer un messager à la municipalité; et, dans tous les cas, c'est une faute grave que d'avoir laissé pénétrer dans la prison, dont le commandement vous est confié, d'autres personnes que les agens de l'autorité.

— Quand le peuple est ici, repartit Poiré, je ne vois pas pourquoi je serais si coupable de l'avoir laissé entrer dans le château.

Des applaudissemens éclatèrent en faveur de Poiré, parmi lesquels on put entendre quelques cris contre la municipalité. C'était en petit une de ces séances de violence où les tribunes de la Convention, envahissant quelquefois jusqu'aux sièges des députés, dictaient les volontés de quelques féroces démagogues à la souveraine puissance des représentans de la nation. De même que la Convention subissait quelquefois ces tyrannies, la municipalité de Nantes fut obligée d'y céder. Elle se tut devant les cris de la populace, et le président, continuant de s'adresser à Guillaume, reprit :

— Dans tous les cas, votre présence était inutile ici, un avis suffisait, et un autre officier eût été désigné par nous pour remplacer le capitaine Delbenne.

— C'est ce qui est facile à dire, mais c'est ce qui n'était pas facile à faire, reprit Guillaume ; à l'instant même où j'avais calmé l'indignation du peuple, un second refus d'obéir à la loi rallumait cette indignation ; l'exécuteur des hautes œuvres voulait aussi se soustraire à l'accomplissement de son devoir. J'ai dû requérir immédiatement son arrestation, et c'est en ce moment que la révolte a insolemment levé la tête. J'ai trouvé parmi les gendarmes du capitaine Delbenne la plus coupable désobéissance ; mes ordres sont restés sans exécution, et plusieurs de ses soldats m'ont répondu qu'ils n'avaient d'ordre à recevoir que de leur capitaine. Citoyens, reprit Poiré, c'est aujourd'hui le 10 mars, c'est aujourd'hui un jour immortel... Permettrons-nous aux traîtres d'en faire un jour de révolte et de trahison ?

— Non ! non ! répondit-on de tous côtés.

— J'ai pensé comme vous, reprit Poiré, et c'est pour le salut de la patrie en danger que j'ai eu recours à la fois à l'intervention magnanime des patriotes dévoués et à celle de l'adjudant général Beysser, que j'ai fait requérir de me prêter main-forte. C'est alors que la volonté du peuple s'est fait entendre et je lui ai obéi comme nous devons tous lui obéir.

Cette dernière phrase prononcée d'un ton menaçant fut encore couverte par les applaudissemens de la populace.

— L'exécuteur des hautes œuvres vous a donc accompagné ? reprit le président, qui, ne pouvant réprimer ces féroces démonstrations, faisait semblant de ne pas les apercevoir.

— Oui, répondit un homme du peuple, qui d'une main portait au bout d'une longue perche une culotte déchirée, tandis que de l'autre il brandissait un sabre nu. Oui, nous l'avons amené, et avec lui les deux coupables.

— Pourquoi, reprit le président avec sévérité et en parlant toujours à Guillaume Poiré, pourquoi n'ont-elles pas été réintégrées dans la prison ?

— Parce qu'on prépare une trahison ! s'écria ce même homme, parce qu'on veut faire échapper les condamnées, parce qu'on veut priver le peuple de sa vengeance ! Il faut qu'elles marchent tout de suite à la guillotine, il faut que Delbenne les accompagne et que le bourreau les exécute.

— A la guillotine ! à la guillotine ! crièrent les furieux qui avaient pénétré dans la salle.

Ce cri gagna de proche en proche, descendit l'escalier que la foule avait envahi, et la cour retentit immédiatement de hurlemens prolongés disant : A la guillotine ! à la guillotine !

A ce moment, Saturnin, qui était près de l'une des fenêtres se pencha pour regarder dans la cour, pendant que les membres de la municipalité restaient immobiles et silencieux. Le misérable bourreau était assis par terre, la tête basse, mais sans pouvoir dérober aux regards avides qui l'entouraient les larmes qui coulaient de ses yeux. Marie-Jeanne, à genoux dans la charrette, cachait son visage dans les plis de la robe de Marguerite, tandis que celle-ci, debout, le front haut, le regard assuré, répondait aux vociférations et aux menaces de la foule par un sourire de mépris.

— Mais on va les égorger ! s'écria imprudemment Saturnin.

Guillaume Poiré l'aperçut et un sourire féroce glissa sur ses lèvres.

— Qu'on fasse monter ici l'exécuteur des hautes œuvres, reprit le président, et qu'on introduise aussi les condamnées dans cette salle. Citoyens, ajouta-t-il en se levant, la municipalité connaît ses devoirs ; elle les remplira, soyez-en certains, et forcera à les remplir ceux qui voudraient se soustraire à la rigueur de leur mission. Adjudant général Beysser, faites évacuer la salle des séances, s'écria-t-il avec autorité, et amenez ici les condamnées et l'exécuteur des hautes œuvres.

— Non ! non ! répondirent quelques voix en tumulte.

Beysser tira son sabre, et, s'avançant vers les mutins, leur dit d'une voix tonnante :

— Si vous voulez que les autres obéissent à la loi, commencez par y obéir vous-mêmes !

Et sans attendre la réponse des mutins, il ordonna à ses soldats de les repousser hors de la salle des séances, et s'avança le premier contre eux le sabre au poing.

— N'oubliez pas que le peuple attend ! crièrent quelques hommes en se retirant.

Beysser repoussa la foule jusque dans la cour. Arrivé là, il fit descendre les deux condamnées de la charrette, on détacha Marchand, une compagnie prit position en travers des portes de l'hôtel, et Beysser regagna la salle des audiences avec les nouveaux personnages qu'il avait été chercher d'après les ordres de la municipalité.

XII.

Cependant Guillaume Poiré s'était approché de Saturnin Fichet.

— Quand cette affaire sera finie, lui avait-il dit, nous arrangerons la tienne.

L'air de Guillaume donna à réfléchir à Saturnin, mais il n'était plus temps de s'échapper ; on avait fermé les portes de la cour et on avait introduit dans la salle des séances les victimes que Beysser venait de soustraire à la fureur de la populace. Delbenne et Mathurin Fichet étaient restés aussi. Marie-Jeanne se détourna en voyant Saturnin, et Marguerite attacha sur lui un long regard comme pour contempler encore une fois la vivante image de celui qu'elle avait tant aimé. Lemaître semblait devenu idiot. Cependant le président avait repris sa place.

— Eh bien ! citoyen Delbenne, dit-il en s'adressant enfin au capitaine, je pense vous avoir montré combien nous savons apprécier les services que vous avez rendus à la cause publique, en ne vous interrogeant pas devant des hommes dont l'exaltation eût pu prêter à vos paroles un sens que vous ne voudriez peut-être pas leur donner ; mais maintenant, j'espère que vous nous direz d'où vient votre refus de remplir les ordres de la commune ?

— Messieurs, répondit Delbenne d'une voix triste, mais grave, si trois ans de ma vie passés à poursuivre les ennemis de la république, si plus de vingt combats soutenus contre les révoltés, si de nombreuses blessures reçues dans ces périlleuses expéditions m'ont valu, comme vous le dites, votre estime, j'en demande une seule preuve : et peut-être, ajouta-t-il d'une voix amère, ai-je le droit de vous la demander, car de moindres services et de moins longs que les miens ont obtenu à d'autres un grade et des récompenses qui m'étaient dûs.

— Si c'est pour moi que vous dites cela, capitaine Delbenne, reprit Beysser, vous avez tort, attendu que je n'ai rien demandé et que je n'ai empêché personne de préférer vos services aux miens.

— Ce n'est pas pour vous que je le dis, reprit Delbenne, mais pour ceux qui m'ont fait votre inférieur quand ce serait à moi de vous donner des ordres.

— Nous savons qu'on a été injuste envers vous, dit le président, et vous pouvez être sûr que cette injustice sera réparée.

— Eh bien, dit Delbenne, l'occasion est toute venue, dispensez-moi du service que je devais faire aujourd'hui, et ne me demandez pas la raison de mon refus.

— C'est impossible, reprit le président, nous ne pouvons vous dispenser de ce service, qu'autant que les raisons que vous nous donnerez pourront être répétées au peuple et satisfaire à ses justes exigences.

— S'il en est ainsi, dit Delbenne, faites-moi arrêter... faites-moi juger... car je ne répondrai pas.

— Comme il vous plaira, capitaine, répondit le président ; c'est vous qui l'aurez voulu. Et vous, ajouta-t-il en se tournant du côté du bourreau, n'avez-vous pas refusé de faire votre devoir ?

— Oui, dit Marchand d'un ton sombre, je l'ai refusé, je le refuse et je le refuserai toujours.

— Et comme le capitaine Delbenne, sans doute, vous prétendez taire la cause de votre refus ?

— Jamais vous ne la saurez, reprit Marchand.

— Ceci devient étrange, citoyens, dit l'un des membres de la municipalité, et cela doit nous faire supposer que quelques complots se trament dans l'ombre contre la liberté. Ce sont deux traîtres !

— Envoyez-moi seul contre une armée d'insurgés, dit Delbenne, et j'irai.

— Qu'on me livre trente têtes par jour, reprit Marchand d'un air sinistre, et je les ferai tomber ; mais pas celle-là, ajouta-t-il en se détournant.

— Quelles sont donc ces condamnées, dit le président, et quels rapports y a-t-il entre elles et ces deux hommes ? Nous allons les interroger, et peut-être obtiendrons-nous d'elles une réponse catégorique à nos questions.

La première à laquelle il s'adressa était Marie-Jeanne.

— Connaissez-vous cet homme ? dit le président en lui montrant Marchand.

— Oui, répondit-elle, je le connais pour être le bourreau depuis qu'on la garotté sur notre charrette pour avoir refusé de nous exécuter.

— Mais, celui-ci, ajouta le président en lui montrant Delbenne ; ne le connaissez-vous pas ?

Marie-Jeanne regarda Delbenne, qui resta immobile et les yeux baissés.

— Non, dit-elle alors avec dédain, non, je ne le connais pas.

— Tu te trompes, Marie-Jeanne, dit Guillaume Poiré, tu le connais : il était avec Morillon le soir où tu as assassiné ton frère ; il savait ton crime, et il t'a laissée libre, et lorsqu'on t'a jugée pour ce crime, il n'est pas venu déposer contre toi.

— Pourquoi avez-vous agi ainsi, capitaine ? dit le président.

— Parce qu'il était l'amant de la fratricide, repartit Guillaume Poiré avec emphase.

— Est-ce vrai ? dit le président.

— Oui, c'est vrai, répondit Delbenne en s'arrachant à son abattement, et s'il y avait quelque justice au tribunal révolutionnaire, cette malheureuse eût dû être acquittée, car

c'est en voulant ouvrir sa maison aux républicains, qu'obligée de se défendre contre les brutalités de son frère, elle l'a involontairement atteint d'un coup mortel.

— Ceci change la question, dit le président, et si le citoyen Delbenne veut jurer...

Delbenne levait la main et s'apprêtait à parler quand Marie-Jeanne l'arrêta tout à coup.

— Merci, Delbenne, fit-elle avec hauteur, merci, il n'est plus temps. Quand tu m'as trouvée mourante à la ferme de François Robertin, et que je t'ai demandé une arme pour m'achever, il fallait me la donner ; si tu l'avais fait, je ne monterais pas aujourd'hui sur l'échafaud, et toi tu ne craindrais pas de voir mourir celle que tu as livrée toi même au bourreau : tu ne te serais pas compromis en refusant de faire ton métier de gardien de la guillotine, tu ne m'aurais pas humiliée en prenant si tardivement et si inutilement ma défense, et tu n'aurais pas manqué au premier des devoirs d'un homme d'honneur comme tu viens de le faire, en disant devant tout le monde que j'avais été ta maîtresse.

Delbenne baissa la tête sans répondre ; Marie-Jeanne se tourna du côté des magistrats et s'écria avec une violente exaltatation :

— Soyez justes, citoyens, cet homme m'a déshonorée, et cet homme, en me déshonorant, m'a poussée au crime pour lequel j'ai été condamnée ; n'est-il pas juste que celui qui m'a valu ce malheur et cette infamie me mène mourir, et alors même que ce ne serait pas son devoir, n'en ferez-vous pas son châtiment ?

Les magistrats se regardaient étonnés de cette fière résolution. Pendant ce temps, Marchand regardait aussi Marguerite d'un air éperdu et suppliant. Il semblait lui demander grâce ; mais à peine la pauvre Marie-Jeanne eut-elle fini de parler que Marguerite reprit :

— Elle a raison, citoyens, chacun aujourd'hui doit faire son devoir. Celui des victimes est de bien mourir, et nous sommes prêtes toutes deux ; celui des vaillants soldats de la république est de servir d'escorte à des prisonniers et de garde d'honneur aux échafauds. Que le capitaine Delbenne l'accomplisse. Quant au devoir des bourreaux, c'est de couper des têtes... et j'attends que cet homme vienne remplir le sien ! ajouta-t-elle en désignant son père.

— Jamais ! Marguerite ! jamais s'écria Marchand en se traînant vers elle.

— Vous connaissez donc cette femme ? dit le président.

Marchand se tut... Marguerite le mesura du regard avec un sourire de mépris.

— Oh ! oui, reprit-elle avec une farouche résolution ; il me connaît !... il me connaît, et il a été sans pitié lorsque je lui demandais grâce pour celui que j'aimais ; il a été sans pitié tant qu'il a espéré que le désespoir me ferait courber la tête... mais maintenant qu'il faut la faire tomber, il a peur et il refuse ; mais heureusement il n'est pas permis au bourreau de choisir ses victimes.

— Non, s'écria Marchand, mais il est permis à un père de préférer la mort à l'horreur d'être le bourreau de sa fille.

Cette déclaration jeta un nouvel étonnement et une terreur glacée dans l'assemblée. Les magistrats n'osaient pas ordonner un si épouvantable sacrifice. A ce moment, Guillaume Poiré, qui se taisait depuis quelque temps, reprit la parole. Ses yeux brillaient d'un éclat sanglant, une écume rougeâtre bordait ses lèvres minces.

— La patrie est en danger ! s'écria-t-il d'une voix stridente, il faut que ces femmes soient exécutées. Oubliez-vous, ajouta-t-il avec une rage croissante et en montrant Marguerite, oubliez-vous que celle-ci a épouvanté ses juges par l'audace de ses aveux ; elle s'est vantée d'avoir participé de tout son pouvoir à la conspiration de la Rouarie... Le peuple l'attend, le peuple la veut, et le peuple, en voyant les délais apportés à sa mort, se demande si les autorités sont les complices de cet infâme complot. Quant à celle-là, dit-il en désignant Marie-Jeanne, il faut aussi qu'elle meure pour l'honneur de la république : déjà les aristocrates disent de toutes parts que la république protège l'assassinat quand il est commis au profit de ses amis. Si vous épargnez la maîtresse de Delbenne, ces propos des aristocrates ne seront plus une calomnie, mais une vérité. Il faut que ces femmes meurent et à l'instant même, il faut que chacun fasse son devoir... Nul sentiment ne doit passer avant celui de la patrie, et Brutus, condamnant ses fils à mort, doit servir d'exemple à ceux dont l'âme trop faible s'abandonne aux lâches tendresses de l'amour et de la paternité.

Les gardes nationaux applaudirent à cette violente apostrophe en style maratiste. La municipalité vit qu'il fallait céder.

— Eh bien ! dit le président, justice sera faite. Adjudant Beysser, conduisez ces femmes à la place du Bouffay.

A peine le président avait-il prononcé ces paroles, qu'un tumulte effroyable s'éleva dans la cour ; les portes furent de nouveau forcées et envahies aux cris de : A la guillotine ! à la guillotine ! Presque aussitôt un homme fend la foule... c'est Barthe ; il s'élance au milieu de la salle, et promenant autour de lui des yeux fauves et étincelants, il s'écrie :

— Que viens-je d'apprendre, citoyens ! Quoi ! les complices de la Rouarie vivent encore, lorsque déjà la sainte guillotine a effacé du nombre des vivants les brigands qui avaient voulu désoler ce pays par la guerre civile.

— Grand Dieu ! s'écrie malgré lui Saturnin, Thérèse Moëllien.

— La fille Moëllien, reprit Barthe, Fontevieux. Laguyomarais, la fille Louise Desilles (c'était la noble Angélique, dont ils ignoraient le nom), Limoëlan et vingt-huit autres, tous ont payé ce crime de leur tête. Paris, en les frappant avec la rapidité de la foudre, a voulu protéger vos départements que menaçaient leurs menées incendiaires ;... et vous, vous hésitez ! Faut-il donc que je retourne à Paris pour y dire que le département de la Loire-Inférieure abandonne la cause du peuple et fuit lâchement au moment du danger ? Car vous ne savez donc pas qu'à l'heure où vous êtes ici paisiblement assemblés, les contre-révolutionnaires et les aristocrates se lèvent de tous côtés ! Vous ne savez donc pas que pour arriver jusqu'ici il m'a fallu traverser des villages où l'on a arboré le drapeau blanc.

A cette déclaration, tout le monde se lève. Alors Barthe parodiant le mot célèbre de Mirabeau parlant de la banqueroute, s'écrie d'une voix de tonnerre :

— L'insurrection est debout, elle vous entoure, elle vous presse, elle bat vos portes au cri de vive le roi, et vous délibérez !

A cette apostrophe, le président s'écrie :

— Faites votre devoir !

— A la guillotine l'aristocrate ! reprend la foule avec fureur.

— Marche, capitaine Delbenne ! s'écrie Poiré.

Delbenne oublie Marie-Jeanne en apprenant que l'insurrection menace Nantes ; il reprend son sabre des mains de Beysser. Le malheureux Marchand, éperdu, reste seul incertain et tremblant.

— Allons !... allons !... s'écrie Marguerite, hâtons-nous ! La Rouarie, Thérèse, Césaire et les autres m'attendent au ciel... Hâtons-nous... pour que je leur apporte la nouvelle que le règne des tyrans touche à son terme... Vive le roi et meure la république ! s'écrie-t-elle.

A ce cri répondent les plus féroces vociférations. Le peuple veut s'emparer de Marguerite ; mais elle se place d'elle-même au milieu des soldats.

— L'échafaud m'attend et je le réclame ! s'écrie t-elle.

Beysser et Delbenne, à la tête des soldats, font reculer la foule qui cependant s'est emparée du malheureux Marchand et qui le pousse avec brutalité du côté de l'extérieur en lui disant :

— A ton ouvrage !... va...

On traversa ainsi la première salle et bientôt on atteignit l'escalier. Alors commença un nouveau tumulte. Les hommes qui avaient suivi Barthe, apprenant qu'enfin les coupables vont être exécutés, descendent avec rapidité et portent l'heureuse nouvelle à la multitude demeurée dans la cour et dans les rues adjacentes. L'annonce d'une victoire sur les armées coalisées eût été moins joyeusement reçue. Des cris, des acclamations, des vivats éclatent de tous côtés, et lorsque les deux malheureuses condamnées paraissent, un effroyable tonnerre d'applaudissements les accueille.

Quelques voix demandent le bourreau, et l'on force l'infortuné Marchand à monter sur l'odieuse charrette. Alors la marche commence au milieu des chants de triomphe, des transports de joie, des danses et des hurlemens de la populace.

Cependant Delbenne et Beysser s'étaient éloignés pour reprendre le commandement de leurs soldats. Saturnin comprit qu'il ne fallait pas compter sur ses témoins pour ce jour-là, et quitta la municipalité. Mais, à vrai dire, ce n'était pas la pensée de son mariage qui l'occupait à ce moment. La scène qui venait de se passer, celle qui allait se dénouer à quelques pas, pesaient sur son esprit. Il marchait au hasard comme un homme ivre, sans savoir où il allait ; il ne voyait point les femmes tremblantes et effarées rentrer dans leurs maisons ; il ne voyait pas les hommes en sortir tout armés. Il n'entendait pas la générale qui battait au loin et qui passait près de lui promenant dans toute la ville son appel triste et désolé. Il n'entendait pas le tocsin qui sonnait incessamment dans toutes les cloches. Tous ses regards, toute son attention, toute sa vie, étaient fixés sur l'image de ce père condamné à exécuter sa fille. Il croyait avoir repris le chemin de sa maison, et il cherchait à s'arracher à cette affreuse pensée, lorsque, entraîné par la foule, il arriva jusqu'à la place du Bouffay, où l'avait précédé la charrette emportant l'exécuteur et les deux victimes.

Au moment où Saturnin mit le pied sur le pavé de cette place sanglante, un hurlement si féroce ébranlait les airs que le malheureux s'arrêta et leva la tête. Il était en face de la guillotine. La sanglante bascule se relevait, et Marguerite était seule, debout sur l'échafaud. Un homme présentait au peuple une tête coupée. C'était celle de Marie-Jeanne !

Saturnin chancela et tomba appuyé contre un mur ; mais ce charme épouvantable qui enchaîne le regard de l'homme à ce qui le torture cloua pour ainsi dire les yeux de Saturnin sur l'infernale machine. Il regardait Marguerite qui, le visage calme, le sourire à la bouche et les yeux pleins d'enthousiasme, se présentait aux aides de l'exécuteur comme une fiancée s'abandonne aux mains qui vont présider à sa parure.

Marchand était debout derrière elle, son visage était pourpre, ses yeux sortis de leur or-

bite jetaient sur la foule un regard immobile et sans raison.

Cependant l'œuvre des aides fut bientôt achevée. Marguerite était liée sur la planche fumante encore du sang de Marie-Jeanne. La bascule s'abaissa et présenta la tête au couteau. Aussitôt les aides se reculèrent pour laisser à Marchand le soin de venir détacher le cordon qui soutenait en l'air le glaive pesant de la guillotine. Ils l'avertirent qu'il était temps, mais il demeura immobile, et la populace se mit à l'appeler avec d'effroyables hurlemens.

Comme si ces cris eussent éveillé le bourreau au milieu de son désespoir, il releva la tête, fit un pas, tendit le bras pour détacher le fatal cordon; mais tout à coup il chancela, tourna sur lui-même, et tomba sur le plancher de l'échafaud

Marguerite, cependant, attendait le coup mortel.

— Le bourreau ! le bourreau ! cria-t-on de tous côtés.

— Il est mort, répondit un des aides du haut de l'échafaud.

Et tout aussitôt les sifflets et les huées d'éclater, car le peuple avait été privé de la grande joie qu'il se promettait en voyant un père exécuter sa fille. On se rua vers l'échafaud, la ligne des soldats qui l'entourait fut brisée, quelques forcenés gravirent l'échelle, ils repoussèrent les aides, les précipitèrent du haut de la guillotine et se mirent à entonner la *Carmagnole* en dansant sur l'estrade.

Marguerite attendait toujours.

— Achevez-la! crièrent quelques voix pitoyables.

Mais les monstres qui s'étaient emparés de la guillotine trouvaient trop de joie à laisser ainsi languir leur victime, et voulant montrer au peuple comment ils s'entendaient à venger la république de ses ennemis, ils relevèrent la bascule, de façon qu'on pût voir en face le visage de la malheureuse Marguerite.

Elle était calme, et un fier sourire animait encore ses lèvres. A cet instant, les gendarmes, refoulés par la populace, se précipitèrent à leur tour vers l'échafaud, ils eurent bientôt chassé les misérables qui l'occupaient, et l'ordre parut se rétablir un moment.

Des cris tumultueux, dictés par la fureur d'une part, par la pitié de l'autre, demandaient qu'on achevât l'exécution; mais le bourreau était mort, les aides exécuteurs avaient disparu, et aucun de ceux qui portaient l'uniforme n'eût voulu salir sa main au contact du cordon qui tenait la mort suspendue.

Marguerite attendait toujours !

Tout à coup les tambours, dont la populace n'avait pu entendre le bruit qu'elle étouffait sous ses cris, pénétrèrent de tous côtés sur la place du Bouffay en battant la générale. En même temps une compagnie de la garde nationale, courant au poste qu'on venait de lui assigner, passe en criant :

— Aux armes! voilà les brigands !

Le bruit des tambours, les cris des soldats, l'aspect d'une pièce de canon que les artilleurs amènent au pas de course, tout cela produit sur la multitude une terreur si soudaine, qu'elle s'échappe par toutes les issues en criant :

— Aux armes! aux armes! voilà les brigands !

Cependant Saturnin était resté immobile à sa place; le flot des fuyards le heurte, le pousse; il n'entend plus rien et ne tente rien, tant est puissante la fascination qu'exerce sur lui l'aspect de cette tête promise à la mort.

La place était déjà vide, quelques gendarmes seuls, demeurés au pied de l'échafaud, se demandaient ce qu'il fallait faire, lorsque tout à coup, au dessus des murmures lointains des tambours et du peuple, Saturnin entend une voix qui crie :

— Mon Dieu, mon Dieu ! n'aurez-vous pas pitié de moi !

C'était Marguerite qui attendait toujours.

A cette voix, un vertige furieux s'empare de Saturnin; il court vers l'échafaud, y monte à son tour.

Les gendarmes, le prenant pour un de ces forcenés qui, au besoin, usurpent l'office du bourreau, le laissent passer, espérant que la férocité de cet homme va les arracher à leur embarras; mais Saturnin, à peine arrivé sur la plate-forme, se sert de la force athlétique dont il était doué, brise les courroies qui retenaient la victime, l'enlève sur ses épaules, et, chargé de ce précieux fardeau, il descend l'échelle fatale.

Les gendarmes se précipitent à sa rencontre pour l'arrêter; mais tout à coup Delbenne paraît en criant: En avant! on attaque les faubourgs.

Les soldats le suivent, satisfaits de n'avoir pas à rendre à la guillotine la victime qui vient de lui échapper. Saturnin passe donc, et gagne une rue détournée. Le désordre lui permet de poursuivre sa marche, car de tous côtés ce sont des hommes qui courent aux armes, des femmes emportant leurs enfants dans leurs bras, si bien que personne ne fait attention à lui; il traverse l'île Feydeau, gagne les ponts et court comme un insensé du côté de sa demeure. Il arrive enfin épuisé de fatigue, haletant, la poitrine prête à se briser sous les pulsations violentes de son cœur. Des cris perçans et son nom prononcé d'une voix déchirante l'appellent tout à coup; il laisse échapper son précieux fardeau, il court, et un spectacle horrible s'offre à ses yeux; sa maison qu'il avait quittée quelques heures avant si calme et si souriante, était en proie aux flammes.

Rose, sa belle et jeune fiancée, se montrait à

l'une des croisées ouvertes, et appelait vainement à son aide. Cependant les hommes ne manquaient pas, mais déjà ils étaient sourds à tout sentiment d'humanité. En effet, c'étaient d'un côté les paysans des environs de Pont-Rousseau conduits par M. de Champagnolles, et de l'autre les gardes nationaux de Nantes, commandés par Guillaume Poiré, engageant les uns contre les autres une lutte désespérée.

La maison de Saturnin se trouvait au centre de ces deux groupes qui s'envoyaient réciproquement la mort. Saturnin oublie qu'il lui faut passer entre le feu des royalistes et celui des républicains pour arriver jusqu'à sa fiancée ; il s'élance, mais à l'instant même un coup de feu parti des rangs des gardes nationaux l'atteint et le blesse. La douleur l'arrête ; il se relève, il essaie encore d'avancer, mais à ce moment il voit Rose porter la main à son front, il voit le sang inonder son visage, elle chancelle, elle tombe, et de son dernier regard, de son dernier geste, elle désigne à Saturnin celui qui l'a frappée ; il se retourne ivre de douleur et de vengeance, et reconnaît Guillaume Poiré.

C'en était fait du misérable, si tout à coup les paysans, entraînés par M. de Champagnolles, ne se fussent élancés vers Saturnin et ne l'eussent enlevé pendant que les gardes nationaux reculaient devant cette attaque imprévue.

— Rose !... Rose !... criait Saturnin en se débattant parmi ceux qui l'avaient arrêté, Rose, je te vengerai !

Mais bientôt la force lui manqua, et il tomba évanoui.

Quand il revint à lui, il était assis sur le revers d'un fossé, une foule de paysans l'entouraient, et devant lui se tenaient Marguerite et M. de Champagnolles.

— Où suis-je et que s'est-il passé ? murmura Saturnin.

— Comte de Perbruck, répond aussitôt M. de Champagnolles, votre père, le baron de Paradèze et le brave la Châtaigneraie viennent d'être tués à l'attaque de Machecoul. Leur sang crie vengeance !

— Et celui de Rose aussi, ajouta tout bas Marguerite.

— Mais que voulez-vous donc que je fasse ? dit Saturnin l'œil éperdu.

— Nous voulons que vous soyez notre chef, lui crie-t-on de tous côtés.

On lui tend des armes, et pendant ce temps, Marguerite s'approche de lui et lui dit tout bas :

— Venez, il n'y a plus au monde que nous deux qui sachions ce secret.

— Eh bien ! soit, dit Saturnin en se levant avec un élan furieux, vive le roi, et meure la république !

— Vive le comte de Perbruck, répondent les paysans.

Ce fut ainsi qu'une fois encore Saturnin se trouva engagé dans cette lutte qu'il avait toujours voulu éviter.

A la même heure, plus de huit cents communes arboraient le drapeau blanc et commençaient cette guerre terrible qui coûta tant de sang à la France.

XIII.

Un an s'était écoulé depuis que Saturnin, arrivé à Nantes, avait été mêlé malgré lui aux complots qui se tramaient en silence pour le soulèvement des provinces de l'Ouest. Au 10 mars 1793, cette insurrection avait enfin éclaté, et les hommes capables avaient surgi pour cette guerre, comme ils avaient surgi quelques années auparavant pour les délibérations de la Constituante et la réforme de la vieille monarchie. Admirable pays que la France : toujours prêt à tous les évènemens, et qui porte dans son sein tous les courages et toutes les intelligences.

Lorsque Louis XVI, forcé par la pénurie du trésor à en appeler au peuple, se résolut à convoquer les états généraux, la noblesse, le clergé, la cour, se demandaient ce qu'on pouvait espérer d'une réunion de bourgeois obscurs; plus tard, lorsque les états furent assemblés, ces privilégiés s'obstinèrent à ne voir dans cette illustre assemblée qu'un ramassis de factieux qu'il fallait chasser à coups de cravache. Ce fut alors que la Constituante leur répondit par Mirabeau, Barnave, Bailly et cent autres, et abattit d'un revers de sa main les privilèges de la noblesse et du clergé. Elle laissa la monarchie debout, mais tellement affaiblie, tellement minée et sapée dans ses antiques bases, qu'il était facile de prévoir sa chute.

Le pouvoir qui la remplaça eut à son tour ses heures d'aveuglement. Ainsi, lorsqu'on lui signalait de tous côtés les projets de la Vendée, il se demandait à son tour où étaient les hommes qui pourraient tenter une pareille insurrection contre la France entière. L'insurrection lui répondit par Bonchamp, Stofflet, Lescure, Larochejaquelein, Delbée et cent autres dont les noms moins illustres peut-être appartenaient cependant à des hommes d'un courage, d'une persévérance et d'un héroïsme qui les eussent mis au premier rang dans une époque moins féconde en héros de tous genres.

Un an s'était à peine écoulé, avons-nous dit, et cent combats divers avaient déjà signalé l'insurrection des insurgés de l'Ouest. A Bressuire, à Machecoul, à Thouars, à Fontenay, à Saumur, à Nantes, à Villiers, dans vingt autres endroits, les Vendéens avaient fait reculer les troupes de la république et leur avaient vendu chèrement d'incertaines victoires. Les généraux vaincus se succédaient rapidement. Wes-

termann, Biron, Santerre, Beysser, tous ceux qui avaient promis la soumission de la Vendée, avaient chacun à son tour reçu de cruelles leçons. Enfin, la défaite de l'armée de Mayence, qui devait anéantir en quelques jours cette misérable insurrection, avait donné la mesure de cette guerre à laquelle il ne manqua ni le courage des chefs ni celui des soldats, ni la science militaire, ni l'audace des attaques, mais à laquelle il manqua un homme qui résumât dans une volonté unique la volonté de tous, un homme qui pût faire participer l'armée entière aux succès de quelques-uns et donner à ce vaste mouvement une impulsion unique, persistante et toujours présente.

Cet homme qui manqua aux Vendéens, la Convention le trouva : ce fut le général Marceau.

Cependant lorsqu'il arriva dans les provinces insurgées, ce n'était déjà plus la guerre telle qu'il avait pu la voir sur les frontières françaises et telle qu'elle s'était faite dans ce pays même.

Il y avait encore des combats, il y avait encore des batailles ; mais il y avait surtout des massacres. Républicains et royalistes ont vainement essayé de répudier les hommes qui se rendirent coupables des cruautés inouïes dont les provinces de l'Ouest furent le théâtre, les uns et les autres ont beau faire, Bouchu appartenait au parti royaliste, comme Carrier au parti républicain. C'est le sort des guerres civiles de se déshonorer par leurs excès. et c'est une vérité qu'il faut reconnaître avec douleur, c'est que les mêmes hommes qui égorgent impitoyablement leurs concitoyens, armés ou désarmés, reculeraient devant la pensée de commettre de pareilles atrocités envers des ennemis étrangers.

Avant de reprendre ce récit, nous voudrions bien faire comprendre à nos lecteurs quelle était la position de ces malheureuses provinces : partout dans les villes la mort organisée par des tribunaux révolutionnaires, partout dans les campagnes les paysans armés, et des deux côtés un esprit de rage et de férocité qui semblait avoir oublié les mots de victoire et de défaite, pour les remplacer par ceux de massacre et de martyre. Les nobles cris de ralliement qui menaient d'ordinaire les Français au combat avaient été remplacés des deux côtés par un seul et même mot :

TUE ! TUE !

On ne faisait plus de prisonniers sur le champ de bataille, tant qu'on avait la force de les immoler ; et quand il fallait absolument que la fatigue arrêtât les vainqueurs, la mort des vaincus était seulement renvoyée au lendemain ; seulement, le lendemain, le massacre suspendu la veille s'appelait exécution.

Mais ce n'était pas tout, la cruauté avait fini par pénétrer jusque dans les indifférens. Une partie de la population, également fatiguée des excès des républicains et des royalistes qui vivaient à ses dépens, leur distribuait une exacte et sanglante justice. Malheur aux vaincus, de quelque parti qu'ils fussent lorsqu'ils erraient fugitifs et poursuivis dans les campagnes du Maine et de l'Anjou. les paysans les tuaient sans pitié, comme des animaux malfaisans qui la veille avaient dévasté leur grange et pillé leur basse cour.

En effet, depuis longtemps les royalistes eux-mêmes ne trouvaient plus dans les campagnes le même empressement à les approvisionner, et il leur fallait, pour se procurer des vivres, commettre les exactions qu'ils avaient tant reprochées aux républicains.

Voilà où en étaient les choses à la fin du mois de décembre 1793.

A cette époque, la ferme du vieux François Robertin n'était déjà plus qu'une ruine. Après avoir exterminé le père et les six enfans, les républicains avaient détruit la demeure par l'incendie. Cependant, dans la même salle basse où nous avons vu M. de Perbruck, M. de Paradèze et la Châtaigneraie se cachant après la mort de la Rouarie, gisait dans un coin et sur un tas de paille pourrie une vieille femme couverte de vêtemens déchirés. Une partie du plafond échappé à l'incendie couvrait, en le menaçant de sa chute, le misérable grabat où grelottait la misérable, tandis que le vent, qui s'engouffrait dans la chambre, chassait sur elle une pluie froide et glacée. Des cendres éteintes annonçaient qu'il y avait eu récemment du feu dans cette demeure, mais la pauvre vieille femme n'avait pas eu la force de l'entretenir.

Tout à coup elle se souleva sur sa misérable couche, et parut écouter au loin. Alors on put voir son visage. Il avait dû être d'une beauté remarquable, et, en l'examinant de près, on eût deviné aussi que la douleur, bien plus que l'âge, en avait altéré les traits et creusé les rides.

Elle écouta longtemps, et parut se convaincre qu'on approchait. Mais la force lui manqua, et elle retomba sur la paille en murmurant quelques paroles.

Bientôt après, le long du même chemin que Barthe et Morillon avaient suivi, pour venir de la ferme de Marie-Jeanne à la ferme de François Robertin, on vit s'avancer une longue file de paysans armés, marchant sans ordre, les pieds nus, les vêtemens en lambeaux, et s'arrachant à grand'peine à la boue épaisse dans laquelle ils plongeaient jusqu'à mi-jambe.

De distance en distance, quelques hommes qu'à leur contenance, plus encore qu'à leurs habits, on reconnaissait pour des chefs, excitaient les traînards, gourmandaient ceux à qui la fatigue et le désespoir faisaient abandonner leurs armes, les relevaient s'ils tombaient, les soutenaient s'ils ne pouvaient avancer, les excitaient ou les menaçaient.

C'était à la fois le spectacle le plus bizarre et le plus désolé.

Quelques-uns de ces hommes étaient vêtus de longues robes noires pillées dans quelque présidial. D'autres étaient coiffés de chapeaux de femmes, d'autres de turbans enlevés au théâtre des petites villes qu'ils venaient de traverser, un assez grand nombre avaient dépouillé les soldats républicains de leurs uniformes, et s'en étaient revêtus, après les avoir tournés à l'envers. Il y en avait de drapés dans des couvertures pour tout vêtement, plusieurs dans de simples rideaux de lit. Quelques chevaux sans cavaliers venaient ensuite, la plupart sans selle et sans bride; puis, au milieu de cette troupe en désordre, se trouvaient quatre pièces de canon de médiocre calibre, traînées par des hommes attelés à des cordes de paille, à des draps roulés en guise de traits; enfin, aux derniers rangs deux ou trois charrettes sur lesquelles étaient le peu de munitions que possédait cette misérable troupe. Aucun blessé n'y avait trouvé place, et on en voyait à peine quelques-uns parmi ces malheureux : ceux qui n'avaient pu suivre avaient été abandonnés, c'est-à dire livrés à la mort.

A la tête de cette troupe marchait un homme d'une noble taille, d'une prestance fière, et qui plongé dans de profondes réflexions, semblait ne pas s'apercevoir des obstacles de la route. Il portait un habit bleu sur lequel, au côté gauche de la poitrine, était brodée une croix surmontant un cœur; il avait une ceinture de soie blanche soutenant une paire de pistolets, et à laquelle pendait un sabre pesant à lame recourbée, et une cocarde blanche ornait son chapeau. C'était Marigny.

De temps en temps il regardait en arrière pour examiner cette troupe qui le suivait dans un silence désespéré. Ils arrivèrent ainsi jusqu'en face de la ferme. Le chef s'arrêta, la mesura de l'œil, et fit signe à l'un des officiers qui marchaient sur le flanc de la ligne. Celui-ci accourut.

— Cadi, lui dit-il, nous allons camper ici quelques heures. Qu'on se repose, et qu'on mange.

— Ils mangeront donc le peu de cartouches qui leur restent, répondit Cadi. Pourquoi n'allons nous pas jusqu'à Blain ?

— Henriot et Lyrot y sont avec plus de quatre mille hommes, et doivent avoir épuisé le pays. Qu'on tue les chevaux et qu'on les mange.

L'ordre donné par Marigny fut aussitôt exécuté par la colonne; on se réunit en masse au devant de la ferme, pendant que des vedettes étaient placées de loin en loin dans les avenues du bois. On coupe des branches aux haies voisines et on allume des feux de tous côtés. Déjà on avait distribué les chevaux pour être tués et dépecés.

Pendant tout ce temps, Marigny était demeuré devant la porte de la ferme donnant les ordres nécessaires, s'assurant qu'on ferait tout ce qu'il était possible de faire. Une heure à peu près se passa de cette façon. Alors, il appela près de lui le même officier auquel il avait déjà parlé et lui dit :

— Cadi, allez leur demander un peu de bois et un peu de feu pour moi.

— N'avez-vous pas faim ? lui dit l'officier.

— Nous verrons plus tard, lui répondit Marigny.

Aussitôt il entra dans la salle basse par une brèche du mur écroulé; mais il était tellement plongé dans ses réflexions qu'il ne vit ni le grabat, ni la femme couchée sur cette misérable paille : il s'assit sur un monceau de décombres, et là appuyant ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains, il laissa échapper d'une voix désolée quelques paroles sans suite. Bientôt quelques soldats entrèrent pour allumer du feu; l'un d'eux ayant voulu s'emparer de vieux débris de la charpente, aperçut enfin le grabat, et la femme qui y était étendue. A ce moment Cadi apportait à Marigny un morceau de viande de cheval grillée.

— Qu'est-ce qui est là ? qu'est-ce ? s'écria le soldat en apercevant la pauvre femme couchée sur la paille.

Marigny se détourna et répondit :

— C'est quelque malheureuse morte de faim et de froid, comme nous en avons tant rencontrées depuis le Mans jusqu'à Châteaubriant, et depuis Châteaubriant jusqu'ici.

A ces mots la malade se souleva, et dit d'une voix mourante :

— Vous venez du Mans, messieurs, avez-vous quelques nouvelles de l'armée royaliste ?

Marigny tressaillit à cette question et repartit :

— Avant de vous répondre, ma bonne femme, laissez-moi vous approcher un moment de ce feu, et vous donner à manger ce peu de viande qui m'est inutile.

Marigny, aidé de Cadi et de ses soldats, amena la malade près du foyer, l'assit sur quelques poutres ramassées à la hâte, et lorsque la chaleur l'eut ranimée, il la força à manger ce que lui-même ne devait qu'à la générosité d'un de ses officiers. Enfin la vieille paraissant un peu remise, il lui dit :

— Comment se fait-il que vous ayez été abandonnée seule dans cette maison : quelque parti républicain aurait-il passé de ce côté ?

— Non, monsieur, répondit la femme, j'ai débarqué il y a un mois au Croisic, où j'avais appris la marche triomphale de l'armée royaliste de l'autre côté de la Loire ; car j'arrive d'Angleterre; la mer m'avait horriblement fatiguée, la marche que j'ai été obligée de faire pour atteindre cette ferme qu'habitaient autrefois des serviteurs fidèles et dévoués, et que j'ai trouvée en ruine, a épuisé mes forces : je suis tombée malade. Un fidèle domestique qui m'a

accompagnée jusqu'ici m'a prodigué ses soins pendant près de quinze jours ; mais enfin, n'apprenant aucunes nouvelles, je l'ai envoyé il y a trois jours jusqu'à Châteaubriant, pour tâcher d'apprendre quelque chose, mais il n'a pas encore reparu, et sans doute, il aura succombé dans quelque fâcheuse rencontre.

— Pardon, madame, dit Marigny, mais quel motif si puissant a pu vous faire quitter l'Angleterre où vous étiez en sûreté, pour venir dans ce pays désolé par la guerre, et où chaque pas est un danger ?

— Peut-être pourrais-je vous le dire, dit la vieille, si je savais à qui je parle. Votre costume me dit que vous êtes un des généraux de l'armée royaliste ; mais les motifs de mon arrivée en France sont si extraordinaires, que je n'oserais les confier à tous, quoique je ne doute de la loyauté d'aucun d'eux.

— Je m'appelle Marigny, madame, et je suis...

— Vous êtes Marigny, reprit la vieille femme avec énergie, alors vous êtes un des plus braves et des plus nobles défenseurs de la cause royale. Je vous connais, monsieur, je sais que chez vous le courage est une vertu pleine d'humanité ; je sais que pour vous le malheur est un titre à votre bienveillance, et la faiblesse un droit à votre protection.

— Je vous remercie, dit Marigny tristement, j'ai fait mon devoir de gentilhomme comme les autres, j'ai fait mon devoir de chrétien comme beaucoup, mais si quelque chose peut apporter un adoucissement aux terribles souffrances qui nous frappent aujourd'hui, c'est de voir qu'il y a au moins quelque justice dans ce monde, pour ceux qui ont loyalement fait leur devoir ; et, maintenant, madame, si cette bienveillance, si cette protection dont vous parliez tout à l'heure, peuvent vous être de quelque utilité, mettez-les à l'épreuve.

— Eh bien, monsieur, ne vous ai-je pas demandé déjà des nouvelles de l'armée royale ?

Marigny secoua tristement la tête.

— L'armée royale n'existe plus, madame, ou du moins il n'en reste que des débris dispersés, et qui, comme celui que je commande, cherchent leur salut dans la fuite.

— Est-il possible, mon Dieu ! dit la vieille femme ; par quelle trahison cette armée victorieuse à Laval a-t-elle été ainsi dispersée ?

— Ce n'est point par une trahison, madame, quoiqu'on puisse dire que nous nous sommes abandonnés nous-mêmes. Oh ! je le disais bien à mes collègues et Larochejaquelein le leur disait comme moi : « La victoire n'est pas un garant de sécurité, le repos n'est jamais permis à ceux qui ont mis les armes à la main. » Nous nous étions emparés du Mans, madame. Malheureusement ce succès inspira à presque tout le monde une confiance imprudente, on s'imagina que ces remparts, ces fossés, ces redoutes enlevées, en quelques heures, à la garnison de cette ville seraient inexpugnables pour les ennemis que nous avions si facilement battus. Les ordres les plus précis de Larochejaquelein ne purent empêcher les troupes royales d'abandonner leurs quartiers, de se répandre dans la ville, de loger dans les maisons des particuliers, de s'enivrer dans les cabarets. Le lendemain nous étions investis par le général Marceau à la tête de toutes les forces républicaines. Larochejaquelein, sorti de la ville pour observer les mouvemens de l'armée ennemie, osa l'attaquer à la tête seulement de trois mille hommes, et Westermann, surpris, recula devant le choc de nos braves Vendéens. Mais Marceau accourait, il arrive, il rétablit le combat et force Larochejaquelein à rentrer dans le Mans, aidé du général Kléber qui amenait de nouvelles troupes. Jugez, madame, du désespoir du noble Henri, lorsqu'au lieu de retrouver dans la ville vingt-cinq mille soldats tout prêts à combattre, il ne rencontra de tous côtés que des hommes ivres, qui ont abandonné leurs armes, d'autres plongés dans un sommeil auquel rien ne put les arracher, presque tous se refusant à croire que l'ennemi soit aux portes de la ville, et disant qu'après tant de jours de fatigue, on doit bien leur permettre quelques heures de repos.

Cependant quelques-uns finirent par nous croire, car Larochejaquelein nous avait fait tous appeler, et nous secondions de notre mieux ses héroïques efforts. Tout à coup la charge sonne et la générale bat. Nous appelions encore nos troupes aux armes, que le prince de Talmont était renversé du haut d'une barricade qu'il avait élevée. C'en était fait de nous dès ce moment sans son héroïque courage : il se relève, rallie les siens et arrête Westermann. Cela donne le temps à Larochejaquelein d'envoyer contre les républicains quelques canons que je commandais. Secours inutiles ! car bientôt après Marceau accourt de son côté, et nous sommes obligés de nous retirer, pour reformer nos rangs décimés par le feu de nos ennemis. Ils étaient à nous dans ce moment, leur rage les avait emportés trop avant. Une heure de cet enthousiasme qui animait autrefois les royalistes, et Kléber ne serait arrivé devant le Mans que pour recueillir les débris de l'armée républicaine. Mais Dieu avait marqué cette journée pour qu'elle servît de châtiment à ceux qui, au lieu de le remercier à genoux comme ils faisaient autrefois après leur victoire, se plongeaient maintenant dans les mêmes excès que nous avons tant reprochés à nos ennemis.

Pendant que nos soldats dormaient, Kléber arrive à trois heures du matin, sans s'arrêter à prendre le repos que réclamaient ses fatigues, il s'avance impétueusement dans la ville. Alors, madame, ça n'a plus été un combat, mais un massacre. Vainement quelques hommes intrépides ont essayé de résister à ce torrent exterminateur, tout a été inutile. Aucun ordre ne

pouvait se faire entendre dans cette effroyable surprise, les royalistes eux-mêmes ne se connaissaient plus dans l'obscurité de la nuit et s'attaquaient avec acharnement. Il n'y avait plus qu'un cri : TUE! tue!

Que vous dirai-je, madame? quand le soleil se leva, il ne restait des vingt-cinq mille hommes que commandait Larochejaquelein que six à sept mille hommes actuellement disséminés dans cette forêt, et auxquels nous allons bientôt donner un chef pour combattre et pour mourir, car l'espoir de la victoire nous est interdit à tout jamais, et aucun salut ne nous attend même dans la fuite.

XIV.

La vieille femme avait écouté le récit de Marigny avec une angoisse profonde. Enfin, elle lui dit d'une voix tremblante:

— Parmi tous ceux qui ont péri dans cette fatale journée, il se trouve sans doute des chefs illustres?

— Il s'en trouve moins que je ne le supposais, reprit Marigny; les républicains ont eu assez à faire à massacrer les malheureux désarmés qui fuyaient devant eux et les lâches qui leur demandaient grâce. Tous ceux qui ont eu le courage de résister un moment à leur attaque ont pu assurer leur retraite. Si les avis que j'ai reçus ne m'ont pas trompé, Larochejaquelein, Stofflet et beaucoup d'autres sont en sûreté.

— Et vous, monsieur, vous? dit la pauvre femme.

— Moi, madame, j'ai essayé d'attacher à ma poursuite toutes les troupes républicaines, afin que les généraux de notre armée pussent repasser la Loire et rentrer dans le pays d'où ils n'eussent jamais dû sortir.

— Et sans doute ces troupes sont sur vos pas? dit la vieille dame.

— Elles nous avaient attendues, il y a quelques heures, à Châteaubriant, et probablement c'en était fait des débris de notre armée si nous n'avions été sauvés par l'intervention presque miraculeuse d'un homme qui, depuis quelque temps, paraît sur presque tous les champs de bataille, à la tête de quelques centaines de soldats aguerris, sans que jamais personne ait pu savoir son nom, sans que jamais personne ait pu voir son visage, presque toujours caché par un masque rouge.

— C'est étrange, dit la femme; mais parmi tous les nobles gentilshommes de ce pays, n'en connaissez-vous aucun que des circonstances fatales aient forcé à prendre un pareil déguisement?

— La cause pour laquelle je combats, madame, reprit Marigny, est tellement sacrée, que je n'ai jamais désiré connaître celui qui se cachait pour la servir.

La pauvre femme se tut à cette réponse et sembla hésiter.

Cependant elle reprit courage, et se tournant vers Marigny, elle lui dit d'une voix profondément altérée:

— Monsieur, c'est une mère qui vous parle, une mère qui vient savoir si son fils est mort ou vivant. Depuis qu'il a quitté notre maison, les récits qu'on me fait de sa conduite sont si étranges et si contradictoires, que je ne sais ce que j'en dois croire. Je vous supplie donc, monsieur, de me dire la vérité, quelle qu'elle soit. Dites-moi s'il est vrai, comme me l'ont dit les uns, qu'il se conduit en gentilhomme; dites-moi s'il est vrai, comme d'autres me l'ont assuré, qu'il a lâchement abandonné le champ de bataille au jour du danger; dites-moi enfin, si, comme la nouvelle m'en a été apportée en Angleterre, il a péri peu de jours après l'incendie du château de la Rouarie.

— Voilà d'étranges questions, madame, dit Marigny, qui douta de la raison de celle qui lui parlait.

— Je m'appelle la marquise de Perbruck, monsieur, et ce nom doit vous expliquer toutes les questions que je vous adresse.

— Quoi! madame, s'écria Marigny, vous êtes la marquise de Perbruck?

— Oui, monsieur, j'ai subi déjà l'exil, la prison, et je n'appelais que la mort, lorsqu'on m'a dit que mon fils, disparu depuis près de six ans, avait été revu tout à coup à Nantes.

— Votre fils, dit Marigny en l'interrompant, oui madame, il est reparu un moment, et moi même, je l'ai vu à côté de la Rouarie le jour de la réunion générale des conjurés. Mais par une bizarrerie inexplicable, un vieux serviteur de la Rouarie m'a raconté l'avoir vu à la même heure se dévouant avec la Châtaigneraie. Plus tard, le marquis de Perbruck a annoncé sa mort, et cependant depuis la mort de votre mari, Champagnolles l'a retrouvé vivant et a combattu à ses côtés à la prise de Machecoul. Champagnolles est mort, sa troupe s'est dispersée, et personne n'a plus entendu parler du comte de Perbruck.

— Mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire! fit la marquise avec douleur. N'est-ce pas bien étrange?

— Mais ce qui l'est encore plus, madame, reprit Marigny, c'est qu'il n'y a pas deux mois, à la lande de la Croix-Bataille, Talmont, enveloppé par les hussards républicains, fut tout à coup dégagé par un homme qui, à la tête de quelques cavaliers, dispersa les ennemis qui l'enveloppaient, et Talmont m'a affirmé avoir reconnu positivement auprès de cet homme, un jeune garçon qui ne quittait jamais votre fils, et que quelques-uns prétendaient être une femme. Enfin, madame, aujourd'hui même, à Châteaubriant, quelques-uns de nos soldats ont

reconnu parmi les compagnons du chef à masque rouge ce jeune homme ou cette femme si dévouée à votre fils. Serait-ce donc lui qui est le chef de cette troupe déterminée qu'on rencontre partout à l'heure du danger ?

— Oh ! c'est lui ! je l'espère du moins, s'écria la marquise avec exaltation. Oh ! dites-moi, monsieur, où je pourrai trouver cet homme ?

— Je vous ai dit que j'ignorais où il se retirait. Mais je le prévois trop, madame, deux jours ne se passeront pas sans que nous soyons attaqués de nouveau par les républicains, et s'il en est ainsi, vous pourrez être sûre de rencontrer cet inconnu, mais ce sera au milieu et au plus fort du combat.

— N'importe, dit la marquise de Perbruck, j'irai jusqu'à lui sous les balles de l'ennemi, car enfin il faut que je sache la vérité.

— Eh bien, lui dit Marigny, suivez-nous, madame la marquise. Je vais me réunir à Fleuriot; Lyrot doit nous rejoindre aussi... tous ceux enfin qui ne désespèrent pas du salut de notre cause, et ceux qui en désespèrent assez pour ne pas vouloir lui survivre seront à Blain dans une heure.

— Mais vous, monsieur de Marigny, dit Mme de Perbruck, pensez-vous donc qu'il n'y ait plus qu'à mourir ?

— Madame, repartit Marigny, j'ai un devoir à accomplir et je n'y manquerai pas ! Si Dieu, pour qui nous combattons, veut nous sauver, ce sera une grâce que nous lui devrons; quant à devoir notre salut aux forces humaines seulement, il ne faut pas y penser.

Mme de Perbruck ne répondit pas, et Marigny s'éloigna pour donner des ordres.

Un moment après, la troupe se mit en marche, et le soir même elle était à Blain. Là un conseil des principaux chefs se réunit, et leur choix s'arrêta sur Fleuriot. Marigny, en se retirant et en proposant lui-même Fleuriot au choix de ses collègues, voulut éloigner tout principe de dissentiment dans le conseil, et tout prétexte de désertion dans les troupes. En effet, du moment que Marigny acceptait le second rang, tout le monde devait se trouver honoré d'y être comme lui. Ce noble désintéressement ne put cependant faire taire toutes les prétentions. Le prince de Talmont, qui avait rejoint les royalistes à Blain, avec quelques cavaliers et un certain nombre de femmes échappées au massacre du Mans, ne voulut point accepter d'autre chef que lui-même ; il quitta les royalistes qui allaient combattre et mourir, et se retira dans les bois pour porter bientôt après sa tête sur l'échafaud.

Cependant on s'était barricadé à Blain ; l'on avait promis quarante-huit heures de repos aux malheureuses troupes royalistes, car la journée du lendemain paraissait devoir être tranquille. En effet, ce jour-là, Marigny, Fleuriot et quelques autres chefs étaient rassemblés dans la maison d'un paysan. Des femmes, parmi lesquelles était Mme de Perbruck, avaient été admises à partager le misérable feu qui brûlait dans la cheminée. Un triste et douloureux silence régnait dans cette assemblée, et cependant chacun éprouvait une sorte de bonheur à se trouver pendant quelques heures assis sous un toit hospitalier et près d'un feu où il pouvait sécher ses vêtemens. De temps en temps on annonçait l'arrivée de quelques fugitifs ; on les faisait entrer, et chacun apportait son tribut de fatales histoires. La première qui arriva ainsi était une pauvre fille qui avait fui du Mans avec vingt-sept de ses compagnes. A quelque distance de la ville elle avait été reconnue par un savetier, qui l'avait dénoncée à ses camarades et ramenée dans la ville ; là elle avait été réclamée par un soldat républicain du régiment d'Aunes, dont son père avait été lieutenant ; mais le brave soldat n'avait pu obtenir la grâce de sa protégée qu'à la condition qu'elle assisterait à l'exécution de ses compagnes. Parmi celles-là s'était trouvée une pauvre femme portant sur son sein un enfant de quatre ans ; quelques voix avaient réclamé pour qu'on arrachât cet enfant à la mort, mais les cris des tricoteuses du Mans couvrirent les réclamations des soldats eux-mêmes. L'officier, intimidé, ordonna le feu, l'enfant tomba fusillé avec les vingt-six compagnes de l'infortunée qui, en faisant cet horrible récit, tomba à son tour épuisée d'épouvante et de lassitude.

Bientôt arriva Forestier qui, blessé de cinq coups de sabre, était cependant descendu de son cheval pour y placer Mme de Lépinay et ses deux enfans. Dans la journée encore, on annonça un convoi de plus de soixante femmes qui s'étaient cachées dans l'auberge de l'Ecu-d'Or, située à l'embranchement des deux routes de Laval et d'Alençon. L'abbé Chayot les avait trouvées à genoux priant et chantant de saints cantiques, au moment où déjà les républicains approchaient. A cet aspect, le prêtre avait arrêté les fuyards qui encombraient la route ; trente seulement avaient obéi à sa voix, et, formés en peloton, avaient barré la route et arrêté pendant deux heures la poursuite de deux cents républicains. Cette vaillante protection avait sauvé les soixante femmes, mais les trente Vendéens avaient péri.

Ainsi, c'était à chaque instant de nouveaux récits d'épouvantables désastres, partout c'était le viol, l'incendie, l'extermination, c'était enfin un tribunal militaire établi au milieu de la grand'route. Là, tandis que les soldats répandus au loin dans les campagnes rabattaient de ce côté les malheureux Vendéens, comme on fait pour le gibier dans les chasses royales ; là ce tribunal accusait, condamnait et exécutait immédiatement ses victimes.

Qu'on se figure les sentimens qui devaient

agiter les hommes qui écoutaient de pareils récits : à ceux dont la résolution n'était pas bien arrêtée, il fallait une bien ferme conscience du devoir qu'ils avaient juré de remplir, pour ne pas fuir devant une pareille guerre; à ceux chez qui le courage faisait préférer la mort à la fuite, il fallait toute la prudence que leur commandait leur position pour ne pas aller se jeter le sabre au poing à la rencontre de ces bêtes féroces qui se gorgeaient de sang humain. Tout à coup, et lorsque la nuit s'approchait déjà, un vieillard demanda à voir Mme de Perbruck. Sur l'ordre donné par Fleuriot, on l'introduisit.

C'était un homme d'une taille élevée, dont les cheveux blancs tombaient en boucles ondoyantes sur ses épaules, un air de commandement et de dignité respirait dans tous ses traits.

— Eh bien, Michel, s'écria vivement Mme de Perbruck, n'as-tu rien appris ?

— Avant de vous répondre, madame, lui dit-il d'une voix grave, permettez-moi de répéter à ces messieurs l'avis qu'on m'a chargé de leur donner.

Fleuriot et Marigny s'approchèrent.

— Messieurs, leur dit le vieillard, vous ne devez point compter sur le repos, que vous vous êtes promis dans cette position. Dans quelques heures l'armée républicaine sera aux portes de ce village, et de même qu'au Mans, elle compte sur la nuit pour achever l'œuvre de destruction qu'elle a commencée dans cette ville.

— Mais, s'écria Fleuriot avec colère, ces hommes sont donc faits de marbre et d'acier, ils ne dorment donc jamais !

— Vous devez le savoir, répondit Michel d'un ton sévère, ils vous l'ont déjà appris plus d'une fois.

— Mais, reprit Marigny en s'approchant, êtes-vous bien sûr de la véracité de celui qui vous a donné cet avis ?

— J'ai pensé comme vous, repartit le vieux serviteur, que l'homme qui m'a donné cet avis pouvait se tromper ou me tromper; j'ai donc voulu m'en assurer par moi-même; je suis retourné sur mes pas, et j'ai rencontré les avant-gardes républicaines, marchant rapidement et chassant devant elles tout ce qui tentait de leur opposer la moindre résistance.

— Eh bien, Fleuriot? dit Marigny, en le regardant tristement :

Fleuriot rattacha son sabre, prit son chapeau et répondit en sortant.

— Allons voir ce que nous pouvons encore faire.

Tout le monde le suivit. Le vieux serviteur et Mme de Perbruck restèrent seuls ensemble dans la cabane.

— Eh bien ! Michel, dit la marquise, qu'avez-vous découvert ?

— Rien, lui répondit le vieillard, rien.

La marquise poussa un soupir désespéré, et Michel reprit :

— Et cependant, cet homme qui m'a donné l'avis que je viens de rapporter au chef de l'armée, cet homme avait une voix qui m'a singulièrement troublé.

— Quel est donc cet homme ? dit la marquise.

— J'étais arrivé à l'entrée de la forêt de Blain, dit Michel, et j'allais m'engager dans le sentier du Chêne Royal pour atteindre la ferme de Robertin, où je vous avais laissée, lorsque je vis tout à coup sortir du bois deux hommes à cheval. Le premier me parut d'une taille élevée, mais je ne pus voir son visage, car il était masqué.

— Masqué ! s'écria la marquise.

« — Où vas-tu ? me dit-il.

» — Que vous importe ! lui répondis-je.

» — Tu vas à la ferme des Robertin ? Celle que tu y as laissée n'y est plus, elle est à Blain avec Marigny. Va ! hâte-toi, et dis-lui, de la part du chef masqué, que dans quelques heures, les républicains seront arrivés. »

Il avait à peine prononcé ces paroles qu'il s'éloigna au galop de son cheval.

Mme de Perbruck baissa la tête avec tristesse. Michel jeta autour de lui un regard furtif et reprit à voix basse :

— Amélie, Amélie, cette voix m'a frappé au cœur, cette voix c'est celle de votre fils, Amélie !

— Sa voix ! s'écria madame de Perbruck, mais vous savez, ajouta-t-elle tristement, que tous deux avaient la même voix, comme le même visage. Lequel des deux vit encore, mon Dieu ! si toutefois ils ne sont pas morts l'un et l'autre.

Ces paroles de la marquise ne parurent pas étonner celui à qui elles s'adressaient. Comment se faisait-il cependant qu'elle ne séparât pas dans sa douleur le comte Césaire de Saturnin Fichet ?

— Mais vous, reprit Michel, n'avez-vous rien appris ?

La marquise lui répéta ce que lui avait dit Marigny et elle achevait à peine son récit, qu'on entendit de tous côtés un bruit confus, de longs et sourds murmures, et presque aussitôt Fleuriot, Marigny et les principaux chefs de l'armée rentrèrent dans la cabane.

— Madame, dirent-ils à la marquise de Perbruck, la retraite vient d'être ordonnée, partez, il en est temps. Déjà un convoi de charrettes a emmené la plupart des femmes qui accompagnent notre armée; je vous ai fait réserver une place sur une des voitures du second convoi. Elle vous attend à la porte.

Mme de Perbruck remercia Marigny, et alla prendre sa place sur cette misérable charrette.

Elle s'y trouva à côté de Mme de Lescure, qui avait miraculeusement échappé au massacre du Mans.

XV.

Cependant les chefs de l'armée étaient restés les derniers dans la maison qu'ils avaient occupée toute la journée ; ils s'aperçurent que le vieux serviteur de Mme de Perbruck ne s'était pas éloigné, et Marigny lui dit avec douceur :

— Vous pouvez aller rejoindre votre maîtresse.

— Je serai près d'elle quand il le faudra, dit le vieux Michel; mais s'il m'est permis de vous donner un avis, croyez-moi, ne tentez point une retraite impossible. Vous êtes placés entre la Loire et la Vilaine, dont tous les ponts ont été coupés, je le sais ; vous êtes placés de l'autre côté entre l'océan et l'armée républicaine. Il vous est impossible de franchir aucun de ces obstacles avec un nombre d'hommes aussi considérable que celui que vous commandez ; mais ce que vous ne pouvez faire en masse sera peut-être possible à chacun de vous. Licenciez l'armée, laissez à chacun le soin de son salut, et ces sept mille soldats que vous allez sûrement condamner à la mort en les gardant autour de vous, parviendront peut-être à s'échapper dans un pays si semblable au leur ; la Bretagne leur est ouverte, et ils y trouveront facilement des asiles. Mais ce qui peut les sauver chacun en particulier est un obstacle pour tout corps nombreux. Licenciez vos troupes ; demain, au point du jour, les républicains, ignorant de quelle façon vous avez évacué cette petite ville, continueront leur route dans l'espoir de vous atteindre, et s'acharneront à poursuivre une ombre. Laissez-les alors s'engager dans les landes de la Bretagne, laissez-les se disperser de toutes parts à la poursuite de quelques fuyards, qu'ils atteindront peut-être, mais dont le plus grand nombre leur échappera, et alors recommencez patiemment la guerre par laquelle vous les avez si souvent vaincus. Que chaque chemin devienne une embûche, chaque buisson un retranchement ; abandonnez le système de bataille rangée, où, malgré les avantages que vous avez remportés, la supériorité de la discipline donnera toujours en définitive la victoire aux républicains. Combattez comme vous avez déjà combattu, et toutes les armées de la république viendront se perdre et se fondre pour ainsi dire dans nos landes. Il est vrai que de cette façon aucun lieu ne pourra donner un nom à vos victoires, mais aussi vous ne compromettrez jamais par une défaite pareille à celle du Mans le salut de la cause royale et la confiance des habitans de ce pays.

Quelques chefs avaient écouté avec attention les paroles du vieux Michel ; plusieurs avaient même approuvé du geste l'opinion qu'il venait d'émettre.

Parmi ceux-là était Marigny. Fleuriot lui-même était incertain, lorsqu'un homme qui venait de rentrer depuis quelques minutes, et qui jusque-là n'avait pas pris la parole, s'écria d'un ton brusque :

— Licencier l'armée pour que les généraux écrivent demain à la Convention que la Vendée est anéantie, et que cette nouvelle, répandue dans nos provinces, y porte le découragement. C'est une lâcheté ! Que dira Charette et que pourrons nous lui demander, lui que nous accusons de se séparer de nous, s'il nous voit ainsi abandonner notre propre cause ? Que deviendra Larochejaquelein et les quelques fidèles demeurés autour de lui ? Que pensera surtout la Bretagne, qui nous attend et qui est prête à se lever tout entière ?

— Oui ! oui ! s'écria-t-on de tous côtés, il faut combattre jusqu'au dernier jour, combattre jusqu'au dernier homme !

— Tout autre conseil, dit celui qui était si violemment intervenu, est d'un lâche ou d'un traître.

Le maintien de l'armée fut voté par acclamations.

Cependant le vieillard à qui s'adressait l'insultante supposition de lâcheté ou de trahison s'approcha de celui qui venait de parler ainsi, et le mesurant du regard il lui dit :

— Je comprends que vous osiez tenir un pareil langage, vous ne portez point d'armes.

— Et quand j'en porterais, repondit celui-ci, je ne jugerais pas que ce fût contre un ennemi tel que vous que je dusse les employer.

— Laissons cela, monsieur l'abbé, dit vivement Fleuriot ; et quant à vous, mon ami, reprit-il en s'adressant à Michel, votre zèle vous a fait oublier que ce n'est pas ici votre place.

— C'est juste, messieurs, reprit le vieillard ; mais si vous repoussez le conseil que je viens de vous donner, si vous vous obstinez à accepter encore le combat que vont vous offrir les républicains, je me mettrai, je l'espère, à une place ou personne ne me trouvera sans doute de trop.

Il était décidé que l'armée resterait réunie. Le vieillard s'éloigna et l'abbé Bernier, car c'était lui qui venait de parler, dit aussitôt à Marigny :

— Quel est cet homme ?

— Un vieux serviteur de la marquise de Perbruck.

— Un vieux serviteur de la marquise de Perbruck, avez-vous dit ?... c'est impossible... c'est...

L'abbé s'arrêta et reprit avec un air soucieux :

— Il faut vous assurer de cet homme, il faut que la marquise de Perbruck s'explique. C'est

peut-être un traître que vous avez admis aujourd'hui parmi vous.

— La trahison n'est plus guère à craindre, dit dédaigneusement Marigny. D'ailleurs quand on en est réduit à se battre pour mourir, qu'importe de quelle façon on arrive à la défaite ou au martyre.

— Désespérez-vous ainsi de la cause de Dieu ? reprit l'abbé Bernier avec hauteur.

— Dieu protège ceux qui commencent par se protéger eux-mêmes, repartit sèchement Marigny. Mon avis était celui que vient de nous donner cet homme. Mais, ajouta-t-il, il n'a pas prévalu. Il est inutile de revenir sur une résolution prise... seulement je pense que puisque la retraite est décidée sur Savenay il faut nous hâter de la commencer. Si les républicains continuent à nous poursuivre avec la même ardeur qu'ils viennent de déployer, ils seront à Savenay presque en même temps que nous, et il nous faudra au moins quelques heures pour prendre des positions où nous puissions espérer de combattre avec avantage.

— A la bonne heure, Marigny, dit l'abbé Bernier, ces paroles annoncent que vous avez au fond du cœur plus d'espoir que vous ne voulez en montrer.

— Monsieur l'abbé, répondit Marigny sévèrement, quand on monte à l'échafaud, il faut tâcher d'y monter le front calme et le pas assuré. Quand on marche à une défaite il faut au moins être vaincu en brave.

— Allons, allons, dit Fleuriot, si les Bretons tiennent la parole qu'ils nous ont donnée, ce sera peut-être un jour de victoire que celui qui se lèvera demain.

Aussitôt les chefs quittèrent la maison. Le mouvement de retraite était déjà commencé.

— Où est la marquise de Perbruck ? dit l'abbé.

— Sur la charrette où se trouvent Mmes de Lépinay et de Lescure.

— Il faut que je rejoigne la marquise, dit l'abbé, il faut que je lui parle.

Aussitôt il s'avança d'un pas rapide dans le chemin boueux que l'armée venait de prendre.

L'abbé Bernier était un homme de résolution, mais d'un esprit obstiné, à vues courtes et persuadé de son immense supériorité. Ce fut lui qui mit en avant le fameux évêque d'Agra, intrigant subalterne, qui n'avait aucun droit à ce titre d'évêque, mais qui fut accepté les yeux fermés par les chefs les plus éclairés de l'armée royale, parce qu'ils avaient besoin de montrer aux paysans un dignitaire de l'Eglise associé à leur entreprise. Ce fait suffit à montrer que l'abbé Bernier n'était pas très scrupuleux sur les moyens qu'il employait pour réussir.

Après une heure de marche rapide, l'abbé atteignit la voiture où se trouvait madame de Perbruck. Il y demanda une place pour faire part à cette dame de quelques nouvelles qui pourraient l'intéresser. Déjà on se pressait pour l'admettre sur la charrette. Mais les paysans qui l'entouraient s'opposèrent à ce qu'il montât.

— Mais c'est l'abbé Bernier, dit une de ces dames.

— Abbé ou général, repartit un des paysans, c'est un homme comme nous et il a des jambes comme nous. Que les femmes restent sur la voiture, c'est trop juste, et si la voiture casse, nous les porterons sur nos épaules, mais il faut que les hommes marchent.

Tel était à ce moment l'esprit d'insubordination des paysans, et ce qu'il y a de remarquable dans cette guerre étrange, c'est que la tyrannie, le despotisme, l'insolence, habitaient dans le camp des républicains en la personne des représentans du peuple qui commettaient les actes les plus arbitraires au nom de la liberté et de l'égalité, tandis que l'esprit d'égalité et de liberté dominait surtout dans le camp des royalistes, où l'on se battait à vrai dire pour le rétablissement du pouvoir absolu et des privilèges abolis par la révolution.

L'abbé Bernier fut obligé de céder à une volonté que subissaient les autres chefs de l'armée, car ceux-ci marchaient à pied à côté des chevaux qu'ils avaient conservés, quelques restes de cavalerie seuls se servaient de leurs montures, et le plus souvent encore les officiers qui la commandaient mettaient-ils pied à terre pour donner l'exemple et se mettre au niveau des plus misérables.

Cependant l'abbé avait dit à Mme de Perbruck qu'il lui apportait des nouvelles qui pouvaient l'intéresser; elle se décida donc à descendre de la charrette où elle était et se mit à marcher dans la boue à côté de l'abbé.

— Quelles nouvelles avez-vous donc à me dire, monsieur l'abbé ?

— Madame la marquise, lui répondit celui-ci, je n'ai point de nouvelles à vous apprendre, mais j'ai une question à vous faire. C'est à vous à me répondre assez franchement pour que je juge si je dois vous servir dans la recherche que vous venez faire en France.

— Je vous écoute, monsieur l'abbé, dit la marquise d'une voix tremblante.

— Eh bien ! madame, pouvez-vous me dire quel est l'homme qui est venu vous trouver ce soir à Blain ?

— C'est un vieux serviteur de ma famille, dit Mme de Perbruck d'une voix si mal assurée, que l'abbé put aisément comprendre qu'elle ne lui disait pas la vérité.

— Pardon, madame, dit l'abbé Bernier, je vous avais demandé une réponse franche; vous me la refusez, je n'ai plus rien à vous dire.

— Mais, monsieur l'abbé, cet homme est ce que je vous dis; que voulez-vous donc qu'il soit?

— Je ne veux rien, madame; mais, dans la cruelle extrémité où nous nous trouvons, toutes

les précautions sont permises et toutes les représailles aussi, si toutefois on peut considérer comme une représaille la condamnation d'un espion qui se serait introduit dans nos rangs sous votre patronage.

— Un espion, monsieur! s'écria Mme de Perbruck: un espion! Mais qui vous le fait croire? Et quel intérêt, moi, veuve et mère de braves gentilshommes, aurais-je à introduire un espion dans l'armée royale?

— Pardon, madame. reprit l'abbé Bernier, et comprenez-moi bien: si vous avez un intérêt personnel à ce que cet homme soit ici; si vous pouvez expliquer, par des relations qui ne regardent que vous et qui peuvent tout excuser, sa présence dans le camp royaliste, je n'ai rien à dire. Autrement, madame, cette présence parmi nous ne peut être qu'une trahison.

— Mais cet homme dont vous semblez suspecter la bonne foi, monsieur... qui croyez-vous donc que ce soit? dit Mme de Perbruck d'une voix tremblante.

— C'est à vous que je l'ai demandé madame, c'est à vous que je le demande encore. Si vous voulez me répondre franchement. ce sera entre vous et moi un secret que je ne trahirai pas. Si vous refusez de faire taire mes craintes en me disant la vérité, il faudra que j'informe mes collègues de mes soupçons. C'est alors à lui que nous nous adresserons, et ce sera à lui de nous prouver qu'il est véritablement un ancien serviteur de votre famille. Maintenant, réfléchissez, madame, que s'il en était autrement on pourrait aussi vous demander compte à vous-même de l'apparition de cet homme.

La marquise de Perbruck garda quelque temps le silence; puis après une assez longue hésitation elle reprit d'une voix éteinte:

— Monsieur l'abbé, voulez-vous entendre ma confession?

— C'est mon devoir, madame, lui repartit l'abbé, mais souvenez-vous d'une chose, c'est que ce que vous confierez au prêtre n'arrêtera pas le chef dans les mesures qu'il croira devoir prendre pour le salut commun. Je vous avertis aussi, madame, que si d'autres ont les mêmes soupçons que moi, que si d'autres accusaient ce prétendu serviteur de votre famille, je ne pourrais répéter aucune des paroles que vous m'aurez dites dans la confession, alors même qu'elles m'eussent donné la conviction de l'innocence de celui qu'on accuserait; le cœur du prêtre, madame, est un tabernacle qui ne doit rien laisser sortir de ce qui lui est confié. ce n'est que dans les prières qu'il adresse à Dieu qu'il peut avoir un souvenir de ce qu'il a entendu au tribunal de la pénitence. Vous êtes trop instruite des principes de votre religion, madame, pour ignorer la rigueur de nos devoirs à cet égard.

— Eh bien! *monsieur*, dit la marquise de Perbruck avec résolution, agissez comme vous croyez devoir le faire. Cet homme se défendra devant le conseil si on l'accuse, et je me défendrai de même s'il le faut.

Ceci est un trait tout particulier de l'esprit religieux et de ses singulières subtilités. Ainsi la même femme refusait de confier à l'honneur de l'homme ce qu'elle eût avoué aisément au prêtre.

— Comme il vous plaira, madame, reprit l'abbé Bernier en s'éloignant.

Cependant la marche continua, mais jamais peut-être il ne fallut à des hommes plus de courage et de résignation pour vaincre les difficultés d'une pareille route: les chemins ordinaires étaient rompus par les pluies continuelles du mois de décembre, et ce fut en marchant le plus souvent dans l'eau jusqu'à la ceinture, que les débris de l'armée royale parvinrent à s'avancer péniblement vers Savenay. C'était à chaque pas des fondrières où les charrettes disparaissaient jusqu'à l'essieu, et dont il fallait les arracher avec des efforts et des peines inouïs. Cependant tous ces obstacles furent vaincus par la patience et la résignation des Vendéens, comme ils le furent quelques heures plus tard par l'audace et l'enthousiasme des républicains.

En effet, le lendemain, Fleuriot et Marigny arrivèrent à Savenay avec à peu près sept mille hommes. Il semblait, d'une part, que quelques heures de repos dussent être accordées à cette armée épuisée par tant de fatigues, mais les Vendéens avaient trop bien appris que c'était pour n'avoir pas voulu veiller qu'ils avaient été surpris et massacrés au Mans, et à peine arrivés ils exécutèrent avec empressement l'ordre donné par Marigny d'élever des retranchemens autour de la petite ville de Savenay. On eût pu croire, d'une autre part, qu'à ce suprême moment aucun autre soin que celui du combat ne devait préoccuper les royalistes. Cependant, au moment où le conseil était assemblé, l'abbé Bernier tint la parole qu'il avait donnée à Mme de Perbruck et demanda sa comparution et celle de l'homme qui l'avait accompagnée.

Une des causes de la perte des royalistes fut en effet cette lutte perpétuelle des haines privées et des jalousies particulières qui les occupait à l'heure des plus pressans dangers. Cette dénonciation de l'abbé Bernier en est une preuve.

— Pour des raisons qu'il est inutile que je révèle, dit-il au conseil, je soupçonne que l'homme dont je vous parle est un de nos plus ardens ennemis. S'il en est ainsi, que vient-il faire dans notre camp, comment s'y trouve-t-il sous la sauvegarde de Mme de Perbruck?

Pendant que cela se passait d'un côté, la marquise avait été rejoindre Marigny, qui n'avait pas un moment quitté le terrain sur lequel il faisait élever des retranchements, et lui avait rendu compte de l'entrevue qu'elle avait eue avec l'abbé Bernier.

— Qu'espérez vous de moi et en quoi puis-je vous servir en pareille circonstance? repartit

Marigny. Si l'abbé Bernier ne se trompe pas, si l'homme qui vous a rejointe hier n'est pas, comme vous l'avez dit, un serviteur de votre famille, il faudra qu'il explique sa présence dans le camp, et si vous refusez d'en faire connaître les motifs, il n'y a plus que votre parole qui puisse le défendre. Pour ma part, je veux y croire, madame, mais je ne puis répondre de la conviction de mes collègues.

— Eh bien, monsieur, lui dit Mme de Perbruck, j'espère que lorsque je vous aurai dit la vérité, vous pourrez faire passer cette conviction dans l'esprit des autres chefs de l'armée, et que lorsque M. de Marigny affirmera sur l'honneur qu'il n'y a pas et qu'il ne peut y avoir trahison ni de la part de cet homme, ni de la mienne, personne n'hésitera à le croire.

— Mais, reprit Marigny, ce secret vous l'avez refusé à l'abbé Bernier.

— J'aurais pu le confier au prêtre à qui la religion commande le silence, mais je ne voulais pas le dire au chef de parti toujours prêt à user des révélations qui lui ont été faites pour les mettre au service de son ambition ; mais ce que j'ai refusé à M. Bernier, je ne crains pas de le dire à M. Bernard de Marigny.

—Ce secret, dit une voix près d'eux, Mme la marquise ne doit le dire à personne.

C'était le vieillard lui-même dont il était question qui avait entendu les dernières paroles de Mme de Perbruck et qui venait s'opposer à cette confidence.

— On vient de me dire, ajouta-t-il, que je suis mandé au conseil ainsi que vous, madame ; laissez-moi le soin de répondre.

— Mais ne savez-vous pas de quoi l'on vous accuse ? dit tout bas la marquise ; ne savez-vous pas que l'on parle de trahison, d'espionnage ?

— Eh bien ! madame, répondit le vieillard, à quoi cela me mènera-t-il ? A la mort, sans doute. Ma vie ne vaut pas ce que vous lui sacrifieriez de votre honneur pour la défendre. Laissez-les faire, ce sera peut-être justice.

Marigny suivit l'étranger et Mme de Perbruck jusqu'au conseil et y entra avec eux. Les chefs étaient rangés autour d'une vaste table et regardèrent celui qui entrait avec une singulière curiosité.

Il parut à Mme de Perbruck que l'abbé Bernier avait non seulement porté l'accusation, mais avait été plus loin, en disant probablement le véritable nom du coupable. Fleuriot présidait en qualité de général en chef. Marigny prit place à côté de ses collègues. Fleuriot s'adressa à Mme de Perbruck :

— Madame, lui dit-il, quelques circonstances nous font craindre que votre confiance n'ait été surprise par l'homme qui vous accompagne. Nous ne doutons pas de votre loyauté, ainsi donc ne considérez pas comme pouvant vous devenir personnel l'interrogatoire que nous croyons devoir faire subir à cet étranger.

— Pardon, messieurs, dit Mme de Perbruck, ma cause est inséparable de celle de monsieur : en effet, c'est moi qui lui ai écrit à Louans où il se trouvait il y a quinze jours pour lui apprendre mon arrivée en France. Il est venu à mon appel et m'a servi de guide dans les marches pénibles que j'ai été obligée de faire pour gagner un asile. Arrivée à la ferme du bois de Blain, je croyais y retrouver d'anciens serviteurs qui m'auraient aidé dans les recherches que je venais faire en France. J'ai trouvé la ferme détruite et déserte. La fatigue m'a forcée à m'y arrêter pour quelques heures, mais la maladie m'a atteinte et m'y a retenue pendant près de dix jours. Pendant tout ce temps cet homme est resté près de moi ; enfin, sur mes pressantes sollicitations, il s'est avancé du côté de l'armée royaliste pour tâcher d'y découvrir celui que je suis venue chercher en France. Si je n'avais été rencontrée par M. de Marigny à la ferme de Blain, c'est là qu'il m'eût sans doute apporté la réponse qu'il est venu me dire au milieu de vous ; mais j'avais suivi M. de Marigny, et cet homme, fidèle à sa promesse, a dû me suivre. Tout son crime serait donc d'avoir voulu secourir dans son abandon une femme dont la famille et la fortune ont péri pour la cause que vous soutenez. Voilà la vérité indépendante de tout ce qu'on a pu vous dire contre celui qu'accuse l'abbé Bernier.

— Je n'accuse pas cet homme, reprit celui-ci d'un ton sombre, je demande seulement qu'il nous dise son nom.

— Quel est votre nom, en effet ? dit Fleuriot.

— Je m'appelle le comte de X..., répondit fermement le vieillard.

Qu'on nous pardonne de n'écrire que cette initiale, mais ce nom appartient à une famille qui depuis cette époque a acquis trop de droits à la reconnaissance publique pour qu'il nous soit permis de le faire connaître.

Mais telle était la funeste renommée de celui qui le portait alors, qu'au moment où les chefs royalistes l'entendirent ils se levèrent d'un mouvement spontané, comme eussent fait les apôtres de Dieu, si Judas était venu au milieu d'eux se vanter de son nom déshonoré.

— Et vous avez osé venir parmi nous ? s'écria Fleuriot.

— Mme la marquise de Perbruck vous a raconté comment j'y avais été amené, je n'ai pas autre chose à vous répondre.

Les chefs se regardèrent entre eux ; ils éprouvaient un vif embarras. En effet, ils avaient à leur merci l'un des hommes qui ont le plus marqué dans les fastes révolutionnaires par leurs excès et leurs crimes. Il avait été le promoteur le plus ardent de la révolution du 10 août, et on prétendait l'avoir vu se mêler aux

massacres des infâmes journées de septembre. Ce n'était pas le sort de cet homme qui embarrassait les juges, car il n'entrait dans l'esprit d'aucun d'eux le moindre doute sur la condamnation qu'ils devaient prononcer contre lui; mais ce qui causait à la fois leur surprise et leur embarras, c'est que cet homme eût des relations avec Mme de Perbruck et qu'elle osât les avouer. L'abbé Bernier devina cette disposition des esprits, et s'adressant à Mme de Perbruck, il lui dit :

— Ainsi que vous l'a affirmé M. de Fleuriot, aucun de nous, madame, n'a le moindre doute sur la loyauté de vos intentions et de votre conduite; mais nous sommes tous responsables du salut de cette armée, et lorsque nous découvrons un traître dans son sein, il doit nous être permis de demander à celle qui l'y a introduite, quel a été le motif d'une pareille imprudence.

— Je croyais déjà vous avoir répondu à ce sujet en vous disant que si M. le comte de X... m'avait apporté jusqu'à Blain la réponse qu'il m'avait promise, c'est qu'il ne m'avait pas trouvée à la ferme du Bois.

— Cela peut répondre pour vous, madame, reprit l'abbé Bernier, mais d'où vient alors que le comte de X... nous a donné un avis que sa conduite antérieure doit nous faire croire une trahison.

— Assez, monsieur, reprit le comte de X... avec hauteur, je n'ai trahi personne, vous le savez. Arrivé au Mans quelques jours après votre départ, j'ai vu les dispositions prises par les généraux républicains, j'ai entendu les sermens d'extermination qu'ils ont faits, et j'ai eu pitié des malheureux qui étaient sous vos ordres. Cependant j'étais éloigné du Mans, j'avais été chercher à Laval les informations que je n'avais pu recueillir au Mans. En ne retrouvant plus de ce côté aucune trace de votre armée, j'ai cru qu'elle s'était prudemment dispersée, et je revenais à Blain, lorsque j'ai été rencontré par l'homme masqué qui m'a appris à la fois votre retraite vers ce pays et la poursuite des républicains. Je vous ai donné cet avis par pitié pour vous, et par pitié pour vous aussi je vous ai donné le conseil de licencier votre armée. Oh! reprit-il alors avec un mouvement de mépris, misérable sot que j'ai été à ce moment! en présence de vos malheurs, j'ai oublié les longs ressentiments de ma vie : je me suis demandé si ma place n'était pas plutôt au milieu de vous qu'au milieu de ceux à qui j'ai voué mes services. Vous prenez soin de me détromper, messieurs. C'est toujours chez vous les mêmes hommes imprévoyans et orgueilleux, poussés et égarés par des prêtres obstinés. Pourquoi allez-vous combattre aujourd'hui? Est-ce pour la victoire? Vous savez qu'elle est impossible. C'est donc pour l'orgueil de commander une dernière bataille?

— C'est pour mourir avec honneur! dit Fleuriot en se levant. Voilà ce que vous ne pouvez comprendre, monsieur; et ce que vous ne comprendrez pas non plus, sans doute, c'est que nous ne voulons pas que les armes des royalistes soient salies par le sang d'un homme tel que vous. Vous quitterez l'armée à l'instant même.

A cette proposition, une sourde rumeur éclata dans toute l'assemblée. L'abbé Bernier se récria avec violence et demanda de quel droit Fleuriot se permettait de prononcer la mise en liberté de l'accusé. Le tumulte était grand lorsque le comte de X... reprit :

— C'est ma mort que vous voulez, n'est-ce pas, messieurs? Eh bien! je n'ai pas besoin de votre jugement, je le prononce moi même, et j'exécuterai moi-même l'arrêt. Je ne vous demande qu'une faveur : c'est une heure de répit pour confier à Mme de Perbruck un secret qui n'intéresse qu'elle seule au monde. Quelque jugement que vous portiez de moi, ajouta-t-il en élevant la voix, aucun de vous ne peut dire que j'ai manqué à la parole que j'ai donnée. Je vous promets ma mort, vous l'aurez.

La journée s'avançait cependant, et à l'époque de l'année où on se trouvait, c'était au 25 décembre, la nuit venait si vite que les travaux ordonnés par Marigny menaçaient d'être bientôt interrompus. Quelques officiers inférieurs venaient avertir le conseil que les paysans murmuraient de l'absence des principaux chefs, et déjà l'on répétait de tous côtés qu'ils se livraient au repos pendant qu'ils laissaient les pauvres soldats s'exténuer dans des fatigues que tout le monde devait partager.

— Allez dire aux soldats de l'armée catholique, dit Bernier en se levant, que dans quelques instans nous serons près d'eux; maintenant, ajouta-t-il en se tournant vers le conseil, je demande qu'il soit définitivement décidé du sort de cet homme. C'est un traître, vous ne pouvez en douter; aucun de vous ne croit au conte qu'il a inventé pour vous tromper, et si vous hésitez à le frapper, c'est que vous craignez d'enfermer dans la même condamnation la marquise de Perbruck, qui, pas plus que lui, n'explique son arrivée dans l'armée royale d'une façon satisfaisante. Messieurs, continua-t-il encore, dans la position désespérée où nous sommes, nous devons à ceux qui nous survivront de ne pas laisser impunie la trahison qui a pénétré jusque dans le sein de notre armée. Je demande donc la condamnation immédiate de cet homme, et je demande que la marquise de Perbruck soit constituée prisonnière jusqu'à plus amples renseignements. Je demande que cette condamnation soit publiée dans toute l'armée, afin qu'elle apprenne à nos soldats que nous veillons à leur sûreté.

Immédiatement après ces paroles les chefs se consultèrent à voix basse, et l'arrêt de mort fut décidé. Chacun reprit sa place, et on or-

donna au comte de X... de se préparer à mourir.

— Soit, dit le comte ; mais les soldats qui combattent, disent-ils, pour Dieu et le roi, ne me refuseront pas un prêtre à l'heure de ma mort, et M. l'abbé Bernier ne dédaignera pas d'écouter la confession d'un coupable.

Le ton de raillerie hautaine dont cette demande fut faite ne fit qu'irriter les chefs royalistes. A ce moment Mme de Perbruck se leva.

— Eh bien, messieurs, dit-elle, je ne vous laisserai pas commettre un assassinat, il est innocent aujourd'hui comme il l'était le jour où il fut condamné et dégradé de sa noblesse.

— Silence, madame, dit le comte de X... d'une voix émue, je ne demande ni ne veux aucune justification. Proscrit et renié par ceux de ma caste, je me suis vengé autant que je l'ai pu. Votre douleur, madame, m'avait attendri sur leurs misères et j'avais pénétré jusqu'au milieu d'eux pour les sauver de leur propre aveuglement. Ils répondent à ma pitié par un arrêt de mort. Je l'accepte et j'en suis fier. Ecoutez, dit-il en se tournant vers ses juges, je vous ai demandé une heure d'entretien avec madame pour lui apprendre un secret qui n'intéresse qu'elle, cette heure voulez-vous me l'accorder ?

— Il est temps que justice se fasse, dit l'abbé Bernier.

— Eh bien ! ce secret, je le dirai tout haut ; écoutez-moi, madame, reprit le vieillard. C'est l'abbé Bernier qui a reçu la confession du marquis de Perbruck lorsqu'il fut laissé pour mort à l'insurrection de St-Florent.

— C'est vrai, dit l'abbé.

— Eh bien ! monsieur, reprit le comte de X..., vous avez appris dans cette confession le secret de ma vie et de mon innocence, et cependant c'est vous qui m'avez traîné devant ceux à qui je pardonne de me croire coupable et de disposer de ma vie comme de celle du dernier misérable.

— Vous êtes fou ! dit l'abbé avec colère, et quel intérêt puis-je avoir à cela ?

— Vous avez reçu une mission de vengeance que vous voulez remplir et que vous eussiez déjà remplie contre celui qu'on vous a donné à poursuivre, si un avis secret ne l'eût averti de vos sinistres projets.

— Assez d'injures ! s'écria l'abbé Bernier, dont la pâleur était livide ; il faut en finir avec ce traître !

— Monsieur l'abbé, lui dit le comte de X... en le forçant à baisser les yeux sous l'éclair de son regard, je vous défie de jurer sur le Christ que vous me croyez coupable !

— Qu'êtes-vous donc venu faire ici ? dit l'abbé sans répondre à cette solennelle question.

— Vous le savez bien, vous.

A ce moment un grand tumulte eut lieu au dehors. Un message arrivé en toute hâte vint avertir l'assemblée que les républicains n'étaient plus qu'à une demi-lieue de Savenay.

— Eh bien ! dit Fleuriot, que décidez-vous du comte ?

— C'est moi qui en ai décidé, repartit celui-ci.

Et avant que personne eût pu faire un mouvement pour l'arrêter, le comte s'était appuyé un pistolet sur le cœur et tombait sur le sol.

Des cris : Aux armes ! poussés de tous côtés retentirent alors au loin. Les chefs s'élancèrent hors de la maison.

— Venez, madame, dit Marigny, entraînant Mme de Perbruck, il faut fuir. Car, quelle que fût la honte du comte de X..., il avait raison lorsqu'il nous disait de licencier cette armée : on a voulu la garder comme une dernière espérance... Cette espérance sera anéantie dans quelques heures.

— Monsieur de Marigny, dit Mme de Perbruck, on vient de pousser au suicide l'âme la plus généreuse qui ait été, avant que la vengeance l'eût poussée au crime.

XVI.

Nous ne prétendons pas écrire dans ce livre l'histoire des batailles de la Vendée, mais quelques incidens du désastreux combat de Savenay sont trop intimement liés à ce récit pour que nous ne soyons point obligé de le raconter. Peut-être devrions-nous placer aussi à cet endroit les explications qui pourraient apprendre à nos lecteurs quel était le comte de X..., quels avaient été ses rapports avec Mme de Perbruck et comment tout ceci se rattache à l'existence de notre héros, Saturnin Fichet ; mais ces explications trouveront leur place plus tard et au moment où Mme de Perbruck elle-même dut les donner à celui qu'elles intéressaient avant tout et que nous allons voir apparaître dans ce même combat.

Il était trois heures du soir, Lyrot se plaça à l'avant-garde et s'apprêta à recevoir les républicains qui s'avançaient par la principale route. Ceux-ci étaient commandés par le bouillant Westermann, qui ne connaissait guère d'autre tactique que de toujours crier : En avant ! et qui avait dû à ce système d'éclatantes victoires et de terribles défaites. Mais Kléber était avec lui, et au lieu de permettre à Westermann de s'abandonner à son ardeur, il suspendit la marche pendant que lui-même cachait une partie de son infanterie dans les bois qui bordent la route.

Lyrot, qui n'était pas accoutumé à cette apparente incertitude de la part des républicains, s'imagine que Westermann est arrivé seul avec sa cavalerie ; il fait avertir Marigny et Fleuriot, qui étaient encore dans Savenay et leur annonce qu'il a l'espoir d'écraser l'avant-garde républicaine. Il s'élance au pas de

course et repousse la cavalerie de Westermann; mais au moment où, emporté par son ardeur, il a dépassé les troupes cachées dans la forêt, celles-ci se démasquent tout à coup et l'attaquent avec fureur. Lyrot ne démentit pas en ce moment la réputation de courage qu'il avait acquise dans vingt combats. Il reforme ses rangs un moment ébranlés par cette attaque imprévue et lutte à la fois contre Kléber et Westermann. Mais malgré la résistance opiniâtre qu'il oppose, il eût peut-être succombé si tout à coup il n'eût entendu une vive fusillade s'engager dans le bois même d'où les républicains l'écrasaient de leur mousqueterie. Ceux-ci se troublent à leur tour, et, forcés de répondre à l'ennemi inconnu qui les attaque, ils se détournent de la troupe de Lyrot. Le brave Vendéen, au lieu d'opérer sa retraite, profite de cette diversion, attaque à son tour et fait reculer à la fois la division de Kléber et la cavalerie de Westermann.

Peut-être ce premier avantage, poussé avec ce courage désespéré qui animait les malheureux Vendéens, eût-il changé complètement la face de cette bataille, car déjà Fleuriot et Marigny étaient arrivés, et la fusillade s'engageait de tous côtés. Mais la nuit est survenue, un brouillard épais vient ajouter à l'obscurité. Aucun des chefs royalistes ne s'aperçoit qu'un bataillon républicain, attaqué par des ennemis inconnus, est en pleine déroute, et que la division de Marceau qui vient d'arriver, ne reconnaissant pas ceux qui se rabattent ainsi en désordre de son côté, les reçoit à coups de fusil.

Des engagements partiels s'établissent sur une ligne étendue, et ce n'est plus que sous les balles républicaines que tombent les républicains désorganisés. Une attaque furieuse, désespérée, lancée à tout hasard au milieu de ce désordre, eût peut-être dispersé cette armée épuisée de fatigue; mais les généraux royalistes n'avaient plus cette confiance qui commande à la victoire. Assez braves pour mourir, ils n'avaient plus l'enthousiasme qui fait vaincre. Ils cherchent à se reconnaître, reprennent les excellentes positions qu'ils avaient abandonnées pour se porter en avant, et permettent à Marceau et à Kléber de rétablir l'ordre dans leur armée. Ce ne fut qu'en faisant cesser le feu sur toute la ligne que les républicains reconnurent qu'ils ne faisaient, depuis près d'une heure, que se fusiller entre eux; mais la cause même de ce désordre le rendit moins grave, peu d'hommes avaient été tués. Marceau reforma ses bataillons, et bientôt le silence de la nuit ne fut interrompu que par quelques fusillades qui éclataient tout à coup, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Cependant Lyrot, réuni à ses collègues, portait de l'un à l'autre ses remercîmens pour la diversion courageuse qui l'avait sauvé de l'embûche où son ardeur l'avait entraîné; mais chacun s'excusait de ne pas avoir eu cette pensée... Et bientôt on fut à se demander quel était l'ami inconnu qui s'était si audacieusement et si heureusement mêlé au combat.

— Ce doit être un des bataillons que le Morbihan a promis de nous envoyer, dit l'abbé Bernier.

— Ne savez-vous pas, reprit Marigny, que les habitans de Montluc se sont joints à l'armée républicaine? Ne comptons que sur nous-mêmes, messieurs, et peut-être aussi sur cette troupe de braves qui nous a dégagés à Châteaubriant.

— Sur l'homme au masque rouge? dit Lyrot. Vous avez raison, ce doit être lui, car, parmi le fracas du combat, j'ai entendu quelques-uns de ces longs cris lugubres avec lesquels ses soldats se transmettent les commandemens sans qu'on puisse en deviner le sens.

Cependant la nuit avançait. Les généraux royalistes avaient donné à leurs soldats quatre heures de repos sur le champ de bataille même. De cette façon, et durant cette nuit de quinze heures, un tiers des troupes dormait tandis que les deux autres tiers veillaient. Le jour n'était pas levé que toute l'armée était debout. Mais, hélas! cette vigilance, qui eût peut-être sauvé l'armée du Mans, ne devait pas lui servir à Savenay. Ce n'étaient plus d'ailleurs d'inhabiles et timides généraux, comme ceux que la Convention avait d'abord opposés à des ennemis qu'elle trouvait méprisables, qui commandaient l'armée républicaine: c'étaient Marceau, Kléber, Beaupuy, Canuel, et dans les rangs inférieurs Ménars, Savary, tous destinés à laisser des noms célèbres dans l'histoire.

A huit heures du matin, après une nuit passée sous une pluie glaciale, qui, selon l'expression de Benaben, entrait dans la moëlle des os, les royalistes, espérant que l'armée républicaine aura eu moins de constance qu'ils n'en ont eu, s'avancent dans la pénombre de cette funeste matinée. Vain espoir! déjà les positions étaient envahies par les républicains. On croyait les surprendre, et tout à coup on entend retentir de toutes parts l'ordre de l'attaque. Toutefois, les royalistes ne veulent pas paraître avoir attendu qu'on vienne les chercher, ils s'avancent à grands pas, et avec tant d'impétuosité, qu'une fois encore l'avant-garde des républicains plie et se débande. Mais Kléber accourt, il se jette au milieu des bataillons qui hésitent.

— En avant! crie-t-il de sa voix tonnante.

— Nous n'avons plus de cartouches, répond l'officier auquel il s'adressait.

— Servez-vous de la baïonnette!

— Beaucoup de soldats les ont perdues.

— Ecrasez-les à coups de crosses, crie Kléber en se jetant en avant.

A ce moment, le combat s'engage avec fureur; mais déjà la division de Tilly et celle de

Kléber avaient profité de la nuit pour filer au delà des lignes des Vendéens et se porter dans les bois et sur les hauteurs qui commandaient le flanc des royalistes. Pendant que Marceau, multipliant les attaques, tient occupées à la fois les divisions de Fleuriot, de Lyrot et de Marigny, Kléber rejoint sa division et ordonne à Tilly de continuer sa route afin de tourner complètement la ville de Savenay, de façon à y pénétrer par le côté opposé à celui qui est occupé par les royalistes. A peine Tilly s'est-il mis en devoir d'exécuter cet ordre, que Kléber débouche de ses forêts et attaque en flanc Fleuriot et Marigny, qui, décidés à mourir, se tournent vers ce nouvel ennemi et laissent ainsi Lyriot soutenir seul l'attaque de Marceau.

Vainement Fleuriot et Marigny opposent la plus héroïque résistance pour couvrir Savenay, ils voient les rangs entiers des Vendéens tomber autour d'eux, et déjà les munitions leur manquent. A ce moment, des femmes, la plupart à cheval, sortaient de Savenay pour porter des secours aux blessés, elles vont d'abord du côté de Lyrot, mais déjà il reculait sous les attaques successives de Marceau. Parmi elles se trouvaient Mme de Lescure et Mme de Perbruck. Elles retournent du côté de Marigny.

— Rentrez à Savenay! leur crie-t-il, tout est perdu!

Mme de Lescure veut rester.

— Madame, s'écrie alors Marigny, souvenez-vous de ce que je vous ai promis dans des jours plus heureux, c'est qu'ils n'auraient ce drapeau qu'avec ma vie!

Il prend alors des mains du jeune Savoyry le drapeau que Mme de Lescure avait brodé de ses propres mains, et dédaignant de répondre aux attaques de Kléber par le feu inutile des Vendéens, il s'élance à leur tête et attaque à son tour les républicains à la baïonnette.

Quatre fois il s'avance jusque sur leurs rangs, quatre fois le feu impassible des républicains renverse les soldats qui le suivent et l'épargne seul. Fleuriot imite cet exemple sur un autre point, et, deux fois repoussé, il revient encore à la charge. Il semblait que sa tentative dût être aussi inutile que les précédentes, mais tout à coup la ligne des républicains s'ébranle, s'entr'ouvre et laisse apparaître une troupe nombreuse qui a fait dans leurs rangs une large trouée. Un homme masqué commandait cette troupe; il la précipite dans la brèche qu'il vient d'ouvrir, et semble l'élargir pour le passage des Vendéens. Fleuriot s'y élance avec le reste de sa division, et peut ainsi gagner le bois. Mais déjà les républicains se resserrent, et ceux qui viennent de délivrer si audacieusement la division de Fleuriot sont ramenés à l'endroit même d'où ils venaient de dégager les Vendéens.

Marigny, témoin de cette héroïque intervention, reforme les rangs pour tenter une nouvelle charge. Mais il n'était plus temps, Lyriot avait été obligé de se retirer devant Marceau, qui, marchant toujours en avant, allait pouvoir prendre Marigny à revers.

— A Savenay! s'écrie celui-ci.

Toutes les troupes se précipitent de ce côté, culbutant les premières compagnies de Marceau qui veulent se placer entre elles et la ville. Mais tous ne réussissent pas. Près de quinze cents hommes sont séparés de la colonne de Marigny et se trouvent enveloppés par Kléber et Marceau. Ceux-là, sommés de mettre bas les armes, obéissent en criant: Vive la nation! vive la république! et ils sont faits prisonniers. A la vérité ils étaient entre les mains de Kléber et de Marceau, qui n'avaient pas appris comme tant d'autres à salir la victoire par des massacres inutiles. Mais six cents autres se trouvèrent cernés par Westermann. Parmi ceux-là se trouvaient un grand nombre de femmes, et au milieu d'elles Mme de Perbruck, qui avait été témoin de la délivrance de Fleuriot. Au masque rouge qui couvrait le visage de l'intrépide chef qui commandait cette petite troupe, elle avait reconnu cet homme étrange dont lui avait parlé le comte de X..., et dont lui avait aussi parlé Marigny.

Celui-ci lui avait dit qu'elle le retrouverait au milieu des balles et elle avait répondu qu'elle irait l'y chercher; et, en effet, elle s'était approchée de lui pendant qu'il rassemblait ses soldats et qu'il plaçait au centre du carré, qu'il avait fait former, les femmes éperdues, qui couraient de tous côtés, rencontrant de tous côtés aussi des ennemis furieux qui tuaient sans pitié. Déjà cette petite troupe, toujours combattant et toujours marchant, se glissait entre la division de Kléber et Savenay, et était prête d'atteindre un petit bois, qui eût dérobé sa marche aux républicains, lorsque Westermann débouche tout à coup, et le chef inconnu, ses six cents soldats, deux cents Vendéens qui se sont joints à lui, cent femmes à peu près, qu'il avait réunies au centre de son bataillon, se trouvent tout à coup enveloppés.

On leur crie de se rendre. Le chef masqué répond vainement qu'il faut mourir ou se faire jour à travers les républicains. Les soldats épouvantés jettent bas leurs armes et se jettent à genoux. Aussitôt l'implacable Westermann ordonne le feu, et plus des trois quarts de cette troupe tombe assassinée.

Mme de Perbruck avait enfin pu s'approcher du chef masqué, elle allait l'interroger, lorsqu'elle le voit s'abattre à ses côtés; il l'entraîne dans sa chute, et elle reste étendue sur la terre, quoiqu'elle n'eût pas été atteinte. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait, lorsqu'elle entend crier:

— Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, il leur sera pardonné.

Les malheureux Vendéens croient à cette

promesse, faite par un officier républicain, ils se relèvent. Mme de Perbruck allait faire comme eux, mais la main du chef masqué la retient fortement et l'attache à la terre. Cet homme connaissait bien les ennemis auxquels il avait affaire. En effet, à peine les malheureux Vendéens échappés à la première décharge se sont-ils relevés que le feu éclate encore et anéantit ce reste de victimes. Un cri féroce de Westermann célèbre cette horrible victoire. Mais il voit s'agiter sur le sol quelques malheureux que la mort n'a pas encore tout à fait achevés, il lance sa cavalerie au galop sur ce tapis de cadavres et les foule aux pieds des chevaux, puis il continue sa course vers Savenay, où Lyrot et Marigny venaient de rentrer.

Là c'était peut-être un plus horrible massacre.

Comme nous l'avons dit, Tilly avait tourné la ville, et pendant que les royalistes en désordre s'y réfugiaient d'un côté, Tilly l'envahissait de l'autre. Il reçoit à la baïonnette les restes des divisions de Lyrot et de Marigny, poursuivis maintenant par Marceau, Kléber et Westermann réunis: ce ne fut plus alors un combat, ce fut un carnage. Lyrot est percé de vingt coups de baïonnette, les canonniers vendéens sont tués sur leurs pièces.

— Grâce pour ceux qui se rendront, criait Savary, qui, nouvellement arrivé, ne comprenait pas les épouvantables furies de cette guerre.

— J'aime mieux les tuer aujourd'hui que de les fusiller demain, lui répond un soldat...

Et le carnage continue.

Marigny, plus heureux que Lyrot, culbute quelques soldats, qui déjà se répandaient dans la ville et gagne la route de Guérande, où il avait relégué toutes les femmes. Celles qui avaient obéi à l'injonction qu'il leur avait faite de ne point quitter ce faubourg, furent sauvées. Il retourne les deux canons qui devaient protéger cette route en cas d'attaque, se place entre eux et laisse pendant une demi-heure passer les femmes, les enfans, les vieillards, qui fuient avec épouvante. Tout à coup la fuite devient plus terrible, elle entraîne avec elle les vingt canonniers qui devaient servir les pièces sous les ordres de Marigny. Il reste seul avec un paysan nommé Chollet. Tous deux, la mèche à la main, et lorsque le dernier de ceux qui fuient est passé, ils se trouvent en face d'un bataillon de républicains.

Marigny et Chollet lèvent la mèche pour mettre le feu aux pièces, mais tout à coup un jeune officier s'élance devant les républicains et les arrête.

— Ils ont peur, s'écrie Chollet.

Pour toute réponse le commandant fait ranger son bataillon à vingt pas des canons et lui fait mettre l'arme au bras. Lui-même, se plaçant en tête de ses soldats, reste immobile en face des canons pointés contre eux.

Marigny reste immobile de son côté. Plus d'un quart d'heure se passe ainsi.

— Monsieur de Marigny, crie alors le jeune commandant, pensez-vous que les femmes soient assez loin ?

Marigny regarde au loin et s'incline sans répondre.

Alors le commandant se retourne vers son bataillon, immobile devant la gueule des canons.

— En avant! s'écrie-t-il.

Chollet lève la mèche pour mettre le feu à sa pièce, mais Marigny la lui arrache, jette la sienne, et tous deux se retirent sans qu'un seul coup de fusil trouble leur retraite.

Le commandant de ce bataillon s'appelait Savary.

Mais déjà c'en était fait dans Savenay, tout avait été tué.

Comme le soldat l'avait dit à Savary, ceux qui tuèrent ce jour-là eurent raison, car le lendemain, les quinze cents hommes sauvés par Kléber et Marceau, et tous ceux qui d'un autre côté avaient été faits prisonniers furent fusillés. C'est que les représentants du peuple arrivaient toujours à la suite de la victoire.

Mais l'histoire a suffisamment consacré ces atrocités à l'abomination de la postérité. Il faut que nous revenions aux évènements particuliers de ce récit.

Par la présence d'esprit du chef au masque rouge Mme de Perbruck avait échappé à la mort, et, par un hasard providentiel, les chevaux lancés par Westermann sur ces tas de cadavres ne l'avaient pas atteinte.

Déjà le combat était loin, et Mme de Perbruck essayait de se relever lorsque la main qui l'avait retenue une première fois l'arrêta encore.

— De la patience, madame, lui dit la voix de l'inconnu, ne savez-vous pas qu'un geste, un mouvement, peuvent attirer sur nous quelques uns de ces misérables pour qui un assassinat est considéré comme une victoire.

— Ah! s'écria Mme de Perbruck, qui tressaillit malgré elle à l'accent de cette voix, qui êtes-vous? vous qui me parlez ainsi.

— Silence! lui répondit l'inconnu, n'entendez-vous pas marcher à quelques pas de nous ?

En effet, et presque aussitôt, parut un paysan qui avait sans doute imité l'exemple de son chef et qui, comme lui, avait échappé à la mort.

A l'instant où il s'approchait de Mme de Perbruck et de l'inconnu, un coup de feu partit de derrière un buisson et le renversa sur eux. Mais, il faut le dire, ce n'étaient déjà plus les républicains qui commettaient ces cruautés, c'étaient les habitans du pays qui venaient achever l'œuvre des vainqueurs. Du reste, ce qu'ils faisaient contre des royalistes vaincus, ils l'eussent fait de même contre des républicains.

Cet avertissement fit taire Mme de Perbruck. Il lui fallut rester près de cet homme dont la voix l'avait tellement troublée, immobile, muette, couchée dans la boue, couverte de sang et inondée par la pluie glaciale qui ne cessa de tomber pendant toute cette journée. Enfin la nuit arriva, le bruit des fusillades s'éteignit dans Savenay, et bientôt on entendit partir du bois qui longeait la prairie où avait eu lieu cette sanglante exécution. un cri doux et prolongé.

A ce bruit le chef se souleva.

— Il est temps, dit-il à voix basse à Mme de Perbruck; il est temps, répéta-t-il plus haut.

Aussitôt quelques gémissemens répondirent à cet ordre, et des six cents hommes qui avaient occupé cet étroit espace, sept ou huit tout au plus se relevèrent, mais Mme de Perbruck resta immobile.

— Ah! murmura le chef, la pauvre femme est morte.

— Non, lui répondit un de ceux qui venaient de se relever, le froid et la terreur l'ont fait s'évanouir.

— Eh bien, reprit le chef, nous la sauverons.

Il la prit dans ses bras et l'emporta à travers ce champ jonché de cadavres.

QUATRIEME PARTIE.

I.

Durant cette même journée, où périssaient à Savenay les restes de l'armée royaliste, une scène non moins sinistre se passait dans un somptueux hôtel de Nantes. Dans la partie la plus reculée de cet hôtel, trois hommes étaient assemblés. L'un d'eux se promenait activement, les mains derrière le dos. Il était d'une taille élevée mais légèrement voutée. Ses cheveux noirs et huileux tombaient sur ses épaules, sa démarche était brusque, son teint basané; ses yeux petits et hagards ajoutaient à l'expression farouche et commune de son visage. Cet homme était Carrier.

— Nous ne sommes que des enfans, dit-il d'une voix brusque et rauque, Billaud-Varennes et Maillard ont tué douze mille prisonniers à Paris en moins de cinq jours, et je n'en ai pas encore tué deux mille.

— Cependant, répondit l'un des deux autres hommes, le tribunal révolutionnaire va aussi vite que possible pour les condamnations; les prisonniers ne font qu'entrer et sortir, c'est à peine si on leur demande leur nom, ils sont immédiatement condamnés.

— Tais-toi, Lamberty, dit brusquement Carrier, j'ai beau le presser, j'ai beau le menacer, je n'ai pas pu obtenir plus de deux cents condamnations par jour. A ce compte il nous faudra plus de trois mois pour débarrasser un peu les prisons et faire place à de nouveaux brigands. Guillotin était un imbécile, et son invention n'est bonne que pour les voleurs et les assassins, mais ce n'est pas ainsi qu'on peut arriver à exterminer rapidement les ennemis de la république.

— N'êtes vous pas le maître de les faire fusiller? dit le troisième personnage.

— Ne sais-tu pas, Fouquet, répondit Carrier à celui qui venait de lui parler, que les soldats hésitent et que le plus souvent ils refusent de recommencer pour ceux qui ne sont pas tombés du premier coup. Non, non, pas de fusillade, il nous faut autre chose.

Les deux affidés de Carrier se regardèrent tout épouvantés eux-mêmes des desseins de leur maître.

— J'attends quelqu'un, reprit Carrier après un moment de silence, et j'espère avoir découvert le moyen d'expédier la besogne. Mais parlons d'autre chose. Avez-vous trouvé les hommes que je vous ai demandés? ajouta-t-il en s'asseyant près de la table où se tenait le terrible conseil.

— Ils doivent venir ici dans une heure; vous les passerez en revue et vous leur direz ce que vous attendez d'eux.

— C'est bien, dit Carrier; et quels sont ceux que tu as choisis?

— Je suis allé, répondit Lamberty, dans les cabarets de la Basse-Fosse, où se réfugient les déserteurs de la marine; j'ai recruté là une douzaine d'hommes déterminés et que rien n'épouvante.

— Ceux-là, dit Carrier, nous accompagneront dans l'exécution du projet que je médite, mais ce n'est pas là précisément les hommes qu'il me faut. Je veux des hommes qui sachent lire et écrire. Si j'ai besoin de bras qui exécutent, il me faut aussi des intelligences capables de me comprendre.

— Je crois avoir trouvé votre affaire mieux que Lamberty, reprit Fouquet avec une vanité féroce; je suis allé à la prison pour dettes, j'ai rencontré là quelques-uns de ces malheureux à qui la rigueur des aristocrates fait expier le malheur d'avoir fait des affaires qui n'ont pas réussi; je les ai avertis de vos projets et j'ai laissé les portes ouvertes. Vingt se sont échappés et seront ce soir ici. Je ne suis pas descendu dans les cabarets de la Basse-Fosse pour en recruter d'autres, mais je suis allé dans la maison de jeu du quartier Graslin. J'y ai trouvé quelques fils de famille ruinés par nos bonnes amies, quelques bons vivans qui ont coutume

de répondre à leurs créanciers par des coups de bâton et au besoin par des coups d'épée; vous en aurez au moins trente ce soir, et s'il vous en faut davantage...

— Ce sera assez, dit Carrier, s'ils sont actifs: du reste tout le monde aura ses fonctions, vos hommes comme ceux de Lamberty. Je leur taillerai de l'ouvrage à tous.

Une heure après on introduisit dans un vaste salon cinquante ou soixante misérables; c'était le rebut de la société, non pas en ce sens que ces hommes appartinssent aux plus basses classes du peuple, mais parce qu'il n'en était pas un, qui dans des temps plus calmes, n'eût été condamné, pour ses crimes au bagne ou au gibet: c'étaient des escrocs, des banqueroutiers, des faussaires, c'étaient des caissiers qui avaient volé leur patron, c'était, enfin, cette écume de la société moyenne, bien plus infâme et bien plus cruelle que l'écume même de la populace. Presque tous étaient jeunes encore, mais tous paraissaient dégradés par la débauche.

Lorsque Carrier entra il se promena silencieusement au milieu d'eux, comme un général dans les rangs de ses soldats, et de même que le général sourit en voyant la bonne tenue de ses troupes, de même Carrier parut content à l'aspect de ces visages farouches, de ces regards abjects, de cette dégradation anticipée imprimée sur le front de ces misérables.

— C'est bien, dit-il en se retournant d'un air d'approbation vers celui de ses deux infâmes lieutenans qui lui avait amené cette troupe immonde.

Carrier se plaça bientôt au milieu du salon et fit faire le cercle autour de lui.

— Soldats de la compagnie de Marat, leur dit-il, car c'est là le nom pur et illustre que vous porterez désormais, vous êtes appelés à sauver la patrie, à purger la Bretagne de tous les traîtres, de tous les brigands qui l'infestent; vous arroserez de leur sang l'arbre de la liberté pour qu'il s'élève grand, fort et impérissable.

Un hurlement d'approbation répondit à ces premières paroles.

— Mais vous n'êtes pas seulement des soldats, ajouta Carrier, vous êtes encore des magistrats.

Ce nom honorable appliqué à cette bande de misérables fit reculer quelques-uns d'entre eux.

— Voici, continua Carrier, les fonctions dont je vous investis: partout où vous soupçonnerez des coupables, partout où vous croirez qu'il y a des suspects, des étrangers, des malveillans ou des modérés, vous devez être présens. Interrogez-les, arrêtez-les. Si l'on vous ferme les portes, faites-les ouvrir au nom de la loi; si vous n'êtes pas en force suffisante, requérez la gendarmerie, les gardes nationaux, la troupe elle-même. Je les place tous sous votre commandement. Vous voyez quels sont vos pouvoirs. Si vous voulez être fidèles à votre mandat, aucun des ennemis de la république ne pourra vous échapper. Surtout, point de pitié! N'écoutez ni les larmes ni les prières! Ne vous laissez attendrir ni par la vieillesse ni par l'enfance, et si quelqu'un de vous ne pouvait résister aux attraits de la beauté, je fermerai les yeux durant quelques jours, pourvu que celle que vous aurez distinguée soit restituée au bourreau lorsque vous en serez las.

Si l'histoire n'avait juridiquement attesté ces épouvantables horreurs, nous hésiterions à les détailler.

A ces paroles de Carrier répondirent des acclamations furieuses, on battait des mains, et chacun de ces forcenés faisait au milieu des plus affreux juremens le serment d'être implacable.

— Braves amis, reprit Carrier, toute peine mérite salaire, les appointemens de chacun de vous sont fixés à trois cents francs par mois et je laisse à votre probité le soin de remettre à la commune tout ce que vous saisirez dans la demeure ou sur la personne de ceux que vous arrêterez.

Ce fut un nouvel enthousiasme et de nouveaux sermens.

— Et maintenant, leur dit Carrier, allez, et dès ce soir vous entrerez en fonctions. Une ceinture rouge et un plumet rouge vous désigneront au respect du peuple et aux autorités.

Après ces paroles, ces misérables se retirèrent conduits par Lamberty. Fouquet se rendit à la commune pour y apporter la nouvelle de cette exécrable institution.

Carrier était seul depuis quelques momens lorsqu'à la porte du cabinet où il s'était retiré se montra une femme d'une rare beauté.

Celui qui écrit ces lignes était bien jeune la première fois qu'il vit cette femme. Elle était à la fenêtre d'une maison isolée: sa pâleur livide, son excessive maigreur, n'avaient pas encore effacé cette beauté célèbre. De longs cheveux noirs, des yeux bleus, des lèvres minces, un nez légèrement courbé, lui donnaient un air de hauteur remarquable.

Ce fut un hasard bien rare qui permit à l'auteur de ce livre de voir cette femme, car sa maison était constamment fermée. Jamais les persiennes ne s'ouvraient, jamais une personne étrangère ne venait frapper à cette porte, et il se souvient encore que lorsqu'il passait devant cette maison avec le domestique qui le conduisait à l'école, jamais celui-ci ne manquait de l'entraîner du côté opposé de la rue, en disant d'un ton épouvanté et comme s'il eût passé devant une tombe ou un échafaud:

— Ne touchez pas à ces murs, c'est la maison de la maîtresse de Carrier.

Cependant près de vingt ans s'étaient écoulés depuis que la tyrannie féroce de Carrier avait passé sur la ville de Nantes. Mais le souvenir de ses crimes était encore si vivant qu'il pesait

comme un anathème sur la misérable femme sortie encore plus sanglante que flétrie des embrassemens de ce monstre.

Mais à l'époque dont nous parlons elle n'était pas proscrite, elle régnait en souveraine sur le bourreau de Nantes.

Lorsqu'elle parut devant Carrier, celui-ci se retourna vers elle et lui dit d'une voix brusque :

— Eh bien ! que veux-tu, Angélique ?

— Tu nous avais promis une fête pour ce soir, répondit cette femme, voici la soirée qui s'avance et je ne vois rien de prêt.

— Allons, allons, lui dit Carrier, ne sois pas si impatiente ; attends un peu, et si cette fois tu n'es pas contente, je ne sais plus en vérité qu'inventer pour satisfaire tes caprices.

— Ne viens-tu pas à la comédie avec moi ? reprit Angélique, et me laisseras-tu seule dans ma loge comme tu fais depuis quelques jours ?

— Tu sais, répondit Carrier d'un ton sombre, que je hais les réunions publiques, on vient m'y assiéger de tous côtés de demandes que je ne veux pas entendre.

— T'a-t-on dit, reprit Angélique, que le président du tribunal révolutionnaire s'est présenté trois fois, et que les membres de la commune sont venus aussi quatre fois dans la journée?

— Et que leur as-tu fait répondre ? dit Carrier.

— Comme à l'ordinaire, répondit Angélique, je leur ai fait dire que tu étais malade, et que tu ne pouvais recevoir personne. Mais la commune et le tribunal étant remontés ensemble dans l'hôtel, ils ont dit qu'ils reviendraient ce soir encore.

— Que me veulent-ils ? qu'ont-ils à me dire ? dit Carrier avec colère, je leur transmets mes ordres, qu'ils les exécutent. Je leur désigne les coupables, leur affaire c'est de les condamner et de les mener au supplice. Je ne veux point les voir.

— Il faut que je te prévienne aussi, dit Angélique d'un ton railleur, que ces messieurs (et ce mot était une dénonciation dans la bouche de celle qui le prononçait), je dois te prévenir que ces messieurs ont déclaré qu'ils ne quitteraient pas l'hôtel sans t'avoir vu.

— Ah ! ils veulent me voir absolument, s'écria Carrier, eh bien ! dis qu'on les laisse entrer, ils sauront ce que c'est que de pénétrer dans l'antre du lion.

— Ah ! puisque c'est ainsi, dit Angélique en se jetant sur un canapé, j'aime autant cela que d'aller au théâtre, je suis curieuse de savoir comment tu vas les arranger.

— Non, dit Carrier, il faut que tu paraisses ce soir à la comédie. Si tu rencontres Francastel, invite-le à souper pour ce soir ; rassemble aussi quelques-uns de nos fidèles ; n'oublie pas d'amener celles de tes amies qui aiment le plaisir et la joie. Je t'ai promis une fête, Angélique, je veux qu'elle soit digne de mon impératrice, ajouta-t-il avec un sourire hideux. Va, et je te réponds que tu seras contente de moi.

Angélique se retira, et bientôt après on vint annoncer à Carrier qu'un homme se disant patron d'une barque hollandaise demandait à lui parler.

— Enfin ! s'écria Carrier en se levant avec une joie sauvage.

Immédiatement entra un homme d'une taille colossale ; son visage aplati avait un air d'idiotisme et presque d'imbécilité.

— Eh bien ! lui dit Carrier, est-ce prêt, Notron ?

L'homme répondit par un signe de tête affirmatif.

— As-tu bien pris tes précautions ?

— Oui, répondit Notron d'une voix caverneuse.

— Les soupapes sont pratiquées ?

— J'ai fait l'ouvrage moi-même. Au signal qu'il vous plaira de donner, le bateau coulera avec toutes ses marchandises.

Carrier ouvrit un secrétaire, y prit quelques rouleaux d'or, et reprit :

— Le prix de ton bâtiment a été payé ; voici pour ton silence.

Il lui remit l'argent, que l'autre compta exactement. Il y avait cinquante louis. C'était le prix de plus de huit cents têtes ; la république ne les estimait pas très haut.

— Mais ce n'est pas tout, dit Carrier ; il faut que tu me trouves d'autres navires et que tu me les disposes de même.

Notron le regarda.

— Savez-vous, lui dit-il en baissant la voix, que vous pouvez loger huit cents personnes dans ma barque ?

— C'est bien peu, dit Carrier. Mais, ajouta-t-il en riant, quand il y a place pour huit il y a place pour neuf, quand il y a place pour neuf il y a place pour dix, ils y mettront de la complaisance et se serreront un peu.

— Et quel jour faites-vous votre expédition ? reprit Notron.

— Attends-moi ce soir vers minuit au plus tard, mais attends-moi.

Le patron se retira et Carrier fut averti que les membles de la commune et ceux du tribunal révolutionnaire l'attendaient dans le même salon où quelques heures auparavant il avait reçu les misérables qu'il avait investis d'exorbitans pouvoirs.

Avant d'entrer, Carrier s'arrêta à la porte et entendit Lamberty qui disait insolemment :

— Les gens de la maison se sont trompés, le citoyen Carrier ne peut vous recevoir, il est malade.

— Il a cependant reçu, il y a peu de temps, une troupe d'hommes.

— Qui te l'a dit ? fit Lamberty en s'adressant à celui qui avait pris la parole.

— Mais les gens mêmes de la maison.

— Eh bien! que t'importe, Carrier reçoit qui il veut.

— Mais, reprit un autre, il est impossible d'administrer ainsi. Le citoyen représentant devient invisible; a-t-il peur de nous?

A ces mots Carrier entra violemment dans le salon.

— Qui dit que j'ai peur? s'écria-t-il en promenant sur l'assemblée un regard farouche; qu'il parle, qu'il se montre, et ajouta t-il en frappant sur la poignée de son sabre, je lui apprendrai si j'ai peur.

Carrier, comme tous les scélérats, était un lâche, mais il savait, au besoin, jouer l'audace au point d'intimider les plus résolus.

A son aspect, le plus profond silence succéda aux murmures qui éclataient un moment avant. Il reprit aussitôt avec l'accent du plus profond mépris:

— Eh bien, vous vous taisez maintenant; n'est vous qui avez peur. Parlez donc, que me voulez-vous? Est-ce une trahison que vous venez me proposer, que vous n'osiez parler?

— Citoyen représentant, répondit un des membres du comité, le tribunal révolutionnaire demande qu'on lui laisse quelque répit. Il désire porter plus d'ordre et de mesure dans ses jugemens; à peine s'il a le temps de constater l'identité des coupables, et il a appris avec douleur que plusieurs individus avaient été condamnés sous des noms qui n'étaient pas les leurs.

— Les noms qu'ils avaient pris les ont-ils fait connaître pour de bons patriotes? reprit brutalement Carrier. Non, puisque vous les avez condamnés. Eh bien! les noms qu'ils vous cachaient vous les eussent montrés plus coupables encore. Frappez, frappez, vous dis-je, c'est votre devoir.

— Mais, citoyen, dit vivement un membre de la commune, sommes-nous donc des instrumens aveugles?

— Aveugles et stupides, repartit Carrier; car vous n'êtes bons à rien, vous ne faites rien, mille complots se trament dans l'ombre, les prisons regorgent et menacent, il me faut d'autres bras pour agir.

— Est-ce donc dans l'intention de nous destituer que vous avez établi cette compagnie de Marat, dont vous nous avez fait signifier la création.

— Non, messieurs les élus du peuple, non, dit Carrier en ricanant; c'est au contraire pour vous laisser dormir en paix dans vos places. Ils feront la besogne que vous ne savez pas faire, ils donneront les ordres que vous ne savez pas donner.

— Et, s'écria l'un des membres de la commune, il faudra leur obéir!

— Ne m'obéissez-vous pas! s'écria Carrier. Sachez donc, tièdes patriotes! misérables modérés qui vous êtes! sachez donc que chacun de ces hommes est un autre moi-même et que vous lui obéirez comme à moi! Qui donc a parlé de désobéissance ici? Lamberty, Fouquet, ajouta-t-il, en se tournant vers ses deux lieutenans, où sont les traîtres qui murmuraient quand je suis arrivé? quel est celui qui veut voir s'il vaut mieux être assis au banc des juges ou sur celui des accusés. Ah! je vous comprends! Quelques-unes de vos créatures se trouvent parmi les prisonniers, ce que vous appelez des parens, des amis, et vous demandez du répit, et vous éprouvez de la douleur des jugemens que vous avez prononcés. Ah! c'est ainsi! eh bien! eh bien! ce sera votre tour. Les clubs me sollicitent; je résistais. Ils me demandent votre tête, je la leur promets... Ah! c'est ainsi que vous tenez compte de ma douceur et de mon humanité.

Un ricanement échappa à l'un des membres de la commune à ce mot prononcé par Carrier.

— Ah! tu ris, misérable aristocrate! fit le féroce proconsul.

Et à l'instant même il frappa le malheureux d'un soufflet.

— C'est trop! s'écria l'insulté en prenant une position menaçante.

Carrier tira son sabre et reprit avec la rage d'une bête fauve aux abois:

— Et vous venez tous ici pour m'assassiner sans doute? A moi Lamberty! Fouquet! à moi les patriotes!

Une douzaine de sans-culottes qui servaient de gardes du corps à cet infâme parurent aussitôt le sabre et le pistolet au poing.

— Eh bien! continua Carrier, est-ce là ce que vous voulez? à notre tour donc.

Et il s'avança le sabre levé contre les membres de la commune et du tribunal révolutionnaire qui se reculèrent avec épouvante en s'écriant:

— Nous obéirons, citoyen Carrier.

— Allez donc, indignes patriotes, froids amis de la liberté, allez et tâchez de mériter le pardon que je vous accorde.

Tous se retirèrent alors sans qu'aucune voix osât protester contre cette exécrable tyrannie, sans qu'un sentiment d'honneur s'élevât contre de si sanglans outrages.

Encore une fois il faut à de pareils actes le témoignage de l'histoire, pour qu'on puisse y croire. Et cependant, alors même qu'on est obligé de les admettre comme certains, ils restent incompréhensibles. Si la commune et le tribunal révolutionnaire eussent obéi aux ordres de Carrier avec la passion et l'aveuglement d'hommes qui poursuivent avec la même fureur une même pensée, on comprendrait leur férocité. Mais ces hommes avaient horreur des excès dont ils étaient les instrumens, ils s'arrêtaient malgré leur terreur dans la voie

sanglante où on les poussait, ils comprenaient leurs crimes, et les prenaient en horreur. Alors ils croyaient se sentir le courage de ralentir cette terrible extermination dont ils étaient les agens; alors ils venaient frapper à coups redoublés à la porte de Carrier pour lui faire entendre la vérité; ils y venaient décidés à mourir; mais une fois en sa présence ils hésitaient, ils tremblaient; les fureurs tragiques du tigre les glaçaient d'effroi. Et cependant quel était leur suprême danger? La mort. La mort, ils l'avaient prévue, ce n'était donc pas de cela qu'ils avaient peur.

De quoi donc avaient-ils peur? d'un homme; oui, d'un homme, et surtout d'un mot.

Voilà ce qui semble inexplicable, et voilà cependant ce qui est vrai: la terreur régnait... la terreur! quelque chose de bas, de rampant, de glacé qui asservissait tous les cœurs, dégradait tous les courages, brisait toutes les volontés.

L'effroi que peut inspirer un monstre comme Carrier est indicible: c'est le serpent vénéneux dont l'œil sanglant enlève au malheureux, qui le découvre près de lui, la force de fuir et de se défendre. Et qu'on ne s'imagine pas que ce fût là le sentiment de quelques-uns et de quelques instans, toute la population nantaise frémissait au nom de Carrier, ce dieu sanglant de la terreur.

Ce nom, on n'osait le prononcer dans le secret des familles; il semblait que les murs allaient s'écrouler et s'abattre sur la tête de ceux qui eussent parlé du proconsul. Quinze ans après le passage sanglant de Carrier à Nantes et lorsqu'il avait été puni de ses forfaits, ce souvenir était encore si puissant dans l'esprit de ceux qui avaient survécu à cette effroyable tempête, que si un homme fût entré dans un salon en criant: Voici Carrier! tout le monde eût pâli, et les femmes et les timides se fussent levés pour s'enfuir.

II.

Cependant les membres de la commune et du comité révolutionnaire s'étaient retirés, et Carrier était resté seul avec ses lieutenans Fouquet et Lamberty.

— Ah! s'écria-t-il, ils hésitent, eh bien, ils marcheront ou ils seront emportés par le torrent révolutionnaire que j'ai enfin mis à mes ordres.

— La felouque du patron est-elle prête? dit Fouquet.

— Oui, répondit Carrier en s'asseyant devant une table où il écrivit quelques mots. Mais aussitôt il se leva, déchira le papier, jeta les morceaux au feu et les suivit des yeux jusqu'à ce que le dernier fût entièrement brûlé.

Lamberty et Fouquet se regardèrent. Carrier, en effet, s'était oublié. Jamais il n'avait voulu donner un écrit, jamais il n'avait voulu laisser entre les mains de personne la trace d'un de ses forfaits.

On a osé dire que Carrier fut un de ces féroces aveugles qui croyaient servir de bonne foi les projets de la Convention. Ce n'était pas vrai: Carrier avait la conscience de ses crimes; il savait aussi bien que personne qu'il dépassait les plus farouches intentions de l'assemblée souveraine, et la meilleure preuve qu'on puisse en donner, c'était le soin minutieux qu'il mettait à faire disparaître toutes les traces de ses ordres sanguinaires.

— Fouquet, dit-il lorsque le dernier morceau de papier fut consumé, tu iras à la prison du château et tu diras que l'on délivre mille à douze cents prisonniers.

— Quel prétexte donnerai-je?

— Tu diras au commandant que je viens d'ordonner leur translation à Paimbœuf pour prévenir un trop grand encombrement.

— Le navire est donc prêt? dit encore Fouquet.

Carrier le regarda d'un air familier et caressant.

— As-tu envie de l'essayer? lui dit-il.

Fouquet pâlit.

— Où est-il? reprit Lamberty.

— En face du vieil hôpital.

— Qui conduira les prisonniers?

— Eh parbleu! la garde nationale, les volontaires; le reste nous regarde. Où sont vos hommes?

— Au café de la Comédie, reprit Lamberty.

— Qu'ils soient tous ici à une heure du matin; je veux les installer moi-même dans la plus agréable de leurs fonctions. A propos, j'ai oublié de nommer un chef à ma compagnie de Marat. Y as-tu pensé, Fouquet?

— J'ai fait espérer ce grade à un nommé Gabriel Chevelin, qui a envoyé son père et sa mère à la guillotine parce que c'étaient des aristocrates.

— Je le nomme, fit Carrier. Ah! Lamberty, tu te laisses battre par Fouquet.

— Tu te trompes, citoyen représentant, dit Lamberty d'un air de vanité, car c'est moi qui l'ai désigné à Fouquet.

— A la bonne heure! à la bonne heure! dit Carrier, je vois que vous me comprenez tous les deux. Et maintenant, hâtez-vous, nous soupons à dix heures.

— Nous y serons, reprirent les deux lieutenans, et ils s'éloignèrent.

Un moment après Angélique parut.

— Seule? lui dit Carrier.

— Le grand salon est plein, répondit gracieusement Angélique; jamais je n'ai trouvé tant d'empressement; va, Carrier, va, tu triomphes, tu es véritablement le représentant d'un grand peuple.

— Tu me flattes, Angélique, dit Carrier en

s'asseyant amoureusement près d'elle; est-ce que tu me trompes ?

Angélique le regarda avec attention, et après un moment de silence elle lui dit :

— Est-ce que tu me soupçonnes ?

A son tour Carrier l'examina et lui dit :

— Et si je te soupçonnais ?

— Si tu me soupçonnais, Carrier, je ne serais déjà plus ici; tu m'aurais déjà envoyée au tribunal révolutionnaire. Tu n'attendrais pas pour cela d'être sûr que je te trompe.

— Tu me crois donc méchant ?

— Non... mais je t'aime assez, moi, pour comprendre toutes tes vengeances, repartit amoureusement Angélique. Oh ! si tu me trompais, toi, Carrier, je te tuerais... ou je te dénoncerais !

Le tigre sourit avec vanité.

Ces deux amans, qui se promettaient la mort, étaient dignes l'un de l'autre. Bientôt ils passèrent dans le salon. Une agitation singulière y régnait.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau ? dit Carrier en se mettant le dos à la cheminée.

— Quoi, dit l'un des assistans, n'as-tu pas appris que les royalistes ont été écrasés aujourd'hui même à Savenay ?

— A-t-on fait des prisonniers ? dit Carrier.

— On a fusillé jusqu'à la nuit.

— Ah ! dit Carrier avec amertume, Bourbotte et Prieur sont jaloux de moi.

— Cependant on dit que Marceau et Kléber ont promis leur pardon à quelques milliers d'hommes qui ont mis bas les armes.

— De quoi se mêlent-ils ? s'écria Carrier avec fureur ; qu'ils se battent, c'est leur affaire. Ah ! Bourbotte se laisse intimider.

— Les prisonniers sont dirigés sur Nantes, répondit quelqu'un.

— Vraiment ! s'écria Carrier avec joie ; voilà une bonne nouvelle. Ah ! on les envoie à Nantes ! Les logemens seront faits. C'est bien... c'est bien, ajouta-t-il en se frottant les mains ; la soirée commence bien, j'espère qu'elle finira de même.

Alors Carrier se mit à papillonner.

C'était une société étrange et dont nous n'avons aucune idée que celle d'un pareil salon. Ce n'étaient pas seulement des courtisanes éhontées qui se trouvaient là, il y avait aussi quelques femmes appartenant à d'honorables familles et qui n'avaient pas oublié toute retenue ; mais elles venaient s'associer aux joies de Carrier sous l'impulsion du même sentiment qui avait fait accepter aux membres de la commune les menaces et les outrages de ce misérable.

Avant d'entrer dans cette maison, on avait versé bien des larmes. En effet, Angélique, en arrivant au théâtre, avait promené un regard impérieux sur toute la salle, et, dans un instant, elle avait choisi ses favorisés et ses victimes. Quelques furieux avaient été appelés dans sa loge par un sourire gracieux ; ils étaient accourus avec empressement et avaient accepté l'invitation comme une faveur ; d'autres avaient été avertis, par un regard menaçant, qu'Angélique s'étonnait de ce qu'ils n'étaient pas encore venus déposer leurs respects aux pieds de la souveraine de Nantes. Il avait fallu céder, et, à leur tour, ils avaient reçu des invitations pour eux et leurs femmes.

Celles-ci, comme de coutume, s'étaient d'abord révoltées contre la faiblesse de leurs maris. Ce n'était pas seulement l'horreur qu'inspiraient à tout le monde les crimes de Carrier qui les poussait à vouloir refuser, c'était encore l'impureté des orgies auxquelles il fallait assister ; mais après le premier mouvement de révolte on avait dû réfléchir ; un refus, c'était la mort, la mort pour soi, pour ses enfans si on en avait, pour sa mère, pour son père s'ils vivaient encore. Alors on cédait, on se rendait dans le salon de Carrier et l'on effaçait la trace de ses larmes, car cet homme avait plus d'une fois dit au sérieux ce mot devenu plus tard si bouffon dans une illustre parade : « Le premier qui ne s'amuse pas, je lui fais couper la tête. »

Carrier, heureux d'une victoire qui lui promettait de nouvelles victimes, s'était approché d'une femme qu'il ne connaissait pas. Cette femme était d'une éclatante beauté, et Carrier l'avait remarquée tout d'abord.

— En vérité, citoyenne, je suis charmé que tu sois des nôtres, lui dit-il galamment. Qui es-tu, dis-moi, pour que je sache à qui je dois tant de reconnaissance ?

— Je m'appelle Louise, lui répondit gracieusement cette femme.

— Est ce là ton seul nom ?

— J'ai oublié l'autre.

— Comment cela ? tu ne sais pas le nom de ton père ?

— Le nom de mon père était celui d'un aristocrate, je ne veux plus le savoir.

— Ah ! voilà qui est d'une brave et bonne patriote, la belle ; mais n'as-tu pas une famille, des frères, des sœurs que tu veuilles protéger ?

— Je suis orpheline.

— Et tu n'es pas mariée ?

Cette femme regarda Carrier d'un air de coquetterie :

— J'attends un mari qui me plaise.

— Ou un amant.

— Le nom n'y fait rien.

Pendant que Carrier causait ainsi dans un coin, Angélique l'observait d'un air soupçonneux.

— Lamberty, dit-elle en appelant près d'elle ce lieutenant de Carrier, quelle est cette femme qui est là au coin de la cheminée ?

— Je ne la connais pas.

— Qui l'a amenée ?

— Je vais le savoir, dit le lieutenant, et il se promena dans les groupes.

— Allons, citoyen Carrier, disait cette femme, ne me parlez pas de si près ; voilà la belle Angélique qui tourne de notre côté des regards menaçans.

— Laisse-la s'irriter, repartit Carrier, si elle veut faire la jalouse d'une manière gênante, je saurai la faire taire.

— Toi, allons donc ! tu n'oserais pas. Tu es déjà tout embarrassé de l'audace que tu as eue de m'approcher ; je parie que tu n'oserais pas rester avec moi jusqu'au souper.

— C'est ce que tu verras.

— Me mettras-tu à table à côté de toi ?

— Certainement.

— Et si je te demande un moment d'entretien particulier, me l'accorderas-tu ?

— A l'instant, dit Carrier.

— Plus tard, repartit Louise, je ne veux pas la faire mourir de jalousie.

Cependant Lamberty s'était approché de la plupart des invités et les avait questionnés sur la belle inconnue. Personne ne savait qui elle était, personne ne l'avait amenée.

Lamberty alla porter cette réponse à Angélique, qui se leva et alla droit à l'étrangère.

— Dis-moi, je te prie, citoyenne, lui dit-elle, quel est celui de ces messieurs qui est ton amant, ton frère ou ton père, pour que je puisse lui faire mon compliment.

— Je n'ai ni frère, ni mari, ni père, ni amant dans ce salon, repartit Louise, je suis venue seule.

— Et sur quelle invitation es-tu venue ?

— Sur l'invitation du citoyen Carrier, répondit cette femme avec une rare résolution.

— Ah ! vraiment ! tu ne m'avais pas annoncé cette aimable visite, citoyen Carrier, dit Angélique la pâleur sur le front.

— Tu vois, dit Carrier, qu'elle s'annonce très bien d'elle-même.

Cette réponse fut accompagnée d'un regard si menaçant, qu'Angélique se retira.

Mais aussitôt elle prit Lamberty à part.

— Il faut que cette femme ne sorte pas vivante de cet hôtel, lui dit-elle.

— Mais..., dit Lamberty en hésitant, si Carrier la protège...

— Tu as raison, dit Angélique ; n'en parlons plus.

Puis elle reprit tout haut :

— L'heure se passe et le souper n'arrive pas. Je m'en vais le presser.

Elle quitta aussitôt le salon, mais au lieu de s'occuper du festin, elle courut dans sa chambre, ouvrit une cassette cachée au fond d'un secrétaire à secret, y prit de l'or, des diamans, quelques papiers, les mit dans ses poches et choisit dans sa garde-robe un manteau dont elle s'enveloppa. Mais presque aussitôt elle entendit un bruit de pas, et la porte de sa chambre s'ouvrit. Elle jeta son manteau.

— Que fais-tu là ? lui dit Carrier.

— J'étais venue ajouter quelques bijoux à ma parure, répondit Angélique. Ah ! Carrrier je ne suis plus assez belle.

— Je ne veux pas de scènes de jalousie, entends-tu ; je suis venu pour t'en prévenir... Allons, rentre au salon, et prends garde à la façon dont tu te conduiras. Du reste, je te préviens que les portes de l'hôtel sont fermées.

— Elles le sont tous les jours.

— Oui, pour ceux qui entrent ; mais, ce soir, elles le sont pour ceux qui veulent sortir.

— Ah ! dit Angélique en riant, tu croyais donc que je voulais partir ? tu te trompes, Carrier. Ne sais-tu pas ce que je t'ai dit : Si tu m'es jamais infidèle, je te tuerai.

— C'est bon, dit Carrier ; en attendant, je t'avertis que le souper nous attend.

— Je te suis, dit Angélique.

Et profitant d'un moment où Carrier gagnait la porte, elle s'empara d'un couteau et le cacha dans l'une de ses poches.

Tous deux rentrèrent au salon. L'empressement de tous les invités autour de la nouvelle venue dut prouver à Angélique que chacun pensait que son règne était prêt de finir. Elle supporta le coup de bonne grâce et invita gaîment les convives à passer dans la salle à manger.

Il se trouva là heureusement pour Angélique un homme qui fut assez intrépide ou assez peu clairvoyant pour lui donner le bras ; sans cela elle fût restée seule. Quant à Carrier, il offrit triomphalement la main à sa nouvelle adorée en lui disant :

— Sais-tu que tu as été admirable de sang-froid, en répondant à Angélique que c'était moi qui t'avais invitée à souper.

— N'inspires-tu pas le désir de te connaître, à tous ceux qui ont un cœur véritablement républicain, à tous ceux qui admirent et qui aiment le courage uni à la force ?

Carrier était ivre de sa nouvelle conquête. Angélique, de son côté, voulant affecter l'indifférence et la sécurité, redoubla de gaîté et de joyeuses provocations envers ses convives. Depuis une heure, les vins circulaient avec profusion, les paroles les plus licencieuses et les plus féroces à la fois couraient d'un bout de la table à l'autre. Carrier, poussé hors des limites de toute raison, tenait à la belle Louise des propos que celle-ci accueillait en riant, mais en même temps de façon à faire croire au terrible proconsul qu'il avait trouvé une âme encore plus capable que celle d'Angélique de comprendre ses féroces passions.

Cependant celle-ci avait profité du désordre du souper pour en accélérer le service ; Carrier ne s'occupait que de sa voisine et semblait oublier tous ses autres convives. Angélique,

qu'une cruelle impatience semblait agiter, finit par se lever et s'écria d'une voix éclatante :

— Au succès de la fête que Carrier nous a promise pour cette nuit.

— Une fête ! reprit celui-ci, troublé dans l'entretien qu'il poursuivait avec ardeur, tu as raison en effet ! J'ai promis une fête à mon impératrice, et c'est à toi que je la dédie, ajouta-t-il tout bas en se penchant vers Louise.

— Et où doit se pâsser cette fête ? reprit celle-ci.

— Sur la Loire, ma belle ! c'est une fête aux flambeaux !

Louise se détourna d'un air dépité, et Carrier lui dit d'un ton sombre :

— Cela te déplaît-il ? citoyenne.

— Je supposais, reprit celle-ci froidement, que tu préférais rester avec moi.

— Allons, frères et amis, s'écria Carrier, en se levant de table, l'heure est venue. Les barques sont prêtes, n'est-ce pas Lamberty ?

Celui-ci répondit affirmativement.

— Eh bien, partez ! j'irai vous rejoindre bientôt. N'oubliez pas que j'espère vous retrouver tous, ajouta-t-il avec un de ces regards menaçans qui promettaient la mort à celui qui oserait désobéir à ses ordres.

Puis pendant que tout le monde se levait il s'approcha de Fouquet et lui dit tout bas :

— Dès qu'Angélique sera sortie de l'hôtel, tu l'arrêteras et tu la conduiras au dépôt des prisonniers.

III.

Angélique observait Carrier, et, au regard qu'il jeta de son côté, à la surprise qui parut sur le visage de Fouquet, elle jugea que quelque ordre sinistre venait d'être donné contre elle. Elle quitta le salon avec les autres convives, mais avant que Fouquet eût pu l'atteindre, elle gagna rapidement l'intérieur des appartements, et de chambre en chambre elle revint jusqu'à la porte du salon où Carrier et Louise étaient rentrés seuls.

Angélique tenait à la main le couteau qu'elle avait caché dans la poche de sa robe. Certaine d'être vouée à la mort, elle ne voulait pas mourir sans vengeance.

La porte qui conduisait du petit boudoir où elle avait pénétré au salon où se trouvaient Louise et Carrier était légèrement entr'ouverte.

Au moment où ils se dirigeaient du salon vers le boudoir, Angélique se retira pour les laisser passer et frapper à son aise. Louise et Carrier entrèrent. Louise était du côté d'Angélique, de facon qu'il était difficile à celle-ci d'atteindre Carrier. Cependant Louise résistait.

— Pourquoi tant de façons ? dit Carrier à Louise ; n'es-tu pas venue ici pour être à moi ?

La jeune fille se recula, et profitant de l'obscurité pour tirer de sa poche un poignard qu'elle y avait caché, elle le leva sur Carrier en s'écriant :

— Je suis venue pour délivrer Nantes d'un monstre tel que toi !

Mais au moment où Louise allait frapper, son bras fut arrêté par la main d'Angélique. Louise se débattit, mais presque aussitôt elle tomba frappée du couteau destiné à Carrier.

Pendant que celui-ci, tremblant et épouvanté, se reculait lâchement dans un coin de ce boudoir, Angélique s'approchait de lui et lui disait avec colère :

— Voilà donc celle que tu me préfères et pour qui tu as voulu me faire guillotiner !

— Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! répondit Carrier, lâche et tremblant qu'il était.

— Oh ! tu peux le faire, maintenant que je t'ai sauvé, dit Angélique ; tu n'as qu'à appeler Fouquet, je sais qu'il m'attend en bas.

—Tais-toi ! tais-toi ! dit Carrier d'une voix rauque et altérée, je sais qu'il n'y a que toi qui m'aimes. Oh ! s'écria-t-il en sortant du boudoir et en allant s'emparer d'un flambeau, j'allais donc être assassiné ! assassiné ! assassiné ! répéta-t-il plusieurs fois avec plus de terreur peut être qu'il n'en avait jamais inspiré aux autres. Mais quelle est donc cette femme ? s'écria-t-il avec rage et en retournant près de l'héroïque victime qui respirait encore. Ah ! elle n'est pas morte... elle n'est pas morte ! ajouta-t-il en tirant son sabre et en la poussant du pied.

— Ne l'achève pas ! s'écria tout à coup Angélique, et peut-être apprendras-tu qui a tramé ce complot.

—Tu as raison, dit Carrier en souriant cruellement. Ah ! c'est ainsi que messieurs de la commune veillent à la sûreté des représentants du peuple ; cela leur coûtera cher. Mais appelle quelqu'un pour qu'on prenne soin de cette femme ; je l'interrogerai moi-même. Appelle Fouquet.

Angélique fit dire à Fouquet de monter. Celui-ci parut bientôt, et Carrier, qui se promenait le sabre à la main autour du corps immobile et sanglant de Louise, se mit à crier dès que Fouquet parut :

— Tiens, regarde, on a voulu m'assassiner, et sans ma bonne Angélique, que j'aime bien, tu le sais, toi ! sans elle j'étais tué, massacré, poignardé... poignardé ! répéta-t-il avec horreur. Oh ! les buveurs de sang ! les buveurs de sang ! ils veulent donc me tuer !

— Tu prendras soin de cette femme, dit Angélique à Fouquet ; nous découvrirons qui elle est, et son crime servira à découvrir bien des coupables.

Fouquet était resté immobile et silencieux pendant qu'Angélique et Carrier avaient parlé.

— Je ne suis pas de cet avis, dit-il alors :

ne faut pas apprendre aux Nantais qu'il suffit d'un cœur résolu et d'un coup de couteau pour débarrasser les ennemis de la république d'un homme comme toi.

A ces paroles, Carrier s'arrêta plus épouvanté, plus tremblant qu'il ne l'avait été jusque-là.

— Il a raison, reprit-il d'une voix sourde, il a raison. Non, non, il ne faut parler de cela à personne. Mais qu'allons-nous faire de ce cadavre?

— Il me semble, dit Fouquet, que nous allons à une fête où il est facile de le faire disparaître?

— C'est bien! c'est bien! dit Carrier. Qu'on monte ma chaise à porteurs, et nous y placerons cette femme. Tu la descendras avec Lamberty. Là tes hommes la prendront et la porteront jusqu'à la Fosse, et une fois là nous la conduirons jusqu'à la gabare de Notron.

Fouquet descendit pour exécuter les ordres de Carrier, et ce fut à ce moment seulement que celui-ci pensa à demander à Angélique comment elle s'était trouvée à la porte du boudoir.

— Oh! dit celle-ci avec une amertume admirablement jouée, j'avais deviné cette femme, et j'ai eu un moment la pensée de la laisser accomplir son crime pour me venger de ton infidélité. Mais je me croyais plus forte que je ne le suis, reprit-elle en sanglottant, et quand j'ai pensé que tu allais mourir, je suis revenue pour te sauver.

— Pourquoi ne m'as tu pas averti? lui dit Carrier.

— Est ce que tu m'aurais cru! Car tu ne m'aimes plus, reprit Angélique, tu ne m'aimes plus...

Carrier se mit à genoux devant elle, protesta de son amour, implora sa grâce et finit par l'obtenir. Mais Angélique savait que Carrier avait voulu l'envoyer à l'échafaud, et celui-ci venait d'apprendre qu'Angélique ne craignait pas de donner un coup de couteau à ceux dont elle voulait la mort, et que sa main n'avait pas tremblé pour frapper Louise. La haine et la terreur veillaient près d'eux.

— Va, lui dit Angélique, et n'oublie pas qu'on t'attend sur le bord de la Loire

— Tu vas venir, lui dit Carrier; je veux que tu sois la reine de la fête. Ah! ils veulent m'assassiner, reprit-il avec fureur; eh bien! eh bien! nous verrons. Je veux que cette ville n'ose plus élever la voix; je veux qu'on m'aborde en tremblant et à genoux; je veux qu'ils se mettent à plat ventre lorsque je passerai dans la rue; je leur cracherai au visage, je leur marcherai sur le corps! Viens, viens, Angélique, tu vas voir passer la justice de Carrier.

Ils sortirent ensemble, pendant que quelques hommes de la compagnie de Marat emportaient dans une chaise à porteurs exactement fermée la victime que Lamberty et Fouquet y avaient déposée. Une vingtaine de coupe-jarrets marchaient en avant et en arrière de Carrier et de sa maîtresse.

Lorsqu'on a vu de nos jours des hommes murmurer hautement, parce que quelques gardes du corps ou quelques gendarmes écartent les passans de la marche rapide d'une voiture royale, on peut se demander ce qu'était devenu le peuple français lorsqu'il subissait les insultes sanglantes de Carrier. En effet, les sicaires qui l'accompagnaient lui faisaient comme à un roi la route facile, et c'était l'insulte à la bouche, le sabre à la main, c'était en frappant indistinctement hommes, femmes, vieillards, enfans, qu'ils écartaient les citoyens du passage de Carrier. Lorsque ceux-ci ne pouvaient fuir assez vite, ou qu'ils ne trouvaient pas de rues latérales pour échapper à la fureur de ces cannibales, on les sabrait le long des murs, et le plus souvent les malheureux tombaient en criant: Vive Carrier! vive la république! espérant ainsi détourner le coup qui les menaçait. Mais il fallait du sang à ces hommes dont Carrier faisait ses gardes du corps; et tel était le degré de férocité et d'abrutissement où ils étaient arrivés, qu'ils disaient naïvement n'avoir rien fait, lorsqu'une journée se passait sans qu'ils eussent commis quelque assassinat.

Carrier gagna ainsi la Fosse et la parcourut dans presque toute sa longueur. Ils atteignirent quelques groupes de prisonniers escortés de gardes nationaux, et que de légers canots conduisaient du rivage au navire de Notron, qui était à quelques distance du bord.

— Nous arrivons à temps, dit Carrier à Angélique. Allons, Lambert', ajouta-t-il tout bas, va leur porter cette malheureuse; tu leur diras qu'elle est malade.

Quelques hommes de la compagnie de Marat prirent Louise et la déposèrent dans un canot. D'après les ordres de Lamberty ils ramèrent vivement vers le navire de Notron.

Celui-ci était sur le bord de son bateau, du côté où on embarquait les prisonniers.

— En voilà assez, s'écria-t-il, en voilà assez; il n'y a plus de place, le navire va couler.

Mais les malheureux prisonniers qu'on amenait, croyant être sauvés en quittant une ville où régnait Carrier et où les exécutions se succédaient si rapidement, se précipitèrent en foule sur le navire. Tous ceux qui étaient dans le canot où se trouvait Louise, purent y arriver, mais celle-ci était encore évanouie, et les satellites de Carrier se préparaient à la monter sur la gabarre lorsque Notron repoussa vivement la barque où ils étaient en disant:

— En voilà assez.

Le corps de Louise retomba au fond du canot, et les hommes qui le montaient regagnèrent le bord en disant: « Ce sera pour de main. »

— Je crois, dit l'un d'eux, que c'est bien inutile, car il me semble que celle-là est morte.

Pendant ce temps, Carrier avait retrouvé ses compagnons de débauche, et ils étaient montés tous dans des batelets dont ils s'étaient emparés. La fête allait commencer.

Les gendarmes et les gardes nationaux, les troupes qui avaient accompagné les prisonniers avaient reçu l'ordre de regagner leur caserne. A l'exception du bâtiment de Notron, sur lequel étaient entassées plus de huit cents personnes, et qui avait levé l'ancre au commandement de Carrier ; à l'exception des coupe-jarrets qui lui servaient de gardes du corps, et de quelques hommes de la compagnie de Marat, personne ne veillait sur la Loire. Pas un feu n'était allumé dans les quelques navires qui étaient amarrés le long des quais. La Fosse était déserte ; c'est qu'on avait vu passer des soldats et des prisonniers, et que personne n'eût osé sortir de sa maison à pareille heure et pour faire de telles rencontres ; aucune lumière même ne brillait à aucune fenêtre. En effet, il pouvait déplaire à Carrier que quelqu'un veillât si tard. La fenêtre pouvait être signalée, la maison reconnue, et ceux qui l'habitaient punis d'avoir déplu au proconsul ! et le proconsul n'avait qu'un châtiment pour toutes les fautes... c'était la mort !

Déjà le navire de Notron descendait lentement le cours de l'eau. Lamberty avait appelé à lui les hommes de la compagnie de Marat pour suivre la marche de la gabarre le long du rivage. Ceux qui avaient conduit le canot où était Louise avaient été des premiers à accourir, et ils avaient laissé au fond de la barque la malheureuse qu'ils croyaient morte.

Cependant les prisonniers sentaient la joie dans leur cœur à mesure qu'ils s'éloignaient de cette ville où régnait l'extermination. Ils s'imaginaient que partout où on pouvait les conduire ils seraient moins exposés que dans la ville de Nantes. Toutefois ils s'étonnaient en voyant autour de leur navire fourmiller cette foule de canots d'où s'élevaient des cris joyeux et des rires étouffés. Ils supposèrent cependant que c'étaient des soldats qui les suivaient pour s'opposer à toute tentative d'évasion, et tel était le désordre de cette époque, qu'ils ne furent point surpris d'entendre des voix de femmes parler au milieu du sombre murmure qui les accompagnait.

Mais un nouvel étonnement, une cruelle inquiétude, arrêtèrent bientôt la joyeuse espérance des prisonniers lorsqu'ils virent tout à coup Notron et les matelots, qui devaient diriger le navire, remonter de la cale et descendre rapidement dans une petite chaloupe amarrée à la suite de la gabare.

— Veut-on, dirent-ils entre eux, nous abandonner ainsi au courant de la Loire jusqu'à ce que nous allions nous perdre dans l'Océan ?

— Fasse Dieu que cela soit, s'écria un jeune homme, le navire est bon, facile à gouverner, et je me charge avec quelques hommes de le mener dans un endroit où Carrier ni aucun des siens ne pourra nous atteindre.

Cependant l'amarre avait été coupée, et la chaloupe de Notron s'éloignait du navire et manœuvrait pour rejoindre les canots où étaient Carrier, ses amis et ses sicaires. En passant ils heurtèrent une barque qui filait seule au cours de l'eau ; un des matelots voulut l'arrêter.

— Laisse-la se perdre, lui dit Notron, moins il y en aura, plus on nous les paiera cher.

Et la barque continua à aller en dérive pendant que le navire poursuivait sa marche qui se ralentissait à chaque instant.

— La gabare n'obéit plus au gouvernail, s'écria tout à coup une voix du haut du pont.

Puis on entendit un horrible tumulte de cris et de malédictions.

A ce tumulte répondit un cri sinistre parti de l'un des batelets qui accompagnaient le navire.

— Allumez les torches ! dit la voix rauque de Carrier.

A l'instant tous les canots s'illuminèrent et l'on put voir dans toute son horreur l'effroyable spectacle de ce qui se passait sur le navire de Notron.

Déjà la lourde machine était aux trois quarts enfoncée dans l'eau ; tous les malheureux prisonniers, réunis sur le pont, levaient les bras au ciel en poussant d'effroyables cris ; les uns grimpaient sur les bordages, d'autres s'accrochaient aux mâts, d'autres gravissaient les échelles de corde. Le navire coulait toujours lentement, mais également. Enfin l'eau arriva au ras du pont ; ce fut alors un tumulte encore plus horrible : des imprécations, des cris, des gémissemens auxquels se mêlaient des voix exaltées entonnant solennellement l'hymne des morts ; enfin quelques-uns de ces malheureux, qui défendaient leur vie jusqu'à la dernière extrémité, se précipitèrent à la nage. Ce fut alors que commença une horrible chasse.

Les canots illuminés de torches couraient vers les endroits où on voyait s'agiter les têtes de ceux qui tentaient leur salut ; à l'approche de ces barques, ils élevaient les mains pour implorer du secours ; on leur répondait en les frappant à coups redoublés et on les replongeait dans l'abîme d'où ils avaient espéré se tirer.

L'un de ces malheureux parvint à s'attacher d'une main à la barque de Carrier, Carrier abattit cette main d'un coup de sabre, la main tomba dans la barque, le corps disparut sous l'eau.

Mais déjà c'en était fait, le navire de Notron était complètement enfoncé ; on ne voyait plus que le haut du corps de tous ces condamnés encore sur le pont, et comme si l'espoir du sa-

lut ne pouvait quitter l'homme qu'à son dernier souffle, des mères élevaient leurs enfans au-dessus de leur tête pour prolonger leur existence de quelques secondes. Mais on n'entendait plus ni cris ni gémissemens: une voix sublime composée de mille voix adressait cet holocauste au Seigneur; les chants de mort du chrétien, oubliés depuis si longtemps, éclatèrent tout à coup et couvrirent de leurs saintes harmonies les hurlemens des bourreaux.

Enfin l'eau dépassa toutes ces mains tendues vers le ciel, étouffa toutes ces voix qui priaient, et bientôt on ne vit plus rien sur la surface unie de la Loire que quelques corps qui surnagèrent d'abord et que les sicaires de Carrier s'empressèrent d'enfoncer dans l'abîme.

— Eh bien! es-tu content, Carrier? lui dit Angélique.

— Comme ça... répondit Carrier brusquement; c'est joli, mais ça fait trop de bruit et ça coûte trop cher! Je chercherai autre chose.

Aussi, plus tard, ce ne fut pas toujours en coulant des navires que Carrier exécuta ses épouvantables proscriptions; Il essaya de précipiter par des trappes ouvertes ceux qu'il avait condamnés *à boire à la grande tasse*, selon son expression, et il arriva que, ni l'un ni l'autre de ces moyens ne répondant à son impatience, il fit massacrer sur un des navires qui coulait trop lentement, plus de huit cents prisonniers.

La première de ces horribles noyades venait d'être exécutée: Carrier assembla autour de lui les amis qu'il avait invités à cette fête, et il leur dit en les congédiant dédagnieusement :

— Voilà un accident bien grave et que toute la prudence humaine ne pouvait prévoir. Si on en parle demain dans la ville de Nantes, je suppose que tous ceux qui en ont été témoins reconnaîtront, que le hasard seul a été juste cette fois.

Chacun s'éloigna après avoir félicité Carrier, et le lendemain les autorités demandaient encore si l'on n'avait pas reçu des nouvelles du navire expédié à Paimbœuf. Ce ne fut que le surlendemain que la commune apprit que ce navire trop chargé avait malheureusement sombré en pleine rivière.

Cependant la barque repoussée par Notron et abandonnée au courant par les soldats de la compagnie de Marat, continuait à descendre paisiblement la Loire.

IV.

A la même heure, et à quelques lieues de là, un homme portant une femme sur ses épaules entrait dans une petite cabane perdue au milieu des hautes broussailles et des marais qui bordent la Loire aux environs de Donges. Cet homme était suivi d'un jeune paysan auquel il avait remis ses armes qui consistaient en deux paires de pistolets, un fusil de chasse et un long sabre. Ils pénétrèrent dans la cabane déposèrent la pauvre femme évanouie sur un lit de paille, et après avoir battu le briquet ils allumèrent du feu.

La femme qui venait d'être ainsi portée dans cette cabane à travers plus de deux lieues de marécage était la marquise de Perbruck. L'homme qui avait porté ce fardeau était le chef au masque rouge qui s'était jeté si vaillamment dans le combat de Savenay. Le jeune paysan qui l'accompagnait était un de ceux qui s'étaient relevés avec lui du champ d'honneur où tant de victimes étaient restées couchées. Ce chef était Saturnin Fichet, ce fidèle paysan c'était Marguerite.

Dès qu'elle eut allumé une chandelle, elle s'approcha de la malheureuse femme pour lui donner les soins que nécessitait l'état désespéré où elle se trouvait.

Pendant que Marguerite détachait les habits de la marquise, Fichet allumait du feu et Marguerite lui disait :

— Reposez-vous, Saturnin, je prendrai soin de cette pauvre femme.

— Non, dit-il, je ne suis point fatigué. La vie que je me suis imposée a eu des jours bien plus durs et bien plus terribles que celui-ci. Oh! mon Dieu Seigneur!... ajouta-t-il, vous avez donné la victoire aux républicains! était-ce donc justice?

A voir l'homme qui parlait ainsi le visage hâve, les yeux cernés, le corps amaigri, on n'eût pu reconnaître le joyeux jeune homme qui moins d'un an avant cette époque se mêlait si indifféremment et si cavalièrement aux complots de la Rouarie.

L'horreur des évènements dont il avait été témoin, ou peut-être quelque profonde désillusion, avait passé, comme un souffle brûlant, sur cette existence si légère, si facile, si souriante, et semblait l'avoir flétrie pour toujours.

Marguerite avait enfin déshabillé Mme de Perbruck et l'avait couchée dans un des deux lits placés au centre de cette misérable cabane.

— Quelle peut être cette femme? dit-elle à Saturnin au moment où celui-ci rentrait pour jeter encore dans le feu quelques morceaux de bois qu'il avait été chercher sous un hangar attenant à la maison.

— Qu'importe, dit Saturnin, que ce soit une duchesse ou une mendiante! fallait-il la laisser mourir quand je pouvais la sauver?

— A ces vêtemens, dit Marguerite en apportant ceux de la marquise pour les faire sécher, il est difficile de croire que ce soit là autre chose qu'une pauvre paysanne.

— Mieux vaut être une paysanne qu'une duchesse par le temps qui court, dit Saturnin, quoique les unes et les autres puissent aller également sur les champs de bataille pour y chercher leurs enfants tués. Croyez-vous donc

que notre œuvre soit finie, Marguerite, et que nous ne pourrons plus combattre les républicains ?

— Silence, reprit celle-ci, il me semble que cette pauvre femme se plaint.

— Tâchez de lui faire boire un peu de vin, dit Saturnin en en versant dans un verre et en s'approchant du lit.

Il prit la chandelle pour éclairer Marguerite, et pour la première fois il se trouva en face de la pauvre femme qu'il avait sauvée. A son aspect, il poussa un cri terrible et se prit à trembler.

— Elle ! murmura-t-il d'une voix effarée; ce n'est pas possible !

Il rapprocha la lumière du visage de la malade pour mieux la considérer ; il écarta les cheveux blancs qui pendaient en longues mèches sur son visage, et répéta d'une voix haletante :

— C'est elle ! c'est elle !

— Mais qui donc ? s'écria Marguerite qu'étonnait le trouble de Saturnin.

— La marquise de Perbruck, ma...

Il s'arrêta et tomba au pied du lit, pendant que Marguerite se reculait avec épouvante en disant :

— La marquise de Perbruck !... la mère de Césaire !

Mme de Perbruck ouvrit les yeux, et après avoir regardé avec étonnement l'endroit où elle se trouvait, elle dit d'une voix faible et mourante :

— Ne m'a-t-on pas appelée ?

Saturnin leva la tête et lui dit doucement :

— N'êtes-vous pas la marquise de Perbruck, madame ?

A cette voix et à l'aspect du visage de Saturnin, la marquise se recula au fond du lit sur lequel elle était couchée.

— Et vous ! et vous ? s'écria-t-elle.

— On m'appelle Saturnin Fichet, répondit le jeune homme d'une voix douce et émue.

— Oh ! c'est lui, dit la marquise en lui tendant les bras.

Mais presque aussitôt elle s'arrêta en voyant Marguerite, et elle dit à Saturnin :

— Quel est ce jeune homme ?

— Ce n'est point un jeune homme, madame, dit Saturnin, c'est la femme qui a suivi fidèlement le comte Césaire de Perbruck, votre fils, jusqu'à l'heure de la mort.

— Oh ! reprit la marquise, comme si elle répondait à une pensée qui la tourmentait depuis longtemps, c'est donc lui qui est mort ?

— C'est, continua Saturnin sans paraître avoir entendu la marquise, c'est une femme qui a plus souffert que vous ne pouvez vous l'imaginer, madame la marquise, et qui cependant a eu plus de courage que de douleur. C'est une pauvre fille à qui aucun outrage n'a manqué, et qui a eu cependant plus de dévoûment qu'on n'a eu d'indifférence et d'injures pour elle. Votre fils, à qui elle doit son malheur, lui doit d'avoir une tombe, et moi, à qui, aucune affection ne reste désormais dans ce monde, je lui dois d'avoir un ami.

— Cette femme s'appelle Marguerite Marchand, n'est-ce pas ? dit la marquise de Perbruck.

— Vous savez mon nom !... s'écria celle-ci avec désespoir.

— Je sais tout... répliqua la marquise en se soulevant péniblement.... Approchez-vous... ma fille et ne craignez pas de rougir devant moi.

— Vous savez tout, madame, lui dit Marguerite, vous savez qui je suis, et vous ne me repoussez pas ?

— O ma fille !... ma fille !... reprit la marquise avec des larmes amères, à quoi servirait donc le malheur s'il n'apprenait pas à être juste ?...

La marquise se tourna vers Saturnin, qu'elle regardait avec une ardeur incroyable. Cette attention parut embarrasser le jeune homme, et il reprit aussitôt :

— Mais qui donc vous a appris tous ces étranges secrets que nous croyions à tout jamais ensevelis entre elle et moi ?

— Je les ai appris d'une femme qui ne fut ni moins dévouée ni moins malheureuse que vous, peut-être ! A l'époque où vous poursuiviez ici les projets de révolte formés par la Rouarie, je rentrais en France ; mais moins heureuse que beaucoup de celles qui ont pu se mêler à cette révolte héroïque, j'étais arrêtée à Paris, à l'instant même où l'infâme Morillon y amenait triomphalement Thérèse Moëllien, Fontevieux et les autres, qui vous le savez, ont péri avec elle sur l'échafaud. On ne me connaissait, dans la prison où j'étais, que sous le nom de madame Bertrand ; mais je ne craignis pas de me dévoiler à Mlle de Moëllien, je savais que mon mari, mon fils Césaire, et vous aussi, Saturnin, vous étiez dans ce pays, et j'espérais que Mlle de Moëllien pourrait me donner de vos nouvelles à tous.

La voix de la marquise était tremblante.

— Vous avez daigné penser à moi, madame la marquise ? dit Saturnin, aux yeux duquel vinrent quelques larmes.

— Oui, lui répondit-elle, à vous... à vous peut-être plus qu'à un autre, ajouta-t-elle à voix basse.

Puis elle continua :

— Ce fut alors que Mlle de Moëllien pensa qu'il n'était pas défendu de confier à une mère le secret qui lui avait été révélé par vous, Marguerite. J'ai appris votre désespoir, votre courage, votre dévoûment; j'ai appris la cause de la disparition du comte, la résignation et la noble manière dont il voulait effacer la marque d'infamie que lui avait infligée la ven-

geance de votre père; j'ai appris, Saturnin, quel hasard vous a forcé à prendre son nom et de quelle façon vous l'avez porté. Mais, ajouta la marquise, comment se fait il que vous ayez été sauvée, Marguerite ? car vous avez été faite prisonnière, m'a dit la Guyomarais, et les républicains ne pardonnent point à leurs prisonniers. Quelle main a pu vous arracher à la prison ?

— La main qui m'a sauvée, c'est celle de Saturnin, dit Marguerite; mais... ce n'est pas à la prison, c'est... à l'échafaud qu'il m'a arrachée.

— Et, dit la marquise en regardant attentivement l'un et l'autre de ces deux jeunes gens, vous l'aimez à présent, Saturnin ?

— Oui, madame, reprit Marguerite en baissant les yeux, c'est mon frère.

— C'est ma sœur, madame, dit Saturnin d'une voix grave; mais, ajouta-t-il avec tristesse, les récits de Mlle de Moëllien n'ont pu vous apprendre comment j'ai échappé à la ferme de Blain à une tentative d'assassinat ordonnée contre moi par un homme qui ne me devait peut-être que de la reconnaissance.

— Le nom de cet homme ? reprit la marquise.

— Il est mort, madame, et je ne veux flétrir la mémoire de personne.

La marquise leva les yeux au ciel.

— Que Dieu lui pardonne ! dit-elle avec amertume. Continuez, reprit-elle d'une voix presque éteinte, Mlle de Moëllien n'a pas pu tout m'apprendre, m'avez-vous dit.... Continuez.

— Non, madame, reprit Saturnin tristement, elle n'a pas pu vous dire que, demeuré seul après la mort de mon père, de M. Fichet, veux-je dire, reprit Saturnin en se détournant; ne sachant que devenir au milieu des troubles sanglans qui s'agitaient autour de moi, j'avais résolu de cacher mon existence dans les soins d'un humble ménage, dans la position d'un ouvrier. La femme qui m'avait aimé pour le peu que je valais allait être unie à moi : c'est le jour même où je croyais avoir trouvé le bonheur qu'elle a été assassinée sous mes yeux. Ce fut ce jour-là même que, par un de ces hasards qui ne se rencontrent qu'à des époques comme celle-ci, je pus sauver Marguerite. Nous avions fui tous deux, et tous deux nous ne savions encore s'il valait mieux vivre ou mourir, lorsque la voix d'un des gentilshommes à qui j'avais dû être présenté comme le comte de Perbruck m'appela sous ce nom, disait-il, à la vengeance de mon père. J'acceptai cette mission et le nom qui pouvait m'aider à la remplir. Je me mêlai aux premières insurrections, mais bientôt...

— Bientôt ? dit la marquise avec anxiété...

Saturnin baissa les yeux et s'arrêta.

— Que voulez-vous que je vous dise ! reprit Saturnin d'un ton sombre ; un scrupule bien concevable me détermina à quitter ce nom, qui ne m'appartient pas, et que beaucoup s'obstinaient cependant à me garder. Je me retirai avec Marguerite dans cette demeure isolée ; quelques paysans de cette contrée, qui avaient remarqué mon adresse à la chasse, me proposèrent d'être leur chef. J'avais tous les ressentiments dans le cœur, madame, j'avais à venger plus d'une mort : j'acceptai. Mais ne voulant pas que ma singulière ressemblance avec le comte de Perbruck me mît encore dans une position que je ne voulais plus accepter, je me décidai à ne combattre que le visage couvert de ce masque. Voilà toute mon histoire, madame, voilà toute celle de Marguerite. Aujourd'hui j'y ai ajouté, sans m'en douter, un évènement bien heureux, car je vous ai sauvée, madame, et j'en suis fier, j'en suis...

Des larmes arrêtèrent la voix de Saturnin, qui paraissait cruellement souffrir. La marquise de Perbruck lui tendit la main et lui dit doucement :

— Je vous ai écouté, Saturnin, et je crois que vous ne m'avez pas tout dit. Est-ce bien seulement par un scrupule venu de vous-même que vous avez quitté le nom de comte de Perbruck, ce nom auquel vous dites n'avoir aucun droit ?

— A supposer que j'aie eu d'autres raisons, madame, répondit Saturnin d'un ton glacé, ce scrupule était plus que suffisant. J'ai pu, dans un moment d'irréflexion, accepter ce nom, afin de pouvoir rendre des services plus efficaces à la cause que j'avais embrassée ; mais du moment que j'ai été averti que cela pouvait être considéré comme une usurpation, il était de mon honneur d'abandonner ce nom.

— Et par qui avez-vous été si sévèrement averti ? dit la marquise.

— Par un homme à qui son caractère sacré donnait le droit de m'éclairer.

— C'est l'abbé Bernier, n'est-ce pas ?

— D'où le savez-vous, madame ?

— J'en étais sûre, fit la marquise ; mais dites-moi, Saturnin, l'abbé Bernier ne vous a-t-il pas fait d'autres confidences ?

Saturnin regarda la marquise avec une expression pleine de tristesse, il parut prêt à parler, mais presque aussitôt il secoua doucement la tête et répondit :

— S'il m'a fait d'autres confidences, je les ai oubliées.

— Que voulez-vous dire ?

— Oh ! pardonnez moi, reprit-il avec une sorte de désespoir ; depuis ce temps, j'ai beaucoup souffert : les privations, la misère, de nombreuses blessures, que sais-je ?... j'ai tant souffert, ma mémoire s'est affaiblie... j'ai oublié... j'ai...

— L'abbé Bernier est incapable de calomnie, Saturnin, dit la marquise d'un ton so-

lennel;... mais... l'abbé Bernier a pu être trompé.

— A votre tour que voulez-vous dire, madame? s'écria Saturnin avec un accent animé.

— J'ai appris aujourd'hui même que l'abbé Bernier avait assisté aux derniers moments de M. de Perbruck.

— Eh bien ?

— Il a pu y assister comme prêtre, mais il a pu y assister aussi comme confident. Eh bien, vous qui n'avez échappé que par miracle à un assassinat ordonné contre vous par le marquis de Perbruck, ne pensez-vous pas que les confidences que mon mari a pu faire à l'abbé Bernier n'ont pas toutes le caractère de la vérité?

— Serait-ce possible ? s'écria Saturnin avec éclat. Oh ! madame, si...

Un doute cruel sans doute arrêta encore une fois l'élan de son cœur; il baissa de nouveau les yeux, et il reprit après un profond soupir :

— Oh ! madame, il m'a appris un nom qui ne peut pas avoir été calomnié.

— Qui vous l'a dit ?... s'écria vivement la marquise.

— Ah ! madame, reprit tristement Saturnin, le jugement a été public comme les actions. Et depuis ne s'est-il pas chargé de justifier lui-même des juges que personne n'a cependant osé blâmer ?

La marquise sourit amèrement, et se tournant vers Marguerite, elle lui dit :

— Ma fille, vous avez vu flétrir de la marque des scélérats un homme que vous aimiez et qui s'est condamné lui-même à la solitude : croyez-vous qu'il n'y ait pas des juges qui puissent faire ce que fait un bourreau ?

— Je crois à tous les malheurs, madame, dit Marguerite, mais je pense que je suis de trop ici; je pense que mon frère oserait tout vous dire si je n'étais pas là ; permettez-moi de me retirer.

— Ne sait-elle rien de ce secret, Saturnin ? dit Mme de Perbruck.

— Oh ! madame, oubliez-vous qu'il n'est pas seulement le mien, et qu'il touche à une personne que je veux... que je dois respecter ?

— Eh bien, dit la marquise, je veux le lui apprendre, moi. Ecoutez-moi, Marguerite... écoutez-moi, Saturnin... puis, quand j'aurai fini... vous ferez justice.

Marguerite se rapprocha du lit de la marquise, tandis que Saturnin les yeux baissés, le visage bouleversé, se tenait debout au pied du lit.

La marquise commença ainsi sa confidence :

V

« J'avais à peine quinze ans, dit la marquise de Perbruck à Marguerite et à Saturnin, lorsqu'on présenta dans la maison de mon père un officier de marine que je désignerai sous le nom de Maurice. Jeune encore, il avait acquis une certaine célébrité. C'était un de ces esprits ardens, audacieux, qui pensent qu'à chaque époque, il faut de nouvelles idées, de nouveaux efforts. Aussi raillait-il impitoyablement les formes routinières des anciens officiers qui étaient ses supérieurs.

On le haïssait parce qu'on le craignait; mais cette haine n'avait jamais trouvé l'occasion de se satisfaire, parce qu'une bravoure à toute épreuve, une conduite militaire irréprochable, et, plus encore que tout cela, le succès de toutes ses entreprises l'avaient mis à l'abri d'une accusation ouverte.

Cependant la calomnie ne l'épargnait pas. Le succès, qui le suivait partout, lui avait donné au jeu des chances si extraordinaires, qu'on osa dire, un soir, dans le salon de mon père, qu'il aidait au hasard.

Maurice ignorait ces propos, qui avaient été tenus devant moi. Un jour qu'il vint dans le salon de mon père, une partie considérable était engagée. Maurice n'y prenait point part, il causait avec moi, il avait peut-être deviné que je ne partageais ni la haine ni les préventions dont il était l'objet. Cependant, et à mon insu, on avait tenté de faire, ce soir là même, une épreuve décisive.

— Ne jouez-vous point ce soir? lui dit un des jeunes officiers de Brest renommé par ses duels et son humeur querelleuse. Cet officier était, grâce à son rang et à son immense fortune, le supérieur de Maurice, bien qu'il n'eût qu'un médiocre mérite.

— Si vous n'avez pas besoin de moi, je vous prie de m'en dispenser, répondit Maurice.

— La partie languit, il n'y a que vous capable de la ranimer, lui dit quelqu'un.

Il me salua en m'exprimant le regret de me quitter.

— Ils m'envient mon bonheur, me dit-il tout bas, et ils m'y arrachent. Je ne peux leur en vouloir : si un autre était près de vous, je ferais comme eux.

J'étais si troublée de l'invitation qu'on venait de faire à Maurice, que je ne compris pas ce qu'il venait de me dire et que malgré moi je le suivis jusqu'à la table de jeu à laquelle il alla se placer. On jouait la bassette. Il prit les cartes, les mêla avec une rapidité et une adresse qui attachèrent tous les yeux sur ses mains. Il jeta quelques pièces d'or sur la table ; il perdit le premier coup, le second, il perdit beaucoup.

— Il paraît que l'instant de votre chance n'est pas venu, lui dit le jeune homme qui l'avait provoqué à jouer.

Maurice avait la frivole vanité de son bonheur, et confiant dans le hasard qui l'avait servi en mille circonstances, il répliqua en riant :

— Vous vous trompez, voilà mon tour qui arrive ; et, si vous le voulez, je vous joue, sur le

coup que je tiens dans mes mains, non-seulement les deux cents louis que je viens de perdre, mais deux cents encore.

— Soit, dit le jeune homme; on ne peut payer trop cher une leçon.

Maurice tira les cartes et gagna.

Un murmure désapprobateur suivi d'un froid silence succéda à ce coup. Le jeune homme qui avait perdu sourit amèrement; mais par respect pour la maison de mon père, il se contint.

— Voulez-vous doubler le coup? dit-il à Maurice.

— Non, je perdrais, j'en suis sûr, répartit celui-ci, et vous ne voudriez pas que je vous rendisse votre argent comme si je vous le donnais.

— Ma foi, dit le jeune homme, vous pourriez bien me le rendre comme vous l'avez gagné.

Maurice le regarda, il regarda tous ceux qui entouraient la table; il devint pâle et un éclair jaillit de ses yeux. Cependant il posa froidement les cartes à côté de lui, puis se tournant gracieusement vers moi.

— Mademoiselle, me dit-il, seriez-vous assez bonne pour me faire apporter des cartes neuves?

J'en pris et je les lui remis d'une main tremblante.

— Soyez assez bonne pour déchirer l'enveloppe, me dit Maurice.

Je lui obéis sans me rendre compte de ce qu'il me demandait.

— Veuillez mêler les cartes, reprit-il.

Je le fis encore.

Maurice appela un enfant qui se trouvait dans le salon.

— Veux-tu couper ce jeu? lui dit-il.

L'enfant le coupa.

Alors Maurice se leva et dit au jeune homme:

— Monsieur, vous avez deux cent mille livres de rente et j'en ai dix: je vous offre de jouer dix mille louis sur ce coup. C'est toute ma fortune et ce n'est pas le dixième de la vôtre.

— Je ne ferai pas une pareille folie, dit le jeune homme.

— Quelqu'un ici accepte-t-il la partie? reprit Maurice en mesurant du regard tout ceux qui assistaient à cette scène. Il faut bien que je m'adresse à un autre joueur que monsieur, puisqu'il a peur.

— Eh bien! j'accepte, dit le jeune homme.

— Si j'avais une plus grande fortune, dit Maurice, je la jouerais, car je suis sûr de gagner, je vous en préviens.

— Tirez donc les cartes.

— Non, monsieur, dit Maurice avec dédain, ce sera mademoiselle qui aura cette bonté. Approchez, ajouta-t-il en se tournant vers moi, j'ai foi en vous.

Je tremblais et je n'y voyais plus; tous les yeux étaient fixés sur moi.

— Ne craignez rien, me dit Maurice, monsieur est riche.

Je tirai les cartes sans savoir ce que je faisais.

Maurice gagna.

Tout le monde se regarda avec stupéfaction. Le jeune homme grinça des dents.

— Voulez-vous doubler le coup? lui dit Maurice.

— Oui, répondit-il d'une voix étouffée.

Je tirai encore les cartes.

Maurice gagna encore.

— Je double encore, dit le jeune homme,

— Soit, répondit Maurice.

Je tirai les cartes.

Maurice gagna.

— Encore! s'écria le jeune homme exaspéré.

— Non, lui dit Maurice, je perdrais, et cette fois ce ne serait plus seulement votre argent, mais ma fortune que je vous donnerais.

— A votre tour vous avez peur, lui dit le jeune homme.

— J'ai peur de la misère, je l'avoue, répondit froidement Maurice; mais, si vous le voulez, je retire mes dix mille louis d'enjeu et je vous joue les soixante-dix mille que vous me devez.

— Non, monsieur, tout ou rien.

— En ce cas, rien, dit Maurice d'une voix impassible.

— Acceptez! disait-on de tous côtés à celui qui venait de perdre en quelques minutes près du quart d'une immense fortune.

— Il n'est plus temps, dit Maurice. Veuillez approcher, mademoiselle, reprit-il en se tournant vers moi, et voulez-vous tirer encore les cartes? Je joue dix louis.

Quelqu'un les tint; je tirai les cartes, Maurice perdit.

Alors il me remercia en me saluant.

Je m'éloignai; mais je ne quittai pas la table des yeux.

Maurice y prit les cartes qu'il y avait déposées lorsqu'il m'avait appelée, et avec lesquelles il avait joué d'abord.

— Il faut, dit-il au jeune homme, que nous réglions nos affaires. Vous plaît-il d'accepter le bon que je vais tirer sur vous?

— A votre aise, monsieur dit le jeune homme.

Maurice prit une des cartes, y écrivit quelques mots au crayon, et la passa au perdant.

Celui-ci la prit et haussa les épaules, puis il lut tout haut:

« Bon pour soixante-dix mille louis que M. de P... paiera aux hôpitaux de cette ville. »

On se récria.

— Pardon, dit Maurice, qui avait pris une seconde carte, ce n'est pas tout... Voici encore un engagement auquel j'espère que monsieur voudra bien faire honneur.

Le jeune homme prit la carte que lui passa Maurice: un mouvement de colère le fit tressaillir; mais il se contint aussitôt, déchira la carte et répondit dédaigneusement:

— Et si je n'accepte pas?

— Je m'y attendais, dit Maurice froidement ; il prit une autre carte, y écrivit encore quelques mots et la passa comme une cocarde dans la ganse de son chapeau.

— Messieurs, dit-il, je garderai ceci jusqu'à ce que monsieur vienne me le demander.

Il mit son chapeau sous son bras... et parut vouloir se retirer.

— Que signifie cela ? dit quelqu'un

— Demandez-le à ces cartes, repartit Maurice en désignant celles qu'il avait ramassées ; il doit y avoir quelque chose d'écrit quelque part, car monsieur les regardait avec trop d'attention lorsqu'elles étaient dans mes mains pour ne pas espérer y découvrir quelque chose.

— Et effet, dit le jeune homme, j'espérais y découvrir le secret de votre bonheur.

— Et vous avez vu qu'il n'était pas là... n'est-ce pas, monsieur ? fit Maurice toujours impassible. A moins que vous ne soupçonniez mademoiselle comme vous m'avez soupçonné.

Le jeune officier était plus pâle encore que Maurice.

—Que voulez-vous? reprit-il d'une voix altérée, je suis têtu en diable, et l'épreuve que vous venez de faire ne m'a pas convaincu. Je paierai les soixante-dix mille louis que vous avez gagnés par la main de mademoiselle... mais je refuse de payer les deux cents louis que vous avez gagnés avec les premières cartes.

— Monsieur ! s'écria mon père, en s'adressant à ce jeune homme, c'est une insulte que je ne souffrirai pas.

— Et dont je rendrai raison à tout le monde excepté à monsieur ! reprit le jeune homme avec une rage indicible.

— En ce cas, dit Maurice en mettant le reste de ses cartes dans sa poche, je n'ai plus qu'à me retirer.

Tout le monde, comme vous devez bien le penser, fut très surpris du brusque dénoûment d'une scène qui menaçait de devenir sanglante.

Je ne dormis point de la nuit, et je fus poursuivie de rêves terribles. Le lendemain, on parlait de cela dans toute la ville. Durant plus de huit jours, Maurice ne parut à aucune réunion. On croyait qu'il avait quitté la ville.

Pendant ce temps, il avait envoyé sa démission au ministre de la marine, qui l'avait acceptée. Déjà les hôpitaux avaient reçu la somme énorme que leur avait donnée Maurice. Le dimanche suivant, j'étais sur le cours avec mon père ; une singulière rumeur se fit tout à coup entendre. C'est le comte... c'est Maurice, veux-je dire, répétait-on de tous côtés. Bientôt je le vis s'approcher. Il n'y avait rien d'étrange dans sa tenue, si ce n'est qu'au lieu de cocarde il portait une carte à son chapeau. On pouvait voir qu'il y avait quelques mots écrits sur cette carte. Maurice saluait gracieusement en s'inclinant à droite et à gauche, mais il ne tirait point son chapeau ; on le regardait avec curiosité, avec crainte, mais personne ne s'approchait assez de lui pour pouvoir lire ce qui était écrit sur cette carte. Il nous aperçut et nous salua. Mon père, indigné de la façon dont il avait accepté l'insulte qu'on lui avait faite, se détourna.

Maurice vint alors à nous.

— Pardon, dit-il à mon père. C'est peut-être parce que je ne vous ai pas ôté mon chapeau que vous vous détournez. Je ne veux point vous paraître incivil, et je crois devoir vous prévenir que j'ai fait vœu de ne quitter ce chapeau que lorsque j'aurai payé la dette que j'ai contractée chez vous.

Un enfant était près de nous.

— Eh ! s'écria-t-il, il y a quelque chose d'écrit sur votre chapeau.

— Sais-tu lire, mon petit ami ? lui dit Maurice.

— Oui...

— Eh bien, ajouta-t-il en le prenant dans ses bras, tu peux lire tout haut.

L'enfant chercha à épeler lettre à lettre les mots suivans :

« Bon pour une paire de soufflets que je donnerai à M. de P... (c'était le nom du jeune officier) quand il viendra me les demander. »

Comme vous devez le penser, ceci courut rapidement, et tous ceux qui se trouvaient à la promenade en furent bientôt informés.

Il y avait comédie ce jour-là... J'y allai avec mon père.

Maurice était dans une loge fort apparente. On savait ce qui s'était passé le matin à la promenade... on chuchotait, on se regardait... on s'étonnait surtout de ne pas voir M. de P..., que Maurice insultait si publiquement... Enfin la toile se leva, quelques soldats, placés sans doute à dessein dans le parterre, crièrent :

— A bas le chapeau !

Maurice ne bougea pas ; les cris continuèrent, et ce fut bientôt un tumulte terrible. Maurice restait toujours immobile. Tout à coup M. de P... parut de l'autre côté de la salle.

Maurice s'inclina, et lui montrant du doigt la carte attachée à son chapeau.

— Venez-vous réclamer votre paiement ? lui dit-il tout haut.

— Arrêtez cet officier, dit M. de P. en le montrant à quelques soldats qui se présentèrent dans la loge.

— Mes bons amis, leur dit Maurice, ne vous mêlez point de ceci. Si vous vous permettez d'arrêter un gentilhomme comme moi... je vous ferai pendre.

— Pardon, mon officier, lui dit un des soldats, mais il nous faut obéir.

— Vous me donnez un nom qui ne m'appartient plus, mes amis, répliqua Maurice, je ne suis plus votre officier. Je ne suis plus rien... plus rien, entendez-vous, s'écria-t-il en s'adressant à M. de P..., je ne suis plus rien qu'un homme qui garde son chapeau sur la tête.

— A bas le chapeau ! cria-t-on de tous côtés.

— Pardon, messieurs, dit Maurice en se penchant vers le parterre, vous devriez vous adresser à M. de P... S'il veut venir m'en prier, je suis prêt à ôter ce chapeau qui vous offusque.

Les cris redoublèrent. Maurice s'adressa à un jeune homme du parterre :

— Eh ! monsieur, vous qui me regardez si fixement, avez-vous de bons yeux ? Eh bien ! veuillez lire tout haut ce qu'il y a d'écrit sur cette carte et vous penserez comme moi que je ne puis ôter ce chapeau que sur l'invitation personnelle de M. de P...

Celui à qui Maurice avait parlé, et qui était un jeune homme fort décidé, crut y voir une provocation, il monta dans la loge.

— Lisez, monsieur, lui dit Maurice en lui montrant la carte, lisez...

Le jeune homme lut d'abord tout bas, puis il réclama le silence.

— Monsieur Maurice a raison, dit-il, et il fait bien de garder son chapeau. Voici ce qu'il y a d'écrit. Et il répéta d'une voix éclatante la terrible phrase.

« Bon pour une paire de soufflets que je donnerai à M. de P...quand il viendra les réclamer. »

— Maintenant, dit Maurice, veuillez permettre à la comédie de continuer.

Bientôt après, deux officiers de marine parurent dans la loge de Maurice ; ils venaient lui offrir une rencontre de la part de M. de P...

— Non, leur répondit-il. J'ai du bonheur aux cartes, je veux que M. de P... vienne me demander celle dont j'ai fait une cocarde.

— Mais, monsieur, c'est un combat que vous voulez ?

— C'est autre chose, dit Maurice, Il faut que j'apprenne à M. de P... ce que je sais faire de mes mains ; je veux qu'il les voie de près.

On porta cette réponse à M. de P..., qui répondit :

— Je paie, mais je ne me bats pas avec un fripon.

Maurice demeurait dans un hôtel situé sur la principale place de la ville. Le lendemain la foule était arrêtée devant une immense pancarte sur laquelle il y avait écrit en caractères énormes :

« M. de P... ne paie pas et ne se bat pas. »

Nouvelles rumeurs, nouveaux cris. Enfin le gouverneur crut devoir se mêler de l'affaire ; il assembla chez lui plus de vingt officiers ; mon père y fut appelé. Maurice s'y présenta le chapeau à la main.

M. de P... se mit à ricaner.

— Que signifie, dit le gouverneur à Maurice, ce placard insolent ?

— Il signifie ce qu'il dit.

— Monsieur, dit M. de P..., j'ai quittance des 70,000 louis payés par moi.

— Pour ceux-là, il fallait bien payer, dit Maurice, à moins d'accuser Mlle C... d'avoir les mains aussi adroites que moi. Quant aux 200 louis que vous avez perdus contre moi, j'ai le droit de dire que vous ne payez pas, vous le savez, et j'ai le droit de dire aussi que vous ne vous battez pas.

— Ceux-là, dit M. de P..., m'ont été volés.

Maurice salua et remit son chapeau ; la carte y était toujours.

— Ah ! s'écria M. de P..., emporté par la colère, c'en est trop. Il s'avança sur Maurice et fit un geste pour prendre la carte. Maurice resta immobile et la laissa détacher du chapeau.

— Exigez-vous le paiement ? dit-il froidement.

— Je veux votre sang...

— Jamais je ne me battrai sans avoir payé mes dettes, repartit Maurice. Je vous dois deux soufflets, les voulez-vous ?

— Monsieur, dit M. de P..., vous êtes fou.

— Alors rendez-moi ma carte.

M. de P... la déchira et la foula aux pieds.

— J'en ai d'autres, lui dit Maurice, et il tira de sa poche le jeu de cartes dont il s'était servi à la maison, y prit une autre carte et la remit à son chapeau.

— Messieurs, dit le gouverneur, finissons-en... C'est une affaire trop scandaleuse pour ne pas la faire cesser.

— Cela regarde monsieur, dit Maurice... Il me doit deux cents louis, je lui dois deux soufflets... payons-nous réciproquement et nous verrons après.

— Tenez, monsieur ! dit M. de P... en jetant une bourse.

— Prenez garde qu'en me payant, vous reconnaissez que vous acquittez une créance loyale, fit Maurice.

— Eh bien ! comme il vous plaira, dit M. de P...

Maurice prit l'argent, et le compta.

— A demain ! dit-il à M. de P...

Le lendemain ils se battirent.... Les témoins de ce duel à mort croyaient qu'il se passerait comme toutes ces sortes de rencontres. Mais après quelques coups portés, Maurice, par un mouvement rapide, fit sauter l'épée de M. de P..., et s'approchant de lui il lui donna les deux soufflets qu'il lui avait promis.

— Maintenant que nous sommes quittes, lui dit-il en se remettant en garde, nous allons jouer un nouveau jeu.

M. de P... attaqua Maurice en furieux..... celui-ci le désarma encore.

— Avez-vous fait votre testament ? lui dit-il.

M. de P..., exaspéré, recommença le combat, et six fois de suite il fut désarmé par son adversaire.

Les témoins voulurent faire cesser cette lutte où M. de P... s'était épuisé.

— Vous avez raison, leur dit Maurice, je conseille à monsieur de prendre un peu de repos.

Quant à moi, je vais faire un tour de promenade, nous recommencerons quand il voudra.

— A demain! lui dit M. de P.

— A demain! dit Maurice. Il prit son chapeau et y plaça encore une carte,

— Qu'est-ce que cela veut dire? dit un des témoins.

— Cela veut dire ce qui est écrit, dit Maurice.

La carte portait:

« Bon pour une première leçon d'escrime que je donnerai à M. de P...»

— Que vous dirai-je, ajouta la marquise de Perbruck, il était resté dix cartes de ce jeu qu'avait emporté Maurice. Une avait été employée au bon de 70,000 louis; une autre, celle que M. de P. avait dédaigneusement rejetée et où Maurice avait demandé à M. de P. de reconnaître qu'il avait loyalement perdu; une troisième lui avait servi de cocarde; celle-ci était la quatrième, il les épuisa ainsi jusqu'à neuf. Sur l'une d'elles il écrivit;

« Bon pour un égratignure que je ferai sur la joue droite de M. de P...»

Il mit sur une autre:

« Bon pour une trou que je ferai à l'oreille de M. de P...»

Enfin vint la dernière, sur laquelle il écrivit:

« Bon pour un coup d'épée dans le cœur que je donnerai à M. de P.»

Cependant des ordres avaient été donnés d'arrêter les deux adversaires, Maurice l'apprit et quitta la ville.

Il n'y avait plus moyen de dire que ce fût lâcheté. D'ailleurs, il avait écrit à M. de P...qu'il partait pour l'Angleterre. M. de P. n'osa l'y suivre.

VI.

« Je vous ai longuement raconté cette histoire, continua la marquise en s'adressant à Saturnin et à Marguerite, qui l'écoutaient avec une singulière surprise, pour vous faire comprendre, le caractère implacable de l'homme qu'on a cherché à flétrir comme un infâme.

Quelques affaires appelèrent mon père en Angleterre. Il m'emmena et nous revîmes Maurice.

Mon père essaya de le calmer au sujet de M. de P...

— Cet homme, lui dit Maurice, a perdu ma vie..., la sienne m'appartient.

Ce fut durant notre séjour à Londres, que j'appris à connaître Maurice, à l'admirer, à le plaindre, à l'aimer. Il m'aimait aussi; il me le dit et me parla de mariage; mon père, qui était veuf, et dont j'étais le seul enfant, n'eût jamais consenti à se séparer de moi ni à me laisser en Angleterre. Je le dis à Maurice, contre lequel existait en France une lettre de cachet.

— Eh bien! me répondit-il, je rentrerai en France... Je chargerai votre père de négocier mon retour près du roi. Quant à l'affaire des cartes, je l'oublierai;... et lorsque j'aurai ma grâce... je m'adresserai à M. votre père, si vous le permettez.

Tout fut convenu, Maurice fit sa soumission aux ordres de la cour; il fut rétabli dans son grade et obtint la permission de rentrer en France, au retour d'une expédition aux Indes dont il fut chargé.

Je lui promis de l'attendre.

Vaine promesse, mes enfans. Pendant mon séjour en Angleterre, je n'avais pas remarqué la tristesse de mon père. Mais à peine étions-nous rentrés en France qu'il m'apprit qu'il était ruiné, déshonoré, si je n'acceptais les propositions de M. de Perbruck, car il est temps que vous sachiez le nom de l'adversaire de Maurice.

— Je l'avais deviné, dit Saturnin. Mais ce Maurice, reprit-il d'un ton plein d'anxiété, quel était son véritable nom?

— Ne l'avez-vous pas deviné aussi? dit la marquise. Du reste, je n'ai pas besoin de vous apprendre que je dus sacrifier mon amour et mes sermens au salut de l'honneur de mon père. J'épousai M. de Perbruck. Ce fatal mariage se fit en peu de temps. Un an s'était écoulé, et j'avais déjà donné le jour à un fils (c'était Césaire). lorsque le comte de X... car il est temps aussi de le nommer, revint en France et arriva à Brest, où j'étais.

— Le comte de X..., dit Marguerite en frémissant, pendant que Saturnin baissait la tête.

— Mon mari était à Paris, reprit Mme de Perbruck, et mon père, à qui j'avais confié mon secret, me conduisit immédiatement près de mon mari sans vouloir me dire la raison de ce départ précipité. J'ignorais en effet l'arrivée du comte de X... J'étais depuis quatre mois à Paris et j'avais donné à mon mari l'espérance d'avoir un nouvel héritier, lorsqu'un soir, à l'Opéra. j'aperçus le comte qui me regardait fixement. Il était pâle, défait et semblait sortir d'une longue maladie, il n'y avait point de colère dans ses yeux.

J'étais éperdue, je tremblais, je prévoyais d'affreuses catastrophes. Au sortir de l'Opéra, où j'étais seule, le comte s'approcha de moi et me dit d'une voix altérée:

— Je sais tout, et je vous excuse... Je vous plains... Dans quelques jours, j'aurai quitté la France.

Le lendemain, une longue lettre m'expliquait ce peu de paroles. Le comte avait appris en Angleterre la ruine de mon père et avait compris mon dévoûment. Je cédai aux prières d'un amour si résigné, et je permis au comte de venir me faire ses adieux secrètement. Je le reçus une fois... plusieurs... mais, sur mon âme,

jamais entretiens ne furent plus innocens. Nous pleurions ensemble.

Mon mari était à Versailles, et j'oubliais le peu de distance qui me séparait de lui. Je ne pensais pas qu'il dût être informé du retour du comte. Il l'était cependant, et depuis quinze jours tous les pas de Maurice étaient espionnés. Un soir (Maurice devait partir le lendemain, et je devais le voir pour la dernière fois), un soir, dis-je, nous étions ensemble depuis quelques instans, lorsque tout à coup la porte de ma chambre s'ouvre, et mon mari paraît armé de pistolets.

Maurice s'apprêta à mourir; moi je restai anéantie.

— De tous les malheurs, celui que je redoute le plus, dit M. de Perbruck, c'est celui d'être ridicule. Je ne vous tuerai pas ici... Nous ne nous battrons pas pour notre ancienne querelle... nous ne nous battrons pas non plus pour votre présence chez moi à cette heure. Il me faut autre chose.

— Qu'exigez vous? lui dit Maurice.

— Donnez-moi votre parole d'honneur que, quoi qu'il arrive, vous ne révèlerez jamais la rencontre de cette nuit; et il vous sera facile de trouver un prétexte pour recommencer un combat où vous êtes sûr d'être vainqueur.

— Je vous la donne, et j'atteste aussi que madame de Perbruck...

— Epargnez-moi vos sermens, dit le marquis en l'interrompant; ceci est une affaire entre madame et moi. Seulement je lui jure que son honneur ne recevra aucune atteinte de ma vengeance.

C'était me promettre une vie de supplices, je l'acceptai à ce prix.

— Monsieur, reprit le marquis, ce portefeuille renferme une lettre où sont écrites mes intentions au sujet de cette rencontre; promettez-moi aussi sur votre honneur de ne l'ouvrir que demain.

Le marquis connaissait trop bien celui auquel il avait affaire. Maurice promit et reçut le portefeuille.

— Et maintenant, ajouta mon mari, deux de mes gens prétendent vous avoir vu entrer dans la maison. Je leur ai dit qu'ils se trompaient, il ne faut pas qu'ils vous entendent ou vous voient sortir; suivez-moi.

Je craignais quelque guet-apens et je balbutiai quelques paroles.

— Venez et ne craignez rien, madame, me dit amèrement mon mari.

Je les suivis tous deux dans le cabinet du marquis.

— Vous allez descendre par cette fenêtre, dit M. de Perbruck à Maurice; elle est peu élevée et ouvre sur la rue.

— Oh! m'écriai-je; il y a des assassins en bas.

— C'est ce que je vais savoir, dit Maurice en s'élançant.

Il descendit et je l'entendis s'éloigner.

— Maintenant, rentrez dans votre appartement, madame, reprit M. de Perbruck; je vous ferai connaître mes intentions.

J'étais innocente, mais les apparences m'accusaient, et la conduite de M. de Perbruck était si extraordinaire, que je me perdais à chercher à la comprendre. Cependant tout le reste de la nuit j'entendis un grand bruit dans l'hôtel: on allait, on venait. Je soupçonnai des préparatifs de départ. Je sonnai fort tard. Ma chambrière entra; elle était tout effarée.

— Que s'est-il donc passé? lui dis-je.

— Bien des choses, madame: mais M. le marquis a défendu de vous éveiller, quoique tout l'hôtel fût sens dessus dessous.

— Mais que s'est-il donc passé? lui dis-je encore.

— Eh bien! madame, des voleurs se sont introduits dans l'hôtel et M. le marquis a été volé.

Je ne compris rien à ce conte.

— Volé! m'écriai-je. Où? Comment? Par qui?

— Voici ce que j'en sais, me répondit cette femme. Ce matin, M. le lieutenant général de police a été averti et a reçu la dénonciation de M. le comte. Il paraît qu'il est venu lui même. Germain, qui était près du cabinet, a entendu M. le marquis dire à M. le lieutenant:

— « Si ce n'avait été qu'un vol accompli par quelques laquais, je ne vous aurais pas fait appeler; mais ceci dépasse tout ce qu'on peut imaginer de plus inouï. Au moment où j'entrais ici, la bougie était allumée. Je l'ai positivement reconnu... Ma pensée première a été plus cruelle... j'ai cru... mais j'en demanderais pardon à la marquise, si elle apprenait mes soupçons... Que vous dirais-je, il a profité de mon étonnement et s'est enfui par cette fenêtre où se trouvait cette échelle de corde. C'est pendant que je réfléchissais à l'outrage que je croyais avoir reçu, que j'ai vu mon secrétaire brisé. »

Ma chambrière parlait encore que je ne l'écoutais plus. Je comprenais tout enfin... je me levai et je courus chez M. de Perbruck. Je l'accablai de reproches: il me répondit froidement:

— S'il est innocent, il se justifiera... il dira ce qu'il venait faire dans cet hôtel.

Ainsi M. de Perbruck l'avait placé entre son déshonneur et le mien.

La marquise s'arrêta, épuisée par la douleur de ces souvenirs.

— Est-ce vrai, mon Dieu? s'écria Saturnin; le comte était-il donc innocent, et a-t-il accepté si courageusement l'infamie pour vous sauver!

— Oui, reprit la marquise: mais mon mari ne borna pas sa vengeance à cette indigne accu-

sation. Le portefeuille remis à Maurice fut trouvé chez lui: il renfermait d'énormes valeurs appartenant à M. de Perbruck: ce fut une preuve accablante contre le comte. Il ne nia rien. Il dédaigna de se défendre. Maintenant, vous qui ne pouviez entendre prononcer son nom sans frémir, le maudirez-vous encore parce qu'il fut dégradé de sa noblesse et jeté dans les prisons où pourrissent les plus abjects malfaiteurs?

— O mon pauvre père! s'écria Saturnin.

— Mais ce n'était pas ton père, dit la marquise.

— Quoi!

— Ne t'ai-je pas dit qu'avant de retrouver le comte j'avais donné à M. de Perbruck l'espérance d'avoir un nouvel héritier.

— Eh bien?

— Eh bien, le marquis, s'écria madame de Perbruck, condamna cet enfant qui était le sien pour assurer sa vengeance contre moi.

— Comment cela? fit Saturnin, haletant d'espérance et d'anxiété.

— Oui, reprit la marquise, il me fallut accoucher en secret, il me fallut remettre cet enfant à Fichet comme le fruit de l'adultère; et le pauvre homme et sa femme, en l'élevant comme leur fils, crurent toujours cacher la faute de leur maîtresse. Le marquis m'a forcée à cette abominable action en me menaçant d'un procès scandaleux.

— Vous justifierez peut-être votre amant, me disait-il, mais vous vous perdrez; car cet enfant, fût-il à moi, je le renie.

Et comme il avait dans les mains les preuves de mon accouchement clandestin, comme il était toujours le maître de prouver que cet enfant n'appartenait point à Fichet, il m'a fallu souffrir jusqu'au jour où la mort du marquis m'a enfin permis de venir chercher en France mon pauvre enfant abandonné, qui m'a sauvé la vie, en retour de l'oubli et de la misère où je l'ai laissé.

Saturnin tomba aux pieds de sa mère, qui le prit dans ses bras, et qui, tout entière au souvenir de ses douleurs passées et de ses ressentimens, ajouta:

— Et ton père a été si barbare pour moi, qu'après m'avoir torturé toute sa vie, il m'a laissé après lui la calomnie qui devait me perdre aux yeux de mes amis et peut-être à tes yeux, mon fils!

— Oh! ma mère! ma mère! s'écria Saturnin, pendant trop longtemps, j'ai appris de ceux qui m'ont élevé à vous respecter, pour que les paroles d'un prêtre égaré aient ôté ce sentiment de mon cœur. Averti par l'abbé Bernier de ce que j'étais, ou plutôt de ce qu'il croyait que j'étais, si un sentiment de désespoir m'a dominé depuis cette époque, c'est que je pensais à l'homme qu'on me disait être mon père.

— Et que tu croyais avoir mérité le châtiment honteux dont on l'a flétri, dit la marquise.

— Ah! devait-il donc se venger par tant de crimes! dit Marguerite.

— Ma fille! ma fille! reprit Mme de Perbruck, ne le blâmez pas si légèrement; n'oubliez pas qu'il a supporté, pendant plus de vingt ans, l'infamie, la prison, le mépris. Si du moins, à l'époque de son malheur il eût trouvé un cœur généreux pour le défendre, un ami pour protester de son innocence, ne fût-ce que par un doute, peut-être eût-il gardé cette justice, que n'ont pas toujours les heureux. Mais il avait humilié trop de vanités ignorantes par la hauteur de ses idées; il avait froissé, par trop de succès, des orgueils impuissans, pour que personne voulût le défendre. On accueillit sa condamnation avec joie, on se fit une gloire de l'avoir haï, on se vanta de l'avoir méprisé; on s'attribua le mérite d'avoir prédit ou prévu sa chute. On ajouta tout ce qu'on put d'odieuses calomnies à son malheur... Tout le mal que notre caste lui a fait, il le lui a rendu: c'était justice, mon fils! Mais de même qu'il n'a pas oublié les haines puissantes qui l'ont frappé, il s'est souvenu des affections qui n'ont pu le protéger, mais qui ont pleuré sur lui. Ce fut lui m'arracha aux prisons de Paris et qui protégea ma fuite en Angleterre; c'est encore lui qui m'est venu en aide, lorsqu'à peine débarquée, il y a un mois de cela, j'ai été arrêtée de nouveau dans le Morbihan. Savez-vous ce qu'il m'a dit alors?

— Tant que vous aurez l'espoir de découvrir cet enfant abandonné par vous, je vous accompagnerai jusqu'à ce que vous l'ayez retrouvé ou que vous soyez assurée qu'il n'est plus. Alors, lui et vous, ou vous seule, si ce malheureux est mort, je vous sauverai.

Voilà ce que m'a dit le comte de X... à moi, qui pouvais le justifier et qui n'ai pas osé; à moi, qui ai préféré mon honneur au sien.

— Que Dieu lui pardonne de s'être si cruellement vengé, dit Saturnin, puisque je lui dois de vous avoir retrouvée.

— Cela lui a coûté la vie, dit la marquise.

Alors elle raconta à Saturnin la scène qui s'était passée à Savenay avant le combat. A son tour, Saturnin apprit à la marquise comment il s'était mêlé aux premiers combats des royalistes sous le nom du comte de Perbruck, comment un jour l'abbé Bernier le fit appeler, lui dit avoir reçu les confidences de M. de Perbruck, confidences qui représentaient la marquise et le comte de X... comme coupables; comment alors il se retira, lui, Saturnin, dans ces marais impraticables où il avait si miraculeusement retrouvé sa mère.

Toute la nuit se passa dans ces récits mutuels; Marguerite avait pris sa place dans ces tristes confidences, car le malheur est un niveau qui courbe les têtes les plus orgueilleuses,

et la marquise de Perbruck acceptait les soins de la fille du bourreau de Nantes, comme elle eût accepté ceux d'un de ses enfans. A son tour il lui fallut raconter à Mme de Perbruck son amour pour Césaire, son dévoûment et ses malheurs, et la marquise l'écoutait avec un intérêt douloureux, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à l'extérieur: on appelait Saturnin.

VII.

Le jour commençait à paraître; le ciel, chargé de nuages, était d'un gris sombre; une pluie fine et abondante enveloppait tous les objets lointains, d'un brouillard qui permettait à peine de distinguer leur forme.

Saturnin trouva sur le rivage quelques paysans rassemblés qui écoutaient le récit d'un pêcheur.

— Venez, venez apprendre ce qui se passe, cria-t-on à Saturnin dès qu'on l'aperçut.

— Qu'est-ce donc? fit Saturnin en s'adressant au nouveau venu... et quels contes faites-vous à ces pauvres gens pour les épouvanter?

— Quel est celui-là? dit brusquement le pêcheur.

— C'est le chef rouge, lui répondit-on.

C'était le nom que les paysans eux-mêmes avaient donné à Saturnin. Le pêcheur ôta son bonnet et salua Saturnin d'un air de crainte et de défiance.

— Non, monsieur, non, dit-il d'une voix presque éteinte, ce n'est pas un conte que je fais à ces braves gens, vous le verrez bientôt peut-être. Ecoutez. Ce matin je suis parti d'Indret pour descendre la Loire jusqu'à Paimbœuf, où m'appelait mon pauvre commerce; j'ai voulu faire en sorte que ma journée ne fût pas tout à fait perdue, et, lorsque je fus en pleine rivière, j'ai jeté mon filet à l'eau; j'ai senti bientôt qu'il s'alourdissait, ma barque ne marchait plus; je l'ai relevé, et... savez-vous ce que j'ai ramené? Un cadavre!... un cadavre de femme!

— Quelque bateau aura péri dans cet endroit sans doute, dit Saturnin.

— Ce serait donc pendant la nuit, car la pauvre noyée n'était pas encore changée.

— Je comprends que cela vous ait fait une impression fâcheuse, reprit Saturnin, mais ce n'est pas une chose si extraordinaire.

— Oui, pour un, et ce n'est pas la première fois que j'en trouve; aussi je l'ai gardé dans mon bateau pour le faire mettre en terre chrétienne, et, à tout risque, j'ai jeté encore mon filet; ça n'a pas été long; mais cette fois c'est deux cadavres que j'ai ramenés.

— Encore? dit Saturnin.

— Et à un demi-quart de lieue du premier endroit.

— C'est étrange, fit Saturnin avec une émotion qu'il ne put dissimuler; mais enfin cela peut s'expliquer... par un naufrage.

— Par un naufrage! s'écria le pêcheur, dont les dents se choquaient et dont l'œil était égaré; est-ce qu'on se lie les mains avec des cordes au moment d'un naufrage! et voilà pourtant comment étaient les deux autres que j'ai ramenés au troisième coup de filet.

— Deux encore? dit Saturnin.

— Oui, et encore après un autre, et puis un autre, et puis... Ah! s'écria le pêcheur en tombant assis, qu'est-ce qu'il s'est donc passé, que la rivière est comme ça pavée de cadavres?

— Ce sont des soldats poursuivis par des républicains qui auront voulu passer la Loire, reprit Saturnin, que l'épouvante gagnait malgré lui.

—Non, reprit le pêcheur avec une sorte de délire, ce ne sont pas des soldats: ce sont des femmes, des enfans, des vieux! voilà ce que c'est. J'en ai récolté dix-sept, et je les ai apportés là pour qu'on les enterre.

Saturnin alla vers le bateau, mais avant de l'avoir atteint il s'arrêta tout à coup et désigna aux paysans qui l'accompagnaient un point presque inaperçu dans la brume qui couvrait la Loire.

— Voyez, dit-il là-bas, là-bas, une barque qui va en dérive; quelqu'un est dedans! Alerte! un bateau! Il faut sauver ces malheureux!

En un instant Saturnin fut embarqué. Mme de Perbruck et Marguerite étaient venues aussi sur le rivage, et suivaient la marche du bateau de Saturnin qui gagnait le large à force de rames. Il était penché sur les avirons ainsi que les deux mariniers qui l'avaient accompagné. Tout à coup il sent sa rame s'embarrasser, comme s'il eût rencontré un fourré de ces longues herbes qui s'entrelacent si subitement autour de tout corps qui veut passer; il soulève sa rame pour la dégager et fait sortir un pan de robe de l'eau. Il saisit ce pan de robe, l'attire, et voit à son tour le corps d'une pauvre femme portant son enfant dans ses bras. La mort avait fixé sur les traits de la malheureuse l'expression qu'ils avaient lorsqu'elle avait été engloutie dans les flots. Ses mains, croisées avec force sur le corps de son enfant, avaient l'attitude de la prière, et sa bouche convulsivement entr'ouverte semblait crier grâce.

Elle échappa à la main tremblante de Saturnin.

— Oh! murmura-t il, quel affreux désastre a pu fournir tant de victimes au fleuve!

Mais ce fut bientôt un plus horrible spectacle lorsqu'il approcha de la partie de la Loire où le courant plus actif entraînait la barque qu'il voulait atteindre. A chaque mouvement que les rames imprimaient à l'eau, on voyait surgir çà et là des pieds, une tête, des mains: d'autres fois, lorsque la proue du canot heurtait un obstacle à l'instant dépassé, ils voyaient tout à coup se lever à la proue quelque cadavre que le mouvement d'ascension qu'il avait repris

après avoir passé sous le canot ramenait alors à la surface. Il y flottait un moment, puis disparaissait entre deux eaux.

D'abord Saturnin essaya de compter les corps qui semaient la rivière, mais il fut obligé de cesser, la mémoire lui manquait, et l'horreur qu'il éprouvait le dominait à ce point qu'il continuait à ramer vers la barque abandonnée, sans se souvenir pourquoi il venait de quitter le rivage.

Il fut arraché à cette espèce de vertige par un cri qui retentit non loin de lui ; il se retourna et vit une femme qui l'appelait de la barque qui allait en dérive.

Elle était vêtue avec élégance et comme au sortir d'une fête; mais sa robe était ensanglantée et souillée de boue. Une couronne de fleurs pendait et ruisselait de pluie sur le front pâle de l'infortunée, et ses mains, bleues de froid, s'appuyaient sur une blessure encore saignante.

A l'aspect de cette femme, Saturnin crut voir devant lui le fantôme d'une jeune fille qu'il avait rencontrée autrefois, belle, riante, parée. Mais dans le trouble qu'il éprouvait, il ne put donner un nom à ce vague souvenir. Il fit passer la malheureuse sur son canot et reprit le chemin du rivage. Ce retour fut aussi effroyable que l'avait été la première allée ; à chaque instant la rame soulevait des cadavres et les faisait apparaître à la surface.

Saturnin s'était dépouillé de la large veste de paysan qu'il portait et l'avait jetée sur les épaules de la blessée qu'il venait d'arracher au danger d'aller se perdre soit dans l'Océan, soit sur les bords de la Loire, presque partout composés de ce côté de grèves fangeuses, où s'engloutit en quelques minutes tout imprudent qui ose y poser le pied. Elle ne prononçait pas une parole, et son regard fixe et égaré ne quittait pas la surface des flots, et à chaque fois qu'elle voyait un de ces corps que la Loire entraînait par centaines, elle tressaillait et murmurait tout bas des paroles inintelligibles.

Bientôt la barque aborda, mais, à sa grande surprise, Saturnin trouva le rivage désert. Marguerite et Mme de Perbruck seules s'y trouvaient. Ce fut un heureux hasard sans doute, car à peine la marquise eut-elle vu la jeune fille que Saturnin déposa sur le rivage, qu'elle courut à elle en s'écriant:

— Louise ! Louise !

— Ah ! dit Saturnin, dont ce nom fixa les souvenirs, Mlle de Paradèze !

La jeune fille les regarda les uns après les autres, mais sa pensée, déjà ébranlée par les douleurs qu'elle avait supportées ne put soutenir le choc de cette rencontre, et elle s'évanouit en murmurant ces mots:

— Ah ! toujours des morts !

Saturnin emporta Mlle de Paradèze dans sa cabane, la déposa sur le lit qui avait déjà reçu Mme de Perbruck et la confia aux soins de Marguerite. Ainsi, dans ces temps de désolation, se succédaient sans cesse les uns aux autres, les blessés, les malades, les pauvres, les proscrits, dans les maisons dont les habitans avaient le courage d'ouvrir leurs toits à l'hospitalité.

Cependant Marguerite avait dit à Saturnin la raison qui avait dispersé les paysans un moment avant assemblés sur le rivage.

Quelques soldats, disait-on, avaient paru à l'entrée du bois qui bordait, du côté des terres, le petit village de Donches. A cette terrible nouvelle, tous les habitans s'étaient dispersés ; les uns avaient gagné les marais inaccessibles dont ils connaissaient les moindres détours; les autres s'étaient réfugiés dans leurs maisons, où chacun s'était empressé de cacher ses armes.

— Cache-toi, Saturnin ! dit la marquise à son fils lorsqu'il eut déposé Louise dans sa demeure.

— Voulez-vous ou pouvez-vous me suivre ? dit Saturnin.

— La force ne me manquerait peut-être pas, repartit Mme de Perbruck ; mais que ferions-nous de l'infortunée Louise ?

— Eh bien, ma mère, dit Saturnin, demeurons. Ne trouvez-vous pas que la vie ne vaut pas les soins désespérés qu'il faut prendre pour la défendre ?

— D'où te vient aujourd'hui ce découragement, dit Mme de Perbruck, aujourd'hui que tu m'as retrouvée ?

— Pardonnez-moi, ma mère; pardonnez-moi, dit Saturnin ; mais je ne puis vous expliquer ce que j'ai éprouvé il y a quelques instans en traversant tous ces cadavres flottans. A les voir ainsi se montrer et disparaître successivement, il me semblait qu'ils m'invitaient à les suivre ; il me semblait qu'ils me disaient que là, dans l'abîme où ils roulaient, était le repos. Hélas ! ce spectacle est si affreux que je vous ai presque oubliée !

Pendant qu'ils parlaient ainsi, Louise de Paradèze avait repris ses sens, grâce aux soins de Marguerite ; elle la regardait cependant avec effroi et fermait les yeux de temps en temps, comme pour fuir une horrible vision.

— Ah ! murmura-t-elle tout bas, suis-je donc folle !...

— Non, lui dit Marguerite, vous n'êtes point folle ; vous êtes en sûreté, près d'amis qui vous ont arrachée à la mort.

— Qui êtes-vous donc ? lui dit Louise, car Marguerite, celle que j'ai connue au couvent, la malheureuse qui a été trompée par le comte de Perbruck, est morte... elle a été condamnée... elle a été exécutée...

— Non, mademoiselle, non, je vis, le malheur m'a réservée à plus de souffrances que je ne croyais pouvoir en supporter.

— Mais, lui dit Louise de Paradèze en mon-

trant Saturnin, c'est celui que vous avez cru être le comte de Perbruck, c'est Saturnin.

Celui-ci se rapprocha avec sa mère du lit où se trouvait Mlle de Paradèze, et après avoir répondu à ses questions, ils l'interrogèrent à leur tour, ils lui demandèrent ce qu'elle était devenue et comment elle se trouvait ainsi blessée et abandonnée sur une barque. Nos lecteurs ont sans doute reconnu dans Louise de Paradèze l'héroïque jeune fille qui avait tenté de délivrer Nantes du monstre qui l'ensanglantait. A son tour elle leur fit le récit des infortunes qui avaient précédé cette terrible résolution.

VIII.

Le jour de l'insurrection générale, dit-elle, (le 10 mars 1793), j'étais à Saint-Florent avec mon père, M. de Perbruck et la Châtaigneraie. La Châtaigneraie m'a dit comment vous l'avez secouru, Marguerite, reprit Mlle de Paradèze en s'interrompant, lorsque vous le rencontrâtes avec l'infortuné Césaire après leur sublime dévouement au château de la Rouarie. Il m'a dit aussi ce que vous avez montré de courage et de dévouement, monsieur Saturnin. Je sais ce que vous valez l'un et l'autre.

Après ces paroles, Louise reprit son récit :

Le soir même de ce jour, les pays placés sous les ordres de ces messieurs, s'étaient emparés de Jallais, défendu par une compagnie de républicains, commandés par un homme dont la funeste réputation a dû parvenir jusqu'à vous. La nuit était venue et les trois chefs s'étaient retirés avec moi dans une petite maison, située à l'extrémité du bourg. J'étais couchée dans une chambre attenante à celle où mon père était resté avec MM. de la Châtaigneraie et le marquis de Perbruck. Au milieu de la nuit je fus éveillée par un bruit terrible ; je me lève à la hâte, et je cours vers la chambre où j'avais laissé ces messieurs. Ils étaient debout, armés, et s'apprêtaient à défendre leur vie ; car le bruit que j'avais entendu venait d'efforts que faisaient des assaillants inconnus pour enfoncer les portes et les fenêtres de cette chambre ; elles cédèrent bientôt, et presqu'au même instant un homme, le sabre et le pistolet au poing, s'élança dans la chambre en s'écriant :

— Bas les armes !...

C'était un vieillard dont les cheveux blancs eussent inspiré le respect, si la féroce expression de son visage n'eût fait voir que c'était un de ces effroyables énergumènes qui se repaissent du sang des royalistes.

Cependant, au lieu de frapper, il répéta le cri : Bas les armes! Mais mon père pour toute réponse lui envoya un coup de pistolet. La balle n'atteignit point celui à qui elle était adressée, mais elle alla tuer un des soldats placés derrière lui ; et avant que cet homme eût eu le temps d'arrêter les républicains, ils tirèrent sur nous, et mon père tomba frappé d'une balle dans la tête. A cette vue je m'élançai sur les soldats en poussant un cri, mais la Châtaigneraie se précipita devant moi.

— Bas les armes! lui cria le vieillard, ce n'est pas à vous que j'en veux.

— Vous êtes ici pour la cause de la république, et moi, répliqua la Châtaigneraie, pour celle du roi. A vous donc!

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il dirigea un coup terrible contre cet homme. Mais à l'instant même un jeune homme se précipite sur la Chataigneraie et le renverse d'un coup de sabre. Je tombe à genoux près de lui et les soldats allaient s'élancer contre moi, quand ce jeune homme, me couvrant de son corps, les arrêta, en s'écriant :

— Soldats ! nous ne faisons pas la guerre aux femmes.

Cependant M. de Perbruck était resté seul. Ses armes, jetées à ses pieds, montraient qu'il ne voulait pas tenter un inutile combat.

Alors cet étrange vieillard s'avança vers lui, et, le frappant du plat de son épée, il lui dit :

— Je ne t'aurais pas reconnu à ton visage, que je n'ai pas vu depuis plus de vingt-cinq ans, que j'aurais été assuré que j'avais devant moi le marquis de Perbruck, en le voyant demander grâce près de ses compagnons qui se sont bravement fait tuer.

— On se bat avec des ennemis qui vous attaquent à nombre égal ; on cherche à échapper à des assassins qui sont vingt contre un homme.

— Nous sommes vingt en effet, dit cet étranger, mais vous êtes plus de deux cents insurgés qui occupez ce village. Les entends-tu qui s'éveillent ? et certes, ils vont avoir la partie belle. Mais avant qu'elle s'engage entre eux et nous, veux-tu en jouer une où la chance sera égale et qu'il est temps de finir après plus de vingt-cinq ans d'attente ?

— Qui êtes-vous donc ? s'écria le marquis de Perbruck en se reculant et en ramassant ses armes.

— Pardonnez-moi, madame, dit Louise en s'interrompant et en s'adressant à Mme de Perbruck ; pardonnez-moi de raconter devant vous une scène où votre nom fut invoqué d'un côté comme un nom sacré et de l'autre comme un nom déshonoré.

— Parlez, parlez, reprit vivement la marquise. Je devine enfin quel peut être le nom de celui qui a poursuivi le marquis avec tant d'acharnement.

— Eh bien ! reprit Louise, à la question de M. de Perbruck, cet homme se recula, et plaçant à son chapeau une carte en guise de cocarde, il s'écria :

— Si vingt-cinq ans de désespoir et de colère impuissante passés au fond d'une prison ont assez altéré mes traits pour que tu ne reconnaisses pas celui que tu as perdu... voici un signe que tu ne peux pas avoir oublié, c'est la dixième carte du jeu où j'ai signé l'engagement de te tuer.

— Ah !... c'est toi, comte de X... ! s'écria M. de Perbruck avec une fureur inouïe... toi !...

Et il lui tira un coup de pistolet qui blessa le comte sans le renverser.

Les soldats voulurent frapper M. de Perbruck, mais le comte les arrêta.

— Ceci me regarde, dit-il; c'est une dette personnelle qu'il faut que j'acquitte. C'est celle dont tu as voué la vie aux larmes, ajouta-t-il en s'adressant au marquis, c'est ton épouse si infortunée qu'il faut que je venge.

— Eh bien !..... s'écria le marquis, la misérable...

Louise s'arrêta.

— Parlez ! parlez ! s'écria la marquise.

— Eh bien ! reprit Mlle de Paradèze, votre époux, madame, s'écria : La misérable qui l'a pleuré vivant le pleurera mort !

— Je lui ai déjà rendu la liberté en l'arrachant à la prison où sa tendresse maternelle l'avait jetée, dit le comte de X... je veux lui rendre une liberté plus précieuse en la débarrassant d'un monstre tel que toi !

— C'est juste.... repartit le marquis, l'épouse...

Louise s'arrêta encore.

— Parlez donc, reprit vivement la marquise en voyant Louise hésiter encore.

— L'épouse adultère, reprit Louise en continuant son récit, mettra le comble à son infamie en épousant le voleur flétri par un jugement solennel.

En parlant ainsi ils s'attaquèrent avec fureur, et tel était leur désir mutuel de se frapper, que déjà l'un et l'autre étaient blessés sans qu'ils parussent s'en être aperçus. Tout à coup un nouveau bruit se fait entendre dehors; des cris de Vive le roi ! annoncent aux républicains que les royalistes, surpris dans la nuit, viennent à leur tour les surprendre.

— Maintenez-les, Julien, s'écria le comte de X... en parlant au jeune homme qui m'avait sauvée.

Et le duel continue à l'intérieur pendant que les républicains défendent la maison contre les royalistes. Cependant nous entendions les cris plus rapprochés de nos amis, et M. de Perbruck, tout en se défendant avec fureur, criait sans cesse :

— A moi ! à moi !

Celui que l'on avait appelé Julien parut aussitôt en disant :

— Nous sommes entourés...

— A moi, reprit avec plus de force le marquis de Perbruck.

— A toi donc, fit le comte de X... en lui adressant un coup d'épée qui renversa le marquis à ses pieds.

Mme de Perbruck, qui avait écouté ce récit avec une anxiété haletante, poussa un profond soupir et murmura tout bas :

— C'était justice.

Quelques soldats républicains rentrèrent aussitôt en s'écriant :

— Nous sommes perdus.

Le comte de X... s'élança vers moi, m'enleva brusquement et me jetant devant lui, il me plaça en face des fusils des royalistes en leur criant :

— Tuez d'abord la fille de votre chef.

Un homme que je reconnus pour l'abbé Bernier arrêta les assaillants.

— Courage, ma fille ! me cria-t-il ; ne craignez ni la prison ni le martyre, car nous irons bientôt vous délivrer.

Les républicains profitèrent de ce temps d'arrêt pour quitter la maison par une porte opposée à celle par laquelle les royalistes l'attaquaient. J'en sortis la dernière toujours entraînée par le comte de X... qui se faisait un bouclier de mon corps, et j'y vis entrer l'abbé Bernier, qui courut à M. de Perbruck.

Je fus conduite comme prisonnière à Machecoul. Les républicains de cette ville, plus exaltés encore que les soldats, me menaçaient, et sans l'assistance de ce Julien, qui dix fois se mit entre eux et moi, j'aurais été massacrée par ces furieux. Cet homme m'inspirait une horreur profonde : il était parmi ceux qui avaient tué mon père, c'est lui qui avait frappé la Châtaigneraie. Je ne lui cachai pas mes sentiments, et cependant jamais une parole de colère ni une menace ne répondit aux reproches injurieux que je lui avais faits.

Le comte de X... nous avait quittés depuis quelques jours. Cependant avant son départ, je l'avais entendu dire à Julien :

— Puisque cette jeune fille te plaît, décide-la à te suivre à Paris. Il faut qu'elle passe pour ta femme ou ta maîtresse, sans cela son nom, s'il est découvert, sera pour elle un arrêt de mort.

Jugez quel dut être mon effroi lorsque, après avoir entendu ces paroles, j'appris que le soir même, je devais partir pour Nantes sous l'escorte de quelques républicains commandés par Julien. Cependant les égards de ce jeune homme envers moi me rassuraient un peu.

Il s'était procuré une voiture et y était monté près de moi. Quelques cavaliers marchaient en avant et en arrière.

— Mademoiselle, dit-il, excusez-moi d'être si brusque et si pressant dans la proposition que j'ai à vous faire. Le comité révolutionnaire de Nantes a appris votre arrestation et a exigé

que vous fussiez transférée dans cette ville. Ne vous y trompez point, une condamnation inévitable vous y attend.

— Moi ! lui dis-je, pourquoi ? pour avoir suivi mon père ?

— Votre obéissance aux ordres de votre père, que vous considérez comme une vertu, vous sera comptée comme un crime. Vous vous direz innocente, et peut-être au fond de leur âme quelques-uns de vos juges le penseront-ils... mais ils ne vous épargneront pas pour cela. Moi-même, ajouta-t-il avec une sombre expression, si au lieu de vous avoir rencontrée au milieu du combat..... je vous avais trouvée sur le banc des accusés... je vous condamnerais ; votre tête est nécessaire au salut de la patrie.

— Ma tête !... la tête d'une femme !... m'écriai-je avec indignation.

— Les hommes qui veulent faire triompher la liberté, me répondit-il froidement, ne sont pas tenus d'avoir de la générosité et de la pitié ; ils ne le peuvent pas, ils ne le doivent pas. Lorsque les misérables chefs qui ont tenté cette insurrection saurent que ce n'est pas seulement leur existence qu'ils jettent à ce terrible enjeu, mais encore celle de leurs femmes ou de leurs filles, ils deviendront moins empressés à lever l'étendard de la révolte. Votre mort sera un avertissement que l'on voudra leur donner.

— Eh bien, soit ! m'écriai-je, révoltée de l'atroce sang froid de ce jeune homme, car c'est à peine s'il avait dix-huit ans, et jamais vous n'avez vu figure plus douce et plus délicate ; de longs cils bruns voilaient ses yeux d'un bleu céleste et une longue chevelure blonde encadrait ce visage d'enfant. Eh bien, soit ! m'écriai-je, ma mort apprendra aux royalistes comment leurs filles savent mourir, et il se trouvera peut-être au pied de mon échafaud quelqu'un qui ira leur redire que j'ai crié sous le couteau de la guillotine : Aux armes pour Dieu et pour le roi !

Julien garda un moment de silence.

— C'est parce que je sais que vous agirez ainsi, reprit-il, c'est parce que je sais que vous rendrez inutiles, par vos provocations insensées toutes les recommandations que je pourrai faire à votre sujet aux autorités de Nantes, que je me suis résolu à vous sauver avant que vous-même rendiez votre salut impossible.

J'étais seule, abandonnée à moi-même, je n'avais plus d'espérance en ce monde depuis que mon père et la Châtaigneraie étaient morts.

Cependant, si je me sentais le courage de braver une mort certaine, je n'avais pas celui d'y aller lorsque je pouvais la fuir... Je ne répondis pas.

— Ecoutez, reprit Julien d'une voix tremblante, je n'ai que deux moyens de vous sauver : le premier, c'est de déclarer, dès que nous serons arrivés à Nantes, que vous abjurez le parti de votre père, que vous détestez la révolte à laquelle il s'est associé, et que pour preuve de ces sentiments vous avez accepté l'amour... et la main d'un véritable patriote... la mienne...

— A ce prix, m'écriai-je, j'aime mieux la mort !

Julien eut un moment de pâleur convulsive qui m'épouvanta. Mais il garda le silence et nous continuâmes notre route. J'étais fière de ma réponse, et si Julien m'eût encore fait la proposition que j'avais repoussée, ma réponse eût été la même ; cependant j'éprouvais une horrible anxiété. Hélas ! depuis ce temps j'ai tant vu mourir que j'ai appris que c'était là une chose facile... mais alors nous n'étions pas habitués à l'échafaud, et cette image se présentait sans cesse à mon esprit et me glaçait d'effroi. Cependant, le silence de Julien ne me laissait plus aucun doute sur ses intentions ; il avait pourtant dit qu'il avait un autre moyen de me sauver ; je n'espérais plus... mais j'attendais qu'il me parlât.

Nous arrivâmes en face d'une petite maison, où il fit arrêter la voiture.

— Faites ouvrir, dit-il aux cavaliers qui nous servaient d'escorte, et tâchez qu'on nous donne de quoi nous rafraîchir.

Les cavaliers entrèrent. Pendant ce temps, Julien semblait cruellement agité. La maison s'ouvrit.

— Mettez vos chevaux à l'écurie, dit-il à ses cavaliers, je vais vous rejoindre avec mademoiselle.

Dès que nous fûmes seuls, il se tourna vers moi.

— Ecoutez, me dit-il, je vais descendre de la voiture, je vais en laisser la portière ouverte... Lorsque je serai à la porte de la maison, descendez du côté de la route, je ne vous verrai pas. Gagnez rapidement le bouquet de bois qui est en face... le reste me regarde.

— Oh ! m'écriai-je, touchée jusqu'aux larmes de cette fière générosité, comment vous payer jamais de cette noble action !

— Probablement, me répondit-il d'un ton amer, la république s'en chargera. Dans tous les cas, ne vous en inquiétez pas.

IX.

Mme de Perbruck, Saturnin et Marguerite poussèrent un profond soupir, comme s'ils avaient assisté à la scène que Mlle de Paradèze venait de raconter. Elle reprit son récit en ces termes :

« A ces mots, Julien s'éloigna brusquement. Je fis ce qu'il m'avait dit, et j'avais déjà atteint le bois, lorsque j'entendis tout à coup un coup de feu. Je m'arrêtai épouvantée, et de derrière un buisson où je m'étais blottie, je vis tout à

coup accourir les soldats qui sortaient de la maison.

Je les entendis s'informer de ce qui s'était passé.

— J'étais descendu un moment de la voiture, répondit Julien, et j'y avais laissé mes armes ; j'allais remonter, lorsque tout à coup j'ai vu la prisonnière près de moi : j'ai voulu m'élancer vers elle, mais elle s'était armée de mes pistolets et m'a atteint de ce coup qui m'a renversé.

En parlant ainsi, il montrait une blessure qu'il venait de se faire, et il désignait aux soldats une route opposée à celle par où j'avais fui. Ils s'y élancèrent, tandis que je restais immobile à la place où je m'étais cachée.

Bientôt les soldats revinrent d'une poursuite inutile.

— Nous avons rencontré des paysans de ce côté, dirent-ils brutalement à Julien, mais ils n'ont vu passer personne. La peur vous a troublé la vue, mon petit.

— Non, non, il s'est battu près de moi, dit un autre, et ce n'est pas la peur qui l'a empêché de voir... C'est l'amour... Il y a trahison.

— Oui, dirent quelques autres cavaliers, il a déjà sauvé l'aristocrate à Machecoul ; il l'a fait échapper ici... il faut le fusiller.

— Vous savez qui je suis, dit Julien.

— Un blanc-bec à qui on soumet de vieilles moustaches, répartirent les soldats.

— Je suis le fils d'un représentant du peuple...

— Ça ne t'empêchera pas d'aller à la guillotine, lui répondit-on.

— C'est le secrétaire de Robespierre, ajouta un plus timoré.

— Eh bien, le tribunal révolutionnaire en décidera ; emmenons-le.

Je vis garotter et emmener prisonnier celui qui venait de me sauver, et je compris alors le sens des paroles qu'il m'avait répondues, lorsqu'il m'avait dit : que probablement la république se chargerait de récompenser sa générosité.

— Et qu'est-il devenu ? fit vivement Saturnin, que ce trait d'humanité avait vivement interessé.

—Probablement le crédit de son père et celui de son infâme protecteur l'ont sauvé de la fureur des républicains de Nantes, car il vit, je l'ai revu...

— Où cela ? dit Mme de Perbruck.

— Dans les prisons de Nantes, et pour lui devoir une seconde fois la liberté, repartit Louise.

On se rapprocha du lit où était couchée Mlle de Paradèze, pour mieux écouter. A ce moment une main poussa doucement la porte de la maison : un jeune homme armé parut sur le seuil, mais il s'arrêta et resta immobile à écouter, pendant que Louise continuait.

— Il est inutile que je vous dise la vie errante que j'ai menée depuis cette époque. Je fus rencontrée dans ma fuite par une troupe de paysans, commandés par Stofflet. Je les suivis quelque temps. Enfin, je trouvai dans l'armée de Bonchamp Mme de la Châtaigneraie, la tante de celui que j'avais perdu. Je me plaçai sous sa protection. Je demeurai avec elle, je la suivis partout où elle allait, soignant les blessés, préparant les cartouches, faisant pour notre sainte cause tout ce qu'il est permis à des femmes de faire.

J'étais chez Mme de Lescure le jour où elle chargeait elle-même d'une main tremblante les armes de son mari, comme si elle avait prévu qu'elles lui seraient inutiles pour éviter la mort qui devait l'atteindre. Hélas ! ce fut après le combat fatal où il périt que je fus laissée pour morte, par un parti républicain qui avait massacré une foule de femmes et d'enfants réfugiés dans une grange, tandis que le noble Bonchamp étendait sa main mourante entre les armes royalistes et les républicains prisonniers, et les couvrait de son sublime pardon.

Le lendemain, pendant qu'on débarrassait les morts de la grange où j'étais restée, on s'aperçut que je vivais encore, et on me jeta sur une charrette où étaient entassés des femmes, des prêtres, des enfants qu'on menait prisonniers à Nantes. Ma jeunesse, les soins de mes compagnons d'infortune, qui s'oubliaient pour me secourir, me rappelèrent à la vie, et en arrivant à Nantes, je fus jetée dans la prison établie au château. Il n'y avait pas de place pour nous, du moins, nous le pensions ainsi, en nous voyant trente entassés dans une salle où il y avait à peine cinq ou six lits.

Hélas ! nous ignorions jusqu'où pouvait aller la cruauté dégradante de nos bourreaux. Pendant quatre mois que j'ai habité cette prison, j'ai vu s'accroître jour par jour le nombre des prisonniers. Là où l'espace nous semblait étroit pour vingt, nous avons habité trente, puis quarante, puis cinquante, puis cent.

— Ce n'est pas possible, dit Mme de Perbruck.

— Cent, ai-je dit, reprit Louise, ce n'est pas assez. A ce nombre, encore pouvait-on se coucher côte à côte sur la paille répandue autour de ces salles immondes. Mais bientôt il n'y eut plus de place par terre pour tout le monde. On s'arrangea : la tête des uns reposait sur le corps des autres. Tous les matins on nous jetait à chacun une livre de pain noir et un peu d'eau, à peine assez pour boire, et chaque jour de nouveaux prisonniers venaient presser de leur nombre les prisonniers déjà si misérablement entassés. Cependant le tribunal révolutionnaire se hâtait de tout son pouvoir : chaque jour, cent cinquante, deux cents de nos

malheureux compagnons marchaient à la mort. Mais la hache et la fusillade allaient moins vite que les arrestations. Enfin, ce ne fut plus qu'un cloaque infect d'où personne ne jetait plus dehors aucun immondice.

Ah ! madame, reprit Louise, avec un horrible dégoût, c'est une affreuse chose que de penser à quelle dégradation l'homme peut descendre ; c'est une bien misérable créature pour que l'amour de la vie lui fasse supporter de pareilles horreurs ! Un cercle d'hommes qui se formait autour de l'endroit où les mères cachaient leurs filles, nous empêchait le plus souvent de voir les misérables qu'on mêlait aux proscrits ; mais ils ne pouvaient arrêter leurs infâmes chants. Alors, nous nous mettions à genoux, et nous essayions de couvrir ces voix atroces sous l'harmonie de quelque saint cantique, jusqu'à ce que la lassitude nous forçât au silence : et alors il nous fallait entendre.

Mais l'impudeur n'appartenait pas toujours à ces honteux compagnons de notre prison. Plus d'un brave soldat de la Vendée, plus d'un noble gentilhomme a été jeté au milieu de nous sans vêtement, et cela est arrivé si souvent, qu'à la fin il ne restait plus à chacun de nous que le choix de voir ce honteux spectacle ou de le donner soi-même en se dépouillant du dernier lambeau qui lui restait. Ainsi, tout s'oubliait : la pudeur... la...

Louise s'arrêta suffoquée par ces odieux souvenirs.

La marquise lui dit en lui donnant un baiser sur le front comme pour y replacer la couronne d'innocence flétrie par ces infamies :

— Les vierges que les païens exposaient nues aux tigres du Cirque étaient voilées de leur martyre ; vous avez été comme elles, ma fille.

— Enfin, reprit Louise avec effort, les geôliers eux-mêmes, épouvantés de venir chercher les victimes dans les fanges pestilentielles de ce cloaque, firent promettre la liberté à quarante prisonniers s'ils osaient entreprendre de nettoyer cette sentine impure. Les malheureux l'ont fait... et lorsque nous trouvions qu'ils avaient chèrement acheté leur vie, on leur tenait la parole qu'on leur avait donnée en les faisant fusiller dans la cour même du château. C'était la liberté qu'on leur avait jurée !

— Cela ne se peut pas ! s'écria Saturnin !

— C'était Carrier qui avait promis cette grâce, dit Louise; en connaît-il d'autre que la mort ?

— Et vous avez vécu là quatre mois ? dit la marquise de Perbruck.

— Oui, moi, comme tant d'autres, habituée au luxe d'une maison somptueuse... plus que cela, accoutumée aux soins d'une scrupuleuse propreté... moi qui aurais préféré monter à l'échafaud que d'entrer dans cette prison, si j'en avais prévu les horreurs, et qui vaincue comme tant d'autres, en ai accepté peu à peu les plus honteux dégoûts. L'infamie soufferte la veille rendait moins pesante l'infamie du lendemain ; d'ailleurs je ne vivais pas pour vivre seulement, je vivais pour une vengeance. Chaque jour les nouveaux arrivés nous apportaient des nouvelles du dehors. En entendant raconter les massacres ordonnés par les chefs des républicains, je rêvais que si ma liberté m'était rendue, ma main, la main d'une femme, punirait le plus cruel de tous ces bourreaux. J'hésitais entre eux, mais Carrier était arrivé à Nantes, et je n'hésitai plus. Carrier, l'homme qui envoyait à l'échafaud quiconque était en son pouvoir, sans le connaître, sans qu'il eût besoin de prétexte ; Carrier, qui faisait fusiller ceux qui résistaient et ceux qui demandaient grâce ; Carrier, qui arrachait aux prisons les malheureuses dont on lui vantait la beauté, et qui les prenait innocentes au geôlier et les renvoyait déshonorées au bourreau ; Carrier, ce crime vivant, ce crime à face d'homme dont le nom efface tous les noms infâmes qu'on lui donne ; c'est lui que je voulais frapper. Ce fut cette pensée, ce fut cette espérance qui me fit supporter les supplices et les hontes de la prison, et cependant cette espérance, cette pensée ne m'eût servi qu'à me faire vivre jusqu'à l'échafaud, lorsque avant-hier un homme parut tout à coup dans notre prison. Il venait, disait-on, voir si Carrier remplissait dignement la mission dont il était chargé. Que d'espoir suscita la vue de cette homme ! car je vous l'ai déjà dit, jamais figure plus douce, plus angélique ne cacha une âme plus durement trempée dans le sang. Il s'avançait impassible et calme au milieu de tous ces désespoirs, sans pitié pour les malheureux, sans colère pour les persécuteurs. Lorsqu'il passa près de moi :

— Julien !... m'écriai-je malgré moi en le voyant.

Il chercha un moment à me reconnaître sous les haillons dont j'étais à peine vêtue.

— Louise de Paradèze !... s'écria-t-il ; vous dans ce misérable état, vous la fille d'un riche gentilhomme !

— Moi et mille autres qui valent autant que moi, lui dis-je ; les femmes, les enfants de la plus haute noblesse.

— Femmes et enfants d'aristocrates, s'écria-t-il avec fureur, qui souffletiez le peuple et qui lui crachiez au visage lorsqu'il vous criait du fond de sa misère : « Je souffre, j'ai faim, j'ai froid, je pourris dans ma fange ! » à votre tour souffrez du froid, de la faim, et pourrissez dans ces prisons !

Tout le monde se détourna, moi seule avais le droit de croire que tant de cruauté ne lui était pas naturelle.

— Ah ! Julien, lui dis-je, vous n'étiez pas ainsi quand vous m'avez sauvée.

— Et je suis encore ce que j'étais alors,

toujours prêt à vous sauver, me dit-il tout bas.

Je vous l'atteste, et d'ailleurs, ce qui me reste à vous dire vous prouvera que si j'ai accepté ce n'était point pour sauver ma vie, mais pour accomplir le dessein que j'avais depuis longtemps formé. Et cependant en me voyant suivre Julien, j'ai entendu autour de moi des voix qui osaient m'accuser d'aller acheter ma liberté d'un prix infâme. J'ai laissé parler. J'espérais que mon sang ou celui d'un autre me justifierait. J'ai suivi Julien, il a obtenu de mes geôliers de me faire changer de prison, et lorsque nous avons été sortis, il m'a encore laissé fuir après m'avoir donné une bourse d'or, et cette fois encore au péril de sa tête. J'avais enfin ma liberté ! s'écria tout à coup Louise avec exaltation.

A ce moment, celui qui était resté immobile et muet sur le seuil de la porte éleva tout à coup la voix.

— Et vous l'aviez acceptée en me jurant de quitter la France... Qu'avez-vous fait au lieu de cela ?

Saturnin, Mme de Perbruck, Marguerite, s'étaient retournés, et avant que Louise eût prononcé le nom de ce jeune homme, tous l'avaient reconnu. En effet. c'était presque un enfant, sans barbe, d'un visage doux, calme, encadré de longs cheveux blonds aux boucles soyeuses.

— Julien ! s'écria Mlle de Paradèze.

— Moi, qui ai peut-être droit de vous demander ce que vous avez fait de la liberté que je vous ai donnée.

— Ce que j'ai fait de cette liberté, reprit Louise avec enthousiasme, ce que j'ai fait de l'or que vous m'avez donné ! Je m'en suis servie pour me dépouiller de mes haillons, pour me parer d'habits somptueux afin de pénétrer plus aisément jusqu'au monstre qui se cache dans la peur que lui renvoient ses crimes. J'ai veillé toute la journée à sa porte ; je savais l'heure de ses orgies, et quand cette heure est enfin venue, je me suis audacieusement mêlée à ses convives, j'ai agacé les passions du tigre, je me suis assise à côté de lui à sa table ; j'ai assez égaré sa raison pour qu'il pût croire à je ne sais quel amour impossible ; il a voulu rester seul avec moi. Je le tenais, et il était déjà sous le couteau que j'avais caché dans ma robe de fête, lorsqu'une main funeste me l'a arraché.

— Ah ! malheureuse, qu'as-tu fait ? s'écria Julien.

— Ce que je ferais encore si j'étais libre ; ce qui eût été une action pour laquelle la France m'eût bénie si j'avais réussi ; ce qui eût sauvé des milliers de victimes dont les cadavres m'ont accompagné depuis Nantes jusqu'ici.

— Quoi ! fit Saturnin, tous ces cadavres flottant autour de vous ?...

— Apprenez donc ce qui s'est passé, ce que j'ai vu ; ce que j'ai eu le courage de voir ; car, tombée sous le poignard de la maîtresse de Carrier, j'ai recouvré mes sens au moment où on allait me jeter au supplice.

Elle leur raconta l'épouvantable scène de la nuit précédente, et finit en disant :

— Voilà ce que j'ai vu, voilà les fêtes dont Carrier parlait à ses convives dans l'orgie à laquelle j'assistais, et Dieu n'a pas permis que je tue ce monstre ! Dieu n'a pas mis dans la pensée d'un autre, que d'une femme sans force, le généreux dessein de délivrer Nantes de ce monstre ! Cependant tous les hommes ne sont pas morts ; il y en a d'échappés au champ de bataille, il y en a qui se cachent dans de misérables cabanes et qui cependant auraient le courage de mourir.

— Oh ! je vous comprends ! s'écria violemment Saturnin. Malheur à Carrier !

La porte se ferma brusquement et Julien entra tout à fait dans la cabane.

— Taisez-vous, malheureux ! je ne suis pas seul dans ce village.

— Appelez à votre aide s'écria Saturnin, et vous apprendrez ce que vous coûtera une dénonciation !

Julien regarda Saturnin sans s'émouvoir.

— Vous êtes fou, monsieur, reprit-il d'un ton froid. Depuis une demi-heure que je suis à votre porte et que j'écoute votre conversation, vous seriez déjà entre les mains de gens qui ne vous eussent pas pardonné la plus innocente de vos paroles si je ne les avais éloignés.

— Que voulez-vous donc faire de nous, monsieur ? lui dit Louise.

Julien réfléchit pendant quelques minutes.

— Ecoutez, lui dit-il, je n'ai rien entendu, je n'ai rien vu ; je suis entré dans une cabane où l'on m'a laissé asseoir à côté du feu pour me réchauffer et me reposer un moment ; j'ai trouvé une jeune fille malade, une mère et un fils occupés à la soigner avec un de leurs jeunes parents : voilà ce que je puis répondre à l'un des représentants du peuple qui accompagne l'armée de Marceau, et qui a suivi la colonne chargée d'explorer ces campagnes et d'empêcher les royalistes battus à la bataille de Savenay de traverser la Loire. Ce représentant du peuple, établi à l'ancien presbytère, s'appelle Bourbotte. Il n'a pas des idées aussi exagérées peut-être que Carrier, mais il se montrerait aussi implacable que lui, s'il soupçonnait quelles sont les personnes que cache cette chaumière. Il ne ferait pas exécuter les prisonniers dont il pourrait s'emparer ici, mais il n'y a pas un tribunal qui ne prononçât leur condamnation s'il parvenait à les lui livrer.

— Nous sommes donc perdus ! fit Mme de Perbruck.

— Ce danger ne peut pas être de longue durée, reprit Julien : les généraux républicains et les représentants du peuple, qui suivent

l'armée, sont attendus à Nantes où une fête se prépare. Dans quelques jours, il vous sera facile de quitter tout à fait la France ; je vous demande à tous votre parole d'être partis dans huit jours.

Dans la position désespérée où se trouvaient tous les personnages présents, cette proposition était de la part de Julien un grand acte de clémence et même de générosité.

Ils firent tous la promesse qui leur avait été demandée.

— Et maintenant, dit Julien, je ne vous demande pour toute reconnaissance que le droit d'entretenir en particulier Mlle de Paradèze.

Saturnin, Mme de Perbruck et Marguerite se préparèrent à sortir ; Julien tira d'un portefeuille de petites cartes imprimées, qu'il remit à chacun d'eux en leur disant :

— Si pendant que vous allez être hors de cette maison, vous êtes rencontrés par des soldats et conduits devant le représentant du peuple, il vous suffira de montrer ces cartes; elles seront pour tout le monde une preuve que vous avez été interrogés par moi, et que je n'ai rien trouvé de suspect chez vous ni dans vos réponses.

Saturnin, la marquise et Marguerite sortirent; Julien et Louise restèrent seuls.

X.

— Je vous remercie de votre humanité, dit Louise à Julien, je vous remercie de ce que vous venez de faire pour mes amis.

— Pour eux ? répliqua Julien, détrompez-vous, c'est pour vous seule que je l'ai fait, Louise ; si vous n'aviez pas été dans cette cabane, la marquise de Perbruck, ce jeune homme, la femme qui l'accompagne, déguisée sous des habits de paysan, eussent été arrêtés par mes ordres, et alors même que je n'eusse pas appris tout ce que je sais maintenant, vous ne pouvez douter du sort qui les attendait. Mais vous les appelez vos amis, ils vous ont recueillie, et je les sauverai. Cette fois pourtant, je mettrai une condition à leur salut et au vôtre.

— Si c'est celle que vous m'avez proposée déjà une fois, répondit Mlle de Paradèze avec embarras, je refuse. Vous n'avez qu'à les rappeler, et j'ai assez de foi dans leur courage pour être convaincue qu'ils ne me demanderont pas ce sacrifice pour assurer mon existence et la leur.

— Je vous suis donc bien odieux ? dit Julien avec un mouvement de colère, contenu cependant sous les formes calmes et polies qu'il affectait vis-à-vis mademoiselle de Paradèze.

— Vous, monsieur ? dit Louise, non... non... et je n'ai pas le droit de vous haïr ; la prisonnière que vous avez rendue deux fois à la liberté et dont vous voulez encore sauver la vie ne peut avoir pour vous que de la reconnaissance, mais mademoiselle de Paradèze ne peut pas accepter l'amour d'un homme qui se fait gloire de la cruauté avec laquelle il poursuit le parti auquel elle appartient : si vous aviez une sœur, monsieur, qu'elle fût entre les mains des royalistes, et que, pour sauver ses jours et ceux de quelques amis, elle consentît à devenir la maîtresse ou même la femme de l'un de vos ennemis les plus acharnés, vous la maudiriez et vous la mépriseriez !... Vous feriez plus, vous la condamneriez.

— Je la tuerais, repartit Julien d'un ton sombre.

— Eh bien ! moi, reprit Louise, je n'ai ni père ni frère pour me punir de ma lâcheté, mais, à défaut de l'un et de l'autre, cette main, qui a été impuissante pour délivrer la Bretagne d'un monstre, ne le serait pas, je vous le jure, pour me délivrer, moi, de la honte d'un pareil crime.

Julien garda le silence et se promena pendant quelque temps d'un air profondément agité. Louise le suivait des yeux avec une anxiété curieuse, car malgré la fierté de sa réponse Louise était assurée que Julien la sauverait. Elle épiait seulement le moyen par lequel il sortirait de la position critique où il s'était placé.

Julien s'arrêta et jeta autour de lui un regard soupçonneux, puis il reprit à voix basse :

— Ne trouveriez-vous aucune excuse dans votre cœur pour celui qui accomplirait ce que vous avez vainement tenté ?

— Quoi ! s'écria Louise en se penchant vers Julien, vous assassineriez Carrier ?

— L'assassiner, repartit froidement le jeune homme, non, le poignard est l'arme des vaincus et des proscrits, et un homme comme Carrier ne mérite pas que sa mort coûte l'honneur ni la tête de personne. Mais si je renverse Carrier, si je le chasse de Nantes, si je lui fais expier sur l'échafaud les crimes dont il souille la sainte cause de la république, et si je reviens ensuite à vous en vous disant : Voilà ce que j'ai fait pour vous, Louise, pour vous seule, entendez-vous ! que me répondrez-vous ?

Louise, à son tour, garda le silence, pendant que Julien épiait dans l'expression agitée de sa physionomie la résolution qu'elle allait prendre.

Tout à coup elle lui tendit la main et lui dit d'une voix calme et fière :

— Faites cela, Julien, et vous serez content de moi.

— Eh bien ! donc, lui dit-il, je me fie à votre promesse. Partez, quittez la France, je ne veux rien devoir qu'à votre libre volonté, et si, lorsque j'aurai accompli le grand acte qui doit délivrer la Bretagne, vous ne revenez pas pour tenir la parole que j'accepte, j'aurai été trompé, voilà tout ; mais alors ne vous étonnez pas, Louise, si l'homme à qui vous aurez menti de-

vient peut-être plus cruel que celui dont vous lui demandez aujourd'hui la tête.

— Sa tête ! dit Louise, effrayée de l'expression farouche de Julien, je n'ai point dit...

— Sa tête ou la mienne, répondit violemment le jeune homme : à l'époque où nous vivons, on ne tombe que sur l'échafaud.

Ils en étaient là, lorsqu'un grand bruit vint les interrompre tout à coup.

Mais avant de continuer notre récit, il faut que nous apprenions à nos lecteurs la cause de ce tumulte.

Nous avons laissé Mme de Perbruck, Saturnin et Marguerite sortant de la cabane. A quelques pas de la porte ils avaient rencontré quelques soldats républicains, auxquels ils avaient montré les cartes qui leur avaient été remises par Julien. C'était une sauvegarde complète ; ils se croyaient donc sauvés, lorsque tout à coup ils virent passer un homme à cheval, portant une ceinture rouge et un plumet rouge ; c'était un des soldats de l'horrible compagnie de Marat, créée la veille par Carrier. Il demanda où se trouvaient les représentans du peuple et apprit de quelques paysans qu'ils avaient établi leur siège dans l'ancien presbytère. Il s'y rendit en toute hâte ; les paysans le suivirent en tremblant, de façon que la maison du presbytère fut bientôt entourée d'une foule nombreuse à laquelle s'étaient mêlés Saturnin avec Marguerite et Mme de Perbruck.

Peu de temps après on entendit dans l'intérieur de la maison les vociférations les plus violentes, et bientôt quelques soldats demeurés près du représentant Bourbotte, sortirent en toute hâte pour aller porter des ordres à ceux qui s'étaient dispersés dans les environs. Chacun se demandait avec étonnement quelle pouvait être la cause de ce mouvement extraordinaire, lorsqu'on entendit battre la générale, et presque au même instant le maire parut accompagné du représentant du peuple Bourbotte et de l'homme à la ceinture et au plumet rouges. Il lut un arrêté par lequel il était ordonné à tous les habitans de la commune de se trouver réunis dans une heure sur la place publique du village. Cet arrêté portait en outre que tout habitant surpris, soit dans sa demeure, soit dans les champs, après le délai expiré pour la réunion, serait considéré comme rebelle et traité comme tel, c'est-à-dire fusillé. Immédiatement la plûpart des paysans se dispersèrent pour aller chercher, l'un sa femme, l'autre ses enfans, tous leur famille et leurs amis.

Saturnin, épouvanté de cette mesure extraordinaire, resta des derniers pour savoir quel pouvait en être le motif, et ayant entendu Bourbotte qui disait au maire :

— Où est donc Julien ? lui serait-il arrivé quelque malheur ?

Saturnin s'avança et répondit :

— Je viens de le voir entrer dans une maison dont il interroge les habitans.

— Puisque tu sais où il est, lui dit Bourbotte, va donc le chercher et dis-lui qu'il s'agit de bien autre chose que de découvrir les fuyards de la bataille de Savenay ; dis-lui que Carrier vient de me faire avertir qu'un monstre qui a osé menacer la vie d'un représentant du peuple s'est échappé et doit être dans cette commune.

C'est ainsi que ces hommes parlaient des malheureuses victimes que le désespoir poussait à lever le poignard contre ceux qui les envoyaient par milliers à la mort.

Saturnin, épouvanté du danger qui menaçait Louise, se hâta de courir vers la cabane où il l'avait laissée avec Julien. Mais il y avait été devancé par Marguerite, qui s'était éloignée aux premières paroles du maire.

Elle expliquait à Julien ce qui venait de se passer.

— Oh ! s'écria celui-ci, comment la sauver à présent ?

— Citoyen, lui dit Marguerite avec enthousiasme, j'étais présente à l'arrestation d'Angélique Desilles lorsqu'elle se laissa arrêter pour sauver sa sœur Louise. De pareils exemples ne sont pas inutiles pour ceux qui savent les comprendre.

— Mais, reprit Mlle de Paradèze, Angélique a payé ce dévoûment de sa tête. Je ne veux pas.

— Oh ! s'écria Marguerite avec colère et désespoir, personne ne voudra donc de ma vie en ce monde !... Ne comprenez-vous donc pas que là où vous périrez, je serai sauvée, moi. Je suis trop malheureuse pour mourir.

— D'ailleurs, dit Julien, l'important c'est de vous soustraire d'abord à cette arrestation, Louise. Cette jeune fille sera protégée par son innocence même.

— Qu'importe ! dit Marguerite.

Elle ramassa les habits dont on avait dépouillé Mlle de Paradèze et disparut en disant à Julien :

— Laissez-moi faire, et vous prononcerez ensuite.

Julien hésitait encore à s'éloigner, lorsqu'il vit arriver Bourbotte et le soldat de la compagnie de Marat. Il se hâta d'aller à leur rencontre et les interrogea. Voici ce qu'il apprit. Le lendemain de la première noyade, Carrier, qui se repentait de n'avoir pas présidé lui-même à l'engloutissement de la femme par qui il s'était vu menacer, Carrier, disons-nous, savait que la malheureuse avait été laissée au fond d'une barque qui avait disparu. Aussitôt il avait envoyé sur les deux rives de la Loire. Deux heures après, il apprenait qu'on avait vu fuir au cours de l'eau une barque emportant une femme vêtue de blanc. A cette nouvelle, Carrier était entré dans un de ces accès de fureur

qui ressemblaient à des attaques d'épilepsie. L'écume lui venait à la bouche, il se tordait de rage avec d'horribles malédictions. Dans ces momens, il regrettait de ne pas être un géant doué d'une force surhumaine pour pouvoir se précipiter, armé d'une hache, au milieu d'une foule pour s'y gorger de sang et de carnage.

Ce fut alors qu'il donna ses ordres à ses exécrables agens : c'était une fortune pour celui qui lui ramènerait la coupable... c'était la mort pour ceux dont les recherches seraient inutiles.

Celui qui le premier avait découvert l'apparition de cette barque abandonnée était remonté à cheval et avait couru à toute bride sur la rive gauche de la Loire. Partout on avait confirmé l'apparition de cette barque. Enfin, à une maison située en face de Donches, on lui dit qu'une barque partie de ce village était venue au secours de l'embarcation abandonnée. Il avait fallu que cet homme remontât à plus d'une demi-lieue pour pouvoir trouver un bateau capable de faire passer la rivière à lui et à son cheval, mais enfin il était arrivé à Donches, bien certain que la fugitive devait être dans le village, ou que du moins ceux qui l'avaient recueillie s'y trouvaient et pourraient dire ce qu'elle était devenue.

Voilà ce que Julien apprit pendant que Marguerite revêtait les habits ensanglantés de Mlle de Paradèze, et que celle-ci prenait les habits d'homme de Marguerite.

Bientôt les paysans arrivèrent successivement sur la place publique. Le représentant du peuple Bourbotte, Julien, le soldat de la compagnie de Marat, le maire et quelques autres personnes, étaient placés sur une espèce d'estrade en pierre où se trouvaient les mesures métriques décrétées par la convention nationale, et que les administrateurs de certains districts avaient fait placer d'autorité sur la place de quelques villages. De là ils pouvaient dominer la foule qui se rassemblait peu à peu autour de cette estrade. Julien pouvait à peine dissimuler son inquiétude ; il espérait ne pas voir paraître les personnes auxquelles il avait promis sa protection, et déjà ses regards, perdus au loin, les avaient vainement cherchées, lorsqu'en les ramenant sur ceux qui entouraient cette espèce de tribune, il ne put s'empêcher de tressaillir en reconnaissant parmi les plus voisins Mme de Perbruck, placée, entre Saturnin et Louise habillé en paysan.

Quand l'heure du délai fixé par les représentans du peuple fut expirée, celui-ci éleva la voix et annonça à tous les habitans que la république avait été instruite (ceci était du style de l'époque) qu'une barque flottant sur la Loire et portant une femme vêtue de blanc, avait été abordée par une autre barque, partie de Donches, et ramenée dans ce village ainsi que la personne qu'elle portait.

— Citoyens de Donches, ajouta le représentant, vous êtes invités à dénoncer celui qui a commis cette action, si vous ne voulez voir tomber sur vous la colère et les rigueurs de la loi. Cinq cents francs sont promis à celui qui dénoncera ceux qui ont recélé cette femme.

De longs murmures circulaient dans la foule et il n'était pas douteux que Saturnin ne fût désigné par un grand nombre d'habitans comme l'auteur de ce prétendu crime, et cela, plus encore peut-être par la crainte du châtiment que pour obtenir la récompense promise, lorsque celui-ci prévint toutes les voix prêtes à l'accuser en s'avançant au pied de la tribune et en disant hardiment :

— Citoyen représentant, il n'y a pas besoin de menace ni de récompense pour connaître celui qui a recueilli, ce matin même, une barque abandonnée, c'est moi.

— Quoi ! s'écria Bourbotte, c'est toi qui as osé...

— Comment, dit Saturnin, je vois au milieu de la rivière une barque à la dérive avec quelqu'un qui semblait appeler au secours, je me jette dans un bateau, je rattrappe la barque, je la ramène, vous en auriez fait autant à ma place.

Bourbotte, qui, comme Carrier, voyait un crime dans tout ce qui ressemblait à un acte de générosité, fut sur le point d'injurier Saturnin ; mais Julien l'arrêta en lui disant tout bas :

— Cet homme ne se doute pas de l'importance de la capture qu'il a faite, et il serait peut-être imprudent de l'en avertir.

Alors il interrogea lui même Saturnin et lui dit :

— Et cette femme-là, qu'en as-tu fait ?

— Elle était blessée, malade, reprit Saturnin, elle est restée à la maison : Pardieu, dit-il en regardant Julien, c'est celle que vous avez interrogée vous même, citoyen.

— Malheur à toi si elle s'est échappée ! s'écria Bourbotte, courez à la maison de cet homme et fouillez-la de tous côtés avec soin. En attendant, emparez-vous de cet homme.

Saturnin fut placé entre deux soldats pendant que d'autres couraient vers sa demeure.

Bientôt après on vit apparaître Marguerite portant sur sa tête la couronne de fleurs qui avait orné le front de Louise.

Elle avait revêtu aussi sa robe souillée de boue et tachée de sang, et elle s'avançait entre quatre soldats, la tête basse, mais d'un pas résolu.

Julien était dans un horrible état d'inquiétude ; de temps en temps il regardait Mme de Perbruck, qui voulait vainement entraîner Louise. Julien ne pouvait prévoir quelle serait l'issue de cette scène.

Dès que Marguerite fut arrivée au pied de la tribune, Bourbotte lui adressant brutalement la parole, lui demanda qui elle était.

— D'après ce que m'ont dit les soldats, je suis celle que tu cherches.

Quoique Marguerite fût connue dans le village, personne n'avait soupçonné que ce pût être une femme, et personne ne la soupçonna sous les nouveaux vêtemens qu'elle venait de prendre.

— Mais sais-tu, repartit Bourbotte avec fureur, quelle est celle que je viens chercher ?

— C'est celle, dit Marguerite en élevant la voix, qui a assisté hier à l'infâme orgie de Carrier, qui l'a voulu tuer, et qui, condamnée par lui à mourir, a échappé par miracle au supplice que ce monstre a fait subir à plus de douze cents prisonniers, en les faisant noyer dans la Loire, sans qu'un seul d'eux eût été jugé.

Un frissonnement d'horreur parcourut la foule des paysans, et Bourbotte repartit :

— Tu mens, misérable !

— Tais-toi, lui dit tout bas Julien ; elle dit vrai.

Bourbotte le regarda avec stupéfaction.

— Déjà plus de cinquante cadavres ont été recueillis sur les rives de la Loire, reprit Julien ; fais arrêter cette malheureuse, qu'elle ne prolonge pas une scène qui pourrait peut-être exaspérer les esprits.

Et sans attendre le consentement de Bourbotte, il s'écria :

— Faites entrer cette femme dans cette maison, et qu'on repousse toute cette populace.

Et lui-même, s'élançant au bas de la tribune, il gourmanda les soldats qui retenaient Saturnin ; et leur dit :

— Allons, laissez cet homme, qui n'est pour rien dans toute cette affaire, et chassez tout ce monde.

Et aussitôt marchant vivement vers madame de Perbruck et Louise qui voulaient élever la voix, il leur dit avec une brutalité affectée.

— Allons, la vieille, et vous, mon garçon, allez vous-en ; vous n'avez pas besoin d'écouter aux portes ce qui va se dire.

Puis il ajouta tout bas en s'adressant à mademoiselle de Paradèze :

— Par grâce, Louise, fuyez et partez ; je la sauverai, je vous le jure !

— C'est ce que je saurai, dit Louise ; où la conduisez-vous ?

— A Nantes.

— A Nantes, reprit mademoiselle de Paradèze ; j'y serai demain.

— Vous ! s'écria Julien.

— Moi, répliqua Louise. Je veux être prête à prendre sa place sur l'échafaud si elle doit y monter.

XI.

Le lendemain, Carrier, dont la vie était une suite de fureurs qui, chaque jour plus insensées, semblaient ne devoir se satisfaire que par la destruction entière de ce qui l'entourait, Carrier, disons-nous, était avec Angélique et ses deux aides-bourreaux, Fouquet et Lamberty. Au silence tremblant qu'ils gardaient, on pouvait juger du degré de rage où leur maître était arrivé. Il était assis la tête entre les mains, les coudes appuyés sur une table. Ses doigts crispés frémissaient, et il semblait vouloir s'arracher les cheveux ; ses pieds battaient la terre avec fureur, des cris rauques et sourds s'échappaient de sa poitrine. C'est quelquefois ainsi que se montrent les colères exaltées et obstinées des enfans mutins, quand nulle raison ne peut se faire entendre à ces jeunes têtes insensées. Mais les transports de l'enfance excitent la pitié par leur impuissance. La colère de Carrier répandait autour de lui une terreur glacée : cet homme suait la mort.

Tout à coup il se leva et s'écria :

— Eh bien ! oui, je le ferai... oui. Ah ! ils veulent donner des fêtes patriotiques à ces généraux vainqueurs !... Des généraux !... qu'est-ce que cela ? des manœuvres, des ânes qu'on devrait envoyer à la guillotine quand ils ont fini leur besogne. Et les représentants du peuple sont invités à assister à cette fête ! C'est pour les humilier, c'est pour mettre la souveraineté nationale au-dessous de la puissance du sabre. C'est une trahison, une infâme trahison ! La commune m'en répondra sur la tête de tous ses membres. D'ailleurs, ils ont combattu sans ordres. Westermann, Kléber, Marceau, n'ont attendu ni Bourbotte, ni Prieur. Ils ont méprisé les représentants du peuple ; ce sont des traîtres. Je les dénoncerai à la Convention... je les ferai arrêter... on les fusillera. Oui, je le veux, je le veux !

— Carrier, dit Angélique en s'armant de courage, il faut que tu ailles à cette fête, ton collègue Francastel y va.

— Francastel est un lâche et Bourbotte aussi ; ils baisent les bottes de ces épauletiers... Je n'irai pas... Je veux que mon absence les épouvante... D'ailleurs, ajouta-t-il avec un regard sanglant, il y a des assassins partout.

— Prends garde, Carrier, on dira que tu as peur.

Carrier se tourna vers Angélique.

— Qu'as-tu dit ? fit-il en marchant sur elle le poing levé, tu as dit que j'avais peur.

— Non, dit Angélique tremblante, je disais que des brigands...

— Tu as dit que j'avais peur ! s'écria Carrier en s'élançant vers elle, tandis que la malheureuse mettait la table entre elle et cette bête fauve.

— Ah ! tu te sauves ? fit Carrier en prenant un pistolet.

Peut-être allait-il punir sa détestable concubine de lui avoir dit un mot de vérité, lorsqu'un coup violent frappé à la porte de l'hôtel l'arrêta tout-à-coup.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il avec fe-

froi. Que me veut-on ? qu'y a-t-il ? Je ne veux voir, personne, personne, entendez-vous !... On frappe encore ?... Va donc, Lamberty; va, Fouquet... Voyez ce que c'est. Je n'y suis pas, qu'on n'entre pas. Ah ! reprit-il tout à coup en voyant Angélique qui s'apprêtait à sortir, reste, Angélique, ne me laisse pas seul. Reste, je t'en prie... reste...

Il tomba haletant, épuisé sur un fauteuil, le corps agité d'un horrible tremblement.

Telle était l'existence de ce misérable qui faisait payer à ses victimes la terreur que lui inspiraient ses propres crimes ; d'autant plus ardent à frapper que ses craintes s'accroissaient avec le nombre de ceux qu'il envoyait à la mort, il espérait éteindre les vengeances par la terreur, ne calculant pas que chaque coup qu'il frappait enfantait une haine de plus. Il était là la lèvre pendante, l'œil fixe... lorsque Lamberty rentra tout à coup en disant d'un ton joyeux :

— On vient d'arrêter la malheureuse qui a voulu t'assassiner.

— Qui parle d'assassiner ? dit Carrier pendant qu'on introduisait Marguerite accompagné de Julien.

— La voilà ! la voilà ! dit Lamberty, en arrachant à Marguerite le voile qui cachait son visage.

— Quelle est cette femme ? dit Angélique en regardant Marguerite.

— Celle qui a voulu attenter à tes jours, dit le soldat de la compagnie de Marat, qui avait amené l'arrestation.

— Mais ce n'est pas elle, s'écria Angélique.

— Non, ce n'est pas elle, reprit Lamberty en l'examinant à son tour.

Cependant Carrier restait immobile, et cherchait à se remettre de la terreur qu'il avait éprouvée. Lorsqu'il fut bien assuré qu'il n'avait rien à craindre de ceux qui l'entouraient, il sembla tout à coup reprendre ses fureurs. Il promena un regard ardent sur ceux qui avaient amené Marguerite, et s'écria :

— Quel est le scélérat qui m'a amené cette malheureuse ? quel est le traître qui a laissé échapper la vraie coupable ?

Le soldat de la compagnie de Marat, tremblant de voir tomber sur lui la colère du féroce proconsul, recula en disant :

— C'est le citoyen ici présent qui a procédé à l'arrestation de cette femme.

— Qui es-tu ? fit Carrier d'un ton de menace et en s'adressant à Julien.

Celui-ci resta calme et froid comme toujours et lui répondit :

— J'étais avec le citoyen Bourbotte, lequel a ordonné l'arrestation de cette fille, et c'est lui qui m'a chargé de te la livrer.

— Le citoyen Bourbotte est un imbécile ! s'écria Carrier toujours furieux et toi tu es un traître. Vous avez voulu laisser échapper l'infâme qui a osé lever le couteau sur un représentant du peuple : je dénoncerai Bourbotte à la Convention nationale, et quand à toi tu vas aller en prison avec cette misérable. Vous me paierez de votre tête, toi ton crime pour avoir laissé échapper celle que tu devais arrêter, et elle sa maladresse pour s'être laissée arrêter à sa place.

— Fais attention, citoyen Carrier, que ce n'est pas un crime prévu par la loi que de se tromper sur un coupable, ni d'être arrêté à la place d'une autre, dit dédaigneusement Julien.

Carrier parut consulter du regard tous ceux qui étaient près de lui. Il se demandait quel était l'homme qui osait répondre lorsqu'il avait prononcé un arrêt.

— Qu'on l'envoie sur l'heure au tribunal révolutionnaire ! s'écria-t-il, et que cette fille l'y accompagne.

— Je suis prêt à m'y rendre, repartit Julien en souriant. Je ne veux que des juges, et cette jeune fille va me suivre.

— Qu'on les emmène, qu'on les emmène ! dit Carrier, et qu'ils soient exécutés à la sortie du tribunal.

Julien et Marguerite, escortés par quelques hommes de la compagnie de Marat, furent immédiatement éloignés, et Carrier demeura seul avec Angélique et ses confidents.

— Eh bien ! lui dit celle-ci, iras-tu à la fête ?

— Non, répondit-il brusquement. Qu'on aille me chercher Notron, il doit y avoir d'autres bateaux de prêts.

Pendant ce temps on emmenait Julien et Marguerite ; ils eurent à traverser un grand concours de monde ; car toute la population nantaise se portait du côté par où devait entrer l'armée républicaine, amenant avec elle quatre mille prisonniers. Toutes les croisées étaient pavoisées de drapeaux tricolores. Les membres des divers clubs populaires marchaient par groupes, portant d'immenses pancartes au bout de longues perches. Toutes avaient des inscriptions menaçantes. Ce n'était plus, comme autrefois, des vœux pour la France ou pour la liberté, ce n'étaient plus ces mots : Vive la nation, ou vive la république ! c'étaient des vœux comme ceux-ci :

MORT AUX ARISTOCRATES !
A LA GUILLOTINE, LES BLANCS !
EXTERMINATION AUX ROYALISTES !

Sur l'une d'elles on avait peint un sans-culotte tenant dans ses mains la tête d'un prêtre et celle d'un gentilhomme, et les faisant s'embrasser. Au-dessous étaient écrits ces mots :

BAISER DE PAIX.

Cependant de grands cris annoncèrent l'arrivée du cortège ; les soldats qui conduisaient Julien et Marguerite, curieux de le voir passer, avaient fait ranger leurs prisonniers sur le per-

ron d'une maison. Ils attendaient ainsi l'arrivée des troupes républicaines. En avant d'elles défilèrent d'abord les clubistes avec leurs enseignes, puis une troupe de femmes portant pour étendard une vieille culotte : elles marchaient en ordre, tricotant et chantant le *Ca ira*. Des cris forcenés partaient de tous côtés. Bientôt, au milieu de ces cris, on distingua une musique militaire qui précédait le premier bataillon ; c'étaient les musiciens de tous les régiments qui jouaient la *Carmagnole*, et à la tête desquels caracolait sur un grand cheval blanc un homme qui avait plutôt l'air d'un saltimbanque que d'un représentant du peuple. C'était Prieur, mélomane forcené, dont la seule occupation était de diriger la musique de l'armée républicaine, prétendant que c'était là le véritable moyen d'exciter le courage et le patriotisme.

Après ce corps de musiciens s'avançait un escadron de hussards, et après ceux-ci une troupe de prisonniers. C'étaient des femmes, des enfans, des vieillards, presque tous épuisés de fatigue et de faim, se traînant péniblement entre deux lignes de grenadiers du régiment d'Aunis. Puis un autre bataillon de ce même régiment, puis encore d'autres prisonniers, ainsi de suite pendant un long espace de terrain.

Les Nantais avaient trop longtemps redouté les armées royalistes pour éprouver le moindre sentiment de pitié pour leurs ennemis vaincus. Ils se souvenaient du siège de Nantes, ils se souvenaient de ce jour de la Saint-Pierre où La Rochejaquelein, d'Elbée, Bonchamp, avaient pénétré jusque dans leurs murs, et accueillaient avec joie la preuve de l'anéantissement des armées vendéennes. De toutes parts l'outrage, les menaces pleuvaient sur les infortunés prisonniers, si bien qu'au milieu de toutes ces vociférations il se trouvait à peine quelques acclamations pour les vainqueurs.

Cependant lorsque Marceau et Kléber parurent accompagnés par Bourbotte et Francastel, ils furent salués par un long cri de : vive la République !

Julien, qui se trouvait au sommet du perron sur lequel on les avait fait s'arrêter, salua Bourbotte et l'appela d'un geste impératif. Celui-ci poussa son cheval près de lui :

— Pourquoi, lui dit-il, n'es-tu pas venu partager le triomphe des succès des patriotes ?

— Pourquoi ? dit Julien, parce qu'il a plu au citoyen Carrier de me faire arrêter, car il paraît que nous nous sommes trompés en faisant arrêter nous-mêmes cette malheureuse fille.

— Ah ! fit Bourbotte, ce n'est pas assez de de ne pas être venu au cortège, ce n'est pas assez de nous avoir témoigné son mépris par son absence, Carrier veut faire arrêter les agens du comité du salut public ; suis-moi et nous lui apprendrons à ne pas faire le despote.

— Non, dit Julien, ces hommes sont chargés de me conduire au tribunal révolutionnaire, je veux y paraître, je veux savoir par moi-même comment on juge dans ce pays-ci.

— Va donc, dit Bourbotte en s'éloignant.

— Allons, vous autres, dit Julien aux soldats de la compagnie de Marat, vous vous êtes assez amusés comme cela, faites votre devoir, ou c'est moi qui vous ferai passer devant le tribunal.

Julien et Marguerite reprirent leur route et arrivèrent bientôt dans l'hôtel où Carrier avait institué son terrible tribunal.

Ce jour-là, par extraordinaire, l'enceinte réservée au public n'avait que de rares spectateurs. Trois hommes seulement étaient assis sur le siège des juges. Un misérable à figure hideuse remplissait le rôle d'accusateur public. Comme à l'ordinaire, le banc de la défense était vide. Au milieu de ce qu'on aurait pu appeler le prétoire de ce tribunal de mort, se trouvait le directeur de la prison avec la troupe des accusés promis ce jour-là aux bourreaux. L'accusateur public faisait l'appel des noms, et Julien remarqua que le plus souvent le directeur répondait, en l'absence de l'appelé :

— Transféré à Paimbœuf par ordre du citoyen Carrier.

C'étaient ceux qui avaient été jetés sur le navire de Notron et qui avaient péri la veille.

Quant à ceux qui étaient présents, le geôlier les désignait ; on les faisait approcher du tribunal, on leur demandait leur nom, et le président leur disait immédiatement après :

— Où as-tu été arrêté ?

Malheur à ceux qui étaient désignés sur le registre de la geôle comme ayant été faits prisonniers dans les campagnes, soit comme combattant, soit comme ayant donné asile à des royalistes ! On n'écoutait ni leurs dénégations ni leurs plaintes.

— Condamné à mort, disait le président d'une voix monotone.

On les poussait dans une salle attenante au tribunal ; puis, quand la salle était à peu près pleine, on les remettait à la garde révolutionnaire, composée des plus féroces sans-culottes de la ville, et ceux-ci les distribuaient aux exécuteurs, soit pour la guillotine, soit pour la fusillade. La séance avançait, et les juges impatiens, et qui devaient assister au banquet offert aux généraux, se hâtaient ; c'est à peine s'ils demandaient les noms des accusés.

Cependant le président aperçut Julien et Marguerite, qu'il était facile de distinguer, attendu qu'ils étaient accompagnés de plusieurs des hideux satellites de la compagnie de Marat.

— Ah ! dit-il à l'un de ses collègues, voici quelques prisonniers qui nous sont sans doute particulièrement recommandés par Carrier, il faut les expédier tout de suite, et Carrier nous pardonnera de ne pas lui avoir donné aujourd'hui son nombre ordinaire.

Le président fit signe aux soldats d'amener Julien devant lui et lui demanda son nom.

— Je m'appelle Julien, répondit celui-ci, et je suis commissaire-général du comité du salut public, pour voir par mes propres yeux comment les représentants du peuple accomplissent leur mission dans les départements, et comment la loi y est respectée.

Cette réponse fit pâlir les juges sur leurs sièges.

— Comment se fait-il, dit le président, que tu aies été arrêté?

— Parce que Carrier écoute plus sa colère que sa raison. répondit sèchement Julien, et qu'il aura peut-être lieu de s'en repentir bientôt, comme tous ceux qui auront obéi trop servilement à ses ordres despotiques.

Les juges, embarrassés de voir un homme qui osait se défendre et qui osait surtout les menacer, ne voulant ni condamner un commissaire du comité du salut public, ni absoudre un homme dénoncé par Carrier, s'adressèrent à Marguerite.

— Qui es-tu? dit brutalement le président.

Julien se hâta de répondre pour elle.

— C'est une pauvre fille que le représentant du peuple Bourbotte et moi nous avons fait arrêter par erreur. Elle n'est point coupable du crime qu'on lui impute, et c'est à vous à bien peser dans votre prudence si vous devez la condamner.

C'était la première fois. depuis bien des mois, que ces juges, pour qui la mort était le mot qui servait de solution à leurs embarras, hésitèrent un moment, et peut-être allaient-ils prononcer la mise en liberté de Marguerite en même temps que celle de Julien, lorsque Lamberty entra tout haletant d'une course précipitée. Il apportait l'ordre de mise en liberté de Julien, avec des excuses de Carrier; mais en même temps il maintenait l'arrestation de la fille arrêtée à Donches, avec ordre de la déposer dans la prison particulière où l'on enfermait ceux qu'on ménageait durant quelques jours dans l'espoir d'en obtenir des aveux qui procureraient de nouvelles arrestations.

C'était Bourbotte qui avait amené cette intervention.

Après sa rencontre avec Julien, il avait quitté le cortège, pour se rendre en toute hâte chez Carrier. Malgré les défenses de celui-ci, il avait pénétré jusqu'à lui.

— Malheureux, dit-il en entrant, sais-tu ce que tu viens de faire? sais-tu qui tu viens de faire arrêter?

— Un misérable qui m'a amené de ta part je sais quelle malheureuse qui n'est pas celle que j'avais demandée.

— Comment, s'écria Bourbotte, ce n'est pas la femme qui a voulu t'assassiner? mais elle s'en est vantée devant moi!

— Devant toi! lui dit Carrier.

— Oui, repartit Bourbotte, devant moi, devant Julien, devant cinq cents personnes.

— Oh! dit Carrier en serrant les poings, il est donc partout ce Julien, il a donc été rejoindre l'armée républicaine, et sans doute il est revenu à Nantes avec vous autres?

— Tu le sais pardieu bien, toi, dit Bourbotte, puisque tu viens de le faire arrêter.

— Lui! s'écria Carrier avec épouvante.

Puis il reprit avec colère:

— Eh bien! tant mieux, j'en serai débarrassé. Il parle dans les clubs et contrôle tout ce que je fais; il se plaint que les prisons sont mal tenues, il ne s'en plaindra pas longtemps, car je viens de l'envoyer au tribunal révolutionnaire qui l'aura bientôt expédié.

— Lui, Julien, dit Bourbotte, le commissaire du comité du salut public, le protégé, l'enfant chéri de Robespierre, qui me l'a confié en me disant que je lui en répondais sur ma tête? Si tu as envie d'y passer, à ton aise; quant à moi, je vais le réclamer.

— Un moment, un moment, fit Carrier tremblant, c'est mon affaire. Allez, dépêchez-vous, courez au tribunal, dit-il à Lamberty et à Fouquet, dites que je me suis trompé, qu'ils ne sont pas coupables, qu'on les relâche tous deux.

— Allons, allons, dit Bourbotte, la colère t'a fait faire une sottise. et la peur va te faire faire une maladresse; je t'ai dit que cette fille s'est vantée devant nous tous d'être celle qui avait assisté au souper, ici, chez toi.

— Je te dis que ce n'est pas elle, répéta Carrier.

— Non, reprit Angélique, qui assistait à cette scène, mais je me rappelle à présent qu'elle portait une robe semblable à celle de cette mégère, qu'elle avait une couronne de fleurs comme elle.

— En ce cas, reprit Bourbotte, c'est quelque fille qui se sera dévouée pour l'autre.

— Et vous vous y êtes laissé tromper! Toi et ton Julien, reprit Carrier furieux, vous me laissez sans défense, sans appui, dans une ville pavée d'assassins!

— Allons, allons, dit Bourbotte, ne fais pas tant de bruit; tout autre que moi s'y serait trompé, car elle nous a dit des choses qui se sont passées sur la Loire. Prends garde d'aller trop vite, Carrier, reprit Bourbotte.

— Toi, tu me dis cela! dit Carrier, toi qui m'as écrit, il n'y a pas quinze jours: « Il faut que la foudre dévore les coupables, et que le canon remplace la guillotine. »

Ce fut alors que Bourbotte fit cette réponse célèbre où s'alliait la cruauté à la niaiserie.

— J'ai parlé du feu et non pas de l'eau; c'est bien différent! Du reste, reprit-il, c'est ton affaire; la mienne c'est de t'empêcher d'accomplir une extravagance qui pourrait nous coûter cher à tous deux: envoie au tribunal révolutionnaire et fais mettre Julien en liberté.

Carrier ne répondit pas.

— Eh bien, ajouta Bourbotte en voyant Carrier indécis, pourquoi n'écris-tu pas ?

— C'est inutile, répondit Carrier, ils connaissent Lamberty.

Aussitôt il lui donna un ordre verbal de réclamer Julien et ajouta :

— Quant à la fille qui a été arrêtée, vous la ferez mettre dans ma prison, je veux l'interroger moi-même.

Lamberty partit, et Bourbotte dit à Carrier :

— J'espère que tu ne manqueras pas au dîner comme au cortège.

— Je suis malade, repartit brusquement Carrier, et je n'ai pas envie d'orner le triomphe de ces traîneurs de sabre ; laisse-les faire, ils nous auront bientôt mis le pied sur la tête.

— Allons, allons ! dit Bourbotte, je te laisse à ton humeur noire. Quant aux généraux, ne t'inquiète pas de ce qu'ils peuvent devenir ; dès demain, ils repartent pour la frontière du Nord, et s'ils ne mènent pas les Prussiens aussi lestement que les blancs, leur compte sera bientôt fait.

Comme nous l'avons dit, Julien se trouva en liberté, grâce à cette intervention de Bourbotte. Cependant avant de quitter Marguerite, il lui dit :

— Soyez tranquille, je veillerai sur vous.

Julien croyait pouvoir tenir cette promesse, mais des ordres venus de Paris devaient l'en empêcher, du moins pour quelque temps.

Nous ne voulons pas décrire le banquet patriotique qui fut offert en cette occasion aux généraux républicains. Il nous reste assez de ces sauvages discours où les orateurs de ces fêtes invoquaient d'une même voix le salut de la patrie et l'extermination de ses plus illustres enfans.

Laissons la ville de Nantes se livrer à ces joies féroces, laissons la populace parcourir les rues en chantant ses menaces perpétuelles, laissons-la saluer dans ses chants d'ivresse la sainte guillotine, comme faisaient les anciens de l'autel de la liberté. Pénétrons dans une petite maison obscure et de la plus pauvre apparence.

XII.

Cette maison était située à l'extrémité de la Fosse, au delà de l'hôpital, et tout près des immenses chantiers de construction et des longues corderies qui se trouvaient alors à l'extrémité du port de Nantes. Cette maison était composée de trois étages qui s'ouvraient chacun par deux fenêtres qui regardaient la rivière. Le rez-de-chaussée était occupé par une espèce de boutique et par l'étroite allée de la maison ; les chambres qui se trouvaient dans les étages supérieurs se louaient en garni par le propriétaire de l'établissement.

C'était un vieillard à la tête chauve, au corps voûté et d'une excessive maigreur. Ceux qui l'avaient connu un an avant cette époque et qui l'eussent rencontré au moment dont nous parlons, auraient eu de la peine à le reconnaître, tant il avait vieilli dans l'espace d'une année. Cet homme était un des acteurs de cette histoire, c'était Mathurin Fichet.

Il venait de fermer son cabaret, et après avoir soigneusement examiné dans le comptoir, sous les tables et dans les moindres recoins du rez-de-chaussée, il monta jusqu'au troisième étage de sa maison et entra dans une petite chambre où se trouvaient trois personnes. Ces trois personnes étaient Mme de Perbruck, Saturnin et Mlle de Paradèze.

— Eh bien ! monsieur, dit Saturnin lorsqu'il entra, êtes-vous seul et pouvez-vous enfin nous donner de quoi manger ?

Au lieu de répondre, Fichet éteignit la lumière qui veillait sur la table de cette misérable chambre, et reprit à voix basse :

— Avez-vous envie de me faire guillotiner ! Les soldats de la compagnie de Marat n'ont qu'à passer par hasard par la Fosse ; qu'ils voient une lumière allumée dans mon cabaret à une heure comme celle-ci, et il peut leur prendre fantaisie d'entrer et de monter jusqu'ici. Alors, Dieu sait ce qu'il arriverait s'ils apprenaient que j'ai logé quelqu'un sans faire ma déclaration au commissaire exécutif de mon quartier.

Dans le langage du malheureux Fichet, le mot *exécutif* était devenu l'épithète obligée du titre de tout fonctionnaire.

— Eteignez ce feu ! éteignez ce feu ! reprit-il avec vivacité ; avec ça que la cheminée est en face de la croisée, ça jette toujours une lueur sur les vitres, et quand on est couché on n'a pas besoin de feu.

— Mais, reprit Saturnin, comment voulez-vous que ces dames puissent manger dans l'obscurité profonde où nous sommes ?

— Ah ! dit Mathurin, on n'a pas besoin de voir clair pour mordre dans un morceau de pain.

Il posa alors sur la table le pain, que les mains affamées des malheureux proscrits cherchèrent dans l'ombre.

C'étaient les restes que les ouvriers du port avaient laissés sur les tables et que Mathurin avait ramassés soigneusement pour en faire la nourriture de ceux auxquels il se vantait de donner l'hospitalité.

Depuis longtemps Mme de Perbruck et Louise avaient désappris dans les prisons cette délicatesse de la vie qui jadis leur eût fait repousser avec dégoût ces restes impurs.

Elles mangèrent silencieusement le pain que leur remit Mathurin. Elles étaient assises au coin de l'âtre, sur un misérable escabeau de bois, pressées l'une contre l'autre et cherchant à réchauffer leurs membres glacés par l'air de

la nuit, qui pénétrait à travers les huis mal joints de la porte et de la fenêtre.

Mathurin, pendant ce temps, emmena Saturnin dans un coin de la chambre et lui dit d'un ton de mauvaise humeur :

— Ah ça, combien de temps comptez-vous rester ici ? Je ne peux pas vous garder plus longtemps, je vous en préviens ; mon cabaret est fréquenté par des gens qui ont l'habitude d'y agir avec liberté, et qui, en montant et descendant, pourraient s'apercevoir qu'il y a des locataires dont la mine peut ne pas leur convenir. C'est qu'il ne faut pas plaisanter avec le citoyen Lamberty.

Louise, qui avait entendu prononcer plusieurs fois ce nom dans l'orgie à laquelle elle avait assisté, le répéta avec épouvante, et Saturnin demanda quel était cet homme.

— C'est l'aide de camp de Carrier, répondit Fichet, et, malgré les certificats de civisme que vous m'avez montrés, il serait homme à me faire arrêter, et vous aussi, s'il lui prenait fantaisie de venir souper dans la chambre où vous êtes.

— Quoi ! dit Louise d'une voix tremblante, cet homme vient quelquefois dans cette maison ?

— Souvent, répondit le vieux Fichet, car il ne s'amuse pas à son aise au souper du citoyen Carrier, et il aime aussi quelquefois à faire le maître et à venir se régaler ici avec ses camarades et ses bonnes amies, de joyeuses filles, allez.

— Si ce misérable se présente, s'écria vivement Saturnin, je te défends de le recevoir tant que ces dames seront ici.

— Eh bien ! eh bien ! dit Fichet, qu'est-ce qu'il y a ? est-ce que tu es fou, mon garçon ? Refuser la porte à Lamberty ! Ne sais-tu pas qu'il saccagerait la maison, et qu'il la brûlerait plutôt que de ne pas entrer. Oh ! j'aurais bien mieux fait de te fermer la porte au nez lorsque tu es venu ce matin y frapper avant la pointe du jour. Toutes les fois que tu t'es montré chez moi, ç'a été pour me porter malheur ; c'est une bien grande sottise que de se montrer humain.

— Allons, monsieur Fichet, lui dit dédaigneusement Saturnin, vous savez pourquoi vous m'avez ouvert la porte ; vous savez bien que j'ai en main la preuve que vous êtes un accapareur, et que si je vous dénonçais, on pourrait trouver dans votre honnête maison des traces de votre ancien commerce et y découvrir plus de pièces de six livres que d'assignats.

— Veux-tu te taire ! veux-tu te taire, malheureux ! s'écria le vieux Mathurin : il suffirait d'un propos comme celui-là pour nous faire tous exterminer.

— Eh bien, reprit Saturnin, si vous ne voulez pas que je le tienne tout haut, tâchez de me traiter plus humainement. Vous devez avoir ici d'autres provisions que du pain. Allez nous chercher quelque chose, et surtout montez-nous de la lumière.

— Autre chose, dit Mathurin, tant que vous voudrez, mais pas de lumière, pas de lumière.

— Cet homme a peut-être raison, dit Mme de Perbruck ; qui sait ce qui se passe de ce côté de la ville, et qui sait si une lumière n'attirerait pas les regards ?

A l'instant où elle prononçait ces paroles, un coup sec et précis fut frappé à la porte du cabaret.

— Miséricorde du ciel ! dit Fichet, ce sont eux ; fermez la porte et ne bougez pas, ne remuez pas ; la maison résonne comme un tambour, et s'ils entendaient quelqu'un, ils voudraient le voir. Faites les morts, si vous ne voulez pas que nous y passions tous.

En disant ces paroles, Fichet se hâta de descendre, et demanda à travers la porte qui est-ce qui venait frapper à pareille heure de la nuit, pendant que tout bon citoyen se livrait au repos.

— Ouvre, répondit une voix brusque, et ne fais pas de bruit ; il est inutile d'éveiller les voisins.

Les proscrits entendirent tirer deux gros verrous, et Saturnin profita du bruit qui se faisait dans le bas de la maison pour entr'ouvrir la fenêtre et tâcher de voir quelles étaient les personnes qui allaient entrer. Malgré l'obscurité de la nuit, il put voir une troupe d'hommes armés, et supposa un moment qu'ils avaient été dénoncés, et qu'on venait pour les arrêter. Louise s'était glissée près de Saturnin et regardait aussi par la fenêtre. Bientôt la porte du rez-de-chaussée s'ouvrit, et elle entendit une voix rauque dire :

— Ah ça ! vous autres, ne quittez pas la maison de vue ; il y a assez de monde pour faire l'ouvrage. Je vous appellerai quand tout sera fini.

— C'est Carrier, murmura Louise, qui reconnut cette voix.

Saturnin ne put s'empêcher de frissonner, mais il n'abandonna pas tout espoir de salut en voyant entrer Carrier suivi d'un seul homme.

Malgré la défense de Fichet, il traversa la petite chambre qu'il occupait, et alla jusqu'au sommet de l'escalier, pour surveiller la marche de Carrier et celle de l'homme qui était entré avec lui. Saturnin avait tiré de sa poche une paire de pistolets, et, se fiant à sa force peu commune, il s'était décidé à s'emparer de Carrier et à s'en faire un ôtage contre les entreprises des soldats qui l'accompagnaient. Dans tous les cas il comptait bien, s'il ne pouvait par ce moyen sauver sa mère et Mlle de Paradèze, sacrifier le représentant du peuple à sa vengeance. C'est alors qu'il entendit le vieux Mathurin dire avec empressement, en arrêtant les nouveaux-venus au rez-de-chaussée :

— Citoyen Lamberty, si tu viens souper avec ton camarade, reste ici. le poêle est encore chaud, et il sera bientôt rallumé, tandis qu'il fait un froid du diable dans les chambres d'en haut.

— Nous ne venons pas pour souper, répondit Lamberty, et nous voulons monter dans les chambres d'en haut.

— Permettez, dit Fichet, que j'allume de la lumière.

— Nous ne voulons pas de lumière, dit Carrier.

Saturnin entendit monter. L'escalier de bois résonnait sous le pas rapide de Lamberty, tandis que Carrier le gravissait en tâtonnant.

— Ne va pas si vite, Lamberty, dit-il tout à coup. il fait une nuit affreuse.

Lamberty redescendit quelques marches, et Carrier lui dit tout bas :

— Es-tu bien sûr qu'il n'y a personne dans cette maison ?

— Non, il n'y a personne, répondit Lamberty. J'ai trop souvent averti ce vieux gueux de cabaretier que s'il se permettait de recevoir quelqu'un passé minuit, il aurait affaire à moi, pour qu'il s'avise d'y loger un chat sans ma permission.

— Où sommes-nous ? repartit Carrier.

— Nous sommes au premier, dit Lamberty.

— Montons plus haut, fit Carrier.

— La chambre du second est glacée ! cria Fichet du bas de l'escalier.

— Te tairas-tu, répondit Lamberty, on ne te demande pas ton avis.

A ce moment, Saturnin arma ses pistolets.

— Hum ! s'écria Carrier, j'ai entendu quelque chose ?

— C'est l'escalier qui craque, répondit Lamberty.

Saturnin entendit les dents de Carrier claquer.

— Où sommes-nous ? reprit le misérable d'une voix tremblante.

— Au second, dit Lamberty.

— C'est bien, c'est bien, répartit Carrier, arrêtons-nous !

— Nous serons mieux là haut, dit Lamberty, on domine mieux la rivière.

— Non ! en voilà assez, fit Carrier d'une voix défaillante, entrons là-dedans.

Lamberty ouvrit la porte de la chambre, placée au-dessous de celle où étaient les trois proscrits ; Carrier entra et la referma derrière lui. Pendant ce temps, Lamberty ouvrait la fenêtre du second, et Louise qui était restée à la croisée du troisième, put l'entendre dire à Carrier :

— Tu as raison, on n'est pas mal ici, nous verrons parfaitement l'opération ; d'autant mieux que voilà la lune qui commence à se lever.

— Il n'y a pas de lune aujourd'hui, dit Carrier ; j'ai consulté le calendrier ; je ne veux pas courir risque d'être vu. Puis il reprit :

— Ah çà ! qu'est-ce que nous allons faire, en attendant l'heure ?

— Souper. si tu veux, dit Lamberty ; si ça te convient, le père Fichet est homme à aller éveiller quelques voisines, qui nous tiendront joyeuse compagnie.

— Non ! non ! non ! dit Carrier brusquement, si Angélique s'en doutait, elle me ferait quelques scènes ; et puis, vois-tu, l'histoire d'avant-hier ne me donne pas envie de lui faire des infidélités.

— Ah ça ! reprit Lamberty, qu'est-ce que vous allez donc faire de cette fille, qu'on a arrêtée à la place de l'autre ?

— C'est ce que tu vas voir, dit Carrier ; je n'ai pas voulu la faire venir chez moi, parce qu'on l'aurait su ; je n'ai pas voulu aller l'interroger à la geôle, parce qu'il y a des choses qu'on ne peut pas trop se permettre en public ; mais je veux que le tonnerre m'écrase, si je ne la fais pas parler, si je ne lui arrache pas le nom de celle dont elle a pris la place. Ce Bourbotte est un imbécile, et quant à ce Julien, oh ! que je le trouve en faute ! que je puisse seulement prouver qu'il a relâché un prisonnier sans jugement, ou protégé un royaliste, et je le ferai danser de la bonne façon ! va ! tout le crédit de Robespierre ne lui servira de rien.

Lamberty et Carrier causaient ainsi à la fenêtre, pendant que Louise et Saturnin, placés au-dessus d'eux les écoutaient avec horreur. Dix fois. il vint à la pensée de Saturnin de descendre dans cette chambre, d'attaquer Carrier et son confident et d'accomplir l'acte d'héroïsme qu'avait tenté vainement Mlle de Paradèze, mais les hommes chargés de veiller à la sûreté de leur maître, passaient et repassaient sans cesse devant la porte de la maison, le moindre bruit les eût appelés en foule, et dans ce cas, ce n'était pas seulement sa vie que Saturnin eût jouée, c'était celle de sa mère et celle de Louise aussi.

Mme de Perbruck et Mlle de Paradèze éprouvaient peut-être le même désir que Saturnin, mais aucun d'eux n'osait prononcer une parole, et ils demeuraient dans la plus horrible attente lorqu'un nouveau bruit se fit entendre au dehors. Saturnin se pencha pour examiner ce qui allait se passer, et vit une nouvelle troupe qui s'arrêta de même devant la maison et de laquelle se détachèrent deux personnes qui pénétrèrent aussi dans l'intérieur.

— La voilà, dit Carrier tout bas à Lamberty, Fouquet a été exact.

En effet c'était l'autre aide de camp de Carrier.

A peine fut-il entré dans la maison, que Lamberty cria du haut de l'escalier :

— Par ici, Fouquet ; monte au second. Et quant à toi, vieux scélérat de cabaretier ! cou-

che-toi sur ton poêle; tâche de ne rien voir et de ne rien entendre, si tu ne veux pas être raccourci!

Au même instant la voix de Fouquet se fit entendre.

— Allons, allons, dit-il brutalement, la belle, montez plus vite que ça.

C'était donc une femme que l'on amenait dans cette maison, et d'après les quelques mots échappés à Carrier, Saturnin et Louise eurent la même pensée: ils ne doutèrent pas que ce ne fût Marguerite qui venait d'être amenée.

Ils l'entendirent monter jusqu'au second étage.

— Comment, dit Fouquet en arrivant sur le palier, vous êtes dans l'obscurité!

— Je ne veux pas que ceux qui vont venir, reprit Carrier voient une lumière dans cette maison; mes braves de la compagnie de Marat pourraient s'en étonner; ils voudraient la faire éteindre; il y aurait du tapage, et pour les calmer il faudrait peut-être leur dire que c'est moi qui suis ici, et c'est ce que je ne veux pas qu'on sache. Déjà Bourbotte se met à faire du sentiment, et Julien serait capable d'écrire des phrases philanthropiques au comité de salut public s'il savait que je préside moi-même à l'exécution de mes ordres.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel les trois hommes et la femme inconnue qui les accompagnait entrèrent dans la chambre.

— Ah çà, dit Carrier, maintenant que tu es ici, misérable! tu vas me dire pourquoi tu as pris ces habits et pourquoi tu as dit à Bourbotte que tu étais celle qui a voulu m'assassiner?

Les moindres paroles prononcées à l'étage inférieur s'entendaient dans cette maison vide, et ceux qui se trouvaient à l'étage supérieur ne pouvaient plus douter que ce ne fût Marguerite que l'on venait de conduire dans cette maison.

Un profond soupir s'échappa à la fois de leur poitrine, et leur apprit ce qu'ils n'osaient se dire. Leurs mains se cherchèrent et se serrèrent d'une étreinte sympathique. Cependant ils écoutèrent en vain, ils n'entendirent aucune réponse.

— Ah çà! dit Carrier, est-ce que c'est une muette que tu m'as amenée là?

— Ah! c'est vrai, s'écria Fouquet; j'oubliais... ce n'est pas sa faute; et si elle n'a pas déjà poussé des hurlemens par dessus les toits, c'est que j'y ai mis bon ordre. Ne s'avisait-elle pas de pousser des cris et de haranguer les passans pendant que je l'amenais ici. Elle criait à tue tête: A bas Carrier! à bas le tyran! On se mettait aux fenêtres, on s'amassait.

— Et le peuple indigné ne l'a pas lacérée? dit Carrier.

Fouquet ne répondit pas à cette question; il se garda bien de dire que parmi ceux qu'il avait rencontrés, il s'en était trouvé qui avaient répété le cri: A bas Carrier! seulement il ajouta:

— Alors pour faire cesser tout ce tapage, je lui ai fait mettre un petit bâillon.

— Bien, bien, dit Carrier avec un rire cruel, ça étouffera ses cris, si elle trouve que la façon dont nous allons l'interroger est trop pressante. Allons, tiens, Fouquet, passe-lui une corde autour des poignets: nous avons là un petit bout de bâton pour faire le moulinet. Commence à la serrer un peu.

— Voilà qui est fait, dit Fouquet.

— Et maintenant, reprit Carrier, misérable fille, me diras-tu quelle est la femme dont tu as pris la place?

— Mais, reprit Lamberty, si tu veux qu'elle réponde, il faut lui ôter son bâillon.

— Ah! dit Carrier avec humeur, c'est vrai... c'est fâcheux!

Le fou furieux s'indignait de ne pouvoir à la fois étouffer les plaintes de sa victime, et cependant la forcer à parler.

— Du reste, ajouta-t-il, il n'y a pas grand danger à lui ôter son bâillon; la maison est déserte, il n'y a personne pour entendre ses cris.

Un assez long silence suivit ces paroles de Carrier.

Saturnin, la marquise et Mlle de Paradèze ne respiraient plus; Saturnin sentit Louise faire un mouvement, il comprit qu'emportée par l'indignation qu'elle éprouvait, elle allait se dénoncer elle-même, il la retint: cela suffit pour éveiller l'attention de Carrier.

— On a remué dans la maison! s'écria-t-il.

— Eh bien! dit Fouquet, c'est moi qui ne puis dénouer ce damné bâillon.

— Non, dit Carrier, c'est au-dessus de notre tête. Il y a quelqu'un.

A ce moment, Fouquet était parvenu à détacher le bâillon, et à peine avait il cessé de parler, que la voix de Marguerite se fit entendre.

— Oui, dit-elle avec un accent résolu, il y a quelqu'un! Partout où se commet un crime, il y a quelqu'un! Dieu met toujours quelque vengeur caché à côté de la victime. Oui, l'on entend et on redira que l'infâme Carrier a fait subir la torture à une pauvre fille pour lui arracher une dénonciation.

— Bah! bah! dit Fouquet, cette maison est sonore comme une barique vide. Il n'y a que le vieux cabaretier qui dort en bas, ou qui fait tout ce qu'il peut pour dormir.

— C'est encore trop, reprit Carrier; il faut le renvoyer de sa maison. Appelle-le, et qu'il nous envoie quatre de mes hommes pour visiter exactement cette maison.

Lamberty appela Mathurin, qui se hâta de répondre et auquel il transmit les ordres de Carrier.

A peine celui-ci se mettait-il en mesure

d'exécuter ce qui venait de lui être demandé, qu'un bruit assez violent se fit entendre à la porte de la rue.

XIII.

Le vieux Fichet refusait l'entrée à un nouvel arrivant.

— Et qui donc, s'écria violemment une voix que Louise reconnut pour être celle de Julien, qui donc m'empêchera de rentrer dans ma maison ?

— Va-t'en, répondit brutalement un des hommes postés à la porte en repoussant Julien.

— Prenez garde! s'écria Julien. Je sais qu'il y a dans les rues de Nantes des troupes de bandits qui se permettent d'insulter les meilleurs citoyens; mais si vous avez l'oreille fine, mes drôles, vous avez dû entendre s'arrêter ici près une troupe de chevaux: c'est une compagnie de hussards. Eloignez-vous, ou je vous fais sabrer comme des chiens enragés.

— Sais-tu que nous sommes des soldats de la compagnie de Marat! répondit celui à qui s'adressait Julien.

— Et pourquoi vous a-t-on institués ?

— Pour faire exécuter la loi.

— Et où est la loi qui vous autorise à m'empêcher de rentrer chez moi ?

— Nous avons reçu l'ordre de ne laisser entrer personne dans cette maison.

— De qui avez-vous reçu cet ordre ?

— Du représentant du peuple Carrier, répondit avec emphase celui qu'interrogeait Julien.

— En ce cas, montrez-le-moi, dit Julien. Personne, ajouta-t-il en élevant la voix, ne peut donner un pareil ordre sans l'écrire et sans en prendre la responsabilité. Montrez-moi cet ordre, ou je vous fais moi-même arrêter provisoirement.

— Arrêter les soldats de la compagnie de Marat!... dit le soldat avec fureur.

— Hussards! cria Julien.

Quelques cavaliers accoururent au grand trot.

— Il doit se tramer un crime dans cette maison, reprit Julien. C'est peut-être un complot royaliste...

— En avant!

— Citoyen Carrier! citoyen Carrier ! s'écria d'en bas celui qui gardait la porte, faut-il tirer sur ces rebelles ?

— Comment, dit Julien, il est là, et tu ne me le dis pas. Eh ! cabaretier, éclaire-moi, que je puisse me rendre près de lui.

Le malheureux Mathurin ne savait s'il devait obéir, et se garda bien de répondre.

Pendant ce temps Carrier trépignait de rage, en murmurant :

— L'enragé ! le chien ! je le déchirerais, je le pilerais sous mes pieds.

— Hé ! citoyen Saturnin, éclaire-moi. Est-ce que tu dors, toi aussi...

Saturnin, sans savoir quelle pouvait être l'intention de Julien, se hâta de rallumer la chandelle éteinte par Fichet, et parut au haut de l'escalier comme un homme réveillé en sursaut.

— Il y avait du monde là-haut, dit Carrier. Ah! misérable cabaretier!

— Eh ! parbleu oui, c'est toi, dit Julien en entrant dans la chambre du second. Ah çà, citoyen Carrier, est-ce que tu m'en veux... ce matin tu m'envoies au tribunal révolutionnaire, ce soir tu me prends ma chambre...

— Est-ce que tu loges ici ?

Julien se retourna vers Mathurin, et lui dit :

— Ne suis-je pas venu ce matin ici te louer deux chambres : celle-ci et celle de là-haut ?

— C'est vrai, mais vous m'avez dit que peut-être vous ne rentreriez pas.

— Cela t'autorise-t-il à disposer d'une chambre que j'ai payée...

— Tu te loges dans de singulières maisons, dit Carrier d'un ton brutal.

— Les vrais patriotes, répondit Julien d'un ton de menace, n'ont pas des palais pour demeures. Robespierre loge dans la mansarde d'un menuisier, et le comité de salut public n'aime pas que les commissaires vivent d'autres choses que de leurs appointemens; il n'aime ni les pillards ni les voleurs, ni ceux qui s'enivrent dans les salons dorés.

Ceci était trop bien à l'adresse de Carrier pour qu'il n'y vît pas une menace; il frémissait de rage, mais il se tut.

— D'ailleurs, reprit Julien, je puis bien loger dans une maison où tu viens passer la nuit... en joyeuse compagnie à ce que je vois.

Aussitôt il approcha la lumière de la figure de Marguerite.

— Mais je ne me trompe pas, reprit-il, cette jolie fille est celle que Bourbotte et moi avons arrêtée à Donches.

— Eh bien! après, dit Carrier furieux, qu'y trouves-tu à redire ?

— Regardez, citoyen, dit Marguerite en montrant ses bras liés et fortement serrés par la corde.

— Ah ! fit Julien en regardant Carrier.

— Eh bien ! après, dit Carrier qui grinçait des dents, cette fille a pris la place de celle qui a voulu m'assassiner. J'ai voulu l'interroger.

— Ici ? dit Julien.

— Que t'importe ?

— A moi, rien, dit Julien, va, continue. J'ai une seconde chambre là-haut et j'y vais monter. Tu peux disposer de celle-ci.

— C'est inutile, dit Carrier, je ne veux déranger personne.

— A propos, dit Julien en s'adressant à

Marguerite, je dois te prévenir, misérable, que les représentans du peuple réunis, désirant témoigner à Carrier l'intérêt qu'ils prennent à sa conservation, ont voulu que l'infâme qui a osé porter la main sur lui, et celle qui lui a probablement servi de complice fussent transférées à Paris afin d'y être jugées et pour que leur condamnation serve d'exemple aux monstres qui seraient tentés de vous imiter. Je viens d'écrire au comité de salut public, et je lui annonce ton arrivée prochaine.

Carrier ne savait trop comment prendre cette mesure, ce pouvait être une ruse pour lui arracher sa victime. Julien ajouta en se tournant vers Carrier.

— C'est un hommage que tes collègues, sur ma proposition, ont voulu rendre à ton patriotisme.

Etait-ce une raillerie? Carrier ne put le deviner sur le visage froid et impassible de Julien, et il répondit:

— Eh bien, je la remettrai demain, si elle vit encore, à celui qui est chargé de sa translation.

— C'est moi à qui on l'a confiée, dit Julien, j'étais allé la chercher à la prison pendant que Prieur et Bourbotte se rendaient chez toi, où ils croyaient te trouver, car tu as fait dire que tu étais malade pour ne pas assister au banquet patriotique donné par la commune ; je vois qu'il n'en est rien

— Ah! c'est toi qui es chargé de cette mission, dit Carrier qui promenait autour de lui un regard farouche.

— J'en ai l'ordre sur moi, dit froidement Julien, et comme je comptais trouver cette fille dans la prison, j'avais pris une escorte qui est encore en bas... Capitaine Delbenne, cria Julien en se mettant à la fenêtre, gardez toutes les issues de la maison! ma prisonnière est ici, songez que j'en réponds sur ma tête.

— Sur ta tête, n'est-ce pas? dit Carrier avec un sourire féroce.

— Comme toi sur la tienne des actes que tu ordonnes, lui répondit Julien; songez, capitaine, ajouta-t-il, que je pars dans deux heures et que vous m'escorterez jusqu'à Ancenis.

Quoique Carrier ne supposât pas que Julien eût le désir ni l'espoir de faire évader la prisonnière, il ne pouvait s'en séparer : il la couvait d'un œil sanglant, en regrettant qu'une autre volonté que la sienne fit tomber cette tête ; cependant sa farouche vanité se félicitait de penser que la Convention voulait faire juger à Paris une femme qui avait été la complice d'un crime dirigé contre sa personne, il se tourna vers Delbenne qui était monté à la voix de Julien.

— Tu entends, citoyen capitaine, lui dit-il, il en répond sur sa tête, et tu en répondras aussi sur la tienne.

Delbenne regarda Marguerite et pâlit.

— Quoi, dit-il, c'est cette fille, oh! reprit-il avec un triste gémissement, elle a eu cependant la tête assez près du couteau pour ne pas avoir envie de recommencer.

— Tu la connais? dit Carrier avec une curiosité sauvage.

Delbenne hésita, puis, après un moment de silence, il repartit:

— Non, je me suis trompé, c'est une autre.

Carrier regarda long temps Julien et Delbenne. Un orage furieux grondait au fond de ce silence. Chacun en attendait l'explosion avec anxiété, lorsque tout à coup Carrier parut prêter l'oreille à un bruit lointain, il tressaillit et s'écria vivement en s'adressant à Lamberty et à Fouquet :

— Allons, suivez-moi, vous autres.

Carrier s'éloignait, et déjà les acteurs de cette scène se croyaient débarrassés de la présence de ce monstre, lorsqu'on entendit plus distinctement le bruit qu'avait paru écouter Carrier. Un hussard accourait au galop.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Delbenne.

— Capitaine, dit le soldat, on vient d'embarquer au haut de la Fosse plusieurs centaines de prisonniers, le bateau est parti et descend la rivière.

— Qu'est cela? dit Julien, en pâlissant de colère et d'indignation.

— Ce que c'est, dit Carrier, à qui l'effroi qu'il éprouvait rendit cette énergie qui anime les plus lâches dans les momens désespérés, ne t'es-tu pas plaint que les prisons étaient encombrées, eh bien, ce sont des prisonniers qu'on transfère à Paimbœuf.

— Es-tu sûr qu'ils y arriveront? lui dit Julien en le regardant en face.

— Je ne réponds ni du vent ni de l'eau, dit Carrier avec colère, et, après tout, la Convention est informée, ajouta-t-il en regardant à son tour Julien avec audace.

— C'est juste, répondit celui-ci froidement.

Carrier donna un ordre à Lamberty, celui-ci s'éloigna aussitôt, gagna un batelet et aborda le navire.

Julien avait tremblé à son tour devant l'audace de Carrier. Julien s'était dévoué à la mission d'abattre cette tyrannie de cannibale qui désolait la Bretagne; mais il sentait qu'il ne pouvait y arriver que lentement et par des moyens détournés ; l'appel de Carrier à la Convention l'avait épouvanté. En effet, la terrible assemblée n'avait-elle pas déjà cité honorablement les lettres où Carrier lui annonçait insolemment les fusillades qu'il avait ordonnées, et l'assemblée ne pouvait-elle pas approuver de même les noyades.

Bientôt on entendit approcher le navire. Le bruit de ces mille voix allait bientôt s'éteindre avait un accent presque joyeux. Le navire arriva à la même place où la veille s'é-

tait englouti le bateau de Notron ; mais cette fois il passa lentement et majestueusement.

Carrier s'était approché de la fenêtre avec Julien, qui tremblait et frémissait d'indignation de son impuissance.

— Ma foi, dit Carrier, s'il leur arrive malheur, ce ne sera pas ma faute, n'est-ce pas? Adieu, et bon voyage.

Aussitôt il fit un signe à ses sicaires et quitta la maison.

Julien, et Delbenne avec lui, restèrent longtemps à la fenêtre, écoutant le bruit du navire et de ces mille voix qui s'éloignaient rapidement. Au dessus d'eux, Saturnin, Mme de Perbruck et Louise suivaient avec une égale anxiété ce bruissement qui se perdait peu à peu dans le silence. Bientôt on n'entendit plus rien, et il sembla à tous ceux qui écoutaient que le salut des victimes était assuré. Chacun se sentit soulagé d'un poids énorme.

Tout à coup, une clameur immense et lointaine, un grand cri formé de mille cris, traversa les airs et sembla s'y balancer; il grandissait déchirant et prolongé; enfin il éclata en un long hurlement; puis tout rentra dans un silence profond. La justice de Carrier était faite!

— Capitaine, s'écria Julien avec violence, vous entendez! Nous allons partir dans une heure! Hâtez-vous! Faites rassembler vos hommes!

A peine Delbenne avait-il quitté Julien que Saturnin et Louise étaient près de lui.

— Vous partez! lui dit Saturnin.

— A l'instant, répondit Julien avec calme. Il faut que je voie le comité de salut public; il faut que je lui parle. On n'écrit pas ces choses-là, on les raconte, on les fait toucher du doigt. On ne croirait pas une lettre: il faut que je parte.

— Et vous emmenez cette malheureuse Marguerite? dit Louise. Ce n'est pas pour en faire une victime, au moins?

— C'est pour en faire un témoin, un accusateur.

— En ce cas, dit Louise, emmenez-moi donc, moi, et je parlerai! Julien, vous avez engagé votre tête dans cette lutte, vous ne pouvez refuser d'y engager la mienne.

Julien lui prit la main; Louise ne la retira pas, mais une soudaine rougeur colora son visage, et l'enthousiasme qui l'avait animée un moment parut se glacer. Julien laissa tomber sa main.

— Vous me suivrez à Paris, lui dit-il tristement; ce n'est que là que je vous croirai en sûreté.

— Je ne puis voyager seule avec vous, dit Louise en baissant les yeux.

— La marquise de Perbruck vous suivra...

— Et mon fils? s'écria imprudemment celle-ci.

— Le comte de Perbruck! dit Julien les yeux étincelans, le comte de Perbruck! répéta-t-il en s'adressant à Louise; celui qui a été votre fiancé, mademoiselle.

— Le comte de Perbruck qui a été mon fiancé est mort, monsieur, repartit Louise. Celui-ci...

— Celui-ci, dit Mme de Perbruck, est mon fils; mais il n'a pas de nom.

Julien s'inclina et répondit d'une voix triste:

— Pardonnez-moi, madame, si je vous ai forcée à un aveu que je ne veux pas avoir entendu. Vous voyagerez avec moi comme ma tante, et vous, Louise, comme la fille de madame.... Quant à vous, monsieur Saturnin, ajouta Julien, si vous m'en croyez, vous accepterez une position secondaire pour éviter des questions qui pourraient devenir embarrassantes pour moi-même. Il faudra que vous passiez pour le domestique de ces dames.

— Je serai trop heureux de les servir en quelque qualité que ce soit, dit Saturnin.

— En ce cas, préparons-nous à partir, fit Julien; j'ai fait mettre en réquisition des chevaux de poste. Madame et mademoiselle voyageront dans une voiture: nous irons à cheval jusqu'à ce que nous puissions trouver de meilleurs moyens de transport.

Une heure après ils étaient tous en route pour Paris.

XIV.

Six mois s'étaient passés depuis le départ de Julien. Carrier, que la présence de ce jeune homme avait fait hésiter un moment dans la route sanglante qu'il suivait, s'était abandonné avec plus d'emportement que jamais à l'ivresse de ses fureurs. Presque toutes les semaines de ces longs mois avaient été marquées par les effroyables hécatombes offertes à la Loire. Carrier avait tenu parole, il avait osé annoncer ces terribles exécutions au comité de salut public. Celui-ci en avait averti la convention, et l'assemblée, poussée par la Montagne, sans s'expliquer toutefois sur les moyens infâmes employés par Carrier, avait honorablement cité sa conduite énergique et son ardent patriotisme.

Encouragé par cette approbation, rien n'avait plus retenu Carrier. « Quel torrent révolutionnaire que la Loire! s'écriai-t-il dans ses lettres. Il semble de moitié dans la justice du peuple et engloutit joyeusement ses ennemis. » Le monstre calomniait le fleuve, car, au lieu de faire disparaître les milliers de cadavres qu'on lui confiait, il les repoussait sur ses rives et les montrait à la colère de Dieu et des hommes.

C'était quelque chose d'inconcevable et de fabuleusement monstrueux.

L'eau du fleuve était infectée; il fut défendu par la commune d'en boire. Les deux rives de la Loire étaient des foyers de fièvres pestilentielles qui menaçaient d'envahir la ville.

D'un autre côté, les soldats de la compagnie de Marat, mieux accoutumés à leurs fonctions, aiguisés au crime par les ordres féroces de leur maître, parcouraient Nantes, insultant, arrêtant, maltraitant quiconque s'opposait à leurs violences. Tout ce qui était au-dessus de la dernière classe du peuple tremblait à la pensée de rencontrer ces exécrables satellites de Carrier; on n'osait plus sortir. Les magistrats eux-mêmes, les membres de la commune, avaient tout à fait courbé la tête. Un seul murmure d'opposition avait osé se faire entendre. Le tribunal révolutionnaire avait osé dire au proconsul, par l'organe de son président, que puisqu'il envoyait les prisonniers à la mort sans jugement, le tribunal était moralement destitué; à cela Carrier avait répondu :

— Ah ! tu veux juger... Eh bien ! juge... et si les prisons ne sont pas vides dans deux heures, je te fais fusiller.

Le tribunal avait continué à condamner, et Carrier avait continué à faire précipiter les prisonniers dans la Loire. Dès que la nuit était venue, on allait les chercher par centaines: ou les poussait par troupeaux comme des bêtes de somme, on les entassait sur le navire fatal, et ils mouraient sans qu'une voix s'élevât pour réclamer contre ce forfait permanent.

Telle était la terreur qui pesait alors sur Nantes, que les prisonniers eux-mêmes acceptaient la proscription sans tenter de s'y soustraire. Qu'un seul eût osé donner le signal de la résistance pendant qu'on les conduisait au supplice, qu'il eût lutté avec les quelques satellites qui les escortaient, que cette foule eût seulement essayé de fuir, et la plupart s'échappaient, et ces horribles exécutions s'arrêtaient, car elles n'eussent plus trouvé de complices; mais tout semblait mort dans le cœur des victimes ainsi que dans le cœur de ceux qui étaient restés libres. Jamais ville envahie par une armée de barbares, marchant le meurtre ou l'incendie à la main; jamais cité dévastée par un de ces terribles fléaux contre lesquels rien ne peut lutter, ni jeunesse ni courage; jamais contrée vouée à la peste, à la famine, au massacre, ne fut plus obéissante, plus morne, plus *terrorifiée* que ne l'était Nantes à cette époque.

Oh ! ce sont là de terribles leçons dont il ne faut pas détourner les regards du peuple pour l'endormir dans la fausse sécurité que lui donnent des espérances généreuses.

En effet, trop souvent fatigué de son repos, le peuple se plaît à l'idée des révolutions. Les rapides fortunes, les actions héroïques, les grandes renommées qui surgissent de ces temps funèbres l'exaltent et l'éblouissent. Il ne voit que ces rares exceptions dans le passé, il ne rêve qu'elles dans l'avenir; alors emporté par ces images éclatantes, il s'agite, il murmure, il brûle du désir de s'élancer à son tour dans cette carrière aventureuse où il croit n'engager que son sang sur les champs de bataille, ou sa tête dans les luttes politiques, en échange de la gloire ou du pouvoir. Erreur... erreur funeste ! Une fois lancé dans cette voie, le peuple croit qu'il ne dépassera pas le but, parce qu'il y marche d'abord d'un pas modéré; mais bientôt viennent les obstacles qui l'irritent, les luttes qui l'exaspèrent; alors il passe de la hardiesse à la témérité, de la colère à la fureur, de la rigueur à la cruauté, et une fois emporté hors des bornes de la justice, il trouve dans son sein des monstres pour recommencer en son nom les crimes qu'il vouait jadis à l'anathème de l'humanité: les mêmes proscriptions renaissent et les mêmes lâchetés leur tendent humblement la tête; car dans ces pages déshonorantes de l'histoire, si l'exécration est pour les bourreaux, le mépris doit être pour ceux qui les supportent si longtemps.

Ainsi régnait Carrier, et, pareil à la Messaline de Juvénal, lassé mais non rassasié de sang, il demandait pourquoi l'homme ne tenait pas dans sa main les fléaux de la nature avec lesquels la colère de Dieu écrase en un jour des cités tout entières et les fait disparaître du monde.

Une pensée était cependant venue à Carrier, il l'avait rêvée et amoureusement caressée; mais il n'avait pas encore osé accoupler cette pensée avec le droit de l'exécuter. Malgré lui, le tigre sentait que, s'il mettait en présence le rêve de son âme et la possibilité de l'accomplir, il en résulterait quelque chose d'effroyable et de monstrueux.

Enfermé dans son hôtel, et ne vivant plus qu'avec les misérables qui s'agenouillaient devant lui et qui léchaient sur ses pieds le sang dont il était inondé, Carrier était arrivé à ce délire de la bête brute quand elle a subi la fatale morsure de la rage. Il se levait pour tuer, il passait sa journée à tuer, il s'enivrait en parlant de tuer. Non, jamais rien de plus effroyable n'a vécu que cet homme.

Enfin, ceux qui l'entouraient vivaient eux-mêmes dans une sorte de vertige qui les épouvantait tout féroces, tout sanguinaires qu'ils étaient. L'haleine leur manquait pour suivre ce furieux dans sa course insensée à travers le sang et les cadavres. Ils eussent voulu l'arrêter, ou plutôt s'arrêter eux-mêmes; mais il les emportait avec lui, excitant, renouvelant sans cesse leurs rages épuisées et demandant toujours du sang ! du sang ! du sang !

Un matin, Carrier à peine éveillé du sommeil brûlant qui suivait ses nuits d'orgies, fut averti que Fouquet et Lamberty attendaient ses ordres pour les exécutions du jour. Il demanda Angélique; elle était dans son appartement.

— Nous allons déjeûner près d'elle, dit-il au domestique qui lui avait fait cette réponse, et surtout qu'on ne vienne point nous troubler.

Il passa chez Angélique, qu'il trouva levée, quoique la journée fût peu avancée. Elle était assise par terre au coin de l'âtre d'une petite cheminée en porcelaine peinte; elle pleurait à chaudes larmes.

— Eh bien! qu'est-ce que cela signifie? dit Carrier; qu'as-tu donc? que t'a-t-on fait? qui donc a pu t'offenser?

— Personne, dit Angélique.

— Ah! tu n'oses le nommer! dit Carrier; et tu sais cependant comment il expiera le crime de t'avoir déplu.

— Ce n'est personne, te dis-je.

— Mais alors qu'as-tu donc?

— Je ne sais, lui dit Angélique.

Elle n'osait pas lui dire qu'elle en était arrivée à ce point qu'elle n'osait plus vivre.

En effet, la présence de Carrier lui glaçait l'âme et lui faisait éprouver un supplice incroyable! Elle ne le voyait plus qu'à travers une espèce de voile rouge; il ne lui apparaissait plus qu'à travers une vapeur sanglante, elle doutait presque de l'existence de cet homme; elle se demandait s'il était vrai qu'un être pareil fût là, devant elle. La raison lui manquait, elle se sentait devenir folle. La voix de Carrier n'était plus sa voix; le ton rauque de ses paroles frappait l'oreille d'Angélique comme les coups pressés du couteau sur le billot. Lorsque le monstre la touchait, il lui semblait que sa main était prête à se dissoudre en un large ruisseau d'eau sanglante où elle se sentait noyée et suffoquée. La malheureuse, obsédée de la pensée des crimes de Carrier, vivait dans une sorte de rêve éveillé, horrible, funeste, sanglant.

La raison lui revenait lorsqu'elle était seule, et alors le supplice changeait.

Ce n'était plus ce vague et indicible vertige qui lui faisait douter de tout et d'elle-même, c'était alors le souvenir précis, le remords lucide qui comptait les victimes et qui lui montrait les épouvantables actions de Carrier dans leur nudité. Alors elle se cachait dans les angles obscurs de son appartement, elle se tordait avec des sangots étouffés, elle se couchait à terre pour pleurer la face sur le tapis de sa chambre, afin que le bruit de ses larmes n'arrivât pas jusqu'à Carrier.

Ce jour-là, comptant sur l'heure qu'il donnait d'ordinaire à ses deux aides, elle avait été surprise dans ses larmes. La malheureuse, poussée au dernier degré de désespoir, avait voulu prier. Mais au moment où le mot: « Mon Dieu! » était sorti de sa bouche, elle était tombée presque renversée sur le sol; comme si ce nom sacré l'eût foudroyée, par cela seul qu'il passait sur ses lèvres impures. Alors elle s'était reprise à pleurer.

Cependant elle tremblait devant Carrier qui la pressait de questions pour savoir la cause de ses larmes, et elle lui répondit encore:

— Je ne sais... je souffre...

— Tu t'ennuies? lui dit Carrier.

— Oh! non, certes non.

— Je ne t'en veux pas, Angélique... moi aussi je m'ennuie! Toujours la même chose, et pour avancer si peu... J'en ai assez...

— Quoi! dit Angélique avec un mouvement d'espérance, tu voudrais cesser tes exécutions?

— Tiens! les voilà tous deux, Lamberty et Fouquet; je ne leur ai rien demandé pour aujourd'hui.

— Oui, dit Lamberty, qui prit la disposition étrange où se trouvait Carrier pour un mouvement de bonne humeur, Carrier nous a donné congé aujourd'hui.

— Et peut-être demain aussi? dit Angélique.

— Et demain aussi, dit Carrier, et tous les jours, jusqu'à ce que tout soit prêt. Profitez-en, mes braves, pour vous reposer et reprendre des forces, car ce jour-là, ajouta-t-il avec un rire infernal, ce sera une œuvre terrible, grande, solennelle; j'écraserai, je pulvériserai, je balaierai cette exécrable population; je ferai *du Dieu*.

Angélique et les deux satellites restèrent muets; ils n'osèrent pas le regarder. Angélique fut prête à se briser la tête sur le marbre pour ne pas entendre. Carrier s'assit au coin de la cheminée, y jeta une bûche, puis une autre, et se mit à souffler le feu; bientôt la flamme jaillit. Quand, à force de l'animer, la cheminée brûlante se mit à gronder, il prit au hasard un mouchoir qui se trouvait sur la cheminée et le jeta au feu; le mouchoir fut à l'instant consumé. Il trouva une petite boîte sous sa main et la lança de même dans le feu, elle brûla en pétillant. Carrier se mit à rire et continua en jetant au feu tout ce qu'il trouvait sous sa main. Une cage était près de lui enfermant des oiseaux précieux, il s'empara des oiseaux et les jeta dans la cheminée; il entendit les faibles cris de ces frêles créatures et les vit se tordre dans le feu, et il se mit à rire plus fort. Angélique le considérait avec une stupéfaction haletante.

— Mais que veux-tu donc, Carrier? lui dit-elle.

— Un incendie! répondit-il avec une sorte de rugissement horrible, un vaste incendie qui dévore et efface de la terre cette ville exécrable! qui fasse se tordre dans les flammes sa population impure!

— Non! s'écria Angélique en se précipitant vers Carrier avec un cri d'angoisse.

— Et pourquoi? dit Carrier en la regardant d'un œil irrité.

— C'est... c'est, dit Angélique tremblante, que j'aurais peur.

— Ne t'occupe point de cela, ma fille; j'ai mon plan... Les portes de la ville seront gar-

dées à l'extérieur... je placerai une batterie à chacune d'elles, et ceux qui voudront sortir trouveront à qui parler.

Personne n'osa répondre. Carrier se retourna vers Lamberty.

— N'est-ce pas que c'est un bon plan? lui dit-il.

— Il sera peut-être difficile à exécuter, dit Lamberty d'une voix tremblante.

— Je sais, dit Carrier, qu'il est bien plus facile d'envoyer un traître au tribunal révolutionnaire et de le faire expédier sur la place du Bouffay ou de l'embarquer pour Paimbeuf. Je n'aurais qu'un mot à dire, et tu en ferais l'essai.

— Rien n'est plus facile, dit Fouquet, qui avait partagé l'effroi et l'hésitation de Lamberty, mais qui voulut se faire un mérite de son empressement aux dépens de son compagnon.

— Tu trouves? lui dit Carrier en souriant. A la bonne heure... Eh bien! il faut que ce soit exécuté demain.

— Demain... dit Fouquet en hésitant à son tour, d'ici à demain?

— C'est parce que je savais que le citoyen Carrier veut que ses pensées soient exécutées aussitôt que conçues que je disais que c'est difficile; mais s'il voulait nous donner huit jours?... reprit Lamberty.

— Ni un jour ni huit jours, dit Angélique en se levant tout à coup; ce n'est pas possible. Non, tu ne feras pas cela, Carrier, c'est abominable, c'est affreux!...

— Ah çà, est-ce que tu deviens folle? s'écria Carrier.

— Non, dit Angélique exaspérée; assez de sang comme ça!... Je n'en puis plus, moi; je ne dors plus, je vis au milieu d'une odeur de cadavres! Assez... assez... assez!...

Carrier se leva, alla fermer la porte du boudoir où ils se trouvaient.

— Qu'allons-nous faire de cette folle? dit-il à ses deux acolytes.

— Le tribunal révolutionnaire est en permanence, dit l'un.

— Et tu feras bien encore une petite expédition nocturne? reprit l'autre.

— Ah! s'écria Angélique avec effroi, pas comme ça!... tuez-moi tout de suite ici; mais pas de guillotine, pas de noyade!

Pendant qu'Angélique parlait ainsi, Carrier tournait tout autour du boudoir comme un fou, ou plutôt comme Néron lorsqu'il se faisait enfermer dans une cage de fer où il se traînait à quatre pattes, imitant les rugissemens, les impatiences, les colères des bêtes féroces du Cirque, s'exaltant dans cette affreuse folie, jusqu'à ce que furieux il fît un signe pour qu'on ouvrît la porte de cette cage d'où il s'élançait pour mordre, pour déchirer de ses ongles des esclaves nus attachés autour de la salle impériale, où il jouait au tigre.

Carrier, ivre aussi de colère, s'arrêta tout à coup devant Angélique, et se mit à hurler:

— Tuez-la... déchirez-la!...

Et il s'élançait sur elle, les doigts crispés, en grinçant des dents, et prêt à renouveler sur sa maîtresse les bestiales fureurs de Néron. Elle était tombée sur le parquet, et il allait la fouler aux pieds, lorsqu'un bruit violent retentit à la porte de l'hôtel...

Carrier s'arrêta. Un de ses sicaires entra l'œil en feu, l'écume à la bouche:

— Citoyen Carrier, la commune a l'insolence de vouloir forcer ta porte... les municipaux ont repoussé la sentinelle placée en bas; ils montent...

— Ah! s'écria Carrier avec un sourd rugissement, tant mieux... ils auraient fait les bégueules... ils auraient pleurniché... tant mieux...

Aussitôt il s'élança vers le salon où étaient déjà arrivés les membres de la commune.

— Trahison! trahison! cria-t-il en entrant; on attaque les représentans du peuple à main armée... A moi les vrais sans-culottes!...

Les farouches gardes du corps de Carrier parurent en armes aux portes du salon.

— Que venez-vous faire ici? reprit-il lorsqu'il se crut en sûreté.

— Citoyen Carrier, dit l'un des membres de la commune, nous venons nous plaindre de ce que tu disposes des prisonniers sans ordre d'extradition.

— Ah! dit Carrier, traîtres vendus aux aristocrates! vous voulez les sauver, je le sais. Vous voulez rallumer la guerre civile que j'ai éteinte... vous voulez livrer Nantes aux royalistes et aux anglais... vous ne leur livrerez qu'un monceau de cendres! Ah! je connais vos crimes et vos trahisons... vous avez arrêté les vivres pour faire mourir le peuple de faim... vous avez donné des licences aux ennemis de la république, pour communiquer avec les navires anglais... vous avez donné avis aux royalistes des mouvemens de nos armées... vous avez toujours été d'avis de pactiser avec les rebelles... Je vous accuse de tous ces crimes!... Allons! allons! qu'on les arrête; qu'on les emmène. Je confie le salut de la patrie à l'énergie des vrais patriotes... que la vengeance de la république les frappe avec la rapidité de la foudre. Menez-les au tribunal révolutionnaire!

A ce discours de Carrier, prononcé d'une voix sauvage, et avec des gestes désordonnés, les membres de la commune se reculèrent en tremblant. A ce moment, un jeune homme sortit de leurs rangs, pendant que les sans-culottes de Carrier s'avançaient pour s'emparer des prisonniers qu'on venait de leur livrer.

C'était Julien. Il marcha droit à Carrier, qui se recula à son tour comme pour prendre du champ et s'élancer sur lui.

— Il n'y a plus de tribunal révolutionnaire, s'écria-t-il d'une voix forte.

— Tu dis?... fit Carrier en grinçant les dents.

— Les membres du tribunal révolutionnaire sont tous arrêtés, dit-il avec autorité, et toi-même, Carrier, tu n'es plus rien ici. Voici l'ordre du comité de salut public qui te rappelle à Paris. La compagnie de Marat est dissoute. Sortez, sortez, dit-il aux membres de la commune, vous n'avez plus rien à faire ici.

Tout le monde s'éloigna, et Carrier, qui était resté immobile, muet, anéanti, tomba sur un fauteuil, et, prenant sa tête dans ses mains, il se mit à pleurer avec des sanglots et des cris.

Julien, qui était resté le dernier, le considéra un moment. Il était entré avec le dessein de faire entendre à Carrier des paroles sévères, il s'attendait à de la résistance, à des emportemens frénétiques; mais en voyant cette lâcheté si basse, cette lâcheté dont l'excès ne pouvait être comparé qu'à l'excès des violences du misérable, Julien se détourna avec dégoût, et s'éloigna à son tour.

Cependant, après un assez long temps, Carrier se calma et regarda autour de lui, et, reconnaissant qu'il était seul, qu'il était libre, il se releva en disant:

— Il faudra qu'ils m'arrachent du sein de la Convention.

Aussitôt il appela:

— Lamberty! Fouquet!

Personne ne répondit. Il appela d'une voix plus haute, et ce fut encore en vain.

Il quitta le salon, passa dans les autres parties de l'appartement; partout le même silence, la même solitude. Il descendit dans les offices, dans les cuisines; tout était désert; les apprêts du déjeuner étaient sur les fourneaux et avaient été abandonnés sans que le cuisinier se fût occupé d'autre chose que de jeter dans un coin le tablier et le couteau qui ne lui appartenaient pas. Dans la cour, un cheval était attaché à l'anneau de fer qui pendait à la porte de l'écurie; l'étrille et la brosse étaient à côté de lui sur le pavé. Chacun avait quitté cette maison à l'instant où il avait appris la disgrâce de Carrier, comme si elle eût dû tomber et écraser ceux qui y demeureraient une minute de plus. Les terreurs de Carrier le reprirent en se trouvant ainsi seul, dans ce vaste hôtel.

A travers la porte qui ouvrait sur la rue, il crut entendre le bruit des murmures du peuple et remonta rapidement pour se cacher dans le plus secret de ses appartemens: c'était le boudoir où il avait laissé Angélique évanouie. Il la retrouva gisante sur le parquet. A sa vue, un éclair de féroce colère reparut dans les yeux de Carrier. Il porta la main à son sabre qui ne le quittait jamais, mais il s'arrêta en murmurant:

— On dirait que je l'ai assassinée...

A cette heure, cet homme, qui envoyait la veille les victimes par milliers à la mort, avait peur d'un crime de plus. Il tourna quelque temps autour de sa maîtresse, et il était tellement troublé, qu'il tira les sonnettes pour appeler à son aide, et se donna de nouveau la certitude de son abandon. Il retomba dans son accablement et se prit à pleurer.

Pendant qu'il était ainsi, la tête cachée sur les coussins d'un siège, Angélique reprit peu à peu connaissance et se souleva doucement; elle regarda un moment autour d'elle, et voyant Carrier assis à quelques pas, elle tressaillit, et rampant sur les mains elle chercha à gagner la porte du boudoir. Carrier, averti par le bruit qu'elle fit, se redressa tout à coup en s'écriant d'une voix épouvantée:

— Qui est là?

Angélique, saisie d'une terreur non moins grande, se releva pour s'enfuir plus rapidement: mais pendant qu'elle faisait ce mouvement, Carrier s'était précipité vers elle et était tombé à ses genoux; il s'attachait aux plis de sa robe et lui disait d'une voix larmoyante:

— Angélique, Angélique... ne me quitte pas; par pitié, ne me quitte pas, toi aussi...

La malheureuse le regardait avec des yeux interdits; elle ne pouvait traduire ces prières que par un de ces retours insensés où l'amour furieux passe des plus féroces menaces aux plus humbles supplications.

— Oh! lui dit-elle, trop heureuse d'avoir échappé au danger qui l'avait menacée, tu ne m'aimes plus!

— Moi... dit Carrier, moi... je t'aime... je t'ai toujours aimée... tu le sais bien... quelquefois, c'est vrai... je suis brusque, emporté... mais tu le sais, toi!... tu peux le dire... je ne suis pas méchant...

— Ainsi, lui dit Angélique qui ne revenait pas de sa surprise, tu ne feras pas exécuter ce projet d'incendie?

— Est-ce que tu as pu croire à ça? dit Carrier; c'était une plaisanterie; je voulais rire; ne parle pas de ça, mes ennemis m'en accuseraient comme si je l'avais fait.

— Tes ennemis, dit Angélique; as-tu quelque chose à craindre, toi, Carrier, le maître de cette ville?...

— Angélique, dit Carrier, Angélique, répéta-t-il avec une angoisse inexprimable, les lâches de la Convention m'ont destitué!

— Toi! fit Angélique.

Et elle murmura tout bas:

— Il y a donc une justice.

— Et toi aussi, dit Carrier, tu me blâmes; toi pour qui j'ai fait verser tant de sang, car cela te plaisait. Tu n'étais contente que lorsque Lamberty et Fouquet venaient te rapporter le compte des victimes de la journée.

— Oh! misérable! fit Angélique avec horreur et mépris, t'ai-je jamais demandé une seule tête?

— M'as-tu demandé une seule grâce? lui

dit Carrier en se relevant. C'était pourtant ton métier à toi. Les femmes doivent avoir de la pitié. Dieu les a placées à côté des hommes chargés d'exécuter les terribles décrets de la politique pour adoucir quelquefois la rigueur de leur devoir, pour leur mériter, à côté des malédictions de tous, des voix qui plaideront pour eux le jour où leur parti leur demandera compte de leur dévoûment. Mais, toi, tu ne m'as rien dit; tu m'as poussé, tu m'as laissé aller dans ce chemin sanglant. Tu n'as eu ni cœur ni pitié pour personne, tu n'es qu'un monstre!

Ce serait trop horrible chose que de vouloir répéter ici les reproches sanglans que ces deux misérables se jetèrent à la face l'un de l'autre. Après avoir épuisé toutes les injures qu'ils méritaient si bien, la peur les réunit dans le soin de leur sûreté commune.

Toute la journée se passa sans que ni l'un ni l'autre osât quitter l'hôtel; ce ne fut qu'à la nuit qu'Angélique se hasarda à sortir et à aller demander à la commune une voiture et des chevaux pour Carrier.

Ils lui furent immédiatement envoyés avec une escorte, qui le conduisit jusqu'aux portes de Nantes. Mais Angélique n'accompagna pas la voiture.

Avant de quitter l'hôtel de Carrier, elle s'était munie de tous les bijoux, de tout l'or qu'il lui avait prodigués, et elle disparut sans qu'on sût ce qu'elle était devenue, jusqu'au jour où quelques habitans de Nantes la reconnurent, quelques années après, à la croisée de cette maison isolée où l'a vue l'auteur de cet écrit.

Heureusement pour Carrier, le bruit de sa disgrâce n'avait pas franchi les murs de la ville, et n'avait pénétré dans les campagnes que d'une manière douteuse. Sans cela il n'eût certes pas traversé paisiblement le pays qu'il avait laissé presque désert. Des vengeurs se fussent précipités à sa rencontre, et l'eussent impitoyablement massacré. Il avait si bien prévu le danger, qu'il avait fait demander à la commune un passeport sous un autre nom que le sien. Ce fut ainsi qu'il arriva jusqu'à Angers, où l'accueil que lui fit le club montagnard de cette ville, lui rendit un peu d'audace.

Cependant Julien était parti de Nantes, immédiatement après Carrier; il s'était refusé à l'ovation que lui offraient les mêmes hommes qui le plus souvent avaient exécuté les ordres du farouche proconsul.

Mais il nous faut dire ce qu'étaient devenus, pendant ces six mois écoulés, Saturnin, Mme de Perbruck et Louise de Paradèze.

XV.

Sur le boulevard Beaumarchais, au coin de la rue du Pas-de-la-Mule, il y avait en ce temps-là une petite maison basse, dans laquelle on entrait par une étroite allée. Au premier de cette petite maison était située une chambre donnant sur le boulevard par deux croisées : c'était là que demeuraient Louise de Paradèze et Mme de Perbruck. Au pied de cette maison, au-dessous de ces croisées, assis sur ses crochets, se tenait constamment un grand et beau jeune homme, qui faisait le métier de commissionnaire. C'était Saturnin.

Les deux femmes s'occupaient d'ouvrages à l'aiguille et des soins du ménage. Quant à lui, il rapportait chaque soir le prix des courses qu'il avait faites dans la journée, et ces petits bénéfices réunis suffisaient à l'existence de ces trois personnes. Mme de Perbruck et Louise n'avaient qu'un lit. Quant à Saturnin, il couchait dans un petit cabinet attenant à la chambre de sa mère, et qui n'était séparé de celle-ci que par une légère cloison.

Depuis quelque temps, le secret de la naissance de Saturnin avait été confié à mademoiselle de Paradèze, et cette révélation n'avait pas été sans influence sur la manière dont elle avait considéré, depuis cette époque, le fils déshérité du marquis de Perbruck.

Depuis longtemps elle avait appris à ne pas douter de son courage et de sa présence d'esprit. La Châtaigneraie lui avait raconté de quel appui Saturnin avait été à la Rouarie, comment il avait secouru Césaire et l'avait sauvé lui-même. A son tour, Saturnin, durant les longues soirées qu'il passait avec Louise, lui avait raconté la part qu'il avait prise aux divers combats de l'armée royaliste. Mlle de Paradèze avait passé sa jeunesse au milieu d'hommes trop braves, pour ne pas comprendre combien il y avait de modestie dans la manière dont Saturnin parlait de lui-même.

Depuis un mois que Julien les avait cachés dans cette maison, Louise avait appris à connaître Saturnin dans ces rapports intimes qui détruisent quelquefois le charme qui entoure certains hommes qu'on ne voit qu'en public, mais qui, d'autres fois, font naître des sentiments d'estime, de bienveillance et d'affection, qu'on ne les eût pas supposés capables d'inspirer.

Bien souvent Saturnin, alarmé du danger que pouvaient courir Mme de Perbruck et Louise, leur avait proposé de fuir, et s'était engagé à leur en donner les moyens; il demandait à rester seul à Paris pour pouvoir veiller sur Marguerite, qui avait été enfermée à l'Abbaye. Mais Mme de Perbruck ne voulait pas se séparer de son fils, et Mlle de Paradèze refusait positivement de quitter la France.

— Ma vie ne m'appartient pas, disait-elle; je la dois à celle qui s'est dévouée pour moi.

Saturnin avait mille raisons pour prouver à Mlle de Paradèze que si Marguerite pouvait être sauvée, elle le serait sans son secours, et que si elle était condamnée, Louise se sacrifie-

rait sans la sauver. Mais Louise repoussait ces insinuations avec indignation.

Il était rare que Saturnin sortît le soir, à moins qu'il ne trouvât quelque commission à faire qui le retînt après le jour tombé. Peut-être eût-il pu améliorer sa position et celle de sa mère s'il eût voulu accepter la proposition qui lui avait été faite par un marchand du voisinage d'entrer chez lui comme garçon de magasin. Mais Saturnin, qui se mettait volontiers au service de tout passant, ne pouvait se résoudre à accepter une place qui le rapprochait de la domesticité. D'ailleurs, on lui avait demandé s'il savait lire et écrire, et, par prudence, il avait nié avoir ces pauvres talens. Une belle écriture pouvait faire trop aisément soupçonner un homme de quelque valeur caché sous les habits d'un commissionnaire. Cependant un jour il lui arriva une aventure qui lui apprit combien il est difficile, à l'individu le plus obscur, d'échapper longtemps aux souvenirs qu'il a laissés après lui.

Il faut dire aussi que ce n'était plus le garçon léger et aventureux que nos lecteurs ont connu au commencement de cet ouvrage; il était le plus souvent triste, et ne parlait que lorsqu'on l'interrogeait.

Cette préoccupation eût pu s'expliquer par le malheur du temps, mais sa mère ni Louise ne pouvaient croire que ce fût là le sujet de sa tristesse. Car lorsque la conversation tombait sur les affaires du jour, il en parlait en homme résolu, prévoyant et assuré que cette crise qui bouleversait la nation cesserait bientôt par sa violence même. Il prédisait à sa mère et à Louise des jours meilleurs, où elles reprendraient leur rang et leur fortune. Mais, par une étrange retenue, jamais il ne se mêlait aux espérances qu'il leur donnait; elles s'en apercevaient, mais ni l'une ni l'autre ne semblait oser l'y appeler. Chacune d'elles, en effet, se demandait à part soi quelle place il pourrait y occuper, et ni l'une ni l'autre ne la trouvait ou n'osait la dire.

Saturnin restait donc le plus souvent seul dans sa tristesse. Bien souvent il regrettait de ne pouvoir aller visiter Marguerite; il eût osé lui parler à elle, mais Julien lui avait expressément défendu de le tenter.

— Ce serait, lui avait-il dit, appeler sur vous les yeux de la police. On s'enquerrait du temps et du lieu où vous avez pu connaître cette infortunée. Ce serait assez pour qu'on vous arrêtât, et probablement avec vous, votre mère et Mlle de Paradèze.

Il avait donc fallu que Saturnin gardât le secret qui le rendait si triste.

Un matin qu'il était soucieusement assis au coin de sa rue, attendant quelque pratique, une jeune femme, élégamment vêtue, vint vivement près de lui, et, lui remettant une lettre avec une pièce d'argent, lui dit :

— Allez porter cette lettre à son adresse; dans une heure je viendrai chercher la réponse ici même.

Saturnin monta sur ses crochets, et frappant légèrement au carreau de la chambre du premier, il dit à sa mère et à Louise qui travaillaient près de la fenêtre :

— Je serai ici dans une heure.

Puis il regarda la lettre, et tressaillit en lisant l'adresse.

— Pardon... citoyenne, dit-il, je ne peux pas aller porter cette lettre : ma mère vient de me faire signe qu'elle est malade et qu'elle a besoin de moi.

La dame qui avait remis la lettre à Saturnin, et qui jusque là ne l'avait pas regardé, se mit à l'examiner.

— Je suis bien fâché, dit Saturnin, mais choisissez un autre commissionnaire.

La jeune dame ne l'écoutait pas et l'examinait toujours.

— Mais, je ne me trompe pas, s'écria-t-elle tout à coup, c'est vous Saturnin.

Celui-ci, à son tour, regarda mieux celle qui lui avait parlé ainsi, et reconnut une assez belle fille nommée la Colette, et qui était danseuse au théâtre d'Audinot. Elle avait vu le beau temps et la jeunesse galante de Saturnin lorsqu'il était le roi des coulisses des théâtres du boulevard.

— Taisez-vous, Colette, lui dit Saturnin.

— Ah! mon Dieu!... fit celle-ci, c'est donc à ça que vous en êtes réduit, mon pauvre garçon... Ah! dame, vous alliez un peu vite; on a beau être le fils de l'intendant d'un grand seigneur... ça ne peut pas aller toujours. Le papa n'était peut-être pas habitué à prendre pour deux... et puis la révolution a dû diablement couper les vivres aux intendans de grande maison.

— Ce n'est pas comme vous l'entendez que la révolution m'a fait du mal... J'ai été emprisonné.

— C'est vrai... c'est vrai, dit la danseuse, je me rappelle à présent... oui, avec...

Elle s'arrêta et reprit :

— Mais comment se fait-il que vous me parliez de votre mère, on m'a dit dans le temps qu'elle était morte à l'Abbaye, et que vous aviez été relâché précisément à cause de cela.

— C'est un bruit que j'ai fait courir, dit Saturnin, pour la mettre à l'abri d'une nouvelle arrestation, et maintenant que je suis obligé de me cacher et de la cacher aussi, j'espère que vous ne direz à personne que vous m'avez rencontré, et que ma mère existe.

— Moi! trahir des amis... fit la danseuse, le malheur vous rend injuste, Saturnin! Autrefois, vous eussiez eu plus de confiance en moi; mais pour vous prouver que je suis restée votre amie, quoique vous m'ayez traitée bien cavalièrement dans le temps de votre grandeur, j'ai des amis

qui ont de l'influence, et si vous voulez que je parle pour vous...

— Non, dit vivement Saturnin, je vous remercie, je ne veux de vous, je n'attends de vous qu'un service, c'est de ne dire à personne que vous m'avez rencontré.

— Tiens, dit tout à coup la danseuse, comme cette jolie fille m'examine de la fenêtre au-dessus : la vieille, c'est votre mère, et la jeune... elle est fièrement jolie; ce n'est pas votre sœur, je sais que vous n'en avez pas... c'est donc votre...

— Silence, lui dit Saturnin, elle pourrait vous entendre.

— Je suis discrète, je suis discrète, reprit la danseuse; mais vous ne voulez donc pas porter ma lettre? Ah! je comprends, dit-elle en se ravisant tout à coup, vous savez que celui à qui elle est adressée est un des plus ardens orateurs du club des Jacobins, qu'il a de l'influence à la commune de Paris, et je comprends que dans votre position vous ne vous souciez pas de vous trouver face à face avec lui.

— Comment, lui dit Saturnin, ce Guillaume Poiré a de l'importance?

— Est-ce que vous le connaissez, par hasard?

— Non, repartit brusquement Saturnin, mais j'ai entendu parler de lui par les journaux.

— Par les journaux?... répéta la danseuse d'un air soupçonneux; ça me paraît extraordinaire, car on ne le désigne jamais que sous le nom de Cincinnatus, qu'il a pris depuis son démêlé avec un nommé Laligant Morillon.

— Morillon! reprit Saturnin, d'où diable connaissez-vous tout ce monde-là?

— D'où vient que vous ne le connaissez pas? reprit la Colette. Morillon était toujours fourré dans les coulisses de notre théâtre... Mais au fait, j'y pense, c'est à l'époque où vous étiez en prison. Ah! ah! c'était un bon vivant : il a mangé en moins de six mois plus de cent mille francs qu'il avait gagnés à découvrir une certaine conspiration dans le Dauphiné, mais comme ça ne pouvait pas toujours durer, il se mit à la recherche d'une autre dès qu'il fut sans le sou. Il alla du côté de la Bretagne, un drôle de pays, je vous en réponds. Il paraît qu'il a fait là une très-bonne affaire, car il revint à Paris les poches pleines d'argent. Il y en eut, je crois, sept ou huit de guillotinés à cette époque-là. Il nous a raconté tout cela, mais, ma foi, je ne m'en souviens plus beaucoup.

Saturnin écoutait avec une surprise profonde cette fille de théâtre lui raconter d'une voix si indifférente les tristes conséquences d'évènemens auxquels il avait pris lui-même une si grande part.

Cependant la danseuse continua :

— Il était revenu plus fier que jamais, et les soupers, les parties de plaisir avaient recommencé de plus belle, lorsqu'il fut arrêté un beau matin, sur la dénonciation de ce Guillaume Poiré, qu'il avait fait arrêter lui-même, et qu'il avait voulu doucement envoyer dans l'autre monde. Il paraît que Morillon, qui s'était vanté d'avoir découvert la conspiration bretonne, n'y avait rien fait du tout, et que c'était Guillaume Poiré qui lui avait tout livré. Morillon fut mis en jugement, et l'autre fut appelé de Nantes pour venir déposer contre lui. Je ne peux pas vous dire comment cela se passa, toujours est-il que Morillon a été condamné, et que Guillaume Poiré est maintenant au pinacle. C'est un ami intime de Saint-Just, et, comme je vous le disais tout à l'heure, si vous avez besoin d'un protecteur, je me charge de lui.

— Je vous remercie, dit Saturnin, que cette rencontre avait cruellement alarmé. Je me trouve bien comme je suis, et pourvu que personne ne vienne me tracasser, je ne demande pas d'autre métier pour gagner ma vie.

— Vous n'y ferez pas de grands bénéfices, répliqua la danseuse, si vous refusez les commissions parce que les opinions de ceux chez qui on vous envoie ne vous plaisent pas.

— Ce n'est pas cela, dit Saturnin avec impatience, qui m'a empêché d'aller chez le citoyen Guillaume Poiré ou Cincinnatus, comme il vous plaît de l'appeler, c'est qu'il se peut que cet homme m'interroge.

— Ah! mais, attendez donc, attendez donc, reprit la danseuse, comme quelqu'un qui retrouve tout à coup dans sa mémoire des souvenirs oubliés, je commence à comprendre votre affaire, votre père, le vieux Fichet, était intendant du marquis de Perbruck, et le marquis de Perbruck et son fils, je m'en souviens à présent, étaient de la conspiration bretonne. Le vieux Guillaume m'a raconté cela dix fois, et maintenant je parie que vous êtes fourré là-dedans.

— Je vous jure... dit Saturnin.

— Ah! ne jurez pas, ne jurez pas, dit la Colette, vous comprenez bien que ça m'est tout à fait égal; seulement il y a une chose que je peux vous dire, parce que je l'ai souvent entendu répéter à Guillaume Poiré.

— Qu'est-ce donc? fit Saturnin, qui ne parlait que parce qu'il ne pouvait se débarrasser de la Colette.

— Dame, je ne sais, mais voici ce que m'a dit Guillaume Poiré :

« J'ai en ma possession un secret que la marquise de Perbruck me paierait de la moitié de sa fortune, si elle savait que je le possède. »

Saturnin, qui avait fait un mouvement pour s'éloigner, s'arrêta tout à coup.

— C'est étrange, dit-il, en jetant un regard sur la fenêtre, Guillaume a dit cela.

— Bien, fit la Colette avec impatience, voilà une demi heure que je cause avec vous, et ma lettre n'est pas portée; et cependant il y a peut-être un grand danger qui le menace. Au revoir, mon garçon, soyez tranquille, je ne dirai rien à personne; et si vous avez besoin de moi, je de-

meure toujours où vous êtes venu souper quelque fois. Oh ! ce n'est pas parce que vous avez une veste et un pantalon de velours que j'oublie que nous avons été bons amis ; seulement, quand vous viendrez, venez le soir ; c'est l'heure du club. Alors je suis seule toutes les fois que je ne joue pas.

La danseuse s'éloigna, laissant Saturnin fort alarmé d'avoir été ainsi découvert, et non moins intrigué du prétendu secret que déclarait posséder Guillaume Poiré, et qui intéressait si puissamment la marquise de Perbruck.

Cependant celle-ci, de même que Louise, avait été très-étonnée de cette longue conversation, et Mme de Perbruck fit signe à son fils de monter près d'elle.

Saturnin n'hésita pas à leur faire part de tout ce qu'il venait d'apprendre. Il leur annonça qu'il comptait déménager immédiatement, et aller se cacher dans quelque quartier où il serait moins exposé à rencontrer des gens qui pussent le reconnaître.

Ils délibéraient tous trois sur le parti qu'ils avaient à prendre, lorsque Julien entra soudainement. Son front rayonnait, et sa respiration était haletante et entrecoupée, tant il avait mis d'empressement à accourir.

— Louise ! Louise ! dit-il vivement en entrant, je vous ai promis que j'accomplirais pour vous l'œuvre que vous avez vainement tentée, cette promesse, je l'ai tenue. Voici, dit-il, en montrant une lettre qu'il tenait entre ses mains, voici la destitution de Carrier. Je pars dans une heure ; je vais la lui porter moi-même. Dans quelques jours, je serai de retour. Vous voyez, Louise, j'ai tenu ma parole ; n'oubliez pas la vôtre, n'oubliez pas que vous m'avez dit que je serais content de vous.

Mlle de Paradèze baissa les yeux avec confusion, et Saturnin, malgré la noblesse de ses sentimens, ne put complètement réprimer un mouvement de colère contre celui à qui il devait la vie. Cependant il fit taire cette révolte de son cœur. et dit à Julien :

— Je dois vous apprendre qu'au moment où vous êtes arrivé, nous étions en train de délibérer sur la nécessité où nous nous trouvons de changer de logement.

— Oui, dit Louise ; et comme, d'après ce que vient de nous apprendre M. Saturnin, il serait peut-être dangereux pour nous de laisser ici l'adresse de la maison dans laquelle nous irons chercher une retraite plus assurée, peut-être ne nous auriez-vous pas trouvés à votre retour. peut-être auriez-vous pu penser que j'avais voulu échapper par la fuite à la reconnaissance que je vous ai promise.

— Non, Louise, non, dit Julien, je n'aurais pas supposé cela, mais j'aurais pu craindre que quelque malheur vous eût frappée en mon absence, et c'est dans cette prévision que je vous ai apporté le certificat de civisme que voici. D'ailleurs, quel est celui dont vous craignez la persécution ?

— C'est un Nantais qui s'appelle Guillaume Poiré, dit Saturnin. Il est du club des Jacobins et fort ami de Marat.

— On s'est amusé à vous faire peur d'une ombre, repartit Julien : je ne connais pas cet homme.

— Il porte aussi, m'a-t-on dit, le nom de Cincinnatus.

— Ah ! dit Julien avec éclat, Cincinnatus ? En effet, je le connais : c'est le correspondant de Carrier ; cependant, ne vous alarmez pas à son sujet, et si par hasard il se permettait de vous tourmenter, contentez-vous seulement de lui apprendre que Carrier est destitué, et que tous ceux qui ont été ses agens auront à rendre compte de leur conduite au comité de salut public. D'ailleurs, le papier que je viens de vous remettre vous servira de sauve-garde jusqu'à mon retour. Adieu, et à bientôt, car il faut que je parte. Il faut que Carrier soit renversé avant qu'il soupçonne que son crédit est ébranlé.

Julien partit, et laissa chacun des trois personnages de cette scène livré à des réflexions particulières.

Mme de Perbruck se demandait quel pouvait être le secret qui l'intéressait si gravement, et dont Guillaume Poiré était le maître. Quant à Louise, penchée sur son ouvrage, elle laissait couler silencieusement les larmes qui lui venaient aux yeux. Saturnin, au lieu de redescendre à sa place accoutumée, semblait oublier qu'il avait, comme de coutume, à gagner le pain de la journée ; il était resté assis à la place où il se trouvait : la nouvelle que venait de leur apporter Julien, et que six mois avant cette époque ils considéraient comme un rêve impossible, les avait laissés dans la plus profonde tristesse. Louise fut la première qui parut sortir de cet accablement ; elle était accoutumée à voir Saturnin se renfermer dans un silence soucieux, mais ce jour-là il paraissait tout à fait désespéré ; elle le contempla longtemps sans qu'il s'en aperçût, et voyant aussi des larmes venir aux yeux de Saturnin, elle murmura doucement :

— Ah ! c'en est trop !

Ces paroles échappées à Louise tirèrent Saturnin de sa triste méditation ; il se leva brusquement et s'apprêta à sortir.

— Où vas-tu ? lui dit vivement sa mère.

— Faire quelques commissions... si j'en trouve.

— Mais ne t'inquiètes-tu pas du secret que dit posséder ce misérable ?

— Ah ! pardon, ma mère, dit Fichet, j'oubliais qu'il vous intéresse.

— Moi ? dit Mme de Perbruck. Oh ! si ce n'est que moi, peu importe. J'avais rêvé que cela pouvait t'intéresser aussi, toi.

— Moi, ma mère, moi ? dit Saturnin ; à quoi

bon? que puis-je attendre, que puis-je espérer de la vie? Si ce secret vous est aussi indifférent qu'à moi, je ne risquerai pas de troubler la sécurité dont nous jouissons pour chercher à l'obtenir de cet homme. Du reste, ajouta-t-il, réfléchissez; voyez ce que vous voulez faire, et je serai tout prêt.

Après avoir ainsi parlé, Saturnin sortit et laissa sa mère avec Louise. Celle-ci ne parut pas avoir entendu et reprit son travail. Mme de Perbruck s'approcha d'elle.

XVI.

— Louise, lui dit-elle, j'ai un service à vous demander.

— Un service, madame, dit Louise, avec un doux reproche dans la voix, c'est là un mot que vous n'auriez pas dû prononcer entre nous. Que voulez-vous que je fasse? Dites-le-moi; n'êtes-vous pas sûre d'avance que tout ce que je puis faire vous appartient?

— Merci, Louise, lui dit la marquise. Je connais la noblesse dévouée de vos sentimens, mais ce que j'ai à vous demander est bien délicat; il y a des choses auxquelles il semble qu'il n'est pas possible de mêler une jeune fille. Mais le malheur a de rudes nécessités; il ne laisse pas le choix des amis à qui l'on peut s'adresser.

— Et puis, dit Louise tristement, il donne aux plus jeunes une expérience qui leur permet de tout comprendre.

— Eh bien! mon enfant, reprit Mme de Perbruck, vous avez dû remarquer la tristesse de Saturnin?

— Sa tristesse... repartit Louise, qui ne put cacher son émotion; oui, sans doute. Il est triste, comme nous le sommes; l'époque funeste où nous vivons, la misère qui est notre partage, expliquent suffisamment cette tristesse.

— Non, mon enfant, elle a une autre cause. Ce n'est pas l'horreur de ces temps funestes, ce n'est pas notre pauvreté actuelle qui peuvent abattre un cœur aussi énergique que celui de Saturnin; ce n'est pas un malheur pareil qui fait dire à un homme ce qu'il vient de nous dire à l'instant même; ce n'est pas cela qui le réduit à ne plus rien attendre, à ne plus rien espérer de la vie : elle offre toujours à qui le veut les chances d'un meilleur avenir, à moins qu'il ne s'élève entre lui et cet avenir un de ces obstacles que nulle puissance humaine ne peut renverser.

— Vous avez peut-être raison, dit Louise en baissant les yeux, mais le cœur se console, croyez-moi, d'une espérance perdue. Hélas! qui d'entre nous n'a vu mourir quelqu'un de ceux en qui il avait mis son bonheur? Cependant nous vivons, et nous parlons avec plus de calme d'un malheur qui, dans le principe, nous semblait inconsolable.

— C'est que de pareils malheurs se peuvent réparer; un amour perdu se remplace. Mais, ajouta la marquise en hésitant, quand rien ne peut nous arracher à la fatale position où le hasard nous a jetés, on se désespère.

— Que voulez-vous dire, madame? dit vivement Louise, qui s'était apparemment trompée sur le but des questions de la marquise, et qui la regarda avec stupéfaction.

— Il y a à peine deux mois, dit Mme de Perbruck, que Saturnin se croyait le fils de gens d'une naissance obscure mais honorable; le nom qu'il avait porté jusque-là n'avait pas d'illustration, mais il était considéré pour la probité et l'honneur de ceux qui le lui avaient donné. Ce nom, Saturnin le croyait le sien, et vous devez vous rappeler avec quelle fierté il en revendiquait l'intacte pureté dans la rencontre qu'il eut à la Rouarie avec le comte de Perbruck; ce nom obscur, il pouvait espérer le rendre célèbre, et vous connaissez trop bien Saturnin pour ne pas être assurée qu'il l'eût fait, dans quelque parti qu'il eût voulu combattre. Eh bien! ce nom, je lui ai appris qu'il n'était pas le sien, qu'il ne le devait qu'à la pitié de deux serviteurs dévoués, et à la place de ce nom que je lui ai ravi, je n'en ai pas d'autre à lui donner.

Louise paraissait soulagée d'une horrible inquiétude, depuis que Mme de Perbruck s'était plus clairement expliquée sur le motif qu'elle attribuait à la tristesse de Saturnin. Peut-être au fond de son âme avait-elle supposé une autre cause à cette mélancolie; mais, sans être persuadée que Mme de Perbruck eût deviné juste, Louise fut contente de n'avoir pas à s'expliquer sur ce qu'elle pensait des sentimens qui agitaient Saturnin.

— Vous avez peut-être raison, dit-elle à la marquise; mais Saturnin est un homme d'un esprit trop élevé pour ne pas se mettre au-dessus d'un préjugé injuste, qui fait un crime de ce qui n'est qu'un malheur.

— Vous ne dites pas ce que vous pensez, Louise, dit la marquise; considérez-vous comme un préjugé la noble fierté qui vous empêcherait de donner votre main à un homme sans nom?

Louise rougit, et la marquise continua.

— Le respect de la noblesse est une vertu qu'on avait trop oubliée en France, et nous voyons aujourd'hui les funestes résultats de cet oubli. Eh bien, ce sentiment que nous éprouvons, les gens de la classe secondaire l'éprouvent aussi; la légitimité de leur naissance, c'est leur noblesse à eux... D'ailleurs la position de Saturnin est tout à fait extraordinaire.

— Mais, reprit Louise, ce nom de Fichet qu'il ne veut plus qu'on lui donne, ne peut-il pas le garder, personne ne le lui contestera?

— Il suffit qu'il sache qu'il ne lui appartient pas, pour qu'il se refuse à l'accepter.

— Que voulez-vous donc que je lui dise?

reprit Mlle de Paradèze; quelle consolation peut-on offrir à un malheur pareil?

— Je veux que vous sachiez d'abord de lui ce qu'il n'oserait jamais m'avouer; une fois sûre de la vérité, je ferai ce que j'ai résolu.

— Et que prétendez-vous donc faire?

— Vous me désapprouveriez peut-être, Louise, et ce serait inutile; je sais d'avance les raisons que vous me donneriez : elles sont justes, honorables, mais j'en suis là que je les écarte de mon esprit lorsqu'elles se présentent à moi d'elles-mêmes. Interrogez Saturnin, je vous en prie; donnez-moi la certitude de ce que je soupçonne, et j'accomplirai alors le sacrifice que je dois à mon malheureux fils.

— Je ferai ce que vous voudrez, madame, repartit Louise.

Mlle de Paradèze était plus embarrassée qu'elle ne voulait le paraître de la mission qui lui avait été confiée. Quoiqu'elle trouvât juste que Saturnin souffrît de la position où il était, quelque chose lui disait que ce n'était pas là le principal motif de son découragement. Cependant elle se décida à en finir, et se promit de choisir la première occasion qui se présenterait d'interroger Saturnin.

Cela était difficile dans les habitudes de la vie usuelle. Une seule pièce les recevait tous les trois. Mme de Perbruck se chargea de trouver un prétexte pour laisser Saturnin seul avec Louise dès le soir même. Mais leur inquiétude fut grande lorsque, la nuit étant venue, Saturnin ne parut point; la plus grande partie de la soirée se passa à l'attendre, et il était près de minuit lorsque Saturnin rentra. On s'informa à lui du motif qui l'avait retenu si longtemps hors de la maison.

— Une course fort longue, dit-il, un fardeau pénible à porter.

Quand Saturnin donnait un pareil prétexte à son absence, il en apportait toujours la justification. C'était le salaire de ce travail qu'il remettait immédiatement à sa mère. Ce soir-là il ne rapportait rien. Un regard significatif de Mme de Perbruck avertit Louise de la nécessité d'une prompte explication. Mais l'heure était trop avancée pour que Mme de Perbruck pût se retirer, et il fallut remettre l'explication au lendemain.

Ce jour-là Saturnin sortit avant que personne fût levé. Un mot laissé sur la table du cabinet où il couchait apprit à sa mère qu'il ne rentrerait pas de la journée et qu'il était presque inutile de l'attendre le soir. Il disait avoir trouvé une occupation extraordinaire et qui lui rapporterait d'assez bons profits pour dispenser Mme de Perbruck du travail incessant auquel elle était forcée de se livrer. Le soir vint, la nuit se passa. Saturnin ne revint pas; trois jours s'écoulèrent ainsi. Enfin, le quatrième jour il arriva à l'heure du souper; il était pâle et paraissait épuisé de fatigue.

Sa mère lui adressa quelques reproches sur son absence et sur les travaux excessifs auxquels il s'était livré.

— Qu'importe, ma mère, dit-il, pourvu que je puisse amasser d'ici à quelques jours de quoi vous mettre à l'abri de cette pauvreté qui n'est pas faite pour vous.

— Est-ce que je m'en suis jamais plaint, Saturnin?

— Non, reprit-il amèrement, mais elle m'est insupportable, elle m'humilie. Tenez, ajouta-t-il, voici déjà cinq cents francs que j'ai gagnés en ces trois jours : cela vaut bien la peine de se fatiguer un peu.

Il y avait dans la façon dont répondait Saturnin une brusquerie qui ne lui était pas habituelle.

Mme de Perbruck se tut; mais à peine le souper fut il fini. qu'elle sortit pour aller porter un ouvrage de broderie au magasin pour lequel elles travaillaient elle et Louise. Saturnin voulut l'accompagner; elle s'y opposa formellement. Saturnin se prépara à sortir dès qu'elle se fut éloignée; il était plus sombre, plus soucieux que jamais.

— J'ai à vous parler, Saturnin, lui dit Mlle de Paradèze; ne voulez-vous pas rester?

— Vous avez à me parler, mademoiselle, et pourquoi? dit Saturnin avec une émotion étrange.

— Oui, dit Louise, j'ai à vous parler de la part de votre mère.

— Ah! dit Saturnin avec abattement, de la part de ma mère; c'est bien, je vous écoute.

Il s'assit comme un enfant obstiné et obéissant à la fois, qui sent au fond de son âme l'inutilité de ce qu'on va lui dire. Louise reprit alors d'une voix douce et calme :

— Votre mère a remarqué votre tristesse, votre amour de la solitude; elle s'en alarme et désire en savoir la cause.

— Si elle me l'avait demandée, peut-être la lui aurais-je dite.

— Elle a pu craindre, reprit Louise, d'aborder un pareil sujet; elle s'imagine que la position dans laquelle vous êtes...

— La pauvreté, dit Saturnin avec dédain, je la garderai comme un manteau tant qu'elle sera nécessaire pour nous cacher; le jour où elle me fatiguera. ou bien le jour où elle paraîtra trop lourde à porter à ma mère, je la chasserai vite. La misère n'est le partage que de la paresse ou de l'incapacité absolue : je ne la redoute pas.

— Vous m'avez mal comprise, Saturnin : en vous parlant de votre position, je n'ai pas entendu vous dire que vous étiez fatigué de la vie misérable que vous menez; je vous estime trop et votre mère pense trop bien de vous pour avoir eu cette pensée : j'entends, ou plutôt elle entend, par votre position, le malheur qui fait... Pardonnez-moi, mais je ne voudrais pas vous blesser... le malheur par lequel vous vous trou-

vez ne plus vouloir porter un nom que vous avez cru le vôtre, sans pouvoir prendre celui qui vous appartient. C'est de cette position que Mme de Perbruck veut parler.

— Elle est donc bien humiliante, dit Saturnin avec étonnement, que ma mère suppose qu'elle est la cause de ma tristesse?

— A Dieu ne plaise, dit Louise, que je veuille vous dire rien de désobligeant! mais votre mère a pu croire que vous en étiez blessé.

— Je n'y avais pas pensé, dit amèrement Saturnin, et vous venez de m'apprendre que c'est un chagrin de plus à ajouter à ceux que j'éprouve.

Louise garda le silence; elle avait le cœur oppressé. La question qui devait naturellement suivre la réponse de Saturnin devait être pour lui demander quels étaient ces chagrins dont il parlait; elle ne l'osa pas, et reprit d'une voix altérée:

— Ainsi, je puis dire à votre mère que, jusqu'à ce jour du moins, vous n'avez pas souffert de la douleur qu'elle vous supposait?

— Non, dit fièrement Saturnin, et peut-être un jour viendra-t-il où je puiserai quelque consolation dans cette idée, que je n'appartiens à personne.

— Que voulez-vous dire? fit Mlle de Paradèze surprise.

— Que vous importe? reprit tristement Saturnin; seulement, je vous dois quelques explications, que je vous prie de redire à ma mère, ou que je lui donnerai moi-même si vous répugnez à me rendre ce service.

— Pourquoi doutez-vous de moi?

— Je ne doute pas de vous, mademoiselle, mais je vous expose à entendre des choses qui vous seront peut-être difficiles à entendre.

— Je suppose que vous ne m'en direz pas que ne puisse écouter une jeune fille de la part d'un jeune homme.

— Ce n'est pas cela; mais peut-être déplairont-elles à Mlle de Paradèze, à l'héritière d'une noble famille.

— Vous oubliez où je suis, dit Louise; d'ailleurs, j'ai promis à votre mère une réponse.

— Eh bien! dit Saturnin d'un ton ferme, dites-lui donc que ma position ne m'a jamais préoccupé. J'ai aimé la bonne et sainte femme qui m'a élevé, pour sa vertu, son honneur, la tendresse dont elle a protégé mon enfance. J'aime et je respecte ma véritable mère pour sa vertu aussi et pour ce qu'elle a souffert; mais il m'importe peu, dans le fond de mon cœur, de m'appeler Fichet ou de me nommer Perbruck. Chacun, à mon sens, ne vaut que par lui-même. Le nom que le hasard m'a refusé m'eût peut-être rendu fier et vain si j'avais été élevé avec cette idée que la noblesse du sang est un mérite; mais je ne pense pas ainsi. Et d'ailleurs, à supposer que j'eusse hérité du nom qui m'appartient, vous savez aussi bien que moi que ce n'est pas de la gloire que j'avais à y ajouter, mais de la honte qu'il eût fallu en effacer. Si telle eût été ma tâche en ce monde, je l'eusse acceptée sans murmure : le dernier crime de mon père m'en a dispensé. J'accepte donc ma position telle qu'elle est. Que je m'appelle Perbruck, Fichet ou simplement Saturnin, il importe peu, car l'enfant perdu, sans nom, sans fortune, sans appui, s'est senti un moment assez d'énergie pour se faire un nom, une fortune et devenir l'appui des autres.

— Eh! dit Louise émue et tremblante, cette énergie l'avez-vous donc perdue?

— Non, mademoiselle, mais je n'ai plus besoin de tout cela.

— Et pourquoi? dit Louise dont la poitrine haletante avait peine à contenir l'émotion qu'elle éprouvait.

— C'est que toute ambition a un but, mademoiselle, tout effort appelle une récompense.

— La gloire, la considération, ne sont-elles pas d'assez hautes récompenses?

— Non, elles sont le terme du succès, mais elles n'en sont pas la couronne, du moins pour moi, tel que je suis aujourd'hui.

Louise le regarda, elle ne le comprenait plus.

— Tel que vous êtes aujourd'hui, avez-vous dit?

— Un jour viendra peut-être, reprit Saturnin amèrement, où, devenu égoïste comme la plupart des hommes, ou méchant comme beaucoup d'entre eux, je retrouverai en moi ce désir de parvenir, pour ma satisfaction personnelle seule, ou peut-être aussi pour en faire aux autres un sujet d'envie; mais je n'en suis pas encore là. J'avais rêvé, voyez ma folie, qu'un jour je pourrais dire à quelqu'un : Nous nous sommes rencontrés tous deux pauvres, proscrits, persécutés. Cependant, dans ce malheur même, une large distance nous séparait : j'étais un malheureux sans nom, vous étiez l'héritière tombée d'une illustre famille. Alors je me suis dit : Je commencerai par elle; moi, malheureux, je la replacerai au rang qui lui appartient, et une fois qu'elle sera là, bien plus loin encore de moi qu'elle n'était avant, je ne lui dirai qu'un mot : Attendez! Et alors cette distance qui nous sépare je l'aurais comblée en quelques années par la renommée, par la fortune, par le rang que j'aurais acquis, et je serais venu lui demander ce qui est la véritable récompense de toute ambition... une affection qui vous tend la main et qui vous dit : Merci!

Louise se détourna; de grosses larmes coulaient de ses yeux, sa main tremblait. Saturnin attendit. Mais Louise ne répondit pas. Il se leva doucement et lui dit :

— Cet espoir, je ne l'ai eu que quelques jours; j'ai vu bien vite qu'il m'était défendu : je l'ai chassé de mon cœur. Pardonnez-moi de vous l'avoir dit. D'ailleurs, ajouta-t-il avec

amertume, vous ne devez pas savoir à qui il s'adresse.

Aussitôt il quitta la chambre et rentra dans le petit cabinet où il devait passer la nuit. Un moment après, Mme de Perbruck rentra à son tour, et trouva Louise tout en larmes.

— Qu'y a-t-il, Louise, qu'y a-t-il?

— Ah! s'écria Louise en se jetant dans ses bras, je savais bien ce qu'il avait... Il m'aime!

— Vous, Louise? et cet amour vous offense peut-être?

— Pourquoi m'offenserait-il?

— Sa position misérable...

— Oh! madame, dit Louise, qu'importe sa position! Ce n'est pas cela qui m'a forcée à paraître ne pas le comprendre, et à le renvoyer désespéré.

— Quoi! vous n'avez pas eu un mot de consolation pour lui!

— Et que pouvais-je lui dire?

— Ah! vous le haïssez donc bien!

— Mon Dieu! s'écria Louise, c'est donc ainsi que l'on traduit mon désespoir!

— Votre désespoir! dit la marquise. Comment se fait-il que cet amour puisse vous causer tant de douleur?

— C'est que je l'aime aussi, moi! s'écria Louise en fondant en larmes.

— Tu l'aimes et tu le désespères!

— Est-ce que je suis libre, moi? reprit Louise.

— Tu es orpheline, et ta volonté suffit pour disposer de ta main.

— Oubliez-vous ce que j'ai promis à Julien?

— Julien! reprit Mme de Perbruck. Mais ne pouvons-nous nous soustraire tous à la puissance de cet homme?

Et laisser périr la malheureuse qui s'est dévouée à ma place! Non... non... Les tortures que cette malheureuse a déjà souffertes pour moi crient assez haut dans mon cœur. Je ne veux pas que son sang versé vienne me poursuivre au milieu du bonheur que j'aurais acheté à ce prix. Saturnin le refuserait, madame, il me mépriserait de le lui offrir ainsi. Je le mépriserais de l'accepter.

— Ainsi donc, reprit Mme de Perbruck avec accablement, vous deviendrez l'épouse de ce Julien?

Louise tressaillit; puis, après un moment de silence, elle répondit d'un ton sombre:

— Je ne sais pas, mais je ne mentirai pas à l'homme à qui nous devons tous la vie, de qui nous l'avons tous acceptée.

Le lendemain Saturnin sortit de très-bonne heure, et rentra au milieu de la journée; il était gai, fier, rayonnant. Louise le regarda avec étonnement et tristesse.

— Ma mère, et vous, mademoiselle, il faut que je vous raconte ce que j'ai fait ces jours derniers, car enfin je vous dois compte de ma conduite.

Louise regarda Mme de Perbruck. Si depuis la confidence qu'elle avait faite à la mère de Saturnin, celle-ci eût vu son fils, Louise eût pu croire qu'elle lui avait dit son amour. Mais Mme de Perbruck était tout aussi étonnée que Louise du changement survenu dans l'humeur de Saturnin.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? reprit-il doucement. Croyez-vous que si j'ai le cœur joyeux, c'est parce qu'il m'est arrivé quelque chose qui m'est personnellement bon? non, c'est que je puis le partager avec vous, ma mère, avec vous, Louise.

— Avec moi?

— Oui, avec vous, reprit gravement Saturnin. Vous affirmer que c'est une certitude, je ne le puis; mais c'est une espérance, et je veux que vous la partagiez.

— Vous ne doutez pas, dit Louise, de la part que je prendrai à tout ce qui peut vous arriver d'heureux?

— Vous y avez votre part, vous aussi. Tenez, ajouta-t-il avec effusion, je ne sais si vous me me comprendrez, mais, moi, j'estime que c'est un grand bonheur que de se débarrasser, avec honneur cependant, de certaines obligations... difficiles à tenir. Quand on a de l'honneur, ajouta Saturnin, dont la voix tremblait, on se sacrifie à ses promesses, et l'on a raison; mais s'il arrive que le hasard ou un ami vous en délivre...

— Juste ciel! s'écria Louise, vous auriez?...

— J'ai... j'ai... dit Saturnin, permettez que je vous raconte ce que j'ai fait.

— Oh! ma mère, dit tout bas Louise à Mme de Perbruck, il nous a entendues!

— Ecoutons-le, écoutons-le, dit Mme de Perbruck.

XVII.

Elles se placèrent devant Saturnin, qui les regardait avec bonheur.

Louise avait les yeux baissés, mais une joie secrète, une curieuse espérance, animaient ses traits.

— Je vous ai raconté, leur dit Saturnin, ma rencontre avec la Colette, cette danseuse du théâtre Audinot: c'est une bonne fille, incapable de nous trahir par méchanceté, mais assez bavarde pour ne pas garder longtemps notre secret. J'ai voulu savoir ce qu'il en était, et je suis allé chez elle le jour même de notre rencontre. Je la demande: on dit qu'elle ne peut pas me recevoir: je lui fais dire que c'est le commissionnaire à qui elle a remis une lettre le matin même, qui veut lui parler; aussitôt on me fait entrer. J'avais bien fait d'aller la voir, car la première parole que j'entendis en entrant, fut celle-ci, qu'elle adressait à un monsieur assis au coin de sa cheminée:

« — Précisément le voilà.

« — Ah! ah! dit celui-ci, c'est là M. Saturnin Fichet? Très bien, très bien! »

Imaginez-vous un homme de trente ans tout au plus, mais pâle, maigre, flétri, courbé et presque chauve; le désordre, je dirai presque la saleté de ses vêtemens, l'eût fait prendre pour quelque libertin de bas étage, si l'activité, l'intelligence de son regard et je ne sais quoi de hardi et d'impérieux dans son visage, ne l'eussent révélé à l'instant comme un homme supérieur. Il se tourna vers moi et me dit brusquement:

— Etes-vous adroit? êtes-vous discret? et voulez-vous gagner beaucoup d'argent?

Je répondis à ces questions en lui disant que je pouvais garantir ma discrétion, et que j'essaierais de lui prouver mon adresse, si toutefois il voulait l'employer à des choses honorables. Il se prit à rire, et repartit aussitôt:

— Je ne vous demande pas si vous êtes adroit comme le Scapin de Molière ou le Figaro de Beaumarchais; je vous demande si vous êtes adroit de votre personne, capable de diriger un fourneau, de manier une chaudière, un alambic ou une cornue, etc., etc., etc.

— Je sais me servir de mes mains, lui dis-je, mais je dois vous déclarer ma parfaite ignorance des secrets de la chimie; car je suppose, aux mots dont vous vous êtes servi, que vous comptez me faire travailler à des opérations chimiques.

— C'est précisément cela, dit-il, et ce qu'il me faut surtout, c'est que vous n'y compreniez rien.

— Cette fois, je puis vous répondre de moi.

— Eh bien! mon garçon, me dit il, voici l'affaire. La république française trouve des soldats tant qu'elle en veut, on lui fabrique volontiers tous les fusils dont elle a besoin, mais elle est fort en peine d'équiper ses soldats; il lui faut du cuir pour les fournimens, pour les souliers, pour les selles, pour les harnais, et il n'y en a plus en France; on n'en fait pas en quarante-huit heures, car, d'après les procédés actuels, il faut près de deux ans pour rendre une peau de cheval ou de bœuf susceptible d'être employée. Ces procédés incomplets, moi, j'ai la prétention de les remplacer par un moyen qui ne durera pas plus de huit jours. Avec cela, je compte gagner des millions. Mais avant d'y arriver il faut que j'expérimente. Voilà quatre jours que je travaille sans pouvoir réussir à rien; je suis seul, et quand mes expériences vont bien d'un côté, je ne puis les surveiller d'un autre. J'ai voulu me faire aider par un apprenti chimiste; celui-là comprenait trop: mon secret eût été en sa possession au bout de huit jours, et je n'ai envie de le partager avec personne. J'ai pris alors un manouvrier, celui-là ne comprenait pas du tout: il a failli me faire sauter avec le laboratoire. J'allais chercher quelqu'un, lorsque Colette m'a par hasard parlé de vous. Vous êtes arrivé, vous me convenez, cela vous va-t-il?

« Cette façon brusque de me parler ne me blessa nullement; on voyait qu'elle était dans les habitudes de cet homme, indépendamment de la personne à qui il s'adressait. D'ailleurs, rien n'était plus vraisemblable ni plus raisonnable que ce qu'il me disait. J'acceptai ses offres.

— Entendons-nous, me dit-il. D'après ce que m'a dit la Colette, vous êtes homme, malgré votre ignorance, à deviner parfaitement la combinaison chimique que je prétends faire réussir; mais, d'un autre côté, vous êtes dans une position à être discret; pour des raisons que je ne sais pas et que je ne veux pas savoir, vous êtes obligé de vous cacher; c'est-à-dire que si on vous découvrait vous courriez grand risque de payer de votre tête, comme tant d'autres, le malheur d'avoir déplu peut être à quelque savetier de votre quartier ou d'avoir eu des amis ou des protecteurs dans le parti royaliste. Or, mon garçon, soyez discret, et je fais votre fortune, je vous fais obtenir votre grâce et celle de ceux à qui vous vous intéressez. Avisez-vous de parler, et je vous fais couper le cou. Vous m'avez-compris; cela vous va-t-il comme cela?

« J'étais bien triste, reprit Saturnin, le jour que cette singulière proposition me fut faite; je l'acceptai sans y voir autre chose que l'espérance d'adoucir notre position, et de pouvoir peut-être venir en aide à Marguerite. Ces quelques jours d'absence que j'ai passés loin de vous ont été employés par moi à aider cet homme dans ses recherches, mais, le dirai-je? son esprit entreprenant, son originalité, l'indifférence presque cynique avec laquelle il parle de tous les partis, même de celui qu'il sert, m'ont fait supposer qu'il n'y avait pas de danger à confier à cet homme quelque chose de notre position.

— Je vous sortirai de là, me dit-il, je vous sortirai de là; vous en savez plus long que vous ne me le montrez, mais je me fie à vous par deux raisons puissantes. La première, c'est que vous n'avez aucun intérêt à me trahir; la seconde, c'est que, y trouveriez-vous quelque intérêt, vous n'êtes pas en état d'y penser.

— Pourquoi cela? lui demandai-je.

— Parce que vous êtes amoureux, me répondit-il brusquement.

— Il t'a dit cela! dit Mme de Perbruck avec surprise, pendant que Mlle de Paradèze baissait les yeux.

« Oui, ma mère, reprit Saturnin, et cependant, je vous le jure, je ne lui avais fait aucune confidence qui pût l'autoriser à me parler ainsi; mais si vous saviez, ajouta Saturnin en souriant et en hésitant, combien cet homme est bizarre, vous ne vous étonneriez pas de cette

parole. Comme moi-même je lui en témoignais ma surprise, il a ajouté :

— Quand on est jeune, vigoureux, intelligent et beau garçon, on n'a pas une mine de pendu comme la vôtre, même quand on court le risque d'avoir le cou coupé ; et si on est triste, c'est qu'on est amoureux.

— Et il avait deviné juste, n'est-ce pas Saturnin ? dit Mme de Perbruck.

— Oh ! ma mère, s'écria celui-ci, ne m'interrogez pas, c'est mon secret ; que ceux qui l'ont deviné le gardent, comme je veux garder, moi, celui que j'ai pu apprendre. Il y a des choses qui ne doivent se dire que le jour où elles peuvent s'avouer sans crainte pour le cœur qui les dit, comme pour le cœur qui les entend.

Louise tendit la main à Saturnin et lui dit d'une voix douce :

— Continuez.

— Eh bien, reprit Saturnin, hier soir, par un bonheur dont je ne puis me rendre compte, j'ai deviné quel était l'obstacle qui avait déjà fait manquer vingt fois nos expériences au moment du succès ; je l'ai signalé à celui que j'aidais dans ses recherches, et alors il m'a sauté au cou en me disant :

— Demande-moi tout ce que tu voudras et je te le donnerai.

Je savais quelle était votre pénurie, je ne pensais alors qu'à cela, je lui ai demandé de l'argent. Il m'en a donné beaucoup plus que je ne l'espérais, beaucoup moins qu'il ne m'en doit, m'a t-il dit, car il ne parlait pas moins que de m'associer à ses opérations. Hier soir, cette fortune inespérée, cet avenir qui s'ouvrait devant moi, m'attrista plus que je ne puis vous le dire. Quand le cœur souffre d'une douleur sincère, les faveurs de la richesse le blessent comme une cruelle raillerie. Que vous dirais-je, c'est à peine si j'acceptai une faible partie des propositions qu'il me fit dans le premier transport de sa joie. Mais ce matin, ce n'était plus de même, je voulais être riche, je voulais être puissant ; je voulais surtout qu'une seule personne ne payât pas la rançon de reconnaissance que nous devons à celui qui nous a sauvés.

— Eh bien ! dit Louise avec anxiété.

— Durant les longues journées, les longues nuits que j'ai passées avec cet homme, reprit Saturnin, vous devez penser que notre conversation a dû aborder bien des sujets divers. Il m'a vingt fois parlé de Robespierre, dont il est très connu, et qui s'intéresse vivement au succès de ses expériences.

Il m'a même parlé de presque tous les hommes célèbres et influens de notre époque, avec lesquels il est lié ; je l'interrogeais moi-même à leur sujet, afin de pouvoir mêler dans mes questions un nom qui nous intéresse tous. Un jour qu'il me parlait de Robespierre, je lui demandai quel était ce Julien, en qui son patron avait une si grande confiance.

— C'est un enfant, me répondit Leguin ; c'est le nom de cet homme ; tête exaltée, qui, sous les empereurs romains, eût fait un martyr ; qui, s'il était né M. le marquis de Saint-Julien, serait probablement, à l'heure qu'il est, à la tête de quelque bande vendéenne, mais qui, né dans le peuple, rêve la liberté comme une déesse sanglante, parce qu'il ne l'a pas vue autrement ; ça lui passera.

— Vous le croyez donc capable de générosité ?

— Qu'entendez-vous par là ? me dit-il.

— Eh bien ! lui dis-je, supposez qu'une fille lui eût promis son amour, en retour du salut d'un ami qu'il lui aurait promis ; pensez-vous qu'il lui pardonnerait s'il venait à découvrir que cette jeune fille a donné cet amour à un autre, et ne serait-il pas homme à se venger de ce qu'il pourrait appeler une trahison ?

Je tremblais en prononçant ces paroles, tandis que Leguin me regardait d'un regard scrutateur.

— Diable ! diable ! reprit-il, ceci change bien la question : personne n'aime à être pris pour dupe, et Julien moins qu'un autre. Il a la tête près du bonnet ; tête de fer, qui devient rouge quand la passion l'échauffe, et qui, dans son premier mouvement de colère, serait assez folle pour vous envoyer tous à la Conciergerie ; et une fois là, Dieu seul pourrait vous en tirer.

— Mais, fit madame de Perbruck avec inquiétude, tu lui avais donc dit que c'était Julien qui nous avait sauvés ?

— Non, ma mère, repartit Saturnin, mais cet homme semble doué d'un esprit de divination ; je croyais l'avoir interrogé de la manière la plus indifférente du monde, et il savait déjà le secret de mon cœur et de mes craintes. Il réfléchit assez longtemps et finit par me dire :

— Laissez revenir Julien, et ne vous avisez pas de lui faire entrevoir ni vos craintes, ni vos espérances ; laissez moi agir ; si l'affaire est arrangeable, je l'arrangerai ; et si Julien n'est pas raisonnable, nous emploierons les grands moyens.

Voilà ce qu'il m'a dit ce matin, ma mère, voilà ce qu'il m'a dit, Louise, et si je suis si joyeux, c'est parce que j'espère que c'est une bonne nouvelle pour nous tous.

— Oh ! Saturnin, Saturnin ! dit Louise en lui prenant encore la main, je puis vous le dire à présent, je... Oh ! non, reprit-elle, je n'ose pas, ce serait tenter peut-être le malheur ; attendons le retour de Julien et le salut de Marguerite.

Ainsi, ils s'entendaient, ils se comprenaient, mais ni l'un ni l'autre ne voulait prononcer le mot d'amour, qui errait sur leurs lèvres, jus-

qu'à ce qu'ils fussent libres. La conversation continua, et ce fut dans ce long et doux entretien que se firent les plus beaux projets de vie obscure, retirée, heureuse. Ce fut aussi alors que Saturnin apprit à sa mère et à Louise que Guillaume Poiré avait été arrêté. Cette circonstance se rattachait d'une façon tout à fait singulière à l'incident qui avait fait connaître à Saturnin l'homme étrange qui lui promettait sa protection.

Cet homme (et il n'y a pas assez longtemps qu'il est mort pour qu'on ne nous pardonne pas de cacher son nom sous celui de Leguin), (1) cet homme était en rapport avec Robespierre, qui était depuis longtemps le véritable dictateur de la France comme président du comité de salut public. Cet homme avait plusieurs fois été admis dans le comité, pour y proposer les moyens qu'il croyait avoir trouvés pour satisfaire promptement aux besoins de nos armées ; il y avait rencontré Marat, et s'était lié avec lui. Ce n'est pas qu'il partageât en rien l'exaltation furieuse de ce misérable, mais Marat avait alors, grâce au club des jacobins, dont il était le premier meneur, une influence énorme sur les décisions du comité. Leguin allait donc voir Marat pour s'en faire un appui. Il avait trouvé chez lui Guillaume Poiré, qui servait d'intermédiaire aux montagnards furieux pour correspondre avec Carrier. C'était Marat, en effet, qui par ses vociférations et celle de ses amis de la Montagne, avait obtenu de la Convention l'approbation des horribles missives du bourreau de Nantes. Ce fut chez Marat que Guillaume Poiré apprit quelles étaient les espérances de notre inventeur. Il y vit autre chose que Robespierre et Marat lui-même ; il y vit une excellente affaire aussi bien qu'un immense service rendu à la république, et il avait insinué à Leguin que, s'il avait besoin d'argent pour poursuivre ses essais, il pourrait en mettre à sa disposition.

L'inventeur avait accepté, en se réservant de fixer la part qu'il donnerait à Guillaume dans l'exploitation de cette nouvelle industrie. Ils étaient dans ces termes le jour même où Saturnin fut rencontré par la Colette et refusa de porter la lettre dont celle-ci avait voulu le charger. Cette lettre était plus importante pour Guillaume que n'eussent pu le croire Saturnin et la Colette elle-même, s'ils en avaient pu lire le contenu. Elle demandait un rendez-vous immédiat à Guillaume. Ce rendez-vous, auquel Poiré ne put se rendre, puisqu'il ne reçut pas la lettre, l'eût sans doute sauvé. En effet, le matin même de ce jour notre inventeur se trouvait chez Robespierre au moment où à force de sollicitations Julien avait enfin obtenu de son patron la révocation de Carrier. Robespierre s'y était longtemps opposé, en disant que cette mesure soulèverait des orages dans le club des jacobins.

A cela Julien avait répondu qu'il était temps de savoir si c'était la Convention ou le club des jacobins qui gouvernait. Alors il avait révélé à Robespierre que les membres les plus exaltés du club écrivaient sans cesse à Carrier de frapper sans relâche et sans pitié. "Nous forcerons bien la Convention à tout approuver, disaient-ils dans leurs lettres, et si elle résiste, nous savons comment on renverse toutes les tyrannies et toutes les trahisons. » Julien apprit encore à Robespierre que l'agent de cette correspondance était Guillaume Poiré. Son arrestation était une conséquence de la révocation de Carrier. Robespierre y consentit.

Tout cela s'était passé devant Leguin ; mais il était si complètement et si constamment absorbé dans ses combinaisons chimiques, que c'est à peine si l'on prenait garde à sa présence. Il entendit tout cela, et, après avoir fait part à Robespierre des divers essais tentés par lui, il se retira. Il courut chez la Colette, pendant que, de son côté, Julien allait chez Mlle de Paradèze lui annoncer, comme nous l'avons vu, la chute de Carrier. Quant à Leguin, il se garda bien de confier à un papier le secret qu'il venait d'apprendre. Mais il en eût averti Guillaume Poiré, si celui-ci eût reçu la lettre et fût venu au rendez-vous qui lui était donné.

Mais, comme on l'a vu, la lettre n'était point partie. La Colette l'avait rapportée à l'homme aux inventions, qui l'avait prise et jetée dans le feu en se disant, avec cette indifférence qu'il portait à toutes choses :

« Ma foi, j'aime autant qu'il en soit ainsi ; il eût peut-être pris fantaisie à ce rustre-là d'aller faire du tapage aux Jacobins. Robespierre eût deviné d'où était parti l'avertissement, et je pouvais fort bien me trouver écrasé dans le conflit comme un maladroit pris entre deux cylindres. »

Saturnin racontait tous ces détails à sa mère et à Louise, et l'on comprend que cela dut ramener nécessairement la conversation sur les paroles de Guillaume, au sujet de l'important secret qu'il croyait posséder, et qui intéressait si vivement Mme de Perbruck.

Chacun se perdait en conjectures sur ce que pouvait être ce secret, et l'on ne doutait pas qu'il ne concernât la fortune de M. de Perbruck. L'espoir de ressaisir une partie quelconque de la richesse qui lui avait été enlevée n'était pas de nature à pousser Mme de Perbruck ni Saturnin à risquer la sécurité dont ils jouissaient. Il fut donc décidé qu'on ne donnerait aucune suite à cette révélation.

L'entretien dont nous venons de rapporter les principales circonstances avait lieu six jours après le départ de Julien pour Nantes, et

(1) L'auteur veut parler ici de Séguin, célèbre munitionnaire, mort dernièrement, et dont les démêlés avec Ouvrard ont fait grand bruit dans le monde commercial.

aucun de ceux qui y prenaient part ne croyait le revoir de si tôt, lorsque tout à coup, et quand la nuit était déjà venue, ils entendirent monter rapidement l'escalier, et presque aussitôt Julien parut. Il arrivait couvert de boue, pâle, brisé, les vêtemens en désordre; il avait fait à cheval le chemin qui sépare Nantes de Paris, suivant Carrier poste par poste pour s'assurer qu'il ne tenterait pas de se retirer dans une ville, dont il eût ameuté la populace. Mais le funèbre conventionnel ne se croyait en sûreté qu'à Paris, au milieu du club des jacobins, et il avait voyagé aussi rapidement qu'il avait pu. Julien l'avait donc ramené jusqu'à la barrière sans que Carrier s'en doutât. Le premier soin de Julien devait être d'aller rendre compte à Robespierre du résultat de sa mission; mais ce n'était ni Robespierre ni le comité de salut public qui tenaient dans leurs mains la récompense que Julien ambitionnait: c'était Louise, et il était accouru chez elle. Son entrée fit évanouir tous les rêves de bonheur auxquels venaient de se livrer les trois proscrits. L'aspect de Julien avait en effet quelque chose d'effrayant et de beau à la fois. Ses longs et blonds cheveux, chassés en arrière par la rapidité de la course, laissaient à découvert son front pâle et marbré de rouge; ses yeux, creusés par six journées de fatigue et d'insomnie, brûlaient d'un feu sombre et fiévreux. Un orgueil cruel, une joie fière, animaient son visage.

— Il est à Paris, s'écria-t-il en entrant, Nantes est délivré de son bourreau. Louise, j'ai tenu ma parole.

— Et vous venez réclamer la mienne, dit Louise tremblante.

— Pas encore, reprit Julien; je l'ai abattu, il faut que je l'achève. Je ne veux pas vous associer aux dangers que j'ai attirés sur moi: Carrier luttera, car il aura beaucoup de défenseurs. Ou bien il a agi selon l'esprit de la Convention, et malheur à ceux qui l'auront arrêté! ou bien il a abusé abominablement des pouvoirs dont on l'avait investi, et alors il faut qu'il porte la peine de ses crimes.

— Vous vous êtes assuré sans doute des appuis influens à la Convention? dit Saturnin, dont l'âme généreuse admirait le courage de celui qui lui disputait ses plus chères espérances.

— Ce n'est pas de ce côté que je veux triompher, dit Julien; la Convention, dominée par la Montagne, surtout par cet esprit de corps qui doit vouloir lui faire considérer comme inviolable chacun de ses membres, la Convention défendra Carrier tant qu'elle pourra; mais le pourra-t-elle contre les clameurs que je veux faire sortir du fond de cet abîme d'iniquités? c'est ce qui ne sera pas, je l'espère. Mais j'oublie que j'ai d'autres devoirs à remplir. A bientôt, Louise, à bientôt; vous n'avez pas en vain compté sur moi, et je ne compte pas en vain sur vous, n'est-ce pas?

— Vous n'avez pas oublié Marguerite? lui dit Louise.

— Son salut est dans ses mains, il ne dépend plus que d'elle.

Julien s'éloigna, et la tristesse resta après lui, malgré les promesses du nouveau patron de Saturnin; chacun sentait qu'il serait bien difficile de faire plier une volonté comme celle de Julien, et de détourner de son but une passion qui y courait à travers de si puissans obstacles et des dangers si menaçans.

XVIII.

Quelques jours se passèrent ainsi; Saturnin allait toujours travailler avec le protecteur que le hasard lui avait donné. Grâce à l'adresse, à l'intelligence de Saturnin, cet homme avait atteint le but tant désiré; il l'avait annoncé au comité de salut public, mais au lieu d'accepter la récompense nationale qui lui était offerte, il s'était modestement refusé à une ovation de paroles: il voulait attendre, disait-il, d'avoir mieux mérité de la patrie: ce moyen de mieux mériter de la république était de donner à son invention tous ses résultats, et pour cela il s'était engagé à fournir à l'administration tous les cuirs dont elle pourrait avoir besoin.

L'État, pressé qu'il était, les eût payés plus cher qu'autrefois, à la condition d'être approvisionné rapidement. Notre inventeur eut donc cause gagnée en les offrant au même prix, et en se contentant, disait-il, d'un bénéfice moindre que celui des autres fournisseurs.

Saturnin se trouvait chez Leguin le jour de cette importante nouvelle, et nous croyons devoir répéter à nos lecteurs leur entretien pour leur faire connaître l'homme bizarre qui a conquis une réputation considérable, non-seulement par ses talents, mais encore par ses immenses spéculations, sa fortune colossale et son originalité excessive.

Il rentra dans le modeste appartement où l'attendait Saturnin, en s'écriant:

— Le voilà! le voilà!

— Qui donc?

— Mon marché, dit-il en jetant quelques papiers sur la table; ma fortune est faite et la tienne aussi, car je compte sur toi. Nous allons monter une maison maintenant, il me faut un vaste local, il me faut des ouvriers, des commis, il me faut des machines... dans huit jours, il faut que tout cela marche.

Il se jeta sur une chaise, ôta son habit crasseux, prit une plume, du papier et se mit à faire des chiffres. Une ardeur étrange brûlait dans cet homme, ses yeux lançaient des rayons, ses nerfs s'étaient tendus, son visage avait une

expression inspirée, et, selon le langage de Diderot, son front fumait.

— Ecoute-moi, reprit-il. Je leur ai fait la partie belle : ils ne peuvent pas se plaindre : je ne demande que quinze pour cent de bénéfice. Je t'en donne un ; j'en donne un demi à la Colette. C'est une bonne fille qui m'a compris et qui m'a prêté jusqu'à son dernier bijou pour faire nos essais. J'ai besoin encore d'un et demi pour trouver des capitaux et pour faire ordonnancer mes paiements. Il me reste donc douze pour cent... Je suis riche, je gagne trois millions cette année.

— Avec douze pour cent?

Le calculateur se mit à rire.

— Ah ! toi aussi tu ne comprends pas ! Je te croyais plus fort que le comité, à qui j'ai prouvé que je n'aurais guère que cinquante mille francs de bénéfice. Suis-moi bien. J'ai besoin de cinq cent mille francs pour commencer ; je les trouverai. Je donnerai cinq cent mille francs de bénéfice avec un.

Saturnin le crut fou. L'homme aux inventions se tordit de rire sur sa chaise.

— C'est pourtant bien simple, dit-il ; c'est bête comme deux et deux font quatre... mais, aussi, c'est comme le nouveau monde, il fallait le trouver... Quoique, ajouta-t-il, il n'y ait pas de petit commerçant qui n'en fasse autant sans s'en douter. Comprends-moi bien : J'ai là cinq cent mille francs ; j'achète avec cela pour un million de marchandises, sur lesquelles je paie trois cent mille francs comptant; mes frais de fabrication en absorbent deux cent mille. Voici donc mon compte : un million d'achat, deux cent mille de main-d'œuvre, douze cent mille à douze pour cent de bénéfice, soit cent quarante mille francs. C'est juste l'opération que faisaient nos devanciers. Seulement, ils achetaient leurs marchandises, à un an et dix-huit mois de date, de façon qu'ils les avaient complètement payées quand ils pouvaient les livrer au commerce, puisque leur opération durait près de deux ans. Ajoutons à cela qu'ils avaient dépensé, argent comptant, deux cent mille francs à les faire fabriquer ; ajoutons encore les frais généraux de leurs établissements pour ces deux années, leur entretien, etc., etc. Les plus habiles faisaient rapporter à leurs capitaux de huit à neuf pour cent. Eh bien ! comprends-tu, Saturnin, ce bénéfice, moi je l'obtiens avec un capital beaucoup moindre ; et comme l'opération, au lieu de durer deux ans, dure de quinze à vingt jours, je renouvelle mes bénéfices de quinze à vingt fois par an. Maintenant, calcule qu'au lieu de borner la fabrication à ce que pourraient me procurer ces cinq cent mille francs, je la double au quatrième mois, j'opère sur deux millions d'achat, et dans un an j'aurai remboursé mon prêteur en doublant son capital, je t'ai fait gagner deux cent mille francs et ma fortune est commencée.

— C'est-à-dire qu'à ce compte votre fortune est faite.

— Ma fortune ! dit l'homme à projets, est-ce qu'un homme est riche avec deux ou trois millions? Eh ! mon Dieu, ne vis-tu pas avec deux femmes qui avaient le double de cela et qui sont aujourd'hui obligées de travailler pour manger? Cela ne leur fût pas arrivé si elles avaient eu des capitaux prudemment placés en Angleterre, en Autriche, en Espagne ; que diable ! toutes les nations ne se mettent pas à danser la carmagnole le même jour ! Mais ces nobles n'ont jamais eu la moindre prévoyance.

— Pensez-vous que jamais prudence humaine pût prévoir la proscription, la spoliation poussées aux excès que nous voyons?

L'inventeur regarda Saturnin d'un air tout ébahi.

— Comment ! qui pouvait savoir ! mais il y a dix ans que c'est une chose claire comme le jour. La maison s'en allait en ruine et il fallait que ce fût la noblesse qui l'abattît pour la reconstruire, mais elle était trop mal avisée, trop suffisante et trop ignorante pour le faire ; eh ! mon Dieu, la leçon est terrible, ce me semble, et pourtant il n'y a pas six mois que des fous proclamaient Louis XVII dans la Vendée, et il y en a qui recommencent dans la Bretagne. Vous tous, car je sais que tu es de ce monde-là, vous vous imaginez encore que vous rétablirez l'ancien ordre des choses. Sache bien, pour ton avenir que l'on peut tout faire en ce monde, excepté de recommencer le passé ; s'il en était autrement je ne vois pas pourquoi nous ne serions pas Romains, ou Egyptiens, ou Phéniciens, ou tout simplement sauvages comme nos ancêtres ; mais attendu que si, dans tous les temps, il y a eu un nombre donné d'imbéciles ou de vieillards pour trouver que le passé était préférable au présent, il y a eu un nombre décuple de jeunes gens d'esprit aventureux pour supposer que l'avenir vaudra mieux que tout ce qui a vécu, cela n'est jamais arrivé. Mais nous avons à nous occuper d'autre chose que de politique. Voyons, où en es-tu avec Julien ?

Celui-ci raconta à son protecteur ce que Julieu avait dit.

— C'est un enragé, il réussira, reprit Leguin, et nous aurons bien de la peine à le faire renoncer à sa maîtresse.

— Ce mot !... s'écria Saturnin.

— Oh ! ne discutons pas sur les expressions, elle est tout ce que tu voudras ; le fait qui domine tout ceci, c'est qu'il en veut... et il en veut à tout prix.

— Peut-être ne l'aime-t-il pas autant que vous le pensez.

— Un homme qui a fait presque une révolution politique pour obtenir une femme, et qui se la voit souffler ! s'écria Leguin ; mais si j'étais à sa place, je mettrais tout à feu et à sang,

si toutefois je pensais jamais qu'une femme vaut la moitié de tout ce bruit là ; mais il y a des hommes faits comme ça... et Julien est du nombre.

— N'avez-vous donc plus d'espoir ?

— Est-ce que je ne t'ai pas promis de te sauver, Saturnin ? dit cet homme. J'écarterai Julien, et je réussirai. dussé-je le faire bouillir dans une des chaudières de ma future fabrique! je te l'ai promis, et je réussirai, dussé-je faire sauter la Montagne toute entière ! Ah ! ah ! tu me regardes avec stupéfaction, tu te dis que je suis un fou... Laisse-moi faire, te dis-je... Ah! ils voulaient me donner une couronne de chêne !... nenni, nenni! Je veux de l'or ; c'est la grande puissance, vois-tu, mon garçon, la force supérieure à toutes les autres... Royauté, république, tout cela ce sont des noms ; le vrai pouvoir, c'est l'or !

Tel était l'homme en qui reposaient toutes les espérances des héros de notre récit. Qu'on nous permette de montrer à nos lecteurs quels adversaires il avait à combattre et par quels moyens il devait agir contre eux.

Plus d'un mois s'était passé depuis le retour de Julien, et rien de ce qu'il avait promis n'était accompli. Quelle en était la raison? Peut-être la trouvera t-on dans l'entretien suivant. Il faisait à peine jour, une lampe veillait sur une misérable table de bois de noyer, devant laquelle était assis un jeune secrétaire écrivant sous la dictée d'un homme au visage étroit, pincé, aux lèvres minces, au front fuyant ; ses yeux petits et inquiets se cachaient sous la proéminence des sourcils. Il dictait d'un ton emphatique et d'une voix traînante et théâtrale. Enfin il arriva à cette phrase :

« Je suis fait pour combattre le crime et non » pour le gouverner ; le temps n'est pas encore » arrivé où les hommes de bien pourront ser- » vir impunément la patrie. »

Cet homme qui dictait c'était Robespierre, celui qui écrivait c'était Julien.

— En voilà assez, dit Robespierre en se jetant sur une chaise. Puis il ajouta :

— Qu'en penses-tu ?

— Que la première partie de cette phrase est juste et que tu apprendras que la seconde partie ne l'est pas.

— Tu te trompes, Julien, ce discours que je viens d'écrire est mon testament de mort.

— Te laisserais-tu ainsi abattre, toi le véritable souverain de la France !

— Louis XVI aussi a été le véritable souverain de la France.

— D'où te vient ce découragement, lorsque le peuple est pour toi?

— Ah ! dit Robespierre en se levant, quelle faute nous avons faite en censurant Lebon et en rappelant Carrier !..... C'est toi qui l'as voulu !

— Penses-tu à ce qu'il faisait ?

— Et que faisons-nous à Paris? Que faisait Fouquier lorsqu'il dressait l'échafaud dans la salle même des audiences ?

— Mais le comité le lui a fait défendre.

— Le comité, oui, le comité, dit Robespierre avec impatience, mais non pas moi.

— Mais enfin, reprit Julien, songe à la différence. Dans cette capitale de six cent mille âmes, c'est à peine s'il tombe soixante têtes par jour, tandis qu'à Nantes, dans une ville de soixante mille habitants, on en massacrait jusqu'à cinq cents dans une journée !

— Mais c'était au centre de dix départemens révoltés, c'étaient pour la plupart des rebelles. Ah ! nous avons reculé d'un pas : on nous repousse jusqu'au pied de la guillotine !

— Mais..... tes amis ne te défendront-ils pas ?...

— Je me défendrai, crois-moi, et par tous les moyens. J'attends Saint-Just, mon frère revient ; Couthon mourra avec moi ; Lebas est sûr ; Henriot, Dumas, me pressent d'en finir.

— Toute la Montagne t'appartient.

— C'est elle qui me menace. J'ai demandé à Barrère de me sacrifier Léonard Bourbon, Vadier, Tallien et ce Carnot qui se pare si insolemment du succès de nos armées. Barrère ne veut pas.

Julien se tut, et Robespierre s'écria dans un vif moment d'humeur :

— Ah ! sans cette bataille de Fleurus, sans ce succès, je n'en serais pas là ! Si nous avions été vaincus, il aurait bien fallu sauver la France, et alors on serait revenu à moi.

— Et alors, dit Julien, on aurait compris la nécessité de nouvelles rigueurs.

— A propos, sais-tu ce que le comité a décidé relativement aux membres du tribunal révolutionnaire de Nantes ?

— Mais... dit Julien en hésitant, il paraît que le procès va commencer sous peu de jours...

— Je ne le veux pas ! je ne le veux pas ! dit Robespierre. J'avais écrit à Billaut que je ne voulais pas qu'on donnât aux ennemis de la république le spectacle de législateurs qui font condamner ceux qui ont exécuté leurs ordres. Ecris sur-le-champ à Cambon que je m'y oppose. Ne serait-ce pas les irriter davantage!

— Mais les modérés ?

— Que m'importe ? ils veulent ma tête ! un grief de plus ne les rendra pas plus acharnés ou plus puissants, et cela me conserve Carrier. D'ailleurs, cela fera bon effet aux Jacobins.

Julien écrivit sans oser faire d'autres observations, mais lorsqu'il eut fini, il tendit la lettre à Robespierre en lui disant :

— Que n'allez-vous en personne au comité pour y dicter votre volonté ? voilà plus de quarante jours que vous n'y avez paru.

— Je n'y rentrerai que le jour où le cabinet actuel aura cessé d'être, pour être remplacé par un autre où je ne trouve plus d'orgueilleux comme Billaut, d'insolents puritains comme Carnot, et de fripons comme Cambon.

— Et quand comptez-vous les attaquer ?

— Quel est le quantième du mois ?

— C'est aujourd'hui le cinq thermidor.

— Saint-Just arrive le 8 : il a un rapport foudroyant contre Carnot ; mon frère sera ici demain... nous serons prêts le 8. Ecoute : il faut que les jacobins soient nombreux ce jour-là... Qu'est donc devenu un certain Cincinnatus ? cet homme était chaud.

— Tu sais bien, dit Julien, qu'il a été arrêté à l'occasion du rappel de Carrier ; il était son correspondant.

— Il faut lui rendre la liberté.... il le faut.... les jacobins le reverront avec plaisir ; charge-toi de cela.

— Mais il faudrait un ordre écrit.

— Ah ! dit Robespierre en regardant attentivement Julien, déjà ! tu as peur ?

— Moi ! dit Julien avec exaltation ; tu te trompes, cet homme peut perdre quelqu'un à qui je m'intéresse, mais périsse celle que j'aime et toutes mes espérances plutôt que de laisser croire que je puis t'abandonner à l'heure du danger.

Robespierre tendit la main à Julien.

— Non, lui dit-il, tu es un enfant et je ne jouerai pas ton bonheur dans la partie que je vais engager. Il en est encore temps, sauve celle que tu aimes ; peut-être dans trois jours ne pourrai-je plus la protéger, ni toi non plus.

Julien ne répondit pas encore cette fois, et Robespierre, après lui avoir donné quelques instructions, le quitta et se rendit à la Convention, où il était encore tout-puissant.

Le même jour, Julien reçut un petit billet de Leguin; l'invitation était fort pressante, et Julien s'y rendit en toute hâte.

Il trouva Saturnin qui s'occupait activement d'organiser l'exploitation de son protecteur.

— Pourquoi m'as-tu fait mander ? dit Julien à Leguin.

— Le voici ; écoute-moi et réponds-moi franchement. Quand est ce donc que les membres du tribunal révolutionnaire de Nantes seront mis en accusation ?

— Je ne sais, dit Julien froidement.

— En ce cas nous pouvons causer.

— Bien volontiers.

— Ecoute-moi bien, Julien, je n'ai jamais rien demandé à personne, il faut que tu m'obtiennes aujourd'hui une grâce.

— Laquelle ?

— Il faut que tu m'accordes la mise en liberté d'un homme qui est initié à l'affaire de Carrier.

— De qui donc ?

— D'un certain Guillaume Poiré.

— Et pourquoi t'intéresses-tu à cet homme?

— Parce que lorsque je manquais d'argent pour faire les expériences nécessaires à ma grande entreprise, il m'en a prêté généreusement. Ceci était bien peu de chose en apparence, mais ça a été immense pour moi et la république, et je veux l'en récompenser. Si l'on ne fait pas le procès des Nantais maintenant, c'est qu'on ne le fera jamais, ou bien si on le fait, ce sera avec celui de beaucoup d'autres, et, ma foi, en ce cas, Dieu sait qui y passera. Veux-tu me faire obtenir la grâce de cet homme ?

— Il y a deux heures, Robespierre m'en a parlé, et je l'ai décidé à le laisser encore en prison.

Le protecteur de Saturnin se mordit les lèvres.

— Eh bien, dit-il n'en parlons plus.

Julien, préoccuppé de la résolution de Robespierre, reprit cependant après un moment de silence.

— Du reste, dans trois jours, ce n'est peut-être plus ni à moi ni à Robespierre qu'il faudra t'adresser pour avoir sa grâce.

— Oh ! fit l'homme à projets, c'est bien.

Cette conversation n'eut pas d'autre résultat.

Saturnin avait paru y rester complètement étranger ; cependant il l'avait suivie avec une cruelle anxiété. Les motifs qu'il avait pour cela étaient plus puissants qu'on ne peut se l'imaginer ; en effet, les voici :

XIX.

La veille de ce jour, la Colette était allée à l'Abbaye voir une de ses camarades, qui avait été incarcérée pour avoir paru sur la scène avec un nœud de rubans blancs dans les cheveux. Arrivée dans la prison, la danseuse s'était souvenue que Guillaume Poiré s'y trouvait enfermé, et elle avait demandé à le voir. On n'avait pas pu le découvrir, ou plutôt personne n'avait voulu se donner la peine de l'avertir; mais à côté de la Colette se trouva une femme prisonnière aussi, et qu'on avait employée au service de la maison. Cette femme était Marguerite. Julien, en lui faisant accorder ces fonctions, l'avait mise à l'abri d'une condamnation immédiate; en effet, on sait de quelle façon les victimes étaient dénoncées à l'accusateur public : des hommes appelés moutons, et que personne ne connaissait, s'introduisaient dans les prisons, espionnaient ceux qui étaient enfermés, et, selon la passion ou le caprice qui les poussaient, ils faisaient une liste qu'ils envoyaient à l'accusateur public. Une fois désignées, les victimes étaient perdues ; il n'y avait pour ainsi dire ni accusation ni défense ; du

moment qu'on paraissait devant le tribunal révolutionnaire on était condamné.

Il résultait de cet état de choses que la moindre haine vous envoyait à la mort, comme la moindre protection pouvait vous sauver. Julien, toujours armé du nom puissant de Robespierre, avait dit au directeur de la prison que son patron entendait que la fille appelée Marguerite ne fût mise en accusation que sur son ordre. Il n'en avait pas fallu davantage pour que son nom n'eût point été porté sur une des listes faites par les agens de Fouquier.

Donc, Marguerite, ayant entendu nommer Guillaume Poiré, écouta la conversation de la Colette, et l'entendit bientôt dire à sa camarade:

— Dis donc, te souviens-tu de ce beau garçon si gai, si amusant, Saturnin Fichet?... eh bien, je l'ai retrouvé au coin d'une rue faisant le métier de commissionnaire.

A ces mots, Marguerite s'était approchée de la Colette et lui avait demandé ce qu'était devenu Saturnin. La Colette, on l'a sans doute deviné, avait toutes les confidences de Leguin, lequel avait toutes celles de Saturnin.

Femme qui sait un secret d'amour et qui est interrogée par une autre femme, manquerait plutôt à sa nature que de ne pas dire sur-le-champ, non-seulement tout ce qu'elle sait, mais encore tout ce qu'elle suppose.

Marguerite apprit donc de la Colette la nouvelle position de Saturnin et son amour pour une personne qui demeurait avec sa mère. A cette révélation, Marguerite tressaillit et demanda pourquoi Saturnin n'épousait pas cette jeune personne puisqu'il l'aimait et qu'elle l'aimait aussi sans doute. La Colette lui répondit que la jeune fille avait promis d'épouser Julien, et qu'elle ne pouvait pas lui manquer de parole, attendu que le secrétaire de Robespierre tenait dans ses mains la vie d'une jeune fille qui l'avait sauvée en se dénonçant à sa place. Elle ajouta que cette demoiselle aimait mieux renoncer à son amour, épouser Julien, et même mourir s'il le fallait que de laisser condamner la prisonnière.

Marguerite avait écouté ces confidences la pâleur sur le front; la Colette, la voyant essuyer quelques larmes, lui dit alors:

— Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait, cette histoire?...

— Je ne puis vous l'apprendre, repartit Marguerite, mais dites à Saturnin de la part de la prisonnière de Donches qu'il n'a plus rien à craindre ni de Julien, ni de personne au monde, mais qu'il faut qu'il voie Guillaume Poiré; il y va de son bonheur.

La Colette n'avait eu rien de plus pressé que de raconter cette conversation à son *dévoué*, comme elle appelait le citoyen Leguin, celui-ci en avait fait part à Saturnin, et ni l'un ni l'autre ne doutèrent que cela n'eût rapport au secret important qui, selon le dire de Guillaume Poiré, regardait Mme de Perbruck. Saturnin voulait à toute force aller voir Guillaume; son nouvel ami s'y opposa.

— Où iras-tu demander un permis sans dire pourquoi tu veux voir Guillaume? Diras-tu que c'est pour des affaires de famille? on ne doit point avoir d'affaires de famille avec un suspect par le temps qui court. Moi j'ai tout au contraire une raison bien simple, je dois de l'argent à ce Guillaume, et encore ferai-je mieux de dire que c'est lui qui m'en doit: on ne comprendrait pas qu'un homme qui n'y est pas forcé allât rendre de l'argent à un prisonnier qui peut être exécuté dans quelques jours. Je verrai ce Guillaume Poiré, et je saurai ce qu'il veut nous vendre.

— Nous vendre! dit Saturnin.

— Si tu connais quelque peu Guillaume Poiré, tu dois savoir qu'il ne possède rien qu'il ne soit prêt à échanger contre de l'argent, excepté peut-être sa tête. Comme elle est un tant soit peu entre nos mains, nous tâcherons qu'il l'estime à la valeur de son secret, sinon nous le paierons en d'autre monnaie.

Le lendemain de ce jour, le protecteur de Saturnin se rendit à l'Abbaye avec un permis qu'il avait demandé au maire Fleuriot.

Leguin savait comment il fallait traiter avec l'ex-jardinier.

— Je suis venu te voir, dit-il à Guillaume Poiré, pour régler nos comptes, car je te dois de l'argent, et je ne me soucie pas d'avoir affaire avec des héritiers.

Cette façon d'entrer en matière fit pâlir Guillaume Poiré.

— Ah! dit-il d'une voix tremblante, tu penses donc que mon affaire sera bientôt faite?... L'infâme conspiration qui se trame dans les prisons est donc sûre du succès?

— Ah! dit l'inventeur d'un ton indifférent, il y a donc une conspiration?

— Oui, oui, il y a ici des aristocrates qui commencent à lever le nez. C'est une femme appelée la Cabarrus qui leur donne toutes ces espérances; elle est en correspondance avec Tallien, j'en suis sûr. Va, va, je sais le secret, et j'en avertirai Robespierre. Je ne suis pas encore mort.

Leguin écouta cette révélation avec la plus profonde indifférence.

— Ça ne nous empêchera pas de régler nos affaires, lui dit-il. Je ne sais pas ce qui se passe, mais il y a deux chances contre une pour que tu sois expédié, et je veux me mettre en règle.

— Comment! deux chances contre une?... fit Poiré en pâlissant de nouveau.

— Tu sais que je ne me mêle pas d'affaires politiques, mais dans mon petit jugement voici ce qui va arriver: il faut que la lutte se décide entre Robespierre, Saint-Just, les jacobins, Billaud-Varennes, Tallien, Barras et les autres. Si Robespierre est battu, Carrier, toi et les au-

tres vous y passerez ; voilà une chance contre toi.

— Sans doute, répliqua Poiré ; mais si Robespierre triomphe ?

— Tu as une chance pour toi, c'est juste ; mais il est possible que l'on s'arrange, que l'on se réconcilie ; or, si cela a lieu, cela se fera comme toujours, en faisant payer aux petits les sottises des grands. Peut-être les comités abandonneront-ils à Robespierre Barras et Maillard, et Robespierre abandonnera au comité Carrier et toute sa sequelle.

Guillaume devint vert. Leguin continua :

— Ça te fait deux chances d'y passer, sans compter que si Robespierre triomphe, il est bien capable de faire pour son compte ce qu'il ne veut pas se laisser imposer par les autres, ce qui te ferait une troisième chance d'être guillotiné ; mais ce n'est qu'une supposition et je ne veux pas te ravir toute espérance ; voyons, comptons.

— Mais, reprit Poiré tremblant, que ferais-tu à ma place ?

— Ma foi, je tâcherais de sortir d'ici pendant que les cartes sont brouillées et que la partie n'est pas engagée.

— Mais le moyen ?

— Tu as, à ce qu'il paraît, attrapé le secret d'une conspiration ; vends le pour ta liberté.

— Eh bien, soit, dit Guillaume.

— Mais, reprit Leguin, ce serait peut-être encore un mauvais moyen, on se servirait de toi, et tu serais bien plus sûr encore d'y passer si on ne réussissait pas, car, si ceux que tu dénoncerais avaient le dessus, ils ne te manqueraient pas, et ce serait justice.

— C'est égal, dit Poiré, je verrai... j'essaierai.

— Dans ces sortes d'affaires-là, le meilleur, vois-tu, c'est de se rapetisser, de se réduire à rien, de se faire mettre à la porte comme un prisonnier inutile. Est-ce que tu n'as pas d'amis ?

— Des amis ? dit Poiré ; est-ce qu'on a des amis !

— Ah ! tu as raison, fit Leguin en riant, j'ai dit une bêtise ; mais quelquefois on peut intéresser quelqu'un de puissant, parce qu'on peut rendre un service ou qu'on possède un secret qui peut le compromettre.

— Eh bien ! j'écrirai à Barras que je sais ses menées, et Barras...

— Barras te dira que tu as menti ; te sauver serait un aveu qu'il ne fera pas : c'est prendre le plus court chemin pour aller à la guillotine. Mais comment, toi, qui as vécu à Nantes où il s'est passé tant de choses, où il y a eu tant de nobles compromis, tu ne sais rien qui intéresse l'un d'eux ?

— Et quand je saurais quelque chose, dit Guillaume en observant Leguin, est-ce que la protection des nobles est bonne à quelque chose ?

— Que tu es bête ! dit notre homme ; est-ce qu'ils n'ont pas des sœurs, des femmes, des parentes ? et crois-tu que les représentans soient tous des Catons ? Je ne puis pas tout te dire, mais enfin on essaie.

Guillaume comprit enfin ce dont on voulait lui parler.

— Connais-tu, dit-il à Leguin, alors une certaine marquise de Perbruck ?

— Perbruck ? oui, je crois que je connais quelque chose comme ça.

— Crois-tu qu'elle soit puissante ?

— Si elle est jeune, il y a chance ; si elle est vieille... n'y compte pas.

— Elle est vieille.

— A-t-elle une fille ?

— Non, mais un fils dont elle ne soupçonne peut-être pas l'existence.

— Eh bien ! ce fils-là peut être puissant, lui ; mais je ne connais pas le jeune Perbruck ; il me semble qu'il a péri à l'affaire du château de la Rouarie.

— C'est un autre, fit Guillaume en baissant la voix, et je sais par une prisonnière de l'Abbaye qu'il vit et qu'il est à Paris.

— Alors on peut le retrouver ; il s'appelle Perbruck.

— Non, on l'appelait autrefois Saturnin Fichet.

— Saturnin Fichet... je connais ça... c'était un petit jeune homme qui fréquentait, avant la révolution, les coulisses des théâtres des boulevards.

— Précisément.

— La Colette m'en a parlé, elle l'a retrouvé, je crois ; et il paraît qu'il est en passe d'arriver : il est... mais je m'en informerai mieux.

— Ah bien ? dit Guillaume en souriant, il faut le retrouver.

— Mais quel avantage pourrais-tu procurer à ce garçon pour qu'il s'intéressât à toi, dit Leguin, ou qu'il poussât ses amis à s'y intéresser ? car je me rappelle maintenant que la Colette m'a dit qu'il avait des amis.

Guillaume Poiré regarda son interlocuteur et lui dit tout à coup :

— Tu viens de sa part.

— Tu es un imbécile, repartit froidement Leguin ; mais comme je n'ai pas le temps de te le prouver, fais comme si je venais de sa part. Qne peux-tu pour ce jeune homme ? Allons, parle, dépêche-toi ! J'ai autre chose à faire, et je te préviens qu'une fois nos comptes réglés, je ne remets plus les pieds dans cette maison, à moins que je ne puisse t'être bon à quelque chose, ce qui ne me paraît pas probable, si tu gardes si précieusement les secrets qui pourraient te sauver.

— Ecoute donc, lui dit Guillaume Poiré, et tâche de voir si tu ne peux pas tirer parti de

ce que je vais te confier. Après tout, le secret n'est pas d'une grande importance ; ce qui est essentiel, c'est d'en avoir les preuves, et la preuve, je ne la donnerai qu'à bon escient.

— Je t'écoute, dit Leguin.

— Il faut te dire, reprit Poiré, que lorsque je fus appelé à Paris pour témoigner contre Morillon, qui m'avait fait arrêter illégalement, un certain Mathurin Fichet, qui habite Nantes, me chargea de savoir à Paris si son frère, qui venait de mourir en émigration, n'avait pas laissé en France quelque valeur ou quelque titre de propriété chez le notaire qui était chargé de ses affaires. Il me donna à cet effet une lettre pour ledit notaire, chez lequel je me rendis. Celui-ci me remit un compte d'intérêts, quelque argent que je fis passer à Fichet, et un tas de paperasses que je me réservai d'examiner plus tard. C'étaient les comptes de la gestion de la fortune de M. de Perbruck, au milieu desquels je rencontrai par hasard un paquet dont la suscription m'étonna étrangement ; il était cacheté et portait ces mots :

« Pour madame la marquise de Perbruck, soit après ma mort, soit après celle de son mari, si par hasard je ne pouvais revenir en France. »

— Diable ! dit l'interlocuteur de Poiré ; et tu supposes que dans ce paquet il y a un secret qui intéresse grandement la marquise ?

— Oui, répondit Poiré, la marquise et surtout son fils Saturnin Fichet.

— Comment, Saturnin Fichet, dit Leguin en jouant le plus grand étonnement ; Saturnin Fichet est le fils de la marquise de Perbruck ?

— Parfaitement, dit Poiré, ce paquet contenait une déclaration dont je ne me rappelle pas précisement les termes, mais qui est à peu près ainsi conçue.

« Sur le point de quitter la France et ne sachant si l'avenir me permettra de dire la vérité, je déclare que monsieur le marquis de Perbruck, mon maître, m'introduisit une nuit dans l'appartement de madame la marquise, qui venait d'accoucher d'un enfant du sexe masculin, ma femme s'y trouvait déjà : alors il nous répéta ce qu'il nous avait déjà dit, c'est qu'il entendait ne pas reconnaître cet enfant comme son héritier légitime, mais qu'il consentait à le laisser vivre, à condition qu'il passerait pour mon fils et celui de ma femme. La marquise protesta contre la déclaration de son mari, et quoique j'ignore la raison qui a pu dicter à monsieur le marquis la conduite qu'il a tenue, je puis et je dois certifier devant Dieu, que ma femme et moi nous restâmes convaincus de l'innocence de la marquise. M. de Perbruck lui-même l'avoua dans le cours de la discussion qui eut lieu, mais il menaça tant de fois Mme la marquise de Perbruck de la déshonorer publiquement si elle ne sacrifiait pas la position de son enfant, que la pauvre femme consentit à ce qu'il passât pour notre fils. L'enfant nous fut remis et fut baptisé à Saint-Germain, sous le nom de Saturnin Fichet. Le marquis était présent au baptême et à la déclaration que je dus faire, de façon que l'acte de baptême est parfaitement régulier. Cependant quelques jours après je remis au prêtre, qui avait fait le baptême et écrit l'acte de naissance, un paquet cacheté où se trouve une déclaration en tout semblable à la présente. Cette déclaration est signée de moi et de ma femme, ainsi que celle-ci. Nous les avons faites dans l'intention de rendre un jour à l'enfant proscrit le nom et le rang qui lui appartiennent, et pour aider sa mère dans les preuves qu'elle pourrait vouloir faire de la légitimité de l'enfant. Si je n'ai pas plus tôt révélé ce secret, et si je ne le révèle pas encore, c'est que je suis bien convaincu que si M. le marquis de Perbruck savait que son fils ou sa femme sont à même de réclamer contre cette suppression d'état, il n'est aucun moyen qu'il n'employât pour faire disparaître ces pièces et au besoin l'enfant qu'elles concernent. »

Guillaume Poiré avait si facilement débité le texte de la déclaration, que son interlocuteur comprit qu'il l'avait apprise par cœur.

— Diable ! diable ! dit Leguin après un moment de réflexion, voilà qui est grave et formel, et s'il n'y a pas matière à une reconnaissance immédiate et à une prompte restitution d'état, il y a au moins matière à un bon procès. Seulement, ajouta-t-il négligemment, par le temps qui court, il n'y a pas grand avantage à prouver qu'on est le fils d'un marquis rebelle, et il est bien possible que Saturnin, s'il en a le pouvoir, refuse de se remuer pour obtenir de toi des papiers dont il ne voudrait pas se servir ; ce n'est pas là une grande chance de salut.

— Tu crois ? dit Poiré, qu'alarma l'indifférence de Leguin.

— Mais, reprit l'inventeur, il y a encore des gens assez fous pour tenir à ces choses-là, peut-être Saturnin Fichet est-il du nombre ; dans tous les cas, la Colette s'en informera, et je te ferai savoir la réponse. Combien demandes-tu de ces papiers ?

— J'en veux, dit Poiré, cent mille écus, outre ma liberté.

— Allons, allons, dit tranquillement Leguin, faisons nos comptes.

— Mais, dit Guillaume en l'interrompant, s'il ne peut me donner cent mille écus, je me contenterai de la moitié.

— Et où diable veux-tu qu'il les prenne ! les biens de son père doivent être confisqués. Quand je t'ai dit qu'il était en passe de faire son chemin, cela voulait dire qu'il ne mourait pas absolument de faim ; il me semble que s'il te procurait la liberté, ce serait assez te payer un secret qui, vu la position des choses, lui rapportera probablement des dangers et pas le sou.

Guillaume Poiré voulut faire encore quelques objections, mais celui à qui il avait affaire l'alarma si bien sur le péril de sa position, que Guillaume Poiré consentit à remettre la déclaration en question le jour même où il serait rendu à la liberté.

Or, cette explication avait eu lieu la veille du jour où Robespierre avait dicté à Julien ce fameux discours que, dans un juste pressentiment, il avait appelé son testament de mort. Comme on l'a vu, Leguin s'était hâté d'appeler Julien et de lui demander l'ordre de mise en liberté de Guillaume Poiré. On a vu aussi que la démarche faite auprès de Julien fut tout à fait infructueuse.

Après sa sortie, Saturnin se montra désespéré de ce premier échec, car il avait fait part à sa mère de l'existence de cette pièce importante, et Mme de Perbruck, que tourmentait sans cesse le remords d'avoir perdu la position de son fils, Mme de Perbruck, disons-nous, avait accepté cette espérance avec un enthousiasme tel que Saturnin tremblait à la pensée de la douleur qu'elle éprouverait s'il fallait qu'elle y renonçât. Il était tombé dans un morne silence, lorsque tout à coup l'homme aux inventions se leva et s'écria avec une véhémence que Saturnin ne lui avait jamais vue :

— Allons, allons, il faut employer les grands moyens ; il faut que les uns ou les autres y sautent. Laisse-moi faire et songe à être en permanence à mes ordres. Nous allons faire un peu de révolution à notre tour, et tu verras comment je m'y entends. Seulement il y a une chose bien convenue, c'est que si tu n'es pas ici, tu seras chez toi ; tâche, pendant ces jours-ci, de ne te laisser voir nulle part, il ne se passera pas beaucoup de temps avant que tu sois obligé de te montrer.

Saturnin alla porter ces nouvelles à sa mère et à Louise. Lorsqu'il approcha de la modeste chambre où elles habitaient encore, malgré le changement survenu dans leur fortune, il entendit parler à haute voix.

C'était Julien qui s'exprimait avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. Saturnin entra rapidement dans la chambre, craignant que le secrétaire de Robespierre ne se fût laissé aller à manquer de respect à sa mère ou à Louise.

— Qu'y a-t-il et qu'avez-vous tous ? dit-il en voyant sa mère et Louise en larmes.

— Il y a, dit Julien, qu'il faut que ces dames quittent absolument Paris. Ce n'est point un ordre que je leur donne, c'est un avis que je viens leur porter.

— Mais, dit Saturnin sévèrement, je m'étonne qu'un pareil avis, s'il a été donné amicalement et convenablement, ait pu faire pleurer ma mère et Mlle de Paradèze.

— C'est que vous ne savez pas, dit Louise, ce que M. Julien vient nous annoncer.

— Qu'est-ce donc ? dit Saturnin.

— C'est que dans quelques jours peut-être je ne pourrai plus rien pour vous, dit Julien. Je puis vous confier ce danger, car il peut vous atteindre sans que vous puissiez avoir la moindre influence sur ce qui arrivera. Dans trois jours Robespierre doit attaquer à la Convention les membres des comités qui s'opposent à sa marche. Il triomphera ou succombera dans cette lutte. S'il succombe, je périrai avec lui. Je ne vous demande alors que de vous souvenir que j'ai voulu vous sauver. Mais le fâcheux de votre position, c'est qu'il suffira peut être qu'on sache mes intentions à votre égard pour que les ennemis puissans de Robespierre vous persécutent aussi ; si celui auquel je me suis voué est trahi par ses amis, votre perte est certaine. D'un autre côté, il ne pourra remporter la victoire que par l'appui des jacobins, qui sont en partie sous la main de Carrier, et alors Robespierre ne pourra plus rien leur refuser. Carrier voudra la tête de tous ceux qui ont osé lui résister ; sa première victime sera celle qui a voulu lui faire partager le sort de Marat, et, à son défaut, il prendra celle qui s'est si généreusement présentée à sa place.

— C'est ce que je ne permettrai pas, dit Louise.

— Eh bien, reprit Julien, vous périrez sans la sauver !

— Je ferai mon devoir, dit Mlle Paradèze.

— Moi-même, dit Julien, je succomberai peut-être, je ne me le dissimule pas, car s'il faut que Robespierre me sacrifie pour rallier autour de lui ceux qui peuvent seuls le sauver, j'irai au devant du sacrifice. Je ne dois pas oublier que c'est en écrivant aux comités et en les fatiguant de mes demandes pour la destitution de Carrier, que j'ai amené le dissentiment de Robespierre et de ses collègues. Parce qu'il a cédé un fois à mes instances, ses ennemis ont prétendu qu'il cédait sans cesse à des demandes pareilles, et il a été pour ainsi dire exilé des affaires ; ainsi, d'un côté, il est abandonné par ses collègues, de l'autre il est froidement accueilli par les jacobins, qui lui reprochent sa faiblesse. Je périrai donc, qu'il triomphe ou qu'il soit vaincu. Et dans tous les cas le danger est égal pour vous ; partez donc, partez !

— Non ! dit Louise, non ! si Marguerite doit expier sa générosité, j'expierai, moi, le crime dont on m'accuse.

— Voilà pourquoi pleurait votre mère, dit Julien, lorsque vous êtes entré, et Mlle de Paradèze pleurait parce que nous-mêmes, étions tombés à ses pieds pour la supplier de céder à nos prières ; joignez-y les vôtres, Saturnin.

— Ils ont raison, reprit celui-ci.

— Ah ! dit Louise en le regardant, vous ne pouvez pas me donner ce conseil, vous ?... Vous n'accepteriez pas pour votre sœur une pareille lâcheté !...

Ils étaient tous dans cette position désolée, lorsqu'ils entendirent tout à coup une voix criarde qui demandait M. Saturnin.

XX.

— C'est la Colette, dit Saturnin en ouvrant la porte.

La danseuse parut aussitôt.

— Ah ! miséricorde ! s'écria-t-elle ; quelle course ! quelle course !

— Qu'y a-t-il ? dit Saturnin.

La Colette regarda Julien et dit :

— Peut-on parler devant monsieur ?

— Sans doute, dit Saturnin ; c'est un ami.

— Eh bien ! dit-elle, je sors de l'Abbaye ; j'y ai trouvé la balayeuse du greffe.

— Marguerite ! s'écria Julien.

— Oui ; elle avait l'air de n'en pouvoir plus ; j'ai cru qu'elle allait passer ; je me suis approchée d'elle ; elle m'a reconnue et m'a dit. « Tenez, voilà une lettre que vous remettrez le plus tôt possible à la demoiselle qui habite avec Saturnin. » Elle n'avait pas fini de me dire ça qu'elle s'est trouvée mal et qu'on a été obligé de l'emporter.

Ce fut un mouvement d'étonnement et de douleur pour toutes les personnes présentes.

— Avant que vous ouvriez cette lettre, s'écria Julien, n'oubliez pas ce que je vous ai dit, mademoiselle ; je n'ai pu tenir le serment que je vous avais fait ; je ne puis plus vous répondre du salut de Marguerite ; je vous rends donc votre parole ; je ne veux pas qu'un accident ou une maladie, en disposant de la vie de Marguerite, me dispense de la promesse que je vous avais faite. Maintenant vous pouvez lire.

Mlle de Paradèze ouvrit la lettre et la lut rapidement. Une effrayante pâleur se répandit sur son visage ; elle poussa un faible cri et tomba évanouie... La lettre lui échappa des mains ; Saturnin, Mme de Perbruck et la Colette se précipitèrent pour lui donner des soins.

Pendant ce temps, Julien, épouvanté de l'effet qu'avait produit cette lettre, la ramassa et la lut à son tour ; ce qu'elle contenait était sans doute bien terrible, car Julien pâlit aussi, un tressaillement nerveux lui fit froisser le papier avec rage dans ses mains tremblantes, et un éclair de colère dilata un moment ses yeux bleus qui se teignirent de sang. Cependant Mlle de Paradèze reprit ses sens ; ses mains crispées semblaient vouloir ressaisir la lettre qu'elle venait de laisser échapper. Enfin elle ouvrit les yeux et la vit aux mains de Julien.

— La lettre ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée, la lettre !

Julien la déplia et répondit d'une voix presque éteinte :

— Nous serons deux à vous pardonner, elle dans sa prison, moi sur mon échafaud !

— Mais qu'est-ce donc ? dit Mme de Perbruck.

Elle prit la lettre et la lut à haute voix. La voici :

« Mademoiselle, j'ai appris au fond de ma prison que Saturnin, ou plutôt le marquis de Perbruck, car ce titre lui appartient, je le sais ; j'ai appris, dis-je, que Saturnin vous aimait, et que vous l'aimiez aussi. J'ai appris encore que le seul obstacle qui s'opposait à votre fuite et à votre bonheur... c'était moi !... Vous ne voulez pas abandonner la malheureuse qui a pris votre place, et vous restez pour tenir votre parole envers celui qui vous a promis de me sauver... Eh bien, cette parole, je vous en dégage ; il ne me sauvera pas, personne au monde ne me sauvera... Quand vous recevrez cette lettre, je serai morte... vous n'aurez plus à craindre pour moi ; vous pourrez fuir et vous soustraire à un engagement désormais sans but... Ne me remerciez pas de ce sacrifice de ma vie, ne le considérez pas comme un acte de dévoûment sublime ; c'est moi que je sers dans cette circonstance... c'est moi qui me délivre du plus affreux des tourmens, de l'humiliation d'un amour dédaigné... Saturnin vous aime et j'aimais Saturnin ; vous voyez bien qu'il faut que je meure... Je vous pardonne. »

— Et je vous pardonne aussi, dit Julien, quoique je n'eusse pas mérité cette trahison de vous.

— Une trahison ! s'écria Louise en se levant fièrement ; vous vous trompez, Julien ! j'ai pu ne pas être maîtresse de commander au penchant de mon cœur, mais cette parole que je vous ai donnée, je l'aurais tenue si vous ne m'en eussiez pas dégagée ; je suis prête à la tenir encore.

— Vous êtes heureux, monsieur de Perbruck, dit Julien... vous aurez une digne épouse... mais, croyez-moi, fuyez Paris... dites-moi seulement où je pourrai vous écrire une dernière fois, car vous aurez encore un souvenir de moi, et maintenant, adieu.

Il s'éloigna tout aussitôt, mais à peine eut-il quitté la maison, que Leguin entra sur la pointe des pieds et dit :

— Oui, il faut sortir d'ici, mais pas de Paris ; il y a un quart d'heure que je suis là à votre porte, écoutant vos belles phrases et trépignant d'impatience, car on peut arriver à tout moment.

En parlant ainsi, notre homme jeta dans la chambre un paquet de vêtemens.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria la Colette.

— Eh bien ! ton costume de tricoteuse, celui avec lequel tu as dansé la carmagnole sur le maître-autel de Notre-Dame avec Beaupré de l'Opéra. Endossez-moi ça, la jeune fille, dit-il en s'adressant à Louise ; et vous, la mère, ajoutez-moi ce tablier rouge, cette cocarde tricolore et ces rubans rouges à votre bonnet, et

dépêchons-nous ; allons, allons, Colette, affistole-moi vite ces dames; je ne regarde pas, quoiqu'il y ait de quoi.

Aussitôt Leguin emmena Saturnin dans un coin pendant que les dames faisaient leur toilette, et continua en disant :

— Tu me demandes ce que ça veut dire ; ça veut dire qu'il paraît que ce scélérat de Guillaume Poiré a surpris une certaine lettre qui vous annonçait la mort... d'une certaine Marguerite...

— Elle est donc morte ! s'écria Louise.

— Est-ce fini? dit l'homme sans se retourner. Pas encore ; eh bien, je continue. J'arrive à l'Abbaye... J'avais voulu tenter un autre moyen, c'était tout simplement de graisser la patte au geôlier pour laisser échapper le Guillaume... J'ai trouvé ce drôle insolent et radieux. Comme je vous l'ai dit, il avait surpris Marguerite écrivant la lettre que vous venez de lire ; mais comme il voulait tout savoir, il n'a fait semblant de rien, il a laissé Marguerite remettre la lettre à la Colette, à qui il a fallu donner votre adresse. Ceci fait, le gredin n'a eu rien de plus pressé que de l'apprendre à Carrier. Il m'a conté ça en se frottant les mains et d'un air ravi. J'ai rengaîné mes écus, je l'ai laissé en prison et je suis accouru. Du reste, il n'était bruit dans la prison que de la mort de la jeune fille qui s'était empoisonnée.

— Ah ! la malheureuse ! fit Louise.

— Ah ça ! est-ce fait ? dit Leguin. Allons, la marquise, donnez-moi le bras, et vous, mademoiselle, donnez le bras à la Colette : je vais vous conduire en lieu de sûreté.

— Où donc ?

— Au cabaret, d'abord.

— Comment? dit Saturnin.

— Il n'y a pas à barguiner, il faut y passer la journée : on n'arrête pas des femmes qui s'amusent. Colette vous tiendra compagnie et vous fera respecter. Dans tous les cas, ce n'est pas pour un propos leste qu'on peut entendre, qu'il faut jouer son cou.

— Vous avez raison, dit Louise.

— Quant à toi, Saturnin, j'ai besoin de toi. Nous reviendrons prendre ces dames à sept heures : nous les mènerons au spectacle... c'est encore un lieu d'asile. Nous les y laisserons, car nous avons fort à faire de notre côté. Ces dames attendront la Colette à la sortie du spectacle, quand elle aura fini son rôle ; et elle les ramènera chez elle. Tu entends, Colette ; vous nous attendrez toute la nuit... il le faut.

Tandis qu'il parlait, la marquise et Louise achevaient leur toilette.

— Mais cette chambre ? dit la marquise.

— Fermez-la à clef, dit Leguin ; si les estafiers de Fouquier viennent, ils auront la peine d'enfoncer la porte. Mais n'emportez pas une bribe de la maison ; n'ayez pas l'air d'avoir voulu déménager : ceux qui viendront pour vous arrêter s'y tromperont, et ils sont capables de vous attendre ici toute la journée et toute la nuit dans l'espoir de vous voir revenir. Ce sera autant de gagné sur eux pour les dépister, et, par le temps qui court, les heures sont des siècles, car ça marche, ça marche !

Ils avaient déjà quitté la maison. Ils descendirent le boulevard, prirent un fiacre et arrivèrent à la porte d'un cabaret de la rue Saint-Honoré, où Leguin les fit descendre. Il paraît qu'il était connu dans la maison, car il dit au cabaretier :

— Voilà deux petites femmes avec qui, moi et mon camarade, comptons souper ce soir. Tâche de me les fourrer dans quelque coin où on ne les reluque pas trop. La vieille qui les accompagne a fait sortir la petite en cachette de chez sa mère, et je ne voudrais pas que quelqu'un pût la reconnaître.

Grâce à cette recommandation, le cabaretier fit monter les femmes dans une chambre particulière, toutefois, après avoir frappé familièrement sur l'épaule de notre homme et lui avoir dit :

— Ah ! libertin, libertin ! tu en as donc toujours de nouvelles !

Heureusement que la Colette n'entendit pas cette plaisanterie du cabaretier. Leguin s'excusa près de ces dames de la manière dont on les avait présentées, mais en revenant toujours à son grand argument, qu'il ne fallait pas risquer son cou pour quelques propos ou quelque fâcheuse position.

Une heure après, Saturnin et son ami étaient dans la rue du Rempart, au coin de la rue Saint-Honoré. Là se trouvaient une douzaine d'hommes réunis. Saturnin frémit en les entendant nommer : c'étaient tous des membres de la Convention dont les noms se rattachaient aux actes les plus violens de la Convention : Tallien, Billaud-Varennes, Barras, Dubois-Crancé, Cambon, Barrère, Vadier.

L'arrivée de l'ami de Saturnin fut un évènement.

— Eh bien ! lui dit-on de tous côtés, pourquoi nous as-tu mandés ici ?

— Le tigre aiguise ses griffes, repartit celui-ci ; Robespierre doit vous accuser incessamment.

— Que veut-il ? dit Barrère de sa petite voix flutée.

— Demander à la Convention un décret de mise en accusation contre vous.

— Il ne l'osera pas ! s'écria Vadier, vieillard tremblant et à mine de chacal, qui avait épouvanté l'Ariège de ses persécutions.

— Il l'osera, dit le beau Dubois-Crancé, et vous vous laisserez condamner comme des lâches.

— Non, dit Tallien en se levant avec une sorte de fureur, c'est Robespierre qui sera condamné !

— Il faut prendre garde aux jacobins, dit doucement Barrère.

— C'est de la canaille, repartit Billaud-Varennes avec mépris. Le jour où on enverra cent hommes avec des bâtons chasser tous ces criards, ils disparaîront.

— Tuuh! tuuh! tuuh! dit Leguin en sifflant, il ne s'agit pas de faire des phrases; il faut agir et se tenir prêt pour le jour de l'attaque. Quand aura-t-elle lieu? Voilà la question.

— Le 8 thermidor, dit Saturnin; je le sais.

— Quel est ce jeune homme!

— Un homme sûr, dit l'ami de Saturnin. Je lui ai choisi son rôle, et il le remplira bien. Ainsi donc, Robespierre attaquera le 8 thermidor?

— Il faut l'attaquer avant, dit Dubois Crancé.

— Sur quoi? pourquoi? fit Leguin; est-ce parce que depuis plus d'un mois il s'est retiré des comités; mais s'il est coupable aujourd'hui, il l'était autant il y a quarante jours. Tous ses actes de despotisme sont antérieurs à cette époque. N'ayez pas l'air de vouloir accabler le tyran; il vous attend, et c'est ce qui le rend furieux. Laissons-le venir; mais ayez vos ripostes prêtes; que chacun de vous accumule tout ce qu'il sait de particulier.

— Il est encore en correspondance avec Catherine, s'écria Cambon.

— Il a donné des certificats de civisme à des aristocrates, dit le vieux Vadier.

Saturnin, à qui Julien en avait procuré un, se sentit devenir froid.

— Il a maintenu Lavalette dans le commandement des gardes nationales du Pas-de-Calais, dit Dubois Crancé.

— Il nous a pris nos attributions, s'écria Billaud-Varennes, il a envahi tous les pouvoirs, il a décidé, sans nous, les questions les plus importantes, il a envoyé son frère et Saint-Just aux armées pour y contre-carrer les opérations de Carnot; il a souhaité la défaite des armées de la république et il y a travaillé de tout son pouvoir, parce qu'il a peur de tout homme supérieur. C'est un ambitieux et un tyran. Ce n'est pas quelques misérables actes de sa vie qu'il faut attaquer, c'est la politique tortueuse, cruelle, ambitieuse qu'il suit pour réunir tous les pouvoirs dans une seule main. Il a fait un plus grand crime: il nous a fait tuer Danton!

On voulut se récrier.

— Et nous avons obéi, reprit Billaud-Varennes, et il veut nous faire tuer à notre tour, et on obéira si nous ne le tuons le premier.

— Très bien! très bien! dit Leguin; accumulez, accumulez, chacun à votre guise, les gros et les petits péchés, les fautes vénielles et les crimes capitaux. Que tout cela pleuve sur lui comme grêle; mais il faut de la tactique... Comment comptez-vous accueillir son discours?

— Nous ne l'entendrons pas.

— Au contraire, dit notre homme, il faut l'écouter... l'écouter sans interruption... jusqu'au bout, et dans le plus morne silence.

— Mais, dit Barrère, les tribunes applaudiront, les jacobins y viendront tous.

— Et s'il n'y a plus de place, dit Leguin, si nous avons sous les ordres de ce garçon que voilà, et qui ne craint rien, quatre ou cinq cents ouvriers déterminés qui n'agiront que sur un signe de lui, qui resteront muets comme des termes... tant qu'il le faudra... aurez-vous encore peur des tribunes? Laissez parler Robespierre tant qu'il voudra, laissez tomber dans un silence profond et stupéfiant cette faconde plate et verbeuse qui n'a d'autre valeur que les tempêtes qu'elle excite; qu'au lieu de vous irriter ou de vous faire bondir comme les vagues mobiles de la mer, elle vous trouve immobiles et glacés comme des rochers, et vous verrez cette parole qui vous fait trembler se perdre en grondemens inutiles. Le jour où vous laisserez parler Robespierre à son aise, il sera perdu, il tombera de son piédestal, entraîné par le poids de sa nullité.

Cet avis fut adopté, puis il fut convenu que d'un côté les députés de la Montagne ennemis de Robespierre verraient ceux qu'on appelait les députés de la plaine, qui s'étaient toujours refusés aux mesures violentes.

— Et puis, s'écria encore l'homme aux inventions, il y a encore contre Robespierre ce mot éternellement répété autour de lui et à propos de tout: « C'est Robespierre qui le veut, c'est Robespierre qui l'a dit, c'est Robespierre qui l'a fait. » Eh bien, que ce mot avec lequel la populace a si longtemps célébré le pouvoir du tyran, soit celui sous lequel ce pouvoir s'écroule... Renvoyez le au peuple avec la liste de tous les crimes qui ont ensanglanté ses dix-huit mois de terreur et criez à tous: « C'est Robespierre qui a dit, c'est Robespierre qui a voulu, c'est Robespierre qui a fait.

— Et maintenant regardez-bien mon homme, dit l'ami de Saturnin en le montrant aux conspirateurs, il sera aux tribunes. Un doigt sur les lèvres de Billaud-Varennes voudra dire silence, et les tribunes resteront muettes, jusqu'à ce qu'il mette son chapeau... alors ce sera un affreux tumulte. Quand Tallien posera sa main droite sur son cœur, ce sera des vivats pour les comités. Mais faites bien attention à ceci, quand Billaud jettera les deux mains jointes au dessus de sa tête, alors commenceront les cris: à bas le tyran. Alors ce sera votre affaire... Osez... Eh mon Dieu! un tyran n'est pas plus difficile à faire tomber qu'une pièce de théâtre; il s'agit d'un sifflet, voilà tout.

On se sépara, et Saturnin et son patron prirent ensemble le chemin de la fabrique qu'ils avaient établie dans le faubourg Saint-Antoine. Ils préparèrent durant le trajet la petite scène qu'ils comptaient jouer devant les ouvriers.

XXII.

Ils arrivèrent dans un immense atelier où se trouvaient réunis près de deux cents ouvriers. D'abord chacun d'eux examina les travaux, et, selon ce dont ils étaient convenus, le patron parut fort mécontent de ce qui se passait, tandis que Saturnin soutenait que les ouvriers ne pouvaient en faire davantage; la discussion parut s'échauffer: enfin, le patron impatienté se mit à dire:

— Vous avez donc envie de me faire couper la tête? et c'est ce qui m'arrivera si je n'ai pas livré à temps ce qui m'est commandé.

— On ne coupe pas la tête à un homme parce qu'il ne peut pas faire l'impossible, fit Saturnin.

— Va dire ça à Robespierre, dit le patron; tu verras ce qu'il te répondra. Crois-tu qu'il tienne beaucoup plus à ma tête qu'à celle de Vergniaud, de Gensonné, de Danton, et de tous ceux qui ont contrarié ses volontés? Allons, travaillez, ou bien je vous renvoie, j'en prends d'autres, et vous irez demander de l'ouvrage à Robespierre.

— Eh bien! s'écria Saturnin, si Robespierre agit comme ça, il n'est pas raisonnable.

— C'est vrai, répondirent quelques ouvriers, il n'est pas raisonnable.

Dans l'état des esprits, avoir fait dire à quelques ouvriers que Robespierre n'était pas raisonnable était une chose immense.

— Vous tairez-vous! s'écria le patron; vous mériteriez tous d'être guillotinés pour avoir dit ce mot-là.

— Bah! dit Saturnin, on ne guillotine que les riches et les nobles; le jour où Robespierre voudra toucher au peuple, le peuple lui montrera qu'il est toujours le maître.

— Je le sais bien, dit le patron, mais le peuple pourrait bien l'oublier, et c'est moi qui en serais puni. Allons, à l'ouvrage.

Et il sortit.

— Est ce vrai, dirent quelques ouvriers à Saturnin, que Robespierre l'a menacé?...

Saturnin répondit d'un ton mystérieux:

— C'est vrai. Il paraît qu'il a dit que les ouvriers du faubourg Antoine étaient des paresseux, de mauvais citoyens, et que ceux du faubourg Marcel étaient les seuls adroits et les seuls travailleurs.

— Eh bien! s'écria un énorme goujat d'une force herculéenne, si Robespierre a dit çà... tout Robespierre qu'il est, c'est une bête, et je le lui dirai.

— Chut, chut! dit Saturnin, pas de mauvais propos; il n'est pas commode avec sa figure de fouine... Ah çà! dites donc, vous autres, apprenez-moi donc ça, car vous savez que je ne suis revenu à Paris que depuis peu de temps; est-ce vrai que Robespierre, le roi des sans-culottes, porte toujours la poudre, les culottes courtes, l'habit à boutons de métal et qu'il méprise le pantalon, la carmagnole et le bonnet rouge?

— Je ne sais pas s'il les méprise, mais il ne les porte pas, répondit-on.

— C'est drôle, dit Saturnin, je ne l'ai jamais vu; on m'avait dit ça, mais je ne voulais pas le croire. Ah çà, il est donc mis comme un aristocrate?

— A peu près.

Saturnin fit une grimace et ajouta:

— C'est drôle. Je trouve ça extraordinaire. Est-ce qu'il est fier?

— Mais dame! quand on est le maître.

— Est-ce que quelqu'un est le maître du peuple? s'écria Saturnin; est-ce que notre costume n'est pas celui de l'égalité! Ce n'est pas vrai, Robespierre n'a pas gardé la poudre.

— Ah! dit quelqu'un, il ose tout, celui-là.

— Avec votre permission pourtant... C'est égal, la poudre et les culottes courtes, ça me déplaît.

En insistant sur ce misérable détail de costume, Saturnin suivait les avis de son protecteur. C'est en leur traduisant aux yeux, lui avait-il dit, l'insolent mépris que fait Robespierre de ceux qu'il emploie, que ces intelligences absurdes comprendront que cet homme veut faire le maître. Ils lui feront un plus grand crime de sa culotte de nankin et de ses bas de soie, que d'avoir fait tomber cent têtes innocentes. Qu'on le blâme pour un nœud de ruban, qu'on le discute pour son habit bleu, et de là on passera à sa politique: laisse-les faire, une fois qu'ils auront mis la main sur lui, ils ne le lâcheront pas qu'ils ne l'aient dévoré.

Cependant Saturnin en resta là; lui et son patron avaient réservé des coups plus forts pour les jours suivans. La journée finie, ils se rendirent au cabaret où les attendaient la Colette, Louise et Mme de Perbruck.

Malgré les instances de la Colette, les deux dames n'avaient voulu rien prendre. Le cabaretier était de mauvaise humeur, Leguin devint furieux.

— Que diable! s'écria-t-il quand il eut rejoint les dames, si vous faites des mines comme ça, on vous devinera bientôt pour des princesses déguisées.

Il commanda un repas splendide, et pour prouver au vertueux et très républicain cabaretier que lui et ses convives avaient la joie au cœur et ne s'inquiétaient nullement des malheurs du temps, il mangea et but pour ceux qui ne pouvaient en faire autant, la Colette l'aida de son mieux, Saturnin fit des efforts, et il en résulta que l'hôte fut content. L'amphitryon paya sans marchander, et l'on s'apprêtait à s'embarquer pour le spectacle, lorsque le cabaretier arrêta Leguin.

— Citoyen, lui dit-il d'un ton de mauvaise

humeur, il paraît, à ce qu'on m'a dit, que tu es bien avec Robespierre et les comités ?

— Je suis bien avec tous les bons patriotes.

— Eh bien ! dis leur donc que c'est une indignité d'avoir ôté la guillotine de la place de la Révolution pour la porter à la barrière du Trône.

— Et pourquoi ça ?

— Sais-tu que je paie cette boutique et l'entresol quinze cents livres, et que je l'ai louée le double de ce que ça vaut parce que les charrettes révolutionnaires passaient par ici ? on y venait faire des dîners fins et on y buvait à la santé de ceux qui avaient gagné à la grande loterie de la guillotine. Depuis que le comité a pris l'arrêté qui a exilé la guillotine au faubourg Antoine, je ne fais plus rien, ça me ruine. Ah çà, est-ce qu'ils rougissent de la guillotine, les membres des comités, qu'ils la renvoient dans un faubourg ? Sa place devrait être aux Tuileries... dans l'ex-salle du Trône !

— C'est possible, répondit notre imperturbable inventeur, mais les autres marchands de la rue Saint-Honoré se sont plaints de ce que ça nuisait à leur commerce, et tu sais bien que la plupart fermaient leur boutique.

— Ce sont des aristocrates, dit le cabaretier furieux ; on aurait dû les mettre en accusation.

— Pour avoir mis des volets à leurs carreaux ? Eh bien ! et la liberté ?

— La liberté, dit le cabaretier, n'est faite que pour les patriotes.

— Ne dis pas ça, repartit tout bas l'amphitryon ; on te prendrait pour un aristocrate.

— Moi ! reprit l'hôte stupéfait ; je suis un aristocrate ?

— Dame ! que disaient autrefois les nobles ? c'est que la liberté n'était faite que pour eux. Tu dis la même chose, donc tu es un aristocrate ; prends-y garde, Robespierre ne les aime d'aucune façon, qu'ils soient en escarpins ou en sabots, il les enverra tous à la grande coupeuse, et si ça te plaît, le jour où tu iras, je me charge de faire passer les charettes par ta rue.

Le cabaretier baissa la tête ; le nom d'aristocrate qu'on lui avait donné l'avait terrifié ; c'était là une accusation terrible et vague sous laquelle on accablait ceux à qui l'on n'avait aucun fait précis à reprocher. Que de têtes sont tombées pour des propos plus innocens que l'aphorisme politique formulé par le cabaretier sans-culotte !

De là les convives de Leguin allèrent au théâtre d'Audinot ; on y jouait ce soir-là une vieille pièce de Mercier, dont le sujet a été porté par Sedaine à l'Opéra-Comique, le *Déserteur*. La pièce de Mercier est pleine de cette boursouflure pédante mais passionnée, que l'auteur a mise dans toutes ses œuvres. Depuis quelque temps la scène où Louise, la fiancée du déserteur, demandait et obtenait la grâce de son amant, avait été changée, et le représentant du peuple qui remplaçait le roi, refusait la grâce en disant que la nation ne connaissait d'autre amour que celui de la patrie.

Dans les premiers jours, ce changement avait été accueilli par des trépignemens furieux ; mais depuis lors, soit l'habitude de revoir trop souvent la même chose, soit que l'esprit public se fût déjà modifié, il n'y avait plus que quelques gredins de l'espèce du cabaretier de la rue Saint-Honoré, qui applaudissaient à cette scène.

Au moment où elle arriva, le patron de Saturnin, qui avait remarqué quelques-uns de ses ouvriers dans la salle, poussa rudement le bras à Saturnin et à Louise en leur disant.

— Allons, soutenez-moi, commençons le branle.

Et tout aussitôt, sans les prévenir de ce qu'il voulait faire, il se met à crier :

— La scène de la grâce... la grâce !

Le parterre étonné se retourne ; Saturnin fait signe aux ouvriers et s'écrie à son tour.

— Oui, la grâce, la grâce... En voilà assez ! la grâce...

Les ouvriers répètent avec enthousiasme : La grâce.

Des furieux montent sur les banquettes en criant :

— Non, qu'on le fusille !

Alors, tout le monde s'en mêle, les uns demandant la fusillade, les autres la grâce. Ce fut un tumulte horrible, des menaces affreuses. Mme de Perbruck, tremblante, se serrait contre Saturnin qui insultait les plus furieux. Mais Louise, entraînée elle-même par ce mouvement, se lève à son tour en criant :

— La grâce... la grâce...

L'aspect de cette belle fille, avec sa cocarde tricolore et son costume coquet, enflamme les modérés qui se mettent à hurler : Grâce, grâce...

Un commissaire de police arrive, réclame le le silence et ne l'obtient que pour entendre Saturnin lui crier d'une voix formidable :

— Le peuple souverain veut la grâce ; obéissez au peuple souverain.

A cette violente apostrophe, toute la salle éclata en cris :

— La grâce... la grâce...

Le commissaire baisse la tête, les terroristes se taisent et la scène est jouée comme autrefois devant un public qui est resté debout sur les banquettes, qui applaudit avec fureur et qui trépigne avec tant d'enthousiasme que bientôt la salle est perdue dans une nuée de poussière.

Leguin en profite pour quitter sa place, mais au lieu de sortir par la porte du boulevard, où des agens de police auraient pu l'attendre, le suivre et l'arrêter, il entraîne Saturnin, Louise et Mme de Perbruck par les couloirs, et, comme en sa qualité d'habitué du théâtre de la Colette, il avait une clef du théâtre, il les fait

passer sur la scène et les conduit tous les trois dans la loge de sa belle. Comme on en était convenu, les deux dames passèrent la nuit chez l'actrice, et Saturnin retourna avec son patron à l'atelier, où était arrivée ce qu'on appelait l'escouade de nuit. En effet, un certain nombre d'ouvriers travaillaient depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir et un nombre égal continuait les travaux depuis six heures du soir jusqu'à six heures du matin. Ceux ci étaient les plus turbulens, la plupart étaient les spectateurs assidus des exécutions qui se faisaient à la barrière du Trône. Ils étaient plus difficiles à entraîner que les autres, aussi le patron et Saturnin avaient-ils pour cela arrangé un autre moyen.

Le patron se mit à parcourir l'atelier avec les mêmes recommandations qu'il avait faites le matin et en recommençant à peu près la même scène qui avait eu déjà lieu. Les ouvriers écoutaient, mais ne paraissaient guère se soucier du danger qui pouvait menacer leur maître, lorsque celui-ci s'écrie avec fureur, en demandant pourquoi une douzaine d'ouvriers ne sont pas arrivés;... il menace de les chasser... il les appelle des brigands.

— Eh bien ! dit l'un des ouvriers, quand ils s'amuseraient un peu ?

— Ils ne s'amuseront pas longtemps où ils sont, dit Saturnin.

— Eh bien ! où sont-ils ?

— A la Conciergerie.

— Arrêtés ! s'écrie-t-on de tous côtés ; et pourquoi ?

— Parce que, hier matin, dans un cabaret de la barrière Charonne, ils ont bu à la santé des jacobins, avant de boire à celle de Robespierre.

— Bah ! dirent les ouvriers, ce n'est pas possible.

— C'est pourtant comme ça, dit Saturnin, attendu que Robespierre ne veut pas qu'il y ait autre chose que lui : ni comité, ni Convention, ni jacobins, ni peuple !

Il y eut un moment d'indécision ; le hasard détermina l'explosion : un homme à moitié ivre, qui sans doute ne savait ce qu'il disait, crie :

— A bas Robespierre !

Et tout l'atelier hurle : A bas Robespierre.

Bien plus, il fallut calmer ceux qu'un moment avant on craignait de ne pouvoir entraîner. Ils voulaient aller trouver Robespierre. Mais Saturnin leur apprit qu'il devait parler le lendemain et leur promit de les faire tous placer dans les tribunes.

Le patron et Saturnin, à peu près assurés de leur monde, endoctrinèrent peu à peu les ouvriers et finirent par leur persuader qu'il ne fallait pas juger Robespierre sans l'entendre ; qu'on le laisserait parler le lendemain, mais qu'on ferait taire les esclaves du despote.

Pendant ce temps, les jacobins, avertis par Robespierre, agissaient dans leur sens et par les mêmes moyens ; ils avaient recruté tout ce que les faubourgs Saint-Marceau et Saint-Antoine avaient de plus vil pour occuper les tribunes et faire une ovation à Robespierre. Mais ils eurent un tort énorme, ce fut de distribuer de l'argent ; et le matin du 8 thermidor, lorsque toute cette canaille gorgée de vin voulut aller s'installer dans les tribunes de la Convention, elle les trouva à peu près remplies par les ouvriers de Saturnin et toutes les femmes qu'ils avaient pu entraîner à leur suite. Saturnin était au milieu, en vue de tous les siens, et pouvant les faire agir d'un geste.

Le patron s'était retiré sur la plus haute banquette, pour pouvoir surveiller les mouvemens, tous deux en ouvriers, le bonnet rouge en tête, sans veste, les bras retroussés et le visage déguisé par des teintes livides de vin.

Déjà la veille Robespierre avait commencé son attaque : une pétition avait été lue, et cette pétition était un éloge furieux de Robespierre et une accusation contre tous ceux qui s'opposaient à son despotisme. Cette pétition avait été écoutée en silence par ceux mêmes dont elle semblait réclamer la tête. Les jacobins en avaient triomphé et disaient dans leur séance du soir que les traîtres terrifiés avaient baissé la tête pour l'holocauste sacré.

C'était de ce style qu'on parlait des guillotinades.

Robespierre n'était pas content ; mais pressé par Henriot, Fleuriot, Dumas, Boulanger, par son frère, qui était arrivé ce jour-là, il se décida à prononcer son fameux discours. Lorsqu'il parut à la tribune, où il ne se montrait presque plus, quelques mains l'applaudirent ; mais une voix aigre s'écria tout à coup :

— Silence ! laissez parler le roi des patriotes !

Ce mot de roi si bizarrement jeté dans cette assemblée surprit tout le monde, et un profond silence s'établit en effet. Robespierre, qui voyait devant lui tout ce peuple à bonnets rouges, supposa que c'étaient là ceux qui devaient le soutenir de leurs acclamations et commença sa harangue. Nous ne voulons pas relater ici ce long factum dont l'histoire elle-même n'accepterait pas l'ennuyeuse et détestable phraséologie. Nous dirons seulement que c'était un acte d'accusation formel en même temps qu'une défense personnelle. Tous ceux dont Robespierre voulait la mort y étaient désignés clairement, mais aucun n'y était nommé. Il commença d'abord par annoncer qu'il allait étouffer le flambeau de la guerre civile par la seule force de la vérité : ceci passa sans transports, mais quelques mains applaudirent ; on les fit taire ; Robespierre, dont l'orgueil s'irritait devant le silence, reprend avec plus d'animation ; il trace l'historique des évènemens qui ont agité la nation depuis quelque temps ; il fait le récit de la marche de la Convention à travers les obstacles, les trahisons, les lâchetés de quel-

ques-uns de ses membres, et donne à sa voix tout l'éclat qu'elle peut avoir en s'écriant :

« Qui donc, dans ces jours de danger, a sauvé la Convention ? La montagne, ou à son défaut... »

Les tribunes avait promis de lancer la réplique : « C'est Robespierre ! c'est toi ! » devait-on crier de tous côtés. Pas une voix ne s'élève, et l'orateur en est réduit à se répondre à lui même : « C'est moi ! »

Ce mouvement sur lequel il avait compté, tourna au ridicule. Robespierre pâlit et continue d'une voix altérée ; il bredouille, il hésite, il se répète et se hâte d'arriver à un passage, sur lequel il comptait encore ; il se plaint de ce que la calomnie l'entoure, de ce qu'on lui reproche les rigueurs de la liberté, il pleure avec hypocrisie sur la terrible responsabilité qu'il a appelée sur lui ; il déclare qu'il est l'esclave de la liberté, un martyr vivant de la république, sur lequel on rejette tout ce qu'elle a ordonné de terrible ; il sanglotte, et dit qu'il n'est même plus un citoyen ; que c'est un crime de le connaître ; il se lamente, il chancelle.

Rien ne répond à cette comédie ; pas une voix ne lui jette une consolation, pas un cri ne vient lui dire qu'il n'a pas raison de se croire abandonné de tous. Sa parole tombe dans ce silence vide et sans écho. Alors, la colère s'empare de lui ; il arrive aux accusations, il les formule, il insulte les feuillans ; il traite de fripons Cambon, Ramel et autres, il s'anime, et emporté par sa rage, il va au-delà de toute prudence ; il rapetisse les victoires que viennent de remporter nos armées, il les calomnie ; rien ne lui réussit. Enfin, il veut tourner contre ses ennemis les armes avec lesquelles on l'attaque ; il reproche aux comités leurs cruautés, il se pose en hommemodéré, et enfin en victime dont le dévoûment à la liberté a été calomnié. Le silence le plus profond avait duré pendant ce long discours, des émissaires envoyés aux tribunes avaient stimulé le zèle de quelques jacobins qui avaient pu y pénétrer. Quelques cris s'élèvent, mais la même voix les domine et s'écrie :

— Mirabeau a dit que le silence du peuple était la leçon des rois, c'est la leçon de tous les tyrans, de quelque nom qu'ils s'appellent !

A ce mot foudroyant, Couthon bondit à sa place, le député Lecointre, prévoit le danger, et pour ne pas laisser aux partisans de Robespierre l'avantage d'une première décision, il propose l'impression du discours, et son envoi dans toutes les municipalités. Bourdon, de l'Oise, s'y oppose ; enfin, Couthon s'élance à la tribune, la menace et la fureur à la bouche ; il ne veut pas de discussion, il veut, il exige de l'enthousiasme, il le commande, et telle est la terreur qu'inspire cet énergumène que l'assemblée obéit et vote l'impression.

Les jacobins des tribunes, enhardis par cette faiblesse de l'assemblée, hurlent quelques cris de : A bas les feuillans ! aussitôt étouffés, et un nouveau cri railleur et cruel se faisait entendre :

— Robespierre est un dieu ; à genoux devant lui !

Cette apostrophe ironique éveille les ennemis de Robespierre. Tout à coup l'orage éclate ; chacun s'élance à la tribune ; tous veulent parler. D'abord Vadier y paraît ; mais Cambon s'y élance et le précipite de la tribune, en levant enfin l'étendard de l'attaque ; au lieu de se défendre, il accuse Robespierre ; le nom de tyran lui est jeté à la face. Billaud-Varennes lui succède, et enhardi par le trouble de Robespierre, qui n'avait répondu que quelques mots sans vigueur, il l'attaque plus vivement, l'appelle calomniateur ; il le somme de nommer les députés qu'il n'a fait que désigner ; il le presse, l'interroge, le défie. Robespierre, dont la féroce vanité ne s'était jamais imaginé qu'on pût lui parler le langage qu'il parlait aux autres, hésite et finit par dire qu'il a signalé des abus, mais qu'il n'accuse personne.

Si à ce moment il eût osé jeter insolemment à l'assemblée les noms de ceux qu'il voulait perdre, peut-être cette audace les eût-elle arrêtés ; mais sa lâcheté le perdit. On le hue, on le presse, et Barrère, profitant du mouvement, demande qu'on rapporte la décision qui ordonnait l'impression du discours et fait accepter sa proposition.

Robespierre, pour la première fois publiquement vaincu, se retire le cœur gonflé de rage. Il se rend aux Jacobins ; les portes en avaient été forcées et quelques hommes dévoués y avaient suivi Saturnin. Ils y venaient pour observer. On y savait la défaite de Robespierre et l'on voulait l'en dédommager. Julien occupait la tribune, dénonçait avec fureur les ennemis de la république, et disait que la liberté venait de déserter la Convention pour se réfugier aux Jacobins sous la figure de Robespierre.

A ce moment, il paraît, on lui demande son discours ; il le relit au milieu des applaudissemens les plus frénétiques. Saturnin, qui l'avait déjà entendu, ne pouvait comprendre que ce fussent là les mêmes paroles qui avaient laissé l'autre assemblée si morne et si glacée. A ce moment son patron se glisse jusqu'à lui.

— Hein ! lui dit-il ; que penses-tu qui fût arrivé si on leur avait laissé allumer l'autre assemblée comme celle-là ?

Saturnin allait répondre, lorsqu'il voit Julien près de lui ; le jeune homme l'avait reconnu.

— Peut-on compter sur vous ? dit-il.

— Sans doute, répond intrépidement Leguin.

— Les aristocrates, dit Julien, ont à ce qu'il paraît rempli les tribunes de la Convention de leurs séides.

— Ah bah ! dit naïvement l'inventeur.

— Pouvez-vous nous répondre de quelques hommes ?

— Certainement.

— Eh bien, voici une carte, vous pourrez entrer avant tout le monde par la porte du pavillon du bord de l'eau.

Le patron empocha la carte.

— Que voulez-vous faire ? lui dit Saturnin.

— Eh bien ! nous y ferons entrer les nôtres. Le tour est bien joué.

Julien, qui s'était éloigné un moment pour distribuer d'autres cartes, se rapprocha d'eux pour leur dire l'heure. Puis il se pencha vers Saturnin et lui dit :

— Où puis-je vous envoyer un paquet ?

— Chez moi, répond Leguin ; Saturnin part demain pour l'armée, il se fait soldat.

— Très bien, dit Julien en s'éloignant.

— Pourquoi lui dites-vous cela ? dit Saturnin.

— Parce qu'il a la chance que vous vous fassiez tuer, et que ça le maintiendra en bonne disposition pour votre belle.

Cependant les applaudissemens avaient cessé, et Robespierre, voulant animer l'assemblée en sa faveur, répète les mots qu'il avait dits quelques jours avant à Julien :

« Ce discours que vous venez d'entendre, dit-il, est mon testament de mort. »

Alors on crie, on hurle, on jure, on menace. Couthon demande qu'on expulse de l'assemblée tous ceux qui ont voté contre Robespierre, et il en donne tout haut la liste. On les injurie, on les précipite des tribunes. A ce moment Robespierre pouvait encore être sauvé. Un homme osa demander qu'on allât sur-le-champ arrêter les conspirateurs Tallien, Barras, Carnot, Cambon : et si Robespierre eût accepté ce parti violent, peut-être triomphait-il, peut-être renouvelait-il la destinée entière de Cromwell ; mais Robespierre n'avait de courage que pour l'injure ; il ne savait pas agir ; il remit ce moyen extrême au lendemain. Robespierre voulait encore parler ; il ne pouvait se persuader qu'il ne fût plus le maître de cette assemblée, qu'il avait vue tant de fois trembler devant lui. Cependant on prévit le cas d'une nouvelle défaite : la commune et les jacobins devaient rester en permanence, et si Robespierre était battu, les magistrats devaient déclarer que le peuple rentrait dans sa souveraineté, et que la Convention était dissoute.

Henriot répondait de la force armée. La lutte n'était pas finie et menaçait de tourner au profit de Robespierre ; il fallait donc une majorité imposante, écrasante pour le renverser, et la veille les députés de la plaine, contenus par le regard de Boissy-d'Anglas, avaient assisté comme de simples spectateurs à la lutte engagée. Dubois-Crancé, qui avait été de la Constituante avec lui, se chargea d'aller le trouver. Repoussé trois fois par le calme et le dédain de son collègue, il trouve enfin une de ces phrases qui sont des victoires.

— Tu refuses, s'écrie-t-il en le quittant, eh bien ! que tout le sang innocent que versera encore Robespierre retombe sur ta tête !

Cette malédiction émeut Boissy-d'Anglas, qui donne enfin sa parole.

Pendant que les chefs agissaient aux Jacobins, leurs partisans se remuaient ouvertement : le bulletin de la séance était répandu de tous côtés ; commenté parfois d'une façon fâcheuse pour Robespierre, il l'était le plus souvent contre la Convention.

En effet, les rues appartenaient à la commune. On avait déchaîné tout ce que la populace renferme de plus abject. Les sections se prononçaient tout haut pour Robespierre, en même temps Saturnin et Leguin ramassaient leurs partisans et les disposaient à la séance du lendemain. Ce fut le patron qui alla prévenir le comité de l'envahissement projeté des tribunes. Grâce à lui, cent cinquante gardes nationaux furent conduits dans la nuit au palais des séances et mis de garde à la porte par où devaient passer les jacobins. L'huissier Bonnebaut, qui devait livrer cette porte, fut arrêté et enfermé dans une des caves du palais. Cependant Saint-Just était arrivé et s'était rendu au comité. Collot d'Herbois, chassé quelques heures avant du club des jacobins, l'interpelle, l'insulte, lui dit qu'il vient pour dénoncer tout le monde, mais Saint-Just lui répond dédaigneusement qu'il fera son rappor à la Convention, et cependant, selon l'usage établi, il promet de le soumettre aux comités. La nuit entière se passe dans ces allées et venues. Tout s'agitait dans Paris, les prisons elles-mêmes frémissaient d'inquiétude, car on savait tout ce qui se passait à la Convention, on savait que la veille quelques hommes avaient voulu faire retourner la charrette qui conduisait le nombre accoutumé de victimes à la guillotine ; Henriot était survenu et avait fait continuer la marche. Cette charrette emportait Roucher et André Chénier.

Paris resta éveillé durant cette nuit.

Le matin du 9 chacun était à son poste : Fleuriot à la commune, Henriot à cheval, suivi de ses aides-de-camp, parcourant les rues. Pendant ce temps, les jacobins s'étaient présentés avec leurs gens à la porte secrète qui devait leur être livrée. On la leur refuse, et on leur dit que la porte ordinaire va s'ouvrir. Ils y courent, mais elle était encombrée depuis le point du jour. On l'ouvre en effet, et, comme la veille, tous ceux que conduisent Saturnin et son patron pénètrent dans les tribunes, et c'est à grand'peine que quelques jacobins y peuvent trouver place. Le reste se retire et va peupler les tribunes de la commune, où il apporte les nouvelles de ce premier échec.

Les députés arrivèrent bientôt en foule et alarmés ; la plupart avaient traversé Paris et n'avaient pu deviner quelle était, à vrai dire, la situation de l'esprit public.

On était sans doute fatigué de la tyrannie de Robespierre et de la commune, mais la faiblesse de la Convention épouvantait les plus résolus ; on doutait de l'énergie que la séance de la veille semblait promettre, tandis que personne ne doutait des terribles représailles qu'exerceraient les jacobins contre ceux qui auraient appuyé les ennemis de Robespierre. D'ailleurs personne, même dans les sections, ne savait l'opinion de ses voisins, tout le monde était ou paraissait terroriste. Tant de comédies étaient jouées pour détourner de soi la dénonciation aux aguets des portes de toutes les maisons, que souvent les plus modérés étaient redoutés comme les plus féroces.

En ce moment suprême tout le destin de la Convention était en elle-même. Il lui fallait le courage, la hardiesse, la volonté et la rapidité, elle les eut suffisamment pour le succès, parce que ses ennemis manquèrent absolument de ces qualités ; mais si Robespierre eût été l'homme de son ambition, s'il eût osé suivre le conseil que lui donnait la veille le terrible Payan de faire arrêter les membres des comités et les conspirateurs, il l'emportait, encore fut-il bien près de l'emporter, s'il avait su profiter de la terreur qu'il inspira jusqu'au dernier moment.

En effet, la Convention, il faut le dire, avait tellement l'effroi de cet homme, qu'elle n'osa pas l'entendre, qu'elle s'enivra de ses propres cris pour oser le punir; mais là c'est une trop grande et trop intéressante page de notre histoire pour que nous ne demandions pas la permission à nos lecteurs de leur en transmettre le récit.

XXIII.

Les députés étaient arrivés; c'était, de toutes parts, une agitation fiévreuse. Les montagnards couraient en tumulte dans les couloirs, sollicitant l'appui des députés de la plaine, qu'ils avaient si souvent menacés. Si Robespierre tombait, disaient-ils, tout désordre, toute sévérité devaient disparaître avec lui.

Tallien s'agitait, pérorant, menaçant, suppliant. Il avait plus de courage que n'en donne le soin de sa propre vie, il avait plus de passion que n'en donnent le bien public et l'humanité ; il avait le courage et la passion que donne l'amour. Du fond de sa prison, une femme d'un esprit éminent, d'une beauté suprême, l'excitait, l'enflammait et l'avait armé. Collot-d'Herbois, tout meurtri de l'insulte qu'il avait reçue la veille aux jacobins, se tenait au fauteuil de la présidence, d'où les cris des jacobins ne le chassèrent pas ; sombre, taciturne, il attendait sa vengeance. Vadier, criaillant de sa voix fêlée, ne trouvait pas, dans l'hyperbole gasconne, de mots assez forts pour anathématiser les tyrans. Billaud-Varennes était appuyé contre un mur, les poings serrés, et paraissait prêt à prendre son élan pour sauter sur ses ennemis. Toutes les voix parlaient, soit à grands cris de malédiction et d'injure, soit à voix basse et avec de sinistres paroles. C'était un tumulte sombre, terrible, sillonné de menaces éclatantes, et au-dessus duquel semblait planer cette question fatale : « Qui doit mourir aujourd'hui ? » Jamais, à l'approche d'une bataille où les hommes vont être couchés par milliers dans la tombe, une si puissante émotion ne fit battre le cœur de tant d'hommes résolus.

Pendant que ceux-là s'agitent, Robespierre, Lebas, Couthon, restent immobiles et assis à leur banc ; seulement, leurs regards interrogent les visages, épient les gestes et vont quelquefois arrêter la sollicitation sur les lèvres d'un ennemi qui demande leur condamnation, et la promesse de celui qui était prêt à l'accorder.

Tout à coup Saint-Just paraît ; il portait avec lui le signal du combat : c'était le rapport qu'il avait promis de communiquer aux comités, et qu'il leur avait laissé ignorer, à l'encontre de ses engagemens.

Tallien qui, la veille, avait juré de commencer l'attaque, s'écrie en le voyant entrer :

— C'est le moment.

Et tout aussitôt il va prendre place, suivi de tous ceux qui avaient juré de le seconder. Les ennemis étaient en présence : Saint-Just calme, dédaigneux, parfumé, Saint-Just le sanglant muscadin, monte lentement à la tribune, le sourire du mépris sur les lèvres ; comme blessé de l'odeur de ces fortes passions qui écument autour de lui, il se cache un moment le visage sous un mouchoir de batiste brodé. Toujours tranquille et toujours insolent, il jette un coup d'œil méprisant sur ses ennemis et commence la lecture de son rapport.

Saint Just terrifiait l'assemblée plus encore que Robespierre.

Plus net, moins diffus et surtout plus hardi, il était plus redoutable dans les momens décisifs. Il commence et prend position, il se place, il s'élève au-dessus des partis, il annonce qu'il va parler au nom de la vérité seule, déclarant qu'il sait aussi bien que personne que la roche Tarpéienne est près du Capitole. Déjà on l'écoutait, lorsque Tallien, prévoyant l'attaque ferme et directe qui va sortir de ce préambule, l'interrompt violemment, en déclarant qu'il ne veut pas voir recommencer la scène de la veille. « Hier, dit-il, un membre du gouvernement est venu ici dénoncer ses collègues, aujourd'hui, un autre vient en faire autant; c'est assez, il faut enfin que le voile qui cache ces sinistres projets soit déchiré. »

Un instant insaisissable d'hésitation plane sur l'assemblée, mais une main donne le signal des applaudissemens, ils éclatent alors tout à coup, montent de l'assemblée aux tribunes, et roulent avec fracas à trois reprises différentes, portant la confiance aux uns, la terreur aux autres. Saint Just, toujours impassible, s'arrête et déclare que ce n'est point seulement un membre du gouvernement qui parle, mais le représentant des comités réunis.

Billaud-Varennes lui crie qu'il ment, gravit la tribune et dénonce enfin cette insolente tyrannie qui s'arme des volontés non consultées du pouvoir exécutif pour présenter à la Convention ses volontés personnelles. Un tumulte terrible commence, on s'interpelle, on s'injurie déjà; mais Billaud-Varennes suspend un moment tout ce bruit, en passant de l'accusation presque banale de tyrannie à l'accusation plus directe de conspiration, il raconte, il dénonce la séance tenue la veille aux Jacobins. Il redit leurs projets, leurs menaces, leurs insultes aux députés, l'appui qu'ils ont promis à Robespierre, et pour donner plus d'autorité à ses paroles, il choisit un homme dans les tribunes et le désigne pour un des assassins qui ont promis au tyran la tête des députés fidèles. Il demande qu'on le chasse, et, sur un signe de Saturnin qui veille à tous les incidens de cette scène, ce misérable est enlevé et jeté de mains en mains jusqu'à la porte des tribunes, où les gendarmes le sauvent plutôt qu'ils ne l'arrêtent.

A cet instant Lebas jette un regard furieux sur les tribunes, se lève, s'écrie, trépigne; mais une voix encore ose crier à l'ordre, et cent voix répondent, mille voix approuvent; elles partaient de tous côtés, sans que le président voulût entendre si elles venaient de l'assemblée ou des tribunes. Billaud continue et laisse déborder ce torrent d'accusations, que son orgueil, longtemps dominé par celui de Robespierre, avait accumulé dans son sein. Il parcourt tous les détails de l'administration, cite les actes, dévoile la marche patiente de l'ambitieux qui a toujours mis sa volonté à la place de celle de ses collègues, et qui, les jours où il a trouvé une résistance, s'est retiré, non point pour reconnaître les droits de chacun et agir selon la vérité et la conscience, mais pour préparer dans l'ombre les dénonciations, les complots, les proscriptions. Billaud savait tout ce qui s'était passé dans le conseil des jacobins: il dit tout.

Robespierre pâle, tremblant de rage, enflammé de ces terribles passions qui, tant de fois, ont fait frémir l'assemblée sous les accens de sa voix âcre et sifflante, Robespierre monte à la tribune, il arrive, et Billaud-Varennes s'arrête en le sentant si près de lui. Toute l'indignation excitée par l'accusateur est prête à reculer. Robespierre demande insolemment la parole. Le président allait la lui accorder. Tout pouvait être perdu. Un cri s'élève des tribunes: A bas le tyran! hurle Saturnin. A ce nom, à ce cri, Robespierre menace des poings, mais mille voix unies, terribles, lui renvoient, comme un tonnerre, ce cri: A bas le tyran! Robespierre ne cède point, il veut parler, mais déjà Tallien s'est élancé à la tribune. Le silence renaît un moment pour lui. C'est alors qu'il se pose en accusateur, en juge et en bourreau. Il dit qu'il a vu la séance des jacobins, qu'il a suivi les plans du nouveau Cromwell, qu'il a condamné l'ennemi public, et que ne sachant si la Convention oserait le décréter d'accusation il s'était armé d'un poignard pour tuer le tyran, et tout aussitôt il jette le poignard sur la tribune.

Robespierre veut encore s'écrier, mais de frénétiques applaudissemens éclatent de tous côtés et étouffent les fureurs de Robespierre. Il comprit alors qu'on ne voulait point l'entendre, mais comme attaché à la tribune, il ne la quitte point pendant que Tallien demande l'arrestation d'Henriot et des autres conspirateurs.

Déjà c'en était fait de Robespierre, mais tout à coup un incident suspend la séance: Barrère paraît. Barrère qui vient pour parler au nom des comités, homme incertain, faible, ambitieux, qui n'avait pu se résoudre à n'être rien et qui tremblait maintenant d'être quelque chose. Il était depuis une heure aux aguets à la porte de la salle, suivant le cours de la discussion, plongeant sa main tantôt dans sa poche de droite, tantôt dans sa poche de gauche, car il avait dans l'une un discours qui devait faire absoudre Robespierre, dans l'autre un discours qui devait l'écraser.

Représentant des comités, il arrivait armé de toute leur autorité. Le mouvement désespéré de Tallien, l'enthousiasme qui l'accueille, décident Barrère. Il pousse la porte, paraît tout à coup, s'arrête comme frappé du tumulte qui agite l'assemblée, et monte à la tribune comme un homme qui vient accomplir un grand devoir, sans s'informer du danger qu'il peut courir. Toutefois, telle était la crainte qu'inspirait Robespierre que, tout en essayant de le renverser, ce n'est pas à lui-même que les comités osent s'adresser: c'est dans ses agens qu'on le frappe. On demande l'abolition du décret qui donne à un commandant général permanent l'autorité militaire, et le rétablissement de la loi qui le remettait successivement à chacun des chefs commandant une légion. C'était destituer Henriot, c'était enlever à Robespierre tout secours. Barrère poursuit, et obtient qu'on mande le maire et l'agent national à la barre. C'était décapiter la commune, qui pouvait encore agir.

Le décret est adopté au milieu de l'agitation que maintiennent les tribunes. Malheureuse-

ment pour lui, Robespierre avait quitté la tribune pour se concerter avec Saint-Just, qui, à à moitié couché sur son banc, mordillait le coin de son mouchoir avec le dédain d'un homme qui regarde des laquais se disputer. Ils avaient espéré en Barrère, et furent terrifiés de son abandon. Le vieux Vadier monte à la tribune, reprend l'attaque, mais ses lenteurs, sa faiblesse, la puérilité de ses accusations, font frémir Tallien d'impatience; il remonte à la tribune, s'empare de la parole, déjà vingt fois refusée à Robespierre. Tant de passion et tant d'espérances peut-être agitaient cet homme, qu'il y retrouve une nouvelle colère, de nouveaux accens plus terribles, plus précis, plus énergiques encore que les premiers. Robespierre debout, penché hors de son banc, l'interrompt par ses cris. Tallien continue, sans daigner lui répondre. Robespierre redouble de fureur et demande encore la parole, le président agite sa sonnette, et Tallien continue: il accuse, il tonne, et, emporté par sa fureur, il oublie de conclure. Un député se lève et demande la mise en accusation; les voix accoutumées répondent par un cri unanime: L'accusation! Alors ce n'est plus qu'une effroyable mêlée de cris, de voix, d'injures. Robespierre jeune demande à partager le sort de son frère, on dédaigne son dévoûment, le mot: l'arrestation! tonne de toutes parts. On voit Robespierre s'agiter au pied du bureau du président, qui couvre des tintemens de sa sonnette les cris impuissans de celui auquel deux jours avant on obéissait en tremblant. Alors Robespierre se tourne vers la Montagne; il n'y voit que malédiction et menace: c'était la fureur d'amis qu'il avait voulu écraser. Il ose s'adresser à ceux de la Plaine, dont il avait tant de fois insulté le modérantisme, on détourne la tête avec mépris. Enfin, furieux, il s'écrie, dans un dernier transport de fureur:

— Président des assassins, pour la dernière fois, je te demande la parole.

La sonnette impassible du président lui répond.

Alors, suffoqué de rage, il porte ses mains avec un désespoir furieux sur son front, et semble prêt à succomber.

— Le sang de Danton t'étouffe! lui crie une voix.

— Ah! qu'un tyran est dur à abattre! s'écrie une autre.

— Est-ce que cet homme restera encore longtemps notre maître? dit-on d'un autre côté.

Puis le cri: L'accusation! reprend, terrible, incessant, forcené, éclatant de la voûte au pavé de la salle; et cette fois le sort de Robespierre est décidé.

Cependant l'arrêt rendu ne s'exécute pas encore. Les coupables restent fièrement à leur banc, et les huissiers, habitués à les voir régner dans cette enceinte, hésitent à porter la main sur eux. Mais l'heure de l'audace était passée; il leur eût fallu avoir la veille le courage de jouer leur vie, dont eux-mêmes firent si bon marché le lendemain. On les précipite à la même place de proscription où eux-mêmes ont fait asseoir tant de vertu, de courage et de patriotisme.

La victoire était complète, achevée, irrévocable; du moins l'assemblée le croyait-elle, car à cinq heures elle se sépare, et remet à sept heures la reprise de ses séances. En même temps on fait emmener les accusés dans la salle du comité de sûreté générale, pour qu'ils y soient interrogés par les membres de ce comité.

Ce fut une imprudence qui faillit devenir bien fatale à la Convention; car, par une sorte de coïncidence bien extraordinaire, la commune avait également suspendu sa séance. En effet, elle avait agi de son côté; elle avait reçu le décret qui révoquait Henriot, mais elle ne l'avait pas proclamé; tout au contraire, elle avait envoyé ses agents sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où se trouvait une foule immense, pour l'avertir que le vertueux Robespierre, le vertueux Saint-Just et le vertueux Couthon étaient menacés par les aristocrates et les traîtres. En même temps on avait réuni les sections, appelé le commandant de la force armée; une députation s'était rendue aux Jacobins pour leur demander d'envoyer au quartier-général de la commune ceux qui voulaient le salut de la patrie. Dans ce message, on promettait la bienvenue aux citoyens et aux citoyennes des tribunes qui les accompagneraient. Non contente de la populace rassemblée aux portes de la commune, la commune expédia les plus infâmes agens de la police dans le faubourg Saint-Marceau, pour amener tout ce qui était resté dans les cabarets et dans les bouges immondes de ce quartier.

Henriot, ivre et furieux, était monté à cheval; il avait gagné par les boulevards le faubourg Saint-Antoine, et partout, lui et ses aides de camp allaient s'écriant que Robespierre, Saint-Just et Couthon, les sauveurs de la patrie, étaient menacés d'être égorgés par les traîtres vendus aux aristocrates et à l'étranger. Arrivé au faubourg Saint-Antoine, il apprend là seulement l'arrestation de ses amis, qu'il ne croyait qu'en danger, et n'obtient d'autre victoire sur le peuple de ce faubourg que de le forcer à laisser passer les charrettes qui emportaient encore une fois les condamnés à la guillotine. Saturnin y avait expédié quelques-uns de ses ouvriers; mais s'ils furent assez forts pour empêcher leurs camarades de suivre Henriot, ils ne le furent pas assez pour les porter à s'opposer à l'exécution de ce qu'on appelait encore la loi.

Enfin Henriot court au Luxembourg, fait monter la gendarmerie à cheval, et, profitant

de l'absence de la Convention, il revient hardiment aux Tuileries pour délivrer les prisonniers.

Heureusement que les soldats choisis pour s'opposer à l'entrée des jacobins par la porte secrète des tribunes, étaient encore à leur poste. Ils croisent la baïonnette et défendent à Henriot d'entrer. Un homme dont l'histoire ignore le nom, mais qui n'était autre que celui que nous appelons Leguin, reconnaît Henriot, et rappelle aux soldats le décret de la Convention qui ordonne l'arrestation d'Henriot. On le saisit, et on le conduit dans la même pièce où se trouvaient ceux qu'il venait délivrer. Les membres chargés d'interroger les accusés avaient accompli leur mission. Il ne s'agissait plus que de transférer les accusés en prison. Mais chaque heure de ce jour devait amener sa péripétie. La commune, instruite de l'ordre donné par les commissaires de la Convention, expédie immédiatement à tous les concierges de toutes les prisons de Paris, l'ordre de refuser tous les prisonniers qu'on y présenterait. On y obéit; et tandis que les membres du comité de sûreté générale croyaient les deux Robespierre, Saint-Just, Couthon, Lebas sous les verrous, ils étaient remis aux administrateurs de la police et ramenés triomphalement à la commune. Leur présence enhardit les rebelles. Un de ses membres, ancien président des jacobins, se met à la tête de quelques soldats, pénètre dans la salle du comité de sûreté générale, que les grenadiers avaient abandonnée depuis le départ des accusés, et enlève Henriot, qui redescend sur la place publique, assure insolemment que le décret qui le destituait vient d'être révoqué; et il reprend le commandement des troupes.

Quel temps effrayant et étrange que celui où, dans une grande ville comme Paris, le même homme avait pu être, dans une journée, commandant légal de toutes les forces militaires, révoqué de ses fonctions, rebelle, arrêté, délivré dans le palais même où siégeait la représentation nationale, reprenant par un mensonge le grade qu'on lui avait enlevé et s'en servant pour ameuter le peuple et tourner les canons contre l'autorité suprême qu'il était chargé de défendre!

C'en était fait à ce moment, l'insurrection était proclamée, le tocsin commençait à s'ébranler de toutes parts, les faubourgs se levaient; tous les citoyens, à quelque parti qu'ils appartinssent, se répandaient dans les rues. Les prisons s'agitaient sourdement; les délateurs y préparaient de nouvelles listes de victimes, selon que la victoire resterait à Robespierre ou à la Convention. Jamais angoisse plus universelle et plus terrible n'agita la grande cité; tout est debout, tout est encore incertain, et la Convention rentre alors en séance. Chacun venait comme il était venu le matin, apportant les nouvelles de la partie de la ville qu'il avait traversée, et chaque arrivant jetait un nouvel effroi et un nouveau tumulte dans l'assemblée. Point de présidence, point de tribune, des cris confus, des allées et venues tumultueuses.; il semblait que rien ne pût rendre à ces hommes surpris par les évènemens le calme et l'énergie qui leur étaient nécessaires, lorsqu'une voix vient leur annoncer que les canons de la commune sont braqués sur la Convention et que le feu va commencer.

A ces mots, tout se calme; Collot d'Herbois s'assied au fauteuil de la présidence, les députés se placent sur leurs bancs, les huissiers se rangent à leur place, la séance est déclarée ouverte.

C'est ainsi que les sénateurs romains se placèrent sur leur chaise curule au moment où les Gaulois forcèrent les portes de leur ville.

Au tumulte des premiers momens succède un instant de silence majestueux. Mais bientôt la délibération recommença et le tumulte avec elle, jusqu'à ce que cette même voix qui avait tant de fois donné le signal durant les deux dernières séances, s'éleva encore une fois au milieu de l'assemblée pour prononcer le mot terrible : Hors la loi les brigands!

Le décret est rendu, et quelques députés vont le proclamer sur la place du Carrousel, en face même des canons braqués contre eux par Henriot. Immédiatement celui-ci est abandonné, et n'a plus que le temps de fuir et d'aller porter à la commune l'annonce de ce décret.

Enfin chacune de ces deux puissances avait pour ainsi dire son armée, et la bataille pouvait s'engager.

La commune avait un général, et la Convention en nomma un.

Mais l'homme qui agit avec le plus d'audace fut Léonard Bourdon, qu'on lui avait adjoint pour commander quelques bataillons restés fidèles. Seul ou presque seul, il quitte le palais national, pendant que les sections en armes, poussées par la commune, descendaient rapidement de la Grève aux Tuileries. Le sabre nu d'une main, et un pistolet de l'autre, il s'avance sur la première section qu'il rencontre et lui crie d'une voix tonnante :

— Citoyens, suivez moi, les brigands de la commune sont hors la loi.

La section hésite. Bourdon traverse les rangs et ordonne à la section de marcher sur l'Hôtel-de-Ville en faisant un demi-tour. La section obéit et le suit. Il en rencontre une seconde, fait de même, recommence encore, va toujours, et fait si bien, qu'au moment où il arrive sur la place de la commune, il avait à sa suite les mêmes hommes que la commune venait d'envoyer contre la Convention.

Ou étaient donc ces hommes qui prétendaient détruire l'assemblée des représentans

du peuple? Au lieu d'être à la tête de leurs partisans, l'épée à la main, comme faisaient leurs ennemis, ils délibéraient dans une salle de l'Hôtel-de-Ville, le pistolet au poing, pour se faire sauter le crâne s'ils étaient vaincus. Ce n'était donc pas le courage de mourir qui leur manquait, c'était le courage qui ose, qui agit, qui attaque, c'était le courage qui fait les Cromwell et les Napoléon.

Si Robespierre, descendu dans la rue et marchant à la tête des sections, avait tué Bourdon du coup dont il essaya de se tuer lui-même, peut-être la première de ces sections qui rebroussa chemin à la voix de Léonard eût passé avec fureur sur son cadavre et se fût ruée sur la Convention en entraînant toutes les autres à sa suite; mais telle fut l'ineptie et la faiblesse des conspirateurs, que leurs ennemis s'en étonnèrent au milieu de leurs succès, et que Bourdon s'arrêta à l'entrée de la place de l'Hôtel-de-Ville, s'imaginant que des hommes devant qui la France avait tremblé depuis si longtemps ne pouvaient se laisser abattre sans quelque héroïque effort.

Mais déjà ce n'était plus que désordre et terreur dans cette réunion, qui prétendait renverser la Convention: ce n'était plus qu'injures, que récriminations que se renvoyaient les conspirateurs. On reproche à Henriot sa lâcheté, et on le précipite du haut d'une fenêtre; Robespierre le jeune s'y précipite de lui-même; Lebas se fait sauter la cervelle; Robespierre veut l'imiter et ne se fait qu'une horrible blessure.

Il était temps, les portes de la commune étaient brisées. Un jeune homme, armé d'une hache, avait dédaigné les ordres de Léonard Bourdon, qui voulait les faire enfoncer à coups de canon. Il avait traversé seul la place déserte de l'Hôtel-de-Ville, et avait attaqué la porte principale avec une activité, une force qui l'a vait bientôt fait voler en éclats.

Cet homme, c'était Saturnin, à qui son patron avait glissé tout bas dans l'oreille :

— C'est le moment de gagner ton procès et de n'avoir besoin de personne pour obtenir ta grâce.

Saturnin s'était donc élancé; son exemple fut suivi par quelques hommes : les portes furent brisées et les salles envahies. C'en était fait, la terreur était vaincue. Il était trois heures du matin.

A peine Saturnin était redescendu sur la place de Grève, où il annonça à Léonard Bourdon que tout était fini, que Leguin, qui s'y trouvait encore, le prit par la main, et, le présentant à quelques députés qui étaient remontés jusqu'à la Grève pour savoir des nouvelles de ce qui s'y passait, leur dit :

— Je vous recommande le citoyen de Perbruck, qui, dans ces deux journées, a bien mérité de la patrie.

Il l'entraîne aussitôt du côté de la Convention, rencontre Barras et lui fait la même présentation : si bien qu'au bout d'une heure, le nom de Perbruck, qu'on ne connaissait avant que pour celui de l'un des hommes qui avaient les premiers levé l'étendard de la révolte dans la Vendée, était répété par cent bouches différentes, comme le nom du citoyen qui s'était le plus énergiquement mêlé au renversement de Robespierre.

La nuit avait été cruelle pour Mme de Perbruck et Louise. Depuis deux jours elles attendaient avec une profonde anxiété l'issue de cette terrible lutte, qui était pour elles, comme pour tant d'autres, la cessation de craintes perpétuelles ou la certitude de dangers plus menaçans. Mais à l'angoisse générale se mêlait pour elles la terreur de savoir Saturnin engagé dans ces mouvemens. Il avait profité de la suspension de la séance de la veille, et les avait conduites de chez la Colette dans le logement de son patron, où elles s'étaient retirées. Ce logement était situé aux abords du pont Neuf. Saturnin leur avait appris l'arrestation de Robespierre et de ses adhérens; mais depuis ce moment elles avaient vu défiler les sections, elles avaient entendu les cris des sans-culottes entraînés par la commune, elles avaient frémi au bruit du tocsin ameutant la populace contre la Convention. Plus tard, penchées à leur fenêtre, elles avaient vu le mouvement rétrograde des sections, et aux premières clartés du jour naissant, elles avaient reconnu Saturnin et son patron marchant à côté de Léonard Bourdon. Enfin, la victoire était assurée, mais elles ne savaient pas si elle avait coûté du sang et un combat, et ne voyant pas revenir Saturnin, elles avaient gardé leur inquiétude.

Enfin, vers neuf heures du matin, Saturnin arriva.

Le délire de joie qui agitait Paris fut encore plus vif pour eux. A ce moment il n'y avait pas de bornes à leurs espérances; ils oubliaient que Carrier était libre, qu'il s'était tenu prudemment à l'écart, et que dans toutes ces voix occupées à demander la tête de Robespierre, pas une ne s'était élevée pour accuser le bourreau de Nantes. Ne restait il pas debout? et quoique l'influence de ses pareils dût être tout à fait anéantie, Louise avait cependant à se reprocher un de ces crimes que la Convention devait nécessairement punir, alors même qu'il s'adressait à l'un de ses membres dont elle désapprouvait le plus la conduite.

Mais combien n'y en eut-il pas qui furent imprudens dans ce premier moment de joie? Le patron de Saturnin lui-même, cet homme si soupçonneux des hommes et des choses, arriva bientôt. Il venait de voir Barras, Tallien, et annonça à Mme de Perbruck que, quelques jours après, il y avait une fête chez Mme de Cabarrus et qu'ils y étaient invités.

Les royalistes avaient hâte de se revoir, de se reconnaître, de se confier leurs espérances et leurs projets. Ils oubliaient que cette révolution venait d'être faite par les hommes qui avaient été leurs plus ardens persécuteurs, et qui ne s'étaient arrêtés dans ce système sanguinaire que lorsque Robespierre avait voulu l'étendre jusqu'à eux. Ils se croyaient déjà sûrs de tout; Tallien, le grand orateur de la journée, leur appartenait par son nom, sa naissance, et surtout par ses mœurs, son élégance et son aristocratie personnelles. La fête eut lieu. Mlle de Paradèze y parut sous son nom. Mme la marquise y présenta Saturnin comme son fils. Ceci paraîtra incroyable, mais l'entraînement du succès, le délire de la joie est là pour expliquer les plus folles imprudences. On y raconta tout bas ce qu'avait tenté Louise; on y sut la part que Saturnin avait prise aux mouvemens de la Vendée, et quelques jours après, de nouveaux dangers entouraient Mme de Perbruck et ses enfans. Julien était arrêté, et Carrier relevait sa tête hideuse au club des Jacobins. Mais ce qui semblait devoir les perdre les sauva.

On avait saisi dans les papiers de Robespierre la correspondance de Julien au sujet du farouche proconsul de Nantes: on avait saisi dans les propres papiers du jeune secrétaire les documens les plus complets sur les crimes commis en Bretagne. On lui rendit la liberté, on fit plus, on le chargea d'instruire le procès de tous les membres du tribunal révolutionnaire de Nantes.

Saturnin assistait à ces effroyables débats le jour même où Julien faisait sa déposition. On écoutait avec horreur les révélations du jeune secrétaire, lorsque tout à coup il s'écrie :

— Mais ce n'est pas assez de tous ces crimes imposés par Carrier à ses agens, ce n'est pas assez de ces jugemens précipités, de ces exécutions encore plus précipitées, Carrier tuait de sa volonté propre, sans loi, sans même savoir le nom des victimes qu'il condamnait.

Aussitôt Julien raconte ces noyades nocturnes suivies ou précédées de honteuses orgies, et comme l'accusateur public nie de pareils excès, il répond qu'il existe des témoins vivans de ces crimes, et qu'il s'engage à les faire entendre. Saturnin se lève et se présente. A son tour il raconte, il accuse, et excite une telle indignation dans les juges eux-mêmes, que la séance est suspendue aux cris poussés par l'auditoire tout entier demandant Carrier!... Carrier!...

Bientôt la Convention, assaillie des mêmes cris, excitée par l'indignation publique, par les réclamations du tribunal lui même, nomma un comité de vingt et un membres pour interroger Carrier. Soutenu par les jacobins, qui accusaient la réaction thermidorienne de trahison, il se soumet avec colère, mais en gardant encore toute son audace; il accuse à son tour, veut rendre la Convention nationale responsable à son tour des crimes dont il n'a été que l'exécuteur. Il nie les ordres qu'on lui impute, et demande qu'on lui montre ses ordres écrits ; il réclame des preuves matérielles. Ce fut alors que Tallien lui jeta ce mot terrible :

« Tu demandes des preuves matérielles, eh bien! qu'on fasse refluer la Loire vers Paris! »

Mais les détails de ce jugement sont inutiles à ce récit. Carrier fut condamné, et le jugement qui le frappa rendit en même temps à la liberté tous ceux qui n'avaient été que ses agens. Parmi ceux-là se trouvait Guillaume Poiré, qui avait quitté Paris et était disparu sans que tous les renseignemens qu'on avait pris eussent pu mettre sur sa trace. Ainsi, la sécurité que donnait à nos héros la condamnation de Carrier était troublée par le chagrin d'avoir perdu les preuves qui pouvaient amener la reconnaissance de Saturnin. Cependant, quelques bruits fâcheux couraient parmi les amis qui avaient retrouvé Mme de Perbruck : on se demandait quel était ce jeune homme qu'elle avait présenté comme son fils, lorsque le seul fils qu'on lui avait connu était mort dans l'incendie du château de la Rouarie. Déjà quelques parens éloignés de Mlle de Paradèze trouvaient sa position inexplicable et peu convenable ; un de ses oncles l'avait réclamée.

C'était un soir, Saturnin, Mme de Perbruck et Louise cherchaient une issue à cette triste position, lorsque quelqu'un se présente.

C'était le patron de Saturnin.

— Voici, dit-il, un paquet qui a été remis à mon adresse pour Mlle de Paradèze.

C'était une lettre de Julien; la voici :

« Mademoiselle, disait-il, ma tâche est finie, demain je pars, demain je vais chercher sur les champs de bataille une mort à laquelle j'ai voulu échapper à Paris, parce qu'il me restait une promesse à tenir.

» Je vous avais juré de renverser le pouvoir sanglant qui pesait sur votre vie. J'ai tenu parole. Mais lorsque je vous ai fait ces sermens, je m'en étais fait un autre à moi-même, c'était de vous donner le bonheur après le salut. Vous savez comment j'ai appris que je pouvais devenir un obstacle à votre félicité, et vous n'eussiez plus entendu parler de moi, si, dans la prison où j'ai été détenu quelques jours, je n'avais rencontré un homme qui pouvait vous perdre et qui le voulait, qui pouvait vous sauver et qui ne le voulait pas. J'ai acheté le silence de cet homme en lui promettant le mien devant le tribunal révolutionnaire, où il allait être appelé. Pour parvenir à le sauver, j'ai dû accepter la mission qu'on m'offrait, de faire partie des commissions que la Convention avait chargées de faire une enquête sur cette détestable affaire. Il en est résulté que tous les papiers saisis chez cet homme à l'époque de son arrestation m'ont

passé par les mains. Au milieu de ces papiers j'ai trouvé la déclaration que je joins ici. Ce n'est pas à Mme de Perbruck ni à son fils que je l'envoie. C'est à vous. Je donne un nom à celui que vous aimez, et je rends possible un mariage que vous n'eussiez peut-être pas osé contracter en présence du blâme de toute votre famille et de tous ceux de votre parti. Ce mariage fera votre bonheur, je l'espère, j'aurai donc tenu tous mes sermens, ceux que je vous ai faits comme ceux que je me suis faits à moi-même. Que me rendrez-vous en retour de tout cela ? je vais vous le dire. Quand des temps plus calmes seront venus, quand le jugement des hommes qui auront survécu à notre révolution flétrira sans pitié ceux que l'on considère comme les agens les plus actifs de ses décrets sanguinaires, quand l'amitié de Robespierre sera une flétrissure dont il sera presque impossible de défendre celui sur qui elle pèsera, élevez la voix, dites que parmi ces hommes, il en fut un qui eut de la pitié, du courage et peut-être quelque générosité. »

Quand les faits et les secrets que renferme ce livre furent révélés à celui qui les a écrits, l'homme qu'il a présenté sous le nom de Saturnin Fichet portait son véritable nom, et il avait le titre de marquis. C'était alors un vieillard de soixante ans, vivant dans sa maison, à Fougères. Celle que nous avons nommée Louise de Paradèze était devenue sa femme, et aimait à l'entendre conter les terribles histoires de leur jeunesse ; c'était d'ordinaire le soir, au coin de la vaste cheminée de leur salon, qu'il rappelait tous ces événemens à l'auteur, qui les recueillait avec avidité. Cette maison, où il entendait ces confidences, était celle de Mlle Moëllien. Cette cheminée, au foyer de laquelle il se réchauffait le soir après de longues marches dans les bois à la poursuite d'un sanglier, était celle où Thérèse avait brûlé la liste des conjurés de la Rouarie. — Aujourd'hui il ne reste plus rien de tout cela, ni la maison, qui a été démolie, ni Saturnin, ni Louise, qui sont dans leur tombe. Il ne reste d'eux qu'un souvenir : c'est ce souvenir que j'ai voulu consacrer.

Qu'on oublie l'insuffisance de l'auteur à le raconter, et qu'on le garde comme une leçon de ces temps funestes où périrent tant de justes et tant de braves.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LES PLAISIRS DU ROI,

PAR

PIERRE ZACCONE.

Premiere Partie.

I.

L'ARRIVÉE A PARIS.

Le 5 juillet 1770, un jeune cavalier, monté sur un petit cheval breton, se laissait aller, au pas tranquille de sa monture, le long des quais qui bordent la Seine. Il se trouvait à la hauteur du Louvre, et venait d'obliquer un peu à droite, pour prendre la direction du Pont-Neuf, qui n'était qu'à une très faible distance.

A quelques pas derrière lui se tenait un grand valet d'une cinquantaine d'années, qui le suivait, monté, comme son maitre, sur un cheval breton.

Il pouvait être cinq heures du soir, le Louvre projetait au loin sa grande silhouette d'ombre; de capricieuses lueurs rouges, bleues et vertes, scintillaient à travers les grandes glaces des fenêtres, le ciel était d'un bleu clair superbe, et les magnifiques hôtels situés sur la rive gauche de la Seine, se détachaient sur un fond d'or éclatant.

— Ceci est le Louvre? demanda le jeune cavalier à son valet, en désignant du doigt le vieux monument qui se trouvait à sa gauche.

— Oui, Monsieur le comte, répondit le valet.

Le coup d'œil était magique.

A cette heure surtout, les bruits du jour commençaient à se taire peu à peu, et ceux de la nuit ne les avaient pas encore remplacés. Le jeune comte se retourna avec ravissement vers le chemin qu'il venait de parcourir, pendant que son cheval continuait lentement sa route.

Horace de Forsauz avait alors vingt-cinq ans, il était de taille moyenne, mais admirablement pris dans toutes ses proportions: ses yeux, bien que d'un bleu céleste et d'une douceur inexprimable, avaient pourtant des mouvements d'une vivacité méridionale, qui jetaient sur sa physionomie une expression de hardiesse dont le pinceau seul pourrait donner une idée exacte; ses cheveux noirs avaient des reflets de soie, les lignes de son visage étaient d'une pureté exquise, et ses moustaches noires, légèrement retroussées aux extrémités, se dessinaient en une courbe harmonieuse au-dessus d'une double rangée de dents d'une blancheur immaculée.

Horace était beau; mais habitué à vivre en province, où la vie se dépense dans un cercle excessivement restreint, et au milieu d'une société calme et souvent bornée, il était arrivé au complet développement de sa force et de sa beauté, sans se douter de l'emploi qu'il en pouvait faire. Jeune, plein de désir, de force et de volonté, il avait vécu les premières années de sa jeunesse auprès de sa mère et de sa sœur, donnant ses jours à la chasse et ses nuits à l'étude. Il sentait bien cependant qu'en dehors du cercle où il vivait, il devait y avoir une autre existence plus active, plus animée, plus rapide; que ses facultés éternellement avides avaient besoin d'autres satisfactions que celles qu'il trouvait au manoir maternel; que cette voix secrète et puissante qui parlait si souvent à son cœur oppressé, dans le silence des nuits ou la solitude des grands bois, était certainement l'écho des bruits de cet autre monde, de cette vie rêvée qu'il cherchait; mais il comprenait aussi que sa mère et sa sœur n'avaient plus désormais que lui pour soutien, et qu'il n'eût pas été digne de son cœur de les laisser seules pour s'en aller bien loin chercher les dangers d'une existence incertaine.

Tel était Horace, lorsqu'un évènement, peu important en apparence, vint fixer ses irrésolutions.

Il existait entre la famille des Forsauz de

Bretagne et celle des Méranges du Dauphiné, de vieux liens d'amitié que le père d'Horace était venu resserrer, il y avait quelques vingt ans, dans un voyage qu'un procès l'avait obligé de faire à Paris. Depuis la mort du comte de Forsauz, les relations avaient continué entre les deux familles, et Mme de Méranges n'avait cessé d'insister auprès de Mme de Forsauz, pour qu'elle consentît à se séparer pendant quelques mois, sinon de sa fille, du moins d'Horace. Mme de Forsauz avait toujours résisté aux sollicitations de sa vieille amie, lorsque enfin une dernière lettre plus pressante de Mme de Méranges avait décidé le départ d'Horace. Mme de Méranges annonçait à ses amis de Bretagne que sa fille Angélique, qui comptait à peine seize ans, allait sortir du couvent et faire son entrée dans le monde de la capitale; que seule il pouvait arriver qu'elle se trouvât impuissante à la protéger, qu'il y avait à Paris bien des dangers, bien des séductions à craindre pour une vieille femme et une jeune fille, et qu'elles ne seraient peut-être pas suffisamment défendues par un nom illustre : Mme de Méranges finissait en suppliant Mme de Forsauz de laisser partir son fils qui leur servirait de protecteur, et à qui, en revanche, elle serait heureuse de tenir lieu de mère. C'est cette lettre qui avait décidé le départ d'Horace.

Ce n'est cependant pas sans lutte qu'il était parvenu à arracher à sa mère ce consentement que depuis si longtemps il désirait et que jamais encore il n'avait osé solliciter. Mme de Forsauz craignait toute sorte de dangers imaginaires, que les habitants de la province voient se dresser comme par enchantement sous les pas des pauvres jeunes gens qui arrivent à Paris. Mme de Forsauz n'ignorait pas que la jeune noblesse avec laquelle son fils devait se trouver en contact était querelleuse et débauchée, qu'il était bien difficile d'y faire son chemin sans compromettre quelque peu son honneur ou sa vie; qu'enfin Horace pourrait bien perdre dans le commerce de la société parisienne cette santé et cette vertu qu'il avait conservées jusqu'alors. A l'effet de parer, au moins en partie, aux dangers qui devaient accueillir son fils, Mme de Forsauz imagina deux choses qui la rassurèrent un peu quand elle les eut mises à exécution. La première était de donner à son fils, pour compagnon de voyage, une des plus heureuses natures de valet que le dix-huitième siècle ait connues. Plantin avait vécu et vieilli dans le manoir de Forsauz ; il était déjà venu à Paris lors du voyage de feu M. de Forsauz, il était aussi ardemment dévoué au fils qu'il l'avait été au père; et certes, il était plutôt fait pour remplir auprès d'Horace le rôle d'ami que celui de valet. Mme de Forsauz le fit mander près d'elle, et après lui avoir exposé le motif du départ d'Horace, elle lui dit :

— Plantin, je vous confie le fils de feu M. le comte de Forsauz, c'est une mission délicate et dangereuse ; j'espère que vous vous en rendrez digne.

Plantin, que tant d'honneur rendait confus, ne trouva que fort longtemps après ce qu'il aurait dû répondre dans une telle circonstance. Il s'inclina et sortit.

La seconde chose, celle sur laquelle Mme de Forsauz comptait encore plus que sur le devoûment de Plantin, était une lettre qu'elle se hâta d'écrire à M. de Sartine, alors chargé de la police du royaume et fort bien en cour ; Mme de Forsauz savait que M. de Sartine était dévoué à sa famille, elle lui raconta ses inquiétudes, rappela fort adroitement les services qui avaient pu lui être rendus par feu M. le comte de Forsauz, et finit en le priant de vouloir bien accueillir et protéger son fils Horace qu'elle envoyait à Paris. Ces précautions une fois prises, Mme de Forsauz et sa fille Agnès embrassèrent Horace, qui, monté sur un bon cheval élevé au manoir et suivi de Plantin, son fidèle *Caleb*, ne tarda pas à s'éloigner. Les deux femmes les suivirent du regard le plus longtemps qu'elles purent, et dès qu'ils eurent disparu elles rentrèrent au manoir, le cœur gros et chargé d'inquiétudes. Aucun incident remarquable n'était venu signaler le voyage du maître et du valet, et nous venons de les voir arriver à Paris sains et saufs tous les deux.

Plantin suivait Horace, et, comme lui, il s'était retourné, pour jouir du spectacle grandiose que leur offrait en ce moment le coucher du soleil. Plantin n'était pas tout-à-fait insensible aux charmes des grandes choses et il y avait d'ailleurs si longtemps qu'il avait quitté Paris qu'il l'avait presque oublié. Le panorama des bords de la Seine était une chose nouvelle pour lui, et il cherchait mentalement à se rappeler, de nom et d'aspect, les objets dont les formes intriguaient son regard.

Horace, lui, rêvait à toute autre chose.

En effet, pendant tout le temps qu'avait duré son voyage, il n'avait vécu qu'avec une pensée, un désir, une volonté : voir Paris ! Lenteurs, fatigues, ennuis, il avait tout supporté, tout oublié, trouvant, dans l'espoir d'une vie nouvelle pleine d'enchantements, la force de surmonter les obstacles qui le retardaient sur la route. C'est là le propre de l'énergie; pour elle, il n'y a pas d'empêchements possibles; le but existe, il faut l'atteindre.

Mais, dès qu'Horace s'était senti dans Paris, dès que le pied de son cheval s'était appuyé sur le pavé sonore de la grande ville, dès qu'il avait pu voir par lui-même son mouvement rapide, ses bruits assourdissans, une grande satisfaction était montée à son cœur et avec elle une certaine tristesse mêlée d'amertume. Pour la première fois peut-être depuis son départ, Horace venait de penser à sa mère et à sa

sœur, aux douces et pures joies du foyer maternel, et à la vie, calme et sainte de la province. Pour la première fois de sa vie, Horace se sentait seul, et une vague terreur sans but comme sans cause, s'emparait, malgré lui, de son esprit. Son cœur se serra, une larme de regret ou de solitaire mélancolie brilla sous ses cils. Mille visages passaient indifférens à ses côtés, et il n'en reconnaissait aucun; on parlait autour de lui un langage étranger auquel son oreille n'était pas faite encore, et il n'y avait pas jusqu'à ces monuments inconnus que son regard effleurait au passage, dont l'aspect sévère ne lui apportât un certain vent de tristesse.

Cependant il secoua tout-à-coup ces sombres préoccupations qui menaçaient de l'envahir, et ayant fait un signe à Plantin, il serra la bride de son cheval qui reprit une allure plus rapide.

Ils étaient alors à la hauteur du Pont-Neuf. Ils devaient prendre à droite, traverser le pont jusqu'à la statue de Henri IV, et prendre ensuite la gauche, pour se diriger vers l'hôtel de la *Boule-d'Or*, situé sur le quai des Orfèvres.

Or, il arriva qu'au moment où Horace se disposait à tourner à droite, un gentilhomme qui ne l'avait pas aperçu, et dont il ignorait la présence à deux pas de lui, vint donner de la tête dans le poitrail de son cheval. La noble bête se cabra avec une frayeur suffisamment explicable, et sans la moindre intention malveillante, posa un de ses pieds sur le bout de la chaussure du gentilhomme. Celui-ci se rejeta en arrière et lança un regard plein de colère à Horace.

— Mordieu, Monsieur, s'écria-t-il en le fixant insolemment, vous êtes un maladroit...

— Et vous un mal appris... répartit Horace en toisant son adversaire avec un suprême dédain.

— Qu'est-ce à dire ?.. fit ce dernier, qui venait de monter sur le bord de la chaussée.

— C'est-à-dire tout ce que vous voudrez, répondit Horace.

— Où demeurez-vous, mon gentilhomme ?

— A l'hôtel de la Boule d'or.

— Et vous y serez ?...

— Quand vous voudrez bien venir m'y visiter.

Horace et son interlocuteur échangèrent là-dessus un salut plein de courtoisie, et se séparèrent en prenant chacun un chemin opposé. Cet incident avait à peine duré dix minutes.

— Cela commence bien ! se dit Horace en se remettant en route.

— Voici un triste début ! murmura Plantin en imitant son maître.

Il n'y avait pas loin de l'endroit où cette scène s'était passée à l'excellent hôtel de la *Boule d'Or*. Le jeune comte de Forsauz et Plantin ne tardèrent pas à y mettre pied à terre.

L'hôtel était encombré; il régnait de tous côtés un bruit et un mouvement extraordinaires. Plantin parvint non sans peine à faire comprendre au maître d'hôtel que le comte de Forsauz désirait un appartement pour lui et son valet de chambre, et finit, après bien des pourparlers, par obtenir qu'on le conduisît au troisième étage, dans une sorte de grand galetas, ayant vue sur une cour, et où il eut tout le loisir de mettre en ordre le linge et les hardes de son maître.

Horace demanda à souper; et, en attendant qu'on le servit, il se dépouilla de ses habits de voyage, et prit connaissance des lieux dans lesquels on venait de l'introduire.

La chambre était nue et presque sans ornemens ; il y avait deux lits, quatre chaises, une table et une glace. Les deux fenêtres donnaient, ainsi que nous l'avons dit, sur une sorte de cour obscure, formée de trois côtés par le principal corps de logis et les ailes de l'hôtel de la *Boule d'Or* ; le quatrième côté était formé d'un mur en pierres blanches dans lequel s'ouvrait une seule fenêtre, à peu près à la même hauteur que celles de l'appartement d'Horace. Tout en procédant à son examen, le jeune comte de Forsauz sentit revenir peu à peu cette vague tristesse qui l'avait pris en entrant dans Paris, pour ne le quitter qu'au moment de la singulière rencontre du Pont-Neuf. Plantin était occupé à retirer des valises mille petits objets de toilette que l'attention de Mme de Forsauz et d'Agnès y avait placés avec soin. Horace suivait cette opération, et sa pensée l'emportait vers la lointaine Bretagne, où il revoyait en souvenir les lieux chéris de son enfance heureuse. Il voulut combattre ces amers sentiments de regret qui le gagnaient de nouveau et menaçaient de le replonger dans ses préoccupations pénibles. Il s'approcha de Plantin.

— Plantin, lui dit-il en s'efforçant de sourire, il paraît que nous allons passer la nuit dans la même chambre?

Plantin releva vivement la tête et regarda les deux lits avec une sorte d'étonnement mêlé de frayeur.

— Dans la même chambre... répéta-t-il en se levant à demi.

—Mais certainement, reprit Horace, à moins que tu ne veuilles la passer à la belle étoile; allons, ne fais pas tes grands yeux, et surtout, puisque le hasard t'oblige à dormir à côté de moi, tâche de ne pas troubler mon sommeil cette nuit.

— Comment ! fit Plantin ; je ne comprends pas monsieur le comte.

— Ronfles-tu ? Plantin.

— Toujours, monsieur le comte, quand je dors.

— Ah ! diable !...

— Oh ! que monseigneur se rassure, ajouta Plantin avec un sourire où se lisait toute la bonté native de son caractère, je ferai en sorte de ne pas ronfler.

— Et que feras-tu ?

— Je ne dormirai pas.

Cette réponse simple et naïve pénétra Horace et l'émut jusqu'aux larmes ; il se dirigea vers la fenêtre et s'y accouda.

Le jour commençait à tomber ; d'énormes blocs de nuages couraient dans le ciel ; un vent frais vint frapper Horace au visage.

La fenêtre pratiquée dans le mur opposé était ouverte ; Horace plongea son regard dans l'appartement et s'arrêta à l'examiner aux dernières lueurs du jour ; malheureusement les objets que l'obscurité envahissait à chaque instant davantage, ne présentaient plus au regard que des formes indécises et à peine esquissées, et Horace allait renoncer à pousser plus loin son investigation, lorsqu'une porte s'ouvrit avec fracas et laissa pénétrer tout à coup dans l'appartement une vive et éclatante lumière.

Presqu'aussitôt il vit passer une femme, dont les cheveux en désordre et la marche précipitée dénotaient un trouble violent ; elle se dirigea vers un fauteuil et s'y jeta avec désespoir ; peu après un homme passa également et alla s'asseoir à quelques pas de la femme.

Le premier mouvement d'Horace fut de se retirer de la fenêtre, mais la curiosité l'emporta sur sa discrétion, et il demeura. L'homme et la femme paraissaient d'ailleurs trop occupés l'un de l'autre pour porter la moindre attention de son côté. Il put donc, sans courir la moindre chance d'être vu, suivre le petit drame qui venait se dénouer sous ses yeux.

Pour le moment, la femme pleurait, l'homme la regardait. Par ce qu'il voyait des traits de cette femme, Horace put juger qu'elle était admirablement belle. Son visage, quoique d'une régularité très contestable, présentait néanmoins des lignes d'une pureté exquise ; ses yeux étaient d'un noir étincelant, son nez avait la courbe altière du bec de l'aigle, ses lèvres, doucement colorées par une émotion violente, semblaient murmurer des paroles pleines de colère et de mépris ; son col élancé rappelait la blancheur et la fierté du cygne ; enfin, pour compléter ce portrait, autour de cette figure où se peignaient en ce moment toutes les ardeurs de la passion, ruisselaient les boucles abondantes d'une belle chevelure blonde.

Horace fut comme ébloui de tant de beautés ; il ouvrit ses yeux et ses oreilles.

Mais tout se taisait dans l'appartement, et l'on n'entendait que les sanglots mal étouffés de la jeune femme. Enfin l'homme, qu'apparemment ce silence embarrassait, s'approcha de la femme et parut lui adresser quelques paroles bienveillantes. Mais elle se redressa bientôt avec toute la vigueur vengeresse d'une jeune panthère blessée.

— Vous êtes un lâche, s'écria-t-elle, laissez-moi sortir d'ici...

Et elle s'élança vers la porte qu'elle secoua vainement avec force.

L'homme se leva et la suivit. Horace ne les voyait plus, mais il les entendait toujours.

— Ma chère enfant, disait l'homme, pourquoi vous épuiser ainsi en efforts impuissants ? Soyez persuadée dès à présent que tout ce que vous tenterez demeurera inutile, et que le meilleur et le plus sage parti qui vous reste à prendre est d'accepter sans murmurer le sort que l'on vous destine. Une pâleur mortelle s'était répandue sur les traits de la jeune femme. Horace la vit repasser, et chercher du regard s'il n'y avait pas dans l'appartement une issue par laquelle elle pût s'échapper.

Toute fuite lui parut dès lors impossible, et elle retomba accablée sur le siège qu'elle avait quitté un instant auparavant.

Alors un changement singulier s'opéra en elle ; elle porta ses deux mains sur son sein qui se soulevait avec précipitation, et levant sur l'homme un regard où frémissait encore un dernier reflet de colère mal contenue :

— Monsieur, lui dit-elle, me voici à votre merci ; je ne veux plus chercher à fuir, j'userai d'un autre moyen pour faire connaître à ceux qui s'intéressent à moi votre infamie et votre lâcheté. Combien de temps dois-je rester dans cette chambre ?

— Trois ou quatre jours au plus, répondit l'homme.

— Et ensuite où me mènerez-vous ?

— A Versailles.

— Fort bien. Et quand pourrai-je écrire à ma mère ?

— Quand vous serez à Versailles.

— Je n'en demande pas davantage ; vous pouvez vous retirer.

L'homme dit encore quelques mots, qui semblèrent faire monter le rouge de la honte au front de la jeune fille, puis il vint fermer la fenêtre, après quoi, selon toute vraisemblance, il se retira.

Horace entendit la porte se fermer, puis un silence profond succéda à cette scène violente.

Cependant le souper avait été servi, et bien qu'ému profondément de la scène étrange dont il venait d'être le témoin involontaire, il mangea du meilleur appétit.

La route l'avait fatigué, tout en lui creusant l'estomac. Après le souper, comme il n'avait plus rien à faire, et que d'ailleurs il sentait ses paupières lourdement appesanties, lutter en vain contre le sommeil, il se mit au lit, aidé par Plantin, dont le visage avait pris, depuis quelques secondes, un teinte mélancolique très prononcée.

Plantin songeait au duel du lendemain !

Pendant un quart-d'heure environ, Horace rêva à sa mère, à Agnès, à Mlle Angélique de Méranges, à la Bretagne et à Paris, à sa

belle inconnue et à Plantin ; puis, comme il était accablé de lassitude, ses yeux se fermèrent et il s'endormit.

II.

COMMENCEMENT D'HOSTILITÉS.

Le lendemain, Horace se réveilla de bon matin avec le souvenir de la veille.

Le soleil éclairait joyeusement ses fenêtres. Un bruit confus de voix, de piétinements de chevaux et de roulements de voitures vint frapper son oreille, et il promena son regard autour de la chambre.

Plantin marchait sur la pointe du pied, disposant tout pour le réveil de son maître.

— Plantin ! dit tout à-coup Horace en se tournant avec vivacité de son côté, quelle heure est-il ?

— Neuf heures, monsieur le comte.

— Diable ! il est tard... J'ai beaucoup dormi... N'est-il venu personne me demander ?

— Personne, monsieur le comte.

— C'est bien ; en ce cas, passez-moi mes habits, que je me lève.

Plantin fit ce que son maître demandait. En moins d'une demi-heure, Horace fut sur pied.

— Çà, dit-il à son valet, nous voici à Paris, mon cher Plantin, il faut d'abord que nous songions à ma toilette. Va me chercher le perruquier et le fripier.

L'un et l'autre ne tardèrent pas à arriver. Horace se fit habiller et coiffer, si bien que onze heures sonnaient à peine à Saint-Germain-l'Auxerrois, lorsqu'il se trouva équipé des pieds à la tête.

Plantin ne cessait de s'extasier sur la bonne mine et le bel air du jeune comte de Forsauz, et il prenait la sainte Vierge à témoin qu'assurément aucune femme de Paris n'avait jamais vu un seigneur aussi beau, aussi jeune et ayant aussi bonne façon.

Plantin était peut-être plus près de la vérité que son maître ne paraissait le croire.

Certes, on eût pu trouver à Versailles des yeux aussi vifs, des lèvres aussi roses, des mains aussi blanches, des cheveux aussi noirs, mais nul n'y possédait ce pur et noble éclat de jeunesse qui resplendissait à cette heure sur le front d'Horace.

En passant devant la glace, ce dernier y jeta un coup d'œil, et l'examen rapide qu'il fit de sa personne parut donner de l'élan à sa vanité craintive. Il redressa la tête, son œil s'emplit d'un orgueil royal, et il posa sa main sur la garde de son épée.

— Oh ! parfait ! s'écria Plantin qui ne l'avait pas quitté de l'œil, c'est ainsi que j'ai vu notre bien aimé roi Louis XV, il y a de cela vingt ans... Monsieur le comte peut être sûr de faire son chemin.

Cependant l'heure s'écoulait avec rapidité, et personne ne paraissait. Horace commençait à croire que son adversaire avait eu peur, et il ne savait s'il devait l'attendre plus longtemps ou remettre la partie à un autre jour. C'était la première affaire de ce genre dans laquelle il allait s'engager, et parfois, sans qu'il pût s'en rendre maître, une vive émotion pénétrait son cœur, comme la pointe froide et acérée d'un poignard. Non qu'il tint à la vie : à cet âge la vie n'a pas de prix, on ignore encore à quel prix on l'achète, de quelles douleurs on la paie, son âme était plutôt impatiente qu'inquiète, et il désirait plus voir arriver son adversaire que de le voir fuir !

Toute la nuit s'était passée sans agitation et sans fièvre ; il avait profondément dormi, il avait rêvé à sa belle inconnue, au passé, à l'avenir ; aucune des préoccupations funestes de la veille n'avait évoqué autour de son lit les fantômes horribles de l'insomnie, et il s'était réveillé le matin frais et dispos, le coup d'œil vif, la main sûre. Horace était dans les meilleures dispositions pour croiser son épée contre une épée ennemie ; il eût voulu s'essayer, ne fût-ce que pour entrer dans cette nouvelle vie qui l'attendait, par un éclat dont il pût longtemps garder le souvenir. Il alla, comme la veille, s'accouder à la fenêtre.

La fenêtre opposée était encore fermée ; on avait laissé retomber les rideaux : immobilité et silence complets.

Horace revint s'asseoir au milieu de la chambre, incertain de ce qu'il devait faire, embarrassé de lui-même, mécontent de tout le monde.

Plantin suivait tous ses mouvements avec un sourire où l'on eût pu distinguer facilement une malice pleine de bonté.

Il était alors à peu près midi, et personne n'était encore venu ; il était évident que la journée se passerait sans évènement, et que selon toute probabilité, l'adversaire d'Horace avait renoncé à une rencontre.

Cependant, en voyant que l'ennui commençait à envahir les traits tout-à-l'heure si purs et si souriants de son jeune maître, Plantin chercha quelle distraction pourrait lui être agréable. Son imaginative n'était pas à la hauteur de son dévoûment, et il ne trouva que des paroles insignifiantes. Néanmoins Plantin était persuadé que dans les situations d'esprit semblables à celles où se trouvait Horace, le bruit était de beaucoup préférable au silence. Il rôda donc pendant quelques minutes autour de la chambre, et s'arrêtant enfin à distance du jeune de Forsauz :

— Bien vous a pris, monsieur le comte, lui dit-il, de dormir des deux oreilles, cette nuit.

— Pourquoi donc cela ? demanda Horace en

relevant le front, est-ce qu'il y a eu du bruit dans l'hôtel ?

— Oh ! non pas dans l'hôtel, répondit Plantin ; je connaissais l'hôtel de la *Boule-d'Or*, et je n'y eusse certainement pas conduit monsieur le comte, si j'avais douté un seul instant de sa réputation.

— D'où venait donc le bruit dont il s'agit ?

— De cette fenêtre, répondit Plantin en désignant l'endroit où avait eu lieu la scène de la veille.

— Ah ! et que s'est il passé ? se hâta de demander Horace, qui venait de se lever et avait couru vers la fenêtre.

— D'abord, dit Plantin, au moment où monsieur le comte commençait à s'endormir, j'ai entendu secouer avec force la fenêtre que vous voyez... Cela me paraissait singulier à une pareille heure de la nuit, quoiqu'à Paris les choses les plus singulières ne sont pas celles qui doivent le plus étonner. Je me suis placé de manière à voir sans être vu, et j'ai parfaitement saisi tout ce qui s'est passé...

— Et qu'as-tu vu ?

— Une jeune femme admirablement belle, venait d'arracher les tentures de la fenêtre et s'efforçait de l'ouvrir ; mais il paraît que ce fut peine inutile, car elle se laissa bientôt tomber sur ses genoux, et pria Dieu en joignant les mains ; et, bien que j'aie souvent entendu dire que les grandes dames de Paris ne prient jamais Dieu, je puis affirmer que cela est faux, car j'ai vu le contraire...

— Après ! après !... interrompit Horace avec impatience.

— Après, monsieur le comte, poursuivit Plantin, quand la jeune femme eut bien prié, et pleuré aussi sans doute, je vis arriver un homme grand et robuste, qui eut l'air de s'approcher d'elle pour la supplier de se retirer ; mais l'aspect de cet homme ranima un moment la jeune femme ; elle se leva aussitôt, s'attacha avec une nouvelle force à la fenêtre, et j'ai vu le moment, Dieu me pardonne, où la fenêtre allait céder ; mais l'homme la prévint, la prit dans ses bras, et l'emporta dans un autre appartement !

— Est-ce tout ? balbutia Horace dont le visage témoignait d'une grande émotion.

— Ce n'est pas tout, monsieur le comte, poursuivit Plantin. Pendant quelque temps, l'appartement resta plongé dans le plus profond silence ; mais je ne tardai pas à voir reparaître le même homme que j'avais déjà vu ; il fit plusieurs tours à travers la chambre, puis il vint à la fenêtre qu'il ouvrit, sans doute pour s'assurer que personne dans l'hôtel n'avait été témoin de la scène qui venait de se passer ; il y resta un quart-d'heure environ, après lequel un second homme vint se placer à côté de lui...

— Et que se sont-ils dit ?

— Heureusement, répondit Plantin, monsieur le comte avait laissé la fenêtre de sa chambre entr'ouverte, de sorte que les deux hommes ont pu croire qu'elle était inhabitée, et ils se sont entretenus assez haut pour que je les entendisse.

— Et qu'as-tu entendu ?

— Le premier a d'abord demandé si la chambre de monsieur le comte était habitée ; le nouveau venu a répondu qu'il ne le croyait pas. Alors ils ont parlé de Versailles, du duc d'Aiguillon, de Mme Dubarry, et du roi lui-même.

Le second a dit que l'entreprise lui paraissait difficile ; mais le premier a répondu qu'il vaincrait la répugnance de la jeune femme, et viendrait à bout de ses refus. Là-dessus, ils sont rentrés et ont fermé la fenêtre.

Horace était intrigué au dernier point. Il ne connaissait pas cette femme, mais il l'avait trouvée belle et elle souffrait : il n'en fallait pas davantage pour qu'il mit de grand cœur son courage au service de la belle inconnue. A son âge, on se fait volontiers le cavalier servant de toute injustice ou de toute infortune. Horace se promit d'éclaircir ce mystère, et de périr plutôt que de ne pas sauver celle qui s'y trouvait fatalement mêlée.

Mais il avait auparavant un devoir à remplir. Son adversaire ne s'étant pas présenté, il ne voulut pas attendre davantage pour aller saluer les dames de Méranges et se mettre à leur disposition.

En conséquence, il ajusta avec soin ses habits, ceignit de nouveau son épée, et ayant ordonné à Plantin de prendre les devants, il sortit bientôt de l'hôtel de la *Boule-d'Or*.

Mme de Méranges demeurait au Marais, dans la rue Culture-Sainte-Catherine. Plantin y était allé cinquante fois lors du voyage qu'avait fait à Paris feu M. le comte de Forsauz le père. Mais, hélas ! depuis vingt ans Paris avait bien changé et Plantin aussi. Certaines rues de la capitale s'étaient transformées, certaines autres s'étaient élargies, celles-ci se trouvaient plus étroites, celles-là plus longues ; Plantin ne voulait pas paraître ignorer un chemin qu'il avait déclaré connaître parfaitement, il s'enfonça bravement dans la Cité, s'y perdit deux ou trois fois, et après bien des marches et des contres-marches qu'il exécuta tant bien que mal, en maugréant contre le sort ennemi, qui semblait avoir fait exprès, pour lui jouer un mauvais tour, les rues pareilles et les quais semblables, il se retrouva, toujours patiemment suivi de son maître, sur le pont St. Michel, à cinquante pas de l'hôtel de la *Boule-d'Or*.

En voyant l'enseigne connue de l'hôtel, qui se balançait en grinçant au-dessus de la porte d'entrée, Plantin rougit jusqu'aux oreilles et regarda Horace avec une stupéfaction digne d'un excellent comique.

— Qu'est-ce à dire, Plantin ! s'écria Horace

en reportant son regard du visage de son valet à l'enseigne de la *Boule-d'Or*, et sommes-nous donc si près de la demeure des dames de Méranges ?

Plantin hocha tristement la tête.

— Que monsieur le comte me pardonne, répondit-il d'une voix mal assurée, mais il est plus facile de s'égarer au milieu de Paris que dans nos landes de Bretagne. Cependant, si M. le comte consent à se remettre en route, je puis l'assurer que je le mènerai tout droit à la rue Culture-Sainte-Catherine.

— Non! mon cher Plantin, non, répartit Horace, si vous le voulez bien, ce ne sera pas pour aujourd'hui; voilà une heure que nous avons quitté la *Boule-d'Or*, et je suis fatigué. Il fait une chaleur étouffante : demain nous reprendrons notre course.

— Comme monsieur le comte voudra, fit Plantin, et il suivit le jeune comte, l'oreille basse, jusqu'à l'hôtel.

Horace n'était pas précisément aussi fatigué qu'il l'avait dit. Tout en suivant Plantin à travers les rues obscures de la Cité, son esprit éveillé par le récit qui lui avait été fait de ce qui s'était passé en face de l'hôtel pendant la nuit, avait cherché un moyen prompt et décisif d'arriver à la connaissance complète des acteurs de ce drame mystérieux.

Cela n'était pas facile, à coup sûr ; mais Horace était jeune, il avait du courage, il n'ignorait pas, qu'au besoin même, il pourrait appeler à son aide les lumières et les conseils de M. de Sartines, le lieutenant de police. Et puis, d'ailleurs, Horace était né d'un sang gascon et breton à la fois : il était entreprenant et entêté ; c'était la première aventure qui lui fut jamais arrivée; les noms du duc d'Aiguillon, de la comtesse Dubarry, du roi lui-même s'y trouvaient mêlés. Ce ne pouvait être une aventure obscure ; mille raisons le poussaient en avant, et aucune ne le retenait en arrière : pourquoi aurait-il hésité ?...

Il monta avec une précipitation fougueuse les escaliers de l'hôtel, et à peine fut-il entré dans sa chambre, qu'il courut à la fenêtre.

La fenêtre opposée était ouverte, on en avait relevé les rideaux, et, à la vive clarté qui pénétrait dans la chambre, il distingua, précisément en face de lui, la jeune femme de la veille, assise, pensive et recueillie dans un fauteuil à haut dossier.

Horace n'avait jamais aimé ; il était jeune, plein d'ardeur et d'enthousiasme ; il n'avait jamais fait qu'un noble usage de son cœur et de son épée ; il avait vécu presque constamment loin du monde et des plaisirs de son âge, et cependant il s'étonna lui-même de n'éprouver en présence de cette femme qu'un sentiment de profonde et touchante pitié. C'est que sans doute à ce moment le jeune comte avait plus de dévoûment pour son infortune que d'amour pour sa beauté, c'est qu'ayant grandi au manoir de ses pères, n'ayant jamais reçu sur la valeureuse et sainte terre de Bretagne que des leçons de générosité et de bravoure, il ignorait encore cet art qui consiste à vendre son bras au profit de son cœur, et à faire des deux plus nobles sentiments du cœur humain, l'amour et le dévoûment, deux choses banales et facilement escomptables.

Horace était brave et pur comme son épée ; il n'avait jamais hésité à se mettre au service du premier qui réclamait de lui aide et protection.

La jeune femme demeurait toujours dans son attitude mélancolique ; Horace ne pouvait en détacher ses regards ni prendre un parti quelconque.

Il était pourtant décidé à agir quoi qu'il en dût arriver. Enfin, il s'arracha de la fenêtre et courut à la table, sur laquelle il trouva tout ce qu'il lui fallait pour écrire.

Il s'assit et écrivit :

« Mademoiselle...»

Mais ce mot une fois formé, Horace s'arrêta.

Etait-ce encore une jeune fille, était-ce déjà une femme; devait il employer l'appellation plus sévère et plus significative de madame. Il évoqua alors le souvenir de l'inconnue et parut sourire lui-même de son hésitation. Les contours de sa physionomie étaient en effet trop purs, il y avait trop de jeunesse et de fraîcheur dans l'incarnat de ses joues, et aussi trop de franchise pudique dans son regard. Le mariage n'avait assurément pas passé par là.

Il se remit à écrire :

« Mademoiselle,

» Je bénis le hasard qui m'a rendu témoin de vos larmes, et m'a fait connaître la violence indigne que l'on veut vous faire subir. Je ne suis pas puissant, mais j'ai du cœur et une épée. Je bénirai doublement le sort si vous voulez bien ne pas repousser mon dévouement et me permettre de tenter de vous délivrer du malheur qui vous menace.

HORACE DE FORSAUZ. »

Horace eût bien voulu ne pas envoyer cette lettre, dont il n'était pas content, mais il n'en avait pas le loisir. Il la plia avec précaution, y introduisit un objet pesant, et l'ayant assujettie à un fil d'une longueur convenable, il se rapprocha de la fenêtre et la lança avec tant de bonheur et d'adresse, qu'elle alla rouler aux pieds de la jeune femme.

Les rideaux tombèrent presque aussitôt, et il ne put qu'entendre un cri de surprise.

Quelques minutes se passèrent alors pour Horace dans l'incertitude la plus cruelle. Il

avait laissé le fil pendre à la fenêtre, afin qu'on ne pût pas ignorer d'où venait le secours, et s'était prudemment retiré à l'écart pour laisser à la belle affligée tout le temps nécessaire pour répondre. Quand il jugea qu'un temps suffisant s'était écoulé, il retourna à la fenêtre et remarqua avec autant de surprise que de joie que les rideaux avaient été relevés.

Il s'empressa de tirer le fil, bien certain qu'au bout était la réponse désirée.

Son cœur battait avec précipitation, sa main tremblait. Il se fût agi d'une lettre d'amour, qu'il n'eût pas éprouvé à ce moment une émotion plus violente.

En un instant la lettre fut entre ses mains.

Un nuage passa alors sur ses yeux, tout son sang reflua vers son cœur, et ses doigts froissèrent le papier avec une anxiété haletante. Enfin il l'ouvrit et lut :

« Monsieur,

« Défiez-vous de votre courage et de votre dévoûment, l'un et l'autre pourraient vous jeter dans une entreprise dont vous ne sortiriez pas sain et sauf. La jeune femme que vous voulez secourir n'a que faire de votre aide, et je ne dois pas vous laisser ignorer qu'à la moindre tentative de votre part, je n'hésiterais pas à vous passer mon épée au travers du corps. »

La lettre n'était pas signée.

Horace sentit à cette lecture le rouge de l'indignation et de la colère lui monter au visage. C'était un défi sanglant qu'on lui jetait; il jura de se venger et de ne pas laisser impuni un semblable outrage.

Du reste, il n'y avait plus à hésiter : il fallait ou tout tenter ou tout abandonner. Il appela Plantin. Celui-ci accourut.

— Plantin, lui dit-il d'une voix brève et rapide, tu m'es dévoué, n'est-il pas vrai ?

— Qui peut en faire douter monsieur le comte? répondit Plantin.

— Non, Plantin, non, je ne doute pas de ton dévoûment, mais dans ce moment, j'ai besoin de tout ton courage et de tout ton sang-froid.

— Que faut-il faire?

— D'abord demander à l'hôtellier deux planches d'une longueur suffisante, pour que, placées sur notre fenêtre, elles puissent atteindre à celle de vis-à-vis.

— Monsieur le comte voudrait-il?... objecta timidement Plantin.

— Je veux ce que je veux, répondit le jeune comte avec impétuosité, obéis et sans objection.

Quand Plantin eut apporté les deux planches demandées, et qu'elles furent assujetties tant bien que mal sur le bord de chacune des deux fenêtres, Horace tira son épée du fourreau et dit à son valet qui le regardait avec une triste stupéfaction.

— Maintenant, arme-toi de mes pistolets.

Plantin alla prendre les pistolets.

— Sont-ils chargés ? demanda encore Horace.

Plantin les examina et dit :

— Ils sont chargés.

— Cela étant, s'écria Horace, arme-les et suis-moi.

Et plaçant son épée entre ses dents, il posa un pied sur la fenêtre et se disposa à monter.

Mais au même instant quelques coups frappés à la porte détournèrent son attention.

— On frappe! dit Plantin à voix basse.

— En es-tu sûr ? fit Horace.

Les coups redoublèrent.

Horace descendit et Plantin alla ouvrir.

— M. Horace de Forsauz, demanda une voix inconnue.

— C'est moi ! dit Horace en s'avançant.

L'inconnu s'inclina et entra.

Horace le reconnut aussitôt.

C'était l'homme qu'il avait aperçu la veille auprès de la jeune femme.

III.

BLANC. — VERT. — ROUGE.

Cet homme avait une figure ignoble. Il portait le front déprimé, les cheveux ras; ses yeux brillaient à fleur de tête. L'ensemble de cette physionomie était quelque chose de repoussant.

Il avait la tête ronde, son cou disparaissait dans ses épaules, et il ne fallait rien moins que ses jambes solides et robustes, pour porter son ventre aux proportions fabuleuses. — Une verrue monstrueuse était plantée sur la narine gauche de son nez énorme.

Cette verrue avait une existence personnelle singulière :

Quand l'homme dont elle ornait le visage se sentait tourmenté d'une colère sourde, mais implacable, elle prenait une teinte vert-pomme très prononcée ; quand il était en gaîté, elle devenait écarlate ; quand il avait peur, elle pâlissait. C'était une sorte de thermomètre qui donnait à ceux qui le connaissaient, la mesure exacte de ce qui se passait au dedans de cet homme.

Dire ce qu'il était n'est pas facile : nous aimons mieux le laisser deviner à nos lecteurs.

Il avait successivement rempli plusieurs emplois peu honorables, et s'était enfin fixé à celui qu'il exerçait dans le moment. Ceux qui connaissaient son nom, sans connaître l'homme, le craignaient et évitaient toute relation avec lui ; ceux qui ne connaissaient pas son nom, mais qui connaissaient l'homme, prenaient un soin extrême de ne pas l'offenser, et mettaient dans leurs relations avec lui toute la déférence, tout le respect qui paraissaient être dûs aux fonctions dont il était revêtu.

Il s'appelait Marchant.

Horace, qui connaissait l'homme sans con-

naître son nom, et qui n'avait aucune raison de le craindre, s'inclina dès qu'il le vit entrer, et lui offrit un siège.

M. Marchant remercia d'un signe de tête et s'assit.

— Puis-je savoir, dit alors Horace d'un ton froid et digne, ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— L'intérêt que je vous porte, monsieur le comte, répondit M. Marchant en s'inclinant de nouveau.

— Quel intérêt ? demanda Horace étonné.

— Il est bien simple, répartit M. Marchant, que je m'intéresse à ceux qui prennent tant de part aux malheurs de ma nièce.

— Votre nièce ? fit Horace.

— Ma nièce, répéta M. Marchant... Mademoiselle Agnès de Surville.

Le jeune comte de Forsauz réfléchit un moment, puis fixant sur l'inconnu un regard vif et perçant :

— Que mademoiselle de Surville soit votre nièce, monsieur, lui dit-il, ce dont je doute, je vous l'avoue franchement, cette raison ne justifie en aucune façon la violence dont vous usez envers elle, et, quoiqu'il doive en arriver, je vous jure, monsieur, qu'elle peut compter sur le secours de mon épée.

— C'est précisément pour vous désabuser à ce sujet, que j'ai pris la peine de venir vous trouver, répondit M. Marchant : vous êtes jeune, monsieur, l'idée d'un généreux dévoûment vous a séduit, et vous n'avez pas, sans doute, mûrement réfléchi aux dangers auxquels vous alliez vous exposer.

— Quels que soient ces dangers, je les braverai ! fit Horace.

— J'espère encore assez de votre bon sens, pour croire que ne vous jetterez pas dans cette folle entreprise !

— Eh bien ! voyez donc ! s'écria Horace, à qui ces paroles parurent une sorte de défi.

Et d'un mouvement spontané, il entraîna M. Marchant vers la fenêtre, et lui montra les deux planches qu'il y avait jetées à la hâte. Puis, comme il vit l'étonnement se trahir en signes non équivoques sur le visage de son interlocuteur :

— Au moment où vous êtes entré, ajouta-t-il, j'avais mon épée entre les dents, mon valet s'était armé de mes pistolets, et tous les deux nous allions tenter une descente dans votre demeure...

Marchant, surpris de tant d'audace et d'impétuosité, promena sérieusement son regard d'Horace à Plantin, et de Plantin à Horace ; mais quand cet étonnement passager se fut apaisé, il reprit son calme habituel et un sourire béat vint agiter ses lèvres.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit-il après une pause, je me félicite doublement, monsieur le comte, d'être arrivé assez à temps pour vous empêcher d'accomplir une folie qui vous eût coûté cher.

— Que voulez-vous dire, fit Horace, que l'impassibilité de M. Marchant confondait.

— Cela veut dire, poursuivit ce dernier, qu'à l'heure qu'il est, vous seriez vraisemblablement à la Bastille !

— A la Bastille ! dit Horace.

— A la Bastille ! répéta machinalement Plantin.

— Lisez plutôt... dit M. Marchant.

Et en parlant ainsi, il tendit à Horace un parchemin, que celui-ci saisit avec vivacité.

— Une lettre de cachet ! murmura-t-il dès qu'il en eut parcouru les premières lignes.

— Oui vraiment, répondit M. Marchant, une lettre de cachet ; vous pouvez remarquer que le nom de la personne à écrouer est en blanc, ce qui laisse toute facilité au possesseur de la dite lettre. Vous le voyez, monsieur le comte, il a tenu à bien peu de chose que vous ne fussiez privé d'ici longtemps de voir et connaître Paris ; mais, ajouta-t-il en reprenant des mains d'Horace le parchemin que celui-ci ne songeait même pas à retenir, ce qui est différé n'est pas perdu, et au train dont vous y allez, je crois qu'il ne se passera pas de longues heures avant que cette lettre ne trouve son emploi !...

Cependant Horace ne disait mot, il n'écoutait plus, il songeait !

Ce nom terrible *la Bastille* était tombé tout à coup au milieu de ses élans d'enthousiasme, de générosité et de dévoûment, et l'avait arrêté dans ses plus solides résolutions. Il se rappelait confusément ce mot sanglant pour l'avoir entendu prononcer naguère par son père et par Plantin avec une terreur glaciale ; c'était pour son esprit comme une tombe immense où, l'on enfouissait vivantes les innocentes victimes d'un despotisme révoltant. Tout enfant, il avait vu ce grand et sombre symbole se dresser dans ses rêves, avec ses cachots humides et infects, ses instruments de torture, ses geôliers ; il avait entrevu, dans la clarté douteuse de ses corridors sombres, les silhouettes pâles et décharnées de ses éternels prisonniers, il avait entendu le bruit sinistre des réchauds, le grincement des fers sur les dalles, les déchirants sanglots des victimes, et, pâle, suant, effaré, il s'était bien souvent réveillé en croyant sentir sur son épaule frissonnante la main sanglante et froide du bourreau.

Pendant bien longtemps, Horace n'avait pu secouer la préoccupation fatale que lui jetait ce souvenir, et il traînait partout avec lui jusque dans la réalité, quelques vertiges terrifiants de ses nuits !

Comment pourrait-il vaincre d'ailleurs ce fantôme d'épouvante auquel l'éloignement avait si longtemps prêté, à ses yeux, des formes gigantesques ; il savait que la Bastille était incessamment ouverte pour recevoir les malheu-

reux qu'une fantaisie royale ou le caprice d'un courtisan y envoyait mourir ; il savait que les portes qui s'ouvraient pour ces infortunés, se refermaient aussitôt sur eux comme la pierre des tombeaux ; il savait que la plus légère faute suffisait et tenait lieu de crime ; que bien des hommes qui comme lui, Horace, n'avaient jamais forfait à leur honneur ni à leur roi, y étaient descendus pour n'en plus remonter... Il y avait là de quoi épouvanter de plus solides courages, des dévoûments plus éprouvés ! Pourtant il ne put se résoudre à s'avouer ainsi vaincu, sans chercher une dernière fois à sauver cette femme qu'il n'aimait pas, mais vers laquelle il était emporté par une sympathique pitié.

— Monsieur, dit-il à Marchant d'une voix ferme où ne se décélait aucune crainte, je vois que vous êtes puissant, et je suis presque tenté de vous remercier de m'en avoir prévenu. Mais les choses n'en subsistent pas moins que par le passé, et les moyens que vous êtes décidé à employer me confirment dans l'opinion que j'avais, que vos projets ne sont nullement louables, et que Mlle de Surville est, entre vos mains, une victime que vous voulez sacrifier à votre intérêt personnel. Tout homme d'honneur doit s'opposer à de tels projets et vos menaces ne feront rien changer à mes résolutions.

— C'est fâcheux ! c'est fâcheux ! murmura M. Marchant, je serai desolé d'en venir avec vous aux moyens qui peuvent compromettre votre existence.

— Mon parti est pris, répondit vivement Horace, et je saurai vous prévenir.

— Que comptez-vous faire ?

Au lieu de répondre, Horace désigna la porte à Plantin d'un geste impérieux.

— Là ! Plantin, lui dit-il d'une voix vibrante, arme les pistolets et ajuste droit. . .

Puis, se tournant en même temps vers Marchant, dont la position devenait embarrassante :

— Monsieur, lui dit-il en tirant son épée du fourreau, vous êtes ici en mon pouvoir, songez-y bien ; ici, j'ordonne et je suis obéi... Exécutez-vous donc de bonne grâce !

La verrue de M. Marchant avait pris une teinte mélancolique :

— Qu'espérez-vous obtenir, demanda-t-il avec quelque inquiétude.

— La liberté de Mademoiselle de Surville ! répondit Horace.

Quelque chose d'anormal se passait en ce moment au dedans de Marchant. Au lieu de soutenir bravement la couleur qu'elle avait prise, sa verrue tourna d'abord au vert pomme, et par un caprice singulier, elle se fixa définitivement, et s'en tint au rouge foncé.

Sans faire plus de cas de la menace résolue qu'Horace lui avait jetée ni des deux pistolets que Plantin pointait courageusement sur lui, il s'assit tranquillement sur sa chaise ; et les regardant tous les deux alternativement avec un calme et une impassibilité parfaite :

— Monsieur le comte, dit-il enfin, voulez-vous m'accompagner ce soir chez la Dubois ?

Le ton flegmatique dont ces paroles furent prononcées contrastaient grotesquement avec le mouvement tant soit peu dramatique et théâtral dont Horace s'était servi pour formuler ses menaces. Ce dernier comprit que ses menaces n'avaient pas porté, et il en conçut un cruel dépit ; néanmoins, il ne voulut en rien le faire paraître.

— Plaisantez-vous, monsieur ? demanda-t-il à son interlocuteur, et pensez-vous pouvoir vous railler impunément de la parole et de la foi d'un gentilhomme ?

— Je ne raille nullement, repartit Marchant ; je demande simplement à M. le comte s'il me veut faire l'honneur de m'accompagner chez la Dubois. . .

Puis, comme Horace ne trouvait rien à répondre et demeurait muet, il ajouta :

— La Dubois, monsieur le comte, est une femme galante comme on en voit beaucoup à Paris ; elle tient un des cercles les mieux fréquentés de la capitale ; vous y rencontrerez beaucoup de savants, des poètes, de grands seigneurs et des femmes à la mode ; on y danse, on y chante, on y cause, on y joue et on y soupe ! . . . Vous apprendrez là, mieux que partout ailleurs, comme l'on vit à Paris et de quelle façon l'on s'y comporte. C'est une excellente école pour les jeunes gens qui arrivent et j'aurais un fils, que je ne le conduirais pas autre part.

M. Marchant attendit une réponse ; mais Horace ne savait encore que penser de ce qu'il entendait ; ni s'il devait accepter l'offre de cet homme qu'il ne connaissait jusqu'à présent que sous des rapports fort peu honorables. Le nom de la Dubois était venu jusqu'au fond de sa province, et en l'entendant prononcer ainsi tout-à-coup, il avait été singulièrement surpris. Il savait que la Dubois avait tenu naguère le sceptre de la galanterie, qu'elle attirait encore autour d'elle tout ce que Paris possédait alors de femmes jolies et de seigneurs à la mode, que l'on trouvait dans ses salons la réunion la plus attrayante, des femmes aux mœurs faciles et élégantes. Marchant lui offrait là une occasion qui ne se représenterait peut-être jamais. Il était très difficile d'aller chez la Dubois ; c'était un titre que d'être reçu chez elle, et plus d'un jeune gentilhomme avait dû attendre de longues années avant d'y être admis. D'ailleurs pourquoi se serait-il attiré la haine de cet homme, que tout devait lui faire considérer comme puissant. Mlle de Surville lui était inconnue, il ne l'avait vue qu'une fois ; selon toute probabilité, il ne la reverrait plus. Après tout, accepter l'invitation de Marchant, c'était encore servir Mlle de Surville. Par ce moyen,

en effet, il pouvait parvenir à connaître les antécédents de Marchant, et aussi ce qu'il devait craindre ou espérer en essayant de mettre obstacle à ses projets. Il comptait, une fois chez la Dubois, découvrir quelque trace du complot dont Mlle de Surville paraissait devoir être la victime.

— J'espère bien, dit Marchant en voyant Horace pensif et irrésolu, que vous avez chassé loin de vous ces folles idées qui vous ont tout à l'heure un instant troublé la raison, et que vous ne pensez plus à Mlle de Surville. Il serait vraiment regrettable que vous y missiez tant d'obstination ; car, je vous l'ai dit, et croyez moi quand je vous le répete, la moindre tentative de votre part serait punie de la Bastille.

Ces paroles, prononcées d'un ton presque solennel et grave, achevèrent de décider Horace.

— Qu'il en soit donc comme vous le voulez, dit-il en étouffant un soupir et en remettant son épée au fourreau, j'accepte l'offre que vous m'avez faite, et je vous attendrai ce soir.

— A la bonne heure ! s'écria M. Marchant ; je savais bien que vous redeviendriez raisonnable; ce soir, je viendrai vous prendre.

— A quelle heure ? demanda Horace.

— A neuf heures, répondit Marchant.

Comme il s'apprêtait à sortir, un valet à riche livrée entra et demanda M. Horace de Forsauz.

Plantin indiqua ce dernier.

— De la part de M. Roger de Villepreux, dit le valet en présentant une lettre.

Au nom de Roger de Villepreux, Marchant s'était arrêté subitement et était revenu sur ses pas.

— Vous connaissez M. de Villepreux ? demanda-t-il à Horace en fixant sur lui ses regards inquiets.

— Mon Dieu ! nullement, répondit Horace ; c'est un jeune hommeque j'ai rencontré en arrivant à Paris sur le Pont Neuf, et avec lequel j'ai eu la maladresse de me prendre de querelle.

Marchant parut satisfait de l'explication et disparut.

Horace se tourna alors vers le valet de Roger:

— Dites à votre maître, mon ami, que je regrette vivement que des circonstances imprévues qu'il ne m'explique pas, m'aient privé du plaisir de faire sa connaissance, mais que je me tiendrai toujours à sa disposition.

Le valet salua et sortit.

IV.

UNE SOIRÉE CHEZ LA DUBOIS.

La Dubois demeurait alors dans la rue Neuve des-Petits-Champs.

Elle y avait un appartement splendide, où venaient successivement la visiter les personnages les plus éminents de la noblesse, de la robe et de la finance. La Dubois n'était plus jeune, mais elle s'était fait autrefois bon nombre d'amis qui avaient vieilli près d'elle, et n'avaient pas perdu le souvenir des faveurs qu'elle leur avait accordées dans des temps meilleurs. Elle possédait au suprême degré l'esprit de l'époque ; elle avait également beaucoup d'esprit et beaucoup de tolérance, et savait pardonner aux femmes qui portaient alors le sceptre éphémère de la galanterie les faiblesses qu'on eût pu trouver à lui reprocher dans l'histoire de son passé.

C'était une femme comme il y en avait beaucoup à cette époque, et surtout comme il en fallait. Sans remords pour leurs propres fautes, elles semblaient avoir été créées et mises au monde exprès pour faire l'éducation galante des jeunes filles, et jeter quelques consolations sur les regrets amers des vieilles femmes. Aussi la Dubois était-elle fort aimée. Sans parler des hommes, qui trouvaient toujours chez elle une société assez bien choisie, et un cercle éblouissant de femmes jeunes et parées, les femmes étaient sûres d'y rencontrer toute la bienveillance qui pouvait assurer leurs premiers succès, et guider leurs premiers pas dans cette route si glissante, si difficile, hélas ! et si fréquentée. Bien des intrigues s'y nouaient, on y cotait la vertu, on y marchandait l'honneur, et tout cela au milieu des plus étourdissantes folies, des plus entraînantes ivresses, c'était la vie alors : un bon mot, un baiser ! La société du dix-huitième siècle se voyant mourir, il semble qu'elle ait eu la prescience de sa fin prochaine, qu'elle ait voulu, par ses joyeuses saturnales, étouffer le bruit des pas de la Mort qui approchait !

Lorsque M. Marchant entra dans les appartements de la Dubois, suivi à peu de distance par le jeune comte Horace de Forsauz, il y avait déjà foule, et les conversations et les parties étaient déjà fort animées.

Horace fut frappé, en entrant, de cette atmosphère chaude et lourde, et presque ébloui de la profusion des lumières et de l'éclat des parures. C'était un bruit confus de rires moqueurs et invitants, de chuchottements mystérieux échangés dans la pénombre des boudoirs retirés, de pièces d'or roulant sur les tapis, les femmes radieuses, folles, presque échevelées, les épaules nues, passaient devant les yeux, et laissaient bien longtemps après, derrière elles, ces âpres et enivrantes émanations qui échauffent le cœur et troublent la raison de l'homme. C'était la première fois qu'un semblable spectacle frappait le regard d'Horace, c'était la première fois qu'une semblable sensation s'emparait de son âme, et il en fut étourdi, épouvanté !...

Cependant, si, à travers les premiers éblouissements du bal, il avait pu observer la conte-

nance de son compagnon et la figure qu'il faisait au milieu de toute cette foule titrée, il eût conçu vraisemblablement, de son importance, une bonne et salutaire opinion.

Plusieurs grands seigneurs n'avaient pas dédaigné de lui toucher la main, d'autres l'avaient salué avec une bienveillante déférence; ceux-ci, plus familiers, étaient venus lui parler à voix basse; ceux là, plus craintifs ou plus honorables peut-être, s'étaient prudemment tenus à l'écart et l'avaient évité. Les femmes surtout s'étaient précipitées à l'envi sur son passage. Mais Marchant avait passé calme et froid au milieu de leurs caresses et de leurs adulations. Quelques-unes, pourtant, furent assez heureuses pour attirer ses regards; il leur dit quelques paroles flatteuses au passage, et on les vit aussitôt reprendre leur place, le front radieux et les lèvres souriantes.

Après qu'Horace eut été présenté à la Dubois, il abandonna son introducteur, et courut se mêler et se perdre dans la foule agitée des promeneurs. Un feu brûlant circulait dans ses veines, il avait besoin de respirer à pleine poitrine cette atmosphère qui l'embrassait; il voulait voir, sentir, toucher ces robes de soie dont le frôlement seul le faisait frissonner.

M. Marchant s'était assis auprès de la Dubois, et, tout en promenant son regard distrait à travers les salons encombrés, il avait commencé avec la courtisane une conversation à voix basse.

— Et où en sont vos projets? lui demanda la Dubois d'un ton moitié souriant, moitié inquiet.

— Hum! répondit Marchant, la petite fait la difficile; nous aurons de la peine, je crois, à vaincre sa répugnance.

— Tant d'autres à sa place seraient heureuses et flattées, objecta la Dubois, en étouffant un soupir que lui arrachaient sans doute le souvenir et le regret d'un passé perdu à tout jamais. — Et quand comptez-vous l'emmener à Versailles? ajouta-t-elle en reprenant aussitôt sa sérénité.

— Je ne sais encore, dit Marchant; il faut, auparavant, que cette affaire soit en partie étouffée.

— La mère a donc fait des démarches?

— La mère se désole; elle pleure et oublie d'agir : c'est ce qu'il nous faut.

— Mais n'a-t-elle aucun parent?

— Aucun, du moins à Paris.

— Aucun ami?

— Elle attend un jeune gentilhomme, sur l'aide duquel elle compte, m'a-t-on dit, beaucoup.

— Et quel est ce gentilhomme?

— Le comte Horace de Forsauz.

— Le jeune homme que vous m'avez présenté ce soir?

— Précisément.

— Ah! je comprends, vous lui procurez de la distraction.

— Il m'a déjà donné bien du mal, répondit Marchant en souriant, mais j'en viendrai à bout.

Il y eut alors un moment de silence, la Dubois réfléchissait, Marchant regardait.

— Et l'autre? reprit bientôt la vieille courtisane.

— Quel autre? fit Marchant.

— L'amant d'Angélique?

— Ah! ah!

— Roger de Villepreux.

— Oui! oui!

— Qu'en faites-vous?

— Oh! c'est une histoire... figurez-vous que les deux gentilshommes, le comte Horace de Forsauz, et le comte Roger de Villepreux, qui, s'ils avaient été adroits comme il convient de l'être, auraient dû s'entendre et s'unir pour la défense de la jeune fille, se sont réciproquement insultés avant-hier sur le Pont-Neuf, et ont failli se couper la gorge.

— Vraiment?

— C'est comme je vous le dis...

— Oh! la bonne comédie!

— S'ils se rencontrent, notre affaire est bonne, et vous savez, ma chère Dubois, que vous êtes toujours de moitié dans les bénéfices.

Il y eut encore un moment de silence, qu'interrompit tout-à-coup une exclamation presque effrayée de la Dubois.

— A propos, dit-elle à Marchant, elle est ici...

— De qui voulez-vous parler? demanda Marchant.

— De la comtesse...

— Vous raillez sans doute.

— Je ne raille nullement.

— Qu'est-elle venue faire?

— Je l'ignore.

— Saurait-elle quelque chose? murmura Marchant en devenant pensif.

— Cela se pourrait bien... elle sait tout...

— Et où est-elle?

— Dans le boudoir de gauche.

— J'y vais...

— Pas d'imprudence, surtout! objecta la Dubois en le retenant.

— Soyez tranquille, répondit Marchant... je ne suis pas né d'aujourd'hui, et il y a longtemps que je la connais.

En disant ces mots, il se mêla à la foule, fit quelques tours insignifiants à travers les grands appartements, et disparut.

Horace s'était laissé emporter par les flots d'hommes et de femmes qui se balançaient, pleins de murmures et de parfums, au milieu des salons encombrés. Il allait et venait sourdement agité, suspendant son regard au regard ardemment voluptueux des femmes, cherchant à comprimer les élans de cette joie immense qui emplissait sa poitrine et noyait son cœur,

luttant en vain contre ces désirs de possession qui, pour la première fois, brûlaient ses chairs avec une violence âpre et désordonnée. Mais tout ce qu'il faisait pour étouffer ces ardeurs insensées ne servait qu'à les alimenter, et il ne retombait haletant, épuisé dans ces langueurs provocantes, que pour se relever bientôt, et recommencer la lutte avec une nouvelle fureur.

Toutes ces femmes étaient rieuses, folles, parées, belles surtout, belles de plaisir, d'amour et de volupté ; elles avaient des regards brûlants ou noyés de langueur, des lèvres humides ou chaudement colorées ; leur chevelure, aux reflets de soie, ruisselait abondamment sur leurs épaules nues. On lisait dans leurs yeux ou sur leur front, la gaîté d'un souvenir sans remords, ou l'insouciance d'un présent sans lendemain. Jamais la veille n'avait flétri leur peau si blanche, si ce n'est la veille du plaisir ; et ces prêtresses de la volupté ne demandaient pas même aux joies excitantes, auxquelles elles se livraient, l'oubli passager d'un avenir incertain.

Horace suivait avec ardeur les mouvements qui l'attiraient et le repoussaient alternativement ; un sourire l'enivrait, un regard l'illuminait ; sa physionomie prenait successivement des reflets tristes ou radieux, selon que ces femmes lui jetaient en passant, dans leurs longues œillades voilées ou caressantes, des refus ou des promesses. Il sentait une lassitude s'emparer insensiblement de tous ses organes, et essayait en vain de lutter contre cette fatigue voluptueuse qui l'envahissait de toutes parts. Enfin, épuisé de tant de surexcitations nerveuses, il s'arracha violemment des appartements où se trouvait la foule, et courut se réfugier dans les boudoirs retirés Une fois là, la fièvre qui le dévorait s'apaisa peu à peu, et une sorte d'émotion langoureuse lui succéda ; il se jeta sur un sopha, et n'entendit plus bientôt que les notes fugitives et lointaines du concert qu'il avait fui, et qui venaient, considérablement affaiblies par la distance, le faire encore tressaillir au milieu du silence mystérieux dont il était entouré. Il laissa tomber sa tête dans ses mains et rêva.

Quand il sortit de sa longue rêverie, il fut étonné de se trouver au milieu de ce boudoir, où il se rappelait à peine être venu chercher le calme et le silence. Il jeta autour de lui son regard étonné, et s'il n'eût entendu en ce moment les bruits lointains du bal, il eût cru avoir rêvé véritablement. Cependant les bruits avaient perdu de leur éclat ; Horace jugea qu'il devait être tard, et songea à se retirer ; mais comme il allait se lever, un objet qu'il n'avait pu encore distinguer aux clartés des lampes, vint tout-à-coup fixer son attention. Il regarda... c'était une femme !... Cette femme était simplement vêtue, mais, sous la simplicité de sa mise, il était impossible de ne pas remarquer un air particulier de noblesse et de distinction. Comme Horace, sans doute, elle était venue chercher dans cette partie retirée des appartements, un peu de solitude et de recueillement ; et, comme lui, elle s'était oubliée loin du bal, dans l'enchantement d'une longue rêverie.

Un de ses bras, appuyé sur une petite table, soutenait nonchalamment sa tête aux lignes pures et correctes ; son autre main retombait sur ses genoux.

Dès qu'il la vit, Horace demeura stupéfait ; jamais il n'avait contemplé tant de beauté et de grâces, jamais son œil ne s'était arrêté sur des contours aussi harmonieux, jamais sa pensée n'avait osé rêver tant de charme et de chasteté réunis !

A la voir ainsi soucieuse et pensive, rêveuse et mélancolique, on l'eût prise volontiers pour une reine déchue, dont le front découronné semblait garder encore l'empreinte de la majesté royale.

Horace se leva et fit un pas vers elle.

Mais, avec quelque précaution que ce mouvement eût été fait, la jeune femme l'entendit, et elle releva vivement la tête : elle ne parut ni surprise ni mécontente d'apercevoir Horace. Puis, comme si, après un prompt retour sur elle-même, elle eût pensé que cette rencontre avec un jeune et beau cavalier pouvait la compromettre, elle imita Horace, et se dirigea vers la porte, comme pour rentrer au bal ; mais il la prévint.

— Vous partez ? lui dit-il en se retrouvant en même temps qu'elle sur le seuil de la porte.

— Mais il me semble, répondit la jeune femme en souriant, qu'il est une heure convenable pour se retirer.

— Quoi ! s'écria Horace, je vous perdrais déjà, après vous avoir à peine entrevue...

— Vous avouerez, reprit la jeune femme avec un enjouement gracieux, que c'est un peu votre faute si nous sommes restés si longtemps l'un près de l'autre sans nous adresser une parole.

— C'est vrai ! fit le jeune comte d'un accent douloureux qui parut émouvoir la femme ; mais qu'importe, reprit-il aussitôt, nous sommes ici loin du bruit et de la foule, nul ne songe à nous, et nous pouvons y rester une heure sans que l'on s'en aperçoive...

— Il y a ici trop de personnes disposées à me trouver en faute.

— Quelles sont ces personnes ? demanda Horace en élevant la voix.

— Ah ! prenez garde, fit observer la jeune femme en portant son index à la hauteur de ses lèvres, par un mouvement d'enfantine malice, si vous prenez ce ton, on ne manquera pas de s'apercevoir de notre absence,

— Vous consentez donc à rester ! fit Horace avec une joie mal contenue.

— Je ne le devrais pas, mais cependant j'y consens.

Ils allèrent s'asseoir sur le sopha qu'Horace venait de quitter, et reprirent leur conversation un instant interrompue.

— Oh ! combien je bénis le ciel de vous avoir placée sur ma route, dit Horace après quelques minutes d'un silence plein d'émotion, et quelle joie c'est pour moi, madame, de vous avoir trouvée dans cette société où je ne connais personne.

— Vous êtes nouvellement arrivé à Paris ? demanda la jeune femme.

— Depuis deux jours seulement.

— Quel est donc votre pays ?

— La Bretagne.

— Et votre nom ?

— Le comte Horace de Forsauz.

— Et que comptez-vous faire à Paris ?

— Je n'en sais rien encore, madame.

— Avez-vous l'intention de suivre la carrière des armes ?

— Probablement.

— Vous avez une mère ?

— Oui, madame, et une sœur.

— Sont-ce là toutes les personnes auxquelles vous soyez attaché par un lien ou un sentiment quelconque ?

— Absolument toutes, madame.

— Quoi ! pas une fiancée, pas même une maîtresse ! s'écria la jeune femme.

— Ni l'une ni l'autre, répondit Horace.

Il se fit un long silence. Horace était visiblement ému ; son interlocutrice ne paraissait pas l'être beaucoup moins. Elle reprit :

— Je suis folle, en vérité, de vous adresser toutes ces questions. Je ferais mieux de vous parler d'autres choses... Voyons, répondez-moi avec franchise. Connaissez-vous Paris ?

— Nullement, madame, dit Horace.

— Y avez-vous été présenté à quelques femmes ?

— A aucune.

— Du moins y avez-vous fait connaissance de quelques hommes ?...

Horace sourit.

— Les essais que j'ai déjà tentés de ce côté n'ont pas été précisément couronnés de succès, répondit-il. Le jour de mon arrivée, mon cheval s'avisa d'aller donner maladroitement du poitrail dans la tête d'un gentilhomme, et de celui-là je me suis fait un adversaire.

— Vous vous êtes battu ?... demanda vivement la jeune femme.

— Non, pas encore, dit Horace, mais j'espère que cela ne tardera pas.

— C'est votre première affaire peut-être ?

— Vraiment, oui.

— Et, sans doute, vous ne savez pas fort bien manier une épée ?...

— Mais je vous demande pardon, madame, j'ai la main passablement sûre, et le coup d'œil assez juste.

— N'importe, monsieur le comte, il y a à Paris des hommes qui ne rougissent pas de faire un métier de ces sortes d'affaires, et qui vous tueraient... Quel est le nom de votre adversaire ?

— Le comte Roger de Villepreux.

L'œil de la jeune femme lança un éclair à ce nom inattendu, et elle saisit le bras d'Horace.

— Monsieur le comte, lui dit-elle avec vivacité, êtes-vous bien sûr que ce soit avec le comte de Villepreux que vous devez vous battre ?

— Parfaitement sûr, madame, répondit Horace.

— En ce cas, monsieur, j'ai un service à vous demander.

— Pour vous, madame, je ferais des choses impossibles !

— Il ne s'agit que d'une chose facile.

— Tant pis !... Quelle est-elle ?

— Ce serait de remettre ce duel de quelques jours.

— Mon Dieu ! madame, ce n'est pas moi que vous devrez remercier de ce service.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai reçu ce matin, du comte de Villepreux lui-même, un billet par lequel il me prie de retarder notre rencontre de quelques jours.

— Et vous avez accepté ?

— J'ai accepté.

— Je vous en remercie.

En disant ces mots, la jeune femme tendit à Horace une main reconnaissante, que celui-ci saisit et garda.

— Je vois, madame, reprit-il après ce nouveau silence et en prenant un ton de douloureuse désespérance, que j'avais tort de me bercer tout à l'heure d'un espoir qui ne m'est plus permis maintenant.

— De quel espoir voulez-vous parler, monsieur le comte ? répondit la jeune femme en recouvrant toute sa sécurité et tout son enjouement.

— Vous vous raillez de moi, poursuivit Horace, vous vous jouez des douleurs qui sont mon partage. Ah ! pourtant, madame, si vous pouviez lire au fond de mon cœur, et voir tout ce qu'il contient en ce moment d'amour et d'adoration, j'en suis sûr, car je vous crois aussi bonne que vous êtes belle, vous auriez pitié des tourments que j'endure, et vous ne partiriez pas d'ici sans me donner un mot d'espoir...

— Je ne comprends pas, objecta son interlocutrice, pourquoi l'espoir que vous aviez conçu tout à l'heure s'est sitôt envolé.

— Vous aimez, madame, je l'ai deviné...

— Et qui avez-vous deviné que j'aimais ?

— Le comte Roger.

— Lui !...

— Oh !... vous vous défendez en vain !

En ce moment, un bruit imperceptible de pas se fit entendre dans la pièce voisine. La jeune femme bondit avec vivacité.

— Nous sommes épiés! s'écria-t-elle.

— Que craignez-vous? dit Horace.

— Tout! je crains tout!... Il faut que je parte!

— Laissez-moi vous accompagner?

— Gardez-vous-en bien!...

— Partirez-vous sans me laisser du moins une parole qui me console?

La jeune femme s'arrêta, tendit encore une fois la main à Horace, et lui dit en souriant :

— Nous nous reverrons, monsieur le comte. A bientôt!

Puis elle franchit le seuil de la porte et disparut.

Horace était resté seul, ému, étourdi, se demandant avec une inquiétude mêlée de joie quel sentiment nouveau et puissant poussait dans son cœur des racines si profondes. Il fit quelques pas pour rentrer dans le bal, et se trouva face à face avec Marchant.

— Hé! hé! lui dit ce dernier dès qu'il l'aperçut, pas mal, pas mal, monsieur le comte, pour un début, vous avez eu la main heureuse...

— Je ne sais ce que vous voulez dire, interrompit Horace en essayant de se soustraire aux poursuites importunes de Marchant.

— Vous êtes discret, bon! vous irez loin, mon cher comte, poursuivit ce dernier. Savez-vous que c'est une des plus jolies femmes de la cour?

— Vous la connaissez!... fit tout à coup le jeune comte, qui se rappelait seulement alors qu'il avait oublié de demander le nom de son inconnue.

— Si je la connais! repartit Marchant; et le roi aussi la connaît...

— Qui donc est-elle? demanda Horace avec une émotion qu'il eût vainement cherché à cacher.

— La comtesse Du Barry! répondit Marchant.

Il fit en même temps un demi-tour sur lui-même, et alla s'asseoir auprès de la Dubois.

V.

UNE SINGULIÈRE PROPOSITION.

— La comtesse Du Barry!... murmura Horace, dès que Marchant l'eut quitté, c'est impossible! Oh! mon Dieu! un instant j'avais cru à la possibilité de cet amour, il faut y renoncer.

Il se mêla de nouveau à la foule, pour essayer de se soustraire à sa préoccupation; mais il était triste, découragé; les bruits du bal étaient impuissants à le distraire.

Bien qu'il ne doutât pas que cette femme ne fût réellement la comtesse Du Barry, ainsi que le lui avait dit Marchant, il demandait à son esprit des raisons de ne pas croire que cela fût, et fuyait avec terreur devant la réalité! Et puis, dans sa naïveté provinciale, Horace avait toujours pensé que le vice se révèle chez la courtisane par certaines marques indélébiles, et il s'étonnait, en se rappelant l'image de la comtesse, de n'avoir que de l'admiration et de l'amour pour son visage si pur, ses formes si délicatement harmonieuses, sa mise si chastement simple. Il s'indignait contre lui-même de se sentir aussi vivement ému au seul souvenir des quelques instants qu'il avait passés près d'elle et se promettait de l'oublier dès qu'il aurait franchi le seuil de cette demeure où il l'avait rencontrée.

Mais quoi qu'il fit, l'image de la comtesse revenait sans cesse à son esprit, et la jalousie lui mordait le cœur, lorsqu'il venait à se rappeler l'intérêt que la Du Barry avait témoigné au comte de Villepreux.

Dans un moment où, en proie à une vive agitation, il parcourait les appartements de la Dubois, allant des salons aux boudoirs et des boudoirs aux salons, il crut voir passer à ses côtés et disparaître aussitôt le comte Roger de Villepreux lui-même. Un nuage glissa sur ses yeux et la jalousie descendit plus profondément encore dans son cœur.

Le comte Roger avait paru ne vouloir pas le reconnaître, et s'était éloigné; Horace se mit sur ses traces, et, au bout de quelques minutes, il le rejoignit.

Le comte Roger ne pouvait l'éviter, il fit quelques pas et entra dans un boudoir. Ils s'y trouvèrent seuls.

— Je vous cherchais, monsieur le comte, dit Horace en abordant Roger.

— Et moi je vous fuyais, répondit Roger.

— Comment cela? fit Horace étonné.

— N'avez-vous pas reçu ma lettre?

— Je l'ai reçue.

— Et vous consentez à remettre notre rencontre?

— De tout mon cœur.

— Alors je n'ai plus, pour le moment, qu'un service à réclamer de vous.

— Lequel?

— Celui de ne pas me reconnaître, avant que je ne vous reconnaisse moi-même...

— Mais quel motif?... objecta Horace dont l'étonnement allait croissant.

— Oh! des motifs graves! répondit Roger, des motifs très graves, que je regrette de ne pouvoir encore vous confier!...

— Vous partez?

— Je vais saluer la Dubois, et je me retire...

— A bientôt donc?

— A bientôt.

Horace rentra immédiatement dans les salons et alla se jeter plutôt que s'asseoir dans un fauteuil, non loin de la Dubois.

Marchant venait de se placer près de cette dernière.

— Eh bien ! lui dit celle-ci, dès qu'elle le vit revenir, l'avez-vous vue ?...

— Je l'ai vue, répondit Marchant, la fortune me sourit.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— D'abord, dit Marchant, si elle sait quelque chose, elle ne sait pas tout, car, pendant qu'un grand danger la menace, elle ne se serait pas amusée à faire l'amour dans un boudoir avec un jeune comte de notre connaissance.

— Horace ! fit la Dubois.

— Lui-même ! répondit Marchant.

— Savez-vous qu'il n'est pas mal, le jeune comte.

— Je le crois bien, répondit Marchant ; plus de vingt femmes m'ont déjà demandé son nom et son adresse.

La Dubois sourit : c'est le seul mode d'improbation qu'on lui connût.

— Mais enfin, reprit-elle bientôt, vous ne me dites pas...

— C'est cependant bien clair, dit Marchant, si la comtesse s'amuse à aimer, elle ne saura rien de nos projets.

— C'est juste.

— D'ailleurs, ajouta-t-il en baissant la voix, il y a un moyen de mettre fin à toutes nos craintes, relativement à Roger et à Horace.

— Quel moyen ?

— Il faut qu'ils se rencontrent.

— Mais où trouver Roger ? objecta la Dubois.

— Ici...

— Chez moi ?

— Je viens de le voir.

— C'est impossible !

— Regardez plutôt, le voilà.

Un beau et grand jeune homme, dont la physionomie avait quelques rapports avec celle d'Horace, entrait en ce moment : il fut salué du nom de Roger de Villepreux, par quelques seigneurs qui se trouvaient sur son passage. Il était considérablement pâle, un air de profonde tristesse était répandu sur ses traits ; c'est à peine s'il répondit aux marques d'intérêt et de sympathie qu'il recueillait sur son chemin.

Il marcha vers la Dubois.

— Mais comment faire ? demanda celle-ci à Marchant.

— Rien de plus facile, répondit ce dernier, écoutez-moi.

Alors ils baissèrent encore davantage leurs voix, jusqu'au moment où la Dubois releva la tête, en jetant un éclat de rire qui fut entendu dans tout l'appartement.

La Dubois riait à ravir.

Roger de Villepreux se trouvait alors à deux pas d'elle. Il s'arrêta et la regarda fixement, sans paraître le moins du monde disposé à partager son hilarité.

— Bonsoir, cher comte, dit la Dubois en l'accueillant de sa plus charmante inclination de tête, justement monsieur—elle désignait Marchant—me racontait à votre sujet une aventure des plus singulières.

— Quelle aventure ? demanda froidement Roger.

— Mais elle n'est pas si ancienne, répartit la Dubois, pour que vous puissiez déjà l'avoir oubliée...

— Je vous jure que je ne m'en souviens guère, dit encore Roger.

— Quoi ! cette rencontre sur le Pont-Neuf, avec le jeune comte Horace de Forsauz...

Roger devint plus pâle, et regarda autour de lui, comme pour s'assurer que les paroles de la Dubois n'avaient pas été entendues.

Mais déjà un groupe de curieux faisait cercle à ses côtés : il fronça le sourcil et reprit :

— Parbleu, dit-il, vous me la remettez en mémoire, Dieu me damne, j'allais l'oublier, et je vous remercie de me l'avoir rappelée.

Puis, se dirigeant vers Horace qui, encore à demi plongé dans ses rêves, se demandait à quelle occasion son nom venait d'être mêlé à cette conversation.

— Bonsoir, cher comte, ajouta-t-il d'une voix assez élevée pour que chacun l'entendît et en essayant de sourire, c'est donc demain que nous nous coupons la gorge ?

— Mais, balbutia Horace.

— Acceptez !... lui dit Roger à voix basse.

— C'est demain, oui, répondit Horace, et je vais aller de ce pas m'y préparer, en prenant un peu de repos.

Et comme il se levait et se disposait à sortir, Roger le suivit.

— Vous rentrez chez vous ? lui demanda-t-il.

— Comme vous le dites, répondit Horace.

— En ce cas, poursuivit Roger, puis-je vous prier de me rendre encore un service ?

— Lequel ? demanda Horace.

— Je désire vous entretenir quelques instans.

— Moi ?

— Vous même...

— Eh bien ! comme vous voudrez, causons..

— Non ! non ! pas ici... Mille regards nous épient en ce moment... Chez vous, dans une heure.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Impossible ! répondit Roger ; il est important que l'on ne nous voie pas sortir ensemble, et d'ailleurs j'ai autre chose à faire d'ici-là.

— Allons ! fit Horace avec une certaine gaîté insouciante, j'avais envie de dormir, mais je vous attendrai... Je ne puis pas moins faire pour un homme avec lequel je vais me couper la gorge demain.

— Merci ! merci ! dit Roger.

Et ils se séparèrent.

En rentrant à l'hôtel de la *Boule-d'Or*, Horace trouva Plantin qui commençait à prendre

de l'inquiétude de l'absence prolongée de son maître.

— Plantin! lui dit ce dernier après s'être déchaussé et avoir jeté son épée et son chapeau sur son lit, demain tu sortiras de bonne heure et tu te mettras à la recherche des dames de Méranges.

— Oui, monsieur le comte, répondit le Caleb breton.

— Dès que tu les auras trouvées, tu les assureras de mon respect et de mon dévoûment, et tu demanderas à Mme de Méranges à quelle heure je pourrai me présenter moi-même à son hôtel. Ensuite tu viendras me trouver : j'aurai peut-être besoin alors de tes bons services.

Plantin ne répondit pas, et s'apprêta silencieusement à aider son maître à se mettre au lit.

— Non, merci, dit Horace en le repoussant doucement ; j'allais oublier de te dire que j'attends quelqu'un...

Plantin rougit et baissa pudiquement les yeux. Horace s'amusa un instant de la contenance embarrassée de son valet.

— Allons ! allons ! rassure-toi, lui dit-il ensuite en lui frappant familièrement sur l'épaule ; il n'y a rien là qui doive te scandaliser. La personne que j'attends est le comte de Villepreux.

Plantin tressaillit.

— Comment ! s'écria-t-il, le jeune homme du Pont-Neuf !...

— Précisément.

— Alors, monsieur le comte ne se bat pas avec lui.

— Nous sommes les meilleurs amis du monde... Seulement, comme le comte Roger désire m'entretenir quelques instants seul, dès qu'il sera arrivé...

— Je me retirerai, dit vivement Plantin, sans donner à son maître le temps d'achever.

Le comte Roger ne se fit pas attendre ; il arriva à l'heure dite.

Roger était un grand jeune homme pâle, aux cheveux noirs ; il avait l'allure insolente et chevaleresque d'un grand seigneur, et portait son nom et son épée comme jamais comte ne les avait encore portés. D'ordinaire, il habitait Versailles, et fréquentait la cour, où il menait grand train et joyeuse vie ; ce n'était guère que depuis quelques mois seulement que ses amis et ses maîtresses l'avaient vu avec surprise se retirer du monde pour aller vivre presque solitaire dans l'hôtel qu'il possédait à Paris. Mais Roger s'était peu inquiété de cette surprise et des mécontentements qui l'avaient suivie, et il n'avait dit à personne le secret de sa retraite.

Dès qu'il fut entré dans la chambre d'Horace, celui-ci fit un signe à Plantin qui se retira aussitôt.

Les deux jeunes gens restèrent seuls.

Plantin ne fut pas plutôt sorti que Roger marcha droit à Horace.

— Monsieur le comte, lui dit-il, nous sommes seuls, n'est-il pas vrai ?

— Vous le voyez, répondit Horace dont le regard se promena un instant autour de l'appartement.

— Et il n'y a autour de nous, ajouta Roger, personne qui puisse nous entendre et recueillir nos paroles ?...

— Personne, que je sache...

— Bien ! C'est que le service que j'ai à vous demander ne peut être interprété honorablement que par un homme d'honneur ; je désire n'être entendu que de vous !

— Vos paroles mourront là, dit Horace portant la main à son cœur.

Il y eut une pause pendant laquelle le comte Roger remercia son adversaire d'un regard reconnaissant.

Il reprit bientôt après :

— Monsieur le comte, dit-il d'une voix grave, la demande que je vais vous faire, le service que je suis venu vous prier de me rendre, est étrange, sans contredit, de la part d'un homme qui porte un nom illustre et une épée dont il s'est toujours servi avec honneur et loyauté ! Mais les circonstances qui me poussent sont plus fortes que ma volonté, et je dois leur obéir. D'ailleurs, vous l'avez vu, j'ai fait, pour reculer cette fatale rencontre, tout ce que j'ai pu ; mais des personnes intéressées à nous séparer, et surtout à précipiter les évènements, nous ont mis ce soir en présence de la manière la plus fâcheuse, et il n'y a plus moyen de remettre la partie...

— Croyez que je le regrette vivement, interrompit Horace.

— Cette rencontre aura donc lieu demain matin, poursuivit Roger, et demain l'un de nous deux sera blessé ou mort.

— Je serais désolé que notre duel eût un résultat fâcheux, objecta Horace.

— Qu'importe ! fit Roger ; après l'éclat de cette nuit, cette affaire ne peut se terminer sans que l'un de nous deux soit au moins blessé.

— Ce peut être moi ! fit Horace.

— Comme ce peut être moi ! repartit Roger... Et il ajouta presqu'aussitôt, avec un dépit violent : — Et moi ! moi ! monsieur le comte, je n'ai pas le temps d'être blessé... Vous trouvez singulier, monsieur le comte, poursuivit-il aussitôt, qu'un gentilhomme ose tenir un pareil langage à un gentilhomme ; mais cela est ainsi, cependant : je n'ai pas le temps d'être blessé.

— Je ne vois qu'un moyen de parer à cet inconvénient : c'est d'avoir le poignet solide et le coup d'œil sûr.

— La chance peut tourner contre moi... et je ne puis courir cette chance...

— Mais que voulez-vous, enfin ?... dit Horace qui arrivait au comble de l'étonnement sans pouvoir deviner la nature du service que l'on exigeait de lui.

La position était en effet singulière ; Horace se voyait en présence d'un homme qui ne voulait pas être blessé, et qui cependant demandait impérieusement que cette rencontre ne se terminât pas sans effusion de sang.

Roger se promenait avec agitation à travers la chambre ; moins il voyait Horace disposé à faire ce qu'il voulait de lui, plus il hésitait à aborder la question.

Quelques minutes s'écoulèrent, sans diminuer l'anxiété des deux antagonistes. Enfin le comte de Forsauz se décida à rompre le premier le silence :

— Voyons ! dit-il à Roger qui, l'entendant parler, s'arrêta au milieu de l'appartement, si je comprends bien ce que vous avez dit, vous désirez que cette rencontre ne se termine pas sans que l'un de nous soit blessé !

— C'est cela même ! fit Roger.

— D'un autre côté, poursuivit Horace, vous déclarez que vous n'avez pas le temps d'être blessé.

— Parfaitement.

— Alors, continua Horace, comme il n'y a que vous et moi qui puissions l'être, et que vous ne voulez pas, pour cette fois au moins en courir la chance, il devient évident que vous demandez que ce soit moit qui sorte vaincu du combat.

— Comprenez-vous !

— Je comprends.

— Et vous acceptez...

— Pas le moins du monde.

— Vous dites !

— Je dis, pas le moins du monde.

— Mais, balbutia Roger, vous paraissiez disposé...

— A vous rendre service, oui vraiment, répondit Horace, mais vous concevez, mon cher comte, que l'on ne consent pas ainsi de gaité de cœur à se faire administrer un grand coup d'épée à travers la poitrine...

— Je vous blesserai légèrement.

— Qui me l'assure ?

— Je suis adroit.

— Et que m'en reviendra-t-il ?

— Mon amitié et mon dévoûment sans bornes, dit Roger.

— Grand merci... fit Horace, quand je serai mort, je vous demande à quoi votre amitié et votre dévoûment me serviront...

Cette plaisanterie était assurément de fort mauvais goût dans un pareil moment. Horace le comprit dès qu'elle lui eut échappé, et il s'en repentit ; mais le mal était fait, il n'y avait plus à revenir.

Roger se sentit blessé cruellement : un mouvement de dépit hautain vint plisser un instant son front pâle, et il fut sur le point de jeter à Horace un regard accablant de colère et de fierté ; mais il comprima cette colère qui montait sourdement de son cœur et se dirigea vers la porte sur laquelle il posa la main avec découragement :

— A demain donc !... dit-il à Horace en se tournant une dernière fois vers lui...

Ces paroles simples, dites d'un ton digne, vinrent arracher Horace à toutes ses hésitations ; il s'élança vivement vers la porte, et, arrêtant Roger :

— Comte Roger, s'écria-t-il avec effusion, ce n'est pas ainsi que deux gentilshommes doivent se quitter. Les paroles imprudentes que j'ai prononcées vous ont offensé ; si ce n'est pas assez de mon repentir et de mes excuses pour les effacer, dites-moi, monsieur, ce qu'il faut que je fasse, et je le ferai !

Roger s'arrêta au moment de franchir le seuil, et regarda Horace.

— Vous êtes un noble jeune homme, monsieur le comte, lui dit-il, j'aurais été profondément contrarié d'être obligé de rompre sitôt les liens de l'amitié qui naît entre nous.

Puis il reprit :

— Ainsi, je puis compter sur votre bonne volonté et votre discrétion ?

— Elles vous sont acquises.

— Vous ne m'en voudrez pas trop de vous voir blessé ?

— Tuez-moi, si cela peut vous être agréable, répartit Horace.

— Bien ! bien !... Demain, monsieur le comte, je pourrai sans doute vous faire connaître les motifs qui m'obligent à vous adresser cette demande.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main, et Roger s'éloigna.

VI.

UN DUEL POUR RIRE.

Dès qu'Horace se trouva seul dans sa chambre, il se hâta de se mettre au lit.

Il était fatigué de sa journée et physiquement et moralement : Plantin lui avait fait exécuter une course à travers la Cité, et la lassitude brisait ses membres ; en outre, sa position au milieu de mystères qu'il ne pouvait comprendre, lui suggérait mille inquiétudes qui tourmentaient son esprit. Aussi fût-ce en vain qu'il chercha le repos. Marchant, Mlle de Méranges, Roger de Villepreux, la Dubois, la comtesse Du Barry, toutes ces physionomies passaient et repassaient alternativement devant ses yeux et suffisaient à le tenir éveillé.

Il se demandait ce que voulait faire Marchant ; pourquoi la comtesse Dubarry semblait le haïr et le craindre ; pourquoi Roger n'avait pas le temps d'être blessé ! — Ces trois person-

nages revenaient surtout à l'esprit d'Horace avec une persistance et une ténacité qu'il ne pouvait vaincre, et tous les trois lui jetaient en passant d'étranges sensations, qu'il n'avait jamais éprouvées jusqu'alors.

Marchant lui inspirait je ne sais quelle secrète épouvante, contre laquelle il se trouvait impuissant à lutter, et qui glaçait jusqu'aux plus généreux sentiments de son cœur. Quand cette physionomie, aux lignes laides et repoussantes, venait à se dresser au milieu de l'ombre épaisse de la nuit, il voyait aussitôt se dessiner vaguement derrière elle, la grande et sombre silhouette de la Bastille! Horace se cachait la tête dans ses mains pour se soustraire à cette apparition terrible, mais le fantôme ne disparaissait que lorsque la noble et loyale figure de Roger venait le remplacer.

Horace ressentait pour le jeune comte de Villepreux, une de ces sympathies ardentes et vivaces, qui prennent leur source dans les sentiments les plus purs; jamais il n'avait serré avec autant de plaisir la main d'aucun gentilhomme, jamais non plus l'amitié ne lui avait paru plus douce, plus sainte, plus digne, que depuis qu'il connaissait Roger. C'était une affection calme, sereine, comme devraient l'être toutes les affections humaines, et l'on eût pu dire qu'Horace ne se sentait si heureux de vivre, que parce qu'il se savait aimé de Roger.

Il n'en était pas ainsi du sentiment qu'il éprouvait pour la comtesse Du Barry. Quand l'image de la jeune femme venait s'asseoir, recueillie et pensive, douce et triste, au chevet de son lit solitaire, un trouble inquiet et rêveur s'emparait tout à coup d'Horace, et le replongeait, malgré lui, dans des langueurs interminables. Les blanches formes de la jeune femme se profilaient dans l'ombre, et le regard du comte, allumé tout à coup par la passion et le désir, en parcourait avidement les contours harmonieux: Horace n'avait jamais aimé encore, la comtesse Du Barry était la première femme jeune, vive, adorablement jolie, dont il put rêver la possession; il avait besoin de croire à l'amour, et il y croyait; il ne connaissait la Du Barry que de nom, il ignorait la réputation qu'elle s'était faite, la vie qu'elle avait menée avant de devenir la maîtresse du roi, il ne demandait qu'à l'ignorer toujours; et puis, à cet âge, l'amour, de quelque côté qu'il vienne, dans quelque lieu qu'il prenne naissance, l'amour n'est il pas toujours la plus douce chose qu'il soit donné à l'homme de connaître?... Horace le savait bien, il l'avait toujours pensé;... il avait de bonne heure fermé son cœur, pour ne l'ouvrir qu'à des sentiments dignes de lui; il ne pensait pas qu'il pût être trompé jamais, et dans sa naïve et sublime ignorance, il espérait que la première femme à laquelle il confierait son cœur, saurait le préserver noblement de l'atteinte des amours indignes!

A cette époque de scepticisme et de doute universel, Horace devait se heurter à de cruelles déceptions! La foi était en lui, forte, ardente, inébranlable, et nul ne croyait plus à la foi; il avait conservé pure la religion de l'amour, et toutes les croyances étaient mortes, et la société allait périr parce qu'elle n'avait plus ni religion, ni amour!

C'est ainsi que, pendant toute la nuit, il vit voltiger autour de son lit les fantômes insaisissables de son délire; et lorsqu'il eut fermé les yeux, qu'un sommeil réparateur commença à engourdir ses membres et sa pensée, les mêmes créations revinrent encore, mais cette fois avec des formes plus vaguement esquissées, s'asseoir à son chevet et causer avec lui du passé et de l'avenir.

Quand Horace se réveilla le lendemain, Plantin était déjà occupé dans la chambre à préparer la toilette de son maître: Horace demanda l'heure. Il était neuf heures.

Le jeune comte se hâta de s'habiller; à neuf heures et demie il était prêt; alors il attendit.

Il était convenu la veille avec Roger, que ce dernier enverrait à son hôtel un témoin qui le conduirait au lieu du rendez-vous.

Bien que le duel auquel il allait se rendre ne fût pas sérieux, cependant Horace était loin d'être rassuré sur son issue. Il était, il est vrai, décidé à se laisser blesser, mais le hasard pouvait rendre la blessure dangereuse, comme il se pouvait faire aussi qu'elle fût légère. Néanmoins, il ne fit rien paraître devant Plantin, et garda toutes ses inquiétudes pour lui-même.

— Plantin, dit-il d'une voix calme, tu te rappelles sans doute l'ordre que je t'ai donné hier?

— Oui, monsieur le comte, répondit Plantin.

— En ce cas, tu vas te rendre immédiatement dans le quartier qu'habite madame de Méranges; tu lui expliqueras les motifs qui m'ont empêché jusqu'ici d'aller visiter ces dames, et quand tu te seras acquitté de ta mission, tu reviendras me trouver.

— Cela sera fait ainsi que l'ordonne monsieur le comte.

Plantin partit presque immédiatement, et Horace resta seul.

Il était triste; sans savoir pourquoi, une amère mélancolie s'était emparée de sa pensée, et chaque objet revêtait sous ses yeux une teinte sombre et fatale. Il lui semblait que ce jour devait être son dernier jour, que tout ce qu'il avait aimé allait se détacher violemment de lui, que toutes les affections pures de sa jeunesse allaient l'abandonner, et un suprême et dernier regret s'éleva de son cœur brisé! Il souffrait!

Il s'approcha de la fenêtre.

La fenêtre opposée était hermétiquement fermée. Nul bruit, nul mouvement. Un rayon

de soleil se jouait dans la vitre et en faisait jaillir mille feux qui, en éclatant, allaient se réfléchir en gerbes brillantes sur les rideaux blancs.

Horace regarda longtemps, et une larme vint tomber sur sa joue.

Il se souvenait que là, à deux pas de lui, il y avait une pauvre fille qui souffrait, sans défense, sans appui, sans secours, et qu'il avait abandonnée!... Il se rappelait ses prières, ses larmes, ses sanglots, la physionomie repoussante de Marchant, et il s'étonnait du lâche abandon dans lequel il avait laissé cette enfant, dont il ne pouvait douter qu'on voulût faire une victime.

— Pauvre enfant! murmura-t-il en s'arrachant de la fenêtre et en venant s'asseoir sur le bord de son lit; pauvre enfant, elle n'a peut-être ni frère, ni père, ni amant... elle a peut-être une sœur, peut-être une mère... Mon Dieu!...

Horace pensa à sa mère et à sa sœur.

Il serait sans doute resté fort long-temps dans la même attitude, si un bruit de pas dans l'escalier, et son nom prononcé avec une certaine vivacité, n'avaient tout à coup attiré son attention.

Il se leva et alla à la porte.

— M. Horace de Forsauz! demanda un jeune homme qui portait l'habit des mousquetaires noirs.

— C'est moi!... répondit Horace.

— Je m'appelle le duc de Cossé, reprit son interlocuteur, et je viens vous prendre de la part du comte de Villepreux, mon ami!

Horace passa son épée, prit son chapeau, et ils sortirent. Chemin faisant, le duc de Cossé parla beaucoup à Horace de la cour et de la ville, du roi et de la Du Barry, des femmes à la mode et des seigneurs en renom: il lui demanda s'il était pour le duc d'Aiguillon ou le duc de Choiseul, ce à quoi Horace répondit qu'il n'était ni pour l'un ni pour l'autre; s'il tenait pour l'ancien ou pour le nouveau parlement, ce à quoi Horace objecta qu'il ne connaissait les défauts de l'ancien, non plus que les qualités du nouveau; si enfin il avait déjà eu plusieurs affaires, et s'il n'avait pas encore entamé quelque intrigue, ce à quoi Horace avoua que son duel avec Roger était sa première affaire, et que la Dubois était la seule personne dont il eût fait connaissance jusqu'alors.

— Ah! la Dubois! fit le duc de Cossé sur ce dernier propos, vous allez chez la Dubois.

— J'y suis allé hier, pour la première fois.

— Diable! hier..., on m'a dit que la réunion a été charmante.

— Charmante, en effet, répondit Horace.

— Eh mais, attendez donc, poursuivit le duc, hier... la Du Barry y était...

— Elle vient donc souvent à Paris? demanda le jeune comte de Forsauz.

— Oui! oui! depuis quelque temps surtout.

— Et pour quels motifs, le savez-vous?

— Oh! oh! je m'en doute... les Choiseul lui joueront quelque mauvais tour, et le duc d'Aiguillon, aussi bien que le président Meaupou, sera parfaitement incapable de la retirer du mauvais pas qu'ils lui ont fait faire?

— Elle court donc quelques dangers?

— De très grands.

— Pour sa vie?

— Non, pour son trône!

Horace regarda le duc de Cossé qui riait, et lui demanda l'explication de sa plaisanterie.

— Il n'y a pas de plaisanterie, mon cher comte, répondit le duc de Cossé: il s'agit tout simplement de donner un successeur à Cotillon III.

Horace n'était pas si ignorant des choses de la cour qu'il ne connût très bien la valeur du mot que le duc de Cossé venait de prononcer. Il comprit aussitôt la nature du danger que pouvait courir la Du Barry, et en fut mortellement affligé.

— Et croyez-vous, reprit-il bientôt en dissimulant mal son émotion, que les ennemis de la comtesse réussiront dans leurs entreprises?

— C'est ce qu'il serait très difficile d'assurer, répondit le duc de Cossé, le roi aime les vierges sages, et la Du Barry n'est ni l'une ni l'autre. On rapporte que les Choiseul, qui connaissent parfaitement les goûts du roi, et les ont souvent satisfaits, préparent à cet effet une habile manœuvre qui ne peut manquer de les ramener au pouvoir. Pour mon compte, ajouta le duc de Cossé, je vous jure que je ne le désire guère. La Du Barry est jeune, jolie, spirituelle, elle est de plus aimante et bonne, et je crois que nous perdrions à en avoir une autre; et puisqu'il faut absolument au roi quelque chose ou quelqu'un, je demande que rien ne soit changé, et que les affaires suivent le même train que devant.

Horace écoutait avec attention, et chaque fois que le duc prononçait le nom de la comtesse, son cœur se prenait à battre violemment, et une imperceptible rougeur courait sur ses joues. Bien qu'il n'eût vu la Du Barry qu'une seule fois, qu'il lui eût parlé à peine, que la distance qui les séparait fût immense, et qu'il n'eût pas l'espoir de la revoir jamais, il lui semblait pourtant qu'entre cette femme et lui il s'était élevé une certaine sympathie secrète qui les avait liés l'un à l'autre, mystérieusement et peut-être même à leur insu: la Du Barry était bonne, le duc de Cossé venait de le dire, pourquoi Horace ne l'aurait-il pas aimée? Elle était bonne, aimante, et si elle n'avait pas gardé pure sa blanche virginité de jeune fille, ne pouvait-elle pas trouver dans un nouvel amour, jeune, confiant, enthousiaste, la force de se régénérer, de se purifier en retrempant son cœur dans les flots fécondants d'un sentiment plus grand, plus noble, plus digne d'elle-même?

Voilà ce que se disait Horace, et il ne croyait pas être insensé en l'espérant.

Cependant, tout en écoutant le duc de Cossé, un doute cruel lui vint à l'esprit et le troubla. Les paroles du duc venaient de lui revéler les motifs de la demande un peu singulière que lui avait adressée la comtesse, en le priant de retarder de quelques jours son duel avec le comte Roger. Sans aucun doute, le comte et la comtesse s'étaient concertés pour unir leurs efforts contre les Choiseul, et il n'y avait que l'amour qui, aux yeux d'Horace, pût expliquer la position de l'un et de l'autre.

Il en ressentit un dépit mortel.

Mais il voulut boire le poison jusqu'à la lie.

— Dites-moi, monsieur le duc, dit-il tout à coup, vous êtes l'ami de M. de Villepreux?

— Oui, monsieur le comte, répondit de Cossé, son meilleur ami...

— Vous vivez à peu près de la même vie?

— A peu près...

— Et sans doute vous n'avez rien de caché l'un pour l'autre?

— Absolument rien; mais où voulez-vous en venir?

— A vous demander quelques renseignements qui peuvent m'être très utiles.

— S'il est en mon pouvoir de vous donner ces renseignements, je vous les donnerai de grand cœur.

Horace parut réfléchir un instant, puis il reprit:

— M. le comte de Villepreux habite Versailles...

— Depuis deux mois, il l'a quitté...

— Ah! et il l'a quitté sans doute pour venir habiter Paris?

— Nullement... pour aller vivre en province.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Et le comte n'a-t-il pas vigoureusement défendu la comtesse Du Barry contre les Choiseul?

— C'est tout le contraire; il a vigoureusement défendu les Choiseul contre la Du Barry.

— Ah!

— C'est comme je vous le dis.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

Horace respira; un poids énorme venait de tomber de dessus sa poitrine.

La comtesse n'aimait pas Roger, Roger ne l'aimait pas; pourtant, ils semblaient faire cause commune, et avoir dans le moment, les mêmes intérêts. Il y avait là un mystère; Horace se promit de l'éclaircir.

Le duc de Cossé venait de s'arrêter: ils étaient arrivés au lieu du rendez-vous.

Roger et un témoin les y attendaient déjà.

Une voiture était à dix pas, se tenant prête à emporter le blessé.

Un médecin, des amis de Roger, occupait seul la voiture. En cas d'alerte, elle eût été assez grande pour contenir les deux adversaires, les deux témoins et le médecin.

— Ne perdons pas de temps, messieurs, dit Roger, dès qu'il vit arriver Horace et le duc, et mesurez les épées.

On mesura les épées, on convint des conditions du duel, puis les deux adversaires se mirent en garde.

Le combat fut court: après quelques feintes de la part d'Horace, quelques parades de la part de Roger, l'épée de ce dernier passa vive et rapide, et vint se planter dans l'épaule du jeune comte de Forsauz. Il poussa un léger cri, et laissa tomber son arme.

Roger fit aussitôt avancer sa voiture; et après avoir donné à son cocher l'adresse de la Boule-d'Or, quai des Orfèvres, il s'approcha d'Horace et lui dit à voix basse:

— A bientôt, monsieur le comte, à bientôt, dans quelques heures je serai près de vous.

La voiture partit aussitôt, emportant Horace et le médecin.

Plantin n'était pas encore revenu; Horace se jeta sur son lit, et quand le médecin se fut retiré, après avoir pansé sa blessure, comme il était vivement agité, il essaya de dormir; mais la fièvre le retint éveillé.

Alors il songea.

Depuis qu'il était à Paris, d'étranges choses s'étaient passées autour de lui; il avait vécu en huit jours plus que durant les vingt-cinq années qu'il avait vues s'écouler lentes et monotones, au manoir paternel. Ici la vie l'avait pris avec une rapidité qui tenait du prodige, elle le pressait, le poussait, le dévorait; il ne s'était jamais fait l'idée d'une semblable existence, et dès les premiers pas il se trouvait surpris, étonné, étourdi!... Cependant, à mesure qu'il avançait sur la route que lui frayaient les évènements auxquels il assistait, son pas devenait plus ferme, son coup d'œil plus sûr; l'expérience mûrissait sa raison, il se sentait vieillir à force de vivre vîte. Son cœur perdait peu à peu sa première candeur, et il se dépouillait insensiblement de cette naïveté charmante que l'on ne connaît qu'en province.

La rapide échappée que lui avait laissé entrevoir la conversation qu'il avait tenue avec le duc de Cossé, venait de temps en temps se replacer sous son regard, et il arrivait à saisir dans ses actions, ses intrigues, ses infamies, cette société décrépite et dégénérée qui entourait le roi et pesait sur le pays.

Pour une âme comme la sienne, il y avait là un haut enseignement, une leçon dont on pouvait tirer profit; le duc de Cossé représentait à merveille cette noblesse au cœur usé, qui assistait péniblement au spectacle scandaleux d'une cour prostituée, sans remords et sans souci, et qui ne pouvait pas même, comme la noblesse

de Louis XIV, se cacher derrière les rayons éclatants d'une gloire usurpée.

Toutes ces pensées sur lesquelles l'esprit d'Horace s'arrêtait étaient loin de calmer la fièvre qui le brûlait. Sa blessure le faisait peu souffrir, mais parfois une douleur vive et aiguë le rappelait tout-à-coup à la vérité de sa position ; il eût désiré marcher pour essayer de changer tout le cours de ses idées; mais le médecin lui avait défendu le mouvement. Il demeura donc sur son lit.

Il en était là de ses réflexions, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit avec bruit, et qu'il vit entrer Plantin, pâle, essoufflé, les cheveux en désordre, cherchant d'un œil égaré à reconnaître l'appartement dans lequel il entrait.

Il fallait qu'il fût arrivé à Plantin quelque chose d'extraordinaire pour qu'il fût ainsi sorti de ses habitudes de calme et de placidité ; Horace se leva avec vivacité sur son séant.

— Ah ça, Plantin, lui dit-il, qu'est-il donc arrivé, que te voilà bouleversé à te rendre méconnaissable ?

Plantin apercevant son maître, alla à lui, et, hochant tristement la tête :

— Il est arrivé, monsieur le comte, un grand malheur, répondit-il,il un bien grand malheur !

Et il tomba désespéré sur une chaise.

Le visage de Plantin présentait tous les signes extérieurs de l'accablement le plus complet.

Il était pâle ; ses longs cheveux flottaient en désordre sur son front, son regard était morne et terne, une douleur affreuse contractait ses traits et le rendait méconnaissable. Il laissa tomber ses bras le long de son corps, et demeura ainsi l'œil attaché au parquet avec une fixité qui tenait presque de la folie.

Plantin était grotesque jusque dans sa douleur, et pourtant Horace n'éprouva pas la moindre envie de sourire : il fut effrayé des symptômes graves par lesquels se révélait l'abattement moral de son valet.

— Plantin, lui dit-il d'une voix émue, que se passe-t-il donc, et pourquoi ne parles-tu pas ?... Ton silence redouble mon anxiété, et j'attends avec angoisse que tu veuilles bien t'expliquer.

Mais Plantin paraissait insensible aux remontrances de son maître, et à toutes ses paroles il ne répondait que par un branlement de tête obstiné.

— Un grand malheur, monsieur le comte, murmurait-il sans relever les yeux, un grand malheur !

Horace ne savait que penser ; il crut un instant que le pauvre Plantin avait perdu l'esprit ; il le prit par le bras et le secoua rudement.

— Voyons, lui dit-il avec une douceur mêlée d'impatience, voyons, Plantin, mon ami, je t'en conjure, écoute-moi, réponds-moi, qu'est-il arrivé ? As-tu vu Mme de Méranges ?

Cette question parut ranimer Plantin ; il releva vivement le front et son œil brilla

— J'ai vu Mme de Méranges, répondit il, oui, monsieur le comte, je l'ai vue...

— Fort bien !... Et lui as-tu appris mon arrivée, mon désir d'aller au plus tôt l'assurer de mon respect et de mon dévoûment ?

— Oui, monsieur le comte, j'ai dit tout cela à Mme de Méranges.

— A merveille, et qu'a-t-elle répondu ?

— Elle n'a rien répondu...

— Elle n'a rien répondu ! fit Horace étonné.

— Non, monsieur le comte, non... car la pauvre dame n'a plus sa pensée à elle, depuis qu'elle a été frappée si cruellement...

Et en parlant ainsi, Plantin prit son front à deux mains et fondit en larmes. Horace le regardait avec stupéfaction. Une secrète épouvante venait de s'emparer de lui, depuis un moment, un frisson glacial courait le long de tous ses membres, et ses cheveux se dressaient d'horreur sur son front. Il ignorait tout, et craignait tout.

— Que monsieur le comte me pardonne, dit alors Plantin à travers les sanglots qui entrecoupaient sa parole, mais le spectacle de cette grande douleur m'a rendu presque fou... Ce matin je suis parti pour me rendre rue Culture-Sainte-Catherine ; j'étais heureux, je ne sais pas pourquoi ; je n'aurais pas dû l'être... c'est mauvais signe... En arrivant rue Culture, je me suis informé de la demeure de Mme de Méranges. On me l'a indiquée, j'y suis allé. En entrant, j'ai demandé Mme de Méranges. Le concierge m'a à peine répondu... j'ai poursuivi tout de même. La maison était déserte. J'ai traversé de grandes salles où l'on n'entendait rien... J'ai marché longtemps de la sorte... j'ai monté, j'ai descendu... Je ne rencontrais personne... Alors, je l'avouerai à monsieur le comte, j'ai eu peur... Je me serais demandé de quoi j'avais peur... En passant devant une glace, je me regardai et je ne me reconnus pas... J'étais devenu pâle, la sueur tombait de mon front, mes jambes se dérobaient sous moi... J'ai cru un instant que le diable en voulait à mon âme, et je fis le signe de la croix !... Cela me redonna du courage, et je recommençai à courir... Enfin, j'arrivai à une chambre retirée dont je poussai la portière, et je vis...

— Que vis-tu ? s'écria Horace.

— Je vis Mme de Méranges, reprit Plantin après une pause ; elle était assise dans un fauteuil ; il y avait à côté d'elle une femme et un homme... Je m'avançai vers elle, je lui dis qui j'étais... cela parut lui faire plaisir, et alors elle me dit tout... que depuis quatre jours elle avait perdu sa fille...

— Angélique !

— Oui, monsieur le comte, mademoiselle Angélique de Méranges !

— Morte! fit Horace en retombant sur son lit.

— Non, enlevée! répondit Plantin.

Horace fit un bond pour se relever, mais la douleur lui arracha un cri aigu, et le retint à sa place.

— Enlevée! s'écria-t-il, Angélique, mademoiselle de Méranges.

— Oui, monsieur le comte, enlevée, répéta Plantin.

— Et l'on ne connaît pas son ravisseur?

— On ne le connaît pas.

— On n'a pas suivi ses traces?

— On ignore où il l'a conduite...

— N'importe, je le saurai...

— On croit qu'il est puissant...

— N'importe, je le braverai...

— On craint qu'il ne soit difficile de l'atteindre.

— N'importe, je le tuerai...

Horace était arrivé à un état d'exaltation furieuse, qu'augmentait encore l'impossibilité physique d'agir dans laquelle il se trouvait. En moins de dix minutes, il atteignit le paroxisme de l'impatience et de la colère : alors, il fit un nouvel effort sur lui-même, et sauta à bas de son lit.

La porte de l'appartement s'ouvrit au même instant, et Roger entra suivi d'un petit nègre, ce qui était un grand luxe à cette époque.

— Eh pardieu, dit Horace en courant à lui dès qu'il le vit entrer, c'est le ciel qui vous envoie, mon cher comte, vous me trouvez dans le plus grand embarras et la plus cruelle anxiété.

— Comment cela? demanda Roger étonné en remarquant sur le visage désolé de Plantin la trace récente de ses larmes, et sur celui d'Horace l'indice certain d'une douleur réelle.

— Je ne vous ai pas dit encore, poursuivit Horace, que ma mère n'a consenti à me laisser venir à Paris que sur la sollicitation de Mme de Méranges.

—Mme de Méranges! interrompit Roger.

— Vous la connaissez?

— Parlez! parlez! répondit vivement Roger, je vous écoute.

Horace raconta alors en peu de mots ce qui était arrivé le matin même à Plantin : il lui dit la douleur de Mme de Méranges, la cause de cette douleur, le regret où il se trouvait de ne pouvoir agir efficacement pour rendre à la noble amie de sa mère l'enfant qu'on lui avait enlevée, et finit en demandant à Roger de vouloir bien l'aider dans cette circonstance, l'assurant qu'il se croirait assez amplement récompensé du service qu'il avait pu lui rendre.

Roger avait écouté ce récit avec des mouvements bien divers; il avait pâli et rougi tour à tour, et quand Horace eut achevé, il lui tendit la main.

—Horace, lui dit-il avec une émotion qui faisait trembler sa voix, je savais toute cette histoire depuis quatre jours; depuis quatre jours je me suis épuisé en recherches de toutes sortes, et je n'ai pu parvenir à découvrir la retraite où l'on retient la pauvre victime.

— Vous connaissez donc Mme de Méranges? demanda Horace.

— Non, répondit Roger, mais je connais Angélique.

— Et vous l'aimez?

— Oui, monsieur le comte, je l'aime...

Horace se tut et serra douloureusement la main que lui avait tendue Roger.

— Mais du moins, reprit-il bientôt, connaissez-vous le nom de son ravisseur?

— Je le connais.

— Et il s'appelle..

— Marchant.

— Marchant!.... s'écria Horace en tressaillant.

— Qu'avez-vous? fit Roger.

— Attendez donc, poursuivit Horace, Marchant!... Mais il était chez la Dubois...

— Précisément.

— Il se trouvait à côté de cette femme, quand vous m'avez provoqué...

— Cela est vrai!

Horace entraîna vivement Roger vers la fenêtre, et lui montrant d'un doigt impérieux la fenêtre opposée :

— Roger! s'écria-t-il avec une certaine solennité qui allait bien à la gravité de la situation, Roger! mademoiselle Angélique de Méranges est là!...

Roger regarda, mais la fenêtre était en ce moment bien close, on ne pouvait rien distinguer à l'intérieur.

— D'où le savez-vous? dit-il vivement à Horace; vous l'avez donc vue? quand cela? comment?

Horace expliqua tout à Roger; son arrivée à Paris, le hasard qui l'avait rendu témoin de l'amère désolation et du sombre désespoir d'Angélique; les révélations de Plantin, ses propres tentatives, tout enfin, jusqu'aux menaces de Marchant qui l'avaient un instant effrayé.

Pendant qu'il parlait, Roger l'écoutait des yeux, des oreilles et du cœur; une violence extrême contractait ses traits et précipitait ses mouvements; il allait et venait à travers la chambre, tantôt s'arrêtant, tantôt courant à la fenêtre, se frappant le front, se meurtrissant la poitrine; parfois il s'abandonnait à la colère la plus désordonnée, parfois il demeurait calme et sombre, et méditait.

Enfin, il parut devenir plus calme, sa colère se régla, les mouvements passionnés qui l'avaient agité s'apaisèrent; il alla droit au jeune comte de Forsauz, et tout en jetant un regard fulgurant sur la fenêtre, il lui dit :

— Le même coup nous frappe à la fois; vous, dans votre amitié pour la mère; moi, dans

mon amour pour la fille. Voulez-vous, Horace, que nous unissions nos efforts, et que nous cherchions ensemble à rendre Angélique à sa mère et à mon amour ?

— Si je le veux !... fit Horace.

— Alors, poursuivit Roger, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Laissez-moi faire, interrompit Horace. Je ne connais pas Paris comme vous, mais j'ai assurément plus que vous ce qu'il faut pour de pareilles entreprises. La mission dont nous nous chargeons est périlleuse, mais on peut en venir à bout !... La Bastille nous attend peut-être ; mais à coup sûr nous en retirerons la satisfaction d'un devoir accompli... Allons, cela est dit... Vous ne me connaissez que d'hier encore, mon cher comte, mais laissez faire... vous me verrez à la besogne.

Horace fit une pause, puis il reprit avec une assurance et un aplomb qui imposèrent à Roger :

— D'abord, poursuivit-il, je vais me rendre chez Mme de Méranges ; ma blessure n'est pas assez grave pour m'empêcher de sortir ; et d'ailleurs, puisqu'il le faut, il n'y a pas à hésiter... Je vais me rendre auprès de Mme de Méranges. Pendant mon absence, Plantin fera le guet autour de la maison, et viendra vous avertir au cas où il surviendrait quelque nouvel évènement. Quand à votre petit nègre qui me paraît admirablement taillé pour la course, si avant mon retour, vous aviez besoin de mon aide, vous me l'enverriez...

— A merveille !

— Vous êtes sûr de sa fidélité ? ajouta Horace en désignant le petit nègre, qui le fixait en ce moment de ses deux yeux ardents.

— Comme de la mienne, répondit Roger.

— On peut causer devant lui ?

— Il est sourd !

— Il n'y a pas de danger qu'il parle ?

— Il est muet !

Les deux jeunes gens causèrent encore quelques instants ; ils prirent prudemment toutes leurs dispositions, afin que rien ne vînt à manquer, et quand tout fut bien convenu entre eux, Horace donna quelques soins à sa toilette, et ne tarda pas à s'éloigner. Il avait reçu de Roger et de Plantin tous les renseignements nécessaires pour ne pas s'égarer dans le trajet qu'il avait à faire du quai des Orfèvres à la rue Culture-Sainte-Catherine, de sorte qu'il prit assez bien la direction du Marais.

Cependant la nuit était venue, le temps avait changé, une petite pluie fine commençait à tomber et obscurcissait encore les rues. Le Paris d'alors était fort mal éclairé ; il y avait même des rues qui ne l'étaient pas du tout. Horace se perdit plusieurs fois ; mais à force de volonté, de patience et de sagacité, il parvenait toujours à rentrer dans la route qui lui avait été tracée. D'ailleurs, l'heure n'était déjà pas si avancée qu'il ne pût demander les indications nécessaires pour continuer son chemin.

Il arriva ainsi sur la place du Châtelet ; une fois là il parut hésiter.

Il regarda autour de lui et aperçut un homme qui, comme lui, venait de s'arrêter. Horace n'avait pas remarqué que cet homme le suivait depuis l'hôtel de la *Boule-d'Or*, réglant son pas sur le sien, pressant sa marche quand il pressait la sienne, s'arrêtant quand il s'arrêtait. Il fit quelques pas vers lui.

— Monsieur, lui dit-il avec toute l'aménité possible, connaissez-vous assez bien Paris pour m'indiquer mon chemin ?

— Peut-être ! répondit l'homme en essayant de déguiser sa voix.

Horace tressaillit... il avait cru la reconnaître.

— Je suis ici sur la place du Châtelet, n'est-il pas vrai ? reprit-il aussitôt.

— Assurément...

— Eh bien ! quel chemin dois-je prendre maintenant pour me rendre rue Culture-Sainte-Catherine ?

— Ah ! vous allez rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais, lui dit-il, eh bien ! tant mieux, je croyais que vous alliez autre part...

— Marchant ! fit Horace en reconnaissant la voix qui lui parlait.

— Moi-même ! répondit son interlocuteur ; j'ai cru un moment que vous aviez rompu avec vos intentions de sagesse et de prudence, et j'étais sorti pour m'en assurer ; mais je vois qu'il n'en est rien... Allons ! c'est bien, je vous laisse...

Puis, il ajouta en s'éloignant :

— Rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais, à droite, et puis tout droit ; d'ailleurs, demandez sur votre route, on vous indiquera... la rue est connue...

Et Marchant reprit à la hâte le chemin qu'Horace venait de quitter.

Horace hésita un moment et se demanda s'il ne le rappellerait pas, pour se donner l'inappréciable agrément de lui passer son épée au travers du corps, mais il réfléchit que cet homme, quelque ignoble que fût son métier, exerçait autour de lui un empire mystérieux et terrible, et il le laissa s'éloigner. D'ailleurs, il comprit qu'il valait mieux se tenir vis-à-vis de cet homme dans une réserve prudente ; c'était le seul moyen qui restât à Roger et à Horace d'agir efficacement.

Il poursuivit son chemin d'après les indications de Marchant, et cette fois, il arriva sans autre obstacle dans la rue Culture-Sainte-Catherine.

Mais la nuit était fort sombre, les réverbères ne jetaient qu'une pâle et indécise clarté sur les pavés glissans de la rue ; Horace jugea nécessaire de longer les hôtels qui s'élevaient de chaque côté, afin d'arriver sûrement à celui

qu'occupait Mme de Méranges. Plantin avait mis un soin scrupuleux à en détailler la façade, il n'y avait donc pas possibilité de s'y tromper. Horace s'orienta de son mieux, et partit du bas de la rue, en longeant la droite et en regardant la gauche.

La rue était déserte ou à peu près; Horace avait jeté son manteau sur ses épaules, pour se garantir de la pluie; il avait rabaissé son chapeau sur ses yeux; ainsi affublé, il ressemblait assez bien à un coureur d'aventures. Cependant, il était arrivé au milieu de la rue sans avoir encore remarqué l'hôtel Méranges, lorsqu'il se sentit tout à coup tiré par le pan de son manteau. Il se retourna et aperçut une femme.

— Monsieur cherche sans doute la demeure de madame la comtesse, lui dit cette femme à voix basse.

— Mais, certainement, répondit Horace en balbutiant, pourriez vous me l'indiquer ?

— Madame vous attendait, dit encore cette femme, et comme elle veut que tout le monde ignore votre visite elle m'a chargé de venir vous recevoir... Vous voilà, suivez-moi... Horace suivit machinalement.

Cette rencontre l'étonnait au dernier point. Mme de Méranges avertie par l'arrivée de Plantin, avait-elle supposé que le comte de Forsauz dût venir le soir même se concerter avec elle sur les moyens à employer pour retrouver les traces d'Angélique ? Ces précautions étaient-elles prises dans le but de cacher à ses ennemis les démarches qu'elle pouvait tenter dans le but d'arriver à la complète réussite de ses projets ? Horace se perdait en conjectures.

D'abord il traversa une immense cour silencieuse. Il monta ensuite quelques marches et entra dans un vestibule faiblement éclairé.

La femme le précédait toujours, sans proférer une parole, il la suivait sans ouvrir les lèvres.

Il traversa ainsi plusieurs appartemens, dont il put admirer l'élégant ameublement; les appartemens étaient du reste aussi déserts, aussi silencieux que la cour par laquelle il avait passé. Enfin il arriva à une dernière pièce qui paraissait être disposée pour servir de vestibule ou d'antichambre à un appartement qui communiquait à celui-ci par une porte à deux battans.

La femme ouvrit cette porte, et invita Horace à entrer.

Il entra.

La chambre qu'il aperçut alors était petite, mais adorablement meublée. Tout ce que le luxe et le bon goût peuvent imaginer de plus gracieux, de plus purement élégant, se trouvait réuni dans cette pièce. Une femme était assise près de la fenêtre.

Au bruit que fit Horace en entrant, elle tourna nonchalamment la tête et poussa un cri de surprise et peut-être aussi de joie.

Horace leva les yeux et demeura stupéfait. Cette femme était la comtesse Du Barry.

VII.

AMOUR.

Quelque temps avant l'arrivée d'Horace, la comtesse Du Barry, était accoudée sur son fauteuil, et elle rêvait !... D'abord sa rêverie avait été profondément triste et pleine d'amertume.

Elle pensait que la royauté qu'elle avait conquise par sa beauté, elle pouvait la perdre au premier jour; que si haut qu'elle fût placée, sa puissance ne venait que d'un caprice royal, et qu'un caprice royal pouvait la lui retirer; elle comptait le nombre sans cesse croissant de ses ennemis, et de quelque côté qu'elle se tournât, elle ne rencontrait pas un ami véritable; et puis, loin qu'elle fût étourdie elle-même par les succès qu'elle avait obtenus, par les triomphes éclatants qu'elle avait remportés, au milieu de ces fêtes féeriques qui se multipliaient sous ses pas, et la tenaient dans un enchantement éternel, bien qu'elle n'entendît de toutes parts, autour d'elle, que des concerts de louanges et de flatteries, cependant à de certaines heures, quand elle se retrouvait seule, en présence de ces splendides et silencieux témoins de son déshonneur, elle se prenait à regretter amèrement le temps, si éloigné déjà, de son innocence heureuse et chaste. Alors, elle pouvait encore se trouver belle sans honte, elle n'avait encore présenté son front pur qu'aux purs baisers de sa mère, et calme et sainte dans sa pudeur, jamais sa pensée ne s'était effrayée d'un remords ou alarmée d'un regret. Jeune, insouciante et folle, elle entrait dans la vie, par des sentiers fleuris, et ces mille parfums de l'enfance qui l'encensaient sur la route, ne parvenaient même pas à l'enivrer; la jeune enfant ne songeait guère à l'avenir, elle portait en son cœur un riche trésor de candeur et de bonté : tous les nobles spectacles auxquels elle assistait, toutes les généreuses paroles qu'elle entendait, trouvaient un puissant écho en elle, elle ne s'imaginait pas alors, qu'un jour viendrait, où elle romprait violemment avec les leçons d'honneur qu'elle avait reçues, où elle foulerait dédaigneusement aux pieds les vertus qu'elle-même avait courageusement aimées; mais la misère est mauvaise conseillère, et le vice a d'irrésistibles attraits pour les natures faibles.

Elle avait succombé, et succombé presque sans combat! Et puis, une fois emportée par le rapide tourbillon des passions mauvaises elle ne s'était plus arrêtée, sans oser regarder ce qu'elle laissait derrière elle; elle avait suivi cette voix impérieuse qui l'appelait vers le monde des plaisirs, dans lequel elle n'avait pas tardé à perdre ce qui lui restait d'honneur et

de vertu! Jamais, depuis bien longtemps, la comtesse ne s'était trouvée si méprisable à ses propres yeux, si déchue dans sa propre estime; les souvenirs d'un passé perdu pour toujours, n'avaient jamais eu pour elle cette saveur amère qu'elle leur trouvait en ce moment; elle s'étonnait elle-même, que le courage de l'indifférence qui l'avait soutenue jusqu'alors l'abandonnât ainsi tout d'un coup, et pour la première fois peut-être, elle désirait descendre du rang où l'amour du roi l'avait élevée!

Si le duc d'Aiguillon ou le comte Jean, son beau frère, eussent pu la voir à cette heure, mélancoliquement appuyée, sur le bras de son fauteuil, le regard rêveur fixé au parquet, l'âme plongée dans une sombre tristesse, certes ils n'eussent pas reconnu dans cette femme pâle, frêle et délicate, pieusement courbée sous le poids d'une douleur inconnue, la reine ardente et voluptueuse des plaisirs et des intrigues de Versailles, et ils l'eussent prise à coup sûr, l'un et l'autre, pour quelque statue de la Rêverie, oubliée par hasard dans la solitude d'un appartement depuis longtemps inhabité!

Cependant, à la vue de la comtesse Du Barry, Horace s'était arrêté interdit, la parole lui avait manqué, et il était resté debout au milieu de la chambre, ne sachant s'il devait avancer ou reculer.

Mais quand il vit la joie éclater en signes non équivoques sur la physionomie de la jeune femme, il reprit un peu d'assurance, et faisant quelques pas vers elle:

— Pardon, madame, lui-dit-il, d'être venu vous déranger au milieu de votre solitude; je comprends que je dois être importun, et je vais me retirer...

— Comment! fit la comtesse en souriant de l'embarras d'Horace, à peine êtes-vous arrivé que déjà vous songez au départ?

— Je n'y songe, madame, répondit Horace, que parce que, je le vois bien, ce n'est pas moi que vous attendiez.

La comtesse rougit légèrement, et comme si le doute qu'exprimaient les paroles d'Horace lui eût paru cruel, et qu'elle eût voulu le détruire, elle sonna vivement.

— Henriette, dit-elle aussitôt à la jeune camériste qui entra, et sans même tourner les yeux de son côté, ce n'est pas monsieur le comte que j'attendais.

— Comment, madame? balbutia Henriette interdite.

— Allons, ne te désole pas, mon enfant; le mal n'est pas si grand qu'il aurait pu l'être; mais dépêche-toi de retourner à ton poste, et cette fois ne te trompe pas!

Henriette sortit.

— Eh quoi! dit Horace étonné, dès qu'Henriette se fut éloignée, ne craignez-vous pas que la personne que vous attendez me rencontre ici?

— Nullement, répondit la Du Barry.

— Alors, je puis rester auprès de vous?

— Si vous le voulez...

— Oh! c'est une faveur que j'achèterais de tout mon sang!

Horace prit un siège et alla s'asseoir auprès de la comtesse.

Il était vivement ému; tout son sang avait reflué vers son cœur, sa tête était en feu.

Horace aimait: il aimait avec tout son cœur, toute sa pensée. Il avait vécu jusqu'alors sans ambition, ignorant les joies de l'amour, ne demandant à la vie que de les connaître un jour. Longtemps, dans le milieu où il s'était trouvé, son regard avait erré autour de lui, cherchant vainement dans la foule un noble cœur où il pût déposer tout ce que le sien contenait d'amour et d'adoration. Mais il n'avait rien trouvé encore qu'il eût jugé digne de lui! pourtant, les désirs qui le sollicitaient de toutes parts, ces besoins étranges qui emplissaient sa poitrine prenaient chaque jour plus d'empire sur son esprit, et le poussaient à son insu vers un monde qu'il ne connaissait pas et dont il s'épouvantait à l'avance. Horace devinait que ce sentiment puissant qui s'était emparé de son cœur y ferait un jour une immense solitude, afin de pouvoir y régner seul et en souverain, et il était sans force pour résister à cet envahissement dont il remarquait les effets sans pouvoir en deviner la cause. Mais que lui importait après tout que son cœur se dépeuplât de tous les sentiments qui l'avaient habité jusqu'alors, si ce nouveau sentiment vainqueur suffisait à l'occuper tout entier; que lui importait qu'ils moussent l'un après l'autre, s'ils devaient revivre tous ensemble sous une seule et même expression.

Horace avait accepté sans murmure cette nouvelle vie, et il ne songeait pas même à essayer de rompre ce joug puissant que l'amour lui imposait!

— Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé, dit Horace en s'asseyant; depuis deux jours votre image ne m'a pas quitté, et je savais bien que je vous reverrais quelque jour...

— Et pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi? interrompit la jeune femme, vous n'aviez, je suppose, aucune raison de croire que je ne voulusse pas vous revoir...

— Cela est vrai, madame, et cependant je craignais que quelque obstacle ne vînt m'enlever ce bonheur.

— Le bonheur est-il donc si peu de chose? objecta la comtesse en oubliant son regard sur le front d'Horace.

— Et puis, poursuivit ce dernier sans prendre garde à l'objection qui lui était faite, pourquoi ne m'auriez-vous pas oublié?... Vous n'aviez pas emporté comme moi, de cette soirée, un souvenir brûlant? Le lendemain vous vous êtes retrouvée calme et sereine comme la veille, et moi, le lendemain, je me suis réveillé pâle,

sombre, agité, ému encore des dernières ardeurs de mes rêves ! Vous, madame, vous avez repris votre vie heureuse, insouciante et folle, et moi, moi, mon Dieu ! un hôte inconnu, le doute s'est assis à mes côtés et ne m'a plus quitté... et j'ai compris alors seulement combien la vie avait de douleurs et de souffrances ignorées.

La comtesse essayait de sourire, mais elle avait pâli ; Horace s'en aperçut.

— Tenez, madame, reprit-il aussitôt, je suis un rude enfant de Bretagne, tel que vous me voyez ; je n'ai pas encore eu le temps de me faire aux usages de la ville, non plus qu'aux façons de la cour ; j'ai été élevé au milieu d'une nature vierge et vigoureuse, parmi des hommes qui croient en Dieu et qui prient les saints ! Mon langage vous étonne sans doute, et ma franchise vous déplait peut-être... Pardonnez-moi si cela est ; car je ne suis pas coupable, croyez-le bien : je vous ai vue et je vous ai trouvée belle ; je vous ai entendue me parler, et je vous ai trouvée bonne ; et, dès ce moment, un dévoûment sans bornes a pris naissance dans mon cœur !... Oh ! ne m'en veuillez pas, madame, si mes paroles vous offensent !... Mais, depuis hier, je porte en moi un secret qui me brûle la poitrine et qui me tuera, cela est sûr, si je l'y garde encore longtemps.

La comtesse ne répondait rien, mais elle écoutait Horace avec une agitation qui augmentait à chaque parole : son sein se soulevait avec précipitation, et elle paraissait ne pouvoir se décider à relever sa tête qui penchait nonchalamment sur son épaule.

— Horace, dit elle enfin, après un silence de quelques minutes et d'une voix qui trahissait malgré elle toute son émotion, ce que vous dites est insensé, et je ne devrais pas vous écouter... vous ignorez sans doute quels devoirs sont les miens, et à quel lien je suis attachée ?

— Je ne l'ignore pas, répondit Horace.

— Vous me connaissez ! s'écria la jeune femme dont la pâleur augmenta et qui se leva à cette révélation.

— Je vous aime ! répondit encore Horace.

La Du Barry retomba sur elle-même, cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

Horace savait qu'elle était cette femme méprisable, dont elle-même avait honte... Et il venait de le lui avouer d'une façon délicate, qui lui faisait sentir, plus cruellement encore, combien elle était peu digne d'un tel amour. En un moment, elle recouvra cette pudeur des saintes années de sa jeunesse, qu'elle avait oubliée depuis si longtemps, une rougeur subite se répandit sur son front, et elle chercha à se dérober tout entière aux regards du jeune comte. Horace comprit tout ce qui se passait en elle, et sa honte et ses remords, il devina tout... Il se rapprocha d'elle, et se pencha affectueusement sur son épaule.

— Pourquoi pleurez-vous ainsi ? lui dit-il doucement, pourquoi rougissez-vous, et avez-vous honte d'un passé qui est loin de vous, et dont vous n'êtes pas coupable ? Vous êtes jeune et vous êtes belle, les plaisirs ont été impuissants à ternir la pureté de votre âme ; l'amour ouvre sous vos pas une nouvelle existence pleine d'enchantements qui vous sont inconnus... Laissez-moi vous accompagner dans cette vie nouvelle qui commence, et, je vous le dis, vous ne vous repentirez jamais de vous être confiée à moi... Et comme il vit que la jeune femme restait toujours dans la même attitude douloureuse :

— Enfant que vous êtes ! ajouta-t-il, vous vous faites, je le vois bien, un fantôme du passé, vous vous effrayez de vos souvenirs, et vous avez peur de la solitude silencieuse où vous vous trouvez ! Enfant ! enfant ! !... Réunissez plutôt vos forces, et videz jusqu'au fond cette coupe divine dans laquelle l'amour va vous verser joyeusement l'oubli du passé et l'espérance dans l'avenir !... Si vous pouviez voir un instant quelle joie rayonne sur mon front, quel bonheur éclate dans mes yeux, quelle sainte extase resplendit sur mes traits, si vous pouviez lire dans mon cœur les chants célestes qui y sont gravés, vous ne songeriez plus à repousser l'amour que je vous offre, et vous béniriez le ciel de vous l'avoir envoyé pour vous aider à supporter les souvenirs d'un autre âge et peupler un jour la solitude de votre vieillesse !... Et qu'importe, après tout, à ceux qui aiment, poursuivit-il avec une sorte d'enthousiasme, qu'importe le passé ou l'avenir !... le passé n'existe que pour les criminels, et l'avenir pour les misérables !... Non ! non ! croyez-moi, madame, le passé et l'avenir sont tout entiers pour moi, dans l'heure où je vous vois, où je vous parle, où je vous entends !...

Horace eût continué de parler, que la Du Barry n'eût pas songé à changer d'attitude, tant elle portait d'attention à sa parole. A mesure que le jeune comte parlait, ses remords et sa honte disparaissaient ; le calme et la paix rentraient dans son cœur, et elle renaissait elle-même à sa propre estime.

Quand il eut achevé, elle releva timidement la tête, et l'entourant d'un regard plein d'amoureuse vénération, elle glissa une de ses petites mains dans les mains d'Horace.

— Merci ! ma vie ne sera pas complètement déshéritée de la joie et du bonheur des âmes pures, vous m'avez appris qu'il y a encore une manière d'être heureuse, je suivrai votre conseil... je crois qu'il est bon, puique c'est vous qui me le donnez... et j'espère en lui comme je crois en vous... Oh ! vous êtes généreux, Horace, je serai peut-être heureuse, et je me réjouis d'avance à l'idée que je vous devrai ce bonheur ; j'ai eu bien souvent, au milieu de la vie que je mène, des heures de cruelle décep-

tion et de mortel découragement, maintenant, je n'en aurai plus... ou du moins si de pénibles pensées ou de terribles souvenirs viennent encore me visiter, eh bien ! je songerai à vous... je me rappellerai qu'il y a de par le monde un homme qui m'aime véritablement, un ami sincère et loyal, sur le bras et le cœur de qui je pourrai m'appuyer aux jours d'infortune, n'est-ce pas Horace, vous le voulez bien ; cette mission ne vous sera pas trop lourde ni rude à remplir, et par amour pour moi, vous consentirez à oublier quelle femme je suis, et à ne jamais vous rappeler qu'elle femme j'ai été !

— Oui, madame, répondit Horace avec une dignité grave, et s'il ne faut que beaucoup d'amour et de dévouement pour vous rendre heureuse, oh ! vous le serez, soyez-en certaine, car mon cœur et mon épée sont à vous !...

La comtesse était entièrement rassurée ; ils parlèrent longtemps de mille choses qui toutes les ramenaient à leur amour... La Du Barry avait recouvré sa sérénité et son enjoûment ; elle riait et oubliait qu'elle attendait une visite, et que cette visite tardait bien longtemps.

Horace raconta alors ses projets d'avenir : son départ de Bretagne, son arrivée à Paris, et le fatal évènement qui était venu plonger madame de Méranges dans les larmes et la désolation.

Au nom de madame de Méranges, la comtesse arrêta Horace.

— Vous la connaissez ? lui dit-elle avec vivacité.

— C'est une amie de ma mère, répondit Horace.

— Et avez-vous vu sa fille ?

— Non, Madame, sa fille lui a été enlevée, il y a quelques jours...

— Je le sais...

— Roger de Villepreux et moi, nous nous sommes mis en campagne, et je crois, ou je me trompe fort, que nous sommes parvenus à découvrir sa retraite.

— Dites-vous vrai ?...

— Du moins, jusqu'à présent, tout me porte à le croire...

— En ce cas, vous allez m'être d'une grande utilité... Tout à l'heure va venir ici M de Sartines ; vous resterez là, et vous ne perdrez pas un seul mot de la conversation que j'aurai avec lui. J'espère lui faire avouer tout ce qu'il sait, mais au cas où il voudrait nier, je vous ferai un signe, et vous direz ce que vous avez appris.

Pendant quelques secondes encore, Horace et la comtesse attendirent l'arrivée du lieutenant de police. Enfin, un bruit de pas se fit entendre dans la cour, et peu d'instants après Henriette entrait dans la chambre.

— Madame la comtesse veut-elle recevoir M. le lieutenant de police ? dit Henriette.

— Oui, Henriette, faites entrer, répondit la comtesse.

M. de Sartines n'attendait que cet ordre. Dès qu'il fut donné, il parut.

— Madame la comtesse a désiré m'entretenir d'une affaire grave, dit-il en s'avançant au milieu de l'appartement. Je m'empresse de me mettre à sa disposition.

— Oui, Monsieur de Sartines, répondit sèchement la comtesse, je désire vous entretenir d'une affaire que, à ce qu'il paraît, vous ne trouvez pas aussi grave que moi. Veuillez vous asseoir et m'écouter.

M. de Sartines fronça le sourcil à ce début, et sa perruque remua.

Néanmoins il s'assit et s'apprêta à écouter.

VIII.

COMPLICATIONS.

M. de Sartines était un homme d'un type fort commun, qui n'avait jamais connu que deux sortes d'amour au monde, sa place et ses perruques, et l'on pouvait penser que si parfois il négligait la première, ce n'était que pour mieux s'occuper des secondes.

A la vérité, si la place lui tenait fort à cœur, et dans cette position difficile où il cherchait de toutes ses forces à se maintenir, on ne peut dire quelles inquiétudes l'avaient agité, quels rêves terribles avaient troublé ses nuits ; jamais la paix sereine ne s'asseyait à son foyer, il n'était visité d'habitude que par les pensées les plus pénibles, et sa vie se passait à craindre ou pour les jours du roi, ou pour son existence propre.

Aussi quand les devoirs de sa charge et les soucis qui s'y trouvaient attachés, lui laissaient quelques moments libres, se réfugiait-il avec une joie sans seconde, dans l'appartement où reposaient ses chères perruques. L'appartement en était décoré du haut en bas : il y en avait de toutes les formes, presque de toutes les couleurs. C'était une académie parfaitement occupée. A ce propos, racontent les mémoires du temps, M. le duc d'Ayen disait qu'il ne serait jamais en peine du conseil d'Etat, car, en cas de besoin, on le retrouverait en double chez le lieutenant de police. Le mot avait fait le tour de Paris et les délices de Versailles, et depuis, tout le monde connaissait la manie de M. de Sartines.

Le lieutenant de police portait donc une énorme perruque poudrée à blanc et frisée avec un soin extrême. L'émotion le rendait pâle ; il cherchait à se donner une contenance, en jouant avec son chapeau.

— J'ai appris, dit la comtesse dès que M. de Sartines se fut assis et qu'il parut disposé à l'écouter, j'ai appris que depuis quelque temps les Choiseul trament contre moi un complot qui a pour but de me donner une rivale dans le

cœur du roi, et de me faire perdre ainsi le rang que j'occupe. Je n'ai pas là dessus des renseignements bien positifs, mais je sais que le complot existe; et cela me suffit; seulement, comme vous m'êtes dévoué, monsieur, du moins je le suppose, j'espère que le mystère avec lequel cette affaire a été conduite n'a pas été impénétrable pour vous, et que vous êtes en mesure de me donner à ce sujet les éclaircissements nécessaires.

La question était nettement posée, M. de Sartines ne pouvait éluder de répondre.

— Les personnes qui vous ont instruite, madame, répondit-il d'un air embarrassé, étaient sans doute mal informées, car les agens qui me sont attachés et me servent d'espions, ne m'ont jusqu'à présent, rien dit de semblable.

— Mais du moins avez-vous fait quelques recherches, objecta la comtesse; certains bruits doivent être parvenus jusqu'à vous, vous avez dû ordonner des investigations; je désire savoir quel en a été le résultat.

— J'avouerai, répondit M. de Sartines, qui ne voulait pas tout nier, que quelques bruits sont venus jusqu'à moi; je me suis hâté de les approfondir, et je puis assurer à madame la comtesse qu'ils sont sans fondement!

— En êtes-vous bien sûr? demanda la Du Barry avec un sourire plein de malice et de gaîté.

— On ne peut plus sûr, répartit le lieutenant de police.

— Ainsi, poursuivit la comtesse en lançant à ce dernier un regard dont il ne remarqua pas toute l'ironie, de votre propre aveu, cette affaire n'a pas eu de suite, et n'a rien qui doive désormais m'inspirer des craintes pour l'avenir?

— En aucune façon, madame.

— Vous me certifiez que les Choiseul n'y songent plus...

— Assurément...

— Et qu'enfin, je puis me reposer sur vous, comme par le passé, du soin de veiller à ma tranquillité?

— Soyez certaine d'avance, madame, que la confiance que vous aurez mise en moi ne sera pas trahie.

— Fort bien!...

M. de Sartines était persuadé en ce moment que la comtesse ne savait rien, qu'elle n'avait eu sur cette affaire que des renseignements à la véracité desquels elle ne croyait pas, et qu'en définitive, les quelques paroles qu'il venait de dire avaient suffi pour la rassurer, et éloigner d'elle les inquiétudes qui l'avaient un instant troublée. Il sourit d'aise, son front rayonna, sa perruque eut un tressaillement de contentement équivoque. Cependant, M. le lieutenant de police s'était trop hâté de se réjouir, car la conversation ne tarda pas à changer complètement de tournure.

La comtesse reprit, après une pause:

— Voyez, pourtant, dit-elle avec un enjoûment auquel un homme plus adroit que M. de Sartines se fût laissé prendre, voyez avec quelle facilité les bruits se répandent dans cette capitale; moi, je les avais acceptés de bonne foi, et je ne sais à quoi il a tenu que je ne me sois crue perdue.

M. de Sartines fit un sourire et un geste de compassion. La comtesse le remarqua et sourit.

— Il faut avouer aussi, poursuivit-elle, que ces bruits avaient été lancés avec une assurance peu commune. La jeune fille que l'on me donnait pour rivale était jolie, jeune, innocente; on l'avait enlevée exprès du couvent, pour être plus sûr de la trouver pure; elle portait même un nom illustre et aimé du roi; rien enfin ne manquait à sa beauté, non plus qu'à sa naissance. Vous avouerez que l'on pouvait trembler à moins.

M. de Sartines refit son sourire et son geste de compassion.

— Et puis, continua la comtesse, dont la voix devenait de plus en plus grave et sérieuse, on ajoutait une particularité qui rendait possibles toutes les suppositions: on disait que Mme de Grammont était allée trouver le lieutenant de police, de la part des Choiseul, et lui avait promis une somme de deux cent mille livres, s'il consentait à ne pas ébruiter cette intrigue et à empêcher qu'elle vînt aux oreilles d'une certaine comtesse dont on craignait encore l'influence, bien qu'on espérât la lui ravir bientôt; on assurait que le lieutenant de police avait accepté ces propositions; que la jeune fille avait été arrachée des bras de sa mère, et déposée en lieu sûr, à Paris même, en attendant qu'on pût la transférer dans la demeure où sont conduites les jeunes filles destinées aux plaisirs du roi... seulement, les renseignements s'arrêtaient là, et l'on n'avait pu encore découvrir la retraite de la pauvre enfant!...

M. de Sartines retournait son chapeau dans tous les sens; sa perruque tenait à grand'peine sur sa tête.

La comtesse Du Barry mettait à le pousser dans ses derniers retranchements une malice cruelle d'enfant et de femme; elle se réjouissait intérieurement de l'embarras croissant auquel le lieutenant de police se trouvait abandonné, et attendait avec une joie impatiente, qu'il sortît enfin de son silence.

Horace prenait un vif plaisir à cette petite scène pleine de lutineries gracieuses et de malignes évolutions; il ne pouvait se lasser de regarder et d'admirer la jeune comtesse qui, l'œil animé d'une belle colère, le regard altier, les lèvres légèrement retroussées par un ironique sourire, attendait, dans une attitude quasi royale, le résultat des réflexions auxquelles le lieutenant de police paraissait se livrer.

Ce dernier releva enfin la tête, et fixant ti-

midement la comtesse, qui resta froide et calme devant ce regard suppliant.

— Il semble résulter, madame, dit-il, de ce que vous venez de m'apprendre, que vous en savez beaucoup plus sur cette affaire, que vous ne me l'aviez d'abord laissé croire.

La comtesse fit un signe affirmatif.

— En ce cas, poursuivit M. de Sartines en étouffant un soupir, je ne puis que répéter à madame la comtesse les paroles que je lui ai dites tout à l'heure; et je lui affirme que cette affaire...

— M. de Sartines, interrompit impétueusement la comtesse, à l'heure qu'il est, je suis encore toute puissante, et je vous assure que mon influence sur l'esprit du roi n'a pas baissé; ni vous ni les Choiseul ne me faites peur, ainsi répondez-moi avec franchise et sans arrière-pensée; est-ce moi ou les Choiseul que vous voulez servir?

Toute parole qui allait droit au but et exigeait une réponse franche, embarrassait singulièrement M. de Sartines. Il essaya de balbutier une excuse et se trouva arrêté dès le début.

— Je ne demande pas de réponse insignifiante, répartit la Du Barry d'un ton sévère, un mot seulement : est-ce moi ou les Choiseul que vous voulez servir?

— C'est vous, madame, répondit enfin M. de Sartines.

— Je prends acte de cette déclaration, poursuivit la jeune femme, et rappelez-vous, monsieur, si vous veniez un jour à manquer à votre parole, que madame de Pompadour a envoyé de plus puissants gentilshommes que vous à la Bastille!

Puis elle ajouta aussitôt d'une voix ferme :

— La jeune fille, sur laquelle les Choiseul ont jeté les yeux, s'appelle Angélique de Méranges; c'est Marchant, l'âme damnée du ministre déchu et le pourvoyeur ordinaire du roi, qui l'a enlevée de l'hôtel de sa mère, situé rue Culture-Sainte-Catherine; il y quatre jours que cet enlèvement a eu lieu, et la jeune fille est encore à Paris...

— Mais où la trouver? objecta le lieutenant de police, qui ne pouvait se résoudre à accepter sa défaite.

— M. le comte de Forsauz vous l'indiquera, répondit la comtesse en désignant Horace.

M. de Sartines ne pouvait plus reculer; il promit tout ce qu'on exigea de lui. La comtesse lui ordonna de rendre, dans le plus bref délai, la jeune fille à sa mère, et il le promit. Elle lui enjoignit de chercher un moyen de punir Marchant du zèle qu'il mettait à servir les intérêts des Choiseul, et il le promit encore. Elle lui recommanda de ne plus se mêler de ces sortes d'intrigues, s'il tenait quelque peu à ne pas encourir sa disgrâce, et il le promit toujours!...

Et quand enfin il ne put plus arguer d'ignorance, il se leva et saluant profondément la comtesse :

— Madame, lui dit-il en prenant et baisant la main que la comtesse lui tendait en signe de réconciliation, je me range désormais sous votre bannière, et je puis vous assurer que vous n'aurez plus aucun motif de plainte contre moi.

— Empêchez qu'elle arrive à Versailles, répondit la comtesse, et je vous pardonne la conduite que vous avez tenue dans cette circonstance.

M. de Sartines salua de nouveau, et se dirigea vers la porte.

Mais la porte venait de s'ouvrir, et Henriette s'était précipitée dans la chambre.

— Qu'y a-t il? demanda la comtesse.

— Le comte de Gonesse! répondit Henriette avec un effroi singulier qui parut gagner la Du Barry.

Elle pâlit légèrement.

— Restez! dit-elle à M. de Sartines qui s'arrêta subitement.

Puis se penchant? l'oreille d'Horace.

— Vous êtes venu avec le lieutenant de police, ajouta-t-elle vivement, ne vous effrayez de rien, et faites bonne contenance...

— Qu'arrive-t-il donc? demanda Horace.

— Ce n'est rien... répondit la Du Barry, mais ne vous embarrassez pas, ou je suis perdue...

— Perdue! répéta Horace, qui cherchait à deviner ce qui allait se passer; mais quel est donc ce comte de Gonesse?...

— Le roi!... taisez-vous!

La comtesse reprit bientôt sa sérénité, et elle revint s'asseoir avec calme à la place qu'elle avait quittée.

Horace était resté interdit, et demeurait cloué à son fauteuil, n'osant lever les yeux sur M. de Sartines, et encore moins sur la porte au seuil de laquelle il s'attendait à chaque instant à voir le roi apparaître.

M. de Sartines observait cette petite comédie, et se dédommageait en souriant des inquiétudes qu'il avait éprouvées quelques minutes auparavant.

Enfin, un mouvement se fit entendre dans les appartements contigus; la porte s'ouvrit à deux battans, et le roi parut!...

Il passa auprès de M. de Sartines qui s'inclina, auprès d'Horace qui s'inclina également, et arrivant à la comtesse Du Barry, qui était restée plongée dans son fauteuil, il lui prit la main et déposa un baiser sur son front.

— J'avais hâte de vous revoir, chère comtesse, lui dit-il, et de venir vous troubler dans votre solitude.

Puis se tournant tout à coup vers M. de Sartines, et arrêtant son regard sur Horace :

— Quel est ce jeune homme? ajouta-t-il en

s'adressant à la comtesse, il ne me semble pas l'avoir jamais vu... le connaissez-vous?

— Il est venu avec M. de Sartines, répondit la comtesse, c'est le jeune comte de Forsauz.

— Le comte de Forsauz! fit le roi, ah! j'ai beaucoup connu son père... un cœur loyal et dévoué... excellente noblesse... Et y a-t-il longtemps qu'il est à Paris? pourquoi ne l'ai-je pas vu à la cour encore?

— Je l'ignore, répartit la comtesse, M. le comte me disait tout à l'heure qu'il était à peine arrivé depuis quatre jours.

— Il est bien, ce jeune homme, interrompit Louis XV, et s'il veut entrer dans mes mousquetaires, nous le ferons avancer.

Ce petit dialogue avait eu lieu à voix basse; Horace ni M. de Sartines n'en avaient rien entendu.

— Messieurs, leur dit enfin la comtesse Du Barry, je me trouve maintenant suffisamment éclairée sur l'affaire dont je vous ai entretenus, j'aurai le plaisir de vous revoir une autre fois ..

M. de Sartines et Horace allaient se retirer lorsque le roi se ravisant, se retourna vivement vers ce dernier:

— Restez, M. le comte, lui dit-il. j'ai à vous parler; quant à vous, M. de Sartines, ajouta-t-il en s'adressant au lieutenant de police qui déjà se tenait sur le seuil de la porte, vous pouvez vous retirer, et aller à vos affaires, je ne vous retiens pas!

Le lieutenant de police balbutia une réponse et sortit.

Horace avait pâli et rougi et chancelé. Mais depuis quelques jours qu'il habitait la capitale, il avait appris à se rendre maître de ses sensations, et passé le premier moment, il redevint calme et soutint avec une contenance assez ferme le feu des regards du roi.

Il ignorait d'ailleurs complètement ce que l'on pouvait vouloir de lui; d'abord il vint à penser que Marchant avait pu le trahir et parler de la scène qui s'était passée chez la Dubois, et alors il trembla pour l'avenir de la comtesse; ensuite, il crut que le bruit de son duel était parvenu jusqu'aux oreilles du roi, et il s'apprêta à essuyer une remontrance sévère; enfin, il se dit que ce n'était peut être de la part de Sa Majesté qu'un mouvement de curiosité et cette supposition ne l'aida pas peu à se rassurer.

Dès que M. de Sartines eut refermé la porte derrière lui, et que le bruit de ses pas se fut éteint peu à peu dans la cour, le roi se mit à marcher à travers la chambre, en jetant de temps en temps un regard inquiet sur Horace et sur la comtesse. Après plusieurs tours rapides exécutés de la sorte, il s'arrêta enfin devant le jeune comte:

— M. le comte, lui dit-il d'une voix brève, j'ai beaucoup connu votre père dans sa jeunesse, et je l'ai beaucoup aimé; c'était un gentilhomme dévoué et qui n'a jamais donné à son roi que des conseils dignes de lui; je l'ai regretté quand je l'ai perdu, et j'ai pensé souvent que Dieu ne m'aimait pas, puisqu'il me l'avait enlevé.

Après ce début, le roi fit une pause, et se remit à parcourir la chambre.

La comtesse Du Barry ne savait trop ce que ce début signifiait, et elle en attendait la suite avec anxiété.

— J'ai contracté envers votre père, monsieur, dit-il, une dette que je veux acquitter envers son fils; il ne tiendra donc qu'à vous de faire votre chemin, si vous voulez dignement remplacer celui que j'ai perdu.

— Je suis prêt à mériter la haute faveur dont Votre Majesté veut bien m'honorer, répondit Horace.

La comtesse connaissait le roi, elle attendit encore.

— Un comte de Forsauz peut beaucoup espérer, poursuivit ce dernier, quand il a l'estime de son roi; j'ai pensé d'ailleurs que la Bretagne avait eu bien à souffrir sous le duc d'Aiguillon, et que ce ne serait peut-être pas trop, de lui donner en dédommagement un de ses enfants pour la gouverner...

— Sire... s'écria Horace, un tel honneur, à moi!

Horace devint pourpre de joie, la comtesse pâlit... elle commençait à deviner.

Quand le roi revint cette fois se placer en face d'Horace, sa figure était sévère et son œil impérieux; sa voix prit une intonation encore plus brève.

— M. le comte, dit-il, vous partirez pour la Bretagne, dès que vos affaires seront terminées à Paris; seulement, comme il faut qu'un gentilhomme qui va occuper une position aussi importante, s'y présente entouré de la considération et de la confiance publiques, comme vous êtes d'ailleurs bien jeune pour le haut emploi que je remets entre vos mains, vous devrez songer à vous marier avant de vous éloigner.

— Moi, sire! fit Horace stupéfait, me marier!

— Oui, monsieur le comte...

— Mais, arrivé à Paris depuis quatre jours, je n'y connais personne...

Horace croyait se sauver par cette réponse; elle le perdit.

— N'est-ce que cela! répartit le roi, j'y ai songé pour vous!

— Comment, votre majesté... a eu la bonté..

— Oui, monsieur le comte; cela vous étonne... j'y ai songé pour vous... et je vous ai choisi une femme.

— Et puis-je savoir? balbutia Horace.

— Quelle est cette femme? interrompit le roi.

— Oui, sire!

— Cette femme est mademoiselle Angélique de Méranges!...

Horace ne put s'empêcher de pousser un cri, en entendant nommer Angélique; il regarda la comtesse; elle s'était rejetée dans son fauteuil et tenait un doigt sur ses lèvres closes.

Le roi continuait sa promenade à travers la chambre. Il ne prit pas garde au mouvement d'Horace, et ne le regarda plus. Cependant, le jeune comte demeurait plongé dans une anxiété profonde, et se demandait vainement quel parti il lui restait à prendre. A aucun prix, il ne voulait accepter le rôle qu'on lui offrait de jouer; sa loyauté se révoltait au seul souvenir des propositions qu'on lui avait faites, et toute sa force était à peine suffisante pour contenir l'indignation qui montait de son cœur. Enfin, la terreur passagère qui s'était emparée de son esprit se dissipa; il reprit assez d'empire sur lui-même, et fit quelques pas vers le roi:

— Sire, lui dit-il d'une voix ferme quoique émue, je suis véritablement confus de la bienveillance que votre majesté me témoigne, et c'est avec un bien vif regret que je me vois dans la nécessité de refuser la haute faveur dont elle m'honore.

— Qu'est-ce à dire? fit le roi qui s'arrêta tout court et releva la tête, trouvez-vous que je ne fasse pas assez pour votre famille, monsieur le comte?

— Me préserve le ciel de tenir un pareil langage, répondit Horace avec la même fermeté; mais Votre Majesté met à sa faveur des conditions que je ne puis accepter.

— Ainsi, vous refusez! dit le roi, dont le regard s'attacha sur le jeune comte avec ténacité.

— Que Votre Majesté me pardonne, balbutia Horace; mais il m'est impossible d'accepter.

Un silence terrible succéda à ces paroles.

Le roi réfléchissait, la comtesse tremblait, Horace était ferme et résolu.

— C'est bien, dit tout-à-coup le roi, je n'oublierai pas votre refus, monsieur le comte; vous pouvez vous retirer.

Horace sortit agité de sentiments bien différents de ceux qui l'avaient saisi en entrant.

Le roi continua pendant quelque temps encore de marcher sans mot dire; puis, enfin, il s'approcha de la comtesse encore tout émue.

— Chère comtesse, lui dit-il en souriant d'un air contraint, voilà un jeune gentilhomme qui, avant deux jours, couchera à la Bastille.

IX.

CE QUE C'ÉTAIT QUE LE PETIT LA VRILLIÈRE.

Pendant que ces choses se passaient rue Culture-Sainte-Catherine à Paris, une scène d'un genre non moins intéressant se passait à Versailles, chez celui que l'on appelait à cette époque *le petit La Vrillière*.

Il était huit heures du soir environ, le duc de La Vrillière se trouvait dans son cabinet de travail, occupé à mettre en ordre quelques papiers éparpillés devant lui. — Il venait d'arriver de Paris. — Le duc était superbement vêtu, poudré, frisé avec soin, et cependant il travaillait avec une ardeur extrême.

Le petit la Vrillière était secrétaire d'Etat, et avait spécialement la charge d'envoyer à la Bastille ceux que le bon plaisir du roi ou des ministres lui désignait. Il remplissait son emploi avec une exactitude digne des plus grands éloges.

C'était, au surplus, le plus effronté voleur qui jamais ait eu le maniement des affaires de l'Etat. Sans dignité, sans noblesse, d'une avidité sans bornes, il faisait un commerce révoltant des lettres de cachet, qui étaient une partie considérable de son département. Ceux qui voulaient se débarrasser d'un père, d'un frère, d'un mari, n'avaient qu'à s'adresser à lui; il vendait sans pudeur la signature du roi à tous ceux qui la lui pouvaient payer comptant.

Le petit La Vrillière vivait avec une dame de Langeac, vieille femme qui ne contribuait pas peu à l'aigreur de son caractère et à la méchanceté de ses actes.

Le duc était donc avare, cupide et méchant, trois passions qu'il trouvait facilement à satisfaire dans l'emploi qu'il occupait. Il recevait de l'or, n'en donnait jamais et envoyait une foule de malheureux à la Bastille.

Aussi sa figure était elle sans cesse rayonnante, et l'on pouvait lire à tout instant de sa vie dans ses yeux, la satisfaction qu'il retirait de l'accomplissement régulier de ses fonctions.

Son cabinet était grand, nu et froid. Le petit duc compulsait ses papiers et apportait une attention particulière à ne pas tacher les riches habits dont il était revêtu.

C'était son seul luxe, sa seule dépense.

Un domestique entra, et lui remit un billet.

Le duc l'ouvrit, et se tournant vers le valet, il lui dit: Faites entrer.

Il mit en même temps de côté les papiers qu'il était occupé à feuilleter, et prenant un livre sur la table, il attendit.

La porte s'ouvrit aussitôt, et Marchant entra.

— Quel bon vent vous amène, dit-il dès qu'il l'aperçut, auriez-vous déjà fait usage de la lettre de cachet que je vous ai délivrée il y a deux jours?

— Non, pas encore, répondit Marchant, c'est une autre affaire qui m'a décidé à venir vous trouver; je viens vous demander un petit service...

— Ah! ah! fit La Vrillière, très bien, très bien, prenez un siège, asseyez-vous et parlez...

Marchant s'assit et se composa, de son mieux,

un maintien franc et ouvert; il scruta du regard les papiers que le petit duc venait de repousser sur la table, fit de la même façon le tour de l'appartement, et soutint assez bien l'examen que La Vrillière faisait en ce moment de sa personne.

Mais il avait affaire à forte partie. Maître La Vrillière avait vu plus d'un visage pâlir, plus d'une conscience se troubler, plus d'une audace chanceler sous son regard inquisiteur; il enveloppa Marchant, épia ses moindres gestes, estima ses plus simples mouvements, et, avant qu'il eût dit un mot, il savait déjà le motif qui l'amenait.

Marchant connaissait bien l'adresse de son adversaire; il l'avait assez souvent fréquenté et avait obtenu de lui assez de services qu'il avait payés fort cher, pour ne point s'exposer innocemment à être dupé. Il se sentit deviné, et se hâta de changer de batterie.

— Mon cher duc, dit-il d'un air le plus dégagé du monde, le motif de la visite que je vous fais à cette heure, vous prouvera, je l'espère, combien je vous porte amitié, et avec quel empressement je saisis toutes les occasions de reconnaître les bons offices que vous m'avez rendus...

La Vrillière le regarda avec étonnement; il ne comprenait pas.

— Les affaires sont dans la meilleure voie possible, poursuivit Marchant sans prendre garde à l'étonnement de son interlocuteur; la petite, après avoir bien pleuré, bien crié, bien supplié, est tombée dans un état d'insensibilité complète, qui permet d'en faire ce que bon nous semblera. Ce soir nous l'emmenons à Versailles.

— Ah! fit le petit duc, et son amant?... Vous l'emmenez à la Bastille!

— Peut-être! répondit Marchant.

— Peut-être, dites-vous? Pourquoi donc ces ménagements?...

— Parce que je n'ai qu'une lettre de cachet, et qu'ils sont deux.

— Deux amans!... diable!...

— Non! un amant et un ami...

— Fort bien! je vois ce que c'est... et vous désirez une seconde lettre?

— Précisément.

— Cela est facile... D'ailleurs, c'est le service du roi... Je vous la délivrerai au même prix que l'autre...

— C'est trop cher! dit Marchant; je n'ai plus d'argent.

— Bah! laissez donc, répartit le petit duc en clignant de l'œil, vous êtes plus riche que nous, et l'abbé Terray ne vous laissera jamais manquer d'argent. Voyons, est-ce dit?

— Non! répondit Marchant, c'est impossible... je ne donnerai que la moitié.

— Alors qu'ils soient libres! s'écria La Vrillière, et gare le scandale!

Marchant ne bougea pas; La Vrillière crut qu'il était devenu sourd.

— Savez-vous, ajouta-t-il, que les deux jeunes gens réunis pourront vous tailler de la besogne?

— Oh! oh! fit Marchant d'un air incrédule.

— L'un est riche, l'autre est entreprenant, d'après ce que vous m'avez dit vous-même, ils sont nobles tous deux, tous deux sont jeunes, cette affaire pourrait bien avoir de fâcheuses suites... Vous savez que le roi n'aime pas le scandale et redoute le bruit!...

— Oui! oui! dit Marchant avec légèreté, mais nous y aviserons; nous saurons les empêcher de parler.

— Je ne connais qu'un moyen...

— Lequel?

— La Bastille.

— Je n'en veux pas d'autre!

— Comment vous y prendrez-vous? vous n'avez qu'une lettre...

— Ceci est mon affaire, acceptez-vous ma proposition?

— Nullement.

— Alors, jusqu'au plaisir.

— Vous partez!

— A l'instant, je n'ai pas une minute à perdre.

Marchant s'était levé: le petit duc l'avait imité.

Son avarice et sa cupidité étaient mises à une bien rude épreuve; d'une part, il ne pouvait se résoudre à accepter la réduction que lui offrait Marchant; d'autre part, il craignait de tout perdre en continuant de se montrer exigeant.

Jusque-là Marchant avait admirablement joué son rôle, mais il était arrivé au moment le plus difficile de sa petite comédie improvisée, et il commit une faute qui compromit ses intérêts.

— Et où allez-vous de ce pas? demanda le petit La Vrillière d'un ton d'indifférence parfaitement jouée.

— Chez M. de Sartines, répondit Marchant.

— Ah! reprit La Vrillière après un moment de repos pendant lequel ses yeux s'étaient écarquillés, et un sourire fauve avait passé sur ses lèvres, ah! vous allez chez M. de Sartines!

— A l'instant.

— Eh! bien, mon cher Marchant, si par hasard vous ne trouviez pas M. de Sartines chez lui, ayez soin de pousser jusqu'à la rue Culture-Sainte-Catherine, et vous l'y trouverez bien certainement.

— Chez la comtesse? fit Marchant.

— Précisément.

— Elle l'a fait appeler?

— Je me trouvais chez le lieutenant de police, quand un valet de la comtesse est venu le chercher.

— Dites-vous vrai?

— Vous vous en assurerez.

— Alors elle sait tout?

— C'est probable.

— Et je suis perdu!

De rouge qu'elle était, la verrue de Marchant devint d'un blond séraphin; il s'assit pour ne pas tomber.

Le petit duc riait dans son ventre; il alla à la fenêtre et fredonna assez galamment le couplet suivant fort en vogue à la cour:

Que Grammont tonne contre toi,
La chose est naturelle.
Elle voudrait donner la loi
Et n'est qu'une mortelle.
Il faut, pour plaire au plus grand roi
Sans orgueil être belle.

Les vers sont mauvais; mais le petit duc s'en souciait fort peu: il revint prendre sa place, et attendit que Marchant voulût bien rompre le silence.

Mais celui-ci songeait à bien autre chose, et il avait l'esprit trop occupé pour reprendre la conversation.

La Vrillière se leva de nouveau; il retourna à la fenêtre, et se mit à fredonner de nouveau:

N'est-ce pas grand dommage
Qu'une fille aussi sage,
Au printemps de son âge,
Soit réduite au trépas?

A vrai dire, le petit duc était enchanté de ce qui arrivait à Marchant. Il ne lui avait jamais porté une profonde affection, il savait qu'il était secrètement dévoué aux Choiseul, et le petit La Vrillière détestait les Choiseul de tout son cœur; ceux-ci, du reste, le lui rendaient bien: du temps qu'ils tenaient encore le pouvoir, ils avaient lancé contre le secrétaire d'Etat et contre sa maîtresse une épigramme qui avait occupé la ville pendant plus de huit jours. On feignait que le petit duc eût demandé en mariage Mlle de Polignac, jeune et jolie personne, et que la vieille de Langeac en eût conçu un dépit mortel:

Des cafés de Paris l'engeance fablière,
Qui raisonne de tout *et ab hoc et ab hac*,
Sur ces prédictions rédigeant l'almanach,
Donne pour femme à la Vrillière
La fille du beau Polignac.
Ah! si jamais l'ingrat avait cette pensée,
S'écria *Subretin* se frappant l'estomac,
J'étranglerais, comme une autre Médée,
Tous ces Philippotins, soi-disant de Langeac,

Subretin était le premier nom qu'avait porté Mme de Langeac.

L'épigramme était, dit-on, de Delille. Ce n'était pas trop mal pour un abbé.

— Eh bien! dit tout à coup le petit duc, en s'apercevant que Marchant venait de se lever, vous n'allez pas chez M. de Sartines?

— Non, répondit Marchant, j'ai réfléchi, je change d'idée...

— Ah!

— Décidément, j'aime mieux avoir affaire à vous...

— Ah! ah!

— Mais vous comprenez ma position, tout dépend désormais de la célérité que je vais apporter... un instant de retard peut tout perdre... Voyons, combien voulez-vous de cette maudite lettre?

— Dix mille livres, répondit le petit duc avec une extrême et touchante simplicité.

— Dix mille livres! s'écria Marchant, mais c'est le double de ce que vous demandiez d'abord...

— Vous vouliez me réduire de moitié; il y a certes de la générosité à moi de ne vous demander que le double.

— Est-ce donc votre dernier mot?

— C'est mon dernier mot.

— Allons, il faut en passer par où vous voulez...

Marchant compta la somme demandée, La Vrillière la prit et la fit disparaître dans un tiroir.

— Et maintenant, dit-il à Marchant, à quelle heure voulez-vous que je vous envoie la petite lettre?

— Dans une heure, répondit Marchant.

— Diable! ce sera difficile: le roi est à Paris.

— Je le sais... je l'ai vu.

— Et il pourrait se faire qu'il ne rentrât que fort tard à Versailles.

— Il faut cependant que cette lettre soit lancée ce soir.

— Vous emmenez donc la petite?

— Dans une heure.

— Allons, allons, nous ferons en sorte de vous satisfaire; d'ailleurs, le roi ne pourra pas me refuser sa signature pour un motif si naturel.

— Je compte sur vous, dit Marchant.

— Comme sur vous-même, mon ami, répondit le petit La Vrillière.

Marchant monta immédiatement en voiture, et dit au valet qui fermait la portière:

— Ventre à terre jusqu'à Paris!

La voiture partit au galop.

Le duc rentra dans son cabinet et pendant qu'il rédigeait la lettre de cachet, que Marchant était venu lui demander, il murmura entre ses dents le quatrain suivant, nouvellement composé, à l'occasion de la nomination du chancelier Maupeou au grade de chevalier des ordres du roi.

Ce noir visir, despote en France,
Qui, pour régner, met tout en feu,
Méritait un cordon, je pense;
Mais ce n'est pas le cordon bleu.

Le petit duc avait, comme on le voit, la mémoire ornée. Quand il eut fini sa besogne, il alla voir Mme de Langeac. C'était un spectacle qui ne le réjouissait pas toujours.

Si le lecteur a pris quelque intérêt à ce récit, il doit sans contredit être désireux de savoir ce que sont devenus Horace et Roger.

Nous avons laissé Horace au moment où il sortait de chez la comtesse Du Barry, encore tout ému des paroles de Sa Majesté, et épouvanté des conséquences terribles que pouvait entraîner son refus d'obéir aux propositions du roi. Il ne songeait plus ni à Mme de Méranges, ni à Angélique, ni à Roger... Il songeait à la pauvre comtesse qu'il lui fallait abandonner, il songeait à sa mère qui mourrait de chagrin s'il était jeté à la Bastille, à sa sœur Agnès qui resterait seule au monde s'il venait à lui manquer.

Toutes ces pensées étaient entièrement dépourvues de charme ; Horace baissait la tête et marchait à pas lents en traversant la cour. Quand il se retrouva dans la rue... c'est à peine s'il reconnut son chemin. Il se dirigea vers la demeure de Mme de Méranges.

En arrivant près de l'hôtel, il heurta dans l'ombre quelque chose de noir et de frisé. Il se baissa et reconnut Samuel, le petit nègre de Roger.

Samuel lui fit certains signes auxquels il ne comprit rien, vraisemblablement parce que l'obscurité l'empêchait de les voir ; il l'entraîna sous un réverbère, et l'engagea à recommencer. Le nègre recommença la même pantomime, mais Horace ne fut pas plus avancé ; il ne comprenait pas davantage. Cependant, comme il s'aperçut que Samuel manifestait le désir de marcher, il lui fit signe d'aller en avant.

Samuel marcha et Horace le suivit.

Ils arrivèrent ainsi à la *Boule-d'Or*.

Le comte de Forsauz se rappela seulement alors qu'il avait recommandé à Roger de lui envoyer Samuel, au cas où quelque chose d'extraordinaire viendrait à se passer.

Il monta les escaliers quatre à quatre, et se précipita dans sa chambre.

Un spectacle sanglant l'y attendait.

X.

RÉSULTAT DE LA VISITE DE MARCHANT AU PETIT LA VRILLIÈRE.

Lorsque le jeune comte de Forsauz entra dans la chambre, Plantin était debout sur la fenêtre, serrant entre ses bras vigoureux une poutre d'un volume gigantesque qu'il s'apprêtait à lancer vers la fenêtre opposée.

Roger, placé en manches de chemise au milieu de la chambre, tenait un des bouts de la poutre, et s'efforçait de la remuer dans le sens que lui indiquait Plantin.

La plus touchante intimité paraissait régner entre le comte et le valet.

Horace admira pendant quelque temps ce spectacle, et il pensa que la nécessité seule pouvait ainsi rapprocher les distances.

Bien que Roger et Plantin fussent très occupés de leur besogne, ils entendirent néanmoins le bruit que produisit la porte en s'ouvrant, et aperçurent Horace qui entrait.

Plantin jeta un cri et faillit se laisser choir par la fenêtre ; Roger courut à Horace.

— Ah ! c'est vous enfin ! s'écria-t-il, Dieu soit loué !... Savez-vous ce qui se passe ?...

— J'allais vous le demander, répondit Horace.

— Elle est là ! mon ami... je l'ai vue... elle a passé... un éclair... mais n'importe, je l'ai reconnue !...

— Angélique ?...

— Oui, mon cher comte, Angélique elle-même .. Marchant était avec elle. Quand je l'ai aperçue, je n'ai pu m'empêcher de jeter un cri. Elle a tourné la tête, et si Marchant ne s'était précipité vers la fenêtre, elle aurait eu le temps de me voir.

— Ensuite ?

— Ensuite !... ah ! vous ne sauriez croire, mon ami, quel mouvement de rage a soulevé mon cœur. J'ai insulté Marchant, je lui ai montré mon épée et je lui ai dit que je la lui passerais au travers du corps.

— C'est une grave imprudence !...

— Vous croyez ?

— Il fallait le faire, mais non pas le dire.

— Je l'ai dit et je le ferai...

— Oui, si on vous en laisse le temps.

— Ah ! n'importe, il s'agit de l'honneur d'Angélique, du bonheur de ma vie entière ; je n'hésiterai pas... D'ailleurs, vous le voyez, je n'ai pas perdu de temps... Je vous ai dépêché Samuel, et pendant qu'il allait vers vous, j'ai disposé de Plantin...

— Et que comptez-vous faire ? demanda Horace.

— Ne le devinez-vous pas, répartit Roger avec feu ; cette poutre nous offre un chemin sûr, Angélique est là... Nous avons chacun une épée, il faut l'enlever...

— Oui .. dit Horace en mesurant ses paroles, et pendant que nous entrerons par la fenêtre, qui vous dit qu'Angélique ne sortira pas par la porte ?

Roger laissa tomber ses bras le long de son corps : l'objection était toute simple, et il n'y avait pas songé.

— Ecoutez-moi, Roger, poursuivit Horace avec une certaine pointe de mélancolie, depuis quatre jours que je suis à Paris, je me suis trouvé mêlé à bien des évènemens qui n'ont pas peu contribué à me former le jugement. J'ai vu bien des hommes et bien des choses, et j'ignore encore si ce sont les hommes qui font les choses, ou les choses qui font les hommes ; la morale de tout ceci, c'est qu'il ne faut pas éparpiller ses sentiments, et vivre le plus possible replié sur soi-même. Tout à l'heure, j'é-

tais parti pour aller trouver madame Du Barry que j'ai rencontrée.

— Madame Du Barry ! interrompit Roger.

— Oui, la comtesse ; le destin me poussait, et j'obéissais à l'impulsion ; la comtesse est belle, elle a un regard de reine, et une voix d'enchanteresse ; je me suis oublié auprès d'elle dans les pures joies d'une conversation d'amour, et j'ai été surpris par le roi.

— Le roi ! s'écria Roger.

— Oui, mon ami, le roi en personne... Il est entré... et m'a regardé ; vraisemblablement ma figure lui a plu ; il a demandé mon nom, et mon nom lui a rappelé certains souvenirs qui lui ont été agréables. Il s'est avancé vers moi, il m'a parlé de mon père, et m'a assuré qu'il ne désirait rien tant que de me voir faire mon chemin...

— Mais tout ceci ?... fit Roger.

— Tout ceci, dit Horace, tout ceci, Monsieur le comte, cachait une double mystification... car, après m'avoir généreusement offert le gouvernement de la Bretagne, Sa Majesté, qui avait son but, a ajouté que je ne devais paraître dans mon nouveau poste, qu'entouré de la considération et de l'estime publiques, que j'étais bien jeune, qu'enfin il était indispensable que je songeasse à me marier avant de partir.

— Eh bien ! répondit Roger, je ne vous trouve pas très malheureux... pourquoi, par exemple, ne vous marieriez-vous pas ?...

— Me le conseillez-vous, monsieur le comte ? dit Horace.

— Mais, certainement... et une fois marié, il ne vous serait peut-être pas impossible de me faciliter les moyens d'en faire autant avec mademoiselle de Méranges.

— C'est qu'alors, il serait un peu tard...

— Comment ?

— Sans doute...

— Je ne comprends pas...

— A moins que vous ne veuilliez épouser ma femme.

— Que dites-vous ?

— Vous devinez !

— Quoi ! cette femme dont Sa Majesté vous offre la main...

— Cette femme... répondit Horace, c'est mademoiselle Angélique de Méranges !...

Roger poussa un cri... il devint pâle comme un mort, de grosses gouttes de sueur glacée coulèrent de son front ; il s'assit sur la poutre, et prit sa tête dans ses mains.

Sa douleur était calme, résignée ; elle faisait mal à voir. — Roger avait un an de moins qu'Horace ; il avait perdu son père et sa mère ; il était seul au monde... Il ne connaissait qu'Angélique ; Angélique était sa plus chère pénsée, son plus doux rêve, sa plus pure joie ! Il l'avait connue au couvent, où il allait quelquefois voir une pauvre cousine à lui, que son père lui avait recommandée en mourant. La première fois qu'il vit Angélique, il demeura ébloui de tant de beauté ; jamais encore il n'avait remarqué sur un front de jeune fille un rayonnement si pur ! dans les yeux d'aucun enfant, il n'avait rencontré une joie si sereine, sur les lèvres d'aucun enfant, il n'avait rêvé un sourire plus naïf ni plus suave.

Roger retourna fréquemment au couvent, et chaque fois qu'il y rencontrait Angélique, il en revenait triste et rêveur, heureux cependant, et caressant dans sa pensée mille projets d'avenir. De son côté, Angélique n'était pas restée indifférente, dans son cœur aussi quelque chose de mystérieux s'opérait à son insu. Tous les jours se passaient pour elle dans une attente curieuse et pleine d'angoisses ; la nuit, elle avait des rêves qui l'épouvantaient : quand elle se trouvait, par hasard, avec la cousine de Roger, et que celle ci lui disait combien Roger était bon, Angélique se demandait pourquoi elle s'empressait d'ajouter que Roger était beau, qu'il avait l'air noble, et qu'elle aurait voulu avoir un frère qui lui ressemblât !... L'amour qui commençait à prendre racine dans son cœur, fit de rapides progrès, et Roger ne tarda pas à s'en apercevoir. Ce fut un jour de délire ; il quitta la cour, renvoya ses maîtresses et alla habiter Châlons-sur-Saône où se trouvait le couvent d'Angélique. Angélique lui en sut un gré infini, elle l'aimait déjà de toutes ses facultés, et elle le lui laissa voir ; elle l'avoua même : depuis longtemps, n'avait-elle pas deviné que Roger l'aimait aussi ?

Pendant deux mois, ce fut, pour les deux amans, la vie la plus émue, la plus remplie, la plus innocente... Ils ne pouvaient se voir que le dimanche, mais avec quelle sainte impatience, ils voyaient arriver ce jour bienheureux qui les réunissait. Les amis et les maîtresses de Roger écrivaient lettres sur lettres ; ce dernier les jetait toutes au feu, pour s'éviter la peine de les lire ; il avait bien le temps de songer à ce qu'il avait laissé à Paris ! Le moment approchait où Angélique allait sortir du couvent. Roger ne voulait pas perdre une minute, et désirait se présenter à Mme de Méranges qui ne pouvait lui refuser la main de sa fille. — Voilà ce qu'il se disait. — Angélique se disait de son côté : Ma mère est bonne, je lui avouerai que je l'aime plus que ma vie, et elle consentira à notre union.

Et les deux amans, pleins d'espoir, remerciaient déjà le ciel de leur avoir fait la vie si heureuse et si facile !

Roger se rappelait toutes ces choses, et des larmes amères coulaient le long de ses joues pâles... Un jour encore, et sa vie eût été belle, large, féconde ! un jour encore, et Angélique rentrait avec calme sous le toit maternel ; et il trouvait en elle une épouse chaste et pure ! mais Marchant s'était trouvé sur leur route.

Cependant Roger comprit bientôt qu'il per-

dait à se désoler et à se désespérer un temps irréparable. Il passa convulsivement ses deux mains sur ses joues, frappa violemment son front, et se relevant froid et digne, il s'avança à pas lents vers Horace, étonné de ce changement subit.

— Monsieur le comte, dit-il d'un ton où la colère le disputait au désespoir, qu'avez-vous répondu à Sa Majesté, quand Sa Majesté vous a offert la main de Mlle de Méranges ?

Horace devina le soupçon qui tourmentait Roger, et bien que ce soupçon fût une injure à son amitié, il n'en conçut aucun ressentiment.

— Roger, lui dit-il, la douleur vous égare jusqu'à vous faire douter de mon honneur et de mon amitié, mais je ne vous en veux pas. D'ailleurs, je ne sais si à votre place je n'en eusse pas fait autant.

— Quelle a été votre réponse ? répéta Roger.

— J'ai répondu à Sa Majesté, répliqua Horace, que les conditions qu'elle mettait à sa faveur rendaient ses propositions inutiles, et qu'il m'était impossible de les accepter.

— Vous avez refusé ?

— J'ai refusé.

— Vous ne me trompez pas ?

— Sur l'honneur de mon père et sur le mien, Roger, s'écria Horace, je vous jure que j'ai repoussé les offres du roi ! Maintenant, me croyez-vous ?

— Oh ! je vous crois ! je vous crois, Horace ; vous êtes mon meilleur ami !

Et en disant ces mots, Roger prit les mains d'Horace, qu'il serra avec transport.

— Fort bien, fort bien, mon ami, dit Horace en se dégageant de l'étreinte du jeune comte de Villepreux ; mais il ne s'agit pas de cela. J'ai manqué au roi, et cela est grave ; vous avez insulté Marchant, et cela est dangereux : savez-vous qu'en ce moment, nous ne devrions pas être tout à fait aussi tranquilles que nous le sommes, et que d'un instant à l'autre, nous sommes exposés à être jetés sans façon....

— Où cela ?

— A la Bastille, mon ami !...

— A la Bastille ! répéta machinalement Roger, qui songeait plus à Angélique qu'aux paroles que lui disait Horace.

— Ni plus ni moins, dit ce dernier, et si vous tenez à votre vie comme je tiens à la mienne, et je vous assure que j'y tiens, hâtez-vous de revenir à vous-même, et mettez-vous à l'œuvre comme vous y étiez quand je suis entré.

— Que faut-il faire ? balbutia Roger. Ordonnez, j'obéirai ; je n'ai plus la tête à moi.

— Je m'en aperçois... Eh bien ? prenez du mouvement ; attaquez-moi cette poutre par le bout, envoyez la à Plantin, qui l'attend, et lancez-là vers la fenêtre.

Roger fit ce qu'Horace lui disait de faire ; en un instant la poutre fut assujettie de manière à offrir un chemin aussi sûr que possible.

Ce que le comte de Forsauz avait prédit était arrivé. En se donnant un peu de mouvement, Roger avait recouvré une partie de ses forces abattues, et était revenu tout à coup à la vérité de sa position.

— Ensuite ? demanda-t-il à Horace quand la poutre eut été lancée et assujettie.

— Ensuite, répondit Horace, nouez-moi cette cravate autour de votre taille, de façon à vous en faire une ceinture, glissez-y deux pistolets, placez votre épée entre vos dents, et en avant !

— Mais vous ? objecta Roger.

— Moi, je descends, dit Horace.

Les deux jeunes gens se séparèrent. Horace recommanda à Roger de ne tenter l'escalade que lorsqu'il le supposerait arrivé à la porte de la maison où se trouvait Angélique. Roger le lui promit et ils se séparèrent.

Horace était déjà sur le seuil, suivi de près par Plantin, lorsque le comte de Villepreux le rappela.

— Horace, lui dit-il d'une voix émue, nous allons peut-être jouer notre vie... L'un de nous deux peut succomber dans une lutte imprévue, nous quitterons-nous ainsi ?...

Horace revint sur ses pas.

— Vous avez raison, répondit-il, nous nous serons du moins serré la main avant de nous séparer.

Ils restèrent quelques momens dans les bras l'un de l'autre :

— Horace, dit Roger en essuyant une larme, si je succombe, veillez sur elle !...

— Roger, répondit Horace en l'imitant, si je meurs, écrivez à ma mère et à ma sœur.

Et ils se séparèrent.

A tout hasard, Roger avait envoyé Samuel à son hôtel chercher une voiture et des chevaux de voyage, qui devaient, en cas de succès ou d'infortune, les conduire jusqu'à la frontière.

Horace descendit assez rapidement l'escalier de l'hôtel de la *Boule-d'Or*. Plantin le suivait à peu de distance.

En arrivant au second étage, et comme il mettait le pied sur la première marche de la reprise de l'escalier, il se trouva face à face avec un individu d'assez mauvaise mine.

— On ne passe pas !... lui dit cet individu, qui êtes-vous ?

— Que vous importe ? répondit Horace.

— Cela m'importe beaucoup, poursuivit son interlocuteur en le toisant des pieds à la tête, n'êtes-vous pas le comte Horace de Forsauz ?

Horace frissonna : Plantin tressaillit.

— Vous demandez le comte de Forsauz ? reprit celui-ci après un instant de silence.

— Précisément.

— Eh bien, à l'étage supérieur, la porte à gauche, poursuivit-il en se rangeant pour laisser passer les exempts.

Les exempts passèrent, et Horace continua de descendre.

Il n'était plus possible de sauver Angélique. Il se rappela qu'il connaissait M. de Sartines, et que lui seul pouvait délivrer Roger, que l'on allait sans doute conduire à sa place à la Bastille. Il pressa le pas.

En arrivant au premier étage, il trouva l'escalier occupé par une nouvelle escouade d'exempts, qui lui intercepta le passage.

— On ne passe pas ! lui cria le chef de l'escouade.

— Que voulez-vous ? demanda Horace.

— Le comte Roger de Villepreux ! répondit l'exempt.

Horace se pencha rapidement à l'oreille de Plantin qui était plus mort que vif.

— Rends-toi chez M. de Sartines immédiatement, lui dit-il.

Puis se tournant vers l'exempt qui lui avait adressé la parole et paraissait conduire les autres :

— C'est moi, dit-il avec dignité, marchons !

A la porte stationnaient deux voitures.

Horace monta dans la première, Roger dans la seconde.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées depuis leur départ, que Samuel arriva avec la voiture du comte Roger.

Il ne trouva que Plantin.

La voiture devenait par conséquent inutile.

Plantin fit signe à Samuel d'y monter, et ayant donné au cocher l'adresse de M. de Sartines, il y monta lui-même et en referma la portière.

La voiture partit au galop.

Parmi la foule qu'avait attirée tout ce bruit, il y avait un homme qui ne perdait ni un geste, ni une parole des acteurs de ce petit drame.

Quand la rue se fut vidée peu à peu, il se frotta les mains, et la verrue qu'il portait sur le nez s'injecta d'une goutelette de sang rose.

Cet homme était Marchant.

DEUXIEME PARTIE.

I.

PLANTIN.

Sept jours étaient passés depuis que Plantin avait vu appréhender son maître.

Plantin était une nature placide, mais il avait souvent prouvé à la famille qu'il servait depuis tant d'années, qu'il pouvait, au besoin, trouver dans la grandeur de son dévoûment, la force et l'énergie dont la nature avait oublié de le doter.

Dès que son maître, emporté par les exempts, eut complètement disparu à ses yeux, il ne donna pas une minute à l'irrésolution, et se fit conduire tout droit chez M. de Sartines.

M. de Sartines était sa providence ; c'était la seule personne à la puissance de laquelle il crût à Paris, c'était la seule personne qu'on lui avait recommandé de voir, si quelque malheur imprévu venait à menacer son jeune maître.

Plantin ignorait quelle était la nature des attributions de M. de Sartines, mais il savait qu'il pouvait sauver son maître, et il n'en demandait pas davantage.

Quand la voiture du comte Roger de Villepreux, lancée au galop des chevaux, vint à s'arrêter à la porte de M. de Sartines, l'hôtel fut un instant en rumeur : la porte s'ouvrit à deux battans, et un valet en grande livrée se précipita vers la portière, qu'il ouvrit.

On ne fut pas peu surpris quand on en vit descendre Samuel d'abord et Plantin ensuite.

L'empressement cessa presque aussitôt, et on leur demanda ce qu'ils désiraient.

Plantin répondit qu'il désirait entretenir M. de Sartines à l'instant même, et que cela était d'autant plus important, qu'il s'agissait de la vie de M. le comte de Forsauz.

Les valets du lieutenant de police n'avaient jamais ouï parler du comte de Forsauz, ils rirent au nez de Plantin, et l'assurèrent que M. de Sartines était à Versailles, et qu'il ne pourrait le recevoir que le lendemain.

Plantin fut d'abord un peu déconcerté de cette réception, mais il n'en laissa rien paraître, remonta en voiture, et se fit immédiatement conduire rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais.

Ce fut bien pis chez Mme de Méranges.

L'hôtel était bouleversé ; les valets, les chambrières parcouraient les appartemens d'un air effaré, le concierge levait les mains au ciel. Plantin trouva à peine à qui parler.

Ce mouvement l'étonnait, il en demanda la cause ; on lui apprit à la hâte que Mme de Méranges avait disparu depuis le matin et que l'on ignorait ce qu'elle était devenue.

Plantin retourna à la Boule-d'Or, et s'enferma dans la chambre où il avait dormi auprès de son maître.

Alors seulement toute l'affreuse réalité de la position d'Horace apparut à Plantin. L'activité, le grand air, le mouvement auquel il s'était livré, l'avaient étourdi un instant ; maintenant il se retrouvait dans une chambre que son maître avait habitée, et son maître n'y

était plus! Il y avait encore ça et là quelques objets répandus par la chambre qui rappelaient la présence d'Horace; le lit était encore défait, la poutre était sur la fenêtre, un feutre, des vêtemens dans un coin, un gant et une épée dans un autre, mais Horace était absent et ne devait plus revenir.

Cette pensée fit frissonner Plantin.

Il songea à Mme de Forsauz, à Mlle Agnès de Forsauz, et il se demanda s'il oserait jamais annoncer à ses maîtresses qu'il avait abandonné Horace au moment où on l'entraînait à la Bastille! Il se dit que peut-être il n'avait pas agi, en cette circonstance, en loyal et fidèle serviteur, qu'il aurait dû partager le sort de son maître, et quelques larmes mouillèrent ses yeux.

Le pauvre Plantin ne savait que devenir. Il n'avait plus d'espoir qu'en M. le lieutenant de police, et si cet espoir venait à être trompé, il ne se dissimulait pas que tout était perdu, qu'Horace gémirait à la Bastille pendant de longues années, comme tant d'autres avant lui, et que, comme ceux-là, il finirait par y mourir.

— Mourir! pensa Plantin, mourir à vingt-cinq ans, dans un horrible cachot, sur la paille humide, loin du bruit aimé des grèves de Bretagne, sans respirer une fois encore cette suave senteur des landes embaumées; mourir! répéta-t-il, sans avoir près de soi un ami dont on puisse serrer la main, en lui recommandant sa mère et sa sœur... Sa mère! sa sœur! disait le fidèle valet, pauvre dame de Forsauz! pauvre demoiselle Agnès!... que de rêves perdus! quelle pure affection brisée!

Plantin se frotta les yeux.

En tirant son mouchoir de sa poche, il avait laissé tomber à terre la lettre que Mme de Forsauz lui avait remise au moment du départ.

— Ah! murmura-t-il en la ramassant, la pauvre sainte dame ignore là-bas le cas que l'on fait à Paris des religieuses tendresses d'une mère. N'importe! ajouta-t-il en se redressant. Dieu sait que ne suis pas un lâche! et un homme peut beaucoup quand il veut.

Un rayon d'espoir éclaira un instant son regard, mais il retomba dans toutes ses irrésolutions, et se sentit tourmenté de mille craintes.

Le lendemain le trouva à la même place.

Il était fatigué, brisé: néanmoins, dès que l'heure fut venue, il répara autant que possible le désordre de sa toilette, et se dirigea en toute hâte vers la demeure de M. de Sartines. Le lieutenant de police n'était pas encore visible, il attendit. Au bout d'une heure, on vint l'avertir de repasser le lendemain, que M. de Sartines ne pouvait le recevoir le jour même. Plantin s'en retourna comme il était venu. Il était seulement un peu plus irrésolu, et mille fois plus inquiet.

Pendant sept jours consécutifs, Plantin se présenta avec persévérance, et sept fois il reçut la même réponse.

Il commençait à se lasser, et pourtant il n'avait pas encore osé se plaindre, de peur de s'aliéner la protection de M. de Sartines, qui seul, du moins il le pensait ainsi, pouvait servir efficacement le comte de Forsauz.

C'était, il faut le dire, un spectacle véritablement navrant que celui de cette persévérance douce et résignée que mettait Plantin à recommencer chaque matin le même exercice, qui consistait à se rendre chez M. de Sartines, où il essuyait les railleuses réponses des valets du lieutenant de police, pour ensuite revenir dans une chambre vide qui lui rappelait de si cruels souvenirs.

Quelquefois, en sortant de l'hôtel de M. de Sartines, Plantin courait à celui de Mme de Méranges; mais le spectacle de ce qui se passait dans cette dernière demeure était loin de calmer les terreurs qui le poursuivaient. On était toujours sans nouvelles de Mme de Méranges, et la plus profonde désolation régnait aussi de ce côté.

Plantin rentrait à l'hôtel de la *Boule-d'Or*, sans force, sans énergie, désespéré, perdant chaque jour un peu de cet espoir qui l'avait soutenu jusqu'alors.

Le huitième jour, Plantin se leva de meilleure heure qu'à l'ordinaire; il était plus défait encore que d'habitude, et ses sourcils, rapprochés par une contraction fébrile, annonçaient une disposition pleine de violence et de colère; Plantin n'était pas beau; ce matin là, il était effrayant. Il fit plusieurs fois le tour de la chambre, jetant sur chaque objet un regard sombre et fatal; il rangea tout d'un air de brusquerie et de mauvaise humeur qui ne lui était certainement pas habituel, et attendit avec une impatience presque farouche que sonnât l'heure de se rendre chez M. de Sartines.

La fenêtre était ouverte; le vent chassait de temps en temps dans la chambre, les bruits et la fraîcheur du matin: bien qu'en corps de chemise, Plantin demeurait impassible; les yeux fixés sur la pendule de la cheminée, il paraissait vouloir en précipiter le mouvement, mais la pendule continuait méthodiquement sa marche lente et monotone.

Tout à coup, il tressaillit et détourna vivement la tête, il avait cru entendre frapper quelques coups à la porte; il prêta l'oreille; les coups recommencèrent.

— Entrez! cria Plantin en sautant de son fauteuil, et en se précipitant vers la porte.

Mais la porte s'était déjà ouverte; Plantin n'eut que le temps de s'arrêter et de rougir.

Une jeune fille, vive, alerte, dans tout l'éclat et la fraîcheur de sa beauté matinale venait d'en franchir le seuil, et s'était élancée, jusqu'au milieu de la chambre.

D'abord son regard scruta avec plus de curiosité que d'intérêt réel tous les coins de l'appartement, et quand elle se fut bien assurée que l'appartement était vide, elle ramena son regard avec une sorte de regret, vers le visage de Plantin :

— M. Horace de Forsauz? demanda-t-elle, d'une voix fraîche et pure.

— Hélas ! répondit Plantin, il y a huit jours que M. le comte de Forsauz n'habite plus cet appartement.

— Ah ! fit la jeune soubrette, il a quitté l'hôtel de la *Boule-d'Or ?*

— Oui, mademoiselle.

— Et peut-on savoir sa nouvelle adresse ?

— A la Bastille ! dit Plantin.

Un silence significatif succéda à ses paroles.

Les vives couleurs de la jeune fille avaient subitement disparu ; elle leva les yeux et les mains au ciel.

— A la Bastille ! répéta-t-elle avec une épouvante glacée.

— Oui, mademoiselle.

— Et y a-t-il longtemps ?

— Il y a huit jours.

— Et savez-vous pour quels motifs ?

— Je n'en sais rien.

— Mais, c'est incroyable !

— Oui, c'est incroyable, fit Plantin avec un amer sourire, voilà ce que je me dis depuis huit jours, et cependant M. le comte est à la Bastille, cela n'est que trop certain, il n'est pas possible d'en douter.

— Et n'avez-vous rien tenté pour sa délivrance ? reprit la vive soubrette après quelques secondes de réflexion.

— Pardon, mademoiselle, je suis allé sept fois chez M. de Sartines.

— Et que vous a-t-il répondu ?

— Il ne m'a rien répondu, je n'ai pas pu l'approcher...

La soubrette qui est ici en scène n'est autre, le lecteur l'a déjà deviné, sans doute, qu'Henriette, la camériste de la comtesse Du Barry.

L'emprisonnement de Roger et d'Horace avait été exécuté si rapidement et si secrètement que la comtesse n'en avait rien su. Après la confidence que le roi lui avait faite, à la suite de sa conversation avec Horace, elle avait bien prévenu le petit la Vrillière de l'avertir à temps de tout ce qui pourrait lui être ordonné de contraire à la liberté du comte de Forsauz ; mais le petit La Vrillère n'était pas homme à lâcher aussi facilement ceux qu'on lui procurait l'occasion d'envoyer à la Bastille. D'ailleurs, à vrai dire, les deux lettres de cachet qu'il avait délivrées à Marchant ne portaient aucune indication précise, et à la rigueur, quoiqu'il n'en fût rien, il pouvait ignorer le nom des personnes qu'elles concernaient. La comtesse était donc suffisamment autorisée à demeurer parfaitement tranquille sur le sort d'Horace, et ne le voyant pas à Versailles, elle le remerciait dans son cœur, de ne point y venir s'exposer à rencontrer le roi. Cependant, le huitième jour venu, quand la comtesse put croire que Louis XV avait depuis longtemps oublié Horace et la scène de la rue Culture-Sainte-Catherine, elle s'échappa de bonne heure de Versailles, accourut en toute hâte à Paris, et dépêcha Henriette vers l'hôtel de la *Boule-d'Or*.

Nous savons ce que celle-ci y avait appris.

Henriette connaissait les secrets de sa maîtresse, aussi bien et mieux peut-être que la comtesse elle-même ; en soubrette bien élevée, elle ne s'était pas trompée un moment sur la nature de l'intérêt que la comtesse portait à Horace, et comme, après tout, elle était sincèrement dévouée à sa maîtresse, elle conçut un vif déplaisir des nouvelles qu'elle recueillait de la bouche de Plantin.

— Monsieur, lui dit-elle, ma maîtresse prendra, j'en suis sûre d'avance, une part bien vive aux chagrins de votre maître : je vais de ce pas lui raconter ce que vous venez de m'apprendre, et avant peu, vous pouvez l'espérer, M. le comte de Forsauz sera délivré de toute inquiétude.

En disant ces mots, Henriette lança un petit regard passablement effronté à Plantin, courut vers la porte et disparut.

Dès qu'il l'eut vue s'éloigner, Plantin respira plus à l'aise.

Il ne faisait pas grand état des paroles d'Henriette ; il ne la connaissait pas ; il ignorait de quel secours pouvait être son intervention, et d'ailleurs, il avait pris en se levant une résolution qu'il ne voulait pas abandonner.

Il acheva de se vêtir, donna quelques soins à sa toilette, et quand, après s'être longtemps regardé dans la glace, il fut tout à fait content de lui-même ; il quitta la chambre dont il ferma soigneusement la porte, descendit les escaliers de l'hôtel, et prit en sortant la direction de la demeure du lieutenant de police.

Il n'y avait personne encore dans l'antichambre de M. de Sartines lorsque Plantin y fit son entrée.

Il remit son nom à un valet, il s'assit et attendit.

Ce ne fut pas long. Cinq minutes après, le valet revint annoncer que M. de Sartines ne pouvait le recevoir, et qu'il eût à repasser.

C'était depuis huit jours, la huitième fois qu'il recevait cette réponse.

L'antichambre dans laquelle se trouvait Plantin ouvrait à deux battans sur de larges escaliers de pierre ; en face de cette porte, était celle qui conduisait dans les appartemens de M. de Sartines.

Dès que Plantin eut reçu la réponse du valet, réponse qu'il était habitué à recevoir, et qu'il savait par cœur, il se leva, tira de sa po-

che la lettre de Mme de Méranges, et se dirigea vers les appartements du lieutenant de police.

— Où allez-vous ? lui cria le valet en courant sur ses pas.

— Je vais chez M. de Sartines ! répondit Plantin.

— Ne vous ai-je pas dit qu'il ne pouvait vous recevoir ? objecta le valet.

— Vous me le dites depuis huit jours, et c'est assez ! D'ailleurs, il s'agit peut-être de la vie du comte de Forsauz, mon maître, et il faut que je parle à M. de Sartines.

— Vous ne passerez pas !

— Je passerai !...

— Prenez garde !

Le valet du lieutenant de police s'était placé devant la porte ; Plantin le prit énergiquement au collet.

— Ecoutez ! lui dit-il d'une voix où vibrait une mâle émotion, il faut que je voie M. de Sartines, je veux le voir ! Si vous vous obstinez à me barrer le passage, je m'obstinerai à passer, alors une lutte s'engagera. Vous êtes petit, je suis grand ; je suis fort, et vous ne l'êtes pas autant que moi, l'avantage sera de mon côté, et je vous ferai un mauvais parti... Ainsi, je vous le conseille, laissez-moi passer quand je vous le demande sans colère.

— Vous ne passerez pas !... reprit le valet de M. de Sartines.

Plantin attendit à peine cette réponse ; il secoua rudement son adversaire d'une main nerveuse, lui envoya un croc en jambes adroitement lancé, et, en moins d'une seconde, il l'étendit lourdement en travers de la porte et lui mit le pied sur la poitrine.

Cependant, au bruit de la chute qui avait suivi le combat singulier de Plantin et du valet terrassé, la porte près de laquelle ce combat avait lieu s'était ouverte tout à coup, et M. de Sartines avait paru.

— Que signifie ce bruit ? demanda-t-il en lançant un regard courroucé à Plantin qui recula de quelques pas.

Plantin fut sur le point de perdre contenance, mais il se remit aussitôt.

— Ce n'est rien, répondit-il avec beaucoup de candeur, je donnais une leçon à Monsieur.

Et il désigna le valet qui venait de se relever.

— Mais enfin, à quel propos ?... demanda M. de Sartines.

— Une petite querelle... dit Plantin ; je désirais voir M. de Sartines, et monsieur voulait s'y opposer.

— Que désirez-vous de M. de Sartines ? fit celui-ci.

— Lui remettre cette lettre.

En parlant ainsi, Plantin présenta sa lettre au lieutenant de police qui la prit et la parcourut.

— Cette lettre est de Mme de Forsauz, dit M. de Sartines après l'avoir lue. Elle me rappelle l'amitié qui m'unissait à feu M. le comte, et me recommande son fils. Mais j'ai à peine entrevu M. Horace de Forsauz. Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

— Il ne le pouvait pas, monsieur.

— Voilà cependant douze jours qu'il est à Paris.

— Il en a passé huit à la Bastille, monsieur.

— Que dites-vous ? il a été à la Bastille ?

— Il y est encore.

— Diable ! diable ! mais ceci est grave, fort grave... et je ne sais.. mon ami, je ne puis... Que voulez-vous ?...

M. de Sartines n'était pas un homme de spontanéité ; son premier mouvement était toujours l'indécision.

— Que voulez-vous ? répéta-t-il en n'osant regarder Plantin.

— Ce que je veux, monsieur, répondit Plantin ; hélas ! voilà huit jours que M. le comte est à la Bastille, et si le temps lui a paru aussi long qu'à moi, il doit en avoir assez... je voudrais bien qu'il en sortît.

— C'est impossible ! se hâta de reprendre le lieutenant de police ; puis il ajouta d'un air dégagé :

— Du moins, pour le moment... plus tard, je ne dis pas...

— Alors, fit Plantin, je ne demande qu'une chose, si elle est possible.

— Laquelle ?

— Mais celle-là, ce serait tout de suite... ou au moins aujourd'hui.

— Laquelle ? laquelle ?

— La permission de voir M. le comte.

— A la Bastille ?

— Oui, monsieur, à la Bastille.

— Venez, nous allons arranger cela.

M. de Sartines fit entrer Plantin dans son cabinet. Un quart d'heure après, ce dernier en sortait ; il avait l'air radieux... il adressa un salut fort gracieux au valet de l'antichambre.

En moins de dix minutes, Plantin arrivait à la Bastille.

Il présenta aussitôt l'ordre dont il était porteur, et on le conduisit immédiatement vers le comte Horace de Forsauz.

Après avoir fait bien des détours, après avoir monté bien des escaliers, parcouru bien des corridors, Plantin s'arrêta enfin devant une porte que son guide lui indiqua comme devant être celle de la prison de son maître. La porte s'ouvrit, et Plantin se précipita dans la chambre.

Mais il poussa presque aussitôt un cri plein d'épouvante en voyant se dresser devant lui, pâle, livide, couronnée de rares cheveux que le désespoir seul avait blanchis, la figure naguère si riante du comte Roger de Villepreux.

II.

ENCORE LE PETIT LA VRILLIÈRE.

La comtesse Du Barry était dans son appartement de la rue Culture-Sainte-Catherine, mais tout le monde dans l'hôtel ignorait qu'elle y fût; elle était arrivée le matin de fort bonne heure avec Henriette seule, et n'avait pas voulu que l'on prévînt personne de sa présence.

A peine avait-elle mis le pied dans l'hôtel, qu'elle avait dépêché Henriette vers Horace. et qu'elle-même était allée se réfugier dans un boudoir retiré. d'où elle n'entendait pas même le bruit de la cour. Le boudoir donnait sur un immense jardin où l'art n'avait rien épargné de ce qui pouvait flatter le regard : il y avait là de grandes allées sablées pleines d'ombre, des fourrés mystérieux, des carrés éblouissans de fleurs de toutes sortes, tout cela mêlé d'une façon charmante.

La journée promettait d'être belle. Le ciel étendait au-dessus de la capitale sa splendide tenture bleue, frangée de nuages blancs, le soleil versait à flots ses rayons éclatants sur la riche verdure des grands arbres, les folles brises s'ébattaient à l'envi sur les fleurs odorantes et leur enlevaient leurs plus suaves parfums. La comtesse s'approcha de la fenêtre ouverte, et plongea son regard ravi sur le spectacle de cette vigoureuse végétation. Elle n'avait pas été habituée, au milieu des royales splendeurs de Versailles, à jouir ainsi sans contrainte, des beaux aspects de la nature ; c'était une chose nouvelle pour ses yeux et pour son cœur, que ces fleurs aux couleurs variées et ce calme plein de mystérieux murmures. Son âme s'ouvrit à des sensations inconnues. elle vit voltiger autour d'elle les rêves aimés de son enfance, et les frais visages d'anges qu'elle avait entrevus naguère revinrent en foule se placer à ces côtés.

Elle s'assit avec une vive émotion, et laissa pendre sa main en dehors de la fenêtre.

Alors, soulevant doucement le voile qui lui cachait l'avenir, elle aperçut au loin, triste. solitaire et pensive, la belle et noble figure d'Horace.

L'amour de la comtesse pour le comte de Forsauz n'était pas celui d'une jeune fille timide et candide dont le regard est pur encore, et dont le front rougit quand l'âme rêve. Il y avait dans l'amour qu'elle éprouvait pour Horace quelque chose de l'affection d'une sœur et de la tendresse d'une mère ; c'était quelquefois l'une, quelquefois l'autre ; c'était souvent toutes les deux à la fois. Horace n'était pas un amant pour elle, c'était un enfant, et plus souvent un frère. Elle l'aimait cependant, elle était jalouse de son affection ; elle ne l'eût pas vu sans colère donnant à une autre femme cet amour dont elle faisait son orgueil ; quand son regard s'arrêtait sur ses yeux, elle se sentait frissonner jusqu'au fond de son âme ; mais cela n'allait pas plus loin... et sa sérénité n'en avait pas été troublée un seul instant.

Combien de fois la pauvre reine de Versailles n'avait-elle pas fait le rêve de recommencer sa vie avec un amour comme celui d'Horace, qui l'eût prise au début, qui l'eût protégée, qui l'eût noblement retenue, par le charme d'une existence heureuse et calme, dans les liens sacrés du devoir ! Combien de fois, à ses heures de solitude paisible, n'avait-elle pas élevé vers Dieu la plus pure voix de son cœur, pour lui demander de mourir avant que ce sentiment, qui la relevait à ses propres yeux, mourût en elle ou l'abandonnât !

Elle avait été si souvent trompée !... tant de fois déjà, elle avait vu son amour trahi, son enthousiasme méconnu... que maintenant, elle tremblait à la seule pensée de recommencer de nouveau ce roman qu'elle n'avait jamais pu achever.

Qu'est-ce donc que ce sentiment auquel les hommes ont donné le nom d'amour, pour qu'il soit aussi universellement, aussi ardemment souhaité ; d'où vient qu'il purifie le cœur de ceux qui étaient corrompus ; qu'il donne la foi à ceux qui ne croyaient plus ? De quel ciel inconnu ou ignoré descendent ces voix sublimes qui chantent à l'âme que l'amour a touchée, les suaves cantiques de la mélancolie ?... De quel invisible soleil s'échappent ces flots éblouissans de lumière qui inondent alors les profondeurs secrètes du cœur ?.. Que ceux qui ont aimé disent pourquoi leur front resplendissait ; qui avait mis dans leur regard cette âpre expression de félicité ; d'où leur venait cet éternel sourire qui courait sur leurs lèvres ? Est-ce qu'ils avaient entrevu dans leurs rêves l'horizon aimé de la terre promise de l'avenir ? Est ce dans le passé, est-ce dans le présent que reposait le principe de leur joie étrange ?...

Pendant longtemps, la comtesse Du Barry s'oublia dans la contemplation muette de ce qu'elle sentait en elle ; enfin, elle secoua sa préoccupation, et, jetant un regard sur la pendule de la cheminée, elle parut étonnée de se trouver seule.

La pendule marquait neuf heures.

Mais l'étonnement de la comtesse dura peu, car la porte de l'appartement s'ouvrit presque aussitôt, et Henriette rentra.

La comtesse était loin de s'attendre à la nouvelle qu'Henriette lui apportait, elle en fut attérée.

— A la Bastille ! répéta-t-elle, quand Henriette lui eut tout appris ; pauvre Horace ! à la Bastille, depuis huit jours...

A la vérité, l'emprisonnement d'Horace n'était pas précisément ce qui l'inquiétait le plus ; la cause de cet emprisonnement l'intrigua bien davantage ; les dernières paroles que le roi lui avait dites ne devaient lui laisser aucun doute

sur l'instigateur de cette mesure, mais elle eût vivement désiré savoir à quel sentiment le roi avait obéi en ordonnant l'incarcération du jeune comte.

— Henriette, dit-elle tout à coup avec vivacité, le duc de la Vrillière est aujourd'hui à Paris, dans son appartement de la rue des Francs-Bourgeois, tu vas te rendre auprès de lui.

— Oui, madame, répondit Henriette.

— La voiture qui nous a amenées ici de Versailles est encore dans la cour, tu vas y monter. Quelles que soient les personnes qui se trouveront chez le petit la Vrillière, tu feras demander le duc, tu te nommeras, et tu lui diras qu'il faut que je lui parle, tu entends, il le faut; tu pourras ajouter même que je suis fort mécontente de lui. Cela lui donnera à penser...

— Madame va être obéie.

Henriette partit immédiatement; elle était adroite, vive, elle aimait sa maîtresse; moins de vingt minutes après, le petit duc entrait dans l'appartement où l'attendait la comtesse Du Barry. Quoiqu'il fût encore de bonne heure, le petit duc était mis avec une élégance extrême; quoique Henriette ne lui eût pas laissé ignorer que la comtesse avait contre lui de graves sujets de mécontentement, sa figure n'avait rien perdu de son air de candeur. Il entra en souriant, s'inclina en souriant et se releva en souriant.

— Madame la comtesse m'a fait l'honneur de m'appeler, dit-il enfin en prenant place sur un siège que la Du Barry fit avancer auprès d'elle, j'ai douté un instant qu'il fût bien réellement question de moi, lorsque Mlle Henriette m'a appris que vous aviez de graves sujets de mécontentement.

— Il est cependant bien réellement question de vous, monsieur le duc, répondit la Du Barry, et je vous répète ce que Henriette a dû vous dire, que je suis fort mécontente.

— Croyez bien... interrompit le petit duc en s'inclinant de nouveau, que mon intention...

— Je croirai ce que je voudrai, fit la Du Barry, en l'entourant de son regard ardent; je désire seulement pour le moment que vous me répondiez sans détour.

— Que madame la comtesse me fasse connaître la cause de son mécontentement, et je m'empresserai de la satisfaire autant qu'il me sera possible.

Le petit duc poussait si loin l'art de la dissimulation que, bien qu'il sût parfaitement ce dont il s'agissait, sa voix ne trembla pas, son visage conserva ses petites couleurs rosées, et son attitude ne fut pas le moins du monde embarrassée.

La comtesse le connaissait; elle savait qu'on ne lui faisait pas dire ce qu'il voulait cacher; mais elle n'en garda pas moins l'espoir de lui arracher la vérité. Le petit duc était rusé, mais elle était femme.

— Monsieur le duc, reprit-elle après avoir examiné à son aise la figure impassible du secrétaire d'Etat, il doit vous souvenir qu'il y a environ huit jours je vous ai prié de me rendre un service ?

— Il m'en souvient, répondit le petit duc.

— Il s'agissait, si ma mémoire n'est pas en défaut, poursuivit la comtesse, d'un jeune gentilhomme nouvellement arrivé à Paris, et qui se trouvait menacé d'être jeté à la Bastille d'un moment à l'autre... est-ce cela ?

— Précisément...

— Je vois avec plaisir que votre mémoire ne vous fait pas plus défaut que la mienne; nous n'aurons pas de peine à nous entendre... Le jeune homme que l'on devait envoyer à la Bastille s'appelait le comte Horace de Forsauz.

— Horace de Forsauz, c'est cela même.

—Le comte de Forsauz pouvait être enlevé, je le craignais, et quand je vous eus fait part de mes appréhensions vous me promites de me tenir au courant des mesures qui seraient prises contre lui.

— Qui donc a pu donner lieu à Mme la comtesse de supposer que je sois disposé à ne pas remplir mes engagemens ?... répondit le petit duc avec étonnement.

— Une chose fort simple, reprit la comtesse, le comte Horace de Forsauz est en ce moment à la Bastille, et ce matin je l'ignorais encore !..

— A la Bastille !... Madame la comtesse se rit de moi...

— Je ne ris point, monsieur le duc...

— Alors, la mesure est récente ?...

— Il y a huit jours qu'elle a reçu son exécution.

— Alors, je n'en ai rien su...

— C'est impossible !

— Mais cependant...

— Oh ! n'ajoutez pas une parole... Je vous préviens que je ne croirais rien de ce que vous pourriez affirmer pour votre justification...

La comtesse parlait d'un ton sec et bref qui déconcerta quelque peu le petit duc : il toussa et rougit. La comtesse ne le perdait pas des yeux; il comprit qu'il lui fallait se retirer à tout prix de ce mauvais pas; il reprit donc avec assurance :

— Peut-être, dit-il, ai-je agi dans cette circonstance avec une négligence blâmable; mais j'ose espérer que madame la comtesse voudra bien me pardonner; j'ignorais d'ailleurs la nature de l'intérêt que madame la comtesse portait au jeune comte de Forsauz...

— Cet intérêt est tout simple, répondit la comtesse en rougissant imperceptiblement, le comte de Forsauz est un parent de mon mari,

— J'ignorais que madame la comtesse eût des parens en Bretagne, fit le petit duc par manière d'épigramme.

— Eh bien! je vous l'apprends, répartit la comtesse; mais à charge de revanche, monsieur de La Vrillière, et vous me direz où vous avez appris que le comte de Forsauz était Breton...

Le petit duc se mordit les lèvres.

— Monsieur le duc, poursuivit aussitôt la comtesse, qui ne voulait pas perdre l'avantage, c'est vous qui avez délivré la lettre de cachet!...

— Madame la comtesse se trompe, fit La Vrillière.

— N'était-ce pas une lettre de cachet?

— C'étaient deux lettres de cachet.

— Vous l'avouez donc?...

Le petit duc prit un air contrit et un ton doucereux. Il savait qu'il y avait au fond du cœur de la Du Barry une souveraine bonté à laquelle on ne s'adressait jamais en vain.

— Que madame la comtesse me pardonne, dit-il enfin d'une voix mielleuse et hypocrite; mais cette affaire a été si rapidement enlevée, qu'en vérité...

— Ne mentez pas, monsieur le duc, interrompit vivement la comtesse, je sais tout...

— Il y a cependant une chose que madame la comtesse paraît ignorer, reprit La Vrillière.

— Laquelle?

— C'est que, pour nous, il est aussi facile de faire sortir un homme de la Bastille que de l'y faire entrer.

— Y pensez-vous?

— Je serai trop heureux si vous voulez bien me tenir compte du zèle que je mettrai à réparer ma maladresse.

— Et si le roi l'apprend? murmura la comtesse.

— Le roi? fit le petit duc en la regardant avec une stupéfaction mêlée de crainte.

— Sans doute...

— Mais je ne vois pas trop, jusqu'à présent, ce que le roi y trouverait à redire.

— Comment, n'est ce pas de lui?...

— Que madame la comtesse s'explique, je ne la comprends plus!

La comtesse, nous l'avons dit, avait cru tout d'abord que le roi était le seul instigateur de la mesure dont Horace avait été frappé. Mais lorsqu'elle vit le petit duc consentir, malgré sa pusillanimité, à élargir un homme qui, selon toute vraisemblance, du moins à ses yeux, ne devait avoir été envoyé à la Bastille que sur un ordre même du roi, elle commença à réfléchir, et arriva presque aussitôt à penser que l'emprisonnement d'Horace tenait à des causes tout autres. Le petit duc les connaissait sans nul doute, mais il était peu probable qu'il consentît à les dire. La comtesse comprenait qu'il y allait de son propre intérêt à ne pas laisser échapper cette occasion de connaître la vérité, mais elle comprenait en même temps qu'il lui fallait user de beaucoup d'adresse, maintenant surtout, que ses questions imprudentes avaient probablement donné l'éveil à son interlocuteur. Pour le petit duc, en effet, il était évident que la comtesse avait eu peur un instant; mais peur de quoi? peur de qui? voilà ce qu'il ignorait. Aucun des personnages qui, à la cour, occupaient un emploi quelconque, ne pouvait se croire certain de l'avenir: mille exemples, dans le passé comme dans le présent, disaient assez quel fondement on devait faire sur la faveur du roi et des courtisans. Le petit duc savait la cour par cœur; pour rien au monde il n'eût voulu mécontenter la comtesse, mais il eût encore moins consenti à courir la chance de mécontenter le roi. Les paroles qui venaient d'échapper à la Du Barry lui avaient donné à réfléchir, et comme il ignorait dans quel sentiment les craintes que la comtesse avait manifestées prenaient leur source, il se trouvait dans l'embarras le plus cruel.

Pendant quelques minutes, rien ne vint troubler le silence dans lequel s'étaient renfermés le petit duc et la comtesse. Celle-ci réfléchissait, celui-là réfléchissait aussi.

— Vous demandez que je m'explique, dit enfin la comtesse, cela est facile, et je ne sais pourquoi vous ne voulez pas mieux me comprendre. Le comte Horace de Forsauz a été mis à la Bastille, et je l'ai ignoré, malgré la promesse que vous m'aviez faite de me tenir au courant de tout ce qui le concernait; maintenant que le hasard m'a fait découvrir une chose que vous aviez intérêt à me cacher, du moins je le suppose, je désire, je veux qu'avant deux heures le comte Horace de Forsauz soit remis en liberté. Cela est clair, il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet.

— Les désirs de madame la comtesse sont des ordres auxquels je me suis toujours empressé d'obéir, répondit le petit duc; mais là n'est pas, ce me semble, la question qui nous occupe, et vous avez tout à l'heure prononcé un nom...

— J'ai parlé du roi...

— Précisément.

— Cela est fort bien. La personne qui vous a demandé une lettre de cachet, à l'intention du comte de Forsauz, n'est-elle pas connue du roi?...

La comtesse ignorait parfaitement quelle était cette personne: mais la phrase dont elle se servait pour la désigner ne s'adressait directement à personne. Le petit duc crut comprendre qu'il s'agissait de Marchant, et l'affaire des Choiseul lui revint à l'esprit. Son visage s'éclaircit.

— En effet! répondit-il, en effet, cette personne est fort connue du roi; vous m'y faites songer, et peut-être...

— Peut être? fit la comtesse.

— Peut-être, poursuivit le petit duc, la demande que m'a transmise Marchant émanait-elle du roi lui-même.

Au nom de Marchant, la comtesse respira. Elle devinait tout ; le roi s'effaçait, le valet restait seul. Toutes ses craintes disparurent, son front resplendit, son œil s'alluma.

— Du reste, dit-elle aussitôt, les observations dont je vous fais part en ce moment, sont parfaitement insignifiantes : une seule chose doit vous occuper avant tout... C'est la prière, ou, s'il faut parler avec toute franchise, l'ordre que je vous adresse... Il y a huit jours que le comte de Forsauz est à la Bastille, où il n'eût jamais dû entrer ; je vous répète, monsieur le duc, qu'avant deux heures il faut que le comte de Forsauz soit libre.

En parlant ainsi la comtesse s'était levée, et le soleil qui jetait ses rayons dans la chambre, éclairait obliquement son visage. Elle avait ainsi une allure presque royale. Le petit duc en fut ébloui.

— Mais... essaya-t-il de répondre.

— Ne perdez pas en paroles un temps que vous pouvez mieux employer, monsieur le duc, interrompit la Du Barry ; la promptitude que vous mettrez à m'être utile dans cette circonstance pourra seule m'engager à oublier la conduite que vous avez tenue.

— Cependant, objecta La Vrillière, si le roi...

— Comment ! répondit la comtesse en lui lançant un regard altier, vous parlez du roi, je crois ; aimez-vous mieux que je raconte à Sa Majesté comment vous l'avez servie dans certaines occasions ?...

C'était encore une phrase banale qu'employait la Du Barry ; elle était sûre d'avance en l'employant de frapper juste. Il y a toujours dans la vie des courtisans certaines fautes dont on peut les effrayer impunément.

Le petit duc pâlit et se courba...

— Oh ! madame, s'écria-t-il avec componction, vous ne voudriez pas...

— Et pourquoi ne me vengerais-je pas ? répartit la comtesse.

Le petit duc ne répondit pas ; il tira de sa poche un papier soigneusement plié, et le lui remit sans proférer une parole. La comtesse prit le billet, le déplia, et lut :

Chacun doutait, en vous voyant si belle,
Si vous étiez ou femme ou déité.
Mais c'est trop sûr ; votre rare beauté
N'est pas l'effet d'une simple mortelle.
Quoi qu'ait jadis écrit en certain lieu
Un roi-prophète en sa sainte démence,
Quoi qu'un poète en ait dit, la vengeance,
N'est que d'un homme et le pardon d'un Dieu !

La Du Barry était femme et presque reine, c'est assez dire qu'elle aimait la flatterie. Les vers lui parurent charmans et le petit duc très-spirituel.

Dès que ce dernier fut parti, elle appela Henriette, et lui donna quelques ordres à voix basse.

Henriette descendit aussitôt dans la cour et monta dans la voiture qui attendait.

— A la Bastille ! dit-elle au cocher.

La voiture partit.

Une demi-heure après, la comtesse Du Barry, simplement vêtue, sortait à pied de son hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine, et se dirigeait vers la rue Saint Honoré.

III.

LA BASTILLE.

La Bastille a été bâtie sous Charles V, en l'année 1370, et ce fut, dit-on, Hugues Aubriot, prévôt des marchands, qui en posa la première pierre, le 22 avril de ladite année. Maître Hugues Aubriot inaugura, du reste, de plus d'une façon, le monument dont il est ici question, car, s'étant fait juif, l'évêque de Paris lui fit faire son procès, et il fut condamné à faire amende honorable sur le parvis Notre-Dame et à passer le reste de ses jours dans une basse-fosse, où il n'avait, pour toute nourriture, que du pain et de l'eau.

La Bastille consistait alors tout simplement en deux tours isolées, séparées l'une de l'autre par le chemin qui entrait de ce côté dans Paris. Quelques années plus tard, on éleva deux autres tours vis-à-vis des premières ; et enfin, en 1383, Charles V fit construire les quatre dernières tours, en prenant soin de les entourer d'un fossé profond de vingt-cinq pieds, et de les relier entre elles par des massifs de maçonnerie suffisamment épais et solides. Les tours avaient environ six pieds d'épaisseur, les massifs en avaient neuf.

La courtine flanquée de bastions, terminée par une dernière courtine et un demi-bastion, fut commencée le 11 août 1553 et achevée vers l'année 1559. Cette partie de la Bastille appartenait à l'enceinte de Paris. L'auteur auquel nous empruntons ces détails rapporte qu'à propos de l'élévation de ces dernières constructions, les habitants de Paris furent taxés à quatre-vingt-cinq livres tournois chacun.

C'est par la rue Saint-Antoine qu'Horace et Roger firent leur entrée dans la Bastille.

Au-dessus de la première porte se trouvait un magasin considérable d'armes de toute espèce, déposées en cet endroit à différentes époques. A côté de la porte était établi un corps-de-garde. Cette porte ouvrait sur une première cour, dite extérieure, dans laquelle logeaient les invalides, les chevaux et les remises du gouverneur.

Une seconde porte et un second corps-de-garde, le tout augmenté d'un fossé et d'un pont-levis, séparaient cette première cour de la seconde.

Dans cette seconde cour était l'hôtel du gouverneur ; vis-à-vis s'étalait une belle avenue d'ormes, longue de quinze toises, et dont le

côté gauche était bordé de bâtimens servant de cuisine.

Une troisième porte, flanquée d'un troisième corps-de-garde, et ornée d'une énorme et inébranlable grille de fer, servait d'introduction à la troisième cour, dite cour intérieure.

C'était le sanctuaire!...

Cette cour avait cent deux pieds de long sur soixante-douze de large; elle était entourée de six tours reliées par des massifs. Les tours avaient soixante pieds d'élévation.

Horace et Roger n'étaient jamais entrés à la Bastille; ils furent l'un et l'autre effrayés de ces redoutables précautions : Horace surtout en conçut un mortel découragement; Roger, lui, était trop vivement absorbé et trop plein d'énergie et d'ardeur de vengeance pour se laisser abattre si vite.

D'ailleurs, ils furent traités avec certains ménagemens.

On les fit descendre dans la troisième cour; un guichetier distinct vint recevoir chaque prisonnier; ils montèrent séparément dans la même tour, et on leur donna à chacun une chambre, où ils se trouvèrent seuls.

Il était évident que l'on n'avait reçu aucun ordre sévère à leur sujet.

Il y avait à la Bastille cinq classes de prisons.

Pour les prisonniers sérieux, on avait d'abord les cachots creusés à vingt pieds sous terre, et ne recevant l'air et le jour qu'au moyen d'une étroite barbacane donnant sur les fossés; puis les trois pièces célèbres où se trouvaient établies des cages de fer, longues de huit pieds, sur six de large. Ensuite venaient ce que l'on nommait les *calottes*, ou chambres de l'étage le plus élevé. Ces calottes rappelaient les plombs de Venise : en été, la chaleur y était insupportable; en hiver, le froid y était excessif. Les prisons des autres étages présentaient chacune la figure d'un polygone irrégulier de seize pieds de diamètre. Leur élévation était de vingt pieds environ.

Sous Louis XV, c'est-à-dire quelques années seulement avant l'époque où se passe notre histoire, un prince de la maison d'Armagnac fut, par ordre du roi, enfermé à la Bastille. A cette occasion, on fit construire un cachot en forme de cône, et le prince y fut jeté; de telle sorte que ce malheureux se tournât, retenu par son propre poids et ne trouvant aucune assiette, il ne pouvait prendre aucun repos : deux fois par semaine, le prince d'Armagnac était retiré de ce cachot, pour être, toujours par ordre du roi, fustigé en présence du gouverneur.

La Bastille ne fut détruite que le 14 juillet 1789!...

Horace s'installa de son mieux dans sa nouvelle demeure, et s'appréta à y passer le temps de la façon la moins désagréable possible.

Il était profondément ému du malheur qui lui arrivait, comme aussi de l'impossibilité d'agir à laquelle il allait être réduit; mais il avait bon espoir en Plantin, et il comptait sur le souvenir de la comtesse.

Il attendit donc sans trop d'impatience que sa prison s'ouvrît, et pendant les premiers jours, la vie lui fut légère.

Après tout, la Bastille ne lui paraissait réellement pas aussi redoutable qu'il se l'était figuré.

La partie du bâtiment qu'il occupait était vraisemblablement très-bien habitée, car, pendant le jour, il y entendait des bruits continuels qui suffisaient à le tenir éveillé. Derrière les barreaux de sa fenêtre, il pouvait voir, vers midi, les prisonniers prendre l'air dans la cour; enfin, le soir, il avait la distraction d'entendre les souris et les rats s'ébattre follement sur le parquet vermoulu de sa chambre.

Cependant, quand, au milieu de la nuit, à cette heure où il n'entendait plus autour de lui qu'un monotone silence, troublé seulement par le pas sonore des sentinelles, sa pensée venait à s'arrêter sur sa position; quand il ne voyait à ses côtés que des appuis douteux, que des sympathies tremblantes, alors l'image de sa mère et celle plus tendrement aimée peut-être de sa sœur, accouraient effrayées au chevet de son lit, et il pleurait de la crainte de ne plus les revoir. La Bastille redevenait alors ce sombre symbole qui avait effrayé ses jeunes années, et il tremblait de rester enseveli vivant dans cette grande tombe où tant d'autres avaient péri avant lui.

Mais dès que les premiers rayons du soleil levant venaient dorer les barreaux de sa prison, la confiance renaissait dans son cœur et en chassait toutes ces puériles terreurs que la nuit enfantait. Horace passa ainsi quatre jours, pendant lesquels il soutint assez bien son courage contre les frayeurs nocturnes qui troublaient son sommeil; il était sûr de retrouver au réveil la force qui l'abandonnait à de certaines heures.

Peu à peu, néanmoins, il s'opérait chez le jeune comte une transformation singulière, mystérieuse, dont lui-même ne s'apercevait pas encore; peu à peu sa gaîté disparaissait pour faire place à une tristesse langoureuse, contre laquelle il n'essayait même pas de lutter; peu à peu le doute qui s'infiltrait dans son âme donnait aux objets extérieurs une teinte particulière qui le pénétrait de mélancolie; il se sentait parfois envahir par un vague sentiment de désespérance qui lui enlevait toute énergie, toute volonté. A ces heures d'incroyable découragement, on lui eût ouvert les portes de sa prison, qu'il ne fût point sorti. A partir du cinquième jour, Horace laissa le soleil pénétrer le matin dans sa chambre, sans songer à aller recevoir et saluer à la fenêtre ses premiers et purs rayons; les bruits intérieurs qui l'avaient tant occupé et distrait d'abord, lui devinrent insupportables du moment qu'ils trou-

blèrent le cours de ses solitaires rêveries, et chaque soir il se livra à une guerre acharnée contre les inoffensives souris dont les mille petits bruits ne pouvaient plus l'amuser.

Le sixième jour, Horace songea à s'évader ; le septième, il se mit à l'œuvre.

Pour Roger, les choses s'étaient passées d'une façon toute différente.

Dès que l'homme qui l'avait conduit dans sa chambre s'était retiré, il s'était précipité vers la fenêtre, et son regard avait sondé avec une joie fauve la distance qui le séparait de la cour. Il en était à trente pieds environ. Il revint s'asseoir dans un coin de sa prison, posa ses coudes sur ses genoux, et laissa tomber sa tête entre ses mains.

La fuite était difficile, mais non impossible, et cela suffisait.

Dès que la nuit fut venue et que la dernière ronde fut effectuée, il retira sans bruit les draps de son lit, les noua fortement l'un à l'autre, monta avec précaution à la fenêtre dont il avait eu soin de limer sourdement les barreaux, et y assujettit les draps. Il n'y avait aucune sentinelle au bas de la tour; il se laissa glisser le long de la muraille. Malheureusement les draps étaient trop courts de quinze pieds : il recommanda son âme à Dieu, murmura doucement le nom d'Angélique, et lâcha prise.

Il était tombé lourdement à terre ; le lendemain il fut retrouvé à la même place.

Ce projet d'évasion amena naturellement autour de Roger un luxe de précautions. Une sentinelle fut placée à sa porte, les barreaux de la fenêtre furent minutieusement examinés d'heure en heure, une seconde sentinelle reçut ordre de stationner au bas de la tour.

Il n'y avait plus d'espoir de fuite; cependant Roger n'eut garde d'en rester là.

Il passa deux jours sans bouger. L'homme qui lui apportait sa nourriture et celui qui venait vérifier les barreaux le trouvèrent, pendant deux jours, assis, en apparence indifférent, sur son lit, dont on avait retiré les draps. Roger répondait avec douceur aux questions des guichetiers; il paraissait triste, mais non préoccupé.

Cependant, le matin du troisième jour, la chambre était déserte; Roger s'était évadé par la cheminée.

La cheminée était horriblement étroite ; on le retrouva inanimé dans les fossés de la seconde cour.

Cette fois on donna à Roger un des cachots souterrains. Ces cachots étaient humides, sans air et sans jour; des rats d'une grosseur énorme y circulaient à toute heure du jour et de la nuit; le cachot était solidement fermé de portes bardées de fer; les guichetiers ne parlaient pas; il n'y avait point de lit; on n'entendait aucun bruit du dehors... C'était horrible!

C'était le cinquième jour que Roger passait à la Bastille.

Angélique devait être à Versailles, chez le roi, chez Marchant, ou au Parc-aux-Cerfs. Depuis quatre jours, il y avait tout lieu de penser que le crime avait été consommé... Roger eut un instant l'idée de se tuer.

Il y renonça presque aussitôt : il voulait revoir encore Angélique ; il voulait tenter un dernier effort pour l'arracher au sort dont on la menaçait ; il voulait, avant de mourir, faire une dernière fois acte d'énergie et de volonté.

L'étroite barbacane qui lui apportait un faible rayon de jour avait dix-neuf pieds de longueur. — C'est de ce côté qu'il tourna toutes ses espérances. — L'ouverture devait donner sur les fossés; les fossés avaient vingt pieds de profondeur : il ignorait comment, une fois là, il pourrait les franchir; néanmoins ces considérations ne l'arrêtèrent pas, et il se mit à la besogne comme si rien n'eût dû l'arrêter.

Le soir du septième jour, un des barreaux était limé; il put passer : c'était le plus difficile. Désormais il lui fallait user de ruse vis-à vis des gardiens auxquels on l'avait spécialement recommandé; la moindre imprudence pouvait le compromettre tout à fait, et lui enlever ses dernières espérances de fuite.

Il passa une partie de la nuit à limer les barreaux extérieurs; mais comme le jour commençait déjà à poindre à la fin de cette opération, il jugea à propos de remettre au lendemain sa fuite définitive, et rentra prudemment dans son cachot. C'était le matin de ce jour que Plantin l'avait trouvé si pâle, si défait, si défiguré.

Roger éprouva une joie indicible à revoir Plantin; il lui serra les mains avec effusion, l'embrassa à plusieurs reprises, l'accabla de questions auxquelles le brave valet ne savait que répondre, et enfin il termina en lui racontant comme quoi il avait été jeté à la Bastille sous le nom du comte de Forsauz.

Plantin lui apprit alors que son maître, le comte de Forsauz, était à la Bastille depuis huit jours, mais qu'il espérait bien qu'il n'y ferait pas désormais un long séjour; que s'il recouvrait sa liberté, il l'emploierait sans doute à retrouver les traces de Mlle de Méranges; qu'enfin c'était pour voir le comte de Forsauz qu'il était venu, mais qu'il n'en était pas moins aise d'avoir rencontré le comte de Villepreux.

Comme Plantin achevait de parler, la porte du cachot s'ouvrit, et un des gardiens entra et ordonna au comte de Forsauz de le suivre.

Roger avait déjà, à plusieurs reprises, essayé de faire constater son identité, mais on n'avait rien voulu entendre. Il ne crut pas nécessaire de renouveler des observations dont on n'avait tenu jusqu'alors aucun compte, et, après avoir une dernière fois serré cordialement la main de Plantin, il suivit le gardien.

A son grand étonnement, on le fit avancer jusqu'à la cour, sans lui dire une seule parole. Dans la cour, il trouva une voiture; on l'y fit entrer, et il partit aussitôt.

Une demi-heure après que ces choses s'étaient passées, un gardien entrait dans la prison d'Horace et lui annonçait qu'il était libre.

Depuis quatre jours, Horace avait cherché mille moyens de fuir, mais il n'en avait pu trouver aucun. Autant il mettait d'ardeur, de courage et d'énergie dans les conditions ordinaires de la vie, autant il se retrouvait sans force, sans volonté, sans puissance devant ce malheur contre lequel il manquait d'armes loyales pour se défendre.

Il bondit de son lit avec vivacité.

— Je suis libre! s'écria-t-il avec enthousiasme. Cela est-il possible?

— Cela est vrai, répondit le gardien.

— Et je puis partir!

— Quand monsieur le comte voudra.

Horace franchit le seuil de la porte, descendit les escaliers quatre à quatre, au risque de se casser vingt fois le cou, et arriva ainsi, essoufflé, haletant, dans la cour.

Une voiture l'y attendait.

Le gardien, qui l'avait suivi à grand'peine, se hâta de lui en ouvrir respectueusement la portière, et Horace y monta un peu étourdi et sans trop savoir ce que cela signifiait.

La voiture n'attendait que lui, elle partit au galop.

IV.

UNE MANSARDE.

La chose s'était faite avec tant de rapidité, que Horace avait à peine eu le temps de se reconnaître, et ce ne fut que longtemps après qu'il s'aperçut de la présence d'une femme à ses côtés. Les stores étaient soigneusement baissés. Henriette avait pris le soin de bien s'envelopper pour ne point être reconnue; dans le premier moment, Horace fut tout étourdi de la découverte, et pensa à la comtesse.

— Eh quoi! madame, s'écria-t-il tout-à-coup.

— Mademoiselle, interrompit Henriette avec un petit rire aigu.

— Mademoiselle! répéta Horace avec étonnement.

Et il se prit à réfléchir.

Le soin que cette femme prenait de se cacher, la sollicitude qui l'avait poussée à venir recevoir Horace au sortir de sa prison, l'espèce de retenue pleine de pudeur qu'elle mettait à se tenir à distance, tout cela donnait à penser au jeune comte; il n'était pas éloigné de croire qu'il avait auprès de lui Mlle Angélique de Méranges. Il n'y avait là rien d'impossible. Depuis huit jours, bien des choses pouvaient s'être passées. Mlle de Méranges, grâce aux sollicitations de sa mère, avait sans doute recouvré sa liberté, et sa première pensée avait été naturellement pour Roger de Villepreux; or, Roger et Horace, c'était le même homme pour la Bastille.

Cette idée ne fut pas longue à prendre racine dans l'esprit du comte de Forsauz; il se rapprocha d'Henriette, que ces quiproquos amusaient, et lui dit d'une voix émue:

— Pardon, mademoiselle, de ne vous avoir pas déjà reconnue, j'aurais dû deviner à la tendre sollicitude qui vous a fait accourir à la Bastille, l'amitié qui depuis si longtemps unit nos deux familles.

Un franc éclat de rire répondit à ce langage, et Henriette laissa voir son visage frais et mutin.

Horace demeura stupéfait.

— Comment! s'écria-t-il, vous n'êtes pas mademoiselle de Méranges?...

— Nullement, monsieur.

— Vous vous appelez?...

— Henriette.

— Et vous venez?...

— De la part de la comtesse Du Barry!...

— Et vous me conduisez?...

— Auprès de la comtesse!...

Horace respira. Sa position commençait à s'éclaircir; il comprenait où il allait, et ce que l'on voulait de lui.

— Ainsi, dit il à Henriette en pesant chacune de ses paroles, comme s'il eût douté lui-même de la réalité de ce qu'il disait, ainsi dès ce moment je suis libre?

— Parfaitement libre... répondit Henriette.

— Et c'est à la comtesse que je dois ma liberté...

— A la comtesse seule...

— Et elle m'attend...

— Elle vous attend...

— Tout cela est bien vrai...

— Aussi vrai que je m'appelle Henriette.

— Et vous vous appelez Henriette?

— Comme vous vous appelez Horace.

Horace se sentit soulagé; cependant quelques doutes restaient encore dans son esprit; et puis la certitude d'un bonheur quelconque est toujours douce à acquérir. Il prit la main d'Henriette:

— Ecoutez-moi, ma chère Henriette, lui dit-il d'une voix où il y avait encore beaucoup de tristesse et de doute; vous n'avez, vous, aucun intérêt à me tromper, du moins, j'aime à le penser; eh bien, je vous le demande, et répondez-moi dans toute la sincérité de votre âme, n'y a-t-il plus rien à craindre pour moi, et puis-je espérer de ne plus retourner à la Bastille?

Henriette aurait volontiers ri des hésitations d'Horace, s'il n'y avait eu dans sa voix un réel

accent de douleur. Horace était d'ailleurs un jeune gentilhomme d'une riche et élégante tournure; elle ne lui sut pas mauvais gré de la familiarité avec laquelle il lui avait pris la main.

— Je ne sais, répondit-elle, si M. le comte aura par la suite quelques dangers à craindre, mais ce que je puis bien lui affirmer, c'est que pour le moment il est libre, et que Mme la comtesse l'attend.

Horace serra les mains d'Henriette, qui rougit, et se rejeta dans le fond de la voiture.

Il était libre, il allait revoir la comtesse, cela n'était pas un rêve!

Cependant la voiture roulait toujours avec rapidité, et Horace, plongé dans ses rêves, se laissait bercer par les ressouvenirs d'un premier amour partagé.

Tout à coup il se sentit frapper sur le bras. Il leva les yeux et vit devant lui le frais sourire d'Henriette.

— Monsieur le comte ne pense pas, dit la jeune camériste, que nous sommes bien près d'arriver à la rue St-Honoré!...

— Tu as raison, mon enfant, répondit Horace, j'allais l'oublier

Mais la même expression demeurait toujours sur les lèvres de la jeune fille; le comte s'en aperçut.

— Pourquoi ris-tu? lui demanda-t-il en souriant lui-même de voir ce frais et pur sourire éclairer la jolie figure d'Henriette.

— Je ris, répartit cette dernière, parce que M. le comte ne paraît pas se rappeler qu'il y a huit jours qu'il n'a vu son barbier, et que son vêtement se ressent un peu du séjour de la Bastille...

Horace ne répondit pas, mais il la remercia d'un bon et doux regard qui amena une jolie petite larme sous les cils de la camériste. Il n'y prit pas garde; l'observation d'Henriette l'avait remis sur la trace de souvenirs effacés de sa mémoire; il jeta un cri, et regarda autour de lui.

— Qu'a donc monsieur le comte? fit Henriette en tressaillant.

— Rien! rien! mon enfant, dit Horace, je m'aperçois depuis un quart d'heure, que l'habitude de concentrer sa pensée sur soi-même rend oublieux et ingrat. C'est la première fois, depuis ma sortie de la Bastille, que le souvenir d'un être qui m'est bien cher me revient à l'esprit; malheureusement, tu ne peux me donner aucun renseignement à son sujet...

— Peut-être! objecta Henriette.

— C'est une personne que tu ne connais pas.

— De quelle personne, M. le comte veut-il parler?

— De Plantin...

— Votre valet?

— Justement.

— Oh! que M. le comte se rassure; j'ai vu M. Plantin ce matin même à l'hôtel de la *Boule d'or*.

Tout en parlant ainsi, Henriette avait fait arrêter la voiture; quand le valet vint ouvrir la portière, elle dit à Horace:

— M. le comte désirait s'arrêter chez un perruquier. Voici à deux pas la boutique de M. Laborde.

Le comte de Forsauz sauta hors de la voiture et courut chez Laborde; lorsqu'il en sortit, il n'était pas reconnaissable. La voiture se remit aussitôt en route, et. dix minutes après, elle s'arrêtait enfin devant une haute maison de la rue Saint-Honoré.

— Nous sommes arrivés, dit Henriette.

Horace s'ajusta et descendit.

Le rez-de-chaussée de la maison était occupé, d'un côté, par une boutique de modes, de l'autre, par un fripier. Entre la boutique de modes et le fripier, il y avait une porte cochère.

— Entrez, vite, dit aussitôt Henriette, et demandez mademoiselle Jeannette.

Horace entra et demanda Mlle Jeannette.

Il y avait déjà des portiers à cette époque. Les portiers ont été de tous les âges, excepté de l'âge d'or. Celui de la maison dans laquelle entra Horace le regarda d'abord sournoisement et finit par lui dire que Mlle Jeannette demeurait au quatrième étage, la porte à gauche.

Horace disparut.

Le jeune comte commençait à devenir inquiet, et il se demandait pourquoi la comtesse Du Barry poussait la précaution jusqu'à venir se loger dans une maison d'une apparence si modeste; pourquoi elle, qui allait si librement chez la Dubois, craignait qu'on la rencontrât loin de Versailles en aventure mystérieuse; tout en gravissant l'escalier à pic, il se sentait envahir par mille soupçons ridicules, et quand il mit le pied sur le palier du quatrième étage, il était convaincu qu'il n'y avait nullement de Du Barry dans toute cette affaire.

Il frappa à la porte de gauche.

Alors il crut entendre quelques meubles remuer, une voix fraîche lâcher un petit cri et des pas lourds venir à sa rencontre. La porte s'ouvrit; il recula de deux pas.

C'était une affreuse vieille femme; celle du portier sans doute.

Horace n'avait jamais eu la moindre frayeur des sorcières; le premier moment de stupeur et de dépit passé, il se remit sans peine, et se rapprocha de la vieille.

— Que demande monsieur? fit celle-ci d'un air revêche.

— Mademoiselle Jeannette répondit Horace.

— C'est ici, monsieur, dit la vieille. Que voulez-vous?

— Je désire voir mademoiselle Jeannette.

— J'entends bien; mais qui êtes-vous?

— Le comte Horace de Forsauz.

— Ah ! fort bien ; donnez-vous la peine d'entrer.

Horace hésita quelques secondes.

— Pardon, dit-il encore, mais serait-ce vous que l'on appelle mademoiselle Jeannette ?

La même voix qui avait déjà poussé un petit cri, fit entendre cette fois un joyeux éclat de rire.

Horace rougit et franchit le seuil. Dès qu'il fut entré, la vieille referma la porte à clé, le pria d'attendre un instant et disparut dans une pièce contiguë.

La chambre était déserte : elle était nue, presque sans ornemens, mais d'une propreté exquise. Quelques chaises seulement, une petite glace à encadrement doré, une commode de bois blanc, et sur la fenêtre ouverte, par laquelle pénétraient de pleins rayons de soleil, tout un parterre de fleurs odorantes.... Tout cela était distribué avec une simplicité pleine de charme, qui reposa doucement la vue du jeune comte. C'était la première fois qu'il mettait le pied dans une mansarde, et il lui sembla qu'à cet aspect inusité, son cœur s'ouvrait à des sentiments qu'il avait ignorés jusqu'alors. Toutes ses appréhensions s'enfuirent, sa confiance reparut à ce tableau calme et frais, il jeta loin de lui son chapeau et son épée, et courut s'asseoir auprès de la fenêtre, promenant son regard sur les objets qui l'entouraient. Ce fut une véritable fête dont il jouit doublement ; il y avait si longtemps qu'il n'avait vu l'éclat radieux d'un soleil levant, si longtemps qu'il n'avait respiré les suaves senteurs des folles brises du matin !... Ce petit réduit se présentait à lui dans toute la fraîcheur d'une simplicité sans art, d'une joie sans apprêts ; il se crut transporté tout à coup dans un monde nouveau, et se demanda quelle divinité inconnue aux hommes venait parfois se reposer au milieu de cette pure oasis, du séjour ennuyeux de sa splendide demeure. La divinité inconnue pouvait bien être quelque pauvre grisette, mais le soupçon n'en venait pas même à l'esprit d'Horace : bien que modeste et sans ornemens, la chambre dans laquelle il se trouvait, avait néanmoins un certain cachet d'élégance, qui disait assez quelle fée mystérieuse l'habitait, quelle main bienfaisante en prenait soin.

Cependant, malgré la réalité des souvenirs qui accouraient en foule et sous mille formes se placer sous les yeux du comte, il se sentait à chaque instant disposé à se laisser aller à l'enchantement que faisait naître en lui la vue d'une si charmante retraite. Horace avait toujours vaillamment défendu son cœur contre les ardeurs insensées de l'égoïsme et de l'ambition, et à tout moment, dans la vie qu'il menait, il lui arrivait de se retrouver en présence des rêves aimés de son enfance, et des créations séduisantes de sa jeunesse. Ce qu'il y avait en lui de jeune, d'enthousiaste, s'élevait instinctivement vers la personnification d'un être aux formes impossibles, et il en poursuivait la possession idéale jusque dans les sphères inhabitables.

Cette fois encore, ce fut le même sylphe aérien qu'il vit voltiger à travers les vapeurs transparentes de son rêve ; le sylphe portait une robe blanche qui dessinait mollement les formes ravissantes de sa taille ; ses cheveux blonds et soyeux ruisselaient abondamment de chaque côté de ses joues et retombaient, en boucles dorées, jusque sur ses épaules ; une couronne de fleurs bleues se détachait harmonieusement sur son front de marbre, un sourire d'une grâce céleste relevait encore la noble et pure expression de sa physionomie, enfin, son regard était imprégné de cette vive langueur de l'amour et du dévoûment.

Horace suivit long-temps les souples ondulations de ce corps frêle et délicat, il frissonna longuement sous l'impression de ce regard plein de désirs et de promesses, et quand, après cet acte de possession idéale, il ouvrit les yeux et se réveilla en sursaut, il ne fut pas peu surpris d'apercevoir à deux pas de lui le sylphe dont l'image venait de le quitter, en lui jetant un dernier regard d'adieu.

— Vous ! vous ! madame, s'écria-t-il en jetant ses bras devant lui, comme s'il eût douté de la réalité de cette apparition.

La comtesse Du Barry ne répondit pas, elle lui tendit les mains et vint s'asseoir à ses côtés.

La comtesse portait une simple robe blanche qui dessinait mollement les formes ravissantes de sa taille ; ses cheveux blonds mêlés de fleurs bleues, ruisselaient abondamment de chaque côté de ses joues et retombaient en boucles dorées jusque sur ses épaules, un sourire céleste animait sa physionomie, enfin, son regard était imprégné de cette vive langueur de l'amour et du dévoûment. C'était le sylphe lui-même.

— Oh ! que vous êtes bonne, reprit Horace après quelques momens passés dans une muette contemplation, et en serrant dans ses mains les mains de la comtesse, que vous êtes bonne et que je vous remercie !

— Pourquoi donc ? répondit la comtesse.

— Oh ! madame, poursuivit Horace, n'est-ce pas à vous que je dois d'être libre, que je dois d'être heureux !

La comtesse l'enveloppa d'un tendre regard, et lui dit d'une voix qui trahissait toute son émotion :

— Voyez, Horace, cette chambre est celle que j'ai habitée long-temps autrefois... J'étais simple grisette alors, sans fortune, sans avenir... Je n'avais pas encore de titres ; j'étais seule au monde ; mon horizon ne s'étendait pas bien loin ; le matin, le ciel et mes fleurs ; le soir, mes rideaux de serge et ces murs blancs...

J'aime cette chambre, si vous saviez... elle me rappelle tant de souvenirs... Je voudrais être encore à ce temps là... depuis que je vous connais surtout. Alors je n'avais pas des flots de courtisans autour de moi, j'étais pauvre, je n'avais pas encore d'ambition... Tous ceux qui m'aimaient m'appelaient Jeanne, mais j'étais heureuse, et aujourd'hui, au milieu de toutes les splendeurs de Versailles, je donnerais bien des jours de plaisirs pour m'entendre encore une fois appeler du nom de Jeanne.

La voix de la comtesse était triste; Horace sentit un vague sentiment de mélancolie s'emparer de lui; il porta doucement à ses lèvres les mains de la jeune femme qu'il avait gardées dans les siennes :

— Votre tristesse prend sa source dans les mêmes sentimens que la mienne, lui dit-il aussitôt et sans que la comtesse prît garde au baiser qu'il venait de déposer sur ses mains; moi aussi, depuis que je suis à Paris, depuis que le courant de la vie commune m'entraîne rapidement dans son tourbillon, moi aussi, je me sens emporté vers un passé qui n'est plus, et qui n'a laissé dans mon cœur que des regrets pour la vie calme que je menais alors! Derrière moi, il y a là-bas, bien loin, tout un monde de sensations perdues, d'êtres profondément aimés, vers lesquels je retourne quelquefois à mes heures d'amertume et de doute, et qui s'étonnent de me voir si triste et si désolé... Pour moi aussi, les souvenirs sont souvent amers, et je ne me retrouve calme et souriant, que lorsque je viens à penser que peut-être ma vie ne sera pas toujours déshéritée du bonheur que Dieu a donné aux hommes, et qu'un jour viendra sans doute où un être bien cher consentira à venir peupler la solitude que le désespoir fait à de certains momens autour de moi.

Ainsi tous les deux disaient leur tristesse, et tous les deux s'efforçaient de croire que leur amour était la satisfaction des désirs conçus dans le passé.

Le soleil projetait son éblouissante lumière dans la mansarde, les fleurs grimpantes s'ébattaient follement sur la fenêtre, tout riait et chantait autour d'eux. A travers la fenêtre ouverte, on apercevait un coin du ciel bleu, et au loin, la silhouette grise du vieux Louvre.

Horace et la comtesse étaient devenus insensibles à ce spectacle, qui les eût ravis à tout autre moment; emportés par un élan sympathique vers les sphères lointaines d'un amour idéal, ils semblaient avoir pris leur essor pour ne plus revenir. Horace seul n'avait point entièrement quitté la terre, quelques liens secrets l'y retenaient encore.

Son regard ne cessait de caresser avec volupté les contours harmonieux de la taille de la comtesse; ses mains serraient les mains de la jeune femme, et sa poitrine s'emplissait de désirs insensés, quand par hasard ce corps si souple se rapprochait de lui dans ses ondulations pleines d'abandon.

Alors son œil s'allumait d'un feu subit, un frisson glacé courait sur sa peau, et il lui fallait toute sa force pour demeurer à sa place.

Que lui importait, à lui, cette nature heureuse qui jouait et chantait à ses côtés; ses yeux et ses oreilles étaient à un autre spectacle, à une autre harmonie!

Dans un de ces momens où ses sens surpris soutenaient une lutte insensée et tentaient une victoire impossible, Horace abandonna brusquement les mains de la comtesse, et jeta ses bras autour de sa taille :

— Jeanne, lui dit-il d'une voix égarée, sais-tu ce qui se passe en moi?... J'ai le vertige, mon sang est en feu! Je ne te vois plus... je vais devenir fou... j'ai peur de moi!...

La comtesse s'était levée précipitamment, mais Horace la retenait dans une étreinte passionnée :

— Oh! tu es belle, reprit-il aussitôt, tu es belle et je t'aime... Pourquoi trembles-tu ainsi? D'où vient cette pâleur soudaine, cette expression effrayée de ton regard? Jeanne! Jeanne! ne reconnais-tu pas ma voix; as-tu peur aussi, toi?... Cette lutte m'énerve et me tue, ne l'as-tu pas deviné?... Dis... As-tu cru qu'il me serait possible de te voir près de moi, d'entendre les paroles de ton amour, de sentir ton haleine brûlante passer sur mon front, pendant que je resterais calme et sans désirs?... Cela est insensé... tu le comprends, n'est-ce pas?... et tu veux ce que je veux!...

Horace tenait toujours la comtesse dans ses bras, et maintenant ses deux lèvres effleuraient ses cheveux et son haleine courait sur ses joues. La comtesse, rappelée ainsi tout à coup des hauteurs de ses rêves et retombant lourdement sur la terre, avait éprouvé une violente émotion en se retrouvant sans défense dans les bras d'Horace. Elle eût voulu ne pas céder, et cependant, quelle raison eût-elle donné de ses refus? Pauvre femme perdue, qui eût voulu croire à sa pudeur, qui n'eût raillé ses scrupules? Elle n'avait plus le droit d'être chaste, il ne lui était plus permis d'offrir dans son cœur un culte à la religion de l'amour!

Elle n'essaya pas long-temps de lutter contre les ardeurs croissantes d'Horace, elle se laissa tomber contre sa poitrine, et, cachant avec honte sa tête sur son épaule :

— Horace, lui dit-elle en pleurant, vous me méprisez donc beaucoup?

Ce fut un mouvement magique.

L'orage soulevé un moment dans le cœur d'Horace, s'apaisa tout à coup; la flamme qui brûlait dans son regard s'éteignit, ses mains cessèrent de trembler, sa pensée redevint calme et froide. Il regarda alors avec étonnement autour de lui comme s'il fût sorti d'un rêve pénible, et en apercevant la comtesse dans ses

bras, il tressaillit jusqu'au plus profond de son cœur.

— Jeanne! lui dit-il d'un ton de voix doux et timide, Jeanne, me pardonnerez-vous de vous avoir effrayée ainsi... et consentirez-vous jamais à oublier les paroles qui me sont échappées!... Jeanne, je vous aime... votre amour est ma plus pure joie.... votre image est la plus chaste vision de mes rêves... Vous oublierez... n'est-ce pas, et vous me pardonnerez!...

La comtesse se détacha doucement de l'étreinte d'Horace, et attachant sur lui deux yeux brillans de larmes, elle lui dit, en lui présentant son front à baiser:

— Horace, je vous aime et vous pardonne!...

Un petit éclat de rire strident et moqueur sembla répondre à ces paroles. La comtesse se retourna vivement, et c'est à peine si elle eut le temps de voir disparaître d'une lucarne voisine la silhouette repoussante de Marchant.

— Marchant! s'écria-t-elle en devenant pâle.

— Marchant!... répéta Horace en se précipitant vers la fenêtre. Mais quelques coups frappés à la porte l'arrêtèrent dans son élan, et il courut de ce côté.

La comtesse l'avait déjà ouverte... Henriette venait d'entrer.

— Que se passe-t-il? demanda vivement la comtesse.

— Marchant est dans la maison, répondit la camériste.

— Comment a-t-il su?...

— Il aura reconnu la voiture de madame.

— C'est vrai...., je n'y avais pas songé.

Puis, se tournant vers Horace, elle ajouta:

— Horace, vous êtes perdu!

— Perdu! moi! fit ce dernier.

— Marchant dira tout au roi...

— Vous le croyez!

— J'en suis certaine...

— Eh bien! il faut l'en empêcher à tout prix.

— C'est impossible...

— Nous verrons cela!

Horace s'empara rapidement de son chapeau et de son épée.

— Où allez-vous? demanda la comtesse.

— Soyez tranquille, madame, répondit Horace en souriant, avant deux heures, Marchant sera dans l'impossibilité de dire quoi que ce soit à Sa Majesté...

V.

RENCONTRE INATTENDUE

Dès qu'il fut descendu dans la rue, Horace aperçut à quelques pas de lui la silhouette informe de Marchant.

Il le reconnut de suite.

Marchant était un de ces hommes dont la tournure, dès qu'on l'a vue une fois, reste profondément gravée dans la mémoire. Horace avait été plusieurs fois à même de la remarquer, il ne s'y trompa point. Cependant il ne voulait pas accoster cet homme dans la rue et en plein jour. Il régla son pas sur le sien, et se mit à le suivre du plus loin qu'il put.

Il fit ainsi un long chemin. Soit que Marchant pensât bien qu'il serait suivi, soit qu'il eût réellement affaire aux endroits près desquels il passait, soit enfin pour d'autres motifs qu'il est inutile d'apprécier, il exécuta à travers Paris des détours capricieux qui firent craindre un instant à Horace de passer toute une journée dans des courses aventureuses et au demeurant fort inutiles. Toutefois les observations auxquelles il se livra pendant ces pérégrinations l'amenèrent à une découverte qui devait influer considérablement sur ses résolutions, et déterminer son esprit indécis sur le choix du parti qu'il lui fallait prendre.

Au moment où Marchant venait de prendre une petite rue détournée et presque solitaire de la Cité, un homme qui suivait Horace depuis longtemps, mais auquel ce dernier n'avait point pris garde, s'arrêta tout à coup au coin de la rue, et pendant qu'Horace passait à ses côtés, il lui jeta rapidement ces mots à voix basse:

— Tenez-vous à distance, monsieur, et laissez-moi marcher devant; si l'on vous reconnaissait, vous seriez perdu, et cette fois, sans espoir de salut.

Horace ne reconnut ni la voix, ni le visage.

D'ailleurs l'inconnu s'était remis en marche, sans daigner attendre les observations du jeune comte, et il pressait le pas, essayant de regagner le chemin que ces brèves paroles lui avaient fait perdre.

Horace n'avait aucun motif pour ne pas suivre le conseil qu'on lui donnait. Il laissa Marchant et l'inconnu prendre une certaine avance, et continua sa route à pas lents dès qu'il les vit l'un et l'autre à une distance convenable.

Il était temps, du reste, que l'inconnu se remît en marche. Marchant s'arrêta bientôt à la porte d'une petite maison fort suspecte d'apparence, et après en avoir ouvrit discrètement la porte, il regarda derrière lui, comme pour s'assurer qu'il n'avait pas été suivi. L'inconnu et Horace avaient pressenti ce mouvement, et s'étaient cachés. Après une minute d'hésitation, Marchant poussa la porte et disparut.

L'inconnu fit alors un signe à Horace, qui doubla le pas, et ils arrivèrent presqu'en même temps à la place que Marchant venait de quitter.

Horace mit aussitôt la main sur le marteau de la porte; mais l'inconnu l'arrêta.

— Pas encore, lui dit-il à voix basse.

— Que voulez-vous faire? demanda Horace.

— Attendre.

— Mais il va nous échapper!

L'inconnu sembla sourire, du moins autant qu'Horace put en juger d'après le peu qu'il voyait de son visage. Il prit la main du comte, et lui dit avec énergie, et d'une voix que son interlocuteur reconnut enfin :

— Horace, entre cet homme et moi, c'est désormais un duel à mort : il me tuera ou je le tuerai.

— Roger ! s'écria le comte de Forsauz.

— Moi-même... Vous ne m'aviez pas reconnu !... n'est-ce pas ?...

— Mais...

— Oh ! ne cherchez pas à me tromper, Horace... Mon visage a maigri, je le sais... mes cheveux ont blanchi, je les ai vus... mon cœur a vieilli... oh ! je le sens... huit jours ont suffi... vous comprenez... j'ai souffert, moi, j'avais tout prévu... J'ai vécu huit jours... huit années, huit siècles... avec cette pensée que je ne la retrouverais plus... ou que je la retrouverais déshonorée !

Roger s'arrêta un moment, puis il reprit après un pénible effort :

— Déshonorée..., dit-il en fermant les poings, je commence à me faire à ce mot affreux !... pauvre enfant ! oh ! je l'aimais, mon Dieu... maintenant je la hais... Mais je les tuerai, voyez-vous ! Horace, je les tuerai !... le valet d'abord, le maître plus tard !...

Horace fut un moment effrayé de la sombre énergie avec laquelle ces paroles étaient prononcées. Il regarda Roger ; celui-ci n'avait pas quitté sa main, sa prunelle éclatait sous ses sourcils froncés, son regard était attaché au pavé. Horace craignit que le séjour de la Bastille n'eût dérangé ses facultés.

— Mais enfin, lui dit-il avec douceur, vous êtes libre maintenant... en unissant nos efforts, peut-être parviendrons-nous à délivrer Angélique.

Le nom de Mlle de Méranges parut produire un douloureux effet sur Roger ; tout son corps tressaillit, il releva la tête, et arracha sa main de l'étreinte d'Horace.

— Angélique ! répéta t-il avec effroi, les misérables ! oui, je suis libre, monsieur, Dieu merci... Ah ! ils ne savent pas ce que ma vengeance leur prépare... Oui, ils m'ont ouvert les portes de la Bastille... ils m'ont dit : Vous êtes libre, et je suis sorti !... Mais vous ignorez tout, vous n'est-il pas vrai ?...

— Sans doute !...

— Oh ! j'aurais dû mourir...

— Mais à qui devez-vous votre liberté ?...

— A Sa Majesté.

— Le roi ?

— Lui-même...

— Et vous l'avez vu ?

— Je l'ai vu...

— Et que vous a-t-il dit ?...

— Ah ! ce qu'il m'a dit, répéta Roger avec un sourire sinistre... tenez... venez de ce côté... ici, on peut nous entendre... nous serons mieux là-bas.

Horace se laissa entraîner dans l'embrasure d'une porte et prêta une oreille avide aux paroles de Roger.

— Nous avons été introduits et classés à la Bastille, reprit ce dernier, vous, sous le nom du comte de Villepreux, moi, sous celui du comte de Forsauz Le roi l'ignorait à ce qu'il paraît ; car, après huit jours d'éternelle attente, les portes de mon cachot se sont ouvertes ce matin, et l'on m'a appris que le roi désirait me parler. Je ne savais ce que Sa Majesté voulait de moi, je me laissai conduire et j'arrivai à Versailles, escorté de deux exempts, qui avaient eu la précaution de me prévenir qu'ils étaient armés. On m'introduisit aussitôt près du comte de Gonesse.

— Le roi ?

— Le roi, précisement. En m'apercevant, Sa Majesté fit un geste de surprise et me demanda si je n'étais pas le comte de Forsauz, je répondis négativement. Le roi fronça le sourcil ; mais lorsque j'eus ajouté que je m'appelais le comte de Villepreux, il changea de physionomie, et vint à moi d'un air presque riant.

« — M. de Villepreux, me dit-il alors, j'ignorais que vous eussiez été envoyé à la Bastille ; je le regrette : c'est au comte de Forsauz que je croyais avoir affaire ; mais puisque vous voilà, vous pourrez aisément le remplacer. »

Huit jours passés à la Bastille m'avaient singulièrement exalté, cependant, prévoyant bien dès ce moment ce que l'on allait exiger de moi, je rassemblai tout mon courage, et je me préparai à tout.

« — Etes-vous marié ? me demanda tout à coup le roi.

» — Non, sire, lui répondis-je.

» — Tant mieux, reprit-il ; car j'avais des vues sur vous.

» — Sur moi !...

» — Une riche héritière.

» — Sire...

» — Une excellente noblesse.

» — Son nom ?

» — Mademoiselle de Méranges. »

Je m'attendais à ce nom, je fus impénétrable ; du reste, Sa Majesté n'avait seulement pas pris la peine de m'examiner. Elle se promenait par la chambre, attendant ma réponse. La réponse ne fut pas longue à venir. Je consentis. Le roi me serra la main, me combla de promesses ; je ne lui demandai qu'une chose : le jour de mon mariage.

— Et le roi vous a répondu ?... interrompit vivement Horace.

— Que je me marierais après demain ... répondit Roger.

— Après demain !

— Ce qui veut dire, poursuivit Roger, que demain...

Un nuage passa sur son front, et il se hâta d'ajouter:

— Mais d'ici-là, Dieu merci, nous avons quarante-huit heures, et nous sommes libres!...

— Que comptez-vous faire?...

— Voulez-vous me seconder?...

— Ne vous suis-je pas tout dévoué!...

— L'entreprise sera difficile.

— Qu'importe, si nous réussissons!

— On peut y succomber...

— Qu'importe, si nous mourons ensemble.

— Soit! fit Roger, vous le voulez, j'y consens; d'ailleurs il me semble qu'avec vous l'exécution devient plus facile.

— Alors ne perdons pas de temps...

— Vous avez raison!...

Le comte de Villepreux se hâta de tirer de sa poche un petit sifflet d'argent. Au son aigu qu'il fit entendre, Horace vit aussitôt poindre à l'autre bout de la rue la tête noire et frisée de Samuel.

Samuel était sourd, mais il épiait son maître; en moins de dix secondes, il fut près de lui.

— Samuel a quinze ans, monsieur le comte, dit alors Roger en se tournant vers Horace, il y en a cinq qu'il est à mon service; voyez comme son œil est vif et intelligent... sans lui j'étais perdu.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Vous le saurez tout à l'heure; mais il est bon de vous dire que depuis que je suis sorti de la Bastille, Samuel n'est plus mon valet, il est mon ami!

Et en disant ces mots le comte saisit les mains du petit nègre et les serra avec affection dans les siennes.

Horace regardait cette scène avec attendrissement; il vit deux larmes brillantes tomber silencieusement le long des joues de Samuel, et en fut profondément ému.

—Partons! dit-il tout à coup, autant pour se soustraire à cette émotion que pour profiter des quelques heures qui leur restaient.

— Partons! répéta Roger.

Et il fit un signe à Samuel qui prit les devans.

Dès que Samuel fut arrivé devant la porte par laquelle Marchant avait disparu, il tira de sa poche une clé qu'il se hâta d'introduire dans la serrure. Quand la porte fut ouverte, il attendit Roger et Horace. A peine ceux-ci en eurent-ils franchi le seuil, qu'il la renferma avec les mêmes précautions qu'il avait prises pour l'ouvrir, c'est à dire en évitant de faire le moindre bruit. Il tira les verroux et reprit les devans. Le corridor dans lequel ils venaient d'entrer était parfaitement sombre, et l'on ne pouvait rien distinguer. Samuel saisit la main de Roger, qui lui-même tendit la sienne à Horace, et tous les trois montèrent ainsi, en marchant sur la pointe du pied. Horace l'entendit ouvrir successivement plusieurs portes, sans qu'il lui fût davantage possible d'examiner le terrain sur lequel il marchait, et ce ne fut qu'au troisième étage que le petit nègre les introduisit enfin dans une vaste salle où pénétrait une douce et faible lumière.

Alors Samuel leur fit signe de s'arrêter, et il disparut en mettant son index sur ses lèvres, ce qui était une façon de leur recommander le silence.

Horace profita de ce moment de répit pour jeter un coup d'œil rapide sur la salle.

Elle n'avait d'ailleurs rien de particulier: un épais tapis couvrait le parquet, des rideaux de laine étaient appendus aux fenêtres, quelques tableaux pendaient le long des murs; la cheminée était richement ornée d'une pendule de forme élégante, et de vases en terre peinte.

Horace fit quelques pas vers la fenêtre, souleva doucement le rideau, et jeta son regard devant lui.

Deux cris de surprise furent poussés en même temps...

Le premier par Horace qui venait de reconnaître à la fenêtre opposée la figure de Plantin; le second, par Plantin qui venait de reconnaître son maître.

— Savez-vous ce qui nous arrive, dit aussitôt Horace à Roger, en laissant retomber le rideau, l'hôtel de la *Boule-d'Or* est en face, et nous sommes dans l'appartement qu'a occupé Mlle de Méranges.

— Je le savais! répondit Roger.

Horace le regarda et fut frappé de la profonde altération de ses traits. C'est à peine si le comte de Villepreux avait entendu les paroles qu'il lui avait dites; le regard fixément attaché au parquet, il tourmentait impatiemment la poignée de son épée.

— Oui, c'est ici, reprit peu après le jeune comte, sans relever les yeux, c'est ici qu'ils l'ont retenue... mais patience; la victime est partie, les bourreaux nous restent.

La porte s'ouvrit au même instant, et Samuel reparut.

Ses petits yeux brillaient; une expression de souveraine satisfaction régnait sur sa physionomie, il indiqua la porte opposée à celle par laquelle il venait d'entrer, et se dirigea lui-même de ce côté d'un pas ferme et résolu.

— Suivons le, dit Roger au comte de Forsauz.

Le petit nègre échangea un regard furtif avec son maître; puis, ayant frappé trois coups à la porte, il abandonna la place aux deux jeunes gentilshommes qui venaient de tirer leur épée du fourreau.

La porte s'était ouverte; ils entrèrent.

Roger d'abord, Horace ensuite.

Marchant était seul; assis à une table sur laquelle il écrivait, il tournait le dos à la porte.

— Qui est là ? demanda-t-il sans se déranger ni se retourner.

— Moi, le comte de Villepreux, dit Roger.

— Moi, le comte de Forsanz, ajouta Horace.

Marchant se leva vivement et aperçut les deux jeunes gens, qui, l'épée nue, la tête haute, se tenaient debout sur le seuil de la porte.

VI.

TROIS GOUTTES DE SANG.

En apercevant Horace et Roger, Marchant recula de deux pas avec épouvante, et son regard parcourut la chambre, comme pour chercher une issue possible. Une porte secrète était à peu de distance, mais le petit nègre s'y tenait posté, et sa main braquait sur Marchant un pistolet qu'il venait d'armer.

Il n'y avait aucun espoir de fuite ; l'affaire était mauvaise.

— Que me voulez-vous ? dit-il alors aux deux jeunes comtes d'une voix tremblante et sans oser tourner les yeux de leur côté.

— Je viens vous demander ce que vous avez fait de Mlle de Méranges ! répondit Roger.

— Je viens vous demander ce que vous avez fait de Mlle de Méranges, répéta Horace.

La verrue de Marchant était d'une blancheur éblouissante.

— Mlle de Méranges ?... balbutia-t-il.

— Mlle de Méranges ! répondirent en même temps Horace et Roger.

— Mais, essaya de dire Marchant, je ne sais, j'ignore, je vous jure...

En parlant ainsi, Marchant avait osé lever les yeux et venait de rencontrer le regard foudroyant de Roger. Il se retint au dossier de son fauteuil pour ne pas tomber.

La physionomie de Roger avait pris tout à coup une expression terrible ; la colère sourde qui montait de son cœur, colorait légèrement son front ; son œil brillant éclairait ses joues creuses, son épée tremblait dans sa main.

Il parcourut à pas lents la distance qui le séparait de Marchant, et vint se placer devant lui.

Alors, et d'un geste violent, il jeta à terre le fauteuil sur lequel celui-ci s'appuyait, et lui saisissant le bras :

— La vérité, misérable ! lui dit-il d'une voix brève ; la vérité ! qu'as-tu fait de cette femme ?

— Je vous le dirai... murmura Marchant.

— Parle donc !...

— Mais je n'ose... vous m'effrayez...

Dans le fait, Marchant en était arrivé peu à peu au dernier degré de la peur ; sa tête tournait, ses jambes se dérobaient sous lui ; il avait toutes les peines du monde à formuler des paroles intelligibles.

Horace regardait cette scène étrange avec un intérêt croissant, et il ne savait ce qui l'émouvait le plus, de la colère puissante de Roger ou de la terrible frayeur de Marchant.

Le petit nègre n'avait pas bougé, et son pistolet était toujours pointé sur ce dernier.

— J'attends ! fit Roger après un moment de silence.

Mais Marchant attendait également ; il attendait que la présence d'esprit lui revînt, ou plutôt, il cherchait à rappeler ses idées qui le fuyaient. Il se livrait en lui un singulier combat entre sa frayeur et le désir de faire face à la situation. Voici ce qu'il se disait :

— Evidemment le comte Roger de Villepreux ignore où se trouve en ce moment mademoiselle Angélique de Méranges ; tant que je ne le lui dirai pas, il aura intérêt à me laisser vivre, dans l'espoir de m'arracher les renseignements qu'il est venu chercher ; si je le lui dis, au contraire, il n'aura plus aucune raison de m'épargner, et se vengera en me passant son épée au travers de la poitrine.

Marchant conclut qu'il devait se taire.

— J'attends ! répéta bientôt le comte de Villepreux.

La conviction que Marchant avait puisée dans les quelques réflexions auxquelles il venait de se livrer, lui rendit un peu d'assurance. Il releva la tête, dégagea doucement son bras que Roger retenait encore, et répondit en osant le regarder en face :

— En vérité, monsieur le comte, la position que vous me faites est singulièrement difficile, et je suis fort empêché de vous satisfaire ; d'ailleurs, j'ignore parfaitement ce dont vous êtes venu m'entretenir, et en serais-je instruit, que, malgré toutes les menaces dont vous pourriez m'entourer, je ne saurais rien vous apprendre.

Roger fronça le sourcil ; il ne s'attendait pas à cette réponse, mais elle ne l'étonna nullement. Seulement, les paroles de Marchant donnèrent un nouvel élan à sa colère : il lui mit la pointe de son épée à deux doigts de la poitrine.

— Ecoutez-moi, lui dit-il d'un ton résolu ; je vois où vous voulez en venir. En vous retranchant dans un silence prudent, vous croyez vous soustraire à mes menaces ; mais vous vous êtes trompé, et vous n'aurez fait que me donner un plus vif désir de châtier votre infamie ! Or çà, pour la dernière fois, je vous demande ce que vous avez fait de Mlle de Méranges !

Si Marchant n'était pas courageux, en revanche il était entêté ; et puis il croyait se sauver par là, et son erreur était bien excusable.

— Que M. le comte me pardonne, répondit-il avec une demi-assurance, je ne puis rien lui dire à ce sujet.

L'épée de Roger fit un mouvement, et une petite tache de sang vint rougir la chemise de Marchant. Ce dernier poussa un cri imperceptible et pâlit ; mais comme il vit l'épée du jeune

homme s'éloigner presque aussitôt, il respira et sembla se raffermir davantage dans ses résolutions.

— Parle ! dit alors Roger en abaissant vers le parquet la pointe rouge de son épée.

Il en coûtait beaucoup, il faut le dire, à la loyauté, au courage, à l'honneur même du comte de Villepreux de s'escrimer de la sorte contre un homme éperdu de frayeur et qui ne pouvait lui opposer aucune défense, mais il n'avait pas deux partis à prendre, et sa position lui faisait une nécessité d'agir ainsi.

— Parle ! répéta-t-il en lançant à Marchant un regard qui eût glacé un homme moins entêté.

Celui-ci soutint ce regard avec le même sang-froid.

— J'ai dit à M. le comte tout ce que j'avais à lui dire, répondit-il sans même prendre le soin de réfléchir.

L'épée de Roger se releva avec une fiévreuse rapidité, et bientôt une seconde tache de sang, mais celle-ci plus large que la première, perça et s'étendit sur le linge de Marchant.

Cette fois aussi, l'épée de Roger avait été moins prompte à se retirer, et l'on put entendre le cri mal étouffé que poussa la victime.

Horace tressaillit et fit un pas vers le comte de Villepreux ; le petit nègre remua dans son coin.

C'est que quelque chose d'étrange et d'anormal se passait dans le cœur de Roger ; la vue du sang commençait à le troubler, sa colère l'enivrait peu à peu, lui versant l'oubli de soi même ; ses yeux lançaient par intervalles de rapides et fugitifs éclairs qui sillonnaient l'appartement, tout, en un mot, annonçait une tempête furieuse encore contenue, mais sur le point d'éclater.

Certes, si Marchant avait pu voir le travail pénible, douloureux, qui s'opérait en ce moment dans le cœur de Roger, ses luttes contre lui-même, les rages violentes qui l'étourdissaient à lui faire perdre la raison, les furieuses invitations au meurtre contre lesquelles il se trouvait impuissant à se défendre, certes Marchant n'eût pas attendu plus longtemps à trembler pour sa vie, et il se fut hâté de s'exécuter de bonne grâce.

Mais cette terreur était loin de sa pensée, et il croyait, au contraire, avoir, par sa fermeté, détourné la colère de son adversaire.

Aveuglement funeste sans doute, car Roger voulait ce qu'il voulait, et il le voulait à quelque prix que ce fût !...

Il y avait eu un long moment de silence.

Marchant s'était raffermi de plus en plus dans sa conviction, que Roger ne voulait que l'épouvanter ; Roger s'était laissé emporter par le flot sans cesse montant de son indignation, jusqu'à ce qu'il fût venu s'arrêter devant la possibilité du meurtre de Marchant.

— Parle, reprit-il enfin en s'adressant de nouveau à ce dernier, et songe que la moindre hésitation peut te coûter la vie !

— Je ne puis rien dire, répondit Marchant.

— Parle ! répéta Roger.

— Que M. le comte me pardonne...

— Tu veux donc que je commette un meurtre ?

— Monsieur le comte le peut.

— Eh bien ! meurs donc, misérable, s'écria Roger hors de lui même, ce ne sera pas trop de tout ton sang pour racheter tes longues infamies !

En disant ces mots, le comte de Villepreux enfonça son épée dans la poitrine de Marchant.

Heureusement pour ce dernier, Horace avait tout prévu, et s'était élancé assez à temps pour arrêter le bras de Roger.

La blessure ne fut donc pas grave ; mais cette fois la chemise de Marchant se teignit d'une tache de sang, plus large et plus rouge.

— Y pensez vous ? objecta Horace au comte de Villepreux, et voulez-vous salir votre épée du sang de ce misérable !...

— Qu'il parle, répondit Roger.

Horace se tourna alors du côté de Marchant, qui venait de se jeter éperdu sur un fauteuil.

— Vous le voyez, lui dit il avec une fermeté calme, une plus longue résistance de votre part serait de la folie. Répondez donc sans détour aux questions que nous vous adressons. Où l'avez-vous conduite ?

Marchant était tout à fait guéri de son entêtement.

— Je l'ai conduite à Versailles, répondit-il sans hésitation.

— Ah ! ah ! il parle ! murmura Roger en se rapprochant.

— Dans quel endroit de Versailles ? poursuivit Horace.

— Dans le Parc aux Cerfs...

— Le Parc aux Cerfs ! s'écria Roger.

— Le Parc aux Cerfs ! balbutia Horace ; et y a-t-il longtemps ? reprit ce dernier bientôt après.

— Depuis le jour où l'on vous conduisit à la Bastille.

— Et depuis ce jour, interrompit Roger avec vivacité, le roi a visité le Parc aux Cerfs ?

— Non, monsieur.

— Est-ce vrai ?

— Tout ce que je vous dis est vrai.

Bien que Roger ne crût pas à la véracité des paroles de Marchant, cependant un doux espoir lui monta au cœur en l'écoutant parler. Cela était invraisemblable, mais cela n'était pas impossible, il lui suffisait de le penser pour qu'il s'arrêtât sur la pente rapide du désespoir.

Retrouver Angélique n'était pas assez ; il fallait encore qu'il la retrouvât pure ; il fallait que le séjour du Parc aux Cerfs n'eût point terni le suave éclat de sa candeur naïve, qu'aucune

pudeur honteuse ne fût venue voiler la douce fierté de son chaste regard, qu'aucun nuage enfin n'eût assombri la noble et virginale sérénité de son front.

Roger eut un moment de joie immense à la suite de cette révélation, moment de suprême oubli, pendant lequel il eût volontiers pardonné toutes les douleurs, toutes les affreuses tortures qui l'avaient assailli depuis huit jours.

Mais la réalité poignante qui l'entourait étreignait trop vivement le comte pour qu'il pût se laisser longtemps distraire par cette joie passagère, il revint presque aussitôt à la vérité de sa position, et se tourna vers Horace qui réfléchissait.

— Horace, vous avez entendu ce que vient de dire cet homme ; Angélique est depuis huit jours au Parc-aux-Cerfs, c'est-à-dire dans la maison de débauche du roi. Si ce que cet homme a dit est vrai, un seul moyen nous reste de sauver Angélique.

— Lequel ? fit Horace.

— Celui de l'enlever du Parc-aux-Cerfs !

—J'y pensais, repartit le comte de Forsauz ; mais l'abord de cette maison est difficile, et je ne vois pas trop...

— Cela ne doit pas nous inquiéter, poursuivit Roger, cet homme doit avoir des intelligences dans la place, il nous guidera.

— Oui, mais le voudra-t-il ? objecta Horace.

Roger sourit en haussant les épaules.

— Marchant voudra tout ce que je demanderai avec cette épée, répondit-il.

Puis, s'approchant du valet, toujours l'épée à la main, toujours la voix brève et impérieuse.

— Marchant, ajouta-t-il, vous devez avoir accès au Parc-aux-Cerfs, vous nous y conduirez demain.

— Je vous y conduirai ! répondit Marchant, incapable désormais d'une volonté quelconque.

— D'ici là, nous vous confierons à la garde de Samuel, et la moindre tentative de fuite de votre part, sera énergiquement punie !

— Je ne chercherai point à fuir !..

— Mais, comme cette maison est à vous, et qu'il pourrait bien y venir certaines personnes qu'il nous importe de tenir éloignées, vous allez nous suivre à l'instant même.

— J'irai où vous voudrez.

Marchant se leva. Samuel ferma la porte dérobée, et prit les devans pour montrer le chemin.

Mais au moment où ils allaient mettre le pied dans le salon, les fenêtres de cette pièce volèrent en éclats avec un bruit formidable, les rideaux s'ouvrirent déchirés dans toute leur hauteur, et un homme vint tomber sur le parquet.

Horace et Roger tressaillirent. Marchant eut un moment d'espoir et de joie.

Cette joie fut de courte durée.

L'homme s'était rapidement relevé, et avait montré à tous sa placide figure.

C'était Plantin.

En apercevant son maître à l'endroit où il savait que Mlle de Méranges avait été retenue prisonnière, bien qu'on lui eût appris le matin même que le comte de Forsauz avait été rendu à la liberté, Plantin avait craint quelque nouvelle trahison de la part de Marchant et s'était spontanément décidé à faire le sacrifice de sa vie pour sauver celle de son maître.

Ce sacrifice était parfaitement inutile ; Plantin le vit avec joie.

Après cet incident qui n'eut d'autre effet que d'arrêter un instant nos cinq personnages, ils se mirent en marche et arrivèrent bientôt à l'hôtel de la *Boule d'Or*.

VII.

LE PARC-AUX-CERFS.

Le Parc-aux-Cerfs avait bien perdu à cette époque de l'activité que lui imprimait, quelques années auparavant, l'attention toute spéciale dont Mme de Pompadour l'entourait, mais il n'en était pas moins l'objet des plus tendres sollicitudes des familiers du roi. Parmi les courtisans, il n'était pas un seul homme peut-être qui n'eût regardé comme un honneur insigne d'y voir entrer sa fille, sa maîtresse ou sa femme. A cette époque, le vice allait éhonté, la tête haute, le visage découvert, on marchandait ouvertement l'honneur d'autrui, comme l'on vendait le sien propre, et l'on n'eût jamais pensé payer trop cher, la joyeuse part que l'on prenait des royales orgies.

Tout ce peuple de courtisans que l'on voyait, à de certaines heures du jour et de la nuit, passer rieurs, insoucians, et radieux sous les galeries dorées du palais de Versailles, toutes ces femmes sur le front desquelles la volupté et la débauche avaient imprimé un cachet indélébile d'infamie, cette société enfin qui se groupait pâle et impuissante autour du roi usé avant l'âge par des plaisirs de toutes sortes, trouvait son complément nécessaire, presque son excuse, dans cette royale maison de débauches, qui étalait audacieusement ses turpitudes au grand jour !

Cette maison était tenue d'ailleurs avec un soin tout particulier.

Lebel, *premier du roi*, ainsi qu'on l'appelait, était le maître reconnu de l'établissement. Bien que les fonctions qu'il remplissait auprès du roi le tinssent presque constamment éloigné du Parc aux-Cerfs, cependant il ne le négligeait pas, et y faisait de fréquentes visites. C'était lui qui recevait les nouvelles venues, qui congédiait celles dont le roi ne voulait plus, qui, en un mot, faisait toutes les affaires urgentes de la maison. C'était lui encore qui fai-

sait exécuter le portrait des *élèves* qu'il croyait devoir flatter le plus le goût du roi, pour les présenter ainsi à sa majesté.

Comme le Parc-aux-Cerfs aurait pu être l'objet de tentatives sérieuses de la part de quelque amant de l'une de ces infortunées, on avait, à peu de distance, établi un poste dont l'unique consigne consistait à veiller sur l'établissement. Le chef de ce poste militaire était un vieillard que, par plaisanterie, on appelait M. de Cervières.

Après Lebel, il y avait encore une surintendante, dont l'autorité s'exerçait plus particulièrement sur les divers services que la maison entretenait. A l'époque où nous avons placé notre récit, la surintendance était occupée par une ancienne chanoinesse d'un chapitre noble.

Ensuite venaient, en dernier lieu, deux sous-maîtresses que leurs attributions appelaient à tenir compagnie aux nouvelles venues.

Les élèves, c'est sous ce nom que l'on désignait ces dernières, les élèves étaient classées de deux manières différentes, selon le rang auquel elles appartenaient. Celles qui étaient issues de familles nobles avaient à leur service des valets revêtus d'une livrée verte ; les roturières, au contraire, n'avaient qu'une livrée grise. A part cette distinction, les soins étaient les mêmes pour toutes, et il n'y avait de privilège que pour la beauté.

Du reste, les élèves ne communiquaient point entr'elles, et l'on prenait bien soin de choisir, pour leur service, des hommes fort laids, et, en tous cas, hors d'âge.

Le Parc-aux-Cerfs coûtait cinq millions par an.

C'était une délicieuse habitation qui se cachait, aux beaux mois de l'été, derrière un épais rideau d'arbres touffus, une douce retraite où la volupté se dérobait aux regards, trouvant là toute l'excitation sensuelle du mystère et de la publicité réunis! Le silence du recueillement et de la méditation semblait régner nécessairement autour de cette demeure paisible, et l'on eût cru bien plutôt à une sainte et calme thébaïde qu'à une infâme maison de prostitution.

Vers dix heures du soir, le lendemain de la scène que nous avons mise sous les yeux du lecteur au chapitre précédent, une voiture partit de l'hôtel de la *Boule-d'Or*, et prit, en suivant les quais, la direction de Versailles. Samuel était sur le siège à côté du cocher; Plantin était derrière. Quelque chose brillait sur la poitrine de Samuel, c'était le manche de son poignard.

Dans la voiture se trouvaient trois personnes: Roger et Horace d'un côté, de l'autre l'infortuné Marchant.

Horace et Roger, occupant chacun un coin, demeuraient pensifs et silencieux ; la verrue de Marchant pendait sans vigueur sur son nez.

Dès que la voiture entra dans l'avenue de Chaillot, elle prit le galop. Les bruits de la capitale s'éteignirent peu à peu, et l'on n'entendit plus bientôt que le roulement des roues qui soulevaient à l'entour un tourbillon épais de poussière.

Le trajet ne fut pas long; à onze heures et demie la voiture entrait dans Versailles.

Le cocher avait reçu des instructions détaillées, il évita de passer près du château, il prit plusieurs rues détournées, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut touché le quartier Saint-Louis.

Samuel et Plantin descendirent rapidement de leur place, et vinrent ouvrir la portière. Roger descendit le premier, Marchant ensuite, et enfin Horace.

Roger fit alors un signe au cocher, qui repartit, et nos cinq personnages se dirigèrent immédiatement vers le Parc-aux-Cerfs : Marchant entre Roger et Horace, Plantin et Samuel derrière.

Minuit sonnait quand ils arrivèrent à l'établissement dont nous avons parlé plus haut.

Le poste qui veillait, sous les ordres de M. de Cervières, ne se piquait pas précisément d'exactitude. Nos jeunes gens trouvèrent la porte fermée, mais la sentinelle absente.

Bien que la sentinelle ne les eût pas arrêtés, néanmoins cette particularité leur était favorable : c'était du temps de gagné.

Ils s'arrêtèrent.

— Marchant, dit Roger à voix rapide et basse, nous voici rendus au Parc-aux-Cerfs. Vous vous êtes engagé à nous en faire ouvrir les portes, à rechercher avec nous Mlle Angélique de Méranges, en cette considération, mais en cette considération seulement, je vous ai promis la vie, songez à tenir votre engagement, et je tiendrai ma promesse.

— Suivez-moi, répondit Marchant.

Il tira en même temps de sa poche une petite clef qu'il introduisit dans la serrure de la porte; celle-ci tourna sur ses gonds, et Marchant entra le premier.

Roger, Horace, Samuel et Plantin le suivirent.

Roger, cependant, éprouva une sorte d'hésitation au moment de mettre le pied dans la sombre allée qui conduisait à cette singulière demeure. Qu'allait-il apprendre? comment allait-il revoir Angélique? La retrouverait-il digne de lui? Est-ce avec honte ou avec joie qu'elle devait le recevoir; comme un libérateur ou comme un juge ?...

Cette pensée faillit lui enlever toute son énergie; il chancela, le cœur fut sur le point de lui manquer, et il se cramponna au bras d'Horace pour ne pas tomber.

Ce dernier comprit ce qui se passait en lui; il lui prit la main, et la lui serra affectueusement.

— Du courage, lui dit-il, Angélique est

pure ; Dieu vous doit ce bonheur pour les tortures que cet amour vous a fait souffrir. Ne perdons pas de temps... Appuyez vous sur mon bras, et marchons!

Mais déjà Roger avait repris toute sa volonté, il était redevenu maître de lui ; son pas s'appuya plus ferme sur le sol, et son regard chercha à percer le feuillage qui lui cachait encore l'habitation des *Elèves*.

A peu de distance de là, la petite bande s'arrêta.

Elle était arrivée près de l'habitation. Un morne silence régnait à l'entour, une seule lumière brillait encore, et perçait de ses vagues rayons l'obscurité profonde de la nuit.

— C'est là qu'est Angélique! s'écria Roger en désignant à Horace la fenêtre où brillait cette lumière.

— En effet, répondit Marchant, cette fenêtre est celle de l'appartement de mademoiselle de Méranges... Suivez-moi, nous sommes arrivés.

Roger quitta aussitôt Horace, et suivit Marchant.

Tous les deux atteignirent l'escalier et montèrent.

Depuis huit jours, Angélique était au Parc-aux-Cerfs sans qu'on lui eût appris où elle était, qui l'avait enlevée, ni ce que l'on voulait d'elle. Ignorante comme une enfant qui n'a jamais quitté sa mère que pour aller au couvent, et le couvent, que pour retourner auprès de sa mère, Angélique n'avait pas encore perdu tout espoir, et, chaque soir, elle priait Dieu de la ramener aux calmes habitudes de la vie qu'elle avait menée jusqu'alors. Ce qui l'effrayait surtout, c'était de se trouver isolée, au milieu de visages inconnus, dans une demeure où parfois elle entendait, pendant la nuit, des bruits singuliers qui lui jetaient de ténébreuses terreurs. Angélique ne pouvait parvenir, malgré ses efforts, à s'expliquer ce qui se passait autour d'elle et en elle ; plusieurs fois déjà, il lui était arrivé de saisir au passage, à travers les discussions qui s'élevaient dans les chambres voisines de la sienne, des mots dont elle cherchait en vain le sens, et qui, cependant, la faisaient rougir et la glaçaient de honte. Le matin, quand les femmes attachées à son service venaient préparer sa toilette et l'aider à se parer, elle éprouvait je ne sais quelle sainte pudeur à se livrer, presque sans voile, à leurs mains; elle frissonnait instinctivement sous leurs regards audacieux. Ce n'étaient point là les chastes soins qu'elle recevait de sa mère, les tendresses pudiques dont elle était entourée au couvent. Angélique ne savait que penser : elle n'osait point se révolter ouvertement, et quand ces femmes l'avaient quittée, elle se prenait à pleurer, en songeant avec amertume que maintenant elle avait honte de cette beauté, dont l'amour de Roger l'avait rendue si fière.

Cependant, elle était loin encore de soupçonner toute la vérité !... Il y avait, pendant le jour, tant de calme et de paix autour d'elle, les grands arbres du parc étaient si vigoureux, si chargés de feuilles vertes, les parfums que le vent lui apportait à ses heures de solitude, étaient si purs, si enivrans, l'harmonie berceuse qui s'exhalait de toutes choses, chantait si doucement dans les bosquets en fleurs, sous les arbres touffus, que la pauvre enfant, déjà bien fatiguée d'avoir souffert, d'avoir tremblé, d'avoir pleuré, se laissait endormir, et s'oubliait dans l'enchantement d'un beau rêve qui lui rendait, pour un moment, le bonheur qu'elle croyait perdu.

Etait-ce Roger, était-ce sa mère qu'elle voyait alors? Angélique ne savait pas encore pourquoi elle aimait Roger, mais elle l'aimait. C'était le seul homme qu'elle eût jamais connu ; il s'était présenté à elle au moment où son cœur candide s'ouvrait aux premières espérances de la vie, et elle l'avait aimé avec toute la confiance d'une âme heureuse. Dire ce qu'elle avait bâti de rêves irréalisables sur ce premier amour qui était venu la surprendre au milieu des pures joies de son enfance, serait impossible. A cet âge, le cœur d'une femme est trop riche d'illusions, trop plein d'enchantemens inconnus; il y a encore dans ces âmes que le contact de notre monde n'a pas corrompues, un souvenir trop récent des splendeurs éternelles d'un monde meilleur : il faudrait une plume plus exercée que la nôtre pour raconter ce que le regard d'Angélique entrevit alors au delà de l'horizon borné qui nous étreint, ce que son esprit devina de jouissances exquises dans le développement de cet amour qui jaillit un jour de son cœur comme d'une source vive.

C'était donc Roger qu'elle revoyait dans ces moment de mélancolie oublieuse et pensive.

C'était Roger, car elle l'aimait de toute son âme; car depuis qu'elle avait appris à craindre, à trembler, à rougir, il était le seul être dont la protection lui semblât efficace; car depuis qu'elle l'avait connu, son image aimée s'était constamment tenue à ses côtés, et il avait toujours été de moitié dans les joies qu'elle avait goûtées.

Pourtant, l'image de Roger était impuissante à protéger Angélique contre les angoisses qui venaient s'emparer d'elle dès que le soleil disparaissait à l'horizon, que les oiseaux cessaient de chanter sous les charmilles, et que la nuit commençait à l'envelopper de toutes parts. Toutes ses terreurs revenaient en foule, elle frissonnait au moindre bruit, tremblait au moindre frémissement de la brise dans les arbres, et pâlissait tout à coup quand la clarté vacillante de sa lampe détachait de grandes ombres du fond de son alcôve.

Elle avait beau fermer sa porte, attacher les persiennes de ses fenêtres, elles n'en était pas moins glacée d'effroi aussitôt qu'elle se retrou-

vait seule dans sa chambre. Elle conservait encore toutes les craintes superstitieuses de l'enfance, et n'avait oublié aucune des histoires que sa nourrice lui racontait naguère pour l'endormir.

Dans ces momens où, vaguement effrayé, son esprit ne savait où prendre la réalité qui semblait le fuir de tous côtés, Angélique se laissait tomber à genoux au pied de son lit, et priait Dieu, avec une sainte ferveur d'enfant, de la délivrer de ces fantômes insaisissables, dont l'obsession la fatiguait autant presque qu'elle l'épouvantait.

C'était donc à ces incessantes terreurs que Roger avait dû de trouver la chambre d'Angélique encore éclairée, au moment où il approcha de l'habitation des *Elèves*.

Plus qu'à l'ordinaire peut-être, la noble enfant avait, ce soir-là, vainement tenté de chasser loin d'elle ces sensations pénibles qui lui ôtaient tout courage. C'était encore Roger qu'elle avait revu; mais Roger, pâle, le sein meurtri, les cheveux en désordre, essayant inutilement de l'arracher à la honte, et venant mourir à ses pieds d'une mort sanglante... Elle fermait les yeux, bouchait ses oreilles de ses deux mains; mais l'image de Roger la poursuivait partout, et elle entendait, jusque dans le silence factice qu'elle créait autour d'elle, les dernières plaintes de sa terrible agonie!...

Pauvre Angélique, elle ne savait pas alors le jeune comte si près d'elle, si plein de vie, le front si joyeux, le cœur si débordant d'espoir.

Lorsque les premiers pas de Roger et de Marchant se posèrent sur l'escalier, Angélique s'arrêta au milieu de sa chambre, pâle, immobile et attentive; le bruit montait toujours, le cœur lui battait avec force; elle continua d'écouter.

Son regard s'était vivement dirigé vers la porte; elle savait déjà qu'elle était fermée.

Les pas venaient de s'arrêter. Elle entendit une main glisser le long de la porte, et chercher sans doute une clef que l'on n'y trouvait pas.

— C'est ici! dit alors une voix qu'elle reconnut aussitôt pour celle de Marchant.

Et tout son sang reflua vers son cœur, et un frisson glaça ses membres.

— Frappez, ajouta Marchant.

Angélique prêta l'oreille, deux coups furent frappés, et une autre voix qu'elle reconnut à peine, prononça doucement son nom.

Elle demeura stupéfaite, et ne trouva pas la force de répondre.

De son côté, Roger était bien violemment ému, et sa voix trembla lorsqu'il prononça une seconde fois le nom d'Angélique.

Mais alors il entendit des pas venir à lui, il vit la porte s'ouvrir avec précipitation, et Angélique se précipiter dans ses bras.

— Roger! s'écria Angélique, vous venez me sauver!

— Angélique! Angélique! je croyais vous avoir perdue pour toujours! répondit Roger.

La pauvre enfant l'entraîna avec empressement au milieu de la chambre, et quand la clarté de la lampe vint à tomber sur le visage pâle et défait de son amant, elle porta les mains à son cœur avec épouvante.

— Oh! Roger, dit-elle, est-ce bien vous que je revois? et huit jours ont-ils suffi, mon Dieu! pour vous changer à ce point...

— Oui, Angélique, répondit Roger, c'est bien moi; j'ai passé huit jours à la Bastille...

— A la Bastille! interrompit Angélique.

— Huit jours... huit jours affreux... huit jours pendant lesquels j'ai souffert tout ce que l'homme peut souffrir; car moi, Angélique, je n'ignorais pas que l'on vous avait conduite ici.

— Et où suis-je donc? demanda la jeune fille avec étonnement.

— Au Parc-aux-Cerfs! répondit Roger.

Angélique étouffa un cri, et cacha son front dans ses mains. Elle comprenait!

Quand elle releva la tête, elle était pâle, et deux larmes coulaient silencieusement le long de ses joues.

— Et qui vous a conduit près de moi? demanda-t-elle doucement à Roger.

Celui-ci se retourna pour lui indiquer Marchant, mais Marchant n'était déjà plus là.

Il avait profité du premier moment favorable pour disparaître!...

VIII.

ANGÉLIQUE ET ROGER.

Le premier mouvement de Roger fut de se lancer à la poursuite de Marchant; mais il ne put se résoudre à quitter aussitôt Angélique, dont il avait à peine eu le temps de presser les mains.

D'ailleurs, il avait laissé Horace, Samuel et Plantin au bas de l'escalier. Il pensa, avec quelque raison, que ceux-ci avaient pris leurs précautions pour ne point laisser échapper leur guide.

Il revint donc vers Angélique.

— Roger, lui dit celle-ci en tendant vers lui ses deux mains confiantes, je commençais à désespérer de vous revoir, et pourtant il me semblait que vous seul pouviez désormais me sauver.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, répondit Roger; chaque moment de retard peut nous devenir fatal. Il faut partir... venez!...

— Vous me reconduisez chez ma mère?... fit Angélique.

Roger hésita un moment; puis il fit un effort sur lui-même et répondit :

— Votre mère vous attend!

Angélique se hâta de jeter sur ses épaules un mantelet de soie, un petit bonnet sur ses cheveux, et, sans daigner adresser un d[illegible]ier regard à l'appartement qu'elle allait quitte[illegible]our toujours, elle se dirigea vers Roger.

Elle était belle ainsi !... Une vive rougeur colorait ses joues; ses yeux rayonnaient d'un saint et pudique espoir; ses cheveux négligemment dénoués flottaient sur ses épaules.

Son regard rencontra en ce moment celui de Roger; elle baissa les yeux et son front rougit.

— Partons! dit-elle d'une voix embarrassée.

Mais Roger venait de s'emparer de sa main, il la retenait.

— Angélique, dit-il avec douceur, voici la première fois qu'il m'est donné de vous voir seule et librement. Avant de vous rendre à votre mère, et de me retrouver encore une fois séparé de vous, j'hésite et je tremble. Songez-y, Angélique, dès que l'on s'apercevra ici de votre fuite, on s'enquerra du lieu de votre retraite; vous me serez enlevée de nouveau, et, cette fois peut-être, ne pourrai-je plus vous soustraire au sort que l'on vous destine... Angélique, ne nous séparons pas ainsi, le voulez vous?

— Mais je ne vous comprends plus, Roger, répondit la jeune fille; ne me disiez-vous pas tout à l'heure que nous n'avions que peu de temps à nous, que chaque minute de retard pouvait nous être fatale?... Pourquoi hésitez-vous maintenant? Partons...

— Angélique, répartit Roger, s'il est vrai que votre cœur se soit souvenu de moi; s'il est vrai que vous m'ayez quelquefois appelé à votre secours; s'il est vrai enfin que la pensée de me retrouver un jour ait adouci quelquefois l'amertume de votre douleur, oh! dites-moi que vous êtes heureuse de me suivre, que votre liberté vous sera douce, parce que vous me la devrez, qu'enfin vous m'avez conservé pur cet amour que vous m'aviez donné...

Et comme Angélique ne répondait pas, Roger poursuivit:

— Oh! je vous aime, lui dit-il: depuis le jour où je vous ai vue, votre image est restée profondément gravée dans mon cœur, et votre souvenir a peuplé la solitude que j'ai créée autour de moi... Oh! je vous aime, car je vous ai vue belle et bonne, et j'ai deviné, moi, le premier, le seul, tout ce qu'il y avait de pureté et de candeur en vous!...

La voix de Roger était douce et suave. Angélique était vivement émue; une subite rougeur colorait ses joues; ses regards embarrassés fuyaient les regards ardents du jeune comte.

— Vous ne me répondez pas, dit enfin ce dernier: Angélique, est-ce donc que vous avez déjà oublié l'amour qui nous a un instant rapprochés, dites? Votre silence m'épouvante et me glace! Oh! si vous m'avez aimé jamais, si vous m'aimez encore, parlez! dites-moi que votre cœur est toujours à moi, comme au premier jour où je vous vis; dites-moi que, lorsque j'irai demander votre main à madame de Méranges, vous serez heureuse de cette démarche; dites-moi, dites-moi, Angélique, que l'air fatal que l'on respire ici n'a pas terni la pureté de votre âme, que vous êtes telle encore que je vous ai connue naguère, que vous m'aimez, oh! que vous m'aimez toujours de ce saint amour qui a fait si longtemps ma joie et ma fierté!...

Angélique ne répondit pas, mais elle se laissa tomber doucement sur la poitrine de Roger.

— Roger, dit-elle après un moment de silence et en ne cherchant pas à retenir ses larmes, Roger, vous me faites peur, partons... Je ne sais pourquoi en ce moment votre voix me fait mal à entendre, pourquoi la flamme de votre regard me brûle, pourquoi moi-même je tremble et je rougis .. Partons... Jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais rien éprouvé de semblable, et je n'ose maintenant lever les yeux sur vous, ni vous dire, comme autrefois, que je vous aime, et que mon bonheur serait de vous le dire toujours... Oh! ne me parlez plus ainsi, ne restons pas plus longtemps dans cette chambre! Mon ami, croyez-moi, comme vous le disiez tout à l'heure, partons, partons!...

Mais c'est à peine si Roger entendait les paroles d'Angélique; tout entier à l'enivrement du moment, et sentant la jeune fille trembler et sanglotter sur son cœur, il la pressait avec amour dans ses bras, et cherchait à apaiser par ses paroles et les baisers dont il couvrait ses cheveux, les terreurs inexplicables qui la tourmentaient. Angélique était bien loin de comprendre ce qui se passait dans son propre cœur : une ivresse singulière s'était emparée de ses sens, et tout son corps frissonnait quand le baiser de Roger venait effleurer ses cheveux; elle ne cherchait pas à combattre cette puissante émotion qui la livrait sans défense aux caresses de son amant, et, dans sa candeur ignorante, c'était à Roger qu'elle s'adressait, c'était le jeune comte qu'elle appelait à son secours; sa tête folle, éperdue, se roulait presque échevelée sur sa poitrine, et ce désordre, qui la rendait plus belle, augmentait encore les désirs qui emportaient Roger. Angélique était perdue sans doute, si son bon ange, qu'elle priait avec tant de ferveur chaque soir, n'avait veillé sur elle. Au moment où les lèvres ardentes de Roger rencontraient pour la première fois les lèvres d'Angélique, un coup de feu partit sous les fenêtres, et réveilla tout à coup les vieux échos du Parc-aux Cerfs.

Cet incident arracha les deux amans à leur voluptueuse extase et les rendit en un instant à toute l'horreur de leur position.

Roger bondit au milieu de la chambre, et Angélique se releva, en passant ses deux mains sur son visage, comme au sortir d'un long rêve...

On entendait, à dix pas du corps de logis, un cliquetis d'épées et un tumulte de voix. Roger prêta l'oreille.

Dans ce tumulte de voix, il ne tarda pas à démêler les voix de Plantin et d'Horace, et celle plus sonore encore de Marchant. Il tira aussitôt son épée du fourreau.

— Que faites-vous? s'écria Angélique en s'élançant vers lui.

— N'entendez-vous pas? répondit Roger; c'est la voix de mes compagnons que l'on égorge, c'est la voix de Marchant qui vient vous arracher de mes bras!... Ma place est au milieu d'eux... Angélique, adieu! adieu!...

La pauvre jeune fille essaya en vain de le retenir; Roger la pressa une dernière fois dans ses bras, laissa sur son front l'empreinte d'un dernier baiser, et se précipita avec ardeur vers l'escalier.

Angélique était tombée à genoux au milieu de l'appartement; elle priait!...

Et elle pouvait prier, car maintenant l'orage, un moment soulevé dans son cœur, s'était apaisé, sa pensée était redevenue calme et sereine, et si ses mains et ses genoux tremblaient encore, c'était de l'idée que Roger allait courir un grand danger. Angélique aimait Roger avec toute la ferveur d'une âme pure. Elle s'étonnait de ce trouble impérieux qui l'avait saisie un instant auparavant; elle ignorait les saintes joies de l'hymen, et n'avait jamais cherché à soulever le voile qui les lui cachait. Chaque soir elle s'endormait souriante, et les premiers rayons du soleil éclairaient sur ses lèvres ce même sourire caressant et virginal; son âme s'offrait tout entière et sans voiles, elle n'avait rien à céler. Roger venait de la voir rougir pour la première fois!

Elle priait, et les anges pouvaient redire sa prière à Dieu! elle priait pour sa mère et pour Roger! Les bruits qui montaient du parc troublaient seuls maintenant son religieux recueillement.

Peu de temps après le départ de Roger, les bruits avaient paru prendre un caractère plus décidé;... un second coup de feu était parti;... puis elle avait entendu des hommes fuir précipitamment, et enfin quelques paroles prononcées à voix basse.

Angélique avait eu pourtant un instant d'indicible épouvante; son sang s'était glacé tout à coup, ses joues étaient devenues plus pâles, une sueur froide avait coulé le long de ses tempes.

Le second coup de feu venait de partir... Un cri terrible lui répondit.

Angélique écoutait à peine, mais ce cri la terrifia. Elle se redressa, droite, immobile, froide, les yeux hagards, l'oreille attentive, les mains collées à son front.

Elle avait reconnu la voix de Roger.

Se trompait-elle? avait-elle deviné juste?

On eût pu se faire cette question. Pour Angélique, il n'y avait plus de doute possible. C'était bien Roger. Mais elle n'avait ni la force ni le courage nécessaires dans une pareille circonstance; l'épouvante qui paralysait sa pensée la retenait violemment à sa place.

Cependant un singulier mouvement se faisait au dehors. On parlait à voix basse, on marchait avec précaution, on semblait se consulter.

Angélique ne prenait pas garde à ce qui se passait si près d'elle. Ses yeux étaient secs; on eût cru qu'elle était devenue folle, tant son attitude présentait d'immobilité étrange.

Pendant qu'elle était ainsi pâle et insensible, la porte s'ouvrit lentement, et Horace s'avança jusqu'au milieu de la chambre.

Les vêtemens d'Horace témoignaient d'un grand désordre; son habit, déchiré sur la poitrine, laissait voir sa chemise ensanglantée. Il tenait à la main le tronçon d'une épée brisée; une douleur profonde était empreinte sur son visage : il y avait encore sur ses joues la trace récente de larmes.

Il demeura quelque temps en face d'Angélique, attendant une interrogation, incertain, indécis, cherchant à maîtriser l'émotion terrible qui tremblait en lui. Mais lorsqu'il s'aperçut que le regard d'Angélique ne le voyait pas, quand il fut convaincu qu'elle ne l'avait pas entendu venir, et qu'il vint à penser que quelque solennelle douleur déchirait sans doute en ce moment cette pauvre femme, alors une grande pitié s'éleva dans son cœur, et il laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

Horace ignorait ce qui s'était passé entre Roger et Angélique; il pouvait croire que la jeune fille n'avait pu cacher sa honte au comte de Villepreux, et qu'elle était encore en ce moment courbée sous l'anathème des terribles paroles que l'indignation avait dû arracher à son amant.

Ce fut la première pensée qui vint à Horace : c'était la plus naturelle... Angélique était assez belle pour être ardemment désirée, et l'on pouvait croire que ceux qui avaient allumé ce désir dans le cœur du roi, avaient pris leurs précautions pour qu'il fût satisfait sans retard.

Peut-être aussi Angélique n'avait-elle pas été insensible aux promesses de plaisir et de gloire dont on avait dû entourer sa chute. Horace se demandait si ce n'était pas le remords qui avait enfanté cette grande et sombre douleur!

Pourtant il eut pitié, car toute souffrance trouvait en lui un sympathique écho; il songea que cette femme, déjà à moitié brisée, que le malheur avait déjà rendue presque folle, n'avait pas encore pleuré toutes ses larmes, et que d'autres malheurs l'attendaient sur sa route... Il se dit qu'elle avait déjà bien souffert, et que pourtant Dieu lui réservait encore de plus rudes, de plus douloureuses épreuves; et il ne

put s'empêcher de la plaindre, et de lui pardonner cette honte qu'il avait été bien près de lui reprocher comme un crime...

— Angélique! dit-il avec douceur à la jeune fille.

Angélique tressaillit.

— Angélique, répéta Horace en se rapprochant d'elle, je suis un ami du comte de Villepreux, de Roger...

Un frisson agita les membres de la jeune fille; ses regards tournèrent lentement autour de l'appartement et vinrent se fixer sur Horace : alors, comme si la mémoire lui fût revenue tout à coup, comme si l'énergie absente fût subitement rentrée dans son cœur, elle sembla renaître à une nouvelle vie, et passa ses deux mains glacées sur son front.

— Qui me parle?... dit-elle avec un reste d'égarement.

— Moi, répondit Horace, moi, Angélique...

— Qui êtes-vous?

— Le comte de Forsauz.

— Le comte de Forsauz... je me rappelle... un ami de ma mère...

— Précisément.

— Oui... — Qui vous a conduit ici?... comment y êtes-vous entré?... Vous êtes venu pour me délivrer?... Mais quels moyens avez-vous employés?...

Le regard d'Angélique parcourait une seconde fois la chambre; il vint tout à coup à se poser sur la poitrine ensanglantée d'Horace : elle poussa un cri et courut à lui.

— Vous êtes blessé! s'écria-t-elle en le fixant avec stupeur.

Et comme elle vit qu'Horace gardait le silence :

— Mais vous n'étiez pas seul, n'est-ce pas? ajouta-t-elle. Tout à l'heure, ici, je n'ai pas rêvé, je l'ai bien vu... il était là... Roger, où est-il?... Où est-il?... dites-le-moi, je veux le savoir!...

Angélique n'ignorait pas le sort de Roger : elle avait la certitude qu'il était mortellement frappé; mais elle voulait douter encore, et cherchait à reculer le moment de la certitude.

— Angélique, répondit Horace, Roger vient d'être blessé, mais j'espère encore que sa blessure n'est pas dangereuse...

— Je veux le voir...

— Mais si on nous surprenait!...

— Monsieur de Forsauz, dit Angélique avec une dignité qui frappa Horace d'étonnement, M. de Villepreux est mon amant, c'est presque mon mari; quoi qu'il arrive, je ne veux ni ne dois le quitter...

Horace s'éloigna quelques instants, et rentra bientôt suivi de Plantin et de Samuel, qui déposèrent sur le sopha le corps inanimé de Roger.

Angélique manifesta alors à Horace le désir d'être seule, et les trois hommes se retirèrent aussitôt.

Roger respirait encore. Angélique s'agenouilla pieusement près de lui, après avoir prudemment fermé la porte, et s'occupa avec amour d'étancher le sang qui coulait abondamment de sa blessure. Elle écarta doucement les cheveux qui lui couvraient le visage, passa un linge humide sur ses tempes brûlantes, et en le voyant si souffrant et cependant si beau, elle approcha ses deux lèvres émues de son front pâle, et demeura longtemps ainsi penchée, recueillie, écoutant sa respiration pénible, suivant avec anxiété les vives et passagères couleurs que la souffrance amenait parfois sur les joues du jeune comte.

Deux longues heures se passèrent ainsi... deux heures affreuses, pendant lesquelles l'inquiétude et l'épouvante se disputèrent tour à tour le cœur d'Angélique.

Alors un mieux sensible se manifesta dans l'état de Roger; il fit quelques mouvemens, étendit les bras autour de lui, porta les mains à sa blessure, et finit par ouvrir les yeux.

Angélique retenait sa respiration et regardait; une ivresse pleine d'oubli s'emparait d'elle peu à peu, et quand elle vit Roger donner ces premiers signes de retour à la vie, elle le crut sauvé.

En ouvrant les yeux, Roger vit devant lui le pur sourire d'Angélique, et d'abord il crut rêver. Mais quand il sentit la main de la jeune fille se glisser tremblante dans la sienne, que la réalité s'offrit à lui dans toute sa vérité; quand il vit son linge sanglant, et sur le front d'Angélique un reste de tristesse et de désespoir, il la regarda douloureusement, et serra la main qu'elle lui abandonnait sans pouvoir proférer une parole.

— Roger, s'écria Angélique, vous êtes sauvé! N'est-ce pas, votre blessure est légère? Demain l'on pourra vous transporter loin d'ici.

Mais Roger n'avait pas la force de répondre. Il savait bien, lui, que sa blessure était mortelle, qu'il lui restait peu d'instants à vivre; et il ne pouvait se résoudre à troubler, par ce fatal aveu, la joie si souriante d'Angélique.

— Peut-être! dit-il enfin; mais nous sommes bien ici, pourquoi songer à nous en éloigner?

— Vous souffrez donc beaucoup... Roger?

— Je souffre moins, depuis que je vous vois près de moi!...

— Oh! pourquoi m'avez-vous quittée ainsi, mon ami? Nous pouvions fuir; nul ne se fût aperçu de notre départ... et vous n'eussiez pas reçu cette malheureuse blessure qui peut renverser tous nos projets...

Angélique se tut un moment, et elle reprit bientôt :

— Demain, Roger, dit-elle, nous quitterons cette demeure. Vos amis viendront vous chercher. Nous irons loin d'ici, avec ma pauvre

mère, et nous oublierons en nous aimant que nous avons été malheureux, et que nos cœurs ont souffert...

Angélique, pleine de l'idée d'avoir échappé à un grand danger, ne pouvait contenir le ravissement qui emplissait sa poitrine, et elle le laissait déborder en paroles joyeuses. — La pauvre enfant oubliait qu'elle était encore au Parc-aux-Cerfs!

Roger voulut la désabuser.

— Écoutez-moi, Angélique, lui dit-il. Vous vous bercez, mon enfant bien-aimée, d'espérances qui ne peuvent plus se réaliser. Ce soir encore, nous pouvions fuir, mais demain il ne sera plus temps... D'ailleurs aurions-nous le temps, ma blessure s'y opposerait.

— Nous vous porterons, répondit héroïquement Angélique.

Cette réponse amena un pâle sourire sur les lèvres de Roger; il la remercia du regard et se tut.

Depuis quelques secondes, un bruit singulier s'était élevé non loin d'eux. Des pas discrets montaient l'escalier; un nouvel incident se préparait. Roger le fit observer à Angélique. Celle-ci courut aussitôt à la porte et écouta. Elle revint un instant après.

— Le bruit de votre lutte aura éveillé l'attention de la supérieure, dit elle rapidement et à voix basse. Il ne faut pas qu'elle vous trouve ici; appuyez-vous sur mon bras, et venez...

Elle ouvrit en même temps un petit cabinet adjacent à la chambre, y roula un fauteuil, et, après y avoir installé Roger, elle revint faire promptement disparaître les traces sanglantes de son passage dans son appartement.

Il était temps. A peine les derniers vestiges avaient-ils disparu, que quelques coups furent frappés à la porte. Angélique, qui ne doutait pas que ce fût la supérieure du parc, se hâta d'aller ouvrir. Mais elle recula aussitôt épouvantée.

Ce n'était pas la supérieure! C'était le roi!...

Angélique ne l'avait jamais vu; mais un cruel soupçon traversa son esprit, et elle devina tout!...

IX.

LE ROI APRÈS SOUPER.

Il y avait eu ce soir-là un joyeux souper dans les petits appartements du roi.

Là se trouvait réuni ce que la noblesse du pays comptait de plus illustre: le duc de Richelieu, le duc d'Ayen, le duc de Duras, vieux et jeunes roués, les uns, qui avaient assisté aux extravagantes saturnales de la régence, les autres, qui cherchaient par leurs voluptueuses folies à faire revivre un passé que tout le monde regrettait autour d'eux.

Le comte de Gonesse semblait renaître chaque jour au milieu de ces convives, dont les premiers avaient été les compagnons de ses premières ivresses, dont les seconds lui rappelaient cette ardeur insoucieuse de l'avenir, qui commençait peu à peu à l'abandonner.

Les bons mots se choquaient, les saillies se mêlaient au bruit des verres, les anecdotes scandaleuses du présent ou du passé amenaient le sourire sur les lèvres, les vins généreux versaient à longs flots l'oubli des soucis de la veille et du lendemain.

Il y avait là aussi des femmes jeunes et belles, rieuses et folles, qui laissaient gaiement l'ivresse effeuiller une à une les fleurs de leur couronne, ou dénouer les abondantes torsades de leurs cheveux!... Il y avait là encore de pauvres jeunes filles rougissant sous leur parure d'emprunt, qui s'arrêtaient effrayées devant ce spectacle, essayant vainement de cacher leur honte derrière le vif incarnat de leurs joues, ce dernier voile des dernières pudeurs...

Mais ce mélange de femmes folles et de jeunes filles tremblantes, réjouissait les sens des convives, et nul n'eût été assez osé pour s'en plaindre.

Bien loin de là, les parfums enivrans brûlaient dans des cassolettes en bois de senteur, les lumières palpitantes faisaient étinceler les glaces et les cristaux, le vin pétillait dans les coupes ciselées, et un tumulte voluptueux, qui étourdissait la raison, réveillait les vieux et solitaires échos du royal palais!...

Ah! leur vie fut belle, puisque jamais le remords ne vint s'asseoir à leur festin; ils furent heureux puisque leur vie fut un long oubli. Pourquoi la postérité les maudirait-elle?

Qui pourrait dire la raison de leurs crimes, serait un impie! Laissons donc leurs cendres en paix, et qu'ils reposent comme ils ont vécu, oublieux et oubliés!...

Donc, il y avait eu ce soir-là souper dans les petits appartemens du roi.

Le souper s'était prolongé fort avant dans la nuit, et il était deux heures du matin quand le comte de Gonesse donna le signal du départ.

Le comte de Gonesse était fort gai, mais il ne chancela pas en se levant de table. Il quitta ses convives avec le même sourire, et quand tout le monde croyait qu'il regagnait ses appartemens, il fit appeler Lebel, son premier valet de chambre, et ayant jeté un manteau sur ses épaules, il se mit en marche vers le Parc-aux-Cerfs.

Tout le temps que dura le chemin, le comte entretint Lebel de la beauté de mademoiselle de Méranges. Lebel applaudissait aux paroles du comte et renchérissait sur ses éloges. Ils arrivèrent au parc enchantés l'un de l'autre.

Le comte de Gonesse connaissait le Parc-aux-Cerfs comme son château de Versailles; il renvoya Lebel dès qu'il y fut arrivé. Le grand air avait en partie dissipé les fumées de

l'ivresse, il n'avait plus besoin de guide et trouva parfaitement sa route.

Cependant son cœur battait violemment; toute l'ardeur de sa première jeunesse semblait être revenue, et quand il poussa la porte d'Angélique, ce ne fut pas sans une vive et profonde émotion.

Il fut quelque peu surpris de la trouver debout; mais à la pâleur mortelle répandue sur ses traits, il crut deviner l'ennui et la lassitude d'une longue et inutile attente.

Cette remarque le rassura.

— Tu m'attendais, mon enfant, dit-il en jetant négligemment son manteau et son chapeau sur le sopha, sur l'honneur, ma toute chère, je m'en veux d'avoir tant différé ma visite, et à l'avenir, je te promets de m'amender, et de ne rien faire que pour ta joie et ton plaisir... Car, ajouta-t-il en saisissant la main d'Angélique et en essayant de l'attirer à lui, tu es belle, mon enfant, belle comme jamais femme ne l'a été; et s'il était permis de le croire, je te dirais que Dieu n'a pas créé d'ange plus beau et plus pur que toi.

Angélique était restée muette et glacée à sa place : elle n'entendait pas les paroles du comte; elle écoutait la respiration pénible de Roger, et craignait à tout instant que ce bruit ne trahît fatalement sa présence.

— Tu ne me réponds pas, reprit le comte, en se rapprochant de la jeune fille; tu es pâle, tu as peur, tu trembles, pourquoi cela?... Ne crains rien, mon enfant, je suis bon, et je t'aimerai; tout ce que ton cœur pourra désirer, tu l'auras; tous les rêves d'ambition et de bonheur qui ont bercé ton enfance, vont désormais se réaliser, et il n'y aura pas autour de toi une seule femme, si heureuse qu'elle soit, qui n'enviera ton sort!

En parlant ainsi, le comte avait glissé son bras autour de la taille d'Angélique, et déjà ses lèvres effleuraient ses cheveux. Angélique se dégagea violemment de cette étreinte et recula jusqu'au milieu de la chambre.

— Que me voulez-vous? s'écria-t-elle en jetant au comte un royal regard de mépris et de fierté.

Le comte demeura quelques instans inquiet et troublé sous l'influence de ce regard, mais il reprit en peu d'instans toute son assurance.

— Ce que je veux de toi!... dit il, ce que je veux de toi, mon enfant bien aimée; pourquoi me le demandes-tu, petite folle? Peut-on te voir sans t'aimer, peut-on t'aimer sans te désirer?... Je veux de toi, Angélique, ces beaux cheveux qu'un nœud jaloux retient, ces rondes épaules que le ciseau d'un statuaire amoureux semble avoir taillées pour l'œil d'un roi; ces lèvres frémissantes que mordent en ce moment tes belles dents d'ivoire... Je veux de toi ces soupirs voluptueux qui gonflent ta poitrine, et ces regards ardens que voile en vain ta paupière; viens, et tu seras aimée comme tu ne le fus jamais dans ta vie; et je te ferai belle, riche, heureuse; et je te proclamerai reine!

Quoique l'âge eût glacé les sens du vieux comte de Gonesse, cependant le désir lui prêtait en ce moment une jeunesse factice; l'émotion faisait trembler sa voix, ses yeux brillaient d'un feu inaccoutumé, son front s'était couronné d'un noble et chaleureux éclat... Un instant Angélique eut peur, en le regardant, de la fermeté de son regard et de l'air résolu qui animait sa physionomie, et elle s'apprêta, de tout son courage, à soutenir une lutte désespérée. Mais Roger était près d'elle, le moindre mouvement pouvait le trahir, il lui fallait user de prudence. Elle marcha donc, ferme et digne, vers le comte, et lui dit avec une simplicité touchante :

— Je ne sais, monsieur le comte, si la prière d'une femme sans défense doit vous toucher, et suffira pour vous arrêter; mais s'il est encore quelque vertu dans votre cœur, vous comprendrez aisément, je l'espère, le langage que je vous tiendrai. Je ne m'appartiens plus, monsieur le comte; avant que par un acte infâme on m'eût arrachée des bras de ma mère, j'avais donné ma vie à un homme dont je devais être la femme, et dont l'amour m'eût rendue heureuse et fière; pour avoir été lâchement séparée de toutes mes affections, je n'en ai pas moins conservé religieusement les sentimens que j'ai voués à celui qui le premier me parla d'amour, et aujourd'hui, monsieur le comte, quoique vous puissiez dire ou faire, je saurai défendre mon honneur, qui est aussi le sien!

Le comte de Gonesse souriait: il y avait long-temps que l'amour ne lui avait offert de résistance; c'était un plaisir nouveau; il voulut en prendre à son aise.

— Ma chère enfant, répondit-il d'un petit ton conquérant, vous raisonnez comme une petite pensionnaire, et je gagerais rien qu'à vous entendre, qu'il y a à peine huit jours que vous êtes sortie du couvent. Allons, ma petite fille, soyons bien sage, et nous prendrons soin du petit cousin.

Le comte de Gonesse pensait, en parlant ainsi, produire un effet immanquable sur l'esprit d'Angélique. Ce moyen lui avait déjà réussi mille fois. Mais Angélique ne connaissait pas cette science qui consiste à obtenir sans demander; la feinte était aussi loin de son cœur que de ses lèvres.

— Il ne s'agit pas d'un cousin, répondit-elle naïvement.

— Et de qui donc? fit le comte d'un petit air goguenard.

— Du comte Roger de Villepreux!

— Vous le connaissez?...

— Je le connais et je l'aime!

Une légère rougeur colora les joues d'Angélique à cette réponse franche et sans détour;

mais sa voix resta ferme, et son regard ne se voila point.

— Eh bien! mon enfant, reprit le comte après quelques instans d'étonnement, vous êtes plus heureuse que je ne pensais, puisque demain vous serez la femme du comte Roger de Villepreux!

— Que dites-vous?

— Rien que je ne puisse affirmer.

— Demain?...

— Demain, le comte de Villepreux sera votre mari!

Angélique tomba sans force sur le sopha, et porta les deux mains à son cœur.

— C'est impossible! murmura-t-elle, c'est impossible, ô ma mère! ô Roger!

Angélique s'efforçait de croire à la possibilité de cet avenir, mais je ne sais quel fatal et cruel soupçon s'était glissé dans son cœur et y étouffait la confiance près d'y prendre racine. Il lui semblait être au milieu d'un rêve pénible, qui l'enlaçait d'épouvantables réalités dont elle cherchait vainement à fuir les étreintes; elle eût voulu pleurer et ne le pouvait pas, elle eût voulu crier, et la voix lui manquait: d'étranges frissons couraient sur sa peau, elle avait peur, elle avait froid, elle eût été heureuse de mourir!... Les fantômes des hallucinations nocturnes marchaient ou sautaient autour d'elle, et parmi leurs voix moqueuses ou leurs rires railleurs, elle démêlait toujours la voix plaintive de Roger, qui lui jetait en passant un triste et dernier adieu.

Cependant le comte s'était assis à ses côtés: il la regardait, et le feu un moment éteint de ses désirs, venait de se rallumer plus actif, plus ardent, plus impérieux.

— Demain, lui dit il, tu seras l'épouse du comte Roger, demain tu quitteras cette demeure d'un jour, pour habiter le palais de Versailles, demain tu abandonneras ces vêtemens de jeune fille, pour revêtir des vêtemens de femme qui relèveront encore ta beauté. Demain enfin, tu reparaîtras dans un monde qui t'accueillera comme sa reine; mais aujourd'hui, Angélique, dans ce moment surtout, n'as-tu pas une seule pensée pour celui à qui tu vas devoir ta nouvelle fortune? la reconnaissance et un autre sentiment plus doux, que je serais si heureux d'avoir fait naître en toi, ne te disent-ils pas qu'il y a de par le monde un homme que ta beauté a séduit et que ton amour rendrait ivre? Pourquoi ne me réponds-tu pas, mon enfant... Vois, mon regard s'allume, mes mains frémissent, mes lèvres cherchent tes lèvres. Oh! viens, Angélique, et tes rêves d'enfant n'auront jamais eu les ravissemens de tes réalités de femme...

A mesure que le comte parlait, l'effroi grandissait dans l'âme d'Angélique; une inquiétude sourde montait dans son cœur, et troublait sa raison déjà fortement ébranlée. Une lutte horrible se livrait en elle, un voile épais se déchirait de devant ses yeux, et pour la première fois, la honte l'envahissait tout entière.

Elle comprenait!...

On lui avait tendu un piège, on l'avait isolée, on voulait d'elle une chose infâme!

Elle se sentit glacée.

Elle jeta autour de la chambre un regard effrayé; mais sa lampe presque épuisée ne lançait plus déjà que quelques faibles rayons d'une lumière mourante. Un silence monotone régnait au dehors; l'idée d'une fuite ne lui vint même pas! Il eût fallu, pour fuir, abandonner Roger!

Elle se crut perdue, et se laissa retomber accablée sur elle-même.

Alors, une dernière et suprême résolution emporta sa volonté incertaine: elle se releva droite, ferme, mais désespérée, et sans chercher à cacher son trouble, son épouvante et son émotion:

— Sire, s'écria-t-elle avec une déchirante explosion de sanglots, sire, n'insultez pas aux derniers instans d'un mourant!...

Et indiquant d'un geste violent, mais plein de noblesse, le cabinet où Roger reposait, elle ajouta:

— Le comte de Villepreux est là, respectez-le!...

Elle s'arrêta et prêta l'oreille.

Une plainte sourde et un mouvement singulier venaient de se faire entendre.

Le roi et Angélique avaient échangé un regard rapide, mais significatif.

— Il se meurt!... fit douloureusement cette dernière.

— Silence! fit le roi, qui était redevenu tout à coup grave et sérieux.

Au même instant, la porte du cabinet s'ouvrit lentement, et la pâle figure de Roger de Villepreux se dressa sur le seuil.

Ses cheveux tombaient en désordre sur son front; les pommettes saillantes de ses joues étaient vivement colorées; son œil cave avait un éclat vitreux qui faisait mal à voir.

Angélique courut à lui sans pouvoir proférer une parole. Roger serra silencieusement les mains qu'elle lui tendait, et se traîna en s'aidant de son bras jusqu'au sopha que le roi venait de quitter.

En passant devant le roi, un sourire de magnifique dédain effleura ses lèvres. Il s'assit et indiqua à Angélique une place à ses côtés.

— Angélique, dit-il enfin, ma blessure est mortelle...

— Non! non! interrompit Angélique en sanglottant.

— Ma blessure est mortelle, et je vais mourir, reprit Roger d'une voix lente et faible; mais je bénis le ciel, puisqu'avant de mourir il m'offre l'occasion de rencontrer M. le comte.

Roger désignait le roi.

— Moi, une fois mort, dit-il aussitôt en s'adressant au comte de Gonesse, cette enfant reste seule au monde, sire, et contre les attaques dont elle peut être l'objet, elle n'a de refuge que dans l'honneur du roi...

— Mademoiselle de Méranges sera libre demain de quitter le Parc-aux-Cerfs, répondit le roi.

— Vous le jurez?...

— J'en donne ma parole royale!...

Cette assurance parut donner une nouvelle force à Roger, il prit Angélique dans ses bras et lui dit mystérieusement, d'une voix que faisaient trembler les dernières convulsions de l'agonie :

— Angélique! Angélique! tu conserveras religieusement mon souvenir, n'est-ce pas? Tu ne m'oublieras jamais, ton cœur gardera saintement le culte des purs sentimens que tu m'as voués?... Oh! mourir!... mourir!...

Angélique ne répondait pas; elle pleurait douloureusement sur la poitrine de Roger, et abandonnait sans honte son cou, ses épaules, ses cheveux aux suprêmes caresses de son amant... Enfin la voix du jeune comte s'éteignit peu à peu, ses joues pâlirent davantage encore, ses mains cherchèrent une dernière fois les mains d'Angélique, ses lèvres baisèrent une dernière fois son front; puis un voile passa tout à coup sur ses yeux; ses bras se raidirent, et il tomba inanimé sur le sopha!...

Il était mort...

X.

LA COMTESSE DU BARRY.

Le lendemain, il n'était bruit dans tout Versailles que de la scène du Parc-aux-Cerfs. On en nommait tous les acteurs, on en donnait jusqu'aux plus petits détails, on racontait enfin tout ce qui pouvait satisfaire la curiosité singulièrement éveillée. Marchant était l'instigateur de toutes ces révélations, et il avait ses raisons pour agir ainsi.

On disait donc que la veille, deux jeunes seigneurs appartenant à d'illustres familles avaient tenté de pénétrer dans le Parc-aux-Cerfs, mais que, grâce à la surveillance dont cet établissement était l'objet, leur tentative avait échoué. Le nom d'Angélique se trouvait mêlé à cette affaire, et l'on ajoutait tout bas que la comtesse Du Barry pouvait bien n'y avoir pas été tout à fait étrangère.

Cette affaire occupa la cour et la ville, et pendant toute la journée on ne s'abordait pas à Paris ou à Versailles sans se la raconter, avec force embellissemens: chacun se demandait en définitive quelle conduite le roi allait tenir dans cette circonstance.

C'était ce que voulait Marchant.

Il ignorait encore ce qui s'était passé au Parc-aux-Cerfs, après son départ, et pensait que Sa Majesté n'apprendrait l'évènement que par la voix publique. Cette combinaison ne manquait certainement pas d'adresse. Le roi, voulant sans doute cacher à tous l'intérêt tout spécial qu'il prenait à cette affaire, devait mander Marchant auprès de lui, et ce dernier se serait ainsi trouvé maître du terrain. Mais, comme on l'a vu, les choses avaient tourné d'une autre façon, et le roi n'avait rien à demander, puisqu'il avait tout appris.

Néanmoins, le lendemain soir, vers sept heures, Marchant, qui n'avait pas quitté Versailles, vit arriver un exprès du roi qui lui enjoignit de se rendre sans tarder auprès de son maître.

Marchant sourit d'aise et se hâta d'obéir.

Cette entrevue était beaucoup plus importante pour lui que le lecteur ne le croit peut-être. D'un seul mot, en effet, l'honnête valet pouvait conquérir une place inébranlable dans la confiance du roi, en l'effrayant convenablement sur les conséquences de l'évènement; de plus, il pouvait miner sourdement la puissance éphémère de la Du Barry, en semant par ci, par là, quelques bonnes petites calomnies qui ne manqueraient pas de produire leur effet; enfin, il lui était facile d'éveiller vivement les désirs du roi, à l'endroit de cette jeune fille, pour laquelle deux jeunes gens n'avaient pas craint de s'exposer à un châtiment terrible.

Le roi était seul quand Marchant entra.

Le coude appuyé sur le bras de son fauteuil, la tête penchée sur sa main, il paraissait plongé dans une rêverie pénible, qui amenait, de temps à autre, un pli profond sur son front soucieux. C'est à peine s'il s'aperçut de l'arrivée de Marchant.

— Ah! ah! c'est toi, dit-il sans relever la tête, c'est bien, je t'attendais; j'ai à te parler.

Marchant s'inclina et ne répondit pas.

Depuis la veille, le roi n'avait pu fermer les yeux. La voix de Roger le poursuivait de tous côtés, et il voyait à tout moment se dresser devant lui son fantôme sanglant.

Cette scène suprême dont il avait été témoin, lui avait laissé une solennelle impression, et le souvenir de la douleur résignée d'Angélique amenait fréquemment des larmes dans ses yeux! Il regrettait alors amèrement le mal qu'il avait fait, et se demandait, avec épouvante, s'il était bien vrai qu'il fût impossible de le réparer.

Le remords était devenu son hôte!

C'était donc un mauvais moment que Marchant avait choisi pour glisser ses calomnies dans l'oreille du roi. Le roi se repentait, et son cœur avait plus besoin de pardonner que de punir.

Marchant attendait respectueusement le moment de parler, et il repassait préalablement

dans son esprit les détails dont il devait entretenir Sa Majesté.

— Marchant, dit enfin le roi, je t'ai fait appeler pour te demander des renseignemens précis sur l'évènement d'hier, dont tout le monde s'entretient. Je n'ai pas beaucoup de temps à moi, ainsi arrange-toi de manière à être bref!... D'abord, je veux savoir pourquoi Mlle de Méranges a été conduite et retenue au Parc-aux-Cerfs, malgré sa volonté et celle de sa mère ; ce n'est pas ainsi que les choses se passent d'ordinaire, et je suis étonné, mécontent même, que l'on ait cru devoir agir comme on l'a fait.

Marchant n'était pas préparé à ce début ; mais comme il crut y reconnaître des insinuations perfides qui ne pouvaient émaner que de la Du Barry, il répondit avec assurance :

— On a trompé Votre Majesté, dit-il sans se déconcerter, Mlle Angélique de Méranges a, il est vrai, opposé d'abord quelques difficultés, mais depuis qu'elle était au Parc-aux-Cerfs, sa volonté, son désir, son ambition étaient d'y rester et d'y faire sa fortune...

Le roi regarda Marchant avec étonnement ; jusqu'alors il n'avait jamais fait grand fonds sur l'honnêteté de cet homme, mais il le croyait sincère, et ne pensait pas qu'il eût recours au mensonge.

— Que dis tu là ? demanda t-il en attachant son regard perçant sur la physionomie impassible de Marchant.

— L'exacte vérité ! répondit ce dernier.

Un soupçon traversa l'esprit du roi : dans un but ou un intérêt quelconque, Marchant essayait de le tromper ; il voulut le sonder jusqu'au bout.

— Ainsi, reprit-il en feignant de devenir pensif, mademoiselle de Méranges n'aimait pas le comte Roger de Villepreux...

— C'est un conte que l'on s'est plu à répandre, dit légèrement Marchant, sans doute dans le but de donner plus d'attrait à l'histoire que l'on débite à cette heure dans tout Paris...

— Cependant, objecta le roi, s'il était vrai qu'aucun lien d'amour n'attachât mademoiselle de Méranges au comte de Villepreux, comment expliquer le dévoûment de ce dernier, qui sans crainte du danger tentait hier de l'enlever du Parc-aux-Cerfs ?

— Apparemment, reprit Marchant, mademoiselle de Méranges n'aimait pas deux hommes à la fois, et cependant deux hommes s'étaient réunis pour la délivrer.

— Je crois que vous calomniez mademoiselle de Méranges...

— Si Votre Majesté pouvait voir cette jeune fille, elle changerait sur-le-champ d'opinion.

— Vous vous trompez, Marchant !...

— J'en suis sûr, Sire...

— Vous mentez, Marchant...

— *Votre Majesté* croirait...

— Ma Majesté croit que vous êtes d'accord avec mes ennemis, pour donner de moi, à ceux qui ne me connaissent pas, une idée fatale qui tôt ou tard soulèvera autour de mon trône de grandes et justes colères... Ce sont les valets maladroits qui font leurs maîtres infâmes !... Voilà ce que je crois, maître Marchant... entendez-vous!... Hier, j'ai vu mademoiselle de Méranges...

— Quoi ! Votre Majesté...

— Hier, j'ai assisté aux derniers momens du comte de Villepreux...

— C'est impossible !...

— Vous doutez de la sincérité de mes paroles, je crois !...

— Oh ! Sire !...

Marchant tremblait et balbutiait : il se trouvait surpris inopinément et n'avait aucune défense prête. Cependant il ne fut pas long à se remettre, et quand il se releva, il était redevenu maître de lui, et son plan sortit tout armé de son cerveau.

Le roi était retombé dans une froide atonie, il oubliait mademoiselle de Méranges, Roger, Marchant, pour ne songer qu'à la triste royauté que ses valets et ses courtisans lui faisaient.

— Sire, dit alors Marchant d'une voix humble et soumise, s'il m'était permis de me justifier, j'ose espérer que Votre Majesté ne conserverait pas longtemps la mauvaise opinion qu'elle a conçue de moi !...

— Qui me dit que tu ne me tromperas pas encore ? fit le roi d'un ton sévère.

— Les preuves que je donnerai de ce que j'avance, répondit Marchant sans hésiter.

— Parle...

Marchant gagnait du terrain et rentrait peu à peu dans la confiance du roi.

— Deux jeunes gens, reprit-il, ont tenté hier d'enlever Mlle de Méranges, le comte Roger de Villepreux et le comte Horace de Forsauz.

— Je le sais !

— De ces deux jeunes gens, il est évident que l'un aidait l'autre, que l'un était parfaitement désintéressé dans une enterprise ou l'autre avait tant d'intérêt à réussir... Du moins, c'est ainsi que j'ai compris l'affaire, et que Votre Majesté me pardonne, si je me suis trompé.

— Qu'importe que ce soit l'un ou l'autre, Horace ou Roger, interrompit vivement le roi.

— Il importe beaucoup, répartit Marchant qui conservait tout son sang froid, et partant, tout l'avantage de la discussion, le comte Roger, à supposer qu'il aimât Mlle de Méranges, savait que la jeune fille était depuis huit jours au Parc-aux-Cerfs, et il ne devait pas avoir grand désir, du moins on peut le supposer, de délivrer, au péril de ses jours, une jeune fille qu'il n'espérait pas retrouver pure.

— Quel intérêt pouvait pousser le comte de Forsauz...

— Un intérêt puissant, sire, et que je n'expli-

querai à Sa Majesté que sur un ordre formel de sa part.

— Je veux que tu parles...

— Votre Majesté ne m'en voudra pas...

— Pas de condition... parle... je le veux, je l'ordonne : c'est sans doute encore une calomnie que je vais entendre ; depuis quelque temps mes oreilles y sont habituées... Parle donc, et sans perdre de temps...

Marchant se recueillit un moment, puis il reprit :

— Sire, il y a deux jours, dit-il, je me trouvais dans un petit appartement que j'occupe dans la rue Saint-Honoré, à deux pas du Palais-Royal... Là, mes fenêtres donnaient sur une petite mansarde, où plus d'une fois déjà, j'ai vu se passer d'étranges choses, dont Votre Majesté est loin de se douter. Or, ce jour là, il y avait dans la mansarde un jeune homme et une jeune femme ; les deux amans pouvaient se croire seuls, et je puis assurer à Votre Majesté qu'il ne m'a pas été possible de douter longtemps de leur amour réciproque.

— Quel conte me fais-tu là... objecta le roi impatienté.

— Un conte fort simple, sire, une histoire d'amour vraie comme toute histoire de ce genre. Seulement celle-ci m'a paru avoir, pour Votre Majesté, un attrait particulier, et c'est pour cela, que je comptais vous en faire part.

— Explique-toi.

— Le jeune homme, sire, était le comte Horace de Forsauz, qu'une intervention généreuse venait d'arracher de la Bastille...

— Et la jeune femme ? demanda le roi en se levant avec vivacité.

— La jeune femme, répondit Marchant, était la comtesse Du Barry !...

— Tu mens.

— Sire, j'ai dit la vérité...

— J'en veux la preuve.

— Il y a deux preuves que Votre Majesté pourra dans un instant avoir sous les yeux.

— Lesquelles ?...

— La première, c'est qu'il y a deux jours, la comtesse est allée à Paris de fort bonne heure...

— C'est vrai !

— La seconde, c'est que le comte Horace n'a dû sa liberté qu'à l'intervention de la comtesse du Barry.

— Je le saurai !...

— Le duc de la Vrillière pourra, à ce sujet, donner des renseignemens positifs à Votre Majesté... Cependant, il n'est pas sans intérêt de remarquer dès à present, que la comtesse a dû facilement persuader au comte Horace, que l'élévation possible d'une rivale compromettait sa position, et alors...

Marchant ne put pas en dire davantage, car la porte s'ouvrit aussitôt et la comtesse Du Barry s'avança au milieu de l'appartement.

La comtesse était pâle et fatiguée, l'insomnie l'avait tenue éveillée toute la nuit, ses yeux ne s'étaient pas clos, mais sur son front pur et altier, on lisait sans peine une détermination suprême et sans retour.

— Sortez !... dit le roi à Marchant dès qu'il vit entrer la comtesse.

Marchant obéit aussitôt et disparut après avoir humblement salué le roi et la comtesse.

Le roi était en proie à une violente agitation ; tout ce que venait de lui révéler Marchant l'avait ému ; il croyait à ces révélations étranges, et cependant, il devenait embarrassé de son rôle, devant la comtesse dont la contenance calme et digne lui imposait.

— Je vous attendais, madame, dit-il enfin d'une voix saccadée qui décelait suffisamment les sentimens auxquels il obéissait, j'avais besoin de vous voir et de vous demander certaines choses dont l'explication importe beaucoup à mon repos.

— En trouvant Marchant auprès de Votre Majesté, répondit la comtesse, je me suis doutée de suite quels propos il avait dû vous tenir ; aussi suis-je prête à vous répondre.

— Marchant ne fait que son devoir, répartit le roi, il n'y a que ceux qui me trompent qui ne font pas le leur.

— Qui donc a trompé Votre Majesté ? demanda la comtesse avec inquiétude.

— Vous, madame, répondit le roi.

— Moi !

— Vous-même !

— Et comment cela ? s'il vous plaît.

Le roi s'arrêta un moment comme pour réfléchir, mais en réalité pour observer la physionomie de la comtesse ; le visage de la comtesse accusait une grande et profonde tristesse, mais pas la moindre crainte.

— Il y a une dizaine de jours, reprit le roi, le comte Horace de Forsauz a été mis à la Bastille, je désirerais savoir qui a été assez osé pour solliciter sa liberté sans m'en prévenir !

— C'est moi, sire, il est inutile de chercher ailleurs le coupable....

— Ainsi, vous l'avouez ! fit le roi d'un ton railleur.

— Oui, sire, je m'en accuse...

— Cependant, poursuivit le roi, vous n'ignoriez pas que mon intention était que le comte restât à la Bastille ?

— Je ne l'ignorais pas.

— Et cela ne vous a pas arrêtée ?

— Nullement, sire.

— Mais c'est de la folie...

— Non, c'est de l'amour.

— De l'amour ?...

— Oui, sire, j'aime le comte de Forsauz !

XI.

DÉNOUEMENT.

Le roi avait écouté avec étonnement l'aveu inattendu de la comtesse ; il comptait sur des dénégations faciles à combattre, et se trouva sans force devant ses paroles simples et franches.

— Vous l'aimez, dit-il enfin, sans pouvoir encore se décider à quitter le ton railleur qu'il avait choisi comme une arme dont la blessure devait être plus cruelle, vous l'aimez et vous l'avouez ; en vérité, cela est fort bien de votre part, et je ne sais si je dois admirer votre audace ou votre naïveté charmante !

— Admirez l'une et l'autre, répondit la comtesse.

— De mieux en mieux, poursuivit le roi qui se piquait au jeu ; mais avez-vous cru d'aventure que je souffrirais de semblables déportemens sous mes yeux, et que je les couvrirais débonnairement de mon nom... Détrompez-vous, madame, cela ne sera pas, et nous nous séparerons sans plus tarder !...

— Je partirai quand Votre Majesté l'ordonnera !

— Eh bien ! que cela soit donc de suite, dit le roi en faisant un effort sur lui-même ; mais n'espérez pas que je protège vos amours, et que je vous laisse railler impunément mon autorité et la bonté dont je vous honore ; vous partirez, madame, et le comte de Forsauz retournera dès demain à la Bastille.

— Cela ne sera pas, Sire.

— Pourquoi, je vous prie ?

— Parce que je connais votre cœur, et que vous ne voudrez pas me refuser la dernière prière qu'il me sera permis de vous adresser !

— Et quelle est cette prière ?

— De changer les rôles que vous nous destinez : de laisser partir le comte sain et sauf, et de faire de moi tout ce qu'il vous plaira.

— Ah ! vous l'aimez donc bien, madame ? s'écria le roi avec un vif mouvement de dépit.

— Sire, répondit la comtesse d'une voix grave, c'est le premier homme qui m'ait aimée sans me connaître, et qui m'ait conservé son amour après m'avoir connue !

Le roi se tut. L'émotion de la comtesse commençait à le gagner, et il ne voulait rien en faire paraître ; la comtesse reprit un moment après :

— Ecoutez-moi, sire, dit-elle avec une triste et douloureuse expression, vous m'avez souvent consolée des chagrins dont on a abreuvé ma vie, et dans ce moment, j'ai plus que jamais besoin de paroles affectueuses, parce que j'ai pleuré et souffert, et que je souffre et pleure encore !... Oui, sire, oui, je l'aime... C'est un *bon et généreux* jeune homme, un cœur loyal *et dévoué*, une tête ardente et enthousiaste ; il m'a entourée de cette affection tendre et délicate que personne encore n'avait eue pour moi, avant lui.... Il m'a aimée chastement, noblement, il m'a relevée dans ma propre estime, il m'a fait croire à un bonheur que je n'avais jamais goûté !... Oh ! cela est doux au cœur d'être aimée ainsi... et ce n'était pas trop de tout mon dévouement pour payer un tel amour !... Je me suis réfugiée avec une sainte ivresse dans ce sentiment tout nouveau, et j'ai oublié souvent que j'existais, tant la vie me semblait facile et heureuse auprès de lui. Qui donc osera dire que j'ai commis une faute ?... Est-ce vous, sire, vous qui m'avez vue tant de fois pleurer ma honte et tenter de m'en relever ? Est-ce le monde qui ne m'a pas connue, et qui cependant m'a calomniée ?... Oh ! non... ce n'est pas une faute, j'en ai la conviction, car elle ne m'eût pas rendue si heureuse, et ne m'eût pas laissé le cœur si libre, la pensée si légère !...

Tout le monde et le roi mieux que personne connaissait la franchise de la comtesse et la droiture de son caractère que la fréquentation d'une cour dissolue n'avait pu vicier ; il sentit en l'écoutant renaître un à un ces sentimens de bienveillance et d'abandon que les soupçons de Marchant avaient un instant étouffés, et laissa tomber le pardon de son cœur et de ses lèvres :

— Vous êtes coupable, Jeanne, dit-il avec émotion, vous êtes coupable de m'avoir caché cet amour qui vous rendait si heureuse, vous êtes coupable parce que vous avez manqué de confiance envers moi, qui n'ai jamais manqué de bonté envers vous...

— Oh ! sire !

— Et moi aussi, cependant, je vous aime, parce que vous êtes bonne, franche et sincère, et qu'au milieu de tous ces cœurs usés qui m'entourent, vous êtes le seul cœur dans lequel je puisse quelquefois épancher mes tristes sujets de dégoût et d'ennui !... Non, Jeanne, non, vous ne me quitterez pas, vous resterez près de moi, et vous m'aiderez à passer sans chagrins le peu de jours qui me restent à vivre.

— Ainsi, vous lui pardonnez ! s'écria la comtesse en se relevant radieuse...

— Je lui pardonne.

— Il est libre !...

— Je vous promets de ne jamais attenter à sa liberté.

— Oh ! vous êtes bon et généreux !

La comtesse saisit les mains du roi et les baisa avec transport.

Cette action amena des larmes dans les yeux du royal vieillard.

— Seulement, dit-il d'une voix plus douce, tu auras confiance en moi désormais, et s'il reste près de toi, tu me diras s'il te rend heureuse, et si son amour suffit à ta joie...

— Oh! non, sire, répondit la comtesse devenue tout à coup pensive, non, il faut qu'il parte.

— Que dis-tu? fit le roi avec une joie craintive.

— Il faut que nous nous séparions... car s'il restait, notre amour ne serait pas longtemps pur, et notre bonheur serait de courte durée...

Le roi ne répondit pas, mais il prit la comtesse dans ses bras et la baisa au front.

— Jeanne! Jeanne! s'écria-t-il avec enthousiasme, tu es le plus noble des anges de Dieu!

Son dernier doute venait de s'envoler devant les paroles naïves de la comtesse.

Dès que la Du Barry put quitter Versailles, elle s'empressa de faire atteler sa voiture, et sans songer à donner aucun ordre pour son retour, elle fit signe au cocher de partir, et la voiture s'éloigna aussitôt.

Son cœur battait avec violence, sa pensée impatiente devançait le galop rapide des chevaux, elle eût voulut être arrivée déjà, car elle craignait que quelque évènement ne vînt encore se jeter à la traverse de ses projets.

Elle n'avait pas revu Horace depuis l'avant-veille, mais elle s'était informée de tout ce qui le concernait, et avait appris qu'il s'était retiré du combat de la veille avec une légère blessure. Henriette, qui lui avait rapporté ces détails, avait ajouté que le comte Horace, pour se soustraire à toutes les poursuites, s'était réfugié dans l'appartement de la rue Saint-Honoré.

La comtesse avait donc hâte de revoir Horace, et elle ne prenait pas garde à la figure sourdement inquiète d'Henriettte, qui avait voulu, malgré ses refus, l'accompagner à Paris. La Du Barry ne voyait rien, ne devinait rien, ne soupçonnait rien, et cet excès de zèle de la part d'Henriette, ne lui semblait qu'une nouvelle preuve de son dévouement.

— Henriette, dit-elle enfin, invite donc Germain à presser les chevaux.

Henriette demeura immobile.

— Pauvre Horace! reprit-elle avec quelque impatience, il m'attend, il m'accuse d'indifférence sans doute!... Pourvu que sa blessure ne l'empêche pas de s'éloigner; car, vois-tu, Henriette, je connais le roi, et il n'est pas certain qu'il ne revienne pas sur sa décision; ou plutôt, qu'on ne lui fasse changer d'avis, et il est important qu'Horace parte au plus tôt; je ne serai tranquille que lorsque je le saurai en Bretagne!...

La comtesse s'arrêta...

Aux dernières lueurs du jour, elle venait d'apercevoir quelques larmes couler silencieusement le long des joues d'Henriette.

Sans savoir pourquoi, elle frisonna.

— Pourquoi pleures-tu, Henriette? lui dit-elle avec une vivacité inquiète, Henriette, pourquoi pleures-tu?...

Henriette ne répondit pas et fondit en larmes.

— Mais que se passe-t-il? s'écria la comtesse, qu'une épouvante sans nom commençait à envahir... tu me fais peur, tu me glaces d'effroi... réponds! réponds! que se passe-t-il?...

— Oh! madame, balbutia Henriette, je vous ai trompée...

— Est-ce d'Horace qu'il s'agit?...

— Oui, madame...

— Serait-il donc parti?...

— Oh! non.

La comtesse saisit violemment les mains de la jeune camériste.

— Parle! lui dit-elle d'une voix que la terreur faisait trembler; je veux tout savoir... Que lui est-il arrivé?...

— Eh bien! dit Henriette, il est blessé...

— Sa blessure est-elle mortelle?

Et comme Henriette hésitait à répondre:

— Parle! mais parle donc! ajouta la comtesse, que je sache tout, je veux tout savoir!...

— Il y a deux heures, répondit Henriette, les médecins désespéraient de ses jours.

La voiture roulait toujours avec rapidité: on n'entendit plus, à partir de ce moment, que le bruit monotone des roues sur le pavé, et la voix criarde du cocher qui aiguillonnait les chevaux.

La comtesse ne pleurait pas; rejetée au fond de la voiture, la tête dans les mains, elle s'abandonnait à un amer sentiment de désespoir. Quelque drame terrible se passait en elle, et les bruits extérieurs étaient sans puissance pour la distraire.

Horace! elle ne voyait plus que lui; Horace l'appelant une dernière fois, Horace mourant seul, loin des soins tendres d'une mère, d'une sœur, ou d'une femme aimée!... Ses mains se crispaient sur son front, sa respiration déchirait sa poitrine, mais ses yeux restaient secs, ses regards fixes.

Henriette fut un instant effrayée de cette affreuse douleur qui ne trouvait pas d'issue, mais elle n'osa parler; elle s'oublia elle-même pour ne songer qu'à sa maîtresse, et dans un moment d'entraînement irréfléchi elle essaya de prendre ses mains, mais la comtesse les retira brusquement.

— Sommes-nous arrivées? demanda-t-elle sèchement à Henriette.

— Nous entrons dans Paris! répondit cette dernière en pleurant.

La comtesse retomba aussitôt dans son attitude désolée, et reprit le cours de sa sombre rêverie.

Cinq minutes après, la voiture s'arrêtait devant la maison de la rue Saint Honoré.

La comtesse retrouva aussitôt l'énergie qui avait paru l'abandonner, elle sauta rapidement

à bas de la voiture, et sans regarder si Henriette la suivait ou non, elle passa la porte cochère et disparut dans l'escalier.

Elle monta ainsi les quatre étages, et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut atteint la porte de la mansarde.

C'était là que devait être Horace. — Elle écouta.

Le plus profond silence régnait dans l'appartement ; à travers les ais mal joints de la porte on distinguait les rayons tremblans d'une lumière mourante.

Elle frappa.

Des pas lents se traînèrent jusqu'à la porte.

— Qui est là ? demanda-t-on à voix basse.

— Ouvrez ! ouvrez ! s'écria la comtesse, c'est moi, moi, Jeanne...

La porte s'ouvrit, et un spectacle singulier s'offrit à son regard. Horace était étendu sans vie sur le lit où la comtesse s'était endormie si souvent autrefois ; une femme habillée de deuil était agenouillée aux pieds du lit, tenant dans ses mains une des mains du jeune comte ; et une lumière qui tremblait au vent de la fenêtre, éclairait faiblement ce lugubre tableau.

La comtesse chancela.

On voulut l'entraîner dans une chambre voisine, mais elle résista à toutes les prières, et après être revenue à elle, elle marcha d'un pas ferme jusqu'au lit.

Alors, comme si son cœur trop plein n'avait attendu que cette affreuse certitude pour déborder, les sanglots jaillirent de sa poitrine, et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux.

Elle resta ainsi longtemps abîmée dans sa douleur, elle pleura amèrement ce dernier amour qui venait de se briser si déplorablement, et s'étonna elle-même de ce solennel désespoir qui s'emparait d'elle avec une telle puissance.

Quand elle se releva, elle avait épuisé tout ce qui lui restait de force, et elle tomba sans mouvement dans les bras d'Angélique de Méranges.

C'est ici que finit notre histoire.

A partir de ce jour, la comtesse ferma prudemment son cœur, et oublia peu à peu, au milieu des étourdissantes saturnales de Versailles, qu'il avait existé un homme du nom d'Horace de Forsauz.

Angélique quitta Paris peu de temps après, et alla se réfugier en Bretagne, dans la famille des Forsauz. Cependant il est un fait que nous devons relater au lecteur.

Après avoir vainement demandé de toutes parts dans Paris, ce que pouvait être devenue Mme de Méranges, Angélique se décida enfin à quitter Paris, et à se réfugier en Bretagne, où Mme de Forsauz l'appelait de toutes ses prières.

Un matin donc, Angélique dans un carrosse et Plantin sur son fidèle coursier, s'acheminèrent sur la route de Bretagne, tous les deux bien diversement, mais bien douloureusement éprouvés !

Le carrosse venait de détourner le chemin, et Plantin l'avait perdu de vue depuis quelques minutes, lorsqu'il vit tout à coup se dresser à ses côtés une vieille femme, les cheveux en désordre, la figure hâlée par le soleil, la pluie et le vent. La vieille femme lui tendit une petite sébile au bout de son bras décharné, et lui cria, d'une voix claire et vibrante :

— *Pour les plaisirs du roi, s'il vous plaît !*

Plantin jeta quelques pièces de monnaie à la vieille folle sans la regarder, et piqua des deux.

La vieille folle était Mme de Méranges !...

PIERRE ZACCONE.

LE CHIFFONNIER

DE PARIS,

DRAME EN CINQ ACTES ET UN PROLOGUE.

(DOUZE TABLEAUX)

PAR M. FELIX PYAT,

REPRÉSENTÉ POUR LA 1re FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-ST-MARTIN, LE 11 MAI 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIECE.

Personnages du Prologue.

JEAN, chiffonnier	MM. FRÉDÉRICK-LEMAITRE.
PIERRE GAROUSSE, idem	JEMMA.
JACQUES DIDIER, garçon de caisse	MERCIER.
Une patrouille de ligne	

Personnages de la Pièce.

LE PÈRE JEAN, chiffonnier	MM. FRÉDÉRICK-LEMAITRE.
PIERRE GAROUSSE, sous le nom du BARON HOFFMAN	JEMMA.
HENRI BERVILLE	CLARENCE.
LE COMTE DE FRINLAIR	L. DECHAMPS.
LOISEAU, avocat	BENJAMIN.
LOURDOIS, journaliste	ALF. ALBERT.
GRIPART, négociant	NÉRAUT.
LAURENT, domestiques du baron Hoffman	TOURNAN.
LOUIS, domestiques du baron Hoffman	GRIMBERT.
UN MAGISTRAT	MULLIN.
UN AGENT DE POLICE	SAINT-AMAND.
UN GARÇON DE RESTAURANT	HENRI.
MARIE DIDIER	Mmes CLARISSE-MIROY.
CLAIRE HOFFMAN, fille du baron Hoffman	D'HARVILLE.
MADAME POTARD, sage-femme	GÉNOT.
TURLURETTE, grisettes, amies de Marie Didier	BOUTIN.
MAZAGRAN, grisettes, amies de Marie Didier	ROSETTE.
LOUISE, grisettes, amies de Marie Didier	CLARA.
PAULINE, grisettes, amies de Marie Didier	JULIETTE.
ROSINE, femme de chambre de Claire	HÉLOÏSE.
UNE SERVANTE de madame Potard	ELÉONORE.
UNE SURVEILLANTE DE SAINT-LAZARE	LOUISA.

Agents de police, gardes municipaux, domestiques, invités.

La scène se passe de nos jours.

Les indications de droite et de gauche sont prises de la salle ; les personnages sont inscrits en tête de chaque scène, dans l'ordre qu'ils occupent.

Prologue.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente le quai d'Austerlitz. Au troisième plan, le parapet traversant le théâtre. A gauche, un poteau avec son réverbère; du même côté, un banc en pierre; un autre à droite. Il fait déjà nuit. Lune d'hiver, qui se voile de temps en temps.

Scène I.

PIERRE GAROUSSE, *puis* JEAN.

GAROUSSE, *assis sur le banc à droite, en habits râpés, restes d'opulence, ayant une hotte neuve et une lanterne à côté de lui,*

Oui, assez de souffrance comme ça... cette misère, cette hotte, ces guenilles... c'est infâme, immonde, impossible. Je ne peux pas m'y faire, après la vie que j'ai menée; je n'en veux plus... mieux vaut la mort!... (*Il se débarrasse de sa hotte et la jette ainsi que son crochet.*)

JEAN, *en dehors chantant.*

Vive le vin!
Vive ce jus divin!
Je veux jusqu'à la fin
Qu'il égaye ma vie...

(*Il entre par la gauche le long du parapet, avec un sac au lieu de hotte, coiffé d'un bonnet de police, crotté, mouillé, déchiré, et trébuchant comme un homme ivre qu'il est.*)

C'est drôle! on dit qu'un verre de vin soutient! en voilà plus de trente que je bois, et je ne peux pas me tenir; un enfant me jetterait par terre... Je n'ai pas assez bu, c'est sûr.

GAROUSSE.

Allons!... finissons!... (*Il monte sur le parapet du quai et va pour se jeter à l'eau.*)

JEAN, *qui est arrivé jusqu'à lui, le prenant à bras le corps et l'arrêtant.*

Eh! bien! l'ami, qu'est-ce que c'est? Où vas-tu donc?

GAROUSSE.

A l'eau.

JEAN.

C'est comme ça que tu te liquides... L'homme n'est pas un canard.

GAROUSSE.

Laisse moi, j'ai assez de la vie. J'aime mieux mourir d'un coup, que de faim tous les jours...

JEAN.

De quoi? de quoi? on ne meurt que de soif... viens boire!

GAROUSSE, *se débattant.*

Non, non, laisse-moi, te dis-je, c'est mon idée, je suis las de souffrir.

JEAN, *l'arrêtant et l'amenant sur le devant de la scène.*

La, la! voyons, conte-moi tes peines... Qu'est ce qui te gêne? la misère, n'est-ce pas?... si ce n'est que ça, je vais te guérir, moi, j'ai la recette... mais ce n'est pas l'eau, d'abord; au contraire, c'est le vin. (*Il chante:*)

A tous les maux c'est le remède, etc.

Sois tranquille... il y a de l'espoir encore... tu n'es pas enragé, puisque tu allais te jeter à l'eau; change seulement de liquide, et, si je ne te sauve pas, nous mourrons ensemble.

GAROUSSE, *s'asseyant à gauche.*

Allons, quand il aura fini...

JEAN.

Quand on a du chagrin, mon cher, il faut délayer ça, il faut boire...mais de l'infusion à douze, de la tisane à Noé, potion calmante! Vois-tu, j'ai passé par là, je m'y connais... Moi aussi, j'étais né pour avoir vingt mille livres de rente, pour me désespérer et me suicider. Eh bien!... j'ai bu, et j'ai été sauvé. Quand j'ai bu, c'est fini de la misère! je suis plus riche, plus content, plus heureux qu'un marchand de vins en gros! Je vois tout en beau, quoi! tout roses et rubis; mes chiffons deviennent des velours, mes os des ivoires, ma ferraille des lingots, mon sac de toile une hotte d'osier... (*Il se trouve près de la hotte.*) Ah ça! mais, tu as une hotte, toi... Plus que ça de luxe!... une hotte neuve, encore... Aristocrate! Et ça se plaint!... En voilà un gueux, qui a une hotte et qui veut se tuer! Qu'est-ce qu'il faut donc encore à monsieur? de la bougie peut-être pour éclairer sa lanterne, et un crochet de plaqué pour ramasser ses rentes?... et l'hôtel de la Monnaie par-dessus le marché?... Qu'est-ce que je dirai donc, moi qui n'ai qu'un sac... et un sac hors d'âge... La soif m'étrangle, je ne comprends pas qu'on puisse se tuer, et se tuer par l'eau,

encore... quand on a le petit blanc, le gros bleu, le trois six, le casse-gueule, le fil-en-quatre, le Paul Niquet, toutes les consolations de la vie. Va, tu es un ingrat envers le Créateur! Fais comme moi, je te dis, prends le bon parti, bois... bois à crédit, au comptant, comme tu pourras, mais bois toujours, tu ne penseras plus à rien... Moi qui te parle, avec dix sous d'eau-de vie dans le ventre, ma chique aux dents, la terre ne peut plus me porter; il n'y a plus de pavé que pour moi... et je n'en ai pas assez, je marche en large d'un bout à l'autre de la rue, je ricoche comme un obus, je suis l'égal d'un boulet... un mur n'est pas mon maître... je coudoierais un fiacre, j'accrocherais un municipal, je renverserais la colonne... Je ne connais plus rien, ni barres, ni bornes, ni chagrin, ni tourment...rien du tout... je vis alors comme j'ai bu, à plein bord, et je chante à tue-tête :

Vive le vin!
Vive ce jus divin!

GAROUSSE.

C'est là son suicide, j'aime mieux le mien; chacun son goût; j'aime mieux me noyer que de me soûler; laisse-moi mourir! (*Il fait un mouvement vers le parapet.*)

JEAN, *le retenant.*

Entêté! mourir! quels principes! Parole d'honneur, il me fait de la peine... mourir; mais c'est défendu... et ton devoir de chrétien?... de citoyen?...

GAROUSSE. *vivement et le repoussant avec force.*

Allons, tu m'ennuies.

JEAN, *cherchant dans son sac.*

Ah! monsieur aime mieux se tuer que de se soûler!... Pas gêné, l'ami, à votre aise, et tant pis pour vous!... Vous serez traité comme vous le méritez... D'abord, on exposera votre corps à la morgue jusqu'à ce qu'on vienne, ou plutôt qu'on ne vienne pas le réclamer... Et puis, on mettra votre nom dans les journaux avec toutes sortes de réflexions désagréables, et ça sera bien fait. J'ai justement là, dans mon sac, un morceau de journal, que je viens de ramasser, contre le suicide...

GAROUSSE, *à part.*

Allons, patience jusqu'au bout!

JEAN, *cherchant dans son sac.*

Ah! dame! ça raisonne un peu mieux que moi... Attends!... Garçon, le journal!

GAROUSSE, *à part.*

Voyons la morale d'en haut après celle d'en bas!...

JEAN, *tirant de son sac un morceau de journal.*

Tiens! (*Il prend la lanterne qui est près du banc et la lui donne.*) Tiens bien ton lustre... et écoute-moi ça... Vois si tu veux mériter une épitaphe dans ce goût-là! (*Il lit.*) « Encore un suicide!... » Mouche-toi, je n'y vois pas... (*Il mouche la mèche de la lanterne et continue de lire.*) « Un jeune homme vient d'être retiré mort de la Seine; une lettre trouvée sur lui prouve que c'est encore un fou qui n'a pu supporter l'obscurité et la misère... Il n'y a pas de plus grand crime contre la religion et contre la société que le suicide, ce fils de la paresse et de l'orgueil!... Le suicide est pire que l'assassinat, c'est l'assassinat sans danger; l'homme qui le commet est un coupable sans courage: c'est le soldat qui déserte son poste, le marchand de vin, (*Se reprenant.*) non, il n'y a pas de vin... (*Continuant.*) le marchand qui fait banqueroute; c'est tout ce qui est lâche et honteux... » et patati, patata. Oui, comme qui dirait le camarade qui ne vide pas son verre... un fainéant, un propre à rien, un maladroit... C'est... ma foi, c'est déchiré... La suite au prochain numéro. Hein?... qu'en dis-tu?... Comme c'est touché!... (*Il lui donne le journal.*) Qu'as-tu à répondre, mon vieux? Tue-toi maintenant, si tu veux! Hum!... la lecture du journal m'a altéré; moi, je vas boire. Adieu! (*Fausse sortie: il pique un chiffon qui se trouve près du parapet.*)

GAROUSSE, *s'asseyant à droite.*

Ah! c'est ainsi que le monde traite ceux qui veulent bien le débarrasser d'eux, qui préfèrent le suicide au vice ou au crime pour sortir de la misère!

JEAN.

Dis donc, si tu veux toujours te tuer, je retiens ta botte; il ne me manque que ça pour enfoncer Crésus. (*Il sort par la droite en chantant:*

Vive le vin!
Vive ce jus divin!

Scène II.

GAROUSSE, *seul. Avec agitation, tenant le journal et relisant les derniers mots.*

« C'est tout ce qui est lâche et honteux!... » (*Se levant.*) Eh bien! non, je ne me tuerai pas... je ne me soûlerai pas non plus... non, non, je ne me roulerai pas vivant dans la boue; non, je ne serai pas traîné mort sur la claie des journaux... Si j'y suis, je ferai peur; j'aime mieux faire peur que honte ou pitié... Va donc cette fois pour le suicide, mais le suicide par le bourreau! Oui... malheur, malheur...non plus à moi seulement, mais aussi malheur aux autres!... (*Regardant vers la gauche.*) Quelqu'un!...

Scène III.

GAROUSSE, DIDIER, *garçon de caisse.*

DIDIER, *entrant avec une sacoche sur son dos et un portefeuille dans sa poche de devant.*

Je me suis attardé, doublons le pas.

GAROUSSE, *voyant Didier et allant sur lui.*

Allons, c'en est fait... De l'argent! de l'argent!... (*Il le frappe à la tête d'un coup de crochet.*)

DIDIER, *tombant à la renverse.*

Au secours ! à moi ! *(Garousse veut lui prendre la sacoche et le portefeuille, que Didier défend de ses dernières forces et de ses derniers cris.)*

Scène IV.

LES MÊMES, JEAN, *accourant clopin-clopant.*

JEAN.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est là bas ? (*Voyant la lutte et jetant son sac pour aller plus vite :*) Ah ! brigand ! ah ! voleur ! déshonorer l'état !.. Au secours ! (*Il veut arrêter Garousse.*)

GAROUSSE, *le prenant au collet.*

Te tairas-tu, misérable !... (*D'un violent effort il le jette à terre à côté de Didier.*)

JEAN.

Ah ! quelle poigne ! quel coup !

GAROUSSE, *emportant la sacoche et les billets du portefeuille qui reste attaché au côté de Didier.*

Et maintenant, j'ai de quoi vivre, et je vivrai ! (*Il sort par la gauche.*)

Scène V.

DIDIER, JEAN.

JEAN, *se relevant.*

Bon Dieu, quel coup ! quelle poigne ! me voilà dégrisé !...

DIDIER, *d'une voix mourante.*

Ma femme ! mon enfant !...

JEAN, *allant à lui.*

Ah ! pauvre homme, sa femme, son enfant ! ça fend le cœur !... Sois tranquille, va, quelque bonne âme s'en chargera peut-être... moi je ferai du moins ce que je pourrai... Ton nom ?

DIDIER.

Tiens ! (*Il lui tend son portefeuille et meurt.*)

JEAN, *prenant le portefeuille et lisant.*

« Jacques Didier !... » *Voyant Didier mort.*) Et il l'a tué le scélérat, un pauvre diable d'homme du peuple comme lui ; est-il Dieu possible que nous nous mangions ainsi les uns les autres ?... Nous sommes pires que les loups... Ah ! le gueux, c'était bien la peine de l'empêcher de se tuer, pour qu'il en tue un autre !... Mais c'est ma faute aussi, moi, voilà ce que c'est que d'être soûl !... je l'aurais laissé se noyer, le brigand... il aurait été si bien au fond ; ou du moins j'aurais sauvé l'autre !... j'aurais eu de la force, des bras, des jambes... C'est ma faute, ma faute !... maudit vin !... je ne me soûlerai plus... Oh ! non, non, je ne boirai plus !... je le jure ici sur le corps de ce pauvre homme !... Ne restons pas là... on ne gagne jamais rien où il y a un mort... Et mon sac !... (*Il cherche son sac et heurte la hotte de Garousse.*) Sa hotte, une hotte toute neuve encore !... Et voler avec ça !... En voilà un gredin qui avait du vice ! Si jamais je le retrouve !... (*Il endosse la hotte.*) Il ne méritait pas même le sac, si ce n'est pour le mettre dedans ! (*Il met le sac dans la hotte.*) On vient... filons ! (*Il souffle sa lanterne et sort à droite en courant. Au même instant une patrouille débouche de gauche et apercevant Jacques Didier va vers lui.*) — *Rideau.*

ACTE I.

DEUXIEME TABLEAU.

Vingt ans après.

Le théâtre représente une chambre et un grenier séparés par un petit palier. Le grenier se trouve élevé du théâtre à la hauteur de deux mètres. Au-dessous est une balustrade où vient finir le grand escalier. Sur le palier, à gauche, un petit escalier qui conduit au grenier. Sur ce même palier, à droite et de plein pied, une porte donnant dans la chambre de Marie (intérieur très propre). Dans cette chambre, au fond et au milieu, une fenêtre avec rideaux ; à droite, dans le coin, une porte donnant dans un cabinet. Du même côté, en avant, une commode avec une glace et une image de sainteté ; sur la commode, un pot avec sa cuvette, entre deux autres petits pots de fleurs. Au milieu de la chambre, une petite table à ouvrage, une lampe en cuivre allumée, boîte, fil, ciseaux, morceaux d'étoffes, dentelle noire, chaise auprès de la table. A droite de la fenêtre, un poêle avec son tuyau qui aboutit dans le mur. A gauche de la fenêtre, un porte-manteau où sont accrochées plusieurs robes ; plus loin, des gravures de modes. A terre, près de la porte du cabinet, un rechaud et un panier à charbon. — Dans le grenier, sur le devant à gauche, une petite table sur laquelle sont posés la lanterne, un chandelier en fer, un bol, un pot à l'eau ébréchés ; du même côté, sur le mur, un morceau de glace. Près de la table, un vieux tabouret. A droite, près de la muraille, une vieille chaise ; puis la hotte, celle du Prologue, sale, brisée, avec le crochet dedans. Au fond, à gauche, une vieille couverture qui pend et qui cache le lit. Intérieur pauvre, délabré, noir, éclairé seulement par un petit châssis. — Nuit de carnaval.

Scène I.

MARIE, *seule, simplement vêtue, assise à la table et travaillant à une robe de satin rose, recouverte de dentelles noires.*

LE PÈRE JEAN, *seul, couché tout habillé, se trouvant caché par la couverture. Au lever du rideau on entend sonner la demie.*

MARIE.

Onze heures et demie !... mes yeux, mes mains se lassent ; je ne peux tenir mon aiguille... je suis tout abattue et je ne sais pourquoi j'ai envie de pleurer ! Allons, allons, il faut achever mon ouvrage... il faut rendre cette robe demain matin de bonne heure... Mon feu s'éteint, ma lampe baisse... qu'il fait sombre,

qu'il fait froid !... Oh ! que les morts doivent avoir froid dans la terre !... Que je suis sotte ! ils sont moins mal que les vivants !... je voudrais être morte, comme mes pauvres parents... Ne suis-je pas seule déjà, comme si j'étais enterrée ? et avec ça... travail et misère par-dessus le marché ! Quelle robe !... elle n'en finit pas... Oh ! si seulement ma mère était là, avec moi, j'aurais encore du courage ! Elle me donnait du moins, en m'embrassant matin et soir, la force de travailler, quand je travaillais pour deux, de gagner le pain de la journée, quand nous étions deux à le manger. Mais depuis que je suis seule sur la terre, je n'ai plus le cœur de vivre... je ne peux pas même achever cette robe aujourd'hui !... Maudit fil qui casse toujours... Au fait, que suis-je et que serai je ? Quel présent et quel avenir ! (*Elle reprend une aiguillée de fil.*) De la veille, de la peine dans les moments de presse ; la gêne dans la morte saison ; et toujours toute seule ! Voilà mon sort !... Oui, oui, toujours le besoin, la fatigue et l'ennui... Ah ! je voudrais aller rejoindre ma mère, je voudrais mourir !... (*Pendant ces tristes réflexions, elle a achevé la robe.*) Enfin, la robe est faite, ce n'est pas dommage !... (*Elle pique son aiguille sur sa pelote, quitte son dé et se lève, puis pose la lampe sur la commode et ôte sa robe.*) Voyons, essayons-la pour voir si elle va bien !... (*Elle met la robe rose et se regarde dans la glace avec un certain contentement, puis avec regret et désir à la fois.*) Heureuse femme qui la portera ! le mal pour moi, le plaisir pour elle ; elle sera fêtée, remarquée avec cette robe !... Cela me va bien aussi... (*Soupirant.*) Mais à quoi bon ? à quoi me sert-il d'être jeune et belle ?... Pour vivre seule, toujours seule, dans un coin, à l'abandon. Ne serai-je pas toujours pauvre ? Aurai-je jamais seulement une pareille robe à moi ?... (*Elle se regarde encore.*) C'est singulier, en me regardant, je finirais par le croire... mon miroir le dit... le menteur !... (*Avec complaisance.*) Mais oui, je porterais le satin tout comme une autre !... Que me faudrait-il encore avec cette robe rose ?... un beau collier de perles blanches ; puis des cheveux à l'anglaise et tressés en couronne par derrière ! ... Je serais vraiment bien comme ça ; puis, quand je serais arrangée ainsi, il me faudrait une voiture à deux chevaux, pour aller en soirée ; non, au spectacle ; non, au bal... (*Elle saute de joie.*) Là, j'aurais des adorateurs qui m'admireraient, qui diraient tout bas : La jolie personne ! et moi je passerais sans faire semblant d'entendre, et entendant tout... Puis un beau jeune homme m'invitera à danser : puis il m'aime, m'épouse, et nous vivons longtemps heureux, heureux !... Oh ! que je suis folle !... Il y en a pourtant qui ont tous ces bonheurs-là ! mais moi, je mourrai sans les connaître. (*Elle entend au dehors les cris, les chants, tous les bruits du carnaval !*) Oh ! le bal, le bal masqué que je n'ai jamais vu, la musique, la danse, les amusements des autres ! Mais à quoi vais-je penser ce soir ? ces chants me font perdre la tête... Non, non, tous ces plaisirs ne sont pas faits pour moi. Pour moi,... travail,... douleur,... et puis mourir ! (*Elle jette un dernier regard dans la glace et soupire.*)

Scène II.

MARIE, MAZAGRAN, TURLURETTE, PAULINE, LOUISE. *Elles sont déguisées en hussards, débardeurs, etc.*

MAZAGRAN, *entrant avec les jeunes filles et surprenant Marie encore habillée devant le miroir.*

Habillée à cette heure !... et grande tenue !

TURLURETTE.

Ah ! sournoise, on t'y prend !

PAULINE.

Tu te décides donc à faire comme nous ?...

LOUISE.

Tu viens donc avec nous ?...

MARIE, *honteuse.*

Non, j'essayais cette robe que je finis.

MAZAGRAN.

Tu l'as ! garde-la...

PAULINE.

Oui, pour une fois !

LOUISE.

Elle te va bien...

TURLURETTE.

Très-bien !

MAZAGRAN.

Un peu montante... c'est égal... viens tout de même...

MARIE.

Mais elle n'est pas à moi, vous dis-je.

MAZAGRAN.

Il y a assez longtemps que tu en fais pour les autres, tu peux bien en porter une aujourd'hui.

TOUTES.

Oui... oui...

MAZAGRAN.

D'ailleurs, c'est dans l'intérêt de la pratique ; tu verras mieux les défauts à l'essai.

PAULINE.

Certainement !

LOUISE.

Elle a raison !...

TURLURETTE.

Sans doute...

MAZAGRAN.

Et puis, au diable la gêne !... Tout est permis en carnaval, le carême est assez long. Viens avec nous à l'Opéra !

MARIE.

A l'Opéra !...

MAZAGRAN.

A l'Opéra ! Après le bal... nous souperons à la Maison d'or, c'est ça qui est bon genre ! nous mangerons du homard !

LOUISE.

Et des glaces.

PAULINE.

Et de la tête de veau.

TURLURETTE.

Et des pieds de mouton...

TOUTES, *entourant Marie.*

Allons ! allons à l'Opéra !

MARIE.

Ah ! ça doit être bien beau, l'Opéra ! mais je n'ose...

MAZAGRAN.

Qui t'en empêche ? pauvre voisine, tu meurs d'ennui, nous voulons te distraire ; tu ne peux pas toujours travailler, il faut bien rire un peu... Comme nous allons nous amuser... cent musiciens, mille danseurs, le bruit, la foule, le lustre et les rafraîchissements... Allons ! cette fois, c'est dit, nous t'emmenons... n'aie pas peur, nous te ramènerons et dans ta robe.

MARIE, *décidée.*

Va pour la robe !...

TOUTES, *avec joie.*

Allons donc !

MARIE.

Mais je n'ai pas de coiffure...

MAZAGRAN.

Ah ! oui, et une femme sans coiffe, soldat sans armes ; mais tiens, avec le reste de la dentelle nous allons te faire un camail, vite, vite, à l'œuvre !

TOUTES.

A l'œuvre !

MAZAGRAN,

Tu vas voir comme nous allons t'expédier ça... en amies ! (*Mazagran et les autres, qui médisaient du travail tout à l'heure, se mettent à l'ouvrage avec une merveilleuse activité, et terminent un capuchon de dentelle en un clin d'œil.*)

MARIE.

Quelle ardeur ! Ce que c'est que de travailler pour le plaisir !

TOUTES LES GRISETTES.

AIR : *La rifla, fla, fla.*

Vive l'Opéra ! vive l'Opéra !
La rifla, fla, fla.
Vive l'Opéra ! vive l'Opéra !
Le bonheur est là.

PAULINE, *improvisant tout en travaillant.*

Napoléon Musard
Et son ami Chicard
Commencent sans retard,
A minuit moins un quart.

TOUTES.

Vive l'Opéra, etc.

LOUISE, *même jeu.*

Ainsi dépêchons-nous !
Hussards et tourlourous !
Que l'emp'reur dise à tous :
" Je suis content de vous. "

TOUTES.

Vive l'Opéra ! etc.

MAZAGRAN, *même jeu.*

Au bal de l'Opéra,
Le jour du mardi gras,
Le dernier des soldats
Meurt et ne se rend pas !

TOUTES.

Vive l'Opéra ! etc.

(*Après le cœur elles se lèvent en disant :* Ah ! c'est fini !...)

MAZAGRAN, *lui mettant le capuchon.*

Quelle tournure ! hein ! qu'en dis-tu ?... Comme ça lui va !

TOUTES.

Est-elle gentille !

MAZAGRAN.

Tu seras la mieux coiffée du bal... Elle nous enfoncera toutes !...

MARIE, *étourdie.*

Ah ! que vais-je faire !... je suis folle !

MAZAGRAN, *ouvrant la porte avec un geste militaire.*

Attention ! garde à *vos !...* Pas accéléré... *arche...* (*Elles sortent en riant et chantant.*)

Vive l'Opéra ! etc.

Scène III.

JEAN, *grisonnant et propre, réveillé par le chant et allumant sa lanterne.*

Oh ! oh ! le faubourg est en train ce soir. Allons, chiffonniers, amoureux, la nuit est notre journée, à nous, journée de plaisir pour les uns, de peine pour les autres !... à l'ouvrage ! (*Prenant sa hotte.*) Diable ! elle est un peu faite... elle en demande bientôt une autre... il y a près de vingt ans qu'elle me sert ; oui, depuis le jour où j'ai promis à ce pauvre Didier de veiller sur sa fille... Allons travailler. (*Entendant chanter encore, il endosse sa hotte et descend de sa mansarde.*) Quel sabbat ! Ah ! c'est le mardi gras. Voilà mon domino, à moi... (*Il montre sa hotte. Prêtant l'oreille à la porte de Marie.*) Chère petite voisine... elle dort sans doute, car sa journée est finie, quand la mienne commence... (*Faisant le signe de lui parler.*) Bonsoir... bonsoir... (*Il descend le grand escalier à la balustrade.*)

TROISIEME TABLEAU.

Un cabinet de la Maison dorée.

Au fond, de chaque côté, fenêtres. Au milieu, une cheminée, glaces, pendules, candélabres, garde-feu, chaises devant la cheminée. A droite, un divan; une porte au premier plan, du même côté. A gauche, une table servie, éclairée par des bougies. Au lever du rideau, Henri est assis près de la cheminée, un journal à la main, Gripart, sur le divan, Lourdois à gauche de la table, Loiseau, à droite, le comte de Frinlair de bout.

Scène IV.

HENRI BERVILLE, *mise de bon goût;* LE COMTE DE FRINLAIR, *en costume bourgeois, fort élégant;* LOISEAU, LOURDOIS, *déguisés;* UN GARÇON DE RESTAURANT.

LOISEAU, *appelant.*

Garçon, la carte!

LOURDOIS, *même jeu.*

Garçon, du papier!

GRIPART, *même jeu.*

Garçon, des cartes!

FRINLAIR, *même jeu.*

Garçon, des cigares!

LE GARÇON *est entré.*

Voilà, voilà, messieurs! (*Il apporte les objets demandés.*)

LOISEAU.

Des huîtres, d'abord.

LOURDOIS, *à Loiseau.*

C'est ça!... rédige la carte, et passe-moi le reste de la feuille, que je fasse mon journal avec le papier du restaurant.

LOISEAU.

Lequel de tes journaux fais-tu donc à cette heure?

LOURDOIS, *pernant du papier que lui passe Loiseau.*

Le *Journal des Demoiselles*... J'ai deux articles à faire: l'un sur la modestie, l'autre sur les confitures. Si encore nos dames de chez Musard étaient arrivées, ces collaborateurs-là me donneraient des idées, du moins pour le dernier.

LOISEAU.

Sur la modestie?

LOURDOIS.

Non, sur les confitures... (*On rit.*)

GRIPART, *un jeu de cartes en main, et se levant.*

En attendant, nous autres, une partie de lansquenet.

FRINLAIR, *faisant de l'absinthe.*

J'aimerais mieux une partie de cheval; il fait nuit, il tombe du verglas; je parie cinquante louis que je vais maintenant de Paris à Saint Cloud à reculons, en une heure et demie. Henri, pariez-vous?

HENRI.

Non.

GRIPART, *allant à Henri.*

Jouez-vous, Henri?

HENRI.

Non.

LOISEAU.

Quel vin veux-tu?

HENRI.

Je n'ai pas soif.

LOISEAU.

Aimes-tu... le filet? (*Il écrit sur la carte.*)

HENRI.

Je n'ai pas faim.

LOURDOIS.

Henri, mon bonhomme, qu'as-tu donc?

HENRI.

Je m'ennuie.

LOURDOIS.

Tu t'ennuies. Ah! bien, alors fais mes articles. C'est homœopathique, ça te guérira; j'en suis à la modestie d'abricot et aux confitures de Ninon... (*On rit.*) aux confitures d'abricot, veux-je dire... diable, je mêle tout ça...

LOISEAU.

Quelle... marmelade!... (*Il écrit sur la carte. On rit.*) Je ne connais pas d'homme qui ait le plaisir plus triste que cet Henri.

FRINLAIR, *avec intention.*

Ah! dame! à la veille de se marier, il y a de quoi; vous en savez quelque chose, vous autres maris!

LOISEAU.

Mais non, je l'ai toujours vu... croûte aux champignons! (*Il écrit sur la carte. On rit.*)

HENRI.

Que voulez vous? tous vos bals m'assomment. Ça vous amuse, vous! moi, ça me rend triste comme un bonnet de nuit.

LOISEAU.

Allons bon! le voilà encore à l'état de Werther!... Il rumine quelque Charlotte... russe. (*Il écrit sur la carte. On rit.*)

HENRI.

Oui, bals d'Opéra, bals du monde, tous vrais bazars de femmes et d'hommes à vendre, où les honnêtes filles viennent chercher un mari qu'elles paient, et les autres un amant qui les paie... C'est gai comme une foire...

LOISEAU.

Soit, mais le souper... Allons, mets-toi à table au moins! Avale ta tristesse!

HENRI.

Bah! je suis dégoûté de tout... même de tes bons mots... (*Il jette son cigare et se lève.*) Heu-

reusement que je vais me marier, c'est une manière de se suicider ! (*Il s'assied à droite de la table.*)

LOISEAU.

Mais c'est sérieux, parole d'honneur ! il va mourir... Garçon ! le potage !

GRIPART.

Et à table ! ça fera venir les dames.

LOURDOIS.

Comment ? toi si caressé, si mijoté, si bichonné des femmes et de la Providence, qui as tout pour toi, jeunesse et richesse ; toi, la clef des cœurs, la fleur des pois... et des fèves... (*Le garçon apporte le potage.*)

LOISEAU.

Tiens, j'oubliais les légumes ! (*On rit.*)

HENRI.

Eh bien ! oui, j'ai tout ! et je n'ai rien... J'ai vécu grandement, richement, c'est vrai, grâce à mon tuteur, qui m'a laissé maître de ma conduite et de mon argent... J'ai couru comme un fou, comme vous tous, après le bonheur, après l'amour !... et je me suis trompé comme vous... j'ai pris le plaisir pour l'un, la volupté pour l'autre... Les femmes, le vin, le jeu, les chevaux, le possible et l'impossible, j'ai tout épuisé, tout... jusqu'au duel, jusqu'à la guerre (je me suis battu avec amis et ennemis à Paris et à Alger)... J'ai vidé le fond du verre, et je n'y ai trouvé enfin qu'amertume et lie, ennui, dégoût, et même, riez si vous voulez, remords !... et tout blasé qu'est ce cœur, j'y sens toujours un vide, un besoin... de Tantale... Oui, j'ai faim, j'ai soif encore de cet amour, de ce bonheur dont je n'ai pu me rassasier !

LOISEAU.

Garçon !... deux roastbeefs pour un ! (*On rit.*)

LOURDOIS.

Combien cette tirade-là pour mon journal ?... On écrit ces choses-là tout au plus, mon cher, on ne les parle pas... ici surtout ! Vide de cœur... allons donc !.... d'estomac... bien... Qu'est-ce qui a un cœur ?... Soif d'amour !... faim de bonheur !... quel poëte !... ça se calmera après souper. (*Le garçon sert.*)

HENRI.

Non, je suis un homme mort ; je peux bien manger et boire encore... autant que vous, parbleu ! mais je vous le dis, c'est un cadavre qui boit et qui mange ; la mort est au cœur... La vie, la seule et vraie vie, c'est l'amour... et l'amour n'est plus pour nous... c'est là notre punition et sa vengeance ! Nous ne pouvons plus trouver une femme qui nous donne le bonheur au lieu de nous le vendre, qui nous rende la vie que nous n'avons plus !... Ce n'est pas au bal, du moins, que je trouverai cette femme-là... et c'est pourquoi j'ai le bal triste.

LOURDOIS.

Aussi, fais comme moi ; quand j'entre au bal, je laisse toujours mon cœur au bureau avec ma canne, pour les reprendre en sortant.

LOISEAU.

Et moi, je mets mon cœur dans mon verre, j'aime mieux les vieux vins que les jeunes filles ! Garçon, le bordeaux !

FRINLAIR.

L'un n'empêche pas l'autre... ça va bien de front, mais ça ne vaut pas le cheval !... Ah çà, mais vous, monsieur Henri Berville... (*Avec une intention très-marquée.*) est-ce que vous n'aimez pas au moins votre riche fiancée, mademoiselle Claire Hoffmann ?... (*Le garçon apporte le bordeaux.*)

HENRI.

Je l'épouse !... C'est une belle et aimable femme sans doute, pour ceux qui veulent, comme vous, comte de Frinlair, les grands airs et la fierté ; je conçois, sans le ressentir, l'amour platonique qu'elle vous inspire, dit-on. Oh ! ne soyez pas jaloux !... Pour moi, c'est ce que le négociant Gripart appelle un capital ; c'est une affaire, ou plutôt c'est une fin ; oui, c'est pour en finir que je me marie... Après le mardi gras, le mercredi des cendres ! Désormais je ne vivrai plus que pour l'argent... Je vais devenir Hoffmann et compagnie, je serai la compagnie... avec du ventre... j'engraisserai, je traiterai les gens comme des chiffres... je serai électeur, éligible, homme à cordons et à bandelettes, décoré et embaumé ! Dites, dites sur moi la prière des morts et versez le vin en guise d'eau lustrale ; enterrez-moi, mariez-moi !... C'est pour me rendre les derniers devoirs que je vous ai réunis. Buvons ! buvons ! à mort ! c'est le souper des funérailles antiques, mon dernier souper de garçon !

TOUS, *trinquant.*

A ses funérailles !

Scène V.

LES MEMES, MAZAGRAN, *puis* MARIE *masquée*, PAULINE, LOUISE, TURLURETTE.

TOUS.

Ah ! Mazagran ! enfin !

MAZAGRAN.

A table déjà !... sans nous attendre !... c'est du propre... Entrez, mesdames !... et vite ! (*Marie et les jeunes filles entrent, et s'asseyent à table, Mazagran, regardant sur la table.*) Les monstres ont déjà avalé le potage !... C'est une horreur ! réparons le temps perdu ! rattrapons ! les avant le champagne. (*Loiseau sur le devant tournant le dos au public, Marie à sa droite faisant face au public ; au-dessus Frinlair, Mazagran à sa droite ; Lourdois dans le bout, Turlurette à sa droite ; puis Gripart, Louise à sa droite ; Henri sur le devant tenant le journal.*

LOUISE, *à Mazagran.*

J'ai une soif !

TURLURETTE.

J'ai une faim !

PAULINE.

J'ai soif et faim...

MAZAGRAN.

Et moi donc, j'ai les talons dans l'estomac.

LOURDOIS, *à Mazagran.*

Oui, mange et bois, ma chère, tu as besoin de t'étourdir; décidément ce scélérat d'Henri te trompe, il te quitte.

MAZAGRAN.

Il m'aurait bien plus trompée s'il ne m'eût pas quittée. (*On rit.*) Il passe, il trépasse à l'état de mari, quoi! Je suis veuve, et qui dit veuve, dit libre!... après mon deuil, dans un mois, je me renchaîne... pour un bonheur de trois, six, neuf, à volonté... Passez-moi les cornichons!

PAULINE.

Trois, six, neuf, c'est un peu long, ma chère!

LOUISE.

Oh! c'est résiliable!

TURLURETTE.

Et sans frais.

MAZAGRAN.

Hé! là-bas, Henri, venez donc nous verser à boire. Parce que vous êtes défunt, mon cher, ce n'est pas une raison pour faire mourir les autres de soif! (*Elle passe près d'Henri, qui ne lui répond pas.*) Quel catafalque!... (*A Marie.*) Qu'est ce que tu dis de ce souper-là, Marie?...

MARIE.

Oh! chut, tais-toi, je suis éblouie, étourdie; ces lumières, ce bruit, le bal! Oh! ne m'interroge pas!

GRIPART.

Quelle est cette belle inconnue?

LOISEAU.

Elle ne mange pas!

LOURDOIS.

Elle ne boit pas!

FRINLAIR.

Elle ne parle pas! C'est un objet d'art... Ah çà, la belle, pourquoi diable êtes-vous si réservée et si masquée?

TOUT LE MONDE, *excepté Henri.*

Oui, oui.

FRINLAIR.

Etes-vous de marbre, êtes-vous de carton-pierre? ou bien est-ce une surprise, une surprise agréable que vous nous gardez pour le dessert?

HENRI.

Cette jeune fille est triste sans doute parce qu'elle est au milieu de vos folies, masquée parce que vous êtes découverts, (*Se levant.*) vous, l'homme-cheval, (*On rit.*) vous, Lourdois, gros Silène, (*Même jeu.*) vous, Loiseau, avec vos yeux de satyre, (*Idem.*) vous, Gripart, avec vos mains de râteau; parce qu'elle nous voit tous enfin tels que nous sommes, et qu'elle a peur de nous.

FRINLAIR, *se levant.*

Oh! nous la dresserons bien. Quand on a élevé miss Annette, le rétif ne fait pas peur. (*A Marie qui est restée masquée.*) Voyons ce pied... et ce cou... et cette tête... (*Il lui enlève son masque.*) La vue n'en coûte rien.

MARIE, *stupéfaite.*

On mon Dieu! où suis-je? (*Elle se lève et se cache la tête dans ses mains.*)

HENRI, *à part.*

Pauvre fille!

FRINLAIR.

C'est pur sang!... parole d'honneur!... C'est beau, c'est fin, c'est neuf, comme Suava, une vraie pouliche de race.

HENRI, *frappé de la beauté pudique de Marie.*

Oh! assez, assez, monsieur le comte, vous vous conduisez ici comme un maquignon.

FRINLAIR, *allant à gauche et d'un air moqueur.*

Et vous sans doute comme un chevalier. Voyons donc! (*Il veut embrasser Marie, qui recule.*)

HENRI, *se rapprochant.*

Ah! centaure que vous êtes, maltraiter une femme! Mais votre mère n'est donc pas une femme? Laissez cette jeune fille... je vous l'ordonne. (*En voulant protéger Marie, il lui déchire la dentelle de sa robe, à partir de la taille jusqu'en bas.*)

MARIE.

Ah! mon Dieu, qu'ai-je fait!... Pourquoi, suis-je venue là? (*Elle se sauve avec horreur.*)

MAZAGRAN, *l'arrêtant.*

Marie! Marie!

MARIE.

Oh! laisse-moi, tu m'as perdue! (*Elle sort.*)

MAZAGRAN.

Perdue! pauvre robe! (*On rit.*)

Scène VI.

LES MEMES, *moins* MARIE.

HENRI, *s'adressant à Frinlair.*

Ah! vous voilà content! vous voilà fier! vous faites fuir les femmes, monsieur; c'est là tout votre courage, sans doute?

FRINLAIR, *à part.*

Ma vengeance enfin! (*A Henri.*) Vous allez retirer cette offense, j'espère?

HENRI.

Je ne reprends jamais ce que je jette.

FRINLAIR.

C'est donc à moi de le relever comme il convient.

HENRI.

A votre aise!

FRINLAIR.

Vous savez à quoi vous engagent ces paroles?

HENRI.

A tout ce qu'il vous plaira.

FRINLAIR.

Soyez donc prêt au jour.

HENRI.

Quand vous voudrez!

LOISEAU *se levant avec les autres.*

Ah! messieurs, pour une grisette! (*Henri prend son manteau et sort.*)

TOUS.

Oui, oui, pour une grisette!

MAZAGRAN, *un verre de champagne en main, à Pauline qui fume un cigare.*

A-t-elle du succès!

FRINLAIR.

Oh! nous n'allons pas finir pour ça.

MAZAGRAN.

Finir! jamais...

TOUS.

Jamais!

GRIPART.

Et notre partie?

LOISEAU.

Et le champagne?

LOURDOIS.

Et mon journal... collaborons.

TOUS, *chantant et dansant.*

Vive l'Opéra! vive l'Opéra!
Larifla, fla, fla, etc.

(*Rideau de manœuvre.*)

QUATRIEME TABLEAU.

Intérieur du grenier de Jean et de la chambre de Marie.

Même décor qu'au deuxième tableau.

Scène VII.

MADAME POTARD. *Au lever du rideau, on voit madame Potard arrivant sur le palier au haut de l'escalier où se trouve la balustrade; elle frappe, ouvre la porte de la chambre de Marie, entre avec une corbeille enveloppée, puis regarde avec soin.*

Personne! (*Elle pénètre dans le cabinet avec la corbeille et revient les mains vides.*) Personne! tant mieux! je garderai tout. (*Frappant sur sa poche, puis tâtant, fouillant et s'apercevant qu'elle a perdu quelque chose.*) Mon Dieu, j'ai perdu... tout perdu!... Quel malheur!... Oh! non! pas possible! cherchons bien!... (*Elle rentre dans le cabinet, et revient dans la chambre avec angoisse.*) Rien là, rien ici, nulle part! vite! vite! courons vite par où j'ai passé... le paquet sera tombé dans la rue, je le sentais encore tout à l'heure; on l'a peut-être déjà pris! Il faut que je le retrouve!... Allons vite!... Quelqu'un!... (*Elle se cache derrière le petit escalier qui conduit chez le père Jean. Marie entre et madame Potard sort sans être vue.*)

Scène VIII.

MARIE, *hors d'elle-même, les cheveux en désordre, la robe déchirée, avec tous les signes d'un complet désespoir.*

Quelle nuit! quel rêve! et quel réveil!... où cette maudite robe m'a-t-elle menée?... cette robe, cette robe perdue, comment la payer?... où prendre l'argent qu'elle coûte? (*Elle ôte cette robe et remet la sienne.*) Tout ce que j'ai ne suffirait pas, mon Dieu!... un abus de confiance, presqu'un vol!... la prison peut-être!... quelle honte!... jamais... jamais... plutôt mourir!... D'ailleurs, pourquoi vivre?... Je sais ce que c'est maintenant. J'ai vu, j'ai vu l'abîme jusqu'au fond!... Oh! ces plaisirs sont des crimes, ces joies des repentirs, ces bonheurs des remords... Dieu merci, j'en suis sortie... Il n'y faut plus rentrer... non, non... je ne veux pas, je ne veux pas y retomber, y rester comme tant d'autres... Et pourtant, j'ai peur, mon Dieu!... à côté de l'homme qui m'insultait, celui qui me défendait était si noble et si beau!... Oh!... si j'allais céder encore une fois!... Là, le crime, le déshonneur... Ici, pauvreté, désespoir!... ni l'un, ni l'autre... la mort!... je mourrai du moins honnête... digne encore d'aller rendre à ma mère l'anneau qu'elle m'a laissé... Allons, c'est fini, je vais la rejoindre là-haut!... Ah! — Un mot d'abord à mon vieux voisin!... (*Elle se place à la petite table et écrit:*) « Adieu, père » Jean, je quitte le collier de misère... Je ne » veux pas prendre celui de la honte... je ne » peux plus vivre... je peux mourir... Je vous » charge de faire vendre mon pauvre ménage, » et avec l'argent de la vente, de payer la robe » déchirée et de m'enterrer auprès de ma mè- » re!... MARIE DIDIER. » Allons!... (*Elle sort pour porter la lettre chez le père Jean.*)

Scène IX.

HENRI, *entrant, jette un coup d'œil dans l'intérieur de la mansarde et reconnaît la robe posée sur une chaise.*

Cette robe!... c'est ici!... Elle est rentrée... je l'ai suivie... et comme malgré moi... Attendons!... (*Il s'assied.*) C'est étrange!... je n'ai jamais eu pareille émotion... Ce n'est pas le duel... j'en ai eu dix!... ce n'est pas l'amour... je n'y crois plus!... Au fait, je suis peut-être meilleur que je ne pense... Dieu le veuille!... Laissons-nous faire!... je ne demande pas mieux!... Allons, voilà mon accès qui me reprend!... L'amour au bal masqué!... l'idéal

chez Musard !... allons donc !... ce n'est pas dans l'enfer qu'on rencontre les anges ! à moins qu'il n'y viennent sauver les diables !... Non, non, impossible ; elle ressemble aux autres, et je suis venu tout bonnement réparer un accroc.

MARIE, *qu'on a vue pendant ce temps là entrer chez le père Jean et mettre la lettre dans le tiroir de la table du chiffonnier, revient chez elle. Avec étonnement.*

Quelqu'un !...

HENRI, *intimidé lui-même devant cette jeune fille, avec embarras.*

C'est moi, mademoiselle ; je vous ai vue sortir si affligée, si offensée, que je n'ai pu m'empêcher de vous suivre... Je vous prie de vouloir bien recevoir mes excuses et l'indemnité que je vous dois pour la robe déchirée... (*Ici sur les dernières paroles d'Henri, on voit le père Jean montant et s'arrêtant sur le palier avec sa hotte pleine ; il dépose sa lanterne sur les marches du petit escalier, et va derrière ce même escalier cacher des fleurs qu'on lui voit tenir, puis il monte chez lui*)

MARIE, *refusant,*

Je vous remercie, monsieur, vous ne me devez rien, et je vous prie de me quitter.

HENRI, *laissant une bourse pleine d'or sur la table.*

Je me retire, mademoiselle.

MARIE.

Monsieur, monsieur, vous oubliez... (*Elle lui rend la bourse.*)

HENRI, *la regardant avec une sorte de stupeur, fait comme un violent effort pour la quitter. A part.*

Oh ! j'ai peur de me battre maintenant... de tuer quelqu'un !... Si je ne meurs pas, je reviendrai ! (*Il sort.*)

Scène X.

MARIE, *seule, poussant sa porte.*

Allons, finissons !

JEAN, *chez lui, se débarrassant de sa hotte.*

Faisons mon tri... pendant ce temps-là, mademoiselle Marie se lèvera, et je ne me coucherai pas sans que je lui aie dit bonjour, et qu'elle m'ait dit bonsoir.

Marie, de son côté, fait les préparatifs de son suicide, et, pendant le monologue suivant du père Jean, plie sa robe de bal, écrit sur un petit papier qu'elle attache après la robe avec une épingle, met le verrou, place une serviette à l'endroit de la serrure, roule une jupe qu'elle pose en forme de bourrelet au bas de la porte, ferme hermétiquement la fenêtre et apprête le charbon dans le réchaud ; puis elle l'allume, regarde le feu un instant, s'agenouille devant l'image de sainteté entre le réchaud et la porte du cabinet.

JEAN, *pendant le jeu muet de Marie, renverse sa hotte, pose sa lanterne près des chiffons, et allume sa chandelle qu'il laisse sur la table.*

Vidons l'écrin ! vidons le panier aux ordures, et faisons l'inventaire de ma nuit ! Voyons si j'ai vraiment fait une grasse journée... si je trouverai quelque chose de bon dans ce résidu de Paris !... C'est peu de chose que Paris vu dans la hotte d'un chiffonnier... Dire que j'ai tout Paris, le monde, là, dans cet osier... Mon Dieu, oui, tout y passe, la feuille de rose et la feuille de papier... tout finit là tôt ou tard... à la hotte !... (*Remuant le tas du pied.*) L'amour, la gloire, la richesse, la puissance, à la hotte ! .. toutes les épluchures !... tout y vient, tout y vient, tout y tombe !... tout est chiffon, haillon, tesson, chausson, guenillon ! Voyons... (*Il s'assied sur le vieux tabouret, entre le tas et la hotte, prend un papier et lit*) — « Société » pour l'exploitation générale des mines d'or de » l'Auvergne et des chemins de fer du Pérou... » Baron Hoffmann et Compagnie. Capital so» cial : deux cents millions, action de cinquante » francs...» Chiffon !... (*Prenant une affiche et lisant.*) « Concert du célèbre pianiste Octave » Six Mains, donné au profit des sourds-muets, » dans la salle des Menus-Plaisirs. » — (*Prenant une assiette cassée.*) Tesson !... (*Prenant une autre affiche et lisant.*) « Ouverture du grand » bal des Quatre-Saisons, avec valses et qua» drilles nouveaux. » (*Prenant une savatte.*) Chausson !... (*Piquant un morceau d'uniforme brodé.*) Habits galons !... (*Un nœud de boutonnière.*) Ruban ! guenillon ! (*Un rouleau de papier.*) Roman feuilleton !... (*Prenant une petite brochure et lisant.*) « Discours de réception à l'Académie française...» (*Prenant une perruque.*) Gazon !... (*Prenant une affiche et lisant.*) « Ordonnance de police. Il est défendu aux » chiffonniers d'enlever les affiches... » Quelle vengeance !... (*Lisant un petit billet.*) « Cher » ange, mon sang, ma vie, mon âme, je donne» rais tout pour toi...» (*Il s'arrête.*) Ah ! il y a un pâté, et qui n'est pas d'encre... (*Le mettant dans la hotte.*) A la hotte ! à la hotte ! comme le reste... Et dire que tout cela refera du beau papier à poulet, de belles étoffes à grandes dames, et que ça reviendra là encore, et ainsi de suite, jusqu'à extermination. O folies d'hier... ô superbes rogatons... c'est là votre humiliation !... C'est le rendez-vous général, c'est la fosse commune, c'est la fin du monde... C'est plus que la mort, c'est l'oubli !... Qu'est-ce qui reste donc après le père Jean, je vous le demande un peu ?... Rien, un os, comme celui là !... (*Il prend l'os.*) Comme c'est nettoyé, disséqué ça ; c'était un jambon !... Le maître y a passé, puis le valet, puis peut-être le chien... et moi, après tout le monde. Aussi, il n'y a plus rien... Allons, mangeons notre pain sec... (*Il tire un morceau de pain de sa poche.*) Un morceau de pain à manger et un morceau de journal à lire !

les deux nourritures... le repas et la lecture, comme au restaurant. Que veux tu de plus ?... Trop heureux chiffonnier qui trouve son pain dans le fumier et son instruction dans l'ordure ! (*Il va à la table, pose son pain. tire un journal de la poche de son tablier et mange, puis se verse de l'eau dans un bol et boit. Il lit.*) « Messieurs » les souscripteurs dont l'abonnement expire » sont priés... » (*S'arrêtant.*) Ils commencent toujours par là... Mais cela ne me regarde pas, moi ; je reçois mon journal gratis... Voyons ce qu'il chante, celui-là. (*Il lit tout bas et finit par s'endormir.*)

MARIE, *agenouillée près du poêle et déjà alourdie.*

O ma mère, recevez-moi ! ô mon père, reconnaissez-moi !... mon Dieu, pardonnez moi ! (*Ecoutant à la porte du cabinet.*) Qu'est-ce que cela ? J'ai entendu crier là !... (*Elle se relève, va voir dans le cabinet et en revient avec un enfant.*) Un enfant !... un enfant !... un pauvre enfant, là chez moi !... il vit ! ô ciel !... Qui donc peut ainsi abandonner son enfant ?... Il a froid, pauvre petit !... (*Elle le recouvre et le réchauffe.*) Il gémit ! ah ! c'est le charbon !... De l'air !... de l'air !.. (*Elle casse un carreau de la fenêtre, éteint vivement le réchaud avec son pot à l'eau.*) Ah ! qu'allais-je faire ?... le tuer avec moi !... (*Avec une inspiration subite.*) Oh ! je n'avais pas la force de vivre pour moi seule, je vivrai, je vivrai pour lui !... Mon père, ma mère, Dieu lui-même a entendu ma prière... il a voulu empêcher un crime... il a voulu me punir d'avoir osé quitter la vie en me donnant cette charge, ou plutôt me récompenser d'avoir fui le mal en m'envoyant ce bonheur... Merci, mon Dieu, j'accepte ! Ah ! pauvre enfant ! pour toi, je reprends mon cœur et mon courage ; pour toi, pour toi seul, je n'ai plus ni désespoir ni fatigue... je passerai les jours et les nuits à travailler. Oui, oui, je me tuerai de travail, s'il le faut... et si je meurs à la peine... ô mon Dieu !... vous me pardonnerez ce suicide-là !... (*Aussitôt elle se met à l'ouvrage et coud avec ardeur auprès de l'enfant.*)

JEAN, *se réveillant en sursaut.*

Ces diables de journaux, ça me fait toujours cet effet-là... Ne disons pas de mal des imprimés... c'est le plus clair de mon bien. Vive la liberté de la presse ! (*Il le remet dans la hotte.*) Me voilà à la fin du tas ; aux derniers les bons ! j'ai crocheté ce paquet-là en rentrant, presqu'à la porte ! (*Il prend les derniers papiers.*) Qu'est-ce que c'est que ça ? de quoi ?... de quoi ?... j'ai la berlue ! (*Il rapproche sa lanterne et lit.*) « Banque de France !.... mille francs !... » (*Il compte.*) Un, deux. trois... Ah ! mon Dieu !... une fortune !... Dix billets !... Dix mille francs !... Pauvre diable qui les a perdus !... pas si pauvre !... Quand on peut perdre comme ça dix mille francs à la fois... Sont-ils bons ?... Ils en ont l'air... Ils sont bien laids !... S'il y a récompense honnête, j'achèterai une hotte neuve. Allons, serrons-les jusqu'à ce qu'on les réclame... si on allait me les prendre avant que je les aie rendus ?... Ah ça ! mais c'est malsain d'avoir des billets de banque, voilà que j'ai la fièvre de peur... de peur qu'on me les prenne. C'est que ça s'est vu... J'en ai vu prendre bien d'autres au quai d'Austerlitz... Ah ! je vais toujours les mettre dans ma table... je me coucherai dessus... je ne dormirai plus ! (*Il se lève, va vers la table. tire le tiroir, prend un portefeuille.*) Fourrons-les dans le portefeuille de ce pauvre Didier, qui en a tenu tant d'autres jadis... ils y ont peut-être déjà passé, qui sait ! (*Il va pour les remettre dans la table, et voit cette fois la lettre que Marie y a posée.*) Qu'est-ce que cela encore ? (*Il lit.*) O ciel !... Marie !... folle enfant !... mourir !... Ne mourez pas, Marie, ne mourez pas !... Ta mère ne veut pas que tu meures... Attends-moi... attends-moi... Nous sommes riches ! (*Il sor avec la lettre et les billets.*)

MARIE.

On vient !... si on allait me le reprendre ! (*Elle se rapproche maternellement de l'enfant.*)

JEAN, *enfonçant la porte de Marie, la lettre d'une main et les billets de l'autre, et voyant Marie tenant l'enfant.*

Un enfant !... elle !... allons !... voilà le reste de la hotte !... Complet !.... (*Il tombe sur une chaise frappé d'étonnement. — Rideau.*)

ACTE II

CINQUIÈME TABLEAU

Un salon chez le baron Hoffmann : grande porte au fond, donnant dans un autre salon ; de chaque côté guéridon, avec fauteuils. Sur le guéridon de droite tout ce qu'il faut pour écrire, une petite sonnette ; sur celui de gauche un petit coffret. Porte à gauche, premier plan ; une autre porte secrète au-dessus ; une fenêtre à droite avec draperie. Intérieur splendide.

Scène I.

CLAIRE, LE BARON HOFFMANN, ROSINE, UN DOMESTIQUE.

LE BARON, *à la table de droite, un carnet à la main.*

Achevons ces comptes de tutelle.

CLAIRE, *très pâle, prend dans le coffret des cartes qu'elle remet au domestique.*

Faites porter ces bons de charité pour les pauvres de l'arrondissement, ces vêtements d'enfants pour les crèches, et ces lettres au directeur de la prison de Saint-Lazare... *(Rosine, qui a fini le paquet sort avec le domestique.)* Oh ! je voudrais pouvoir donner tout ce que j'ai !...

LE BARON, *toujours assis.*

Ma fille, vous êtes patronnesse de Saint-Lazare, commissaire des crèches, dame de charité ! C'est bien... mais ce n'est pas assez... il vous manque, vous le savez, d'être madame Henri Berville.

CLAIRE, *avec tristesse.*

Ah ! *(Elle soupire.)*

LE BARON.

Il faut que ce dernier titre assure tous les autres ! il le faut le plus tôt possible... Ce mariage était annoncé, publié, traîné depuis trop long-temps. Ces retards me lassent, m'effraient même... et je commence à m'alarmer d'Henri.

CLAIRE, *avec joie.*

Comment ?

LE BARON.

Oui, depuis un mois, depuis son dernier duel, *(Claire porte la main à ses yeux.)* Henri est complètement changé ; plus de bals, de chevaux, de folies, de dépenses... Il se range. *(A part.)* Ça m'inquiète, *(Haut.)* lui qui de sa vie n'a songé au sérieux, pas même à ses affaires ; qui, depuis quatre ans qu'il est majeur, n'a pas même vu ses comptes de tutelle, devenir tout à coup un homme d'ordre et de conduite !... Il y a un mystère là-dessous, et ce mystère c'est quelque chose comme l'amour !

CLAIRE, *à part, avec une certaine joie.*

Oh ! j'échapperais ! *(Haut.)* L'amour ! dites-vous ?

LE BARON.

Oui, j'ai pris des informations ; il s'est amouraché d'une ouvrière !

CLAIRE.

D'une ouvrière ! *(Sa joie disparaît.)*

LE BARON.

Ta couturière, je crois. Depuis peu... Ton indifférence, tes lenteurs en sont cause ; il faut donc couper court à ce caprice avant qu'il soit devenu passion ! Cette fille est d'autant plus dangereuse qu'elle lui résiste... je le sais. Je connais l'homme et son extravagance... ; Henri, vraiment amoureux, serait capable de tout : il est déjà capable d'ordre !... il faut donc vite opposer le mariage à l'amour !

CLAIRE, *à part.*

Toujours cet odieux mariage !

ROSINE, *annonçant.*

La couturière de mademoiselle.

CLAIRE, *désirant rompre avec la conversation de son père, vivement.*

Faites entrer !

Scène II.

LES MEMES, MARIE.

MARIE, *avec la timidité de la pauvreté. Elle tient un carton.*

Mademoiselle, pardon de vous déranger.

CLAIRE, *sans se déranger.*

Entrez, entrez, mademoiselle Marie ! que voulez-vous ?...

MARIE.

Je vous apporte mon ouvrage.

CLAIRE.

Ah ! c'est bien !

MARIE, *ayant posé son carton.*

Mademoiselle, je ne sais comment vous dire, vous demander... Tenez, vous avez toujours eu des bontés pour moi ; vous m'avez toujours fait travailler, malgré l'accident de la robe ; c'est ce qui m'encourage à vous demander encore un service à présent.

CLAIRE.

Lequel ?

MARIE.

Voici ma petite note... je vous prie de ne pas me rabattre cette fois le prix de la robe

que j'ai gâtée il y a un mois, car j'ai besoin, grand besoin d'argent aujourd'hui. (*Elle lui remet un papier.*)

CLAIRE, *allant à gauche, vers le guéridon au coffret.*

Soit... mais vous si économe, si rangée, Marie !

MARIE.

Ah ! c'est que je ne suis pas seule à présent.

CLAIRE.

Comment ?

MARIE.

Oui, mademoiselle, j'ai depuis un mois un petit enfant à ma charge.

LE BARON, *à part.*

Un enfant !

CLAIRE.

Vous !

MARIE, *avec candeur.*

Oui, mademoiselle, un enfant que j'ai trouvé, il y a un mois, dans ma chambre, la nuit du 12 février. (*Claire et le baron, frappés d'étonnement, échangent un regard d'intelligence.*)

LE BARON.

La nuit du 12 février ?

MARIE.

Oui, monsieur, la nuit du mardi gras dernier. en rentrant du bal, j'ai trouvé chez moi, dans une corbeille, enveloppé d'une serviette dont on avait coupé la marque, un petit enfant que j'ai gardé...

CLAIRE *semble prête à défaillir.*

Ah !

LE BARON.

Claire ! (*Il va à elle.*)

MARIE.

Qu'avez-vous, mademoiselle ?...

LE BARON.

Rien !... Et vous avez gardé cet enfant ?

MARIE.

Oui, monsieur, et il me coûte vingt francs par mois à élever.

LE BARON, *à part.*

Chez elle !

MARIE.

C'est beaucoup pour moi, et j'aurais besoin d'argent aujourd'hui pour payer la nourrice qui m'a rapporté l'enfant et ne veut pas le reprendre sans çà... Je vous prie donc, mademoiselle, si ça ne vous contrarie pas....

LE BARON.

Un enfant trouvé chez vous, en sortant du bal ! Quel conte nous faites-vous là, mademoiselle ! .. Allez, vous abusez trop de l'intérêt que nous vous portions, à cause de votre père... mort jadis au service de la maison Berville... Allez élever votre enfant comme vous pourrez ; nous ne devons aide et secours qu'au malheur seulement, allez !

MARIE.

Ah ! mademoiselle !

CLAIRE, *suppliant son père.*

Mon père !

LE BARON, *à Marie.*

Sortez !...

MARIE, *remontant vers le fond.*

Allons, il me reste l'anneau de ma mère ! (*Elle sort.*)

Scène III.

CLAIRE, LE BARON.

LE BARON.

Un peu plus de force !... J'ai eu peur un moment...

CLAIRE.

J'étouffe ; de grâce, entr'ouvrez cette fenêtre...

LE BARON.

J'ai cru que vous alliez vous trahir ; heureusement j'étais là. (*Il ouvre la fenêtre et revient écrire.*)

CLAIRE.

Vous me trompiez ! Vous m'aviez dit qu'il était mort... Et il vit ?...

LE BARON, *écrivant.*

Peut-être ! (*A part.*) Oh ! la misérable, elle m'a trompé moi-même. (*Il sonne.*)

CLAIRE, *allant à son père.*

Il vit, je veux le voir.

LE BARON.

Insensée, y penses-tu ?

CLAIRE.

Le secourir du moins... (*Entre un domestique.*)

LE BARON.

Silence, imprudente ! (*Au domestique.*) Vite en voiture, ce mot à son adresse... (*Le domestique sort. A Claire.*) Attendons au moins d'être sûrs !... peut-être n'y a t-il aucun rapport entre les deux affaires... Quand nous saurons nous verrons ! Quoi qu'il en soit, Claire, ce qu'il faut faire maintenant, ce qu'il faut faire vite, c'est ce mariage qui sauve tout... Il faut maintenant, plus que jamais, que tu épouses Henri Berville.

CLAIRE, *pleurant.*

Mais je le hais !... mon Dieu.

LE BARON.

Et moi, je le crains ! il le faut !...

CLAIRE.

Mais c'est le meurtrier de l'homme que j'aimais...

LE BARON.

Et qui s'est fait tuer pour une autre femme !

CLAIRE.

Ah ! pourquoi avez-vous refusé de nous unir ?

LE BARON.

Pourquoi ?

CLAIRE.

Oui, pourquoi ?...

LE BARON.

Oh ! ne le demande pas... ignore-le toujours. Tout ce que tu dois savoir, pauvre enfant, c'est

ce mot fatal : nécessité ! Quand je te parlai d'Henri pour la première fois, quand tu m'opposas le comte de Frinlair... Dieu m'est témoin que j'aurais voulu te donner le comte, si je l'avais pu... mais c'était impossible.

CLAIRE.

Et moi, puis-je donc épouser l'autre ? (*Résolument.*) Non ! ce mariage est impossible aussi.

LE BARON, *bas.*

Il est indispensable... Il y va de la fortune, de l'honneur, de la vie !...

CLAIRE.

Comment ?

LE BARON, *à voix basse.*

Oui, de la vie...

CLAIRE.

Oh !... mais non, vous me trompez encore... je ne vous crois plus, et je refuse, monsieur.

LE BARON, *après hésitation.*

Eh bien ! écoute donc ce que personne ne sait que Dieu et moi, ce que j'aurais voulu cacher à tous, à toi surtout... à moi-même.

CLAIRE.

Je tremble !

LE BARON, *sur le devant avec elle.*

Ecoute, puisque tu le veux, ce secret terrible, ce fatal passé qui engage, qui commande notre avenir !... Une jeunesse effrénée comme celle d'Henri me jeta jadis de la fortune à la misère... à l'extrême misère... entends-tu... Cette vie-là m'était insupportable après l'autre, et je tombai plus bas encore, en voulant me relever.

CLAIRE.

O mon Dieu !

LE BARON.

Je me relevai coupable... un crime...

CLAIRE, *avec terreur.*

Assez !

LE BARON.

Voilà ma peine ! je te fais horreur comme à moi... Bref, la misère m'avait instruit... avec l'or trouvé dans le sang, j'entrai sous un faux nom chez M. Berville père, qui, ruiné par mon crime, me prit d'abord pour associé... puis pour ami... et enfin pour tuteur de son propre fils. J'espérais alors que ce premier crime serait le dernier; mais hélas ! hélas ! le crime a sa fertilité !... J'eus besoin de faire de mon pupille, du fils de l'homme que j'avais ruiné, mon propre gendre, de confondre ainsi nos destinées, afin d'empêcher toute poursuite, si jamais j'étais découvert. On peut étouffer le remords, non la crainte. Pour amener mon pupille à mon but, je le laissai aller librement dans le plaisir ; je savais par moi-même où cela conduit...

CLAIRE.

Plus d'espoir...

LE BARON.

Restait ta volonté, ton amour pour le comte, et le lien maudit de ce funeste amour... et je dus briser ces derniers obstacles comme les autres, te briser le cœur... pauvre enfant !... te sacrifier aussi à la même nécessité... car il fallait, il faut encore, et toujours que j'aie Henri pour gendre !

CLAIRE.

Oh ! c'est à mourir !

LE BARON

Dieu lui-même n'a pas voulu l'autre mariage... résigne-toi donc à celui-ci, à ce mariage de salut pour tous deux ; car, toi aussi, tu as un secret à cacher, à couvrir du voile nuptial... un secret fatal comme le mien... plus encore, prends garde !... car ma victime, à moi, n'est plus, et la tienne vit peut-être !... et le comte... le comte est mort ! (*Il va s'asseoir à droite.*)

CLAIRE.

O malheureuse !... à toi tout ce que donne l'or, le superflu, le nécessaire, parures et dot, millions en main, diamans au front... tout, enfin, hors ton âme... Aime ce que tu hais... bois tes larmes... souris quand ton cœur saigne... sacrifie-toi toute vive au monde... fais-lui un holocauste infâme de tes plus saintes passions ! Heureuse, la pauvre fille qui sort d'ici... oui mon Dieu ! une mansarde, une robe de bure, le pain du travail, l'humilité et la misère... mais du moins la liberté du cœur ! Mon père, je vous obéirai ; mais je n'y survivrai pas. (*Elle sort par la gauche.*)

LE BARON, *seul.*

Voilà donc les conséquences d'une première faute !... Ma vie n'est plus qu'un long crime que je recommence toujours et contre tous. C'est la roue éternelle d'Ixion !... Une fois engrené dans cet horrible rouage, il faut y passer corps et âme, tout entier. (*Se levant.*) O fatalité !... solidarité du crime qui pèse sur moi, et jusque sur ma fille !... Toujours tromper, toujours frapper, toujours marcher les yeux fermés, les bras tendus dans une voie de sang et de larmes, de violence et de ruse, jusqu'au fond de l'enfer !... O fortune, honneur, démons insatiables de victimes ! l'homme vous immole les autres d'abord, puis les siens, puis soi-même... Quand j'ai préféré le meurtre au suicide, je croyais me sauver, vivre heureux, racheter le mal à force de bien... Misérable insensé, je n'ai point de richesse, car je n'ai point de repos... je n'ai point de famille, car ma fille est ma complice... je n'ai pas la vie, car je n'ai plus rien d'humain, ni cœur ni âme... car je suis seul comme dans la nuit du tombeau, je suis mort... Oh ! le meurtre est le vrai suicide... ce n'est pas l'autre, mon Dieu ! c'est moi que j'ai tué !... (*On entend frapper, il va fermer la porte du fond et ouvrir la porte secrète. Madame Potard entre.*)

Scène IV.

LE BARON, MADAME POTARD.

LE BARON, *refermant la porte.*

Ah ! vous voilà, madame.

MAMAME POTARD.

Oui, monsieur, à vos ordres.

LE BARON, *à part.*

Allons, marche, juif errant du crime !

MADAME POTARD.

Vous m'avez envoyé chercher ? Mademoiselle serait-elle indisposée ?...

LE BARON.

Madame, vous avez manqué à tous vos engagemens. Vous aviez promis de faire disparaître l'enfant.

MADAME POTARD, *hésitant.*

Mais... mais... monsieur...

LE BARON.

De le faire disparaître pour toujours.

MADAME POTARD.

Ah ! monsieur, pardonnez-moi ! j'ai eu tort, je l'avoue. Je n'en ai pas eu la force, mais je l'ai perdu autant que possible, allez, en le laissant chez une pauvre fille, où il ne se retrouvera pas... (*Tristement*) pas plus que l'argent que j'ai perdu le même jour.

LE BARON.

Capable de tout ! si malhonnête, enfin, qu'elle fait même le bien quand elle est convenue de faire le mal !

MADAME POTARD.

Ah ! j'en ai été assez punie par la perte des billets.

LE BARON.

Je n'en crois rien, et vous allez me les rendre.

MADAME POTARD.

Je ne les ai plus, je ne les ai plus, monsieur !

LE BARON, *comme inspiré.*

Et vous les avez vraiment perdus ?

MADAME POTARD, *avec affliction.*

Hélas ! oui, monsieur, tous les dix.

LE BARON.

Eh ! bien... je les remplacerai, si vous voulez !

MADAMD POTARD.

Comment !

LE BARON.

Si vous voulez faire ce que vous n'avez pas fait.

MADAME POTARD.

Mais...

LE BARON.

Vous les avez encore ?

MADAME POTARD.

Mais non, mais non... je vous jure !

LE BARON.

Alors, aimez-vous mieux dix ans de travaux forcés ?

MADAME POTARD, *avec effroi.*

Vous savez !

LE BARON.

Je sais tout votre passé. Vous avez été condamnée jadis, pour crime de votre métier; vous êtes ici contumace sous un nom de guerre, vous êtes en mon pouvoir ! Allons, vite dix mille francs, ou la prison ! Voyez !

MADAME POTARD, *avec hésitation.*

Vous le voulez, monsieur... vous m'y forcez... aujourd'hui même, vous me donnerez dix mille francs ?

LE BARON.

Et tout sera fini cette fois ?

MADAME POTARD.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Et vous quitterez Paris ensuite ?

MADAME POTARD.

La France, s'il le faut.

LE BARON, *à part.*

Maintenant, à la rivale ! (*Haut.*) Allons, venez ! (*Il la fait sortir par la porte secrète.*) — *Rideau de manœvre.*

SIXIEME TABLEAU.

Le grenier de Jean et la chambre de Marie.

Même décor qu'au deuxième tableau. Un mois après.

Scène V.

MARIE, *triste, cherchant l'anneau de sa mère dans les tiroirs de sa commode.*

Allons, vite l'alliance de ma mère... (*Regardant dans le cabinet.*) Pauvre petit, il dort... (*Cherchant.*) Cette bague dont je n'ai jamais voulu me séparer pour vivre, ni même pour mourir... tout ce qui me reste de ma mère, cet anneau béni, je vais le quitter enfin... le vendre, pour payer le mois de mon enfant.

Scène VI.

MARIE, JEAN.

JEAN, *une affiche à la main, frappant à la porte de Marie.*

Mam'zelle Marie, mam'zelle Marie.

MARIE, *ouvrant.*

Ah ! c'est vous, père Jean !

JEAN, *avec joie entrant.*

Mam'zelle, bonne nouvelle ! j'ai trouvé la personne aux billets.

MARIE.

Ah! tant mieux!

JEAN.

Oui, j'ai relevé ce matin un vieille affiche d'un mois, tenez. (*Lisant.*) « Il a été perdu dans la nuit du mardi gras douze février... » c'est bien ça, vous savez, c'était la nuit de l'enfant. (*Reprenant.*) « Il a été perdu dans la nuit du mardi gras douze février, du boulevard Poissonnière au faubourg Saint-Antoine, dix billets de banque de mille francs. La personne qui les a trouvés est priée de les rapporter rue Saint-Louis, numéro 4, au Marais, à madame Potard, sage-femme, qui donnera une honnête récompense... » Ouf! je vais donc pouvoir les rendre enfin!

MARIE.

Bon débarras!...

JEAN.

Je vous en réponds!

MARIE, *cherchant dans les tiroirs.*

Où donc ai-je mis cette bague?

JEAN.

Mais tenez, pour être content tout à fait, je voudrais à cette heure vous voir trouver aussi la personne à l'enfant...

MARIE.

Ah! par exemple, père Jean, ce n'est pas la même chose...

JEAN.

Oui, je voudrais vous voir débarrassée de l'enfant comme moi de l'argent...

MARIE.

Pauvre petit... au fait, il serait peut-être plus heureux!... Mais non, on ne l'a pas perdu, lui, par hasard; et si on l'a abandonné, c'est qu'on ne pouvait pas le garder; allez! il est encore mieux avec moi.

JEAN.

Tout ça est bel et bon, mais vous avez peut-etre encore passé la nuit à travailler pour lui ça vous tuera...

MARIE.

Au contraire, père Jean, ça me fait vivre... sans lui je serais morte, vous savez bien.

JEAN, *avec une brusquerie affectueuse.*

Allons, bon, c'est lui qui vous rend service!... c'est lui qui se ruine pour vous!... il n'y a pas de raison... il vous coûte les yeux de la tête... Où est votre châle neuf?... tous vos pauvres effets y passeront... vous v'là encore en l'air pour lui, je suis sûr... asseyez-vous donc là, que je vous parle un peu... je n'ai pas fini...

MARIE, *ayant trouvé la bague.*

Ah! la voilà... Allons, père Jean, voyons! qu'est-ce qu'il y a encore?

JEAN, *prenant une chaise, ainsi que Marie, et se plaçant au milieu sur le devant.*

Vous êtes trop bonne, vrai, vous avez tort, mam'zelle! et vous savez le proverbe: Quand on est trop bon, le loup vous mange... Eh bien! vous n'écoutez que votre cœur, vous avez la rage de faire du bien aux autres, vous le faites en cachette comme une brave fille que vous êtes... Et puis, quand on le devine, ça tourne contre vous... Oui, mam'zelle, il faut que je vous le dise enfin: on jase sur cet enfant!

MARIE.

Eh bien! laissez-les dire, père Jean, coûte que coûte! il vaut encore mieux être honnête que d'en avoir l'air.

JEAN, *avec embarras.*

Ce n'est pas tout, mam'zelle... je ne sais s'il faut finir... Je n'ai peut-être pas le droit... (*Mouvement de Marie.*) Oh! ne vous fâchez pas, c'est votre intérêt... Avec ça que depuis quelque temps on vous trouve toute rêveuse, et qu'on voit venir ici un jeune homme, un beau jeune homme, qui est sans doute bien honnête et bien retenu avec vous, mam'zelle; mais enfin, l'enfant d'un côté, le jeune homme de l'autre... On ne peut pas empêcher les mauvaises langues de mordre, et je voudrais voir le jeune homme et l'enfant à leur place, comme les billets.

MARIE.

Père Jean, je n'ai rien à craindre, rien à me reprocher. Je n'ai pas cru faire mal en recevant ce jeune homme qui est venu s'excuser après l'accident de la robe. Si j'ai mal fait, je ne le reverrai plus; mais pour l'enfant, père Jean, vous ne pensez pas ce que vous dites.

JEAN.

Si fait, si fait, mam'zelle, un enfant de malheur qui est de trop comme moi, comme tous les gueux... Des gueux, il n'y a pas besoin d'en garder de la graine... il en poussera toujours assez! Songez donc plus à vous et moins aux autres. Chacun pour soi!

MARIE.

Ah! père Jean, pouvez vous parler ainsi? Vous n'avez donc jamais aimé personne au monde? vous n'avez donc jamais eu de parents?... Allez, père Jean, quand on a aimé une vieille mère, on aime les petits enfants... Si vous saviez comme c'est bon d'aimer quelqu'un!... — Mais alors, pourquoi donc vous intéressez-vous à moi... vous?...

JEAN, *ahuri.*

Pourquoi?... Pourquoi?...

MARIE.

Oui, là, pourquoi?

JEAN.

Pourquoi?... Je vais vous le dire.

MARIE.

Ah?

JEAN.

Enfant de Paris, je suis né je ne sais où, je ne sais quand, abandonné, comme l'orphelin que vous avez trouvé... Ma mère, l'inconnue, m'a jeté comme lui, comme tant d'autres, au malheur ou au crime... au hasard, va comme je te pousse!... Je suis de cette race de meurt-de-faim, qui ont la vie si dure et qui viennent

quand même, comment?... pourquoi?... n'importe!... un champignon du fumier de Paris, un trognon de la capitale, un des rebuts de la vieille ville, que le temps, ce maître chiffonier, ramasse dans sa grande hotte... quand il les voit. — Depuis soixante ans, je traîne ainsi, le crochet en main, dans les rues de Paris, que je n'ai jamais quitté, où j'ai toujours vécu, où je ne suis pas mort plutôt, car, on ne peut pas appeler ça vivre, en vérité. Croiriez-vous, mam'zelle Marie, que je n'ai jamais vu la campagne, la verdure, qu'au carreau de la halle, au marché des Innocents!... Je ne sais pas pourquoi je pense à tout cela à cette heure... Ah! c'est pour vous dire que je n'ai jamais connu que les passants et les pavés...

MARIE.

Pauvre père Jean!... Comment avez-vous fait pour vivre ainsi?...

JEAN.

C'est comme je vous le dis, mam'zelle. Enfant, je n'ai vu ni père ni mère; homme, je n'ai eu ni femme ni enfant. Personne ne m'a jamais aimé, je n'ai jamais aimé personne... je n'en avais pas le moyen! Tout le monde ne peut pas se permettre d'avoir une famille... ça coûte cher, voyez-vous?... j'étais trop pauvre pour en avoir une, et je m'en suis privé. Ah! dame! quand je rentrais tout seul dans la barraque, les quatre murs étaient bien grands... et pourtant j'y avais le cœur serré... c'était bien vide, et j'y étouffais... Oui, j'étouffais comme l'ours Martin en cage, et je rugissais parfois comme lui... je m'embêtais carrément... Je me souviens qu'un jour, j'ai souhaité d'être en prison pour n'être pas seul... Ce jour-là, j'avais trente ans!... Jusque là on m'avait appelé Jean tout court... c'était bien assez, pour un homme seul... mais alors on m'appela le Père-Jean; ce nom de père me mit hors de moi!... je ne pouvais plus vivre ainsi, vous aviez raison... Alors, je pris la chique... (*Se reprenant.*) pardon, mam'zelle... le tabac et l'eau-de-vie, l'eau-de-vie surtout... Voilà des amis, voilà des parents!... ça s'appelle de la consolation... Quand on est seul, on se soûle... ça pense... on voit double... Je voyais au fond de mon verre toutes mes imaginations: un ménage, des blondins autour de moi, la bourgeoise faisant la soupe et mettant la nappe pour nous tous... Je vivais ainsi, ou plutôt je me tuais, je me tuais le corps et l'âme, mam'zelle; c'est notre manière de nous suicider... vous avez le charbon, et nous le trois-six... j'étais toujours, c'est le mot, ivre-mort! Mais un jour, un grand malheur, la mort d'un homme... dont mon vin fut cause... (on ne peut pas savoir les suites du vin), la mort d'un pauvre père de famille, mam'zelle, que je ne pus empêcher, parce que j'étais soûl, me fit jurer de ne plus boire, de le remplacer, de veiller sur son enfant... (*Avec émotion.*) M'avez-vous vu seulement une fois gris depuis que je suis venu loger près de vous? Autrefois, si j'étais resté un seul jour sans boire, je n'en serais pas revenu; et maintenant, maintenant ce serait si je restais un jour sans vous voir... Le diable m'emporte, je ne pense plus qu'à vous, mam'zelle Marie... Et je sens là quelque chose de doux et de nouveau que je ne peux pas m'expliquer, mais qui vaut mieux que de boire, allez!

MARIE, *avec joie.*

N'est-ce pas?

JEAN.

Oui, en vous voyant si bonne, travailler autant d'heures qu'il y a de chiffres sur le cadran, soigner votre vieille mère, élever cet enfant... je me suis dit ce que vous disiez tout à l'heure: Il y a donc quelque chose de bon à aimer? Et je me suis mis à vous aimer!... Ah! par exemple, je ne sais pas comment je vous aime... si c'est comme fille, comme sœur, ou autrement... je ne peux pas vous dire... je ne m'y connais pas, vu que je n'ai jamais aimé ni haï personne... Tout ce que je sais, c'est que j'ai l'âge qu'aurait votre père... Eh bien! c'est ça, je vous aime comme ma fille!... Quand vous m'appelez le père Jean, tout mon pauvre cœur saute dans ma poitrine... Je donnerais une pinte de mon sang pour vous épargner une larme, et je pleurerais toute la vie comme les fontaines de la place de la Concorde pour vous faire sourire un petit moment.

MARIE.

Une larme!... une larme!...

JEAN, *riant et pleurant à la fois.*

Oui, chère enfant, une larme, une larme de joie, celle-là; laissez-la couler, laissez ce pauvre cœur qui n'a jamais servi se rattraper de toute sa vie avec vous... C'est tout plaisir!... Quand je vous regarde... avec vos beaux yeux si doux, votre joue si rose, votre bouche fleurie, toute votre mine de bouquet, il me semble toujours qu'on me souhaite ma fête!... Et quand je peux venir là, comme çà, me mettre à vos côtés, pour causer avec vous, vous prendre vos petites mains si blanches, et les serrer doucement dans les miennes, je suis, je suis heureux, bien heureux, ça me grise!... Il me semble que, moi aussi, j'ai une famille, un enfant, ma part enfin, la part de bonheur que le bon Dieu nous a donnée à tous en nous donnant un cœur!... Voilà, voilà, mam'zelle, voilà pourquoi je m'intéresse à vous!

MARIE.

Mon bon père Jean! (*Elle lui saute au cou et l'embrasse.*)

JEAN, *enivré.*

Ah!...

MARIE.

Eh bien! j'aime le petit comme vous m'aimez... et je m'en vais chercher l'argent de la nourrice... (*Apportant l'enfant.*) Tenez, il est réveillé... N'est-ce pas qu'il est gentil?

JEAN.

Je n'en dis pas de mal !...

MARIE.

Tenez, père Jean, pour vous apprendre à gronder, vous allez me le garder un peu. (*Elle lui remet l'enfant.*) Veillez sur lui jusqu'à ce que je rentre. (*Elle sort.*)

Scène VII.

JEAN, *avec un embarras comique.*

Eh ! bien, eh bien ! mam'zelle !... Elle fait de moi ce qu'elle veut... Allons, puisqu'il le faut... Le petit gueux... a-t-il l'œil vif... (*Il va et vient et le berçant*) Je ne peux pas lui donner à têter... Si je chantais pour l'endormir... Ah ! oui, mais c'est qu'il y a longtemps que je n'ai chanté... j'ai la voix un peu rouillée. (*Il chante.*) Vive le vin ! vive... (*Avec terreur.*) Ah ! pas ça ! il ne l'apprendra que trop tôt... Do, do, l'enfant do...l'enfant dormira bientôt... En voilà de l'ouvrage ! Me voilà père, grand-père même... grand-père Jean ! Ah ! ah ! mon gaillard tape de l'œil... mettons-le tout doucettement sur le lit de mam'zelle Marie. (*Il porte l'enfant dans le cabinet et revient.*) Allons là-haut fumer une pipe avant qu'elle rentre... (*Il va prendre les fleurs fraîches qu'il a déposées derrière le petit escalier, dans le quatrième tableau, les met dans les petits pots qui sont sur la commode, après avoir ôté les vieilles et sort.*) Ah ! laissons la porte ouverte ; si monsieur crie, je l'entendrai mieux. (*Il remonte chez lui.*)

Scène VIII.

MADAME POTARD, *voilée d'un voile noir épais, entrant et regardant avec précaution.*

Elle est sortie. Allons ! (*Elle va dans le cabinet, reparaît, et sort, emportant l'enfant.*)

JEAN, *fumant dans sa mansarde, et prêtant l'oreille.*

Il me semble que j'ai entendu entrer quelqu'un chez mademoiselle Marie ; c'est peut-être elle !... Si elle allait ne pas me trouver à mon poste... elle me gronderait ! (*Il redescend avec sa pipe.*)

Scène IX.

JEAN (*chez Marie*), *puis* HENRI.

JEAN.

Personne !... Diable !... je ne peux pas fumer ici... (*Il remet sa pipe dans sa poche. Regardant vers l'escalier.*) Quelqu'un !... C'est elle, non, c'est le moderne... (*Henri frappe à la porte.*) Entrez !

HENRI, *entrant, à Jean.*

Mademoiselle Marie n'est pas chez elle ?

JEAN.

Non, monsieur ; elle est sortie. Si vous voulez l'attendre, elle ne va pas tarder à rentrer ; sinon je me chargerai de lui dire tout ce que vous, voudrez...

HENRI, *s'asseyant.*

Je l'attendrai... on est si bien dans cette petite chambre... on y respire je ne sais quel frais parfum de vertu qui calme les sens et retrempe le cœur. C'est là seulement que je trouverais ce que je cherche : le repos dans l'ombre, l'estime dans l'amour, et la sûreté dans le bonheur.

JEAN, *à part.*

Allons ! ça ne peut pas continuer comme ça, il faut que je lui parle ! (*Haut.*) Vous êtes monsieur Henri Berville ? Nous causions de vous ce matin avec mademoiselle Marie !

HENRI.

Et vous êtes peut-être le père Jean, dont elle m'a parlé aussi ?

JEAN.

Ah ! elle vous a parlé de moi... chère enfant !

HENRI.

Oui, souvent... et comme de son meilleur ami.

JEAN.

Elle n'a pas menti, monsieur, je vous en réponds ; et, tenez... c'est à cause de ça... que je prends la liberté... là... puisque nous sommes tous deux... de vous demander... ce que vous lui voulez.

HENRI.

Et grâce à ce titre que je vous reconnais, père Jean, je vais vous répondre. J'ai vu Marie au bal, je l'ai aimée, je me suis battu pour elle, et je l'ai mortellement vengée... je ne peux plus vivre sans elle, et je vais rompre mon mariage...

JEAN.

Pour l'épouser ?

HENRI.

Oh ! non... Je l'aime... !... je suis prêt d'ailleurs à tous les sacrifices... Je veux, père Jean, lui faire un sort... digne, libre, heureux, pour le reste de ses jours.

JEAN.

Voilà qui est clair !... vous voulez !... Le roi dit : Nous voulons... Reste à savoir ce que veut mademoiselle Marie.

HENRI.

Bien entendu ; c'est précisément ça que je viens demander aujourd'hui, pour en finir. Ce que je sais jusqu'ici, c'est qu'elle a refusé, rejeté toutes mes offres, et que depuis un mois que je lui fais la cour, père Jean, je ne suis pas plus avancé que le premier jour. Visites, présents, lettres, paroles, j'ai tout employé, et le tout pour rien !

JEAN.

Je la reconnais bien là...

HENRI.

En voilà donc une qui ne veut pas se vendre, à moins qu'elle ne s'estime plus que je ne lui offre... cela s'est vu.

JEAN, *avec colère.*

Ah ! monsieur, vous vous trompez... et, tenez, ne faites pas pis... Vous ne la voulez pas pour femme, vous l'avez dit... vous ne vous mariez

pas, vous, quand vous aimez ; vous n'en voulez donc faire qu'un passe-temps, une fille perdue comme les autres ! Allons, jeune homme, un peu de probité !... vous avez des voitures, et nous n'avons pas de souliers ; vous avez des hôtels, et nous n'avons pas de logements ; vous pouvez nourrir dix femmes, et nous n'avons pas de pain tous les jours !... vous avez tout enfin... et nous n'avons rien !... et vous avez encore besoin de ce qui nous reste, de notre seul et unique bien, notre honneur ! Pas tant d'appétit, s'il vous plaît ! on se mettrait en travers... Il y en a assez d'autres qui ne demandent pas mieux que d'être à vous... Je sais bien que c'est celle que vous ne pouvez pas avoir que vous voulez... que vous la voulez, misère aidant, pour un jour, un mois, un an... et puis deviens ce que tu peux... Mais ça ne sera pas ; non, Marie ne peut être votre femme, elle ne sera pas votre maîtresse !... Je vous dis que je ne veux pas... qu'elle ne le veut pas !...

Scène X.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Père Jean ! j'ai l'argent, j'ai vendu l'anneau. (*Apercevant Henri.*) Ah ! monsieur Henri !

JEAN, *à part.*

Allons, je suis de trop... sortons... pour veiller au grain... il dira mieux tout ce qu'il a dans l'âme, et j'écouterai tout... en fumant ma pipe ! (*A Henri en sortant.*) Ce qui est dit est dit. (*Il reste sur le palier et écoute.*)

HENRI, *s'asseyant et prenant les mains de Marie.*

Je vous attendais, Marie, car il faut que je vous parle sérieusement aujourd'hui et que vous me répondiez de même... le temps presse, un mot... le dernier ! Je vous aime, Marie, je vous l'ai déjà dit souvent, comme je n'ai jamais aimé personne, d'un amour qu'on n'éprouve qu'une fois en sa vie, qui change et fixe à jamais le sort d'un homme. Pour vous aimer, Marie, j'ai déjà sacrifié mes goûts, mes plaisirs, vous le savez, et je veux vous sacrifier jusqu'à mon mariage pour être aimé.

MARIE, *avec étonnement.*

Ah !

HENRI.

Je suis franc avec vous, vous devez l'être avec moi ; vous m'avez rendu la vie, je vous la dois, je veux vivre pour vous, avec vous... Pourrais-je vivre sans vous ? De votre réponse dépend donc ma destinée entière et l'avenir de tous deux. Oui, je romprai tout lien pour vous, Marie... Si Marie Didier ne peut être ma femme, du moins, je le jure, je n'en épouserai pas d'autre, et ma fortune, ma vie, mon cœur, lui appartiendront désormais... Voilà mes intentions ! Quelles sont les vôtres ? Parlez !

MARIE.

Je ne pourrai jamais être à vous, monsieur Henri !

HENRI, *se levant.*

Ah ! et pourquoi ?... Est-ce donc de la haine que je vous inspire ?

MARIE.

Vous ne le pensez pas.

HENRI.

En aimez-vous un autre plus heureux que moi ?

MARIE.

Oh !

HENRI.

Pourquoi donc alors ?

MARIE.

Je serai franche comme vous, monsieur Henri, restons-en là pour toujours, vous êtes trop au-dessus de moi... et je ne puis...

HENRI.

N'achevez pas, je comprends... (*Avec désespoir.*) Allons, elle voudrait plus encore... comme ce vieillard... Oui, je me suis trompé avec elle en ne lui parlant que d'amour et de bonheur. Ce n'est pas assez sans doute de lui sacrifier le passé et l'avenir, de se dévouer tout entier, de renoncer à toute autre affection, à tout autre lien pour elle. Elle a une prétention plus haute ; je comprends, je comprends enfin ! tant de résistance n'est qu'intérêt et calcul... Tu refuses parce que tu veux être ma femme !...

MARIE, *avec étonnement.*

Moi !...

HENRI, *avec exaltation.*

Oui, peu t'importe le cœur, pourvu que tu aies la main !... le bonheur, pourvu que tu aies le rang ! Ah ! Marie, pauvre insensée, cette ambition satisfaite ne te vaudra ni plus d'estime ni plus d'amour !

MARIE, *pleurant.*

Ah ! monsieur Henri, croyez-vous ce que vous dites ?

HENRI.

Je le crois.

MARIE, *vivement.*

Vous le croyez !

HENRI, *ému.*

Oui, oui.

MARIE, *avec explosion.*

Vous le croyez !... Eh bien, je suis à vous, Henri... Et que Dieu me pardonne ! ni votre nom, ni votre fortune, Henri, rien de vous que vous-même !... (*Mouvement de Jean qui lâche sa pipe et redouble d'attention..*)

HENRI.

Que dites-vous, Marie ?

MARIE.

Je dis que je vous aime, que je vous aime pour vous, pour vous seul. Pardon, pardon, mon Dieu, de préférer son amour à mon hon-

neur! (*Elle tombe à genoux et se couvre la figure de ses mains.*)

HENRI, *la relevant avec enthousiasme.*

Ah! c'est là ta pensée, noble fille? Eh bien!... non, Marie, il n'en sera pas ainsi; tu seras ma femme, ma femme légitime, entends tu? Je veux mettre mon cœur à la hauteur du tien... Je t'aimais pour ta beauté, je t'honore pour ta vertu... Non, je n'aurai pas d'autre femme que toi..., ange adorable de désintéressement et d'honnêteté; je te rends l'honneur que tu me sacrifies... Moi aussi, je suis tout à toi, maintenant!... la fortune de mon père, ce n'est pas assez, le nom même qu'a porté ma mère... tout, tout pour toi..., ô ma fiancée!... A toi donc ces robes de noce, ces voiles, ces parures, que tu faisais pour l'autre! Oui, à vous, madame, car désormais, je le jure, vous serez la femme d'Henri Berville.

JEAN, *qui s'est rapproché de la porte et qui entend l'aveu d'Henri, entrant chez Marie avec joie.*

A la bonne heure! comme ça, je donne mon consentement! Allez chercher celui de vos parents! — La rouerie la meilleure sera toujours l'honnêteté. (*Henri lui donne une poignée de main, baise la main de Marie, et sort reconduit par elle.*)

MARIE, *revenant à Jean.*

Oh! que je suis heureuse! Il me fait croire à ce qu'il dit... il me rend folle! Je vous remercie, Seigneur mon Dieu! Père Jean, que je vous embrasse!... (*Elle l'embrasse, puis regardant vers le cabinet.*) Ah! pauvre enfant, l'amour l'a fait oublier! il n'est plus que ma seconde pensée... allons le reporter à la nourrice... (*Elle va pour le prendre dans le cabinet et rentre effarée.*) Ah! mon enfant! mon enfant! où est mon enfant? Jean! père Jean! mon enfant!

JEAN.

Comment? (*Il entre dans le cabinet.*)

Scène XI.

JEAN, MARIE, LE COMMISSAIRE, *entrant;* DEUX AGENTS DE POLICE, *en bourgeois, restant sur le palier.*

LE MAGISTRAT, *à Marie qui va pour suivre Jean dans le cabinet.* Marie Didier, vous êtes accusée d'infanticide. (*Sur ces dernières paroles, Jean reparaît épouvanté.*)

MARIE.

Moi!...

LE MAGISTRAT.

On a trouvé votre enfant mort dans le puits de l'impasse.

MARIE, *poussant un cri.*

Ah! (*Elle tombe à la renverse.*)

JEAN, *se baissant vivement et lui soulevant la tête.* (*Avec force.*)

Ma fille!... (*Le magistrat fait signe aux agents d'avancer.*) — *Rideau.*

ACTE III.

SEPTIEME TABLEAU.

Une chambre chez Mme Potard.

Au fond, à gauche, une fenêtre avec petits rideaux; à droite, la porte d'entrée; au milieu, une petite bibliothèque, et une pharmacie, le tout faisant face au public. Latéralement, à gauche, un secrétaire; à droite une cheminée avec du feu. Glace, pendule, flambeaux d'un goût équivoque. Au milieu de la chambre, un guéridon. Chaises.

Scène I.

MADAME POTARD, *assise devant la cheminée, comptant les dix billets de mille francs que lui a redonnés le baron.*

Dix, c'est le compte! Ne perdons pas ceux-ci comme les autres... ils me coûtent trop cher!... (*Elle se lève, et va les serrer dans son secrétaire.*) J'ai rêvé araignée cette nuit: ah! si on retrouvait les autres à présent, ça m'en ferait vingt!... Mille francs de rentes! une fortune! je me retirerais tout de suite... (*On entend sonner.*)

Scène II.

MADAME POTARD, LA SERVANTE, *puis* JEAN.

LA SERVANTE, *entrant.*

Madame, quelqu'un vous demande.

MADAME POTARD.

Faites entrer... (*La servante introduit Jean, triste, inquiet.*)

JEAN.

Madame Potard, sage-femme?

MADAME POTARD.

C'est moi, monsieur.

JEAN.

Ah! J'aurais à vous causer en particulier. (*Madame Potard fait signe à la servante de s'éloigner. La servante sort. Jean regarde et observe tout à part.*)

MADAME POTARD.

Nous sommes seuls maintenant. Qu'y a-t-il pour votre service ?

JEAN, *lentement.*

Je ne viens pas vous demander un service, je viens vous en rendre un...

MADAME POTARD.

A moi ?

JEAN.

A vous.

MADAME POTARD, *à part, avec joie.*

Ah ! les billets peut-être ?...

JEAN.

N'avez-vous pas perdu quelque chose ?

MADAME POTARD, *avec abondance.*

Oui, des billets de banque, dix mille francs. Vous les avez trouvés ? Rendez-les moi, ils sont à moi !...

JEAN.

Un instant.

MADAME POTARD.

Vous les avez trouvés, n'est-ce pas ?

JEAN.

Oui, madame.

MADAME POTARD.

Ah ! l'araignée ! quel bonheur ! Voyons ?

JEAN, *tirant les billets du portefeuille de Didier.*

Voyez !...

MADAME POTARD, *vivement.*

C'est bien cela... ils sont à moi, monsieur ; donnez-les moi...

JEAN.

Pas si vite !

MADAME POTARD, *même jeu.*

Ils sont à moi, je vous dis ; je les ai bien gagnés... donnez, donnez donc !... Mais je comprends, vous voulez être sûr auparavant... Je les ai perdus la nuit, le 12 février, du boulevard Poissonnière au faubourg Saint-Antoine... comme dit l'affiche. Vous avez dû les trouver dans le faubourg, n'est-ce pas ?...

JEAN.

Précisément.

MADAME POTARD, *tendant la main.*

Eh bien ! alors... Ah ! mais, c'est juste... décidément, la joie me fait perdre la tête... j'oubliais... il y a une récompense, une récompense honnête...

JEAN.

Honnête... je l'espère bien...

MADAME POTARD, *prenant de l'argent dans son secrétaire.*

Ah ! mais dame ! pour dix mille francs, vous comprenez qu'on ne peut pas donner gros d'argent comme pour un million.

JEAN.

Aussi n'est-ce pas de l'argent que je veux...

MADAME POTARD, *avec une joie mêlée d'étonnement.*

Ah ! et que voulez-vous donc ?... (*Elle remet l'argent dans le tiroir.*)

JEAN.

Je veux savoir comment vous avez eu ces billets.

MADAME POTARD, *étonnée.*

Comment ?

JEAN, *s'asseyant.*

Oui, madame Potard ; vous m'avez dit comment vous les avez perdus, je veux savoir maintenant comment vous les avez gagnés...

MADAME POTARD.

Mais monsieur...

JEAN.

Il n'y a pas de monsieur, ni de madame, je ne vous les rendrai que si vous me le dites... Voyez, c'est à prendre ou à laisser.

MADAME POTARD, *revenue du premier choc, s'asseyant.*

Mais, monsieur, je les ai gagnés par mon travail... c'est le fruit de mes économies.

JEAN.

A d'autres ! vous avez perdu ces billets, la nuit, faubourg Saint-Antoine, n'est-ce pas ?...

MADAME POTARD.

Sans doute.

JEAN.

Sur les quatre heures du matin ?...

MADAME POTARD.

Après ?...

JEAN.

Que faisiez-vous, la nuit, à pareille heure, avec dix mille francs dans votre poche, faubourg Saint-Antoine ? Ça n'est pas naturel...

MADAME POTARD, *hésitant.*

Rien de plus vrai, pourtant, je vous jure... Je revenais... de chez mon notaire.

JEAN.

A cette heure-là, les boutiques de notaires sont fermées ; une sage-femme ne court pas les rues à quatre heures du matin avec des billets de banque plein ses poches... sans motif ; il y a de la gabegie, là-dessous... Allons, je veux tout savoir... ou adieu les billets !

MADAME POTARD, *se levant et se fâchant.*

Ah ça, mais, vous êtes encore drôle, vous !... Je vous trouve étonnant ! Ces billets sont à moi : ça ne vous regarde pas... et je saurai bien vous forcer à me les rendre.

JEAN.

Et moi je saurai bien vous forcer à parler.

MADAME POTARD.

Oui... Eh bien ! nous verrons ! Je vais aller me plaindre à la police.

JEAN, *se levant.*

Et moi, je vais jeter les billets de banque au feu à chaque refus que vous allez faire. (*Il se trouve près de la cheminée.*)

MADAME POTARD.

Ah ! pas de bêtise !

JEAN.

Je commence. Voyons, voulez-vous dire? (*Prenant un billet et le jetant au feu.*) Un!

MADAME POTARD, *pétrifiée.*

Mais c'est mille francs, misérable! tu ne sais donc pas ce que c'est!

JEAN.

Voulez-vous parler?... Deux!... (*Madame Potard se jette avec passion sur le feu, et se brûle les mains pour arracher le billet qui flambe.*)

MADAME POTARD, *même jeu.*

Ah! brigand!... Oh! c'est affreux!... tant d'argent! de l'argent du bon Dieu! de l'argent qu'on a tant de peine à gagner!... Au secours!... au feu!... au voleur!... à l'assassin!... (*Elle va vers la porte.*)

JEAN.

Si vous faites encore un pas, un cri, je jette tout le paquet.

MADAME POTARD, *tombant sur une chaise.*

Oh! j'en mourrai!...

JEAN.

Voyons, décidez-vous! (*Il va pour jeter le troisième.*)

MADAME POTARD, *avec effort.*

Arrêtez!...

JEAN.

Allons donc!

MADAME POTARD, *avec un grand effort.*

Eh bien, partageons!

JEAN.

Non, tout ou rien.

MADAME POTARD.

Tout, dites-vous, et tout pour moi?...

JEAN.

Moins les deux de flambés, bien entendu.

MADAME POTARD, *ravisée.*

De si bons billets! (*A part.*) Dix mille francs que j'ai pour me taire... et huit mille que j'aurais pour parler... (*Haut.*) Ha ça, mais vous, quel intérêt avez-vous donc à savoir ce secret?...

JEAN.

Ah! vous voyez bien qu'il y a un secret... Je tiens à le connaître... (*Vivement.*) Allons!... (*Il fait un geste vers le feu.*)

MADAME POTARD, *l'arrêtant du geste.*

Un moment donc! (*A part.*) Mais que veut-il donc enfin, puisqu'il me rend tout?...

JEAN, *même jeu.*

Le secret ou le feu!...

MADAME POTARD, *comme inspirée.*

Que je suis bête!... Ah! malin, je comprends le tour, tu veux davantage, cent fois plus... Tu as raison... au fait! il faut profiter de l'occasion quand on la tient... Je n'y pensais pas, moi; oui, c'est un coup, un bon coup... un coup de fortune!... Bon! bon! j'y suis... tu veux faire chanter l'autre?...

JEAN, *allongeant sa réponse.*

Oui!...

MADAME POTARD.

Fallait donc le dire... Tu tiens au secret qui te rapportera mieux que ça, n'est-ce pas? (*Elle montre les billets.*) Tu me donnes une patte pour avoir l'aile.

JEAN.

Tu y es!

MADAME POTARD.

Alors, part à deux, je dirai tout...

JEAN.

D'accord. (*Il remet les billets dans sa poche.*)

MADAME POTARD.

Rien de tel que de s'entendre.

JEAN.

J'écoute.

MADAME POTARD, *s'asseyant, fait signe à Jean de s'asseoir.*

Expliquons-nous. Ce n'est pas assez de huit mille francs pour céder un secret qui est un trésor, une mine, une fortune... quoi!... Tu vas d'abord me rendre mes huit mille francs, et tu partageras avec moi le bénéfice que tu feras.

JEAN, *assis.*

Convenu.

MADAME POTARD.

On peut avoir confiance?...

JEAN.

Tu vois si je sais bien monter le coup.

MADAME POTARD.

Oh! pour ça!... Tu es honnête? je veux dire...

JEAN.

Tu vois par ces cendres que je tiens bien ma parole...

MADAME POTARD.

Tu ne me compromettras pas, enfin?

JEAN.

Oh! cette idée!

MADAME POTARD.

Alors, ça va; écoute.

JEAN.

Allez!

MADAME POTARD.

C'est un fier secret, vois-tu! Ha ça, nous sommes bien associés?...

JEAN.

Mais oui, je le jure!

MADAME POTARD.

Ecoute donc. Il y a un mois, au carnaval, la nuit du mardi gras, le 12 février dernier, je devais perdre un enfant nouveau né moyennant ces dix billets de mille francs... Il faut bien vivre... Quand j'ai eu les billets, le cœur m'a manqué... j'ai voulu sauver l'enfant... Au tour, je suis suspecte... Je portai l'enfant chez une ouvrière que je savais bonne fille, et capable de s'en charger... Je voulais, parole d'honneur, donner quelque chose à cette fille pour sa peine; j'aimais mieux partager que de m'exposer... Mais il n'y a qu'heur et malheur! je ne trouvai pas l'ouvrière et je perdis les billets. Je fus bien forcée alors de laisser l'enfant à la garde de Dieu!

JEAN, *lui prenant la main.*

Bon cœur, va!

MADAME POTARD.

Trop bon, car c'est en voulant sauver l'enfant que j'ai égaré les billets, et l'on dit qu'un bienfait n'est jamais perdu!...

JEAN.

Vous voyez bien que non!... Mais ce n'est pas tout, le nom des masques de cette nuit de mardi gras?...

MADAME POTARD, *avec confidence.*

Mademoiselle Claire Hoffmann, fille de M. le baron Hoffmann, est l'accouchée, et Marie Didier est l'ouvrière.

JEAN.

Voilà qui s'appelle parler... Mais le reste?...

MADAME POTARD.

Quel reste?

JEAN.

La fin de l'histoire.

MADAME POTARD, *hésitant*

Quelle fin?

JEAN.

L'enfant que vous avez sauvé, il y a un mois, a été tué aujourd'hui...

MADAME POTARD.

Chut!...

JEAN.

Allons, vous en avez fait un ange!

MADAME POTARD.

Plus bas, malheureux!...

JEAN.

Et maintenant, la preuve de tout cela?

MADAME POTARD.

La preuve?...

JEAN.

Oui, la preuve... je ne puis rien faire sans preuve.

MADAME POTARD.

C'est juste.

JEAN.

Il m'en faut une, et une bonne, pour agir.

MADAME POTARD.

C'est très-juste. (*Prenant une lettre dans le secrétaire.*) Voilà!

JEAN, *toujours assis, lisant:*

« 12 février.

« Madame, je ne sais quelles conventions on « a pu faire avec vous, touchant le dépôt qui « vous a été confié... Mais si, par malheur, « vous aviez quelque intérêt à le perdre, vous « en avez encore plus, je vous jure, à le con- « server! Veuillez donc, je vous prie, le garder « avec un soin religieux, maternel, jusqu'à ce « qu'on le réclame; vous en serez récompen- « sée. C. H. » (*Lui montrant les initiales.*)

MADAME POTARD.

Claire Hoffmann.

JEAN.

C'est la fille du baron?... (*Répétant les noms.*) Claire Hoffmann.

MADAME POTARD.

Hein! quelle musique!

JEAN, *lui donnant les billets.*

C'est bien, voilà vos billets, comptez. (*Il met la lettre dans le portefeuille, puis le portefeuille dans sa poche, et se lève.*)

MADAME POTARD, *ayant compté les billets. — Avec regret.*

Huit! (*Retenant vivement Jean par le pan de son habit.*) Mais cette lettre vaut mille fois plus!... et pour huit mille francs seulement, ce serait donné... donné pour rien, n'est-ce pas?

JEAN.

Pour rien du tout, au prix de ce que j'en aurai. (*Il remonte vers le fond.*)

MADAME POTARD, *le retenant.*

Ah çà... c'est bien convenu, n'est-ce pas?... moitié... moitié... partout?...

JEAN, *lui prenant les mains.*

C'est dit; soyez tranquille, je vous garde votre part dans l'affaire.

MADAME POTARD.

Et à bientôt, car il faut que je parte...

JEAN.

A bientôt, madame Potard, à bientôt! (*Il sort.*)

MADAME POTARD, *seule, recomptant les billets.*

Quand même l'affaire ne réussirait pas... huit et dix font dix-huit;... à cinq pour cent, neuf cents livres de rentes!... Avec ça on peut vivre... Je vends mon fonds par-dessus le marché. et je me retire à la campagne... le plus loin possible de la préfecture... (*Mettant les billets dans son secrétaire.*) Paris n'est pas sain... à Montrouge... et j'épouse le brigadier de la gendarmerie... c'est le plan! Le baron s'arrangera comme il pourra. (*Elle ferme le secrétaire et sort.*)

HUITIÈME TABLEAU

Intérieur d'une salle à manger splendide chez le baron Hoffmann. Grande porte au fond ; à droite et à gauche, deuxième plan, portières. Au premier plan, de chaque côté, étagère chargée de bouteilles et de fruits. Au milieu de la salle, une table somptueusement couverte de plats, de bouteilles et de verres de tout genre. Chaises et lustre.

Scène III.

LE BARON, puis LAURENT, puis CLAIRE.

LE BARON, *entrant de gauche.*

Sept heures... et personne...

LAURENT, *entrant du fond et lui présentant une lettre.*

Une lettre de M. Henri Berville.

LE BARON, *après avoir lu.*

Ils ne viendront pas!... (*Claire entre de droite. — A Laurent.*) Laissez-nous... (*Laurent sort. — A Claire.*) Henri, que nous attendions avec son notaire, ne viendra pas; j'avais bien raison de m'inquiéter!... Voici sa lettre... Il veut rompre, rompre tout à fait, et demande enfin ses comptes de tutelle. Maintenant c'est lui qui refuse. Il est dit que ce fatal mariage s'enrayera toujours!... Heureusement qu'Henri est ruiné... et l'ouvrière arrêtée!...

CLAIRE.

Arrêtée!... Pourquoi?

LE BARON.

Son enfant n'est plus.

CLAIRE.

Ah! (*Elle s'affaisse.*)

LE BARON, *la soutenant.*

Quelle pâleur!... Si elle allait mourir! mourir au moment du salut!

CLAIRE, *revenant à elle.*

Et vous osez l'accuser!... oh! c'est trop, monsieur!

LE BARON.

Je la sauverai, je la sauverai! rassure-toi... Nous ne pouvons plus nous arrêter qu'au but... qu'à ton mariage, tu le sais.

CLAIRE.

Oh! pourrai je aller jusque-là?... J'y perdrai la raison, sinon la vie... Je n'ai plus ni volonté, ni force... plus rien que la conscience... je ne sens plus que la douleur dont je suis la proie fatale... Si vous cachez nos crimes aux autres, je ne peux me les cacher à moi-même... Moi, mon Dieu! je peux étouffer la crainte, et non le remords.

LE BARON.

Calme-toi, te dis-je... je la sauverai... C'était le seul moyen; hélas! je ne pouvais pas choisir!... il a fallu l'accuser, il faut maintenant la convaincre... il le faut pour lui enlever Henri, pour notre fortune, notre honneur, pour notre vie, tu sais; pour la sienne aussi... car je ne peux la sauver qu'après nous.

CLAIRE.

Oh! j'en mourrai... j'en mourrai...

LAURENT, *rentrant.*

Un homme est là, qui demande à vous parler.

LE BARON.

Je n'y suis pas... (*Laurent sort.*) Achevons... répondons à Henri qu'il est ruiné et qu'elle est flétrie... Honte et misère, il n'y a pas d'amour qui tienne contre ces deux remèdes-là : donc, plus d'angoisses! Le mariage se fera, il est fait.

LAURENT, *revenant.*

Cet homme demande à vous parler de la part de madame Potard.

LE BARON, *à part.*

Qu'est-ce donc? (*Haut.*) Qu'il entre!...

CLAIRE.

Qu'est-ce que cela?

LE BARON.

Retire-toi, je vais voir... (*Elle sort.*)

Scène IV.

LE BARON, JEAN, LAURENT.

JEAN. *Il entre tout en sueur, presque de force, par la porte du fond, et voit sortir Claire par la portière de droite.*

Monsieur le baron Hoffmann?

LE BARON.

C'est moi.

JEAN.

J'ai à vous dire un mot à l'oreille...

LE BARON.

Laurent, sortez! (*Laurent sort.*)

Scène V.

LE BARON, JEAN.

JEAN, *à part.*

De la prudence! (*Ils se regardent.*)

LE BARON, *à part.*

Cette figure ne m'est pas inconnue... Que veut cet homme?

JEAN, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder comme ça? Ah!... le nom de la Potard a fait son effet!

LE BARON.

Que voulez-vous?

JEAN, *tremblant de colère et de fatigue.*

M'asseoir d'abord! (*Il s'assied.*)

LE BARON, *à part.*

Cette voix!...

JEAN.

Vous parler ensuite.

LE BARON.

Serait-ce lui ?... (*Haut.*) Ah çà, mais, d'abord, qui êtes-vous ?...

JEAN, *à part.*

J'ai entendu cette voix-là quelque part, mais n'importe !

LE BARON.

Allons vite, qui êtes-vous ? Finissons...

JEAN.

Je suis le père Jean, chiffonnier, à votre service.

LE BARON, *à part.*

C'est lui !... Que vient-il faire ici ? (*Haut.*) et que demandez vous ?

JEAN.

Je viens vous parler d'une pauvre jeune fille arrêtée pour infanticide.

LE BARON.

Hein ?

JEAN.

Ne faites pas l'ignorant !... monsieur le baron.

LE BARON, *à part.*

Que sait-il ?... (*Haut.*) Qu'est-ce que c'est ? Est-ce donc votre fille ?...

JEAN.

Un peu.

LE BARON.

Vous dites ?

JEAN.

Puisqu'on m'appelle le père Jean, il faut bien que je sois un peu le père de quelqu'un... de ceux qui en manquent, par exemple !...

LE BARON.

Et que puis-je faire à l'arrestation de cette fille ?...

JEAN.

Beaucoup !

LE BARON.

Moi ?

JEAN.

Vous !

LE BARON, *avec inquiétude.*

Ah ! voyons ! que voulez-vous que j'y fasse ?

JEAN, *se levant. — D'un ton où perce la menace.*

Je n'ai pas besoin de vous le dire... vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire pour qu'on lui rende justice... Je ne vous dis que ça... monsieur le baron.

LE BARON, *à part.*

Il sait quelque chose ! (*Haut, avec plus d'anxiété.*) Vous vous trompez... je ne suis pas magistrat...

JEAN.

Non, mais vous êtes riche, vous êtes puissant, vous êtes sûr que Marie Didier n'est pas coupable, qu'elle a même sauvé l'enfant qu'on l'accuse d'avoir tué. Voyons ! cela ne suffit-il pas pour mériter toute votre pitié, monsieur le baron ?...

LE BARON, *tressaillant à part.*

Il ne veut rien dire. (*Haut.*) Oui, certes, cela suffirait bien pour qu'on s'inquiétât d'elle... (*Lentement.*) Si, du moins, vous aviez quelque moyen de justification... quelque preuve à me donner de son innocence.

JEAN.

Vous n'avez qu'à dire ce que vous savez... Vous savez bien que nous n'avons pas assez d'honneur, nous autres, pour tuer nos enfants.

LE BARON, *à part.*

Il sait tout... Quelle preuve a-t-il ? Oh ! il faut qu'il parle !... il parlera !...

JEAN.

Vous parlerez pour elle aujourd'hui même, n'est-ce pas ?... J'y compte. Au nom de votre fille, monsieur le baron, vous sauverez la mienne.

LE BARON.

Tenez, je comprends votre sympathie, et je m'intéresse à votre protégée ; nous allons donc voir ensemble ce qu'on peut faire ; et pour n'être pas dérangés, pour être tout à fait à vous, je vais expédier une affaire pressante, et je reviens ; attendez-moi là un moment !

JEAN.

A la bonne heure ! (*A part.*) Oh ! la sage-femme a dit vrai !...

LE BARON, *à part, en sortant.*

Oh ! il parlera...

Scène VI.

LE PÈRE JEAN, *seul.*

C'est lui ! il a une mauvaise mine, le gredin, une mine que j'ai déjà vue quelque part, je ne sais où... J'en ai tant vu de cette espèce-là... Et cette grande fille si pâle qui était là avec lui, c'est la demoiselle en question... ça vous a des enfants, ce monde-là... Comment, diable, des gens capables de tuer leurs enfants peuvent-ils en avoir ?.. Au fait, les chats qui les mangent en ont bien !... Ce que c'est ! la bonne réputation a ceinture dorée, elle est innocente ; la mauvaise est nue, elle est coupable... La bonne réputation prend l'argent d'autrui et a la médaille ; la mauvaise perd le sien et paie l'amende... La bonne réputation jette ses enfants et va à la noce ; la mauvaise les ramasse et va en prison... Etre et paraître ! voilà ! (*Regardant la table.*) Quel luxe ! quelle richesse ! c'est diabolique... Y a-t-il du bon sens... pour un homme seul... lui en faut-il, à ce gueux-là ! (*Regardant l'étagère de gauche.*) Quelles inventions de bouteilles ! des brunes et des blondes... des minces comme des jeunes filles, des larges comme des commères... en bonnet rose, en robe de paille... En voilà une qui a la tête d'argent ; une autre qui a de l'or dans le corps... il boit de l'or !... Le vin et l'homme, poison ! vice et crime cacheté, plaqué ! On ne peut pas m'en faire ac-

croire à moi. Ah! tous les fumiers ne sont pas dans la rue! Oh! les monstres! je les nettoierai. Il fait chaud ici... je n'en peux plus. (*Il s'essuie le front.*) Ah çà, mais il ne vient pas... va-t-il me laisser droguer longtemps, me faire sécher ici?

Scène VII.

JEAN, LAURENT, *puis* LOUIS, LE BARON. *Il introduit Laurent, et reste derrière la portière de gauche, écoutant pendant toutes les scènes qui suivent, jusqu'à ce qu'il entre.*

LAURENT.

M. le baron va venir; il vous fait dire de prendre un peu patience, et de vous mettre à table en l'attendant.

JEAN.

Ah! il m'invite à dîner... (*A part.*) Il veut m'amadouer, me séduire... il va m'offrir de l'argent, bien sûr... Ils croient qu'ils peuvent tout avec de l'argent, qu'ils peuvent acheter le corps et l'âme du pauvre monde avec de l'argent... l'argent ne nous tente pas tant que ça, nous qui n'en avons pas... Oh! je la sauverai malgré lui, malgré le diable, malgré l'argent.

LAURENT, *lui montrant sa place à droite.*

Vous voilà servi.

JEAN.

Merci, je n'ai pas faim.

LAURENT, *prenant la bouteille, voyant qu'il s'essuie le front de nouveau.*

Avez-vous soif, au moins?... (*Jean recule.*) Ah çà, qu'est-ce que vous avez donc à vous sauver?... Est-ce que ça vous fait peur?... (*Il rit.*) Mais, Dieu me pardonnne, vous êtes tout en sueur... Si vous ne voulez pas manger, buvez du moins un coup pour vous rafraîchir.

JEAN.

Au fait, ce n'est pas de refus : j'ai grand chaud; donnez-moi un verre d'eau!...

LAURENT.

De l'eau! pour vous faire du mal? ça ne vaut rien quand on a chaud! un peu de vin, à la bonne heure!

JEAN.

Oui, mais rien qu'une goutte.

LAURENT, *versant.*

Si peu que vous voudrez...

JEAN.

Assez. (*Il met de l'eau dans son verre.*)

LAURENT.

Flairez-moi ça... goûtez-moi ça!

JEAN, *buvant.*

Oh!.., je n'en ai jamais bu de pareil.

LAURENT.

Ce n'est pas du vin du coin.

JEAN, *achevant le verre.*

En tout cas, c'est du bon coin.

LAURENT.

Encore un petit coup!

JEAN, *l'arrêtant.*

Non, non, c'est assez.

LAURENT, *versant toujours.*

Allons donc! ça ne peut pas vous faire de mal, ça...

JEAN, *mettant sa main sur son verre.*

Si; c'est déjà trop, je n'en ai pas l'habitude...

LAURENT,

Ah! dame, c'est vrai, vous n'en buvez pas de comme ça tous les jours. Profitez-en donc quand vous y êtes... (*Il lui verse du vin.*) Faites comme moi. (*Jean prend la carafe d'eau.*) Bah! sans eau, cette fois, pour mieux le goûter!

JEAN, *ayant bu.*

Allons, une gorgée...

LAURENT.

Hein? qu'en dites-vous?

JEAN.

Ah! oui... il est encore meilleur pur... Ça fait du bien, ça remet.

LAURENT.

Je crois bien, du Médoc de 34, qui cuit là depuis une heure... Encore un verre, pour trinquer! (*Il verse.*)

JEAN.

Le dernier, pour trinquer... A votre santé! (*Il trinque et boit.*) Ah ça, mais votre maître ne vient pas!... (*Le baron paraît à la portière.*) Allez donc le chercher... (*Le baron disparaît.*)

LAURENT.

Le reste auparavant, c'est le fond de la bouteille, sauf votre respect... Voyons, pour finir!

JEAN.

Allons, pour finir...

LAURENT.

Il n'en faut pas laisser pour si peu, ça serait perdu, et ce serait dommage. (*Il lui verse le restant.*)

JEAN, *buvant et faisant claquer sa langue.*

C'est étonnant comme j'ai soif aujourd'hui... j'ai tant couru, ça m'étouffe... j'ai soif de fatigue et de chagrin, d'impatience et de rage! (*A part.*) Oh! je les écraserai! Que cette salle est chaude!... Il n'y a plus rien dans la bouteille?...

LAURENT, *lui montrant une autre bouteille à la glace, dans un seau d'argent.*

En voici une autre... Et c'est ce qu'il vous faut... du champagne... du champagne frappé!

JEAN, *légèrement ému.*

Comment, frappé?... vous le battez donc?

LAURENT, *riant.*

Gelé... glacé...

JEAN.

Glacé?... Ah! oui, pour le coup, ça va me rafraîchir.

LAURENT.

Voilà votre affaire! vous ne connaissez donc pas cela, mon vieux, du champagne frappé?

JEAN.

Non, je n'en ai jamais bu... Comment est-ce donc fait?... voyons...

LAURENT.

Tenez !... (*Il en verse dans deux verres et en prend un.*)

JEAN.

Ah diable ! comme vous y allez, vous !... à plein verre...

LAURENT.

Bah !... qu'est ce que ça tient donc, ces verres-là ?...

JEAN, *plus communicatif.*

C'est égal... j'ai besoin de ma tête, voyez-vous !...

LAURENT.

Ah ! ça ne grise pas, ce vin-là... au contraire !...

JEAN,

C'est que j'ai à parler affaires avec votre maître.

LAURENT.

Raison de plus... ça donne des idées...

JEAN.

Vraiment ?... (*Il boit.*) Oui... tout de même, je me sens plus hardi qu'en entrant... (*Il reboit.*) Au fait, je me suis laissé dire qu'il n'y a rien de tel que le champagne pour donner de l'esprit.

LAURENT.

Quand je vous le dis ! Allons, encore un tour !...

JEAN, *il boit.*

Oui, oui, le diable me brûle !... c'est du vin spirituel !

LAURENT.

Tenez, avec le champagne, prenez donc des biscuits... des quatre mendiants...

JEAN.

Oui... (*Il en prend.*) Ah ça ! pourquoi diable appelle-t-on ça des quatre mendiants ?... Ah ! parce que ça demande à boire !...

LAURENT.

Il faisait la petite bouche !... Vieux malin, va !... il n'avait pas l'air d'y toucher !

JEAN, *avec orgueil.*

Autrefois, il y a vingt ans, c'était bien autre chose... je suis tombé de plus d'un litre par an !... La vieillesse !... ce que c'est que de nous !... Verse encore !

LAURENT.

Ah ! ma foi, il n'y en a plus !

JEAN.

Eh bien ! à une autre ! (*Il boit.*) Vous aviez bien raison, ça remet du cœur au ventre... hum ! ça remonte le grand ressort... Ah ! il peut rentrer quand il voudra... oui, oui... il n'a qu'à venir maintenant... je vais lui parler, et avec son vin !... je vais le rincer !...

LOUIS, *entrant.*

Laurent, M. le baron te demande... je vais servir monsieur à ta place... (*Laurent sort.*)

Scène VIII.

JEAN, LOUIS.

JEAN, *très joyeux, regardant Louis.*

Autant de domestiques que de vins ! se portent-ils bien, ces gaillards-là ! Ah ! ils n'ont que ça à faire... Et puis, quand on boit de ce vin-là à tous ses repas... (*Buvant*) Quel sirop !... ça vaut mieux que le Niquet... Ah ! si le Niquet valait ça... j'en boirais tous les jours... (*A Louis*) Achevez donc le verre du camarade.

LOUIS.

Non, merci.

JEAN.

Va-t-il pas se faire prier, celui-là ? Allons donc, puisque je te l'offre...

LOUIS.

Merci, vous dis-je.

JEAN.

N'aie pas peur, je t'invite, je réponds de tout... jette ça dans le plomb !

LOUIS.

Je ne bois jamais de vin.

JEAN.

Ah ! malheureux !... tu as donc le pylore ?...

LOUIS.

Je n'aime que l'eau-de-vie !... Et si vous voulez !...

JEAN.

Je crois bien... pas dégoûté !...

LOUIS.

De celle-là surtout, de l'eau-de-vie de trente ans.

JEAN.

De l'eau de-vie, c'est mon faible aussi... touche là... je suis de ton opinion... de l'eau-de-vie de cent ans, c'est plus vieux que moi !... Voyons ! passe-moi la bouteille... Est-elle jolie !... amour, va !... Voyons donc ce qu'elle a dans le ventre... Oh ! comme ça brille... on dirait des topazes fondues !... (*A la bouteille.*) Veux-tu bien ne pas me regarder comme ça avec tes yeux d'or... Débouche, débouche, mon garçon !

LOUIS, *débouchant la bouteille.*

Voilà ! voilà !...

JEAN.

Allons, vite... passe-la-moi donc !... je n'y tiens plus... depuis si longtemps que je n'en ai bu !... Ah ! chère belle ! mon cœur bat... je vais me trouver mal, je me meurs !...

LOUIS.

Voilà !

JEAN, *prenant la bouteille avec volupté.*

Ah ! ma mignonne, à pleines mains !... un baiser sur ta jolie bouche. (*Il boit à même la bouteille.*) Entrez, entrez dans la nef ; on vous demande au chœur !... (*Il rit.*) Enfoncé le bourgeois !... (*Brandissant la bouteille.*) Vive la joie !... vive la noce ! vive le vin ! vive l'eau-de-vie !... Qu'est-ce qui bannit le chagrin ?... le

vin ! Qu'est-ce qui embellit la vie ? l'eau-de-vie ! Qu'est-ce qui me réchauffait, me restaurait, quand je crevais de froid ou de faim ? le vin ! Qu'est-ce qui me relevait, me retapait, quand je tombais de maladie ? l'eau-de-vie ! (*Chantant comme au prologue.*)

Vive le vin !
Vive ce jus divin !

Scène IX.

LES MÊMES, LE BARON, *entrant.*

LE BARON, *à part.*

C'est le moment, entrons !

LOUIS.

Voici monsieur !

JEAN, *à Louis.*

Laurent, je n'y suis pas ! Ne bougeons pas !... moi, quand on m'arrose, je prends racine... (*Chantant*)

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne...
Si nous sommes bien, tenons-nous y...

LE BARON, *à Louis.*

Louis, sortez...

JEAN.

De quoi ?... de quoi ?... Qu'est-ce qu'il chante, celui-là ?... Reste, reste, je te l'ordonne... Donne-lui un verre... (*Il veut retenir Louis, qui sort sur un signe du baron. — Se levant et chantant.*)

Plus on est de fous...
Plus on rit...

Scène X.

JEAN, LE BARON.

LE BARON, *à Jean.*

Mille excuses de mon absence ! c'est moi qui reviens vous parler...

JEAN, *se levant, trébuchant et cherchant à se souvenir.*

Ah ! c'est vous !... Ma foi, vous m'avez tant fait croquer le marmot, que j'ai eu soif... Il y a cinq bouteilles que je vous attends ! je pourrais bien encore attendre tout le reste... Mais enfin vous voilà ; voyons, qu'est-ce que c'est ?

LE BARON.

Je suis tout à vous, maintenant... causons de votre affaire.

JEAN.

Quelle affaire ?... Ah ! oui, j'y suis...

LE BARON.

Vous disiez donc que vous aviez une preuve...

JEAN, *vivement et avec volubilité.*

Oui, oui, parlons-en !... j'ai ça sur le cœur !... et n'allons pas par quatre chemins... vous avez fait arrêter Marie Didier comme infanticide... vous allez la faire mettre en liberté... et plus vite que ça... Allons, et rondement !... Parce que c'est vous qui avez fait l'enfant, c'est-à-dire votre fille... c'est vous qui l'avez fait tuer, et que j'en ai la preuve... (*il vacille.*)

LE BARON.

Toi !...

JEAN (*redoublant de paroles.*)

Oui, moi, j'ai une lettre, la lettre de votre fille, la lettre à la sage-femme.

LE BARON, *à part.*

Ah ! malheureuse !

JEAN.

Oh ! il n'y a pas à dire... j'ai de quoi vous faire marcher... et en chemin de fer, à la vapeur... grande vitesse ; j'ai la lettre, entends-tu ?... j'ai la preuve... et la preuve, la voilà... (*Il montre la lettre.*)

LE BARON, *rayonnant, à part.*

Ah ! le vin a parlé !...

JEAN, *accrochant le baron.*

Allons en route ! haut le pied ! (*Il fait un pas et trébuche.*)

LE BARON.

Vous voulez m'exploiter, n'est-ce pas ? me tirer de l'argent... Donne-moi cette lettre, je double les billets !

JEAN, *haussant les épaules.*

De quoi ?... (*Il remet la lettre dans sa veste.*)

LE BARON.

Ta fortune pour cette lettre !...

JEAN.

Ma fortune... c'est ça, nous y voilà... (*Il rit à gorge déployée.*) Ma fortune !... ah ! cette tête !... Pourquoi faire ?... j'étais déjà bien assez empêtré des dix mille francs de la vieille !... De la fortune à moi, Soiffard 1er, roi des goulots... Putt !... pour avoir comme toi cette mine mâchée de billet de banque... de la peau de bête sur les mains... (*Le baron a des gants.*) des cheveux d'occasion sur la tête... (*Le baron a perruque.*) et cracher dans ma poche !... (*Le baron a craché dans son mouchoir.*) Pour avoir plus de vin qu'on n'en peut boire... Des domestiques qui vident la cave, des filles qui tuent leurs enfants... et qui en accusent les autres... tout le diable et son train !... jamais, jamais !... (*Il rit.*) Mais ce n'est pas tout ça... assez causé... allons chez le juge !... (*Il veut entraîner le baron et chancelle.*)

LE BARON, *à part.*

Allons !... aujourd'hui comme autrefois !... (*Haut.*) Tu ne veux pas me la donner... je vais la prendre...

JEAN, *hors d'état de se défendre.*

A moi ! au secours !...

LE BARON, *le prenant au collet comme au prologue.*

Te tairas-tu, misérable !

JEAN, *d'un grand cri.*

Ah ! la poigne du quai !... (*Le baron le jette à terre lui arrache le portefeuille, et prend la lettre.*)

JEAN, *se débattant.*

Ah !... le gueux ! le scélérat !... Il me prend, il me vole !... il brûle ma lettre !... au secours !... au voleur !... à l'assassin !...

LE BARON, *brûlant la lettre à une bougie, et portant les yeux sur le portefeuille qu'il tient.*

Que vois-je ?... maison Berville... « Jacques Didier, garçon de caisse. » *(Il remet le portefeuille dans la poche de Jean.)*

JEAN, *étendu.*

Ah ! brigand !... ma lettre ! ma lettre !... Il m'a volé ma lettre dans ma poche !... il l'a brûlée !...

LE BARON.

Holà ! quelqu'un !...

Scène IX.

LES MÊMES, LAURENT, LOUIS, DEUX AUTRES DOMESTIQUES, *l'un en chasseur.*

LE BARON.

Arrêtez cet homme ivre... c'est l'assassin de Jacques Didier... *(Il sort.)*

JEAN, *relevé par les valets au paroxysme de la fureur.*

Ivre, assassin !... Qu'est-ce qui a dit que je suis ivre ?... Je ne suis pas soûl, je suis fou !... *(Il prend une bouteille et fait reculer les valets.)* Oh ! ma tête brûle... c'est du feu qu'ils m'ont versé !... Deux contre un... les lâches !... Ils m'ont soûlé !... *(Avec délire.)* Les voilà dix maintenant !... Oh ! maudit vin !... *(Il cherche sa lettre.)* la lettre !... le quai !... Jacques !... Marie !... le vin !... je hais le vin !... *(Avec fureur.)* Où y a-t-il du vin, que je l'extermine ?... *(Il renverse la table, les bouteilles et les verres, et roule avec. — Chantant :)*

Vive le vin !
Vive ce jus divin !

(Les valets l'emportent chantant, criant et gesticulant.) — Rideau.

ACTE IV.

NEUVIEME TABLEAU.

A droite, une porte donnant dans un couloir ; à gauche, une grille donnant sur une cour. Au lever du rideau, on entend une sonnette à l'extérieur, du côté de la grille.

Scène I.

LA SURVEILLANTE, *puis* HENRI.

LA SURVEILLANTE, *entrant par la porte de droite.*

Midi sonne à peine, et déjà des visiteurs !

HENRI, *entrant par la grille.*

Veuillez faire venir mademoiselle Marie Didier.

LA SURVEILLANTE, *sortant et appelant à haute voix dans le corridor.*

Marie Didier, au parloir !

HENRI.

Cette façon de l'appeler me navre ! Pauvre Marie ! qu'elle doit souffrir !

Scène II.

HENRI, MARIE, *en costume de Saint-Lazare.*

MARIE, *entrant.*

Ah ! monsieur Henri !

HENRI.

Marie ! chère Marie !

MARIE, *pleurant.*

Je ne suis pas coupable, Henri.

HENRI.

Vous coupable ? Dieu le serait ! vous, la vertu même !

MARIE.

Ah ! merci de cette marque d'estime...

HENRI.

Dites d'amour, d'amour profond, immuable, éternel.

MARIE, *avec chagrin.*

Ah ! monsieur Henri, ne parlez plus ainsi à une pauvre fille accusée, condamnée peut-être !

HENRI.

Accusée, condamnée... n'importe. Je crois à votre honneur, Marie, et je le prouverai à tous. Je veux, je dois réparer les torts des autres envers vous. Si le malheur voulait que votre innocence fût méconnue par la justice humaine, vous avez ma parole, Marie, je vous relèverais abattue et flétrie à ses yeux, mais d'autant plus sainte et plus chère à mon cœur ; et malgré la justice même, je vous prendrais à mon bras et dirais au monde : « Marie Didier n'est plus, je vous présente madame Henri Berville. » Mais n'ayez pas peur, je ne pourrai pas tant faire ; votre innocence éclatera comme le soleil, et vous sortirez d'ici radieuse pour tous, comme pour moi.

MARIE.

Après, comme avant la prison, mon Dieu.

HENRI.

Après, avant, toujours, Marie ! Pardon de n'être pas venu vous le dire plus tôt... mais je ne savais pas..., je ne pouvais pas savoir... c'est cette odieuse lettre qui m'a tout appris... En vous quittant, j'écrivis au baron pour rompre mon mariage et lui demander mes comptes... et je reçus cette réponse : (*Il lit.*) « Mon cher Henri, vous reviendrez sur votre projet quand vous saurez que la femme à qui vous voulez sacrifier Claire est arrêtée pour crime d'infanticide. »

MARIE, *vivement.*

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, Henri. Un

enfant que j'ai trouvé, gardé, élevé sans rien dire... (faut-il se vanter du bien qu'on fait?) et qu'ils ont tué, le pauvre petit, pendant que j'étais allée chercher de quoi le nourrir. Voilà la vérité.

HENRI.

Ne vous défendez pas, sainte fille! toute faite du plus rare et du plus noble amour, celui de l'humanité! Il a fallu fondre tous les cœurs des anges en un seul pour en composer le tien, ô Marie, le plus doux nom, la meilleure âme que la terre ait reçue du ciel... Ce n'est plus de l'amour que tu m'inspires, c'est de la religion.

MARIE, *avec joie.*

Oh! je suis trop récompensée.

HENRI.

C'est moi, moi seul, qui suis indigne de toi maintenant, moi qui n'ai plus rien à t'offrir, non, plus rien, pas même la richesse, pour payer tant d'honneur!

MARIE, *avec joie.*

Que dites-vous?

HENRI.

Oui, Marie, je suis pauvre, pauvre comme toi, je te ressemble par là du moins! vois plutôt: (*Achevant la lettre.*) « Quant à votre fortune, vous l'avez mangée tout entière, comme le prouvent nos comptes ci-joints. Je vous attends donc aujourd'hui pour recevoir votre acquit ou vous donner une dot. Je vous laisse encore l'alternative, car on passe tout à ceux qu'on aime... La ruine et la honte d'une part, un million de l'autre, choisissez! »

MARIE.

Oh! pauvre Henri!

HENRI.

Tu vois, c'est à toi d'être généreuse. J'étais de bonne foi, je le jure, quand je t'offrais ma fortune. Je croyais l'avoir encore... Je l'ai perdue, j'ai dû te le dire... Suis-je toujours digne de toi?...

MARIE.

Ah!

HENRI.

Va, sois tranquille, je travaillerai, tu m'apprendras, nous travaillerons ensemble! J'ai du cœur, j'ai perdu, je regagnerai, je trouverai un métier.

MARIE.

Oh! quel bonheur!

HENRI, *au comble de la joie.*

Bonheur, amour, liberté... voilà nos trésors! nous sommes riches! Plus de folies; j'ai le bonheur, enfin, je le garde: j'ai choisi... je vais le lui dire! Au revoir, chère femme, au revoir! bientôt je t'emmènerai glorieuse dans notre humble maison, et ce sera le ciel alors, car un ange l'habitera. (*Il lui baise les mains, s'éloigne, puis revient encore les lui baiser une seconde fois.*) Au revoir! (*Il sort.*)

Scène III.

MARIE, *seule.*

Oh! quel rêve! quelles paroles! Mon Dieu! que je suis heureuse! Je le suis trop, j'ai peur! (*Elle s'agenouille et prie.*) Seigneur, mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc fait pour avoir tant de joie? je vais donc mourir? car c'est bien le paradis que vous me donnez, et on ne l'a qu'en mourant!

LA SURVEILLANTE, *introduisant le baron.*

Marie Didier! (*Elle sort.*)

Scène IV.

MARIE, LE BARON.

MARIE, *avec étonnement.*

M. Hoffmann!

LE BARON. *Il fait signe à la surveillante de s'éloigner.*

Oui, Marie... je viens vous voir...

MARIE.

Vous?

LE BARON.

Pour vous servir...

MARIE, *avec joie.*

Vous, monsieur?

LE BARON.

Pour vous sauver, si vous voulez.

MARIE.

Comment?

LE BARON.

Si le repentir du passé...

MARIE, *désabusée.*

Ah! monsieur...

LE BARON.

Si l'aveu de votre faute...

MARIE, *noblement.*

Monsieur Hoffmann, je suis innocente, et je n'ai à faire ni aveu ni repentir.

LE BARON.

Innocente!... et tout vous accuse... tout parle contre vous, Marie... votre pauvreté, votre liaison, la victime, tout enfin!... Prenez garde! la loi est dure et le juge sévère...

MARIE.

O mon dieu!

LE BARON.

Rassurez-vous!... On pardonne au repentir, vous dis-je... la misère, l'imprudence, auront fait le mal, si vous voulez; vous pouvez, si vous voulez, mériter votre salut par un aveu... la vie, la liberté, sont à ce prix!

MARIE.

Au prix de mon honneur! jamais...

LE BARON.

Je ne vous demande pas un aveu public... non, Marie; je ne vous demande qu'un aveu secret, momentané et pour une seule personne.

MARIE.

Ah! et pour qui donc?

LE BARON.

Pour mon pupille, M. Berville.

MARIE.

Pour Henri ?

LE BARON.

Pour lui seul...

MARIE.

Mais lui, c'est tout pour moi ! mais c'est le seul homme au monde pour l'estime de qui je donnerais ma vie. Que tout le reste m'accuse et me condamne, si je suis innocente pour lui ! Coupable aux yeux d'Henri, monsieur, j'aimerais mieux mourir. Non, non, plutôt la mort que son mépris !

LE BARON, *à part.*

Allons ! je me trompais, c'est au cœur seul qu'il faut parler. (*Haut.*) Eh bien ! si vous l'aimez au point de vous perdre, pour garder son estime, vous parlerez du moins pour le sauver.

MARIE.

Que dites-vous ?

LE BARON.

Je dis qu'il faut faire cet aveu pour lui, sinon pour vous.

MARIE.

Que dites-vous donc, monsieur ?

LE BARON.

Je dis qu'il est ruiné, perdu, déshonoré...

MARIE.

Lui !

LE BARON.

Tout les excès d'une folle jeunesse ont dissipé sa fortune, engagé son présent, compromis son avenir. Il lui restait encore un espoir, un moyen de salut, un riche mariage pour se relever... mais depuis qu'il vous connaît, il a renoncé à cette dernière ressource, et vous l'entraînez dans l'abîme avec vous.

MARIE.

Comment ?

LE BARON.

Ecoutez-moi, et pour vous, pour lui, pour lui surtout, que j'ai élevé comme mon propre fils. Il vous aime, il vous promet fidélité, mariage, n'est-ce pas ? Eh bien ! que vous sortiez d'ici acquittée, innocente, et qu'après tout ce qui arrive il vous épouse... croyez-vous, si vous êtes heureux d'abord, que vous le serez longtemps, que vous le serez toujours ? Croyez-vous qu'après l'amour satisfait, et l'amour n'est pas éternel... qu'après un an, deux ans, dix ans, si vous voulez, de bonheur passés ensemble, Henri ne pensera pas un jour, malgré lui, à sa fortune perdue, à son rang déchu, à ses espérances trompées... à ce mariage de raison enfin brisé par un mariage de folie ?... Voyez ses mains, deux mains droites pour dépenser, deux gauches pour travailler... Pourra-t-il, homme de luxe et de loisir, lui pour qui le superflu est le nécessaire, pourra-t-il jamais se faire au labeur, au besoin, à l'humilité d'une vie pauvre avec vous ?... Ah ! vous pouvez supporter la misère, vous, pauvres gens ! l'habitude !... mais nous ne la bravons pas impunément... Tout est bien, tant que la passion dure ; mais un jour l'amour s'en va, le malheur reste, et la haine vient... Et ce jour-là, croyez-moi, le mari vous reprochera les sacrifices de l'amant ; il vous reprochera de vous avoir tout donné et de ne lui avoir rien rendu... rien, qu'un amour éphémère, un court moment de bonheur, une dot éternelle de misère et de honte, un nom traîné devant les tribunaux... une vie devenue publique, de cette publicité horrible qu'inflige la justice à ses victimes...

UNE VOIX DE CRIEUR, *dans la rue.*

« Voilà ce qui vient de paraître : l'arrestation de Marie Didier... »

LE BARON.

Ecoutez !...

LE CRIEUR, *continuant.*

« La couturière du faubourg Saint-Antoine, accusée d'avoir tué son enfant... avec des détails intéressants...Pour un sou !... »

MARIE.

O mon Dieu, mon Dieu !

LE BARON.

On n'oublie pas cela !

MARIE.

Oh ! vous avez raison, je ne savais pas, malheureuse que je suis !... et je vous remercie de m'y faire penser. Je renonce à lui, monsieur, pour le sauver.

LE BARON.

Oui, mais pour le sauver il ne suffit pas que vous renonciez à lui, il faut encore qu'il renonce à vous.

MARIE.

Comment ! que faut-il faire de plus ?

LE BARON.

Le passion l'aveugle... il vous sacrifie sa fortune : égalez, surpassez son dévouement... faites-vous oublier... l'aveu, l'aveu seul pour lui rendre la raison et la liberté... Avouez pour un jour, une heure seulement, jusqu'après ce mariage qui le sauve. Si vous aimez Henri autant qu'il vous aime, avouez, et vous vous sauvez ensemble.

MARIE, *avec force.*

Oh ! je me perdrais pour le sauver tout seul ! Oui, monsieur, je le sauverai. (*Elle sort à droite, éperdue.*)

LE BARON, *lui parlant toujours.*

Bien... bien, Marie... vous êtes sauvés tous deux. (*Il sort à gauche, triomphant.*) — *Rideau de manœuvre.*

DIXIEME TABLEAU.

Intérieur d'un bureau de police. — Porte au fond, une autre à droite, communiquant avec un cabinet. Sur le devant, à droite, un bureau avec son casier ; au fond, du même côté, et faisant face au public, un autre bureau, où est le secrétaire du commissaire, en train d'écrire ; à gauche, toujours au fond et faisant face au public, est un banc, où sont assis deux gardes municipaux ; du même côté, un peu devant les gardes, est assis le père Jean.

Scène V.

JEAN, LE SECRETAIRE, GARDES MUNICIPAUX.

JEAN, *accablé, atterré.*

Ah ! gredin ! ah ! sans cœur ! qu'ai-je fait ? pendant qu'elle souffre, pendant qu'elle pleure, l'oublier, me soûler comme une brute, comme autrefois ! Rien n'a servi, ni le passé ni le présent, ni la mort de l'un, ni la prison de l'autre... Incurable, incurable... Oh ! quand elle saura !... C'est son absence aussi, c'est le chagrin, c'est une tentation de l'enfer. Satané vin ! (*Se levant.*) j'avais la preuve, je tenais là le salut de ma fille, de ma vie, Et puis une bouteille ou deux, et je perds tout, tout, l'enfant comme le père... Ce que c'est que de nous !... me voilà pris moi-même. Oh ! pour moi, c'est bien fait ! tant mieux ! oui ; mais elle ! Mon Dieu, à mon secours ! comment faire, comment dire à cette heure ?... les dénoncer sans preuve ?... un homme comme lui, accusé par un homme comme moi ! Chiffonnier contre baron ! Un liard contre un louis... Allons ! allons, il ne s'agit pas de geindre... il faut chercher, il faut trouver, il faut la sauver, elle qui sauve les autres. Il n'y aurait pas de justice, pas de procureur du roi, pas de bon Dieu ! il faut qu'elle vive ou que je meure. On ne peut pas m'arracher mon enfant, on ne peut pas m'arracher le cœur, on ne peut pas nous tuer quand nous ne sommes pas coupables, quand le diable y serait !

Scène VI.

LES MEMES, LE MAGISTRAT, *remettant quelques feuilles à son secrétaire.*

JEAN.

Ah ! monsieur le commissaire...

LE MAGISTRAT, *l'interrompant.*

Taisez-vous ! ne parlez que pour répondre à mes questions. (*Il s'assied à son bureau.*)

JEAN, *humblement.*

Monsieur le commissaire, vous avez arrêté hier une pauvre innocente.

LE MAGISTRAT, *brusquement.*

Allons, pas de détours !

JEAN, *reprenant.*

Marie Didier...

LE MAGISTRAT, *l'interrompant.*

Parlez pour vous. Vous êtes accusé d'avoir assassiné et volé, il y a vingt ans, sur le quai d'Austerlitz, le nommé Jacques Didier, garçon de caisse de M. Berville.

JEAN.

Monsieur, je vous jure que Marie est innocente !...

LE MAGISTRAT.

Ce n'est pas ce qu'on vous demande ; ne vous mêlez pas des affaires des autres, il s'agit de vous.

JEAN.

Innocente comme la vierge Marie, dont elle a le nom et... Allez, je vous le prouverai.

LE MAGISTRAT.

Vous n'entendez donc pas ce qu'on vous dit ?

JEAN.

Si fait ! si fait !

LE MAGISTRAT.

Vous êtes accusé d'un assassinat...

JEAN.

Bon !

LE MAGISTRAT.

Suivi de vol.

JEAN.

Bon ! bon ! mon commissaire, j'entends bien ; je me justifierai, allez, ne vous inquiétez pas de moi... ce n'est pas pressé... C'est elle qui presse, qui attend, qu'il faut délivrer...

LE MAGISTRAT, *avec colère.*

Vous m'impatientez ; répondrez vous enfin ? ... C'est vous, vous seul qui êtes l'accusé ici.

JEAN, *obstinément.*

Nous verrons ça plus tard, mon magistrat ; suivons !... On veut la perdre, je veux la sauver, on m'accuse maintenant pour me détourner d'elle !... Le vieux loup rompt les chiens !... connu, baron !... je ne perds pas la piste... Il ne s'agit pas de moi, je vous dis, mais d'elle... (*Avec sensibilité.*) Songez donc, monsieur, il y a aujourd'hui un jour, un siècle qu'elle est en prison, que je ne l'ai vue, qu'on m'en empêche parce qu'elle n'est pas ma fille, comme si les enfants du cœur ne valaient pas les autres !... On n'abandonne pas ceux-là, mon Dieu !...

LE MAGISTRAT, *impatienté.*

Encore une fois, ce n'est pas la question !

JEAN.

Pardon, mon magistrat, je radote, je rabâche, je sais bien ; mais tenez, je vous dis ça tout net : je ne me défendrai qu'après elle... Si je ne la sauvais pas d'abord, elle, ma fille, ma famille, tout ce qui reste de bon à ce pauvre vieux cœur de soixante ans, ce ne serait pas la peine de vivre,.. (*Avec exaltation.*) Si je ne la sauve pas, monsieur, j'ai commis tous les crimes, tous les assassinats, tous les vols du monde, n'ayez pas

peur, je suis coupable, j'ai tout fait... tout, tout ce qu'on voudra !... je me laisserai accuser, condamner, exécuter, rien que pour ça... et je ne l'aurai pas volé... Mais je me guillotinerais moi-même, si je ne la sauvais pas !...

LE MAGISTRAT, *à part.*

Ce diable d'homme me touche malgré moi... (*Haut.*) Mais enfin, comment pourrez-vous prouver son innocence, puisqu'elle a avoué ?...

JEAN.

Avoué ?

LE MAGISTRAT, *lui montrant une lettre.*

Oui, dans cette lettre qu'elle a écrite au baron Hoffmann, et qu'on a saisie au greffe... de la prison !

JEAN, *voulant prendre la lettre.— Vivement.*

Ce n'est pas vrai !

LE MAGISTRAT, *l'arrêtant*

Que faites-vous, malheureux ?

JEAN, *avec entraînement.*

Quelque ruse encore... quelque sacrifice, quelque bêtise que je ne comprends pas... mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, mon magistrat; voyez-vous! C'est si bon, si faible! ça n'a pas de défense... On l'a entortillée !... si elle avoue, je n'avoue pas. Croyez-moi, écoutez-moi, aidez-moi !... — les coupables, je les connais ; la preuve, je l'avais... je vous les nommerais, sans preuves vous ne me croiriez pas ; j'en veux une... je l'aurai... (*Comme illuminé tout à coup.*) Je l'ai... je les tiens... oui, ni une ni deux, j'ai le moyen...

LE MAGISTRAT, *avec intérêt, et se levant.*

Comment? voyons ?...

JEAN.

Prêtez moi trente mille francs !...

LE MAGISTRAT, *ahuri.*

Comment, trente mille francs ?... Ah çà, êtes-vous fou ?...

JEAN.

Pas encore !... Pouvez-vous me les procurer?

LE MAGISTRAT.

Mais, vous moquez-vous de moi ?...

JEAN.

Le gouvernement peut bien disposer de trente mille francs pour elle...

LE MAGISTRAT, *irrité.*

Assez !... nous ne sommes pas là pour plaisanter.

JEAN, *douloureusement.*

Oh ! monsieur ! je ne plaisante pas, allez, je n'en ai pas envie ; une enfant en prison ! on ne joue pas avec ça...

LE MAGISTRAT.

Pour la dernière fois, parlez sérieusement, ou bien...

JEAN.

Mais c'est sérieusement que je vous dis qu'il me faut trente mille francs pour la sauver.

LE MAGISTRAT.

Allons, il y a là folie ou fourberie... et...

JEAN.

Oh ! ne craignez rien, je ne veux pas m'envoler avec... Et elle donc !... (*D'un ton pathétique.*) Encore une fois, monsieur, si je ne la sauvais pas... je vous demanderais la grâce de mourir avec elle... Mais il ne faudrait pas avoir la misérable somme de trente mille francs pour ne pas sauver la vertu même... Vous ne me les refuserez pas... je ne les dépenserai pas, je n'y toucherai pas, vous les tiendrez dans vos mains, le temps seulement de m'en servir.

LE MAGISTRAT.

Mais que voulez-vous en faire ?

JEAN.

Ah ! c'est mon secret... je n'ose pas y penser moi-même... j'ai peur qu'il ne s'évente... rien qu'en respirant... car c'est le seul moyen qui me reste ! Mais vous viendrez avec moi, vous ou vos agents... comme vous voudrez... vous me ferez suivre de toute la brigade de sûreté.

LE MAGISTRAT, *à lui même.*

Décidément, c'est quelque ruse pour échapper ou gagner du temps. (*Aux municipaux.*) Emmenez cet homme en prison.

JEAN, *se mettant à genoux, pleurant et suppliant.*

Ah ! monsieur, je n'ai jamais prié personne de ma vie, et depuis ce matin je prie le bon Dieu et vous ! Je vous en supplie à deux mains, à deux genoux... écoutez-moi, c'est la vérité pure que je vous dis. (*Le magistrat fait un signe aux municipaux qui saisissent Jean.*) Ah ! ces gens de justice ! aveugles et sourds !... (*D'une voix déchirante.*) Monsieur, monsieur, je vous rends responsable de tout ce qui peut arriver de malheur à deux innocents ! (*Les municipaux vont pour l'emmener.*)

Scène VII.

LES MEMES, HENRI.

JEAN, *à Henri qui entre tristement.*

Ah ! sauvée !... Vous avez bien trente mille francs à votre disposition, vous, monsieur ?

HENRI.

Pourquoi ?

JEAN.

Aimez-vous toujours Marie ?

HENRI.

Je lui pardonne.

JEAN.

La croyez-vous coupable ?

HENRI.

Hélas !...

JEAN, *avec un geste d'horreur.*

Lui aussi... L'amour comme la justice... hein ! si je lui manquais, moi ! N'importe, voulez-vous la sauver ?

HENRI.

Si je le veux... son aveu a racheté sa faute et mérité sa grâce.

JEAN.

Oh! que dit-il là!...

HENRI, *au magistrat*,

Oui, monsieur, je viens vous parler, vous prier pour elle. Vous êtes de ces hommes d'élite qu'on ne peut séduire à prix d'or, mais à force de malheur. Et nul malheur n'est plus digne de pitié... car, malgré l'aveu, je doute encore du crime... Faites comme moi, monsieur, doutez, doutez aussi de cette lettre, que la fatalité vous a remise, et que le vertige a dictée!... Pauvre Marie! la prison l'a rendue folle... c'est cela! Oh! avant de passer outre, il faut que je la voie, que je lui parle, que je sache le mot de cette cruelle énigme. Il y a là méprise, erreur, erreur qui s'expliquera, j'en suis sûr. Oui, monsieur, croyez-moi, tenez, je ne doute plus; je me connais en natures coupables, en femmes perdues; et celle-là c'est un cœur d'ange, un lis de pureté, de sainteté. Non ce n'est pas possible, elle n'est pas coupable, le jour n'est pas la nuit... Ce vieillard seul a raison; lui seul l'aime comme il faut... il croit!... Ah! pardon, pardon, chère Marie, d'avoir douté un instant... Merci, père Jean, de m'avoir rendu la foi, l'espoir et l'amour!

JEAN, *dévorant les paroles d'Henri et lui sautant au cou avec passion.*

A la bonne heure! c'est ça, vous y êtes. Oui, c'est un ange, un ange du bon Dieu, et je le prouverai, moi, malgré la lettre!

HENRI.

Vous?

JEAN.

Donnez-moi... non, prêtez-moi... non, confiez-moi trente mille francs pour un jour, une heure, une minute, sous la surveillance de M. le commissaire, et je vous la montre blanche comme neige à tous deux.

HENRI, *avec transport.*

S'il ne faut que cela, oh! je donnerais le monde entier pour elle. J'aurai l'argent, je l'aurai...

JEAN.

Allez donc le chercher. *(Fausse sortie d'Henri.)*

LE MAGISTRAT, *à part.*

Leur conviction me gagne!...

JEAN, *ramenant Henri.*

Ah! mais silence là-bas, continuez votre train, ayez toujours l'air triste, faites semblant d'épouser l'autre; consentez à tout, qu'on ne se doute de rien, et demain je vous rends votre fiancée, et je retrouve ma fille, si monsieur le permet!...

LE MAGISTRAT.

Eh bien! j'y consens! *(Jean reconduit Henri qui sort.—A part.)* J'ai vu réussir tant de moyens! je n'en dois rejeter aucun pour arriver à la vérité.

JEAN, *revenant au commissaire.*

Ah! merci, merci, monsieur! C'est bien ce que vous faites là, justice pour tous!... Mais, monsieur, laissez-moi dire et faire à ma guise, fiez-vous à moi jusqu'au bout... Vous êtes bien habile, je le sais; mais, tenez, pardon, je le suis encore plus que vous dans cette affaire-là... J'y vois plus clair que tout le monde, allez, j'y vois du cœur... Jurez moi donc de ne pas m'interrompre, et je jure, moi, de vous livrer les vrais coupables... Pauvre fille, je l'aime tant que je réussirai, que j'enfoncerai Vidocq! *(Baisant les mains du commissaire avec reconnaissance.)* A demain, et que Dieu vous récompense! *(Il se trouve au milieu des municipaux, qu'il prend bras dessus bras dessous, et sort avec eux.)*

ACTE V.

ONZIEME TABLEAU

Intérieur de Mme Potard.

Même décor qu'au troisième acte.

Scène I.

MADAME POTARD, *seule, assise à son secrétaire et écrivant.*

« Madame, je fais pour vingt-cinq mille francs d'affaires par an... à consulter mes livres. »— Sans compter ce qu'on n'y met pas.— « Je vous vends donc mon fonds pour moitié, argent comptant, parce que je suis forcée de partir... Mon nom restera sur l'enseigne, si vous y tenez ... Femme Potard. »— Le fonds une fois vendu, je prends ma retraite. *(On entend sonner.)*

LA SERVANTE, *annonçant.*

M. Jean!

MADAME POTARD.

Ah! qu'il entre! (*Elle plie sa lettre, la met dans poche et se lève.*)

Scène II.

MADAME POTARD, JEAN, UN AGENT.

Costume d'une élégance douteuse, quoique propre, gros favoris, chaîne d'or, canne sous le bras.

JEAN.

Bonjour, madame Potard!

MADAME POTARD, *devenant sérieuse en voyant un autre homme avec Jean.*

Bonjour, messieurs, qu'y a-t-il pour votre service?

JEAN.

C'est pour le vôtre que je viens encore ici, madame; je suis de parole, moi, voyez-vous!...

MADAME POTARD.

De parole?

JEAN.

Oui, je viens régler nos comptes.

MADAME POTARD.

Nos comptes?

JEAN.

Mais, oui, il a vu le tour...

MADAME POTARD.

Quel tour?

JEAN.

Ah! ne vous faites pas de bile, vous pouvez parler devant lui; (*Indiquant l'agent.*) il est de l'affaire. (*L'agent montre un carnet plein de billets.*)

MADAME POTARD.

Quelle affaire?

JEAN.

Pas tant de balançoires, je vous dis: Tendez la main, n'ayez pas peur, nous apportons votre part.

MADAME POTARD.

Ma part...

JEAN.

Vous n'en voulez pas? tant mieux... Bonsoir, madame! (*Il tourne sur les talons avec l'agent.*)

MADAME POTARD, *allant après lui.*

Hein! qu'y a-t il?... Voyons!...

JEAN, *continuant.*

Rien, rien, nous garderons tout.

MADAME POTARD.

Attendez donc... dam! aussi, je n'y étais plus, moi... en vous voyant deux! je n'étais pas prévenue... je ne savais pas que monsieur... Ah! il est de l'affaire...

JEAN, *s'arrêtant.*

Il a bien fallu... Vous comprenez, je ne pouvais pas trop faire le coup à moi seul, dans cet équipement-là... (*Il montre son costume.*) Il fallait un monsieur... voyez, c'est un monsieur...

L'AGENT.

Oh! madame s'y connaît.

JEAN.

J'ai donc pris un associé... en habit noir, pour mise de fonds... un habit noir et des gants, ça va tout seul!

MADAME POTARD.

Je conçois...

JEAN.

Nous venons donc, madame Potard, partager bon jeu, bon argent!...

MADAME POTARD.

Vraiment?

JEAN, *à l'agent.*

Donnons-lui sa part!

L'AGENT *passant à gauche vers madame Potard et lui prenant presque la taille.*

Sa part et mon cœur.

MADAME POTARD, *se dégageant.*

Allons donc! (*Avec joie.*) Et moi qui n'y comptais plus... quel bonheur... Peut-on offrir quelque chose à ces messieurs?

JEAN.

ourquoi pas?

MADAME POTARD, *allant au guéridon sur lequel il y a un plateau avec un carafon et des petits verres. Avec vivacité.*

Et la part est-elle grosse, hein ? combien ?

JEAN.

Ah ! dam, il y a gras... mais nous sommes trois... ça diminue un peu les tranches...

MADAME POTARD, *qui a versé.*

Combien donc ?

JEAN.

Nous avons tiré au baron trente billets pareils à ceux qu'il vous a donnés. (*Il se retourne un peu, fait semblant de boire et jette son eau-de-vie dans son chapeau.*)

MADAME POTARD.

Trente mille francs ?

JEAN, *lentement.*

Oui ! tren...te mil...le... francs.

MADAME POTARD.

Ce n'est guère. Vous n'avez eu que cela, parole d'honneur ?... Vous me volez !

JEAN, *échangeant quelques signes avec l'agent.*

Ah ! madame Potard ! pour qui nous prenez-vous ?

MADAME POTARD.

Alors quinze mille francs pour moi ?

JEAN, *même jeu avec l'agent.*

Dix, ma vieille : nous sommes trois.

MADAME POTARD.

Ah ! du tout ! ce n'est pas juste, je veux quinze mille francs, je ne suis pas convenue de trois parts... Tu ne m'as rien dit, tu as pris sur toi de t'associer... tant pis pour toi !... ça ne me regarde pas ; j'ai donné la lettre pour la moitié, et non pour le tiers : je veux ma moitié !...

JEAN.

Eh ! bien, et nous donc ?

MADAME POTARD.

Partagez l'autre ensemble..., c'est votre affaire.

JEAN.

Mais nous n'aurons plus rien...

MADAME POTARD.

Ce n'est pas ma faute ; ça n'a pas rendu assez, voilà !... vous vous y êtes mal pris ; avec un secret comme ça, vous auriez dû faire sauter sa banque !

JEAN, *même jeu avec l'agent.*

Vous n'avez bien eu que dix mille francs, vous, pour envoyer l'enfant au paradis.

MADAME POTARD.

Chut !...

JEAN, *passant près de l'agent à gauche, et se trouvant au milieu.*

Mais enfin, n'en parlons plus... je ne veux pas plaider pour ça... je perdrais peut-être... Après tout, c'est juste ; et si nous n'étions pas honnêtes entre nous !... Allons, ce qui est convenu est convenu ; nous nous arrangerons tous deux comme nous pourrons. (*L'agent remet les billets à Jean.*) Vous devez avoir moitié, voilà... (*Jean donne les billets à madame Potard.*)

MADAME POTARD.

A la bonne heure ! (*Recevant les billets.*) Merci ! (*Les comptant.*) Quinze, c'est le compte... je vais les serrer avec les autres... ceux que j'avais perdus et que tu as retrouvés...

JEAN.

Et que je vous ai rendus, j'espère !...

MADAME POTARD.

Moins deux !... — Dix-huit et quinze font trente-trois !

JEAN.

En voilà une botte tout de même !

MADAME POTARD, *les mettant dans le tiroir de son secrétaire.*

C'est égal, ce n'est pas assez !

JEAN.

Et pourtant ce sera tout ; il n'y a plus moyen de retourner au plat, car il nous a fallu lâcher la cuiller, laisser la preuve contre la somme, la lettre contre l'argent.

MADAME POTARD.

C'est dommage : une affaire qui réussit une fois peut réussir deux ; une si bonne affaire !... ça m'a mise en goût !

JEAN.

Dame ! si vous aviez encore quelque instrument de musique, pour le refaire chanter !

MADAME POTARD, *réfléchissant.*

Oh !... attendez donc !... je crois que j'ai gardé une poire pour la soif...

JEAN, *lui pinçant le bout du nez.*

Gourmande !

MADAME POTARD.

Oui, je me rappelle... le baron m'a fait couper la marque de la serviette dont j'ai enveloppé l'enfant de sa fille. (*Elle cherche dans le secrétaire.*)

JEAN.

Fameux !... on peut encore lui tirer un grand air de trente mille francs avec ça !

MADAME POTARD, *ayant trouvé la marque et la leur montrant.*

Voyez la lettre H surmontée d'une couronne... baron Hoffmann.

JEAN.

Ça y est...

MADAME POTARD.

Le linge vaut le papier, la marque vaut la lettre.

JEAN, *prenant le coin de serviette où se trouve la marque.*

Il chantera l'opéra tout entier.

MADAME POTARD.

Et toujours moitié pour moi ?

JEAN.

Ah ! cette fois, nous sommes trois... il faut savoir un peu maintenant ce que monsieur veut faire... (*A l'agent.*) Qu'en dites-vous ?...

LE MAGISTRAT, *avec sévérité.*

Femme Potard, au nom de la loi, je vous arrête comme coupable d'infanticide, comme complice du baron Hoffmann. (*Il remonte à la*

porte d'entrée et fait entrer deux gardes municipaux.)

MADAME POTARD, *stupéfaite.*

Qu'est-ce que c'est ?... Moi ?...

JEAN, *avec force.*

Oui, toi... toi qui as avoué, toi qui as toutes les preuves... (*A l'agent.*) car les preuves, les voici, monsieur, dans ce tiroir... la marque et les billets du baron, dont huit sont troués d'un coup de mon crochet et salis de la boue de la rue, voyez ! (*L'agent s'empare de tout ce qu'il y a dans le secrétaire.*)

MADAME POTARD, *retenue par les deux municipaux, avec force.*

Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !

LE MAGISTRAT.

Point de bruit ! Vous n'avez plus qu'à atténuer votre faute en servant la justice contre vos complices.

MADAME POTARD, *à Jean, avec rage.*

Ah ! brigand ! c'est toi...

JEAN, *faisant la révérence.*

Oui, ma chère, c'est comme ça que ça se joue. (*Les gardes entraînent madame Potard et sortent suivis de Jean et de l'agent.*) — *Rideau de manœuvre.*

DOUZIÈME TABLEAU.

Un riche boudoir chez le baron Hoffmann. Grande portière rouge au fond donnant sur un salon. A gauche et à droite portières plus petites. A gauche, une psyché. Du même côté, au fond, une toilette où sont deux femmes qui font les apprêts des habits de noce de Claire.

Scène III.

CLAIRE, LE BARON, ROSINE ET UNE FEMME DE CHAMBRE.

LE BARON, *debout près de Claire.*

C'est donc pour aujourd'hui enfin ! Fais dépêcher tes femmes, et sois prête dans une heure... nos amis vont arriver... je reviens !...

CLAIRE, *assise devant sa psyché en costume de mariage, ayant déjà sa couronne et son bouquet. Avec anxiété.*

Où allez-vous ? Vous me quittez... je ne sais pourquoi, je tremble...

LE BARON.

C'est l'émotion de cette heureuse journée ! Victoire... nous touchons au port... nous sommes sauvés ; ta lettre est brûlée, nous avons l'aveu de la jeune fille, et pour comble de bonheur une preuve, une preuve mortelle, contre l'homme qui la défend...

CLAIRE.

Ah ! mon Dieu... encore... une victime ?

LE BARON.

La dernière !

CLAIRE.

Complice encore d'un nouveau crime !... je ne veux pas... je ne peux pas !... Ne me chargez pas tant... c'est au-dessus de mes forces... prenez garde !

LE BARON.

Eux ou nous !... il le faut !... cette fois, c'est le salut, c'est le repos, c'est la fin !

CLAIRE.

C'est l'enfer !

LE BARON.

Je vais m'assurer du départ de cette femme... Hâte-toi, sois bientôt prête... je reviens !... (*Il sort par la gauche.*)

Scène IV.

CLAIRE, ROSINE *et autres* FEMMES DE CHAMBRE.

CLAIRE, *à part.*

C'en est donc fait, nous voilà hors d'alarmes... mais à quel prix, grand Dieu !... Entasser victime sur victime... et moi-même après toutes les autres, moi que l'on pare aujourd'hui pour l'autel... c'est le dernier sacrifice... Ah ! je n'ose me regarder en face... tant je suis pâle !... je me fais peur !... (*A Rosine et aux autres femmes.*) Finissez, habillez-moi ! voilez-moi ! (*Les femmes posent le voile.*) (*A part.*) Il me semble que mon secret est écrit en lettres de feu sur mon front, et que je vais mieux le cacher ainsi... Couvrez-moi davantage !... Est-ce qu'il n'y a pas une tache sur ce voile ?

ROSINE.

Une tache ?

CLAIRE.

Oui, une tache rouge... là !...

ROSINE.

Non, mademoiselle... c'est le reflet des rideaux...

CLAIRE.

Ah ! oui... c'est bien... laissez-moi !... (*Les femmes sortent.*) J'ai failli me trahir !... ma tête, mon cœur éclatent... ce secret... ce fatal secret sort malgré moi... Il m'échappe de force... comme ces poisons qui brisent leur verre ! Il est dans l'air, sur ces murs, partout !... je le vois, je l'entends qui crie, qui me demande un berceau, un tombeau... (*Résolûment.*) Vision, chimère !... courage jusqu'au bout !... Ce secret est sous terre, nul ne le sait, nul ne le connaît, nul ne peut le savoir... le

crime est à une autre!... et, comme dit mon père, nous sommes sauvés!...

Scène V.

CLAIRE, LAURENT, LOUIS, *puis* ROSINE, *puis* LES INVITES, *puis* LE COMMISSAIRE, AGENTS, GARDES, MUNICIPAUX, *enfin* JEAN, MARIE, HENRI, DOMESTIQUES.

LOUIS, *entrant, à Claire.*

Mademoiselle, on vous attend au salon... (*La portière du fond relevée laisse voir dans le derrière les invités de la noce. Claire se dirige vers eux.*)

ROSINE, *entrant toute troublée.*

Mademoiselle, je ne sais comment vous dire... M. le commissaire de police qui veut vous parler.

CLAIRE, *étonnée.*

A moi!...

LE MAGISTRAT, *entrant. Aux agents et aux gardes municipaux.*

Que personne ne sorte de cet hôtel et ne prévienne le maître à son retour... veillez!... (*A Claire.*) Mademoiselle, je vous demande pardon de cette brusque visite; mais mon devoir, un devoir pénible, m'oblige à venir ici, sur la révélation d'un homme que votre père a dénoncé...

CLAIRE, *tremblante.*

Veuillez attendre mon père ici, monsieur... (*Elle va pour se retirer.*)

LE MAGISTRAT.

Restez, mademoiselle... Je dois vous interroger, vous et votre père, et faire une confrontation nécessaire à la justice. (*Mouvement général.*)

CLAIRE.

Mais mon père est absent, monsieur... et...

JEAN, *avec sa hotte et son crochet, paraissant au fond du salon, et venant dans le boudoir avec Marie et Henri.*

Votre père est arrêté!...

CLAIRE, *épouvantée.*

Arrêté!... Qu'y a-t-il?

JEAN.

Il y a, pour l'instant, que M. le commissaire nous a tous invités à vos noces...

CLAIRE, *voyant Marie et Henri.*

Ciel...

JEAN, *terrible.*

Vous ne nous attendiez pas, je le vois bien!... vous alliez partir sans nous... Le bouquet, la couronne, le voile, il ne vous manquait plus rien, Dieu me pardonne... rien, que le droit de les porter! Oui, monsieur le magistrat, cette femme qui porte ce bouquet de vierge a eu un enfant! cette femme qui porte cette couronne nuptiale l'a laissé tuer! cette femme qui porte ce voile blanc d'innocence a fait accuser de ses crimes une honnête fille, ma fille enfin! (*D'un coup de crochet il lui arrache son voile et le jette dans sa hotte avec un rire terrible.*) Ah! ah! ah!... chiffon comme le reste!... à la hotte! à la hotte!...

CLAIRE, *pétrifiée.*

Ah! mon Dieu!... (*Elle chancelle.*)

JEAN, *d'une voix tonnante.*

Devant Dieu et devant les hommes, tu n'as pas le droit de porter ce voile!... Il servira de langes, ou plutôt de suaire à ton enfant... car ton enfant est mort, comme ton honneur!...

CLAIRE.

Grâce! grâce!

MARIE, *se jetant entre Claire et Jean.*

Oh! père Jean, vous si bon!

JEAN.

Eh! bien, c'est ça, défendez-la! Drôle de fille!...

CLAIRE, *avec explosion.*

Perdue!... perdue!... où fuir?... où me cacher?... Dans la tombe... La mort, la mort, maintenant que j'ai la honte!... je ne peux plus contenir le remords qui me tue!... S'il allait être éternel!... Ah! il faut que je parle, que je respire, que j'avoue...

LE MAGISTRAT.

Parlez!

CLAIRE, *d'une voix sanglottante.*

Arrêtez-moi donc à sa place... monsieur!... La coupable, la seule et vraie coupable, c'est moi!... J'ai tout méconnu, tout immolé, les droits, les devoirs de la nature, tout ce qu'il y a de saint et de sacré, à la peur du scandale, au faux honneur du monde!... J'aimais... mon père voulut me marier malgré moi... pour mieux résister à mon père, je cédai à mon amant... Je devins mère... Pardon! pardon! mon Dieu! Je voulais élever mon enfant; m'en séparer seulement jusqu'à mon mariage avec son père... Mais, hélas! le même jour, son père mourut en duel. Je ne pouvais plus réparer ma faute aux yeux du monde!... et j'ai changé la faute en crime pour la cacher... — Oui, j'ai perdu mon enfant pour sauver mon honneur... Et pour comble de crime, j'accusais l'innocente, qui, elle, pauvre fille, perdait son honneur pour sauver mon enfant. (*Mouvement d'horreur d'Henri.*) (*A Henri.*) Oui, monsieur... (*D'une voix éteinte.*) A elle, à elle donc cette couronne qui me déchire..., ces parures qui me brûlent..., tous ces symboles de pureté, d'amour et de bonheur!... (*Elle détache la couronne et le bouquet qui tombent à ses pieds.*) Oui, à elle ma place, et à moi la sienne! A nous deux de la remercier..., moi en mourant... vous, Henri, en vivant pour elle!

MARIE.

O pauvre femme!... pardon pour elle, mon Dieu! merci pour moi...

JEAN, *essuyant une larme.*

Eh bien! est-ce que je vais lui pardonner aussi?...

CLAIRE.

Ah! je mourrai soulagée... ces larmes qui coulent de tes yeux éteignent les feux de l'enfer!

JEAN, *regardant à la portière de droite.*

Le baron!...

CLAIRE.

Ah! emmenez-moi, emmenez-moi!... je meurs... (*Rosine et les femmes l'emmènent mourante.*)

JEAN, *au commissaire.*

Maintenant, à l'autre!... au plus coupable!... Vous savez, vous m'avez promis... laissez-moi finir, mettez-vous là!... (*Il fait sortir le magistrat par le fond. A Marie et à Henri:*) Vous, là!... (*Il les fait sortir par la gauche. A Laurent:*) Vous, filez par ici. (*A Louis qu'il pousse*), et vous, mon beau buveur d'eau-de-vie, allez voir à la cave si j'y suis! (*Il fait sortir ces deux derniers par le fond, et se cache vers la portière de gauche.*)

Scène VI.

LE BARON, LE PÈRE JEAN.

LE BARON, *entrant de droite sans voir le père Jean. Avec joie.*

Elle est partie..., tout est dit, je n'ai plus rien à craindre!... Allons au salon. (*Il va pour sortir.*)

JEAN.

Un moment!

LE BARON, *reculant de surprise.*

Le chiffonnier!

JEAN, *calme et railleur.*

Oui, monsieur le baron.

LE BARON.

Ici?

JEAN.

Ici!

LE BARON.

Comment?

JEAN.

Ça vous étonne?

LE BARON, *avec violence jusqu'à la fin.*

Tu t'es évadé?

JEAN.

Il me tutoie!... Dites donc, nous n'avons pas gardé les billets de banque ensemble.

LE BARON.

Comment es-tu là, misérable?

JEAN.

Encore *tu!*... Je vais te le dire... ta fille est arrêtée.

LE BARON.

Ma fille!

JEAN.

Arrêtée et confessée.

LE BARON.

Ma fille! impossible... (*Sonnant et appelant.*) Claire, quelqu'un, holà!

JEAN.

Sonne, appelle, personne ne répondra.

LE BARON, *avec angoisse.*

Personne!

JEAN.

Personne que moi... et je ne suis pas là pour rien... n'est-ce pas?

LE BARON, *à part.*

J'ai peur!

JEAN.

Je suis là pour te faire arrêter à ton tour, entends-tu?...

LE BARON, *faisant un mouvement de sortie vers la porte.*

Oh! il faut que je sache...

JEAN, *lui barrant le passage.*

Minute!... je n'ai pas fini... nous avons un autre compte ensemble!

LE BARON

Que dis-tu?

JEAN, *lui présentant le crochet.*

Tiens, connais-tu ça?... regarde... il y a encore dessus la rouille du sang de Jacques Didier!

LE BARON, *avec violence.*

Laissez-moi sortir...

JEAN, *levant le crochet sur lui.*

Ah! oui, toujours la poigne, la poigne d'hier, la poigne du quai!... c'est bien ça! mais connu cette fois... pas tous les jours fête!... je ne suis pas soûl comme hier, comme sur le quai où nous n'étions que deux chiffonniers... où l'un des deux a fait le crime, toi ou moi...

LE BARON.

Moi, moi, baron Hoffmann!

JEAN.

Baron de la hotte! toi, double gueux!... Tu as tué l'homme, aussi vrai que tu as tué l'enfant!... le premier crime a produit le second, et le second prouvera le premier. La Potard a parlé... tout est dit, su, connu, perdu; et ceux qui ont arrêté ta fille vont venir te chercher.

LE BARON, *écrasé.*

Mort!

JEAN.

Non... je ne veux pas te livrer... et je vais maintenant t'ouvrir les portes!

LE BARON.

Quoi! tu voudrais me sauver?

JEAN.

Non, te punir!... La mort, c'est trop doux pour toi... d'ailleurs, tu ne la crains pas... puisque tu voulais te noyer... Je veux t'infliger une peine plus dure... la vie...

LE BARON.

Comment?

JEAN.

La vie de misère que tu n'as pu supporter... (*Lui montrant le crochet ainsi que la hotte.*) Al-

lons, reprends ce crochet, cette hotte que tu n'aurais pas dû quitter, et va vivre là-dessous le reste de tes jours, je t'y condamne à perpétuité. On ne trouvera pas le baron millionnaire sous la hotte du chiffonnier, va...

LE BARON, *hésitant, puis acceptant avec un geste d'espoir.*

Eh bien ! allons. (*Il va vers la porte, au même instant la grande portière s'ouvre, on voit paraître le commissaire, les agents et les municipaux.*) Ah !...

JEAN, *jetant la hotte et le crochet.*

Déraillé !...

LE MAGISTRAT, *au baron.*

Restez, monsieur !...

LE BARON, *écrasé, placé au milieu du théâtre entre les agents et les gardes qui occupent le fond, Henri et Marie qui sont rentrés par la porte de gauche, le magistrat et Jean qui masquent la porte de droite.*

Eh bien, donc ! qu'il s'achève d'un coup, ce long suicide de tous les jours, de toutes les heures... ce suicide du crime !... Tant mieux... c'est la fin de l'agonie !... Non ! je ne suis pas Pierre Hoffmann... je suis Pierre Garousse... et j'ai tout fait pour éviter la misère... Aujourd'hui comme il y a vingt ans... plutôt la mort, plutôt le bourreau que la misère !... (*Il sort avec le commissaire ; les agents et les municipaux suivent.*)

JEAN.

Chacun son goût !

HENRI, *à Marie.*

Ah ! Marie quel bonheur !...

MARIE, *avec sympathie pour les coupables.*

Ils souffrent, Henri !...

JEAN.

Je l'avais bien dit... (*Remettant les billets à Henri.*) Ah ! monsieur Henri, voici vos trente mille francs !...

HENRI.

O mon noble ami !... ô notre vrai père, gardez-les !... Tout ce qui est à nous est à vous... vous vivrez avec nous...

JEAN.

Non, non, elle est heureuse, il ne me faut plus rien... Ah !... si !...

HENRI.

Quoi donc ?

JEAN.

Une hotte neuve !

Marie s'agenouille devant Jean, placé entre elle et Henri qui lui prend les mains avec reconnaissance. — Rideau.

TABLE DES MATIERES.

Les aventures de Saturnin Fichet, par Frédéric Soulié..... 3
Les plaisirs du roi, par Pierre Zaccone..... 295
Le Chiffonnier de Paris, *drame en cinq actes*, par Félix Pyat..... 366

NON-CIRCULATING

Semaine littéraire du Courrier des États-Unis.
605553

	DATE	NAME	DATE

NON-CIRCULATING
605553
240.5
S471
v.7